

Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



# CHRONIQUES DU CARMEL







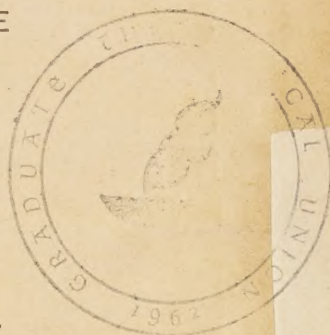
# CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois

CINQUIÈME ANNÉE

1893-1894



A L O S T

IMPRIMERIE EMILE VERNIMMEN

1, RUE DE BRUXELLES, 1.





## Hommage à Marie

1

Un Carme en cellule priait,  
(Prier, du Carme c'est la vie)  
Et tout bas il balbutiait  
Le salut de l'Ange à Marie.

2

A genoux sur le froid pavé,  
Devant une pieusé image,  
Il égrène plein de courage  
Sa longue couronne d'Ave.

3

Parfois suspendant sa prière,  
Il lève au ciel ses yeux ardents,  
Son front chargé de cheveux blancs;  
Se prosterne dans la poussière

4

Et quand de nouveau son regard  
Contemple l'image bénie,  
Comme il sourit, le bon vieillard,  
A l'aimable Vierge Marie!

5

Oh! parle-moi; dis, que vois-tu,  
Qui te cause tant d'allégresse?  
Un ange est-il vers toi venu,  
Portant du Ciel quelque caresse?

6

Jaloux de garder ton secret,  
Tu restes sourd à ma demande,  
Et tu ne veux pas que j'entende  
De ton bonheur quel est l'objet.

7

Si j'en juge par l'apparence,  
Que ce bonheur doit être grand!  
Quand vient pour lui la délivrance,  
Un captif paraît moins content.

8

Mais voici la cloche qui sonne....  
C'est le signal de l'oraison  
Il faut s'y rendre, car personne  
Ne peut y manquer sans raison.

9

Pourquoi donc cette place vide?...  
On s'étonne, on craint un malheur;  
Le Père Prieur qui préside  
S'empresse de quitter le chœur.

10

Il court, il entre l'âme émue,  
A la cellule de l'absent;  
Là d'un spectacle ravissant  
La merveille s'offre à sa vue.

11

Une auréole autour du front,  
Tout environné de lumière,  
Le saint vieillard est en prière  
Dans un recueillement profond.

12

Il ne détourne pas la tête,  
Ne fait pas un seul mouvement;  
Le Prieur, qui s'en inquiète,  
Lui touche le bras doucement,

13

Comme l'épi mûr sur sa tige  
S'incline sous le moindre effort;  
A ce contact, nouveau prodige,  
Le vieillard tombe: il était mort.

14

Il était mort sans agonie,  
Sans souffrance, comme on s'endort,  
Mort d'amour aux pieds de Marie,  
Qui n'envierait un si doux sort?

15

Quelle paix sur ce beau visage,  
Que l'ennui ne connaîtra plus !  
N'est-ce pas la touchante image  
De la paix promise aux élus ?

16

Ce doux repos de la patrie  
Tous nous désirons le goûter :  
Courage, soldats de Marie !  
Car dans l'exil il faut lutter.

17

Que notre arme soit le Rosaire  
A l'exemple du saint vieillard,  
La Croix notre unique étendard,  
Notre armure le Scapulaire.

18

Avec ces armes, ce drapeau,  
Nous volerons à la victoire.  
Courage, au delà du tombeau,  
Nous attend un trône de gloire.

P. BROCARD DE JÉSUS-MARIE.

## L'Amour naturel de Dieu,

d'après S<sup>t</sup> Thomas d'Aquin.

( suite ; voir année précédente, page 403 et suiv. )

Une difficulté à admettre cet amour vient de l'infinie distance qui sépare la nature divine de toute nature finie et bornée. Or, il est évident qu'on aime quelqu'un en proportion qu'on lui est plus uni. Il semble donc qu'on devrait aimer son semblable ou soi-même plus que la divinité.

Cette objection ne vaut que pour les individus complètement distincts les uns des autres ; ceux-là naturellement s'aiment plus que les autres. Au contraire on aime naturellement plus que soi ce qui est pour soi toute la raison d'être et le principe de toute perfection. C'est ainsi que la partie aime le tout plus qu'elle-même et qu'un individu préfère naturellement le bien de son espèce entière à son bien particulier.

Or, Dieu n'est pas seulement le bien d'une espèce déterminée, il est essentiellement le bien absolument universel. Voilà pourquoi chaque chose à sa manière aime naturellement le Créateur plus qu'elle-même.



Il semble qu'on s'aime plus soi-même d'un amour de complaisance qu'on n'aime Dieu d'un amour de concupiscence, puisque par cet amour de concupiscence on aime Dieu pour soi-même ; or, « quand on aime une chose pour une autre, on aime mieux cette autre chose, » (1) par exemple : la santé que le remède, la fin que les moyens. Mais outre cet amour de concupiscence, par lequel on aime le Seigneur pour soi ou en tant qu'il nous est bon, on l'aime encore d'un amour de complaisance, en tant qu'il nous est bon de l'aimer parce qu'il est notre bien, notre idéal, qu'il correspond à notre nature et que l'aimer est chose conforme à l'inclination de notre volonté. « Il ne serait pas naturel, en effet, d'aimer l'Être suprême, si l'on ne dépendait pas du bien, qui est Dieu. »

L'amour-propre naturel, nous devons le reconnaître, indique que l'amour de chacun se replie sur lui-même plus qu'il ne se porte sur un autre. Cependant on aime ainsi, non seulement ce qu'on a en propre, mais bien davantage ce que l'on possède de commun avec d'autres. Ainsi chaque individu est porté à conserver son existence personnelle, et aussi celle de son espèce, et a une inclination naturelle beaucoup plus forte encore vers ce qui est le bien universel absolu, à savoir Dieu lui-même.

On comprendra mieux cette théorie du Docteur Angélique en la rapprochant de celle des idées de Platon. Ce philosophe, qu'on a surnommé le divin, prétendait que les types de tous les genres existent indépendamment des êtres particuliers. Il y avait pour lui un homme existant, « per se homo », modèle de son espèce, dont l'imitation produit les individus ; de même, un cheval absolu « per se equus » vivant, dont les chevaux matériels ne sont qu'une participation, et ainsi de chaque catégorie d'êtres. Les théologiens catholiques enseignent que ces vues, ces plans, ces prototypes de toutes les choses se trouvent dans l'intelligence divine, où elles existent dans un état suréminent et vivant. Aussi plusieurs manuscrits de l'Écriture Sainte, plusieurs versions, plusieurs Saints Pères et divers critiques modernes, ponctuent ainsi les versets 3 et 4 du

---

1. Propter quod unumquodque et illud magis. (D. Thomas ex Aristotele).

chapitre premier de l'évangile selon S. Jean : « Sine ipso factum est nihil; quod factum est in ipso (Verbo) vita erat. » « Sans lui rien n'a été fait, tout ce qui a été créé était vie dans le Verbe. » De là, S. Jean Chrysostome l'appelle « un océan de substance, immense et sans bornes, qui contient dans son amplitude toute l'existence » (1).

Or, d'après les principes théologiques, (2) tout ce qui est en Dieu est Dieu; donc, aussi ces types de toute essence créée ou possible.

Cette doctrine peut aider à faire comprendre que chaque être tiennne plus même qu'à son existence propre, à celle de son espèce et surtout à celle du Bien suprême, et l'aime donc plus que soi-même.

Le pécheur, qui a la haine de Dieu, conserve encore cet amour naturel, plus grand que tout autre, à l'égard du Seigneur, en tant que l'essence divine est d'une certaine façon un bien commun, mais non en tant que cette essence est individuelle, c'est-à-dire distincte de toute autre essence. Ce pécheur connaît le juge suprême et le hait, parce qu'il ne voit pas que ce Vengeur de son crime est en même temps « le bien commun de tous, » que chaque nature aime plus qu'elle même. Des élus au contraire ne peuvent plus pécher précisément parce qu'ils voient que leur rémunérateur est en même temps l'ensemble de tous les biens. Ils voient donc, non seulement que le bien qu'ils désirent se trouve meilleur en Dieu, mais encore que l'Infini est en quelque sorte le bien total dont ils veulent une parcelle. « Ils aiment donc l'essence divine par un mouvement unique d'amour; en tant qu'elle est différente des autres êtres et en tant qu'elle est comme le bien de tous. » Car « en Dieu la nature propre et le bien commun sont absolument la même chose (3) ».

(1) Immensum quoddam ac nullis terminis definitum essentiae pelagus; complexu suo totum esse ipse continet (de fide orthodox. lib. I, c. 9.)

(2) Omnia in Deo sunt idem, exceptis oppositionibus relationum.

(3) Nous avons reproduit littéralement tout le passage de S. Thomas (Summa theol. p. I, q. LX, a 5), afin de ne pas affaiblir la portée de cette audacieuse doctrine, qui nous semble confirmer la remarque d'un des plus illustres thomistes de notre époque : « Il m'a toujours paru, nous avoua-t-il,



S. Augustin parle dans le même sens : « Quand vous dites : ce bien-*ci*, ce bien-*là*, enlevez *ceci* et *cela* et voyez, si vous le pouvez, le bien même ; ainsi vous verrez Dieu, qui n'est pas rendu bon par un autre bien, mais qui est le bien de tout bien.... Cherchez donc le seul bien, dans lequel sont tous les biens.... Le bien que vous cherchez vient de ce bien. » (1)

L'amour naturel pour Dieu ressemble donc fort à l'amour du bien en général. Seulement tant que nous ne voyons pas l'essence divine, nous ne comprenons pas que le Seigneur est la source de tout ce qui peut nous rendre heureux, qu'il est la félicité totale, vivante et béatifiante ; et voilà pourquoi, tandis que nous sentons parfaitement que nous aimons nécessairement le bonheur, nous ne nous apercevons pas que nous aimons en cela le Bien suprême.

Cet amour naturel de Dieu a conséquemment les qualités attribuées par les philosophes à l'amour du bien et du bonheur, et par les théologiens à la charité consommée dans le ciel.

Cet amour est d'abord *volontaire* parce qu'il provient de notre volonté et est conforme à son inclination.

Il n'est pourtant *pas libre*, il est *nécessaire*, en ce qu'il serait impossible de haïr Dieu à ce point de vue, tout comme de vouloir être malheureux (*Quoad specificationem*).

Est-il nécessaire, en ce sens qu'il serait impossible de s'abstenir un instant d'exercer cet amour, au moins intérieurement ? C'est un point sur lequel les théologiens ne sont pas d'accord (*Quoad exercitium*).

Il est *universel*, c'est-à-dire que tout homme a dans son cœur cette inclination vers le Bien commun.

P. JEAN-AIMÉ.

(A suivre).

---

que S. Thomas va plus loin qu'en attribuant simplement à Dieu de posséder toutes les perfections des créatures « *eminenter* » éminemment, c'est-à-dire supérieurement, sans leurs défauts. » Le Docteur angélique réfute pourtant ailleurs péremptoirement le panthéisme ; toutefois l'on ne saurait concevoir ni exprimer suffisamment l'intimité des liens qui unissent tous les êtres à Dieu. On peut lire un magnifique développement de cette belle vérité dans le livre du P. Faber, intitulé : *Le Créateur et la créature*.

(1) « Cum dicis : bonum hoc et bonum illud, tolle hoc et illud et vide ipsum bonum, si potes et tunc Deum videbis, non alio bono bonum sed bonum omnis boni.... Quære unum bonum in quo sunt omnia bona.... Bonum quod amatis, ab illo est. »

# Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite, voir année précédente, page 405 et suiv.)

## CHAPITRE VII.

Si nous nous plaçons au contraire au second point de vue, c'est-à-dire, si nous considérons les sacrements non plus cette fois en eux mêmes et dans l'abstrait, mais dans le concret, et quant à leur actuelle influence sur tel ou tel individu particulier, alors, il faut bien le reconnaître, le saint Scapulaire, malgré son immense infériorité, possède pourtant sur eux parfois, à l'égard de certains pécheurs, un avantage relatif incontestable ; voici comment : les sacrements, quelque efficaces qu'ils soient par eux-mêmes pour produire la grâce, ne peuvent cependant la communiquer, nous l'avons dit, qu'aux âmes qu'ils trouvent revêtues des dispositions requises. Or, ces dispositions, les sacrements ne les donnent pas, ils les présupposent comme un élément indispensable à leur action. La pénitence, par exemple, destinée à laver nos âmes de la souillure du péché, peut faire en un instant, d'un enfant de colère, d'un esclave de satan, voué comme lui à la perdition, un enfant de Dieu, un héritier de sa gloire et de son bonheur éternel. Mais un si grand bienfait n'est pas promis indistinctement et sans conditions à tous ceux qui reçoivent ce sacrement. Pour que le péché soit remis, il faut, de toute nécessité, qu'on s'en repente de tout son cœur, et qu'on soit de plus fermement résolu de ne plus le commettre à l'avenir. Faute de ces dispositions dans le pénitent, (dispositions tellement essentielles que Dieu lui-même ne peut en dispenser), le sacrement, au lieu de lui rendre la vie de la grâce qu'il avait perdue, ne ferait que le plonger dans une mort spirituelle plus profonde ; le remède se transformerait pour lui en poison, car, à ses anciens péchés dont sa conscience resterait entièrement chargée il aurait ajouté un crime horrible, celui du sacrilège.

Le saint Scapulaire au contraire, et par conséquent, pour ouvrir infailliblement tôt ou tard la voie du salut, n'exige, pour être



reçu légitimement et avec fruit, ni l'état de grâce, comme le sacrement de l'Eucharistie, ni même aucune des dispositions qui préparent immédiatement cet état, comme le sacrement de Pénitence ; qu'on s'en revête seulement par un sentiment vrai et sincère, quelque léger qu'il soit d'ailleurs, de dévotion à Marie, et, dès ce moment, serait-on le plus abominable, le plus endurci des pécheurs, on commence à mériter d'une manière toute particulière les regards bienveillants de la Reine du Ciel, et on acquiert un droit certain à sa toute puissante protection pendant la vie et surtout à l'heure de la mort. Un tel pécheur pourra bien ne pas se convertir immédiatement, peut-être même longtemps après n'apercevra-t-on encore en lui aucun changement de vie, mais il n'importe ; tant qu'il conserve sur ses épaules les saintes livrées de Marie, il reste toujours son protégé et il ne perd rien en réalité de ses droits à la magnifique promesse faite par Elle à tous ceux qui meurent sous son saint habit.

Du reste, nous ne pouvons nous dispenser de le dire ici en passant pour répondre à ceux qui ne savent pas comprendre qu'une vraie dévotion à Marie puisse subsister dans un cœur longtemps encore l'esclave et la victime du péché, la Très-Sainte Vierge, dans la promesse qu'elle a faite au Saint Scapulaire, ne s'est nullement engagée à récompenser immédiatement la piété de tous ceux qui, pour l'honorer, acceptent de porter ses livrées, et à leur accorder des grâces de choix qui triomphent complètement de leurs mauvaises inclinations ou de leurs habitudes vicieuses et les ramènent, sans retard, dans le sentier du devoir et de la vertu. Selon le cours ordinaire de la divine Providence auquel Marie se conforme le plus habituellement, pour passer de la mort du péché à la vie de la grâce, pour s'arracher à une vie désordonnée et licencieuse et commencer enfin une vie réglée et vraiment chrétienne, il doit coûter au commun des pécheurs et plus de temps et plus d'efforts. Beaucoup (sans doute par une spéciale protection de Marie) conservent toujours, même au milieu des plus grands désordres, une secrète inclination pour la vertu et le désir d'une vie meilleure, mais en même temps opposent des obstacles divers au triomphe de la grâce. Pour ceux-là, le bienfait de la conver-

sion semble ne devoir être que le fruit d'une longue persévérance dans la prière, ou la récompense d'une constante fidélité à certaines pratiques de piété envers la Reine du Ciel. Il en est même parfois, l'expérience le prouve, à qui Dieu, dans des desseins que nous ne pouvons qu'adorer, fait attendre le bienfait de la conversion jusqu'au moment même de la mort. Après cela, on ne doit plus s'étonner qu'un pécheur en restant vraiment dévot à Marie et quoique couvert de ses livrées n'en demeure pas moins l'esclave de ses mauvaises habitudes et tarde longtemps encore avant de revenir sérieusement à Dieu.

Ce que promet Marie aux confrères du saint Scapulaire, on ne doit pas l'oublier, ce n'est pas précisément la grâce d'une vie sainte, quoiqu'elle ne manque jamais de l'accorder à ceux qui la lui demandent avec instance et font quelques efforts pour la mériter, mais avant tout celle d'une mort chrétienne, ou, en d'autres termes, la grâce de la persévérance finale. « *In hoc moriens æternum non patietur incendium.* » Et comme cette grâce dépend principalement du dernier moment de leur existence, c'est pour ce moment surtout qu'elle leur promet d'une manière certaine le secours de sa victorieuse assistance. Qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans son service, qu'ils montrent toujours un soin jaloux à rester couverts de ses saintes livrées et, comme récompense de leur fidélité à l'honorer par ce signe, elle leur promet qu'elle ne souffrira pas qu'ils meurent de la mort des impies ni qu'ils aillent partager éternellement le châtimement des démons dans les enfers. Ce n'est pas, encore une fois, que le saint Scapulaire puisse leur tenir lieu pour cela à l'article de la mort, de tous les sacrements et les justifier sans leur concours. Evidemment non. Mais ce saint habit, grâce à la promesse qui lui a été faite, leur donne, à ce moment, un droit certain à une particulière assistance de la Reine du Ciel, et c'est Elle, c'est cette bonne et tendre mère, l'espérance et le refuge de tous les pécheurs, qui, par son intercession et ses mérites, leur obtiendra infailliblement alors, s'ils sont en état de péché, toutes les dispositions nécessaires pour fléchir la colère de Dieu et mériter de revenir à la justice par le moyen des sacrements.

On le voit donc clairement maintenant, si nous exaltons le privilège du saint Scapulaire, ce n'est pas au détriment des sacrements, puisque pour nous, conformément à la doctrine de l'Eglise, ce sont toujours les sacrements et les sacrements tout seuls qui confèrent la grâce de la réconciliation, et ouvrent ainsi les portes du Ciel. Ce serait donc bien à tort qu'on voudrait nous accuser encore de faire du saint Scapulaire du Carmel, à cause de son étonnant privilège que nous nous sommes efforcés en effet de mettre en pleine lumière, un huitième sacrement plus excellent et plus efficace que tous les autres pour conduire les hommes au salut.

(A suivre).

---

## La Journée Religieuse

(voir année précédente, page 408 et suiv.)

### Office de Matines.

#### XX

#### — Les Leçons. —

---

L'Eglise est le cœur de la création; le sanctuaire est le cœur de l'Eglise, le siège, le lieu propre de sa vie intérieure. Rien, par suite, de plus consistant, de plus premier, de plus central que l'ensemble des fonctions sacrées par lesquelles s'exprime et se traduit chaque jour au pied de l'autel, cette grande chose qui fait le fonds même de l'existence de l'Eglise, et qui devant Dieu commande tout le reste: c'est-à-dire la Religion.

Or, si l'Eglise officiellement assemblée dans le sanctuaire, chante à Dieu chaque nuit, au nom du monde entier, l'universelle louange, l'universelle prière; elle lit aussi, et ses lectures ont comme ses chants, un caractère de prééminence; ses lectures comme ses chants sont un acte religieux-mondial, allant à la confession des infinies perfections de l'Auteur de tout bien, des hauts faits de sa



puissance, des merveilles et des magnificences de sa grâce. Que lit donc l'Église? D'abord, le Livre par excellence, le Livre où pour notre instruction, Dieu a daigné abréger son Verbe, le Livre où lui même nous initie aux plus secrètes profondeurs de ses mystères, de ses conseils, de ses desseins, et qui embrassant l'histoire surnaturelle de l'humanité depuis le premier jour, jusqu'au terme final de nos destinées, donne le dernier mot de toute chose. Ce que lit encore l'Église, ce sont les interprètes autorisés des vérités divines: les grands maîtres dans la science du royaume des cieux, les Pères et les docteurs. Ce sont enfin les actes des vrais héros de notre race: les saints, dont la vie, la mort, les vertus admirables ont parfaitement répondu aux intentions du Seigneur, pleinement réalisé les vues de l'éternel Amour. Quelle saveur doivent avoir pour nous ces belles lectures ainsi considérées! Elles intéressent au plus haut point, on le voit, la gloire de Dieu; et non moins le bien spirituel de nos âmes, puisque tout y est esprit et vie, tout nous y prêche la sainteté, et les moyens d'y arriver. Combien il nous faut être attentifs afin de ne rien perdre d'une telle abondance de lumière et de grâce!

Mais essayons de résumer brièvement ce que les Liturgistes nous apprennent sur l'origine, l'ordre de classement de nos leçons, les rites et cérémonies qui accompagnent.

C'était, comme on sait, la coutume des Juifs de lire chaque samedi les Ecritures (1). A plus forte raison, les Livres saints devaient ils être lus dans l'Église chrétienne, alors que, selon le mot de l'apôtre, tout ce qui a été écrit, l'a été pour l'enseignement du peuple nouveau (2). Seulement aux livres de la synagogue on joignit, dès le principe, les écrits des Apôtres et des Evangélistes. Saint Paul a une injonction formelle à ce sujet. « Lorsque cette épître, dit-il aux Colossiens, aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue dans l'église de Laodicée » (3). Et encore aux Thessaloniciens: « Je vous adjure par le Seigneur que cette épître soit lue à tous les frères saints » (4). Eusèbe nous rapporte, aussi

---

1. Act. XIII. 27.

2. Quaecumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. Rom. XV. 4.

3. Col. VI, 16 — 4. 1 Thess. V. 27. —

bien, que l'évangile de saint Marc fut approuvé par saint Pierre pour être lu dans les églises (1). De fait, saint Justin témoigne, au second siècle, que le précepte apostolique était fidèlement observé. » Le jour du soleil, écrit l'apologiste, nous avons des assemblées où on lit selon le temps les prophéties et les lettres des Apôtres. » (2).

Il est vrai, cela doit s'entendre de lectures appartenant dès lors à la liturgie de la Messe. Mais nous savons par les constitutions apostoliques que vers le commencement du troisième siècle, date de ce recueil, c'est à dire en pleine époque des persécutions, les ministres sacrés et même les simples fidèles, aux jours plus solennels, se réunissaient pour l'office de la nuit (3). Or, l'existence d'un corps de leçons destiné à cet office de la nuit semble ressortir d'un canon du concile de Laodicée, tenu en 320, peu après la paix de l'Eglise. Le concile interdit en effet de réciter les psaumes sans les accompagner de lectures. Ce qui paraît bien condamner un usage contraire à l'ancienne pratique. *Nequaquam convenit psalmos continuare*, est il dit, *sed per intervallum recenserī debent lectiones*. Quoiqu'il en soit, Cassien dans la description qu'il nous a laissée des observances de la vie religieuse chez les moines de la Thébaïde, parle expressément de deux leçons prises respectivement dans l'ancien et le nouveau Testament. *Igitur, per universam, ut diximus, Egyptum et Thebaïdem duodenarius psalmorum numerus in nocturnis solemnitatibus custoditur, ita duntaxat ut post hunc duæ lectiones, veteris scilicet et novi Testamenti singulæ subsequantur*. De orat. noct. c. IV. —

On ne lisait d'abord que les Ecritures, comme maintenant aux fêtes. Plus tard, probablement à partir du pontificat d'Honorius, septième siècle, il fut établi que les dimanches et jours de fête,

1. Hist. eccles. lib. II. c. XV.

2. Die solis cætus flunt ubi commentaria apostolorum et scripta prophetarum, quoad tempus fert, perleguntur. Apol. I. 67. —

3. Precationes facite mane, et tertia hora, ac sexta, et nona et vespere, atque in gallicinio. Si propter infideles impossibile est ad Ecclesiam procedere, in domo aliqua congregationem facies, Episcopo. — Constit. apost. lib. VIII. cap. XXXIV.

les leçons de l'ancien Testament serviraient au premier nocturne, qu'elles seraient expliquées au second nocturne par des leçons des saints Pères, et que le commencement de l'Evangile du jour seulement, pour ne pas prolonger l'office, serait lu au troisième nocturne et expliqué par une homélie, ou un écrit de quelque Père. Enfin, dans la suite, lorsque les saints, martyrs, confesseurs et autres, eurent un *Propre* à trois nocturnes, selon le rit des fêtes, au lieu d'un simple mémoire à l'office ferial, on plaça au second nocturne la lecture de leurs actes; les leçons du premier nocturne restant toujours à l'Ecriture sainte, et celles du troisième nocturne à l'homélie patristique. Toutefois, à moins qu'on ne dût continuer les lectures du temps, l'Eglise choisit pour le premier nocturne de ces divers offices les passages des Livres sacrés qui se rapportent à l'idéal de perfection dont le saint s'est approché, comme apôtre, martyr, docteur, pontife, vierge, etc. L'Evangile du troisième nocturne, relatif au royaume des cieux, va à nous représenter la récompense que le serviteur de Dieu a reçue, l'état glorieux dans lequel il est entré (1).

Quant aux leçons de *scripturâ occurrente*, personne n'ignore que c'est saint Jérôme qui, sur l'ordre du pape saint Damase, les a classées dans l'ordre actuel. On ne peut certainement qu'admirer l'œuvre du grand Docteur.

Pendant l'Avent, Isaïe l'évangéliste prophétique du Messie annonce la naissance de l'Emmanuel. Celui qui vient nous sauver est le Dieu fort, admirable, le Prince de la paix, l'Ange du grand conseil, le Père du siècle futur.

Après Noël, la grande voix de saint Paul se fait entendre. Nul n'a pénétré plus avant dans les profondeurs du mystère du Verbe incarné, nul n'a prêché ce mystère avec plus de zèle et d'amour.

De la Septuagésime à la Passion, on lit la Genèse et l'Exode. Pour bien comprendre la rédemption du Christ, il faut d'abord remonter au péché d'Adam. Nous apprécierons davantage la solidarité qui nous unit, pour la vie, à l'Adam nouveau, lorsque nous nous serons rappelé celle qui nous attache, pour la mort, à notre

---

1. Cf. Le Saint-Office, par un Directeur du séminaire de saint Sulpice.



premier père selon la chair. Et puis il convient qu'avant d'assister à leur accomplissement, durant la grande semaine, toutes les figures prophétiques du sacrifice de Jésus-Christ et de la véritable Pâque passent sous nos yeux.

Entre le Dimanche de la Passion et Pâque, l'Église nous conduit au prophète des Lamentations. Plus clairement qu'aucun autre, Jérémie a prédit, et représenté en lui même les souffrances du Sauveur.

Après Pâque viennent les Actes des Apôtres. Dans la ferveur des premiers chrétiens qui nous y est décrite nous pouvons voir les effets admirables de la Résurrection de Notre Seigneur. C'est ensuite l'Apocalypse, évangile du Sauveur triomphant et des merveilles du royaume où il est entré par son Ascension. Enfin les épîtres de saint Jacques, de Saint Pierre, de saint Jean, et de saint Jude nous enseignent ce que doivent être les œuvres de la vie nouvelle, de la vie ressuscitée que nous avons désormais à garder et à développer en nous.

De la Pentecôte à l'Avent se déroule le temps figuratif de la durée de l'Église ici bas. Aussi ouvre-t-on cette époque liturgique par les livres des Rois. Suivant Rupert, les deux premiers de ces livres où l'on voit David en butte à mille ennemis, sortir vainqueur de toutes les épreuves, et prendre possession d'un trône glorieux, rappellent les combats qu'eut à soutenir l'Église après la Pentecôte, et la victoire qui les couronna. Les derniers qui s'ouvrent par la séparation des deux royaumes sont une allusion aux schismes et aux hérésies qui succédèrent aux persécutions et enlevèrent à l'Église plus d'enfants que les tortures des tyrans (1). La succession des rois de Juda, bons ou mauvais, représente les diverses alternatives du bien et du mal chez les peuples chrétiens.

Les livres Sapientiaux que nous lisons au mois d'août, puis les livres *Hagiographiques* au mois d'octobre témoignent de l'immanence de la divine sagesse et de l'Esprit de sanctification dans l'Église de Dieu.

Les derniers combats du peuple du Seigneur contre l'enfer et

---

1. Le culte catholique par l'Abbé Durand.

ses suppôts nous sont ensuite dépeints aux livres des Machabées, tandis qu'en novembre, Ezéchiel, Daniel et les petits Prophètes annoncent le grand jour des justices et le second avènement du Fils de l'Homme qui marquera l'ère de la consommation finale.

Autrefois, avant de commencer à lire, le lecteur demandait la bénédiction à l'évêque, ou à l'abbé, en disant: *Benedic, pater* (1). Plus tard, évêques ou abbés firent donner cette bénédiction par un des prêtres assistant au chœur. De là l'origine de la formule: *Jube domne, benedicere*. Il n'y avait pas alors de bréviaire. Le lecteur montait au Jubé où il ouvrait soit la Bible, soit les homiliaires des Pères, soit les actes des saints. Il commençait à lire, c'était ordinairement trois ou quatre pages au moins, et ne s'arrêtait qu'au signal du président. Le lecteur concluait alors par les mots: *Tu autem Domine miserere nobis*. A quoi le chœur répondait: *Deo gratias* (2). Ce rite a été conservé; quoique l'étendue de la leçon soit maintenant déterminée.

Les leçons sont suivies de *répons*, ainsi appelés dit saint Isidore, parce que le chœur répond au lecteur. *Uno canente, chorus consonando respondet*. — Cap. 8, de *Divino officio*. On s'est proposé par là, dit Azevedo, (3) de donner au lecteur le temps de se reposer, et aux auditeurs celui de peser et de méditer ce qui a été lu, en même temps qu'on excite leur attention.

(A suivre).



1. Reg. S. Bened. c. IX. — S. Ephrem. serm. S. Gregor Turon. De miraculis sancti Martini.

2. Quod autem a cunctis respondetur: Deo gratias, pertinet ad lectionem, et vox est Ecclesiæ gratias Deo persolventis. Ac si dicerent: Deus pavit nos verbis salutis quæ sunt animæ cibus, de quo beneficio vicissim nos Deo agimus gratias. Durandus. Ration. div. offic.

3. Cit. ap. Fornici. Institutions Liturgiques.

# Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

## Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(suite, voir année précédente page 416 et suiv.)

---

Les directeurs de l'hôpital, à la vue de ces faits, changèrent totalement d'idée au sujet de François. Dans la vénération profonde dont ils entouraient sa vertu, ils lui confièrent l'importante mission d'aller quêter les aumônes destinées à pourvoir aux besoins de la maison. Immédiatement, sans rien omettre de ses occupations ordinaires, François se mit en devoir de remplir avec toute la diligence et le zèle possibles les nouvelles fonctions dont il était chargé. On lui avait donné, pour déposer et conserver les fruits de sa quête, une petite chambre ; François commença par mettre dans cette chambre une statue de l'Enfant Jésus qu'il orna de son mieux, et alors, aux pieds de cette statue, il venait conférer avec l'Enfant-Sauveur de toutes ses affaires : de ce qui regardait son propre profit spirituel, et de ce qui concernait les intérêts temporels de l'hôpital. Chaque fois donc qu'il s'apprêtait à sortir pour recueillir les aumônes, il allait s'agenouiller aux pieds de l'Enfant Jésus, et il le suppliait de toucher le cœur des bienfaiteurs et de les incliner à donner beaucoup, il demandait alors la bénédiction et la permission, comme font les religieux à leur Supérieur. Pareillement, au retour, il se présentait à son petit Roi pour le remercier de ce qu'en peu de temps il avait ramassé beaucoup en faveur de ses malades. Bien souvent, en effet, sa naïve confiance, récompensée par Dieu, le ramenait chargé de bien plus d'aumônes que, n'en rapportaient, malgré mille industries, les autres quêteurs ; ceux-ci y mettaient plus de temps, mais moins de prière. Enfin il déposait aux pieds de l'Enfant Jésus l'argent recueilli et lui demandait de le multiplier ; il s'en allait alors retrouver son Sauveur, à l'église du Très-Saint Sacrement, et s'entretenait avec lui pendant une demi-heure. C'est à partir de cette époque, croit-on généralement, que, pour affirmer les grandes obligations dont il était redevable à son généreux Protecteur, il commença à se nommer François de l'Enfant Jésus.



Un événement arrivé sur ces entrefaites, faillit faire dévier notre François de la route qu'il devait suivre et que Dieu venait de lui tracer d'une manière si évidente. Matthieu Pasquali son père vint à mourir, laissant à François, fils unique de sa première union, tout son héritage. Le démon, disent les biographes du vénérable, ne manqua pas l'occasion qui lui était offerte; voyant les vertus que pratiquait François, le bien qu'il opérait, les âmes qu'il arrachait au péché, le tentateur lui suggéra d'abandonner les bonnes œuvres qu'il avait entreprises et de s'en aller toucher l'héritage paternel dans le but de le distribuer aux pauvres. François, peu au courant des ruses du démon, se laissa d'abord tromper par cette apparence de bien. En vain ses amis lui représentèrent-ils qu'il était imprudent de quitter l'hôpital où il faisait tant de bien pour aller chercher, là où peut-être il ne les trouverait pas, des occasions de pratiquer la charité; que d'ailleurs il n'avait qu'à envoyer quelqu'un chercher l'argent qui lui revenait; lui-même alors le distribuerait à ces pauvres qu'il connaissait déjà et qu'il aimait si fort. Après quelques hésitations, François, négligeant ces raisons se mit en devoir de retourner en son pays natal. Il rendit compte de son administration au directeur de l'hôpital, et lui fit les adieux. Mais le matin du jour désigné pour son départ, il se trouva que la neige encombrait les chemins; cet obstacle n'arrête pas le courage de François qui se met en marche quand même et arrive à un ermitage dédié à S<sup>t</sup> Sébastien. Les difficultés augmentent et en même temps, à chaque pas, le combat devient plus fort en son âme. Il a la volonté de passer outre, mais aussi la peine d'avoir abandonné son premier ministère le saisit d'une force inaccoutumée; il se sent au cœur le courage de poursuivre ce voyage décidé dont tous les motifs lui reviennent à l'esprit; mais n'est-il pas le jouet des ruses de l'ennemi? sous le désir, en apparence si saint, qui le presse ne se cache-t-il pas un piège du démon? D'un autre côté ne sera-ce pas une lâcheté et une couardise de retourner ainsi dans la ville qu'il vient de quitter? C'est cependant à ce dernier parti qu'il se résout finalement; il a trop peur d'être trompé par l'ennemi de son salut, et puis de nouveaux mécomptes lui paraissent être un signe manifeste

de la volonté de Dieu. « Puis donc que Dieu le veut ainsi, s'écrie-t-il, gloire à Lui au Paradis ! » et tout en chantant ces paroles, il s'en retourne à l'hôpital où le reçoivent pleins de joie ses compagnons, mais surtout les pauvres malades. A qui aime Dieu tout coopère au bien, dit l'apôtre ; aussi l'événement que nous venons de décrire servit à rendre François plus circonspect en lui montrant que de prétendues inspirations sont souvent des produits d'une imagination prévenue.

Le démon tenta un autre moyen d'arriver à ses fins. Il indisposa contre lui ces mêmes compagnons qui avaient tant désiré et fêté son retour parmi eux. Les prétextes furent vite trouvés ; les pauvres, tous les jours plus nombreux, faisaient trop de bruit dans l'hôpital ; François sortait trop souvent ; il restait trop tard dehors. Le directeur se crut obligé de prendre une mesure contre ce dernier abus ; il défendit à François de rentrer après neuf heures du soir, l'avertissant que dorénavant la porte ne lui serait plus ouverte après cette heure. Or, un soir, il fut de toute impossibilité à notre Vénérable d'être à la maison à l'heure indiquée, et quand il revint à l'hôpital la porte lui resta impitoyablement fermée. Plein de résignation, François s'arrangea de son mieux pour passer la nuit sur le seuil. Le tentateur crut le moment propice ; il lui apparut sous une forme humaine. Plein de compassion pour les peines que se donnait François et profondément indigné de la conduite tenue à son égard, il sentait plus encore que lui-même l'affront qui lui était infligé. A sa place il quitterait immédiatement une maison où on reconnaissait si peu ses mérites, où loin de récompenser ses fatigues on tenait si peu compte de ses sueurs. Si François voulait le suivre, il se faisait fort de lui trouver une place où on vénérerait sa piété, et où on apprécierait son dévouement. En entendant cette proposition, François, se doutant qu'elle venait du démon, fit le signe de la Croix, puis : « Va-t'en, *Teigneux* (1), répondit-il, je te connais déjà ; et qui donc t'a chargé du soin des pèlerins ? » L'incident n'eut pas de suite, François rentra et la mesure fut rapportée. (A suivre.)

---

(1) C'est le terme de mépris qu'il employait pour désigner le démon.

## FAITS DIVERS

---

**Centenaire de S<sup>t</sup> Jean de la Croix au Carmel d'Arcetri (près Florence, Italie).**

*Les lecteurs des Chroniques se souviendront peut-être que, dans le numéro de décembre dernier, nous annoncions la publication ultérieure de ce compte-rendu. Nous le donnons aujourd'hui de préférence, parce que les fêtes dont il parle ont eu lieu justement au mois de mai de l'année dernière: c'est donc le bon moment pour en faire revivre la mémoire.*

Les 19, 20, 21 du mois de mai 1892, une foule pieuse se pressait dans la Chapelle des Carmélites à Arcetri, tandis que les petites cloches du monastère semblaient s'épuiser, pour inviter, de leur voix argentine, les fidèles à venir respirer l'atmosphère de piété qui entourait le Carmel de S<sup>t</sup> Mathieu. Un grand écriteau, placé au dessus de l'entrée du cloître extérieur, disait le motif de ce mouvement religieux; le nom de S<sup>t</sup> Jean de la Croix, honoré dans son troisième centenaire, expliquait ces fêtes et ce pieux empressement. Mais pourquoi, demandera-t-on, pourquoi ce Triduum si tardif? N'était-ce pas en novembre 1891 qu'il devait avoir lieu? La meilleure réponse serait de montrer, s'il se pouvait, aux lecteurs des Chroniques le petit Carmel d'Arcetri. Placé sur le sommet d'une des plus riantes collines qui entourent Florence, il est tout à fait propre à favoriser l'esprit de solitude et de silence des enfants d'Elie; mais des pluies continuelles et un manteau de neige le rendent quelquefois inaccessible durant les mois de novembre et de décembre; comment donc songer à célébrer un centenaire à cette époque? C'est pourquoi S. S. Léon XIII, accueillant favorablement la demande des Carmélites d'Arcetri, leur accorda de célébrer le Triduum à la fête de la Translation de S. Jean de la Croix (21 mai) avec toutes les indulgences et privilèges.

Depuis bien du temps les Filles de S. Jean de la Croix, aidées par les amis de leur Carmel, faisaient tous leurs efforts, afin de rendre ces fêtes aussi splendides que possible. Le bon Dieu parut vouloir bénir leurs pieuses industries, car après un temps maussade qui depuis les premiers jours de mai couvrait d'un voile sombre le beau ciel de Florence, le matin du 19, premier jour du Triduum, s'annonça par un soleil splendide, qui paraissait entourer d'une auréole de lumière le Carmel d'Arcetri. Les nombreux fidèles qui se succédaient dans la petite Chapelle restaient éblouis à la vue de la riche ornementation, vraiment remarquable pour son élégance et son goût exquis. « Mais, on n'aurait pu mieux faire!... Mais c'est charmant! disait-on Quelle atmosphère de recueillement! C'est un petit paradis, en



vérité!..... On aurait vraiment de la peine à reconnaître la modeste chapelle de St Mathieu..... » Voilà les exclamations qui sortaient des lèvres des pieux fidèles. Et que c'était beau de voir, courbant leur front devant le héros de l'abjection, l'humble villageoise à côté de la grande dame, le pauvre vieillard près du jeune homme à l'air aristocratique, le simple paysan non loin du jeune soldat à l'allure martiale. Sainte et vraie égalité que le Christ seul peut établir!

Les murs de la Chapelle disparaissaient entièrement sous un riche damas rouge artistement drapé, sur lequel se détachaient des festons en velours et toile d'argent et d'or. De grands rideaux en soie ne laissaient entrer dans le sanctuaire qu'une lumière douce, tandis que des miroirs disposés avec goût reflétaient la lueur des cierges qui brûlaient en grand nombre. Mais si toute la Chapelle était richement et artistement décorée, de manière que l'élégance n'était rien à une certaine gravité austère, le Maître-Autel était vraiment éblouissant. Un grand tableau, entouré de riches draperies velours et or, présentait l'austère figure de S. Jean de la Croix, accompagné de St<sup>e</sup> Thérèse et de S. Mathieu titulaire de la Chapelle. De magnifiques chandeliers en bois sculpté mêlaient l'éclat de leur dorure à celle des grands candélabres et reliquaires du même genre, qui occupaient les gradins de l'autel. Aux côtés deux Anges adorateurs, de grandeur presque naturelle, courbaient leur front, soutenant de leurs mains deux grands candélabres dorés, avec une expression d'amour et de prière si ravissante, qu'ils paraissaient vraiment descendre du séjour éternel. Un tapis en fin drap rouge avec broderie et appliques en drap blanc, s'étendait depuis la balustrade jusqu'au devant de l'autel, d'où la figure de la Vierge du Carmel brodée en soie paraissait sourire à ses enfants. — Impossible de ne pas arrêter le regard sur les statues de St Jean de la Croix et de St<sup>e</sup> Thérèse qui surmontaient d'un côté de l'autel les grands rideaux en satin jaune brodé, voilant la fenêtre de la Communion, et de l'autre l'endroit où l'on garde les saintes Huiles; impossible encore de ne pas s'arrêter aux magnifiques dentelles anciennes, de ne pas regarder tant d'autres choses dignes de remarque, qu'il faut pourtant passer sous silence pour parler des cérémonies religieuses.

La pompe, et plus encore l'ordre parfait de ces cérémonies, a fait l'admiration de tout le monde; mais cela n'est pas étonnant si l'on pense que nos R.R. P.P. Carmes, avec un dévouement sans pareil, présidaient à ces fêtes; que le T. R. Père Anselme et M. l'abbé Falaschi, aumônier de la cathédrale de Florence, exerçaient l'office de sacristains, tandis que N. T. R. P. Paul du Sacré Cœur accueillait, avec la religieuse distinction qui lui est propre, les nombreux ecclésiastiques qui se succédaient pour prendre part à ces fêtes. — Dans un seul jour 25 prêtres célébrèrent la St<sup>e</sup> Messe, et parmi eux on remarquait les Chanoines de la Cathédrale, l'élite du

clergé et les représentants de plusieurs ordres religieux. Le 19 au matin Monseigneur Miniati Vicaire Général offrit le divin sacrifice, et à 10 heures la grand' Messe commença, chantée par N. T. R. P. Paul, ex-définiteur général, avec nombreuse assistance de clergé. Les chants liturgiques exécutés magistralement, le splendide ornement, brodé pour la circonstance en soie et or sur satin blanc, les cérémonies religieuses accomplies avec tant d'exactitude, la foule qui se pressait dans le sanctuaire, tout cela formait un spectacle imposant de piété. — Dans l'après-midi les Vêpres solennelles furent chantées par Monseigneur Ciolli, supérieur de toutes les communautés religieuses du diocèse, et à six heures M. le Chanoine Novelli montait en chaire pour célébrer les gloires du Séraphin de la Croix. Non seulement la Chapelle mais aussi le cloître étaient occupés par la foule pieuse, dont l'attente ne fut point trompée. L'éloquent orateur développa avec la profondeur qui lui est propre ces paroles du Sauveur: « *Si quis cult post me venire abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me,* » en les appliquant avec un à propos remarquable aux traits les plus saillants de la vie de S. Jean de la Croix. A la fin, s'adressant aux Filles du Carmel qui tressaillaient de joie et de sainte fierté derrière leurs grilles, il les engagea à marcher sur les traces de leur Père et à faire revivre les merveilles de sainteté qu'on admire dans sa vie. Après le sermon l'hymne du saint, ensuite le salut solennel et la vénération de la relique ont terminé cette première journée.

La seconde s'annonça par le même empressement pieux: dès le matin N. T. R. P. Jean Gualbert, Provincial des Carmes Déchaussés de la Toscane, arrivait à son bien-aimé Carmel d'Arcetri, accompagné par le T. R. P. Provincial des Carmes Chaussés, S. Jean de la Croix, du haut de sa gloire, aura sans doute éprouvé un tressaillement de divine charité à la vue de ce rapprochement!... Au T. R. P. Déchaussé les honneurs de la matinée et de la grand' Messe, à son compagnon les Vêpres et le salut solennel. — Le soir le T. R. P. Joachim, Franciscain, se présentait devant un auditoire non moins nombreux que la veille pour prononcer le panégyrique du Saint. L'ardent fils du séraphin stigmatisé d'Assise parla admirablement du Séraphin de la Croix et pendant une heure et demie la foule demeura comme suspendue à ses lèvres. « *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini Nostri J. C.* », ce fut le cri de son âme dès le commencement de son discours, et avec une éloquence entraînante s'emparant aussitôt de son auditoire, il le transporta de clarté en clarté sur les traces de S. Jean de la Croix, jusqu'à ces sphères surnaturelles où l'âme du Séraphin du Carmel sut monter et jouir dès ici-bas des clartés éternelles.

Le dernier jour du Triduum devait être naturellement le plus solennel; en effet le matin à 8 heures, Son Eminence le Cardinal Bausa, Archevêque de Florence, arrivait. à la grande joie des Carmélites, qui en filles dévouées

de l'Eglise vénéraient en Lui l'Ange du diocèse, le représentant du Souverain Pontife, le fils illustre enfin de cet Ordre de S. Dominique, auquel celui du Carmel est redevable de tant de bienfaits. La grand' Messe ainsi que les Vêpres en musique et ensuite le sermon attirèrent la foule aussi nombreuse que les jours précédents. M. l'abbé Morganti, professeur de littérature au séminaire de Prato, parla de S. Jean de la Croix d'une manière supérieure à toute louange. Cela n'était guère facile après les discours des jours précédents qui avaient montré le Séraphin du Carmel dans tout l'éclat de sa splendide figure. Néanmoins M. l'abbé Morganti s'acquitta de sa tâche d'une manière vraiment digne de ces fêtes et du héros qu'il célébrait. — Le chant du Te Deum suivit le panégyrique, et ensuite le salut, encore plus solennel que les jours précédents. La Chapelle était éblouissante de lumières, la foule si nombreuse qu'on pouvait à peine respirer; on aurait dit qu'on se hâtait d'honorer S. Jean de la Croix dans les derniers moments de ses fêtes. — Hélas! elles sont passées; mais non, cela n'est pas bien dit. Les fêtes religieuses ont quelque chose de semblable à celles de l'éternité, car elles durent toujours dans les effets sanctifiants qu'elles produisent dans les âmes fidèles; et, qui sait? peut-être un jour plus d'une âme arrivée aux portes du bienheureux séjour, dans l'ivresse des fêtes éternelles, en contemplant la gloire de S. Jean de la Croix, devra lui dire: C'est aux humbles hommages, que je vous adressai là-bas dans le monde que se rattachent les grâces de choix avec lesquelles j'ai pu mériter ces jouissances éternelles!

\*  
\* \*

**Le saint Enfant Jésus à Paris.** — Une fête bien douce et bien touchante réunissait vers la fin de janvier dernier, aux pieds du petit Jésus miraculeux de Prague, toutes les enfants du petit catéchisme de la paroisse N.-D. des Champs à Paris. Mademoiselle de Z., Directrice d'un des meilleurs pensionnats de la Capitale, avait depuis quelque temps chez elle une jolie statue de l'Enfant Jésus, lorsque Monsieur de Cabanoux vint la voir et la pria de la lui céder quelques heures. Le cher petit Roi, dans son riche costume blanc et rouge, fut donc mené en voiture, bénissant sur son parcours les habitants de ce grand Paris, où il se fait tant de bien mais aussi beaucoup de mal, puis on le déposa sur un thabor doré, entouré de palmiers, de roses naturelles et d'une jolie corbeille de cyclamens blancs.

Qu'il était beau et souriant, ce Jésus! Autrefois, dans les jours de sa vie publique, les enfants accouraient par troupes auprès de lui, et Jésus s'approchant d'eux les regardait avec amour, leur faisait de douces caresses et déposait toujours sur leur front un baiser. A ses apôtres fatigués et ennuyés, il disait: « Laissez ces petits enfants venir à moi, ne les éloignez



pas; le royaume des cieux est à eux et à ceux qui leur ressemblent. » Aujourd'hui, un même élan groupait autour de Lui ces jeunes cœurs ravissants de pureté et d'innocence, et Jésus semblait répéter avec plus d'amour encore les mêmes ineffables paroles. Aussi, depuis longtemps, ce joyeux essaim se préparait-il à la fête: un magnifique dialogue, dans lequel on avait intercalé toute l'histoire du Saint-Enfant Jésus de Prague, fut récitée avec beaucoup d'entrain par quatre petites filles et suivi de chants d'amour et de reconnaissance envers ce divin Ami de l'enfance; de plus, chacune s'était fait un plaisir de lui écrire une lettre, et rien de charmant comme la correspondance simple et naïve de tout ce petit monde que les peines et les soucis de la vie n'ont pas encore effleuré. Disons seulement un mot de l'intendante du catéchisme, fillette très-intelligente, qui avait eu la délicate pensée de remercier Notre Seigneur de la guérison de Monsieur le Curé de la paroisse, gravement malade l'an dernier, et de le prier de bénir les enfants du catéchisme. Pour toutes, le divin Enfant avait un mot de réponse et une belle image. Enfin, le digne Curé et ses enfants, rayonnants de joie, terminèrent la fête par une consécration solennelle. Oh oui! le cher petit Jésus bénira ce prêtre zélé qui consacre sa vie aux plus beaux dévouements: il bénira aussi chacune de ces enfants dont il est tant aimé: il les gardera pures pour leurs mères, les rendra dociles pour leurs maîtres, fidèles pour l'Eglise et saintes pour le Ciel. Il bénira M<sup>lle</sup> de Z., qui consacre sa vie à le faire connaître et aimer.

. . .

**Grâce obtenue du Saint-Enfant Jésus.** — *Meaux (France).* — On nous écrit du Carmel de Meaux: Une pieuse veuve, sœur de deux de nos chères Sœurs du voile blanc, souffrait beaucoup d'un pinceau depuis deux ans, ce qui l'empêchait de travailler. Les Filles de la Charité, bon nombre de personnes charitables, le médecin lui-même avaient soigné ce doigt sans pouvoir le guérir. Cette bonne et pieuse veuve, étant venue voir notre chère sœur St. Jean-Baptiste, lui fit part de son chagrin; obligée de gagner son pain par le travail, ce mal de doigt la gênait beaucoup. Sa sœur Carmélite lui dit: Puisque tous les remèdes sont impuissants à vous guérir, recourez donc au St-Enfant Jésus miraculeux de Prague. Mais ayez une confiance sans bornes, et cessez tout médicament. La pieuse sœur le promit, et toutes les deux commencèrent une neuvaine à laquelle la Sainte Communauté voulut bien s'unir. A la fin de la neuvaine, tout mal avait disparu. Il y a de cela plus de six mois. Cette bonne dame peut travailler et rien n'indique qu'elle ait eu au doigt un mal réputé incurable. Elle est guérie, radicalement guérie, et ne cesse de louer et bénir le Saint-Enfant Jésus miraculeux de Prague. Avant de faire connaître cette faveur

on a attendu pour s'assurer que le mal ne reviendrait pas : la guérison est complète.

. . .

**Puissance du recours à Marie.** — Un Jésuite français, le R. P. Charles Charroppin, était parti de Saint-Louis du Missouri (Etats-Unis), avec quatre savants professeurs de cette ville, MM. Pritchett, Nipher, Engler et Valier, pour aller étudier l'éclipse de soleil qui devait se produire le 1<sup>er</sup> janvier 1889. Après un trajet de cinq jours et de cinq nuits en chemin de fer, ils arrivèrent à Norman, lieu choisi pour les opérations, non loin de San-Francisco.

« Nous étions cinq astronomes, raconte le R. P. Charroppin, seul j'étais catholique, mes compagnons étaient protestants, mais c'étaient de parfaits gentilshommes, de sorte que l'expédition fut des plus agréables.

« Arrivés à Norman, cinq jours seulement restaient pour les préparatifs. Nous avions à déterminer d'une manière exacte notre latitude et notre longitude, et ceci ne pouvait être fait que par l'observation des étoiles, de sorte que nous travaillions jour et nuit, et ce fut seulement la veille de l'éclipse que notre horloge astronomique put marcher.

« Mais ce soir là, le temps commença à être nuageux, toutes les probabilités indiquaient un temps semblable pour le lendemain, 1<sup>er</sup> janvier. Les astronomes étaient découragés. Nos préparatifs étaient complets, mais un simple nuage pouvait rendre inutiles tous nos efforts.

« Le premier contact devait avoir lieu, suivant nos calculs, à midi douze minutes quinze secondes, et la totalité de l'éclipse environ une heure et demie après. Le souper fini, on alluma les cigares, on discuta sur les chances du lendemain. Pas une étoile ne perçait les nuages et mes compagnons étaient presque au désespoir. Je les rassurai en leur promettant que nous aurions deux minutes de soleil pendant la totalité.

« Le professeur Pritchett me demande :

« — Père, êtes-vous prophète ?

« — Ni prophète, ni fils de prophète, répondis-je.

« — Comment pouvez-vous être si assuré ?

« — Je me sens assuré, mais quelque positives que soient mes raisons, vous ne pourrez ni les croire, ni les comprendre.

« — Veuillez nous les dire, demandèrent-ils tous ensemble.

« — Eh bien, répondis-je, nous avons au ciel une bonne Mère, que vous, protestants, ne connaissez pas ; elle est pleine de puissance auprès de Dieu et aime tendrement ceux qui l'honorent. Quand je desire beaucoup obtenir une faveur, je fais prier avec moi un grand nombre de ses enfants et elle ne refuse jamais. Il y a maintenant à Saint-Louis des centaines de saintes religieuses et d'innocents enfants qui lui disent : « Chère Mère,

« donnez au Père Charroppin deux minutes de soleil ; » et ces deux minutes, je suis certain de les avoir, parce qu'elle est une bonne Mère.

« Tous se mirent à rire d'un air incrédule et M. Pritchett s'écria :

« — Père, je voudrais avoir votre foi. Mais puisque vous êtes si certain, consentiriez-vous à aller à pied d'ici à Ogden dans le cas où le temps serait nuageux demain ?

« — Certainement, car j'ai servi la Mère de Dieu toute ma vie, elle ne me laissera pas faire 800 kilomètres à pied.

« — Consentez-vous à signer un contrat à cet effet ?

« — Je signerai votre contrat si vous signez le mien.

« — Et quel est-il ?

« — Si le temps est nuageux, j'irai à Ogden à pied ; mais, si nous avons un beau soleil, vous vous engagez, de votre côté, à vous mettre à genoux et à reconnaître la providence de Dieu et la protection de la Vierge Marie. »

« Tous acceptèrent.

« Le professeur Nipher remarqua :

« — En supposant que le soleil se laisse entrevoir à travers les nuages ou que nous ayons un temps brumeux, insuffisant pour l'observation, prétendez-vous avoir gagné ?

« — Nous aurons un beau soleil ; mais souvenez-vous que j'ai demandé seulement deux minutes de soleil. Vous perdrez le premier contact à cause des nuages, mais je suis certain d'un soleil clair et beau pour la totalité.

« Le matin suivant, jour de l'éclipse, le ciel entier était couvert de nuages. Le déjeuner fut servi, mais resta intact ; les astronomes étaient désolés. A dix heures, tout espoir semblait perdu. Je me retirai et je récitai tout mon rosaire en disant :

« — Vierge bénie, bonne Mère, votre honneur est en jeu, ne permettez pas que ces hérétiques puissent dire que vous n'avez pas de pouvoir.

« Le temps du premier contact arriva, et il fut perdu à cause des nuages. Les astronomes étaient désespérés. Je les pressai encore de prendre leur poste, chacun à son instrument, leur disant que les nuages se disperseraient quand le moment solennel serait arrivé. Alors monsieur Nipher répliqua :

« — Espérez-vous que les anges balaieront les nuages ?

« — C'est justement ce que j'espère.

« — Prendrez-vous les anges sur votre photographie ?

« — Les anges ne laisseront nulle impression sur la plaque sensible ; ils seront là sans aucun doute.

« La lune s'avancait devant le soleil, l'obscurité devenait sensible : la scène était imposante et avait quelque chose d'effrayant.



« Juste dix minutes avant la totalité, les nuages s'ouvrirent. Ce fut une explosion de joie: Vénus, Jupiter, Mars et Mercure, tout près du soleil, brillaient avec éclat. Un petit croissant du soleil restait encore, et la nature semblait dans un deuil profond. Une lumière verdâtre donnait un étrange aspect aux montagnes environnantes. Enfin la dernière trainée lumineuse disparut et la couronne se montra à nos yeux dans toute sa grandeur et sa gloire. Une éclipse totale est certainement la scène la plus sublime de la nature. L'éclipse dura exactement deux minutes; c'était un succès parfait. Aussitôt que tout fut fini, les professeurs coururent à moi, me serrant la main. M. Pritchett me dit:

« — Nous serons tous catholiques, nous croyons maintenant à la protection de la Mère de Dieu; ceci est évidemment son œuvre.

Et tandis qu'il parlait, les nuages couvrirent de nouveau le soleil.

« Je me remis ensuite à l'ouvrage pour développer mes photographies, qui se trouvèrent parfaitement réussies. Le souper était servi lorsque j'étais encore dans ma chambre obscure, je dis à mes compagnons de ne pas m'attendre, parce que je ne serais pas prêt avant une heure. Tous répondirent qu'ils ne mangeraient pas avant que j'eusse béni la table, et le souper fut renvoyé à la cuisine.

Après le souper, je leur rappelai qu'une des parties du contrat restait à remplir. Tous se mirent à genoux, et nous remerciâmes en commun la bienheureuse Vierge Marie pour son étonnante protection. M. Nipher avoua que c'était la première fois qu'il se mettait à genoux. Le jour suivant, à la nuit, nous arrivâmes à San-Francisco..... Nous sommes rentrés à Saint Louis. Le professeur Pritchett me visite souvent; c'est un noble caractère et j'espère en faire un catholique avant longtemps. »

Et voilà comment, en s'imposant un déplacement de 2500 lieues pour aller photographier une éclipse de soleil, un Jésuite astronome aura, grâce à Marie, mis une âme sur le chemin qui mène à Dieu.

\* \*

**Traits de protection par le Saint Scapulaire. — 1. —** Durant les exercices spirituels donnés dans une prison, le Père Millériot, jésuite, l'apôtre des ouvriers et des pauvres si connu à Paris, après avoir confessé une prisonnière, la reçoit du scapulaire et lui fait promettre de ne jamais le quitter. Quelques jours après, il la retrouve dans la cour de la prison. « Eh bien, mère, lui dit-il, comment allons-nous? — Ah! mon Père, depuis que je vous ai vu, ça a été bien mal! Je me suis pendue! — Pendue, ma pauvre fille! — Oui, pendue! Mes compagnes de détention m'ayant accusée d'une infamie: « Vous êtes des abominables, » m'écriai-je, et outrée de fureur et de désespoir, ne voulant pas survivre à une si outrageante calomnie, je m'élance vers le puits de la cour pour m'y jeter. On m'arrête. Mais

bientôt je monte secrètement au grenier et je me pends à un gros clou. Déjà j'étouffais, j'étais étranglée, lorsque je pense à mon scapulaire. J'élève mon cœur vers la sainte Vierge: soudain la corde casse et je tombe sur mes pieds.

2. — Un homme, qui avait failli à l'honneur et qui redoutait les poursuites de la justice, voulait absolument, pour se soustraire à ses terreurs, en finir avec la vie, quoi que pût faire et dire le Père Millériot. « Au moins, lui dit le zélé missionnaire, au moins, mon ami, accordez-moi une grâce: je vais vous donner le scapulaire; promettez-moi de ne le quitter jamais. — Mon Père, je vous le promets.... Vous avez été si bon pour moi! » Et il s'en va.... Le Père se disait tout bas dans ce langage aussi apostolique qu'original qui lui était familier: « Mon ami, je te tiens.... *tu peux te tuer si tu veux.... tu n'en mourras pas.* » Le même jour, le malheureux que poursuivait la tentation du désespoir, pour accomplir sa funeste résolution, se jette dans la Seine; mais il ne put jamais se noyer, quoiqu'il s'y reprît à deux fois, et ne sachant pas nager. Il avait gardé son scapulaire. Il fut très malade et se convertit.

\*  
\*  
\*

**Sainte Marie-Madeleine de Pazzi et la dévotion à la sainte Eucharistie et à la sainte Vierge.** — *C'est le 23 du mois de mai que l'on célèbre la fête de cette grande Carmélite, favorisée de tant de grâces et de si sublimes révélations. Relatons ici un trait de son enfance et une vision que le bon Dieu lui envoya. Nous y trouverons de quoi nous exciter, en ce mois, à la confiance envers Marie et à l'amour de N. S. au saint Sacrement.*

— Encore toute petite, elle disait qu'elle avait faim du bon Dieu, et demandait à communier. On lui répondait: « Tu es trop jeune, attends... » Elle attendait, la pieuse enfant, mais non pas sans verser des larmes. Sa mère communiait souvent, et ces jours-là Madeleine se mettait à l'église bien près d'elle, prenant un pan de sa robe, et se disait: « Ma mère va recevoir le bon Dieu, elle sera toute remplie de sa grâce et de sa bonté; cette grâce et cette bonté passeront à son corps, de là à ses vêtements, de là jusqu'à moi. » Et de retour à la maison, l'enfant restait le plus près possible de sa mère. Un jour elle lui dit: « O ma mère, assieds-moi sur tes genoux et laisse-moi appuyer ma tête contre ta poitrine... je veux dire quelque chose au bon Dieu. »

— La même sainte vit un jour, dans une extase, une nacelle voguant en pleine mer; dans cette nacelle s'étaient réfugiés tous les serviteurs de Marie. Or, sous la conduite de Marie faisant elle-même l'office de pilote, la nacelle parvint heureusement au port. Madeleine comprit par là que tous ceux qui, parmi les dangers du monde, vivent sous la protection de l'auguste Vierge, échappent au naufrage du péché et de la damnation.

« Ayons donc soin, conclut saint Alphonse de Liguori en commentant cette vision, ayons soin d'entrer dans cette bienheureuse nacelle, et là, sous la sauvegarde de Marie, tenons notre salut pour assuré. »

\*  
\* \*

**Échos de partout. — Brésil.** — Nos cœurs toujours filialement dévoués reçoivent avec un vif intérêt les nouvelles qui nous viennent de l'importante mission confiée à Son Excellence Monseigneur Gotti, internonce au Brésil. Aussi nos lecteurs ne nous pardonneraient pas si « les Chroniques » négligeaient de relater l'acte important que le Souverain Pontife vient de poser, pour le bien de ce pays, par l'intermédiaire de l'Internonce. Dans son numéro du 29 mars dernier le « Courrier de Bruxelles » écrivait :

« Notre correspondant du Brésil nous envoie une importante nouvelle pour l'Église de ce pays :

« Les journaux brésiliens publient le texte d'une bulle, du 19 novembre dernier, par laquelle Sa Sainteté le Pape Léon XIII réorganise la hiérarchie catholique au Brésil. Ce vaste pays ne comptait que douze évêchés formant une seule province ecclésiastique, celle de Bahia.

« Désireux de pourvoir au bien des âmes dans ces régions lointaines en multipliant les centres d'action religieuse, poursuivant l'œuvre de son glorieux prédécesseur Pie IX qui érigea en 1848 le diocèse de San Pedro-de-Rio-Grande-do-Sul et en 1854 ceux de Diamantina et de Portelza, et répondant aux vœux exprimés par l'épiscopat brésilien réuni en 1890 dans la ville de San-Paulo, Léon XIII vient d'ériger quatre nouveaux évêchés et de diviser le Brésil en deux provinces ecclésiastiques, celle du Nord et celle du Sud.

« L'archevêque de Bahia ou de San Salvador devient métropolitain de la province du Nord et a pour suffragants les anciens évêchés de Belen do Para, de San-Luiz de Maranhão, de Portaleza, d'Olanda et de Goyaz et les deux sièges de Amazonas, avec Mamaos pour résidence, et de Parahyba avec résidence à Parahyba.

« La province du Sud aura pour métropolitain l'évêque de St Sébastien de Rio-de-Janeiro, dont le siège devient archiépiscopal, et pour suffragants les anciens évêchés de San-Pedro-de-Rio-Grande, de São-Polo, de Marianna, de Diamantina, de Cuyaba, et les nouveaux sièges de Nietheroy, avec résidence à Nietheroy, et de Curityba-do-Parana, avec résidence à Curityba.

« Cette bulle a été publiée par l'internonce apostolique, Mgr Gotti, le 21 janvier de cette année. »

Mgr Gotti n'était pas seulement chargé de publier la bulle « *ad universas orbis Ecclesias* », il en devait assurer l'exécution. A cette fin Son Excellence rendit un décret dont voici le commencement : « Frère Jérôme Marie Gotti,



» de l'Ordre des Carmes déchaussés, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique Archevêque de Pétra, internonce et Légat extraordinaire du Saint Siège auprès de la République des États Fédérés du Brésil. — Son Eminence révérendissime le Cardinal Marianus Rampolla, Secrétaire d'État de notre Saint Père le Pape Léon XIII, nous a transmis par lettres officielles datées de Rome le 19 novembre de l'année 1892 la bulle que le même Souverain Pontife, Léon XIII, a donnée le cinq des Calendes de Mai de l'an 1892, depuis l'Incarnation de N.-S., quinzième de son Pontificat : et qu'il a expédiée le huit des Calendes de novembre ; bulle commençant par ces mots : « *ad universas orbis Ecclesias* » et traitant de l'organisation nouvelle de la sainte Hiérarchie au Brésil. Cette bulle apostolique qui nous était transmise, nous l'avons vue, examinée, et reconnue parfaitement authentique ; ce que nous attestons. Et comme le Saint Père a daigné en même temps nous charger et nous ordonner de procéder à l'exécution de tous et chacun des points contenus dans la bulle susdite, nous accordant à cette fin toutes les facultés nécessaires et opportunes, Nous Frère Jérôme Marie Gotti, etc., voulant remplir le mandat apostolique et user des pouvoirs qui nous sont bénévolement concédés, par notre présent décret exécutoire et de l'autorité apostolique à nous conférée, nous décidons, nous statuons et nous ordonnons comme suit : » Viennent alors sept clauses réglant en détail les prescriptions de la bulle.

Puisse cet acte, inspiré au Saint Père par le zèle avec lequel il poursuit le bien des âmes dans toute la S<sup>te</sup> Église confiée à ses soins, produire les fruits heureux qu'en attend sa sollicitude paternelle !

— Le 19 février, les fêtes du jubilé du Souverain Pontife ont été célébrées magnifiquement à Pétopolis. Elles furent rehaussées par l'auguste et sympathique présence de Son Excellence Monseigneur Gotti, Légat extraordinaire du S<sup>t</sup> Siège, qu'entouraient tout le corps diplomatique et une société d'élite. A neuf heures, Son Excellence Monseigneur l'Internonce, accompagné de son auditeur et de Monseigneur Paiva, faisait son entrée solennelle dans la grande et splendide église. Il était reçu par le révérendissime Père Antoine Correia de Sâ, doyen de Pétopolis, et son digne coadjuteur le Père Petra. Les fêtes commencèrent par les cérémonies de la Confirmation qui durèrent jusqu'à onze heures. La messe fut alors chantée très solennellement. Son Excellence y assistait pontificalement au trône : à l'issue du sermon Elle entonna le Te Deum et donna ensuite la bénédiction du T. S. Sacrement.

*Ratisbonne.* — Par décret de S. G. Mgr l'Evêque de Ratisbonne, en date du 11 février dernier, une confrérie de la Sainte Face a été canoniquement érigée en l'église des Carmes déchaussés de la même ville.

## VARIÉTÉS

---

1. — **Lourdes et le Carmel.** — *L'auteur de l'article paru sous ce titre dans les derniers numéros des « Chroniques » nous adresse, en réponse à une objection qui lui a été faite, la communication suivante :*

A ce que nous avons dit des relations à établir entre Lourdes et le Carmel on objecte : « S'il existait entre Lourdes et le Carmel le rapport que vous supposez, il faudrait que l'innocente Bernadette eût choisi la bure et le manteau blanc de Thérèse et fini sa vie dans un de nos Carmels. Or, sœur Marie-Bernard est entrée le 8 juillet 1868 chez les sœurs de Nevers, d'où elle s'est envolée au Ciel le 16 avril 1879, elle n'a jamais été Carmélite. » — Nous répondons : « Il est fort heureux que vous soyez si bien renseigné. Autrement nous vous aurions rappelé la parole de S<sup>te</sup> Thérèse qui résume toute sa vie : « Ou souffrir ou mourir ; » et l'aspiration de la séraphique Marie-Madeleine de Pazzi : « Pas mourir, mais souffrir, souffrir. » Puis nous vous aurions raconté que, sa prieure lui demandant ce qu'elle regretterait le plus en quittant ce monde, sœur Marie-Bernard répondit : « Je regretterais de ne plus pouvoir souffrir. » Et peut-être comme nous, vous auriez eu un moment l'illusion de croire que sœur Marie-Bernard était une fille de S<sup>te</sup> Thérèse, désireuse de suivre sa mère et sa sœur aînée dans l'amour des souffrances. »

Du reste, comme si elle avait eu conscience d'avoir ce que nous voudrions appeler une dette de sang envers notre Ordre, la voyante de Lourdes arrête une âme sur le point de quitter la terre et l'envoie habiter le Carmel. Voici cette touchante histoire. A Nevers une demoiselle, fille de bienfaiteurs des religieuses, se mourait poitrinaire à 18 ans. Bernadette, qui alors était sœur Marie-Bernard, fut envoyée près de la moribonde. A peine est-elle entrée que l'agonisante se lève, en disant qu'elle était guérie. Tout le monde est stupéfait. Le médecin est obligé de se rendre à l'évidence; il dit que le cas est fort gênant pour un vieux libre-penseur comme lui. Les parents reconnaissent que la main de Dieu a touché leur enfant, et n'osent faire opposition quand quelque temps après cette main divine conduit leur fille chérie derrière les grilles d'un couvent de Carmélites, dont le nom nous échappe. Quant à sœur Marie-Bernard, elle s'éclipse de nouveau; elle a payé sa dette au Carmel.

Déjà auparavant elle avait sans s'en douter ouvert les portes du cloître à une fille de comte. Un correspondant du « Temps » a appris et noté cette histoire sublime dans sa simplicité. Le 16 juillet 1858, fête de N.-D. du Carmel, se trouvait auprès de la grotte au moment où la voyante apercevait pour la dernière fois la belle Dame, M. le comte de X. avec sa femme

et sa fille. M<sup>lle</sup> de X. avait depuis une année sollicité de ses parents la permission d'entrer au Carmel de Pontoise, mais la famille entière s'y opposait. Avec quelle ardeur ne suppliait-elle pas en ce jour la Reine du Carmel de l'admettre parmi ses filles chéries ! Là où Marie daignait se faire voir à la fille du peuple et lui parler, ne pourrait-elle pas recevoir comme servante à perpétuité l'héritière des croisés ? En voyant son père touché jusqu'aux larmes à la vue de Bernadette en extase, M<sup>lle</sup> de X. osa renouveler sa demande. Le père n'osait déjà plus refuser directement ; il se contenta d'une permission vague, à une condition bien difficile à réaliser. « Je te permets d'entrer au Carmel, » dit-il, « à l'endroit où Bernadette est agenouillée. » M<sup>lle</sup> de X. invoqua Marie, à qui rien n'est impossible. Peu de temps après, on apprit au château la fondation du Carmel de Lourdes par M<sup>lle</sup> de Marquessac. Il va sans dire que la jeune comtesse vint à la rescousse, et le père eut la loyauté de ne plus empêcher sa fille de suivre l'appel de Dieu et de Marie. Elle vit encore au Carmel de Lourdes. Ce ne sera pas elle, certes, qui niera une relation véritable entre Lourdes et le Carmel.

FR. ELIE, TERTIAIRE.

\* \*

**Nécrologie.** — *On nous écrit des Flandres :* Notre Province si cruellement éprouvée, il y a cinq mois à peine, par la mort assez inopinée de son Provincial, le P. Antonin de S. François de Borgia, vient encore de subir une perte non moins sensible, en la personne du Rév. Père Pierre d'Alcantara de S<sup>te</sup> Thérèse, (Henri Valcke), ex-Provincial, 1<sup>er</sup> Définitéur, décédé à Courtrai, le Jeudi-saint 30 mars, dans la 75<sup>e</sup> année de son âge, la 40<sup>e</sup> de sa profession religieuse et la 51<sup>e</sup> de sa promotion au sacerdoce.

Le vénéré défunt vit le jour à Menin le 1<sup>er</sup> mars 1819. Doué dès son enfance des plus heureuses dispositions pour la vertu, il profita à tel point de l'éducation foncièrement chrétienne reçue au sein de sa famille, que l'un des siens a cru pouvoir certifier que les désirs de ses parents étaient pour lui des ordres et que jamais on eut à lui reprocher un acte de désobéissance. Et la docilité qu'il pratiqua à l'égard des auteurs de ses jours, il la témoigna au même degré à ses maîtres dans le cours de ses études. Au rapport de ses condisciples, il faisait leur édification autant que la consolation et l'orgueil de ses supérieurs. Aussi avança-t-il en même temps, comme son divin modèle, en âge, en science et en sagesse.

Parvenu à l'âge où l'on se choisit un état de vie, il tourna les yeux vers l'état ecclésiastique et fut ordonné prêtre le 21 mai 1842. Dans le sacerdoce, ses vertus jetèrent encore, autour de lui, un plus vif éclat, de sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles de l'Esprit-Saint au livre des Rois : « Je me susciterai un prêtre selon mon cœur ; il marchera devant mon Christ tous les jours de sa vie. »



A peine sorti du séminaire, il fut trouvé capable d'enseigner la rhétorique au Collège épiscopal d'Ypres; puis, quelques années plus tard, son évêque lui confia la direction du couvent des Dames de Rousbrugge, en la même ville.

Cependant, toute sainte qu'elle est, la vie du prêtre dans le monde ne répondait pas encore aux désirs de perfection qui animaient le jeune ecclésiastique; il résolut de quitter entièrement le siècle et de s'enfermer dans la solitude du cloître. Sa grande dévotion envers la Mère de Dieu et la séraphique Thérèse de Jésus fixa bientôt son choix: il entra au Carmel d'Ypres en 1852 et, après un noviciat des plus fervents, y prononça ses vœux le 19 octobre 1853.

Peu de temps après, on l'envoya à Bruges en qualité de lecteur de théologie morale et de maître des étudiants; en 1855 il fut nommé maître des novices et il remplit cette charge pendant quinze années non consécutives.

Le 15 décembre 1859, il fut envoyé à Bruxelles par ses supérieurs, pour y fonder notre couvent actuel qu'il gouverna jusqu'en 1864. Il était accompagné du Père Berthold-Ignace, de sainte et regrettée mémoire, et du Frère Julien de St Brocard.

Définiteur-provincial à quatre reprises différentes, Prieur deux fois à Bruxelles et une fois à Ypres, trois fois Provincial, le saint religieux, si l'on en excepte quelques mois, passa toute sa vie religieuse dans les charges, de manière qu'il eut constamment à mortifier et son désir d'être oublié et son amour pour la retraite. Partout il fut un sujet de grande édification, en même temps que l'objet d'une vénération profonde. Malgré son extérieur austère, son commerce était facile et même agréable, car il se faisait tout à tous, comme l'apôtre, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il avait un vrai cœur de père pour toute âme affligée, aussi trouvait-on toujours dans ses paroles un baume capable de guérir toutes les plaies. Cet art de consoler les âmes, il le puisait à la source même de toute consolation, dans le Sacré Cœur de Jésus, qu'il aimait si tendrement et dont il se plaisait à exalter l'ineffable bonté.

La prière était l'âme de toutes ses œuvres; elle commençait, accompagnait et terminait toutes ses actions. Quant à son esprit d'abnégation, il était tel que, pour ce qui le regardait personnellement, il demandait l'avis de ses inférieurs, plutôt que de s'en rapporter à ses propres lumières.

Cependant le jour approchait où le Seigneur allait appeler à lui son fidèle serviteur. Les forces du Père Pierre d'Alcantara diminuaient sensiblement, sans que toutefois son courage en fût abattu. Voulant jusqu'au bout travailler dans la vigne du Seigneur, il entendit, la veille même de sa mort, malgré sa faiblesse extrême, les confessions des Carmélites dont la direction spirituelle lui était confiée. Le lendemain matin, qui était le jeudi-saint, il se disposait à descendre pour recevoir la communion pascale, mais, sur l'avis des religieux qui le voyaient de plus en plus affaibli, il

reçut Notre Seigneur dans sa pauvre cellule. Peu après, ne se sentant pas plus mal, il demanda à descendre au jardin; mais avant de le satisfaire, on voulut avoir là-dessus l'avis du médecin; celui-ci déclara l'état du malade assez grave, et ordonna de lui donner les derniers sacrements. Cette nouvelle, loin de le troubler, le combla d'une véritable joie, car son grand désir était de mourir pour être avec Jésus-Christ. Après avoir reçu l'Extrême-Onction, il remercia le religieux qui la lui avait administrée et se recommanda humblement à ses prières; il était onze heures et demie du matin. Vers une heure de l'après-midi, il dit au supérieur de la maison qui se trouvait près de lui: « Le docteur reviendra ce soir, mais il ne me trouvera plus. » Et comme le supérieur lui demandait ensuite s'il était bien content d'avoir reçu les derniers sacrements, il leva les yeux au Ciel en répondant par un « oui ». Puis, après avoir été absous une dernière fois, il baissa la tête, et, sans souffrance, sans agonie, il rendit sa belle âme à son créateur.

Quoique sa vie se soit passée dans la pratique de toutes les vertus, le vénérable vieillard appréhendait les rigueurs de la justice divine, et ne trouvait d'assurance pour son salut que dans l'infinie miséricorde de son Dieu. C'est sans doute pour récompenser sa confiance que le Seigneur lui a fait grâce des angoisses qui accompagnent d'ordinaire le passage de cette vie à l'éternité.

**Bibliographie.** Une fervente Tertiaire du Carmel a eu l'excellente pensée de réunir en une charmante brochure de 104 pages (1) les différents articles parus dans « les Chroniques du Carmel, » après les avoir coordonnés et divisés en chapitres. Que de fois n'avions-nous pas déploré l'ignorance où nous étions de l'origine, de la situation, des progrès de nos chères Missions! Grâce à cet opuscule, nous avons maintenant des notions précises et intéressantes et nous n'aurons plus qu'à attendre les communications nouvelles de nos Missionnaires. S'ils savaient avec quelle joie leurs lettres sont reçues, ils ne nous les épargneraient pas; et nous sommes sûrs d'être ici l'écho de tous nos abonnés en leur affirmant que nos cœurs les suivent dans les travaux de leur zèle et que notre immense désir est de connaître le plus possible de détails de leur vie héroïque pour nous associer à leurs joies et partager leurs douleurs.

## Calendrier-Éphémérides

*Sur Sainteté le pape Pie VII, par un Rescrit de la Secrétairerie des Mémoires, du 21 mai 1815, confirmé à perpétuité par un décret de*

1. Chroniques des Missions des Carmes déchaussés au Malabar, extraites des Chroniques du Carmel, de 1851 à 1892, par C. S.... A se procurer au couvent des révérends Pères Carmes à Ypres et à Bruxelles.

la S. C. des Indulgences, le 18 Juin 1822, a accordé à tous les fidèles qui consacreront le mois de Mai en l'honneur de la T. S. Vierge Marie:

Une indulgence de 300 jours, pour chaque jour du mois.

Une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

1. **Lundi.** — SS. Philippe et Jacques le Mineur, Apôtres, 2<sup>e</sup> classe.

1838. Mort, à Bruxelles, du R. P. Louis de S. Urbain. Il avait été expulsé du couvent comme tous ses frères par les Français en 1796 et il s'était retiré avec quatre autres Pères dans une maison de la ville (1). En 1799 on se saisit de lui et on l'envoya aux terribles prisons de l'île de Ré. Il y demeura un an: le retour de la paix religieuse le délivra de tant de souffrances et lui rendit la liberté. Revenu à Bruxelles, il fut nommé sacristain spirituel de l'église N. D. de la Chapelle. C'est dans ces fonctions qu'il mourut, toujours attaché de cœur à la vie religieuse que la violence l'avait obligé de quitter. On remarquait surtout son esprit de prière et sa dévotion envers la T. Sainte Vierge: sans cesse il tenait en mains et récitait son chapelet. Lors de son décès, il avait 78 ans d'âge, 53 de profession, 52 de sacerdoce.

2. **Mardi.** — S. Athanase, Evêque, Confesseur et Docteur, double († 373).

1752. Mort à Bruxelles du R. P. Michel de S. Josse. Il était de Bruxelles même et s'appelait dans le monde Michel Jonneau. A plusieurs reprises il fut lecteur d'Ecriture S<sup>te</sup>, de philosophie et de théologie. Il exerça la charge de prier à Bruxelles, Dunkerque, Louvain, et celle de visiteur général pour l'Angleterre, l'Irlande et la Hollande — 59 ans d'âge, 41 de profession, 36 de sacerdoce.

3. **Mercredi.** — INVENTION DE LA S<sup>te</sup> CROIX, 2<sup>e</sup> classe. *Indulgence plénière.*

4. **Jepdi.** — S<sup>te</sup> Monique, Veuve, double († 388).

5. **Vendredi.** — S. ANGE, Martyr, de l'Ordre du Carmel, 2<sup>e</sup> classe († 1220). *Indulgence plénière. Premier vendredi du mois, consacré au Sacré Cœur.*

6. **Samedi.** — S. Jean devant la Porte Latine, double majeur.

7. **5<sup>e</sup> Dimanche après Pâques.** — S. Stanislas, Evêque et Martyr, double († 1079).

En 1695, au couvent de Saint Albert, à Louvain, mourut le Frère Florent de S<sup>te</sup> Barbe, convers, (Jean Heschauren, de Lokeren). Il avait 50 ans d'âge, 23 de profession. La maladie l'avait saisi au désert de Néthen où il rendait alors, comme charpentier, de grands services. On l'amena, pour le soigner, à Saint-Albert où il demeura un mois, puis mourut dans les dispositions les plus édifiantes. « Beaucoup déplorent, ajoute le rédacteur du nécrologe, le décès prématuré d'un religieux si exemplaire et si utile à toute la province. Puisse le Seigneur être lui-même sa précieuse récompense pour ses travaux et les services rendus à notre saint Ordre. »

8. **Lundi.** — *Rogations.* — Apparition de l'Archange S. Michel, double-majeur.

9. **Mardi.** — *Rogations.* — S. Grégoire de Nazianze, Evêque, Confesseur et Docteur, double († 389).

1670. Mort, à Bruxelles, du R. P. Léon de S. Joseph, (Gilles Vandergelyen, d'Alost). C'est lui qui procura le terrain pour notre couvent



de Termonde, et il s'employa de toutes ses forces à la fondation de Gand. Successivement et à diverses reprises Définitéur provincial, Prieur à Gand, Louvain et Bruges, Sous-prieur à Bruxelles, il paya tribut à la mort à l'âge de 61 ans, après 41 de profession.

**10. Mercredi.** — *Rogations.* — S. Antonin, Evêque et Confesseur, double († 1459).

**11. Jeudi.** — FÊTE DE L'ASCENSION, 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

**12. Vendredi.** — Octave de S. Ange.

**13. Samedi.** — S. Pie V, Pape, double. († 1572).

**14. Dimanche dans l'Octave de l'Ascension,** semi-double.

**15. Lundi dans l'Octave de l'Ascension,** semi-double.

**16. Mardi.** — S. SIMON STOCK, Confesseur, de l'Ordre, († 1265). *Indulgence plénière.*

1721. Mort, à Bruxelles, du R. P. Antoine de l'Annonciation, né dans la même ville et appelé dans le monde Pierre Vichet. Ce fut un miroir de perfection religieuse. Il occupa diverses charges, en particulier celle de Prieur dans presque tous les couvents de la province. D'importants travaux furent accomplis sous son gouvernement à *Placet*, (Louvain). — 77 ans d'âge; 56 de profession; 51 de sacerdoce.

**17. Mercredi.** — S. Pascal Baylon, Confesseur, double († 1592).

**18. Jeudi.** — Octave de l'Ascension, double.

**19. Vendredi.** — S. Pierre Célestin, Pape, double († 1296).

**20. Samedi.** — Vigile de la Pentecôte. *Jeûne de l'Eglise.*

1680. A cette date s'endormit dans le Seigneur, au couvent de Bruxelles, le R. P. Clément de S. Pierre, après avoir été successivement Lecteur, maître des Novices, Définitéur provincial, Prieur à S. Albert et à Placet de Louvain et enfin Provincial. Il était de Malines et s'appelait Léon Couplet. Il avait 50 ans d'âge et 32 de profession.

**21. Dimanche.** — FÊTE DE LA PENTECOTE, 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière.* — *Absolution générale pour les Tertiaires de l'Ordre.*

**22. Lundi de la Pentecôte.**

**23. Mardi de la Pentecôte.**

1876. Au couvent des Carmélites, à Louvain, mort de la sœur Anne Thérèse de la divine Providence. (Marie-Thérèse Foulon, de Balleghem). Elle était entrée au Carmel de Courtrai à l'âge de 21 ans; elle suivit à Louvain les Mères fondatrices. Cette bonne sœur avait un grand esprit de foi. La cellule lui était chère; elle aimait la solitude et le silence; elle était pour toutes un exemple de régularité. Ses dehors simples et ordinaires recouvraient une piété peu commune, une habitude de prière et un désir du ciel dont sa dernière maladie révéla le secret. Elle s'y montra si joyeuse de quitter la terre, si désireuse de s'unir éternellement à son Dieu que le souvenir de ses derniers jours resta pour la communauté une véritable consolation. Deux jours avant sa mort on avait cru prudent de lui refuser la sainte Communion parce qu'elle ne pouvait plus rien avaler. Mais elle, alléguant que Jésus a dit: Venez à moi et je suppléerai à ce qui vous manque, demanda en grâce qu'on lui apportât une hostie non consacrée. Chose étrange! l'hostie passa sans difficulté alors qu'un instant auparavant il eût été impossible d'introduire une goutte de liquide. Après cette épreuve, elle

eut le bonheur de faire, pour la dernière fois, la sainte communion avec une ferveur qui arracha des larmes aux sœurs réunies auprès d'elle. Elle avait 72 ans; elle en avait passé en religion 51.

**24. Mercredi de la Pentecôte.** — *Quatre Temps. Jeûne de l'Église.*

**25. Jeudi de la Pentecôte.** — *Jour consacré à la dévotion au saint Enfant Jésus.*

1693. Mort, à Tripoli de Soria, dans les Indes, du R. P. Jacques Philippe de S. Bruno (Guillaume Montoy, de Gand). Missionnaire apostolique, il était tenu pour un homme d'une très-haute sainteté. Plusieurs fois on aperçut durant la nuit des lumières sur son tombeau. Mahométans et Infidèles, touchés de ces prodiges, eurent sa mémoire en vénération.

**26. Vendredi de la Pentecôte.** — *Quatre Temps. Jeûne de l'Église.*

**27. Samedi de la Pentecôte.** — *Quatre Temps. Jeûne de l'Église.*

**28. 1<sup>er</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — LA SAINTE TRINITÉ. 2<sup>e</sup> classe.

**29. Lundi.** — S. Félix de Cantalice, Confesseur, semi-double. († 1587).

**30. Mardi.** — S. Augustin de Cantorbéry, Évêque et Confesseur, double. († 604).

**31. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Angèle de Mérici, Vierge, double. († 1540).

## Petites Fleurs du Carmel

A partir de ce numéro, nos *Petites Fleurs* seront consacrées à reproduire par fragments certaines œuvres de nos anciens auteurs. Jusqu'ici c'étaient, il est vrai, ces mêmes ouvrages qui nous fournissaient le texte et l'esprit de nos développements. Mais désormais nous voulons faire plus que de citer quelques courtes phrases. Les écrivains ascétiques du Carmel réformé jouirent autrefois d'une faveur tout-à-fait méritée. En travaillant à les tirer de l'obscurité où peu à peu quelques-uns d'entre eux sont tombés, nous ferons non seulement œuvre de piété filiale mais encore nous sommes sûrs de contribuer au bien des âmes et au développement de la solide piété.

Commençons, puisque c'est le mois de Marie, par la traduction d'un opuscule écrit en latin par notre Vénérable Père Jean de Jésus-Marie au sujet de la dévotion à la sainte Vierge (1).

TRAITÉ SOMMAIRE DE L'AMOUR ET DE LA DÉVOTION ENVERS LA REINE DU CIEL par le R. P. JEAN DE JÉSUS-MARIE, Carme déchaussé.

**Dédicace.** — A NOTRE TRÈS SAINT PÈRE, LE PAPE PAUL V, LE FRÈRE JEAN (2).

Avec quelle piété vous honorez la Reine du Ciel, Très saint Père, c'est ce qui paraît assez, entr'autres preuves, par ce sanctuaire que vous avez construit sur le mont Esquilin et dont la magnificence, à en croire la renommée, ne le cède à aucun autre temple dans le monde. Il n'y a pas à douter que ce très précieux édifice destiné à rehausser le culte de la sainte Vierge, ne lui ait été agréable, comme le fut autrefois le vœu de Jean, patricien romain, ratifié par la neige qui tomba la nuit pendant les chaleurs du mois d'août (3).

1. Cette traduction, élégante et fidèle, est due à la plume du R. P. Jean-Aimé.

2. Le Pape Paul V régna de 1605 à 1621. L'opuscule du V. P. Jean fut écrit en 1615.

3. Allusion à l'histoire de la Basilique de S<sup>te</sup> Marie Majeure et à la Fête de N. D. aux Neiges, le 5 août.

Il y a lieu de croire en outre que cette Reine très miséricordieuse, déjà portée à la bonté par son caractère, redoublant de bienveillance à cette occasion, augmentera de bien des manières la gloire de votre pontificat et, ce qui est le principal, vous procurera heureusement par son patronage le salut éternel, que vous désirez avec ardeur. Ayez donc confiance et servez-vous de ce petit écrit, que je vous dédie humblement; il est composé pour faciliter la pratique de l'amour et de la dévotion envers la sainte Vierge. Puisse-t-il vous exciter à y avancer rapidement et à entreprendre de plus grandes choses pour propager le culte de la Reine du ciel. Sous son égide, comme je le lui demande instamment, gouvernez l'Eglise catholique très longtemps encore et avec beaucoup de succès.

**PREMIERE PARTIE. — Qualités de la Reine du ciel qui excitent l'amour envers elle.**

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — *Sa beauté.* — La beauté du corps immortel de la Reine du ciel offrira aux yeux des Bienheureux pendant les siècles éternels le spectacle le plus agréable de tous, après l'éclat royal du Corps de Jésus-Christ. Si la beauté mortelle que nous voyons çà et là, quoique mêlée de bien des difformités, ravit les cœurs et les entraîne sous ses lois, que faut-il penser de la beauté parfaite dans l'état de la gloire éternelle? Ce n'est pas en vain que les Grecs ont nommé le beau « *calon* », expression venant d'un mot qui signifie « *appeler* », parce qu'en effet le beau appelle et attache tout à lui. Avec quel ascendant la beauté très suave de cette grande Reine charmera-t-elle donc les heureux citoyens du ciel? La force de sa beauté pour soumettre les cœurs, l'Eglise la comprend, lorsque, contemplant Marie enlevée à la terre et introduite au ciel pour y prendre le sceptre, elle lui parle en ces termes: *Vierge très prudente, où vous rendez-vous, semblable à une aurore étincelante? Fille de Sion, vous êtes toute belle et suave, douce comme la lune, brillante comme le soleil! (Office de la fête de l'Assomption).*

Si sa beauté extérieure, paraissant aux yeux corporels des Bienheureux, surpasse beaucoup tout ce qu'on peut exprimer et sentir, que dire de sa beauté intérieure? Comme la beauté du dehors provient de la juste proportion des membres, jointe à une agréable coloration, ainsi la beauté intérieure consiste en une admirable harmonie des vertus, rehaussée par un éclat divin, la grâce sanctifiante. Or, la force de ces attraits est si grande qu'elle charme merveilleusement le Seigneur lui-même. C'est ce qu'on peut lire dans le Cantique de Salomon, qui comme un peintre de génie nous représente Dieu même captivé et comme blessé par la grâce mystérieuse de l'âme, son épouse. Si donc la beauté intérieure des saintes ordinaires, de sainte Agnès et de sainte Catherine par exemple, contraint Dieu à s'appeler leur époux, combien immense doit être la beauté de Marie puisqu'à cause de cette beauté le Créateur lui a été uni par des liens bien autrement étroits? De quelle jouissance cette beauté intérieure, vraiment, accomplie, ne comble-t-elle pas l'âme des Bienheureux qui la contemplent du limpide regard de l'esprit? C'est un aimant délicieux qui attire les cœurs des habitants du ciel en leur causant un plaisir suprême; et, ce qui est plus sublime, le Roi même des citoyens célestes en est captivé. Ainsi le chante l'Eglise: *Le Seigneur a convoité la fille de Jérusalem, ornée de pierreries.* Telle est la gloire de la beauté de Marie. Ce que nous venons d'en dire suffira.

(A suivre.)



# L'Amour naturel de Dieu

d'après S<sup>t</sup> Thomas d'Aquin.

(suite; voir page 6 et suiv.)



## *De la différence de la charité et de l'amour de chaste concupiscence.*

Cet amour du Bien suprême est autre cependant que l'amour du bonheur. Le bonheur est la possession du bien. L'amour du bonheur est donc l'amour de posséder ou d'acquérir un bien. L'amour du bien est l'amour de l'objet lui même, à cause de son excellence ou de sa conformité de nature avec nous, ou simplement de son aptitude à nous satisfaire, à nous perfectionner. Ainsi l'amour de la béatitude objective ou matérielle, c'est-à-dire de Dieu, en tant qu'il est le bien dont la possession rend parfaitement heureux, est déjà l'amour de complaisance, et même la charité, s'il envisage le Seigneur comme le bien rendant heureux d'un bonheur surnaturel « Deus, in quantum est bonum beatificans omnes supernaturali beatitudine, diligitur dilectione caritatis ». Au contraire l'amour de la félicité subjective ou formelle, c'est-à-dire l'amour de la possession de Dieu, est incontestablement l'amour dit de chaste concupiscence, inséparablement uni à l'espérance chrétienne dès qu'il s'agit de posséder Dieu d'une manière surnaturelle.

On voit donc que l'amour de Dieu pour lui-même, amour qu'on appelle désintéressé, et qui, dans la sphère surnaturelle, s'appelle la charité, a cependant pour fondement cette proportionnalité entre Dieu et les hommes, en vertu de laquelle le Seigneur est leur bien total, c'est-à-dire l'ensemble de tout ce qui leur plaît et leur semble aimable. Dans le ciel même s'il est vrai, comme l'enseigne S. Thomas, que Dieu sera toute la raison pour laquelle on aimera, c'est donc que Dieu est le bien total de l'homme ou la réalisation de son idéal. C'est au point que « si par impossible le Seigneur n'était pas le bien de l'homme, il ne serait pas non plus le motif de

son amour », ce ne serait plus lui qu'on aimerait en toute chose (1). Voilà pourquoi on aime avant tout Dieu comme son bien total, puis soi-même comme devant être perfectionné par la possession de ce bien universel.

Ces deux amours, l'amour de complaisance et l'amour de concupiscence, s'augmentent l'un l'autre; car d'un côté on aime facilement un bienfaiteur, et de l'autre on compte davantage obtenir d'un ami la possession d'un bien, et surtout le don de sa personne.

— *Proportionnalité de la charité envers le prochain.* — Quant au prochain, lequel de ses semblables aime-t-on davantage? le meilleur, celui qui est le plus aimable et le plus parfait, ou celui qui nous est plus proche par les liens du sang et de l'amitié?

Il faut distinguer. En cette vie, il est nécessaire de pourvoir aux besoins les uns des autres, tant au spirituel qu'au temporel, et il faut le faire à l'égard de ceux qui nous sont proches ou dont nous sommes chargés mieux qu'à l'égard des inconnus. Ces exercices de la charité créent des rapports d'amitié, par lesquels on préfère même, par l'inclination de la vertu de charité, ses connaissances à ceux qui sont plus parfaits.

*Dans la vie future*, on pourra conserver toutes les affections légitimes. (Il faut entendre ici ce terme d'« affections » dans le sens d'un amour de volonté). On continuera donc à aimer ses proches et ses amis pour plusieurs raisons.

Cependant les nécessités de cette vie auront fini; on aimera donc davantage, et on regardera comme ses plus proches, ceux qui seront plus près du Seigneur. C'est uniquement sur cette proximité que se mesureront les préférences d'affection. On aimera donc, absolument parlant, les meilleurs plus que tous les autres; car toute la vie bienheureuse consiste dans la direction de l'esprit vers le Créateur.

1. Summa theol. p. II<sup>a</sup> II<sup>o</sup>, q. XXVI, a 13.

Unicuique erit Deus tota ratio diligendi, eo quod Deus est totum hominis bonum. Dato enim per impossibile quod Deus non esset hominis bonum non est ei ratio diligendi. (ibid. ad 3<sup>um</sup>) Non enim esset in natura alieuius ut amaret Deum, nisi ex eo quod unumquodque dependet a bono, quod est Deus. (p. I, q LX, a 5 ad 2<sup>um</sup>).

Ainsi donc les relations antérieures, les qualités de l'esprit et du cœur, les charmes du caractère, quoiqu'ils continuent à être aimables et aimés, ne compteront pour presque rien dans notre affection, à côté de la sainteté, de l'union avec Dieu, de l'absorption (s'il est permis d'employer ce mot) dans ce grand Tout, qui, loin d'être un composé de tous les êtres, est plutôt la quintessence complète de tout ce qu'il y a d'aimable, de parfait, d'être, de bon et de saint.

P. JEAN-AIMÉ.

(A suivre).

---

## Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 10 et suiv.)

---

### CHAPITRE VII (suite).

La supposition qui commence ce chapitre n'a été imaginée que pour traduire, sous une forme générale, les enseignements qui ressortent d'une multitude presque innombrable de faits particuliers; rien, certes, n'était plus loin de notre pensée, on a déjà pu s'en convaincre, que de vouloir exalter aux yeux des fidèles l'habit du Carmel au dessus de tous les sacrements, au dessus même de la chair du Sauveur. Tout ce que nous prétendions, c'était de faire mieux ressortir l'admirable privilège du saint Scapulaire, en constatant une vérité qu'une constante expérience, depuis plus de six siècles, n'a cessé de nous faire pour ainsi dire toucher du doigt; et cette vérité, c'est que là où les sacrements, malgré leur incontestable vertu sanctificatrice, devaient rester impuissants et manquer complètement leur effet, faute des dispositions suffisantes dans ceux auxquels ils étaient appliqués, le saint Scapulaire du Carmel, par la spéciale protection de Marie et en vertu de sa promesse formelle, leur a toujours rendu en quelque sorte leur efficacité en faisant disparaître tous les obstacles à leur action justificante. Et ainsi, dans bien des cas, ce n'est que par le saint Scapulaire, ou plutôt, si l'on veut, et pour parler plus exactement,



par une protection toute particulière de Marie dont ce saint habit sera toujours le gage, que les sacrements ont pu produire tous les effets de grâce qu'ils contiennent dans bon nombre de mourants qu'ils ont rendus vraiment dignes du bonheur du Ciel.

Or, nous ne voyons vraiment pas en quoi parler ainsi du saint Scapulaire c'est faire injure à J.-C. et à ses mérites, qui agissent en nous par les sacrements. Nous ne comprenons pas comment exalter Marie, à qui seule revient tout l'honneur des merveilles opérées par l'habit du Carmel, c'est abaisser son divin Fils et le diminuer dans son rôle de rédempteur et de sauveur, car nous croyons avec S<sup>t</sup> Bernard : « qu'il n'est point douteux que tout ce qu'on dit à la louange de la Mère, n'appartienne aussi au Fils ». — « Non est dubium quidquid in laudibus matris proferimus, ad Filium pertinere. » Nous croyons avec S<sup>t</sup> Arnould de Chartres : « que la gloire du Fils est tellement celle de la Mère, et réciproquement, qu'on peut dire qu'ils n'ont entre eux qu'une seule et même gloire : « Filii gloriam cum matre non tam communem judico quam eandem. » Loin de songer à nous scandaliser des prodiges étonnants de conversion que Marie se plaît à opérer chaque jour par le saint Scapulaire en faveur de ceux qui le portent, nous ne pouvons au contraire que répéter, dans notre admiration, cette belle parole de S<sup>t</sup> Grégoire de Nicomédie : « Rien ne résiste à votre puissance, o Marie, parce que le Créateur trouve sa propre gloire à procurer la vôtre ». — « Nihil resistit tuæ potentiaë, tuam enim gloriam Creator existimat esse propriam » (Grég. de Nicom. Orat. de exitu B. Virginis).

Les Jansénistes, dans cette fameuse objection que nous avons rapportée plus haut et à laquelle nous voulons répondre plus directement maintenant, n'affectaient de comparer le S<sup>t</sup> habit du Carmel avec la chair sacrée du Sauveur que pour éblouir les simples, les ignorants et en général tous ceux qui ne réfléchissent pas, par un rapprochement qu'ils rendaient odieux en en dénaturant le sens. C'était le plus insidieux des sophismes. Car, alors que les plus zélés défenseurs du Scapulaire n'ont jamais vu dans ce saint habit autre chose qu'un pur signe sans aucune puissance intrinsèque, eux au contraire donnaient fallacieusement à entendre

que nous attribuions à ce saint habit une particulière efficacité, pour opérer par lui-même, en faveur des plus grands pécheurs, des merveilles de conversion. Ces merveilles, nous les attendons en effet, mais elles ne sont en réalité pour nous que le résultat immédiat et direct d'une grâce actuelle très puissante, fruit exclusif des mérites de J.-C., dont l'application à l'article de la mort est infailliblement obtenue par Marie, fidèle dispensatrice des dons divins, à tous ceux qu'elle voit alors couverts de ses saintes livrées.

Les attaques hypocrites que les Jansénistes semblaient ne vouloir diriger que contre l'habit du Carmel avaient en réalité une bien autre portée. Dans l'intention des sectaires, ce qui pour eux était principalement en jeu, il faut qu'on le sache bien, c'était la médiation même de la très sainte Vierge et le rôle exceptionnellement glorieux que toute la tradition des saints Pères lui attribue dans l'œuvre de la rédemption et du salut des âmes. Cette doctrine pour laquelle, tout le monde le sait, les Jansénistes éprouvaient une si vive répulsion et qu'ils combattaient avec tant d'acharnement, sous le prétexte qu'elle n'avait, disaient-ils, aucun fondement sérieux dans l'Écriture, la magnifique promesse de Marie au saint Scapulaire la supposait pourtant tout entière, en même temps qu'elle lui apportait l'appui d'une autorité nouvelle, celle d'une révélation dont l'authenticité a été reconnue, sinon formellement, du moins implicitement, par l'Eglise. Admettre cette promesse, en lui laissant son vrai sens, c'était donc du même coup, on ne pouvait le nier, reconnaître ouvertement dans la Mère de Dieu de la bienveillance d'abord pour tous les pécheurs qui voudront venir chercher près d'elle refuge et protection, et, de plus, un pouvoir sans limites pour réconcilier et sauver à la mort tous ceux qui, en portant ses livrées et en les conservant fidèlement jusqu'à leur dernier soupir, auront témoigné de leur dévotion envers elle et de leur inébranlable confiance dans son tout puissant secours. Tel était, il n'y a pas à en douter, le seul vrai motif qui arma les Jansénistes contre la promesse de Marie au saint Scapulaire. Les admirables prérogatives de la très sainte Vierge s'y trouvaient trop nettement affirmées; il n'en fallait pas davantage pour la leur rendre suspecte, c'est ce qui les poussa à employer

la ruse, à défaut d'autres moyens, pour arriver à discréditer le Scapulaire dans l'esprit des fidèles en lui enlevant à leurs yeux sa propre signification.

(A suivre).

## La Journée Religieuse

(suite, voir pages 13 et suivantes).

### Office des Matines.

— Le Te Deum. —

XX.

Nous l'avons vu plus haut : le mystère du Christ et de l'Eglise se développe dans le temps selon trois phases progressives (1). Or, cette harmonieuse évolution est pour rejoindre l'éternité, son point de départ. — Un dernier cataclysme a mis fin au monde préparatoire de l'épreuve. Comme créateur, comme rédempteur, comme souverain prêtre et roi, l'Homme-Dieu rend le jugement suprême qui manifeste au grand jour le résultat définitif du long travail des âges (2). C'est maintenant la consommation, le parfait achèvement de l'œuvre divine. Tous les voiles sont levés. La cité permanente emplit de sa gloire les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont Dieu même vu face à face est la lumière indéfectible (3).

1. Christus heri, et hodie, et ipse in sæcula. Hebr. XIII. 8. Vid. Idée générale des matines. supr. IX. (*Deuxième année, Juin 1890. p. 58*).

2. Tout dans la marche des événements converge vers la consommation finale dont le jugement universel marquera le moment décisif. Cette connexion ne nous apparaît pas clairement dans la vie présente; mais au dernier jour nous verrons le rapport des parties au tout, des moyens à la fin dernière, et des faits particuliers à la loi générale. C'est ainsi que le jugement universel sera la justification du gouvernement divin de la Providence! — L'Eglise militante et les derniers temps par M<sup>r</sup> l'Abbé Thomas. — « Toutes les voies de Dieu apparaîtront comme les voies providentielles de la bonté, de la sagesse, et de la justice absolue. Les mystères et les énigmes de l'histoire du monde seront mis au jour, car de même qu'on a nommé avec raison l'histoire le jugement du monde, de même à l'inverse et dans un sens plus large encore, le jugement du monde sera l'histoire dévoilée et manifestée. — Standenmayer cit. ap. abb. Thomas.

3. II. Petr. III, 13. — Apoc. XXII. 5.



En possession de la plénitude de son corps mystique formé par l'accession successive de tous les élus (1), Jésus-Christ y règne avec les saints pour les siècles des siècles. L'universalité des êtres revêtus d'incorruptibilité participe à sa manière à la révélation des fils de Dieu (2). Plus de pleurs, plus de cris, plus de douleur d'aucune sorte (3). Dieu apparaît tout en tous (4) : tous sont associés pour jamais à son éternité, à sa vie, à son bonheur.

De même donc qu'au sentiment des interprètes de la Liturgie, les trois nocturnes des matines des Dimanches et Fêtes représentent les trois grandes époques de l'Église *patriarcale*, de l'Église *mosaïque*, et de l'Église *chrétienne* militant encore sur la terre ; de même le *Te Deum* vient-il chaque jour à la suite du troisième nocturne élever nos pensées au delà du temps, vers le terme final du mystère chrétien. Cet hymne magnifique est essentiellement ici l'hymne de l'espérance. Environné d'ennemis, soumis aux dures fatigues d'un chemin où il n'avance qu'en combattant, le peuple du Seigneur entrevoit du fond de l'exil les horizons de la véritable Terre Promise, et célèbre à l'avance l'éternelle victoire qui lui en assurera la possession. Aussi son cantique tout en louanges et en action de grâces semble être déjà comme un essai de la bienheureuse vision de la patrie.

« O Dieu nous vous louons, O Seigneur nous vous confessons !

« Père éternel toute la terre vous révère !

« A vous tous les anges, à vous tous les cieux et toutes les puissances !

« A vous les chérubins et les séraphins redisent d'une voix sans fin :

« Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées !

« Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de votre gloire.

1. Ephes. IV. 13.

2. Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat... ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. Rom. VIII. 19. 22.

3. Apoc. XXI. 4.

4. Cor. XV. 28.

- « C'est vous que le chœur glorieux des apôtres,  
 « Vous que la troupe vénérable des prophètes,  
 « Vous que la blanche armée des martyrs,  
 « Vous que par toute la terre la sainte Église proclame  
 « Père d'une infinie majesté ;  
 « Et votre vrai et unique Fils, digne de tous les hommages  
 « Et aussi votre Saint-Esprit Paraclet!!! »

Mais le peuple chrétien n'a garde d'oublier le divin médiateur en qui et par qui il est appelé à ses hautes destinées. S'adressant au Christ Sauveur il ne cesse de redire :

- « Vous êtes le Roi de gloire, o Christ !  
 « Vous êtes le Fils éternel du Père.  
 « Prenant la nature de l'homme vous n'avez pas dédaigné le  
 » sein de la Vierge.  
 « Brisant l'aiguillon de la mort, vous avez ouvert aux croyants  
 » le royaume des cieux.  
 « Vous êtes assis à la droite de Dieu dans la gloire du Père.  
 « Vous reviendrez comme juge, nous le croyons.  
 « Daignez donc secourir vos serviteurs que vous avez rachetés  
 » de votre précieux sang.  
 « Faites qu'ils soient comptés parmi vos saints dans la gloire éternelle.  
 « Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage.  
 « Régissez les, protégez les jusque dans l'éternité. — *Tu Rex gloriæ Christe... Tu devicto mortis aculeo aperuisti credentibus regna cælorum. — Judex crederis esse venturus. — Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti. — Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari. — Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ. — Et rege eos et extolle illos usque in æternum.* »

L'âme humaine est une musique vivante. Comme la statue antique, elle résonne d'elle-même aux rayons du vrai, du beau et du bien. Le chant n'est autre chose que la traduction des harmonies intimes qui s'éveillent alors dans ses mystérieuses profondeurs (1).

---

1. Omnes affectus spiritus nostri pro suavi diversitate habent proprios modos in voce atque cantu, quorum occulta familiaritate excitantur. August. Confess., lib X, cap. 33. — Cantus ipse, dit aussi bien saint Bernard, sen-

L'Église chante. Qui chantera jamais à meilleur titre? Où trouverons nous ailleurs pour se répandre en mélodie sur tous les chemins de l'infini, des sentiments plus forts, plus nobles, plus élevés que ceux qui animent l'Épouse du Verbe de vérité et de vie, la divine possédée de son Esprit d'amour? De fait, aussitôt que la glorieuse paix de l'époque théodosienne succédant à l'ère des martyrs et aux luttes contre l'arianisme, eût permis à l'Église de suivre en liberté ses propres inspirations, nous la voyons établir le chant alterné de l'office canonial en son entier. « Quelle douceur, ô mon Dieu, s'écriait alors S. Augustin sous le charme des souvenirs déjà lointains de sa conversion et de son séjour à Milan, au temps de « l'évêque Ambroise, » quelle douceur, ô mon Dieu, le chant de votre Église ajoute à vos hymnes et vos cantiques! Je ne saurais exprimer combien j'en ai été attendri et combien il m'a fait répandre de larmes. L'union harmonieuse de tant de voix m'a rendu plus attentif et plus sensible à vos vérités qui sont entrées ainsi dans mon cœur avec un nouveau plaisir; et quels désirs ardents de la véritable piété n'en ai-je pas conçus! (1) »

Depuis, à raison de l'affaiblissement de la première ferveur une autre discipline a prévalu. « Préoccupés d'intérêts terrestres les peuples, dit Dom Guéranger, abandonnèrent peu à peu les saintes *Veilles* du Seigneur et les *Heures* mystiques du jour. Les dimanches et fêtes furent bientôt les seuls jours où la foule continua de s'unir à la prière de la sainte Eglise. Le reste de l'année les

---

sum litteræ non evacuet, sed fœcundet, sic suavis, ut non sit levis, sic mulceat aures, ut moveat corda. (Episc. ad Guidon abb). Cette action réciproque de l'âme sur la musique et de la musique sur l'âme, a été fort bien comprise par deux de nos saints modernes: S. Philippe de Néri et le B. Grignon de Montfort. On connaît les admirables cantiques de Montfort, qui furent un des principaux éléments de son apostolat. Quant à saint Philippe, c'est la remarque du Cardinal Capecelatro, son dernier biographe, que « le saint était profondément convaincu du mystérieux et étonnant pouvoir de la musique, et du chant pour exciter dans le cœur de hautes et nobles émotions, et l'élever au dessus des sens jusqu'à l'amour des choses célestes. » Vie de S. Philippe de Néri. II vol. pag. 83. édit. angl.

1. Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tue vocibus commotus acriter! Voces illæ influebant auribus meis, et eliquabatur veritas in cor meum, et exestuabat inde affectus pietatis, et currebant lacrymæ et bene mihi erat cum eis, S. Aug. Confess. l. IX. c. 6.

pompes de la Liturgie s'accomplissaient sans le concours de ceux qui de génération en génération oubliaient de plus en plus ce qui avait fait la forte nourriture de leurs pères. La prière individuelle se substituait à la prière sociale: le chant qui est l'expression naturelle des vœux et des plaintes même de l'Epouse demeura réservé pour les jours solennels. Ce fut une première et triste révolution dans les mœurs chrétiennes. » (1).

Cependant le divin enthousiasme qui tient l'Eglise au cœur dans l'attente de la délivrance et du triomphe à venir, ne lui a pas permis de rien retrancher de la solennité primitive du *Te Deum*. Même les jours ordinaires, c'est-à-dire aux fêtes doubles et semi-doubles, ainsi qu'aux fêtes du temps pascal, l'hymne est chanté encore aujourd'hui. Notre cérémonial particulier nous en fait une loi (2).

Il y aurait, peut être, maintenant à dire un mot des diverses opinions qui partagent les critiques sur le point de l'origine du *Te Deum*. La plus commune, comme on sait, est que le cantique fut composé par saint Ambroise et saint Augustin qui, après le baptême de celui-ci, en auraient récité les versets alternativement sans interruption, *prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis*, ainsi que dit la chronique de saint Datius, évêque de Milan, publiée par Muratori.

D'autres, et parmi eux Gavantus, n'admettant pas l'authenticité de la chronique de saint Datius, attribuent l'hymne en entier à saint Ambroise. Beaucoup de manuscrits en effet intitulent le *Te Deum*, hymne de saint Ambroise.

Enfin les éditeurs bénédictins des œuvres de saint Hilaire de Poitiers veulent que saint Hilaire soit l'auteur du cantique. Ils citent à l'appui de leur opinion un fragment manuscrit de S. Abbon de Fleury. (1) De nos jours Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, a repris cette thèse.

Quoiqu'il en soit, — ce qui d'ailleurs importe peu dans la pratique, — deux choses sont incontestables: la haute antiquité du *Te Deum*, et le souffle divin d'inspiration qui court à travers ces strophes magistrales.

(A suivre).

1. Année liturgique I. Vol. Préface générale.

2. Canon quotidien *Te Deum* quoties occurrit. Cerem. Pars 1<sup>a</sup> c. II. § 2. n<sup>o</sup> 88.

1. Fornici. Instit. liturg.





avec force, nous oublions nos souffrances et nous bénissons le Seigneur.

La brise étant devenue favorable, nous franchîmes rapidement le détroit de Manaar et le 15 dans l'après-midi, nous distinguons déjà, à notre droite, les rochers qui forment la pointe du cap Comorin. Puis devant nous se montra, comme une longue ligne rouge dominée par une couronne de hauts cocotiers, le rivage de l'Inde: nous le saluâmes de loin. Nous espérions débarquer à Kolutché le soir même, mais la brise nous quitta subitement. Nous restâmes en vue du port sans pouvoir avancer. Pendant la nuit les courants nous entraînèrent loin de la côte. Le lendemain matin le vent nous reprit, mais il était si faible que, le soir même à 4 heures, nous n'étions pas plus près du village que la veille. Nous serions probablement restés ainsi un ou deux jours sans pouvoir aborder, si le prêtre administrateur de la paroisse ne nous avait envoyé deux petites barques qui vinrent nous chercher à plus de quatre milles. Ces barques consistent en un tronc d'arbre creusé circulairement, large d'environ 90 centimètres et long de 4 mètres. Il faut se placer au fond, le plus bas possible, pour bien assujétir la nacelle et rester immobile, car le moindre mouvement la ferait chavirer. Les Indiens ne se servent jamais de fer pour lier les différentes parties de ces pirogues. Quand ils ont à ajouter ou à remplacer quelque pièce, ils se contentent de les coudre sans les clouer. Heureusement la mer était calme, et nous pûmes, sans danger, nous confier à ces légères embarcations. Les rameurs qui étaient chrétiens, fiers de porter leur évêque, se mirent à chanter un cantique en mesurant le mouvement de leurs rames à la cadence de leur chant monotone. Dans une heure, nous parcourûmes les 4 milles. A 6 heures nous posions le pied sur le continent indien. Notre première visite fut à l'église, où nous allâmes remercier N. S. et sa sainte Mère de la protection dont ils nous avaient toujours entourés depuis notre départ de Rome. Les chrétiens du village, avertis de l'arrivée de leur nouveau Prélat et de ses compagnons, vinrent avec leur curé le recevoir en procession sur le rivage, croix, bannières, musique et tambour en tête. En ce moment le soleil disparaissait à l'horizon entouré de vapeurs

roses, et jetait sur cette scène touchante ses derniers rayons.... Nous étions arrivés!

Je ne chercherai pas à dépeindre la joie qui s'empara de nos âmes. Oh! quand nous mesurions la distance qui nous séparait de notre patrie terrestre, combien nous paraissait grande et sainte la vocation qui nous avait appelés au milieu de ces peuples infidèles! Nous n'avions certainement rien fait pour mériter une faveur si glorieuse, et Dieu, qui pouvait trouver autour de nous des âmes bien plus héroïques, nous avait gratuitement préférés à tant d'autres qui l'auraient mieux servi! Sur nous étaient descendues plus souverainement efficaces ces divines paroles de Jésus: « Allez et enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du S<sup>t</sup> Esprit. » Jamais nous ne nous étions sentis en même temps si grands et si petits; si grands par la mission qui nous était confiée, si petits par nos mérites personnels. Aussi, comme la reconnaissance et l'action de grâces sortaient chaudes et sincères de nos cœurs et de nos lèvres lorsque nous chantâmes le Te Deum! Combien il nous semblait que nous aimions en ce moment notre adorable Maître qui nous avait permis de faire quelque chose pour la gloire de son nom! Avec quel transport nous embrassions par la pensée les privations et les souffrances qui nous étaient réservées, dans l'espoir qu'elles serviraient aux chers intérêts de Jésus. Il était donc vrai, nous pourrions bientôt faire retentir sur ces plages à moitié sauvages ce nom rédempteur de Jésus qui convertit les hommes et qui ouvre le ciel; nous aurions le bonheur de faire connaître et aimer la Vierge Immaculée, notre tendre et ineffable Mère, par des hommes qui ne servaient peut-être encore que les impures déesses du paganisme!.... Ces pensées, ces espérances inondaient nos cœurs d'une joie sereine et sans mélange, joie que la terre n'a jamais connue et que nous n'aurions pas échangée contre les plus belles couronnes de l'univers.

Le dimanche 18, nous chantâmes la Messe: c'était pour le pays une cérémonie extraordinaire. Les bons habitants de Kolotché, avertis seulement depuis la veille de la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain, avaient passé la nuit à orner l'église et ils y restèrent toute la matinée, assistant avec empressement à toutes les messes qui y furent célébrées. *(A suivre).*

# Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(Suite, voir pages 19 et suiv.)

---

Le Vénérable Frère attribuait au Saint Enfant Jésus les victoires qu'il avait remportées sur le démon; aussi sa dévotion à l'Enfant divin devenait de jour en jour plus fervente. Il ne laissait échapper aucune occasion de la témoigner et de fournir en même temps à son amour un aliment nouveau. — Entre les diverses inventions de cet amour tendre et dévoué il y en avait une particulièrement touchante et remarquable. Chaque année, notre bon frère faisait un banquet aux « Chevaliers de l'Enfant Jésus », comme il appelait les pauvres. Il invitait donc à un banquet, le jour de Noël, tous les indigents, non seulement d'Alcala mais aussi des alentours. Il n'exigeait pour les admettre aucune condition, si ce n'est qu'ils fussent revêtus de *la robe nuptiale*; c'est-à-dire qu'ils se fussent assis, en ce saint jour, à la table des Anges, ou tout au moins qu'ils se fussent purifiés de leurs fautes au tribunal sacré de la Pénitence. L'attestation du Curé était de rigueur. Les pauvres accouraient en foule; une année ils atteignirent le chiffre de douze cents. A tous François distribuait une bonne ration de pain et de viande de différentes sortes; il y ajoutait les assaisonnements nécessaires, même le charbon pour cuire la viande; (1) puis, aux plus nécessiteux, par exemple à ceux qui étaient chargés de famille, il distribuait des aumônes spéciales. Avant de commencer ses distributions, il avait soin de faire aux pauvres une courte exhortation dans le but de les enflammer d'amour envers l'Enfant Jésus. Outre ce banquet vraiment solennel le V. Frère en faisait d'autres en secret, c'est-à-dire

---

1. D'après un biographe du V. F. François, chacun recevait un pain de deux livres, une livre de mouton et autant de bœuf, quatre onces de lard, des navets, du charbon et de plus un réal dans un papier plié; ceux qui avaient des enfants, avaient en outre une livre de chevreau. Pour tout cela le Frère devait avoir 30 moutons, un bœuf ou deux, 15 mesures de blé, etc.



que, surtout à la Noël, car il le répétait souvent dans l'année, il envoyait aux familles des pauvres honteux des secours proportionnés et à leur position et à leur détresse. Chose incroyable! le serviteur de Dieu se donnait mille peines pour que tout fût en règle à son banquet, il faisait tout, tout seul, et cependant il ne négligeait rien de ses occupations ordinaires à l'hôpital.

De son côté l'Enfant Jésus recevait avec une extrême joie les hommages de son fidèle serviteur. Pour lui témoigner sa satisfaction, il l'entourait d'une providence particulière, allant jusqu'aux prodiges. Ainsi pour continuer ce banquet de Noël, déjà passé en coutume, Fr. François avait pour toute ressource les aumônes recueillies à cette fin chez les bienfaiteurs; grâce à la protection du divin Enfant, tout ce qui était nécessaire lui arrivait à point. Quelques jours avant les fêtes de Noël, il commençait à s'y préparer. Sa première démarche était auprès de son petit Jésus, avec qui il allait causer sur la manière de préparer le banquet de façon qu'il fût convenable. « Seigneur, lui disait-il, nous devons faire fête à vos soldats en cette solennité; mais pour cela il faut que j'engage votre nom. Servant de caution, Vous aurez à penser au paiement; moi, je soignerai les achats. » Cela dit, il demeurait plein de confiance, et, bien qu'il fît de son côté toute la diligence possible, appuyé sur cette confiance il tenait pour assurée l'aide de l'Enfant Jésus, et agissait comme si la dépense était déjà payée par lui. Parfois, pour faire éclater la foi et la confiance de son serviteur, Notre Seigneur permettait que la veille même de la Noël, on n'eût pas encore ce qu'il fallait pour préparer le banquet; malgré cela, François était d'une tranquillité aussi parfaite que si déjà il avait toutes les provisions chez lui. Il arriva un jour qu'il avait acheté un bœuf, et payé comptant, à un paysan qu'il ne connaissait pas. Il n'avait aucune inquiétude, pas plus que si déjà le bœuf était en sa possession. Le paysan au contraire s'était bien promis de ne pas livrer le bœuf; il en avait reçu le prix, c'était tout pour lui, d'autant plus qu'il n'avait rien à craindre; il n'existait aucun écrit, mais tout simplement il avait verbalement promis de livrer la bête quatre jours avant la fête; donc il était résolu à garder et le

bœuf et l'argent. On était arrivé à la veille de la fête de Noël ; déjà on commençait à préparer la distribution des portions ; le marchand n'arrivait pas avec sa bête. On le remarqua à l'hôpital et les compagnons du Vénérable faisaient des gorges chaudes de sa naïve confiance, tandis que lui attendait avec une entière tranquillité. Son attente ne fut pas vaine ; au moment où les autres y comptaient le moins, le bœuf acheté arrivait tout seul à l'hôpital. François le reconnut et le fit abattre sur le champ. Mais voici que peu après arriva, à sa poursuite, le paysan fatigué et tout ébahi ; en présence du vénérable Frère il confessa la mauvaise intention qu'il avait eue de ne pas livrer la bête, puis il raconta que, le matin, il avait délié le bœuf comme il le faisait chaque jour, mais que l'animal, d'ordinaire doux et paisible, avait pris la fuite dans la direction d'Alcala et que malgré son empressement il n'avait jamais réussi à l'atteindre ; tout cela était pour lui un miracle obtenu par les mérites du serviteur de Dieu ; il demanda alors pardon de son intention mauvaise, puis, rendant, grâces à Dieu de ce prodige, il se retira plein d'admiration pour la sainteté de François.

---

(A suivre).

— Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formait, en se divisant, quatre grands fleuves, qui arrosaient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le Cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté, cinq ruisseaux de sang capables de fermer toutes nos plaies et de nous guérir de toutes nos maladies.

*Sainte Thérèse. Méditations sur le Pater.*

— Il faut considérer que Dieu se donne avec tant d'amour dans l'Eucharistie qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis.

*Sainte Thérèse. Médit. sur le Pater.*

## LA FEMME AU MALABAR (1).

1. Cet article et ceux qui suivront seront en grande partie extraits de lettres écrites par le R. P. Victor de S. Antoine, Vicaire Général de Quilon, au R. P. Alphonse, C. D., ex-missionnaire apostolique, résidant actuellement à Ypres.

toute sa vie. La noble Brahmine elle-même remplit à l'égard de son mari toutes les fonctions de la plus pauvre servante.

Il n'y a pas d'autre Dieu pour une femme que son mari. La plus excellente de toutes les bonnes œuvres qu'elle puisse faire, c'est de chercher à lui plaire, en lui montrant la plus parfaite obéissance; ce doit être là son unique dévotion. Pour cela la femme païenne est, toute sa vie, exclue de toute participation aux sacrifices et aux cérémonies du culte; jamais elle ne peut entrer dans les temples des divinités de l'Inde.

Voici d'après les livres sacrés Indous le portrait de l'épouse vertueuse :  
 « Elle prend sa nourriture après son mari, se couche après lui, se lève  
 » avant lui. Elle partage avec lui les joies et les chagrins. Si son mari se  
 » fâche, la menace, lui dit des injures grossières, la bat même injustement,  
 » elle ne lui répondra qu'avec douceur, lui saisira les mains, les baisera,  
 » lui demandera pardon. »

« Elle ne prononce jamais son nom. » En parlant de lui, elle doit seulement le désigner par ces mots : le *Samy* (Seigneur). Une des plus grandes injures qu'on puisse dire à une femme, c'est de lui reprocher d'avoir contrevenu à cette règle sacrée. Maintes fois on a vu des femmes, appelées en témoignage devant les tribunaux présidés par des juges européens, se refuser obstinément à déclarer le nom de leurs maris.

« L'épouse ne parle à son mari qu'en se tenant debout. » — Jamais Hindou ne se promènera avec sa femme; elle ne l'accompagne hors de la maison qu'en cas de nécessité absolue, mais alors elle marche derrière. Sur les routes on voit toujours l'homme aller devant, allègre et les bras libres; la femme suit, à trois pas, portant un enfant et traînant les autres après elle. « En présence de son mari, continuent les livres sacrés, la  
 » femme ne doit pas regarder de côté et d'autre, mais avoir les yeux fixés  
 » sur lui pour attendre ses ordres. Elle doit, lorsqu'il parle, ne pas l'inter-  
 » rompre ni parler à d'autres; lorsqu'il l'appelle, tout quitter et accourir  
 » auprès de lui. S'il chante, elle doit être extasiée de plaisir; s'il danse,  
 » le regarder avec délices; s'il parle de sciences, l'écouter avec admiration.—  
 » Si son mari reçoit la visite d'un étranger, elle se retirera la tête baissée  
 » et continuera son travail, sans faire la moindre attention à celui-ci. Elle  
 » doit penser à son mari seul et ne jamais regarder un autre homme en face. »

Des peines terribles attendent dans l'autre vie les femmes qui auraient enfreint ces devoirs de la vie domestique, même les plus futiles. « Sont  
 » condamnées à embrasser une colonne de fer rougie au feu: celle qui a  
 » répliqué à son mari, celle qui n'a pas un caractère aimable, celle qui a  
 » divulgué les secrets du ménage, celle qui est entrée dans la cuisine sans  
 » accomplir les cérémonies prescrites, celle qui a négligé de préparer le  
 » repas, celle qui ne travaille pas pour gagner sa vie et celle de son mari  
 » tombé dans l'indigence, celle qui s'est disputée avec des voisins, etc. »



Il est strictement défendu aux veuves Malabaresses de se remarier, du moins dans les hautes castes, c'est-à-dire dans les familles nobles et distinguées. Les veuves obtiennent encore moins de considération que les autres femmes, et même, si elles n'ont pas d'enfants mâles, elles deviennent en quelque sorte un objet d'opprobre. La rencontre d'une veuve porte malheur. On les appelle *mounda*, qualification injurieuse qui signifie *tête rase*, parce que toutes les veuves doivent avoir les cheveux rasés. Cette règle, il est vrai, n'est pas observée dans quelques castes. Le deuil d'une veuve dure jusqu'à sa mort. Il se manifeste par les signes suivants : elle doit se faire raser la tête une fois par mois ; l'usage du bétel (1), auquel les Indiens sont habitués dès leur jeunesse et qui est bien plus goûté par eux que le tabac ne l'est des Européens, lui est interdit ; elle ne peut plus porter de bijoux ; elle est exclue des réjouissances et fêtes de famille, où sa présence seule ferait craindre quelque malheur.

Tel est le sort des Malabaresses païennes dans les Missions des Carmes déchaussés. Tel est le sort de millions de femmes dans toute l'Inde. Quelque sévères que soient les règles de conduite mentionnées ci-dessus, tous les Missionnaires de l'Inde attesteront que la plupart sont scrupuleusement observées, principalement dans les hautes castes. Autrefois même, et cela a duré de longs siècles, la Malabaresse devait, à la mort de son époux, se faire brûler vive sur le même bûcher que lui, sans se soucier du sort de ses enfants. Depuis un demi-siècle seulement le Gouvernement anglais a défendu cette coutume barbare ; mais elle est encore en vigueur dans les districts où les Brahmes, qui en sont les promoteurs, peuvent déjouer la vigilance des autorités. En 1863, un auteur anglais, le révérend Ward, estimait à cinq mille par an le nombre des veuves brûlées vives sur le bûcher funéraire de leurs maris, à l'insu du Gouvernement, dans l'Inde.

On observe que, dans les ouvrages Hindous où l'on rencontre à chaque pas l'énumération minutieuse des services de la vie domestique dévolus aux femmes, on ne trouve indiquée nulle part leur fonction la plus sérieuse et la plus importante dans la famille, l'éducation des enfants. — Mais cela n'est pas étonnant. A quoi bon ? et comment pourraient-elles instruire leurs enfants, ces créatures ignorantes auxquelles il serait considéré comme une absurdité et une folie de donner dans leur enfance la moindre éducation libérale ? Toute instruction leur est interdite. D'après les préjugés Hindous, une femme qui sait lire ou écrire est le deshonneur de sa famille. Cependant, en conséquence des efforts généreux et énergiques des gouvernements anglais et français pour combattre les préjugés invétérés des Hindous, depuis quelques années les indigènes instruits commencent eux-mêmes à patronner

---

(1) Le bétel est un arbrisseau, abondamment cultivé dans les parties chaudes de l'Asie, et dont les feuilles, mélangées avec de la noix d'arc, fruit d'une autre espèce d'arbre, et avec un peu de chaux, sont destinées au même usage que, chez nous, le tabac à chiquer.

et conseiller l'éducation des femmes. Mais elles sont bien rares encore, celles qui ont un peu d'instruction; parmi les païennes, probablement n'y en a-t-il pas une sur mille. On ne saurait s'imaginer jusqu'où va leur leur grossière ignorance. Elles croient sincèrement qu'elles ne sont que des machines, créées pour le plaisir et le service de l'homme, comme l'avoua ingénument une Malabaresse nouvellement convertie au missionnaire qui exerçait alors le ministère dans ces régions (1). Le même Père raconte aussi que, lorsqu'il habitait encore l'Inde, il avait pour cuisinier un Hindou païen d'assez bonne famille: c'était un jeune homme intelligent, qui se prêtait à tout et rendait même service à l'église, les jours de fête. Un jour sa sœur, jeune païenne de quinze ou seize ans, vint lui parler dans la maison du Missionnaire. Celui-ci la rencontrant voulut profiter de l'occasion pour lui parler religion. « Mon enfant, dit-il, est-ce que vous pensez quelquefois que vous avez une âme à sauver? » La jeune Malabaresse regarde ébahie sans répondre. — « Oui, mon enfant, est-ce que vous ne savez pas que vous avez une âme?... — Ma mère, répond-elle enfin, ne me l'a pas dit. — Mais est-ce que vous pensez du moins quelquefois qu'il y a un Dieu? » Elle regarde toujours étonnée et donne encore la même réponse: « Ma mère ne me l'a pas dit. » Ainsi elle avait 15 ans et jamais elle n'avait encore pensé qu'elle avait une âme ou qu'il y avait un Dieu; sa mère, qui devait l'instruire, ne lui en avait jamais parlé et très probablement n'en savait pas davantage.

Une des tristes conséquences du despotisme moral exercé sur la femme au Malabar, ce sont les infanticides: les filles surtout en sont victimes. La justice européenne jusqu'ici est impuissante à extirper cette déplorable coutume qui est surtout le résultat de la défense aux veuves de se remarier sous peine de déshonneur. La Rév<sup>d</sup>e Mère Elie (2), supérieure du couvent des Carmélites Tertiaires à Trivandrum, capitale du Royaume de Travancore, dans les missions des Carmes déchaussés au Malabar méridional, écrivait à ce sujet au Père Alphonse la lettre suivante:

*Couvent des Saints Anges.*

*Trivandrum, 29 Janvier 1895.*

Mon Rév. Père.

« Un triste état de choses vient d'être porté à ma connaissance, le voici: un nombre considérable de petits enfants Brahmes sont détruits par leurs mères inhumaines, ici, à Trivandrum. Ces jeunes veuves Brahmines craignent si fort la disgrâce qu'elles encourent par une infortune, qu'elles jettent

(1) C'était le R. P. Alphonse lui-même.

(2) La révérende Mère Elie est une Européenne, Irlandaise, religieuse d'un mérite éminent, jouissant de la plus haute considération auprès du Roi païen et de toutes les autorités de la capitale du Travancore. Depuis 23 ans, elle a voué sa vie, avec une admirable générosité, à l'éducation des jeunes Malabaresses, dans les missions des Carmes déchaussés. Nous aurons occasion de parler d'elle plus longuement dans les numéros suivants.

« ces enfants dans les égouts qui conduisent au Fort, en dehors de la ville,  
 « où vivent tous les Brahmes (1). Maintenant si nous pouvions sauver ces  
 « pauvres petites créatures, quelle grande œuvre ne serait-ce pas? Et notre  
 « couvent est si bien situé pour ce propos. Si Votre Révérence pouvait contri-  
 « buer à nous procurer un établissement pour les enfants trouvés, très proba-  
 « blement nous pourrions avoir des centaines de ces pauvres petits. Notre  
 « couvent est situé dans un chemin écarté, qui conduit au Fort. Hier encore,  
 « trois personnes en ont parlé. Ah! cela serait une grande œuvre! Il y a  
 « ici un Docteur Brahme, homme de grand savoir et très considéré à Tri-  
 « vandrum, qui voudrait fonder un Orphelinat pour les filles Brahmines et  
 « autres nobles, et il voudrait nous en confier la charge....

*Sr M. Elie, Carmélite Tertiaire.*

Terminons ici le présent article. Nous y avons traité de l'état d'abais-  
 sement et de dégradation qui est le sort de la femme païenne: dans le  
 numéro prochain nous parlerons de la Malabaresse chrétienne. Nous appré-  
 cions les efforts énergiques que les Carmes déchaussés ont faits depuis vingt  
 ans pour répandre l'instruction parmi les femmes; les écoles, les cou-  
 vents de religieuses, pensionnats et orphelinats qu'ils ont fondés dans ce but.

(A suivre).

## VARIÉTÉS

**2. Hadra, ou la Fleur du Désert et du Carmel.** (*Fin*) (2). — Non, le  
 cœur d'un Musulman fanatique connaît trop bien les préceptes du  
 Prophète pour que le souvenir d'une femme vienne adoucir une colère qu'il  
 croit légitime. Ce qu'il pense, c'est qu'il faut empêcher à tout prix Hadra  
 d'exécuter son projet. Arrêtant son dur regard sur le visage anxieux de la  
 jeune fille, il dit: « Jure-moi que jamais tu ne quitteras l'oasis sans ma  
 permission. » Hadra sait la sainteté du serment; elle se rappelle celui  
 qu'elle a fait à sa mère; aussi répond-elle résolument: « Non, jamais,  
 jamais je ne le promettrai. » Une rage plus vive encore contracte les  
 traits du Mahométan. Sa main, qui tremble de fureur, s'empare d'un lourd  
 bâton: alors Hadra prise de frayeur se sauve. Vain effort! son frère, qui  
 la suit, se trouve bientôt en face d'elle. — « Jureras-tu? dit-il. — Non,  
 lui répond sa sœur. — Sais-tu que je puis te faire mourir? — Je sais que tu

(1) Les Brahmes, ou prêtres païens, vivent tous dans des villas, aux environs des villes, pour ne pas être souillés par l'abord du commun peuple dans les grands centres de population.

(2) Voir année précédente, p. 427 et suiv.

peux me tuer, mais je sais encore, je sais surtout que tu ne pourras jamais me faire céder. » Ne pas céder à lui ! Sa sœur n'était donc pas son esclave... ? Levant son bâton, il lui en assène un coup vigoureux sur la tête, et Hadra tombe, le front entr'ouvert par une large blessure. Sans faire plus d'attention, le Musulman se retire. A-t-il des remords ? tremble-t-il ? Non, car cette brutalité révoltante que nous nommons crime, il la nomme justice. Mais la victime de ce cruel fanatisme, que va-t-elle devenir ? Elle est étendue sous un bosquet de clématites, dont les branches fleuries s'inclinent jusqu'à sa tête sanglante. Sur une des tiges flexibles, léger et joyeux, un oiseau aux mille couleurs est venu dire sa chanson. Pauvre Hadra ! De la plaie de son front s'échappe son sang qui coule le long de sa joue livide et de sa robe blanche, les marquant d'une trace empourprée. Et l'ardent soleil d'Afrique enveloppe de ses mêmes rayons d'or le délicieux tableau de la nature et la douloureuse scène de deuil.

Vers l'endroit perdu où la jeune fille se meurt, une vieille femme se dirige ; la draperie qu'elle a jeté sur ses cheveux encadre une de ces têtes étranges comme on n'en voit qu'en rêve ; sa figure, sillonnée de rides profondes, est éclairée par deux yeux perçants auxquels l'âge n'a rien enlevé de leur vivacité. Quel est donc le motif qui l'appelle dans ce bosquet solitaire, qui d'ordinaire n'est guère foulé que par les pas agiles des animaux sauvages ? Quel motif l'appelle ? Vient-elle chercher quelques-unes de ces herbes dont elle compose des baumes pour les blessures et des breuvages pour toutes les maladies ? Car elle est savante dans l'art de guérir ! la flore d'Afrique n'a plus de mystères pour elle ; aussi la nomme-t-on la sorcière. Est-elle attirée par la beauté sauvage de ce coin caché du désert ? peut-être !... mais, ce que je sais bien, c'est que la main de Dieu, qui, du haut du ciel, s'étend protectrice sur la tête de Hadra, dirige et conduit vers elle la Musulmane. De son regard pénétrant, la vieille a aperçu la blessée.... Va-t-elle, dans son insouciance de fanatique, passer devant l'enfant inanimée sans se détourner de son chemin ? Non, elle approche, et, inclinant plus bas encore sa taille déjà si courbée, elle pose sa main décharnée sur la poitrine de la jeune fille, cherchant avec anxiété dans une légère palpitation du cœur une faible espérance de vie. Tout à coup la Musulmane tressaille. — Elle vit, murmure-t-elle ; par Mahomet, qui veut que ses fidèles soient hospitaliers, je la sauverai ! Et, avec une énergie, qu'on n'eût certes pas attendue de son grand âge, elle saisit Hadra entre ses bras et l'emporte dans sa demeure, qui n'est qu'une hutte de feuillage perdue au fond des bois. Elle est pauvre, cette hutte : là, entre deux bottes de plantes bizarres dont la vieille s'apprête sans doute à extraire les sucs, une natte est étendue. C'est cette couche improvisée qu'elle réserve à la jeune fille. Sur la blessure de sa protégée elle a mis un de ses baumes précieux, elle a pansé la plaie d'une main habile. A ce soulagement, Hadra a tres-



sailli, ses yeux tout grand ouverts regardent étonnés ce lieu qu'elle ne connaît pas et l'étrange figure penchée sur elle. Ses lèvres se desserrent pour laisser échapper péniblement ces mots : Où suis-je ? — Où tu es, enfant du Seigneur, ne t'inquiète ni te tourmente ; n'es-tu pas où sont les abandonnés et les malheureux ? n'es-tu pas entre les bras de Dieu ? Ne crains rien, ne crains rien, ajoute la Musulmane, une main amie a pansé ta blessure. — Pourquoi suis-je ici ? dit l'enfant d'une voix plus distincte. — A l'heure où le soleil brillait encore lumineux à l'horizon, je t'ai trouvée étendue à terre, comme une pauvre fleur brisée par l'orage ; la loi du Maître du Ciel et le désir de mon cœur ont parlé pour toi, je t'ai apportée dans ma pauvre demeure et mes remèdes sauront bien te guérir. — Non, je sens que je vais mourir, dit Hadra d'un ton brisé. — Ecoute, enfant, n'as-tu jamais vu une fleur couchée à terre par un pied brutal ? Qu'une goutte de rosée fertilisante tombe dans sa corolle, qu'un rayon de soleil l'éclaire et la vivifie, regarde, elle se relève peu à peu, et bientôt elle donnera sa suave odeur ; et bientôt toi aussi, la fleur du désert, tu verras ta jeunesse refleurir et répandre son parfum. — Mais pourquoi ce parfum ? murmura Hadra d'une voix si faible que la vieille ne l'entendit pas. — Alors, dans le secret de son âme, une voix mélodieuse dit tout bas avec des accents délicieux : Pour Dieu ; et la jeune fille, tandis qu'un sourire de mystérieux bonheur entr'ouvrait ses lèvres, dit : Je vais guérir. — Les jours s'écoulaient, la blessure de Hadra se ferme, ses forces reviennent ; maintenant elle marche seule, et son regard s'arrête avec une expression encore plus ardente sur ces montagnes de l'Atlas qu'elle veut franchir ; le vœu de son cœur, c'est de partir, non seulement pour obéir à la dernière recommandation de sa mère, non seulement pour ne plus retomber sous la cruelle autorité de son frère, mais partir, partir surtout pour pouvoir appartenir à ce Dieu qu'elle connaît à peine, mais qu'elle aime déjà de toutes ses forces. Il est vrai, l'eau régénératrice n'a pas encore purifié son âme, mais un autre baptême a marqué son front, et parce que le sang de la jeune fille a coulé pour lui, le Seigneur, dans sa généreuse bonté, a répandu dans ce cœur les flammes de son amour. Le départ de Hadra est fixé ; quelques jours encore et elle s'en ira chez les Français. C'est le soir ; elle s'entretient sur le devant de la hutte avec sa protectrice ; des paroles de reconnaissance montent à ses lèvres ; elle parle de ses projets, de ses espérances. Et pendant qu'elle est là, confiante et tranquille, derrière les buissons qui cachent la maisonnette un homme s'avance la rage dans les yeux et dans le cœur ; il murmure des mots sans suite : Je la tuerai ! dit-il, je la tuerai ! Tout à coup Hadra frémit ; au détour du sentier, elle a aperçu l'homme farouche et son regard épouvanté a reconnu son frère. Terrifiée, elle court vite à la cabane, dont elle ferme précipitamment la porte sur elle, tandis que la vieille, calme et résolue, se place devant l'entrée de sa demeure. Le Mahométan est là ; sa main convulsivement

serrée est armée d'un cimeterre, ses yeux jettent des éclairs sombres, ses lèvres tremblent de fureur, il est terrible à voir: Sorcière s'écrie-t-il, tu croyais t'être bien cachée, mais on t'a dénoncée, tu m'as volé ma sœur. — Pour toute réponse la femme hausse légèrement les épaules. — Ma sœur est là, te dis-je! Je suis son maître, je la veux, laisse-moi entrer. — Prends garde, dit la vieille, on n'entre point impunément chez moi contre mon gré. — Le barbare s'arrête un moment; mais, chez lui, la fureur est plus grande encore que la superstition; saisissant la Musulmane d'une main brutale, il l'écarte brusquement et pénètre dans la hutte. Vain effort, Hadra n'est plus là; il regarde de tous les côtés, fouille tous les recoins, Hadra a disparu. C'est alors qu'il aperçoit une petite porte dérobée qui a dû permettre à sa sœur de s'enfuir; fou d'une colère que le dépit aiguise encore, il s'élance au dehors. Un instant s'écoule.... Tout à coup un rugissement de joie sort de la poitrine de l'Arabe; bien au-devant de lui, une ombre blanche apparaît un instant devant les buissons et disparaît aussitôt. Mais il l'a reconnue, c'est Hadra! Oh! s'écrie-t-il, je saurai bien la rattraper. Il se met à courir, cherchant encore pour se guider la silhouette à peine entrevue et qui ne reparait pas. La jeune fille a vu son persécuteur; un léger cri d'effroi se fait entendre; faible encore, brisée par l'émotion, elle le sait, son frère l'aura bientôt rejointe. A la force il faut suppléer par la ruse. Un gigantesque arbre étend là ses rameaux puissants. Dans son large tronc entr'ouvert par une longue fissure, l'industrielle Arabe a deviné une retraite sûre. Pour se livrer un passage, ses doigts habiles ont soulevé l'écorce, qui retombe sur elle comme un voile impénétrable. Hadra se blottit dans sa cachette, tremblante, anxieuse. Tandis qu'elle est là, retenant son souffle, un burnous frôle le grand arbre, son frère passe et repasse, furieux d'avoir été trompé encore une fois. Puis frappant la terre de son pied frémissant, maudissant le sort qui semble dérober Hadra à sa rage infernale, il s'éloigne.... La sorcière, du seuil de sa cabane, ses deux mains tremblantes appuyées sur son grand bâton, le suit d'un regard railleur. Oh! comme elle se réjouit de l'heureuse fuite de sa protégée! Quelques instants après, la jeune fille sortit de sa cachette avec prudence. Elle jugea avec raison qu'il n'était point sûr pour elle de retourner auprès de la vieille. Aussi Hadra, toujours courageuse et énergique, prit-elle tout de suite le chemin de la ville des Français. De longues semaines se sont passées depuis le jour où les dômes majestueux d'Oran ont apparu aux yeux ravis de la jeune Arabe. Dans la grande cité elle n'a point été abandonnée. Le Seigneur a conduit vers elle des cœurs chrétiens qui l'ont protégée en même temps qu'ils l'instruisaient de la religion. L'eau sainte du baptême a d'une musulmane fait une chrétienne. Mais la nouvelle catholique veut davantage encore. Sans jeter les yeux vers le monde, qui pour elle aurait eu pourtant des sourires et des fleurs, elle avait placé son ambition plus haut. Depuis le jour, où, bles-

sée, elle avait failli mourir, les mêmes accents retentissaient au-dedans d'elle-même. Ces accents répétaient toujours : pour Dieu, pour Dieu ! Mais pour elle ces deux mots disaient tout, et Hadra, dont le nom dans sa gracieuse signification arabe veut dire la fleur, ne voulut pas être une fleur de ce monde, mais un lis choisi pour le Seigneur. Voilà pourquoi, quelque temps après son baptême, les portes d'un couvent du Carmel se refermaient sur l'enfant du désert. Maintenant Hadra, devenue une fervente fille de sainte Thérèse, chante au fond de sa retraite les tendres miséricordes de ce Dieu qui, d'une pauvre mahométane, a fait l'épouse de son Cœur.



## FAITS DIVERS



**Grâces obtenues du S. Enfant Jésus.** — *Attiches (diocèse de Cambrai).*  
— Depuis un an le S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague est vénéré dans la commune d'Attiches. Cette paroisse était bien pauvre au point de vue spirituel et ne possédait pas de religieuses. Une amie du Carmel, qui avait appris à aimer le Saint Enfant, avait confié à sa puissance cette cause, bien difficile, de l'établissement des religieuses. Sa confiance ne fut point déçue. Le 16 juillet 1891, la fondation était acceptée par Monsieur le Curé et le 27 septembre, jour de la bénédiction de l'asile par Monseigneur Fava, évêque de Grenoble, le saint Enfant Jésus de Prague était solennellement porté de l'église à la maison qui porte son nom et où il occupe la place d'honneur au-dessus du gradin de la salle d'asile. Ce divin Roi attire à lui en grand nombre les enfants, et les Religieuses ont été accueillies avec la plus grande sympathie. Qu'il daigne, ainsi que N. D. du Mont-Carmel, continuer à bénir cette œuvre, fondée uniquement pour que Dieu soit connu, aimé et glorifié.

Le divin Enfant vient encore de répondre à la confiance de sa servante en lui accordant une autre faveur. Un enfant de trois mois avait un côté de la figure moins développé que l'autre et la tête penchait du côté faible. Le cœur bien gros, la mère confia l'enfant au S<sup>t</sup> Enfant Jésus : son image fut attachée à l'oreiller du bébé, d'ardentes prières lui furent adressées chaque jour et vingt-cinq visites lui furent faites à l'asile. Aujourd'hui la guérison est complète. Il reste à dire honneur et reconnaissance au S<sup>t</sup> Enfant Jésus, et à accomplir les promesses faites au jour de l'angoisse. Puisse celui qui a été l'objet de cette faveur n'oublier jamais son divin bienfaiteur et devenir un jour un fervent chrétien.

*Saint-Nicolas (Flandre Orientale).* — Parmi les pieux auditeurs qui, le 22 janvier dernier, assistaient dans la chapelle des Carmélites au sermon d'installation de la statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, se trouvait M<sup>lle</sup> V... Touchée de tout ce qu'elle entendait de la bonté du divin

Enfant, elle se dit : Oh ! dans mes nécessités je sais où recourir !... Dès le lendemain elle apprit que son neveu, enfant très délicat, était bien mal. Une maladie intérieure le minait : on n'espérait plus pouvoir le sauver. M<sup>lle</sup> V... se rend en toute hâte au village où demeurait le jeune malade. Elle était munie d'une médaille, d'une image et d'un chapelet de l'Enfant Jésus. Oscar, c'est le nom de l'enfant, âgé seulement de 6 ans, mais d'une intelligence précoce, semblait comprendre sa position. Il dit à sa mère : « Maman, ferez-vous imprimer des images pour moi ? » La mère, profondément émue, ne put répondre que par un signe. « Maman, y ferez-vous mettre *cher Oscar* ? » Nouveau signe d'adhésion. « Maman, ne pleurez pas sur moi. ... » M<sup>lle</sup> V... lui mit au cou une médaille et déposa les autres objets de piété sous son oreiller, puis comme elle lui dit encore de prier la St Vierge, il répondit en faisant du doigt un geste très expressif : « Non, non, si le petit Jésus dit oui, ce sera oui, et s'il dit non, ce sera non. » — Le bon et tout miséricordieux Jésus, celui qui pendant sa vie mortelle faisait venir à Lui les petits enfants a daigné exaucer les prières de cette vertueuse famille. Un mieux s'est déclaré à l'instant ; la guérison a été prompte, elle est complète. Les parents reconnaissants voudraient le publier partout. M<sup>lle</sup> V... a fait sculpter une statue du St Enfant Jésus de Prague, qu'elle placera dans sa maison, et qui sera portée dans la procession de la grande église. Douze petits garçons feront cortège à la belle statue. L'heureux Oscar sera du nombre.

Gloire, amour et reconnaissance à notre aimable Sauveur !

X.... — M. R. Père, un de vos abonnés, en lisant dans « les Chroniques » la biographie du V. F. François de l'Enfant Jésus, a senti redoubler sa dévotion envers l'Enfant-Dieu et a conçu une très grande confiance en l'intercession du Vénérable Frère : ayant donc besoin d'une grâce signalée, il s'est adressé à l'Enfant Jésus par le V. Frère François ; il a été exaucé d'une manière vraiment prodigieuse. Il a voulu proclamer ce bienfait, à la plus grande gloire du petit Jésus et de son dévoué serviteur.

\*  
\*\*

**Traits du Saint Scapulaire.** — *Nous extrayons d'une notice écrite à l'occasion de la mort du R. P. Bronchain, Rédemptoriste, décédé récemment à Tournai, l'anecdote suivante :*

En 1864, au mois de mai, le Père Bronchain était allé dans son village assister aux funérailles de son père. A cette occasion, son frère avait, selon l'usage, réuni à sa table un certain nombre d'amis et de connaissances qui avaient assisté aux obsèques. Tout d'abord, la présence du P. Bronchain en imposa à tous les convives, et on le laissa mener la conversation à son gré. Lui, qui ne savait se plaire aux entretiens profanes ou indifférents, qui se croyait obligé par sa profession de profiter de toutes les cir-



constances pour porter les âmes à Dieu et leur inspirer la confiance en Marie, amena le discours sur le scapulaire, et se mit à relever les avantages de cette dévotion. Sachant que généralement les hommes sont plus frappés des intérêts temporels que des spirituels, il cita, en preuve de ce qu'il avançait, entre autres faits miraculeux, celui d'une personne sauvée du naufrage et celui d'un incendie arrêté tout d'un coup par la vertu du scapulaire. Au nombre des convives, sept ne portaient point le saint habit; et d'ailleurs ils n'y attachaient guère d'importance, car en écoutant le pieux religieux, ils laissaient voir sur leur visage une sorte d'ahurissement qui ressemblait à du scepticisme; nul n'osa toutefois révoquer en doute les faits merveilleux qu'il racontait. Enfin, sachant que le père de famille dans l'Évangile veut que ses serviteurs contraignent en quelque sorte tous ceux qu'ils rencontrent d'entrer au festin qu'il a préparé, le P. Bronchain finit par dire: « Mettez-vous à genoux, Messieurs, je vais vous bénir et vous imposer à tous des scapulaires. » — En ce moment, raconte son frère, je sortis chercher quelque chose pour la table. Que leur dit-il encore pendant ma courte absence? Je ne sais; mais en rentrant je trouvai ces Messieurs à genoux autour de la table, ayant le scapulaire sur l'épaule, et mon frère occupé à réciter la formule de bénédiction. Tous se prêtaient à la sainte cérémonie sans aucune ombre de respect humain, mais d'un air pénétré et convaincu: leurs traits étaient en quelque sorte transfigurés. Deux ans après, continue le même témoin, l'un d'eux, au moment de mourir, disait à sa femme que la sainte Vierge lui était apparue pour le récompenser de sa fidélité à porter le saint scapulaire, à lui donné par le P. Bronchain; et des six autres, trois sont morts déjà dans des dispositions qui ne laissent pas de motifs de craindre pour leur salut.

*Souvenirs d'un médecin.* — Personne, me dit le docteur Xavier, ne doutait à Z... que le professeur Maréchal ne fût arrivé aux sommets de l'enseignement médical, s'il s'était fixé à Paris, au lieu de s'établir dans une ville de second ordre. Le cœur valait l'intelligence. Ses clients devenaient tous ses amis. Après soixante ans, et parvenu à tous les honneurs que peut donner en province la profession de médecin, il se levait à minuit pour aller visiter un paysan ou une servante. Que de fois il lui arriva de glisser avec l'ordonnance la pièce d'argent que l'ordonnance coûtait chez le pharmacien! Il réalisait ce vieil adage: « Le médecin guérit quelquefois, soulage souvent, et console toujours. » Quoique religieux, le docteur Maréchal ne passait pas pour un dévot; aussi ses vingt élèves furent-ils surpris d'un événement survenu pendant un des cours du maître. Le professeur était un jour en chaire et parlait avec son animation habituelle, lorsque le petit Grosbois, mon voisin de droite, me poussa du coude, en me disant à l'oreille. — Xavier, regarde donc la drôle de chose que M. Maréchal a autour de son cou. Je regardai du côté qui m'était indiqué, mais sans rien aper-

cevoir de distinct à cause de ma myopie. Évidemment, il devait y avoir quelque chose. Je ne tardai pas à être fixé, grâce au lorgnon du gros Robert qui arriva jusqu'à moi, en passant de main en main. Un morceau de drap brun retenu par un galon gris sortait derrière le collet de l'habit du professeur et débordait sur le gilet. — Quelle singulière cravate! me dit à voix basse Grosbois. — Ce n'est pas une cravate, répliquai-je. — Qu'est-ce donc? — C'est... ma foi! c'est un scapulaire. — Un scapulaire! — Oui, un scapulaire de la Sainte Vierge, comme en portent nos mères et nos sœurs. Je n'osais pas ajouter: comme j'en ai porté un jusqu'à seize ans. Tous les étudiants ne tardèrent pas à constater l'existence du scapulaire. Les chuchotements et les sourires s'accrochèrent au point de gêner le professeur. M. Maréchal fut surpris et froissé d'une attitude à laquelle il n'était pas accoutumé, sa parole étant de celles qui captivent un auditoire. — Messieurs, dit-il, que se passe-t-il donc! Êtes-vous des étudiants en médecine ou des écoliers? Le professeur allait se fâcher pour tout de bon; heureusement le gros Robert se dévoua. — Monsieur Maréchal, dit-il, en passant la main autour de son cou, c'est cette chose que vous avez là... — Le professeur tourna la tête vers son épaule droite et aperçut le petit morceau de drap brun. — Merci, dit-il, en s'adressant à Robert. Il ouvrit son gilet, remit, sans se hâter, le scapulaire à sa place et continua tranquillement son discours. Deux jours plus tard, Robert, Grosbois et moi, nous nous trouvâmes dans le cabinet du docteur Maréchal. — Avouez, messieurs, nous dit-il, que vous avez été surpris de me voir porter un scapulaire. — Robert fit pour lui et ses deux compagnons un de ces légers signes qui veulent dire en tout pays: en effet.

— Je porte cet objet pieux, dit M. Maréchal, depuis ma première communion. Ma mère me fit alors promettre de ne jamais le quitter. Cette promesse était trop sacrée pour que je n'y sois pas resté fidèle. Je dois reconnaître cependant qu'une circonstance extraordinaire n'a pas peu contribué à me faire garder le scapulaire. Écoutez cela, jeunes gens, vous verrez, comme dit approximativement Shakespeare, qu'il y a en ce monde plus de choses que ne peut expliquer certaine philosophie. On travaillait dur à l'époque de ma jeunesse, et les examinateurs étaient plus sévères que ceux d'aujourd'hui. J'avais passé tant de nuits à préparer mon examen de troisième année, que je tombai sérieusement malade. Après la période aiguë, on m'envoya me remettre chez un frère de ma mère qui habitait la campagne. J'avais ordre de faire tous les jours, à cheval, une promenade d'une heure. J'étais un cavalier fort médiocre pour ne pas dire fort mauvais. Heureusement Bichette, la jument de mon oncle, était si douce, qu'un enfant l'eût conduite. Un jour que la bonne bête se trouva boiteuse, Pierre, le valet d'écurie, me dit: — Il vous faudra, monsieur Auguste, vous passer aujourd'hui de promenade; Jolicœur, le cheval de votre cousin, est trop vif pour vous. — Je fus piqué de cette observation où perceait une

pointe de raillerie. — Pourquoi, me dis-je, ne monterais-je pas un cheval dont Alfred se sert tous les jours? — J'ordonnai à Pierre de seller Jolicœur, j'enfourchai lestement ma monture et je partis. Maître Pierre, pensai-je, voulait me mystifier; Jolicœur n'est pas plus méchant que Bichette. A peine achevais-je cette réflexion, que mon cheval fut effrayé par un paysan qui, armé d'un bâton, franchit soudainement une des haies bordant la route. En un clin d'œil, Jolicœur tournant bride prit au galop la route de son écurie. Bientôt il ne sentit plus le mors, et je fus obligé de m'accrocher comme je pus au pommeau de la selle pour ne pas vider les arçons. Un de mes éperons, ayant piqué par mégarde Jolicœur, augmenta, s'il est possible, la frayeur de cet animal. Ce cheval affolé ne courait plus, il volait. Je me rassurai en pensant qu'il s'arrêterait à la porte de l'écurie. Malheureusement, cette porte se trouva ouverte. Elle était assez basse, et les chevaux, pour entrer ou sortir, n'avaient autre chose que la selle sur le dos. Quelque courte que fût sa taille, quelque petite que fût sa monture, nul cavalier n'aurait osé passer sous cette porte. A peine eus-je le temps de voir l'obstacle vers lequel j'allais me briser le crâne. Je recommandai mon âme à Dieu, et me courbant le plus possible, je fermai les yeux et me collai sur la crinière de mon cheval. Lorsque Jolicœur se fut arrêté tout couvert d'écume et tout tremblant dans l'écurie, ma redingote, mon gilet, tous mes autres vêtements de dessous avaient été enlevés sur mon dos par le cintre en pierre de taille de la porte. Le scapulaire était intact, et mon corps n'avait pas une égratignure.

\*  
\* \*

**Échos de Partout.** — *Mont Carmel.* — On nous communique une lettre adressée à la R. Mère Prieure d'un couvent de Carmélites de Belgique par un prêtre, pieux pèlerin, qui est allé assister au Congrès Eucharistique de Jérusalem. Nous croyons n'être pas indiscret en faisant partager à nos lecteurs le plaisir que nous avons éprouvé en la lisant.

Monastère du Mont-Carmel, le 28 avril 1893. — Ma Révérende Mère! —

A quelque chose malheur est bon. Les chevaux qui devaient emporter aujourd'hui les pèlerins vers Nazareth n'arriveront que demain. Il y en a déjà (des chevaux) quelque chose comme 3 ou 400 dans la prairie du couvent, mais ce n'est pas assez. Pendant qu'une partie des nouveaux croisés se rendra à S. Jean d'Acre, je me donne le luxe d'une journée de repos pour le corps et pour l'âme sur ces hauteurs bénies du Ciel, et ma pensée, à travers les mers et les frontières, se reporte naturellement vers vous et votre cher Carmel. Ce qui m'a frappé en faisant l'ascension de la montagne, c'est la multitude et le brillant coloris des fleurs dont elle est émaillée. La sainte Ecriture elle-même donne le Carmel comme un décor, dans

un texte que l'Eglise applique à la S<sup>te</sup> Vierge: « La gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et de Saron » (1).

Deuxièmement une vue de la mer, ravissante au delà de toute expression. Je conçois parfaitement que des cénobites aient voulu profiter des grottes que la nature a multipliées aux flancs de la montagne pour y fixer leur vie. Devant, la mer. En haut le Ciel. En bas, une nature enchantresse, qui devait l'être bien plus encore avant les destructions des Sarrasins. Nous avons visité hier, en groupe, l'Ecole des Prophètes, grotte restée célèbre depuis le temps d'Elie, et où la S<sup>te</sup> Famille s'est arrêtée au retour d'Egypte, suivant le même chemin que nous allons suivre demain. Le souvenir capital, après cela, est la grotte d'Elie, située en dessous du Maître-Autel. Les Arabes eux-mêmes, qui ont la plus grande vénération pour le grand prophète, y viennent en pèlerinage. Ajoutez à cela, ma Mère, que Simon Stock a peut-être passé sur ces hauteurs célèbres dix années de sa vie, et votre cœur d'enfant de S<sup>te</sup> Thérèse vous dira le reste. Je respire donc en ce moment une atmosphère qui tient le milieu entre la terre et le ciel. Qu'il fait bon pour nous d'être ici! Les bons Pères du Carmel se donnent un mal inimaginable pour installer ici le Pèlerinage de Pénitence. Nous venons de dîner dans la grande prairie, où nous étions 740, parfaitement assis et à l'aise. Vingt-cinq marmitons, pardon! vingt-cinq « drogmans » — ce qui indique des gens comme il faut — font au pas de course le service. Les marmitons sont à la cuisine. Quatre cuisiniers, dix foyers, tout le reste en conséquence. On nous a servi des dattes comme en Orient; de la viande comme partout: un vendredi! (le S. Père a donné la dispense); du fromage de chamelle, délicieux; des pommes de terre comme en Belgique. Même prodige d'organisation pour la nuit. On dort partout: au « Palais », (dépendance servant pour donner l'hospitalité aux Arabes pèlerins); dans les cellules, les corridors, dans tous les *trous* qui peuvent abriter une couchette. Mais tout le monde a pour le moins une paillasse, un oreiller, des draps, et les couvertures de voyage font le reste. J'ai dormi de cette manière dans un cloître, beaucoup mieux que sur le navire. Ici au moins, il y avait de l'air. Le R. P. Prieur a été très bon pour moi, il a lu la recommandation écrite par le Père Général et s'est montré surpris que celui-ci n'ait pas profité de l'occasion pour visiter le Carmel et la Terre Sainte d'un coup. J'ai visité, à votre intention, le couvent des Carmélites, sur le bord de la mer, charmante situation. Il compte une dizaine de Religieuses venues de France et sera achevé dans quelques années. Agréez, ma Révérende Mère, l'expression de mon respectueux et affectueux dévouement.

Le Pèlerin de la Terre-Sainte.

*Madrid. — Il y a bien des années que les Carmélites Déchaussées du Couvent de Sainte-Thérèse de Madrid, chassées par la révolution, s'étaient*

1. Isaa, XXXV, 2.



*établies au Pardo. Il y a sept ans elles commencèrent, aidées par les aumônes des bienfaiteurs, à bâtir un nouveau couvent à Madrid. Une des Religieuses de la communauté nous écrit les détails de leur translation :*

Madrid, le 14 mai 1893.

Couvent des Carmélites Déchaussées.

« Il y a aujourd'hui un mois de notre départ du Pardo ; le 14 avril à 8 heures du matin, seize voitures nous attendaient pour nous conduire à Madrid. Plusieurs Dames de distinction, des bienfaitrices et des familles des Religieuses nous accompagnèrent. Deux Religieuses et deux Dames à chaque voiture, cela était ainsi disposé par Monseigneur l'Évêque de Madrid. Nous avons placé la caisse contenant le corps de notre Vénérable Fondatrice (Marie Françoise des Anges) près de la porte de clôture, et toutes en manteaux, couvertes de nos voiles, nous attendions nos Pères Carmes de la résidence de Madrid. Dès qu'ils furent arrivés, le Révérend Père Procureur et plusieurs Messieurs placèrent la caisse dans une voiture ; nous sortîmes alors pour entrer avec les Dames dans leurs voitures préparées pour nous, qui suivaient celles où quelques prêtres étaient montés. Quand, après avoir parcouru les trois lieues qui nous séparaient de Madrid, nous arrivâmes à notre nouvelle demeure, nous trouvâmes une foule qui nous attendait ; on sonnait les cloches à toute volée ; à l'entrée du couvent plusieurs jeunes filles nous reçurent en chantant de beaux cantiques à la sainte Vierge, en action de grâces. Enfin nous soupîrions après le moment d'être seules ; c'est pourquoi nos RR. PP. congédièrent la foule et alors nous sentîmes le bonheur de nous retrouver dans notre cher Carmel. L'après-midi Monseigneur notre Évêque vint visiter tout le couvent et nous fit une courte mais très belle instruction. Le lendemain le Très Révérend Père Victor de la Croix, Procureur de nos Pères, célébra la première messe et nous prêcha si bien que nous pleurions de bonheur ; ensuite nous renouvelâmes nos vœux et le Révérend Père nous communia et mit le Saint Sacrement au tabernacle pour la consolation de nos âmes ! Tout ceci se passa dans une très petite chapelle provisoire en attendant que notre magnifique église soit terminée. Je ne vous parle pas maintenant de cette église ; j'attends qu'elle soit achevée ; seulement pour vous donner une idée je vous dirai que la statue de notre sainte Mère qui en est la Patronne a 3 mètres de hauteur et doit être placée au maître-autel. Nous avons encore des ouvriers à la maison, le mur de clôture du jardin n'est pas encore terminé.

« Le jour du Patronage de Notre Père saint Joseph, malgré l'étroite chapelle notre première fête a été très belle : un beau sermon et le soir le salut. »

*Hamicolt. ( Westphalie ).* — Une statue du saint Enfant Jésus de Prague a été solennellement installée le 4 avril dernier dans l'église des Bénédictines de Hamicolt.

**Nécrologie.** — Le Journal maltais « *Public Opinion* », dans son numéro du 16 mars, annonce en termes émus la mort d'une vénérable religieuse Carmélite, la T. R. Mère Madeleine de S. Joseph, décédée en son couvent de S<sup>te</sup> Marguerite à Cospicua, à l'âge de 89 ans. On ne pouvait connaître, dit-il, la Mère Madeleine sans l'aimer. Elle était si bonne, si compatissante, si dévouée, si oublieuse d'elle-même! Que de cœurs affligés ont trouvé dans son cœur la consolation et la force! Les religieuses surtout, qu'à plusieurs reprises elle gouverna en qualité de Prieure, eurent en elle une Mère pleine de tendresse. Mais, sa charité s'alliait à une grande fermeté et à un zèle ardent pour la sainte observance. Le tout enfin était couronné par une simplicité d'enfant. La mort de la R. M. Madeleine fut un deuil pour la ville entière. A ses funérailles toutes les classes se trouvaient réunies autour de son cercueil, redisant ses vertus et ses bienfaits. Ses restes vénérés sont déposés dans la sacristie, pour y attendre dans une bienheureuse espérance le grand jour de la résurrection.

On recommande également aux prières: La Sœur Marie-Joséphine, décédée à Bourges. — 47-16 —

Le Frère Basile du S. Esprit décédé à Bruges. — 21-4. —

\*  
\* \*

**Bibliographie.** — 1. — Vient de paraître le premier volume du *Bréviaire romain mis à la portée des communautés et des personnes pieuses par une traduction annotée, approuvée par S. G. Monseigneur l'Évêque de Saint-Claude, et précédée d'une introduction du R. P. Dom Gréa, supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception*. Un volume, grand in 8° de 1220 pages. 10 frs broché; frs 14-90 demi-reliure. — S'adresser aux Carmélites de Lons-le-Saunier, Jura, France. — Cet excellent ouvrage comble une grande lacune; il ouvre aux religieuses les trésors de la sainte liturgie, et, en leur en facilitant l'intelligence, les dispose à réciter l'office divin avec un redoublement de ferveur. Pour les personnes pieuses, c'est un livre de méditation incomparable. Pour les prêtres, c'est une publication éminemment utile, surtout à cause des notes qu'elle renferme, et en particulier des 1380 notes marginales, qui indiquent la source primitive de chaque verset et de chaque antienne.

Le second et dernier volume paraîtra dans quelques mois.

2. — *Manuel du Tiers-Ordre de N.-D. du Mont-Carmel et de S<sup>te</sup> Thérèse*, seconde édition. — Liège, 1893; broché fr. 1-50. (1). —

Cet ouvrage avait été publié une première fois en 1886. Nos Tertiaires en ayant instantanément réclamé la réimpression, on en donne aujourd'hui cette édition vraiment nouvelle et tout à fait remaniée. C'est dans la troisième partie, où se trouvent le *Calendrier* et les *Exercices de piété*, qu'il faut cher-

1. On peut se le procurer à notre couvent de Bruxelles. Il a été imprimé à l'orphelinat St Jean Berchmans (d'œuvre de Don Boseo) à Liège.

cher la pensée, selon nous fort heureuse, qui a sans cesse inspiré l'auteur: il a voulu puiser le plus possible dans les vieux écrivains de l'Ordre et surtout dans ce trésor qui s'appelle les Œuvres du V. P. Jean de Jésus-Marie. On avouera que, quand il s'agit de former les âmes à l'esprit du Carmel, (et c'est évidemment le but d'un Manuel du Tiers-Ordre), rien ne saurait être meilleur que cette nourriture-là. Vent-on savoir si elle est saine et fortifiante? qu'on lise la méthode de méditation, d'assistance à la messe, les actes pour la communion, etc..., et on sera forcé de convenir que l'onction pénétrante et la fervente piété se trouvaient jointes chez nos ancêtres à un sens profondément pratique. C'est précisément cette heureuse alliance que doivent faire revivre en elles les âmes pieuses, à quoi le Manuel a l'ambition de les aider.

Ce petit livre est original; il a sa place à part au milieu des ouvrages de même nom. Ajoutons qu'il est très-commode: son format lui permet de contenir près de quatre cents pages sans être ni trop grand ni trop gros. L'exécution typographique est soignée, sans être luxueuse; le prix, modique: l'aspect, élégant. Non seulement les Tertiaires, mais d'autres personnes pieuses, et même les Carmélites, pourraient, nous n'en doutons pas, s'en servir avec avantage. De grand cœur donc, bon succès au *Manuel*! Puisse-t-il, comme c'est l'ambition de l'auteur, être en beaucoup d'âmes l'instrument du plus grand bien.

**N. B.** — La brochure annoncée dans notre dernier numéro (voir page 56) sous ce titre: *Chroniques des Missions, etc...*, se vend: 1 franc les exemplaires avec portraits; fr. 0-75, les autres exemplaires. S'adresser au couvent de Bruxelles.



## Calendrier-Éphémérides



*Sa Sainteté Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 8 mai 1873, accorda à tous les fidèles qui, pendant le mois de juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit, des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus:*

*Une indulgence de sept années une fois le jour.*

*Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.*

1. — FÊTE DIEU. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave privilégiée.
2. Vendredi dans l'Octave du T. S. Sacrement. — *Premier vendredi du mois.*
3. Samedi dans l'Octave du T. S. Sacrement.
4. Dimanche dans l'Octave du T. S. Sacrement.
5. Lundi dans l'Octave du T. S. Sacrement.

**6. Mardi dans l'Octave du T. S. Sacrement.**

1764. Mort, à Bruxelles, du R. P. Marcel de la Mère de Dieu (Martin Seghers, de Louvain). Il fut sous-prieur à Néthen, à Bruges, deux fois à Bruxelles, à Gand et à Placet ; une fois prieur à Néthen. — 59 ans d'âge ; 41 de profession ; 35 de sacerdoce.

**7. Mercredi dans l'Octave du T. S. Sacrement.****8. Jeudi. — Octave du T. S. Sacrement.**

1649. Mort, à Louvain (S.-Albert), du Fr. Adrien de la Présentation (53-23). Ce fut un jardinier soigneux, un frère humble et pacifique.

**9. Vendredi. — FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS. 1<sup>re</sup> classe. — Absolution générale pour les Tertiaires du Carmel.****10. Samedi. — S<sup>te</sup> Marguerite, Veuve, semi-double. († 1093).****11. 3<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte. — Le cœur très-pur de la T. S. Vierge, double-majeur.****12. Lundi. — S. Jean de S<sup>t</sup> Facondez, Confesseur, double. († 1479).****13. Mardi. — S. Antoine de Padoue, Confesseur, double. († 1231).****14. Mercredi. — S. ELISÉE, Prophète, 2<sup>e</sup> classe avec Octave.**

1767. A Louvain (Saint-Albert), mourut le Fr. Guibert de Jésus-Marie. Il était jardinier au désert de Néthen et s'y acquittait de sa tâche avec beaucoup de soin, quand il se fit à la main une blessure. Pendant plusieurs années, il n'en continua pas moins ses travaux, mais toute la main finit par se gangrener. Il vint à Saint-Albert pour y mourir après avoir supporté courageusement les dégoûts et les souffrances de sa triste maladie et traversé les angoisses d'une agonie longue et dure. — Il s'appelait dans le siècle Pierre de Mesmaeckers, était né à Schaerbeek et avait 48 ans, dont 17 de profession.

**15. Jeudi. — S. Basile, Evêque, Confesseur et Docteur, († 379).****16. Vendredi. — S. MARIE MADELEINE DE PAZZI, Vierge de l'Ordre du Carmel, 2<sup>e</sup> classe. (Fête transférée du 25 mai).****17. Samedi. — Fête de N. D. Auxiliatrice, double majeur, (transférée du 24 mai).**

1721. Mort, à Bruxelles, du R. P. Denis de St. Thérèse (Antoine Denys, du village de Coroué, au diocèse de Namur). Ce fut un homme exemplaire. Il était procureur provincial quand il mourut, à 40 ans d'âge, 11 de profession, 10 de sacerdoce.

**18. 4<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.****19. Lundi. — S<sup>te</sup> Julienne de Falconiéri, Vierge, double. († 1340).**

1852. Au couvent des Carmélites, à Louvain, mort de la sœur Marie-Louise de Jésus. — Elle était née à Ypres, s'appelait dans le monde Eugénie Lehouck et avait pris l'habit à Courtrai : c'était la propre sœur du R. P. Aimé de la sainte Famille dont les *Chroniques* ont donné autrefois la biographie (1). — Cette âme d'élite entra dans la vie religieuse avec un grand courage, et le Seigneur se plut à lui offrir bien des occasions de mérites et des moyens de perfection. Son peu d'aptitude aux exercices de la vie active, sa difficulté à se plier aux rubriques et même à lire le latin fut cause pour elle de beaucoup d'humiliations. Elle sut faire son profit de tout cela, aussi bien que des scrupules

1. Voir 1<sup>re</sup> année (1889-1890).



et autres peines intérieures par où Dieu l'éprouva encore. Aussi la tenait-on pour une sainte; quand il fut question de la fondation de Louvain, les supérieurs dirent: Envoyons sœur Louise; si elle ne peut faire autre chose, du moins par sa prière elle attirera les grâces du bon Dieu. — Sa grande vertu était l'obéissance: elle la portait à tel point que les Supérieures devaient mesurer toutes leurs paroles, car elle prenait tout à la lettre, quoi qu'il lui en coûtât. On admirait aussi son humilité sincère, sa charité envers le prochain: avec elle, comme avec notre Mère sainte Thérèse, la réputation d'autrui n'avait jamais rien à craindre. Enfin, malgré son état ordinaire de sécheresse et d'épreuve, elle ne manqua jamais à l'oraison. Elle mourut à 50 ans, après 31 ans de vie religieuse.

**20. Mardi.** — S. Barnabé, Apôtre, double majeur. (4<sup>e</sup> siècle). — (*Fête transférée du 11*).

**21. Mercredi.** — Octave de S. Elisée, double.

**22. Jeudi.** — S. Louis de Gonzague, Confesseur, double. († 1591).

**23. Vendredi.** — Translation de N. P. S. Jean de la Croix, double majeur. — (*Transférée du 21 mai*).

**24. Samedi.** — S. JEAN-BAPTISTE. 1<sup>re</sup> classe avec Octave.

**25. 5<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Guillaume Abbé, double. († 1142). — *Jour consacré à la dévotion au saint Enfant Jésus.*

1758. A Ruremonde, mort du R. P. Chérubin de S. Raphaël, (Jean Alberts, de Venloo). Il était conventuel de Saint-Albert de Louvain mais servait d'aumônier, depuis vingt-huit ans, aux Carmélites de Ruremonde. C'était un homme d'une vie exemplaire: sa douceur attirait; ses vertus stimulaient à la vertu; l'élévation de son esprit et la sagesse de ses conseils lui donnaient une grande influence pour former et diriger les âmes. Quand il plut à Dieu de rappeler son serviteur, il comptait 77 ans d'âge, 55 de profession, 52 de sacerdoce.

**26. Lundi.** — S. Jean et S. Paul, Martyrs, double. († 362).

1768. Mort, à Saint-Albert, du R. P. Hilarion de S. Bénigne, (Jean de Greef, de Neereyssche). Dès son noviciat il avait montré une rare ferveur, qui ne se démentit jamais ensuite. Aussi l'avait-on mis, bien que tout jeune encore, à la tête du saint désert de Néthen. Il n'avait quitté cette charge que pour devenir maître des novices. Il l'était encore quand il mourut. Son décès fut un deuil pour toute la province, comme l'atteste le ton vraiment ému de la notice nécrologique où nous puisons ces renseignements. — 48 ans d'âge, dont 24 de profession et 23 de sacerdoce.

**27. Mardi.** — 4<sup>e</sup> jour dans l'Octave de S. Jean-Baptiste.

**28. Mercredi.** — S. Léon II, Pape et Confesseur. († 684).

**29. Jeudi.** — SS. PIERRE ET PAUL, Apôtres, 1<sup>re</sup> classe avec Octave.

*Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1692. A Saint-Albert, mort du R. P. Hilarion de S. Gabriël, (Romhaut Wouters, de Louvain). Il succomba aux suites d'une affection gouteuse qui le faisait depuis longtemps souffrir. Au milieu de douleurs que les médecins déclaraient intolérables, jamais il ne donna le moindre signe d'impatience: aussi le tenait-on pour un saint. Il avait 43 ans, dont 22 de profession et 17 de sacerdoce.

**30. Vendredi.** — Commémoration de l'Apôtre S<sup>t</sup> Paul, double majeur.

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la  
Reine du Ciel, par le R. P. Jean de Jésus-Marie,

(suite, voir page 39 et suivante)

### Chapitre second. — Splendeur de Marie.

Ce que la beauté extérieure est pour le corps et la beauté intérieure pour les âmes, le *décorum* l'est pour les actions. De même que la beauté résulte de la forme des membres ou de l'ensemble des vertus, de même aussi le *décorum* consiste dans la mesure et l'harmonie des mouvements: la raison alors, pesant toutes les circonstances, juge les actes beaux parce que rien ne se fait qui ne soit absolument convenable. Ce *décorum* s'appelle ordinairement, et avec justesse, la grâce. Or, il est connu que le *décorum* ou la beauté des actions, même séparée de la beauté corporelle, a une grande force pour exciter l'amour. Ceux dont le regard, la parole, la démarche, toute l'attitude dans les actes les plus vulgaires ont de la grâce, sont fort agréables, même si la beauté leur manque, et s'insinuent vite dans l'affection de ceux qui les considèrent. S'ils ont en outre une forme attrayante, on ne saurait exprimer combien plus ils conquièrent l'affection. Or, la Reine du Ciel brille admirablement, tant par sa beauté que par la splendeur de ses actions. Qui pourrait donc comprendre avec quel charme elle ravit par son *décorum* ceux qui la voient? Contemplons-la debout, en marche, ou assise, toujours resplendira sa grâce. Et si nous parlons de son regard, de ses discours! Bienheureux les élus qui jouissent d'un spectacle si capable d'enflammer les cœurs purs! Ce n'est pas sans raison qu'on chante en son honneur: *Vous êtes belle et splendide, fille de Jérusalem.*

Qui pourrait raconter avec quelle grâce elle a pénétré dans les cieux et s'est avancée vers le trône qui lui était préparé au-dessus des sublimes Séraphins, cette Reine éclatante de beauté et de splendeur? Avec quelle modestie n'a-t-elle pas salué son Fils, le Roi immortel? Quel regard humble, doux, joyeux et affectueux elle a promené sur les citoyens célestes, ravis de son incomparable beauté? En vain m'efforcerais-je de ressentir l'impression qu'éprouvèrent alors les habitants du Ciel. Admirant la gracieuse Judith, les gardes d'Holopherne célébrèrent en ces termes les charmes de sa beauté: *Il n'y a pas sur la terre une femme semblable à celle-ci, par son extérieur, par sa beauté, et par le sens de ses paroles.* Ceux mêmes qui l'avaient capturée l'admirèrent, dès qu'ils purent la voir devant eux et l'entendre parler. Nous lisons en effet au livre de Judith: *Après l'avoir écoutée, ces guerriers fixèrent son visage et leurs yeux ne pouvaient s'en détacher, tant ils admiraient sa beauté.* Les satellites d'Holopherne y attachèrent tant de prix qu'ils s'écrièrent: *Comment laisser de côté le peuple hébreu, chez lequel se rencontrent des femmes si belles? elles valent bien, à elles seules, que nous combattaions contre eux!*

Si donc les amateurs d'une beauté, d'une grâce incomplète et corruptible, l'admirent cependant au point de vouloir lutter avec ardeur pour elle, que ne devons-nous pas entreprendre et surmonter, pour pouvoir enfin, après avoir achevé notre carrière mortelle, contempler la splendeur de notre Reine, digne en tous points du séjour d'éternelle gloire?

(A suivre).

## Différents actes de la charité envers Dieu

(suite de l'Amour naturel de Dieu d'après S<sup>t</sup> Thomas),

(voir page 41 et suiv.)



Recherchons maintenant les principaux actes de la charité envers Dieu. « De l'union d'affection entre les amis découlent, d'après Aristote, cinq actes principaux d'amitié : l'ami souhaite à son ami toutes sortes d'avantages, il lui souhaite une longue vie, il est heureux de vivre en sa compagnie, il se conforme aux goûts de son ami, il partage ses joies et ses peines. Les deux premiers actes sont des actes de bienveillance (1). » La charité envers notre Dieu produit les mêmes actes d'amitié. C'est ainsi que, dans son admirable *Traité de l'amour de Dieu*, S<sup>t</sup> François de Sales énumère la bienveillance, la complaisance (correspondant au 3<sup>ème</sup> sentiment indiqué par Aristote), l'amour de conformité, d'uniformité (4<sup>ème</sup> sentiment d'après Aristote), la condoléance, etc., (5<sup>ème</sup> sentiment). L'illustre Père Faber compte, presque dans les mêmes termes, sept espèces d'amour de Dieu. « Pour autant qu'il est possible de distinguer une espèce d'amour d'une autre, ce sont : l'amour de bienveillance, de complaisance, de préférence, de condoléance, de gratitude, de désir et de simple adoration. » Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici le magnifique développement donné par le célèbre ascète à cette septuple division (2).

L'amour ne reste cependant pas concentré dans l'intérieur, il se manifeste au dehors : « La preuve de l'amour, c'est l'œuvre extérieure.... Si l'amour refuse d'agir, il n'est plus de l'amour ; dès qu'il existe, il opère de grandes choses », au moins en désir, (comme l'explique S<sup>t</sup> Thomas), dans la préparation de l'âme, par la disposition d'esprit pour le cas échéant. Plus encore que l'action,

1. S. Th. Summa theol. II<sup>a</sup> II<sup>æ</sup> q. XXVII, a. 2 obj. 3.

2. Le Créateur et la créature (livre 2<sup>d</sup>, chap. 3<sup>e</sup>, p. 202 et suiv.)

« l'adversité est sa pierre de touche.... il est fort comme la mort, dur comme l'enfer.... Rien n'est si solide, qu'il ne soit amolli par le feu de l'amour.... Il consumait plus ardemment à l'intérieur le saint diacre Laurent que les flammes ne le brûlaient à l'extérieur.... Tout ce qui est pénible et terrible, l'amour le rend très facile et presque nul.... Car, quand on aime, on ne souffre point, ou si l'on souffre, l'on aime sa souffrance (1).

Les œuvres de l'amour divin sont les actes de vertu par lesquels nous arrivons à une certaine ressemblance avec Dieu. « L'amitié, en effet, trouve ou rend égaux ceux qu'elle unit, dit Cicéron. » Ainsi, d'un côté, « Dieu a voulu se rendre semblable à nous, en éprouvant toutes nos misères, sauf le péché ; » d'un autre côté « il s'est fait homme, afin que l'homme devint Dieu.... Il a donc voulu devenir avec nous comme une seule et même chose, car tel est le vœu de ceux qui s'aiment ardemment (2). » En retour « nous ne pourrions produire un meilleur fruit d'amour que d'imiter son exemple (3).... Si vous voulez être ami de Dieu, dit Platon, efforcez-vous de lui ressembler, autant qu'il vous sera possible (4). Le Docteur des nations a également rapproché l'amour et l'imitation de Dieu dans une parole plus catégorique encore que celle du philosophe grec : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses enfants chéris, dit-il nettement, et marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous (5). » S<sup>t</sup> Paul ajoute immédiatement l'objet de cette imitation

1. *Probatio amoris exhibitio est operis.... Amor magna operatur, si est; si autem operari renuit, amor non est. (Greg. Magn.) Amor probatur duris... Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus amulatio (Cantic. VIII. 6). Nihil est tam durum, quod non amoris igne vincatur.... Segnior fuit ignis qui foris ussit, quam qui intus arsit. (Greg. Magn.) Omnia sæva et immania, prorsus facilia et pene nulla elicit amor. (Aug.) Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, et labor amatur. (id.)*

2. *Amicitia pares aut invenit aut facit (Tull. Cicero). Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato (Hebr. IV, 15). Deus factus est homo, ut homo fieret Deus. (Aug.) Ut unum quid fieret, ardentem enim amantium hoc est. (Chrysost.)*

3. *Meliorum reddere non poterimus dilectionis fructum, quam imitationis exemplum. (Aug. Serm. 304).*

4. *Plato, de legib. l. IV; v. Darras, hist. univ. de l'Egl. cath. t IV, p. 203.*

5. *Estote imitatores Dei, sicut filii carissimi, ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. (Eph. V, 1).*



de Dieu, en énumérant les vices à fuir et les vertus à acquérir.

La recommandation d'éviter les vices n'est pas hors de propos ici; car même par eux l'homme cherche à imiter le Créateur. Au 2<sup>d</sup> livre de ses Confessions (c. VI, n<sup>o</sup> 13), S. Augustin nous montre en effet dans les différents vices la contrefaçon des perfections divines; après quoi, il conclut: « Ceux-là, Seigneur, vous imitent de travers, qui s'éloignent de vous et s'élèvent contre vous. Cette imitation même témoigne toutefois que vous êtes le créateur de toute nature et qu'en conséquence l'on ne peut entièrement s'éloigner de vous! »

Si par la pratique des vertus nous devons imiter Dieu, nos vertus sont donc des copies de certaines perfections ou vertus divines qui doivent être prises pour modèles. Des païens eux-mêmes l'avaient si bien compris que l'Ange de l'école ne fait pas difficulté de les suivre; au point que son grand traité des vertus cardinales, dans la Somme théologique, n'est en quelque sorte que le résumé et l'explication des ouvrages anciens sur la matière, des traités d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque et des autres.

P. JEAN-AIMÉ.

(A suivre).

---

## Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite, voir pages 43 et suiv.)

---

### CHAPITRE VII (suite).

Selon notre explication qui est la seule véritable et la seule admise, le saint Scapulaire est donc non le principe et la vraie cause, comme les Jansénistes feignaient à dessein de le croire, mais simplement l'occasion de ces nombreux prodiges de conversion dont nous attribuons tout l'honneur à la très sainte Vierge. Par conséquent la seule réponse à donner à l'objection qui nous occupe, c'est d'établir à ce sujet la vraie doctrine de l'Église et de montrer par là que Marie a réellement reçu de Dieu le pouvoir d'opérer de tels prodiges, de sorte que son intervention à la mort en

faveur des plus grands pécheurs, pour les convertir et les sauver, n'est nullement injurieuse ni à Jésus-Christ ni aux sacrements.

La question ainsi réduite et forcément ramenée à ses véritables limites, on comprend combien, pour y répondre, notre tâche devient facile, car la doctrine de l'Église à ce sujet est aussi claire qu'elle est certaine.

« Notre extrême misère, dit Auguste Nicolas, — et en parlant « ainsi cet illustre auteur n'est que l'écho fidèle de la tradition « catholique, — notre extrême misère demandant une miséricorde « tellement grande que, passé une certaine mesure, non seulement « Dieu sans J.-C., mais que J.-C. lui-même étant Dieu ne pouvait nous « la faire, ce semble, immédiatement, sans préjudice de sa divinité et de « sa justice...., il fallait qu'une nouvelle puissance toute de « misé- « ricorde, sans aucun mélange de justice, fût ménagée entre « J.-C. et nous, comme lui est interposé entre nous et Dieu, et qu'Elle « fût notre médiatrice auprès de ce grand médiateur pour fléchir « ce qui reste en lui de justice. » Or, cette médiatrice dont il est ici question, il n'est presque pas besoin de l'indiquer, c'est la très sainte Vierge Marie dont saint Jean Chrysostome a dit : « Elle a été élue de toute éternité pour être la Mère de Dieu, afin de sauver par sa miséricorde ceux à qui son Fils, en rigueur de justice, ne peut pas faire grâce. » (*Hom. de Purific.*)

On connaît encore cette belle parole de St Anselme si souvent citée et qui conclut plus énergiquement encore peut-être dans le même sens : « *Velocior est nonnumquam salus memorato nomine Mariæ, quam invocato nomine Domini Jesu.* » — On est parfois plutôt exaucé et sauvé en invoquant le doux nom de Marie qu'en invoquant le saint nom de Jésus. » Ce qui ne veut pas dire évidemment, comme le fait très bien remarquer tout aussitôt ce saint Docteur lui-même, que Marie ait plus de pouvoir que son divin Fils pour nous sauver, mais c'est qu'en recourant à Jésus, notre rédempteur et notre frère sans doute, mais en même temps notre maître et notre juge, il pourrait arriver qu'à cause de notre trop grande indignité sa justice s'opposât absolument à ce qu'il reçût et exaucât nos prières, tandis que, lorsque nous invoquons Marie, ses mérites toujours efficaces sur le cœur de son divin

Fils intercèdent puissamment pour nous et font que, malgré notre indignité, nous sommes aussitôt exaucés.

Nicéphore, cité par S<sup>t</sup> Liguori, enseigne la même vérité, mais l'appuie sur une autre raison : « *Multa petuntur a Deo et non oblinentur: multa petuntur a Maria et oblinentur, non quia potentior sed quia Deus eam decrevit sic honorare.* — On demande beaucoup de choses à Dieu et on ne les obtient pas : on les demande à Marie et on les obtient, non que Marie soit plus puissante mais parce que Dieu veut ainsi l'honorer. » (Gloires de Marie, ch. IV § 1.)

Voilà, certes, des témoignages bien explicites; il y a cependant beaucoup plus à dire encore touchant la médiation de la très sainte Vierge. Ce n'est pas seulement, en effet, dans certains cas particuliers et à l'égard de quelques pécheurs trop criminels pour mériter de s'approcher directement de Dieu et d'en recevoir miséricorde, que la puissance de Marie doit s'exercer pour faire bientôt descendre sur eux la grâce de la réconciliation et du pardon. Un illustre théologien scolastique, le P. Contenson, commentant ces paroles du Sauveur : « *Ecce mater tua* » le fait parler ainsi à S<sup>t</sup> Jean du haut de sa croix : « *Nullus sanguinis mei particeps erit nisi intercessione matris meae: vulnera mea gratiarum fontes sunt, sed ad nullos derivabuntur nisi per Mariæ canalem.* » — « Personne ne participera à la vertu de mon sang que par l'intercession de ma Mère : mes plaies sont les sources de la grâce, mais elles ne couleront sur personne que par le canal de Marie. » Parler ainsi, c'était dire assez clairement que toutes les grâces que J.-C. nous a méritées par l'effusion de son sang sur le Calvaire, il les a remises entièrement entre les mains de sa divine Mère, de telle sorte que tous, sans exception, justes ou pécheurs, ne peuvent rien recevoir désormais du Ciel que par la toute puissante médiation de Marie.

Nous savons bien que ces textes et autres semblables des SS. Pères et des Docteurs n'ont jamais eu le don de plaire aux Jansénistes; pendant que les plus modérés d'entre eux ne consentaient tout au plus à y voir que de pieuses exagérations oratoires dont il fallait nécessairement beaucoup rabattre, disaient-ils, pour rester

dans la vérité; d'autres plus acharnés et plus violents dans leurs attaques osaient bien dire que les saints Pères, lorsqu'ils ont parlé ainsi de la très sainte Vierge, n'ont cédé qu'aux entraînements d'une imagination exaltée jusqu'au délire. Mais ainsi, heureusement, n'a pas pensé l'Eglise. Dans les affirmations des SS. Pères et des Docteurs sur les éminentes prérogatives de la Mère de Dieu, l'Eglise, en effet, n'a jamais cru qu'il fût permis de voir autre chose que l'expression juste et vraie de la doctrine catholique, car en cela, comme sur tous les autres points qui intéressent le dogme, la morale ou la discipline, les S<sup>ts</sup> Pères ont toujours été considérés par elle comme les canaux les plus respectables, les plus autorisés et les plus purs de l'enseignement traditionnel, tel qu'il a été donné aux premiers chrétiens par les apôtres.

(A suivre.)

## La Journée Religieuse

(suite, voir page 46 et suiv.)

— Les Laudes. —

XXIII.

Le *Te Deum* terminait jadis l'office nocturne. Dans les monastères, à Cluny par exemple, aux temps héroïques de saint Hugues ou de Pierre le vénérable, les religieux quittaient le sanctuaire après le *Pater* et l'oraison propre qui suivaient le chant de l'hymne. Les uns allaient prier en silence dans quelque coin obscur de la basilique, les autres se retiraient à leurs cellules ou au *scriptorium*, les novices et les jeunes oblats à la salle de chant sous la conduite du *precentor*. Ce n'était qu'au matin, lorsque le jour s'éveillait aux vitraux de l'abbatiale que les Frères revenaient à leurs stalles pour les Laudes solennelles. On faisait alors bon marché des aises du corps. Le sommeil dût-il en souffrir un peu (1), les moines du Moyen-Age avaient à cœur de réaliser

1. Il ne faudrait pas croire, bien entendu, qu'en ce temps là, on se privât du sommeil nécessaire. On bénissait Dieu comme aujourd'hui d'avoir mis dans le repos de la nuit tant d'efficace pour refaire à la fois l'esprit et le corps. Seulement on mêlait à ce repos le condiment de la mortification.



pleinement la magnifique ordonnance de l'office divin ; ils entendaient ne rien laisser perdre de l'ineffable poésie <sup>(1)</sup> qu'il porte avec lui. La création matérielle leur apparaissait non seulement comme une splendide mise en scène destinée par Dieu à encadrer l'existence du roi de l'univers, mais encore comme un décor symbolique se rapportant avant tout au grand drame liturgique du sanctuaire. Aussi la concordance entre les *Heures* canoniales et les phases diverses du jour et de la nuit était strictement maintenue. On avait de la sorte dans la sainte psalmodie l'exécution parfaite du concert qui relie en une si pénétrante harmonie les choses spirituelles et les choses sensibles. Et que n'ajoutait pas à cela cette belle nature vierge du Moyen-Age, collines et vallées ombreuses, ornées partout

soit en l'interrompant, soit en l'abrégeant le matin. Les dimanches et jours de fête exceptés — ces derniers étaient alors très rares — le lever de nuit était ordinairement fixé à 2 heures. Ce qui depuis le coucher à 7 heures du soir donnait sept heures de sommeil. *Regula S. Benedicti* comment. Domn. Ménard.

1. On dira peut être : qu'est ce que la poésie a à faire avec l'office divin ? La poésie, c'est la fiction, c'est le rêve : ce n'est pas compatible avec les solides et substantielles vérités qui sont l'objet de l'office divin. On répond d'abord en contestant du tout au tout cette définition de la poésie. Bien loin d'être en désaccord avec l'ordre réel, la poésie est au contraire une conception transcendante des choses qui nous en livre la pleine vérité. Rien n'est vrai, en effet, comme l'enseigne saint Thomas, que par conformité aux idées divines : *Res naturales dicuntur veræ secundum quod assequuntur similitudinem idearum seu specierum quæ sunt in mente divina.* (Summ. Theol. 1<sup>a</sup> p. q. 17. a. 6.). *Rationes rerum quæ sunt intelligibiles in Deo sunt sensibiliter in creaturis corporalibus :* (id. in Epist. ad Hebr.). D'où il suit que tout être reflète une pensée divine, et que c'est là ce qui constitue son idéal en même temps que sa vérité supérieure. Aussi quelqu'un a-t-il pu dire : « le réel des choses donne l'exact, l'idéal donne le vrai » (Joseph Roux. *Pensées*). Or, la poésie est justement la perception de cet idéal divin des choses, duquel vient tout ce qui est en elles de vérité intelligible, de bonté, de beauté, d'unité, d'ordre réciproque et d'harmonie concentrique. Une âme poétique est donc simplement, selon le mot du P. Longhayé, une âme qui sait voir les choses et qui en reçoit fidèlement toute l'impression. Il y a de la poésie partout. Dieu l'a répandue à pleines mains dans toute son œuvre, naturelle et surnaturelle ; et nulle part avec plus de profusion que dans les fonctions sacrées de notre culte chrétien. L'idéalisme, le symbolisme religieux est le premier de tous. Aussi la poésie liturgique est-elle la poésie par excellence. Il y aurait là bien des considérations à développer : mais ce n'est pas ici le lieu.

de quelque moutier solitaire (1), et trouvant ainsi partout une voix pour louer le Seigneur!

« Au sein des forêts si longtemps inabordables et des déserts désormais repeuplés, de tout côté, écrit Montalembert, éclatait l'hymne de la joie, de la reconnaissance et de l'adoration. Par les moines, pour eux et sous leurs yeux se vérifiait la prophétie d'Isaïe: « Vous sortirez avec allégresse, vous marcherez dans la paix. Les montagnes et les collines chanteront devant vous, et tous les arbres de la forêt applaudiront; le cèdre croîtra en place du jonc, le myrte fleurira au lieu de l'ortie, et vous ferez retentir en tout lieu le nom du Seigneur, comme un signal éternel qui ne se taira plus. »

« N'est-on pas tenté quelquefois, continue le noble historien, de tendre l'oreille, et d'écouter s'il ne nous arrivera pas à travers l'océan des âges quelque faible écho de cette ravissante harmonie? Certes, jamais il ne s'est élevé de la terre vers le ciel concert plus doux que cette symphonie merveilleuse de tant de voix pieuses et pures, enthousiastes et fidèles, sortant toutes à la fois du sein des clairières et des vieilles futaies, du flanc des rochers, du bord des cascades et des torrents pour célébrer leur nouveau bonheur, ainsi que les oiseaux sous la feuillée, ou que nos petits enfants en leur charmant ramage, quand ils saluent les uns comme les autres avec la confiante joie de l'innocence, l'aube d'un jour dont ils ne prévoient ni les orages ni le déclin (1). »

Nous ne sommes plus, hélas, à ce matin printanier de l'Europe chrétienne. C'est maintenant le soir, un soir d'automne sombre et désolé, livré à toutes les tempêtes. Mais nous qui avons l'insigne honneur d'appartenir à la tribu monastique, en ce déclin du monde, nous devons apprécier d'autant la grâce de notre état où se maintiennent toujours, quant au fond du moins, les traditions de l'universelle prière, aussi immuable que l'Église elle-même.

Les abbayes bénédictines et cisterciennes exceptées, la plupart des religieux disent aujourd'hui les Laudes immédiatement après les

---

1. *Benedictus colles, Bernardus valles amabat,  
Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes.*

2. Moines d'occident. 2 vol. Les moines et la nature.

matines de la nuit. Il en est ainsi chez nous. Toutefois dans l'intention de l'Église, le sens qui s'attache à cette fonction n'a pas changé pour cela. En principe les Laudes sont toujours l'office de l'aurore, comme on peut le voir par les hymnes propres du temps, au bréviaire romain. *Aurora cælum purpurat. Nocte pulsa, gratior orbi dies renascitur*, etc.

Le soleil à son lever, chassant les ombres et appelant tout être à un renouveau d'activité et de vie, c'est le Christ ressuscité sortant du tombeau à cette même heure, vainqueur lui aussi des ténèbres de la mort et du péché, et inaugurant pour nous tous le jour éternel de la gloire et de la vie bienheureuse. Les Laudes solennisent chaque matin, nous l'avons déjà dit (1), ce radieux mystère. « Il nous faut prier le matin, écrivait saint Cyprien, afin de célébrer la Résurrection du Seigneur par une oraison matutinale. *Mane orandum est ut Resurrectio Domini matutina oratione celebretur*. Et encore : Le Christ est le vrai soleil, le vrai jour. Lors donc qu'au moment où le jour et le soleil de ce monde disparaissent nous prions et demandons que la lumière revienne de nouveau sur nous, c'est l'avènement du Christ que nous demandons, du Christ qui nous donnera la grâce de l'éternelle lumière (2).

Telle étant la signification mystique des Laudes, on comprend que les psaumes qui composent cet office, et les antiennes qui précèdent au commun des saints, aient été choisis en conséquence. Tout nous y parle, en effet, du règne glorieux de Jésus-Christ, du bonheur de ses fidèles serviteurs, de la récompense qu'ils ont méritée pour les siècles sans fin. Mais avant d'ouvrir nos lèvres à ces joyeux cantiques, recueillons-nous encore. Le prêtre hebdomadaire est revenu au milieu du chœur (3). Il entonne le verset : *Deus in adjutorium meum intende*, auquel tous répondent : *Do-*

2. Idée générale. supr. IX.

2. Quia Christus sol verus et dies est verus, sole ac die sæculi recedente quando oramus et petimus ut supra nos lux denuo veniat, Christi precamur adventum lucis æternæ gratiam præbiturum. S. Cypr. De orat.

3. Hebdomadarius, officia incæpturus, semper in medium chori procedet. Cœrem 1<sup>a</sup> P. C. VII.

*mine ad adjurandum me festina.* Gardons nous de redire ces paroles comme une pure formalité; prononçons-les avec un sentiment profond de nos besoins accompagné d'aspirations pressantes vers Dieu pour attirer ses grâces. (A suivre).

---

## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme Déchaussé).

(Chapitre troisième).

(Suite, voir pages 51 et suiv.)

---

Kolotché est un village d'environ 1000 âmes, à 26 milles du cap Comorin. Presque tous les habitants sont catholiques et exercent la profession de pêcheurs. Le port de Kolotché, aujourd'hui sans importance et à peu près entièrement abandonné, était autrefois très célèbre. Les anciens le connaissaient et vers la fin du siècle dernier les Hollandais y avaient une grande factorerie. Voici, du reste, ce qu'en dit le savant P. Paulin de S<sup>t</sup> Barthélémy, Carme Déchaussé, dans son ouvrage intitulé : « Voyage aux Indes Orientales, » écrit en italien, imprimé à Rome en 1796 et dédié au pape Pie VI :

« Kolotché (Colotchi) a un petit golfe qui reçoit dans son port  
 » de grands navires; lesquels viennent s'y mettre à l'abri du vent,  
 » derrière d'immenses rochers qui se trouvent dans la mer. Ce  
 » port est fréquenté de tous les petits bâtiments de la côte du  
 » Malabar, et fut connu des Egyptiens, des Romains, des Grecs  
 » et des Perses. Colotchi est Cojatchi, ou, comme lit Saumaise,  
 » Colotchi de Strabon et Colchi d'Arrhien, dans le périple de la  
 » Mer Rouge, où il est dit page 30: « *Ex Aegypto in urbem Col-*  
 » *chi (Colotchi), mense Epiphi (juillet), navigatur* » (Voyages aux  
 Indes, page 74). Et un peu plus loin: « Après le port de Guilan,  
 » vient celui de Colotchi, situé à 8° 8' de latitude. Ce port est le  
 » Colchi Kohoc, emporium de Ptolémée. Il est séparé par le  
 » moyen du cap Comorin de Colchos d'Arrhien, de Colis ou Colias



» de Pomponius Mela et de Condacos de Strabon que Saumaise  
 » corrige justement en disant qu'il faut lire Coliacos ou Covalom.  
 » Colotchi est situé au couchant du cap Comorin, tandis que le  
 » bourg et le petit port de Covalom est au levant. » (Ibid. page  
 106) (1).

Pendant le temps que nous restâmes à Kolotché nous dûmes recevoir de nombreuses visites; tous les chrétiens voulurent nous voir. Selon l'usage du pays, chacun entraît librement dans notre chambre, sans rien dire, nous examiner des pieds à la tête et se retirait après avoir demandé la bénédiction.

Kolotché ne devait être qu'une halte. Mgr Charles était attendu à Cottar par le R. P. Léandre, supérieur de la Mission, qui lui avait préparé pour le dimanche soir une réception solennelle. Nous partîmes donc de Kolotché ce jour-là vers une heure de l'après-midi.

A quatre milles environ de Kolotché, et sur la route de Cottar, est une paroisse desservie par un de nos Pères italiens, nommé le P. Adrien. Nous nous y arrêtâmes pour visiter l'église et

---

1. Le P. Paulin de St Barthélemy dont le nom de famille était Jean Philippe Werdin, naquit en Autriche, en 1748, dans le village de Ilaf, près de Maunersdorf. Il prit à l'âge de 20 ans l'habit de l'Ordre réformé de Notre Dame du Mont Carmel; six ans après, en 1774, il fut chargé par le pape Clément XIV d'une importante mission dans le Malabar; mais il ne partit qu'en 1776, à bord d'un navire français. Après 6 mois et 6 jours de traversée, il arriva à Pondichéry, et de là se rendit dans le Malabar. Il resta environ treize ans dans l'Inde, parcourut dans tous les sens nos missions, et, tout en se livrant aux travaux apostoliques, il étudiait les différentes langues du pays. Il fit de longues et consciencieuses recherches sur la religion, les mœurs, les usages, la géographie, l'histoire politique et l'histoire naturelle des Indes, et devint un des plus fameux orientalistes. Aujourd'hui encore, malgré les nombreux ouvrages écrits sur ces matières intéressantes, son témoignage fait autorité. Il devint l'ami du Rajah païen de Travancore et fut par là d'un précieux secours à nos missions. Reparti de l'Inde en 1789, il arriva à Rome en 1790. En 1798, il fut obligé de fuir devant les Français, mais deux ans après il put rentrer dans la ville éternelle. Il jouit de l'estime du souverain Pontife Pie VI: Pie VII lui confia des emplois honorables qu'il remplit avec le zèle et l'intelligence qui le distinguaient, et il mourut saintement à Rome en 1806, à l'âge de 58 ans.

Le P. Paulin de St Barthélemy a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer: 1° *Sidharnbam seu grammatica samserdaunia cum dissertatione historico-critica in linguam samserdauniam* (Rome 1790);

pour répondre aux désirs des bons chrétiens du lieu. Il était vraiment touchant de voir l'empressement, la joie, le respect de la population en présence de son saint Evêque. Le bon P. Adrien (1) nous fit ensuite visiter son palais, pauvre cabane ouverte à tous les vents et qui valait tout au plus dix ou douze francs de notre monnaie.

Au moment où nous nous mîmes en route, une cinquantaine de chrétiens voulurent nous accompagner jusqu'à la fin de notre voyage, c'est-à-dire l'espace de plus de 15 kilomètres, avec bannières, oriflammes, tambours, cymbales, etc. Il y avait une espèce de haut-bois ou plutôt de cornemuse qui joua pendant tout le temps et de toutes ses forces. La musique de notre artiste n'était pas, comme on le pense, aussi tendre que celle de Donizetti, ni aussi savante que celle de Meyerbeer. Le bruit et l'éclat tenaient lieu d'accord et d'harmonie, pour laquelle du reste les Indiens ont peu de goût. Toute l'habileté de notre musicien consistait à tirer de son instrument, à force de poumons, toujours la même note, avec de légères variantes d'un demi-ton en haut et en bas. Ceux qui aimaient cette note aigre et stridente durent être bien contents, pendant 4 heures que dura cette étrange sérénade; pour moi, j'y pris une assez forte migraine; mais j'étais heureux de voir la joie

2° *Systema Brahmanicum* (1791); 3° *Examen historico-criticum Indicorum*, bibliodera S. C. de Propaganda Fide (Rome 1792); 4° *India Orientalis Christiana* (Rome 1794); 5° *Viaggio alle Indie Orientali*, (Rome 1796). Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Marchina avec des observations de Forster, Anquetil, Duperron et Sylvestre de Sacy, Paris 1808, 5 volumes avec atlas. Les noms des trois illustres personnages qui l'ont commenté démontrent la valeur et l'importance de cet ouvrage. Le Père Paulin de St Barthélemy était membre de plusieurs sociétés savantes. Quelques hérétiques désireraient dans les œuvres de ce célèbre religieux un peu moins de vivacité dans la forme et un peu plus de ménagements pour les auteurs dont il discute les opinions.

1. Depuis cette époque le R. P. Adrien a succombé victime de son zèle. Le choléra nous l'a enlevé en quelques heures. Dieu sans doute l'avait trouvé assez mûr pour la récompense. Ce n'est pas du reste la seule perte que nos missions aient eu à déplorer depuis notre arrivée dans l'Inde; un autre ouvrier infatigable a quitté le champ de ses travaux pour s'en aller dans le lieu de l'éternel repos. J'en parlerai plus loin. C'était un des enfants les plus honorables de notre chère province de France. (Note de l'auteur).

et la bonne volonté de notre dilettante d'un nouveau genre, inconnu en Europe.

Nous traversâmes un pays fertile, riant, pittoresque; mais ce n'était plus l'éclat, la richesse, la variété de l'île de Ceylan. Du reste, si au point de vue humain l'Inde n'avait pas pour nous le charme de l'ancienne Taprobane, elle en avait un autre bien plus séduisant aux yeux de la foi. C'était là que nous devions prier, souffrir, combattre et peut-être mourir pour l'honneur et la gloire de Jésus, notre Sauveur bien aimé; pouvait-il y avoir au monde une terre plus chère et plus belle? n'était-elle pas habitée par des milliers d'âmes pour lesquelles le sang du divin Rédempteur avait coulé, et y a-t-il pour le missionnaire un spectacle plus beau que celui d'une âme rachetée?

Nous longeâmes pendant près de deux heures le pied des Ghattes, dont les premiers sommets se dressaient à notre gauche, et nous traversâmes plusieurs villages exclusivement païens ou mahométans. Lorsque quelques chrétiens se rencontraient dans notre route, nous les reconnaissons bien vite à leur attitude. Ils se prosternaient devant nous le front contre terre pour recevoir notre bénédiction. Tout cela était étrange, nouveau, saisissant pour nous. Nous étions vivement émus de voir non seulement le respect mais le culte que la population chrétienne de l'Inde professe pour le missionnaire, et leurs démonstrations ne servaient qu'à nous pénétrer davantage de la grandeur et de la sainteté de nos devoirs.

Enfin à 6 heures du soir, à une lieue en avant de Cottar, nous fûmes rejoints par toute la congrégation catholique qui venait sous la conduite du R. P. Léandre au devant de son premier pasteur. Comme la nuit commençait à se faire, chacun de nous avait à sa droite et à sa gauche un homme armé d'une torche à six branches, dont la lumière était entretenue avec de l'huile de coco. Il y avait des bannières, des chants, de la musique, dans le genre de celle dont j'ai parlé, des coups de fusil et même des feux d'artifice en signe de réjouissance. Quand nous entrâmes dans la ville, toute la population, chrétiens, païens, mahométans, se trouvait dehors, les uns pour faire honneur à l'évêque et à ses missionnaires, les autres par curiosité. Cette réception n'avait

pas sans doute la splendeur, la pompe, l'imposante majesté d'une réception épiscopale en Europe, mais elle portait un caractère de foi simple et touchante qui faisait du bien à nos cœurs. Oh ! disions-nous, les larmes aux yeux et l'âme profondément émue, qu'elle est belle et sublime, notre religion sainte ! Avec quelle admirable facilité elle sait conserver l'inflexible immutabilité de ses dogmes en se pliant aux mœurs, aux habitudes, à l'intelligence de tous les peuples de la terre, pour les gagner tous à Dieu et les conduire à la gloire éternelle !

Il était sept heures du soir quand nous entrâmes dans l'église pour rendre au Seigneur nos actions de grâces. Une demi-heure après nous étions tous réunis dans la maison de la Mission. Outre le P. Léandre, nous trouvâmes à Cottar deux autres de nos collègues, le P. Emygdus, italien, et le P. Joseph André, espagnol, appartenant à notre province de France, qui nous avaient quittés deux ans auparavant pour venir dans les missions.

*(A suivre).*



## Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(Suite, voir pages 54 et suiv.)



Le saint jeune homme ne se contentait pas des œuvres de charité que nous venons de raconter ; sa tendre sollicitude s'étendait à tous les besoins du prochain ; les pauvres recouraient à lui comme à leur père à tous ; d'ailleurs il les écoutait tous indistinctement avec tant d'affabilité et d'amour ! Avait-il à recevoir des religieux, des religieuses ou des personnes occupant un certain rang dans la société, par respect et pour les entendre plus à l'aise il les conduisait à l'église ; les autres, il les voyait dans la cour de l'hôpital ; et afin que nul n'eût le chagrin de ne pas le trouver, il avait fixé une heure à laquelle étaient sûrs de le rencontrer tous ceux qui venaient chercher auprès de lui le soulagement de leurs peines et de leurs souffrances, et qui alors recevaient de lui ce



dont ils avaient besoin. Il donnait au pauvre la nourriture et le vêtement, il lui procurait un logis ; la veuve trouvait en lui un consolateur et un cœur plein de compassion ; l'orphelin, un protecteur et un appui ; il pourvoyait les jeunes filles pauvres d'une dot qui leur permettait de s'établir ; si quelqu'un était l'objet de persécutions ou de mauvais traitements, il le défendait de toutes ses forces ; fallait-il faire rendre un droit méconnu, il employait auprès des princes tant séculiers qu'ecclésiastiques le grand crédit que lui avait conquis auprès d'eux sa réputation de sainteté, et très souvent il réussissait dans ses démarches. En définitive tout aboutissait à un accroissement de gloire pour l'Enfant Jésus ; car lui, l'audience terminée, allait traiter avec le petit Sauveur des affaires de ses infortunés clients, mais déjà il s'était ingénié à embraser de sa dévotion favorite tous ses solliciteurs, et les résultats qu'il obtenait étaient tout à fait prodigieux. — Chose vraiment admirable ! il était parvenu à une telle facilité pour l'expédition des affaires que parfois il dictait en même temps, sans s'embrouiller jamais, deux ou trois lettres traitant de sujets différents ; l'immense quantité d'affaires dont il se chargeait dans sa charité pour le prochain le forçait à agir ainsi. Mais ce qui était plus admirable encore, c'est que jamais on ne put remarquer la moindre altération dans la tranquillité d'âme qui lui était habituelle, jamais il ne lui échappa un mouvement d'impatience. Et cependant, que d'importuns, d'indiscrets et même d'insolents devaient l'obséder ! Parfois il devait malgré tout élever la voix pour maintenir son monde et voici en quels termes indignés il manifestait son mécontentement : « Plaise au Seigneur que nous allions en paradis, mes sœurs (ou bien, mes frères) ; oh ! que vous êtes terribles ! Qui vous donnera un peu de charité et de mansuétude ? »

Plein de sollicitude pour aider le prochain dans ses misères corporelles, le serviteur de Dieu déployait encore plus de dévouement au soulagement des misères spirituelles. Jour et nuit il était préoccupé de la pensée de ramener dans la bonne voie les femmes de mauvaise vie, les pécheresses publiques. Non content de prier pour elles et d'offrir pour leur conversion des pénitences extraordinaires, il faisait tout pour les pourvoir du nécessaire (tout cela

naturellement aux frais de l'Enfant Jésus), afin que, sous prétexte de pauvreté, elles n'enchaînaient les autres dans les liens du vice et ne multipliasent de la sorte les offenses au Seigneur. A cet effet, il ouvrit tout d'abord un refuge; pour le fonder il n'avait que sa confiance sans bornes en la divine libéralité. Les converties venaient y trouver un abri et une compagnie convenable. Dans le même but il fit toutes les démarches possibles auprès du Cardinal Gaspard de Quiroga, (1) archevêque de Tolède, afin d'obtenir la fondation, qu'il obtint en effet, du monastère de Sainte-Madeleine. Il y avait des personnes qui montraient de la répugnance à être mises dans ce refuge, en compagnie des autres; François les plaçait ailleurs; car son zèle n'acceptait pas qu'on pût alléguer le moindre prétexte ou la moindre excuse pour refuser d'abandonner une vie coupable dont des habitudes invétérées rendaient esclave. Ce zèle, ici comme dans tout le reste, avait des inventions pleines d'originalité; qu'on en juge par ce que raconte le biographe: quand l'une ou l'autre s'entêtait à rester rebelle à ses admonitions, il tâchait, au moyen d'une sainte ruse, de l'avoir hors de sa maison, puis de l'amener tout près de la maison du refuge; arrivée là, il l'y faisait entrer de vive force ou plutôt il l'y faisait fourrer, et alors à force de prières et de menaces, il obtenait qu'elle y demeurât au moins pendant huit jours. Durant ce temps Notre Seigneur apportait le concours de sa grâce, touchait le cœur de la malheureuse et la convertissait.

Tant et de si magnifiques actes de charité chrétienne avaient désigné François à l'admiration de tous. Des personnes de tout rang et de toute condition le tenaient en profonde vénération. A cela seul, dit l'historien, on pouvait juger combien il devait être grand aux yeux de Dieu. Philippe II, roi d'une prudence si consommée, lui avait donné toute sa confiance et exigeait que les

---

1. Gaspard de Quiroga, d'abord évêque de Concha, puis en 1577 archevêque de Tolède, en 1578 créé Cardinal, fut en grandes et intimes relations avec N. M. S<sup>te</sup> Thérèse. Il fut un des deux défenseurs nommés par Philippe II pour examiner la cause du Carmel réformé. Grand Inquisiteur, il lut et relut avec grande joie la vie de notre Mère, écrite par elle-même. C'est lui qui permit la publication de cet ouvrage à la demande de la vén. Mère Anne de Jésus. Plusieurs lettres de N. Mère lui sont adressées.

princes de sa famille royale fussent avec lui dans les termes de la plus intime familiarité. Les quelques heures qui lui restaient après l'expédition des affaires du royaume, il voulait les passer avec François dans une agréable conversation en laquelle tous les deux trouvaient un vrai profit spirituel. Notre vénérable avait introduit à la cour un jeu qu'il appelait le jeu des anges et qui en réalité méritait ce beau nom, parce que les joueurs imitaient les esprits célestes toujours occupés à rendre grâces au Créateur. Voici en quoi consistait ce jeu: chacun, interrogé à son tour, devait exprimer à Dieu sa reconnaissance pour quelque bienfait reçu; par exemple, le premier disait: *Je rends grâces au Seigneur qui m'a créé à son image*; un second: *Je rends grâces au Seigneur parce qu'il m'a racheté de son sang précieux*; un troisième: *Je rends grâces à Dieu, notre Seigneur, parce qu'il m'a donné et me conserve la vie*, et ainsi de suite. Mais si quelqu'un répétait un motif déjà donné, il perdait la partie et devait dire un Pater ou un Ave Maria pour les âmes du Purgatoire. C'est donc à ce jeu, si pieux et si dévotieux, que se divertissait la famille royale. — Lorsque le roi était malade, il faisait appeler François pour trouver dans sa conversation la consolation qu'il y goûtait d'ordinaire. En le voyant arriver, son premier soin était de lui demander de le bénir et de toucher de la main le membre que la goutte, son mal habituel, avait attaqué; il en éprouvait, assurait-il, un grand soulagement. L'Infante Isabelle partageait la confiance et la vénération de son père pour François, et tous les princes qui le connaissaient le regardaient comme un saint.

(A suivre).



Souvenons-nous de notre origine; levons les yeux au ciel et voyons combien nous y avons déjà de saints qui ont porté cet habit. Concevons, nous aussi, la sainte présomption de nous rendre semblables à eux. Uniquement occupés des choses célestes, redoublons sans cesse d'ardeur pour aimer et servir Celui qui sera dans les siècles des siècles notre vivante béatitude. (S<sup>te</sup> Thérèse .



LA FEMME AU MALABAR; — *La Chrétienne.* —

En recevant le saint baptême, la femme au Malabar ne peut tout d'un coup s'affranchir des préjugés et des coutumes. Le Missionnaire doit se contenter de l'instruire d'abord des points de doctrine essentiels, et de lui faire apprendre quelques prières. Du moins elle sait alors qu'elle a une âme; elle reconnaît son Créateur, elle a une idée de sa destinée éternelle. Néanmoins elle demeure dans un état d'abaissement moral, semblable à celui de la femme païenne. Comme elle, toujours elle restera servante, quand même elle appartiendrait à une famille riche; la Malabaresse chrétienne non plus n'ose jamais, en parlant de son mari, prononcer son nom; elle l'appelle son maître, son seigneur, comme la païenne. Jamais un Indou chrétien ne se promènerait avec sa femme; elle ne peut l'accompagner que dans une nécessité absolue, et alors elle doit marcher après lui. A l'église même, les hommes sont par devant, près du sanctuaire; les femmes, toutes par derrière, près de la porte, à genoux ou bien assises à terre ou sur leurs talons; riches ou pauvres, jamais elles n'oseraient prendre place sur une chaise ou sur un banc. Toutefois la Malabaresse chrétienne, outre le don de la Foi, a d'immenses avantages sur la païenne: elle peut et doit fréquenter l'église; elle trouve conseil et appui auprès du Missionnaire qui, par son influence au sein des familles, parvient à défendre les opprimées et à terminer les débats.

Pour permettre à nos lecteurs de juger des heureux résultats qu'a produits jusqu'ici l'instruction chrétienne parmi les femmes au Malabar, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire tout au long les détails suivants, récemment communiqués par un de nos missionnaires, le R. P. Ferdinand des SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

« Il y a, dit-il, parmi les femmes indigènes de vraies bonnes âmes. Quand  
« j'étais dans le district de Vengotto, qui comprend 18 paroisses chrétiennes,  
« j'avais formé un noyau de plusieurs centaines de personnes pieuses, qui me  
« suivaient chaque dimanche, se confessaient et communiaient, quelques unes  
« tous les huit jours, d'autres tous les mois, quelque part que je fusse, c'est-  
« à-dire à dix milles (3 ou 4 lieues), et plus quelquefois, de leurs demeures  
« respectives. Il leur fallait alors partir de chez eux avant le jour et  
« passer à gué (parfois avec de l'eau jusqu'à la ceinture et au-delà) la



" rivière Tambouraparam qui divise en deux ce district. Parmi tous ces  
 " dévots et dévotes de la bonne sorte, brilla longtemps la brave Souvamiadiale,  
 " pauvre veuve de Vengotto, vraie *mater dolorosa*. Elle avait au sein gau-  
 " che un cancer qui la menait une fois ou deux par an jusqu'aux portes du  
 " tombeau et finit par l'y laisser; mais, quelles que fussent ses douleurs,  
 " elle ne manquait jamais ni sa confession ni sa communion hebdomadaires.  
 " Plusieurs autres femmes mériteraient aussi une mention toute spéciale.. »  
 " Une autre fois, le même Missionnaire écrivait encore : « Je me trouve à  
 " présent dans le district de Vallavaley, où j'ai un peu plus de loisir,  
 " n'ayant à desservir que 3 paroisses. Pendant que les hommes sont à la  
 " pêche, je m'occupe de l'instruction des femmes et de l'éducation des jeunes  
 " filles et des petits garçons. Les femmes se rendent chaque matin à leurs  
 " églises respectives pour y réciter ensemble au moins le chapelet; là où  
 " je me trouve, elles assistent à la S<sup>te</sup> Messe et entendent une lecture spi-  
 " rituelle. Le dimanche, n'importe où je vais, elle me suivent, répondent  
 " comme des enfants à l'appel nominal et, s'il y a lieu, rendent compte de  
 " leurs absences du chapelet journalier. Elles doivent se confesser et com-  
 " munier tous les mois ou pour le moins à chacune des plus grandes  
 " fêtes de l'année. Aux instructions de la semaine, je leur explique un peu  
 " les mystères de notre sainte Foi. Le dimanche je tonne contre l'une ou  
 " l'autre des infernales coutumes païennes, auxquelles les chrétiens mêmes  
 " sont encore attachés. Du moins ce que je dis à mes enfants demeure et porte  
 " du fruit, comme le prouve le fait que voici. Tout près d'ici se célèbre une  
 " fête païenne où beaucoup vont pour vendre et acheter, pour regarder  
 " aussi, car il s'agit de voir pendre par le flanc une infortunée victime  
 " du diable (1). Au lendemain d'une semblable cérémonie, je m'étais  
 " plaint au catéchisme de ce que quelques unes des filles de mon école  
 " s'y fussent encore laissées conduire, et j'avais, par la même occasion,  
 " énuméré, en les blâmant, les plus condamnables pratiques du pays. Or,  
 " il arriva que, deux ou trois mois après, une de mes plus petites filles  
 " tomba malade et dut s'absenter de l'école pendant une quinzaine de jours.  
 " Quand elle y revint, elle se présenta devant moi les larmes aux yeux et  
 " sanglotant de manière à ne pouvoir prononcer un seul mot. Je dus m'a-  
 " dresser à celles de ses compagnes qui venaient du même village et leur  
 " demander de quoi il s'agissait. Elles me répondirent que cette pauvre  
 " petite avait pleuré tout le long de la route et leur avait dit, quand elles  
 " lui en avaient demandé la raison, que c'était parce que sa mère l'avait  
 " forcée pendant sa maladie à goûter d'un gâteau pris à la pagode voisine.  
 " Elle ne sécha ses larmes qu'après s'être confessée.

---

1. Durant une longue procession un fanatique Indou est suspendu, au-dessus du char des  
 divinités païennes, par un énorme crochet de fer enfoncé dans son dos; souvent il meurt  
 avant la fin de la procession.

« Mon école de filles compte actuellement cent quinze enfants, en y com-  
 « prenant une trentaine de tout petits garçons. Je les ai recrutés peu à peu  
 « dans l'espace d'une année malgré les préjugés des natifs, même chrétiens,  
 « contre l'instruction des filles. Voici comment : le dimanche, n'importe dan-  
 « quelle paroisse je célèbre la sainte Messe, les filles de mon école me  
 « suivent, occupant dans chacune de mes églises une place réservée que  
 « personne n'oserait leur disputer. Or, chaque fois que la matière s'y prête,  
 « j'attire l'attention de mes gens sur leur tenue grave et modeste, rappé-  
 « lant ce qu'étaient tous ces enfants il y a un an, et ce que sont encore  
 « ceux qu'on ne m'envoie pas ; puis je m'élève contre les vaines et frivoles  
 « excuses des récalcitrants. J'avoue cependant que, parmi les excuses que je  
 « combats, il en est au moins une qui pour plusieurs n'a malheureusement  
 « rien de vain et de frivole, savoir la question des *sileys*, morceau de coton  
 « de deux ou trois aunes qu'on roule autour des reins et qui fait tout  
 « l'habillement des petites filles et des petits garçons. Ah ! si je pouvais de  
 « temps en temps distribuer aux plus nécessiteux quelques simples petites  
 « pièces de toile, il ne resterait bientôt plus, dans ces trois villages, un  
 « seul enfant qui ne profitât du bienfait d'une éducation chrétienne ; et je  
 « viens de vous dire ce qu'elle obtient.

« Depuis que, sous formes d'histoires, je leur ai raconté les merveilles de  
 « la sainte Eucharistie, toutes mes jeunes filles aspirent à y participer, et  
 « en suite du récit que je leur ai fait des grâces obtenues par la fréquente  
 « et dévote audition de la S<sup>te</sup> Messe, presque toutes l'entendent chaque  
 « jour, et vraiment leur recueillement est tel qu'il m'en inspire à moi-même.

« Pour les accoutumer à regarder l'église comme la maison du bon Dieu,  
 « je les ai chargées de la balayer elles-mêmes, mais en grand silence ; pen-  
 « dant que les unes sont ainsi occupées, les autres vont chercher des fleurs  
 « sauvages et en font des bouquets pour mettre sur l'autel. A ce propos  
 « il ne vous déplaira peut-être pas de savoir que toutes ces pauvres enfants  
 « me procurèrent il y a quelque temps une jouissance tout à fait inconnue  
 « dans ces parages. Après avoir très dévotement célébré tout le mois de Marie,  
 « les filles de l'école ont voulu le clore par une fête de leur façon, et je  
 « les ai laissées faire absolument à leur guise. Le 31 mai au soir, à l'en-  
 « trée de la nuit, elles vinrent avec des flambeaux me prendre à la sacristie  
 « et me conduisirent processionnellement par la plage à l'église, au son de  
 « toutes les cloches et clochettes à leur disposition, au bruit des tambours,  
 « des trompettes et des pétards, en présence de tous leurs parents accourus en  
 « foule, et nous chantâmes les vêpres de la S<sup>te</sup> Vierge à un autel éblouis-  
 « sant de lumières et débordant de fleurs et de verdure ; je n'avais jamais  
 « vu mon église si bien ornée.

« Elles étaient elles-mêmes presque toutes armées de petits drapeaux  
 « que je leur avais procurés lors de la visite de Monseigneur notre

« Évêque (1), et de plus d'une énorme bannière que je n'avais point encore vue. Au retour, très solennellement effectué, je me fis apporter la susdite bannière et je trouvai que c'était une toute petite image de N. D. de Lourdes, qu'elles avaient collée sur une très grande toile blanche et fort gracieusement décorée avec du papier découpé. Deux petites filles de quatre à cinq ans au plus, qui en tenaient les cordons, jubilaient entre toutes et faisaient vraiment plaisir à voir. Le lendemain, 1<sup>er</sup> juin, toutes les plus grandes ont fait la S<sup>te</sup> Communion, pour commencer le mois du Sacré Cœur.... »

Ici se termine le récit du Père Ferdinand. Ajoutons que les maîtresses de l'école, si ingénieuses à seconder le zélé missionnaire, étaient deux jeunes filles indigènes formées par la Révérende Mère Elie au couvent des SS. Angès à Trivandrum (2). Celle-ci, en effet, ne pouvant procurer au Père les religieuses qu'il avait demandées, lui avait envoyé la servante du couvent qui savait lire et écrire et une autre jeune fille un peu plus instruite, qui fréquentait l'école depuis peu d'années. Sous la direction du Missionnaire, les deux jeunes maîtresses firent merveille et réussirent en peu de temps à inspirer une vraie piété à tous les enfants et à la communiquer aux chrétiens presque sauvages de Vallavaley et des alentours.

Les chefs les plus distingués du pouvoir civil, aussi bien que les prélats les plus éminents de l'Eglise, qui ont gouverné l'Inde depuis un demi-siècle, sont d'accord pour dire que c'est par l'éducation des femmes que doit s'accomplir le grand œuvre de la civilisation et de la conversion du pays. Dans cette conviction les Evêques Carmes Déchaussés du Malabar n'ont reculé devant aucun effort pour établir des communautés religieuses de femmes, chargées de l'éducation des jeunes filles; aussi, relativement à l'étendue du territoire, il ne paraît pas que, dans aucune province du vaste empire indou, il y ait plus de couvents de religieuses que dans le Malabar. Depuis l'année 1865, les Evêques Carmes ont fondé 12 couvents de Carmélites Tertiaires pour l'éducation des filles et le gouvernement des Orphelins; en outre ils ont établi dans toutes les paroisses chrétiennes des écoles élémentaires, où les petites filles, aussi bien que les petits garçons, apprennent à lire et à écrire en même temps qu'ils sont instruits des prières et du catéchisme.

Ce fut Monseigneur Michel-Antoine de S<sup>t</sup> Louis de Gonzague, Vicaire Apostolique à Mangalore, qui, nonobstant les plus grands obstacles, fonda avec des Brahmines chrétiennes le premier couvent de Carmélites Tertiaires pour l'éducation des jeunes Indiennes: nous espérons publier dans un des numéros suivants une courte notice sur les travaux apostoliques et les ver-

1. Voir *Chron. des Missions*, de 1889 à 1893, p. 50.

2. Voir le N<sup>o</sup> précédent des *Chron. du Carmel*. p. 60.

tus de cet illustre prélat du Carmel, décédé à Quilon en décembre 1878. Sa Grandeur fonda quatre couvents de religieuses : à Mangalore, à Cannanore, Tellicherry et Calicut, dans le Malabar septentrional. Son successeur, Monseigneur Marie-Ephrem du S. Cœur de Jésus, s'appliqua à perfectionner l'œuvre en faisant venir d'Europe des Carmélites Tertiaires formées à toutes les vertus religieuses et aux travaux de l'enseignement et de l'apostolat. Ces précieuses auxiliaires avaient eu en France, comme maîtresse et directrice, la Révérende Mère Véronique de Jésus, distinguée par son zèle du salut des âmes et ses talents littéraires, actuellement Carmélite à Pau. A leur tour, les Archevêques de Vérapoly fondèrent cinq couvents de Carmélites Tertiaires au Malabar central : à Coonemao, Alleppy, Ernacolum, Vérapoly et Cottayam. Au Malabar méridional, les Evêques de Quilon en établirent trois : à Quilon, Trivandrum et Tangacherry ; et l'on s'occupe à présent d'une quatrième fondation à Moulougamoude ; le couvent et l'orphelinat y sont déjà bâtis, l'on n'attend plus que l'installation des religieuses. Cela fera le treizième couvent fondé par les Carmes Déchaussés, en moins de trente ans, pour l'éducation chrétienne des Malabareses. Dans les numéros suivants nous publierons des détails intéressants sur chacun de ces établissements du Malabar central et méridional. (A suivre).

## SÉMINAIRE DE PUTTENPALI.

Le séminaire de Puttenpali, sur la côte du Malabar, près de Cochin, fut fondé en 1866, pour l'éducation du clergé des rites latin et syriaque, par Mgr. Bernardin, Carme déchaussé, Vicaire apostolique de Vérapoly. Cet établissement demeura sous la juridiction du Vicaire Apostolique jusqu'à la restauration de la hiérarchie catholique aux Indes : à l'occasion de cet événement les chrétiens dits de saint Thomas furent séparés du Vicariat Apostolique de Vérapoly pour être soumis aux deux Vicaires Apostoliques de Trichur et de Cottayam. Celui de Vérapoly, devenant Archevêque du même siège, céda son séminaire à la Propagande. Celle-ci l'accepta, l'érigea en *Séminaire Général* pour l'éducation du clergé latin de Vérapoly et du clergé syriaque de Trichur et de Cottayam, et en confia la direction aux Missionnaires Carmes déchaussés. — Au mois de mai dernier, fin de l'année scolaire 1892-93, les 90 élèves du séminaire (dont 59 théologiens et 19 philosophes) ont reçu les récompenses des travaux de l'année dans une distribution solennelle. Nous pensons être agréables à nos lecteurs, et en même temps à nos pieux confrères de là-bas ainsi qu'à leurs disciples, en publiant ici la liste des principaux lauréats :



Théologie morale. (23 élèves).

Curtius Georges. — Payapilly Joseph. — Palatinkel Jean. — Teicanathu Georges.

Théologie dogmatique. (58 élèves).

Putempura Antoine. — Curtius Georges. — Mathekel Joseph. — Palatinkel Jean. — Chaccalykāl Joseph.

Ecriture Sainte. (51 élèves).

Cunathuparambil François. — Caryapureyidam Joseph. — Palatinkel Jean. — Ayancana Thomas.

Histoire Ecclésiastique. (37 élèves).

Putempura Antoine. — Caryapureyidam Joseph. — Caraculam Georges.

Philosophie. (49 élèves).

Thayil Joseph. — Manikenamparambil Joseph. — Kandamenlam Jacques.

Rhétorique et Langue latine.

Piedade Emmanuel. — Suarez Joseph.

Langue syriaque.

Mannonal Thomas.

Musique et Chant grégorien.

Curtius Georges.

---

## FAITS DIVERS

---

**Grâces obtenues du S. Enfant Jésus.** — *Namur.* — Reconnaissance au S. Enfant Jésus de Prague ! Une enfant de huit ans, ayant fait une maladie grave, ne parvenait pas à se remettre ; elle s'affaiblissait de jour en jour ; des complications étaient survenues ; on était à la veille d'une issue fatale. Une parente de l'enfant fit commencer une neuvaine au divin enfant Jésus de Prague et promit de faire insérer dans les Chroniques la guérison si elle était obtenue. Dès le troisième jour de la neuvaine tout alla mieux ; à la fin le danger était entièrement disparu. La convalescence se fit rapidement et l'enfant se porte beaucoup mieux qu'auparavant.

*N. B.* — *Nous aurions à insérer plusieurs autres faits concernant l'Enfant Jésus, par exemple l'installation de sa confrérie en divers endroits. Mais le divin Enfant veut, ce mois-ci, céder le pas à sa sainte Mère. Nous donnerons aux traits du Saint Scapulaire toute la place dont nous pouvons disposer.*

\* \* \*

**Traits du S. Scapulaire.** — 1. La dévotion du Scapulaire est une dévotion de cœur, une dévotion d'enfant, simple, affectueuse, franche, facile,

portant avec elle un gage particulier de constance, une dévotion qui attirera infailliblement aux fidèles l'amour de la très sainte Vierge et, par la prière de cette sainte Mère, les grâces du repentir et de la persévérance.

Prenez donc le Scapulaire, vous qui me lisez, puisqu'il ne vous oblige qu'à aimer, et persuadez aux autres de le prendre, si vous voulez savoir par expérience comment Marie sait récompenser, même ici-bas, ceux qui la font aimer des autres.

En voici un exemple entre mille.

Une jeune fille de beaucoup d'intelligence et de noble caractère, ayant de la foi mais dans une âme encore un peu mondaine, de la piété mais plus instinctive qu'éclairée, éprouvait à l'égard de la sainte Vierge ce qu'éprouvent toujours, à quelque degré, les âmes régénérées par le baptême, ce sentiment filial qui est un fruit de la grâce et qui les porte à dire à Marie: ma Mère! Cependant ce commencement de piété envers Marie n'avait été développé chez cette jeune fille ni par son éducation ni par les exemples qui l'entouraient ni par le milieu où elle vivait.

Un jour qu'elle s'approchait des Sacrements, ce qu'elle ne faisait que de loin en loin, le prêtre qui l'entendit lui demanda ce qu'elle offrait chaque jour à la sainte Vierge. Elle répondit après quelques instants de silence:

« Je ne trouve que l'*Ave Maria* de mes prières. »

« Voulez-vous faire quelque chose de plus? » reprit le prêtre.

« Oui, pourvu que ce ne soit pas trop difficile. »

« Eh! bien, prenez le Scapulaire. »

« Mais qu'est-ce que cela? »

« C'est la livrée des enfants de Marie, le souvenir qu'ils gardent de leur Mère et dont ils ne se séparent jamais, le signe de leur affection pour elle et qu'ils portent sur leur cœur, où Marie le voit, quoique le monde ne le voie pas. Porter le Scapulaire, c'est faire un acte de piété qui dure; et cependant rien de plus aisé, car il n'est pas malaisé d'aimer sa mère. »

« Donnez-moi le Scapulaire, repartit vivement la pauvre et noble enfant, et je le porterai de tout mon cœur. »

Quelques semaines après, elle revint témoigner les sentiments de la plus vive reconnaissance à celui qui l'avait engagée à offrir à la très sainte Vierge l'acte de piété qui fut pour elle le commencement d'une chaîne de grâces dont les premières avaient déjà transformé sa vie.

A quelques années de là, ce prêtre sortait de chez lui vers 9 heures du matin, un livre sous le bras, fuyant la ville et cherchant le silence des champs. A peine hors des portes il reprit la lecture de son livre, mais tous les efforts de son esprit ne purent parvenir à éloigner un simple attrait intérieur dont il ne pouvait se rendre compte. Vaincu par cet attrait il ferma son livre de prédilection et reprit le chemin de l'église où il exerçait le saint ministère. Il s'agenouilla aux pieds du Saint Sacrement. Il y

fut bien plus visité par Jésus-Christ qu'il ne le visitait lui-même. La divine visite dura longtemps et lui laissa une de ces impressions que Dieu seul peut faire, qui restent dans l'âme comme un germe de vie supérieure et qu'il suffit de se rappeler pour se réveiller en esprit et en vérité.

Revenu à lui-même, notre pauvre prêtre ne cessait de dire : « Mon Dieu, qu'avez-vous fait ? Je ne vous cherchais pas et vous êtes venu. Qu'y a-t-il eu, Seigneur, pour que cette grâce vint me visiter ? »

Le lendemain il reçut une lettre dont voici le commencement : « Hier à 9 heures, M<sup>lle</sup> a fait ses vœux. Elle me prie de vous écrire et de vous dire qu'immédiatement après son oblation elle a récité un *Ave*, de la main sur son scapulaire, disant de tout son cœur à Marie : « Demandez à Jésus-Christ de lui rendre tout le bien qu'il m'a fait. »

Le mystère de la veille était dévoilé et avec lui l'empressement de Jésus-Christ à exaucer les âmes ferventes en faveur de ceux qui font aimer sa Mère.

M<sup>lle</sup> fut de plus en plus fidèle à l'époux des Vierges et mourut encore jeune, dans les sentiments de la plus grande ferveur, après avoir offert sa vie à Dieu pour en racheter une autre.

*(Tiré de la Nouvelle Eve par le Cardinal Dechamps).*

2. *Le Scapulaire du Protestant.* — Sainte Thérèse, tant favorisée des lumières du ciel, assure qu'il ne faut jamais séparer dans les aspirations de la piété ce que Dieu a uni et que conséquemment nous devons entourer de toute notre vénération la sainte Vierge en même temps que son glorieux époux saint Joseph. « Aimer Marie et Joseph de tout son cœur, dit-elle, c'est s'assurer une double protection qui nous viendra toujours en aide. »

Le trait qu'on va lire montre comment la sainte Vierge et saint Joseph veillent sur ceux qui réclament leur secours.

Un jeune protestant anglais, devenu orphelin, embrassa la carrière militaire afin de se créer une position. Sa sœur, fervente catholique, épiait ses démarches et aurait voulu à tout prix lui faire abandonner l'erreur. Quel moyen employer ? Son frère, quoique doué d'un excellent cœur, ne se souciait guère de religion, absorbé par ses projets d'avenir.

La sœur ne se découragea pas ; elle savait que la sainte Vierge d'une part et saint Joseph d'autre part pouvaient opérer en faveur de son jeune frère un miracle de conversion. Elle lui remit d'abord un scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. « Vous allez, dit-elle, courir tous les périls de la guerre ; portez ce scapulaire sur vous, c'est un bouclier qui vous préservera des atteintes meurtrières de l'ennemi et qui vous sauvera la vie. »

Le jeune militaire, qui aimait sincèrement sa sœur, fut vivement touché en entendant ce langage si plein de conviction. « Quoique je ne sois pas

catholique, dit-il, je vais porter ce scapulaire; il ne quittera jamais ma poitrine. Lorsque je me verrai menacé de perdre la vie, je m'adresserai à la sainte Vierge, j'ai toute confiance que j'échapperai aux nombreux dangers qui vont menacer mon existence. Je sens au fond de mon âme une vive sympathie pour cette excellente pratique, vraiment appropriée à ma condition. »

La vertueuse sœur fut touchée jusqu'aux larmes en entendant ainsi parler son frère. « Il commence à aimer la sainte Vierge, se disait-elle, il porte avec un sentiment de piété le scapulaire, il sera sûrement sauvé. C'est un commencement de conversion. » Elle aurait bien voulu mettre aussi saint Joseph dans ses intérêts. Elle insinua à son frère la pensée de se faire inscrire dans la confrérie de saint Joseph. « Vous aurez part, dit-elle, à toutes les prières qui se font pour les associés; avec la protection de la sainte Vierge, vous aurez la puissante médiation de saint Joseph; vous pourrez ainsi marcher au combat sans crainte, à l'abri de cette double protection. » Le soldat fut tout heureux d'avoir ainsi des moyens de préservation qui répondaient si bien aux attraites de son âme.

Lancé dans la vie des camps, il fut mêlé aux luttes sanglantes dont l'Amérique fut le théâtre et qui coûtèrent la vie à tant d'infortunés. Fidèle aux pieuses recommandations de sa sœur, il ne cessait du fond de son cœur d'invoquer Notre-Dame du Mont Carmel dont il portait le scapulaire et saint Joseph qu'il avait choisi pour protecteur. Dans l'un des combats auxquels il prit part, leur protection fut visible. Les balles sifflaient à ses oreilles, les obus éclataient à ses pieds, tous ses compagnons d'armes tombaient à ses côtés; il resta seul debout au milieu de son bataillon. Les ennemis, voulant exterminer jusqu'au dernier soldat, ouvrirent sur lui un feu meurtrier, sans pouvoir l'atteindre. Au plus fort de la mêlée, il restait impassible au milieu d'une grêle de projectiles, priant de tout son cœur Marie et Joseph. Il ne reçut pas la moindre égratignure. C'est ainsi que ce brave militaire échappa en plusieurs circonstances à une mort certaine.

En cœur reconnaissant, il n'eut rien de plus pressé que de s'adresser à un prêtre catholique, le priant de l'instruire des vérités de la foi et de le recevoir dans le giron de l'Eglise.

3. *Le Fils du Colonel.* — « Où est mon fils, mon pauvre fils?... » Tels sont les cris qui s'échappaient du cœur d'un pieux colonel, à l'issue d'un combat acharné, lors de la guerre franco-allemande, en l'année 1870. En vain visita-t-il toutes les ambulances, parcourut-il le champ de bataille: peine perdue, pas d'enfant. Enfin un soldat, mieux renseigné que les autres, conduisit ce père éploré au bord d'une large fosse contenant deux cents cadavres. « Je ne puis pas, dit-il, vous cacher la vérité: votre fils a succombé au plus fort de la lutte, à la tête de tous ces braves; il est



« mort d'une manière glorieuse; nous avons déposé son corps, le premier  
« entre tous, au fond de cette fosse. »

A ce récit, le colonel ne put contenir ses sanglots; poussé par une  
impulsion irrésistible, il s'écria qu'il voulait voir une dernière fois le corps  
de son enfant. On lui représenta la difficulté inhérente à l'accomplissement  
de son désir; il fallait enlever, un à un, deux cents cadavres. « N'importe,  
disait-il, coûte que coûte, je veux voir mon fils. »

Il fallut bien se rendre au désir de ce père, abîmé dans la plus pro-  
fonde douleur.

Après bien du travail, il lui fut donné de presser contre son cœur le  
corps de son fils bien-aimé; la vue du *scapulaire de Notre-Dame du  
Mont-Carmel*, qui couvrait sa poitrine, soulagea son âme. « Je suis con-  
solé, s'écriait-il, car mon fils a marché au combat, portant les livrées des  
enfants de la sainte Vierge. »

La première émotion passée, il remarqua, non sans étonnement, que le  
corps avait conservé toute sa souplesse et ne portait aucune trace de  
blessure; même un léger souffle de vie semblait animer sa physionomie.  
« Notre-Dame du Mont-Carmel dont mon fils portait le scapulaire aurait  
« elle conservé cette existence qui m'est si chère? » s'écria-t-il.

On manda en toute hâte un homme de l'art. « Vraiment, dit-il, votre  
« fils n'est pas mort, il est seulement atteint d'un sommeil léthargique. »

Bien vite, on l'entoura de tous les soins que réclamait son état; la vie  
reparut, ranima tous les membres; le fils fut sauvé et rendu à une santé  
parfaite.

Le père, ravi de bonheur, ne savait comment exprimer sa reconnaissance  
à Notre-Dame du Mont-Carmel. « C'est bien vous, ô bonne et tendre Mère,  
« s'écriait-il, qui m'avez inspiré ce désir irrésistible de revoir une dernière  
« fois mon enfant. Au moment où je pensais lui adresser un dernier adieu,  
« vous me le rendez plein de vie; soyez mille et mille fois bénie, ô Mère  
« de bonté et de miséricorde! C'est votre scapulaire qui a sauvé mon fils. »

. . .

**Échos de Partout.** — *Jérusalem.* — Du Carmel, appelé Carmel du Pa-  
ter, au Mont des Oliviers, nous recevons la communication suivante à  
l'occasion du Congrès Eucharistique.

C'était la veille de l'Ascension. La nuit était belle; une nuit de printemps,  
de celles qui mettent des perles dans les roses. Un murmure discret de voix  
humaines annonçait la présence des pèlerins sur la S<sup>te</sup> Montagne des Oli-  
viers. L'Eglise du Pater était parée comme une épouse qui attend l'époux.  
Du haut de la voûte, et faisant rêver des ailes d'anges qui entourent le S.  
Tabernacle, les banderolles étoilées de gaze multicolore descendaient pour

se rattacher sous des cartouches surmontés d'oriflammes et ornés de médaillons dont les emblèmes chantaient la gloire de l'Eucharistie. C'est qu'à la prière des Religieuses Carmélites, les pèlerins du Congrès Eucharistique avaient consenti à venir ouvrir dans leur église l'adoration du S<sup>t</sup> Sacrement qui devait se continuer nuit et jour, de sanctuaire en sanctuaire, pendant leur séjour dans la ville sainte. Le chant monastique des filles de S<sup>te</sup> Thérèse venait de s'éteindre sous les voûtes du cloître. Onze heures sonnaient à l'horloge de la Custodie de Terre-Sainte lorsque les pèlerins eucharistiques, nombreux et recueillis, pénétrèrent dans l'église du Pater. Au chant de *l'Ave Verum*, Jésus-hostie fut placé sur son trône de gloire qui dominait un massif de verdure et de fleurs, et l'adoration nocturne commença. Le chant du *Magnificat*, du *Parce Domine*, de l'acclamation trois fois répétée: *Adoremus in æternum Sanctissimum Sacramentum*, alternait avec l'adoration silencieuse et les courtes et touchantes allocutions d'un Père du Saint Sacrement qui guidait l'exercice et dont la parole ardente et pleine d'onction enlevait les cœurs. Il commenta ainsi le *Magnificat*, la demande du Pater: *Panem nostrum quotidianum* etc., invita à l'adoration, à l'amour, à l'action de grâce, à la réparation envers Jésus-hostie, rappela le mystère de la fête du lendemain; enfin après avoir commenté le Pater tout entier il invita les pèlerins à le chanter sur cette montagne bénie où le divin Maître l'avait enseigné et où ils étaient probablement les premiers à le chanter à pareille heure. Dire ce que fut ce chant du Pater, tel que le prêtre le chante à la messe, enlevé par toute une église! Il faut l'avoir entendu, et encore!... Ces impressions-là ne se rendent pas.

A minuit Monsieur l'Abbé Redant, Vicaire-Général d'Avignon, monta à l'autel pour célébrer le S<sup>t</sup> Sacrifice et les messes commencèrent aux trois autels de l'église pour ne finir qu'à neuf heures. Depuis l'exposition du S<sup>t</sup> Sacrement, un groupe de prêtres en surplis était en adoration dans le sanctuaire. Il y demeura pendant les premières heures, les uns remplaçant les autres, avant ou après la S<sup>te</sup> Messe. Quelle nuit pour les Carmélites du Pater que cette nuit d'exposition! Je ne sais si jamais, même dans leurs grandes solennités, Jésus avait été adoré dans leur église par des cœurs plus fervents; mais toutes les sœurs n'avaient qu'un mot pour qualifier cette belle nuit: « C'est une nuit céleste. »

Vers six heures et demie du matin, après la messe de communion des Carmélites, tous ces fervents chrétiens furent réunis pour la Messe du Pèlerinage où la plupart des dames communièrent, les hommes l'ayant déjà fait aux messes de la nuit. Ce ne fut point une grand messe, mais on y chanta d'abord en l'honneur de la fête du jour le cantique bien connu: *Sainte Cité*, puis le Credo; à la communion, encore un cantique de mission: *Le voici l'Agneau si doux*; enfin au Pater, le prêtre ayant chanté la courte oraison qui le précède, tous les assistants le chantèrent tous à l'unisson

comme la nuit précédente. Après l'Evangile un sermon sur le Ciel vint élever les cœurs à la suite de Jésus et leur faire oublier un instant ce misérable monde pour ne plus penser qu'aux joies de la Patrie.

Après la Messe les pèlerins, sauf un petit groupe qui dut rester devant le St Sacrement, se dispersèrent pour aller à Béthanie et ailleurs, tandis que derrière leurs grilles les filles de Ste Thérèse bénissaient le Seigneur et tressaillaient de joie en le voyant ainsi aimé et glorifié. Sur le soir une partie des pèlerins revinrent pour la bénédiction du St Sacrement, après laquelle ils entonnèrent un cantique à l'Eucharistie; les dames chantant les couplets et les hommes reprenant en chœur le refrain. Puis Jésus rentra dans le tabernacle pour y demeurer le compagnon d'exil des heureuses Carmélites dont les cœurs chantaient un *Laudate* d'action de grâce et continuaient et continueront à prier le Seigneur en union avec le pèlerinage eucharistique pour la patrie absente et pour l'Eglise et son triomphe en Orient.

*Outre les détails qui précèdent, voici encore le récit de la visite faite par Son Eminence le Cardinal Langénieux au même Carmel, quelques jours plus tard:*

Le vendredi dans l'octave de la Pentecôte, vers sept heures du matin, les deux cloches du Carmel du Pater sonnaient à toute volée. Le Cardinal Légat gravissait les pentes du Mont des Oliviers et venait célébrer la Ste Messe dans l'église du Pater. Grande était la joie dans la communauté des Carmélites d'assister à la messe d'un Légat du St Père et de recevoir de sa main la Ste Communion. Après le St Sacrifice Notre Révérende Mère invita Son Eminence à entrer dans la clôture. « C'est mon droit » dit gracieusement le cardinal, et il accepta l'invitation. Quelques minutes après la porte de clôture, devant laquelle la communauté stationnait en manteaux et grands voiles, s'ouvrit et son Eminence, après avoir donné l'eau bénite, franchit la clôture, accompagnée de son secrétaire et d'un Missionnaire d'Alger qui avait bien voulu nous remplacer au dehors pour recevoir le cardinal. La communauté entonna le répons *Cives Apostolorum* et, précédant le prélat, se dirigea processionnellement vers le chœur au milieu duquel un prie-Dieu était placé. Le Cardinal, avec cette piété respectueuse qui témoigne de la vivacité de sa foi, adora le Dieu de l'Eucharistie qu'il était venu glorifier en Orient et qu'il y glorifiait en effet par la charité apostolique qui brille en sa personne. Du chœur nous accompagnâmes Son Eminence à la salle de communauté où le Cardinal, avec une aménité toute paternelle, nous parla du St Père, du congrès eucharistique et des espérances qu'il donnait pour l'avenir, de la grandeur de notre vocation pour laquelle il paraît avoir une estime particulière, de nos sœurs de Reims et de mille autres choses touchant la gloire de Dieu. Au moment où son Eminence se disposait à nous quitter, notre Révérende Mère lui demanda de bénir le dortoir, le Cardinal y con-

sentit et nous montâmes au premier étage, mais une fois là, encouragée par la bienveillante complaisance de Monseigneur Langénieux, chacune réclama de Son Éminence, qui pour la bibliothèque, qui pour son ermitage, qui pour le chapitre ou l'infirmerie, une bénédiction que sa charité ne lui permettait pas de nous refuser. Cependant le temps courait. Nous aurions volontiers écouté plus longtemps les paroles d'édification que Monseigneur, avec cette science des saints qui savent tout spiritualiser et que tout ramène à Dieu, nous adressait à chaque instant à propos des choses en apparence les plus simples, mais le Cardinal n'avait pas que les Carmélites à visiter; aussi, tout en souriant à nos importunités, il reprit le chemin de la porte de clôture. Là, après quelques mots d'adieu que nous n'oublierons pas, Son Eminence donna à la communauté agenouillée la bénédiction papale. Alors toutes, nous voulûmes baiser encore une fois l'anneau du Cardinal qui, tout pressé qu'il était de partir, ne sut pas nous résister, et la porte de clôture s'ouvrit pour lui livrer passage tandis que nos cœurs chantaient au Seigneur un Te Deum d'action de grâce pour cette inoubliable matinée. Il y avait deux heures que la communauté des Carmélites jouissait de la présence du Cardinal Légat, du représentant du chef de cette Eglise de Jésus-Christ dont notre séraphique Mère disait à sa dernière heure. „ Entin je suis fille de l'Eglise ! ”

*Rodez. (France). — Les Carmélites de cette ville ont échangé leur maison provisoire, où elles étaient installées tant bien que mal depuis bien des années, contre un couvent commode, pourvu d'une belle chapelle. La Semaine Religieuse du diocèse rend compte de la bénédiction de cette chapelle dans les termes suivants : Elle a été pleine d'un suave parfum, cette belle fête, célébrée mercredi au Carmel de Rodez, et qui était le glorieux couronnement de la reconstruction du monastère, reconstruction rigoureusement faite selon toutes les prescriptions de la grande réformatrice des Carmélites. La chapelle ne le cède en rien en perfection aux autres parties du bâtiment. Une grande verrière jette dans la nef les rayons du soleil de midi et en fait agréablement apprécier les proportions, les nervures des voûtes, l'autel dressé dans le chœur où l'on arrive par un double escalier à deux mètres du pavé. Cet autel a pour fond une riche peinture murale aux couleurs vives et vigoureusement frappées. Il est en pierre de Poitiers, finement sculpté, orné de colonnettes de marbre, couvert de mosaïques étincelantes; il produit un effet gracieux et grave en même temps. Un chemin de croix sur émail est suspendu au mur sans le charger. Une belle peinture, représentant St<sup>e</sup> Thérèse en pied, paraît être l'œuvre d'un habile artiste. Les traits rendent toute la piété de la sainte et la force vigoureuse de la réformatrice. Tel est ce gracieux monument. Mgr. l'évêque (1) l'a béni en la fête de St Ignace mar-*

---

1. Mgr Bourret, maintenant Cardinal.



tyr et en a consacré l'autel. En quelques paroles éloquentes, Mgr. l'évêque a expliqué le sens de la cérémonie et offert de chaleureuses actions de grâces aux généreux bienfaiteurs de cette grande œuvre. C'est pour eux qu'a été offert le St Sacrifice. C'est aussi pour eux que les pieuses filles de St<sup>e</sup> Thérèse ont fait leur communion première dans ce sanctuaire.

**Nécrologie. — 1.** — Le 23 février de la présente année mourut au couvent des Carmes déchaussés de Ferrare, (Italie), le Rév. Père Philippe de St Bernard. Il était né à Castellazzo (Bormida) le 6 février 1819. Il entra au Carmel de St-Jérôme, de Ferrare, le 10 avril 1834; le 20 avril de l'année suivante, il émit ses vœux solennels. Pendant sa longue carrière religieuse on vit briller en lui un grand amour pour sa sainte vocation et son Ordre; avec un zèle infatigable, il recherchait et conservait tous les anciens souvenirs de cette vénérable et antique religion.

Lorsque les événements politiques amenèrent la suppression des congrégations religieuses et qu'on lui parla de quitter son habit, il répondit résolument « qu'il se laisserait plutôt couper la tête que d'ôter le capuchon. » Il demanda et obtint de ses supérieurs de se rendre au Mont-Carmel, mais sa santé l'obligea de revenir en Italie. Toujours et partout, il s'étudiait avec un soin minutieux à se rendre parfait observateur des moindres prescriptions de la sainte règle et des cérémonies de l'Eglise.

Propager la dévotion envers la Reine du Carmel et son chaste Epoux, le glorieux saint Joseph, faire connaître et aimer les saints qui ont illustré l'Ordre de la Vierge, procurer par toutes les voies possibles le soulagement des âmes du purgatoire, c'était la préoccupation incessante de ce fervent religieux et l'objet de son zèle. Peu de jours avant sa mort, accablé sous le poids de ses souffrances, il ne cessait de se recommander à saint Joseph, et le suppliait de l'assister au moment suprême. Tenant en mains son crucifix, il fit une dernière fois l'acte le plus complet d'abandon au bon plaisir de Dieu, accepta la mort, telle que Dieu l'avait décrétée, et offrit son sacrifice en faveur des âmes du Purgatoire.

Fortifié par le Viatique, entouré de la Communauté priant pour lui, il rendit doucement son dernier soupir, étant âgé de 74 ans, et ayant près de 58 ans de profession religieuse. Aux fêtes de Noël de l'année dernière, il avait célébré le cinquantième anniversaire de son sacerdoce.

**2.** — On nous annonce de l'Inde la mort du T. R. P. Philippe de St Joseph, Vicaire-Provincial des Missionnaires Carmes déch. au Malabar. Depuis près de quarante ans, il menait là-bas une vie vraiment apostolique. Il naquit à Gênes, en 1825, et s'appelait dans le monde Pierre Thomas Solari. Il fit sa première éducation chez les Jésuites de sa ville natale. En 1844, il sollicita l'habit du Carmel dans la province des Carmes déch.

de Gênes et prononça ses vœux solennels le 23 juillet 1845. Sa grande intelligence, son assiduité et son application au travail le firent distinguer durant les études théologiques, et on lui commanda d'occuper la chaire de théologie au Séminaire de Saint-Pancrace à Rome. Feu Monseigneur Marcellin de S<sup>te</sup> Thérèse était un de ses élèves. Ce brillant début lui promettait les honneurs et les plus hautes dignités. Mais le jeune religieux n'aspirait qu'à une vie humble et mortifiée, c'est pourquoi il demanda avec instances et obtint de ses supérieurs la permission de se rendre à nos Missions du Malabar, et le jeune Père Marcellin de S<sup>te</sup> Thérèse, son élève, fut autorisé à l'y accompagner. Avant de quitter la ville éternelle, les deux Missionnaires se rendirent chez Sa Sainteté Pie IX, pour la Bénédiction Apostolique. Le Pasteur universel reçut les jeunes apôtres avec beaucoup de joie et d'affection, et, après leur avoir donné plusieurs bons avis, conclut par ces mots : « Mes chers fils, vous allez vous rendre dans une terre bien stérile ; si vous n'emportez pas avec vous le véritable esprit des hommes apostoliques, vous n'allez pas le trouver là-bas ! » Ces paroles pénétrèrent comme une flèche dans le cœur du P. Philippe. Enflammé de zèle et de charité divine, rempli de la soif du salut des âmes, il quitta Rome vers la fin de 1853, et aborda au Malabar avec le P. Marcellin, le 5 février 1854. Il serait trop long d'énumérer tous les travaux de sa longue carrière. Energique soutien et sage conseiller de feu Monseigneur Bernardin de S<sup>te</sup> Thérèse dans la réforme du clergé indigène, il fut Vicaire-Général de deux archevêques pendant plus de trente ans. Il gouverna la Mission de Vérapoly, comme Provicairé apostolique avec beaucoup de prudence et d'énergie. Dans tous les autres emplois, qui lui furent confiés, Recteur du Séminaire, Supérieur des Tertiaires, Vicaire Provincial des Missionnaires du Carmel, il se distingua toujours par une habileté et un tact extraordinaires. Son assiduité au confessionnal lui mérita le nom de S<sup>t</sup> Alphonse le second. C'est à lui que les écoles paroissiales de garçons et de filles, dans toute l'étendue de notre vaste mission, doivent leur existence. Malgré ses nombreuses occupations, il trouva le temps de surveiller et de diriger les travaux de construction des immenses couvents de Magnamey, Coonemao et Vérapoly, ainsi que du Séminaire de Puttenpali.

Son esprit d'abnégation et son renoncement à lui-même étaient extraordinaires. Le monde n'était rien pour lui. La pauvreté religieuse, l'humilité et le détachement de tout ce qui n'était pas Dieu furent ses vertus caractéristiques. Quand il recevait des lettres de ses parents ou de sa famille, ordinairement il en remettait la lecture ; souvent il laissait ces lettres sur sa table sans les ouvrir et les livrait ensuite aux flammes.

Il possédait une connaissance approfondie de la théologie dogmatique et morale, et il composa en malayolim un livre de théologie morale, qui fut augmenté ensuite et forme aujourd'hui un ouvrage en deux volumes à l'usage du clergé indigène.

Son zèle pour la conversion des infidèles était admirable, les âmes introduites par lui au bercail de l'Eglise sont innombrables. Il était curieux de voir le majestueux Père Philippe, car il était de haute stature et fortement bâti, ramper sur le sol pour entrer dans les huttes si basses des pauvres Indiens, et leur administrer les sacrements soit accroupi soit à genoux. Il était très dévot au très saint Sacrement et passait souvent des heures en sa présence, immobile comme une statue. Il réunissait en lui-même le double esprit du vrai Carme, fils de S<sup>te</sup> Thérèse : la contemplation et l'action. Il était un moine ascète et en même temps un apôtre zélé (1).

Le 29 avril dernier, le P. Candide, Vicaire Général de Vérapoly, fut appelé en hâte près du P. Philippe, infirme depuis une année et dont l'état devenait alarmant. On administra sans retard au malade les derniers Sacrements. Le lendemain soir presque tous les Carmes Déch. du Malabar Central, répondant à l'appel qui leur avait été adressé, se trouvèrent présents autour du lit du mourant. Ils récitèrent ensemble les prières prescrites et l'assistèrent toute la nuit jusqu'au moment où, le sourire sur les lèvres, il rendit sa belle âme entre les mains de son Créateur, vers 3 h. du matin, le 1<sup>er</sup> mai, jour de la fête de son s<sup>t</sup> patron. Il fut exposé avec l'habit du Carmel dans la principale salle de la Résidence de Vérapoly. La triste nouvelle frappa de douleur tous les chrétiens : ils accoururent en foule, si bien qu'aux funérailles, présidées par Mgr. Léonard de S. Louis, archevêque de Vérapoly, il y eut un concours immense.



## Calendrier-Éphémérides



**1. Samedi.** — Octave de S<sup>t</sup> Jean-Baptiste. — En Belgique et en France  
*jeûne de l'église.*

1667. Mort, à Anvers, du R. P. Augustin de S<sup>t</sup> Joseph. — Augustin de S<sup>t</sup> Joseph fut le premier Belge qui embrassa la Réforme du Carmel. Il s'appelait dans le siècle Augustin Batzon et était né à Bruxelles. Durant les cinquante-six années qu'il passa en religion, il fut un modèle constant des plus belles vertus et un parfait imitateur de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse

---

1. Ces détails et ceux qui suivent sont empruntés à une lettre du R. P. Candide du S. Cœur de Marie, C. D., Vicaire Général de Vérapoly, au R. P. Alphonse à Ypres.

et de N. P. S<sup>t</sup> Jean de la Croix, pour lesquels il avait une grande dévotion. Afin de mieux observer le silence, il portait habituellement de petits cailloux dans la bouche; son oraison était continuelle et ses pénitences très rudes. Il poussa la modestie jusqu'à rester trente ans sans regarder personne au visage. Ce fut à Anvers qu'il prit son vol vers le beau ciel, le 1<sup>er</sup> juillet 1667; il était âgé de soixante-seize ans.

(*Nécrologe d'Anvers*).

2. 6<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte. — VISITATION DE LA T. S<sup>te</sup> VIERGE MARIE. 2<sup>e</sup> classe avec Octave. — Indulgence plénière.
3. Lundi. — LE TRÈS PRÉCIEUX SANG DE N. S. J.-C. 2<sup>e</sup> classe. — Fête transférée du 2.
4. Mardi. — 6<sup>me</sup> jour dans l'Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul, semi-double.
5. Mercredi. — SS. Cyrille et Méthode, Evêques, Confesseurs, double. († 9<sup>e</sup> siècle).
6. Jeudi. — Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul, double.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. D. du Mont-Carmel.

#### INDULGENCES:

PARTIELLE de 7 ans et de 7 quarantaines chaque fois qu'on assiste aux exercices publics de la neuvaine préparatoire.

PLÉNIÈRE une fois pendant la neuvaine aux conditions ordinaires pour ceux qui y auront assisté au moins cinq fois.

Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. (Léon XIII, 4 Sept. 1883).

1710. — Bruxelles. — Mort du Frère Ambroise de S<sup>te</sup> Catherine, dans le monde Henri Bourgeois, de Bruxelles. Il s'acquitta avec soin de son office de quêteur du couvent. Il mourut âgé de 54 ans et 30 de religion.

7. Vendredi. — 6<sup>me</sup> jour dans l'Octave de la Visitation.  
*Premier vendredi, consacré au Sacré-Cœur de Jésus.*
8. Samedi. — S<sup>te</sup> Elisabeth, Reine, semi-double. († 1336).
9. 7<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte. — Octave de la Visitation, double.  
1705. Mort, à Lille, du R. P. Aubert de S<sup>te</sup> Marie. Après d'excellentes études il se sentit appelé à la vie religieuse. Tandis qu'il délibérait sur le choix à faire, la modestie extraordinaire qu'il remarqua en deux de nos frères, qui assistaient le prêtre dans notre église de Douai, le toucha si fort qu'il conçut dès lors le dessein d'entrer dans notre Ordre. — Successivement Sous-Maitre des novices à Namur, puis Maitre des profès à Liège et enfin Maitre des Novices, il mérita le surnom de *Père Maitre par excellence*. Après son bienheureux décès (à l'âge de 72 ans) il apparut tout rayonnant de gloire à plusieurs saintes âmes. On lui attribue quelques prodiges opérés de son vivant et après sa mort.
10. Lundi. — Les SS. VII Frères Martyrs. († 164).
11. Mardi. — B. Jeanne Scopelli, Vierge de l'Ordre, double. († 1491).
12. Mercredi. — S<sup>t</sup> Jean Gualbert, Abbé, double. († 1073).
13. Jeudi. — Translation de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse, double-majeur.
14. Vendredi. — S. Bonaventure, Evêque, Confesseur, et Docteur. († 1274).
15. Samedi. — Vigile de N. D. du Mont-Carmel. — S<sup>t</sup> Henri, Roi, Confesseur, semi-double. († 1024).
16. Dimanche. — COMMEMORATION DE LA T. S<sup>te</sup> VIERGE, PATRONNE



ET TITULAIRE DE TOUT L'ORDRE DU CARMEL. 1<sup>re</sup> classe avec octave privilégiée. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie Thérésienne. — INDULGENCE DITE DE LA PORTIONCULE, A GAGNER DES LES PREMIERES VÊPRES JUSQU'AU COUCHER DU SOLEIL DU JOUR DE LA FÊTE. (Léon XIII, 16 Mai 1892).

17. **Lundi.** — 2<sup>e</sup> jour dans l'Octave.
18. **Mardi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'Octave.
19. **Mercredi.** — 4<sup>e</sup> jour dans l'Octave.
20. **Jeudi.** — S<sup>t</sup> ELIE, FONDATEUR DE L'ORDRE DE N. D. DU MONT-CARMEL. 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.
21. **Vendredi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave.
22. **Samedi.** — 7<sup>e</sup> jour dans l'Octave.
23. **9<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Octave de N. D. du Mont-Carmel, double.  
1775. Mort, à Louvain (S<sup>t</sup> Albert), du F. Ange de la Croix (59-29), dans le monde Joseph Van Garsen, de la paroisse de Saint-Amand. Il était employé au vestiaire. Il mourut d'apoplexie.
24. **Lundi.** — S. Camille de Lellis, Confesseur, double. († 1614).
25. **Mardi.** — S. JACQUES, Apôtre, 2<sup>e</sup> classe. († 43).  
1707. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du R. P. Bonaventure de S. Laurent. Quand il fut appelé de cet exil à la patrie céleste, il avait 59 ans d'âge, 35 de profession et 32 de sacerdoce. Il s'appelait dans le siècle Laurent Sébastien Van Beylen, et était né à Gheel, au diocèse de Malines, de Thomas Van Beylen et Anne Ooms.
26. **Mercredi.** — S<sup>te</sup> ANNE, MÈRE DE LA T. S<sup>te</sup> VIERGE MARIE. — 2<sup>e</sup> classe. Indulgence plénière.
27. **Jeudi.** — Octave du S<sup>t</sup> Prophète Elie, double.
28. **Vendredi.** — S<sup>t</sup> Nazaire et ses compagnons, Martyrs, semi-double. († 68).
29. **Samedi.** — S<sup>te</sup> Marthe, Vierge, semi-double. (1<sup>er</sup> siècle).
30. **10<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S<sup>t</sup> Vincent de Paul, Confesseur, double. († 1660).
31. **Lundi.** — S<sup>t</sup> Ignace de Loyola, Confesseur, double. († 1556).

## Petites Fleurs du Carmel

**Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine  
du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.**

(suite, voir page 76).

*Chapitre troisième. — Eclat de Marie.*



La beauté et la grâce manifestent leur force par l'éclatante lumière dont elles rayonnent et que l'on ne peut voir sans l'admirer. La lumière, d'après saint Jean Damascène, c'est la gloire et l'ornement des créatures visibles,

parce que c'est le moyen par où brille leur beauté. Les corps, devenus immortels dans l'état de la gloire céleste, seront, nous le savons par l'Écriture Sainte et l'interprétation commune des saints Pères, plus brillants que le soleil lui-même. Cette lumière aura le privilège de ne point éblouir; mais sa douce influence produira une jouissance fort agréable. Si donc saint Paul a pu dire, au nom de tous les justes, que Jésus-Christ *« réformera la grossièreté de notre corps et le rendra conforme à la gloire de son propre corps »* (1), de quel éclat le Fils de Marie n'aura-t-il pas inondé la Reine du Ciel, sa propre mère? Combien profondément cette royale beauté, couronnée d'éblouissante splendeur, pénétrera dans l'âme des spectateurs émerveillés! La cité céleste ressemble à un corps ravissant: les membres en sont harmonieusement combinés; le chef, par la beauté, par l'autorité, la dignité, en est le Christ même, tandis que Marie en est le cou, blanc et pur comme l'ivoire. Ce cou mystique, recevant de si près la lumière du chef, resplendira d'un éclat sans tache dont la contemplation embrasera toute la Jérusalem bienheureuse d'un immense amour. Pour nous, exilés sur la terre, nous nous représentons la Reine du ciel comme couronnée d'étoiles, revêtue du soleil, les pieds posés sur le disque de la lune comme sur une brillante chaussure. Mais combien cette image est grossière, comparée à la lumière de la céleste gloire!

#### *Chapitre quatrième. — Pureté de Marie.*

La pureté attire l'amour. Ce qui est pur plaît par là même: tels un miroir pur, un air pur, un ciel pur. Combien donc plaira la Reine du ciel, puisqu'elle brille d'une pureté si haute qu'au dessous de Dieu on n'en peut concevoir de plus grande. Quant au corps en effet, sa virginité surpasse inmensément l'éclatante innocence des autres vierges, elle qui mérita de concevoir et d'enfanter l'innocence même, le Verbe éternel. Quant à l'âme, sa pureté fut si parfaite qu'elle approcha, pour ainsi dire, de la pureté même de Dieu: cela convenait à Celle qui conçut le Verbe de Dieu plus encore dans son âme que dans son corps et qui ne fut jamais assombrie par le nuage d'aucune faute. Une pureté si achevée, jointe à une telle beauté, ne pénétrera-t-elle pas les cœurs de ceux qui en seront les témoins? N'y éveillera-t-elle pas des mouvements bien purs de douce affection? De très graves théologiens, comme *st* Thomas, *st* Ambroise et d'autres, enseignent que, dès sa vie mortelle, la sainte Vierge était d'une beauté si pure que son aspect éveillait la chasteté dans les cœurs et y éteignait les mouvements de la concupiscence: effet vraiment admirable de sa virginalité innocence. Quelle influence n'aura-t-elle donc point, maintenant qu'elle réside près de la source de toute pureté? Quelles chastes délices s'écouleront de la Reine du ciel dans les âmes qui la contempleront? Ce sera comme un fleuve d'amour se répandant d'un vaste réservoir par une multitude de canaux: chacun en recevra selon sa capacité. Oh! bienheureux les élus qui, voyant enfin le visage si désiré de leur Reine, en retireront une jouissance très pure, dont ils n'auront pas à craindre d'être jamais frustrés!

(A suivre).

## Différents actes de la charité envers Dieu

(fin, voir page 77 et suiv.)



Si par la pratique des vertus nous devons imiter Dieu, nos vertus sont donc des copies de certaines perfections ou vertus divines qui doivent être prises pour modèles.

Des païens eux-mêmes l'avaient si bien compris que l'Ange de l'école ne fait pas difficulté de les suivre; au point que son grand traité des vertus cardinales, dans la somme théologique, n'est en quelque sorte que le résumé et l'explication des ouvrages anciens sur la matière, des traités d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque et des autres. S. Augustin avait dit précédemment que, tout en agissant ordinairement par vanité, il y eut des philosophes qui discutèrent très subtilement sur les vertus et les vices, en les définissant, en les divisant, en les comparant, en les analysant. Les douze principales vertus morales, énumérées par le Stagyrte, la force, la tempérance, la libéralité, la magnificence, la magnanimité, la philotimie, la douceur, l'affabilité, la véracité, l'eutrapélie, la justice envers soi-même et la justice envers le prochain, (sans compter la prudence, qui est à proprement parler une vertu intellectuelle et non une vertu morale), se rapportent aux quatre vertus cardinales.

Celles-ci ont quatre degrés différents, que les païens eux-mêmes ont découverts. Macrobe surtout, (dans son premier livre sur le Songe de Scipion), les indique en ces termes: « Plotin, dit-il, qui est avec Platon le prince des philosophes, a reconnu quatre espèces des vertus quadruples (nous les appelons cardinales). Les vertus de la première espèce s'appellent *politiques* (ou sociales); celles de la 2<sup>de</sup> espèce, *purifiantes*; celles de la 3<sup>e</sup> appartiennent aux âmes déjà purifiées; enfin, celles de la 4<sup>e</sup> espèce sont *exemplaires* (modèles ou prototypes) (1). »

---

1. S. Thomas. Summa theol: p. Ia II<sup>ae</sup>, q. LX, a. 5, c.

Commençons par ces dernières. Il y a en Dieu le modèle de toutes les vertus, comme de toutes choses. Sans doute ces vertus n'ont pas en Dieu, ni même dans les élus, des actes identiques à ceux d'ici-bas; toutefois d'une certaine façon l'intelligence divine peut être appelée prudence; la tempérance sera la pureté d'intention par laquelle Dieu n'a que lui-même en vue dans tout ce qu'il fait; sa force est la perfection par laquelle il demeure éternellement le même sans aucune modification; sa justice consiste à suivre dans ses œuvres la loi éternelle. Telle est l'explication de Plotin. Par ces vertus Dieu est notre modèle. « L'âme a besoin, dit S. Augustin, pour acquérir les vertus, d'imiter un modèle, lequel n'est autre que Dieu; en l'imitant l'on vit bien; en l'atteignant, on vit non seulement bien, mais encore bienheureux (1). » Au-dessus des vertus politiques, qui conviennent à l'homme en tant qu'il fait partie de la société humaine, et qui le régulent dans la conduite de la vie, il doit ainsi y avoir des vertus qui le dirigent vers les choses divines, autant qu'il est possible. Elles sont de deux sortes: les unes, appelées *purifiantes*, appartiennent aux personnes qui commencent à s'élever au-dessus de la terre et qui tendent à ressembler à Dieu; les autres sont propres aux âmes déjà *purifiées*, qui atteignent la ressemblance divine (2).

La vertu produit donc en nous la ressemblance de Dieu.

Nous ne reviendrons pas sur ce sujet, traité précédemment dans cette Revue (3). Il ne nous reste donc plus qu'à conclure par la parole de S. Jean l'évangéliste: « Puisque vous savez toutes ces choses, vous serez heureux si vous les exécutez (4). »

1. Oportet ut mens aliquid sequatur ad hoc quod possit ei virtus innasci. Hoc autem Deus est; quem si sequimur, bene; si autem assequimur, non tantum bene sed et beate vivimus. (Aug. De mor. Eccl. CVI. § 9).

2. Voir toute cette doctrine, ainsi que les actes propres à ces divers degrés, dans S. Thomas, p. 1<sup>a</sup> 11<sup>æ</sup> q. LXI, a. 5, o. Elle est aussi parfaitement expliquée par Massoulié, dans ses savantes *Méditations de S. Thomas*: deuxième partie. §§ 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8 et 9.

3. V. *Chroniques du Carmel*, livraisons de février et juin 1892, c-à-d. 3<sup>e</sup> année de la revue, p. 329 et 4<sup>e</sup> année p. 41.

4. Si hæc scitis, beati eritis, si feceritis ea. (Joan. XIII, 17).



Vous connaissez en quoi consiste la charité théologique et ce qui, quoique bon et excellent, n'atteint pas sa sublimité; vous en connaissez les actes et les qualités; vous en avez compris le but et l'efficacité; vous en avez entrevu la dignité et la récompense éternelle. Il n'y a plus pour vous qu'à marcher, qu'à courir dans cette voie; or le moyen, l'unique moyen, vous est fourni par S. François de Sales, l'apôtre de l'amour de Dieu. « Je ne connais pas, dit-il, de plus grande finesse dans l'amour, que d'aimer. » Comme on devient habile dans chaque art en exerçant et savant dans chaque science en s'y appliquant, ainsi on progresse rapidement dans la charité, si l'on en exerce les actes. Pour apprendre à aimer Dieu, il faut lui dire souvent qu'on l'aime; qu'on veut l'aimer, non-seulement souverainement, mais intensivement, mais exclusivement; à l'exemple du même S. François, qui disait: « Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une seule fibre qui ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais aussitôt »; et encore selon la recommandation de S. Augustin: « Celui-là, Seigneur, vous aime trop peu, qui aime avec vous une créature qu'il n'aime pas pour vous (1). »

En multipliant et en variant à l'infini les divers actes d'amour de Dieu, lesquels se prêtent un mutuel appui, l'on peut, comme les Saints, devenir tout embrasé de l'amour divin. Heureuses flammes qui croissent jusqu'à la vie éternelle. Alors l'âme, plongée et fondue dans le brasier du ciel, s'unira à son Seigneur, jusqu'à ne plus former en quelque sorte avec Lui qu'un seul et même esprit (2).

P. JEAN-AIMÉ.




---

1. *Minus quippe te amat, qui tecum aliquid aliud amat quod propter te non amat.*

2. *Qui adhæret Deo unus spiritus est.* (1 Cor. VI, 17).

---

# Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite, voir pages 79 et suiv.)

---

## CHAPITRE VII (suite).

---

Les théologiens qui ont traité spécialement des questions concernant la très sainte Vierge se sont donc appuyés uniquement sur les témoignages des Pères et des Docteurs de l'Église pour avancer, comme une vérité catholique très certaine, que toutes les grâces qui contribuent de près ou de loin à la sanctification et au salut des âmes ne nous viennent de Dieu que par la main de Marie, c'est-à-dire que nous n'en recevons aucune absolument que nous ne devions en réalité à sa prière et qui ne nous soit accordée principalement en considération de ses mérites.

Nous avons dit à dessein « toutes les grâces qui contribuent *de près ou de loin* à la sanctification et au salut des âmes. » Il n'y a pas, en effet, jusqu'à la grâce même des sacrements, remarquent encore ces théologiens, dont nous ne soyons réellement redevables, d'une certaine manière, à la très sainte Vierge. Sans doute, les sacrements tirent toute leur efficacité des seuls mérites de J.-C., et c'est encore de ce divin Sauveur tout seul qu'ils tiennent cette miraculeuse vertu de pouvoir produire infailliblement par eux-mêmes et indépendamment de toute autre cause la grâce et la justice dans tous ceux qui apportent à leur réception un cœur bien préparé. Néanmoins nous ne laissons pas de dire, avec vérité, que nous sommes réellement redevables en quelque sorte à Marie de la grâce même des sacrements, parce qu'il est bien certain que ce n'est que par Elle, par son intercession et ses mérites, que nous pouvons recevoir de Dieu les dispositions requises pour que les sacrements agissent réellement et nous communiquent tous leurs effets sanctificateurs.

Et maintenant, si l'on veut savoir la raison de ce dessein de la divine Providence à l'égard de la très sainte Vierge, si l'on nous demande pourquoi Dieu, qui se suffit pleinement à lui-même et n'a

nul besoin de personne, pas même de la très sainte Vierge, pour l'accomplissement de ses volontés et la manifestation de sa gloire, si l'on nous demande, dis-je, pourquoi Dieu a voulu s'associer sa divine Mère dans l'œuvre de la Rédemption si étroitement qu'il n'opère et n'opérera jamais dans les âmes aucun effet de grâce sans sa participation et son concours; à cette question, comme les SS. Pères, nous n'avons pas de meilleure réponse à donner que celle-ci: « *Quia Deus eam decrevit sic honorare.* » C'est que Dieu veut ainsi honorer sa Mère.

Les mérites de J.-C. sont à eux seuls beaucoup plus que suffisants pour racheter le monde et même des milliers et des milliers de mondes, parce qu'ils sont d'une valeur rigoureusement infinie. Ce sont eux d'ailleurs et eux seuls qui nous réconcilient et nous sauvent, tel est l'enseignement certain de la foi: « *non est in alio alioquo salus.* » Mais, pour qu'ils puissent nous apporter le salut, il faut évidemment qu'ils nous soient appliqués. Or, c'est précisément cette application de ses mérites que J. C. a voulu faire dépendre entièrement de la prière et des mérites de sa Mère. St Bernard n'exprimait pas d'autre doctrine lorsqu'il disait dans son sermon sur la nativité de la très sainte Vierge: « Voyez avec quelle » dévotion Dieu veut que nous honorions Marie: il a placé en elle » la plénitude de tout son bien, afin que, désormais, tout ce qu'il » y a en nous d'espérance, tout ce qu'il y a de salut, tout ce qu'il » y a de grâce, nous sachions bien que nous ne l'avons reçu que » par ses mains, que nous en sommes réellement redevables à sa » bonté. » — *Altius intueamini quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorare, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.* »

Le théologien Contenson voulait lui aussi nous signifier la même chose lorsqu'il formulait, au nom du Sauveur expirant sur la croix, cette proposition que nous avons déjà citée: Personne ne participera à la vertu de mon sang que par l'intercession de ma Mère; mes plaies sont les sources de la grâce, mais elles ne couleront sur personne que par le canal de Marie.

Cette médiation de Marie, si glorieuse pour elle, ne peut donc

en aucune manière être injurieuse à J.-C., puisque c'est ce divin Sauveur lui-même qui l'a ainsi voulu, non par impuissance ou par nécessité et parce qu'il avait absolument besoin du concours de sa divine Mère, mais uniquement parce qu'en la faisant de son propre mouvement et par le libre choix de sa volonté le canal obligé de toutes ses grâces, il a voulu ainsi l'exalter à nos yeux et la faire entrer *en quelque sorte en participation de sa propre gloire par reconnaissance pour la vie humainement divine qu'il a rêvée, dit le Cardinal de Bérulle, quand elle a donné son libre consentement à l'Incarnation du Verbe dans son chaste sein.*

Cette thèse une fois admise — et un vrai chrétien, un vrai fils de l'Église, ne peut refuser de l'admettre — la promesse de Marie au saint Scapulaire s'explique d'elle-même. On n'y voit plus rien qui dépasse les bornes de la puissance de cette divine Vierge. Les prodiges extraordinaires de grâce qu'elle se plaît à opérer si souvent par le saint habit du Carmel en faveur des plus grands pécheurs n'ont plus rien qui nous scandalise ou nous étonne; une seule parole nous explique tout et nous rend parfaitement raison de tout; c'est cette parole des SS. Pères: « *Quia Deus eam decrevit sic honorare.* » C'est que Dieu veut ainsi l'honorer.

(A suivre).

---

## La Journée Religieuse

(suite, voir page 82 et suiv.)

— Les Laudes. —

XXII.

---

PREMIER PSAUME. — *Dominus regnavit, decorem indutus est.*  
 — Le premier psaume des Laudes célèbre les grandeurs du royaume éternel où Jésus-Christ Notre Seigneur est entré par sa Résurrection. Son empire est celui de la toute puissance qui au jour de la création affermit l'orbe de la terre, et qui de même a établi



l'Eglise sur le roc inébranlable de la foi (1). Le trône sur lequel il est monté lui a été préparé de toute éternité; il y siègera dans les siècles des siècles. Pendant la longue durée des préparations initiales, peuples et rois de la terre pourront se soulever contre lui et contre son Eglise, comme des fleuves débordés roulant avec fracas leurs grandes eaux. Mais ne craignons rien, enfants de Dieu. Terribles sont les élancements de la mer soulevée par la tempête; plus admirable encore dans son pouvoir souverain est celui qui règne aux cieux. A travers les âges il a certifié par des prodiges éclatants la vérité de ses promesses en faveur du peuple fidèle. Les éléments d'iniquité, les forces du mal ont fait leur temps. Note essentielle de l'Eglise, maison de Dieu, la sainteté triomphe maintenant; et c'est pour les siècles éternels (2).

DEUXIÈME PSAUME. — *Jubilate Deo omnis terra*. Le psalmiste nous propose ici le bonheur céleste dont le Christ notre chef nous a ouvert les voies en mourant et en ressuscitant pour nous. Peuple du Seigneur, brebis de ses pâturages, jubilez à Dieu votre créateur, votre sauveur, votre souverain bien; servez le dans l'allégresse, louez son nom, car il est doux, le Seigneur; sa miséricorde est éternelle, et sa vérité qui est personnellement le Christ Jésus, ne peut faillir, ni manquer à notre attente (3). *Servite Domino in lætitia*. Cette allégresse, il est vrai, n'est pas entière ici bas. Elle le sera, dit saint Augustin, lorsque notre corps mortel

1. S. Aug. Enarr. in hunc psal. Quomodo non commovebitur orbem terrarum? Cum credunt in Christum omnes fideles.

2. Dominus regnavit, decorem indutus est: indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se. — Etenim firmavit orbem terræ, qui non commovebitur. — Parata sedes tua ex tunc: a sæculo tu es. — Elevaverunt flumina, Domine: elevaverunt flumina vocem suam. — Elevaverunt flumina fluctus suos: a vocibus aquarum multarum. — Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. — Testimonia tua credibilia facta sunt nimis: domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum.

Ps. XCII.

3. Jubilate Deo omnis terra. Servite Domino in lætitia. Introite in conspectu ejus, in exultatione. — Scitote quoniam Dominus ipse est Deus: ipse fecit nos, et non ipsi nos. Populus ejus et oves pascuæ ejus, introite portas ejus in confessione; atria ejus in hymnis, confitemini illi. — Laudate nomen ejus, quoniam suavis est Dominus; in æternum misericordia ejus, et usque in generationem et generationem veritas ejus.

aura revêtu l'immortalité. Il y aura alors joie complète, parfaite jubilation, louange indéfectible, amour sans désordre, moisson assurée de toutes les félicités, plénitude de vie sans crainte de mort; et la joie du service de Dieu en ce monde c'est la ferme espérance de cette vie future où nous serons rassasiés. *Plena erit illa et perfecta jucunditas, cum mortale hoc induerit immortalitatem (1 Cor. XV. 54). Tunc erit perfecta jucunditas, tunc illa perfecta jubilatio, tunc laus sine defectu, tunc amor sine scandalo, tunc fructus sine timore, tunc vita sine morte. Quid hic? nullumne gaudium? Est plane et hic gaudium; de spe futuræ vitæ gustatur hic unde satiemur (1).*

TROISIÈME PSAUME. — *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.* C'est le Christ Notre-Seigneur qui parle ici, en son nom et au nom de tous ses membres (2). En exprimant ses sentiments, notre adorable Chef nous marque quels doivent être les nôtres. L'Humanité sacrée du Rédempteur dit d'abord à Dieu ses ardents désirs d'être consommée en lui dans la béatifique union de la Gloire. « Dans ce lieu d'exil où je me suis relégué par obéissance, je me suis élevé vers vous, ô mon Dieu, dès le premier instant de mon incarnation. Mon âme a soif de vous, et mon corps lui même participe à cette ardeur. Dans cette terre déserte et sans eau, je me suis tourné vers vous pour contempler dans votre sanctuaire votre gloire, votre puissance, tous les biens dont vous êtes rempli, et dont vous daignez faire part aux hommes. Cette considération de votre miséricorde est pour moi plus douce que la vie; mes lèvres ne cesseront de faire entendre vos louanges. Mes ennemis ont en vain cherché ma ruine; ils seront livrés au glaive, aux bêtes dévorantes, précipités au fond de l'abîme pour l'éternité; pendant que plein de gloire et de majesté, je jouirai en paix du Royaume que j'ai conquis par ma mort. Tous ceux qui s'attacheront à moi, qui jureront par mon nom, seront exaltés à jamais, tandis que les impies seront confondus et réduits au silence (3).

1. Enarr. in hunc psal. XCIX.

2. Psalmus iste dicitur ex persona Domini nostri Jesu Christi, et capituli et membrorum. S. Aug. Enarr. in hunc psal.

3. Deus, Deus meus ad te de luce vigilo. — Sitivit in te anima mea:

*Sitit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea.*  
C'est la sagesse, c'est la justice, dont notre âme a soif, dit saint Augustin. Nous ne serons pleinement rassasiés qu'après cette vie, lorsque réunis aux anges du ciel nous nous engraisserons avec eux de la substance de la vérité absolue, nous nous abreuverons à la source de l'éternelle lumière. Quant à notre chair, elle est altérée elle aussi. Pourquoi? parce qu'elle attend la résurrection et qu'elle aspire à ce bienheureux état (1). Gloire au Christ Jésus, de qui nous tenons l'espérance d'un tel avenir!

QUATRIÈME PSAUME. — *Deus misereatur nostri et benedicat nobis.* — Notre psaume vient à l'office de Laudes, à raison du sens anagogique qu'il comporte. L'Église y voit une prière se référant au second avènement de Jésus-Christ, le « Salut de Dieu, » aussi bien qu'au premier. Ce sera alors en effet que la terre donnera pleinement son fruit: le fruit de la rédemption entière et totale, et qu'en face des suprêmes révélations du jugement final, tous les peuples rassemblés rendront à Dieu leurs hommages. Puisse le Seigneur faire luire sur nous la lumière de son visage, afin que nous marchions en ce monde dans la voie que son Fils incarné nous a tracée. Ainsi serons nous admis à nous réjouir

*quam multipliciter tibi caro mea. — In terra deserta et in via et in aquosa, sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam. — Quoniam melior est misericordia tua super vitas: labia mea laudabunt te. — Sic benedicam te in vita mea, et in nomine tuo levabo manus meas. — Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea, et labiis exultationis laudabit os meum.... — Ipsi vero in vanum quæsierunt animam meam, introibunt in inferiora terræ, tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt. — Rex vero lætabitur in Deo, laudabuntur omnes qui jurant in eo, quia obstructum est os loquentium iniqua.*  
Ps. LXII.

1. Quando anima sitit, fontem sapientiæ sitit. Sitienda est sapientia, sitienda est justitia. Non ea satiabimur, non ea implebimur, nisi cum fuerit finita vita ista, et venerimus ad illud quod promisit Deus. Promisit enim Deus æqualitatem Angelorum, et modo Angeli non sitiunt quomodo nos, non esuriunt quomodo nos, sed habent saginam veritatis, lucis, immortalis sapientiæ. Ideo beati sunt, et attendunt nos peregrinos, et miserantur et jussu Domini auxiliantur nobis, ut ad illam patriam communem aliquando redeamus, et ibi cum illis fonte dominico veritatis aliquando saturemur. Sed, unde et caro nostra sitit et hoc multipliciter? Quia et carni nostræ promittitur resurrectio. Aug. Enarr. in ps. LXII.

à jamais dans le concert universel de la création déifiée (1).

CINQUIÈME, SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME PSAUMES. — *Benedicite omnia opera Domini Domino. Laudate Dominum de cœlis. Cantate Domino canticum novum. Laudate Dominum in sanctis ejus.* — La Résurrection du Christ Notre Seigneur est le gage de notre propre résurrection; plus encore, le principe de la rénovation générale de toute chose. C'est cet achèvement parfait de l'œuvre divine que l'Église entend célébrer chaque jour dans les quatre derniers psaumes des Laudes, en appelant toutes les créatures à bénir le Seigneur. Nous avons là le grand jeu en quelque sorte de la louange mondiale, s'élevant de notre terre vers le Dieu Créateur, Sauveur et Consommateur.

Le Cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino* n'appartient pas au Psautier, comme on sait; puisqu'il eut pour auteurs les trois enfants de la fournaise de Babylone, ainsi que nous le lisons au troisième chapitre de Daniel. Quant au psaume cent quarante huit, les Septante en attribuent la composition aux prophètes Aggée et Zacharie. Sur quoi saint Augustin établit de fort belles réflexions. « Les prophètes Aggée et Zacharie, captifs en Babylonie avec le peuple juif annonçaient ici, dit-il, la fin de la captivité, et le relèvement de Jérusalem. Mystiquement, ils nous signifiaient par là, et la vie future où nous louerons Dieu après la captivité de la vie présente, et cette nouvelle Jérusalem vers laquelle nous soupirons dans l'exil, appesantis que nous sommes encore sous le poids de notre mortalité. Ayons donc confiance. Aggée et Zacharie viennent aujourd'hui relever nos âmes; ils chantent notre future délivrance. Ne vous laissez pas retenir par les liens de la Babylonie, n'oubliez pas Jérusalem. Placez y votre cœur, bien que selon le corps vous soyez retenus en Babylone. Que

---

1. Deus misereatur nostri et benedicat nobis, illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri. — Ut cognoscamus in terra viam tuam, in omnibus gentibus salutare tuum. — Confiteantur tibi populi Deus, confiteantur tibi populi omnes. Letentur et exultent gentes, quoniam judicas populos in æquitate, et gentes in terra dirigis. Confiteantur tibi populi Deus, confiteantur tibi populi omnes, terra dedit fructum suum. Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus, et metuant eum omnes fines terræ. Ps. LXVI.



toute créature loue donc avec nous le Seigneur; essayons nous dès maintenant à la vie éternelle (1).

Les deux psaumes suivants, *Cantate Dominum canticum novum*, et *Laudate Dominum in sanctis ejus*, ont pour titre l'Alleluia de la résurrection glorieuse: ce qui montre assez dans quel sens nous les devons entendre. D'ailleurs le texte lui-même est suffisamment clair. Nous y voyons la consommation du bonheur des saints, l'honneur qu'ils auront d'être associés à Jésus-Christ dans la fonction de Juge suprême des vivants et des morts, les joies inénarrables du triomphe qui leur est réservé. Le poète sacré finit en nous pressant de chanter avec lui les merveilles de la puissance et de la magnificence divines, dont l'ordre de la gloire est le dernier effort, la suprême manifestation. Les instruments de musique usités parmi nous pour célébrer les grands événements sont ici exprimés afin de marquer davantage quels doivent être nos sentiments de reconnaissance et d'admiration.

(A suivre).

## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme Déchaussé).

(Chapitre troisième).

(Suite, voir page 86 et suiv.)

Cottar, ville autrefois fameuse, fut connue des Grecs et des Romains sous les noms de Cottaram ou Cottate: Pline l'appelle

---

1. Isti duo prophetæ eo tempore, quo captivus populus tenebatur in Babylonia, prophetabant jam futurum finem captivitatis, ut restauraretur civitas Jerusalem. Significaverunt ergo nobis in mysterio vitam futuram, ubi laudabimus Deum post captivitatem vitæ præsentis, ubi erit innovatio civitatis illius magnæ Jerusalem, unde peregrini suspiramus, captivati adhuc sub onere et sarcina corporis nostri mortalis.... Præsumamus, fidamus, erigunt nos Aggæus et Zacharias, cantant futuram liberationem nostram.... Non vos placeat amor Babylonis, ne obliviscamini civitatem Jerusalem. Etsi corpus vestrum adhuc in Babylonia tenetur, cor vestrum ad Jerusalem præmittatur. Laudet ergo tota creatura Dominum, quia hoc ibi facturi sumus, quod hic præmeditatur.

S. Aug. Enarr. in psal CXVIII.

encore Cottana et Ptolémée *Cottiana metropolis*. Séparée en deux parties par un fleuve navigable, elle était, il y a plus de deux mille ans, un des marchés les plus célèbres de la terre. Dans ses immenses entrepôts venaient s'accumuler les produits de tout le monde alors connu. Le Malabar lui apportait son poivre, son gingembre et l'huile de ses cocotiers; le Bengale, son riz; le Maduré et la côte de Coromandel, leurs toiles renommées; Ceylan, l'ivoire de ses éléphants, sa cannelle et ses perles fines; la Birmanie, son or, ses diamants et ses bois odoriférants; la Chine, sa soie sans pareille; la Perse, ses tapis éclatants; l'Égypte et l'Italie leurs produits de toute sorte. Puis par un échange continu, elle confiait toutes ses précieuses marchandises aux vaisseaux innombrables qui venaient les chercher dans son port. Le P. Paulin de saint Barthélemy cite un passage d'Arrhien qui donne une idée du mouvement immense qui se faisait dans cette place. On y trouvait aussi des tisserands renommés, des changeurs et des orfèvres; enfin, on y rencontrait des troupes de charlatans, de saltimbanques, de comédiens, de danseuses, de magiciens et de nécromanciens; en un mot tout le luxe, tout le confortable, toute la richesse et toutes les splendides corruptions des grandes villes orientales.

A la fin du siècle dernier, Cottar était encore un des importants marchés de l'Inde quoique bien déchu de sa première grandeur. Mais aujourd'hui cette ville a perdu le monopole qui faisait sa richesse. Les perfectionnements apportés à l'art de la navigation permettent aux bâtiments européens qui viennent y faire le commerce de visiter rapidement tous les ports de la côte, et les négociants font chercher les marchandises sur les lieux mêmes qui les produisent.

Situé à onze milles nord-ouest du cap Comorin et à 42 milles sud-est de Trivanderam (Trivandrum), Cottar peut avoir en ce moment 20,000 habitants, parmi lesquels 2,000 environ sont catholiques, 7000 ou 8000 mahométans, et les autres, païens. C'est, comme toutes les villes indiennes, une réunion de huttes construites en terre, ou bien en pierre jusqu'à la hauteur d'un mètre, selon la fortune des individus, et couvertes de feuilles de palmier.

Quand nous arrivâmes à Cottar, l'église catholique était petite, simple, je pourrais même dire très pauvre à l'intérieur; mais Mgr Charles l'a considérablement agrandie et ornée, comme je le dirai plus loin. L'entrée est précédée d'un magnifique portique carré d'environ 12 mètres de chaque côté. Ce portique est soutenu par 24 colonnes de granit de 4 mètres de hauteur, dont chacune est un beau monolythe extrait des montagnes de Ghattes, situées à 2 ou 3 milles de là. Il est aussi surmonté d'une terrasse, communiquant par la tribune de l'église avec la maison de la mission, et sur laquelle les Pères, n'ayant pas de jardin à leur disposition, vont respirer l'air du soir. Au sud de l'église principale, à une distance de quelques mètres, est une petite chapelle vénérée des chrétiens et où j'ai eu le bonheur d'offrir le saint sacrifice.

Voici quelle est, d'après une tradition digne de foi, l'origine de l'église de Cottar et de la chapelle voisine. Cette origine se lie à un des épisodes intéressants de la vie de St François-Xavier. Il est hors de toute contestation que l'illustre apôtre des Indes a habité Cottar pendant assez longtemps et que, durant son séjour dans le midi de cette contrée, il y venait souvent pour prêcher la religion divine dont il était l'infatigable athlète. Outre les témoignages écrits en faveur de cette opinion, témoignages qu'on trouve dans l'histoire du Saint par le P. Mattée de la Compagnie de Jésus, les traditions populaires, répandues aussi bien chez les païens et les mahométans que chez les chrétiens, seraient à elles seules une preuve que la plus sévère critique ne saurait rejeter. Quand St François-Xavier était à Cottar, il occupait une petite cabane, à quelques mètres de laquelle il jeta les fondements d'une église. Tandis que du haut du Ciel Dieu répandait sur la prédication de son ministre fidèle cette grâce et cette séduction souveraines auxquelles rien ne résiste, et que, selon l'expression du Saint Esprit « le Seigneur agissait avec lui et confirmait sa parole en l'accompagnant de prodiges » (1), le démon le poursuivait de sa haine. Ce n'était pas trop de toutes les forces de l'enfer pour combattre ce seul homme, et Satan rencontrait

---

1. St Marc, Ch. XVI. v. 20.

encore un nouvel ennemi digne de lui sur cette terre de l'Inde où l'apôtre S<sup>t</sup> Thomas fit autrefois à son empire une si sanglante blessure. Que d'événements merveilleux se pressaient sous les pas de cet homme ! L'Inde ébranlée, les âmes accouraient en foule autour du *maître de la nature, l'ami du ciel* (1). Sous les rayons bien-faisants de cette nouvelle lumière, allumée par le Seigneur, les ténèbres de l'erreur s'éclipsaient chaque jour, et les temples des fausses divinités cessaient de rendre leurs oracles pleins de mensonges. L'idolâtrie était blessée au cœur : les murs de Jéricho croûlaient de toutes parts aux accents vainqueurs de la trompette évangélique et sous l'impression des miracles qu'à le Seigneur opérait par le ministère de son serviteur bien aimé. C'est alors que le démon alluma toutes les fureurs de sa rage contre son implacable ennemi dans le cœur des Brahmes, ses ministres. Ceux-ci, voyant leurs pagodes abandonnées, leur crédit perdu et leur fortune compromise, résolurent la mort de l'apôtre. Un jour donc, pendant que S<sup>t</sup> François Xavier était en oraison dans sa petite cellule, quelques païens, poussés par leurs prêtres vinrent y mettre le feu, espérant par là étouffer cette voix étrangère qui venait ainsi les troubler dans leurs superstitions ridicules, en prêchant la pénitence et en prophétisant le royaume de Dieu. Tentative inutile, crime sans résultat ! La pauvre cellule fut, il est vrai, incendiée, mais l'apôtre, plongé en ce moment dans les ravissements d'une ineffable union avec son Dieu, ne s'aperçut pas même de l'incident. Son esprit était au ciel et son corps, insensible aux choses de la terre, n'en reçut aucune atteinte. Les chrétiens de ce pays voulurent conserver le souvenir de ce miracle en érigeant un sanctuaire sur l'emplacement même de la hutte livrée aux flammes par les gentils. Ce sanctuaire est aujourd'hui la petite chapelle dont j'ai parlé ; elle a environ 2 m. 80 de largeur sur 4 mètres de longueur. (A suivre).



---

1. Nom que les païens donnent à S<sup>t</sup> François Xavier.



# Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(Suite, voir pages 90 et suiv.)

---

Dieu voulait de François une perfection plus haute encore. Déjà, sans doute, durant les 27 années passées à l'hôpital d'Alcala, il avait fait de grands et rapides progrès dans la sainteté et la perfection chrétienne ; déjà il avait gagné une riche couronne de mérites pour le ciel, et cependant il sentait bien que quelque chose manquait encore au complet dépouillement de lui-même ; son essor vers Dieu n'était pas aussi parfaitement libre qu'il l'eût fallu. Aussi priait-il fréquemment le saint Enfant Jésus de daigner lui manifester sa volonté adorable. Un jour donc l'Enfant-Dieu lui révéla que sa volonté et son bon plaisir étaient qu'il prit l'habit de Carme déchaussé. Cette révélation lui apparut avec un tel caractère de certitude qu'il n'hésita pas un instant, mais que tombant à genoux il émit le vœu de demander au plus tôt l'habit de notre saint Ordre ; puis il commença incontinent à exécuter son pieux projet. Avant tout il se crut obligé pour plusieurs motifs d'avertir de sa détermination le roi Philippe, II et sans perdre un instant il se rendit à Madrid. Selon sa coutume il entra directement, sans être arrêté par les formalités en usage dans les cours, dans l'appartement du roi Philippe, et lui dit : « Permettez-moi, « notre grand frère, (c'est le titre qu'il donnait au roi), de vous « avertir que l'Enfant Jésus a fait connaître que sa volonté est « que nous prenions l'habit de la réforme dans l'Ordre de Notre « Dame du Mont-Carmel. » Le pieux monarque demeura tout stupéfait à cette nouvelle, mais il ne voulut voir dans cette pensée du frère qu'une tentation du démon : l'esprit malin prétendait priver l'hôpital de l'aide spirituelle et temporelle que François lui donnait ; il voulait enlever au monde les exemples des vertus du saint jeune homme et à celui-ci les récompenses que sa persévérance lui assurait. Le Prince était convaincu que François ferait beaucoup plus pour le service et la gloire de Dieu en continuant dans

l'hôpital les bonnes œuvres qu'il y pratiquait, au plus grand bien de l'humanité souffrante, qu'en allant s'enfermer dans un cloître pour ne s'occuper que de soi; aussi il s'efforça de lui persuader par toute sorte de motifs de rester là où Dieu l'avait appelé d'une manière si évidente. Des théologiens consultés par ordre du monarque émirent le même avis et s'opposèrent au désir du vénérable frère. Enfin pour enlever tout prétexte à l'inquiétude le roi obtint du Pape la dispense du vœu que François avait fait d'entrer chez les Carmes. Toujours disposé à se rendre au jugement et à la volonté d'autrui, surtout d'hommes aussi éclairés, notre Vénérable se persuada que ce qu'ils lui disaient était vraiment la volonté de l'Enfant Jésus et il se remit avec une ferveur nouvelle à tous ses exercices de charité envers les malades de l'hôpital.

Mais bientôt se reveilla plus vif que jamais dans son cœur le désir d'une vie plus parfaite; en même temps il ressentait une inquiétude qui, sans le troubler, ne lui laissait pas de repos. Il recourut de nouveau à l'Enfant Jésus. Or voici qu'encore une fois il entend intérieurement une voix qui lui dit que la volonté de Dieu est qu'il revête l'habit de l'Ordre des Carmes déchaussés. Comme la première fois, l'appel vient de Dieu, il est irrésistible; aussi François s'oblige de nouveau par vœu à entrer dans l'Ordre que Notre Seigneur lui désigne. Alors nouvelles démarches auprès du roi, nouvelle résistance de celui-ci, qui s'appuie sur les avis de théologiens distingués; nouveau rescrit du Pape accordant la dispense du vœu qui a été émis. Dans son humilité sincère, notre Vénérable n'hésite pas, il soumet son jugement et renonce une seconde fois à un projet auquel il n'a pensé que parce qu'il l'a cru la volonté de l'Enfant Jésus. Six mois se passent. La lutte intérieure n'a pas cessé. Au contraire. Les appels de l'Esprit Saint deviennent de plus en plus pressants; y résister plus longtemps, n'est-ce pas se rendre coupable? François redouble ses prières; il supplie le bon Dieu d'envoyer le secours dont il a besoin pour accomplir les desseins qu'a formés sur lui son adorable Providence. Jésus va exaucer la prière de son fidèle serviteur au moyen d'une saisissante vision.

(A suivre).

---

# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

---

## Dévotion des Malabarais à la Sainte Vierge.

---

Comme nous sommes à l'époque des grandes fêtes de la Reine du Carmel, nous croyons faire plaisir aux pieux lecteurs des Chroniques en les entretenant ce mois-ci des progrès que fait le culte de la très sainte Vierge au Malabar. Les Evêques et les Missionnaires du Carmel s'appliquent surtout à inculquer aux nouveaux convertis une vraie piété envers celle dont l'Eglise chante qu'elle a détruit seule toutes les hérésies et qu'elle est le principal boulevard des chrétiens contre les puissances de l'enfer. Nous en avons cité déjà plusieurs exemples dans les numéros des années précédentes (1). L'on sait aussi que les Missionnaires Carmes Déchaussés ont introduit parmi les chrétiens indigènes la très louable coutume de porter le Scapulaire à découvert sur la poitrine; le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel est ainsi, au milieu des païens, des mahométans et des protestants, la marque distinctive des Catholiques malabarais. Mais surtout nos Evêques et Missionnaires ont eu à cœur de substituer aux pagodes des idolâtres des sanctuaires dédiés à l'auguste Mère de Dieu. Le R. P. Elie de la Mère de miséricorde, dans une lettre du 20 décembre 1892, raconte la bénédiction solennelle d'une nouvelle église dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel, à Vavarey, dans le district de Vengotto, au Malabar méridional. Laissons le zélé missionnaire faire lui-même cet intéressant récit :

« Malgré des obstacles innombrables qui pendant de longues années ont fait suspendre la bâtisse de mon église de Notre-Dame du Mont-Carmel à Vavarey, enfin elle est achevée et elle a été bénite par Monseigneur Ferdinand de St<sup>e</sup> Marie, notre Evêque, vendredi dernier, 16 décembre 1892. Monseigneur avait fixé le 13 courant, mais comme le Maha Rajah (le roi païen du Travancore) avait fixé le 13 pour assister à la distribution des prix dans l'école de nos Sœurs Tertiaires de Trivandrum sa capitale, Monseigneur a dû changer la date et fixer le 16 pour notre cérémonie.

« Le 15, Sa Grandeur accompagnée de son secrétaire, le Rév. Père Xavieriar, prêtre indigène de la caste noble des Vellayas, arriva vers trois heures après midi à Kalikaviley, venant de Moulougamoude en voiture et escorté par le R. P. Isidore à cheval. Là se trouvaient deux palanquins, car il n'y a pas de route pour avancer plus loin, cet endroit inabordable

---

1. Voir Chron. des Missions des Carmes Déch. années 1889-1893 pages 9, 18 jusq. 22, 24, 78, 97.

„ étant situé au milieu d'une forêt de palmiers sauvages. Deux bandes de  
 „ musiciens, l'une indigène (toujours la plus goûtée par les Indiens) et  
 „ l'autre semi-européenne, composée des natifs habillés en polichinelles,  
 „ faisaient résonner de leurs fantastiques harmonies tous les alentours; des  
 „ milliers de personnes qui se trouvaient là (c'était jour de marché à Kali-  
 „ kaviley) suspendaient leurs achats et leurs ventes et accouraient en foule.  
 „ Monseigneur descendit de sa voiture, endossa ses habits épiscopaux et  
 „ monta dans un palanquin, tandis que son secrétaire montait dans l'autre.  
 „ Précédé par deux files interminables d'oriflammes et de bannières, au  
 „ milieu du bruit étourdissant des deux musiques, des cris et du tapage de  
 „ la foule, entrecoupés de temps en temps par des pétards, Monseigneur  
 „ Ferdinand parcourut triomphalement trois milles (une lieue) et arriva  
 „ ici, à Vavarey, où nous étions à l'attendre au seuil de la nouvelle égli-  
 „ se, trois prêtres indigènes (les RR. P. Salvador de Silva, excellent prê-  
 „ tre Goanais, curé de Touttour; Joseph Pirès, curé de Vallavaley; Joseph  
 „ Gomez, curé d'Enneyam) et moi (1). Le clergé entier comprenait  
 „ donc ce jour-là un évêque et six prêtres. Le lendemain à 7 h. Sa Gran-  
 „ deur commença la bénédiction solennelle qui fut terminée par la messe  
 „ pontificale et par un beau sermon tamoul prononcé par le secrétaire.  
 „ Ma nouvelle église, la plus grande des dix-huit que possède le district,  
 „ (presque deux fois celle de Vengotto même qui pourrait cependant,  
 „ étant le chef-lieu, s'appeler *ma cathédrale*), cette nouvelle église était toute  
 „ pleine de mes fidèles catholiques; au dehors, tout autour, il y avait une  
 „ foule immense de païens et de protestants.

„ L'auguste Reine du Carmel a manifesté déjà plus d'une fois, par des  
 „ signes visibles de sa protection, combien ce nouveau sanctuaire lui est  
 „ agréable. L'année passée (1891), pendant qu'on travaillait à la façade de  
 „ l'église, durant un voyage que j'avais fait à Cottar, un jour que les  
 „ maçons et ouvriers étaient montés au haut de l'échafaudage, pour y  
 „ travailler à une hauteur d'environ 10 mètres, une planche sur laquelle  
 „ se trouvaient quatre d'entre eux céda. Ils tombèrent tous les quatre, mais  
 „ trois purent s'accrocher à moitié route, un seul toucha terre sur des  
 „ pierres de granit qui se trouvaient devant l'église. Eh bien! ils n'eurent  
 „ aucun mal; tous les quatre remontèrent aussitôt, remerciant la sainte  
 „ Vierge du Carmel pour laquelle ils travaillaient. J'ignore s'ils l'ont  
 „ invoquée en tombant, mais comme ils étaient catholiques il est très  
 „ probable qu'ils l'ont fait; non seulement eux, mais tous les autres

---

1. C'est surtout grâce aux généreux bienfaiteurs et bienfaitrices de Belgique, dont la S<sup>te</sup>  
 Vierge a écrit de sa main au livre de vie les noms, que cette église et la maison paroissiale  
 sont enfin achevées: c'est une des belles églises de notre mission. La façade est  
 certes la plus belle de toutes, et Monseigneur l'a admirée.



ouvriers chrétiens qui les virent, parce que nos catholiques au Malabar ont l'habitude, dans le danger, d'invoquer le saint Patron de leur église, et comme ici c'était Notre-Dame du Mont-Carmel qui était la Titulaire, je suis sûr qu'ils auront crié: *Dévamadarc nyanguelè irètchioom* c-à-d.: Mère de Dieu, sauvez-nous.

Une autre fois, quelques mois après le fait que je viens de raconter, un jeune païen de dix-huit ans aidait les maçons à recrépir le haut de la façade et se trouvait juste dans l'ouverture où l'on pendra la cloche, lorsqu'il plaira à la sainte Vierge d'inspirer à quelque âme généreuse d'Europe de nous en envoyer une belle et grande en son honneur; il tomba à la renverse, lui aussi, sur les mêmes pierres de granit. On le crut brisé, mais quels ne furent pas l'étonnement et la joie de tous les assistants, catholiques et païens, en le voyant se relever sain et sauf et remonter lestement à l'endroit d'où il était tombé! Tomber de si haut sans se faire aucun mal, pouvoir continuer tout de suite le travail, et ne souffrir d'aucune lésion interne, c'est bien quelque chose qui approche du miracle. Cependant ce jeune païen, protégé de la sainte Vierge, n'est pas encore catholique; il attend, je crois, qu'il puisse se marier, pour recevoir le baptême. Après leur mariage ils sont plus libres; je vous donnerai de ses nouvelles quand j'irai à Vavarey, si Dieu nous prête vie.

Deux mois après la bénédiction de l'église de Notre Dame du Mont-Carmel, une autre solennité eut lieu en l'honneur de la très sainte Vierge, dans notre mission de Vérapoly, au Malabar central: le couronnement de la statue de Notre Dame de Lourdes à Ernacollum, résidence habituelle du roi de Cochin. Les Chroniques de nos Missions, déjà citées, rapportent (1) quelle piété singulière et quelle confiance les païens, surtout ceux des basses castes et les esclaves, ont envers la Vierge Immaculée, protectrice universelle des affligés. Nous avons vu que les infidèles avaient une dévotion particulière à lui consacrer leurs enfants. Cette dévotion a été le principe de conversions nombreuses: nous en publierons quelques détails dans les numéros suivants. Le dimanche donc, 26 février dernier, il y eut d'abord le baptême solennel de six enfants païens (l'un de six mois, l'autre de huit, un autre de dix-huit mois, un autre de quatre ans, et deux petites filles de neuf ans) arrachés au pouvoir de Satan et consacrés à Marie dans le couvent et l'orphelinat de notre Mère S<sup>te</sup> Thérèse, sous le patronage de Notre-Dame de Lourdes. Pendant ce temps tout avait été préparé pour la procession solennelle. Presque toute la population catholique d'Ernacollum, comprenant 5000 âmes, et des milliers de chrétiens des paroisses des alentours étaient réunis devant la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Le R. P.

Elie, de Vérapoly, fit en malayalim, sur la dévotion à Marie, un beau sermon qui produisit un vif enthousiasme dans la foule. Immédiatement après eut lieu le couronnement solennel. La statue fut ensuite portée sur un magnifique brancard à travers les rues principales de la ville. Tout le long du trajet, les Religieuses du couvent avec leurs enfants récitaient à haute voix le Rosaire, et le peuple y répondait. La piété de la foule était extraordinaire, tout le monde en était édifié. La procession marchait dans le plus bel ordre. « Mon cœur », écrivait la bonne Mère Thérèse de St<sup>e</sup> Rose de Lima supérieure du couvent des Carmélites Tertiaires, « battait de joie et de consolation, en voyant notre chère Mère ainsi honorée au centre du paganisme et portée en triomphe à travers les rues. Les païens étaient très respectueux et ils nous regardaient avec un respect qui touchait à la frayeur. Ce fut un grand jour à Ernacollum. Espérons que de nombreuses conversions en seront le résultat. »

Deux mois plus tard, le 18 avril 1893, les Missionnaires Carmes Déchaussés du Malabar central étaient de nouveau réunis pour une grande et imposante solennité en l'honneur de la très sainte Vierge, à Magnamey, près de Vérapoly. Une foule immense de chrétiens s'y étaient réunis de toutes parts pour assister à la consécration de la nouvelle église dédiée à l'Immaculée Conception. Le large fleuve, qui entoure l'île de Magnamey, était tout couvert de barques, qui avaient servi à transporter les pieux fidèles. Tous les chemins jusqu'aux portes de l'église étaient gracieusement décorés de bananiers, de guirlandes, de verdure et de bannières. En s'approchant de l'église qui offre un aspect des plus imposants et pittoresques, le premier objet qui frappe la vue est une belle statue de la sainte Vierge, placée dans une niche au fronton et accompagnée de deux anges qui occupent deux autres niches aux deux tourelles de part et d'autre. Dans l'intérieur de l'église, la plus grande de toute l'Inde méridionale, sont les statues de dix apôtres fixées contre les immenses colonnes qui soutiennent la voûte. Il y a un large jubé, et le maître-autel se prête très-bien aux décorations, semblables à celles qu'il avait reçues ce jour-là. Les dignitaires épiscopaux qui prirent part aux cérémonies de la consécration furent : Son Excellence Monseigneur Léonard de St<sup>e</sup> Louis, Carme Déchaussé, Archevêque de Vérapoly; Monseigneur Ferdinand de St<sup>e</sup> Marie, Carme Déchaussé, Evêque de Quilon, et Monseigneur Jean Gomez Ferreira, Evêque de Cochin.

Quand la cérémonie commença et que les portes de l'église furent fermées, le vénérable Archevêque et l'Evêque de Quilon, assistés des RR. PP. Camille de la Présentation et Dominique de la Très St<sup>e</sup> Trinité, avec un grand nombre d'autres Missionnaires Carmes Déchaussés et environ cinquante prêtres indigènes, allèrent en procession solennelle trois fois autour de l'église, s'arrêtant par intervalles et bénissant les différentes parties de l'édifice. Quand cette partie des cérémonies fut terminée, on ouvrit les

portes; les prélats et le clergé entrèrent dans l'église et l'on acheva d'accomplir les rites ordinaires de la consécration. Un peu après, Son Excellence l'Archevêque s'assit sur le trône épiscopal, pendant que Sa Grandeur l'Évêque de Quilon bénissait successivement les 14 stations du Chemin de la Croix. Après que la consécration fut entièrement terminée, Monseigneur l'Évêque de Cochîn chanta la messe pontificale. Tout le peuple présent à cette grande solennité était ravi et profondément édifié. L'église de l'Immaculée Conception au Malabar restera durant des siècles un splendide monument du zèle apostolique de Monseigneur Léonard de S<sup>t</sup> Louis et de la piété de l'Ordre du Carmel tout entier envers l'auguste Mère de Dieu.

(A suivre).

---

## VARIÉTÉS

---

### Fête donnée à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. saint Jean de la Croix, le 24 août 1727.

*Nous lisons dans une revue lilloise, consacrée à rappeler les souvenirs religieux de la région, le programme détaillé de cette fête. Il nous a paru curieux à reproduire, comme souvenir de famille et aussi comme témoignage de la grande place qui tenait alors notre saint Ordre dans la capitale de la Flandre française.*

JÉSUS MARIA. — ORDRE DES TRIOMPHE ET CAVALCADES qui doivent se représenter à Lille le 24 d'août 1727, auquel jour on doit y célébrer la Canonisation de SAINT JEAN DE LA CROIX, premier Carme déchaussé et coadjuteur de S<sup>te</sup> Thérèse dans la réforme de son Ordre.

L'on y représentera trois Triomphes: celui du Carmel; celui de l'Amour Divin et celui de la Croix. La sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel, doit présider au premier Triomphe, sainte Thérèse au second, et saint Jean de la Croix au troisième. Chacun sera composé de différents chars et phaëtons qui précéderont un char de triomphe principal, et sera suivi d'une Cour en cavalcade qui accompagnera son Roy ou Empereur qui lui sera propre; le tout dans l'ordre qui suit (1):

---

1. Il a paru un autre programme de cette fête dans lequel on a inséré quelques poésies. Comme renseignement bibliographique, nous croyons devoir en donner le titre:

Relation exacte et détaillée des triomphes et cavalcades qui doivent se représenter à Lille le 24 d'août 1727, auquel jour on doit y célébrer la canonisation de S. JEAN DE LA CROIX, premier Carme déchaussé et Coadjuteur de sainte Thérèse dans la réforme de son ordre.

Dans laquelle l'on aperçoit par ordre chaque chose représentée, avec les Chants, Symboles, Chroniques, Anagrammes, etc, pour l'intelligence aisée de ce qui paroitra devant ceux qui en seront spectateurs.

L'on y représentera trois Triomphes: celui du Carmel, celui de l'Amour Divin et celui de

PREMIÈRE MARCHÉ où se représente le Triomphe du Carmel. L'ouverture de cette première Marche se fera par un Génie qui représentera LA RENOMMÉE et sera suivi de timbales et trompettes. Suivront: L'ANGE tutélaire de l'Ordre portant l'étendard aux armes propres avec cette devise: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum*, et plus bas: *Je suis transporté de zèle pour le Seigneur Dieu des armées*; le Prophète ÉLIE, patriarche de l'Ordre du Carmel, vêtu à l'antique, tenant en main une épée flamboyante; ÉLISÉE, vêtu de même, une clochette en main, au milieu de deux disciples, suivis des Enfants des Prophètes: JONADAB, RÉCHAB & les RÉCHABITES, tous vêtus d'une robe d'une seule couleur, avec chronique ou devise de l'Écriture.

1<sup>er</sup> Char de Triomphe. — Élie mène les faux prophètes au sacrifice sur le Carmel, où seront posés deux autels sur lesquels se feront deux sacrifices différents. Le feu du ciel descendant sur celui d'Élie et non sur celui des Baalistes, faux prophètes, marquera que le Dieu d'Israël est le seul vrai Dieu. Les entretiens des sacrificateurs en musique. — Ce char sera suivi de: NABOTH, mené par ordre de Jézabel pour être lapidé, suivi de plusieurs personnes la pierre en main; ACHAB et JÉZABEL sur un phaéton; ÉLIE, qui prédit à Achab la malédiction du Ciel sur lui et sa famille pour l'injuste mort de Naboth; SAINT JEAN-BAPTISTE, imitateur de la vie cénobitique avec les paroles: *In spiritu et virtute Elie*. — Dans l'esprit et la vertu d'Élie; SAINT LOUIS, qui conduit les Pères Carmes du Mont-Carmel en France. Il sera sur un vaisseau tiré par deux chevaux marins, entouré de quelques dauphins au milieu des ondes. Paraîtront sur le même vaisseau quelques seigneurs, pages, gardes et une trompette marine.

2<sup>e</sup> Char de Triomphe. — Les Docteurs de l'Ordre terrassant les hérétiques qui ont combattu les titres glorieux de la Mère de Dieu. Ces Docteurs sont saint Télesphore et saint Denis, Papes, et les deux SS. Cyrille. Les hérétiques sont Marcion, Valentin, Arius, Nestorius: ces derniers seront attachés au bas du char. — Derrière ce char: HENRI IV, instituteur de la Chevalerie de N.-D. du Mont-Carmel. Il sera à cheval, accompagné de quelques pages en broquille. — Cavalcade des hérauts, des chevaliers et du Grand Maître de l'Ordre de Chevalerie de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Cortège d'anges, qui représenteront les Litanies de la S<sup>te</sup> Vierge en anagramme, tous à pied.

---

la Croix. La sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel, doit présider au premier Triomphe, sainte Thérèse au second, et Saint Jean de la Croix au troisième. Chacun sera composé de différents chars et phaétons qui précéderont un char de triomphe principal, et sera suivi d'une cour en cavalcade qui accompagnera le roy ou empereur qui lui sera propre; le tout dans l'ordre qui suit.

A Lille. Chez Jean-Baptiste Henry, imprimeur et libraire de Messieurs du Magistrat, avec permission. 12 pages in-4°.



CHAR DE TRIOMPHE PRINCIPAL où sera la Vierge sous le titre de N. D. du Mont-Carmel, environnée d'anges.

Cette première Marche se fermera par la Cour de notre illustre monarque Louis XV, protecteur de l'Ordre du Carmel, accompagné de quelques princes du sang dans l'ordre qui suit : le duc de Boufflers, gouverneur de la province de Flandre et de la ville de Lille ; le Prince de Tingri, lieutenant général de la province de Flandre ; l'Ordre militaire de Saint Louis ; les Chevaliers du Saint-Esprit ; les Maréchaux de France ; le Grand Aumônier ; le Commandeur des Ordres du Roi ; les Ducs et Pairs ; la Reine accompagnée de ses Dames d'honneur et de ses Pages ; le Roi Stanislas ; les Princes du sang à ses côtés ; deux Huissiers de la Chambre du Roi, portant leurs masses ; un héraut d'armes, portant les armes du Roi ; le ROI, deux Princes du sang à ses côtés, suivi de son grand Ecuyer, des Seigneurs de la Cour et des Gardes.

SECONDE MARCHÉ ou Triomphe de l'Amour Divin. — L'ouverture de cette Marche se fera par un Génie à cheval portant une banderolle avec cette devise d'une part : *Aut pati aut mori*, et de l'autre : *Ou souffrir ou mourir*. Il sera suivi de haut-bois et bassons. Suivront en carré quatre autres Génies à cheval, portant chacun quelque symbole de l'Amour, tels que la myrrhe, l'encens, des guirlandes et couronnes. Au milieu de ces quatre Génies sera un petit Amour sur un char, qui reposera sur des gazons parsemés de roses, de lys et de fortes épines. Il embrassera une croix à laquelle sera attachée cette inscription : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo*, et dans le revers : *Soutenez-moi de vos fleurs, chargez-moi de fruits, parce que je languis et meurs d'amour*. Il baisera de temps en temps les instruments de l'amour divin. Un sixième Génie, sur un petit char, tiendra une corne d'abondance avec du feu, dans laquelle il jettera de temps en temps des parfums et des pastilles, symbole de l'attrait de l'amour divin. Ensuite l'Epouse du Cantique sur un phaëton, attirée par l'agréable odeur de ses parfums, avec cette devise : *Trahe me post te, in odorem curremus unguentorum tuorum*. — *Attirez-moi à vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums et à l'attrait de votre grâce*. — La Madeleine sur un phaëton, distinguée par la magnificence de la vanité mondaine jetée à ses côtés, tels que colliers, boîtes, miroirs, etc. Elle fera mine d'arracher le reste de ses atours et ornements pompeux pour suivre l'attrait de la grâce, avec cette devise : *Dilexit multum*. — *Elle a beaucoup aimé* ; et seront posés à ses côtés des rayons sortant d'une nue, marquant l'attrait de la grâce.

1<sup>er</sup> char de triomphe représentant ceux qui ont été embrasés singulièrement de l'Amour Divin. Tels St Joseph, avec cette devise : *Dilectus meus mihi et ego illi*. — *Mon bien-aimé est à moi et moi à lui*. — Saint Pierre, avec ces paroles : *Tu scis, Domine, quia amo te*. — *Vous savez, Seigneur, que*

*je vous aime.* — St Paul avec cette devise : *Charitas Christi urget nos.* — *L'amour pour Jésus-Christ nous presse.* — St Augustin, un cœur en main, et ces mots : *Sero te amavi, bonitas tam antiqua.* — *C'est tard pour vous aimer, bonté si ancienne.* — Saint Bernard avec ces mots : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi.* — *Mon bien-aimé m'est un petit faisceau de myrrhe;* il embrasse un crucifix et quelques instruments de la Passion. — Saint François d'Assise : *Deus meus et omnia.* — *Mon Dieu et mon tout.* — Saint Thomas d'Aquin : *Non aliam, Domine, nisi te ipsum.* — *Point d'autre récompense, mon Dieu, que la jouissance de vous-même.* — Saint François de Paul avec ce mot : *Charitas.* — *Charité.* — Saint Ignace, le nom de Jésus d'une main, et de l'autre : *Ad maiorem Dei gloriam.* — *A la plus grande gloire de Dieu.* — Saint Philippe de Néri : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.* — *Mon cœur s'est échauffé, et dans la contemplation des perfections de Dieu ma ferveur s'augmentera.* — Saint François de Sales : *Omnibus omnia factus.* — *Je suis tout à tous.* — Ce char sera surmonté par un Séraphin dans les nuées, une flèche en main enflammée dans sa pointe, et qui tiendra cette devise : *Volo ut accendantur.* — *Je veux que ce feu embrase tout le monde.*

2<sup>e</sup> Char de triomphe. — Les cinq vierges prudentes, la lampe allumée, allant aux noces de l'époux, chantant un cantique à sa gloire. Suivront la Religion, les trois Vertus Théologiques et les quatre Vertus Cardinales, chacune sur son phaëton avec son symbole distingué. La Religion un livre ouvert en main; la Foi, un crucifix; l'Espérance, une ancre; la Charité, deux ou trois enfants autour d'elle; la Prudence, un miroir et un serpent; la Tempérance, un bassin et une coupe. — Viendra ensuite Philippe II protecteur de la réforme dans son origine, avec son cortège.

CHAR DE TRIOMPHE PRINCIPAL où sera représentée sainte Thérèse embrasée de l'Amour Divin qui lui est communiqué par un Séraphin qui la perce d'un dard enflammé. — Ce char sera conduit par six Séraphins à cheval, tenant chacun en main quelque symbole de l'Amour, tels que carquois, botte de flèches, dard où seront enfilés quelques cœurs, flammes artificielles à la pointe de chaque dard, ancre dont une extrémité accroche un cœur, et une ligne à laquelle pend un cœur à l'hameçon. — Au dessous de sainte Thérèse seront posées quelques Religieuses de l'Ordre : sainte Marie Madeleine de Pazzi, avec cette devise : *Pati non mori* — *Toujours souffrir et jamais mourir;* sainte Euphrasie; sainte Euphrosine; sainte Angèle et quelques Carmélites de la réforme, etc. — Au milieu du char sera la Reine épouse de Philippe II, protectrice de l'Ordre dans son origine, accompagnée de ses dames d'honneur. — La clôture de cette Marche se fera par la Cour du Roi d'Espagne Philippe V en cet ordre. Paroîtront d'abord : les Chevaliers de la Toison d'or; les Grands d'Espagne; le Prince des Asturies entre Dom Carlos et Dom Philippe; ensuite la Reine en phaëton à six chevaux, accompagnée de ses dames d'honneur; le Roi à cheval, suivi de deux Pages et de ses Gardes.

TROISIÈME MARCHÉ ou triomphe de la Croix. — Un Génie ouvrira cette dernière Marche, annonçant le triomphe de la Croix par cette devise en banderolle: *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi*, et sur le revers: *Qu'il ne m'arrive jamais de me glorifier en autre chose que dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

Petit Char représentant le Paradis terrestre où Adam embrasse l'Arbre de Vie, figure de la Croix; le serpent rampant par manière de fuite. Ce Char sera conduit par l'Orgueil et la Gourmandise, et Adam paraîtra vouloir se dépêtrer des liens de la concupiscence, de l'ignorance, de la misère, de la mort, suites du péché, qui y seront représentées. — Génie à Cheval portant le Serpent d'Aïraîn, figure de la Croix. Représentation de deux miracles opérés par la vertu de la Croix: saint Silvestre terrassant un dragon furieux avec un anneau marqué d'une croix; sainte Marguerite, victorieuse d'un démon par le signe de la croix. — Suivra un cavalier portant l'étendard de la Croix ou *Labarum* avec cette devise: *In hoc signo vinces*. — Vous serez victorieux par la vertu de ce signe. Suivront les dépouilles du tyran Maxence, la couronne, le sceptre, le casque, la lance, la tête portée au bout d'une pique par des cuirassiers à cheval. — Constantin et Hélène retournant de la Terre Sainte sur un phaëton, ayant entre eux la sainte Croix, dont ils viennent de faire la découverte. Les trois enfants de Constantin le Grand, Constance, Constantin et Constant, tous trois à cheval et portant chacun un instrument de la Passion découvert au Calvaire. — Escorte de la cour de Constantin équipée à la romaine. — Cortège de porteurs d'instruments de la Passion.

Petit char de Triomphe, où se représente l'adoration de la Croix brillante de rayons, posée au sommet, avec quatre anges aux quatre angles supportant de la main la Croix sur une nuée, et quatre autres tenant chacun un flambeau ou encensoir à la main. — Les Sibylles avec leurs devises ou prophéties concernant le mystère de la Croix. — Les trois vœux solennels représentés par trois Génies liés ensemble par un ruban, avec cette inscription: *Funes ceciderunt mihi in præclaris*. — Dans ma prospérité d'agréables liens me sont tombés en partage. — Suivront quelques Gardes à la romaine précédant le Sacré-Collège des Cardinaux à cheval, et ensuite N. S. Père le Pape Benoît XIII sur un phaëton escorté de quelques Gardes à pied et à cheval. — Les Chevaliers de Malte à cheval précédant le grand maître de l'Ordre.

GRAND CHAR DE TRIOMPHE. — Saint Jean de la Croix y sera représenté au sommet dans une gloire, tenant la Croix d'une main et foulant le monde à ses pieds; plus bas seront les cinq sens de nature qu'il a combattus et méprisés. — Cette dernière Marche se fermera par la Cour de l'Empereur, précédée du Vénérable P. Dominique de Jésus-Marie, la Croix à la main, entre le Duc de Bavière et le Comte de Bucquoi, devant qui on conduira quelques esclaves et des hérétiques battus à la bataille de Prague. Suivra l'avant-garde, ensuite les Chevaliers de la Clef d'or, les Electeurs et Princes

Catholiques, l'Impératrice en phaëton à quatre roues, avec ses Dames d'honneur, l'Empereur à cheval, deux Pages en arrière suivis d'une Compagnie de Cuirassiers.

## —o—o—o— FAITS DIVERS. —o—o—o—

### *Grâce obtenue du saint Enfant Jésus.*

**Châtelet (Belgique).** — Une petite fille, âgée de quatre ans, était atteinte d'une maladie nerveuse. Elle avait perdu l'usage de la parole et elle ne pouvait plus marcher. Plusieurs médecins, successivement consultés, demeurèrent impuissants; tous les remèdes furent inutiles: l'enfant dépérissait de jour en jour. C'est alors que les parents, profondément affligés, entendirent parler des merveilles opérées par le saint Enfant Jésus; ils firent le voyage de Bruxelles, vinrent au couvent des Carmes demander l'inscription de la malade dans la confrérie, puis retournèrent chez eux, emportant un peu d'huile de la lampe qui brûle devant la statue, dans l'intention d'en frictionner les membres paralysés de leur fille. Tant de foi fut vite récompensée. La neuvaine entreprise n'était pas terminée et déjà l'enfant pouvait marcher seule, et elle recommençait à parler. En reconnaissance, la famille a fait placer dans l'église de Châtelet une statue du saint Enfant Jésus de Prague. On ne pouvait pas remercier mieux le divin bienfaiteur qu'en lui donnant l'occasion de se faire connaître davantage encore et de répandre encore plus de bienfaits.

\*  
\* \*

### *Traits du saint Scapulaire.*

**Dévotion des Irlandais au saint Scapulaire.** — Les Irlandais, surtout les pauvres, portent avec une confiance sans bornes le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. Un prêtre anglais, fréquemment en contact avec les ouvriers qui viennent d'Irlande en Angleterre pour les travaux de la moisson, en rapportait récemment de touchantes preuves. Il avait reçu d'un couvent de Carmélites des scapulaires à distribuer. Rien n'égale la joie de ces braves gens après les avoir reçus. L'un d'eux montra au bon prêtre un petit sac qu'il portait autour du cou et qui contenait les débris (presque la poussière) du dernier scapulaire qu'il avait pu se procurer. Un autre avait deux scapulaires: un propre qu'il mettait seulement le dimanche, le second bien usé, pour tous les jours. Celui du dimanche restait pendant la semaine soigneusement enfermé dans un morceau de linge. Comme la sainte Vierge doit aimer et bénir des chrétiens qui savent tant estimer son habit!

**Extrait d'une lettre** écrite par un prêtre à un de ses amis. — X... *juillet 1895.* — Un soir de la semaine dernière je suis appelé près d'une malade déjà administrée des Sacrements et qui ne me connaissait que de nom.



Retenu par les devoirs de mon ministère, j'envoie auprès d'elle un prêtre de mes amis, qui se trouvait chez moi, pour lui donner le scapulaire, en cas qu'elle ne l'eût pas. Le lendemain on vint réclamer encore ma présence, la malade n'ayant fait toute la nuit que me demander nommément. J'y cours donc. O bonté de Marie, que vous êtes ineffable ! Agonisante déjà, voyant arriver la mort à grands pas, l'infortunée attendait de la miséricorde de la s<sup>te</sup> Vierge le secours dont elle avait un impérieux besoin, car jusqu'à ce moment suprême elle n'avait fait que des confessions mauvaises, même la dernière. Elle priait cependant Marie au nom du scapulaire qu'elle portait et Marie l'exauça. J'entendis sa confession, je la réconciliai avec Dieu et un quart d'heure après elle entra dans l'éternité.

\*  
\* \*

**Echos de partout. — Belgique. Tournai.** — Le mardi 20 juin, on célébrait dans la chapelle des religieuses Carmélites, à Tournai, le jubilé de 50 ans de religion de la Sœur Marie Angélique. Une foule nombreuse était accourue à cette cérémonie que rehaussait la présence du Révérend Père Vicaire Provincial des Carmes Déchaussés du Brabant. Un vénérable prêtre hollandais, frère de la Jubilaire, officiait, assisté de Messieurs les chanoines Deneubourg et Wattecamps, de M. le curé de Saint-Jean et d'un autre ecclésiastique dirigeant toutes les cérémonies. Quelques chœurs exercés exécutèrent une messe en musique des plus ravissantes. L'office terminé, un Père Carme adressa à l'héroïne de la fête une allocution des plus onctueuses et des plus pénétrantes, lui rappelant en quelques mots simples et éloquents les grâces de choix qu'elle avait reçues dans le passé, lui faisant entrevoir celles que Dieu lui réservait pour l'avenir. Tous les cœurs étaient profondément émus. L'orateur donna ensuite l'explication emblématique des insignes qui devaient être remis à la Jubilaire : cierge, bâton de vieillesse, couronne. Quatre petites filles vêtues de blanc présentèrent ces insignes avec une simplicité charmante. La plus jeune d'entre elles offrit une corbeille de fleurs et récita en vers un compliment composé pour la circonstance : le naturel et l'expression avec lesquels elle s'en acquitta émuèrent toute l'assemblée. Ensuite on entonna le Te Deum. Puis on invita l'assistance à s'approcher de la grille. Un spectacle bien touchant s'offrit alors à tous les regards : sur une estrade, au fond du chœur, était assise la Sœur Marie Angélique ; devant elle toutes les religieuses défilaient l'une après l'autre, et lui donnaient le baiser fraternel ; on se réjouissait de leur bonheur. Oh ! heureuses les âmes privilégiées que Dieu attire au Carmel, véritable Thabor de la terre !

**France. Pamiers.** — Le mercredi 3 mai, une charmante cérémonie, d'un caractère tout spécial, appelait un mouvement inusité dans la chapelle des Carmélites de Pamiers. Au-dessus de l'autel du milieu, à gauche, sur un fond de tentu-

res aux couleurs éclatantes se détachait une gracieuse statuette, offrant aux regards le *fac-simile* de la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus de Prague. Mgr l'Évêque était venu ériger canoniquement dans la chapelle la Confrérie de cet Enfant Jésus. Toutes les communautés religieuses de la ville étaient représentées par des délégations. De nombreux fidèles remplissaient la nef. On aimait à voir le sanctuaire supérieur occupé par une légion de petits anges, dont les fraîches voix faisaient retentir les échos de l'enceinte, d'ordinaire si recueillis et silencieux, de refrains répétés en l'honneur de l'Enfant Jésus, qu'ils saluaient, dressé sur son piédestal, comme un bien-aimé triomphateur. L'épanouissement de cette vie enfantine se communiquait à l'assistance et pénétrait même sans doute, à travers l'austérité des grilles, jusqu'aux pieuses et vénérées solitaires qui avaient eu la douce inspiration de cette solennité. Le R. P. Marie-Amand, des Carmes de Pamiers, a prononcé l'allocution de circonstance. Il a montré ce qu'il y a de charme mystérieux, de poésie suave, d'enseignements profonds dans le dogme si merveilleux d'un Enfant Dieu :..... « Viens ici, s'est-il écrié, siècle de bruit, siècle de parade et de réclame, viens apprendre où est la vraie grandeur. C'est par ce silence de Bethléem et de Nazareth, mille fois plus éloquent que tous les discours, que Dieu fait la leçon à notre orgueil. » Il a pieusement développé les origines et les avantages de la dévotion à la sainte Enfance de Jésus. Cette dévotion, traditionnelle dans l'Église, qui a commencé au pied de la crèche avec les bergers et les Mages, a été un des attrails de sainte Thérèse et est demeurée familière aux religieuses du Carmel. A la fin du discours, un petit délégué, à genoux au pied de la statue, a récité au nom de tous ses camarades l'acte de consécration à l'Enfant divin. Ceux-ci ont ensuite défilé deux à deux devant l'autel, pour recevoir le billet d'affiliation et surtout l'image coloriée qu'ils emportaient triomphalement. Monseigneur les a bénis tous avec une bonté touchante, appelant des grâces de choix sur cette tendre génération que l'esprit du mal dispute, aujourd'hui surtout, avec tant d'acharnement à l'Église de Dieu. Il est doux de penser que l'Enfant Jésus est maintenant officiellement installé comme leur protecteur sur cette colline du Carmel d'où il se plaira, matin et soir, à bénir ses petits frères de la cité, afin que chaque jour, comme dit le poète,

Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,

Faisant à la même heure une même prière,

Demandent pour nous grâce au Père universel.

*Bagnères de Bigorre.* — L'Église des Carmes, qui avait été rouverte le 17 juin dernier, vient d'être fermée de nouveau le 10 juillet par l'autorité civile, malgré le désir de la population et malgré la majorité du conseil municipal. Le Sous-Préfet en personne présidait à cette opération. Pendant l'apposition des scellés, la police empêchait la circulation dans la rue où est située l'église.

**Angleterre.** — Le pèlerinage des catholiques anglais à Rome à l'occasion du jubilé pontifical a eu pour conséquence un acte religieux d'une importance considérable pour l'Église de ce pays. Léon XIII avait rappelé dans son allocution que l'Angleterre se glorifiait jadis d'être le « *douaire de Marie* »; en réponse à cette parole le Cardinal-Archevêque de Westminster a renouvelé, dans une cérémonie solennelle, la consécration de l'Angleterre catholique à la sainte Vierge. Nous nous plaisons à relater cet événement parce que l'une des causes qui ont fait donner à la Grande Bretagne par la voix populaire le titre béni dont parlait le Souverain Pontife, c'est justement ce fait que la très sainte Vierge a choisi ce pays pour y faire la première révélation du saint Scapulaire et que saint Simon Stock à qui elle voulut ainsi le confier tout d'abord était un Carme anglais. Puisse donc Notre Dame du Mont-Carmel protéger maintenant, et de plus en plus promouvoir, la renaissance de la vraie foi dans l'antique *île des saints* !

**Amérique du Nord. Boston.** — Le mercredi 25 janvier, la chapelle des Carmélites de cette ville était en fête. Elle était splendidement décorée, car pour la première fois devait avoir lieu dans le Nouveau Monde la consécration des enfants à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. La petite statue placée dans une niche latérale, dans le sanctuaire, était magnifiquement ornée ; un luminaire aux couleurs variées en rehaussait encore la splendeur. L'Enfant Jésus était richement habillé et portait une couronne étincelante d'or et de pierreries ; le tout était le don d'un catholique fervent, très dévot au saint Enfant. Bientôt la chapelle fut envahie par les fidèles. Une légion d'enfants d'un à douze ans, conduits par leurs parents, occupaient les premières places. On aurait dit que ces petits êtres sentaient que c'était leur fête, tant ils étaient fiers et heureux. La musique de la cathédrale venait encore rehausser cette touchante solennité. Après le chant du « *Veni Creator* » le révérend Père Shandelle, de la Compagnie de Jésus, prit la parole. L'éminent orateur se mit à la portée de son jeune auditoire et leur raconta des faits, des histoires proportionnées à leur âge. Puis haussant la voix et prenant un ton sérieux, il exhorta les parents à veiller avec soin sur l'éducation des enfants que Dieu leur a confiés. Après le sermon, le Père fit la consécration au S<sup>t</sup> Enfant Jésus, dont chaque mot était répété par ces voix enfantines avec toute l'ardeur dont elles étaient capables. Après les avoir tous bénis selon la formule du Rituel Romain, le Père commença la distribution des images et des médailles. Les enfants, s'avancant à leur rang, dans leur joie expansive s'accrochaient à la soutane du bon Père, ils étaient au comble du bonheur. Plusieurs d'entre eux étaient portés sur les bras ou pouvaient à peine marcher seuls. Pendant la distribution, on exécuta au jubé un cantique au saint Enfant Jésus, composé pour la circonstance. La bénédiction du T. S. Sacrement fut ensuite donnée par le Très Révérend Père Brownrigg, également de la Compagnie de Jésus.

Avant que la foule se retirât, le révérend Père Shandelle montant sur les degrés de l'autel forma le vœu de voir l'Amérique rivaliser avec l'Europe, et le Nouveau Monde à son tour devenir une terre privilégiée où l'Enfant Jésus se plaise à opérer des grâces de conversion dans les âmes et de guérisons merveilleuses pour les corps; enfin que sur tous il daignât verser ses plus amples bénédictions, particulièrement sur ces jeunes cœurs, si purs et si innocents, dont Il aimait à s'entourer durant sa vie terrestre, et qu'Il proposait pour modèles à ses apôtres et à ceux qui le suivaient, disant: « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. »

---

## NÉCROLOGIE.

---

« *Les Chroniques* », qui déjà dans leur numéro d'avril annonçaient la mort d'un religieux du couvent de Bruxelles, ont encore aujourd'hui le triste devoir de recommander aux prières de leurs lecteurs un autre membre de la même communauté, le TRÈS RÉVÉREND PÈRE RAPHAËL DE SAINT JOSEPH, subitement enlevé à l'affection de ses frères par une attaque d'apoplexie, jeudi dernier 20 juillet, en la fête du saint prophète Élie — Le R. P. Raphaël s'appelait dans le monde Emile Englebin; il était né à Ecaussines, dans la province du Hainaut, le 17 mai 1847. La famille à laquelle il appartenait était une de celles où la grâce divine s'épanouit sans obstacles: sa sœur aînée et deux frères l'avaient précédé dans la voie des conseils évangéliques ou du sacerdoce lorsque lui-même, à la suite de très brillantes études au séminaire de Bonne-Espérance, entendit l'appel de Dieu. Le monde aurait eu pour lui des sourires et peut-être de la gloire: au moins pouvait-il, à l'exemple des concurrents qui tout le long de ses cours lui disputèrent les couronnes, entrer dans les rangs du clergé séculier et parvenir comme eux, en semant sur son chemin les bonnes œuvres, aux dignités ecclésiastiques et aux premières charges du diocèse de Tournai. Il vint frapper au noviciat du Carmel, n'étant âgé que de dix-huit ans, et il fit sa profession au mois de septembre 1866. Ses supérieurs eurent vite fait d'apprécier la solidité de son esprit: à peine eut-il terminé ses études théologiques qu'il fut nommé professeur. Dix-sept années durant, il occupa ce poste, d'abord à Gand, ensuite à Bruxelles à partir de 1885, époque de la restauration de la province du Brabant. Il ne le quitta que pour devenir prieur du couvent de Bruxelles en 1888. C'est pendant cette période que le P. Raphaël se fit connaître et prit rang parmi les théologiens. La publication de ses traités *de locis theologicis*, *de Conscientia*, *de Legibus*, fut accueillie avec faveur et lui valut les approbations flatteuses des juges



les plus compétents (1). L'enseignement d'ailleurs n'absorbait pas toute son activité: il trouvait le temps de travailler au salut des âmes par des prédications à la fois solides et brillantes dont le souvenir ne s'est pas perdu. C'est au cours de ce ministère qu'il contracta, en 1887, une affection de la gorge qui lui rendait dès lors très pénibles ses fonctions de professeur; mais son dévouement lui faisait surmonter le mal et trouver des moyens de se faire entendre au prix des plus grands efforts. Réduit depuis à une extinction de voix presque complète, il se promettait bien, en cas de guérison, de reprendre ses travaux apostoliques: « Mais, disait-il récemment à un ami, ce sera la sainte Vierge que je prêcherai; je ne chercherai que la piété. » Il était aussi littérateur et poète: souvent il se délassa de ses graves spéculations en composant des pièces de vers toujours délicates et gracieuses. « *Les Chroniques* » en ont donné plusieurs (2). Nous ne résistons pas au désir de citer ici les strophes où, s'appliquant à lui-même ces paroles de saint Augustin: *pascor ab ubere, pascor a vulnere*, il les commente ainsi:

*Pascor ab ubere.....* Ce texte signifie  
Que, portant l'écusson et l'habit du Carmel,  
Je dors comme un enfant sur le sein de Marie,  
Nourri de son lait maternel.

*Pascor a vulnere.....* Puis ma lèvre est rougie  
Des flots de ce sang généreux  
Que répandit pour moi la poitrine meurtrie  
Du Roi de la terre et des cieux.

C'est le sang et le lait, toute mon existence  
Coulant dans la douleur et coulant dans l'amour,  
C'est Marie et Jésus, c'est ma double espérance,  
Mon seul refuge au dernier jour.

Ce « dernier jour » hélas! était plus proche qu'on n'eût pu le prévoir, et surtout bien plus que ne l'auraient voulu les frères et les amis nombreux du vénéré défunt. En effet ce n'était pas seulement l'élévation de son intelligence qui attirait à lui; l'aménité de son caractère et la bonté de son cœur gagnaient tous ceux qui l'approchaient (3). On peut dire qu'il mourut dans l'exercice de cette charité aimable, car c'est au milieu de la récréation commune que la foudroyante maladie vint le surprendre, en train de réjouir ses frères par sa conversation pleine d'enjouement. En moins d'une demi-heure tout fut fini: il n'avait que quarante-six ans. Grâce à Dieu, ce coup terrible n'était pas imprévu pour lui. La parole de notre Mère s<sup>te</sup> Thérèse, assurant que « *Dieu*

1. En ces derniers temps, le P. Raphaël a donné au public une seconde édition du traité de *Conscientia*. Voir *Chroniques*, (1892-1893), pages 142 et 432.

2. Voir, entre autres, *Chroniques* 1<sup>re</sup> année (1889-90) pages 8, 37, 291.

3. Nous lisons dans le « *Bien Public* » de Gand, du 23 juillet:

Le R. P. Raphaël était un théologien distingué, un prédicateur plein d'onction, un religieux édifiant, un directeur spirituel doué de prudence et de discernement. Il a durant quelques années résidé au couvent de Gand et a laissé dans notre ville le souvenir de sa serviabilité envers tous.

*rappelle les âmes quand elles sont le mieux disposées » s'est vérifiée ici, nous en sommes sûrs. On aime à se rappeler, en ces circonstances, quelle filiale confiance il avait en Marie; il dit quelque part:*

Daigne, o Vierge, ta main bénie  
A travers les flots de la vie  
Me conduire ainsi jusqu'au port :  
Comme un enfant à la mamelle  
Je veux sous l'aile maternelle  
Dormir le sommeil de la mort

Puis il aimait et honorait si fort notre père saint Joseph! c'était son bonheur de parler de lui aux fidèles; à Gand, les instructions de la neuvaine préparatoire à sa fête lui revenaient comme de droit. Comment donc le grand patron de la bonne mort n'aurait-il pas exaucé le souhait pieux, exprimé par son dévot serviteur à la fin d'un cantique en son honneur:

Comme toi puissions-nous, à notre heure dernière,  
Voir Jésus et Marie et mourir dans leurs bras!

N'oublions pas, non plus, que c'est sous son priorat que fut inauguré à Bruxelles le culte du saint Enfant Jésus de Prague.

Les Lecteurs des « Chroniques » se souviendront aussi que le Père Raphaël fut le premier chargé de diriger notre revue naissante: à ce titre il a un droit spécial au souvenir et aux prières de nos abonnés, particulièrement ceux de la première heure. Ne manquons pas de lui payer ce tribut, afin que bientôt le regretté défunt puisse contempler dans la joie du ciel

Les Anges voilés de leurs ailes  
Couvrant les célestes parvis  
Et les saints, les vieillards ravis,  
Chantant des hymnes immortelles,  
Et jetant aux pieds de Jésus  
Leurs palmes et leurs diadèmes,  
Présage des combats suprêmes  
Et du triomphe des élus (1).

*Nous recommandons également aux prières:*

- La Sœur Anne de Jésus-Marie, décédée à Namur, (76-53);
- La Sœur Marie de la Trinité, décédée à Carthage, (70-49);
- La Sœur Raphaël-Thérèse de la St<sup>e</sup> Trinité, décédée à Courtrai, (71-49);
- La Sœur Angèle du Sacré-Cœur, décédée à Dijon, (28-6).

## AVIS

***Nouvelle statue du St Enfant Jésus de Prague.*** —  
Le très révérend Père Ange, Vicaire Provincial des Carmes déchaussés du

1. *Le Christ de l'âme...* (Chroniques, 1<sup>re</sup> année, p. 41).

Brabant, ayant eu l'insigne bonheur de voir et de vénérer, à Prague même, la statue miraculeuse du St Enfant Jésus, conçut la pensée de faire faire des statues, semblables en tout jusque dans les plus petits détails au précieux modèle. Ce pieux désir vient d'être réalisé; de charmantes statuettes mesurant 0,37 de hauteur, (ou 0,25 sans socle) nous donnent l'image, saisissante de ressemblance, du St Enfant Jésus miraculeux; les vêtements, la couronne, la figure surtout, tout est vraiment du cher Enfant de Prague. Polychromées, elles se vendent 10 francs, mais on peut en avoir de plus richement décorées et le prix augmente en proportion de la richesse de la décoration.

**Notes Bibliographiques.** — 1. *Vient de paraître: Disciplina monastica exhortationibus digesta in regulam primitivam Fratrum discalceatorum ordinis Beatissimæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo a Ven. Patre Joanne a Jesu-Maria.* — 1 vol. in 8°, Gand, Poelman, 1893. — Cette réédition en format commode des exhortations monastiques du V. P. Jean de Jésus-Marie sur notre sainte règle est due aux soins du très révérend Père Gérard, Provincial des Carmes déchaussés de Flandre. Nous sommes d'autant plus heureux de voir se renouveler ainsi les ouvrages de notre vénérable ancêtre que « *les Chroniques* » s'emploient, elles aussi, dans la mesure de leur pouvoir, à le faire connaître et goûter de leurs lecteurs.

2. — Nous annonçons également qu'il existe une édition flamande de l'Opuscule intitulé *Chroniques des Missions...*, et annoncé déjà par nous aux numéros de mai et de juin.

---

## Calendrier-Éphémérides

---

1. **Mardi.** — S. Pierre aux Liens, double-majeur.

1783. A Louvain (Saint-Albert), mort du R. P. Cyrille de S<sup>te</sup> Marie (Guillaume Carleer, de Louvain). Il avait donné, durant ses trente-quatre années de vie religieuse, les plus grands exemples de vertu. Son zèle pour l'observance, son obéissance aveugle, son humilité ne le faisaient pas moins remarquer que sa science et son intelligence. Pendant onze ans il fut lecteur et remplit cette charge au grand profit de ses disciples. Puis on l'envoya comme prieur au désert de Nèthen d'où il revint pour être Maître des Novices. Il s'acquittait de cette fonction avec un zèle incroyable quand une attaque de dyssenterie (cette maladie ravageait alors la contrée) le conduisit rapidement au tombeau. Il avait cinquante-quatre ans.

2. **Mercredi.** — S. Alphonse-Marie de Liguori, Évêque, Confesseur et Docteur, double. († 1789). — *Indulgence de la Portioncule.*

- 3. Jeudi.** — Invention des reliques de saint Etienne, premier martyr; semi-double.
- 4. Vendredi.** — S. Dominique, Confesseur, double-majeur. († 1221).  
*Premier vendredi du mois, consacré au Sacré Cœur.*
- 5. Samedi.** — Dédicace de N. D. aux Neiges, double-majeur.
- 6. 11<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ, double-majeur.
- 7. Lundi.** — S. ALBERT, Confesseur, de l'Ordre, 2<sup>e</sup> classe avec Octave. († 1306). Indulgence plénière.  
1638. Mort en ce jour, au couvent de Paris, d'un frère convers, nommé F. Amable de tous les saints, natif de Rosay en Brie, au diocèse de Meaux. Il naquit en juillet 1595, prit l'habit à Charenton le 1<sup>er</sup> novembre 1630 et fit profession le 2 du même mois 1632. Il avait dans le monde de grands emplois qu'il quitta pour suivre l'inspiration de Dieu. Quand il fut frappé de sa maladie qui était la peste, plusieurs religieux en conjurent de la frayer; il les rassura tous en disant que lui seul en mourrait. Cette prédiction se réalisa.
- 8. Mardi.** — S. Cyriaque et ses Compagnons, Martyrs. (3<sup>e</sup> siècle).
- 9. Mercredi.** — *Vigile de saint Laurent.* — S. Jérôme Émilien, Confesseur, double. († 1537).
- 10. Jeudi.** — S. LAURENT, Martyr, 2<sup>e</sup> classe avec Octave. († 258).  
1719. Mort, à Bruxelles, du Père Nicolas de S. François (Nicolas Van der Baeren, de Bruxelles). C'était un excellent sacristain. Il était frère de deux autres religieux de l'ordre, les Pères Baudoin de l'Agneau de Dieu et Sylvestre de S. Charles. — 53 ans d'âge, 34 de profession; 29 de sacerdoce.
- 11. Vendredi.** — S<sup>te</sup> Marie Madeleine, pénitente, double. (1<sup>er</sup> siècle).  
1697. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du Fr. Daniel de S<sup>te</sup> Catherine, convers, (dans le monde Daniel Commers, du village de Fourinne). Il était bon et serviable; son travail et ses soins soulagèrent souvent les infirmes et vinrent en aide à la pauvreté de son couvent. Il mourut d'un crachement de sang, après trois ou quatre années de souffrances. Il avait 40 ans d'âge, 8 de profession.
- 12. Samedi.** — S<sup>te</sup> Claire, Vierge, double. († 1253).
- 13. 12<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Apollinaire, Évêque et Martyr, double. (2<sup>e</sup> siècle).
- 14. Lundi.** — *Jeûne de l'Église. Vigile de l'Assomption.* — Octave de S. Albert, double.
- 15. Mardi.** — ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*
- 16. Mercredi.** — B. Ange-Augustin Mazzinghi, Confesseur, de l'Ordre; double. († 1438).  
1636. Tous les Pères de la fondation récente de Toulon, qui s'était faite avec beaucoup de difficulté, tombèrent subitement et à la fois malades à cause du lieu marécageux où ils étaient établis. On leur donna un autre couvent où ils furent portés à demi morts. Le 16 août, l'un d'entre eux, le P. Timothée de S. Paul, décéda dans cette nouvelle résidence en grand renom de sainteté.
- 17. Jeudi.** — Octave de S. Laurent, Martyr; double.
- 18. Vendredi.** — S. Emygdus, Évêque et Martyr; double. († 303 ou 304).



- 19. Samedi.** — S. Gaëtan, Confesseur; double. († 1547).
- 20. 13<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. JOACHIM, père de la très sainte Vierge Marie; 2<sup>e</sup> classe. — *Indulgence plénière.*  
1688. — A cette date, dit le Nécrologe du couvent Saint-Albert à Louvain, mourut ici Eustache de Keyser, l'un de nos domestiques. Entré tout jeune au service du monastère, il se montra si dévoué qu'on l'admit d'un commun accord au saint habit. Il parut bien pourtant que ce n'était pas la volonté de Dieu, car, ayant souffert durant tout le noviciat de grands maux de tête, il en fut délivré aussitôt qu'il revint à l'état laïque. Il reprit ses humbles fonctions de serviteur, dans l'accomplissement desquelles il passa, peu après, à une vie meilleure. On l'enterra dans le caveau des religieux.
- 21. Lundi.** — S<sup>te</sup> Jeanne Françoise Frémot de Chantal, Veuve; double. († 1641).
- 22. Mardi.** — Octave de l'Assomption; double.  
1789. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du P. Clément de s<sup>te</sup> Philippine, à 40 ans d'âge, dont 22 de religion et 17 de sacerdoce. Il était de Bruxelles et s'appelait dans le siècle Claude de Smedt. Il brillait surtout en douceur et en patience. De continuelles douleurs de tête lui donnaient de grandes occasions de pratiquer cette dernière vertu. Il souffrait sans plainte ni murmure, à l'exemple de Jésus-Christ.
- 23. Mercredi.** — *Vigile de S. Barthélemy.* — S. Philippe Béniti, Confesseur; double. († 1285).
- 24. Jeudi.** — S. BARTHÉLEMY, Apôtre; 2<sup>e</sup> classe.  
1742. Mort, à Bruxelles, du P. Adolphe de la Purification (Charles Lion, de Bruxelles). Il avait été successivement prieur à Dunkerque, Louvain (Placet), Gand; sous-prieur à Anvers. — 58 ans d'âge, 36 de profession, 32 de sacerdoce.
- 25. Vendredi.** — S. Louis, Roi, Confesseur; double. († 1270).  
*Jour consacré au saint Enfant Jésus.*
- 26. Samedi.** — S. Hyacinthe, Confesseur; double. († 1257).
- 27. 14<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — TRANSVERBÉRATION DU CŒUR DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — 2<sup>e</sup> classe. — *Absolution générale pour les Tertiaires du Carmel. — Indulgence plénière. Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de S<sup>te</sup> Thérèse.*
- 28. Lundi.** S. Augustin, Evêque, Confesseur et Docteur; double. († 430).  
1634. Au couvent de Bar-le-Duc, au duché de Lorraine, mourut le P. Barnabé du très saint Sacrement, second sous-prieur de cette maison. Il était né en 1601 dans la province de Normandie. Il unissait la doctrine à la vertu: mais la douceur était son trait caractéristique; on l'avait surnommé *Mansuetus* (le doux). Il contracta, dans l'exercice du ministère la maladie contagieuse qui l'emporta après neuf années de profession religieuse.
- 29. Mardi.** — Décollation de S. Jean-Baptiste; double-majeur.
- 30. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Rose de Lima, Vierge; double. († 1617).  
*Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de la nativité de la s<sup>te</sup> Vierge.*
- 31. Jeudi.** — DEDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES DE L'ORDRE DU CARMEL; 1<sup>ère</sup> classe avec Octave.

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(suite, voir page 111 et suiv.)

### Chapitre Cinquième. — Noblesse de Marie.

Ce qui est noble a la puissance de s'attirer l'amour. Le commun accord des nations, qui toutes apprécient l'illustration de la naissance, en est une preuve suffisante. Or, la Reine du ciel, si nous la considérons selon la chair, par sa naissance est de sang royal; c'est ce que chante l'Eglise quand elle l'appelle « *rejeton de l'illustre race de David* ». Mais, outre cette noblesse, elle en a une autre bien plus capable de la faire aimer, c'est celle qui provient de ce que son sang très pur a fourni un corps au Fils unique de Dieu. D'après S. Thomas (1), elle a ainsi contracté avec Dieu une sorte d'affinité. D'ailleurs c'est pour cette fonction qu'elle a été élevée à la maternité divine, dignité que le même Docteur déclare infinie dans son genre parce qu'elle est la plus étroite union possible avec la personne infinie du Verbe éternel (2). Si donc parmi les hommes la noblesse s'acquiert par l'alliance avec un prince terrestre, combien sera glorieuse celle qui résultera d'avoir engendré celui qui surpasse tous les êtres, Dieu lui-même! Et le Fils de Dieu n'a pas seulement contracté avec la sainte Vierge une alliance de famille; il a voulu n'avoir avec elle qu'un même sang! Quelque élevée qu'elle puisse être, la noblesse des Séraphins se range bien au dessous de cette noblesse: les plus hauts esprits du ciel tiennent à honneur de faire la cour à une si grande reine, et c'est à la servir que nous aussi nous devons tendre à l'envi pour anoblir notre obscure naissance en l'élevant à un semblable état de gloire.

### Chapitre Sixième. — Sagesse de Marie.

Combien il faut rechercher la sagesse, c'est ce que l'on voit assez par les peines extrêmes que les hommes les plus illustres se sont imposées, entreprenant de longs voyages dans le seul but de visiter les personnages qui passaient pour les plus éminents en doctrine. Ainsi les Livres Saints nous montrent Salomon consulté par un grand nombre d'étrangers, parmi lesquels la reine de Saba, qui tout émerveillée demeurait suspendue à ses lèvres. Les auteurs profanes nous enseignent aussi, au rapport de s. Jérôme, que Pythagore se rendit auprès des devins de Memphis; Platon auprès d'Architas de Tarente; Apollonius auprès d'Hiarchas. Tous ils quittaient leurs foyers et se dirigeaient vers des régions lointaines, uniquement épris de l'amour de la sagesse. Or, la Reine du Ciel, d'un côté, a conçu non seulement quant au corps, mais au plus profond de son cœur, la Sagesse en personne, le Fils unique de Dieu; et de l'autre, à raison de sa dignité royale, elle puise le don de sagesse le plus près possible de sa source qui est Dieu. Comment donc exprimer l'amour que lui mérite de notre part cette accumulation de sagesse qui pare et relève merveilleusement son âme? Parmi les éloges décernés aux autres vierges, l'Eglise place celui-ci: « *Voici, dit-elle, une vierge sage et l'une des prudentes.* » Mais qu'elle est donc sage, la Reine des Vierges, elle qui perçut dans une contemplation sublime les mystères les plus cachés de la divinité! Heureux ceux qui, près d'elle, jouiront à jamais de sa sagesse divine! (A suivre).

1. S. Th., 2a 2ae, q. 103, a. 2 ad 2.

2. S. Th., 1 p., q. 23, a. 6, ad 4.

## L'unique trésor.

Arrivé par ta grâce au terme du voyage,  
O mon cher Crucifix, je m'arrête et m'assieds,  
Pour te parler d'amour en un tendre langage  
Et te baiser les pieds.

Que mon cœur a souffert une amère souffrance  
En cherchant loin de toi la véritable paix!  
Qu'il soupira longtemps après la délivrance,  
Sans la trouver jamais!

. . . . .

. . . . .

Ah! tu seras toujours mon unique richesse;  
Toujours mon cœur aura, pour calmer son désir,  
Dans l'exil ton baiser, quand la douleur l'opprime;  
Ton ciel dans l'avenir.

T'aimer!... C'est désormais mon seul bien sur la terre.  
Sans l'amour tout est vain; par lui tout est profit;  
Du néant l'amour seul enrichit la misère,  
Et seul il se suffit.

T'aimer!..... avec l'amour l'enfer serait ivresse;  
Sans lui le ciel serait un temple sans flambeau;  
Avec lui tout rayonne et tout n'est qu'allégresse,  
Même le noir tombeau.

---

Cette prière au Crucifix nous semble bien convenir à ce mois de septembre dans lequel nous renouvelons nos vœux en fêtant l'Éxaltation de la Croix. Elle est extraite du recueil intitulé « VOIX QUI PRIENT » où le R. P. Sernin-Marie a rassemblé, non sans les revêtir d'images magnifiques, les principaux phénomènes de la vie des âmes et de la théologie mystique. L'espace restreint nous empêche malheureusement de citer la pièce entière.

D'autres donc chercheront les effets dans les causes;  
 Dans le fait qui s'enfuit, l'invariable loi;  
 Pour moi, je ne veux plus connaître que deux choses :  
 Mon Crucifix et moi.

Ah! que toujours je boive à la coupe enivrante,  
 Et tu peux mettre encor ma pauvre âme au pressoir;  
 Et l'éclair peut encor dans la nuit effrayante  
 Sillonner un ciel noir.

Que la foi des plus forts autour de moi chancelle,  
 Et qu'un nouveau chaos semble la fin de tout:  
 J'embrasserai ta croix; et, m'appuyant sur elle,  
 Je resterai debout.

Repose sur mon cœur, ô repos de mon être!  
 Dors sur ce lit d'amour, ô mon amour divin!  
 Ah! toujours en m'aidant et te montrant mon Maître,  
 Console mon chemin.

Puis, quand aura sonné pour moi l'heure suprême,  
 Fais qu'une main pieuse, en me fermant les yeux,  
 Te pose sur ma bouche; et que disant: « Je t'aime! »  
 Je me réveille aux cieux.

---

## Le Scapulaire de N.-D. de Mont-Carmel

(suite, voir page 116 et suiv.)

### CHAPITRE VIII.

---

*Seconde promesse de Marie au Saint Scapulaire: Ecce signum salutis, salus in periculis. Le saint habit du Carmel signe de salut temporel et sauvegarde dans les périls. — Exemples à l'appui de cette promesse.*

Dans le discours de la Vierge à saint Simon Stock, discours que nous avons rapporté en entier au chapitre premier de cet ouvrage, on a vu que Marie, en donnant le scapulaire à ce



saint religieux, lui dit encore ces paroles: *Ecce signum salutis, salus in periculis*. Voici un signe de salut, une sauvegarde dans les périls. Ainsi cette toute puissante Reine des anges se plait à prévenir et à favoriser en toutes manières ses enfants bien aimés du Carmel. Il ne lui suffit pas de veiller du haut du ciel avec un soin jaloux à la garde de leurs âmes et d'assurer par mille prodiges de grâce leur avenir éternel; il faut encore qu'elle étende sa sollicitude jusque sur leurs corps, qu'elle s'abaisse pour ainsi dire jusqu'à prendre un soin tout particulier de leurs moindres intérêts, même en ce monde.

Cette amoureuse conduite de la Vierge à l'égard des religieux du Carmel et des confrères du saint Scapulaire n'a rien qui doive nous étonner. Elle est leur mère à un titre tout spécial et ils sont les enfants privilégiés de son cœur; on comprend facilement dès lors que la vive tendresse qu'elle leur porte ne lui permette pas de rester insensible à une seule de leurs douleurs, de laisser en souffrance un seul, même le plus petit, de leurs intérêts, toutes les fois qu'elle peut leur venir en aide sans détriment pour leurs âmes. Nous ne devons pas chercher d'autres raisons pour nous expliquer pourquoi Marie, en nous donnant le saint Scapulaire comme le gage sensible de son amour et la marque assurée de sa protection, principalement dans les choses du salut, a voulu que ce saint habit fût encore pour nous un bouclier puissant contre tous les coups de la mauvaise fortune, une sauvegarde dans les dangers que nous pouvons courir en ce monde et qui nous menacent dans le plus cher et le plus précieux de tous nos biens temporels, dans notre santé ou notre vie.

C'était à l'histoire à prouver sur ce point la vérité de la promesse de Marie, en en constatant à travers les siècles la parfaite et constante réalisation. Cette tâche, l'histoire l'a fidèlement accomplie. Dans tous les pays et à tous les âges, elle a enregistré avec soin une multitude de faits évidemment miraculeux opérés par la vertu de l'habit du Carmel. Ces faits sont presque tous attestés par un grand nombre de témoins, par des peuples entiers; nulle critique, si minutieuse et si sévère qu'on la suppose, n'a donc le droit de les révoquer en doute, car ce serait folie que d'oser soupçonner

ces innombrables témoins d'avoir été d'intelligence pour en imposer à tout l'univers. Citons brièvement quelques exemples.

En 1629, la Provence était ravagée par le terrible fléau de la peste. Seule entre toutes les cités de ce malheureux pays où la mort fit tant de victimes, la ville de Marseille est épargnée et elle l'est grâce au saint Scapulaire du Carmel qu'on avait eu l'heureuse pensée de porter solennellement en procession à travers les rues pour conjurer le fléau.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, en Sicile, le ciel s'était fermé comme aux jours du prophète Elie; les campagnes désolées par une longue sécheresse étaient frappées de stérilité et on était menacé de la plus horrible famine. Mais, dans cette cruelle affliction, le peuple a recours à N.-D. du Mont-Carmel; partout on s'empresse de se revêtir du saint Scapulaire; puis, ainsi couverts des saintes livrées de la Reine du Ciel, tous lui adressent d'ardentes supplications pour obtenir au plus tôt secours et protection. Dès ce moment, le ciel qui jusque là avait été d'airain commence à se couvrir de nuages; une pluie abondante arrose pendant plusieurs jours les campagnes, et la terre redevenue fertile donne bientôt aux laboureurs les plus riches espérances pour le temps de la moisson.

En 1599, la ville de Gueldre, surprise sans défense et environnée par une nombreuse armée, est menacée d'une prompt ruine. Pour conjurer un péril si pressant, tous les habitants courent en foule à l'église des Pères Carmes pour y implorer la protection de N.-D. du Mont-Carmel. On porte la statue en procession à travers les rues de la ville; or, ce jour même, le ciel se prononça ouvertement en faveur des assiégés par un prodige qui jeta le désordre et la terreur dans le camp des ennemis; ceux-ci furent forcés de fuir précipitamment et d'abandonner sous les murs de la ville leurs munitions, leurs armes et leurs machines de guerre (1).

Si maintenant nous passons aux merveilles opérées par le saint Scapulaire en faveur des particuliers, il faut avouer qu'elles sont innombrables et que pour les raconter il faudrait, selon l'expression

---

1. Manuel du Scapulaire par l'Abbé Sambucy p. 2 art. 4.

d'un pieux auteur, toutes les langues que S<sup>t</sup> Jérôme désirait posséder pour célébrer dignement les vertus de Marie. De quelque côté qu'on tourne ses regards sur la terre on ne rencontre que miracles sur miracles. Ce sont des embrasements éteints, des naufrages évités, des balles aplaties, des épées émoussées, des aveugles éclairés, des boiteux redressés, des paralytiques guéris, des morts même ressuscités. On chercherait vainement un genre d'infirmité dont l'habit du Carmel n'ait été le remède, une douleur si cuisante qu'il n'ait apaisée, une plaie si incurable qu'il n'ait cicatrisée et guérie. Pour tout dire en un mot, le monde entier, depuis plus de six siècles, n'est qu'un vaste théâtre où le Ciel se plaît à faire éclater en mille manières la merveilleuse efficacité de la promesse faite à l'habit de la Vierge. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici au moins quelques uns de ces faits miraculeux que nous choisirons parmi les plus frappants et les plus authentiques. Ils contribueront beaucoup, nous l'espérons, à augmenter et à affermir de plus en plus, dans tous ceux qui les liront, et leur dévotion envers Marie et leur confiance dans l'admirable vertu de l'habit du Carmel.

Prodiges d'incorruption du saint Scapulaire dans les tombeaux. — Tous les auteurs qui ont écrit sur le saint Scapulaire nous ont conservé le récit authentique d'un certain nombre de ces prodiges. Or, nous avons nous-mêmes actuellement entre les mains une preuve que cette merveille, qu'on a si souvent constatée dans les siècles passés, se reproduit encore de nos jours (1).

Voici ce qu'on écrivait de la Nouvelle Orléans à un de nos religieux. La lettre à laquelle nous empruntons les détails qu'on va lire est datée du 14 juin 1882; nous en avons sous les yeux le texte original. « A propos du Scapulaire je vous » raconterai quelque chose qui vous fera plaisir et qui a » été pour nous un bien grand sujet de consolation. En mars » dernier, ma chère mère fit demander à une de ses sœurs » de vouloir bien s'occuper de faire exhumer les restes de notre » frère mort en 1863, pendant la guerre de sécession, pour nous

---

1. Voir aux Faits divers un exemple tout récent qui confirme les affirmations de l'auteur.

» les envoyer à la Nouvelle Orléans, où nous nous propositions  
» de les faire déposer dans notre tombeau de famille. Il y avait  
» près de dix-huit ans que sa dépouille mortelle reposait dans le  
» caveau de famille de ma tante et nous avions hâte de l'avoir  
» enfin plus près de nous. Lorsqu'on eut ouvert le caveau où  
» avait été déposé son cercueil, on n'y trouva plus que quelques  
» ossements desséchés et quelques cheveux; de vêtements, il n'en  
» restait pas de vestiges, pas même un fil; seul, le saint Scapu-  
» laire, que portait mon pauvre frère au moment de la mort et  
» avec lequel il avait été mis en terre, était demeuré complète-  
» ment intact. Notre cousin, qui est médecin, était présent à l'ex-  
» humation et il constata de ses yeux ce prodige. Il prit lui-même  
» ce Scapulaire, et au lieu de nous l'envoyer, il l'enveloppa avec  
» soin dans du papier et le renferma avec les restes dans la  
» caisse préparée pour les recevoir. Combien je regrette ce Scapu-  
» laire qui a été ainsi préservé de la corruption, c'eût été pour  
» nous une bien précieuse relique. Ce cher frère avait une grande  
» confiance dans la très sainte Vierge; dans toutes ses lettres, il  
» en parlait. Dans une d'elles, il nous disait: Je ne crains rien,  
» j'ai mon Scapulaire sur le cœur, je ne serai point tué. Je  
» n'ai pas peur, je vais toujours en avant, la très sainte Vierge  
» me protégera. Il ne reçut en effet aucune blessure dans les  
» divers combats où il se trouva engagé; il mourut de maladie dans  
» une ambulance pendant une retraite, il n'avait que vingt ans. »

Prodiges d'incendies éteints par le saint Scapulaire. — En 1719, un miracle, le plus célèbre, le plus connu de tous ceux que nous signalons, dit l'abbé Sambucy, arriva à Ballon, hameau dépendant du village d'Arnoville, au diocèse de Metz. Un violent incendie était près de consumer le hameau, lorsque la confiance en la protection de Notre Dame du Mont-Carmel inspira la résolution de jeter un scapulaire au milieu des flammes: l'incendie se calma aussitôt, et le scapulaire fut conservé miraculeusement sur une poutre embrasée. L'Évêque de Metz, après avoir fait constater ce miracle, en fit dresser un procès-verbal auquel il apposa son sceau et qu'il signa de sa propre main. Ce miracle, dit le P. Panmetier qui mourut en 1792, s'est encore renouvelé de nos jours



et presque sous nos yeux dans la ville d'Agen, en 1727, à l'occasion d'un incendie. Les Carmes du couvent de cette ville, à la sollicitation des échevins, sortirent en procession de leur église, portant la croix ornée d'un scapulaire, et chantant les litanies de la très sainte Vierge. L'activité des flammes s'apaisa bientôt et l'incendie cessa entièrement, aussitôt que l'on eut jeté le saint scapulaire dans le feu. Le lendemain le scapulaire fut retrouvé parmi les charbons et les débris sans avoir reçu aucune atteinte. L'authenticité de ce miracle, continue le P. Pannetier, est confirmée par le témoignage de tous les habitants d'Agen qui en furent les témoins et dont plusieurs étaient encore vivants alors (1).

(A suivre).

## La Journée Religieuse

— Les Laudes. —

XXII (suite).

Les huit psaumes des Laudes se rapportent bien, on le voit, au règne éternel de Jésus Christ, dans les splendeurs des saints (2). Ce qui confirme encore cette donnée, ce sont les diverses antien-nes dont l'Eglise a fait choix pour le commun des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, Vierges et Servantes de Dieu. La récompense céleste que les saints ont méritée par leur héroïque fidélité aux enseignements du Seigneur en est le motif ordinaire, nous l'avons dit plus haut. Il est facile de le constater en prenant le bréviaire (3). Mais nous sommes tous appelés à aller

1. Instruction pour la confrérie de N.-D. du Mont-Carmel, Ch. II & IV page 36 (Lyon 1834).

2. Ps. CIX. V. 4.

3. Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. — Majorem caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. — Vos amici mei estis si feceritis quæ præcipio vobis dicit Dominus. — Beati pacifici, beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. — In patientia vestra possidebitis animas vestras. — Vos qui reliquistis omnia et secuti estis me, centuplum accipietis, et vitam æternam possidebitis. Antiph. ad Laud. Apost.

rejoindre ces glorieux princes du véritable Israël; l'éternelle Rédemption est pour nous, comme pour eux. Voilà pourquoi le cantique *Benedictus Dominus Deus Israël quia visitavit et fecit redemptionem plebi suæ*, vient si à propos couronner ce joyeux office du matin, et donner une expression à nos actions de grâces. Tandis que le soleil s'élève à l'Orient, dans l'or et l'opale du ciel, songeons au divin Orient, le Christ Sauveur. En attendant d'être pour nous le grand jour sans couchant, qu'il ne cesse ici bas, ainsi que l'annonçait Zacharie, d'illuminer nos ombres, et de diriger nos pieds dans la voie de la paix! Chantons avec l'Eglise:

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et racheté son peuple.

Il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur.

Comme il l'avait promis par la bouche de ses Saints, de ses Prophètes qui ont prédit dans les siècles passés.

Il nous a délivrés de nos ennemis et de la main de ceux qui nous haïssent.

Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo. Qui sequitur me, non ambulat in tenebris; sed habebit lumen vitæ, dicit Dominus.

Qui mihi ministrat me sequatur, et ubi ego sum, illic sit et minister meus. Si quis mihi ministraverit honorificabit eum Pater meus, qui est in cælis: dicit Dominus. — Volo, Pater, ut ubi ego sum, illic sit et minister meus. — Qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam. Antiph. ad Laud. Martyr.

Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo et inventus est justus. — Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi. — Serve bone et fidelis intra in gaudium Domini tui. Euge serve bone et fidelis; quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam dicit Dominus. Antiph. ad Laud. Confess. Pontific.

Domine quinque talenta tradidisti mihi: ecce alia quinque superlucratus sum. — Euge, serve bone, in modico fidelis; intra in gaudium Domini tui. — Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam. — Beatus ille servus quem cum venerit Dominus ejus et pulsaverit januam, invenerit vigilantem. — Serve bone et fidelis intra in gaudium Domini tui, etc. Antiph. ad Laud. Conf. non Pontif.

Hæc est virgo sapiens, et una de numero prudentum. — Hæc est virgo sapiens quam Dominus vigilantem invenit. — Veni electa mea et ponam in te thronum meum, alleluia. Antiph. ad Laud. Virg. et sic de aliis.

Il a été miséricordieux avec nos pères, et s'est souvenu de son alliance sainte,

De la promesse qu'il avait jurée à Abraham, notre père, de se donner à nous.

Afin que, sans crainte, libres de nos ennemis, nous le servions.

Dans la sainteté et la justice, devant lui, tous les jours de notre vie ».

Comme prix de la *Louange* qu'elle achève de rendre à Dieu et à ses saints, l'Eglise demande au Seigneur de vouloir bien maintenant écouter son humble *Prière*. C'est l'*Oraison* ou *Collecte*. Notre Mère y expose ses désirs, ses besoins, les nécessités spirituelles et temporelles de ses enfants. Soyons attentifs, car il s'agit de recueillir ici les fruits de grâce spécialement attachés à la célébration de chaque office. Pensons bien que c'est le Saint-Esprit qui prie pour nous dans ces formules inspirées, si pleines de la science des choses d'en haut, si appropriées à toutes nos misères et infirmités. De nous mêmes, jamais nous ne pourrions mieux exprimer ce qui nous convient, ni trouver plus sûrement le chemin du cœur de Dieu (1).

L'Oraison est suivie du *Benedicamus Domino*; puis vient le verset: *Fidelium animar per misericordiam Dei requiescant in pace*. Dans sa simplicité touchante, cette prière a une portée bien profonde. Sans elle, il manquerait quelque chose au divin office, vu que l'Eglise n'y paraîtrait pas entièrement, telle que Dieu la voit et la conçoit. La Cité sainte admet, en effet, trois états différents de lutte, de purification et de triomphe; elle ne

---

1. Le Cardinal Bona affirme que les oraisons, appelées aussi collectes parce qu'elles résument les vœux de l'assemblée des fidèles, remontent aux Apôtres et à leurs successeurs. Parmi celles dont nous faisons maintenant usage au propre du temps, les unes ont pour auteur le Pape saint Gélase, les autres saint Grégoire le Grand. Ces oraisons furent d'abord rédigées pour la messe. Plus tard on les inséra dans l'office. Auparavant, c'est à dire avant le X<sup>e</sup> siècle, toutes les heures finissaient par l'Oraison Dominicale. L'*Oremus* qui se dit avant la collecte est une coutume très ancienne dans l'Eglise, puisque saint Augustin y fait allusion. *Populus post indictam a sacerdote orationem aliquantulum orabat sub silentio, et deinde sacerdotes communes populi preces colligebat, et Deo offerebat*. Epist. CVII. — Cf. Fornici. Instit. liturg.

forme, cependant, qu'une seule société, un seul corps, dont le même Esprit d'amour est le lien vital. Aussi, après avoir fait acte d'union à nos glorieux concitoyens de l'Eglise triomphante, en célébrant leurs mérites, et en implorant leur protection, nous tous, membres de l'Eglise militante, nous ne saurions oublier maintenant nos frères de l'Eglise souffrante, qui dans le séjour de l'expiation attendent l'appoint de nos suffrages. Le *fidelium animæ* représente ce devoir de charité, inhérent à l'essence même du mystère de l'Eglise.

Nous devons tout à la Vierge immaculée. Les mystères de rédemption et de salut que nous célébrons dans l'office, n'ont abouti que par Marie; elle en fut le point de départ, elle en reste l'instrument, la coopératrice indispensable. Il est juste qu'en terminant nous fassions remonter jusqu'à elle notre reconnaissance et nos louanges. Universelle dispensatrice des dons célestes, quoi de plus doux, aussi bien, quoi de plus salulaire pour nous, ses enfants, que de recourir à son amour maternel! Avant de laisser le chœur, saluons donc notre bonne Mère; jetons nous à ses pieds, implorons sa miséricordieuse assistance, en redisant de toute la ferveur de nos âmes, les diverses antiennes que l'Eglise lui a consacrées. *Salve Regina*. — *Mater misericordiarum*. — *Alma Redemptoris mater*. — *Ave Regina cælorum*. — *Regina cæli lætare* (1).

Religieux du Carmel, tout exercice de piété envers Marie n'est il pas, d'ailleurs, pour produire en nous un sentiment spécial? Rappelons nous nos pères des anciens âges, les disciples d'Elie et d'Elisée. « *Les premiers de tous*, dit la Liturgie sacrée, à l'endroit où Elie autrefois avait vu monter la nuée figure de la Vierge, ils construisirent une chapelle à cette même Vierge très pure. Tous les jours ils se réunissaient dans le nouvel oratoire, hono-

---

1. La récitation des quatre antiennes susdites commença dans les monastères. Plus tard, saint Pie V les fit insérer au Bréviaire romain. D'après Trithème et D. Guéranger, Hermann Contract, moine de Reichenau, au onzième siècle, serait l'auteur de l'antienne *Alma Redemptoris Mater* et aussi du *Salve Regina*, auquel saint Bernard ajouta, comme on sait, la triple invocation: *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Selon une antique tradition, l'antienne *Regina cæli lætare* aurait été composée par les anges. Le dernier verset: *ora pro nobis Deum* serait du Pape saint Grégoire.



*rant par de pieuses cérémonies, des prières et des louanges la Bienheureuse Vierge comme singulière protectrice de leur Ordre* (1) ». Voilà nos parchemins d'origine. Quelle consolation, en vérité, ce nous doit être de maintenir et de faire valoir sans cesse, auprès de notre Mère, un si glorieux droit d'ainesse!

Jusqu'aux Croisades et à l'établissement du royaume latin de Jérusalem, la liturgie en usage au Mont-Carmel fut celle des églises de Syrie. Avec saint Berthold, c'est à dire à l'époque de la rénovation de l'Ordre par les Occidentaux, le rite Romano-Gallican remplaça le Grec ou le Syriaque sur la sainte montagne (2). Fidèles aux pratiques de leurs ancêtres, les Carmes ajoutèrent alors à chaque Heure canoniale, et même à la Messe, le *Salve Regina*. Notre congrégation des Déchaussés ayant pris le bréviaire romain vers la fin du seizième siècle, nous n'avons plus aujourd'hui cette observance particulière du *Salve Regina*, excepté à la Messe, par concession du saint Siège. Du moins l'esprit de filiale dévotion qui avait fait introduire ce rite parmi nous, est pour demeurer toujours. Aimons Marie comme de vrais fils, soyons heureux de nous sentir sous sa protection spéciale, lorsqu'à l'issue des offices choraux, la règle générale de la Liturgie amène sur nos lèvres les diverses antiennes de la Bienheureuse Vierge. Au nom de nos pères, ses dévots serviteurs, prions Notre Dame de se montrer encore notre Mère. Puisse-t-elle conserver à notre famille religieuse son humble place dans l'Eglise de Dieu. Et parce que c'est en la personne de cette sainte Eglise que nous achevons la fonction sacrée, demandons à la divine Reine de nous couvrir tous de ses mérites, nous et l'universalité de nos frères. Qu'elle daigne présenter à son Fils le tribut de notre religion, qu'elle le complète, qu'elle le rende agréable, et nous obtienne, pécheurs que nous sommes, de devenir dignes des promesses du Christ pour les siècles des siècles. Amen.

(A suivre).

---

1. Fest. B. V. M. de Monte Carmelo. Lectiones I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> Noct

2. Dom Guéranger. Instit. Liturg. C. 1. Chap. XII.

---

# Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme Déchaussé).

(Chapitre troisième).

(suite, voir page 123 et suiv.)

---

L'Abbé Rohrbacher, dans son Histoire universelle de l'Eglise, livre LXXXV, au chapitre intitulé: « Travaux apostoliques de S<sup>t</sup> François Xavier », s'exprime ainsi: « Ce qui est plus admirable, les ennemis même de J. C. le révéraient après sa mort » comme ils avaient fait pendant sa vie, et le nommaient l'homme » des prodiges, l'ami du Ciel, le maître de la nature, le Dieu de » la terre. Quelques uns faisaient de très longs voyages et » venaient exprès à Goa pour voir son corps exempt de corruption et qui, au mouvement près, avait toutes les apparences de » la vie. Il y eut des gentils qui parlèrent de lui ériger des » autels et quelques peuples de la secte de Mahomet lui dédièrent » en effet une mosquée sur la côte occidentale de Comorin. Le » roi de Travancore, mahométan, lui bâtit aussi un temple superbe » (celui de Cottar) et les infidèles avaient une telle révérence pour » ce lieu où le grand Père était honoré, qu'ils n'osaient y cracher » à terre, si nous en croyons le témoignage des naturels du pays. » Les païens avaient coutume, pour confirmer la vérité, de tenir » à la main un fer chaud et de pratiquer d'autres superstitions » pareilles, mais depuis que le P. François fut en si grande vénération dans les Indes, ils jurèrent par son nom; et c'était entre » eux la preuve la plus authentique qu'on disait vrai (1). »

Ce récit est parfaitement conforme à la vérité et les missionnaires qui habitent Cottar ont eu bien des fois l'occasion d'en constater l'exactitude. Il n'est pas rare, même aujourd'hui, me disait Monseigneur Charles, de voir les païens venir devant l'église

---

1. Rohrbacher, Histoire universelle de l'Eglise, tome XXIV page 109, édition de Liège.

de S<sup>t</sup> François-Xavier, pour y terminer leurs contestations et jurer en présence de son sanctuaire, comme devant un lieu sacré pour eux, d'accomplir fidèlement leurs promesses. Après Goa, où le corps du saint repose, Cottar possède le plus fameux et le plus fréquenté de tous les sanctuaires de l'Inde dédiés à l'apôtre de ces contrées orientales. Depuis plus de trois siècles, des populations entières reprennent chaque année le chemin de ces lieux qu'il a illustrés. Son nom est un de ceux qui ne peuvent vieillir dans la mémoire des générations reconnaissantes et les chrétiens de ces contrées parlent de lui comme d'un homme dont la tombe est à peine fermée. C'est là, même au point de vue purement humain, une immortalité bien glorieuse qu'il a été donné à bien peu d'hommes de conquérir ici-bas. Son souvenir est toujours si vivant, sa puissance si universellement reconnue, que le jour de sa fête, en 1859, il y avait à Cottar près de trente mille personnes venues en pèlerinage, et parmi elles le plus grand nombre était païen. Ce furent même les gentils qui voulurent supporter tous les frais de décoration et d'illumination de l'église, les chrétiens étant trop pauvres pour donner à la fête l'éclat qu'elle devait avoir. Ceci prouve combien est grande et bénie sur la terre la mémoire des justes et de quelle impérissable auréole le Seigneur se plaît à couronner le nom de ses vrais serviteurs. On peut bien appliquer au grand saint François Xavier ces paroles de nos livres saints: *Defunctus adhuc loquitur*. Oui, tout mort qu'il est, il parle encore par le souvenir de ses vertus et de ses exemples, il convertit encore les âmes et les retient dans les routes sacrées de la foi catholique. En voici une nouvelle preuve.

Quelques ministres protestants (et il n'en manque pas dans ce pays où ils sont confortablement logés et bien payés, sans avoir à redouter le rotin, ni la cangue) voulaient persuader à des pêcheurs catholiques, des environs du cap Comorin, d'embrasser les erreurs de leur secte. Ces pauvres chrétiens sans instruction leur répondirent par un dilemme qui arrêta tout court les nouveaux prédicateurs: Ou bien vous venez nous prêcher la religion de notre saint François-Xavier, ou bien vous nous en apportez une autre. Si vous êtes de la même Religion que ce

grand saint, votre présence est inutile, car nous avons des Pères qui nous l'enseignent comme nous l'avons reçue de nos anciens : si vous êtes d'une autre religion nous ne voulons pas de vous, car il faisait des miracles que nous ne vous avons jamais vu faire ; ainsi, dans les deux cas, vous n'avez qu'à vous retirer. Les protestants leur dirent qu'ils étaient de la même religion que saint François-Xavier et cherchèrent à leur insinuer que les missionnaires catholiques les trompaient. Cela ne peut pas être, répondaient nos chrétiens, car nos Pères vivent seuls, comme le faisait saint François, tandis que vous autres, vous arrivez ici avec des femmes et des enfants. Les missionnaires protestants virent qu'il n'y avait rien à faire avec des gens aussi ignorants et fanatisés et ils partirent (1).

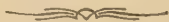
(A suivre).



## Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(Suite, voir page 127 et suiv.)



Un jour François se vit en esprit enfermé dans une prison obscure et affreuse, en compagnie d'un grand nombre de citoyens d'Alcala. Quel crime lui avait mérité la prison, il ne pouvait pas bien le discerner ! Mais voici que Notre Seigneur vient, comme juge, visiter les prisonniers et il va prononcer contre quelques uns la sentence d'éternelle condamnation. François est tout tremblant à la pensée d'être enveloppé dans cette sentence horrible ; il va l'être en effet.... Heureusement la S<sup>te</sup> Vierge est présente ; il tient fixé sur cette tendre mère un regard suppliant, il implore sa pitié, sa miséricorde ; Marie se laisse toucher, elle plaide sa cause ; elle

---

1. On voit par là que les missionnaires protestants se font à l'occasion tout ce qu'on veut : ils acceptaient pour le besoin de leur cause S<sup>t</sup> François comme un des leurs. Ailleurs, dans le diocèse de Vérapoly, ils essayaient d'attirer à eux les schismatiques nestoriens et de leur faire accepter leur Bible en leur disant qu'ils sont frères et que leurs croyances sont exactement les mêmes.



l'arrache au châtimént qu'il a mérité, mais en protestant à son tour qu'elle veut François dans son ordre du Carmel réformé (1). Comment douter encore? La très S<sup>te</sup> Vierge le voulait expressément pour son fils. Il partit donc une troisième fois pour Madrid, le cœur débordant de reconnaissance. Il commença par consulter un saint et prudent religieux, lui exposa la série des prodiges par lesquels le bon Dieu avait manifesté sa volonté sainte; et rassuré par lui sur la réalité de sa vocation, il se présenta devant le roi. Après avoir raconté tout ce qui venait de lui arriver, il ajouta qu'il était résolu à ne plus rester sourd aux ordres du Ciel et qu'il le suppliait de daigner s'employer auprès des Pères Carmes déchaussés pour que ceux-ci voulussent bien le recevoir, nonobstant son âge déjà avancé.

Le roi ne se tint pas pour battu, mais il répondit à François que la volonté de Dieu n'avait plus besoin de se manifester, qu'elle l'était suffisamment par la manière d'agir du souverain Pontife; deux fois de suite le Vicaire de Jésus-Christ l'avait dispensé du vœu d'entrer en religion, donc il était évident que Notre Seigneur ne voulait nullement qu'il embrassât la vie religieuse, mais qu'au contraire il continuât à servir les pauvres et les malades. François réfuta l'objection par une comparaison naïve que nous ont conservée les chroniques de l'Ordre et que rapporte le procès fait à Valence sur les vertus du vénérable. « Le grand frère (c'est le roi, on le sait) résolu de partir pour l'Escorial dit au petit frère Christophe (sans doute un des officiers de la cour): Apprêtez-vous, vous viendrez avec moi. — Bien volontiers, a répondu Christophe, je me fais une vraie joie de vous servir en ce voyage, et tout de suite il se rend chez lui pour se préparer; mais là il trouve d'autres affaires qui sont également du service du Roi, alors il fait prier Sa Majesté de vouloir bien l'excuser et le dispenser de l'accompagner en ce voyage parce que d'autres affaires importantes, ayant trait toujours au service du Souverain, réclament

---

1. L'événement montra dans la suite la réalité de cette vision. Tous les citoyens que François avait vus emprisonnés avec lui et condamnés à mort moururent frappés de la peste qui éclata quelques années après, quand déjà notre vénérable était religieux.

sa sollicitude. Le grand frère fait répondre qu'il agrée ses excuses et qu'il lui permet de rester pour vaquer aux occupations qui lui sont survenues. Revenu à Madrid, le grand frère, recevant le petit frère Christophe qui vient le féliciter de son retour, lui dit : Enfin, vous n'avez pas voulu venir avec moi. — Mais, Sire, répond Christophe, j'ai demandé à Votre Majesté d'être dispensé de venir et vous me l'avez accordé. Alors, avec infiniment de raison, le grand frère pourrait dire : C'est vrai, vous me l'avez demandé, mais si vous aviez eu la volonté de venir avec moi, vous ne l'auriez pas demandé, quelles que fussent d'ailleurs vos occupations. Ainsi l'Enfant Jésus a dit que nous devions aller le servir dans la vie religieuse et nous avons répondu oui et promis de le faire. Mais alors, par ordre de notre frère aîné, nous l'avons prié de nous dispenser parce qu'il y avait tant de pauvres et tant de malades à servir, et il nous a dit qu'il dispensait. Mais au jour du jugement il pourra me dire : Comment ! lorsque je vous ai dit de vous faire religieux et que vous m'avez promis d'obéir, vous ne l'avez pas fait ! — Mais, Seigneur, répondrai-je, j'ai demandé la dispense au Pape qui tient votre place sur la terre, et il me l'a accordée. Alors l'Enfant Jésus dira : Oui, il vous l'a accordée en mon nom ; c'est vrai ! Mais si vous aviez eu la vraie volonté de vous faire religieux, vous n'auriez pas demandé cette dispense ».

Ce naïf raisonnement convainquit si bien le pieux monarque, qu'il ne s'opposa plus à l'exécution du projet de François ; au contraire, il dit à notre vénérable en l'embrassant tendrement : « Allez donc vous faire religieux ; nous vous en donnons très » volontiers la permission et nous nous emploierons auprès des » Supérieurs de l'Ordre afin qu'ils vous accordent le saint habit ». Le roi remplit sa promesse, mais les Supérieurs du Carmel, voulant examiner plus attentivement et éprouver cette vocation, différèrent l'admission de François et exigèrent qu'avant tout il mit parfaitement en règle les comptes de sa longue administration de l'hôpital d'Antecano. Dans son désir immense d'être au plus tôt débarrassé de toutes les choses de ce monde et de commencer à servir Dieu dans la famille de la S<sup>te</sup> Vierge, François se mit résolument à l'œuvre. Or, voici que, son bilan terminé, le serviteur de Dieu

se trouve, à sa grande surprise, débiteur envers l'hôpital de quatre cents ducats. Où cherchera-t-il cet argent? Heureusement, un marchand de Madrid veut bien le lui prêter et recevoir, en garantie, sa statue de l'Enfant Jésus, cette chère statue que notre vénérable se plaît à appeler « son petit otage ». Mais hélas! le temps marchait vite et le prêteur se montrait fort pressé de recouvrer son argent; bien que le terme fixé pour le paiement ne fût pas expiré, il réclamait avec grandes instances. Plein de confiance en Notre Seigneur, François répondait sans se troubler aucunement: Mon frère, l'époque fixée n'est pas arrivée encore; soyez tranquille, vous avez une garantie suffisante que nous ne manquerons pas à notre parole. Le marchand n'avait pas, lui, la même assurance. La confiance du serviteur de Dieu fut cependant récompensée car, avant l'expiration du terme fixé, Son Altesse Royale le prince de Savoie envoya spontanément, et comme pure aumône, à François la somme de quatre cents ducats. La dette fut payée, la statue du cher « Bambino » rendue à son possesseur qui la reprit avec toute l'exaltation de sa joie. François retourna donc à Alcalá tout mettre en ordre et se disposer à aller commencer, à l'ombre du Carmel, une toute nouvelle vie.

(A suivre).



O gloire inestimable de l'auguste nom de Marie! Vous demandez son origine, on vous répond qu'il est tiré comme un précieux joyau du trésor de la Divinité. Qui n'avouera donc qu'il n'appartient proprement qu'à elle de porter ce grand nom? Celles qui ont l'honneur de le porter par privilège doivent bien prendre garde de le déshonorer; elles sont obligées principalement à trois choses: à ne rien faire qui soit indigne du nom qu'elles portent; à s'attacher plus particulièrement au service de la sainte Vierge; enfin à témoigner un amour plein de respect pour Jésus-Christ puisqu'elles portent le nom de sa mère.



---

# MISSIONS DESCARMES DÉCHAUSSÉS

---

## Dévotion des Malabarais à la sainte Vierge. — Conversions.

---

Dans le numéro précédent nous avons mentionné plusieurs sanctuaires érigés à la Reine du Carmel par la piété des Carmes déchaussés, au Malabar. A Magnaly, à quelques milles de Vérapoly, une autre église, qui sera dédiée à Notre-Dame des Douleurs, est en construction depuis deux ou trois ans. Magnaly est un village uniquement habité par des Mahométans et des Païens de basse caste. Tout d'abord les Mahométans s'opposèrent à la construction de la nouvelle église; ils intentèrent plusieurs procès, à la cour du Magistrat païen, contre le frère Carme Tertiaire auquel l'archevêque de Vérapoly avait confié la direction des travaux; ils portèrent aussi contre lui une plainte au *Dewan Peishcar* ou premier ministre du roi; mais la sainte Vierge calma tous ces orages, et maintenant les Mahométans et les Païens contribuent eux-mêmes par des aumônes à la bâtisse. L'on espère que cette année-ci elle sera achevée.

Durant le cours des travaux, deux familles païennes, (en tout sept personnes), se sont converties et ont été baptisées dans une chapelle provisoire, où est exposée une belle statue de Notre-Dame des Douleurs, envoyée des Flandres et destinée à la nouvelle église. Dernièrement aussi une jeune fille de 14 ans, de la caste des esclaves Pouliars, fut mordue par un serpent. Durant la nuit un cobra, dont les morsures sont extrêmement véni- meuses, s'était glissé dans sa hutte de feuillages au milieu des champs. On la porta au frère Carme, chargé des travaux de l'église et qui est aussi médecin, attaché comme tel à l'hôpital des Carmes à Magnamey. Celui-ci prodigua à la jeune fille tous les secours possibles, mais inutilement; le venin circulait déjà dans le sang. On l'instruisit des principaux mystères de notre sainte Religion et on la baptisa aussitôt. Dix minutes après elle expirait. Elle fut enterrée avec grande solennité près de la nouvelle église.

Ce que nous avons dit sur les progrès du culte de la sainte Vierge au Malabar nous amène naturellement à raconter les conversions des Idolâtres dans ces mêmes missions. En effet c'est par Marie, disent les saints Pères, que les apôtres ont prêché l'Evangile aux nations, c'est par elle que tous les peuples ont abjuré les erreurs du paganisme, par elle qu'ils sont parvenus à la connaissance de Jésus-Christ et de la vraie Foi, et qu'ils ont été régénérés par le saint Baptême, par elle enfin, disent les Docteurs de l'Eglise, que se sauvent tous les mortels.



Nous regrettons de n'avoir point reçu jusqu'à présent les listes complètes de toutes les conversions qui ont eu lieu depuis l'année passée dans les deux Diocèses gouvernés par les Carmes Déchaussés; nous nous contenterons donc de publier les chiffres des conversions et baptêmes en plusieurs localités ou districts séparés. Le R. P. Victor de saint Antoine, Carme Déchaussé de la Province des Flandres, Vicaire Général à Quilon, rapporte que, dans son seul district de Moulougamoude, en 1892, 285 Idolâtres et 29 Protestants se sont convertis à notre sainte Religion et ont reçu le Baptême. Aux mois de novembre et décembre 1892, le R. P. Ferdinand des SS. CC. de Jésus et de Marie, (1) au district de Cottar, dans le diocèse de Quilon, baptisa 32 Infidèles. Le R. P. Elie de la Mère de miséricorde, du district de Vengotto, (Diocèse de Quilon), y a converti vers la fin de l'année 1892 et au commencement de 1893, trente-quatre Païens, (25 adultes et 9 enfants au-dessous de 12 ans). Dans la liste que le R. P. Elie nous en a transmise, nous remarquons les noms de *Nyanappou*, c'est-à-dire fleur spirituelle, ou Florence; *Nyanasavoundial*, c'est-à-dire beauté spirituelle, ou Pulchérie; *Moultou*, c'est-à-dire Marguerite; *Nyanapragassam* c-à-d. lumière spirituelle, ou Louise. Les anciens Missionnaires du Malabar voyant que leurs néophytes pouvaient difficilement prononcer les noms chrétiens Européens, et que leur curiosité les portait à demander explication des noms qu'on leur imposait, dans le but aussi d'élever l'esprit matériel des Indous à des idées surnaturelles, ont traduit dans la langue indigène la plupart des noms chrétiens, leur donnant un sens spirituel. Parmi les néophytes du R. P. Elie, on remarque encore *Sinnegappou* ou Geneviève. Ce nom est très populaire parmi les chrétiennes du Malabar méridional. Les païennes, qui se convertissent, choisissent elles-mêmes ce nom; c'est qu'il existe en Tamoul un drame, qui donne toute la légende de Geneviève de Brabant. Cette pièce, composée très probablement par un ancien Missionnaire Belge, est très goûtée par les Indous, même païens; elle est parfois représentée les jours de fête. Les vertus et les malheurs de la sainte Duchesse du Brabant font toujours profonde impression sur les Malabareses: son souvenir les stimule à la patience et à la piété, c'est pourquoi les païennes converties demandent ce nom très souvent.

Au Catéchuménat de Vérapoly, les Carmes Déchaussés en 1892 ont baptisé 260 Païens. A Ernacollum, le R. P. Candide du S. Cœur de Marie, Vic. Gén. du Diocèse de Vérapoly, a baptisé au commencement de l'année 1893,

---

1. Le R. P. Ferdinand est le Missionnaire Carme qui, depuis près de trente ans, a procuré peut-être le plus de conversions parmi les Païens. Mais au mois de janvier 1893, une grave maladie l'ayant surpris au milieu et par suite de ses travaux apostoliques, ses supérieurs, d'après les avis des médecins, le firent retourner en France, sa patrie, dans l'espoir d'y faciliter sa guérison. Malheureusement son état est toujours alarmant. Nous le recommandons aux prières de nos pieux lecteurs, afin que, selon ses vœux, le fervent Missionnaire puisse encore retourner au milieu de ses chers néophytes et ouvrir les portes du ciel à de nombreux Idolâtres.

à l'orphelinat St Albert, 10 garçons (9 Païens et 1 Protestant); et à l'orphelinat Sainte-Thérèse 8 enfants païens (7 filles et 1 petit garçon). Le R. P. Rombaut de saint Elie, Carme déchaussé du couvent d'Ypres, Missionnaire Apostolique à Chathiath, près de Vérapoly, depuis janvier 1893 jusqu'au mois de mai dernier a baptisé *in articulo mortis* 35 Païens malades de la petite vérole. Le R. P. Bernard de Jésus, Missionnaire à Cotayam, (Diocèse de Vérapoly), en 1892, a baptisé 90 Païens, et depuis janvier 1893 jusqu'à mars dernier il a donné encore le saint Baptême à 12 Idolâtres. Depuis le mois de mars jusqu'en juin, il en a baptisé plusieurs dont la liste ne nous est point parvenue. Au commencement de juillet 1893, il conféra encore le Baptême à 22 Païens. Le même Missionnaire fait aussi mention de 150 Païens nouvellement convertis au village de Coumouragam, près de Cotayam; et il est occupé d'y bâtir pour ces néophytes une nouvelle église. En même temps il fait appel à la charité des Bienfaiteurs de nos missions du Malabar et les prie de vouloir lui procurer les ornements d'église nécessaires pour célébrer la sainte Messe. Le R. P. Alphonse de la B. Marie des Anges, Missionnaire à Vérapoly même, a baptisé depuis février 1893 jusqu'à juin dernier 29 Païens, dont 19 adultes et 10 enfants au-dessous de 12 ans. Dans ce nombre, plusieurs malades de la petite vérole et de la lèpre se convertirent à l'article de la mort et expirèrent avec l'innocence baptismale.

A Magnamey, résidence de l'Archevêque de Vérapoly, se trouve l'hôpital Saint-Joseph, desservi par les Frères Carmes Tertiaires, dont plusieurs ont passé leurs examens à l'Université de Madras et conquis leurs diplômes de médecin ou d'apothicaire; tous les mois plus de 800 Indous de toutes castes et religions vont chercher dans ce pieux asile la guérison ou le soulagement de leurs infirmités. Chaque année les conversions y sont nombreuses, surtout à l'article de la mort. Une charitable Dame des Flandres a pris sur elle d'y entretenir constamment à ses frais 12 pauvres malades. Voici les fruits de cette généreuse aumône durant le premier trimestre de cette année (janvier, février et mars 1893). Elle a procuré la guérison à 8 pauvres Malabarais (2 Chrétiens, 5 païens et 1 Mahométan). Un Chrétien est mort à l'hôpital après avoir reçu les derniers sacrements. 2 Païens y ont été baptisés, à l'article de la mort; l'un deux était d'une caste distinguée, celle des Nairs, la plus haute après celle des Brahmes. Un autre Païen fut guéri quant au corps et à l'âme: il reçut le saint Baptême avant de quitter l'hôpital. Une jeune fille païenne de 12 ans, après sa guérison, a été envoyée à l'Orphelinat catholique de Vérapoly, pour y être baptisée et élevée chrétiennement. Enfin un autre Païen, dont la maladie traîne en longueur, est resté à l'hôpital, s'y est converti et a reçu le saint Baptême.

Nous sommes certains que les pieux lecteurs des Chroniques rendront grâce au Seigneur des bénédictions que sa miséricorde répand sur le ministère des Missionnaires Carmes au Malabar; mais pour stimuler aussi

les cœurs généreux à coopérer efficacement par leurs charités à la conversion des Idolâtres, il sera utile, croyons-nous, de dire dans le prochain article quelque chose de la gêne et de la douleur qu'éprouvent trop souvent nos missionnaires, quand ils se voient incapables de secourir l'indigence parfois extrême de leurs pauvres néophytes. (A suivre).

---

## VARIÉTÉS

---

### Un petit héros.

La septième persécution allait s'ouvrir. L'empereur Décius, fatigué et irrité de voir la religion du Crucifié, après deux siècles d'efforts inutiles pour la détruire, s'étendre, s'affermir et triompher partout, avait juré au nom de ses dieux de l'étouffer pour toujours dans une mer de sang. Déjà des ordres avaient été transmis de Rome aux lointaines provinces : on allait remettre en vigueur les anciens édits, rechercher les Chrétiens, les contraindre à sacrifier et, en cas de refus, les mettre à mort. Dans l'Asie mineure il y avait de nombreux Chrétiens, surtout à Césarée de Cappadoce où le saint évêque Firmilien, par sa prudence, sa doctrine et la sainteté de sa vie, avait beaucoup étendu le règne de Jésus-Christ. Aussi, dès la première annonce de l'ordre cruel du nouvel empereur, on pouvait voir, dans les rues, les places et les maisons, les gens s'attrouper, s'interroger, se répondre mutuellement d'un air joyeux ou triste selon les dispositions intérieures de chacun. Les Juifs, les Païens et la vile populace se pavanaient, la tête haute, le geste méprisant, le regard cruel ; les Chrétiens au contraire s'observaient les uns les autres, se taisaient et se cachaient. Tout au dehors était encore silencieux et calme : c'était le calme qui précède la tempête. Le saint évêque Firmilien n'attendit pas qu'elle éclatât. Il réunit une fois encore dans l'église publique, destinée sous peu au sacrilège et à l'incendie, les fidèles confiés à ses soins, leur parla de la persécution imminente, leur rappela la gloire des précédents martyrs, et les exhorta à ne pas craindre ceux qui, ingénieux à tourmenter les corps, ne peuvent rien sur les âmes immortelles : s'ils combattaient vaillamment pour Jésus, Jésus les fortifierait par sa grâce. Puis, ayant congédié l'assemblée, l'évêque se retira dans le faubourg occidental de la ville. Là il devait se tenir caché ; là, dans une sorte de catacombe, se réunissaient durant la nuit du dimanche les Chrétiens pour assister aux divins mystères, se nourrir du pain des forts et reprendre courage aux accents chaleureux de leur vénérable pasteur.

Tandis que, anxieux et tremblants, les Chrétiens attendent avec angoisse ce qui doit advenir, Firmilien, assis près de la fenêtre de sa pauvre cellule donnant de plein pied sur la rue, tient ses regards attachés sur un livre dont il parcourt lentement les lignes; de temps à autre il interrompt sa lecture, pose sur ses genoux le livre ouvert et, prenant une tablette recouverte de cire, y inscrit avec un stylet quelques mots. Il lit l'épître du saint martyr Ignace et il note pour son usage et celui des fidèles les passages les plus vifs et les plus touchants. Mais déjà le soleil, tout près de son coucher, refuse sa lumière; aussi, déposant le livre, son front chauve appuyé sur la paume de sa main, il demeure comme plongé dans une méditation profonde, quand un coup frappé à la porte le fait soudain tressaillir. — Qui est là? s'écrie le vieillard, en levant la tête. — Père, ouvrez; c'est moi, répond du dehors la voix claire d'un enfant. — Comment? à cette heure! murmure l'évêque, qui se hâte d'aller ouvrir: toi ici, mon enfant? tout seul? et si triste? Parle: il y a certainement un malheur! — Mon père, mon père, répond l'enfant tout hors d'haleine, voici que je n'ai plus que vous sur la terre. — Parlant ainsi, il étreignait les mains de l'évêque et baisait les pans de sa robe. Celui-ci le regardait, plein de compassion: — Pauvre Cyrille! dit-il en l'attirant près de son siège, tu es donc chassé de la maison? — Oui, mon père; chassé pour toujours: mon papa m'a regardé avec deux yeux terribles; lui-même a fermé la porte sur moi. — Les yeux de l'enfant à ces mots se gonflèrent de larmes et les sanglots lui coupèrent la parole. — Je le savais bien, dit le vieillard en caressant la blonde chevelure du petit affligé, que cela devait finir ainsi! Tu as bien fait de venir à moi. Courage! sois tranquille, mon fils; si ton père t'abandonne, moi certainement je ne t'abandonnerai pas; Il ne t'abandonnera pas non plus, le Père qui est aux cieux. C'est le moment de le prier avec plus de confiance. Allons, enfant, à genoux, joins les mains; puisque tu n'as plus de père sur la terre, lève tes yeux vers le ciel et dis: *Notre Père, qui êtes aux cieux.* — Le vieillard récita la douce prière et l'enfant, à genoux à ses pieds, la répéta après lui. Puis, se relevant, réconforté et souriant: Mon père, vous allez donc me garder avec vous? — Impossible, cher fils; j'attends cette nuit des étrangers et je n'ai que ce petit lit; vois. — Il lui montrait du doigt, dans un coin de la chambre, deux planches recouvertes d'un vieux matelas. Mais la Providence, continua-t-il, y pourvoira. Viens avec moi, n'aie pas peur. — Ce disant, il se leva et sortit avec l'enfant. Ils suivirent deux ou trois rues étroites et obscures et s'arrêtèrent devant une petite porte à moitié détruite. — Diomira? appela le vieillard en frappant légèrement de la main. — Je viens, répondit de l'intérieur une voix argentine; une femme d'une quarantaine d'années, dont les vêtements noirs contrastaient avec la blanche pâleur du visage, se présenta sur le seuil et, reconnaissant l'évêque, se jeta à ses pieds pour baiser



le bord de son manteau. Le vieillard la bénit, puis répondant à la demande qu'elle lui fit d'entrer un peu: Il est trop tard, dit-il, je ne puis. Mais voici un enfant que je te recommande; c'est un petit chrétien chassé de la maison paternelle. Sers lui de père et de mère, car il n'a plus rien. Sache que tu as chez toi un petit martyr. Adieu. — Et, laissant l'enfant à cette femme, il s'en alla.

(A suivre.)

\*  
\* \*

### Notre-Dame de Lourdes au Carmel de Carthage

*L'article, paru sous ce titre dans le JOURNAL DE LOURDES, nous paraît intéressant à reproduire, en particulier parce qu'il confirme en fait les relations entre Lourdes et le Carmel signalées autrefois par un de nos collaborateurs dans une série d'articles que nos lecteurs se rappellent peut-être et qui ont été généralement goûtés. On écrivait donc de Carthage:*

Des rives africaines où est situé notre petit Carmel, au pied de la colline de St-Louis, dans l'antique cité de Carthage, nous venons, nous aussi, malgré la distance et notre clôture, faire de cœur et d'esprit, notre pèlerinage à la Grotte chérie de la Vierge Immaculée. Outre les belles et touchantes relations qui existent entre Lourdes et le Carmel, relations que Notre-Dame elle-même semble avoir voulu consacrer en réservant pour la date du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont Carmel, sa dernière apparition à Bernadette, il s'agit encore d'un nouveau sanctuaire de la très sainte Vierge dans un lieu et des circonstances qui nous semblent le recommander particulièrement à l'intérêt des catholiques de notre chère France dont nous restons toujours les enfants affectionnés et dévoués.

C'est d'abord la chapelle extérieure de notre monastère qui est dédiée à la célèbre Madone miraculeuse Notre-Dame de la Melleha, attribuée au pinceau de St-Luc et dont l'apôtre saint Paul fit don à l'île de Malte où il s'était réfugié et qu'il évangélisa après son naufrage, comme il est dit aux Actes des apôtres. Par les soins de notre illustre cardinal, Mgr Lavigerie, dont nous pleurons encore avec l'Eglise d'Afrique en deuil la perte irréparable, une copie fidèle avait été prise de ce précieux tableau, et après avoir passé toute une nuit pieusement déposée sur l'autel du sanctuaire de la Madone à Malte, comme pour y participer à toutes ses grâces privilégiées, elle fut apportée à Carthage et installée dans la chapelle destinée à notre Monastère, pour y être le but d'un pèlerinage instamment demandé par les Maltais très nombreux en Tunisie. Cette chapelle, la première dédiée à la très sainte Vierge dans la nouvelle Carthage chrétienne, est située sur l'emplacement d'un ancien temple d'une déesse païenne: heureux présage des victoires de notre divine Reine sur l'inférieur serpent pour le salut et le bonheur de ces contrées qui, après avoir été si cruellement ravagées par

le mahométisme, reçoivent enfin de nouveau, par l'entremise de la France, les bienfaits de notre sainte religion. L'inauguration solennelle de la chapelle de la Melleha de Carthage eut lieu avec un grand concours de population, où l'on remarquait même des Musulmans, le 8 décembre 1884, fête de l'*Immaculée Conception*, et ce fut au mois d'avril de l'année suivante, le dimanche octave de Pâques, que notre petite colonie du Carmel vint en prendre possession et y chanter l'*Alleluia* de la Résurrection. Chargées de la garde et de l'entretien de ce sanctuaire où déjà de nombreux *ex-voto* témoignent des grâces qui y sont obtenues, nous avons ainsi le bonheur de travailler à faire refleurir le culte de la très sainte Vierge dans cette Église de Carthage, dont on a dit qu'après Rome il n'en est point de plus illustre par ses docteurs, ses conciles, ses glorieux et innombrables martyrs. Elle est loin encore, il est vrai, la Carthage d'aujourd'hui, d'avoir les vingt églises qu'elle possédait autrefois dans sa vaste enceinte et dont on a conservé les noms. En attendant que peu à peu elles se relèvent de leurs ruines à la voix de notre grand Pontife Léon XIII, qui déjà y a rétabli l'antique et illustre siège primatial, ces ruines elles-mêmes, par les débris chrétiens que l'on y trouve, fournissent chaque jour au Musée d'Antiquités, dirigé par nos Missionnaires, les plus intéressants monuments de notre foi. On y découvre également de précieux et consolants témoignages de l'antiquité du culte de la très sainte Vierge. Ainsi, l'une des vingt églises de Carthage était celle de la *Mère de Dieu dans le palais*. Dans les ruines d'une autre de ses plus grandes basiliques que l'on croit être la Basilica Major, où saint Augustin prononça plusieurs sermons, outre plusieurs sculptures religieuses, on a découvert deux magnifiques bas-reliefs en marbre dont l'un représente la sainte Vierge offrant son divin Fils à l'adoration des Mages. Quant à nous, selon le but tout apostolique donné par notre séraphique Mère sainte Thérèse à notre saint ordre du Carmel, nous avons aussi la belle mission de contribuer par nos prières et sacrifices au salut de tant de pauvres âmes égarées sur cette terre infidèle. C'était aussi le vœu de notre grand roi saint Louis, expirant sur ces rivages de la Tunisie qu'il avait tant désiré rendre à la foi et à la lumière.

Mais il est temps de parler du lien plus intime encore qui unit notre petit Carmel de Carthage au sanctuaire de Lourdes. Outre le pèlerinage accompli à la sainte Grotte par la plupart d'entre nous avant de quitter la France et qui, en restant un de nos plus chers souvenirs de la patrie absente, a été pour notre monastère le principe d'une ardente et particulière dévotion envers Notre-Dame de Lourdes, cette divine et immaculée Mère a daigné nous donner un témoignage sensible qu'elle agréait nos hommages, en inspirant à une âme généreuse de nous donner une très belle statue de Notre-Dame de Lourdes, envoyée directement de la sainte Grotte où elle avait été bénite à notre intention. Cette statue, ne pouvant

être placée convenablement dans la chapelle extérieure, fut à notre grande joie réservée pour notre chœur ou chapelle intérieure qu'on était alors obligé de reconstruire, à cause du mauvais état du bâtiment primitif. Notre-Dame de Lourdes y est donc maintenant installée dans une belle niche à vitrail où l'on a peint des nuages avec des têtes d'anges et les couleurs de l'Aurore rendues plus éclatantes par les rayons du beau soleil d'Afrique. Il semble que vraiment la Vierge Immaculée descende du ciel pour nous inviter à la prière et à la confiance. Un arc-en-ciel aux vives couleurs et l'inscription en lettres d'or: « Je suis l'Immaculée Conception », placée au-dessus de la niche, tandis que l'églantier l'entoure de ses rameaux fleuris, complètent harmonieusement la décoration. Lorsque la grande grille placée en face s'ouvre aux jours de cérémonie sur la chapelle extérieure, les personnes du dehors peuvent apercevoir cette vision du ciel, tandis que, présidant au milieu de nous nos pieux exercices, la Vierge de Lourdes nous rappelle elle-même sans cesse la part que nous nous faisons un devoir sacré de réserver toujours dans nos prières pour notre cher pays de France. Sans parler des faveurs spirituelles, d'autres grâces précieuses signalèrent la présence de Notre-Dame de Lourdes au Carmel de Carthage. Entr'autres, le jour même de son entrée dans le monastère, une jeune religieuse mourante à qui on venait de donner l'extrême-onction, se vit revenir pour ainsi dire des portes du tombeau après la promesse de construire la jolie niche où la statue se trouve actuellement. Il y a deux ans, la R<sup>de</sup> Mère Prieure elle-même dut à l'invocation de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de la Melleha, ainsi qu'à l'usage de l'eau de la Grotte, la conservation d'une santé pour laquelle on avait perdu tout espoir.

Mais voici maintenant le revers de la médaille. La reconstruction de notre chœur, et des réparations importantes qu'il a fallu faire à la suite de dégâts causés, nous laissent avec une dette de 20,000 fr. pour laquelle nous n'avons plus qu'un très court délai, sans autres ressources que la divine Providence dans ce pays de mission où les moyens sont insuffisants. Nous ne pouvons cependant perdre confiance au souvenir des vrais miracles que la bonté de Dieu a déjà faits pour notre petit Carmel de Carthage par les mains de sa divine Mère. Nous savons que Lourdes, non moins que le Carmel, est la terre des miracles. Nous savons aussi que les difficultés de l'heure présente n'en sont point pour la toute puissance de Dieu et la bonté de sa divine Mère. Nous osons donc espérer qu'Elle daignera faire encore, s'il le faut, un nouveau miracle en faveur d'un monastère de son Ordre et d'un sanctuaire qui lui est cher sur cette terre de Carthage où le sang des martyrs fait germer une nouvelle semence non seulement de chrétiens, mais aussi de vocations religieuses, même pour son Ordre austère du Carmel qui vient d'ouvrir ses portes à deux jeunes aspirantes, prémices de nos vocations tunisiennes. D'autres sollicitent la même faveur, mais, comme les

deux premières, elles n'ont que des ressources pécuniaires tout à fait insuffisantes, surtout dans notre position et avec la nécessité de construire de nouvelles cellules. Si Notre-Dame de Lourdes daignait inspirer à quelques âmes généreuses de doter ou de contribuer à doter nos intéressantes aspirantes, ce serait un double et précieux service qu'elles rendraient à la sainte Vierge et à nous, s'assurant pour elles-mêmes une part toute spéciale à nos prières ainsi qu'aux mérites des religieuses dont elles auraient facilité la vocation. — Peut-être encore, Notre-Dame parlera-t-elle au cœur de quelque jeune personne favorisée de la fortune en même temps que de la vocation du Carmel, et lui inspirera de venir se joindre à nous sur cette terre de Carthage pour nous aider à recevoir celles qui ont entendu le même appel divin, mais qui attendent de la charité les moyens d'y correspondre. En attendant, nous recevrons avec la plus sensible gratitude les moindres dons que l'on voudra bien offrir par notre humble entremise à la très sainte Vierge qui ne se laissera certainement pas vaincre en générosité. Dans notre grande nécessité, nous offrons une lettre d'affiliation faisant participer à perpétuité à toutes les prières et bonnes œuvres de notre monastère, à toute personne qui fera à notre œuvre en une ou plusieurs fois un don de 100 francs.

---

## FAITS DIVERS.

---

### *Grâces obtenues du saint Enfant Jésus. — Bordeaux.*

— Une petite fille de sept ans était très malade lorsque des parents à qui le père et la mère l'avaient confiée eurent la pieuse pensée de recourir au saint Enfant Jésus de Prague: cette dévotion leur était à peine connue alors. Ils furent presque aussitôt exaucés. Comme suite à cette grâce il en fallait une autre, c'était que l'enfant ne fût pas rappelée trop tôt à la maison paternelle, car il fallait l'air des champs pour assurer le rétablissement complet et ne pas risquer une rechute. Or cela encore a été accordé par le bon petit Jésus malgré la bien naturelle impatience des père et mère à reprendre leur chère enfant.

**X. . .** — Mon Révérend Père, permettez-moi de venir apporter une pierre au monument de reconnaissance qui s'élève en l'honneur du saint Enfant Jésus de Prague. Après plus de dix années de travail pénible sous les tropiques, une maladie d'estomac m'obligea d'abandonner ma position, et de laisser mes propriétés entre les mains d'un administrateur. Pour me rétablir je vins en Europe. Deux ans après ce retour, je ne recevais plus que de rares nouvelles de mes affaires, encore n'étaient-elles pas de nature à me réjouir car



tous les produits de mes propriétés passaient à leur entretien, et bientôt j'allais me trouver avec ma femme et mon enfant dans une situation pénible, étant presque à bout de ressources. Plusieurs fois j'avais essayé d'entreprendre quelques affaires mais je ne réussissais pas de manière à gagner ce qu'il me fallait pour mes besoins et ceux de ma famille. Le mois de décembre 1890 approchait, j'occupais mes loisirs à parcourir quelques numéros des Chroniques du Carmel auxquelles j'avais souscrit dès leur apparition. Un jour, préoccupés de la situation où nous nous trouvions, l'inspiration nous vint, à ma femme et à moi, de commencer une neuvaine en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague afin d'obtenir de Lui une solution favorable, c'est-à-dire une position en Europe, dont le rendement fût tel qu'elle nous permit de vivre et de subvenir à nos besoins. La neuvaine fut commencée le 16 décembre de manière à finir le 25 par une communion. Nous récitons tous les jours les Litanies du saint Enfant Jésus. Je le dis bien haut en son honneur: le troisième jour de la neuvaine un télégramme m'appela chez un de mes amis qui me fit une splendide proposition. J'acceptai sur le champ, y voyant l'intervention certaine du saint Enfant Jésus de Prague. Une difficulté cependant se présentait, il me fallait trouver tout de suite une somme de 20,000 francs et je n'avais même pas de quoi achever le mois de décembre, ayant dû recourir déjà à un emprunt auprès de mes parents. Confiant dans le saint Enfant Jésus de Prague j'acceptai l'affaire proposée, promettant de fournir à bref délai le capital nécessaire. Faut-il vous dire, mon révérend Père que deux jours après, je vis un ami qui me donna le capital dont j'avais besoin? J'eus la somme nécessaire, je lançai l'affaire, et aujourd'hui ma situation est redevenue prospère. Ma communion du 25 décembre fut une communion d'action de grâces et ce jour-là je fis la promesse au saint Enfant Jésus de Prague de répandre le plus possible sa dévotion, de communier tous les mois le 25, et de publier la relation présente. J'ai tenu mes deux premières promesses et espère toujours les remplir. J'accomplis la troisième maintenant, diverses circonstances m'ayant empêché de le faire plus tôt.

\*  
\* \*

**Traits du saint Scapulaire.** — Scapulaire merveilleusement conservé. — On écrit de Pamiers: Les prodiges opérés par le saint Scapulaire se multiplient tous les jours et la puissance de Notre Dame du Mont Carmel est vraiment inépuisable. En voici une nouvelle preuve. Le 22 avril 1893, les époux Catala, de la paroisse de Canjac (H<sup>e</sup> Garonne), ayant fait construire au nouveau cimetière un caveau de famille, firent exhumer de l'ancien les restes de leurs chers défunts. Or, parmi ces derniers se trouvait le corps de leur fille, Eulalie Catala, décédée

le 29 août 1874, à l'âge de 13 ans. Son cercueil ayant été mis à découvert, le fossoyeur enleva le couvercle qui se pulvérisa au contact de l'air. A l'intérieur aucun vestige de chair, ni de vêtements. Le fossoyeur remuait la terre pour recueillir les ossements, quand tout-à-coup sa main rencontra un morceau d'étoffe. Il regarde. C'était un scapulaire de Notre Dame du Mont-Carmel, auquel était attaché un scapulaire bleu, les deux fortement cousus ensemble et entièrement conservés. Témoins émus de ce prodige, Mr le Curé et le père de la jeune fille prirent ce double scapulaire entre leurs mains et tirèrent sur les cordons pour en éprouver la solidité; ils ne purent les rompre; on aurait dit un scapulaire neuf et cependant il est resté au fond de cette tombe pendant 19 ans. Ce fait m'a été raconté par le père et la mère de l'enfant, témoins oculaires du prodige. Pour plus d'assurance, j'ai prié Monsieur l'Abbé Félix Barthez, curé de Caujac, de m'en communiquer les détails les plus précis et les plus exacts: ce que Monsieur le curé a bien voulu faire par un procès-verbal daté du 20 juin 1893, que j'ai entre les mains et dans lequel il certifie le fait comme parfaitement authentique, sous la foi du serment.

Il convient d'ajouter que cette fille, reçue au saint Scapulaire par nos Pères Carmes de Pamiers, l'avait toujours porté avec la plus tendre dévotion; sa piété envers Marie était celle d'un ange. — Puisse la relation de ce prodige multiplier les vrais dévots du saint Scapulaire de Notre Dame du Mont-Carmel que ses deux privilèges de la bonne mort et de la délivrance du purgatoire recommandent au-delà de toute expression. Portons-le avec une confiance sans limites puisque des prodiges étonnants proclament tous les jours son universelle vertu.

On voit souvent d'ailleurs des faits analogues. Quand on a démoli notre ancien couvent de Bordeaux pour construire la nouvelle église St-Louis, on a trouvé dans les caveaux des religieux un grand nombre de scapulaires du Mont-Carmel conservés intacts depuis au moins un siècle; cette découverte produisit alors une vive émotion dans la ville.

**Préservation de la foudre.** — L'an passé, le 13 juin, la foudre éclatait à la Terrisse (Aveyron), sur le buron (petite hutte) de Fayt. Trois hommes s'étaient mis à l'abri de l'orage dans l'intérieur de ce buron. La foudre fait explosion tout à coup. Après le premier moment de stupeur, deux de nos montagnards s'aperçoivent que leur compagnon, le buronnier, avait été atteint. Le malheureux portait une large blessure à la tête par où coulait son sang, et il ne donnait pas signe de vie. Un des hommes se hâta d'aller chercher du secours, tandis que l'autre demeurait auprès du blessé. Les secours arrivèrent. Mais Fayt est situé à trois kilomètres environ de la paroisse; le pauvre buronnier était depuis longtemps sans mouvement et pouvait passer pour mort, sauf un reste de chaleur qui ne l'avait pas quitté. On ne négligea rien pour le rappeler à la vie. Enfin, après bien des

efforts, il revint à lui; il y avait plus de deux heures qu'il ne remuait ni ne donnait signe de connaissance. Dans l'effusion du premier moment de joie, en le voyant rouvrir les yeux une des personnes présentes s'écria: Béni soit Dieu de lui avoir épargné la terrible mort subite sans secours religieux! — Alors le buronnier, qui entendait mais ne pouvait encore parler, porta la main à sa poitrine découverte et montra son *scapulaire*. Le brave homme s'estimait, à bon droit, redevable de son salut à l'habit de la sainte Vierge.

\*  
\* \*

**Echos de partout.** — **Etats de l'Eglise.** *Rome.* — On écrivait au « *Bien Public* » de Gand, le 26 juillet:

En entrant à Rome, le gouvernement italien s'est empressé d'abolir toutes les processions de la capitale du monde chrétien. Depuis ce temps, les fêtes de Rome ont perdu leur caractère public et sont célébrées seulement à l'intérieur des sanctuaires. Il est cependant une procession que l'on n'a pu abolir longtemps et que la police est obligée de tolérer malgré elle: c'est la procession de Notre-Dame du Mont-Carmel, que l'on vient de célébrer au Transtévère. Qu'on y touche ou qu'on l'empêche, toute la forte race du Transtévère se soulèverait et ferait une belle et bonne révolution. Supprimer la procession de *notre Madone à nous*, on ne l'oserait pas. En effet, les Transtévérins ont choisi cette Vierge pour la patronne spéciale de leur quartier, et gare à qui y toucherait! Ils l'appellent même dans leur dialecte « *la Madonna de noiantri* », la Madone de nous autres. Le samedi, 15 courant, la madone a été transportée en triomphe à travers les rues depuis l'église des Génois jusqu'à la basilique de Saint-Chrysogone, où pendant toute l'octave elle est restée exposée à la vénération des fidèles sur un trône richement orné. Et pendant ces huit jours, le brave peuple n'a cessé de monter une garde d'honneur autour de l'image sainte. J'ai eu l'occasion d'assister à plusieurs reprises à ces fêtes consolantes du peuple, et j'ai pu constater que la foi est encore bien forte, bien vigoureuse dans ce quartier où l'impiété voudrait, mais en vain, faire invasion. Lundi matin, tout le Transtévère était debout et avait orné ses maisons, car l'image était de nouveau portée processionnellement à l'église des Génois, où elle reste exposée pendant l'année. La police était là pour faire le service, en dépit des réglemens qui défendent les processions.

**Espagne.** *Tolède.* — Nous lisons dans la revue espagnole « *San Juan de la Cruz* »:

L'Excellentissime Cardinal-Archevêque de Tolède a réinstallé les Carmes Déchaussés dans leur ancien couvent de cette ville qui durant cinquante ans avait servi de séminaire. La première messe a été dite par nos pères le 9 juillet. Si, (ajoute la Revue), notre joie a été grande, celle de nos sœurs, les Carmélites déchaussées de la ville, ne fut pas moindre: il y

avait longtemps qu'elles désiraient et demandaient par d'ardentes prières l'arrivée de ces frères en religion, qui sont, comme elles, enfants de sainte Thérèse.

*Burgos.* — La même Revue nous apprend que Léon XIII voulant honorer un de nos insignes bienfaiteurs qui habite le diocèse de Burgos, Don José Cobo de la Torre, l'a nommé marquis avec transmission de ce titre à ses descendants.

*Chili. La Sérénia.* — Le nombre des vocations au Carmel va toujours croissant en ce pays consacré à Marie. Le 8 septembre 1889, Mgr D. Florent Fontecilla Sanchez, nouvel évêque de la Sérénia et parent de la Révérende Mère Prieure du monastère des Carmélites de St Joseph, de Santiago, voulut avant de partir pour son diocèse aller dire la messe chez les Carmélites, et se recommander à leurs prières. La mère prieure lui promit leur pieux et dévoué concours, et lui demanda s'il n'était pas disposé à établir un de leurs couvents dans son diocèse. Le digne Prélat accueillit la proposition avec enthousiasme, confiant à la Mère qu'il avait eu cette inspiration, au moment même où on lui avait signifié sa nomination à l'épiscopat. Le projet fut soumis à Mgr l'Archevêque de Santiago, qui donna sa pleine approbation. Mais, avant que cette œuvre eût sa réalisation, elle passa par une série d'épreuves et de contre-temps. Au mois de novembre éclata la guerre civile; les personnes qui avaient promis un concours dévoué retirèrent leur promesse; sauver la patrie et se mettre en sûreté avec les siens, était la préoccupation dominante d'un chacun. Les Carmélites, au milieu des anxiétés de tout genre, redoublaient leurs prières, et conservaient au fond de leurs cœurs la confiance intime, que le diocèse de la Sérénia aurait son Carmel. Cet état de choses se prolongea jusqu'en 1892, où, la paix étant rendue au pays, l'affaire reprit son cours. Un religieux dominicain, comme un autre Banez, les encouragea par ses conseils et les assista dans leurs nombreuses difficultés. La révérende Mère Emmanuël de la très Sainte Vierge Marie, religieuse de grande vertu, fut désignée pour être à la tête de la petite Communauté. Cette bonne Mère était loin de s'y attendre; soumise à la volonté de Dieu, elle se résigna au sacrifice de la séparation et à la lourde charge de la supériorité.

Le 31 octobre fut fixé pour le départ. Les adieux furent des plus touchants; après avoir baisé la main et le scapulaire de la Mère Prieure, les religieuses destinées pour la Sérénia franchirent courageusement le seuil de la porte régulière. On se dirigea vers Vina del Mar, où la digne Mère Marguerite, ancienne prieure du Carmel de St Joseph de Santiago, et fondatrice de cette nouvelle maison, les accueillit avec les marques de la plus affectueuse cordialité. On s'y arrêta deux jours. Monseigneur Fontecilla vint y prendre lui-même la petite colonie, et le 3 novembre on s'embarqua sur le navire, qui devait les conduire à Coquimbo. A peine le bateau



fut-il entré au port, que toutes les cloches furent mises en branle, les religieuses furent reçues par les acclamations du peuple, et sous une pluie de fleurs et de verdure elles traversèrent la plage, et montèrent dans des voitures préparées pour les mener à la Séréna. Là, Monseigneur l'Evêque, en habits pontificaux, entouré de son chapitre, du clergé régulier et séculier, et suivi d'une foule immense, les conduisit processionnellement à la cathédrale. Un prédicateur des plus renommés monta en chaire, et dépeignit d'une manière admirable la mission du Carmel dans l'Eglise. Sa Grandeur entonna ensuite solennellement le *Te Deum*, et donna sa bénédiction à l'assistance. Les Sœurs du Bon-Pasteur donnèrent pendant trois semaines environ l'hospitalité aux Carmélites, tandis qu'on disposait leur habitation provisoire, dont elles prirent possession, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception. Dès ce jour, la sainte observance y fut établie dans toute sa rigueur. Les gens de l'endroit leur portent une telle vénération, que, pour ne pas interrompre leurs exercices réguliers, les personnes se bornent à mettre leurs aumônes dans le tour, désirant contribuer ainsi à l'érection du futur monastère, dont déjà l'emplacement a été concédé.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**1. La mystique de saint Jean de la Croix.** par le P. Aug. POULAIN, de la Compagnie de Jésus, — *brochure de 49 pages; Toulouse, 16 rue des Fleurs; Paris, Victor Retaux et Fils, 82 rue Bonaparte, — prix: 0,60.* — Cette brochure, qui se présente à nous avec l'approbation très élogieuse de Monseigneur l'Evêque d'Angers, n'est autre chose que la reproduction d'une série d'études, publiées au cours de cette année par le *Messager du Cœur de Jésus*. Il est difficile de rassembler en aussi peu de pages autant d'idées précises, nettes, fécondes, autant d'aperçus lumineux et de remarques vraiment profondes et nouvelles, que l'auteur de cet opuscule a su le faire. On sent, à le lire, qu'on est en face d'une question étudiée à fond; les trésors de science et d'expérience, que l'écrivain laisse tomber comme en passant dans les notes, nous garantissent la solidité de ses conclusions en même temps qu'ils engagent notre esprit à réfléchir par lui-même et à s'orienter vers les horizons entrouverts à nos regards. Ajoutons ce style ferme et alerte qui mène droit au but sans négliger l'image familière et pittoresque, nécessaire en des matières où l'abstraction engendre si vite l'obscurité. Surtout on ne saurait mieux préciser, ce qui fut l'œuvre propre de notre père saint Jean de la Croix: la description de cette *nuît du sens*, vrai purgatoire de l'âme qui la prépare immédiatement à l'oraison de quiétude et par elle à l'union mystique. Nous n'entreprendrons

pas même d'indiquer la délicate analyse par où le révérend Père arrive à dégager de toute équivoque la pensée de notre grand mystique. Nous demandons seulement qu'on lise ces quelques pages : on y trouvera en toute vérité un fil conducteur pour pénétrer, sans crainte d'égarement, dans les œuvres mêmes de saint Jean de la Croix ; on ne risquera plus de prendre à contresens certains passages, de laisser le principal pour s'arrêter à l'accessoire, de confondre les conseils ascétiques avec les observations de la mystique proprement dite. Le Carmel ne peut que remercier l'auteur d'avoir ainsi mis sa grande expérience et son esprit si méthodique et si sûr au service des âmes d'oraison. S'il fallait en finissant exprimer un désir, ce serait de voir se développer plus tard certaines considérations qui viennent ici au second plan : par exemple cette comparaison du Ch. VII entre la doctrine de sainte Thérèse et celle de saint Jean de la Croix. Un rapprochement suivi et détaillé ne pourrait manquer d'être bien instructif et, sous une telle plume, aussi neuf qu'intéressant.

**2. Notice sur le couvent des Carmes déchaussés de Dunkerque et sur les dévotions qui y étaient en honneur**, par M. l'Abbé FLAHAUT. — *Lille, Ducoulombier.* — Le mois dernier déjà, nos lecteurs ont pu constater en lisant le programme de la fête donnée à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. S. Jean de la Croix, avec quel soin et quel amour on rappelle, dans le diocèse de Cambrai, les souvenirs religieux de la région. Le livre que nous annonçons est une preuve nouvelle de ce culte touchant. Il redit aux habitants de la partie flamingante de la Flandre française ce que fut durant un siècle et demi une des nombreuses communautés religieuses de Dunkerque, celle des Carmes déchaussés, et en même temps il fait sortir de l'oubli une page intéressante de l'histoire du Carmel. Si toute fondation de couvent est marquée du sceau de la croix par les privations et les souffrances qui l'accompagnent, celle de Dunkerque passant par toutes les péripéties qu'engendre le changement quatre fois répété de domination, la ville ayant été successivement sous l'Espagne, la France, l'Angleterre, pour rester enfin à la France, eut des débuts plus pénibles et en même temps plus glorieux ; elle était faite depuis quatre ans à peine, que déjà elle donnait au ciel un martyr. En effet, le 1<sup>er</sup> août 1658, un de ses frères convers, le vénérable frère Alexandre de S. François, expirait sous la grêle de pierres dont l'accablait la haine fanatique des protestants anglais. Nulle bibliothèque appartenant à un enfant ou à un ami du Carmel ne voudra être privée de l'intéressante notice de Monsieur l'Abbé Flahaut.

**3. Notice sur la vie et le culte de sainte Rosalie** par le R. P. GRATIEN DE LA MERE DE DIEU. — *Vient de paraître.* — On peut s'en procurer au prix de fr. 1,25 l'exemplaire, en s'adressant à l'auteur, au couvent de Bruxelles. — Cette brochure d'une centaine de pages a pour but de propager la dévotion à sainte Rosalie. Cette sainte, si connue non seu-

lement en Sicile et en Italie mais dans le monde tout entier, a reçu de Dieu un don spécial pour protéger contre la peste, le *choléra* et les autres maladies contagieuses ceux qui l'invoquent avec piété. L'opuscule que nous présentons, en même temps qu'il offre de cette protection des exemples authentiques et remarquables, donne aussi les moyens d'honorer la sainte par les exercices d'une neuvaine. Le tout est sérieux et pratique. La fête de sainte Rosalie tombant le 4 septembre, c'est le bon moment pour les fidèles de se procurer cette notice.

## Calendrier-Éphémérides

1. **Vendredi.** — S. Joseph Calasanz, Confesseur; double. († 1648).

*Premier vendredi du mois, consacré au Sacré Cœur.*

2. **Samedi.** — S. Brocard, Confesseur, de l'Ordre; double majeur. († 1231).

3. **15<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Raymond Nonnat, Confesseur; double. († 1240).

4. **Lundi.** — S. Anaclef, Pape et Martyr; semi-double. († 96).

5. **Mardi.** — S. Laurent Justinien, Evêque et Confesseur; semi-double. († 1455).

1788. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du P. Servais de sainte Jovine, à 44 ans d'âge, de religion 27, de sacerdoce 21. Il s'appelait dans le monde Servais Servais et était né à Bruxelles. Sa vertu caractéristique était une charité extrême envers le prochain. On le savait bien dans le voisinage du couvent; le petit peuple de Louvain en a fait maintes fois l'expérience; que de fois on le vit, presque à toute heure de nuit, voler, pour ainsi dire, hors du lit pour courir aux malades! Il était tout zèle pour entendre leurs confessions ou pour les consoler dans leurs peines. Il fut à diverses reprises sous-prieur, tant à Malines qu'au saint désert de Nethen. Enfin, épuisé par une lente infirmité, il alla, muni des sacrements et entouré des prières de ses frères, recevoir pour ses travaux la couronne de la gloire éternelle.

6. **Mercredi.** — S. Alexis, Confesseur; semi-double. († 414).

7. **Jeudi.** — Octave de la Dédicace de toutes les églises de l'Ordre; double.

En 1789, mourut au couvent Saint-Albert, à Louvain, le Frère Jean Népomucène, choriste, (dans le monde Joseph Rombaut Vermeulen), à l'âge de 58 ans, après 30 années de religion. Longtemps il avait habité le saint désert; mais, à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie, on l'avait amené à Louvain.

8. **Vendredi.** — NATIVITÉ DE LA T. S. VIERGE MARIE. — 2<sup>e</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

9. **Samedi.** — S. Etienne, Roi et Confesseur; semi-double. († 1038).  
 10. **16<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Le T. S. Nom de Marie; double majeur.  
 11. **Lundi.** — S. Bernard, Confesseur et Docteur, (*transféré du 20 août*); double. († 1153).  
 12. **Mardi.** — 5<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Nativité.  
 13. **Mercredi.** — B. Jean Soreth, Confesseur de l'Ordre; double. († 1471).  
 14. **Jeudi.** — Exaltation de la sainte Croix; double-majeur.  
 15. **Vendredi.** — Octave de la Nativité; double.  
 16. **Samedi.** — S. Corneille († 252) et S. Cyprien († 258), Martyrs; semi-double.

1493. À Louvain, (Saint-Albert) mourut le Frère Bruno de saint Clément, convers, qui s'appelait dans le monde Daniel Bartet et avait reçu le jour au village de Lummen près Hougaerde. Il avait 47 ans d'âge, de profession 21. Il était préposé au vestiaire et s'acquittait de cet office fidèlement et en toute charité. Les séculiers l'avaient en grande estime: en ces temps de guerres continuelles où le pays de Louvain était sans cesse traversé par les troupes de Louis XIV ou de ses adversaires, il rendit service à beaucoup de gens soit en leur procurant des cachettes pour leurs biens soit en les exhortant au courage, à la confiance en Dieu. Très dévot à la sainte Vierge, il provoqua près de son village natal la construction d'une chapelle en son honneur où il se faisait un grand concours et où se célébraient chaque samedi beaucoup de messes. Il était très zélé pour l'observance, et en particulier pour le silence, auquel on ne l'entendit jamais manquer par une seule parole oiseuse.

17. **17<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — N. D. des VII Douleurs; double-majeur.  
 18. **Lundi.** — S. Joseph de Cupertino, Confesseur; double. († 1664).  
 19. **Mardi.** — S. Janvier et ses Compagnons, Martyrs; double. (III<sup>e</sup> siècle).  
 20. **Mercredi.** — *Quatre-Temps.* — S. Eustache et ses Compagnons, Martyrs; double. († 120).  
 21. **Jeudi.** — S. MATHIEU, Apôtre et Evangéliste; 2<sup>e</sup> classe.  
 22. **Vendredi.** — *Quatre-Temps.* — S. Thomas de Villeneuve, Evêque et Confesseur; double. († 1555).  
 23. **Samedi.** — *Quatre-Temps.* — S. Lin, Pape et Martyr; semi-double. († 67).  
 24. **18<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — N. D. de la Merci; double-majeur.

1493. Quelques jours seulement après le Frère Bruno, mourait dans le même couvent Saint-Albert, à Louvain, un autre frère convers, le Frère Hyacinthe de S. Norbert (Henri François de Wilde, de Malines). Entre plusieurs autres vertus, brilla en lui d'un éclat spécial la charité envers le prochain. Il l'exerça particulièrement en soignant les malades jusqu'aux derniers jours de sa vie. Aucun travail n'effrayait son courage. Il avait 65 ans d'âge, dont 39 de profession.

25. **Lundi.** — S. Gérard, Evêque et Martyr, de l'Ordre; double. († 1247).  
*Jour consacré au saint Enfant Jésus.*  
 26. **Mardi.** — Commémoration de N. M. St<sup>e</sup> Thérèse; semi-double.  
 27. **Mercredi.** — SS. Côme et Damien, Martyrs; semi-double († 285).  
 28. **Jeudi.** — S. Wenceslas, Martyr; semi-double. († 936).



**29. Vendredi.** — *S. Michel Archange.* — 2<sup>e</sup> classe avec Octave.

L'année 1693 fut pour le couvent Saint-Albert de Louvain une année vraiment douloureuse. Voici le troisième décès que nous signale le Nécrologe pour ce seul mois de septembre. Le P. Ferdinand du T. S. Sacrement, sous-maitre des novices, mourut en ce jour. Il était de Bruxelles et s'appelait dans le monde Antoine De Neck. Il remplissait sa charge avec un grand zèle et y donnait l'exemple de toutes les vertus. — 30 ans d'âge; 11 de profession; 6 de sacerdoce.

**30. Samedi.** — *S. Jérôme, Confesseur et Docteur; double.* († 420).

---

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(suite, voir page 148).

*Chapitre Septième. — Faveur de Marie auprès de Dieu.*

---

On aime extrêmement ceux qui possèdent la faveur des princes mortels. Les courtisans le savent bien : leur assiduité près des favoris, les présents dont ils les comblent, leur obséquiosité envers eux le prouvent à l'évidence. Tous voudraient avoir la bienveillance de ceux que la faveur des princes à élevés au dessus des autres. Or, la Reine du Ciel jouit sans mesure de la faveur du Roi immortel; il est donc assurément aveugle et insensé, celui qui ne s'efforce point de lui porter un ardent amour et de chercher par tous les hommages possibles à se faire auprès d'elle des mérites. Du moment que la reine Esther posséda, plus que toutes les autres jeunes filles ses compagnes, la faveur d'Assuérus, tout le monde rechercha sa bienveillance. Rien d'étonnant; car, selon le texte sacré : « *Elle était d'une grande beauté et d'un charme incroyable; elle plaisait à tous les yeux, tant elle se montrait gracieuse et aimable. Le Roi l'aima plus que toutes les femmes; elle trouva grâce et miséricorde devant lui au-dessus de toutes les autres, et il plaça sur sa tête le diadème de la royauté* ». Esther, donc, par la douce influence de sa beauté, s'insinua dans le cœur du roi, et, devenue ainsi participante de la royauté, prouva à tous qu'elle pouvait dès lors obtenir tout ce qu'elle voulait : ce qui fut pour elle sans aucun doute un moyen efficace de se concilier les cœurs de toute la nation. S'il en fut ainsi d'Esther, que dirons-nous de Marie! Le Roi des rois l'ayant élevée à la royauté du Ciel, qui ne voit que cette Reine sublime est parvenue à une telle hauteur qu'elle peut obtenir, pour ceux qui lui présentent leurs demandes, absolument tout ce qu'elle veut (1). On en sera plus persuadé encore si on considère le degré de grâce possédé par Marie. La grâce, c'est la faveur auprès de

---

1. *Marie peut tout ce qu'elle veut, et elle veut tout ce qu'elle peut.* (P. Varin). (Note du traducteur).

Dieu (1). Or, cette grâce n'est point une faveur purement extérieure comme l'était celle du roi Assuérus; elle est inhérente à l'âme, les théologiens l'appellent la grâce *qui rend agréable*, parce qu'elle fait participer l'âme à la nature divine et la rend ainsi aimable à Dieu. Il résulte de là cet effet admirable, que l'âme ornée de la grâce brille d'une ravissante beauté et, à cause de la ressemblance divine qu'elle porte, plaît à Dieu inévitablement. Jusqu'où cette grâce a monté en Marie, on le conjecturera sans peine si on se souvient qu'elle est la Mère du Saint des saints, et si l'on sait mesurer l'amour immense d'un tel Fils pour une telle Mère. Ce n'est point sans raison que la plupart des théologiens de l'école pensent qu'il y a plus de grâce en elle seule que dans tous les chœurs des anges et dans tous les hommes ensemble. Mais pour apprécier exactement un si grand trésor nul, sinon Dieu, n'a des balances assez justes. Lui seul sait quelles richesses il a mises en cette âme privilégiée entre toutes. Si Marie, comme le dit S. Epiphane, est au-dessus de toute créature et n'a que Dieu au-dessus d'elle, Dieu seul pourra mesurer la grâce qui lui a été conférée. Aussi pour ce qui est de la gloire suréminente de la sainte Vierge, gloire qui répond à sa grâce, il n'en faut rien dire, mais admirer et se taire.

### *Chapitre huitième. — Opulence de Marie.*

La richesse aussi attire l'amour. S'il est quelque part un homme bien fourni d'argent, bien qu'il n'ait ni beauté ni manières, on l'aimera beaucoup et on lui rendra de grands honneurs: les charmes de l'or suppléent à tout le reste. Que faut-il donc penser de la Reine du Ciel, qui possède les trésors de Dieu même et qui les dispense comme s'ils lui appartenaient en propre? Écoutons à ce sujet la parole de saint Bernard: « *Examine, ô homme, le plan de Dieu. Avant d'imprégner de la rosée céleste tout le champ, Il en trempa d'abord abondamment la toison de Gédéon. Avant de racheter tout le genre humain, Il d'abord en Marie le prix de la Rédemption totale.* » Or, pourquoi l'a-t-Il ainsi déposé, sinon afin que, devenus riches uniquement des trésors de Marie, nous reconnaissons que nous tenons d'elle tout ce que nous recevons de grâces. C'est ce que le même S. Bernard ajoute peu après: « *Considérez donc plus avant avec quels sentiments de dévotion a voulu nous la faire honorer Celui qui a mis en elle l'abondance de tous les biens: il l'a fait afin que, si nous avons quelque espérance, quelque grâce, quelque chance de salut, nous dussions avouer que tout cela découle sur nous de Celle qui est montée au Ciel, inondée de délices.* » Que celui donc qui tient à acquérir les vraies richesses conçoive un profond amour pour la sainte Vierge et recherche ses trésors, plus précieux que ceux d'aucune autre pure créature. Qu'il s'efforce d'être admis au nombre des courtisans d'une Reine si opulente, afin de devenir riche lui-même. Qu'il soit pieusement avide et qu'il regarde comme permise cette avarice: elle sera rassasiée non pas d'or ou d'argent, mais des biens célestes, tirés du trésor de Marie, et elle n'est exposée à subir aucune ruine.

(A suivre).

1. Après avoir pris le mot: « grâce » dans son sens de faveur, crédit, sens qu'il a en latin surtout, notre auteur le restreint maintenant à la grâce surnaturelle habituelle, qui est d'ailleurs la mesure, au moins ordinairement, du crédit auprès de Dieu.

## Le mois du Rosaire et de sainte Thérèse

---

Octobre est désormais un autre mois de Marie; non pas, comme le premier, souriant et gracieux; capable cependant par ses charmes sévères de plaire aux âmes et de les élever vers leur Mère du ciel. Le gai printemps, c'était l'image de sa virginité féconde, de sa prière au parfum si pur, aux fruits toujours certains. Avec l'automne voici d'autres symboles: autour de nous tout se flétrit, se dépouille; des âmes, hélas! privées de sève se détachent en foule de la foi de Jésus; semblables aux feuilles desséchées, jouet des sinistres rafales, où vont-elles? où va le monde, entraîné par le vent des passions? Voyez pourtant ce rayon de soleil; il nous dit d'espérer quand même, car les tristesses de la nature appellent de loin la joie des futures résurrections: ainsi le regard de Marie, perçant à travers nos angoisses, nous réchauffe, nous console, nous invite à une invincible confiance.

Voilà pourquoi, chef de la chrétienne milice, le Pontife suprême a donné le signal de serrer les rangs. En avant, ô Église militante, toujours en avant! Tous n'ayez qu'une arme: ce rosaire. Tous n'ayez qu'un mot d'ordre: Gloire à Dieu!.... sa volonté soit faite!.... sainte Marie, priez pour nous! — Et, d'un regard joyeux suivant l'armée pacifique, les Anges mêlent aux supplications de ceux qui combattent leurs célestes voix. Ainsi monte, vers Celle qui de tant de ruines peut faire sortir le triomphe, un perpétuel *Ave Maria*.

« Nous vous saluons, Marie », répète à son tour chaque pieux bataillon. — « Nous vous saluons, Marie, nous vos frères et vos fils », redit avec une spéciale ardeur la blanche troupe du Carmel. Sur ses pas, non moins que sur ceux des autres, on voit éclore les fleurs du Rosaire, empourprées comme du sang des martyrs.

« Oh! oui nous vous saluons. Nous vous saluons avec Thérèse, votre fille bien-aimée: elle se plaisait, vous le savez, à réciter dans ses ermitages d'enfant, et plus tard à l'ombre de son cloître, la prière victorieuse qui maintenant retentit par tout l'univers.

Nous vous saluons avec Thérèse, servante très dévouée de l'Eglise, qui aurait aujourd'hui double joie à vous prier pour le salut des âmes et à répondre ainsi à l'appel du Vicaire de votre divin Fils. Nous vous saluons avec sainte Thérèse, notre Mère, dont la fête vient s'unir à ces supplications solennelles, comme pour nous donner un gage de plus que nous serons exaucés.

« O Mère, nous vous le demandons, arrêtez sur nous, tout humbles que nous sommes, un regard miséricordieux. Rendez notre terre féconde et faites y fleurir vos roses mystérieuses : les roses de la charité, les roses de l'apostolat, les roses de l'oraison, les roses de tous les dévouements et de tous les héroïsmes, afin que, l'an prochain, vos enfants du Carmel, plus nombreux et plus fervents encore, puissent vous redire avec l'Eglise et avec Thérèse : Nous vous saluons, Marie! »

---

## Le Scapulaire de N.-D. de Mont-Carmel

(suite, voir page 150 et suiv.)

### C H A P I T R E   V I I I .

—o—o—o—o—o—o—

Prodiges de balles aplaties. — En 1648, au siège d'Ypres par les Français, le cornette du régiment de Lomboy reçut de l'ennemi à la poitrine un coup de mousquet d'une force irrésistible, mais heureusement la balle dont il fut frappé s'était aplatie sur son scapulaire, il n'en eut pas la moindre contusion. On trouva la balle dans ses habits, empreinte très visiblement de l'image de la S<sup>te</sup> Vierge et de l'Enfant Jésus. Nous extrayons ces détails, dit le P. Brocard de S<sup>te</sup> Thérèse (1), d'un procès-verbal dressé en notre couvent des Carmes Déchaussés de Bruges le 9 septembre 1651 et signé du Père André de S<sup>te</sup> Marie, prieur du dit couvent et de Philippe de Maulde, Seigneur de Monroye, doyen de l'église Notre-

---

1. Recueil d'instructions sur la dévotion au saint Scapulaire, page 278 (Gand, 1875).



Dame à Courtrai. Il y est dit en outre que l'Archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas catholiques, avait assuré à M. le doyen de l'église susdite non seulement avoir vu et touché cette balle avec l'empreinte, comme il a été dit, mais l'avoir même portée plusieurs jours sur lui par dévotion.

Voici un autre fait de ce genre qui est de date plus récente; il s'est passé dans notre siècle et tout près de nous. Le P. Gondelain, mort depuis peu d'années, prédicateur compté parmi les hommes les plus sérieux, comme aussi parmi les plus éloquents et les plus pieux, prêchant une retraite ecclésiastique à Bordeaux, vers 1840, raconta ce qui suit devant l'Archevêque et ses prêtres: « J'étais à Nantes, au grand séminaire. Dans une instruction sur le scapulaire, je citai le trait bien connu du soldat nommé Bauregard: une balle était venue le frapper en pleine poitrine; mais cette balle fut trouvée aplatie sur le scapulaire du soldat chrétien. J'aperçus dans mon auditoire un léger sourire et les signes d'une joie que je remarquai, mais seulement en passant. Le soir, après le repas, les séminaristes m'entourèrent avec empressement et M<sup>r</sup> le Supérieur me dit que désormais, en prêchant sur le Scapulaire, je pourrai ajouter un nouvel exemple de balle aplatie sur ce saint habit: en même temps il me présente un séminariste sur la poitrine duquel s'était opéré le même miracle. C'était dans les premières années du règne de Louis-Philippe. Ce jeune homme se trouva au feu dans un simple engagement. Ses compagnons furent tués à ses côtés et lui tomba frappé comme les autres; la violence du coup qu'il avait reçu l'avait renversé. La première impression passée, dit le jeune homme, comme je n'éprouvais aucune souffrance, je me levai; je regardai, point de blessure; enfin je vis mon habit percé à l'endroit du cœur et il ne m'était pas possible de méconnaître le passage bien marqué d'une balle; je suivis la route qu'elle s'était frayée à travers mes vêtements et je la trouvai elle-même fort bien aplatie sur mon scapulaire. Vous jugez bien, mon Père, ajouta-t-il, que je conserve précieusement cette balle, j'ai cru vous faire plaisir si je vous la montrais; la voilà. Et, continue le P. Gondelain, il la mit dans ma main; je l'ai vue, touchée, tenue, considérée. Voilà, messieurs,

ce qui vient de se passer il y a peu d'années: tous les témoins vivent encore (1). »

Prodiges sur les eaux. — Le martyrologe de Malte dit qu'un chevalier appelé Jean Le Blanc, qui portait avec une singulière dévotion le saint Scapulaire, fut préservé d'une mort certaine par la protection de Marie. En 1637, soixante soldats et quinze matelots de l'équipage d'un vaisseau où il se trouvait, s'étant révoltés, le jetèrent à la mer; il se recommanda à N. D. du Mont-Carmel qui lui fit trouver une planche, à l'aide de laquelle il nagea pendant trois heures. Les révoltés lui coururent sus pour se défaire de lui; et l'ayant pris et lié, ils eurent la barbarie de le laisser en cet état dans une île stérile et inhabitée. Il y était déjà depuis vingt jours, lorsqu'une barque le ramena dans l'île de Candie.

L'an 1650, vers la fin de Janvier, le nommé Barthélemy Joos, en passant à cheval un pont près de Malines, tomba dans l'eau avec sa monture; mais à peine eut-il invoqué N. D. du Mont-Carmel, dont il portait le saint habit, qu'il fut sauvé. On voyait autrefois dans l'église des Carmes à Malines une peinture où l'événement était représenté avec cette inscription: *Votum fecit et gratiam accepit.*

En 1656, la veille de la fête de St Laurent, une fille nommée Pétronille Boxtacle, âgée de 19 ans, tomba par malheur dans l'eau à Grammont en lavant du fil et fut entraînée par le courant jusque sous la roue du moulin de la ville. Un seul moment encore et c'en était fait de Pétronille; mais la roue, au lieu de l'attirer par son mouvement continuel pour l'ensevelir sous l'écume du tourbillon, la rejeta de l'autre côté, de sorte qu'on put la retirer saine et sauve. Cette jeune fille avait reçu le saint Scapulaire peu de jours auparavant (2).

Prodiges de guérison. — En 1645, un illustre magistrat de la ville de Prague en Bohême, Jean-Baptiste Castel, ne connaissant ni les avantages ni les merveilles du saint Scapulaire, raillait fréquemment son épouse de ce qu'elle portait ce saint habit et

1. Tiré d'un manuscrit inédit sur le Scapulaire par le P. Xavier de St<sup>e</sup> Marie.

2. Recueil d'Instructions, etc., page 272.

honorait N. D. du Mont-Carmel par des abstinences, des mortifications et d'autres exercices de piété. Un jour que le mari renouvelait les mêmes railleries et les mêmes reproches, sa femme lui dit : « Prenez garde que ce mépris ne vous attire la colère et la vengeance de Dieu. » Peu de temps après il fut atteint d'une ophthalmie et devint entièrement aveugle. Cette calamité dura un mois et demi et tout l'art des médecins et des chirurgiens les plus expérimentés et les plus habiles fut impuissant à y porter remède. Le magistrat, rentrant alors en lui-même, s'adressa à Dieu et à la très sainte Vierge. On fit venir un confesseur ; le malade lui exposa avec beaucoup de candeur l'état de sa conscience puis reçut les sacrements dans les sentiments de la plus vive componction. Le confesseur, qui était un Carme, lui parla des grâces, des bienfaits et des privilèges du saint Scapulaire, et sur-le-champ le magistrat témoigna un grand désir d'en être revêtu. A peine la cérémonie fut-elle terminée que cet homme recouvra tout à coup la vue et la santé : depuis ce jour, il se trouva en état d'exercer de nouveau sans interruption toutes les fonctions de la magistrature. Non seulement sa famille, les médecins et les chirurgiens furent témoins de cette guérison inattendue, mais la ville entière en eut connaissance et lui-même dressa du fait un mémoire authentique qui se trouve reproduit dans « le Miroir du Carmel » du P. Daniel de la Vierge (1).

En 1848, vivait au village de Portels, non loin de Bordeaux, sur la Garonne, une femme qui en était réduite à ne prendre presque aucune nourriture. On s'attendait à la voir mourir d'inanition. Deux ou trois fois, elle avait reçu l'extrême-onction. Si quelquefois elle avait marché, c'était toujours avec deux béquilles. Or, elle voulut, ayant reçu le saint Scapulaire, faire une neuvaine à Notre Dame du Mont-Carmel et communier à l'église, en s'y faisant porter le jour de la fête, 16 juillet. Son mari ne s'y opposa pas, et c'est là, comme il déclara plus tard lui-même, toute la part qu'il prit à sa dévotion. L'infirmes fut donc portée sur une charrette à bœufs ; le trajet de la maison à l'église dura sept ou

---

1. Recueil d'Instructions, etc., page 286.

huit minutes. C'était à la vue de tout le monde, un jour de dimanche, à l'heure de la grand messe, messe à laquelle la malade voulait communier pour demander sa guérison. Elle fut exaucée dans ses espérances car la grâce de la guérison lui fut pleinement accordée, précisément au moment de la communion. La messe étant finie, son action de grâce faite à l'autel de Marie, elle revint à pieds, sans béquilles, sans l'appui de personne. Tous demeuraient ébahis en voyant ainsi traverser la rue cette personne infirme depuis longues années et qu'on venait de voir, une heure seulement auparavant, portée péniblement sur une grosse charette. Le lendemain lundi, on la vit aller à Verdelaïs, village distant de six lieues, partie à pied, partie en voiture: et le mardi, au ruisseau, les pieds et les mains dans l'eau, elle avait repris avec sa belle-mère son métier de laveuse. Quelques mois après, ajoute le narrateur, je visitai le médecin qui l'avait soignée; je lui demandai s'il était vrai, comme on le disait, qu'il eût formellement déclaré cette malade inguérissable. Il l'avoua, tout en ajoutant: Je me souviens d'en avoir guéri une autre, mais ces cures sont excessivement rares. A la fin le docteur prenant un ton plus élevé: Qu'elle sache bien, dit-il, que si elle devient mère, alors sûrement il faudra qu'elle meure, elle et son enfant; or, cette femme devint mère d'un magnifique enfant. Ce fut un ange qui parut venir et rester parmi nous juste le temps nécessaire pour prouver la parfaite guérison de sa mère; sa mission remplie, l'ange au bout de peu d'années prit son essor vers les cieux. La mère est encore pleine de vie et de santé après déjà vingt-cinq ans entièrement écoulés. Tout ce que je viens de raconter, ajoute le P. Xavier de S<sup>te</sup> Marie, car c'est à son manuscrit déjà cité que nous empruntons ce fait remarquable, je suis prêt au besoin à l'affirmer sous la foi du serment devant un tribunal, quel qu'il soit, et je ne crains pas que, parmi les nombreux témoins qui vivent encore, un seul se lève pour attaquer la plus petite circonstance par nous mentionnée. Je ne connais pas de guérison qui soit plus capable de subir les épreuves d'une enquête juridique et d'en triompher sûrement.

(A suivre).



# La Journée Religieuse

— Les Laudes. —

XXII ( suite ).

Telles sont, nous pouvons bien le dire dès maintenant en achevant cet aperçu trop incomplet sur la première partie de l'office, telles sont les grandeurs, les beautés et les grâces renfermées dans la psalmodie sacrée. Et vraiment, en faut-il davantage pour nous porter à mettre tout notre cœur à l'accomplissement d'une fonction si sainte ? Au regard de Dieu, rien, après le sacrifice de l'autel, ne vaut au même titre, on le comprend, pour procurer la gloire divine. Que si nous considérons notre propre avantage, est-il besoin de rappeler quelle affluence de biens nous confère une action par laquelle nous puisons chaque jour à pleines mains aux inscrutables richesses du Christ (1) et de ses mystères, une action qui détermine notre âme à l'exercice éminent de la foi, de l'espérance, de la charité, qui met en nous par conséquent toute la substance de la vie éternelle ? Enfin, au point de vue de notre mission *sociale*, car il faut bien le savoir, le moine n'est pas moine pour lui seul ; aussi séparé, aussi dégagé qu'il soit de la foule et des attaches mondaines, le moine, comme le prêtre, est essentiellement un *homme social*, à ce point de vue donc, qui ne voit l'importance pour nous de ce grand service public de la prière, dont nous sommes, par le fait même de notre profession monastique, les organes attitrés ?

Dans l'ordre naturel on attribue avec raison à l'industrie, au travail, au courage, à la sagesse, à la politique les événements favorables, les heureux succès, la prospérité matérielle des nations. De même, dans l'ordre spirituel, avec non moins de raison, l'on compte sur les ouvriers apostoliques, sur les saints pasteurs, les guides et docteurs éclairés, les bons princes et chefs d'état, pour

---

1. Ephes. III. 8.

le renouvellement de la piété, la conversion des pécheurs, le progrès des justes, les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, la cessation des scandales, l'abrogation des lois impies. Il ne faut pas oublier cependant que tout vient d'abord de Dieu ; qu'il n'y a sans lui ni industrie, ni travail, ni courage, ni sagesse, ni politique sensée. Lui seul suscite les apôtres, les pasteurs, les docteurs, les bons princes, les situations propices au triomphe du bien sur le mal. Dieu ne désire rien tant que d'agir en notre faveur ; mais c'est la prière qui lui permet de laisser libre cours à sa bonté. Aussi on l'oblige en le priant ; car il y a là un ordre établi, une loi infiniment salubre pour nous de la souveraine sagesse, de faire dépendre les faveurs d'en haut de l'aveu de notre indigence, de la confession de la puissance et de la libéralité du dispensateur de tous les biens. La prière, « *le grand moyen de de la prière*, » (1) apparaît de la sorte comme la première des causes secondes auxquelles il a plu à Dieu d'attacher son action : si bien qu'il n'y a pas d'apparence qu'aucune grâce surnaturelle ait été accordée aux hommes sans avoir été demandée. « Comment en douter, dit Mgr. Gay, (2) quand nous voyons Jésus, qui « tient tout dans sa main, » ne presque jamais faire un miracle sans lever les yeux au ciel et prier humblement ce Père avec qui il est un. (Joan. XI. 41). « N'a-t-il pas fallu d'ailleurs, continue le docteur évêque, que quatre mille ans de prières précédassent l'Incarnation du Verbe ? Et pour décider enfin le succès de tant de demandes, en mettant le comble à leur efficace, il a été nécessaire que la prière de Marie s'y ajoutât. » Voilà donc le ministère de premier ordre, l'œuvre par excellence que nous accomplissons lorsque nous prêtons au chœur notre voix à la prière publique de l'Eglise.

C'est elle, enseigne saint Jean Chrysostome, c'est elle, qui, dans le sens que nous venons d'énoncer, est la source et le principe de tous les avantages spirituels et temporels. *Auctor, parens, fons et radix honorum omnium et innumerabilium oratio est* (3). C'est elle qui procure l'abondance des États, la prospérité des

---

1. Titre d'un opuscule bien connu de S. Liguori.

2. Entretiens sur les Mystères du Rosaire.

3. De incompreh. Dei natura, Hom. V.

monarchies, la sagesse et la modération aux princes, les bons conseils à leurs ministres, la réconciliation des peuples et des rois, la tranquillité des empires. *Oratio regni vives*. C'est elle qui attire les bénédictions de Dieu sur la justice des armes, fait pencher la victoire du bon côté. *Oratio belli trophæum*. C'est elle qui abrège les temps de confusion et de trouble, enchaîne la discorde, appelle la paix, la fait descendre du ciel et l'assure à la terre. *Oratio pacis securitas* (1). C'est elle enfin surtout à qui Dieu accorde les grâces spirituelles, tant pour le peuple chrétien en général, que pour les particuliers. *Auctor, parens, fons et radix bonorum omnium et innumerabilium oratio est*. (Chrys. loc. sup. cit.).

Les chefs laïques de la chrétienté avaient bien compris cela, aux âges de foi, lorsqu'ils mettaient au premier rang de leurs devoirs le soin de fonder partout des monastères, de les honorer, de les protéger. « Si les moines, disait le plus grand des Césars de Bysance, lèvent leurs mains pures au ciel, s'ils répandent leurs cœurs en la présence de Dieu pour le bien et la tranquillité de la République, il est certain que nos armées seront victorieuses, et que la paix et le repos régneront dans nos villes. La terre sera rendue fertile, et la mer servira à nos besoins par leurs ferventes prières. *Exercitus habebunt bene, et civitates bene disponentur..... Terra nobis feret fructus, et mare, que sua sunt, dabit* (2). N'était ce pas parce qu'ils tenaient les mêmes sentiments, que Hugues-Capet recommandait en mourant l'Ordre monastique à la piété de son fils Robert, dans l'intérêt même de la nation et de la maison de France, et que son arrière petit-fils, Louis VI, déclarait voir en Cluny « la reine des abbayes », le membre le plus noble de son royaume ? Hélas, les temps sont bien changés ! *Ne fermez pas, Seigneur, les bouches de ceux qui chantent vos louanges*, disait le pieux Mardochée, et cependant par la malice des hommes, ce grand malheur sévit de nouveau en ce moment. Raison de plus pour nous de rester fidèles jusqu'au bout

---

1. S. Grég. Nyss. de orat. 1.

2. Justinian. Novella 133. Cap. 5. cit. ap. S. Vincens,

à notre rôle d'intercesseurs, de pénitents publics, et de redoubler de ferveur dans l'acquiescement du tribut social de la prière, de la louange et de l'action de grâces. (A suivre).



## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem.

### Chapitre III

(suite, voir page 160 et suivantes).



J'ai dit que les païens reconnaissent et respectent la puissance de St François Xavier. Il arrive, en effet, assez fréquemment à Cottar des familles païennes, éloignées de plus de vingt lieues, qui se présentent à l'église pour accomplir les vœux faits par elles dans des circonstances critiques. La grâce qu'ils sollicitaient étant obtenue par l'intercession de l'apôtre du pays, ils ne manquent pas de venir remercier le *saint*, car c'est ainsi qu'ils le nomment. Voici encore un usage qui paraît extraordinaire surtout si on remarque qu'il a lieu parmi les gentils. Lorsque, dans une famille, un enfant est malade et que son mal a résisté à toutes les conjurations et évocations ridicules du paganisme, les parents prennent le parti de le consacrer à saint François Xavier et par là ils le constituent son serf, son esclave jusqu'à un certain âge. Puis, quand le temps fixé est arrivé, ils viennent le racheter en faisant une offrande au sanctuaire de Cottar.

Il semble, d'après tout ce qu'on vient de lire, qu'il ne devrait pas être difficile d'attirer à la vraie religion des populations ainsi libres de haines et de préjugés contre le catholicisme. Hélas ! il n'en est pas ainsi : leur résistance et les obstacles tiennent à d'autres causes dont je parlerai plus tard. Et ces causes, quelque futiles qu'elles soient en elles-mêmes (comme les castes, par exemple), n'en constituent pas moins une barrière qui s'oppose à notre action et qu'un petit nombre seulement parvient à franchir.



Peut-être quelqu'un se demandera-t-il par quel concours de circonstances providentielles il se fait qu'un des plus célèbres des sanctuaires du fils de s<sup>t</sup> Ignace soit entre les mains des Carmes Déchaussés. A part l'auguste volonté des souverains Pontifes qui depuis si longtemps ont voulu assigner ce poste aux enfants de sainte Thérèse, ne pourrait-on pas y voir encore un touchant témoignage de l'étroite union qui existe entre l'immortelle vierge d'Avila et l'apôtre des Indes? Ils ne se connaissaient pas, ils ne s'étaient jamais vus, dira-t-on. Eh qu'en savons-nous? Ils ne s'étaient jamais trouvés, il est vrai, corporellement en présence l'un de l'autre sur la terre; mais qui nous dit que dans le cœur sacré du divin Maître, dans cette chaste et vivante patrie où habitent les cœurs purs et où se donnent continuellement rendez-vous tous ceux qui s'aiment en Dieu et pour sa gloire, qui nous a dit que leurs âmes ne s'étaient jamais rencontrées? Tout ce que nous savons, c'est que l'apostolat de François était une des grandes préoccupations de Thérèse, c'est que du fond de ses monastères d'Espagne elle envoyait chaque jour vers le trône de Jésus, son bien aimé, le doux parfum de ses prières et de ses souffrances, comme une sainte et éloquente intercession en faveur du vaillant soldat de l'Évangile. Elle ressentait même quelquefois une tristesse héroïque, en voyant que son sexe ne lui permettait pas d'aller partager les travaux de l'illustre missionnaire, et elle en faisait presque à Dieu de tendres et amoureux reproches. Ah! qui pourrait dire si les prières de la vierge d'Avila et les œuvres du disciple d'Ignace ne se sont pas unies devant le Seigneur pour devenir comme un seul acte dont le but devait atteindre ce grand résultat, la conversion des Indiens? Une révélation particulière, à laquelle il n'est pas défendu de croire, donnerait à cette supposition la valeur d'un fait réel. D'après cette révélation dont la tradition s'est maintenue dans l'ordre du Carmel depuis les commencements de sa réforme, les supplications enflammées de s<sup>te</sup> Thérèse auraient contribué puissamment, efficacement et d'une manière directe au succès des prédications de s<sup>t</sup> François Xavier. Jésus aurait donc exaucé de cette manière les désirs humainement irréalisables de son épouse chérie et sa toute puissante miséricorde

les aurait même accomplis au delà des prévisions de la sainte, en lui accordant dans sa postérité spirituelle une partie du champ arrosé des sueurs de l'apôtre pour lequel elle a tant prié. Le naturalisme contemporain se rit de ces merveilles du monde des âmes, mais le vrai chrétien sait que les manifestations extérieures de la Providence tiennent à des causes cachées dont nous devons adorer le mystère et dont le secret ne nous sera révélé qu'au ciel.

J'ai cru devoir faire cette longue digression et rappeler les intéressants souvenirs qui se lient à l'histoire de l'Église de Cottar afin d'expliquer la prédilection de Monseigneur Charles-Hyacinthe et de ses missionnaires pour cette ville.

La nuit de Noël eut dans cette paroisse une solennité telle que les habitants n'en avaient jamais vu de semblable. Nous célébrâmes une messe pontificale avec prêtre assistant, diacre, sous-diacre, maître des cérémonies, chantres, etc., en tout 20 employés dont 9 religieux, carmes déchaussés. Les chrétiens étaient venus des localités environnantes pour y assister. Ils étaient émerveillés de l'éclat et de la pompe donnés à cette touchante fête. La présence de leur évêque bien-aimé, qui officiait, les remplissait de joie. Nos cœurs tressaillaient d'allégresse. Nous venions de bien loin répéter à ces populations au cœur simple et doux la parole des anges aux bergers de la Judée: *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. — Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté! — Glorifier Dieu, sauver les âmes!... Ces deux mots, descendus du ciel dans la nuit solennelle dont nous célébrions la mémoire, résumaient d'une manière admirable toute notre mission, et ils exprimaient tous nos désirs. Puisse ce vœu, le plus ardent et le plus cher du cœur d'un missionnaire, recevoir bientôt dans ces contrées un plein et heureux accomplissement!

Nous restâmes pendant huit jours tous ensemble auprès de Monseigneur Charles-Hyacinthe dans sa maison de Cottar. Nous étions, au commencement, dix confrères; mais le R. P. Emygdus dut nous quitter pour aller célébrer les fêtes de Noël dans sa paroisse, située à la pointe du cap Comorin. Quelle semaine d'heureux et

fraternel épanchement de cœur ! Pendant quatre mois, nous avons eu bien des occasions d'admirer et de bénir la charité de Monseigneur, sa douceur, sa tendre sollicitude pour les missionnaires et sa grande connaissance des hommes. Le R. P. Joseph Elie, le F. Léopold et moi, nous savions que le moment approchait où il faudrait nous séparer de Sa Grandeur, et cette pensée répandait sur nos âmes un nuage de tristesse que Dieu, je l'espère, n'aura pas condamnée, puisqu'elle était accompagnée de résignation. Mais, comme si Notre Seigneur avait voulu nous rendre cette séparation plus douloureuse encore, il semble que, dans les dernières heures de notre séjour à Cottar, tout autour de nous était devenu plus expansif, plus bienveillant, plus sympathique. Quand nous dûmes enfin dire adieu à Sa Grandeur et à nos confrères, il y eut un moment d'émotion profonde et muette qui dut prouver à leur cœur que le nôtre les avait compris et qu'il leur appartenait désormais. Nous nous promîmes de nous revoir. Sera-ce ici bas ? je l'ignore. Mais au moins, le Dieu si bon, que nous sommes venus servir, nous laisse à tous la douce et fortifiante espérance que, si les intérêts de sa gloire nous tiennent éloignés sur la terre, sa miséricorde nous réunira pour toujours dans la demeure de l'éternelle joie et de l'inaltérable paix.

Avant de parler de notre voyage à Vérapoly, je donnerai quelques détails sur le vicariat apostolique de Quilon. Ces détails, ainsi que ceux qui suivront dans les chapitres relatifs aux missions de Vérapoly et de Mangalore, seront bien incomplets sans doute : j'espère néanmoins qu'ils suffiront pour donner une idée de nos trois vicariats de la côte du Malabar (1). Peut-être plus tard quelqu'un de nous sera-t-il chargé d'écrire l'histoire de nos missions dans cette partie de l'Inde. Ce serait alors un ouvrage spécial à faire et dans lequel on signalerait toutes les particularités qui se rattachent à cette portion si intéressante de la vigne du Seigneur.

*(A suivre).*

---

1. Nos lecteurs n'oublieront pas que ceci était écrit bien avant le rétablissement de la hiérarchie catholique dans les Indes et que cette mesure a changé notablement la situation.

# Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

( SECONDE PARTIE )

**Depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort.**

( Voir page 162 et suiv. )

---

Une année s'était écoulée depuis que notre vénérable Frère avait été favorisé par Dieu de la vocation religieuse et il avait atteint l'âge de cinquante-quatre ans, quand, rassurés sur son esprit, nos Pères de Madrid l'admirent d'un commun consentement. Ils lui donnèrent l'habit de frère convers, le 12 avril 1598. Il est bon de faire remarquer au lecteur que, dans la Congrégation des Carmes déchaussés d'Espagne, on avait coutume de recevoir parmi les frères convers proprement dits d'autres frères, convers également, mais qui, à part la tonsure qu'ils n'avaient pas, ne différaient en rien, quant à l'habit, des religieux choristes. C'est parmi ceux-là que fut reçu François. Impossible de traduire la joie que notre Vénérable éprouva en se voyant arrivé au terme de ses ardents désirs ; désormais il ne souhaitera plus qu'une chose : marcher en tout sur les traces des autres religieux pour la pratique de la vertu et la parfaite observance des lois, ainsi que se transformer tout entier en son Dieu. Il s'élance dans sa nouvelle carrière avec une telle ardeur et un si grand esprit d'humilité que bientôt ses rapides progrès lui donnent rang parmi les maîtres de la perfection.

Malgré son âge avancé, dès son entrée au noviciat il se fait petit enfant à l'école de Jésus-Christ. Les pratiques et les usages de la religion lui paraissent d'ailleurs si conformes à ses inclinations naturelles qu'il lui semble être né et avoir toujours vécu au milieu de ces observances ; et puis il avait rêvé des austérités bien plus grandes encore, de sorte que notre vie est à ses yeux tout à la fois et très sainte et très agréable ; il se croit dans un paradis de délices.

Il avait soin cependant de soutenir la faiblesse que son âge avancé faisait naturellement éprouver à son corps par la ferveur qui animait toujours son esprit. Il disait souvent qu'étant venu



en religion au déclin du jour, il lui fallait se hâter pour rattrapper les autres qui dès leur jeunesse étaient entrés dans la carrière. Il professait pour tous les religieux une très grande estime; il vénérât les anciens qui avaient porté le poids de la chaleur et du jour et avaient ainsi acquis la perfection religieuse; il honorait les jeunes profès et les novices à la pensée des travaux qu'ils avaient encore à soutenir sous la discipline monastique. Quant à lui-même, il reconnaissait dans la componction et l'humilité de son cœur qu'il ne méritait d'être compté dans aucune de ces deux catégories et qu'il était par conséquent un serviteur inutile, un parasite profitant des vertus et des mérites d'autrui. Tout ce qu'il avait fait jusqu'alors lui semblait sans valeur aucune; il considérât, en effet, la perfection de la vie qui se mène à l'ombre du cloître; les œuvres qu'il avait pratiquées lui apparaissaient alors sans beauté, vu qu'elles n'étaient pas ornées de la sainteté de l'état religieux. Ce respect qu'il portait à ses frères le poussait à les prendre tous pour modèles; il contemplait la ferveur des novices, la constante sévérité des profès et l'inaltérable persévérance des anciens pour en faire son profit en les imitant.

Voulant faire, comme il convient, de la vertu d'humilité la base de sa perfection, il donnait tous ses soins à cette grande et indispensable vertu. Or, l'humilité veut qu'avant tout on ait de soi-même une idée très basse; François y travaillait avec ardeur. A cet effet il suppliait souvent les religieux de lui adresser, tant en public qu'en particulier, les sévères admonitions que méritaient ses très graves manquements, comme il appelait les légères inadvertances qui échappaient à sa faiblesse humaine. Dieu avait voulu d'ailleurs qu'il trouvât un secours puissant en son maître des novices. Celui-ci s'était vigoureusement opposé à l'admission du Vénérable. Il craignait qu'ayant été depuis si longtemps acclamé comme un saint, François ne pût supporter que difficilement les épreuves et les leçons de l'humilité monastique, qui d'ordinaire sont la pierre de touche de la vraie piété. Il craignait encore qu'ayant été si longtemps son propre maître, un tel novice ne pût sans grande difficulté soumettre sa volonté aux lois de l'obéissance religieuse; il se croyait donc obligé de l'exercer spécialement dans

ces vertus d'obéissance et d'humilité. Mais François correspondait merveilleusement aux pensées de son maître; il tirait profit de toutes ses corrections et de tous ses avertissements. Il s'en montrait même si saintement avide que, quand le Père maître voulait le mortifier d'une façon plus sensible, il ordonnait au zéléteur (1) de ne faire de lui aucune mention quand il reprendrait de leurs fautes les autres novices; la profonde humilité de François était douloureusement mortifiée de cette manière d'agir; il se rattrapait alors, quand une faute était reprise par une remarque faite en général; il prenait tout pour lui même; lui seul était le coupable qu'il fallait punir. Les avertissements privés lui étaient chers, les corrections publiques faisaient ses délices. Croyant l'être, il prétendait passer dans l'estime des autres pour un religieux très imparfait. Les humiliations, les punitions publiques étaient ses consolations et sa joie; aussi suppliait-il son maître de lui en infliger sans aucun égard et le plus souvent possible; et le Père se plaisait à exaucer largement cette prière. *(A suivre).*



Illustre restauratrice du Carmel, notre Mère à tous, voici que vous avez accompli le voyage, votre ancre jetée au port ne s'en détachera plus; vous êtes unie à votre époux céleste, le siècle a fait place pour vous à l'éternité bienheureuse. Eh bien, nous vous prions de nous accorder la joie de votre présence tandis que nous chanterons vos louanges et que nos esprits s'occuperont à contempler la splendeur de vos vertus: aidez-nous alors de vos prières et faites que votre saint Ordre grandisse toujours en prospérité et en ferveur, pour que tous vos enfants, bien qu'indignes, vous soient unis un jour dans la joie des cieux.

*(V. P. Jean de Jésus-Marie).*

---

1. On donne ce nom chez nous au Père chargé de travailler avec soin à la sainte observance en avertissant qui de droit des fautes qu'il aurait remarquées.

# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

MALABAR. — Conversions: difficultés des missionnaires.

Voici ce que raconte le R. P. Alphonse de la B<sup>se</sup> Marie des Anges dans une lettre du 18 juin 1893 :

« Le mois passé, je fus appelé chez une pauvre païenne malade, dont le frère peu de jours auparavant était mort avec le baptême : elle désirait la même grâce. J'y allai aussitôt, et je la trouvai invoquant la sainte Vierge ; elle avait à ses côtés sa petite fille, enfant de quatre jours, étendue par terre sur un lit de feuilles, tremblant de faim et de froid, car la saison des pluies avait commencé. Je la baptisai ; alors, pleurant de joie, elle me pria de baptiser aussi la pauvre petite. Mais dès qu'on sut qu'elle s'était faite chrétienne, elle fut abandonnée de sa famille. Cependant son état réclamait de nombreux et de prompts secours : elle était gravement malade de ses couches et aussi de la petite vérole. Son enfant également réclamait des soins, et la mère était incapable de s'occuper d'elle. La charité chrétienne ne me permettait point de les abandonner, mais je suis pauvre moi-même et sans ressources. Néanmoins me confiant dans la divine Providence, je cherchai deux bonnes femmes chrétiennes pour soigner la mère et l'enfant ; mais une femme chrétienne respectable n'oserait point passer la nuit seule dans les huttes des païens ; c'est pourquoi il me fallut leur adjoindre deux hommes de confiance, et ainsi je fus obligé de payer journellement le salaire de quatre personnes durant tout le temps de la maladie de cette pauvre femme ; même je dus payer doubles journées, parce que les Indiens ont très peur d'assister les malades, atteints de la petite vérole. Maintenant qu'elle est convalescente, je dois encore la secourir, parce qu'elle est trop faible pour travailler et elle doit nourrir son petit enfant. »

Dans une lettre plus récente encore (7 juillet 1893), le même P. Alphonse raconte qu'au mois de juin dernier deux Brahmines païennes, converties par le malheur, vinrent le trouver avec trois enfants et demandèrent la grâce du Baptême. Aussitôt le missionnaire prévint un orage de la part de leur mari païen ; néanmoins comme il lui semblait que c'étaient des femmes courageuses, bien décidées à embrasser la Foi chrétienne, il ne put leur refuser la faveur qu'elles sollicitaient. Il espéra d'abord pouvoir les maintenir quelque temps au catéchuménat de Vérapoly ; mais la plupart des nouveaux convertis qui s'y trouvent étant des gens de basses castes, pour les habitudes desquels les Brahmines et tous les Indous de haute caste ont une répu-

gnance vraiment invincible, il fallut les en retirer et leur procurer une habitation séparée. Leur mari, sur ces entrefaites, ayant appris qu'elles s'étaient faites chrétiennes, n'épargna aucun effort; larmes et promesses, menaces et persécutions furent employées pour les emmener, loin de Vérapoly, au milieu de leurs parents païens. Il offrit même beaucoup d'argent à de mauvais chrétiens pour les lui livrer. Il fallut les faire changer plusieurs fois de demeure, et louer pour elles presque chaque semaine une nouvelle maisonnette. Enfin elles-mêmes furent touchées des larmes et des instances de leur mari; cependant elles voulaient rester fidèles à notre sainte Religion et elles allèrent trouver le R. P. Alphonse: « Père, dirent-elles, que devons-nous faire?... Probablement pour longtemps nous ne pourrions sortir pour aller travailler, à cause de la persécution des païens de notre famille; prometiez-vous de ne pas nous abandonner, et de nous secourir toujours?... » — Je vous assure, dit le Missionnaire, j'étais bien embarrassé: plusieurs me conseillèrent de ne faire aucune promesse, parce que je ne pourrais pas tenir parole. Toutefois ma conscience ne me permit pas de les abandonner à leur famille païenne, d'autant plus qu'elles n'avaient pas eu le temps d'être bien instruites et affermiées dans la Foi, et qu'elles avaient trois petits enfants que j'avais également baptisés (1); espérant donc dans le bon Dieu et comptant sur les secours des bonnes âmes de Belgique, je leur promis hardiment de les secourir; elles promirent à leur tour de ne jamais céder aux instances de leur mari, mais de persévérer dans la Religion chrétienne jusqu'à leur mort ».

Un grand nombre d'Idolâtres déclarent ouvertement que l'unique obstacle à leur conversion c'est la crainte qu'après leur baptême ils soient abandonnés des païens et des chrétiens. Dernièrement encore un vieillard païen de 80 ans voulait se convertir; il était gravement malade. Ses enfants s'efforcèrent par tous les moyens de le détourner de son dessein; ils lui promirent de magnifiques obsèques. L'on ne saurait croire en Europe combien cet argument est puissant sur l'esprit matériel de ce peuple. Néanmoins la grâce triompha, il voulut le saint Baptême et mourut peu après. En récompense de sa fermeté dans la Foi, le R. P. Alphonse prit sur lui les frais d'un enterrement chrétien aussi solennel que possible. (A suivre.)

\*  
\* \*

### Préfecture Apostolique de Syrie. — Description. Histoire. —

Nous trouvons dans le « *San Juan de la Cruz* » du mois d'août dernier quelques renseignements transmis par le Père Romuald-Joseph de

---

1, D'après les lois du Malabar, surtout pour les Païens de haute caste, c'est la mère, et non le père, qui a droit sur les enfants mineurs.



sainte Catherine, Missionnaire de notre Ordre en Syrie, touchant l'état actuel de cette mission. Nous reproduisons ces notions sommaires en les combinant avec des détails historiques, puisés en grande partie dans le *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe de la très sainte Trinité (1).

Notre Préfecture Apostolique de Syrie comprend aujourd'hui cinq maisons de mission ou résidences, savoir : Tripoli, Bicerri, Kobbayat, Alexandrette et Beilan.

La résidence principale est *Tripoli*, « ainsi appelée, disait au dix-septième siècle le P. Philippe, parce que de loin elle semble partie et comme divisée en trois villes ». Aujourd'hui elle se partage seulement en deux centres de population, dont l'un groupe ses maisons au pied d'une colline que domine l'ancien château des Croisés et l'autre, une demi-lieue plus loin, les bâtit sur une langue de terre qui s'avance dans la mer; là est le port, peu sûr et d'entrée difficile. En tout, quarante mille habitants, dont vingt-cinq mille Turcs des plus fanatiques, environ dix mille schismatiques grecs ou arméniens avec quelques juifs; le reste est catholique et suit différents rites, surtout le rite maronite. L'église de nos Pères est petite mais très fréquentée. Les autres ouvriers apostoliques dans cette ville sont les Lazaristes et les Franciscains, assistés par les Frères des Écoles chrétiennes et les Frères de charité. Il y a aussi une résidence des Pères Antoniens du mont Liban.

Le nom de cette chaîne de montagnes, qui déroule à l'horizon de Tripoli ses sommets tant célébrés par la sainte Écriture, nous ramène aux origines mêmes de nos missions dans ces contrées. C'est en 1644 que vint s'y installer, « proche du lieu des cèdres », le P. Célestin, qui avait déjà passé plusieurs années à la mission d'Alep avec un très grand fruit. Les Maronites, habitants de ces vallées sauvages, avaient eux-mêmes demandé la fondation: ils avaient connu et apprécié nos Pères dès les premiers voyages que ceux-ci durent entreprendre de Rome en Perse, parce que, Tripoli se trouvant le point central où les voyageurs attendaient la formation des caravanes, les missionnaires s'y mettaient naturellement en relation avec « les seuls chrétiens orientaux qui fussent alors catholiques ». L'un des héroïques fondateurs de la Mission de Perse, le P. Vincent, avait visité leurs montagnes dès 1610. Il avait eu là « une double consolation, celle de se lier d'une étroite amitié avec l'archevêque d'Ehden, et d'admirer comment, au milieu des barbares et des infidèles, la nation maronite a conservé la pureté de la foi. » (2) L'archevêque d'Ehden était alors le pieux Georges Amiré « le plus docte des Syriens de ce temps; » son genre de vie devait

1. Le R. P. Philippe de la sainte Trinité, né dans le Comtat Venaissin en 1603, mort à Naples en 1671. — Outre des ouvrages de grande valeur sur toutes les sciences ecclésiastiques, il a donné sous ce titre: *Itinerarium orientale*, la relation des voyages qu'il fit, comme missionnaire, dans presque toutes les parties de l'Asie jusqu'aux Indes. Cet ouvrage, qui parut pour la première fois à Lyon en 1649 et dont il existe une traduction française contemporaine, est rempli de détails précieux touchant l'histoire, la géographie, la faune et la flore des pays qui y sont décrits.

2. *Histoire de l'établissement de la mission de Perse*, par le P. Berthold-Ignace, Bruxelles 1885, page 351.

ressembler à celui de son successeur que le P. Philippe trouva, en 1640, « n'ayant rien au monde qu'une assez petite maison et une vigne médiocre qu'il cultivait de ses propres mains ». A cette dernière date le Père rencontra aussi, vivant près de l'archevêque, un ermite français dont la mémoire est aujourd'hui encore vénérée par les habitants du pays: il s'appelait François de Chasteuil, d'une noble famille de Provence. Son dessein, en s'établissant dans des contrées si lointaines, avait été de vivre pauvre et obscur dans la méditation des choses célestes et l'étude de l'Ecriture sainte qu'il aimait avec passion. Il était destiné à mourir saintement, le 15 mai 1644, au milieu de nos premiers missionnaires, dans leur couvent à peine fondé de Mar-Élichâ. Ce couvent, occupé aujourd'hui par des moines maronites, passe pour le plus ancien du Liban, qui en compte tant d'autres. Il existait bien avant l'arrivée des Carmes puisque, d'après le P. Philippe, on leur donna spontanément « un certain ermitage de notre Père saint Elisée comme nous étant légitimement dû, avec une maison et tout ce qui y était annexé ». Le monastère se cache dans les profondeurs d'une vallée, appelée Vallée des Saints, au pied de rochers à pic, couronnés à cinq cents mètres de hauteur par un gros village, Bcharreh ou Bicerri. « Les anciens solitaires ont construit dans les anfractuosités de la montagne un âpre sentier pour descendre de Bicerri dans la vallée. Après mille détours et gradins, on arrive dans un bois de hauts cyprès couvrant les éboulis du rocher, et bientôt, à travers les arbres, se montre le gracieux et antique couvent avec ses deux étages de cellules, son église, son clocheton bâti de toutes pièces sous les plus hauts rochers, dans une vaste grotte qu'il remplit tout entière.... L'ancienne chapelle des Carmes, remplacée par une nouvelle église, est devenue un cellier ». Actuellement, nous l'avons dit, c'est à *Bicerri* que résident nos missionnaires. Comme, dans cette localité, ils sont encore « proches du lieu des cèdres », leur maison sert durant l'été à donner l'hospitalité aux touristes européens que le désir de visiter ces arbres merveilleux amène à une telle altitude. Ils ont en outre le soin spirituel des huit mille habitants dont Bicerri se compose, tous bien pauvres et forcés chaque hiver d'émigrer à Tripoli et dans les ports du voisinage. Pourtant un de nos Pères, mort en odeur de sainteté, leur a enseigné la culture de la pomme de terre et de la tomate, qui est aujourd'hui pour eux une source de bien-être relatif.

Après Bicerri, selon l'ordre des fondations, vient *Kobbayat*, mission de six mille âmes, située encore dans le Liban mais tout à fait sur la limite des populations musulmanes. Cette position a souvent créé aux Pères et à leurs ouailles des périls auxquels ils ont toujours échappé, non sans une visible protection du ciel. Il y a là une assez grande église et deux écoles, l'une de garçons, déjà ancienne, l'autre de filles qui a dû s'ouvrir le premier juin de cette année.

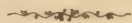
A *Alexandrette*, port de mer supérieur à celui de Tripoli, et que les Turcs appellent Skanderoun, trois Pères, dont l'un fait fonction de curé, exercent le ministère apostolique. Etant les seuls prêtres du pays, ils reçoivent dans leur église tous les catholiques des différents rites: bien petit troupeau d'ailleurs, puisque sur huit mille habitants environ que compte le village, sept mille sont mahométans et cinq cents schismatiques. Là, comme à Kobbayat, deux écoles ont été ouvertes, l'une de garçons, l'autre de filles: elles sont très florissantes. Le Père Prefet actuel a fait venir, pour diriger la dernière, des sœurs de saint Joseph.

C'est à Alexandrette que le P. Philippe débarqua en avril 1629, commençant son grand voyage à travers l'Orient. Il trouva ce lieu misérable et pestilentiel et « il crut que Dieu lui avait fait une très grande faveur de lui avoir fait rencontrer des marchands arrivés sur un autre navire, avec lesquels il partit dès le lendemain après avoir dîné ».

Il se dirigeait vers *Beilun*, « village assez bon qui est arrosé d'une très grande abondance d'eaux et situé sur une montagne ». Or, en ce même lieu, depuis peu d'années, une nouvelle mission s'est ouverte. Il s'agit d'y travailler à la gloire de Dieu au milieu d'une population de cinq mille habitants où de rares catholiques vivent entourés de mahométans, qui comptent pour plus de la moitié, et de schismatiques mêlés à quelques juifs et même à des protestants. C'est bien le cas de répéter ce que le P. Philippe disait à son passage, il y a deux siècles, en voyant jouer de petits enfants: « Je ne pus m'empêcher, dit-il, de déplorer intérieurement leur misère... La soif que j'avais du salut des âmes en devint plus forte et plus ardente. Je rendis des actions de grâce infinies à la miséricorde divine de ce qu'elle m'avait fait naître de parents chrétiens, de ce qu'elle m'avait fait enfant de l'Eglise et, ce qui était bien considérable, Carme déchaussé. Enfin je la priai très instamment pour la conversion de ces pauvres innocents, offrant très volontiers pour eux tout ce que je devais endurer, en ces missions, de persécutions et de peines. »



## VARIÉTÉS



### Un petit héros (*suite*).

(voir page 169 et suiv.)

Cyrille était le fils d'un païen de Césarée, Marcus Salvius, qui, ayant exercé la questure en divers endroits de l'Asie, s'était retiré ensuite, rassasié d'or et de plaisirs, pour vivre en paix dans sa ville natale. Il avait épousé une jeune fille de noble famille et en avait eu ce fils qu'il aimait d'abord avec tendresse: mais il se lassa de l'enfant comme de la mère, quand il eut

découvert que celle-ci était chrétienne et, bien que déjà d'un âge avancé, il reprit ses anciennes habitudes de débauche. Après quelques années de cet injurieux abandon, la pauvre femme ne put résister à sa douleur : au moment de mourir elle confia au saint évêque Firmilien son fils alors âgé de sept ans, puis rassurée et tranquille expira. Le brutal mari convola en secondes noces, de sorte que Cyrille se trouva livré à la merci d'une marâtre païenne qui, devenue mère à son tour, jura de perdre le petit chrétien. Exclu de la table de famille, relégué nuit et jour dans un coin de la maison, nourri de pain et d'eau et souvent accablé de coups, l'héroïque enfant supporta tout sans colère ni plainte, soutenu dans les plus rudes épreuves par la prière et le souvenir de sa mère. La chère et triste image de la mourante était gravée au fond de son cœur ; il entendait encore ses paroles, quand après un dernier baiser elle dit, lui posant sur la tête une main décharnée et tremblante : Mon fils, conserve la foi de Jésus ; j'aimerais mieux te voir mort que rebelle à ton Dieu. — Aussi, aidé de la grâce qui fortifiait son âme, Cyrille était résolu à tout plutôt que d'abjurer. Ses parents, devenus ses cruels bourreaux, se lassèrent de le maltraiter avant que l'innocent se lassât de souffrir. Alors ils essayèrent autre chose. On le fit sortir de son espèce de prison pour le confier à un maître d'école païen, avec la recommandation de lui apprendre, bien plutôt que la grammaire et les lettres, le mépris de la religion du Christ. Mais le maître eut beau mettre en jeu ses plus fines malices, le résultat trompa ses infâmes efforts. Le bon Cyrille, soutenu par les encouragements de Firmilien qu'il pouvait maintenant visiter à son aise, prit une noble et pieuse revanche. Il choisit parmi ses condisciples les plus intelligents et les plus modestes, et leur parla si bien de Jésus-Christ et de sa religion que plusieurs furent convertis et, amenés par lui à l'évêque, reçurent le saint baptême. Le maître, informé de ce qui se passait, entra en fureur et déchargea sur le jeune apôtre une grêle de coups. Puis, désespérant de vaincre sa constance, il écrivit au père. L'effet de cette lettre fut, de la part de celui-ci, une résolution terrible. Quand l'enfant se présenta le soir à la maison paternelle, Marcus Salvius, debout sur le seuil, lui barra le passage : Qui êtes vous, beau jeune homme ? Allez trouver vos pareils ; moi, je ne vous connais pas. — L'enfant, effrayé de ces paroles et plus encore des regards furieux dont elles étaient accompagnées, se mit à demander du geste pitié et pardon. Mais le père, excité par sa femme qui n'avait pas manqué d'accourir : Quelle pitié ? quel pardon ? Hors d'ici ! il n'y a pas de place pour les chrétiens dans ma maison. — Et il lui ferma la porte au visage. C'est alors que l'enfant, après s'être assis d'abord tout tremblant sur une pierre non sans une violente tentation de désespoir, avait senti son courage renaître à la pensée des dernières paroles de sa mère et, se souvenant qu'elle l'avait confié à l'évêque Firmilien, s'était aussitôt levé pour aller implorer son secours. On a



vu plus haut avec quelle charité il fut accueilli et comment le vieillard le confia aux soins d'une pieuse femme.

Cyrille coulait des jours tranquilles et doux dans la pauvre cabane de Diomira. Jamais il n'avait goûté une si grande paix. L'amour maternel avec lequel la sainte femme prenait soin de son éducation, l'exemple de ses vertus et la sainteté de son langage inspiraient à l'enfant tant de respect et d'affection qu'il la regardait vraiment comme sa mère. Elle, à son tour, l'aimait non seulement comme un fils mais comme un petit ange que Dieu même lui aurait confié : le voyant si pieux dans un âge si tendre, elle se persuadait de jour en jour davantage que se réaliserait en lui la prédiction de l'évêque et que l'enfant recommandé à ses soins deviendrait un petit martyr. — Déjà la persécution sévissait partout. Dans les faubourgs non moins que dans le cœur de la ville, on recherchait activement les chrétiens ; déjà quelques-uns avaient été entraînés au tribunal et avaient versé leur sang pour la foi. A ces nouvelles les yeux de l'enfant brillaient, son visage enflammé disait la joie et l'ardent espoir de son cœur. La veuve le regardait en silence et soupirait. — Maman, pourquoi ces soupirs ? n'est-ce pas une bonne fortune de donner sa vie pour Jésus-Christ ? — Ah ! oui, certes ; mais je tremble, vois-tu ; je tremble pour ta faiblesse ! Tiens : tu dois connaître Félicien ; il allait avec toi à l'école. — Certainement je le connais. Il ne passait pas un jour sans parler avec moi. Il aimait tant le bon Jésus ; il en parlait sans cesse. — Eh bien, dit Diomira en fixant ses regards sur l'enfant, j'ai à te dire de lui quelque chose qui te fera beaucoup de peine. — Ah ! maman ; est-il donc dénoncé ? s'écria Cyrille debout et tout pâle. — Non seulement dénoncé, mais traduit devant le juge, menacé, flagellé, étendu sur le chevalet et.... — Ici, Diomira s'arrêtant, Cyrille crut achever la pensée en disant : Mort, voulez-vous dire ? — Ah ! plutôt à Dieu qu'il fût mort ! s'écria la bonne femme en soupirant ; et, comme n'ayant plus rien à ajouter, elle baissa la tête et se remit à l'ouvrage interrompu. L'enfant comprit et demeura stupéfait. Après quelques instants de silence, Diomira, d'une voix tremblante, reprit : Tu vois bien, Cyrille, que j'ai de quoi craindre ! — Cyrille, pleurant et se lamentant, tomba tout à coup à genoux : O ma mère, pourquoi ne priez-vous pas l'évêque Firmilien de me donner au moins une fois le pain de vie ? Avec Jésus dans le cœur, je serai assez fort pour tout souffrir ; avec Jésus, oh ! je le sens, je triompherai ! — A quelques jours de là l'enfant, revêtu d'habits de fête et conduit par sa mère adoptive, arrivait aux premières heures de la nuit à l'humble demeure de Firmilien et, après avoir prié longtemps et assisté à la célébration des saints mystères, il recevait de la main du vieux pasteur l'aliment de la vie éternelle. Alors son visage, transfiguré comme celui d'Etienne, prit une expression angélique ; ses yeux s'emplirent de larmes brillantes et sa poitrine, trop petite pour l'incendie d'amour qui

dévorait son cœur, laissa échapper de longs soupirs mêlés de paroles célestes. Diomira le regardait avec vénération: déjà elle voyait sur cette blonde chevelure l'auréole des martyrs.

Un jour elle prit l'enfant sur ses genoux et lui donnant le saint évangile: Prends et lis, dit-elle; c'est la parole du bon Jésus. — Et l'enfant lut: — A vous, mes amis, je dis: Ne craignez point ceux qui tuent les corps.... Mais je vous enseignerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui peut perdre à la fois le corps et l'âme dans l'enfer.... N'est-il pas vrai que cinq passereaux se vendent une pièce de monnaie? Pas un seul d'entre eux n'est oublié par Dieu. Tous les cheveux de votre tête sont comptés; n'ayez pas peur, vous valez plus que bien des passereaux ensemble. Or, je vous dis à vous: Quiconque me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaitrai, moi le Fils de l'homme, en face des anges de Dieu. Quand donc vous serez amenés devant les princes et les juges, ne vous mettez pas en peine comment vous leur répondrez. Le Saint Esprit vous enseignera au moment même ce que vous devrez dire. — Assez, dit alors Diomira; et, ayant pris des mains de l'enfant le livre qu'elle baisa respectueusement, elle se mit à commenter ces paroles du Sauveur, tandis que Cyrille, suspendu à ses lèvres, sentait son cœur tout brûlant. C'est qu'elle l'encourageait par l'exemple des martyrs qui, tout jeunes, avaient méprisé les tourments et la mort: à entendre ainsi parler du bonheur de donner sa vie pour le Christ, l'enfant ne se sentait pas de joie. Enfin elle se leva et le prit par la main: Cyrille, mon fils, dit-elle, souvent tu m'as demandé quel trésor je conserve dans cette urne, devant laquelle tu m'as vue tant de fois prier. Viens donc; il est temps que je te révèle ce secret. — Ce disant, elle le fit passer dans la pièce qui lui servait de chambre. Là, près du pauvre lit, s'ouvrait une armoire enboîtée dans la muraille; Diomira en tira une petite urne en bois de cèdre, l'ouvrit, y prit un morceau d'étoffe blanche parsemé de taches brunes et, le déployant aux yeux de l'enfant: Vois! ceci est le sang de Lucius Candidus, mon époux. Oh! la terrible bataille qu'il a soutenue pour le Christ! Les ongles de fer, les tenailles rougies, les charbons ardents,.... j'ai tout vu de mes yeux. Malheureuse! je n'ai pas mérité de le suivre!.... Lorsque, pour finir il fut exposé aux bêtes, quand le léopard lui eut pris le cou dans ses terribles mâchoires, lui-même trempa ce linge dans sa blessure et me le tendit. Peu après le ciel l'accueillait en triomphe. Allons, à genoux, mon fils! Mon époux à cette heure te regarde de là haut: puisque je t'ai adopté pour mon enfant, lui aussi t'adopte et te bénit comme sien. Courage, fils d'un martyr! ne crains pas ceux qui ne tuent que le corps. La grâce de Jésus-Christ que tu as dans le cœur....

Elle parlait encore quand soudain se fit entendre à la porte un bruit d'armes mêlé à des cris féroces: Cyrille? où est Cyrille? — L'enfant s'était levé; entendant qu'il était l'objet de cette recherche: Je vais, dit-il en regar-

dant avec des yeux brillants Diomira pâle et interdite. — Aussitôt il court à la porte, l'ouvre lui-même, se présente aux soldats, offre les bras aux chaînes.

(A suivre).

## FAITS DIVERS

### *Grâces obtenues du saint Enfant Jésus. — Lille. —*

1. — Deux personnes se sont unies pour faire une neuvaine en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague afin d'obtenir par l'intercession de la sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Anges et des âmes du Purgatoire qu'un jeune homme trouve une position avant la date du 31 mars dernier, promettant de le relater dans les Chroniques du Carmel et de faire offrir le saint sacrifice dans la Chapelle du Carmel de Lille pour les âmes du Purgatoire et en particulier pour celles que saint Joseph, désire spécialement délivrer. La position a été trouvée et la décision prise le 19 mars. Reconnaissance à l'Enfant Jésus.

2. — Plusieurs fois déjà le Dispensaire de l'Université catholique de Lille a été témoin de guérisons bien particulières dues à la miséricordieuse bonté du saint Enfant Jésus de Prague. Une dame, qui habite Loos près Lille, a fait récemment aux Carmélites de cette ville le récit d'une grâce insigne dont elle a été l'objet au mois d'août 1891, en les priant de le faire publier dans les Chroniques à la gloire du saint Enfant Jésus.

Elle était entrée le 18 mars au dispensaire, atteinte d'une péritonite. Pendant quatre mois une fièvre excessive ne cessa de la miner, tellement qu'au commencement d'août on pensait la voir mourir. Cependant cette fièvre si intense céda aux remèdes, mais la faiblesse, jointe au mal qui existait toujours, ne laissait plus d'espoir. Une consultation eut lieu et une opération fut jugée nécessaire. Le 7 août l'opération fut faite mais aussitôt des vomissements de mauvais augure vinrent compliquer la situation, ils durèrent cinq jours entiers. La pauvre patiente était à bout. La supérieure des religieuses Augustines fit alors prendre au Carmel une image du saint Enfant Jésus et, la portant à la malade, lui dit : « Il faut qu'il vous guérisse ». Le lendemain matin, les vomissements ayant cessé, la malade put reposer.... La grâce était obtenue, et complètement; quelque temps après l'heureuse mère retournait chez elle; depuis lors elle est bien portante.

— X... — La Sœur N... remercie le saint Enfant Jésus pour sa guérison rapide.

\*  
\* \*

*Une récente guérison à Lourdes. — Un jeune homme, qui a été l'objet des bontés de la sainte Vierge lors du dernier pèlerinage à*

*Lourdes du diocèse de Cambrai, nous prie d'en publier quelques détails comme action de grâces envers cette si bonne Mère. Une maladie nerveuse, de nature complexe, le tourmentait depuis assez longtemps et surtout lui faisait craindre de ne pouvoir jamais parvenir à l'état religieux auquel le bon Dieu l'appelait. Les médecins s'étaient déclarés impuissants. Laissons la parole à l'intéressé lui-même pour nous dire comment Notre-Dame les a remplacés :*

*Lille, le 4 septembre 1895. —* Rendons grâce au bon Dieu de l'insigne faveur dont j'ai été l'objet. Je suis guéri; du moins j'en ai l'intime confiance, bien que les médecins ne puissent pas constater tout de suite la guérison des crises nerveuses. Toujours est-il que l'anesthésie est complètement disparue, et que la sensibilité de l'épiderme est totalement revenue : cela constaté par les docteurs à Lourdes. Je vous ai écrit que j'avais dû être transporté à l'hôpital à Lourdes, car je n'avais pas encore repris connaissance depuis Tarbes. Or, le lendemain matin, après deux immersions dans la piscine je me sentis tout à fait fort, la tête toute débarrassée; les contusions bleuâtres que je m'étais faites pendant mes convulsions du voyage avaient entièrement disparu. Voyant cela, je commençai avec confiance à réciter aux piscines le rosaire les bras en croix. Non seulement je pus le faire, mais je n'éprouvai même pas de lassitude, alors que la simple position à genoux provoquait toujours des crises nerveuses. Dans la soirée je pus assister sans aucune incommodité à tous les exercices, sermons, processions. Le soir à 11 heures, nullement fatigué, je commençai l'adoration nocturne à l'église du Rosaire jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle j'allai me reposer. Le jour venu, je reviens à l'église, réponds de suite trois messes à genoux, et voyant que je me porte si bien vais me faire inscrire comme brancardier. A dix heures, j'allais faire constater ma guérison. Depuis ce temps je continuai à brancarder le jour entier. Pendant le voyage de retour je le fis également. Tous les phénomènes nerveux qui me tourmentaient sont disparus; sans retour, j'en ai grande confiance.

*Dans une seconde lettre datée du 10 septembre, notre correspondant ajoutait :* Il y a aujourd'hui douze jours que je n'ai rien ressenti, c.-à-d. depuis ma seconde immersion dans la sainte Piscine. Ma guérison se trouve donc constatée par le fait même que je ne pouvais rester plus de 38 à 40 heures sans quelque phénomène nerveux, soit convulsions, sommeil et poses cataleptiques, maux de tête violents, absence de mémoire, de sentiment. Je mange très-bien, bois de même, et peux sans aucune fatigue vaquer à mes occupations et faire tous mes exercices de piété. C'est donc pour moi un plaisir et un devoir de publier cette grande grâce de notre bonne Mère.

\* \* \*

**Traits du Saint Scapulaire. — Le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et les assauts du démon. —** Le démon, sentant



qu'il perd du terrain et que les *morts* lui échappent, tâche de se venger de mille manières. La plus ordinaire et la plus perfide consiste à suggérer de se débarrasser du scapulaire de Notre-Dame. Un missionnaire de Madagascar en cite deux exemples, l'un consolant, l'autre terrible :

« Marie, mère du chef de mes catéchistes Jean, était sur son lit de mort. Tout à coup elle porte la main à son épaule, et, désignant son scapulaire du Carmel, crie avec effort :

» — Enlevez ! enlevez ! cela me brûle ; c'est cela qui me rend malade et me tue !

» — Non, mère, lui dit son fils Jean, c'est le diable qui te trompe ; afin de le chasser, nous allons réciter le chapelet pour toi ».

» — L'assistance tombe à genoux, l'on récite le chapelet. La prière terminée, la malade persiste à vouloir enlever le scapulaire qui, dit-elle, la brûle douloureusement. On se met à réciter de nouveau le chapelet, puis on recommence encore. Ce ne fut qu'à la huitième fois que le démon fut vaincu. Tout à coup les cris, les souffrances, les efforts de la malade cessent ; elle tombe dans une sorte d'extase et s'écrie :

» — Voici la Vierge qui vient me chercher, et qui me reconnaît pour sa fille à la vue du scapulaire. Oh ! merci, mes chers enfants, de m'avoir forcée à le garder ! »

» Et l'enfant de Notre-Dame du Mont-Carmel expira.

» — Hélas ! Paul, un de mes enfants chrétiens, n'a pas rencontré dans sa famille une âme aussi charitable. Le pauvre enfant étant devenu gravement malade, je ne manquai pas de le visiter tous les jours, et pus lui administrer les derniers sacrements qu'il reçut avec beaucoup de piété, répondant lui-même à toutes les prières de la liturgie. Obligé de le quitter pour courir à d'autres malades, je recommandai à ses parents de ne pas lui enlever le scapulaire et le crucifix qui pendaient à son cou. Les dernières luttes approchaient. Soudain Paul, jusque-là épuisé et immobile, fait un effort suprême et d'une main fébrile cherche à saisir et à arracher le crucifix et le scapulaire. Mais sa main mourante s'arrête à la hauteur des yeux. Sa langue s'agite comme pour demander qu'on ôte ces objets bénis. Sa mère, païenne, s'empresse d'enlever la croix et le scapulaire, et Paul expire aussitôt.

» Le bruit de cette mort dans de telles circonstances s'est répandu dans tout le pays et a rempli mes chrétiens de frayeur. Aujourd'hui encore, dans une réunion, l'un d'eux, parlant au nom de tous, me disait :

» — Père, dès que nous serons malades, je t'en prie, donne-nous des scapulaires solides et surtout ne nous laisse pas mourir entre les mains de parents païens. Mais désigne des chrétiens fervents qui fassent la garde et se succèdent auprès des mourants pour les aider à ne pas succomber à la tentation, »

(*Annales de la Propagation de la Foi*).

\*  
\* \* \*

**Echos de partout.** — **France.** *Fontainebleau.* — En même temps que s'achevait l'octave de Notre-Dame du Mont-Carmel, le saint Enfant Jésus recevait dans la chapelle des Carmélites de Fontainebleau les hommages d'une cour bien conforme à ses désirs. En effet, à trois reprises différentes, la statue miraculeuse du saint Enfant de Prague fut portée processionnellement et escortée par une jeunesse nombreuse de la porte de clôture des religieuses au trône gracieux qu'il doit désormais occuper; une pieuse consécration fut récitée au nom des enfants et le divin Maître, sortant de son Tabernacle, répondit par une bénédiction solennelle à ces touchants hommages. Les trois cérémonies, où les enfants s'étaient rendus aussi joyeux et empressés que nombreux, (toutes les places comme tous les honneurs leur ayant été réservés), offraient chacune son cachet spécial. Le samedi 22 juillet, les élèves du pensionnat Saint-Joseph accomplirent leur pèlerinage, guidées par leurs pieuses maitresses, avec le plus édifiant recueillement. M. l'abbé Feige, leur digne aumônier, prit pour texte de son allocution les paroles de l'ange apprenant la naissance du Sauveur aux bergers: « Nous vous annonçons une grande joie », et en quelques mots pleins d'onction il rappela la prédilection du divin Maître pour l'enfance et l'amour qu'elle lui doit en retour; il conclut en exhortant son jeune auditoire à prendre une résolution pratique appropriée au pèlerinage de ce jour: c'était celle de croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes à l'exemple du divin Enfant.

L'entrain et l'ardeur furent le caractère distinctif de la cérémonie qui réunit les jeunes garçons le dimanche 23 juillet, à une heure de l'après-midi. Il fallait voir ce petit peuple, marchant avec ordre sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes et formant un cortège triomphal au divin Enfant qui fit majestueusement le tour du sanctuaire sur un brancard gracieusement décoré. Il fallait surtout entendre ces chers enfants qui employaient toute la force de leur voix à acclamer le divin Maître; sans doute derrière leurs grilles, les filles de sainte Thérèse priaient pour que plus tard, au milieu des luttes et des dangers de la vie, ils se souvinssent de l'ardeur avec laquelle ils nommaient Jésus leur roi et leur frère. Le R. P. Doussot, des Frères Prêcheurs, prit la parole et commença par comparer la manifestation de Dieu sur le Sinai, au milieu d'un appareil aussi éclatant que terrible, à celle du divin Sauveur prenant la forme d'un petit enfant. Puis il rappela l'anecdote historique d'un voleur miraculeusement converti au moment où il portait une main cupide et sacrilège sur une croix d'or suspendue au cou de la statue du saint Enfant à Prague: l'orateur expliqua brièvement, mais d'une manière bien substantielle, comment l'anti-christianisme, comme le plus perfide des larrons, voudrait arracher à l'enfance chrétienne le trésor de sa foi, et il engagea l'auditoire attentif à prier ardemment pour être préservé d'un tel malheur.

Les petites filles étaient convoquées à cinq heures du soir le même jour et l'affluence fut si nombreuse qu'un grand nombre de personnes assistèrent à la cérémonie dans la cour, ce qu'un temps splendide leur rendit d'ailleurs facile. Le trait saillant de cette troisième fête était vraiment la simplicité enfantine; car lorsque venait le refrain d'un cantique de circonstance, les accents naïfs des toutes petites filles se mêlaient aux voix exercées des élèves des Sœurs de Charité et il est permis de croire que ce n'étaient pas les moins agréables au divin Roi. D'ailleurs plus d'un cri enfantin interrompit le R. P. Doussot, qui voulut bien parler une seconde fois. Il rappela la touchante légende du bon larron guéri de la lèpre, tout jeune encore, par le contact de l'eau où l'Enfant Jésus s'était lavé, et plus tard purifié de la lèpre mille fois plus affreuse du péché par le sang du Sauveur mourant sur la Croix; puis le R. Père raconta l'histoire de la statue miraculeuse de Prague dérobée à deux reprises par un nuage aux regards d'un pécheur, la première fois parce que sa conscience était en mauvais état, et la seconde parce que, dans sa confession, un péché mortel avait été omis. Comparant alors le sacrement de Pénitence au bain qui purifia le larron, le prédicateur engagea tous les enfants présents à réciter un *Pater* et un *Ave*, pour obtenir la grâce de ne jamais cacher aucun péché grave en confession, puisqu'une telle faute les priverait à jamais du bonheur de voir la face divine du Sauveur dans les cieux. Les enfants entrèrent dans la pensée du prédicateur et prononcèrent la prière demandée avec un véritable entrain.

M. l'abbé Dumaine, curé-archiprêtre de Fontainebleau, qui avait déjà présidé la cérémonie des garçons, trouva dans son zèle la force de revenir de nouveau au Carmel pour donner la bénédiction du Très Saint-Sacrement aux petites filles. La fête s'acheva comme les deux autres et — ce ne fut pas la partie la moins attrayante du programme — par une distribution d'images destinées à rappeler aux petits adorateurs du divin Roi leur consécration à Celui qui a dit: « Laissez venir à moi les petits enfants ».

**Autriche. Linz.** — *Un Jubilé tranquille.* — Le 27 juillet, les Carmes Déchaussés célébraient, dans l'*infirmerie du Couvent*, le jubilé sacerdotal d'un de leurs frères, le R. P. Berthold de saint Jacques. Le vénéré vieillard, ordonné prêtre à Gratz en 1843, avait fait partie pendant huit années du clergé séculier, dans le diocèse de Seckau. En 1854, c'est à dire deux ans après sa profession religieuse, il vint à Linz où s'écoula désormais la majeure partie de sa vie. Plus de trente ans il fut supérieur, tour à tour prieur ou provincial; ce qui ne l'empêcha pas de travailler toujours activement au salut des âmes: cette année encore, malgré son grand âge et l'épuisement de ses forces, il avait prêché le Carême. Ce fut son dernier effort. Le 1<sup>er</sup> juillet il dut entrer à l'infirmerie et, pour pouvoir célébrer son jubilé, on fut contraint de devancer la date de quelques jours: le malade

put seulement assister à la messe, qui fut célébrée en sa présence, et y communier. Ces circonstances donnaient à la cérémonie un caractère plus touchant encore. Le P. Berthold partit pour le ciel le 24 août suivant; nous le recommandons plus loin aux prières de nos lecteurs.

**Hongrie.** *Wandorf.* — Il y a environ un an que les Carmélites se sont établies en cet endroit grâce à la générosité de l'évêque de Raab et d'une bienfaitrice qui veut prendre elle même l'habit de sainte Thérèse. Elles occupent les bâtiments restaurés d'un ancien monastère dont l'histoire se lie à celle du pays; la situation est charmante. Cette fondation, *la première de toute la Hongrie*, donne beaucoup d'espérances.

**Espagne.** *Albe de Tormès.* — On lit dans le « *San Juan de la Cruz* » : Le 3 septembre a été célébré en la basilique thérésienne d'Albe un office solennel, demandé par la municipalité en action de grâces d'une faveur publique. La précieuse image de sainte Thérèse fut portée en procession, suivie d'une foule de fidèles en tête desquels marchaient les membres de la municipalité.

**Amérique.** *La Havane.* — La même revue nous apprend que dans cette ville, où nos Pères exercent, comme on sait, avec tant de fruit leur ministère, les fêtes de Notre Dame du Mont-Carmel ont été, cette année d'une exceptionnelle splendeur. L'Évêque en personne présida la cérémonie de clôture.

---

## NÉCROLOGIE

---

*On nous envoie de Malte la notice nécrologique suivante sur le R. P. Raymond de sainte Thérèse, récemment décédé :*

Raymond Capdeville naquit à Reus, ville de Catalogne, au mois d'août 1816. Dès ses jeunes années il manifesta des tendances à une vie austère et, désirant se mettre à l'abri des dangers du monde, il résolut, à l'âge de quinze ans, d'embrasser la vie religieuse. Au noviciat du Carmel, il reçut le nom de Raymond de sainte Thérèse. Après le temps des épreuves ordinaires, et lorsqu'il eut achevé le cours de ses études, on l'envoya à Rome où il reçut les ordres sacrés. Les qualités de son esprit, aussi bien que ses vertus religieuses, attirèrent vite sur lui les regards des supérieurs : le jeune Père fut nommé maître des novices de la province de Venise qui en ce temps-là était très florissante. Il remplit cette charge avec une grande distinction; il s'identifiait à ses novices, entrant dans leurs sentiments, se servant de tout pour les former à la vie monastique et sachant leur rendre



aimable même la mortification. On lui confia plusieurs fois, dans ce même temps, la direction des religieuses : celles qui vivent encore ne parlent qu'avec enthousiasme des soins et des peines qu'il prenait pour leur bien. Il était également admiré des prêtres et des laïques, dont un grand nombre venaient chercher près de lui les conseils dont ils avaient besoin. Sa charité et son zèle éclatèrent surtout durant la guerre de 1848 et le choléra qui dévasta ensuite Venise. Il servit assidûment les blessés et les malades, si bien que son nom est lié pour toujours au souvenir de cette époque terrible. De si nobles actions ayant attiré l'attention publique, les Princes d'Espagne, don Carlos et don Alphonse, l'appelèrent auprès d'eux et le revêtirent de diverses charges intimes dans leur maison. Il ne put que bien tard, et avec de grandes difficultés, se dégager de ces honneurs et revenir, comme il le souhaitait ardemment, à la vie pauvre et solitaire. Vérone, Padoue, Prato, Ferrare, Prague et Gratz, enfin Rome furent successivement, depuis sa rentrée au milieu de ses frères, le théâtre de ses travaux, jusqu'à ce qu'enfin Dieu l'appela dans l'île de Malte où il devait finir ses jours. Ce fut en 1869, quand un indult eut permis aux Pères de l'île de réorganiser leur noviciat, désert depuis 1850 : il fallait un Maître des Novices énergique et habile pour faire fleurir l'observance parmi la jeune génération ; le Révérend Père Général fixa son choix sur le P. Raymond qu'il estimait entre tous. Le nouveau Père Maître se fut bientôt concilié l'affection de chaque membre de la communauté : on aimait ce caractère ouvert en même temps qu'on admirait ses capacités et son savoir. Son étude favorite était la théologie morale et la mystique ; il méritait de prendre rang parmi ceux qui, au Carmel, ont été maîtres en ces sciences. Sa grande expérience, jointe à une innocence d'enfant, attirait à son confessionnal des pénitents de toute catégorie auxquels il faisait le plus grand bien. Ses travaux et ses austérités de tout genre le forcèrent enfin à demander d'être relevé de sa charge : il vécut désormais retiré dans sa cellule, priant Dieu pour le triomphe de l'Église et pour la prospérité de l'Espagne, sa patrie. Tant qu'il lui resta quelques forces, il ne voulut se relâcher en rien de l'observance. Mais, sa maladie s'aggravant, il dut en venir à garder un repos absolu et, après deux ans d'un état si pénible, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 9 août dernier. La ville entière de Cospicua s'émut à la nouvelle de sa mort : il se fit aux funérailles un immense concours où étaient représentés tous les rangs de la société. Il avait juste soixante-dix-sept ans, dont soixante et un de profession.

*Nous recommandons également aux prières :*

Le R. P. Berthold de S. Jacques, décédé à Linz (Autriche) — (74-41).

La sœur Marie Théodore de l'Immaculée Conception décédée à Liège (Mont-Cornillon) — (63-36).



## BIBLIOGRAPHIE

**1. Compendio de la vida del venerable padre Angelo Paoli** carmelita de la antigua observancia, par ARTURO STERNI, traducido y aumentado para la Redaccion de la « Revista carmelitana ». — *Barcelone, calle del Pino, 5.*

— **Vida, cincos Viernes y avisos de sainte Magdalena de Pazzi.** — *Même adresse.*

— **Instruction para le devoto Carmelita.** *Sarrià-Barcelone, librairie salésienne.*

Ces trois opuscules nous sont présentés par la rédaction de la « Revista Carmelitana » de Barcelone. Le premier, réunissant une série de suppléments parus d'abord dans la Revue, est un résumé de la vie du Vénérable Père Ange Paoli, Carme italien de l'ancienne observance qui mourut à Rome le 20 janvier 1720. La brochure espagnole est, comme l'indique le titre, la traduction d'un ouvrage italien. On ne saurait trop souhaiter que les notices de ce genre deviennent de plus en plus nombreuses; pourquoi ne pas en consacrer plusieurs à tant de personnages de notre Réforme, dont l'exemple ferait tant de bien si les Nécrologes conventuels n'en gardaient pas souvent pour eux seuls le secret?

Le deuxième opuscule comprend plusieurs traités: d'abord la vie abrégée de S<sup>te</sup> Madeleine de Pazzi, traduite du Père Croiset et suivie d'un exercice pratique pour les cinq vendredis en l'honneur de la sainte; ensuite ses avis spirituels, traduits de l'italien du P. Solazzi. On y a joint les avertissements de notre Mère sainte Thérèse et, en dernier lieu, les maximes spirituelles de la Bienheureuse Françoise d'Amboise. — Joli volume de propagande.

Enfin la troisième brochure, est une sorte de catéchisme enseignant aux fidèles par demandes et réponses tout ce qui concerne la confrérie de N.-D. du Mont Carmel et le Scapulaire, ses privilèges, ses obligations, ses indulgences. Rien de plus utile que ces petits livres pour dissiper l'ignorance de trop de chrétiens sur ces points importants.

**2. Nous rappelons en outre à nos lecteurs le titre de divers ouvrages annoncés depuis plusieurs mois par « les Chroniques »:**

— **Tractatus de Conscientia**, auctore R. P. RAPHAËL, editio altera, recognita et aucta — Alost, Vernimmen, gr. in 8°, prix: 3,50.

— **Recueil de Méditations** pour tous les jours de l'année à l'usage des jeunes gens, par A. Sallé, prêtre. — Liège, Dessain. — Paris, V<sup>e</sup> Magnin et Fils, rue Honoré Chevalier, 3. — Prix: broché, 1-25; cartonné, 1-70.

— **Chroniques des Missions des Carmes déchaussés au Malabar**, extraites des « Chroniques du Carmel » de 1889 à 1893. — *En vente aux couvents d'Ypres et de Bruxelles*. Prix: 1 fr., avec portraits; fr., 0-75 sans portraits.

— **Manuel du Tiers-Ordre**, seconde édition. — Liège, imprimerie salésienne, 1893. — Prix: fr., 1-50. — *En vente au couvent de Bruxelles*.

— **La mystique de saint Jean de la Croix** par le P. POULAIN, S. J. — Toulouse, 16, rue des Fleurs; Paris Retaux, 82, rue Bonaparte. Prix: fr., 0-60.

— **Notice sur la vie et le culte de sainte Rosalie** par le P. GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU. — Alost, Vernimmen, 1893. — Prix: fr. 1-25. — *S'adresser à l'auteur, au couvent de Bruxelles*.

La « *Sicilia Cattolica* » de Palerme, dans son numéro du 20 septembre, dit en parlant de ce dernier ouvrage: Cette gracieuse notice, élégamment éditée avec de jolies gravures, respire une foi très vive envers notre glorieuse compatriote. On pourrait discuter certaines des assertions historiques, mais tout ce qui concerne les vertus de la sainte et sa vie pénitente est excellent. Bien belle est aussi la neuvaine qui suit cette notice et rappelle les plus héroïques vertus de la sainte. Un important appendice historique nous apprend, outre des détails sur l'Ordre des Prémontrés et leur abbaye de Saint-Michel d'Anvers, que notre illustre concitoyenne est honorée comme patronne dans la paroisse de Meir, en mémoire de la protection miraculeuse dont elle l'entoura jadis.



## Calendrier-Éphémérides



1. **19<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE; 2<sup>e</sup> classe.
2. **Lundi.** — Les saints Anges gardiens; double-majeur.
3. **Mardi.** — 5<sup>me</sup> jour dans l'Octave de l'Archange saint Michel; semi-double.
4. **Mercredi.** — S. François d'Assise, Confesseur; double-majeur. († 1226).
5. **Jeudi.** — 7<sup>me</sup> jour dans l'Octave de l'Archange saint Michel; semi-double.
6. **Vendredi.** — Octave de saint Michel Archange; double.  
*Premier vendredi du mois, consacré au sacré Cœur de Jésus.*
7. **Samedi.** — S. Bruno, Confesseur; double. († 1101).
8. **20<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — La Maternité de la très sainte Vierge; double-majeur.
9. **Lundi.** — S. Denis et ses Compagnons, Martyrs; semi-double. (1<sup>er</sup> siècle).  
1774. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du R. P. Ambroise de sainte Jeanne, né à Bruxelles, fils de Guillaume Lauwereys et de Jeanne de Coen. — Il fut pendant de longues années un sacristain plein de zèle,

tant au couvent de Gand que dans celui de Saint-Albert. Tout le temps qui lui restait après l'office divin, il l'employait à entretenir et à orner l'église. Très attaché à l'observance, d'un caractère doux et pacifique, il se montrait si charitable envers tous qu'il remplaçait de grand cœur, pour n'importe quel office, ceux qui lui en faisaient la demande: il s'y offrait même sans qu'on le réclamât. Il alla recevoir, des mains de Celui dont il avait tant soigné la demeure, l'éternelle récompense, après avoir passé sur terre 53 ans, dont 34 de profession et 30 de sacerdoce.

- 10. Mardi.** — S. François de Borgia, Confesseur; semi-double. († 1572).  
**11. Mercredi.** — Office votif de saint Joseph; semi-double.  
**12. Jeudi.** — Commémoration du très saint Sacrement; semi-double.  
**13. Vendredi.** — S. Edouard, Confesseur; semi-double. († 1066).  
**14. Samedi.** — S. Calliste, Pape et Martyr; double. († 222).  
**15. 21<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — NOTRE SÉRAPHIQUE MÈRE  
 SAINTE THÉRÈSE DE JESUS; 1<sup>re</sup> classe avec Octave. († 1582).

*Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

- 16. Lundi.** — La Pureté de la très sainte Vierge; double-majeur.

L'an du Seigneur 1695, en ce jour, lendemain de la fête solennelle de notre Mère St<sup>e</sup> Thérèse au culte de laquelle il était très dévoué, mourut, au couvent Saint-Albert de Louvain, le très révérend Père Adrien de l'Annonciation, premier Définiteur provincial et Maître des Novices, âgé de 72 ans, dont 50 de profession et 46 de sacerdoce. Il s'appelait dans le monde Adrien Seminck; il était né à Alost. — Les vertus, dont il fut un vivant exemple, étaient nourries par son invincible constance à garder la sainte solitude. — Pendant les vingt années qu'il remplit la charge de maître des novices, non seulement jamais il ne sortit pour faire visite aux séculiers, mais il mit toujours le plus grand soin à éviter la rencontre de ceux qui venaient au couvent; si les nécessités de sa charge le contraignaient à entretenir quelqu'un du dehors, c'était avec tant de réserve, de modestie et de brièveté qu'on voyait en lui un homme entièrement mort aux sentiments du monde. Passant à Alost pour se rendre à Gand ou à Bruges, quand l'y appelaient les chapitres provinciaux, jamais son frère et sa sœur ne purent obtenir qu'il restât chez eux plus de quelques heures. Il ne répondait pas aux lettres qui lui venaient de sa famille; parfois même il refusait de les recevoir; et, quand ses parents s'en plaignaient: « Vous me connaissez, disait-il, et je vous connais; cela suffit; contentons-nous de prier les uns pour les autres. » Ce grand esprit de solitude avait fait de lui un véritable contemplatif; on peut dire que jamais il ne perdait la présence de Dieu et que son oraison, dont il prolongait les heures, était continuelle. Son zèle pour la prière vocale, et en particulier pour l'Office divin, n'était pas moins remarquable: malgré plusieurs douloureuses infirmités, il ne manquait ni jour ni nuit à aucun acte de communauté et ce ne fut que bien tard qu'il se décida à demander dispense de quelques uns des offices hebdomadaires dont son âge seul eût suffi à l'exempter. Il fut un homme d'obéissance, au témoignage de ses supérieurs: jamais il ne fit rien ni ne retint aucun objet en cellule sans demander d'abord la bénédiction, malgré les charges dont il était revêtu. Il aimait tant la pauvreté qu'il allait enlever à grand peine au pavé de l'église les gouttes de cire qui s'y étaient répandues, pour



les réunir ensuite et en faire des bougies à son usage. Sa mortification n'était pas moindre : au réfectoire il n'accepta jamais rien de spécial ; on ne l'entendit jamais se plaindre de la nourriture et de la boisson. Toujours il voyageait à pied et, quand on lui en demandait la raison : « C'est, disait-il en souriant, pour montrer la route aux autres. » Personne, mieux que lui, ne comprenait et ne mettait en pratique l'avis de notre Mère sainte Thérèse : soyez austère pour vous et doux pour les autres. On le voyait, exténué de pénitence, s'informer de tous les besoins de ses frères et s'efforcer de les satisfaire tous avec la plus grande charité. Enfin ce très fidèle observateur de nos saintes lois, plein de jours et de mérites, entièrement résigné parce qu'il ne désirait ni vivre ni mourir, rendit pieusement son âme à ce Dieu qu'il avait tant aimé, en qui il avait cru, et dont il espérait fermement recevoir la récompense éternelle.

**17. Mardi.** — S<sup>te</sup> Hedwige, Veuve; semi-double, († 1243).

**18. Mercredi.** — S. LUC, Évangéliste; 2<sup>e</sup> classe. (1<sup>er</sup> siècle).

**19. Jeudi.** — S. PIERRE D'ALCANTARA, Confesseur; 2<sup>e</sup> classe. († 1562).

**20. Vendredi.** — S. Jean Cantius, Confesseur; double. († 1473).

**21. Samedi.** — S. Hilarion, Confesseur, de l'Ordre; double. († 372).

**22. 22<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Octave de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse; double.

1765. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du R. P. Aimé de sainte Barbe, (Martin Poels, de Louvain). Il habita à diverses reprises le saint désert de Nèthen, où il dépensait ses forces à chanter les louanges de Dieu. La voix forte et retentissante dont il était doué lui permettait de soulager ses frères en prenant sur lui la plus grande fatigue du chœur, ce qui était un précieux secours à certaines époques où les religieux étaient peu nombreux au désert. D'ailleurs il fut vraiment *aimé* de tous parce qu'envers tous il se montrait aimable. Il en a trouvé la récompense dans l'accueil plein d'amour que lui fit, sans aucun doute, le divin Juge. — 48 ans d'âge; 28 de profession.

**23. Lundi.** — Le très saint Rédempteur; double-majeur.

**24. Mardi.** — S. Raphaël, archange; double-majeur.

**25. Mercredi.** — Office votif de S. Joseph, semi-double.

*Jour consacré à la dévotion envers le saint Enfant Jésus.*

**26. Jeudi.** — Translation de S. André Corsini; double-majeur.

1761. A Louvain (Saint-Albert) mourut le R. P. Sérapion de saint Adrien, appelé dans le monde Bernard Jeurissen, de Looz, au diocèse de Liège. Il avait été assez longtemps conventuel à Bruges : les services fréquents qu'il rendait aux curés d'alentour l'avaient fait avantageusement connaître dans tout le pays. Devenu sous-maître des novices à saint-Albert lors de la séparation de la Flandre d'avec la province de Brabant, il s'y éteignit bientôt, muni de tous les sacrements de l'Église.

**27. Vendredi.** — Commémoration de N. P. S. Jean de la Croix; semi-double.

**28. Samedi.** — S. SIMON ET S. JUDE, Apôtres; 2<sup>e</sup> classe.

**29. 23<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Semi-double.

**30. Lundi.** — S. Sérapion, Evêque et Confesseur, de l'Ordre; double. († 213).

**31. Mardi.** — *Jeûne de l'église.* Commémoration de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse; semi-double.

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(suite, voir page 183.)

### Chapitre neuvième. — Puissance de Marie.

La faiblesse de l'homme, si elle devine quelque part une puissance capable de lui donner secours, s'attache à elle avec ardeur. Ainsi les peuples, que des ennemis molestent, se serrent autour des grands dont on vante la puissance et, placés sous une telle sauvegarde, se croient dans une imprenable citadelle. Mais quelle citadelle plus sûre, ou quelle puissance plus grande que celle de la Reine du ciel, douée par Dieu même d'une force invincible et placée sur un trône que rien ne peut renverser? L'Egypte admira la puissance de Joseph, lorsque furent connues de tous ces paroles de Pharaon: *Vous commanderez à toute ma maison et sur l'ordre de votre bouche tout le peuple obéira. Je n'aurai en plus que vous que le trône....* Et celles-ci encore: *Moi Pharaon, je le dis. Sans votre ordre nul ne pourra mouvoir le pied ou la main dans toute l'étendue de l'Egypte.* Dès que les Egyptiens eurent entendu ces paroles, ils aimèrent Joseph et l'honorèrent à l'envi. Si donc le peuple chrétien sait avec certitude que la Reine du Ciel est mise à la tête du monde entier et n'a au dessus d'elle que le trône de la majesté divine, il doit assurément contempler avec admiration une si grande puissance, aimer et vénérer, comme il convient, celle qui en est revêtue; il doit, à l'approche d'un péril quelconque, recourir aussitôt au patronage de la sainte Vierge, plein de confiance que sur l'ordre d'une si grande Reine tous les maux seront repoussés et tous les biens accourront en foule.

### Chapitre dixième. — Miséricorde de Marie.

A elle seule, la miséricorde de la Reine du Ciel devrait incliner à l'aimer tous les hommes. Si nombreux, si fréquents, si célèbres en sont les témoignages que des cœurs de pierre en seraient eux mêmes attendris. On emploierait un temps considérable, on écrirait des volumes, rien qu'à énumérer les sanctuaires dédiés à Dieu dans tout l'univers chrétien en l'honneur de la sainte Vierge, et dont les murailles disparaissent sous les ex-votos, offerts en reconnaissance de bienfaits innombrables: la miséricorde de la Vierge est un arsenal de grâces et une source de salut. Et cela est tellement vrai, tellement connu et admis par l'expérience que dans les grands dangers aucun secours ne paraît aux chrétiens plus assuré que l'invocation du nom de Marie. Quelquefois on obtient ainsi l'assistance désirée plus promptement qu'en recourant même au nom sacré de Jésus. S. Anselme en fait la remarque: « *Le secours, dit-il, est quelquefois plus prompt en prononçant son nom que celui du Seigneur Jésus, son fils unique* ». Si donc cette Reine miséricordieuse est si rapide à voler à notre aide, quel est celui qui pour cette raison ne voudrait l'aimer de toutes ses forces et gravier au fond de son cœur son tout aimable nom?

(A suivre.)

---

## A N.-D. du Mont-Carmel (1)

---

La prière d'Élie, un jour, sur ce rivage,  
Dans les airs embrasés fit monter un nuage,

Après trois ans d'un ciel d'airain.

La petite nuée, annonce de la pluie,  
C'était vous, ô ma Reine, ô divine Marie,  
L'espoir du pauvre genre humain.

O femme incomparable, à la fois Vierge et Mère,  
Gloire de ce Carmel, c'est à vous que la terre

Est redevable de Jésus!

Il trône dans vos bras, vous le baisez ravie;  
C'est dans vos chastes flancs qu'il a pris notre vie,  
Sollicité par vos vertus.

Trop souvent ici-bas nos âmes pécheresses  
Souffrent le châtiment de longues sécheresses:

Votre Fils se cache à nos yeux.

Mais, si nous dirigeons vers vous notre prière,  
La grâce nous revient: votre intermédiaire  
Incline encor vers nous les cieux.

Qu'il fait bon près de vous! quelles charmantes heures  
M'a fait couler ici, dans ces saintes demeures,

L'hospitalité de vos fils!

J'ai reçu de leurs mains votre saint Scapulaire,  
Vêtement protecteur et par lequel j'espère  
Vous voir plus tôt en Paradis.

FRÈRE P. M., DES FRÈRES PRÊCHEURS  
DU COUVENT DE JÉRUSALEM.

---

1. Cette poésie a été composée au Mont-Carmel même, où elle est inscrite sur le registre des pèlerins.

# Fête de la Toussaint de l'Ordre

ET

## Commémoration des morts

*(14 et 15 Novembre).*

S'inspirant de l'exemple de notre Mère la sainte Église, les Ordres religieux qui, dans cette société fondée par N. S., forment des familles spéciales, ont demandé et obtenu une fête particulière pour célébrer leurs Saints, ainsi qu'un jour de commémoration générale de tous leurs défunts. Cela se conçoit. Lorsque l'Église montre à ses enfants qui combattent encore sur cette terre leurs frères aînés jouissant déjà de la gloire, elle a pour but d'exciter leur courage, de stimuler leur ardeur et de leur rappeler le mot que S. Augustin aimait à se redire à lui-même : « Ce que ceux-ci, ce que celles-là ont fait, ne peux-tu pas le faire à ton tour ? » D'ailleurs, saintement fière de ses enfants qui ont remporté la victoire et jouissent du triomphe mérité par leurs vertus, elle prétend qu'on les honore tous, et, pour qu'il n'y en ait pas un seul qui ne reçoive les honneurs auxquels il a droit, elle institue une fête où tous sans exception sont honorés, tous sont chantés et invoqués. Ainsi les familles religieuses ont dû nécessairement vouloir une fête dans laquelle fussent honorés, tous à la fois, les enfants qui de leur sein sont montés au séjour du bonheur, tandis que ceux qui luttent encore sur la terre s'enthousiasmeraient au souvenir des héroïques exemples de leurs aînés et s'enflammeraient de zèle à la vue de la récompense. Cette fête est fixée dans l'Ordre du Carmel au 14 novembre et la liturgie en exprime parfaitement ces pensées. S'il faut d'abord que tous les enfants de la famille de N. D. du Carmel, déjà arrivés au ciel, reçoivent les louanges et les honneurs qu'ils méritent, voici qu'après avoir invoqué le Prophète de Dieu, Élie, chef et protecteur de la sainte phalange, les répons de l'office chantent la gloire spéciale de chacun de nos saints. Tous les enfants de la Vierge ont porté vaillamment le joug du Seigneur dont leur Scapulaire était le symbole, mais les uns ont empourpré leur robe nuptiale de leur



sang généreusement versé par le martyr, les autres ont rehaussé de l'éclat de leur sainteté la dignité des Pontifes dont ils étaient revêtus; ceux-ci ont fait resplendir l'Église de la lumière éclatante de leur doctrine; ceux-là enfin, Confesseurs et Vierges, ont mérité la gloire par l'accomplissement parfait des lois reçues de leurs pères et par l'amoureuse fidélité aux promesses faites au Seigneur. Oh! tous sont bien autour de la Vierge, reine et beauté du Carmel, quand, en cette fête, celle-ci se présente devant le trône de Dieu et redit ces paroles que le Capitule emprunte à Isaïe: *Me voici, Moi et mes enfants, ces enfants que vous m'avez donnés, Seigneur, Dieu des armées, pour qu'ils fussent en Israël un prodige et un signe.* Mais la fête doit aussi stimuler notre courage, à nous qui, entourés des glaires ennemis et des embûches dressées par l'esprit mauvais, sommes occupés à louer nos vétérans qui jouissent auprès des anges du repos et de la gloire. Écoutons les paroles inspirées de la liturgie: *La promesse est accomplie; les justes qui ont appris au Carmel les sentiers de la justice, c.-à.-d. de la sainteté, brillent, dans le royaume de leur Père, d'un éclat comparable à celui du soleil. Le monde les haïssait, les rejetait comme des êtres malfaisants; ils ont souffert tout cela pour le Fils de l'homme; maintenant ils se réjouissent, ils exultent, leur récompense est si grande au ciel! Ils ont suivi les traces sanglantes du Christ; par amour pour Lui ils ont méprisé le siècle et ses vanités; maintenant ils sont avec le Christ dans une allégresse sans fin. Regardez, comme il resplendit de gloire le royaume dans lequel tous nos Saints sont heureux avec N. S.! le blanc manteau du Carmel est devenu pour eux la robe, éclatante de blancheur, dont sont revêtus ceux qui suivent l'Agneau partout où il va.* Cette gloire, ce bonheur peuvent et doivent devenir les nôtres, mais à la condition que, comme nos Saints, nous méditons jour et nuit la loi du Seigneur et, faisant abnégation complète de nous-mêmes, nous ne vivions que pour Dieu seul.

La sainte Église est encore occupée à contempler et à chanter la gloire de ses enfants du ciel quand son front, jusque là rayonnant de bonheur, s'obscurcit et s'entoure d'un nuage de tristesse:

elle a entendu la voix d'autres enfants, d'autant plus chers à son cœur qu'ils sont plus accablés de chagrins et de souffrances. Ainsi l'Ordre du Carmel. Il a encore sur les lèvres le chant de la reconnaissance: Bénissons le Seigneur, rendons grâces à Dieu, que déjà il se penche vers ses fils et ses filles qui gémissent dans le purgatoire et qui supplient qu'on les délivre. *Je ne pourrai*, répètent-ils, *être tout à fait agréable à Dieu que dans la région des vivants*, ouvrez-moi cette région bénie; l'exil est si dur! *Malheur à moi car il se prolonge cruellement!* Ce doit être pour le cœur de Dieu un ravissant spectacle que celui d'une famille religieuse tout entière prosternée à ses pieds et demandant avec instance la béatitude éternelle pour ses enfants qui souffrent. Et puis la cause de ces infortunés est plaidée avec tant d'éloquence! La prière que nous adressons à Dieu Lui rappelle qu'il est large et généreux toujours, mais qu'il l'est bien davantage encore dans le pardon qu'il accorde, et puis elle lui redit qu'il a tant à cœur le salut des hommes, il y a mis tout son sang! C'est à sa clémence, à sa bonté miséricordieuse d'ailleurs que nos supplications s'adressent; enfin elles montent vers Lui tout embaumées de l'intercession de Marie, reine du Carmel, et de tous les saints.

C'était au couvent de R.... en 18.., le 15 novembre; la messe venait d'être célébrée pour les défunts de l'Ordre; les religieux, conformément aux prescriptions de l'Ordinaire, allaient se ranger autour du cénotaphe pour chanter le répons de la délivrance: *Libera me Domine*. Mais pour eux ce cénotaphe n'était point un catafalque froid et morne; suivant une ancienne coutume ils étaient descendus dans le caveau situé au dessous de l'église et où leurs frères reposaient en attendant le jour de la résurrection; au milieu de ces tombeaux ils redisaient les prières liturgiques et ils répandaient l'eau bénite et les flots d'encens comme pour purifier et embaumer leurs frères défunts afin de les rendre dignes d'entrer au plus tôt dans l'éternelle patrie. C'était solennel et saisissant tout à la fois.

O famille bénie du Carmel, qu'on est heureux d'être ton enfant! Jamais tu n'oublies aucun de tes fils, aucune de tes filles. S'ils sont au ciel, tu les chantes; s'ils sont au purgatoire, tu n'inter-

romps pas ta prière que tu ne les aies introduits au séjour du rafraîchissement et de la paix.

---

## Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

### CHAPITRE VIII.

(suite, voir page 186 et suiv.)

---

L'an 1622, la veille de la fête de S<sup>t</sup> Luc, vers le coucher du soleil, Alphonse Van der Plancke, médecin à Bruges, fut atteint d'une fièvre très violente. Le mal fit des progrès si rapides que Van der Plancke jugea lui-même, ainsi que les trois médecins qui avaient été appelés, qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre; il demanda et reçut les saints Sacrements des mourants. Dans cette extrémité, voyant qu'il n'avait plus rien à attendre des secours humains, il s'adressa à Dieu et à la très sainte Vierge et témoigna un vif désir de pouvoir être revêtu du saint Scapulaire; quelques instants après, il perdit l'usage de la raison et se trouva dans une situation telle que toute la maison et les voisins le crurent mort; mais, se réveillant tout-à-coup comme d'un profond sommeil, il commença, au grand étonnement de tous, à publier les louanges de Marie, reconnaissant son assistance et ses bienfaits. Tout danger avait cessé: Van der Plancke avait obtenu une parfaite santé. L'original de la relation de cette guérison se trouve dans les archives de notre couvent de Bruges en Belgique. Le P. Martin de Hooghe a inséré aussi dans son livre: *De Scapulari* (cap. VII), des détails circonstanciés sur la même guérison.

Le 6 mars 1874, un homme, étant venu rendre visite à sa sœur dans un pays voisin de Cavallerleone (Italie), se sentit pris, en arrivant, d'une légère indisposition. Il alla aussitôt s'étendre sur un lit, pensant que ce n'était que de la fatigue et qu'un peu de repos lui suffirait pour se remettre; mais à peine fut-il couché

qu'il lui survint une très forte douleur de tête, à laquelle se joignait encore une douleur non moins vive à la poitrine et une prostration complète des forces. Malgré tous les secours de l'art qui lui furent aussitôt prodigués, le mal s'aggrava tellement qu'on craignait à tout instant pour sa vie. On appela alors en toute hâte un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Pendant qu'on attendait avec anxiété son arrivée, la sœur du moribond eut subitement une bonne inspiration : elle enleva le Scapulaire du Carmel qu'elle-même portait au cou et le mit sur les épaules de son frère agonisant. Chose admirable ! au même instant le malade se trouva parfaitement guéri. Ce prodige fut consigné dans le journal italien « *Unita Cattolica* » (n° 79, 1874). Il est cité par le P. Henri-Marie du Saint Sacrement dans son ouvrage intitulé : *La Divozione illustrata dello Scapolare della B. Virgine Maria del Carmine*. (Seconde édition, Oneglia 1876, page 248).

Nous pourrions, si nous le voulions, multiplier ces exemples, car ils sont pour ainsi dire innombrables. Nous-même, dans l'exercice de notre saint ministère, nous avons vu plusieurs fois des malades désespérés, auxquels nous avons imposé le saint Scapulaire, revenir contre toute attente à une parfaite santé.

Le prêtre, appelé près du lit de pécheurs impénitents qui, à l'article de la mort, ne veulent pas entendre parler de confession, trouvera souvent, dans un de ces exemples raconté à propos, un moyen facile et sûr d'arriver jusqu'à leur cœur et, pourvu qu'il leur reste encore un peu de foi, de leur inspirer quelques sentiments de confiance et d'amour envers la très sainte Vierge, pour les amener ensuite sans trop de difficulté à accepter de se revêtir du saint Scapulaire, en leur faisant entrevoir la possibilité d'obtenir eux aussi, par l'intercession toute puissante de Marie et par la vertu de son saint habit, la grâce d'une prompte et solide guérison.

Un pécheur auquel on a pu réussir à imposer ainsi le saint habit de la Vierge et qui le conserve volontiers sur ses épaules après l'avoir reçu, on peut dire qu'on l'a déjà presque totalement soustrait à la puissance du démon, et on n'est pas loin de le gagner complètement et pour toujours à Jésus-Christ.



Si ce pécheur n'obtient pas alors, par la vertu de ce saint habit de la Vierge, la guérison de son corps, parce que sans doute Marie voit que cette faveur lui serait plus nuisible qu'utile, qu'il en abuserait pour retourner, aussitôt guéri, à ses anciens égarements, en revanche il en obtiendra sûrement la guérison bien plus nécessaire de son âme, malade de la maladie du péché et menacée en ce moment de l'affreux malheur de la mort éternelle. Une grâce victorieuse descendra bientôt du ciel, à la prière de Marie, sur ce cœur jusque là si obstiné dans le mal et changera subitement ses dispositions ; le loup se trouvera transformé en agneau, et le prêtre pourra désormais sans crainte, quand il voudra, parler à ce pécheur de son âme et des derniers sacrements ; il ne rencontrera plus en lui qu'un chrétien humble, docile et vraiment repentant, disposé à tout faire pour se réconcilier parfaitement avec Dieu et mériter de mourir dans son amitié.

(A suivre).

---

## La Journée Religieuse

— Après Matines. —

XXIII.

---

L'Office terminé, tout rentre dans l'ombre et le silence de la nuit. Seules, les lampes du sanctuaire vont continuer jusqu'au matin leur veillée mystérieuse. Cependant, avant de quitter le chœur les religieux disent encore à genoux l'oraison *Sacrosanctæ* suivie du *Pater* et de l'*Ave*. Acte de réparation pour les négligences commises durant la Psalmodie, auquel les Souverains Pontifes ont attaché des indulgences. Conformément aux vieux usages monastiques, là du moins où le progrès moderne ne rend pas la précaution inutile, le premier et le second versiculaire disposent les fanaux qu'ils doivent porter à la sortie, l'un devant, l'autre après la communauté (1). Puis, au signal du Prieur, les Frères

---

1. Cf. Coutum. de Cluny. Annot. D. Ménard in Reg. S. Bened. Migne. Patrol. lat.

se prosternent, baisent la terre, tandis que le premier chantre de semaine entonne le psaume *Deus misereatur nostri et benedicat nobis* (1). Tous viennent alors deux à deux au milieu du chœur. Ils font avec esprit de foi l'inclination profonde devant l'autel où s'accomplit chaque jour le grand et universel Mystère, centre de la Liturgie, aussi bien que de toute chose, et le défilé se dirige vers le vestibule latéral. Les religieux rangés sur deux lignes y achèvent alternativement notre psaume qui est comme une dernière instance à la miséricorde de Dieu en faveur des intentions générales et particulières du divin Office. L'Hebdomadier ayant ensuite récité les prières accoutumées (2), chacun gagne sa cellule, ou mieux encore retourne à l'église. L'heure et le lieu sont si propices, la solitude si recueillie! Il est si bon, à un tel moment, d'épancher son âme, cœur à cœur avec l'Hôte adorable du tabernacle! Nombre de religieux tiennent à ne pas se priver de cette consolation dont ils ont pu éprouver les douceurs durant les années de leur noviciat, puisque nos lois prescrivent formellement une demi heure d'oraison après matines pour les novices simples et profès (3).

Cette pratique est d'ailleurs on ne peut plus conforme aux anciennes traditions de la vie monastique. Au fond du désert, les cénobites de l'Orient aimaient, après l'office canonial, à confier aux ténèbres de la nuit leurs colloques intimes avec Dieu. Les sables de la Thèbaïde s'empourpraient aux premiers rayons du jour, que les solitaires veillaient encore dans la méditation et la prière (4).

1. Absoluto Officio, Præsides signum egrediendi det, cantoreque incipiente psalmum *Deus misereatur nostri*, terram cuncti osculabuntur, ac bini ac bini inclinabunt se profunde ante altare, choroque egredientur, psalmum recitantes alternatim. — Ord. 1<sup>a</sup> pars cap. II. N<sup>o</sup> IV. De exitu Fratrum e Choro.

2. Finito psalmo subjungit Hebdomadarius: *salvos fac serros tuos... Domine exaudi orationem meam... Dominus vobiscum. Orem. Prætende, Domine, famulis tuis dexteram cœlestis auxilii* etc.. Ibid.

3. Post Matutinum, hora dimidia Fratres orent. — Instruct. pro conventu professorum educandorum.

4. Cum fuerint orationum canonicarum functiones ex more finitæ, unusquisque non ulterius in requiem somni resolvitur, donec superveniente diei splendore, nocturno operi ac meditationi operatio diurna succedat. — Cass. lib II. de nocturn. orat. cap XXII.

On connaît le mot de saint Antoine: « O soleil, que tu m'es importun, tu viens me ravir ma lumière! » — En occident la Règle de saint Benoît, prise littéralement, n'admet pas de repos dans l'intervalle entre les Nocturnes et les Laudes matinales; et nous savons, par notre propre histoire, — témoin saint Simon Stock, saint Pierre Thomas, saint Avertan, etc. — aussi bien que par les chroniques embaumées des temps primitifs de l'Ordre de saint Dominique et de l'Ordre de saint François combien les veilles solitaires au pied des autels étaient en vigueur parmi les Frères mendiants du Moyen-Age (1).

Laissons à l'attrait particulier d'un chacun le secret d'employer au mieux ces instants si favorables d'adoration devant le saint Sacrement. Cependant, puisque après avoir tant recommandé la prière publique de l'Église, nous sommes amenés à parler pour la première fois de prière privée ou d'oraison mentale, il sera peut être bon de dire ici quelque chose des rapports qui relient entre elles, dans la divine économie de la vie intérieure, ces deux grandes fonctions vitales de l'âme chrétienne.

Revenons donc, sans cesse, à cette idée, essayons de nous en pénétrer de plus en plus: la vie surnaturelle du chrétien consiste en une union intime avec Notre Seigneur Jésus-Christ. Or, dans l'Église et par l'Église seulement se réalise cette union, car l'Église est l'unique Épouse du Christ (2), la plénitude de son corps (3), et c'est seulement comme membres de ce corps que nous sommes au Christ, que nous participons à sa grâce (4). Notre union individuelle avec Notre Seigneur étant ainsi une des mille et mille faces du grand mystère du Christ et de l'Église, nous ne saurions évidemment mettre trop de soin à entrer au cœur de ce mystère, à y prendre en quelque sorte position et habitation. Point n'est besoin pour cela d'aller chercher au loin. Le mystère du Christ

---

1. Gérard de Frachet. *Vitæ Fratrum*.

2. Cant. VI. 8.

3. Ephes. I. 23.

4. Hors de l'Église point de salut. Aussi notre mère sainte Thérèse en mourant se prévalait elle uniquement de son titre de fille de l'Église: « *Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église* ».

et de l'Église, dont le baptême nous a faits déjà partie intégrante, n'est pas une pure abstraction théologique: il vit et opère chaque jour sous nos yeux d'une manière sensible, tangible; il est officiellement en plein exercice à la sainte Messe et aux Heures Canoniales; nous le portons en nous, nous le représentons, nous en sommes les acteurs, lorsque, communauté canoniquement instituée, nous assistons au Chœur en la personne de l'Église, *in persona Ecclesie*. Le sanctuaire est en effet le lieu sacré où se célèbre perpétuellement, de nous tous à notre divin Chef dans l'acte même du sacrifice quotidien, l'union de l'Époux et de l'Épouse; et les cantiques qui retentissent nuit et jour autour de l'autel sont le digne encadrement, l'entourage naturel qu'appelle ce sublime mystère: *l'action* par excellence!. — *Tantæ molis erat....*

La conclusion à tirer est qu'une union intime avec l'Église dans la sainte Liturgie est et sera toujours le procédé le plus simple, le plus efficace pour arriver à cette plénitude de vie intérieure qui doit être en nous un écoulement de la vie même du Christ (1), et dont le don d'oraison mentale demeure un des principaux attributs. Rien de plus expédient par conséquent que de rattacher nos exercices spirituels à ce centre établi par Dieu lui-même, rien de plus facile que de nous réchauffer à ce foyer toujours allumé, rien de plus fécond en résultats que de faire dériver en nous les eaux pures de la contemplation de cette source toujours jaillissante. Si donc nous avons la pieuse habitude de passer quelque temps devant le saint Sacrement après les Matines, nous pouvons fort bien trouver dans l'Office même que nous venons de psalmodier comme préparation à la Messe du lendemain, le motif et la matière de toute une oraison appropriée à nos nécessités, à nos besoins du moment. Avant de quitter l'église, une excellente pratique sera aussi une petite visite à chacun des autels, à commencer par celui de la Sainte Vierge. Nous avons tous bien des choses à dire à cette bonne Mère, aussi bien qu'à nos autres saints patrons et protecteurs. Profitons de l'opportunité qui s'offre à nous de les aborder dans l'intimité la plus réservée. (A suivre).

---

1. Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. Galat. II. 20.

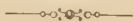


# Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem.

(suite, voir page 194 et suivantes).

## Chapitre IV



*La mission de Quilon. — Son étendue et ses limites. — Sa population. — Nombre des catholiques. — Eglises, Chapelles, Catéchuménats, Orphelinats, Clergé. — Païens, Mahométans, Schismatiques, Protestants. — La liberté dont jouit la religion dans le royaume de Travancore. — Langue Tamoul.*

*Départ de Cottar. — Bangalaes des voyageurs dans l'Inde. — Néiattuncaré; le R. P. Victor, missionnaire français. — Un Gentleman anglais. — Épisode de nuit. — Tribunal indien.*

*Trivandrum. Sa population. — Le Rajah, son autorité, son armée. — L'observatoire de Trivandrum et son Directeur. — Le Rajah veut devenir Brahme, curieux épisode.*

*Ajeuga. Discussion religieuse avec notre compagnon de voyage anglais. — Arrivée à Quilon. — Le R. P. Ildephonse. — Fête à Tangachery. — Quilon. Son ancienne importance. — L'année de sa fondation est le commencement de l'ère civile des Malabaraïs.*

*Départ de Quilon pour Vérapoly. — Le voyage. Réflexions. — Arrivée à Vérapoly.*

La mission de Quilon renfermée tout entière dans le Travancore ne comprend elle-même que la moitié environ de ce royaume. L'autre moitié, ainsi que la petite principauté du Rajah de Cochin, font partie du Vicariat apostolique de Vérapoly. Le Travancore peut avoir 1,200,000 ou tout au plus 1,220,000 habitants. Le Vicariat de Quilon occupe la partie la plus méridionale de l'Inde; il s'étend sur la côte occidentale de cette vaste contrée, depuis le cap Comorin sous le 8<sup>me</sup> parallèle, jusqu'à la hauteur de la rivière de Porcah ou Porcathe, située à 9°15' de latitude septentrionale, et contient 600,000 âmes. Sa plus grande longueur du S.-E. au N.-O. peut être de 140 à 150 milles. Sa largeur, comprise entre

les montagnes des Ghates et la mer des Indes, varie entre 20 et 50 milles. A mesure qu'on avance vers le sud, cette largeur diminue, de sorte qu'elle n'est plus que de quelques milles au cap Comorin, mais elle est beaucoup plus grande vers le Nord. Presque tous les chrétiens habitent le bord de la mer, ou les villages qui sont à une petite distance. A partir de 18 milles de la côte jusqu'aux montagnes, on n'en rencontre plus.

Le Vicariat compte à peu près 50,000 catholiques, appartenant tous, sauf quelques familles, au rite latin. Les chrétiens dits de St Thomas suivant le rite syriaque, on voit qu'il y en a un bien petit nombre dans la mission de Quilon; mais celle de Vérapoly en possède un grand nombre, et nous en parlerons dans le chapitre suivant.

Le culte catholique est exercé dans 22 églises ayant le titre de paroisses, et dans 102 chapelles. Les chrétiens de ce pays aiment beaucoup à voir une église dans leur village, pour si petit qu'il soit, et ils font quelquefois à cet effet de grands sacrifices; et c'est là ce qui explique le nombre considérable de chapelles. Dans la partie méridionale surtout, elles sont tellement rapprochées qu'on ne fait pas deux milles sans en rencontrer quelqu'une (1). Elles sont, il est vrai, bien pauvres, et on y fait rarement les offices parce qu'on manque de prêtres pour les desservir. Mais en l'absence du missionnaire, les fidèles s'y réunissent pour réciter leurs prières du soir. Il y a ordinairement un catéchiste entretenu aux frais de la mission, qui enseigne la doctrine aux chrétiens et les prépare à la réception des sacrements. Ces catéchistes sont des hommes graves, instruits, exemplaires, et cette position leur donne une certaine influence sur la paroisse. Comme il serait impossible au missionnaire, quand il va faire sa visite, d'examiner chacun en particulier, il prend l'avis du catéchiste qui lui donne sur tout le monde des renseignements exacts. Celui-ci est comme le censeur officiel de la congrégation chrétienne, et tous le respectent à ce titre. On ne récite pas les prières en silence, mais le catéchiste, ou bien une autre personne désignée par lui, les dit à voix

---

1. En se reportant aux lettres de Missionnaires publiées à diverses reprises par les « Chroniques », nos lecteurs trouveront, dans ces témoignages plus récents, la confirmation de ce que dit ici Monseigneur Marie-Ephrem.

haute et tous les assistants répètent chaque parole l'une après l'autre.

La mission possède un orphelinat de la <sup>St</sup>e Enfance renfermant en ce moment 30 jeunes enfants. Elle a aussi quatre catéchuménats pour l'instruction des païens qui se présentent pour embrasser le christianisme. On les garde dans ces établissements jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment préparés à recevoir le Baptême. Quand ils ont reçu ce sacrement, ils reviennent chez eux, ou bien on les établit d'une manière convenable.

Mgr Charles-Hyacinthe a avec lui six missionnaires européens de notre Ordre dont il possède toute l'affection, et dont le zèle à toute épreuve seconde admirablement les vues de Sa Grandeur. L'un d'eux, le R. P. Léandre, Supérieur de la Mission, habite ordinairement à Cottar où il est l'aide dévoué et infatigable de son Évêque. Ce Père est italien; nous avons pu à notre passage admirer les richesses de son cœur et de son intelligence et nous avons gardé de lui un souvenir qui ne périra pas. Les Missionnaires européens ont pour alléger le fardeau de leur pénible ministère dix-huit prêtres indigènes dont six seulement appartiennent au Vicariat apostolique de Quilon; les douze autres ont été envoyés de Vérapoly. Les ressources du Vicariat n'ayant pas encore permis à Mgr de terminer la construction de son séminaire, Sa Grandeur a dû envoyer à Vérapoly trois jeunes lévites qui se préparent au Sacerdoce.

Tel est, en quelques mots, l'exposé de l'organisation de notre mission de Quilon. Quant aux autres cultes, bien qu'on ne puisse compter leurs adhérents que d'une manière approximative, des renseignements puisés à une bonne source me permettent de dire qu'il y a de 8 à 10,000 schismatiques, 2,000 protestants baptisés, 8,000 non baptisés (1) et 100,000 musulmans. Tout le reste est païen et pratique le Brahmanisme.

Le christianisme jouit d'une pleine et entière liberté sur les ter-

---

1. Ceci montre que les protestants, dans certains cas, pour grossir le nombre de leurs prétendus adeptes et faire croire au succès de leur prosélytisme, acceptent, comme faisant partie de leur communauté religieuse, même des gens qui n'ont pas reçu le baptême. Pour être protestant dans cette partie de l'Inde, il suffit d'être inscrit sur le registre du pasteur et de lire ou entendre lire la Bible en recevant tant par mois.

(Note de l'auteur).

res du Rajah de Travancore, et les Missionnaires sont à l'abri de toute espèce de vexations à cet égard. Du reste, une bonne politique et l'intérêt bien entendu de l'État devraient suffire, à défaut de tout autre motif, pour déterminer les Rajahs à persévérer dans cette voie de large tolérance religieuse, car ils ont eu lieu bien des fois de se convaincre que les plus fidèles de leurs sujets sont les chrétiens. Il y a eu même des époques, avant la conquête anglaise, où les rois de ce pays protégeaient les Missionnaires catholiques, et plusieurs de nos anciens Pères ont été les amis particuliers des Rajahs. Aujourd'hui nos Missionnaires n'ont aucune action sur sa personne, car, depuis qu'il est sous la protection de l'Angleterre, il ne peut parler à aucun étranger sans la permission du Résident anglais; et quand cette permission est accordée, l'entrevue doit avoir lieu en présence d'un tiers qui est ou le Résident anglais lui-même ou un de ses subordonnés. Les Français sont particulièrement atteints par cette mesure, et un article spécial de la convention leur rend impossible l'accès du Rajah. Je dois dire néanmoins que les Anglais se relâchent chaque jour de leur ancienne sévérité sur ce point, surtout si les Français qui désirent voir son Altesse le Rajah de Travancore ne sont pas des militaires ou des marins.

Depuis quelques années la religion catholique a fait de grands progrès dans le Vicariat apostolique de Quilon (1). Un bon nombre d'églises sont rentrées sous l'obéissance de leurs pasteurs légitimes, et il est permis d'espérer que, grâce au zèle du Vénérable Evêque qui le gouverne et de ses dignes coopérateurs, cette mission sera une des plus florissantes de l'Inde.

Peut-être ceux de mes chers confrères d'Europe qui se sentent appelés de Dieu à la grande vocation de l'Apostolat seront-ils bien aises d'avoir quelques détails sur les langues en usage dans nos missions du Malabar. Je dis les langues, car chacun de nos Vicariats a la sienne et celui de Mangalore en a plusieurs. Je vais donc commencer par dire quelques mots sur celle de la mission de Quilon.

(A suivre).

---

1. On pourra se convaincre, en lisant l'article consacré à nos Missions dans le présent numéro, que ces progrès n'ont pas cessé depuis l'époque où écrivait notre auteur.





## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

(suite, voir page 198.)



Dans sa reconnaissance profonde pour l'insigne bienfait de la vocation religieuse, François ne cessait de remercier Dieu et lui disait fréquemment : « Seigneur, d'où vient donc que vous comblez ainsi de vos bontés votre indigne serviteur ; il n'avait aucun mérite et cependant vous l'avez introduit dans votre maison. » Des sentiments si nobles demandaient à s'enraciner de plus en plus profondément dans l'âme du serviteur de Dieu. Pour y travailler mieux, le Père Maître des novices résolut, comme le jour de la profession de François approchait, de mettre sa constance à l'épreuve ; et voici ce qu'il imagina : un jour il le reprit durement des prétendues imperfections dont sa vie était pleine, et ne se contentant pas de faire ce que font d'ordinaire les Maîtres pour éprouver l'humilité et la patience de leurs novices, c'est-à-dire de lui reprocher des défauts qu'il n'avait pas et d'exagérer comme des fautes graves les petites inattentions qui lui échappaient, il lui dit tout à coup : « Vous eussiez bien mieux fait de rester dans le monde à exercer votre rôle de protecteur sur vos pauvres et à vous enfler de leurs applaudissements plutôt que de venir ici attiédir par vos exemples la ferveur de cette sainte maison ; le noviciat ne doit pas être un asile pour les hypocrites mais une arène où on lutte pour la vertu et la sainteté. Dans quel but vous revêtez-vous ainsi de la douceur de l'agneau et des dehors de la pénitence, puisque vous n'êtes qu'un loup et un pécheur obstiné ? Ce serait vraiment chose trop inconvenante que vous demeuriez davantage parmi tant de saintes âmes, vous, homme gonflé de vanité et d'orgueil. Retournez donc rassasier votre amour-propre à l'hôpital d'Alcala, et n'ayez pas la présomption d'espérer être reçu au nombre des serviteurs de Dieu, puisque vous refusez d'imiter leurs exemples et leurs saints usages. » Là-dessus il ordonne au Père Zélateur qui était présent de dépouiller de l'habit de la S<sup>te</sup> Vierge François qui s'en est rendu indigne pour tant de motifs et de lui remettre ses

habits séculiers. Mais avant de partir le pauvre frère devra se présenter, un chapelet au cou, devant toute la communauté réunie au réfectoire pour le repas, afin que par cet acte de pénitence publique il fasse réparation publique des scandales qu'il a donnés jusqu'alors et demande pardon à tous les religieux ; il pourra ensuite s'en retourner chez lui. Dans son humilité sincère, le frère ne sent dans son âme aucune amertume pour la dure correction qui lui est faite, mais ce qui l'écrase c'est la rigueur de la détermination prise de le chasser de l'Ordre. Il croit sérieusement que ce n'est pas une épreuve mais un juste châtiment de son incorrigibilité. Versant des larmes abondantes entrecoupées de sanglots, il proteste de ses regrets et de son repentir des fautes qu'on lui reproche. D'un côté il reconnaît qu'il est justement puni et chassé de la compagnie des religieux, de l'autre il gémit et se lamente sur son épouvantable infortune. Quelle que soit sa douleur, il se résigne sans murmure aux ordres que son maître lui a donnés ; mais quand il doit se dépouiller de son Scapulaire, il le couvre de mille tendres baisers et son cœur est prêt à défaillir brisé de douleur ; il se revêt alors, non sans horreur, des habits séculiers ; puis, le rosaire au cou, il vient se prosterner devant la communauté. En le voyant tout défait et l'entendant pousser des gémissements si lamentables, les religieux ne purent réprimer l'expression de la compassion qu'éprouvaient tous les cœurs. Quant à lui, venu pour dire un dernier adieu à tous, il confessait, tout contrit, les fautes qu'il croyait avoir commises, il protestait que vraiment il était indigne de porter l'habit de la S<sup>te</sup> Vierge et que c'était justice qu'on le lui eût enlevé, car il avait si mal correspondu aux grâces reçues ; enfin avec un torrent de larmes il suppliait la sainte Communauté de lui pardonner les mauvais exemples et les scandales qu'il lui avait donnés et il demandait à tous de le recommander au Seigneur. Les religieux étaient profondément émus et le Père Maître lui-même, voulant arrêter les flots de larmes que versait l'infortuné François, accourut lui répéter que tout cela n'avait eu pour but que de mettre sa patience à l'épreuve, qu'il devait se consoler car bientôt on allait lui rendre le saint habit. Mais François avait si peur que ce fût seulement une promesse vaine

qu'il ne pouvait se laisser persuader, et il fallut qu'on lui remit vraiment l'habit de la S<sup>te</sup> Vierge pour qu'il crût à son bonheur. Mais aussi sa joie fut immense et son cœur déborda de consolations. On conçoit qu'une vertu et si haute et si éprouvée mérita à François d'être reçu à la S<sup>te</sup> Profession quand l'année du noviciat se fut écoulée. Mais avant que nous continuions notre récit, nous demanderons à nos lecteurs la permission d'emprunter à un autre biographe que celui que nous suivons un trait charmant de l'humilité et de la simplicité de notre Vénérable.

Il fut réprimandé un jour par le Père Zélateur parce qu'ayant reçu des sandales neuves il n'avait pas reporté les anciennes à l'officine commune. Pour pénitence il reçut l'ordre de porter suspendues au cou les vieilles sandales que par négarde il avait conservées en cellule. Mais voici que ce jour-là même des officiers de la cour de Philippe II le demandent au parloir ; ils venaient de la part du roi s'informer de sa santé. Dieu permit que les supérieurs le laissassent aller recevoir ses visiteurs dans l'étrange accoutrement auquel il avait été condamné. Quelle joie et quelle bonne aubaine pour l'humble François ! En arrivant au parloir il dit aux officiers du Roi : « Vous regardez ces sandales que je porte au cou. Je suis puni parce que j'ai agi en propriétaire contrairement aux lois religieuses. Ah ! quand j'étais dans le monde, vous me preniez pour quelque chose ; mais ici on sait ce que je vaux et on me traite en conséquence. » Heureusement le Père Maître put, en racontant le fait simplement, réduire le tout à sa juste valeur. Les officiers furent édifiés ; et le frère François fut mortifié de ce que son Père Maître l'avait excusé et relevé dans l'estime des hommes.

(A suivre).



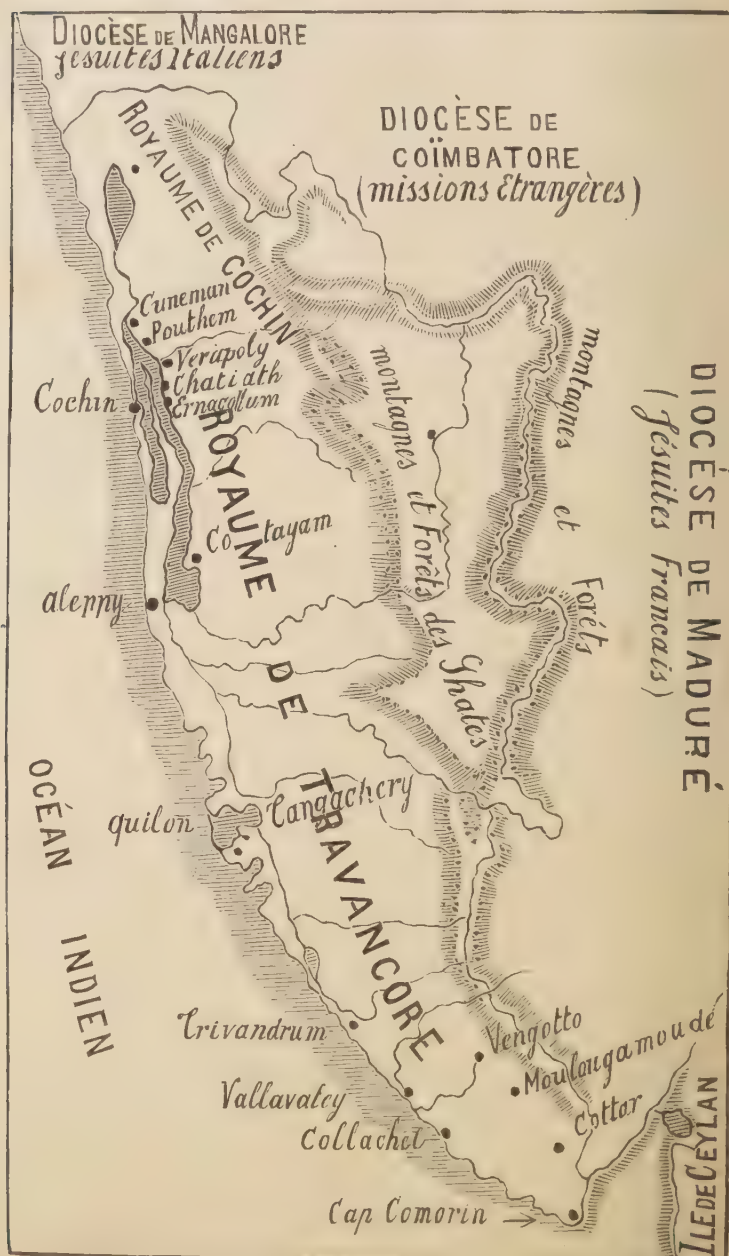
Ayons devant les yeux ces vrais fondateurs de notre Ordre, ces Saints qui sont nos pères, et n'oublions pas que c'est par le chemin de la pauvreté et de l'humilité qu'ils sont parvenus à la souveraine béatitude dans le sein de Dieu.

(S<sup>te</sup> Thérèse, *Fond. XIV*, à propos du genre de vie de N. P. S. Jean de la Croix à Durvelo.)

# CARTE DU MALABAR

(Hindoustan Méridional)

pour servir à l'histoire des Missions des Carmes Déchaussés.





# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

## M A L A B A R

*Pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence des articles mensuels consacrés à nos Missions des Indes, nous donnons ici, en même temps que la carte ci-contre, le compte-rendu officiel pour l'année 1893, extrait du « Directeur Catholique de Madras, » journal où sont publiés annuellement les rapports de tous les diocèses de l'Inde et de la Chine.*

### Compte-rendu des missions des Carmes Déchaussés au Malabar.

L'ancien vicariat apostolique de Vérapoly, le plus considérable de toute l'Inde par le nombre des chrétiens depuis 1853, a été divisé et subdivisé par le Saint-Siège en 6 diocèses, à savoir: l'archevêché de Vérapoly, les évêchés de Quilon, Mangalore et Cochin, et les vicariats apostoliques de Trichoor et de Cotayam. L'archevêché de Vérapoly et l'évêché de Quilon sont restés sous la juridiction des Carmes déchaussés.

#### I. Archidiocèse de Vérapoly.

**Limites.** — L'archidiocèse est borné: au N., par le diocèse de Mangalore; à l'E., par le diocèse de Coïmbatore; au S., par le diocèse de Quilon; à l'O., par le diocèse de Cochin et l'Océan Indien.

**Population Catholique:** 55,699.

**Clergé.** — 1 Archevêque; 12 Missionnaires Carmes déchaussés; 10 Prêtres Carmes Tertiaires; 46 Prêtres indigènes, dont 31 du Rite latin et 15 du Rite syrien; 16 Séminaristes.

**Eglises et Chapelles.** — 35 églises paroissiales avec des prêtres résidents et 8 églises desservies par les prêtres de la paroisse voisine.

**Ecoles Paroissiales.** — Il y a dans l'archidiocèse 135 écoles paroissiales, dans lesquelles garçons et filles, au nombre d'environ 5000, apprennent à lire, à écrire, à compter, et sont instruits dans la doctrine chrétienne.

**Couvent de S. Joseph pour Religieuses indigènes, à Vérapoly.** — C'est un très grand couvent, bâti pour des Religieuses indigènes, Carmélites Tertiaires. Une partie du bâtiment est employée comme catéchuménat pour les femmes, et une aile du couvent sert d'école, (pensionnat et externat). Il y a actuellement 5 Religieuses professes, 6 novices, 2 converses, 45 orphelines et 200 externes.

**Catéchuménat pour hommes et femmes à Vérapoly.** — Au mois d'octobre 1892, il y avait dans cet établissement 288 catéchumènes. De ce nombre 260 ont été baptisés, et 28 ont continué leur instruction.

**Imprimerie.** — Il y a, à Vérapoly, une imprimerie appartenant à l'archevêché. On y imprime des livres religieux et classiques en anglais et en malayalim; ils sont vendus à bas prix. On y publie aussi une revue périodique en malayalim, d'environ 36 pages in 8°, paraissant deux fois par mois, et qui embrasse toutes les matières religieuses, littéraires, et même politiques, qui peuvent intéresser les Indiens un peu instruits ou leur être utiles.

**Couvent de religieux indigènes, Carmes Tertiaires, à Magnamey près de Vérapoly.** — Ce couvent, dédié à l'Immaculée Conception, compte aujourd'hui 10 Prêtres, 1 Diacre, 4 Sous-Diacres, 4 Choristes et 10 Frères Convers. Les prêtres donnent des Missions dans les Paroisses; les autres sont employés à l'imprimerie ou occupés à l'enseignement dans les écoles des garçons.

**Hôpital Saint-Joseph, à Magnamey, résidence de l'Archevêque de Vérapoly.** — Cet hôpital fut ouvert en mars 1888, à la fête de S. Joseph, Patron de l'Archidiocèse. On peut loger dans les salles et les appartements du vaste bâtiment 49 malades, et le nombre des infirmes ou malades du dehors, qui vinrent consulter les médecins de l'hôpital et suivirent leur traitement en 1892, fut de 8,521. Tout à côté est une pharmacie bien approvisionnée, appartenant également à l'Archevêché. L'hôpital et la pharmacie sont respectivement sous la direction des Frères Nicolas Vanhoven et Isidore D'Costa, Carmes Tertiaires, qui ont passé tous deux avec succès leurs examens à l'Université de Madras.

**Couvent Sainte-Thérèse, à Ernacollum.** — Directeur: le Rév. Père Candide du S. Cœur de Marie. — Supérieure: la Rév. Mère Thérèse de S<sup>te</sup> Rose, religieuse Carmélite Tertiaire (dans le monde Mad<sup>elle</sup> Grace D' Lima). — Il y a 4 Religieuses et 3 Postulantes. La Supérieure a passé avec grande distinction tous les examens de Maîtresse, établis par le Gouvernement anglais. Elle est assistée dans l'enseignement par 4 Maîtresses graduées également, instruites par elle. Les religieuses dirigent une École Supérieure d'anglais et de malayalim pour 130 filles; elles ont aussi un Pensionnat où elles élèvent 10 jeunes demoiselles et un Orphelinat où sont élevées chrétiennement 50 jeunes filles païennes converties.

**École St-Albert pour les garçons, à Ernacollum.** — Cette école fut ouverte le 1<sup>er</sup> Février 1892. On y enseigne l'anglais et le malayalim. A cette école se rattache un nouvel Orphelinat pour les garçons, dédié à saint Joseph, sous la direction des Frères Tertiaires Thérésiens. L'Orphelinat fut achevé vers la fin de l'année dernière: il renferme actuellement 14 jeunes garçons païens convertis.

**Collège S<sup>te</sup>-Philomène, à Coonemao.** — Principal: le Rév. P. Elisée M. du S. Cœur de Jésus. — Ce collège fut ouvert le 2 janvier 1891 (1. Il y a

---

1. Voir Chron. des Missions des Carmes déch. de 1889 à 1893, p. 16.

actuellement 6 professeurs, 35 internes et 75 externes. On y enseigne l'anglais, le malayalim, le latin et toutes les autres branches des humanités.

**Catéchuménat pour hommes et femmes, à Cotayam.** — Le nombre des catéchumènes entretenus dans cette maison en 1892 était de 98, dont 90 ont été baptisés et 8 ont continué leur instruction.

**Séminaire central St-Joseph, à Pouthempally près de Vérapoly.** — Par un décret de la S. Congrégation de la Propagande, en 1890, le séminaire de l'archidiocèse de Vérapoly, à Pouthempally, fut institué comme séminaire central destiné à l'éducation du jeune clergé tant du rite syrien que du rite latin pour les quatre diocèses du Malabar central: l'Archevêché de Vérapoly, l'Évêché de Cochin et les vicariats apostoliques de Cotayam et de Trichoor. Le séminaire est directement soumis à la juridiction de la Propagande et placé sous la direction des Missionnaires Carmes déchaussés. — Recteur du Séminaire: le T. R. P. Boniface du Saint Cœur de Marie. — Vice-Recteur: le R. P. Elisée du Sacré Cœur de Jésus. — A la fin de l'année 1892, il y avait 90 Séminaristes, dont 59 théologiens et 19 philosophes. Les autres étudiants étaient dans le cours préparatoire à la philosophie.

## II. Diocèse de Quilon.

**Limites.** — Le Diocèse de Quilon, suffragant de Vérapoly, est borné: au N., par l'Archidiocèse de Vérapoly et le Diocèse de Cochin; à l'E., par les montagnes des Ghates, qui le séparent du Diocèse du Maduré ou Trichinopoly; à l'O. et au S., par l'Océan Indien.

**Population Catholique.** — Elle est d'environ 86,000 fidèles avec 165 églises et chapelles.

**Clergé** — Il y a dans le Diocèse: 1 Archevêque, Monseigneur Ildephonse de S. Jean-Baptiste, qui a donné sa démission à cause de ses infirmités et de sa vieillesse; — 1 Evêque Titulaire, Mgr Ferdinand de St<sup>e</sup> Marie; 15 Missionnaires européens Carmes déchaussés; 2 Missionnaires européens, prêtres séculiers et 24 Prêtres indigènes.

**Instituts pour l'éducation.** — Il y a à Quilon un séminaire ecclésiastique avec 20 séminaristes. A Quilon également se trouve un couvent de Religieuses Carmélites Tertiaires, dirigeant une École supérieure, normale et moyenne, où l'on enseigne aux jeunes filles l'anglais, le tamoul et le malayalim, ainsi que toutes les branches d'instruction requises pour les examens supérieurs de Maîtresse. — Au couvent se rattache un *Orphelinat de la sainte Enfance*, qui compte 9 religieuses. — A Tangacherry, près de Quilon, il y a un autre couvent de Religieuses Carmélites Tertiaires, avec une école moyenne pour les filles, où l'on enseigne également l'anglais, le tamoul et le malayalim: 5 Religieuses. — A Tangacherry également, le *Catéchuménat St-Joseph* où l'on instruit les nouveaux convertis.

A *Trivandrum*, capitale du Royaume de Travancore, il y a encore un couvent de Religieuses Carmélites Tertiaires avec une Ecole supérieure, normale et moyenne et un orphelinat. Elles sont 6 Religieuses. — Tout compris, le diocèse de Quilon compte 6 écoles anglaises et 74 écoles tamoules et malayalames. Les écoles sont fréquentées par environ 2,340 garçons et 715 filles.

Quant aux *Orphelinats*, le diocèse en a 3 où sont élevées 111 orphelines. — Il faut noter enfin 3 Catéchuménats pour les adultes païens qui se préparent au Baptême.

---

## VAR I É T É S

---

### Un petit héros (*suite et fin*).

C'était la marâtre de Cyrille qui avait préparé cette catastrophe. Résolue à profiter de la persécution pour perdre l'objet de sa haine, elle avait, à force de recherches, découvert la retraite de l'enfant et l'avait dénoncé comme chrétien.

Un souterrain à peine éclairé par un rayon de lumière fut la prison destinée au petit martyr. C'est là que nous le retrouvons, à genoux sur la paille humide, les bras croisés dans l'attitude de la prière et les yeux levés au ciel. Soudain la porte du cachot roule avec bruit sur ses gonds : l'enfant tressaille, car il espère que les bourreaux viennent le chercher pour le supplice ; mais il se sent au contraire saisi et tendrement pressé dans les bras de Diomira : — Oh ! maman ; c'est vous ! — Et disant cela, il pleurait : — Pourquoi t'affliger, cher enfant ? — Oh ! maman, comme je suis malheureux ! — Malheureux ?... que dis-tu ?.. malheureux de souffrir pour le Christ ! — Oh ! non, pas cela, répliqua vivement Cyrille ; le bon Dieu sait quelle joie j'en éprouve ; mais je croyais déjà toucher à la couronne et j'en suis encore à soupirer après elle ! — Et l'enfant raconta sa comparution devant le juge, les menaces et les caresses dont celui-ci avait usé tour à tour, enfin l'ordre donné de le ramener en prison : — O ma mère, conclut-il d'une voix pleine de larmes, prenez donc pitié de moi, demandez à Jésus qu'il entende mes prières et qu'il réalise enfin mon espoir ! — Emuevillée de tant de ferveur, Diomira rendit grâces à Dieu dans son cœur tandis que par de douces paroles elle consolait son cher fils : Jésus l'avait déjà marqué pour son martyr ; plus longue aura été l'attente, plus belle sera la couronne. — Puis, se recommandant à ses prières, elle le signa au front et partit.

Le vingt-neuvième jour du mois de mai se leva. L'air attiédi par les



brises printanières, la campagne splendide dans sa parure toute neuve, le ciel limpide comme un pur miroir, faisaient un contraste étrange avec le spectacle de carnage et de sang qui affligeait depuis longtemps déjà la frivole cité de Césarée. Les martyrs se comptaient par centaines. Cette fois c'était enfin le tour de Cyrille de comparaître pour la sentence définitive au redoutable tribunal. Une grande tente avait été dressée près de la porte occidentale de la ville : là siégeait le juge entouré de soldats ; en face de lui, la statue d'une divinité quelconque avec un brasier sur un trépied de bronze. Dans l'espace intermédiaire, un amas confus de tenailles, de fouets plombés, de chaînes et autres instruments tachés de sang. Une foule immense, à grand peine contenue par les satellites, attendait le fils de Salvius. Il parut, le front calme, le regard joyeux, relevant la tête et regardant en face le juge : — Que veux-tu, dit-il, tyran cruel ? Pourquoi de nouveau m'appeler en ta présence ? Penses-tu encore une fois te jouer de moi ? Je suis chrétien, t'ai-je dit ; si c'est là un crime digne de mort, ne diffère point à me punir. — Ces paroles soulevèrent dans la foule un murmure d'admiration et dans le cœur du juge une colère qu'il dissimula sous une apparente pitié : — Mon pauvre Cyrille, dit-il, écoute-moi ; je suis prêt à te pardonner ta faute et tes injures pourvu que tu sois raisonnable. Qu'espères-tu de ton obstination ? Quelle vie est la tienne et qu'as-tu gagné à suivre le Dieu des chrétiens ? Chassé de la maison paternelle, en haine aux hommes et aux dieux, poursuivi par la colère de l'empereur, menacé de mourir dans un âge si tendre, et d'une mort honteuse, cruelle !... Allons, mon fils, aie pitié de toi-même. Si tu te rends à mes conseils, je te le promets, ton père t'ouvrira de nouveau sa maison, ses bras et son cœur. — L'enfant semblait, durant ce discours, ravi hors de lui-même ; au nom de père seulement, il parut entendre et s'écria : — Mon Père ! mon Père ! Il est là-haut ! je le vois ; il ouvre en effet les bras ; il m'appelle aux demeures éternelles !... Oh ! bien vite, Seigneur Jésus, voici que je viens vite ! — Insensé ! cria le juge, que regardes-tu là haut avec ces yeux stupides ? Obéis aux ordres de l'empereur ; sinon.... — Mais l'enfant, les regards toujours fixés sur le ciel : — J'obéis à mon Empereur, Jésus-Christ ! C'est Lui que je vois, à Lui que je vais !.. — Puis, abaissant ses regards sur le juge, il l'apostropha en ces termes : Allons, fils du démon, que tardes-tu ! Débarrasse-moi une bonne fois de cette chair qui m'attache à la terre. Donne-moi la liberté, la liberté de m'envoler vers mon Dieu !... —

Lecteurs, faites votre office, — répondit le juge d'un ton sec.

Les lecteurs saisirent l'enfant, le dépouillèrent de ses vêtements et l'attachèrent à un poteau. Bientôt sous les coups de verges on vit les chairs si tendres se gonfler, devenir livides et se rompre en laissant jaillir un flot de sang. Déjà le corps n'était qu'une plaie : les yeux roulèrent dans l'orbite ; la tête se pencha ; le martyr s'affaissa sur les genoux. — Il est mort ! cria-

t-on dans la foule. — Le tyran fit signe aux licteurs de cesser la flagellation : — Qu'on le délie ! commanda-t-il, furieux de colère et de honte, de se voir vaincu par un enfant. — Cependant le petit héros reprenait ses sens ; encore une fois il fixa les regards sur le juge : Vois ! dit-il, je méprise tes supplices ; je me ris de tes menaces et de tes châtimens ! je ne cesserai pas de te défier avant d'avoir cessé de vivre ! — C'était trop d'audace ; incapable de se contenir davantage, le juge appela un scribe et dicta la sentence : — Cyrille, fils de Marcus Salvius, ennemi des dieux et du divin Décus, je te condamne à mourir étouffé sous les eaux.

A un mille hors de la cité coulait, gonflé par la fonte des neiges, le fleuve Halis. C'est là qu'on traîna Cyrille, suivi par la multitude. Il s'agenouilla sur la rive et, levant les yeux au ciel : — Seigneur Jésus, dit-il, je remets mon âme entre vos bras. — Déjà les soldats s'apprêtaient à contenter son unique désir, quand une femme en deuil se fraya jusqu'à lui passage à travers la foule. — Sa mère ! sa mère ! murmurèrent tous les assistants. — C'était Diomira. Quand elle fut près de l'enfant, elle le baisa au front, essuya d'un blanc linge le sang de ses blessures, puis : — Adieu, mon fils ! dit-elle ; passe de mes bras à ceux de Jésus !... Heureux martyr, souviens-toi de moi. — Elle dit et disparut dans la foule..... Un instant plus tard, le petit martyr était précipité, une pierre au cou, dans le fleuve. Des chrétiens virent une blanche colombe s'élever sur les eaux et se perdre dans la lumière des cieux.

\*  
\* \*

### Un Ermite français dans la vallée des Saints au Liban. <sup>(1)</sup>

François de Galaup de Chasteuil naquit à Aix en Provence, l'an 1588. Dès ses premières années, son plus grand plaisir était de soulager les malheureux. Comme un jour ses parents lui reprochaient d'avoir pris dans le garde-manger huit pains pour les donner à autant de pauvres, l'enfant répondit : « Il me semblait que Jésus avait faim ; pouvais-je lui refuser à manger ? » A dix ans, il s'exerçait déjà aux pratiques de pénitence qu'il lisait dans la vie des saints.

La piété et l'étude furent les passions de sa vie. Ses classes brillamment terminées, il s'adonna aux langues anciennes, au droit, se fit recevoir docteur en droit, apprit le grec en perfection, cultiva les mathématiques et même l'astrologie. Un Père Capucin, en qui il avait toute confiance, le détourna pour toujours des rêveries des astrologues et lui persuada de se livrer à l'étude des Livres Saints. Dans ce but il se mit à apprendre l'hé-

---

1. Nous empruntons à l'*Almanach des Missions catholiques pour 1893* la biographie de ce pieux personnage dont nous avons parlé en passant, le mois dernier, dans l'article consacré à nos missions de Syrie.

breu et devint, au dire même des rabbins juifs, l'un des plus habiles hébraïsants de la contrée. Cette langue lui devint si familière qu'il prit dans la suite l'habitude de s'en servir pour toutes ses prières.

Ses études portèrent spécialement sur le sens littéral du texte sacré. Elles le détachèrent de plus en plus du monde; quelques religieux, quelques savants chrétiens étaient toute sa société: « Il n'y a rien à faire, disait-il, avec la plupart des hommes qui ne s'occupent que de faire beaucoup de bruit sans se mettre en peine de produire des fruits de vertu. » Le célèbre Fabri de Peiresc, conseiller à la Cour d'Aix, que ses vastes connaissances et plus encore son généreux concours à toutes les œuvres de science ont fait appeler le procureur général de la littérature, l'avait en singulière affection et l'invitait souvent dans son château de Beaujencier; mais il paraît que, même avec son ami, Monsieur de Chasteuil donnait peu de temps à la conversation. « Faut-il qu'un homme qui a de si belles lumières parle si peu? » disait aimablement de Peiresc.

Son attrait pour l'Écriture Sainte était déjà tel qu'il la lisait en entier sept fois l'an. Plus tard sur la fin de sa vie, il la lut tous les mois et le psautier chaque semaine. Dans cette assidue méditation de la parole divine, il puisa une tendre dévotion au mystère de la naissance du Sauveur. Toutes les nuits, au son de l'horloge de minuit, il se prosternait en adoration, contemplait quelques instants le mystère de Bethléem et baisait la terre, en répétant: *Et Verbum caro factum est*. Cela ne l'empêchait pas de se lever tous les jours à quatre heures du matin.

Les difficultés qu'il rencontrait dans le texte sacré lui donnèrent la pensée d'aller en Orient interroger les hommes les plus versés dans les langues orientales, et en même temps un vif désir de se retirer en Palestine pour y mener une vie cachée et pénible s'empara de son cœur — Un docte religieux, le Père Théophile Minuti, de l'ordre des Minimes, qui avait fait plusieurs fois le voyage d'Orient, s'offrit à l'accompagner. — Ils s'embarquèrent à Marseille, le 20 juillet 1631, sur le vaisseau qui portait à Constantinople le nouvel ambassadeur de France, le comte de Marcheville.

Arrivé dans cette ville, Monsieur de Chasteuil s'y fit une vie encore plus retirée, plus laborieuse, plus austère qu'en France. — Quelques savants juifs, attirés par la réputation de sa science, vinrent discuter avec lui sur les saintes Écritures. — Il eut le bonheur de convertir l'un d'eux et l'envoya en France avec de chaudes recommandations pour son frère; d'autres, ébranlés par la force de ses raisonnements, charmés de sa modestie et de sa douceur, se retiraient en disant: « Êtes vous donc venu dans ce pays pour perdre notre religion? » Les Turcs eux-mêmes prirent en vénération le saint et savant français; ils lui obtinrent de visiter la bibliothèque du Grand Seigneur, permission qui ne se donne jamais aux étrangers.

Cependant Monsieur de Chasteuil songeait à se retirer davantage du

monde et cherchait une solitude où il fût plus entièrement à Dieu. — Ce qu'on lui dit de la foi et de la piété du peuple maronite, de sa pauvreté, de sa vie dure et austère, de la vertu des prélats qui gouvernaient la nation, fixèrent son choix sur les montagnes du Liban. « Là, disait-il, tout combat sous les enseignes de la pénitence. » (A suivre).

## FAITS DIVERS

### *Grâces obtenues du saint Enfant Jésus. — Montpellier.*

— *Mon Révérend Père,* — Je tiens à vous faire connaître une grâce obtenue du saint Enfant Jésus de Prague. Il y a environ un mois je me trouvais subitement souffrante, cela dura quelque temps et me donnait de sérieuses inquiétudes: je savais les nombreuses grâces accordées par le saint Enfant Jésus et pleine de confiance je commençai une neuvaine, lui promettant de lui témoigner ma reconnaissance en faisant relater dans les Chroniques du Carmel la faveur qu'il m'aurait accordée et en ayant pour lui une dévotion particulière. Je n'avais pas fini ma neuvaine que j'étais exaucée. Mes souffrances cessèrent et mes inquiétudes s'évanouirent.

Grâces soient rendues au divin Enfant Jésus qui a bien voulu me guérir.

M. G.

**Bourges.** — La dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague vient d'obtenir une grâce signalée dans une paroisse de Bourges. Une femme, jeune encore, avait abandonné la pratique habituelle de la religion. Depuis longtemps malade, elle ne manifestait aucun désir de revenir à Dieu. C'était un grand chagrin pour sa mère qui, foncièrement chrétienne, se souciait plus du salut que de la vie de sa fille; neuvaines, prières, sacrifices, rien n'était négligé; rien ne semblait exaucé. La maladie était arrivée à son dernier terme, la vie de la jeune femme ne tenait plus qu'à un fil, et toujours elle gardait le silence sur son devoir religieux. Ce fut alors que, sur la demande de la pieuse mère, le Carmel de Bourges se mit en prière devant la statue de l'Enfant Jésus miraculeux. Enhardie alors par l'espoir du secours céleste, la mère avertit sa fille que tout est perdu pour la vie du corps, et la conjure de penser à son éternité et de faire appeler le prêtre. La mourante répond par un refus. Cependant un prêtre, de passage dans la paroisse, avait été prévenu et sollicité de tout faire pour réconcilier la malade avec Dieu. Quelques minutes après le refus donné à la mère, le prêtre se présente, fait demander à la malade si elle veut le recevoir et, à la surprise générale, il est introduit près d'elle. Il convient avec elle que le lendemain elle le recevra encore pour se confesser. Mais, hélas! peu de temps après, l'agonie commençait et l'usage de la parole semblait perdu pour toujours. Le prêtre revient pendant que les prières redou-



blent au Carmel; on lui dit qu'il est trop tard. Il va, cependant, jusqu'au lit de la mourante et celle-ci, par la grâce de l'Enfant Jésus, retrouve assez de présence d'esprit et de voix pour se confesser et pour déclarer à son entourage que ce qu'elle vient de faire, elle a voulu le faire. Cet acte de foi et de réparation devait être la dernière manifestation de sa vie ici-bas; car aussitôt elle rentra dans le silence de l'agonie et de la mort, mais prête à paraître devant Dieu, son Sauveur et son Juge.

\*  
\* \*

**Le miracle de N.-D. de Mont-Carmel à Rome.** — Le monastère des Carmes de l'ancienne observance, appelé St Martin-au-Mont, est fort connu à Rome. Il possède une superbe église dont le plus bel ornement est une chapelle dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel. Un tableau représentant la Reine du Carmel attire surtout les regards et excite au plus haut point la dévotion: la sainte Vierge est représentée tenant dans ses bras l'Enfant Jésus qu'elle regarde avec un délicieux sourire. — En l'année 1796, on ne fut pas peu surpris de voir un mouvement fort bien caractérisé se dessiner dans les yeux de la Madone. Le 15 juillet, veille de la grande solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel, la prunelle se mit en mouvement, montant et disparaissant sous les paupières supérieures et puis redescendant à sa place habituelle. On comprend quelle vive émotion saisit tous les spectateurs à la vue de ce prodige qui apparaissait manifestement à tous les regards. Bientôt la chapelle fut remplie d'une foule, avide de contempler ce mouvement si merveilleux des yeux de la très sainte Vierge. Tout le monde se mit en prière comme si l'on se fût trouvé en présence de Marie elle-même. On récita d'abord le *Salve Regina*; quand on fut à ces paroles: *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, (tournez vers nous vos regards miséricordieux), le mouvement des yeux se répéta fort souvent et d'une manière fort apparente. Marie semblait montrer qu'elle cédait aux aspirations exprimées par cette belle invocation en vivifiant ses regards et en leur imprimant une expression de bonté et de tendresse. On chanta ensuite les Litanies de la très sainte Vierge qui se terminent dans l'Ordre des Carmes par cette invocation: *Regina decor Carmeli, ora pro nobis*, (Reine, beauté du Carmel, priez pour nous). A ces paroles, non seulement le mouvement des yeux s'accrut avec la plus vive transparence, mais répandit le plus vif éclat. Le R. P. Peverelli, supérieur des Carmes, monta sur une échelle pour examiner de très près ce phénomène si merveilleux; la clarté qui sortait de l'orbite des yeux de Marie était si pure, si belle et si étincelante qu'il dut s'accrocher aux échelons pour ne pas tomber à la renverse, tant il était stupéfait. Un éminent prélat, distingué par sa science, l'Evêque d'Isaurie, vint aussi contempler le prodige: il resta en

observation pendant une demi-heure sur la marche de l'autel. Il s'était d'abord assuré, au moyen d'un porte-lunettes, de la position naturelle du globe de l'œil relativement aux paupières, il vit plusieurs fois et fort distinctement la prunelle disparaître insensiblement sous les paupières et reprendre sa place habituelle. Avec ce surcroît de précautions, il n'y avait pas le moindre doute possible sur la réalité du prodige. Il arriva aussi que, pendant que la foule des spectateurs récitait les Litanies, les yeux de la sainte Vierge parcouraient du regard toute l'assistance, allant alternativement de droite à gauche et de gauche à droite. Le peuple, en contemplant les regards si doux et si pleins de bonté de l'auguste Reine du Carmel, ne pouvait contenir sa joie et se laissait aller à tous les transports de la reconnaissance par des prières et de ferventes invocations souvent répétées. — La bien-aimée Reine du Carmel daigna donner des marques encore plus éclatantes de sa bonté dans une autre chapelle, située dans l'intérieur du monastère. Cette chapelle a pour plus bel ornement un tableau représentant la très sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, qui présente un scapulaire à St Simon Stock. Les paupières de la Madone sont presque fermées, un léger trait à peine perceptible indique plus qu'il ne laisse apercevoir la teinte noire de la prunelle des yeux. Pendant que les novices agenouillés aux pieds de la très sainte Vierge vaquaient aux exercices préparatoires à la grande solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel, les paupières s'ouvrirent laissant apercevoir le globe entier des yeux, et puis se refermèrent. Toute la communauté accourut pour contempler le prodige, tous virent distinctement le mouvement des paupières qui laissaient paraître en entier les yeux de la très sainte Vierge, comme s'ils eussent été vivants. Mais ce qui frappait surtout et poussait à l'admiration, c'est que les yeux de Marie avant de se refermer jetaient sur tous les religieux des regards d'une bonté et d'une tendresse indescriptibles; ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Ce mouvement des yeux était fort rapide, il se renouvelait trois ou quatre fois en deux minutes. Il suffisait de faire un acte de contrition ou d'invoquer Marie sous son titre qui lui est si cher de Reine du Carmel, pour le voir se renouveler à l'instant même. Toutes les précautions étaient prises pour s'assurer de la réalité du prodige; le tableau fut scrupuleusement examiné de près, le mouvement des paupières n'en paraissait que plus clairement et en toute évidence. — On sait que les dernières années du siècle dernier ont été marquées par des catastrophes épouvantables, qui ont eu un douloureux retentissement non seulement en Italie mais dans l'Europe entière. Marie, en ouvrant ainsi les yeux et en portant des regards pleins d'une tendre compassion sur ses fidèles serviteurs, n'a-t-elle pas voulu montrer qu'elle était toute prête à prodiguer son secours et ses consolations aux jours des épreuves?

*(Guirlande de Marie).*

\*  
\* \*

**Echos de partout.** — Rome. — La sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, en considération des vastes connaissances que possède dans les sciences ecclésiastiques notre Révérend Père Joachim de Saint Simon Stock, Définiteur général de l'Ordre, l'a nommé Théologien Consulteur de cette même Congrégation et en même temps lui a confié la charge de Visiteur Général pour tous les couvents des religieux Augustins en Italie.

**France. Bourges.** — Depuis le jeudi 13 avril, le Carmel de Bourges s'est enrichi de la précieuse image du saint Enfant Jésus. La cérémonie de la bénédiction avait attiré une foule considérable de fidèles. Une place de choix avait été réservée à la jeunesse. Tous les pensionnats de la ville avaient envoyé une délégation, et devant le trône où était exposée la statue une couronne de petits enfants des meilleures familles formaient comme une gracieuse garde d'honneur. Monseigneur l'Archevêque devait présider la cérémonie, mais au dernier moment une indisposition passagère l'empêcha de s'y rendre. Il avait délégué M<sup>r</sup> l'Abbé Auvrelle, son premier Vicaire général. Un bon nombre de prêtres l'entouraient. Après le chant d'un cantique à l'Enfant Jésus, exécuté avec une rare perfection par les voix pures et fraîches des petits enfants de l'œuvre du jeudi du Patronage, le P. Marie Léon, prieur des Carmes de Paris, monte en chaire et, pendant trois quarts d'heure, il nous tient sous le charme de sa parole en développant ces trois pensées : — Pourquoi Jésus vient à cette heure. — Ce qu'est Jésus. — Ce qu'il demande de nous. — Le sermon terminé, les enfants entonnent un nouveau cantique au saint Enfant Jésus. Puis M<sup>r</sup> le Vicaire général donne à l'assemblée une courte explication de la cérémonie et il procède à la bénédiction de la statue. Un salut solennel, chanté par les pieuses et dévouées artistes qui rehaussent de leur talent les cérémonies du Carmel, termine la fête. Toutefois les enfants ne quittent pas la chapelle sans avoir reçu une première récompense de leur dévotion au saint Enfant Jésus. M<sup>r</sup> le Vicaire général leur distribue des médailles qui leur rappelleront ce beau jour et la sainte image qu'ils ont été les premiers à vénérer. Désormais la statue miraculeuse du saint Enfant Jésus sera un des plus beaux ornements de la chapelle du Carmel de Bourges, déjà si riche en saintes reliques. Une châsse en bois sculpté et doré abrite la sainte image. — La cérémonie du 13 avril a été, pour les fidèles qui ont eu le bonheur d'y prendre part, une grâce de choix. La joie rayonnait sur tous les visages et la confiance dans la protection du saint Enfant Jésus inondait tous les cœurs. D'autres grâces, trop nombreuses pour qu'il soit possible de les énumérer toutes, ont été déjà accordées à cette dévotion. Elles nous sont un précieux gage de la protection du divin Enfant qui règne maintenant, non plus seulement à l'intérieur de notre Carmel, mais dans notre chapelle où de toutes parts on vient prier

à ses pieds. Déjà des ex-votos ont été placés en reconnaissance des grâces obtenues. — Nous devons en partie l'extension de cette dévotion aux Sœurs de la Charité de Bourges qui furent des premières à l'adopter, et qui, non contentes de répandre la sainte image dans les maisons de leur Congrégation, se plaisent à en parler et à la faire aimer partout où elles exercent leur zèle apostolique.

**Espagne.** — *Albe de Tormès.* — Monseigneur Thomas Camara, Evêque de Salamanque, est arrivé le 8 septembre dernier au Couvent des Carmes déchaussés d'Albe de Tormès pour y faire sa retraite. Sa Grandeur suivit tous les actes de communauté très exactement, sans vouloir accepter aucune distinction. Pour l'oraison du matin, sa place de choix était un prie-Dieu sans coussin où il restait à genoux immobile. Chaque jour, Sa Grandeur célébrait la sainte messe à l'église des Carmélites près du tombeau de Notre Mère S<sup>te</sup> Thérèse, et chaque soir il y retournait pour faire sa dernière heure d'oraison auprès du séraphique cœur de sa bien-aimée Sainte. Le 14 septembre, Sa Grandeur donna une conférence aux Révérends Pères sur la rénovation des vœux; il prit part à la cérémonie, étant lui-même Religieux de saint Augustin. Après la rénovation des vœux des Religieux, le fervent Evêque alla ce même jour faire une instruction aux Carmélites sur le même sujet. Pendant son séjour au Couvent de nos Pères, Sa Grandeur portait son costume de Religieux de saint Augustin, sans autre marque extérieure de sa dignité que l'anneau et la croix pectorale. — Sa Grandeur aime beaucoup à lire les œuvres de Notre Mère S<sup>te</sup> Thérèse. Il en fait ses délices. — Sa retraite terminée, Monseigneur est parti pour faire sa visite pastorale avec deux de nos Pères qu'il emmène pour l'aider à prêcher et pour les confessions pendant sa tournée épiscopale.

*Avila.* — Un projet, nourri depuis longtemps et traversé jusqu'ici par mille difficultés, celui de fonder à Avila un *Musée thérésien*, reçoit présentement, grâce aux efforts de l'Union des Dames, dont S. M. la Reine est présidente, et à ceux d'un membre très distingué de la noblesse espagnole, un commencement d'exécution. Ce musée, qui sera établi dans un édifice communiquant d'une part avec le couvent de la sainte et de l'autre avec l'extérieur, est destiné à conserver réunis, en les mettant à la portée des visiteurs, dans le lieu même où notre Mère accomplit sa réforme, tous ses merveilleux écrits, tels qu'ils sont sortis de sa plume. — C'est le 20 septembre qu'a eu lieu l'entrée en possession du local: le gouverneur de la province en a fait remise au nom du gouvernement dans une cérémonie solennelle.

**Amérique du Nord.** — *Diocèse de Saint-Albert.* — On nous écrit du *Carmel de Laval* à l'occasion de cette *Mission*:

Nous venons réjouir les pieux lecteurs des Chroniques en leur apprenant que le saint Enfant Jésus de Prague va faire son entrée triomphale dans



les lointaines contrées qu'évangélise avec tant de zèle depuis trente-neuf ans l'infatigable évêque de Saint-Albert, Mgr. Grandin (1).

Obligé, à cause de l'état de sa santé, de venir passer quelques mois en France, ce saint évêque arriva à Laval vers la fin d'avril dernier pour prendre un peu de repos chez son digne frère, M. le Chanoine Grandin.

Notre Révérende Mère Prieure, apprenant la présence de l'évêque missionnaire dans notre ville, le pria de vouloir bien venir, le lundi 1<sup>er</sup> mai, dire la messe dans notre Chapelle et bénir ensuite la Communauté. Monseigneur accepta gracieusement et fit remarquer à Sa Révérence que, par une coïncidence dont il était heureux, il fêterait ainsi avec nous l'anniversaire du jour où, à trente-neuf ans de distance, il s'embarquait pour sa première campagne apostolique en Amérique.

Ce jour-là donc, fête des Apôtres S. Philippe et S. Jacques, le saint évêque vint, accompagné de M. le chanoine Grandin et du Révérend Père Gasté, l'un de ses plus zélés missionnaires, célébrer le S. Sacrifice de la Messe dans notre élégante chapelle, où il aime tant, à chacun de ses voyages en France, à unir, du moins quelques instants, sa prière à la nôtre. Après l'action de grâces, Notre Révérende Mère réunit la Communauté aux pieds du saint prélat, qui daigna nous entretenir en détail avec un touchant intérêt de ses joies et de ses peines, sachant combien nos cœurs, et surtout celui de notre vénérée Mère Prieure, sont avides de les connaître pour les partager. Au cours de cet édifiant entretien, Monseigneur nous dit avoir été singulièrement impressionné en apercevant dans notre chapelle une statue de l'Enfant Jésus qu'il voyait pour la première fois, et il demanda à Notre Révérende Mère de vouloir bien lui en dire l'origine. Sa Révérence lui répondit que cet Enfant Jésus était la reproduction d'une statue très miraculeuse, vénérée à Prague depuis plusieurs siècles. « Tous ceux qui » honorent ce divin petit Roi avec foi et confiance, ajouta-t-elle, ressentent » en tous lieux les merveilleux effets de sa toute puissante protection. » Jamais dans notre monastère nous n'avons rien demandé au saint Enfant » Jésus que nous n'ayons été exaucées au-delà de nos espérances. Aussi son » culte nous est-il particulièrement cher. Sa statue est exposée non seulement » dans notre chapelle, mais au noviciat, à l'infirmerie et en divers lieux de » la maison. Depuis plusieurs années, cette salutaire dévotion se répand » partout. Pour nous, nous la faisons connaître de tout notre pouvoir et » nous avons fait venir déjà bon nombre de ces statues pour des églises » et des chapelles où l'Enfant Jésus manifeste incessamment sa puissance et » sa bonté ». Monseigneur Grandin écoutait avec une attention croissante et paraissait visiblement ému. Quand notre Mère eut achevé, le Prélat lui confia que ses paroles venaient de faire naître dans son cœur un ardent désir de posséder, lui aussi, dans son lointain diocèse cet aimable petit

---

1. Le diocèse de Saint-Albert est situé au sud-ouest des immenses territoires qui s'étendent depuis le Canada jusqu'à la mer polaire. C'est une des missions les plus pénibles du continent américain.

Roi, dont le divin secours le soutiendrait dans les épreuves de sa vie apostolique et féconderait les travaux de ses missionnaires et les siens. « Je le » mettrai dans ma pauvre chapelle épiscopale, nous dit-il, et là je le prie- » rai en union avec vous. Puis, au temps de Noël, je l'exposerai dans ma » cathédrale ». On peut deviner avec quelle consolation notre bien-aimée Mère Prieure s'empessa de promettre à Monseigneur que son désir serait promptement satisfait. Le saint évêque remercia avec effusion; il ajouta ensuite en hésitant un peu: « Pardonnez-moi, je suis peut-être indiscret, » mais je n'aurai pas assez d'un Enfant Jésus, il m'en faudrait deux ». — « Oh Monseigneur », repartit vivement notre vénérée Mère, « c'est nous » procurer un double bonheur ». — « Voici pourquoi, reprit le pieux » évêque: j'ai parmi mes sauvages une peuplade appelée *les Pieds-Noirs*, » qui forme une partie notable de mon troupeau. Je ne puis parvenir à la » gagner. C'est une tribu contre laquelle tous nos efforts sont inutiles; » seul l'Enfant Jésus de Prague pourra, je le sens, en être le vainqueur. » Monseigneur nous dit alors que la principale cause de l'obstination et de l'aveuglement de ces pauvres Pieds-Noirs est leur attachement à leurs pratiques superstitieuses et barbares, dont le seul récit fait horreur. Pour se rendre leurs dieux favorables et obtenir, par exemple, une chasse heureuse, on voit ces malheureux, entre autres rites bizarres de leur culte sacrilège, offrir à leurs divinités leurs doigts, dont le prêtre coupe une ou deux phalanges, tandis que le mutilé levant sa main sanglante s'écrie: « Bois mon sang et fais que je trouve la bête! » Monseigneur Grandin a vu parmi eux des vieillards qui avaient fait tant de fois cette cruelle offrande, qu'ils ne pouvaient presque plus se servir de leurs mains. On voit encore ces sauvages, dans ces pays où le froid est si rigoureux, former des espèces de processions, dans lesquelles ils marchent demi-nus en chantant des invocations superstitieuses. Les plus fervents ne se contentent pas alors du froid intense qu'ils ont à endurer et qui, à lui seul, est un affreux supplice; mais, passant dans leur chair, d'une épaule à l'autre, une courroie de cuir, ils y suspendent une charge pesante et se traînent ainsi, courbés et sanglants, laissant dans la neige leurs traces rougies, jusqu'à ce que celui qui dirige le cortège juge le temps de l'épreuve assez long. Il arrache alors violemment la courroie en déchirant les chairs; le poids tombe par terre et le patient est délivré.

Hélas! le Dieu si bon, qui recherche avec tant d'amour ces égarés, leur demanderait moins de souffrances que le cruel tyran qu'ils servent; mais les pauvres aveugles résistent avec opiniâtreté à ses avances miséricordieuses. Leur saint pontife emploie sans succès toutes les inventions de la plus pure charité, jusque-là que dernièrement il a fait bâtir un hôpital, malgré sa pauvreté, espérant que le désir de la guérison lui amènerait des malades, et que les mourants au moins n'échapperaient pas à son zèle. « J'emporte

d'ici la douce confiance », nous répéta plusieurs fois Monseigneur, « que » l'Enfant Jésus convertira nos pauvres Pieds-Noirs ».

Le pieux évêque nous quitta ensuite en nous promettant de passer une seconde fois par Laval avant son départ pour son diocèse.

Aussitôt notre Révérende Mère s'occupa de faire venir deux statues de l'Enfant Jésus de Prague et confia à l'une de nos sœurs le soin de broder et de confectionner leur royal costume. Bientôt tout fut prêt et nous attendîmes avec joie le retour du vénéré pontife.

Ce retour fut différé jusqu'au mois d'août. Dès que notre Révérende Mère eut été informée que Monseigneur Grandin était arrivé à Laval, elle l'invita comme la première fois, et le saint évêque revint en effet, le 5 août, offrir de nouveau le S. Sacrifice de la Messe dans notre chapelle. Il fut ensuite introduit au parloir, où l'attendaient notre Révérende Mère et la communauté. Sur une petite table gracieusement ornée étaient placées les deux statues revêtues de leur riche costume et couronnées d'un diadème royal. L'Enfant Jésus souriait au pieux prélat, et celui-ci ne pouvait maîtriser sa douce émotion en contemplant ces chères statues, objets de ses désirs. « Que » mes sauvages vont être heureux ! répétait-il ». Puis, les examinant l'une après l'autre, il se demandait laquelle serait pour son modeste évêché, tant toutes les deux se partageaient ses préférences. Dans sa joie expansive, il nous raconta alors le petit trait suivant, que la vue de ces délicieux Enfants Jésus venait de lui remettre en mémoire : « Depuis assez longtemps » déjà on m'a fait présent pour nos missions d'un tout petit Enfant Jésus » en cire, que nous exposons au temps de Noël et qui fait l'admiration de » nos bons sauvages. Il y a quelques années, la mortalité des chiens désola » le pays; tous ou presque tous périrent. Or, ces animaux sont notre seul » moyen de transport et de communication; ce sont nos bêtes de somme; » c'était donc une grande perte. Un matin, au moment où je me disposais » à aller dire la sainte Messe, je vis venir vers moi un vieux sauvage, » qui demeurait très loin. Il amenait avec lui huit magnifiques chiens tout » équipés. Pour se les procurer, le pauvre homme avait dû vendre tout ce » qu'il possédait. — Tiens, Père, voici une offrande de ton vieux fils, me » dit-il, ne la refuse pas. — La refuser eût été en effet trop cruel pour » lui. J'acceptai donc, en lui demandant ce qu'il voulait en échange. — » Eh bien, Père, me répondit-il après un peu de réflexion, quoique ce ne » soit pas maintenant le temps de Noël, voudrais-tu bien nous faire voir, à » moi et à ma vieille (sa femme), ton beau petit Jésus en cire? alors je serai » trop récompensé. » — On apporta donc l'Enfant Jésus, et les pauvres gens » purent satisfaire à leur aise leur naïve piété. Mais qu'auraient-ils dit s'ils » avaient vu ceux-ci et leurs brillants vêtements ! »

Avant de se retirer, Monseigneur remercia encore notre Révérende Mère. Celle-ci lui demanda de nous laisser le soin de lui préparer complètement

les deux petites caisses avec lesquelles il allait bientôt s'embarquer, afin d'être sûr que les deux statues arriveraient à bon port. Le saint évêque accepta volontiers, et dit à Sa Révérence qu'il se sentait tout joyeux de faire la traversée avec ce divin petit Roi. Puis il nous bénit et nous promit de tout cœur de nous tenir au courant des merveilles qu'il attendait de la présence du saint Enfant Jésus de Prague dans ses lointaines missions.

---

## NÉCROLOGIE

---

*Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :*

La sœur Saint-Jean de la Croix, décédée au Carmel de Douai (France);

La sœur Marie de Jésus, décédée au même Carmel, (65-43);

La sœur Thérèse de Jésus, décédée au Carmel de Tournai, (56-34);

Le R. P. Albert de saint Patrice, décédé à Loughrea (Irlande), (40-22).

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Notre Dame du Mont-Carmel et le saint Scapulaire**, son origine, son histoire, ses indulgences, ses conditions, par l'abbé V. Dumax, sous-directeur général de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires. — *Bourges, Tardy-Pigelet, éditeur, rue Joyeuse, 45.* — Prix : l'exemplaire, fr. 0-10.

Cette brochure de propagande fait partie de la *Bibliothèque des Catéchismes et des Institutions chrétiennes*. Elle atteignait en 1892 son seizième mille. Très-claire, très-méthodique, en même temps que complète et variée, on ne peut que la recommander à ceux qui veulent s'instruire de tout ce qui touche au saint Scapulaire ainsi qu'aux personnes zélées qui travaillent à faire connaître autour d'elles ce puissant moyen de salut.

— *Nous rappelons en outre à nos lecteurs le titre de divers ouvrages déjà annoncés :*

— **Tractatus de Conscientia**, auctore R. P. RAPHAËL, editio altera, recognita et aucta. — Alost, Vernimmen, gr. in 8°, prix : fr. 3-50.

**Recueil de Méditations** pour tous les jours de l'année à l'usage des jeunes gens, par A. Sallé, prêtre. — Liège, Dessain. — Paris, V<sup>e</sup> Magnin et Fils, rue Honoré Chevalier, 3. — Prix : broché, fr. 1-25; cartonné, fr. 1-70.

— **Chroniques des Missions des Carmes Déchaussés au Malabar**, extraites des « Chroniques du Carmel » de 1889 à 1893. — *En vente aux couvents d'Ypres et de Bruxelles.* — Prix : 1 fr. avec portraits; fr. 0-75 sans portraits.



— **Manuel du Tiers-Ordre**, seconde édition. — Liège, imprimerie salésienne, 1893. — Prix: fr. 1-50. — *En vente au couvent de Bruxelles.*

— **Notice sur la vie et le culte de sainte Rosalie** par le P. GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU. — Alost, Vernimmen, 1893. — Prix: fr. 1-25. — *S'adresser à l'auteur, au couvent de Bruxelles.*

## Calendrier-Éphémérides

**N. B.** — CETTE PARTIE DES « CHRONIQUES » ÉTANT DESTINÉE A RAPPELER, EN LES RELATANT A LEUR DATE, DES FAITS INTÉRESSANT TOUT NOTRE ORDRE, SOIT DÉCÈS DE RELIGIEUX OU DE RELIGIEUSES, SOIT FONDATIONS OU AUTRES ÉVÈNEMENTS DE MARQUE, NOUS SERIONS HEUREUX SI NOS LECTEURS, COMME PLUSIEURS FOIS NOUS L'AVONS DEMANDÉ, NOUS FOURNISSAIENT DE TEMPS EN TEMPS QUELQUE MATIÈRE. LE CHAMP DE NOS ÉPHÉMÉRIDES EN DEVIENDRAIT PLUS ÉTENDU ET PAR CONSÉQUENT PLUS VARIÉ.

*Sa Sainteté le Pape Léon XIII, par un décret de la S. C. des Indulgences du 27 janvier 1888, a accordé à tous les fidèles qui consacreront le mois de Novembre au soulagement des âmes du Purgatoire:*

Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour chaque jour du mois;

Une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires. Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

1. **Mercredi.** — LA TOUSSAINT; 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave.*
2. **Jedi.** — COMMÉMORATION DES DÉFUNTS. *Indulgence plénière.*
3. **Vendredi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'octave de la Toussaint.  
*1<sup>er</sup> vendredi du mois, consacré au sacré Cœur.*
4. **Samedi.** — S. Charles Borromée, Confesseur pontife; double. († 1584.)
5. **24<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Patronage de la très sainte Vierge; double majeur.

1662. Cette année mourut, au couvent de Bordeaux, le Père Joseph de Jésus-Marie. Il était d'une famille considérable du Roussillon; son père, en qui on admirait une vertu de moine sous une armure de guerrier, avait servi durant quarante ans sa foi et son prince dans les guerres contre les protestants ou contre les Espagnols. Deux oncles étaient évêques; l'un d'eux, Barthélemi de Donadien, vécut et mourut en saint. Venu au monde le 24 octobre 1591, notre Père Joseph, après une enfance pieuse et mortifiée, entra parmi nous, en notre couvent de Toulouse, l'an 1625, fuyant l'épiscopat que la faveur du roi de France voulait lui imposer. Il vécut en religion avec une édification

sans pareille. Sa charité parut surtout dans les années où il assista les pestiférés à Avignon et à Carpentras. Pendant qu'il exerçait à Avignon ce dangereux ministère, parlant un jour aux magistrats de cette ville, il leur conseilla de faire quelque vœu à saint Joseph et les assura qu'en ce cas ils seraient délivrés du fléau qui désolait depuis longtemps leur cité. Ces messieurs suivirent le conseil du Père, firent vœu de chômer tous les ans la fête de saint Joseph; aussitôt la contagion diminua et finit en peu de jours. Rentré en communauté après la cessation de la peste, le P. Joseph fut élu deux fois Prieur de Bordeaux, deux fois Prieur de Clermont en Auvergne, une fois Prieur de Limoges, Définitéur et Vicairé provincial; toutes charges qu'il exerça avec une signalée charité en même temps qu'avec une fidélité scrupuleuse à l'observance.

*(Annales des Carmes déchaussés.)*

**6. Lundi.** — 6<sup>me</sup> jour dans l'octave de la Toussaint.

**7. Mardi.** — 7<sup>me</sup> jour dans l'octave de la Toussaint.

1779. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du Père Mathias de sainte Marie, à l'âge de 39 ans, après 15 années de profession et 13 de sacerdoce. Il s'appelait dans le monde Mathias Antoine Cabaey; il était né à Anvers. — Voulant renoncer au siècle et fuir tout ce qui séduisit les hommes, il eut d'abord le dessein d'entrer chez les Chartreux; mais Dieu, dont les vues étaient différentes, l'amena vers notre Ordre. Entre autres vertus, brillait en lui une modestie parfaite et une gravité d'allures tout à fait digne d'un religieux: ses yeux toujours baissés, ses offices exactement remplis, sa conversation affable et humble édifiaient extrêmement ceux qui le fréquentaient. A l'autel, quand il offrait le saint sacrifice, c'était avec une piété si grande que le peuple en parlait et y trouvait un sujet d'édification. Voulant le conduire aux délices du ciel, Dieu sema d'épines sa route ici bas: les dernières années de sa vie passèrent dans des douleurs continuelles, sans qu'il fit entendre jamais la moindre plainte. Quand il mourut, il était Sous-Maitre des Novices; il avait été auparavant Maître, Sous-Prieur à Bruxelles et au saint désert de Néthen. Ses derniers moments donnèrent à la communauté autant d'édification qu'en avait donné sa vie entière: c'est au milieu des plus vifs sentiments de componction et de sincère pénitence qu'il rendit l'âme à son Créateur.

**8. Mercredi.** — Octave de la Toussaint; double.

**9. Jeudi.** — Dédicace de l'archibasilique du Saint Sauveur, à Rome, double.

**10. Vendredi.** — St André Avellin, confesseur; double. († 1608.)

1732. Au couvent Saint-Albert, à Louvain, mourut le Frère Arnold de saint Marc, convers jubilaire: il avait 83 ans d'âge et 55 de profession. Son nom du monde était Pierre Melleru; il était du village de Crandosier. Dès sa jeunesse il chercha la solitude, pour y traiter avec Dieu et mieux entendre les enseignements de la divine Charité. Son bon caractère, son travail infatigable, quand il s'agissait de subvenir, par la quête ou autrement, aux nécessités de ses frères, le faisaient aimer également des hommes.

**11. Samedi.** — S. Martin, Confesseur pontife; double. († 400).

**12. 25<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Martin, Pape et Martyr; semi-double. († 655).

En Belgique et en France, DEDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES; 1<sup>re</sup> classe avec Octave.

**13. Lundi.** — S. Stanislas Kostka, Confesseur; double. († 1568).

**14. Mardi.** — LA TOUSSAINT DE L'ORDRE; 2<sup>e</sup> classe. — *Indulgence plénière.* — Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de sainte Thérèse.

*Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de Notre Père S. Jean de la Croix.*

**15. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Gertrude, Vierge; double. († 1292).

COMMEMORATION DES DÉFUNTS DE L'ORDRE. — *Indulgence plénière.*

**16. Jeudi.** — S. Didace, Confesseur; double. († 1463).

**17. Vendredi.** — S. Grégoire le Thaumaturge, Confesseur pontife; semi-double. († 264).

**18. Samedi.** — Dédicace des Basiliques de saint Pierre et saint Paul, Apôtres; double.

**19. 26<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S<sup>te</sup> Elisabeth de Hongrie, Veuve; double. († 1231).

**20. Lundi.** — S. Félix de Valois, Confesseur; double. († 1212).

**21. Mardi.** — PRÉSENTATION DE LA T. S. V. MARIE; 2<sup>e</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière.*

**22. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Cécile, Vierge et Martyre; double. († 178).

**23. Jeudi.** — S. Clément, Pape et Martyr; double. († 76).

**24. Vendredi.** — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX; 1<sup>re</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tertiaires.*

**25. Samedi.** — S<sup>te</sup> Catherine, Vierge et Martyre; double. († 307).

*Jour consacré au saint Enfant Jésus.*

**26. 27<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Josaphat, Evêque et Martyr; double. († 1623).

**27. Lundi.** — S. Sylvestre, Abbé; double. († 1267).

**28. Mardi.** — Octave de la Présentation.

1703. Mort, à Louvain (Saint-Albert), du Père Etienne de la Purification, à 57 ans d'âge et 33 de profession. Il s'appelait Antonin de Maël et était de Montaigu. Ce fut un religieux d'une observance exemplaire; il fut Prieur en divers couvents.

**29. Mercredi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave de S. Jean de la Croix.

**30. Jeudi.** — S. ANDRÉ, Apôtre; 2<sup>e</sup> classe.

1867. Mort, à Bruges, du Père Albert de saint Louis. Il était né en Hollande, l'an 1821, et s'était engagé dans l'état ecclésiastique. Deux ans après sa prêtrise, il fut admis au Carmel. Pénétré des obligations de son état, il édifia constamment ses frères par son respect pour l'observance régulière. Pendant sa longue et pénible maladie, il ne cessait de soupirer après l'heureux moment qui devait l'unir pour toujours à Dieu. Ce désir si contraire à la nature, il le puisait dans sa dévotion à la sainte Vierge: « Je m'estime heureux, disait-il, d'avoir été chargé d'inscrire les membres de la Confrérie du saint Scapulaire; ainsi j'ai eu l'occasion d'exhorter fréquemment les fidèles à l'amour de la sainte Vierge; j'ai le ferme espoir que cette bonne Mère se souviendra de moi lorsque je me verrai devant le Juge qui décidera de mon éternité. »

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine  
du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

**Avis.** — Peut-être nos lecteurs seraient-ils heureux de posséder, à part et en format moindre, le traité du P. Jean de Jésus qui fait actuellement la matière de nos « Petites Fleurs » et qui sera terminé en février ou mars prochain. Nous nous proposons, dans cette pensée, d'en donner une édition commode. Mais, comme pour réaliser ce projet il importe que nous soyons assurés d'un certain nombre de souscripteurs, nous prions qu'on nous avertisse dès maintenant par carte postale si l'on souscrit et pour combien d'exemplaires. — Prix de l'exemplaire: fr. 0-50. (1)

### *Chapitre onzième. — Plusieurs autres qualités de Marie.*

Les dix qualités que nous avons indiquées sont comme autant d'aiguillons qui pressent vivement toutes les âmes pieuses d'aimer Marie. Il en est encore beaucoup d'autres, qui, si on les considère, contribuent à fomentier cet amour. La modestie unique de la Reine des Vierges, par exemple, relève merveilleusement sa beauté déjà si aimable par elle-même. La royale majesté de sa personne n'inspire pas moins d'amour que de vénération. Sa facile clémence est pour ceux qui y recourent la source de joies qui dépassent l'imagination. Sa douceur serait capable, tant elle est suave, de toucher les bêtes farouches elles-mêmes. Enfin son immense amour envers les hommes, si criminels et si désespérés qu'ils soient, l'incline sans cesse à leur porter un secours empressé: telle est en effet sa coutume. Eh! qui donc, en face d'une Reine parée de tant de qualités excellentes et si attentive à l'œuvre de notre salut, serait assez insensé pour ne pas l'aimer ardemment et pour refuser de se donner tout à elle, comme à une très fidèle gardienne?

### *Chapitre douzième. — Sentiments de l'Église à l'égard de la Reine du ciel.*

Les belles qualités de Marie, que nous avons brièvement passées en revue, ont amené l'Église à donner à la Vierge très pure d'innombrables louanges, qui forment comme un mélodieux concert et un continuel tribut d'amour. Pour que cet hommage soit plus sacré encore, l'Église a recueilli dans l'Écriture et dans les écrits des saints, des figures et différents titres dont elle se sert dans les solennités et les fêtes de Marie. Telles sont ces appellations revêtues de splendides métaphores, tableaux mystérieux où nous reconnaissons la Vierge-Mère, sous les images de Porte du Ciel, de Miroir sans tache, de Tour de David ou d'ivoire, d'Arche d'alliance, de Jardin fermé, de Toison de Gédéon. Quand l'Église chante ces louanges, l'harmonie en est si douce et si pénétrante que la piété et la dévotion la plus tendre emplissent les cœurs et en font jaillir une abondante source de larmes. Concluons donc que c'est l'esprit de l'Église, d'inviter toute âme pieuse à manifester sa dévotion et à prouver son amour par des actes extérieurs, sorte de tribut spontané que chacun doit verser entre les mains de la Reine du ciel. La seconde partie de notre opuscule va nous aider à prendre là-dessus des résolutions sérieuses.

(A suivre).

1. Cette publication pourrait, si elle réussit, devenir la première d'une série: après ce petit traité, pourquoi n'en pas donner d'autres, empruntés à divers auteurs de l'Ordre, qui composeraient une petite *Bibliothèque du Carmel*?



# Tristesse



Chaque jour, chaque année, en passant nous enlève Un souffle de vitalité; Puis enfin l'heure vient où la mort nous achève, C'est l'heure de l'Éternité!	As-tu reçu pour Dieu de sanglantes blessures Devant un peuple furieux; Es-tu tombé mourant au bruit de ses murmures, Pour cueillir la palme des cieux?
Bien vite effeuillez-vous comme la frêle rose, Triste couronne de nos jours; Imitez l'humble fleur qui, le matin éclore, Disparaît le soir pour toujours!	Ton âme a donc connu cette amère tristesse Qui d'un mortel fait un martyr? Affamé de ton Dieu, consumé de tendresse, Ta vie est-elle un long soupir?
Devenez comme l'herbe à l'aurore arrachée Par la main du faneur; Coulez comme un ruisseau dont la source est cachée, Enlevez-nous à la douleur!...	A l'exemple du Christ, as-tu sur le Calvaire De l'agonie éprouvé la terreur? Pour d'indignes bourreaux exhalant ta prière, As-tu pardonné dans ton cœur?....
O mon Dieu, qu'ai-je dit! Mon cœur, es-tu si lâche? As-tu donc si peur de souffrir? Avant d'avoir vécu, tu repousses la tâche, Le calice de l'avenir!	Je t'en supplie, ô Dieu, daigne me laisser vivre, Je veux me dépenser pour toi; C'est de toi que j'attends la force pour te suivre, Contre moi-même défends-moi!
Bornant ta courte vue à l'humaine misère, Tu pleures, pauvre enfant d'un jour, Mais réponds-moi : pour Dieu qu'as-tu fait sur la terre? Montre-moi tes preuves d'amour.	Car il faut qu'à travers le travail et la peine Je sache tracer mon sillon; Comme le laboureur habitant dans la plaine Je dois préparer la moisson.
As-tu brisé ta vie au combat, à la lutte, De chaque heure, de chaque instant? Au mépris, à la haine, ton cœur est-il en butte, Et sait-il demeurer constant?	Que je sois cette fleur dont la beauté fragile Hélas! bientôt s'évanouit, Mais qui sait conserver cette semence utile Qui devient un savoureux fruit!

O mon Dieu, donne-moi le soleil de ta grâce,  
La sève de ta charité,  
Afin que ma pauvre âme, en ce monde qui passe,  
Mûrisse pour l'éternité!

E. M.



## De l'acte de Charité parfaite

---

Après les considérations théoriques publiées dans des livraisons précédentes sur la nature de l'amour de Dieu, nous voulons arriver à des conclusions plus pratiques, en indiquant d'abord les conditions, puis une formule, de l'acte de charité parfaite, auquel nous joindrons ensuite l'acte de contrition.

L'idée d'y ajouter l'acte de contrition nous est venue (outre la connexion des deux actes, l'importance pratique et la fréquence de l'acte de contrition), parce que un saint religieux de notre Ordre, décédé le Jeudi saint dernier, le Père Pierre d'Alcantara, nous confiait que, pendant ces derniers temps de sa vie, il consacrait nos deux heures de méditation quotidienne à s'efforcer de produire un acte de contrition parfaite, afin, disait-il, d'être en état d'entrer aussitôt après sa mort dans le ciel.

L'utilité des actes intérieurs d'amour de Dieu, et de contrition qui en découle, nous est assignée à peu près en ces termes par S. François de Sales, le Docteur de l'amour divin : « Le grand moyen d'aimer Dieu, c'est de s'exercer à l'aimer. En aimant, on apprend à aimer. Je ne connais pas de plus grande finesse dans l'amour que l'amour même. »

Sans doute aucune formule ne peut nous donner une certitude absolue d'avoir l'amour parfait ; car « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » La volonté en effet peut ne pas être à la hauteur des paroles ; et parce qu'on les approuve, qu'on trouve ces sentiments justes, bons et beaux, (ce qui n'implique qu'un assentiment de l'intelligence), il ne s'ensuit pas nécessairement que l'on produise ces actes dans la volonté.

D'ailleurs aucun vouloir n'est surnaturel ou méritoire sans la grâce ; or, quoique la grâce se puisse supposer, elle n'est cependant pas sensible, on ne peut constater sa présence.

Aussi la contemplation infuse même, dans les visions d'ordre inférieur, est compatible avec l'état de péché. Les visions d'un ordre supérieur lui sont seules incompatibles. Quoi qu'il en soit, une attache volontaire à un péché mortel étant incompatible avec

ces dispositions parfaites, si l'on n'est pas détaché du péché, ces expressions ne sont pas sincères.

On peut donc parfois croire faire un acte de charité parfaite, sans le faire en effet.

D'un autre côté, on peut au contraire avoir la charité parfaite, sans éprouver tous les sentiments contenus dans cette formule. Cela peut facilement arriver, d'abord parce que quelques-uns des motifs indiqués sont très sublimes, et peuvent ne pas être bien compris; ensuite, parce que la volonté peut être bien disposée, sans toutefois pouvoir entraîner le sentiment. On peut donc vouloir ces actes, sans bien s'en rendre compte.

Ces réserves faites, l'on peut dire pourtant que réciter dévotement un acte de charité parfaite est un critérium de l'état de grâce. De sorte que celui qui lit la formule suivante, en y adhérant intérieurement, peut être certain de deviner juste en croyant faire un acte de charité parfaite. Nous pouvons en effet arriver à une certitude conjecturale du salut du prochain, d'après S. Thomas d'Aquin; à plus forte raison donc de notre propre état de grâce.

La valeur de ce critérium n'est pas infirmée par notre possibilité de pécher, ou la faiblesse même de notre volonté. Car, selon le mot de S. Augustin, le Docteur de la grâce, nous ne rendrons pas compte à Dieu des péchés que nous aurions pu commettre, mais seulement de ceux que nous avons effectivement commis.

Lors donc que le catéchisme de Malines définit la charité parfaite « un amour de Dieu si ardent et si fort qu'il nous ferait vaincre les tentations les plus violentes, si nous venions à y être exposés », il faut entendre que cette intensité forme la perfection dans le degré de l'amour de Dieu, mais non dans l'essence ou l'espèce de cet amour, dont le moindre degré, pourvu qu'il soit souverain « *super omnia* » suffit à la justification. Or, pour être souverain, il suffit que, même faiblement, on soit disposé « *in preparatione animi* » à préférer Dieu à toute autre chose. En un mot, il faut, non pas l'amour efficace, mais l'amour affectivement efficace.

(A suivre).

P. JEAN-AIMÉ.

# Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

## CHAPITRE IX.

(suite, voir page 225 et suiv.)

*Prodiges de miséricorde, par le S<sup>t</sup> Scapulaire du Carmel, en faveur de pécheurs qui s'en trouvaient revêtus au moment de la mort.*

Nous avons déjà rapporté, au chapitre VI, l'exemple remarquable de ce seigneur anglais converti subitement au moment de la mort par le moyen du saint Scapulaire que venait de lui imposer saint Simon Stock ; nous croyons être utile et agréable tout à la fois aux prêtres et aux fidèles, en réunissant ici, dans un chapitre particulier, un certain nombre de faits semblables qui montreront avec quelle sollicitude Marie veille du haut du ciel sur tous ceux qui portent son saint habit et combien par conséquent est légitime notre confiance dans la belle et magnifique promesse faite par la Vierge : « In hoc moriens æternum non patietur incendium. » — Quiconque mourra revêtu de ce saint habit sera préservé des feux de l'enfer.

I. — Un jeune homme de la ville de Padoue reçut le saint Scapulaire avec une grande dévotion ; cependant, entraîné par de mauvais penchants qu'il n'étouffa point dans le principe, il se priva bientôt des avantages que lui présentait son titre d'enfant adoptif de Marie. Il s'adonna à la débauche, perdit sa réputation dans le monde, l'amitié de ses parents et presque toute sa fortune. Tourmenté par le désespoir, il se donna jusqu'à trois coups de couteau à la poitrine, à l'endroit même où était son Scapulaire, sans qu'il pût, malgré ses efforts réitérés, se blesser mortellement. Alors son cœur qui avait été impénétrable à la pointe du fer ne le fut pas aux mouvements de la grâce que la sainte Vierge lui procura. Convaincu que c'était Marie qui l'avait sauvé au moyen de son Scapulaire, il se jette à genoux, fond en larmes, confesse son péché et change de vie (1).

---

(1) Recueil d'instructions, etc., page 273.



Le Père Mathias de S<sup>t</sup> Jean rapporte dans son ouvrage sur le saint Scapulaire, publié en 1656, le fait suivant :

II. — Il n'y a pas longtemps, dit-il, que tout Paris vit un seigneur angevin, beau-frère d'un duc et pair et maréchal de France, lequel se battant en duel fut blessé à mort ; lui, se voyant renversé par terre et sans espérance de vie, jeta incontinent ses pensées et ses espérances en la miséricorde de Dieu qu'il réclama principalement par l'intercession de la sainte Vierge dont il portait le Scapulaire, et, le baisant fort amoureusement, il se confia qu'il ne mourrait point sans confession. En effet, ses gens vinrent aussitôt à lui, le levèrent de terre et le portèrent dans le monastère des Carmes déchaussés du Faubourg Saint-Germain, non loin du lieu où il s'était battu, où il eut le temps de faire une confession générale, puis mourut tenant son Scapulaire entre ses mains et laissant de grands signes de son salut. Son corps étant ouvert, on lui trouva le cœur percé d'un coup d'épée, ce qui fit juger que la prolongation de sa vie avait été un effet particulier de l'assistance que la sainte Vierge lui avait rendue en vertu du Scapulaire dont il était revêtu et auquel il avait toujours eu grande dévotion.

III. — On devait exécuter en Italie, à Gênes, un scélérat des plus féroces, qui avait poussé la barbarie jusqu'à tuer sa propre mère. C'était le 18 septembre de l'année 1850 ; l'exécution devait avoir lieu à onze heures du matin ; or, à dix heures un quart, ce malheureux s'obstinait encore à ne pas vouloir se réconcilier avec Dieu. Les vives instances de l'aumônier de la prison, les prières des confrères de S<sup>t</sup> Jean-Baptiste, qui, conformément à leurs statuts, étaient venus pour l'assister à ses derniers moments, tout était resté jusque là sans effet et on n'avait encore pu triompher de la perversité de ce cœur endurci. A dix heures et demie se présente un religieux de l'Oratoire qui, dans un discours plein de feu, s'efforce de lui inspirer la terreur des tourments de l'enfer au milieu desquels il va se trouver bientôt précipité, s'il continue de résister à la grâce et de refuser le pardon qui lui est offert et qu'il peut encore obtenir. A ce discours si pressant le condamné ne répondit rien, mais il parut tout pensif. Le religieux comprit qu'un travail se faisait dans le cœur de ce pauvre mal-

heureux. Jugeant que le moment était favorable pour frapper un dernier coup, il se jette à son cou, l'embrasse avec effusion et, pendant qu'il le tient entre ses bras, il lui passe adroitement un Scapulaire du Carmel sur les épaules. A peine le saint habit de la Vierge eut-il touché le condamné qu'une transformation subite s'opéra dans son cœur. Son obstination tomba comme par enchantement et il se sentit pris d'une très vive douleur de ses fautes. Il fit sur le champ sa confession en fondant en larmes et demanda ensuite pardon à tous les assistants de l'obstination qu'il avait montrée jusque là, ainsi que de tous les crimes qu'il avait commis durant sa vie. Jusqu'au dernier moment, il ne cessa de faire des actes très fervents de contrition et d'amour de Dieu et il reçut avec de grands sentiments de résignation le châtiment qu'il s'était attiré par ses crimes. Ce fait remarquable fut raconté dans un journal italien de Gênes, le lendemain même de l'exécution, 19 septembre 1850 (1).

IV. — En 1878, à Saint-Omer (Pas de Calais), (c'était, si je ne me trompe, vers la fin d'octobre), on vint demander à notre couvent qu'un religieux voulût bien aller visiter un homme très gravement malade qui, ayant malheureusement négligé depuis longtemps toutes les pratiques de la religion, avait nettement manifesté à ceux qui l'entouraient son intention bien arrêtée de ne pas se confesser. C'était une grande désolation pour la famille qui était très chrétienne; elle ne pouvait se résoudre à laisser mourir ainsi un de ses membres dans l'impénitence, sans avoir tenté tous les moyens de vaincre son obstination et de le ramener à des sentiments chrétiens.

Le religieux qu'on avait appelé fut averti de la triste situation d'esprit du malade; on convint qu'il se présenterait d'abord simplement comme ami de la famille et qu'il éviterait, la première fois, de parler religion ou sacrements. La première entrevue fut assez heureuse. Le religieux parla longuement au malade de sa maladie et de ses souffrances et le quitta ce jour là en lui promettant de lui apporter le lendemain des remèdes qu'il savait, disait-il, par expérience, devoir apporter un grand soulagement au mal dont il

---

1. La Divozione illustrata dello scapulare, etc. — page 131.

souffrait. Le lendemain en effet le religieux se présenta de nouveau avec les remèdes annoncés, puis, après un court moment de conversation, il se hasarda à parler à ce pauvre pécheur du scapulaire du Carmel, en lui faisant remarquer que, bien des fois, au moyen de ce saint habit, enrichi par la très sainte Vierge des plus beaux privilèges, des malades désespérés avaient obtenu une prompte et parfaite guérison: comme il ne s'agissait pas de confession, le malade consentit volontiers à s'en revêtir. Le religieux s'en alla tout heureux. Peu de jours après, l'état du malade s'était tellement aggravé, qu'au dire des médecins il n'était pas probable qu'il passât la journée. Le moment était donc venu de frapper le coup décisif. Après avoir laissé entrevoir au moribond, aussi délicatement que possible, la gravité de son état, le religieux l'exhorta à mettre enfin ordre aux affaires de sa conscience par une bonne confession; mais, contre son attente, il en reçut un refus si énergique et si accentué qu'il comprit bien qu'il n'y avait pas à insister davantage. Or, le soir de ce même jour, vers huit heures, au moment où les religieux se rendaient au chœur pour l'office de Matines, on entendit sonner violemment à la porte du couvent. C'était pour notre moribond qui, spontanément cette fois, envoyait prier le religieux de vouloir bien venir au plus vite pour entendre sa confession. Dès que celui-ci parut sur le seuil de la chambre, le malade congédia tout son monde et, sans plus tarder, commença sa confession. A peine avait-il eu le temps de recevoir l'absolution de ses péchés qu'il expirait paisiblement entre les bras du religieux tout ému de ses grands sentiments de foi et de repentir.

(A suivre).

---

## La Journée Religieuse

— Après Matines. —

XXIII. (suite).

---

Sans doute, nous ne sommes plus au temps où le Prieur claustral faisant sa ronde après l'office de nuit, visitait les nefs et les chapelles de l'église abbatiale, pour s'assurer de la présence

des Frères. Personne aujourd'hui n'accusera les absents de paresse, au chapitre conventuel <sup>(1)</sup>. Chacun est parfaitement libre. Avec les tempéraments alanguis du présent, c'est déjà un grand, un méritoire effort d'assister aux Matines; on n'urge pas davantage. Heureux, toutefois, ceux qui malgré la fatigue se sentent inspirés de maintenir l'antique observance.

Dieu n'a pas changé; Dieu se communique toujours à nous en proportion de notre générosité à le servir, et le sacrifice est encore, maintenant comme jadis, la voie transcendante par laquelle nous nous élevons, de notre terre à terre natif, aux réalités supérieures de la divine grâce <sup>(2)</sup>. Aussi, sommes nous dans d'excellentes conditions pour beaucoup obtenir, lorsque au prix de quelques instants d'un repos bien gagné, nous vaquons, la nuit, à la prière, frappant à toutes les portes du monde surnaturel, implorant avec humilité et confiance la vie de l'esprit, la lumière, l'amour, les saintes énergies des vertus qui nous conforment à Dieu. Bien sûr, de même que le jeûne devient la nourriture de l'âme, *jejunium animæ cibus* <sup>(3)</sup>, de même ces veilles volontaires nous vaudront-elles, durant le reste de la journée, un don spécial de force, une grâce de vigilance contre les surprises du démon, de la chair et du monde. La remarque est de Cassien. « Quand les solitaires ont célébré Matines, écrivait-il, ils joignent leurs veilles particulières à celles que leur impose l'office, afin de préparer, par leurs prières et leurs méditations de la nuit, cette force et cette vigilance qui doivent être leur sauvegarde pendant le jour <sup>(4)</sup>. »

Après une dernière prostration à l'autel du saint Sacrement, bénis de nouveau par l'Hostie salutaire, nous retournons à nos

1. Si enim pauci fuerint, ipse (Prior claustralis) clamabit in Capitulo: pigre vos habuistis ad orationem, paucos inveni hac nocte ante altaria. Ordo de Cluny. Cap. III.

2. Sacrificium laudis honorificabit me, et illic est iter quo ostendam illi salutare meum. Le sacrifice est la louange qui m'honore; là se trouve le chemin qui mène l'homme à la participation de mon salut. Ps. XLIX. 23.

3. S. Basil.

4. Cass. Institut. lib. II. 13 et lib. III. 5.



cellules. Les bruits lointains de la ville viennent mourir dans le silence du cloître; le ciel étoilé scintille au dessus de nous; de blanches clartés estompent doucement le préau intérieur. Ce calme profond ajoute encore aux impressions de paix et de recueillement que nous rapportons du saint lieu <sup>(1)</sup>. Le *sursum corda* s'accomplit de lui même; le désert tressaille, la solitude exulte <sup>(2)</sup>; l'âme entière loue Dieu de l'avoir retirée des soucis et des dangers du siècle, pour la placer dans cette heureuse retraite, uniquement consacrée aux choses d'en haut, à la poursuite des biens éternels. Peut être même, aimerons nous à exprimer notre reconnaissance; et nous murmurerons, en transversant les tranquilles couloirs du monastère, le bel hymne du psalmiste: « Le Seigneur me conduit: rien ne me manquera. Il m'a établi au lieu des plus » gras pâturages. » *Dominus regit me, nihil me deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit.* Il m'a amené au bord d'un ruisseau où coule une eau qui vivifie; il a tourné vers lui toute mon âme. *Super aquam refectionis educavit me: animam meam convertit.* Pour la gloire de son nom, il a conduit mes pas dans les sentiers de la justice. *Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.* Et maintenant, ô mon Maître, quand bien même je devrais traverser les ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que tu es avec moi. *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Ta houlette qui me montre la voie, ton bâton même qui me frappe pour me ramener quand je m'égare, tout m'est bon, tout m'est consolant. *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* Tu as dressé devant moi une table où je trouve la force de vaincre tous mes ennemis. *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Tu as inondé ma tête d'une huile embaumée, et ton calice, ô Dieu! le calice où je m'enivre si chastement, qui dira sa glorieuse beauté? *Impinguasti in oleo caput meum, et calix meus ine-*

---

1. Et sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ et in requie opulentâ. Is. XXXII. 18.

2. Is. XXXV. 1.

*brians quam præclarus est!* Tous les jours que durera ma vie sur la terre, ta miséricorde marchera pas à pas derrière moi. *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vite meæ.* Et je lui devrai de parvenir à ce séjour qui est ma patrie parce qu'il est ta demeure, et où l'on vit des jours éternels. *Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum* (1).

Parvenus à la cellule, l'austérité de la couche nous rappellera le lit de camp militaire (2). Nous nous y étendrons, en nous marquant du signe de la Croix, comme de bons soldats de Jésus-Christ. Et, fallût-il livrer combat, nous serons prêts à reprendre, dès le matin, avec une nouvelle ardeur, la marche en avant du saint amour, l'exercice des vertus et des bonnes œuvres. Chaque journée qui s'annonce, ne nous est-elle pas donnée, avant tout, pour cela ?

— Le Matin. —

XXIV.

Le jour et la nuit sont à Dieu (3). Il a établi les ombres paisibles (4) pour le repos de tout ce qui respire (5); il fait de l'aurore (6) le signal du travail et de l'activité universelle (7). Dans les monastères cependant, on devance, une bonne partie de l'année, le point du jour; le lever restant fixé au troisième chant du coq, c'est-à-dire à cinq heures du matin, ou à six heures au plus tard. Chez nous, le frère sonneur bat les tablettes un quart avant cinq heures. La formule du réveil est la même qu'à minuit : « Loués soient Notre Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge

1. Psal. XXII. traduction de Mgr d'Anthédon.

2. Lectus fiat ex corticibus arborum, seu ex tabula una vel pluribus, latus circiter quatuor, altus duos fere palmos, qui tantum lodices nullo artificiali colore tinctas, et pulvinum laneum habeat. Infirmis vero permittitur aliquod stramentum. Const. cap. 3. n. 8.

3. Psal. LXXIII. 16.

4. Psal. CIII. 20.

5. Deus creator omnium — Polique rector, vestiens — Noctem soporis gratiâ. Hymn. S. Ambros.

6. Tu fabricasti auroram et solem. Ps. LXXIII. 16.

7. Ortus est sol.... exibat homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperum. Ps. CIII. 22. 23.

» Marie sa Mère. Mes Frères allons à l'Oraison louer le Seigneur <sup>(1)</sup>. »

Elevons aussitôt notre âme vers Dieu en disant avec l'Eglise: *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula*. Puis hommage de nous mêmes à la trinité terrestre, la sainte Famille de Nazareth, au service de laquelle nous sommes spécialement consacrés, en notre qualité de religieux du Carmel. *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie*.

Selon la saison, il sera bon d'appeler ensuite sur notre journée la grâce propre du mystère qui préside au temps où l'on se trouve. A cet effet, nous nous servirons avec fruit des invocations suivantes. Nous les prenons dans l'admirable livre de *l'Année Liturgique*.

Temps de l'Avent: *Regem venturum Dominum, venite adoremus* <sup>(2)</sup>.

Temps de Noël: *Christus natus est nobis; venite, adoremus* <sup>(3)</sup>!

Septuagésime et Carême: *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* <sup>(4)</sup>.

Temps de la Passion: *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* <sup>(5)</sup>.

Temps Pascal: *Surrexit Dominus vere, Alleluia!* <sup>(6)</sup>

Temps de l'Ascension à la Pentecôte: *O rex glorie qui triumphator hodie super omnes cælos ascendisti, ne derelinquas nos orphanos, sed mitte promissum Patris in nos Spiritum veritatis. Alleluia* <sup>(7)</sup>.

Octave de la Pentecôte: *Veni sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende* <sup>(8)</sup>.

1. Ordin. cap. I. n. 71.

2. Le Roi qui doit venir, le Seigneur, venez, adorons-le!

3. Le Christ nous est né, venez, adorons-le!

4. Ayez pitié de moi, ô Dieu, selon votre grande miséricorde.

5. Jésus-Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

6. Le Seigneur est véritablement ressuscité. Alleluia!

7. O Roi de gloire, Seigneur des armées qui aujourd'hui êtes monté triomphant au dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins; mais envoyez nous l'Esprit de vérité, selon la promesse du Père. Alleluia.

8. Venez, Esprit-Saint. Remplissez les cœurs de vos fidèles, et embrasez-les du feu de votre amour.

Temps après la Pentecôte: *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* <sup>(1)</sup>.  
(A suivre.)

## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem.

### Chapitre IV

(suite, voir page 231 et suivantes).

La langue usitée par les natifs de la partie méridionale de l'Inde, située entre les Ghattes, le cap Comorin et la côte de Coromandel, jusqu'au delà de Madras, est le tamoul. Cet espace comprend les vicariats de Madras, de Pondichéry, du Maduré, de Coïmbatore et une partie du Maïssour. Sur la côte occidentale au contraire, dans cette étroite portion de territoire comprise entre les mêmes montagnes des Ghattes, le cap Comorin et la mer des Indes, jusqu'à la hauteur du Mont Dilly, vers le 12° degré de latitude, à quelques milles au nord de Cananore, on parle le malayalam. Mais cette division n'est pas tellement rigoureuse qu'il n'y ait des mélanges introduits soit par les émigrations, soit par la conquête. Ainsi on parle tamoul dans la partie voisine du cap Comorin, et un missionnaire qui connaît cette langue peut exercer son ministère dans tout le vicariat de Quilon, bien que, dans la partie septentrionale de cette mission, le malayalam soit plus généralement en usage. Je vais donc dire deux mots de cette langue qui, du reste, a beaucoup de ressemblance avec le malayalam.

Plusieurs linguistes ont dit que cette langue dérivait du sanscrit. Il est certain qu'un grand nombre de ses expressions mythologiques et scientifiques ont été empruntées au sanscrit; mais la langue vulgaire se compose de mots d'origine purement tamoule. Cette considération a porté les savants missionnaires de la congrégation des Missions Etrangères, auteurs du nouveau dictionnaire

---

1. O Dieu, ô mon Dieu, je veille vers vous dès le point du jour.



tamoul-français en voie de publication à Pondichéry, à nier cette prétendue filiation du tamoul. Dans la préface placée en tête de leur dictionnaire, ils signalent entre les deux langues des différences radicales qui donnent à leur opinion une grande probabilité. Je n'insisterai pas sur cette question complètement en dehors du but de cet ouvrage, et je me contenterai de donner en quelques mots une idée générale du tamoul. Le tamoul n'a à proprement parler qu'une déclinaison et les terminaisons des cas sont les mêmes au singulier qu'au pluriel. Il y a trois genres, le masculin pour les êtres raisonnables du sexe masculin, le féminin pour ceux du sexe féminin également doués de raison, et le neutre pour les êtres inanimés, irraisonnables. Les adjectifs sont indéclinables. Les pronoms relatifs n'existent pas en tamoul, ils sont compris dans les participes. Il y a une seule conjugaison pour toutes sortes de verbes, et encore cette conjugaison n'a-t-elle que trois temps; un pour le présent, un pour le passé, un pour le futur, indépendamment de l'infinitif dans lequel on doit comprendre les gérondifs et les participes. La syntaxe est très simple. Le tamoul est donc assez facile à apprendre. La plus grande difficulté que rencontrent les Européens pour le parler correctement et purement consiste dans la prononciation de certaines syllabes doubles, signes alphabétiques dont le son n'existe pas dans nos langues d'Europe, ainsi que dans les nombreuses inversions qui sont dans le génie de cette langue. La traduction d'une période tamoule faite à rebours, c'est à dire en commençant par la fin, donnerait une phrase assez correcte.

Après ces quelques détails sur le Vicariat de Quilon, je vais reprendre la relation de mon voyage.

Comme je l'ai dit en commençant, sur les cinq religieux qui accompagnaient Mgr Charles, deux, les R.R. P.P. Victor de la province de Belgique et Ildephonse de notre province d'Aquitaine, étaient destinés à la mission de Quilon. Ceux-ci étaient donc arrivés au terme de leur voyage. Les trois autres, le R. P. Joseph-Élie, le F. Léopold et moi, nous dûmes nous préparer à nous mettre de nouveau en route pour nos missions respectives. Les deux premiers se rendaient dans le vicariat apostolique de Vérapoly et

moi dans celui de Mangalore. Vérapoly se trouvant sur mon chemin, j'allais donc avoir encore la consolation d'accompagner jusqu'au bout mes deux chers compagnons de voyage, sauf à me rendre ensuite le dernier au poste qui m'était assigné par la sacrée Congrégation de la Propagande.

Donc, le 27 décembre, vers 2 heures de l'après-midi, à la fin de cette semaine délicieuse dont j'ai parlé aux dernières lignes du chapitre précédent, mes deux confrères et moi, nous demandâmes une dernière bénédiction à Mgr. Charles Hyacinthe et après avoir donné à tous les missionnaires le baiser fraternel, nous montâmes dans un véhicule trainé par deux bœufs et nous partîmes. Quand la nuit arriva, nous étions à 11 milles de Cottar dans un lieu nommé Oodigarry, et nous nous installâmes dans le Bangalaw des voyageurs pour y prendre un peu de nourriture et y passer la nuit.

On appelle Bangalaws des maisons bâties, de distance en distance, sur les principales routes de l'Inde, pour l'usage et la commodité des voyageurs. Elles sont échelonnées de douze milles en douze milles environ: c'est à peu près la longueur du chemin qu'on parcourt ordinairement dans une journée. Le manque complet d'hôtels et d'auberges rend ces maisons absolument nécessaires pour les voyageurs, même indiens, car s'ils traversent un pays qui ne soit pas habité par des gens de leur caste, personne ne consentirait à les recevoir et surtout à les faire manger dans sa maison. Les indigènes ont donc aussi leurs Bangalaws: ceux qui sont destinés aux Européens ont en général un aspect convenable; ils sont vastes, bien aérés et confiés à la garde d'un cipaye. Tout voyageur peut y séjourner pendant 3 ou 4 jours sans rien payer; si en arrivant le voyageur trouve la maison libre, il s'y installe sans demander la permission à personne, c'est son droit. Ces maisons sont situées autant que possible dans le voisinage des centres de population; elles se composent de deux, trois et même quatre chambres. Tout l'ameublement consiste en un ou deux lits de rotin, sans matelas, ni couvertures, une table et une ou deux chaises dans chaque chambre; mais, dans le Travancore, moins fréquenté par les Européens, elles n'ont guère que les murs et une table (1).

---

1. On donne aussi par extension le nom de Bangalaws aux maisons habitées par les Européens et aux habitations un peu confortables.

Les personnes, qui tiennent à voyager d'une manière un peu confortable, emportent avec elles des matelas, des couvertures et des vivres, car on ne trouve rien de tout cela. Souvent même ces Bangalaws étant assez éloignés des villes, il est presque impossible de se procurer quoi que ce soit. Les Anglais, grands amateurs de leurs aises, ne voyagent jamais sans tout cet attirail. Pour nous, pauvres missionnaires, nous n'avions que quelques œufs durs et des bananes pour notre nourriture, un banc de pierre pour lit, une natte pour matelas et un sac de nuit pour oreiller. Nous n'aurions pourtant pas échangé notre repas plus que frugal et notre couche si dure contre les mets délicats et le lit moelleux d'un riche de la terre.

Auprès du Bangalaw de Oodegarry, on voit les restes de fortifications construites autrefois par un colonel français sur la demande du roi du Travancore qui voulait se protéger ainsi contre les invasions des rois du Maduré, ses ambitieux voisins. La forteresse est aujourd'hui tombée en ruines, les rois de Travancore n'ayant plus rien à protéger. Les murs de circonvallation qui existent encore et qui couvrent une grande superficie de terrain sont solidement bâtis et ont une épaisseur considérable. A une petite distance du fort se trouvait une petite chapelle (maintenant détruite) dans laquelle furent enterrés le colonel français et sa femme: on peut y voir encore les pierres de leur tombeau. Après une rapide inspection des lieux, nous primes notre léger repas du soir et nous allâmes dormir sur notre banc de pierre après nous être jetés entre les bras de la providence de Dieu. *(A suivre).*

---

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

(suite, voir page 235.)

---

Le noviciat de notre bien-aimé frère s'écoula donc ainsi, dans la pratique des plus sublimes vertus. Les exercices de la vie religieuse lui servaient comme d'échelons pour gravir les sommets de la sainteté. Aussi, c'était pour les religieux le sujet d'une grande

édification et d'une admiration profonde que de voir ce vieillard, à la tête blanchie par les années, rivaliser dans l'accomplissement des devoirs de la vie monastique avec les plus jeunes novices, et mettre tant d'ardeur dans cette sainte émulation qu'il surpassait tous les autres en ferveur et en esprit intérieur. L'année du noviciat étant terminée, François fut jugé digne et plus que digne, comme dit son biographe, d'être admis à faire sa profession. Il prononça, en effet, ses vœux solennels à Madrid, le 18 avril 1599, entre les mains du T. R. P. Elie de saint Martin, général des Carmes à cette époque. Un grand nombre de personnes appartenant à la noblesse ou à la société la plus distinguée, se fit une fête d'assister à la cérémonie que Monseigneur Jean Fonseca, évêque de Cadix, avait voulu rehausser non seulement en lui prêtant l'éclat de sa présence, mais en prononçant lui-même le sermon d'usage. Il se passa, à cette occasion, un incident qui mérite d'être noté. La veille de la cérémonie, l'évêque de Cadix fut atteint d'une forte fièvre rhumatismale qui le força à garder le lit; il se crut donc obligé d'envoyer dire au supérieur que, vu le mal dont il était accablé, il lui serait impossible d'accomplir sa promesse et de prêcher le lendemain. Le F. François fut averti, mais tout de suite il fit dire au vénérable Prélat que la fièvre serait domptée, et qu'elle le laisserait libre de remplir l'engagement qu'il avait daigné prendre. C'est ce qui arriva en effet.

François était donc Carme déchaussé. On peut dire de lui que, comme l'aigle, il avait renouvelé sa jeunesse. Aussi, l'œil fixé sur le soleil de justice, marchait-il dans le sentier de la perfection d'un pas ferme et rapide; il y mettait d'autant plus d'ardeur que, selon qu'il le pensait et qu'il aimait à le dire, ayant commencé si tard il devait réparer le temps perdu et rattraper les autres. Le démon en frémissait de rage. Il savait quel très-puissant adversaire il aurait en François; aussi n'omettait-il aucune occasion de le troubler, de le tenter, de l'entraîner à quelque faute; parfois même il osa attenter à sa vie. Un matin que François montait pour assister à l'oraison avec la communauté, le diable le poussa avec violence et le fit rouler du haut en bas de l'escalier. Le frère était assez corpulent, sa chute fit donc un si épouvantable



bruit qu'un religieux crut, en l'entendant, qu'une aile du couvent, alors en construction, venait de s'écrouler. Le Prieur averti accourut en toute hâte suivi de plusieurs religieux; ils le crurent mort, mais il n'était qu'évanoui; après quelque temps il revint doucement à lui et il répondit au P. Prieur qui lui demandait comment il se trouvait que, depuis le moment où il avait été jeté en bas de l'escalier, il s'était cru paisiblement endormi sur son lit. Le Seigneur veillait amoureusement, on le voit, sur son serviteur. Il permettait cependant au démon de mettre à de dures épreuves l'invincible constance de François. Pendant la nuit le diable le battait; pendant le jour il lui causait de terrifiantes frayeurs; il lui frappait l'imagination au point que notre pauvre frère ne pouvait distinguer ni si ce qu'il voyait était vrai ou faux, ni si sa volonté avait adhéré au mal, oui ou non; mais il avait choisi le Très-Haut pour son refuge et le mal ne venait point jusqu'à lui; à l'ombre sous les ailes du Seigneur il ne craignait ni les alarmes de la nuit ni la flèche qui vole durant le jour, ni le mal qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi; il foulait aux pieds le lion et le dragon infernal.

Une nuit, à l'office, on remarqua qu'il avait au cou de pied une blessure; une veine s'était ouverte; le sang s'échappait à flots, on pouvait avec raison craindre que le frère ne fût bientôt totalement épuisé. Un religieux, voyant sur le pavement toute une mare de sang, se mit à crier si fort que le Prieur arriva, suivi d'une partie de la communauté. En vain François affirmait-il qu'il se portait à merveille; en vain voulait-il empêcher qu'on bandât cette plaie et qu'on le portât au lit, le Prieur, loin de l'écouter, ordonna qu'on lui portât tout de suite quelque chose pour le soutenir contre l'effrayante faiblesse dont il devait souffrir, croyait-on. Alors notre Vénérable, sachant que minuit était passé et que par conséquent il ne s'agissait pas de prendre quelque chose, vu que le jour qui commençait était un jour de communion, dit d'une voix suppliante au P. Prieur: « Ne me faites rien » prendre, notre Père, je vous en prie; soyez sûr que c'est encore » une fois une tromperie du *Teigneux* <sup>(1)</sup> qui veut par ce moyen

---

1. C'est le nom sous lequel il désignait le démon.

» m'empêcher de communier aujourd'hui. » Et, en réalité, quand le matin on ôta le bandage, on ne vit pas la moindre trace d'une plaie de laquelle tant de sang aurait pu couler.

Les victoires qu'il remportait chaque jour avaient donné à François sur le démon un empire qui faisait trembler l'ennemi du salut. Mais, dans la manière d'exercer cet empire, notre Vénérable mettait l'originalité qui nous a déjà tant de fois charmés. Subissait-il une tentation, il commençait par accabler le diable d'une grêle d'épithètes injurieuses, puis il le réprimandait fortement de la part de Notre Seigneur, enfin il lui ordonnait de s'éloigner. Il avait en sa cellule un petit tableau représentant Lucifer, mais sous des traits horribles et inspirant le mépris; quand donc le démon avait contrarié l'une ou l'autre de ses bonnes œuvres, François, en rentrant le soir, plaçait cette image devant lui comme un accusé devant son juge, il lui reprochait alors sa méchanceté, sa jalousie et tous les méfaits qu'il avait commis pendant le jour, puis il le punissait, il le jetait par terre, il le foulait aux pieds mais avec tant d'insultes et de mépris que souvent l'ange rebelle, ne pouvant dans son orgueil supporter tout cela, s'enfuyait en ébranlant la cellule comme s'il voulait faire tomber tout le couvent. Quand François voulait à tout prix la réussite d'une affaire parce qu'elle intéressait d'une manière spéciale la gloire de Dieu, il usait d'un stratagème; il enchainait l'image du diable aux pieds, d'une statuette de la S<sup>te</sup> Vierge et il priaait cette bonne Mère de bien tenir son ennemi afin qu'il ne vint pas susciter des obstacles. Sa naïve confiance était exaucée, car la Mère de Dieu ne permettait pas au démon d'entraver ses bonnes œuvres; oubliait-il cependant de prendre cette précaution, il s'en apercevait bien vite aux contrariétés qu'il rencontrait.

(A suivre).



---

# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

---

## MALABAR, (Diocèse de Quilon) (1).

---

La Fête de la Commémoration des fidèles défunts nous a remis en mémoire plusieurs incidents de la vie apostolique du R. P. Elie de la Mère de Miséricorde, Missionnaire au district de Vengotto, au Malabar méridional. Nous le laisserons raconter lui-même ces aventures dans ses lettres écrites au R. P. Alphonse, d'Ypres, vers la fin de 1892.

### I. Retour à la forêt d'Aramanay.

Vous vous rappelez qu'en 1890, pendant que j'étais occupé à bâtir mon église de Saint-Eustache dans la forêt d'Aramanay, l'obéissance m'appela soudain à Cottar: elle m'y retint plus de deux ans. A mon retour dans le district de Vengotto, je n'eus rien de plus pressé que d'aller visiter mon cher Pakiapouram, (c.à.d. village de bénédiction); c'est moi-même qui ai donné ce nom à ma nouvelle paroisse de Saint-Eustache. Votre Révérence connaît mes travaux passés près d'Aramanay, pour bâtir cette église et convertir les infidèles qui habitent ces bois. Hélas! quel changement! En partant pour Cottar, j'avais laissé à Pakiapouram plus de cent néophytes baptisés par moi, de la caste des Sanars, dont bon nombre arrachés aux protestants des sociétés bibliques, qui sont très nombreux dans ces parages. Les conversions marchaient alors bon train, et j'étais sûr, dès que ma nouvelle église aurait été finie, que presque tous les Sanars protestants et païens se seraient convertis, car plusieurs m'en avaient donné parole. Quant au matériel, en quittant Pakiapouram, j'y avais laissé le sanctuaire en construction haut d'un mètre et demi au-dessus de terre, et trois fournaises avec cent mille briques déjà cuites pour continuer la bâtisse; un beau puits plein d'eau que j'avais creusé moi-même, et un grand terrain que j'avais défriché. A présent, après deux ans et demi d'absence qu'ai-je trouvé là-bas? L'abomination de la désolation! Quant au spirituel, seulement 63 de mes anciens néophytes répondirent à l'appel et pour les autres on me dit que plusieurs étaient morts de la fièvre, de la petite vérole ou du choléra et que le reste avait été séduit et perverti par les protestants ou avait abandonné toute pratique de religion. Quant au matériel, je trouvai d'abord mon puits comblé de terre, et naturellement à sec; tout

---

1. Voir Chron. du Carmel, 2<sup>e</sup> an. p. 26 et suiv... Et Chron. des Missions des Carmes déch. p. 41 et suiv.

le terrain couvert de ronces et d'épines, et mes trois fournaises avec les cent mille briques, en partie renversées par terre; au milieu des briques en morceaux, les serpents, entre autres le Capel (1), et leurs amis, les *Nédouvalis* (2), avaient fait leurs nids et y vivaient à l'aise.

Mais il était inutile de gémir sur ces ruines; aussitôt je me mis à l'œuvre pour les réparer. Je fis venir des maçons et nous commençâmes immédiatement les fondations de mon presbytère, que l'on continue de bâtir avec les débris des briques qui auraient dû servir pour l'église. Mais il fallait de l'eau à mes ouvriers pour boire et pour maçonner: je fis déblayer le puits, et comme la source était tarie, je dus faire creuser plus bas pour trouver de l'eau; elle finit par jaillir à la grande joie de tout le monde.

Après la fête de Saint-Eustache, 20 septembre 1892, le bon Dieu m'envoya quelques consolations spirituelles. Deux jeunes gens de mes anciens néophytes, peu instruits encore dans la religion et ne voyant arriver ni missionnaire ni prêtre catholique, étaient retournés au paganisme et avaient épousé des païennes; un de ces couples avait même déjà un joli garçon de plusieurs mois. Tous les cinq arrivèrent chez moi à Ambalakaday, près de Pakiapouram; je baptisai d'abord les deux jeunes filles avec l'enfant que je nommai Eustache en l'honneur du saint patron de la nouvelle paroisse, et je les mariai en règle avec les deux apostats rentrés au bercail. J'ai nommé une fille Anna Moutton (3); à l'autre j'ai donné le nom de Gnanapou (4). J'ai ensuite baptisé un beau jeune homme de 27 ans, que j'ai nommé Zacharie, parce que je me propose de le marier en Janvier (1893) avec une néophyte qui s'appelle Elisabeth. Un autre couple déjà marié, mais païen, apprend les prières. Depuis mon retour à Vengotto, ces deux derniers mois, j'ai déjà baptisé 13 païens. Mais l'affaire principale, c'est de trouver de l'argent pour finir vite mon église de Pakiapouram. Nul doute qu'avec le temps cet endroit devienne un centre catholique de Sanars. Cette église aura deux chapelles, qui formeront les bras de la croix, forme de toute l'église. Une chapelle sera dédiée à Notre Dame des Douleurs: elle doit être ornée d'un beau tableau de la sainte Face, comme je vous l'ai promis auparavant, lorsque vous m'envoyâtes les offrandes modestes de cette pieuse fille dévoté de la sainte Face, qu'elle contemple maintenant dans le Ciel et dont les prières nous aideront à finir cette chapelle; l'autre sera dédiée à Notre Père le saint prophète Elie. J'ai confiance qu'avec le secours de la Providence je pourrai achever cette église.

Les protestants, qui me croyaient mort et enterré, ou parti pour l'Europe,

1. Le serpent Capel est un des plus venimeux, sa morsure est toujours mortelle.

2. Sorte d'animaux semblables à de très gros lézards.

3. *Moutton* veut dire *perle* en tamoul aussi bien qu'en malayalam, et on l'unit toujours pour bien de noms de femmes au nom principal.

4. Fleur spirituelle ou Florence.



voyant que je reprends de plus belle mes anciens travaux, sont singulièrement désappointés et ne savent que faire pour me contrarier; ils vont transférer, dit-on, du village d'Aramanay leur église et leur école, et ils vont les bâtir de nouveau et en grand, juste devant mon église de Saint-Eustache. Comme ils ont des sacs d'argent, ils achèveront certes plus vite que moi leurs bâtisses; mais, si la vitesse est une belle chose, il n'en est pas moins vrai que, ce n'est pas toujours celui qui fait le plus vite qui réussit le mieux. J'espère bien que, par la miséricorde divine, je les devancerai un jour et que je leur enlèverai tous les Sanars protestants, qui sont encore très nombreux (1).

## II. Le Missionnaire malade.

Il y a un mois et demi, pendant que je dirigeais mes travaux de Pakiapouram, il me vint quatre ou cinq petites pustules aux pieds et aux jambes; je n'y fis aucune attention d'abord et je continuai ma besogne, quoique souffrant, durant tout un mois. Je fus obligé alors de quitter Pakiapouram pour me rendre à Kalikavilay, à deux milles de Parachalay, pour y célébrer la neuvaine de la Fête Patronale de cette paroisse. Cependant les pustules s'étaient envenimées; mes jambes étaient gonflées avec grande inflammation et de petites plaies s'ouvrirent sous le pied et à la cheville. Un soir, pendant le chant des Litanies, la douleur fut si forte que je m'évanouis et tombai la face contre terre sur le degré de l'autel où j'étais agenouillé. Le coup fut si violent qu'il fit cesser l'évanouissement, et je finis comme je pus la cérémonie. Je continuai néanmoins la neuvaine, confessant tous les jours et administrant les sacrements, surtout le samedi veille de la Fête, 29 octobre 1892; c'est avec des douleurs atroces que j'ai chanté les premières vêpres de la Fête et la Messe solennelle, le Dimanche 30 octobre. Le même jour encore, appuyé contre l'autel, j'administrerai plusieurs baptêmes. Mais vers midi, ne pouvant plus me tenir sur mes pieds, et voyant ma jambe toute maculée de taches d'un sang noir, je me fis mettre sur une charrette et transporter à l'hôpital de Parachalay. Heureusement l'église et la maison paroissiale sont à côté de l'hôpital.

Mais l'hôpital était sans docteur; il n'y avait pour le diriger qu'un jeune homme païen, aide-médecin ou *Dresser*, comme disent les Anglais. Dès que

---

1. Dans sa dernière lettre, datée du 10 Octobre 1893, le R. P. Elie nous apprend avec bonheur que la bâtisse de son presbytère à Pakiapouram est déjà terminée. C'est comme un petit couvent, dit-il; c'est solide, très petit mais très commode. En bas, la salle et verandah servent de chapelle provisoire, jusqu'à ce que la grande église de Saint-Eustache soit finie; en haut il y a plusieurs petites chambres ou cellules, où les Missionnaires seront à l'aise. Le R. P. Elie se propose d'y fixer sa résidence la plus habituelle; il conclut, avec sa foi habituelle: « Dieu sait combien j'ai souffert pour fonder cette station, qui, un jour, » sera un gros village catholique. »

le jeune Dresser eut vu ma jambe, il ordonna de me mettre au lit, me défendit de bouger et commença son traitement. Ici survint un curieux incident. Le Dresser ordonna de reposer mes jambes sur des coussins. Or, j'avais vécu un quart de siècle dans l'Inde avec un seul petit coussin, dont bien souvent même je dus me passer, me contentant alors de mon bréviaire pour oreiller (1); aussi grand fut le désappointement quand la Faculté ordonna des coussins. Toutefois en malade consciencieux, qui ne croit pas beaucoup aux médecins, mais qui veut les honorer *propter necessitatem* et pour obéir à la volonté divine, je me mis en devoir d'en trouver. Mais Parachalay n'est pas Trivandrum, la capitale du Travancore, où l'on peut se procurer tout de suite ce dont on a besoin; on n'aurait pas trouvé des coussins ici, à plusieurs lieues à la ronde. Mon sacristain de Parachalay, pêcheur de caste ou de profession, chercha partout du coton brut, pour faire des coussins; mais impossible encore de trouver du coton à Parachalay. Le voilà donc parti pour Kalikavilay, à deux milles d'ici, où après avoir cherché inutilement pendant deux heures, il apprit qu'il y avait dans la maison d'un Turc une balle de coton d'environ 45 livres. Malheureusement le Turc était absent et il avait préparé cette balle pour un ami de Trivandrum. Le sacristain se rendit quand même à cette maison, et plaida si bien ma cause, que la femme du Mahométan, une bonne Turque, touchée de compassion, consentit à laisser le sacristain emporter tout le coton, au risque d'encourir la colère et les mauvais traitements de son mari. Dans la confusion, ni l'acheteur ni la venderesse n'eurent même la pensée de parler du prix de la balle. J'ai appris plus tard, à l'honneur du Turc, qu'à son retour sa femme avait tant exalté auprès de lui la charité sans distinction de religions, que non seulement il ne s'emporta pas contre elle, pour avoir disposé du coton qu'il avait destiné pour la capitale, mais qu'il loua même sa générosité envers moi. C'est pourquoi voilà une famille turque pour laquelle j'aurai toujours de la reconnaissance et je vous demande de vouloir aussi prier pour eux.

Le sacristain arriva donc enfin triomphant vers le soir à Parachalay. L'on se mit aussitôt à nettoyer le coton; le sacristain courut acheter de la toile, et, s'improvisant tailleur, il travailla et cousut si bien que vers huit heures j'avais le premier coussin sous les jambes. On continua toute la semaine à nettoyer et à coudre, si bien que, le huitième jour après l'ordonnance du Dresser, j'avais six coussins et un matelas en sus. Je me suis dit souvent alors: Que vais-je faire, quand je serai guéri, de ce tas de coussins et du matelas?... Néanmoins je fus bien aise de les avoir durant les treize longs

---

1. Cet avenu du R. P. Elie pourrait paraître invraisemblable à quelques uns de nos lecteurs, mais le R. P. Alphonse d'Ypres, qui a vécu dans l'Inde avec le R. P. Elie, atteste que ce Père s'est toujours distingué parmi les Missionnaires du Carmel par l'austérité de sa vie, et qu'il avait coutume de dormir par terre, comme les Indiens, couché sur une natte, n'ayant qu'un petit coussin pour oreiller.

jours que je restai étendu sur mon lit. Des plaies se formèrent ensuite aux deux jambes; puis je dus prendre des médecines pour purifier le sang corrompu; enfin je fus malade tout un mois.

J'eus de singulières aventures durant cette maladie. Entre autres, je dus bénir deux mariages sur mon lit de douleur, à huit heures du soir. (Les Indiens préfèrent généralement célébrer leurs fêtes la nuit, à cause des grandes chaleurs du jour). On vint avec force tam-tams et pétards; une foule immense remplit ma chambre; et moi, étendu sur mes coussins, je bénis les heureux couples qui, agenouillés des deux côtés de mon lit, étaient plus attentifs à contempler mes jambes d'éléphant enduites de médecine, qu'à répondre aux questions que je leur posais selon le Rituel Romain. J'avais l'air d'un père de famille au lit de mort bénissant ses enfants. Jamais je n'oublierai ces mariages.

(A suivre).

## VARIÉTÉS

### Un ermite français au Liban.

(suite, voir page 242 et suiv.)

En ce temps là, un religieux de S<sup>t</sup> Antoine, grand serviteur de Dieu à la fois simple et éclairé, vivait dans un petit ermitage, près d'Ehden où M<sup>r</sup> de Chasteuil s'était d'abord retiré. Tout en exerçant le ministère paroissial auprès des pauvres gens du voisinage, le Père Elie cultivait de ses mains une vigne, un petit jardin et faisait encore des étoffes de laine ou de la toile pour subvenir aux frais de sa pauvre existence et de sa charité. Monsieur de Chasteuil le choisit pour son directeur, et vint habiter tout proche de son ermitage au couvent de S<sup>t</sup> Jacques, dans la cellule la plus petite, la plus incommode qu'il put y trouver. Elle était entièrement taillée dans le roc et n'avait qu'une fenêtre donnant sur un précipice. Résolu de mener dès lors la vie des plus pauvres solitaires, il congédia le valet qu'il avait gardé pour le servir, distribua aux indigents du pays ce qu'il lui restait d'argent et de linge, se vêtit comme le plus pauvre des Maronites, la tête couverte d'un bonnet de feutre et d'un mouchoir de coton blanc et bleu fort grossier, les pieds sans bas dans de misérables babouches, qu'il ôtait même par respect quand il lisait la sainte Ecriture. Il n'avait pour meuble qu'un vieux coffre rongé des vers qui servait d'armoire et de table, et il ne voulut pas qu'on mît une serrure à la porte de sa grotte. Se trouvant ainsi pauvre à l'exemple de son divin Maître, dans ce pays d'Orient vers lequel il avait tant soupiré, sa joie sainte s'exhala en transports de reconnaissance, sa ferveur ne connut plus de bornes: « Seigneur, disait-il, me voilà prêt pour exécuter vos commandements, votre serviteur vous écoute ».

Les gens du pays aimaient à visiter le saint Français et le trouvaient presque toujours dans sa cellule, les pieds nus, la tête découverte malgré la rigueur de l'hiver, priant ou lisant les saints Livres avec le plus grand respect. Ils l'appelaient *el-gaddis*, le saint, et aussi *el-habbis*, le reclus, car il sortait bien rarement de sa cellule.

Mais voici que la tempête vint troubler la paix de ces pieuses montagnes. L'émir druse Francardin, prince souverain du Liban et de la Syrie maritime, ayant voulu secouer le joug de la domination turque, le pacha de Damas envahit le pays avec une armée de quinze mille hommes. A cette nouvelle, les Maronites, remplis d'effroi, abandonnèrent leurs villages et se réfugièrent dans les montagnes. Le bon Père Élie resta le dernier à Ehden, et quand il sut tous ses paroissiens en sûreté sur des hauteurs inaccessibles aux Turcs, il prit son cher disciple demeuré en paix dans sa cellule, et, s'abandonnant tous deux à la divine Providence, ils allèrent chercher dans les plus hautes montagnes quelque grotte pour s'y retirer. Ils y vécurent quelques jours du peu de pain qu'ils avaient apporté; mais ils ne purent découvrir de l'eau, et cherchèrent vainement à se désaltérer en suçant des racines sauvages. Dans cette extrémité, le Père Élie ordonna à Monsieur de Chasteuil de se mettre en prière. Il priait encore prosterné sur la terre, quand il sortit une source tout proche de la caverne. L'auteur de sa vie ajoute que le Père Élie, plus tard archevêque d'Ehden, écrivit un témoignage authentique de ce prodige et l'envoya à Rome par les soins des Pères Carmes Déchaussés du mont Liban, qui y ajoutèrent leur propre attestation. Il dit encore que la source n'a pas cessé de couler et conserve en bénédiction dans le pays la mémoire du saint solitaire.

Au départ des Turcs, les Libanais revinrent dans leurs villages; mais l'année suivante, la mort de l'émir Francardin, décapité par l'ordre du Grand Seigneur, celle de ses deux fils, qui furent étranglés, et d'autres sinistres bruits jetèrent les populations dans une telle épouvante qu'elles se résolurent d'abandonner pour toujours le pays, où elles ne pouvaient plus vivre en paix.

Monsieur de Chasteuil comprit que ce dessein anéantirait la pieuse nation maronite et perdrait la religion dans ces montagnes. Il redoubla ses prières et ses austérités, puis, après avoir pris conseil du Père Élie, il alla se jeter aux pieds du patriarche, et le supplia au nom de sa foi et de sa piété de s'opposer à un projet si désastreux. Il fit de même auprès de plusieurs évêques, et telle fut l'efficacité de ses paroles que tous lui promirent de ne pas abandonner leurs églises. Il alla ensuite de village en village rassurer le peuple, promettant que le Liban traverserait la tempête comme le vaisseau qui portait saint Paul à Rome, sans que personne périsse. Tous lui promirent enfin de rester.

(A suivre.)





## FAITS DIVERS

### *Grâces obtenues du saint Enfant Jésus. — Bruxelles.*

Une personne très éprouvée dans une affaire de famille et pour ainsi dire désespérée a pris son recours au saint Enfant Jésus de Prague; le cinquième jour de sa neuvaine l'affaire s'est miraculeusement arrangée. — Je prendrai dans toutes mes difficultés mon recours au saint Enfant et j'engage toutes les personnes qui sont dans la peine à faire de même. E. P.

**Bourges.** — Nous ne pouvons passer sous silence la faveur accordée à de pieux parents dont le fils unique âgé de quinze ans était atteint d'une fièvre typhoïde, compliquée de tubercules au cerveau. L'état du pauvre enfant inspirait les plus graves inquiétudes et paraissait presque désespéré, quand l'une des sœurs de charité qui le soignaient jour et nuit eut l'inspiration de le recommander à l'Enfant Jésus de Prague. Puis, animée d'une profonde confiance, elle couvrit son lit de statues, de médailles, d'images, de chapelets du divin Enfant. Le doux Jésus, « si bon à ceux qui l'invoquent, » ne fit pas attendre le secours demandé. Un mieux sensible se manifesta presque aussitôt dans l'état du jeune malade: peu à peu il revint à la vie, et complètement remis maintenant il est une nouvelle preuve des miséricordes de notre cher petit roi.

**X....** — Reconnaissance d'une mère qui dans un moment difficile a confié au saint Enfant Jésus la conservation de ses deux enfants et lui a demandé les moyens de pourvoir à leur entretien. — « J'ai invoqué le St Enfant Jésus de Prague par l'intercession de la Vierge immaculée N. D. de Lourdes, de St Joseph, de St<sup>e</sup> Anne et de l'archange St Michel. J'ai été exaucée; reconnaissance éternelle au saint Enfant Jésus. »

\*  
\* \*

**Trait du saint Scapulaire. — Méhalla et Notre Dame du Mont-Carmel.** — La guerre entre les Espagnols et les Marocains fournit des preuves nouvelles de l'efficacité de la dévotion au saint Scapulaire. Voici en effet ce que nous lisons dans une revue au sujet d'une préservation merveilleuse durant la bataille du 27 octobre dernier :

Un capitaine du régiment d'Estramadure, nommé Porras, blessé dans la combat, n'a dû la vie qu'à un miracle. La balle avait traversé de part en part la poitrine, se frayant un chemin à travers les tissus mous sans attaquer aucun organe essentiel. Le passage était marqué par deux ouvertures, semblables (dit la revue que nous citons) à deux boutonnières. Le scapulaire que l'officier portait sur la poitrine était roussi, mais l'image de la sainte Vierge y demeurait absolument intacte. Le blessé put se rendre à pied du champ de bataille jusqu'à la ville où il reçut le premier pansement.

Ce fait a redoublé la confiance des soldats. D'Espagne, par les soins des Carmes déchaussés, on a envoyé aussitôt un grand nombre de Scapulaires bénits à distribuer aux combattants.

\*  
\* \*

**Echos de Partout. — Rome.** — Dans le courant du mois de novembre a eu lieu, au Vatican, en présence de Sa Sainteté, la promulgation du décret concernant l'authenticité des miracles obtenus par l'intercession du Vénérable serviteur de Dieu Jean d'Avila, celui qu'en Espagne on appelle le *Maitre*. Cet acte solennel termine la partie essentielle de la procédure canonique: il fait donc espérer que la béatification ne tardera plus beaucoup. On sait que le Vénérable fut l'un des plus célèbres directeurs de notre Mère sainte Thérèse et qu'elle tenait en haute estime ses lumières et sa vertu.

**Italie. — Naples.** — Le 18 octobre passé, notre très révérend Père Vicaire Général a solennellement et officiellement restauré le noviciat de la province de Naples. Sa Révérence a daigné installer elle-même à Santa Tere-sella de Chiaja la nouvelle Communauté dont les membres ont été pris dans les différentes provinces d'Italie. La Province de Lombardie donne le T. R. P. Prieur, le P. Eusèbe de la Présentation, et le P. Léon de la Vierge du Carmel; la Province de Toscane: le R. P. Anselme de la Pureté de Marie, qui est Sous-Prieur et Maître des Novices; de la Province de Vénétie sont allés les Pères Séraphin du Sacré-Cœur et André de S. Joachim; la Province de Gènes est représentée par le P. Alexandre de S. François; enfin le Père Marcel de la Conception, fils de l'ancienne Province de Naples, est le lien qui rattache le passé au présent et à l'avenir. Nous adressons à ce cher Noviciat qui vient de s'ouvrir nos vœux les plus ardents; puisse-t-il fleurir et si tôt et si bien que sous peu l'antique province de Naples, un moment abattue par la tourmente révolutionnaire, renaisse, comme ses sœurs les autres provinces d'Italie, pleine de sève et de vigueur!

**France. — Laval.** — Le lundi 23 octobre, avait lieu au Carmel de Laval une cérémonie des plus touchantes et des plus fortifiantes. Sœur *Germaine de Jésus* recevait l'imposition du *voile noir*; c'est-à-dire que la novice de l'an dernier, après une année d'épreuve, devenait *professe*. C'est-à-dire encore que sœur *Germaine de Jésus*, pour les catholiques, qui ne sépareront plus ce nom de celui de *Sonis*, mettait entre elle et le monde la clôture du Carmel.

Lorsque le Fils de Dieu, fait homme par amour pour l'humanité, eut accompli sa mission divine et rédemptrice, qui commença à Nazareth et se termina sur le Calvaire, son dernier cri fut: « TOUT EST CONSOMMÉ. » Pourquoi? parce qu'il venait d'accomplir, dans toute sa plénitude, l'œuvre de notre rédemption. N'est-ce pas aussi le cri qui doit s'échapper de toute

âme chrétienne, à l'heure de cette immolation d'une victime volontaire, sacrifiant tout ce que le monde appelle plaisirs et joies, pour s'associer, par amour pour ses frères, à l'œuvre du divin Rédempteur?

Dans une improvisation, ou plutôt dans une inspiration véritable, l'éminent orateur qui avait accepté la haute et délicate mission de parler, dans des circonstances aussi solennelles, devant un auditoire d'élite, M. l'abbé Le Nordez, a fait admirablement ressortir toute la sublimité et aussi toute l'efficacité du grand acte qui s'accomplissait sous nos yeux. Après nous avoir montré que *sœur Germaine* avait trouvé, au foyer de sa famille, et particulièrement dans les héroïques exemples donnés par son père, tout ce qui peut préparer une âme à la piété, au dévouement, au sacrifice, il a conclu que ce foyer béni avait été pour elle le *parvis* du Carmel, comme le Carmel est le parvis du Ciel. Pour mieux le faire comprendre, il nous a fait saisir les rapports frappants, qui existent entre la vie de la carmélite et la vie du soldat : vies toutes les deux faites d'obéissance volontaire, d'abnégation entière, jusqu'à l'immolation. Puis, faisant justice de ces préjugés stupides répandus dans le monde par les impies et propagés par les inintelligents et les dévoyés, il nous a fait voir, dans les prières, les austérités, les expiations du Carmel, le contrepoids, dans la balance de la justice divine, des blasphèmes, des vices et des crimes, qui effrayent, à l'heure actuelle, même les indifférents. Aussi, quand dans un élan de foi prophétique, l'orateur-apôtre s'est écrié : « Malheur aux pays qui n'ont pas de Carmel ! » il a dit une parole qui pourra faire sourire ceux qui ne réfléchissent pas, mais aussi une vérité qui inspirera, à tous ceux qui réfléchissent, un sentiment de pieuse et patriotique reconnaissance. Les monastères, comme le Carmel, sont les *paratonnerres* d'un pays; ce sont eux qui détournent de nos têtes les foudres de la justice divine.

Mais pourquoi chercher à analyser un discours, quand on ne peut le faire sans le déflorer? Il faut le lire en entier, et l'on nous assure que ce bonheur ne sera pas refusé à ceux qui n'étaient pas là lundi, pour l'entendre, et même à ceux qui, l'ayant entendu, seront non moins heureux de pouvoir le lire.

Quel spectacle pouvait du reste mieux inspirer un orateur chrétien? A gauche cette jeune épouse du Christ, quittant tout, pour ne plus être qu'à lui seul. Au dessus de sa tête, le drapeau du SACRÉ-CŒUR, ce drapeau des zouaves à Patay, encore teint du sang des anciens soldats du Pape, et de l'héroïque mutilé, le général de Sonis; drapeau que, par une délicate attention, le général de Charette avait voulu faire flotter, à l'heure du sacrifice aussi héroïque de la digne fille du héros chrétien. A droite, cette épouse, cette mère admirable, toujours à la hauteur des sacrifices que Dieu lui demande; cette fille, second trait-d'union de la famille; ces frères, fideles imitateurs des vertus militaires, patriotiques et chrétiennes de leur père: ce

soldat héroïque aussi, le général Boussenard, commandant du 5<sup>e</sup> corps d'armée, l'ancien chef d'état-major de Sonis, aujourd'hui gardien d'Orléans, la cité de Jeanne d'Arc, et cet autre héros, Charette, accouru avec son jeune fils, sans qui la fête n'eût pas été complète. En face, ce pontife, l'évêque de Laval, toujours si heureux d'encourager et de bénir tout ce qui peut relever la foi dans son diocèse; ce vénérable Père Carme, le dernier confident de l'âme de Sonis s'envolant au ciel, et son frère plus jeune qui dirigea l'âme de l'enfant aujourd'hui Carmélite; cette couronne de religieux et de prêtres; et cet auditoire si recueilli, si attentif, si ému et si sympathique. Puis ces chants, tels que jamais à Laval on n'en avait entendu de plus artistement et pieusement exécutés, chants qui paraissaient plus encore descendre du ciel que s'élever de la terre.

Ce qui frappe le plus dans des cérémonies comme celle à laquelle nous avons eu le bonheur d'assister, c'est l'union intime qu'elle établit entre toutes les âmes, union qui ne peut être opérée que par cette religion qui nous veut et nous fait tous frères. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Les fêtes du monde, si brillantes qu'elles aient été, laissent toujours après elles plus ou moins de tristesse et d'amertume. Dans celle-ci, rien de semblable. Plus on en évoquera le souvenir, plus il nous apportera de paix, de joie et de force. Merci donc à celle qui nous a fait passer sur la terre cette heure vraiment céleste. Nos yeux charnels l'ont aperçue pour la dernière fois. Mais nos âmes resteront unies à la sienne, en Dieu.

## ACTE OFFICIEL

Beatissime Pater, P. Procurator Generalis Carmelitarum Discalceatorum ad sacrorum pedum osculum provolutus, Sanctitati Vestræ humillime supplicat, quatenus decretum S. Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ, datum sub die 21 Julii 1888, per quod Sodalibus Franciscalibus Terti Ordinis sæcularis concessum fuit ut Benedictionem cum Indulgentia plenaria pridie diei, quo ipsa in Indice Indulgentiarum eiusdem Terti Ordinis elargienda recensetur, privatim recipere possint; ad Tertiarios sæculares Ordinis Carmelitici benigne extendere dignetur, ita ut horum quilibet præfatam Benedictionem cum Indulgentia plenaria in pervigilio dierum, quibus ipsa pro Tertio Ordine Carmelitico per rescriptum eiusdem S. Congregationis diei 27 Februarii 1886 affixa fuit, privatim h. e. post expletam Sacramentalem Confessionem accipere possint ac valeant.

Quod etc.

**Pétition.** — Le Père Procureur général des Carmes déchaussés, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, La supplie très humblement de daigner ordonner que le décret donné le 21 Juillet 1888 par la S. Congrégation des Indulgences et saintes Reliques, décret par lequel il a été accordé aux associés du Tiers Ordre Franciscain de recevoir en particulier la Bénédiction avec indulgence plénière la veille des jours où cette bénédiction était marquée dans leur calendrier, soit étendu aux Tertiaires séculiers de l'Ordre du Carmel, de sorte que chacun d'eux puisse aussi recevoir la dite bénédiction avec indulgence plénière la veille des jours fixés pour ce Tiers Ordre par un rescrit de la même S. Congrégation, du 27 février 1886, pourvu que ce soit en particulier, c'est-à-dire après la confession sacramentelle.



S. Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis preposita, utendo facultatibus a SSmo D. N. LEONE PP. XIII sibi specialiter tributis benigne annuit pro petita extensione ad tramitem omnino Decreti d. d. 21 Julii 1888 pro Sodalibus Franciscalibus Terti Ordinis S. Francisci Assisiensis. Præsenti in perpetuum valituro absque Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus

Datum Romæ ex Secretaria eiusdem S. Congregationis die 6 Martii 1893.

Fr. A. Card. SEPIACCI Præf.

L. ✠ S.

† A. Archiep. NICOPOLIT. Secret.

### Decretum terti ordinis sæcularis S. Francisci Assisiensis. — Sodalibus

Franciscalibus Terti Ordinis, qui sæcularis nuncupatur, novies infra annum nonnullis occurrentibus diebus festis ius est accipiendi *Absolutionem* seu *Benedictionem* cum plenaria Indulgentia, non solum publice a suis Curatoribus in Ecclesiis in quibus erectæ reperiuntur eorumdem Sodalium Congregationes, sed et privatim inter ipsius Sacramenti Pœnitentiæ administrationem a quolibet Confessario.

Quamvis autem ab Apostolica Sede iam indultum sit per decretum huius S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis prepositæ sub die 16 Januarii 1886, ut Tertiarii *Absolutionem* seu *Benedictionem* accipere valeant etiam aliquo die festo de præcepto, qui intra *profestorum* dierum occurrunt, quibus illa fuit adnexa, eo quod his diebus vel legitime impediuntur quominus adeant Ecclesias, accepturi in cœtibus generalibus præfatam *Absolutionem* seu *Benedictionem*, vel difficilis ipsis evadit accessus ad tribunal Pœnitentiæ, præsertim in locis ubi deficit copia Confessariorum; eisdem tamen de causis pluribus ab uno vel altero Moderatore Congregationum Tertiarii Franciscalium in variis Catholici Orbis partibus existentium, SSmo Dno Nostro supplicatum est, quatenus indulgere etiam dignaretur, ut Tertiarii suarum respectivarum Congregationum perfrui possent gratia *Absolu-*

**Réponse. —** La Sacrée Congrégation des Indulgences et saintes Reliques, usant des facultés à elle spécialement accordées par notre très saint Père le PAPE LÉON XIII, accorde l'extension demandée, selon la teneur du Décret rendu le 21 juillet 1888 en faveur des Associés du Tiers-Ordre de saint François d'Assise. Les présentes, etc...

Donné à Rome, à la Secrétairerie de la même Congrégation, le 6 mars 1893.

Fr. A. Card. SEPIACCI, Préfet.

L. ✠ S.

† A. Archev. de NICOPOLIS, Secrétaire.

### Décret concernant le Tiers-Ordre séculier de S. François d'Assise (1) —

Les Associés franciscains du Tiers-Ordre séculier ont le droit, neuf fois l'an, à certaines fêtes, de recevoir l'*Absolution* ou *Bénédiction* avec indulgence plénière, et cela non seulement quand elle est donnée par leurs Directeurs en assemblée publique dans les églises où sont érigées leurs congrégations, mais aussi en particulier, de n'importe quel confesseur, alors que celui-ci leur administre le sacrement de pénitence.

Déjà le siège apostolique avait accordé, par un décret de cette S. Congrégation des Indulgences et saintes Reliques en date du 16 janvier 1886, que les Tertiaires pussent recevoir l'*Absolution* ou *Bénédiction* en une fête de précepte qui tomberait dans l'Octave de celles auxquelles cette *Absolution* était attachée, et cela parce que ces jours-là ou bien ils étaient légitimement empêchés d'aller à l'église pour y recevoir en assemblée générale la dite *Absolution*, ou bien l'accès du saint tribunal leur était difficile, surtout dans les endroits où il y a peu de confesseurs. Outre cette première concession, les mêmes motifs ont décidé différents Directeurs de Congrégations de Tertiaires en diverses contrées du monde catholique à supplier de nouveau Sa Sainteté pour qu'il daigne permettre aux Tertiaires de leurs Congrégations respectives de recevoir la grâce de l'*Absolution* ou *Béné-*

1. Nous donnons le texte du décret étendu par le présent acte au Tiers-Ordre du Carmel. On n'a qu'à substituer, à la lecture, notre Tiers-Ordre à celui de saint François pour avoir le sens du privilège accordé à nos Tertiaires.

*tionis* seu *Benedictionis* in sacramentali Confessione die eas festivitates præcedente quibus illa est concessa. Idque eo vel magis postulabatur, quod iam per generale decretum huius S. Congregationis diei 6 Octobris 1870 sancitum erat, tum confessionem dumtaxat, tum confessionem et communionem peragi posse die qui immediate illum præcedit, cui aliqua indulgentia adsignatur.

Porro Sanctitas Sua, quæ has preces iam clementer exceperat, modo universis Sodalibus Tertiæ Ordinis sæcularis S. Francisci Assisien-sis hac super re providere cupiens, ne quis eorum, quoad fieri potest, tam salutari beneficio *Absolutionis* seu *Benedictionis* privetur, in audientia habita die 21 Julii 1888 ab infra-scripto Secretario benigne declarare ac decerni mandavit, prout per præsens decretum declarat et decernit, quempiam prædictorum Sodalium *Absolutionis* seu *Benedictionis* participem fieri posse pridie diei, quo ipsa in Indice Indulgentiarum eiusdem Tertiæ Ordinis elargienda recensetur, non tamen publice, sed privatim tantummodo, nempe post expletam sacramentalem Confessionem, ceteris tamen servatis de iure servandis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romæ ex Secretaria eiusdem S. Congregationis die 21 Julii 1888.

SÉRAPHINUS Card. VANNUTELLI Præf.

L. ✠ S.

† ALEXANDER Episc. OENSIS Secret.

*diction* dans la confession sacramentelle le jour qui précède les fêtes pour lesquelles elle est accordée. Cette demande s'appuyait surtout sur ce que déjà, par un décret général de cette même S. Congrégation, du 6 octobre 1870, il avait été déclaré que soit la confession soit la communion et la communion pouvaient se faire le jour qui précède immédiatement celui où quelque indulgence est fixée.

Sa Sainteté, qui avait déjà favorablement accueilli ces prières, désirant faire en sorte que nul parmi les Tertiaires séculiers de saint François ne soit privé, autant que possible, du bienfait si grand de l'*Absolution* ou *Bénédictio*n, dans l'audience accordée le 21 juillet 1888 au secrétaire soussigné, a ordonné de déclarer et de décréter que chacun des dits associés peut recevoir l'*Absolution* ou *Bénédictio*n la veille du jour auquel elle est fixée dans l'index des indulgences du même Tiers-Ordre, pourvu que ce ne soit pas en public, mais seulement en particulier, c'est-à-dire après avoir achevé la confession sacramentelle.

Donné à Rome, à la secrétairerie de la même S. Congrégation le 21 juillet 1888.

SÉRAPHIN, Card. VANNUTELLI, Præf.

L. ✠ S.

† ALEXANDRE, Evêque, Secrétaire.

## NÉCROLOGIE

Nous lisons dans le « San Juan de la Cruz, » une lettre de notre couvent du Mont-Carmel, donnant des détails sur la vie et la mort du FRÈRE RAYMOND DU SACRÉ CŒUR, né en Biscaye et mort au Mont-Carmel, à l'âge de 68 ans, le 7 septembre dernier. — Après l'orage politique de 1833 qui avait dispersé tous les religieux d'Espagne, notre frère Raymond ne pouvait prendre le saint habit dans sa patrie: il passa les Pyrénées et fut reçu, l'an 1849, en notre couvent de Bordeaux par le Père Dominique, restaurateur de l'Ordre en France et destiné, comme on sait, à être plus tard un si digne Général. Connaissant les qualités du frère, il l'employa dans la fondation de presque tous les couvents qu'il releva sur le sol français. Or, à la fondation d'Agen, comme le frère Raymond arrivait en

ville, vêtu d'un habit séculier et portant avec lui quelques objets de première nécessité, il fut pris pour un voleur et enfermé pendant plusieurs jours en prison, jusqu'à ce que le Père Dominique informé l'eût réclamé à la police. En notre couvent de Paris il remplit longtemps l'office de portier : ses manières affables l'avaient fait appeler le frère Belle-humeur ; la reine Isabelle, établie (comme on sait) à Paris depuis son exil d'Espagne, ne manquait pas de le visiter à la porterie quand elle sortait de notre église. Enfin il obtint la permission de se retirer au Mont-Carmel où durant dix ans il se prépara à la mort. Elle vint, amenée par une attaque d'apoplexie qui tint sept jours le frère avant de lui ouvrir les portes de l'éternité.

*Nous recommandons également aux prières :*

Le Père Barthélemy de Saint-Pierre, décédé à Urbin (74-58) ;

Le Père Ferdinand-Joseph de Jésus-Marie, décédé à Rennes (57-35) ;

La Sœur Thérèse de Jésus, décédée dans la 57<sup>e</sup> année de son âge et la 18<sup>e</sup> de sa profession, au Carmel de Léopol, en Galicie. — De la communauté d'Ucele, près Bruxelles, dont elle faisait partie, notre ancien Père Général, Mgr Gotti, l'avait envoyée, il y a peu d'années, fonder sur les frontières autrichiennes ce nouveau monastère. Elle était de l'illustre famille des Comtes de Stolberg.

## BIBLIOGRAPHIE

**De l'inquiétude du cœur, réflexions et pensées**, par le R. P. SERNIN-MARIE de saint André. — *Paris, Poussielgue, 1895*. In 18, pp. IX, 261. — Les « *Études religieuses* » disent dans leur compte-rendu : « Ce livre est un recueil de pensées se rattachant à l'inquiétude du cœur en général et dans ses principales manifestations. A ceux qui veulent calmer cette souffrance morale sont indiqués sommairement les remèdes fournis par l'expérience et la doctrine. » — Il est certain, ajouterons-nous, que l'inquiétude du cœur est un mal aujourd'hui bien répandu, tant à cause de l'éducation moderne qui trop souvent ne s'applique pas d'assez bonne heure à rendre ferme la volonté que par suite des circonstances où notre vie s'écoule et de l'instabilité de toutes choses autour de nous. Le P. Sernin, dont la pénétrante analyse a si souvent scruté les secrets de l'âme, est sûrement en mesure de nous indiquer ici encore les causes et les remèdes. Le souvenir de ses belles poésies encouragera les amis du Carmel à se procurer cette œuvre posthume du regretté et vénérable auteur.

**AVE MARIA à N.-D. de Chèvremont**. Solo pour soprano ou ténor avec accompagnement d'orgue-harmonium, par P. P., C. D. — *Liège, Muville, 43, rue de l'Université*. — Prix : 1 fr.

Ces mystérieuses initiales ne nous empêchent pas de deviner, dans le pieux

musicien, l'un de nos frères. Le titre à lui seul trahirait sa modestie. Notre Dame de Chèvremont lui saura gré de l'harmonieux salut qu'il lui adresse avec les anges; elle y répondra, c'est sûr, en bénissant ce couvent qu'elle aime et dont l'image, si bien gravée, orne la partition. — Ceux de nos lecteurs, qui ne sont pas des profanes, voudront juger par eux-mêmes du mérite de l'œuvre; pour nous, avouons ingénument que la critique musicale dépasse de beaucoup nos talents.

## Calendrier-Éphémérides

**N. B.** — CETTE PARTIE DES " CHRONIQUES " ÉTANT DESTINÉE A RAPPELER, EN LES RELATANT A LEUR DATE, DES FAITS INTÉRESSANT TOUT NOTRE ORDRE, SOIT DÉCÈS DE RELIGIEUX OU DE RELIGIEUSES, SOIT FONDATIONS OU AUTRES ÉVÈNEMENTS DE MARQUE, NOUS SERIONS HEUREUX SI NOS LECTEURS, COMME PLUSIEURS FOIS NOUS L'AVONS DEMANDÉ, NOUS FOURNISSAIENT DE TEMPS EN TEMPS QUELQUE MATIÈRE. LE CHAMP DE NOS ÉPHÉMÉRIDES EN DEVIENDRAIT PLUS ÉTENDU ET PAR CONSÉQUENT PLUS VARIÉ.

**1. Vendredi.** — Octave de N. P. S. Jean de la Croix; double.

*Premier vendredi du mois, consacré au sacré Cœur.*

1669. En ce jour mourut saintement, aux Indes, Monseigneur Sébastien de la Croix, Portugais. Il avait occupé avec grande distinction la charge de lecteur de théologie, ainsi que celles de Prieur et Provincial, avant d'être nommé évêque de Méliapour, siège qu'il illustra par sa doctrine et sa vertu.

**2. Samedi.** — S<sup>te</sup> Bibiane, vierge-martyre; semi-double. († 363).

1874. Au Carmel de Mons, mourut la sœur Marie-Antoinette Joseph de la S<sup>te</sup> Trinité, choriste, âgée de 42 ans, après 23 ans de profession. — Toujours malade, cette sœur avait su cependant se rendre très utile à la communauté, surtout dans l'office de sacristine auquel elle fut employée presque tout le temps de sa vie religieuse. Elle était silencieuse et recueillie, tout entière à sa dévotion pour la sainte Enfance de Notre Seigneur et pour la très sainte Vierge qu'elle honorait en particulier sous le titre de Mère admirable. C'est le jour où l'on célèbre Marie sous ce beau titre que la sœur Antoinette reçut l'extrême-onction, non pas à l'infirmerie mais au chœur où toute la communauté s'était assemblée. Enfin le jour vint où le bon Dieu la rappela à lui: elle lui rendit son âme en souriant, le regard tendrement fixé sur une statue de N. D. de Lourdes.

**3. 1<sup>er</sup> Dimanche de l'Advent.**

**4. Lundi.** — S<sup>te</sup> Barbe, vierge et martyre; double. († 306).

**5. Mardi.** — S. Pierre Chrysologue, évêque et docteur; double. († 450).

1625. Mort, à Barcelone, du Père Bernard de Jésus Marie. C'est lui



qui rassembla les pièces pour le procès de canonisation de notre Mère S<sup>te</sup> Thérèse; il remplit cette tâche en s'appliquant à faire clairement ressortir les preuves des vertus et de la grande sainteté.

(*Effemerologio carmelitico*).

**6. Mercredi.** — Translation de S<sup>te</sup> Marie-Madeleine de Pazzi; double-majeur.

**7. Jeudi.** — S. Ambroise, évêque et docteur; double. († 387).

1727. Au couvent de Namur, mourut le Père Sébastien de saint Pierre, alors sous-prieur du saint désert de Marlagne (1). — Il était né à Lille. Sa vertu principale fut la charité: enflammé par elle il se portait aussitôt à tout ce qui lui paraissait devoir procurer la gloire de Dieu; aussi son ministère fut-il très fécond, soit dans la prédication soit dans la confession, soit dans l'assistance des malades et moribonds pour laquelle il avait une grâce particulière. Il joignait à un très grand esprit de mortification un remarquable zèle pour la prière. En cellule on le trouvait ou bien à genoux (même lorsqu'il avait à écrire) ou bien debout et tenant en main son Crucifix. La majesté de ses traits, la modestie de tout son extérieur inspiraient d'elles-mêmes le respect de la sainte présence de Dieu. Il avait été deux fois lecteur, prieur, définiteur; en dernier lieu il fut envoyé comme sous-prieur au saint désert de Marlagne. C'est pendant ce triennat qu'il mourut après avoir supporté patiemment les douleurs d'un érysipèle gangréneux à la jambe. Il avait 57 ans, dont 38 de profession et 32 de sacerdoce.

(*Nécrologe de Marlagne*).

**8. Vendredi.** — L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS S<sup>te</sup> VIERGE MARIE; 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les tertiaires.*

**9. Samedi.** — S. Nicolas, confesseur pontife; double. (IV<sup>e</sup> siècle).

**10. 2<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.**

1660. Mort, à Gènes, en odeur de sainteté, du Père Michel-Ange de Jésus. — Dès son entrée au noviciat, il s'adonna de tout cœur à la pratique de la vertu. En un temps où l'on manquait de frères convers, il en remplit tous les offices sans abandonner le chœur. Il servit deux ans les pestiférés à Turin, contracta lui-même la maladie et guérit miraculeusement. Son désir du salut des âmes lui fit demander d'aller travailler dans nos missions des Indes où il fit un bien incroyable. Deux fois il fut fait esclave par les Turcs; deux fois la ville de Gènes paya sa rançon: il avait mis chaque fois à profit son séjour au milieu des esclaves pour les secourir dans leurs besoins spirituels par son ministère sacerdotal et dans leurs besoins temporels au moyen des abondantes aumônes qu'on lui faisait parvenir.

(*Effemerologio*).

**11. Lundi.** — Bienheureux Franc, Confesseur, de l'Ordre; double. († 1291).

**12. Mardi.** — S. Damasc, Pape et Confesseur; semi-double. († 384).

**13. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Lucie, vierge-martyre; double. († 304).

**14. Jeudi.** — S. Spiridon, confesseur-pontife, de l'Ordre; double. († 347).

**15. Vendredi.** — Octave de l'Immaculée Conception; double.

*Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de Noël.*

1. Cet ermitage, dont nous aurons sans doute l'occasion de parler longuement, était situé près de Namur. — On avait l'habitude d'envoyer ceux qui tombaient malades au désert dans quelque couvent voisin où on pût les soigner.

**16. Samedi.** — B<sup>se</sup> Marie des Anges, vierge, de l'Ordre; double; († 1717).

1584. Mort, à Pastrana, du Père André des Saints. — Il était Carme chaussé; quand il vit que la Réforme était sérieusement commencée, il y vint aussitôt demander une place: c'était en 1569, il avait quatre-vingt trois ans! Durant les quinze années qu'il vécut encore, il dépassa en austérités toutes les prescriptions de la règle. Il mourut dans sa quatre-vingt-dix-huitième année.

(*Effemerologio*).

**17. 3<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.**

**18. Lundi.** — Attente de la très s<sup>te</sup> Vierge; double-majeur.

**19. Mardi.** — Translation de la sainte maison de Lorette.

**20. Mercredi des Quatre Temps.** — *Jeûne de l'Église.*

**21. Jeudi.** — S. Thomas, apôtre; 2<sup>e</sup> classe. (1<sup>er</sup> siècle).

1728. Mort, à Namur, du Père Juste. — Il était né dans le Hainaut, au village de Saint-Ghislain. Après avoir fait, sous la surveillance de ses parents, d'excellentes études, il vint demander aux supérieurs de la province la grâce d'être admis au Noviciat. Après le cours de ses études, ne désirant que la solitude, il obtint d'être envoyé au saint désert. Bientôt l'obéissance l'en tira pour lui confier la charge de prieur au couvent de Mons; mais, son triennat passé, il revint bien vite à Marlagne. Là, il s'acquitta de l'office de procureur, non sans que son humilité ait fait le possible pour lui éviter cette charge honorable. Rien n'était plus édifiant que de le voir accourir à tous les actes de communauté, laissant là toute affaire à moins de nécessité extrême. Des infirmités de toutes sortes ne servaient qu'à faire briller son inaltérable patience. Enfin il dut se rendre au couvent de Namur pour y subir un douloureux traitement qui ne lui arracha jamais une plainte. Revenu après quelque temps à sa chère solitude, il fut contraint de retourner encore à Namur, définitivement cette fois. — Le matin du 21 décembre, le sacristain, allant l'avertir qu'il était l'heure de dire la messe, le trouva mort à sa table de travail. — Il avait passé en tout 20 ans au désert; il était âgé de 60 ans, dont 32 de profession et 27 de sacerdoce.

**22. Vendredi des Quatre Temps.** — *Jeûne de l'Église.*

**23. Samedi des Quatre Temps.** — *Jeûne de l'Église.*

**24. 4<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.**

**25. Lundi.** — LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST;

1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*  
— *Absolution générale pour les tertiaires.*

**26. Mardi.** — S. ETIENNE, premier martyr; 2<sup>e</sup> classe avec Octave.

1641. Mort, à Namur, du Père Thomas de la Résurrection. — Né à Aire en Artois, il avait d'abord rempli les fonctions de curé dans une paroisse proche de Saint-Omer; puis, au bout de cinq ans de ministère, il avait pris l'habit parmi nous, à Saint-Omer, le jour de Pâques 1629, et fait profession à Louvain l'année suivante. Il était conventuel depuis plus d'un an au saint désert de Marlagne lorsque, saisi d'une fièvre lente qu'il supporta trois mois sans soulagement, il se vit contraint de se faire transporter à Namur où il mourut peu de jours après. — Il avait toujours été très zélé pour tous nos saints usages. Il défendait vigoureusement nos constitutions contre ceux qui prétendaient qu'elles ne devaient pas s'observer d'une manière si stricte et littérale. Quand lui

incombait l'office de zélateur, il reprenait avec grande liberté, tant au réfectoire qu'au chapitre, tout ce qu'il remarquait de répréhensible dans la conduite des religieux: d'ailleurs aimé de tous à cause de son humilité et de sa douceur.

**27. Mercredi.** — S. Jean, apôtre et évangéliste; 2<sup>e</sup> classe avec Octave.

**28. Jeudi.** — LES SAINTS INNOCENTS; 2<sup>e</sup> classe avec Octave.

1870. Au couvent du Potay, à Liège, mort de la R<sup>de</sup> Mère Bernardine-Joseph de saint François, (Hélène de Vacano, de Coblenz), à l'âge de 78 ans, après 51 ans de vie religieuse. — Dieu, qui avait sur cette âme des desseins particuliers, l'avait douée de qualités vraiment remarquables. Les premiers temps de sa vocation furent difficiles à cause des mesures oppressives dont étaient victimes alors les communautés religieuses. Même elle dut quelque temps laisser l'habit du Carmel; mais jamais elle ne consentit à dépasser la porte extérieure du couvent, elle resta comme pensionnaire dans le logement des tourières jusqu'à ce que, toutes les difficultés étant enfin levées, elle put de nouveau rentrer dans la clôture. La mère Bernardine était depuis trente ans l'édification de la communauté lorsqu'un nouveau champ fut ouvert à son zèle: la Providence lui avait réservé la noble mission de planter sur le sol de la Prusse l'arbre du Carmel qui y fleurit aujourd'hui. Partie de Liège en 1850, elle y revint en 1856, après avoir accompli son œuvre. Durant quatorze années, le Carmel du Potay eut le bonheur de la voir, humblement soumise à celles qu'elle-même avait autrefois formées, toujours extrêmement ponctuelle aux actes de communauté, oubliant les exigences de son âge et de ses infirmités. Jusqu'à la fin de sa longue carrière, elle fut l'âme et le conseil de la communauté entière.

**29. Vendredi.** — S. Thomas de Cantorbéry, évêque et martyr; double, († 1170).

**30. Samedi dans l'Octave de Noël.**

**31. Dimanche dans l'Octave de Noël.** — S. Sylvestre, pape et confesseur; double. († 335).

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(DEUXIÈME PARTIE).

**AVIS.** — Le mois dernier nous annoncions notre intention de publier à part, en format commode, le traité qui fait actuellement la matière de nos « Petites Fleurs; » nous ajoutions que cette publication, si elle était bien accueillie, pourrait être la première d'une série qui formerait ainsi une « *Petite Bibliothèque Carmélitaine* ». Ceux de nos lecteurs qui nous ont déjà envoyé leur souscription sont unanimes à louer ce projet. Nous engageons donc vivement nos abonnés à nous faire parvenir au plus tôt leurs demandes. Prix de l'exemplaire du traité: 0-50.

*Chapitre premier. — Ce que doit faire d'abord en l'honneur de Marie son dévot serviteur.*

Avant tout, le serviteur de Marie demandera par d'ardentes prières que cette reine du Ciel daigne ne pas mépriser un homme accablé de tant de misères mais plutôt qu'elle veuille, elle si bonne et si généreuse, le prendre sous sa protection. Ayant donc fait oraison, ou même après avoir entendu la sainte messe, il pourra soit dans l'église, soit dans quelque oratoire, formuler de la manière suivante sa consécration : — Très clément Reine du Ciel, en qui je mets le ferme espoir de mon salut, moi, N., tout pénétré du sentiment de mon indignité je m'abaisse devant vous aussi profondément que j'en suis capable, mais en même temps, me confiant en la facilité de votre cœur à se laisser toucher, je m'offre tout à vous ; je vous choisis comme ma patronne pour toute ma vie. Daignez donc, Reine très douce, par le Cœur de votre Fils unique, ne point me mépriser ; recevez-moi au contraire sous votre protection et votre patronage, afin que, sous vos auspices, je passe ma vie dans l'amour de Dieu et dans la crainte filiale qui assure la persévérance.

*Chapitre second. — Ce qu'il faut offrir à la sainte Vierge en échange de sa protection.*

Il ne faut point négliger de se mettre sous la protection de Marie, mais il ne faut pas non plus se croire témérairement assuré de l'avoir obtenue, si nous n'avons soin d'exprimer notre désir d'un bien si grand par quelque acte particulier, de nature à être regardé comme une preuve que cette protection nous est garantie. Or, il est pieux et sage de croire que la Reine du Ciel, déjà portée par elle-même à secourir tous les hommes, couvrira certainement de sa protection celui qui lui aura voué un culte spécial. Il est donc juste, si l'on demande à être protégé toute sa vie par une telle patronne, qu'on lui décerne en retour un hommage perpétuel. On choisira une dévotion en rapport avec les devoirs d'état, les affaires, les circonstances. Les uns s'en tiennent à la forme de prière, qu'on appelle la Couronne de la sainte Vierge, c'est-à-dire le rosaire ou le chapelet ; les autres récitent son Petit Office ; quelques-uns pratiquent le jeûne de chaque samedi, certains assistent aux messes qui se célèbrent en son honneur ; plusieurs font des aumônes à l'intention de fournir une dot à de pauvres filles ; chacun selon sa dévotion. Ceux-ci vont jusqu'à promettre de ne rien refuser de ce qui leur serait demandé au nom de Marie ; ceux-là font avec elle un pacte lui offrant chacun de leurs souffles, comme un engagement sans cesse renouvelé d'être prêts à tout entreprendre pour son amour. Parmi ces exercices et autres semblables, le lecteur fera son choix ; il en déterminera un ou plusieurs, qu'il se proposera de pratiquer avec constance. Il pourra en faire avec l'auguste Souveraine des cieux la convention en ces termes :

Très clément Reine du Ciel, dont je désire ardemment la protection, moi, N., appuyé sur la grâce de Jésus votre Fils et sur votre aide, je prends la résolution de vous servir pendant tout le cours de ma vie avec une fidélité particulière. En témoignage de cette volontaire servitude, je prends la résolution de faire chaque jour en votre honneur tel exercice de piété (*nommer ici celui que l'on a décidé de choisir*). Ne méprisez pas, Reine si douce, ma pauvre offrande ; mais prenez en pitié ma misère, recevez mes prières et protégez-moi.

(*A suivre*).



## Les fêtes de Noël

Gais carillons des vieilles basiliques,  
Eveillez-vous pour célébrer Noël.  
Et nous, chrétiens, préparons nos cantiques  
Les plus joyeux : voici l'Emmanuel !

Prophètes du Carmel, venez le reconnaître,  
Ce Rédempteur, jadis tant désiré par vous.  
Voyez : c'est un enfant pauvre et qui vient de naître;  
N'importe, c'est un Dieu ! tombez à ses genoux.

Oh ! vous aviez bien dit ; la voici, la lumière  
Qu'appelait de si loin la voix de votre amour :  
Près de Jésus, Marie et Joseph en prière ;  
Tous les trésors du Ciel en un humble séjour.

Aux palais d'Israël comparez notre étable :  
Sur quel roi vîtes-vous s'ouvrir ainsi les cieux ?  
Où fut-il, en Sion, pontife vénérable  
Que de pareils concerts suivissent aux saints lieux ?

« Gloire à Dieu le Très-Haut, paix à l'homme sur terre ! »  
Et les anges, tremblants comme au pied d'un autel,  
Adorent prosternés l'ineffable mystère  
D'un Créateur naissant et d'un Dieu fait mortel.

Frères, accourons tous avec les saints rois mages ;  
Jésus nous instruira, comme eux, de son berceau.  
Ainsi que les bergers présentons nos hommages  
A cet aimable Enfant, à ce Docteur nouveau.

Oh ! venez, car il veut, vous que la peine accable,  
Pour mieux vous consoler, connaître vos malheurs.  
Bientôt le même amour, qui vous le rend semblable,  
D'un homme-Dieu va faire un homme de douleurs.

Jésus, réparateur de l'humaine misère,  
 A vous salut, honneur, gloire et félicité!  
 Régniez et, par l'Esprit qui procède du Père,  
 Donnez nous place, ô Dieu, dans votre éternité!

Les carillons des vieilles basiliques  
 Joyeusement ont célébré Noël:  
 Pensons, chrétiens, qu'en d'éternels cantiques  
 Nous chanterons un jour l'Emmanuel.

J. M.

---

## Le Tour du Monde de l'Enfant Jésus

---

« La dévotion à l'Enfant Jésus, si chère aux religieux du Carmel, était demeurée jusqu'à nos jours, au moins dans ces régions, concentrée à l'intérieur de leurs silencieux monastères, telle qu'un parfum exquis enfermé dans un vase précieux avec un soin jaloux. Or, on dirait qu'il vient de se produire quelque mystérieuse et providentielle issue, par où la suave odeur de cette dévotion passe de nos couvents jusque dans les églises publiques et les chapelles particulières. Et si Dieu veut qu'elle se répande, qu'elle embaume les cœurs des fidèles et même le monde entier, qui pourrait bien l'en empêcher? » (1) Le démon le voudrait peut-être, mais vraiment il n'y réussit guère, car les paroles que nous venons de citer, et par lesquelles s'ouvrait (il y a tantôt quatre ans) un article des « Chroniques », sont aujourd'hui plus vraies que jamais. La marche en avant de notre Roi pacifique ne s'est point arrêtée encore: serait-il téméraire d'affirmer qu'il a entrepris le tour et la conquête du monde?

Écoutez plutôt. L'an 1889, l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, sortant de son antique sanctuaire, commence à prendre possession de domaines nouveaux et lointains. En octobre, les Carmes dé-

---

1. Chroniques du Carmel, 1<sup>re</sup> année, p. 342.

chaussés de Gand l'installent solennellement dans leur église. Les Carmélites d'Audenarde, depuis longtemps déjà, le possédaient dans la leur; c'est à elles que revient l'honneur de l'avoir introduit dans le pays. Les Carmélites de Mons et celles de Namur avaient aussi pris les devants à des dates que nos renseignements ne nous permettent pas de préciser. A Namur, l'Enfant Jésus n'avait pas seulement demandé une place dans la chapelle; il avait imposé à la pieuse communauté la charge glorieuse d'écrire son histoire, vrai manifeste, qui devait dès lors le précéder et l'annoncer en tous lieux. Novembre 1889 vit encore une installation solennelle chez les Carmélites de Mont-sur-Marchienne, aux portes de Charleroi. — L'année suivante, le mouvement continue, il s'étend. Après les Carmes de Bruxelles et les Carmélites de Tournai en janvier, après les Carmes de Chèvremont près Liège en avril et les Carmélites de Termonde en juin, voici qu'il faut franchir les frontières de Belgique pour suivre les pas du divin triomphateur: le 13 novembre les Carmélites de Narbonne, le 15 décembre les Carmélites de Laval le reçoivent; celles de Lille l'avaient déjà reçu à une date que nous ignorons <sup>(1)</sup>. Il tenait donc désormais, par le Nord et par le Midi à la fois, cette France qui d'ailleurs lui appartenait: n'est-ce pas dans ce pays en effet qu'il avait inspiré à la vénérable Marguerite du St Sacrement une invincible ardeur pour propager son culte? Le Carmel de Beaune n'en était-il pas devenu le foyer occidental, au temps même où s'allumait à Prague le foyer oriental dans le couvent des Carmes déchaussés? De nos jours les deux flammes s'unissent, puisque, au pied de chaque statue de l'Enfant Jésus de Prague, se constituent des associations affiliées à l'Archiconfrérie qui reconnaît Beaune pour son centre. Mais continuons, car la conquête marche toujours. — Le mois de janvier 1891 se distingue par le grand nombre d'installations dans les Carmels méridionaux: Bagnères-de-Bigorre le 11, Montpellier le 13, Arles le 15, Aire le 18 <sup>(2)</sup>; toute une ligne stratégique appuyée aux Pyrénées, et s'avancant, par la position déjà ancienne

---

1. Voir Chroniques 1<sup>re</sup> année, p. 251, 284, 379, 385, et 2<sup>me</sup> année p. 62, 389 etc...

2. Voir Chroniques 2<sup>me</sup> année, p. 347, 384, 410, 418, 425 etc.

de Narbonne, jusqu'aux derniers contreforts des Alpes. Avec une telle base d'opérations, l'invasion pouvait, à son gré, ou descendre à l'ouest dans les plaines du Languedoc, ou remonter à l'est la vallée du Rhône ou bien au centre attaquer le Plateau Central. Ce fut cette dernière combinaison qui se réalisa : le 19 mai 1892, Villefranche de Rouergue <sup>(1)</sup> était emporté et le 13 avril 1893, l'Enfant-Roi faisait son entrée dans l'antique cité de Bourges. En même temps la ligne pyrénéenne se complétait par l'installation au Carmel de Pamiers le 3 mai 1893. Celui de Fontainebleau est devenu, le 23 juillet, un poste avancé sous les murs de Paris : l'Enfant Jésus, d'ailleurs, a déjà des intelligences dans cette place <sup>(2)</sup>. Mais le fait qui caractérise à notre point de vue l'année 1893, c'est que l'Enfant Jésus, non content de ses triomphes en Europe, a passé la mer et pris pied sur le continent américain. L'installation solennelle dans l'église des Carmélites de Boston date du 25 janvier. Bien mieux encore : nous savons qu'il est en route, le divin Ami des délaissés et des pécheurs, pour les territoires glacés du diocèse de Saint-Albert où des nations sauvages l'attendent assises dans les ombres de la mort. — Et, dans cette indication rapide, nous n'avons rien dit de l'enthousiasme des fidèles à chaque étape, rien des grâces répandues au passage et dont les échos nous parviennent chaque mois sous forme de remerciements et de confiantes prières. Nous n'avons pu même parler ni du développement de la dévotion dans les églises paroissiales ou parmi les ordres religieux différents du nôtre <sup>(3)</sup>, ni des cérémonies annuelles ou extraordinaires dans lesquelles se retrouvent l'éclat, la pompe, la piété des fêtes d'installation. Malgré ces lacunes inévitables, n'est-il pas démontré, par les faits que nous citons, que l'Enfant Jésus miraculeux de Prague est vraiment en train de faire le tour du monde et de le conquérir à sa dévotion?

---

1. Voir Chroniques 4<sup>me</sup> année, p. 212.

2. Voir, par exemple, (Chroniques 5<sup>e</sup> année, p. 25) le récit d'une fête à N.-D. des Champs. — Ajoutons, pour être aussi complet que possible, le Carmel de Saint-Nicolas (Belgique) où l'installation s'est faite le 22 janvier 1893. On nous annonce également au dernier moment l'installation prochaine dans l'église des Carmélites à Aix-la-Chapelle.

3. Voyez par exemple (Chron. 2<sup>me</sup> année p. 423) le charmant récit de l'installation de l'Enfant Jésus à la Trappe de Sainte-Marie du Désert, dans le Midi de la France.



C'est qu'elle répond si bien, cette dévotion, aux besoins de notre époque; elle s'harmonise si pleinement avec les autres dévotions qu'on nous conseille ou nous inspire! Le sacré Cœur, qui nous invite à la pénitence confiante en ces temps de furieux orgueil; l'Immaculée Conception, où se reflète à nos yeux, au milieu de la corruption universelle, le prix d'une vie pure et la gloire d'une âme sans tache; la sainte Famille, que Léon XIII nous engage à prendre pour modèle de travail, de mortification, d'humilité, dans un siècle de mollesse, de luxe et de bouleversement; la dévotion même au S. Sacrement, centre de toutes les autres; tous ces grands objets de la piété contemporaine sont heureusement complétés par la contemplation et l'imitation de Jésus adolescent. Tout le secret de la vie chrétienne n'est-il pas de nous diminuer sans cesse jusqu'à anéantir notre mauvaise nature, pour que grandisse parallèlement dans nos âmes ce même Jésus qui croissait à Nazareth en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes?

## Différence spécifique entre l'amour parfait et l'amour imparfait

L'amour parfait et l'amour imparfait, qui forment deux espèces différentes et non pas seulement deux degrés différents dans l'amour divin, se distinguent l'un de l'autre par leur motif.

La raison, quoique philosophique, est si belle, si lumineuse, et si importante que nous ne résistons pas au plaisir de la donner. C'est que, comme les substances matérielles sont, d'après le système péripatéticien, constituées par une matière première et une forme substantielle, ainsi « dans les actes de la volonté la fin sert de forme. <sup>(1)</sup> » Or, un principe fondamental est celui-ci: d'abord, la « *matière en général* (la matière prise vaguement, universellement), produit le *genre*, » c'est-à-dire qu'un être appartient au

(1) *In actibus voluntatis finis est forma... Materia in genere dat genus. Forma dat speciem.. Materia signata dat numerum.* (D. Thom.)

genre des choses matérielles, parce qu'il a une matière quelconque. Ensuite, « la forme donne l'espèce, » en d'autres mots, tel être appartient à cette espèce déterminée en vertu de sa forme, parce qu'il possède la forme spécifique de cette espèce ; l'âme humaine étant, par exemple, la forme spécifique du corps humain, c'est elle qui fait que l'homme soit une espèce spéciale d'être animé (ou, comme disaient les anciens, « d'animal » *animal rationale*) ; et c'est par son âme que chacun de nous fait partie de l'humanité. Enfin, « la matière particulière donne le nombre, » c'est-à-dire que c'est d'avoir telle portion de matière qui fait que l'on soit un individu particulier de son espèce propre. Quant à l'âme de chaque homme, elle est différente des autres âmes, soit par son entité même, comme le veut Suarez, soit simplement, comme l'enseignent les Thomistes, parce qu'elle est proportionnée à tel corps <sup>(1)</sup>.

Si donc « la forme fait l'espèce » et si « la fin ou le motif est la forme dans les actes de volonté, » il est évident que les différents motifs de l'amour formeront des actes d'espèce différente.

Or, ces motifs sont : ou bien la *volonté intrinsèque* de Dieu, ce qui signifie ses perfections, toutes ensemble, ou considérées isolément ; (ce qui revient au même, car chacune d'elle est la même chose en réalité que les autres, vu « qu'en Dieu tout est la même chose <sup>(2)</sup>, » et qu'elles ne forment toutes ensemble qu'une seule perfection tout à fait simple et complète). Ou bien, la crainte, l'espérance, la reconnaissance, la justice, ou quelque autre vertu étrangère à l'amour sont le motif pour lequel on s'attache à Dieu.

Si l'on aime Dieu parce qu'il est infiniment parfait, on a la charité parfaite ; et quand cet amour est plus fort que tout autre, il justifie par lui-même ; si on l'aime parce que, par exemple, ceux qui ne veulent pas l'aimer se damnent, on a la charité imparfaite. Cette espèce de charité n'est pas suffisante pour justifier, quelle que soit son intensité ; et, même dans le sacrement de péni-

(1) *Animæ humanæ multiplicantur in eadem specie propter ordinem ad diversa corpora.*

(2) *In Deo omnia sunt idem, exceptis oppositionibus relationum.*

tence, il faut y ajouter un commencement, au moins, de la charité parfaite (1).

Ces deux espèces sont d'ailleurs compatibles: et même leurs actes respectifs s'excitent mutuellement. Non-seulement l'état de charité contient les habitudes de ces vertus proches de la charité, mais ordinairement l'acte même de charité parfaite est commandé, ou du moins accompagné des actes de ces autres vertus.

Par exemple, quoique la vertu de gratitude soit autre que celle de charité, la reconnaissance envers N. S. pour sa douloureuse passion amène presque inmanquablement, comme l'explique un célèbre théologien, le Père Lehmkuhl, de la Compagnie de Jésus, l'amour de la bonté elle-même du Fils de Dieu fait homme, ce qui est déjà la charité parfaite.

Il est même souvent difficile de discerner les motifs parfaits des motifs imparfaits. Ceux-ci ont d'ailleurs leur mérite et leur utilité propre.

Aussi n'aimons-nous pas certaines formules qui excluent ces motifs, dits imparfaits. Il suffit de les mettre au second rang. Après les propositions du livre de Fénelon: *Les maximes des Saints*, propositions condamnées par Rome, on ne peut admettre, comme disposition habituelle, un amour exclusivement désintéressé.

C'est pourquoi, même dans les *Dispositions de charité parfaite* que nous indiquerons plus tard, nous avons insinué, en passant, quelques motifs imparfaits.

P. JEAN-AIMÉ.

---

## Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 260 et suiv.)

### CHAPITRE X.

---

*Prodiges de justice contre les profanateurs du St Scapulaire, tendant à nous établir dans cette conviction qu'on ne peut mourir avec ce saint habit quand on s'obstine à mourir en réprobé. —*

---

(1) *Initium caritatis quo Deum tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiant.* (Trident.) C'est l'interprétation la plus commune de cet amour initial.

A côté des prodiges de miséricorde qu'on a lus au chapitre précédent, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter dans un nouveau chapitre quelques exemples d'un caractère tout opposé; la lecture en sera utile et salubre pour tous ceux qui, soit ignorance soit malice, croiraient pouvoir s'autoriser des générosités de Marie pour lâcher plus librement la bride à toutes leurs passions mauvaises. On y verra que, si la Très Sainte Vierge veut bien s'intéresser au sort des pauvres pécheurs qui espèrent par le S<sup>t</sup> Scapulaire en sa toute puissante protection, et si, bien souvent même, elle ne recule pas devant les plus grands miracles pour les arracher à leur perte éternelle, elle ne s'est pourtant pas engagée à sauver, indistinctement et quand même, tous ceux qui pendant leur vie ont porté d'une manière quelconque son saint habit.

Il y a des pécheurs qui n'ont pour elle absolument aucun amour, qui prennent sa livrée machinalement et sans dévotion ou peut-être même par un calcul sacrilège. A ces pécheurs-là même, tout indignes qu'ils sont, Marie ne veut pas que son secours fasse complètement défaut. Apercevant sur eux sa livrée, elle ne peut s'empêcher, pour ainsi dire, de leur faire sentir d'une manière visible sa toute-puissante protection; parfois elle opère en leur faveur de vrais miracles, par lesquels elle semble n'avoir d'autre but que de les faire enfin rentrer en eux-mêmes et de les convertir. Mais, s'ils résistent alors à la grâce insigne qui leur est ainsi faite; si, nouveaux Pharaons, ils sont descendus à ce degré de perversité et d'aveuglement, que les plus grands prodiges loin de leur ouvrir les yeux ne servent au contraire qu'à les endurcir davantage et les confirmer de plus en plus dans leur détestable impiété, à coup sûr ils ne feront pas pour cela mentir la promesse de la Vierge au S<sup>t</sup> Scapulaire: on peut tenir pour certain, l'expérience nous le dit assez, qu'ils ne mourront pas sans s'être auparavant séparés, d'une manière quelconque, librement ou sans en avoir conscience, de ce saint habit qu'ils ont trop longtemps profané. Marie, nous avons tout lieu de le croire, ne permettra jamais que le S<sup>t</sup> Scapulaire du Carmel, dont elle a fait pour nous un habit de salut, un gage assuré de vie éternelle, demeure au moment de la mort sur les épaules d'un pécheur qui repousse ses grâces et s'obstine à mourir en réprouvé.



Les exemples qu'on va lire nous en donnent des preuves bien frappantes.

Le fait suivant s'est passé assez récemment dans une ville de France où nous avons un couvent; il y fut raconté devant tous les religieux par un supérieur de la Compagnie de Jésus, qui avait parfaitement connu le malheureux dont il va être question. Cet homme, marié, entretenait des relations criminelles avec une femme de son voisinage. Il portait le S<sup>t</sup> Scapulaire et paraissait même tenir beaucoup à ne pas s'en séparer trop longtemps. Un jour qu'il se disposait à sortir pour se rendre là où l'appelait sa passion, n'ayant pas en ce moment sur lui son scapulaire dont les cordons se trouvaient cassés, il demanda à sa femme qu'elle voulût bien le lui arranger immédiatement avant qu'il sortit; mais, malgré ses instances, il ne put la déterminer à lui rendre sur-le-champ ce service. Ce n'était pas, lui répondit-elle, chose si pressée et il suffisait bien qu'il le trouvât prêt le soir, pour le reprendre avant de se coucher. Avait-il un secret pressentiment du malheur qui le menaçait, c'est ce que nous ne saurions dire; en tous cas la passion parla plus fort et il se décida à partir sans son scapulaire. Hélas! l'heure de la divine justice allait sonner pour ce grand coupable que ne protégeait plus la livrée de Marie; surpris en effet cette fois par le mari de sa complice, celui-ci transporté de fureur se jeta sur lui, armé d'une longue broche dont il le frappa jusqu'à ce qu'il eût cessé de donner signe de vie. Quoique ce fait n'ait pas le caractère évidemment miraculeux qui se rencontre dans d'autres, il a pourtant sa signification bien marquée et porte avec lui son enseignement. Il nous montre avec quelle sollicitude la Très Sainte Vierge Marie, par des voies bien différentes, mais toutes aussi sûres, sait toujours faire en sorte que les pécheurs, qui profanent audacieusement son saint scapulaire et qu'elle juge tout à fait indignes de ses miséricordes, ne soient pas du moins surpris par la mort couverts de son saint habit.

Autre fait. Au commencement de janvier 1864, près de Pamiers, dans l'Ariège, un assassinat épouvantable fut commis sur le Seigneur du lieu et tous les serviteurs du château. Le principal meurtrier

(il se nommait Latour) fut pris et condamné à mort. Cet homme, d'une perversité et d'une audace vraiment remarquables, tint la France attentive tout le temps que dura son procès. Dans la prison et partout il faisait frémir, rien qu'à le voir. En vain voulait-on lui parler de religion, de miséricorde, de confession. Il répondait par d'horribles blasphèmes. Le curé de la paroisse, qui le visitait souvent, avait fait de fréquentes mais toujours inutiles tentatives pour adoucir cette nature si terrible. Il parvint pourtant à force d'instances à lui faire accepter le S<sup>t</sup> Scapulaire. A partir de ce moment le prisonnier parut quelque peu changé; il demanda des livres à monsieur le curé, mais sans parler de se confesser. Quelques jours s'écoulèrent; le dernier arriva. Le matin, le condamné, s'éveillant après un profond sommeil, demanda et prit son dernier repas: il insulta toute espèce d'autorité, chanta des couplets infâmes en présence de plusieurs témoins qui frissonnaient d'horreur. Le prêtre dans un coin de la salle, triste, priant Dieu et Marie, attendait le moment de la miséricorde: ce fut en vain. La charrette fatale arrivait, la dernière heure était près de sonner. Au moment suprême, ce malheureux se souvint de son scapulaire; il l'arracha de ses épaules, puis, le tenant élevé, il cracha dessus et le jeta. La porte de la prison roule alors sur ses gonds, il part. La tête sous le couteau, il blasphémait encore. Cette lugubre et mémorable histoire fut répandue dans toute la France par la voie des journaux, le souvenir en est impérissable. (Voir le *Journal de Reims*, seconde semaine de septembre 1864).

Par des manifestations aussi éclatantes, la Reine des Cieux a comme publié aux quatre coins du monde que quiconque s'obstine à mourir impénitent le peut, mais non pas en gardant le S<sup>t</sup> Scapulaire, car Marie veut que partout se réalise sa promesse: *Quiconque meurt avec son saint habit est sauvé.* (A suivre).

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

(suite, voir page 271.)

Les Supérieurs de l'Ordre s'étaient bien promis de retirer François des affaires auxquelles il était mêlé auparavant; mais ils

durent bientôt revenir sur cette décision. En effet, quelques mois à peine après la profession du frère, François Rojas et Sandoval, Marquis de Denia, arrivait à Madrid, chargé d'une mission de l'Infante Isabelle <sup>(1)</sup> auprès du T. R. P. Général. Sur le point de partir avec son époux pour les États dont la souveraineté leur avait été donnée, Isabelle voulait voir encore une fois le vénérable frère et lui confier une œuvre à laquelle elle tenait beaucoup; à savoir, l'établissement à Valence d'un refuge où les femmes repenties pourraient abriter leur conversion. C'est à cet effet qu'elle avait dépêché au P. Général le marquis de Denia. Comme il avait été formellement défendu à François de s'occuper encore d'affaires de ce genre, il fallut qu'on lui imposât, en vertu de la sainte obéissance, le précepte de se rendre à Valence pour travailler à l'œuvre que désiraient voir s'établir, non seulement l'Infante, mais aussi les habitants de cette ville. Cette pensée de l'obéissance augmenta encore la ferveur du zèle de notre vénérable. A peine sorti de Madrid, il se mit à l'œuvre. Dans les endroits où il passait, se trouvait-il soit à l'hôtel, soit ailleurs, des femmes de mauvaise vie, tout de suite il travaillait à leur conversion. D'abord il les traitait avec grande bonté; il les exhortait avec douceur à quitter les sentiers du vice pour suivre ceux de la vertu et ainsi arriver au salut éternel, mais, si elles résistaient à ses sages et salutaires remontrances, alors il avait recours aux magistrats afin de les contraindre par la force à cesser leurs scandales. Lorsqu'il arriva à Valence, toute la cour s'y trouvait, à l'occasion des noces de Philippe III. Celui-ci en effet, ayant succédé à son père, le pieux Philippe II, avait pris pour épouse Marguerite d'Autriche. François se fit un devoir d'aller au plus tôt saluer le monarque. Philippe III l'accueillit avec les plus tendres démonstrations de confiance et d'amour; il l'entretint longtemps; enfin il lui ordonna d'aller, avant de partir, rendre visite à la reine, et en lui donnant cet ordre il lui indiqua le chemin de l'appartement qu'occupait son épouse. Mais ce palais n'était pas familier à François; aussi notre

---

1. L'Infante Isabelle, fille aînée de Philippe II, venait d'épouser l'Archiduc Albert; les jeunes époux avaient été créés par le roi, leur père, **Souverains des Pays-Bas.**

Vénérable, sans se gêner, saisit Sa Majesté par le manteau et l'attirant à lui : « Venez, mon grand frère, dit-il, montrez-moi la route car je ne la connais pas. » Le roi, par déférence pour le serviteur de Dieu, se prêta à son désir et le conduisit, lui-même, jusqu'aux appartements de la Reine. La princesse, qui était aussi pieuse que distinguée, ne se contenta pas de garder le frère et de causer avec lui tout le reste du jour, mais elle exigea qu'il restât avec elle, le soir, pour le repas, et elle se contenta elle-même des aliments maigres que permettait la règle du Carmel. Après cette première visite, très souvent la reine Marguerite envoyait chercher le frère au couvent pour s'entretenir avec lui dans de saintes conversations.

Ces témoignages d'affection et de respect de la part du roi et de la reine n'enorgueillissaient point notre humble frère et ne lui faisaient pas oublier l'affaire principale qui l'avait amené à Valence. Avant tout, François alla traiter de son dessein avec Monseigneur l'Archevêque, Jean de Ribera. (A suivre).

## La Journée Religieuse

### — Le Matin. —

#### XXIV. (suite).

Comme à minuit, les Frères doivent se réunir à la salle du chapitre, ou à l'oratoire, avant la dernière sonnerie de Prime <sup>(1)</sup>. Il y a, le matin, une raison spéciale d'être bien exact au rendez-vous.

L'observance monastique nous donne chaque jour le moyen de devenir riches en bonnes œuvres <sup>(2)</sup>. C'est un clavier dont les pièces multiples rendent, chacune, la note propre d'une vertu, le son d'un mérite distinct. Encore, faut-il y mettre la main : une main non distraite, ni machinale, ni routinière. Aussi avons nous, dès la première

1. Ordin. 1. P. cap II.

2. Divites fieri in bonis operibus. I. Tim. VI. 18.



heure, à nous pénétrer des pensées de la foi et à former la direction de nos actes en conséquence. N'oublions pas non plus que sans la grâce nous ne pouvons rien. *Omnis sufficientia nostra ex Deo est* (1). Ayons hâte de nous adresser pour cela à qui de droit.

Dans l'étiquette divine du Royaume des cieux, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, sont l'introduction authentique de l'âme chrétienne auprès de Dieu et de la cour céleste. Nous commencerons donc par réciter avec ferveur l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres. Puis, considérant que Jésus-Christ, notre chef, est aussi notre véritable vie (2), l'exemplaire suprême auquel nous devons nous conformer (3); pénétrés de l'éminence de notre état chrétien qui nous donne qualité pour agir en toute chose (4) au nom de l'Homme-Dieu, et sous la dépendance de son saint Esprit, nous pourrions redire les invocations suivantes, ou autres semblables.

*O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulo tuo, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum, dominare omni adversæ potestati, in spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen* (5).

*Cor Jesu sacratissimum miserere mei.*

*Jesu mitis et humilis corde, effice cor meum secundum cor tuum.*

*Pone, Domine Jesu, cor tuum ut signaculum super cor meum, ut signaculum super brachium meum* (6).

1. II. Cor. III. 5.

2. Mihi vivere Christus est. Philip. I. 21. — Christus vita vestra. Colos. III. 4.

3. Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII. 29.

4. Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per Ipsum Colos. III. 17. Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I. Cor. X. 31.

5. O Jésus vivant en Marie, venez et vivez dans votre serviteur, dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères, dominant toute puissance adverse, dans votre Esprit, pour la gloire de votre Père. — Prière bien connue de M. Olier.

6. Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. Mettez, Seigneur Jésus, votre cœur comme un sceau sur mon cœur, comme un sceau sur mon bras. — Ex cant.

Mais auparavant, il sera bon, sans doute, de faire place nette à Notre Seigneur, dans notre âme, en désavouant avec une sincère contrition, un ferme propos, ce qui lui est contraire: le péché, l'inclination au péché. Le *Confiteor*, ou la belle prière: *En ego, o bone et dulcissime Jesu, ante conspectum tuum genibus me provolvo, etc.* nous aideront à produire cet acte fondamental.

Etablis de la sorte dans le Christ <sup>(1)</sup>, ne faisant qu'un <sup>(2)</sup> avec lui, toutes nos actions, même les moindres, même les plus ordinaires, seront vraiment des actions de Christ; elles iront à Dieu, demeureront en Dieu; nous pourrons les lui présenter comme autant d'hommages, en attendant qu'elles nous rendent un jour leur fruit éternel de gloire et de béatitude <sup>(3)</sup>.

Aussi bien, nous sommes religieux; et à ce titre notre identification avec Notre Seigneur apparaît encore plus complète, car le Christ est le premier religieux, en même temps que le premier chrétien. Il est le religieux de son Père, a dit Olier; le grand consacré de Dieu. Il vit dans un état foncier de tradition, d'appartenance au Très-Haut. Par la sainte Profession, surtout par le vœu d'obéissance qui la résume, cet état sublime devient le notre. Or, Dieu se verse tout entier en ceux qui se donnent ainsi à lui, à la suite de Jésus-Christ; il assume, en quelque manière, leur être et leur opération. Homme de Dieu, les œuvres du religieux faites selon l'obéissance sont, du même coup, œuvres de Dieu: *in Deo sunt facta* <sup>(4)</sup>. Qui dira leur valeur, leur mérite? Comment estimer-assez le prix de cette divine monnaie qu'il dépend de nous de mettre en cours, au taux le plus élevé du Royaume des cieux?... Pour cela, nous aurons à cœur de renouveler à ce moment notre profession. En union avec Notre Seigneur, nous protesterons que nous ne voulons pas vivre à nous mêmes, mais à Dieu <sup>(5)</sup> et en Dieu, que toute notre observance quotidienne, tous nos exercices réguliers, et jusqu'à nos actions communes, nous

1. Creati in Christo Jesu in operibus bonis. Ephes. II. 10.

2. Quasi in uno. Galat. III. 16.

3. Fructum adinventionum suarum comedet (justus) Is. III. 10.

4. Joann. III. 21.

5. Rom. VI. 10.

dédions tout à la gloire du Père, la source infinie d'où tout vient et où tout doit retourner par la charité.

*Ego frater N. renovo meam professionem et promitto Deo ac Beatissimæ Virgini Mariæ de Monte Carmelo, Superiorique nostro, paupertatem, castitatem et obedientiam, secundum Regulam ac constitutiones nostras, etc.*

Marqués ainsi du caractère religieux et surnaturel, les divers actes de nos journées, les œuvres de prière et de pénitence avant tout, auront une vertu impétratoire et satisfactoire, applicable à d'autres que nous mêmes, au gré de la miséricorde divine. N'en laissons rien perdre. Offrons ces faibles mérites au Sacré Cœur de Jésus, afin qu'il en dispose d'après les vues de son zèle et de son amour pour les âmes. Entendons les appels embrasés que notre séraphique Mère adressait à ses premières filles ; à nous tous, par conséquent, Carmes et Carmélites Déchaussés :

« J'appris les troubles de France, le ravage qu'y faisaient les hérétiques, et comment cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour. J'en fus si vivement touchée, que comme si j'eusse pu quelque chose, ou que j'eusse moi même été quelque chose, je pleurais avec Notre Seigneur, et je le priais de remédier à un si grand mal.... O mes filles en Jésus-Christ aidez moi à prier Notre Seigneur de mettre un terme à tant de maux. C'est l'objet de notre vocation, c'est le juste sujet de nos larmes, c'est à quoi nous devons nous occuper, c'est où doivent tendre tous nos desirs, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu.... Je vous en conjure par vous même, Seigneur, ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent, arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté, et faites luire votre lumière parmi ces ténèbres.... Quant aux rois et aux prélats de l'Église, je ne vous les recommande point, parce que je vous vois si soigneuses de prier pour eux, que je ne crois qu'il en soit besoin.... »

« Que si vos desirs, vos oraisons, vos disciplines et vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets, sachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu vous a réunies au Carmel <sup>(1)</sup>. »

---

1. Chemin de perfection. Chap. I., III passim, traduction des P. P. Cyprien de la nativité C. D. et Bouix de la compagnie de Jésus.

Aujourd'hui, hélas ! que dirait, que ferait sainte Thérèse, si elle revenait parmi nous, qu'elle vit l'Église exposée à tant d'attaques ouvertes ou de sourdes conspirations, son auguste chef captif, la capitale du monde catholique violée et profanée ; cette noble France à laquelle elle s'intéressait si vivement, ravagée intérieurement par une secte occulte, tout aussi funeste que les Huguenots d'autrefois, et dont les infernales manœuvres ne tendent à rien moins qu'à l'entière déchristianisation de ce qui fut, de ce qui reste encore dans ses meilleurs éléments, la nation très chrétienne. Quelles larmes ne lui arracheraient pas l'indifférence religieuse d'un si grand nombre d'hommes, l'aveuglement des masses populaires presque partout séduites et entraînées par des docteurs de mensonge ! Combien elle nous exhorterait encore « à supplier avec elle le Seigneur d'arrêter le cours de tant de maux et de faire luire sa lumière au milieu de ces ténèbres. » Avec quelles instances ne nous recommanderait elle pas la sainte hiérarchie, le clergé, les ordres religieux, le ministère sacré et ces œuvres de salut que la main de Dieu oppose de tout côté au mal et ces vaillants champions qui les soutiennent de leurs efforts, tous ceux enfin, apôtres à divers titres, qui travaillent à refaire l'organisme social selon les principes de la philosophie de l'Évangile, et préparent ainsi un meilleur avenir. « Que si vos oraisons, vos disciplines, vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets, ô mes fils, ô mes filles en Jésus-Christ, sachez bien que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu vous a rassemblés dans les solitudes du Carmel. » Voilà assurément ce qu'elle ne cesserait de nous redire. Eh bien, pénétrons nous de plus en plus de cet esprit de notre illustre Mère, qui est celui de notre vocation. Nous pouvons faire de notre vie de prière et de pénitence un véritable apostolat. N'y manquons pas. Il suffit à cela d'une intention rapide comme la pensée, chaque matin. (1)

(A suivre).

---

1. Le Messager du Cœur de Jésus, bulletin mensuel de l'apostolat de la prière, est une publication éminemment propre à entretenir en nous cet esprit de zèle pour les intérêts de Notre Seigneur et de la sainte Église. On ne saurait trop recommander la lecture de cette pieuse revue qui paraît chaque mois à Toulouse 16 rue des Fleurs.



# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

MALABAR, (Diocèse de Quilon).

## I. Le Missionnaire malade. (Suite, voir p. 276).

Le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde continue le récit de ses aventures :

Une autre cérémonie, qui eut lieu également durant ma maladie, ne fut pas moins curieuse. C'est l'usage dans le midi du diocèse de Quilon, comme aussi chez nos voisins, les Jésuites français du Maduré, le 2 novembre, jour de la Commémoration des morts, de porter à l'église des faisceaux d'*olér*, ou feuilles de palmier, sur lesquelles chaque famille a préalablement écrit le nom de ses morts, depuis les premiers ancêtres catholiques. Après la messe chantée et l'absoute, le prêtre s'assied sur une chaise devant le catafalque et tous les fidèles commencent ensemble à lire à haute voix ces milliers de noms. C'est un charivari épouvantable et un spectacle étrange pour les nouveaux missionnaires; mais comme c'est une coutume de date immémoriale, nous devons la respecter, d'autant plus qu'elle entretient la dévotion des Indiens pour les fidèles défunts. Toutes les cinq minutes on s'arrête et les catéchistes des différents villages (car les chrétiens des diverses paroisses du district se réunissent en ce jour à l'église que le missionnaire a choisie et désignée pour y célébrer le service funèbre) crient tous ensemble: « Disons un *Pater* pour les défunts ». Le prêtre dit alors *Pater Noster* et fait l'aspersion; ensuite l'on recommence à lire et l'on continue ainsi jusqu'à la fin de la cérémonie, qui dure une, deux ou même trois heures selon qu'il faut lire plus ou moins de noms.

Or, le jour des morts, tout le monde était venu à Parachalay. Quoique incapable de bouger sans voir en plein jour toutes les étoiles du ciel, et malgré l'impossibilité où j'étais de dire la sainte messe, je dus me résigner à assister à la lecture des listes des morts. Huit ou dix Indiens me soulevèrent de mon lit, me mirent sur une chaise, et soutenant mes jambes avec les coussins, me portèrent à l'église. Là on me déposa à moitié mort devant le catafalque et la lecture des défunts commença. Je fis des aspersions à chaque pause, et, la cérémonie finie, épuisé de fatigue, on me reporta sur mon lit avec une violente fièvre. Toute la journée je fus au plus mal mais enfin les litanies des morts étaient lues, et tout le monde s'en alla content.

## II. Un Dimanche des Rameaux à Carangatto.

Cette cérémonie de la Commémoration des morts, dans les circonstances que je viens de raconter, me remet en mémoire une autre aventure qui m'arriva à Carangatto pendant que j'étais chargé de ce district, que j'administrai depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1876 jusqu'à la fin de mai 1883.

C'était en 1879 ou 1880, je ne me rappelle pas au juste. La petite vérole faisait des ravages, comme cela arrive de temps en temps ici. Depuis un mois j'administrais les malades quand, le vendredi avant le dimanche des Rameaux, on m'appela à 3 milles de Carangatto. J'y allai, je confessai la pauvre malade, une jeune femme qui allait devenir mère; je lui donnai l'Extrême-Onction et je m'en retournai. Elle mourut le même jour et moi, pendant toute la nuit, je me sentis mal; j'avais la fièvre, tous les membres étaient endoloris et comme disloqués. Le lendemain, samedi, je dis quand même la Messe, et dans la persuasion que toutes ces douleurs étaient produites par quelque indigestion, ayant toujours joui d'un estomac misérable, je pris une bonne drogue pour chasser la fièvre et remédier à l'indisposition d'estomac, aux maux de tête et à tout le reste. Mais rien n'y fit. Alors je consultai mon sacristain qui était un habile médecin indigène, et je lui demandai s'il ne croyait pas que j'eusse attrapé la petite vérole moi-même, puisque depuis des mois j'étais toujours avec les malades. Il me répondit que les missionnaires européens n'étaient jamais atteints de la petite vérole et que ce devait être une indigestion<sup>(1)</sup>. Sur ce, il me donna à boire une drogue composée par lui avec du gingembre et d'autres ingrédients, dont je ne connais pas les noms français. J'avale en fermant les yeux, ayant vu manipuler le remède. J'attends l'effet; mais l'effet, ce sont toujours des douleurs dans tout le corps et la fièvre encore plus forte. Dans la journée je pris encore d'autres médecines pour faire passer la prétendue indigestion, mais toujours inutilement. Vers le soir, en désespoir de cause, je pris un purgatif énergique, dont l'effet fut tel que vers minuit je crus avoir provoqué le choléra. Enfin, quand tous les coqs du pays eurent salué de leur chant le dimanche des Rameaux, épuisé et à demi mort, je m'endormis profondément. Vers huit heures je me réveillai, tout étonné de me sentir si bien; la fièvre avait cessé, tous les maux dont mon corps était accablé avaient disparu, et je me levai tout content, frais et dispos. Mais comme j'avais bu du thé après minuit, je me trouvai dans un grand embarras. Déjà mon église était remplie et les chrétiens continuaient à

---

1. Les Indiens du Malabar généralement croient que les missionnaires européens sont à l'abri des maladies contagieuses, parce qu'ils les voient constamment assister les mourants, frappés du choléra, de la petite vérole, de la dyssenterie et de la lèpre, maladies si communes dans l'Inde méridionale. Or, par une protection visible du Ciel, il est extrêmement rare que nos missionnaires soient atteints de l'épidémie.

venir en foule de toutes les paroisses dépendantes du district de Carangatto, dont la population catholique est d'environ 9000 âmes. Je pris donc la résolution de leur dire que j'avais été indisposé et ne pouvais célébrer la sainte Messe, mais que nous ferions la Bénédiction et Procession des Rameaux, et qu'ensuite nous dirions les prières accoutumées du dimanche, quand le missionnaire est absent. Cependant, je sors, sans me douter de rien; mais un enfant, qui me rencontre, me regarde fixement tout ébahi; j'en vois d'autres plus loin qui chuchotent entre eux mystérieusement, et enfin cet enfant me dit: Mais, Père, vous avez la petite vérole. — En effet mes mains et mes bras, tout mon corps était tacheté de pointes rouges, auxquelles je n'avais pas pris garde. Je fis quand même la Bénédiction et la distribution des Rameaux; c'est l'habitude au Malabar que tous les fidèles reçoivent les Rameaux des mains du missionnaire; cette fois, en les recevant, tous les Indiens, hommes et femmes, me regardaient avec un sourire. Néanmoins je présidai encore la Procession et finis toute la cérémonie. Ensuite je fis appeler le R. P. Isidore pour me remplacer durant la Semaine sainte; et sans rester un seul jour au lit, mais seulement me tenant tranquille dans ma chambre, je suivis le régime et traitement ordinaire pour la petite vérole. Le samedi saint j'étais guéri; le dimanche de Pâques je chantai solennellement la Messe. Voilà les deux seules maladies que j'aie eues dans ma vie, accompagnées l'une et l'autre de circonstances curieuses... Que le bon Dieu soit béni pour tous ses bienfaits!

(A suivre).

## VARIÉTÉS

### Un ermite français au Liban.

(fin, voir page 279 et suiv.)

Revenu dans sa cellule après l'orage, Monsieur de Chasteuil s'appliqua tout entier à l'oraison: sa vie devint une méditation, une prière continuelle. Le Père Élie assure que le démon venait souvent troubler le saint homme durant ses prières, faisant un bruit horrible à la porte de la grotte et même le chargeant de coups. Rien ne pouvait le distraire de ses exercices de dévotion.

Malgré son amour pour la solitude, il recevait avec bonté les prêtres qui venaient le consulter sur les saintes Écritures, les laïques qui voulaient apprendre de lui la science du salut. Toutefois il n'admettait les visiteurs inconnus qu'à la condition de traiter uniquement d'affaires spirituelles, ce

qui n'empêcha pas la plupart de ceux qui faisaient alors le voyage de Jérusalem de visiter notre solitaire, comptant pour rien un détour de quatre-vingts lieues pour avoir le bonheur de l'entendre et de se recommander à ses prières. Les marchands français de Tripoli lui portaient souvent des sommes d'argent, pour l'aider, disaient-ils, à soulager les misères des pauvres montagnards; mais il les renvoyait au Père Élie qui, connaissant mieux les misères des familles, ferait meilleur usage de ces aumônes. Quant à l'argent que lui envoyait sa famille pour ses besoins personnels, il ne voulut jamais le recevoir. Le même esprit de charité le fit condescendre à la demande des gens d'Ehden, désireux de lui confier l'instruction religieuse de leurs enfants. Il alla donc leur enseigner la doctrine chrétienne sous un noyer, auprès d'une fontaine; bien souvent de grandes personnes se joignaient aux enfants et écoutaient ses instructions avec une sainte attention.

Le Père Élie étant devenu archevêque d'Ehden, Monsieur de Chasteuil le suivit au monastère de Saint-Serge situé à un quart d'heure du village, auprès d'une belle source, et encore habité par des religieux. Il y prit une cellule aussi misérable que celle qu'il venait de quitter.

Dans une nouvelle panique causée par une irruption des Turcs, tous les habitants du village prirent la fuite. Monsieur de Chasteuil resta seul au couvent. Un bon vieillard caché dans les grottes voisines devait lui apporter de quoi se nourrir; mais ce pauvre homme resta plusieurs semaines sans se montrer, et notre saint ermite, après avoir épuisé ses provisions, l'attendit plusieurs jours privé de toute nourriture. Il ne lui échappa jamais dans la suite un seul mot de plainte sur ce qui était arrivé.

L'Eglise du Liban perdit vers ce temps-là son vénéré patriarche, Georges Amiré. Comme on était en peine pour l'élection de son successeur, le peuple s'avisa tout d'un coup de demander M. de Chasteuil. Tous les prélats qui composaient l'assemblée prirent ce choix pour une inspiration du Ciel, et la foule courut au couvent de Saint-Serge solliciter l'agrément du pauvre solitaire. Alors on vit celui qu'aucune infortune, aucune privation n'avait pu abattre, tomber dans une amère affliction et verser des larmes. Il alléguait tant de raisons de son indignité que les Maronites durent se retirer en recommandant l'affaire à ses prières. Le refus de Monsieur de Chasteuil, dit l'auteur de sa vie, fit tant d'impression sur l'esprit de ceux qui pouvaient aspirer à la dignité de patriarche, que tous entrèrent dans des sentiments pareils. Enfin tous les prélats s'accordèrent à nommer celui d'entre eux qui avait une union plus particulière avec le saint homme, l'archevêque d'Ehden. L'élu s'en remit à la décision de Monsieur de Chasteuil; celui-ci, par l'assurance qu'il lui donna de la volonté divine, changea les craintes du prélat en une ferme confiance dans la providence de Dieu. Cette élection privait M. de Chasteuil des secours spirituels qu'il était habitué de trouver auprès du savant et pieux évêque. Dieu pourvut aux besoins de son servi-



teur en inspirant au Père Supérieur des Carmes Déchaussés du mont Liban, le P. Célestin de S<sup>te</sup> Lidwine (1), de lui offrir une cellule dans son monastère de Mar-Elicha de la vallée des Saints. Le saint ermite avait vu dans son sommeil un personnage vêtu en Carme qui lui avait dit : « Que faites-vous ici ? Suivez-moi. » Il n'hésita pas à suivre le P. Célestin. Les habitants de Bchareh vinrent en foule à sa rencontre ; les religieux le reçurent à la porte du monastère et le conduisirent aussitôt à l'église pour remercier Dieu tous ensemble de son arrivée parmi eux. Cela se passait au mois de novembre 1643.

La santé de l'homme de Dieu allait en s'affaiblissant ; sa piété, sa ferveur paraissait augmenter de jour en jour à mesure qu'il approchait du terme de sa vie. Tous les jours, en assistant à la sainte messe et en recevant le corps de Notre Seigneur, il éprouvait une sorte de ravissement dont la vue contribua à augmenter dans les populations voisines l'amour et le respect dus au plus saint des mystères. A la fin du Carême 1644, il fut saisi de la maladie qui devait terminer sa sainte vie. Ce fut d'abord une fièvre lente, pendant laquelle il ne voulut rien retrancher de ses austérités, qu'autant que son directeur le lui permit. Cependant, comme le bruit le fatiguait extrêmement, on dut le transporter sur la terrasse du couvent, dans une cabane de nattes. Son lit était un méchant matelas, son oreiller une pierre, et ses couvertures son seul manteau. « Mon lit, disait-il, est encore plus doux que la croix de Jésus, et mon oreiller plus tendre que les épines qui perçaient sa tête quand il mourut pour moi ».

Il avait demandé à Dieu de mourir sans secours et abandonné des siens, à l'imitation de son divin Maître. Il fut exaucé. Les Pères Carmes étaient allés prêcher, le jour de la Pentecôte, dans les villages environnants. Quelques religieux maronites, auxiliaires des Carmes, restaient seuls dans le couvent. La nuit de la fête, il dit à ces moines : « Je m'en vais à la miséricorde de Dieu, » leur distribua de petits souvenirs, donna à celui d'entre eux qui était prêtre, le P. Adam, le bel évangile syriaque que lui avait donné le P. Théophile, et le pria de remettre ses autres livres aux Pères Carmes « en témoignage de sa reconnaissance pour tous les bons soins et la charité dont ils l'avaient honoré. » Puis il conjura les religieux de se retirer dans leurs cellules pour prendre le repos de la nuit. Le Père Adam, revenu vers minuit, le trouva sans vie, le crucifix collé sur les lèvres. Son visage avait une beauté et une splendeur extraordinaires qui frappa tous les visiteurs. On était au 14 mai 1644.

Plusieurs évêques, un grand nombre de prêtres et de religieux, une foule

---

1. Ce Père fut le fondateur de notre mission du Liban, comme nous l'avons dit dans un numéro précédent. Il y était venu de Damas, où depuis plusieurs années il exerçait le ministère avec grand fruit.

immense venue de tout le Liban, honorèrent ses funérailles. Il fut inhumé revêtu de ses habits de solitaire et d'un surplis; on le déposa dans le caveau de la chapelle du couvent, assis sur un siège de pierre, selon la coutume du pays pour la sépulture des évêques. Le consul de France et les négociants français de Tripoli, trop éloignés pour se trouver aux funérailles, vinrent le septième jour à Mar-Elicha, et y firent célébrer à leurs frais un service solennel avec panégyrique en arabe, suivi, selon l'usage du pays, d'un repas funèbre auquel prirent part trois cents convives. Dans la suite, le bruit des merveilles que Dieu opérait par l'intercession du saint homme parmi les populations du mont Liban engagea un pieux négociant de Marseille établi à Tripoli, M. Boissely, à lui faire un tombeau séparé, où ses restes ne se mêlengeraient pas avec ceux des évêques ensevelis dans le caveau du couvent. Il y fut placé assis; on y grava plusieurs épitaphes, en français, en latin, en arabe et en syriaque; longtemps la piété des fidèles y entretenait une lampe allumée.

(*Almanach des Missions Catholiques*).

---

## FAITS DIVERS

---

**Grâces obtenues.** — **Saint Enfant Jésus.** — *Lille.* — Un père et une mère remercient l'Enfant Jésus de Prague: il leur a accordé la guérison de leur petite fille atteinte de convulsions qui mettaient ses jours en grand danger. L. D.

**Saint-Joseph.** — *Oraison.* — Ma famille se trouvait dans une position bien difficile par suite d'une fausse direction intervenue dans nos affaires et dans notre commerce. Les embarras semblaient se multiplier chaque jour et venir de tous les côtés: la paix, l'union, tout était menacé. Pendant plus d'un an nous multipliâmes neuvaine sur neuvaine sans être exaucées: le ciel était d'airain, ou pour mieux dire, afin d'éprouver notre confiance et faire éclater la puissance de Marie et de son glorieux époux, le Seigneur retardait d'exaucer nos prières.

Pour la fête de l'Immaculée Conception, une amélioration se produisit; enfin le jour de la fête de saint Joseph, le 19 mars, au retour de la sainte Messe, le facteur nous remit un pli qui nous annonçait la fin de nos ennuis.

Gloire à Marie et à saint Joseph.

B. T.

**Saint Jean de la Croix.** — *Bruges.* — Il y a deux ans le Carmel se répandait en chants d'allégresse pour fêter le jubilé trois fois centenaire de celui que ses enfants sont si justement fiers d'appeler du doux nom de

Père, et de saluer comme la pierre fondamentale du grand édifice de leur Réforme. L'ombre, qui jusque là avait couvert le nom de Jean de la Croix, semblait devoir enfin se dissiper, puisqu'on voyait de toutes parts le peuple chrétien venir se prosterner aux pieds de l'illustre athlète du Christ pour proclamer ses louanges et implorer ses bienfaits. Loin de continuer à exaucer le désir exprimé par son serviteur de rester inconnu pendant sa vie et après sa mort, le Ciel répondit à la confiance des foules par d'innombrables faveurs. Ces faveurs ne discontinuent pas. Qu'on me permette entre autres, pour l'honneur et la gloire de Dieu ainsi que de son illustre serviteur, d'exposer dans toute sa simplicité le fait suivant :

Marie V..., demeurant à Bruges, revenait, un dimanche soir, il y a environ un an, d'une promenade à la campagne. Assaillie aux portes de la ville par deux ivrognes, elle parvint à force d'efforts à s'échapper de leurs mains. Aussitôt la voilà, sous l'empire d'une frayeur panique, volant plutôt que marchant vers sa demeure qu'elle atteignit dans un état des plus pitoyables. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire contracter une maladie contre laquelle ont échoué les efforts de plusieurs médecins. Tous les remèdes prescrits restaient sans aucun effet. Comme c'est l'ordinaire, le moral de la malade ne tarda pas à ressentir le contre-coup de son état physique. Incapable sous tous les rapports de vaquer à ses occupations ordinaires, ce n'était plus chez elle que chagrin, tristesse, dégoût, ennui, abattement, en un mot un cortège de misères. Les choses en étaient là quand pour comble de malheur un nouveau mal bien plus grave et plus dangereux que le premier vint l'atteindre, il y a un bon mois. C'était une tumeur cancéreuse qui se produisit dans la région du cœur. Peu sensible dans son origine, l'enflure s'accrut si vite qu'au bout de huit jours elle avait atteint la grosseur d'un œuf et la longueur d'un doigt. Je passe sous silence les douleurs que faisait endurer à notre patiente cette importune visiteuse. Avec un bandage pour maintenir la tumeur, la malade ne pouvait encore marcher qu'à grand-peine. Une opération jugée nécessaire eut pour tout résultat de procurer, au prix des plus grandes souffrances, un soulagement peu durable, car au bout de huit jours la tumeur reprit de plus belle, et le médecin déclara qu'une nouvelle opération, pour laquelle cette fois ils devaient être deux, était devenue tellement indispensable que, si elle ne se faisait pas, il ne restait plus à la malade que 8 ou tout au plus 15 jours à vivre, la gangrene devant infailliblement atteindre le cœur. L'infortunée s'y refusa : « J'ai bien trop souffert la première fois, disait-elle ; non, pour rien au monde je ne me laisserai encore opérer. » C'est alors que la personne qui l'assistait eut comme une inspiration divine. « Eh bien, lui dit-elle, puisque vous refusez obstinément les remèdes de la terre, plaçons notre espoir dans le Ciel. Demain (c'était le mercredi avant la fête de St Jean de la Croix) nous commencerons ensemble une neuvaine. » On célébrait l'Octave

du saint dans l'église des Carmes, et le prédicateur avait, le dimanche précédent, engagé du haut de la chaire ses auditeurs à recourir à lui avec grande confiance. Se revêtir de la médaille bénite de St Jean de la Croix et commencer la neuvaine fut l'affaire d'un instant. La neuvaine s'ouvrit donc le mercredi 22 novembre pour se clôturer le jeudi 30. La faveur ne se fit pas si longtemps attendre. Car, ô merveille ! au troisième jour de la neuvaine, *la nuit même qui suivit la Fête de Notre Père St Jean de la Croix*, la tumeur cancéreuse disparut *radicalement, complètement, sans laisser aucune trace*. De plus la peau, qui recouvrait la chair là où l'on avait pratiqué l'incision et qui avait dû forcément être tenue ouverte, s'était parfaitement refermée, ne laissant tout au plus qu'une légère cicatrice.

Et ce qui est plus admirable encore, c'est que la maladie occasionnée par le saisissement dont j'ai parlé plus haut avait également disparu sans laisser le moindre vestige. Ce qu'il fut permis de constater par des signes *évidents et non équivoques*. En se levant donc, le samedi 25, la privilégiée ne put d'abord en croire ses yeux, mais enfin forcée de se rendre à la réalité, ne pouvant plus longtemps contenir sa joie, elle se jeta à genoux et remercia son céleste bienfaiteur avec tout l'élan dont son cœur était capable. Le médecin, homme de piété autant que d'âge et de science, a examiné jusqu'à trois reprises différentes et très minutieusement son ancienne malade ; et chaque fois il a avoué qu'il se trouvait devant un fait surnaturel et inexplicable : « C'est une merveille, répétait-il, c'est une merveille, je ne puis » en dire autre chose ; tout le mal a disparu jusqu'à la racine ».

Puisse ce simple mais fidèle récit exciter dans tous les cœurs une affection de plus en plus grande envers saint Jean de la Croix et une confiance illimitée dans les mérites de cet ami de Dieu, à qui gloire, honneur, louange, salut et bénédiction dans les siècles sans fin.

Fr. J. B., C. D.

\*  
\* \*

**Traits du Saint Scapulaire.** — Comment on est poli envers la sainte Vierge. — Il y a neuf ans, raconte un prêtre, j'étais appelé près d'une jeune enfant, pieuse et douce, qui se mourait :

« Mon enfant, dis-je, vous souffrez bien ? »

— Pas beaucoup, Mais, me dit-elle en sanglotant, j'ai bien peur de la mort.

— De la mort ? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que la mort ?

— Non.

— La mort, c'est le chemin le plus direct pour aller au ciel, c'est la petite porte par laquelle on passe pour y entrer, et, une fois cette porte dépassée, la sainte Vierge vient elle-même à la rencontre de ses enfants.

— Oh ! alors, je veux mourir, mais dites-moi bien comment il faudrait



m'y prendre pour la saluer, pour lui parler, et pour *être polie* avec elle. »

Devant une naïveté aussi angélique, je demandai à mon imagination de m'aider et je créai une petite scène d'entrée au ciel où je mettais ma malade en dialogue avec la sainte Vierge. Comme bien vous pensez, la confiance absolue en Marie jouait le principal rôle, il s'agissait de rassurer cette enfant.

— « C'est ça, j'ai compris : En entrant au ciel, je dirai tout de suite que je veux parler à la sainte Vierge. Si on me dit qu'elle a trop à faire, je dirai que j'ai le temps de l'attendre, et dès qu'elle pourra venir, je me jeterai à son cou en l'embrassant, et je lui dirai que je suis sa fille.

— Parfaitement. Vous n'avez donc aucune inquiétude à avoir, et vous verrez combien Marie est mère ! »

Je partis, heureux d'avoir pu rassurer ma petite malade.

Le 13 avril, au soir, elle me fit appeler : « Mais, me dit-elle, vous avez oublié de me recevoir du scapulaire... Si je parlais sans ce petit habit, c'est la sainte Vierge qui ne serait pas contente ! »

Je vois encore cette sérénité, ce calme admirable qui se peignait sur son visage : « Oh ! que je suis heureuse ! Maintenant je n'ai plus qu'à mourir ; à propos, quand faut-il partir ? demain ?

— Non, lui dis-je en souriant, pas demain : partez le 16.

J'avais dit le 16, simplement pour la contenter : or, le samedi 16 avril, dès sept heures du matin, je monte voir ma petite sainte ; elle était *partie* au ciel à quatre heures. Vous jugez de mon émotion !

**Jean et son Scapulaire.** — C'était lors des guerres du 1<sup>er</sup> empire entre la France et l'Espagne. Un Belge nommé Jean, qui était au service des armées françaises et qui avait toujours été très fidèle à la Madone, n'avait jamais quitté le saint Scapulaire de Marie. Plus d'une fois déjà, il avait remarqué quelle protection la bonne Mère exerçait sur lui. Placé dans un régiment de cavalerie, il était exposé dans tous les combats à recevoir les plus vives injures du feu de l'ennemi. Un jour, il était parti en reconnaissance avec son détachement ; il se trouvait à trois quarts de lieue du camp lorsque soudain tous se voient entourés par un grand nombre de cavaliers montés sur des mulets. C'était un régiment espagnol qui avait vu le détachement et qui était venu vers lui. Tous purent se sauver. Jean, seul et son compagnon de caserne furent faits prisonniers. Jean avait prié de tout cœur et priait continuellement, tandis qu'on l'emmenait au camp ennemi. Là, il dut souffrir les vexations des soldats et les insultes des chefs. Le général lui demanda en espagnol s'il parlait bien cette langue. Jean, qui savait à peine balbutier quelques mots, répondit dans la même langue. La même question fut posée à son compagnon qui malheureusement ne connaissait pas l'espagnol. — Le chef se retourna alors vers ses lieutenants et leur dit en espagnol : Que faire de ces gens ? nous allons les fusiller. D'ailleurs

ce sont des espions, ils méritent la mort. Faites venir cinq soldats et nous en aurons bientôt fini. — Jean comprenait tout et, malgré son effroi, priait sans cesse. Enfin les cinq soldats arrivèrent. Alors Jean se présenta au général et lui demanda, en espagnol, grâce pour lui et son compagnon, lui promettant fidélité et disant qu'ils étaient disposés à servir dans les rangs espagnols. Le général remit la réponse au lendemain. Les prisonniers furent conduits dans un cachot où ils restèrent toute la nuit en prière. Jean, qui avait confiance en la Vierge dont il portait les livrées, ne craignait rien; son compagnon, au contraire, ne pouvait proférer une parole, tant sa peur était grande. Le lendemain, de grand matin, on vint ouvrir les portes de la prison. Jean tressaillit de joie, tandis que l'autre pouvait à peine faire un pas. Jean s'empressa de demander s'il n'y avait pas moyen d'avoir un peu de nourriture, car ils n'avaient rien pris depuis leur captivité. Le geôlier répondit: Ce n'est pas la peine. Alors Jean fut déconcerté; il se croyait perdu et pensait qu'il allait mourir avec son camarade. Ils furent conduits tous deux près du général; celui-ci dit qu'il accordait la vie au plus vieux (Jean) à cause de sa connaissance de l'espagnol: il servirait dans l'armée, aux conditions qui lui seraient indiquées. Cependant Jean n'était guère plus content, il aurait voulu connaître le sort de son compagnon. Le général, voyant que celui-ci ne savait pas l'espagnol le condamna. Alors il fut mené dans une cour voisine où, lié à un arbre, les cinq soldats de la veille le fusillèrent. C'était comme si on eût donné cinq coups de poignard au pauvre Jean qui priait pour l'âme de l'infortuné. Depuis lors, il n'entendit plus parler de son compagnon, il ne sut jamais comment il fut enterré. — Soumis aux exigences les plus rigoureuses, Jean servait dans l'armée; il avait reçu un mulet et ses conditions étaient: 1° d'être soldat sans aucune solde; 2° d'être au service de son lieutenant et d'en être un domestique fidèle; 3° de ne jamais sortir de la caserne sinon pour l'exercice et pour la guerre. Cependant Jean désirait tenter quelque évasion. Chaque jour il exerçait sa mule qui devenait très habile. Celle-ci allait comme le vent, lorsqu'il fallait courir. Un jour, on était à l'exercice; le brouillard était très épais. Jean adressa une fervente prière à Marie et plaça son scapulaire sur sa blouse. Il saisit le moment où son maître était descendu de cheval pour regarder en arrière, piqua des deux et s'enfuit au plus vite. Alors il entendit les cavaliers qui le poursuivaient. Les balles pleuvaient comme des grêlons. Plusieurs de celles-ci vinrent même s'aplatir sur le scapulaire, sans que Jean ressentit la moindre douleur. Douze lieues le séparaient de la frontière; il les franchit en moins de cinq heures; il fut alors arrêté par un douanier qui le mena au poste. Là, il profita d'un moment où l'employé signait son mandat d'arrêt et où le douanier se réchauffait, pour fermer la porte de la cabine à clef et monter à cheval. Quelques instants après, il était sur le territoire français. Il se rendit aussitôt à Lyon ou se

trouvait alors son régiment et fit à ses chefs la relation de sa captivité qui avait duré sept mois. Ce qui avait le plus préoccupé Jean, c'était sa femme qui, avec ses enfants, était en Belgique dans le village de Sovet. Il fut décoré de la croix d'honneur, et reçut son congé définitif. Il remercia la bonne Vierge de sa protection et arriva à Sovet, plein de vie et de santé.

**Le converti du Scapulaire.** — Tous les chrétiens de Cochinchine recevaient du Père Galibert (1) une forte et solide instruction, qui préservait leur foi et éclairait leur piété. A la base, Dieu, Jésus-Christ, son Evangile, son Eglise et ses Sacrements, sa morale et son culte. Sur ces assises inébranlables, les dévotions s'élevaient et grandissaient naturellement. Les dévotions au sacré Cœur, à saint Joseph, aux âmes du purgatoire, fleurissaient au sein de sa chrétienté et lui faisaient une place à part dans la mission tout entière. La Mère de Dieu était l'objet d'un culte universel et souvent elle devenait pour la conversion des âmes un auxiliaire puissant.

« Un jour, raconte le Père Galibert, passant devant la porte d'un vieillard de quatre-vingts ans, auquel j'avais administré les derniers sacrements, j'entraî dans sa demeure. Je m'aperçois qu'il ne porte pas de *scapulaire*, et j'en fais le reproche aux gens de la maison.

« — Mais, Père, il n'est pas reçu! me dit-on.

« — Comment! ne vous ai-je pas dit assez souvent les avantages de cette dévotion?

« Sur le champ, j'envoie à la résidence mon petit servent de messe, qui revient bientôt portant un *scapulaire*. Je le bénis, le fais baiser au mourant, le lui passe au cou et m'éloigne.

J'avais à peine fait cinquante pas que la petite fille de l'Annamite courut après moi:

« Père, me dit-elle, daigne rentrer, le malade veut te parler..... »

— « Père, me dit le moribond, je sens que je vais mourir, je ne dois donc plus tarder à décharger mon âme d'un poids qui l'accable. Il y a soixante ans je commis un crime, et je ne l'avais jamais confessé.

« Reçois-en l'aveu dans ton cœur, je le fais bien humblement.

« Père, mon âme est brisée de douleur, pardonne-moi ».

Puis, avec moi seul, il fit sa confession au milieu des larmes, le pardon fut donné et il mourut le lendemain.

Le Père attribuait cette conversion au *scapulaire*, une des formes les plus touchantes de la dévotion à la très-Sainte Mère de Dieu.

\* \* \*

**Echos de partout.** — Belgique. — Bruxelles. — Le Saint Enfant Jésus va enfin posséder, dans notre église, non plus un simple piédestal

1. Vie de Mgr Galibert, évêque d'Enns, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, par l'abbé Tesseyre.

adossé à un pilier, mais une chapelle à lui, bien recueillie et dévoteuse, et un autel où pourra être offert le saint sacrifice. Tout, dans cette chapelle, rappellera l'origine de la dévotion : la statue sera celle qui reproduit, pour les dimensions et les moindres traits, la statue de Prague ; la décoration se rapprochera autant que possible de celle de là-bas. Le bon petit Jésus attendra dans son nouveau sanctuaire les prières et les actions de grâces de nos chers abonnés ; il y tiendra certainement en réserve pour eux tous ses meilleurs bénédictions.

*Anvers.* — La paroisse de Saint-Norbert est la première de cette grande ville qui ait adopté officiellement la dévotion au saint Enfant Jésus de Prague. A l'occasion des fêtes de la Toussaint on a fait au divin Enfant un premier triomphe : le R. P. Léon-Marie, de notre couvent de Bruxelles, a eu le bonheur d'exalter pour la première fois, devant le peuple si chrétien de la cité flamande, cet Enfant divin, *toujours le plus aimable et toujours le plus aimé*. L'église regorgeait de fidèles ; espérons que, là aussi, le règne de l'Enfant-Dieu s'établira dans tous les cœurs.

*Espagne. — Tolède.* — Nous avons annoncé dans un précédent numéro la réinstallation de nos Pères à Tolède dans leur ancien couvent qui servait jusque là de séminaire diocésain. Les 27, 28 et 29 octobre, on y a célébré, comme inauguration, un triduum solennel. Plusieurs orateurs de l'Ordre s'y sont fait entendre : la foule ne pouvait trouver place dans l'église.

*Madrid.* — Le 29 septembre a eu lieu la consécration solennelle de l'église du nouveau couvent des Carmélites. On se rappelle que les Chroniques ont rendu compte antérieurement de cette fondation. L'église nouvelle, consacrée sous le vocable de Sainte-Thérèse, est surmontée d'une coupole ornée de fresques où sont peintes différentes scènes de la vie du saint prophète Elie. Le maître-autel, tout entier en marbre blanc, rehaussé de dorures, est surmonté par un groupe colossal représentant la Transverbération de Notre Mère sainte Thérèse.

*Brésil.* — On écrivait récemment de Rome au *Courrier de Bruxelles* : « Sur les instances venues du Brésil, le Souverain-Pontife a chargé, dans l'audience privée du 29 août dernier, le Rév. dom Gerard van Caloen, procureur général de la Congrégation bénédictine de Beuron, de reconstituer au Brésil l'ordre de Saint-Benoît. Un décret impérial de 1855 avait en effet ordonné la fermeture des noviciats et par conséquent frappé de mort la Congrégation brésilienne. Les circonstances étant maintenant changées, les ordres religieux sont libres de se reconstituer. Aussi, dit le journal cité, le Souverain-Pontife en envoyant comme internonce, au Brésil, S. G. Mgr. Gotti, ancien général des Carmes déchaussés, lui a bien recommandé de faire son possible pour rétablir dans ce pays le grand ordre de Saint-Benoît. »

Plus loin, le *Courrier* ajoute : « Mgr. Gotti, grâce à son zèle au-dessus de toute louange, a pu mener à bonne fin cette affaire ». — Nous sommes bien



heureux, et nos lecteurs le seront comme nous, d'entendre les échos des succès de notre toujours si vénéré Père et de savoir qu'il continue à marquer son passage en ces pays lointains par des œuvres solides et fécondes. Que le bon Dieu le guide et l'assiste toujours au milieu des circonstances délicates et difficiles que sa mission doit traverser là-bas.

**Chili.** — *Santiago.* — La garnison de cette ville donnait, le dimanche 16 juillet, un brillant et édifiant spectacle. Tous les soldats étaient venus en corps à l'église de Saint-Sauveur rendre leurs hommages à N.-D. du Mont-Carmel, patronne officielle de l'armée chilienne. A neuf heures du matin, l'infanterie en grande tenue prit place dans la nef, la cavalerie et l'artillerie dans les bas-côtés. L'aumônier militaire, don Emeterio Arratia, prononça un discours enthousiaste, exhortant l'armée à persévérer dans la foi des ancêtres et dans la confiance en la protection de la sainte Vierge.

**Inde.** — *Quilon.* — Nous avons appris avec bonheur, que Notre Très Rév. Père Vicaire Général a envoyé au Malabar trois nouveaux Missionnaires; ce sont: le R. P. Elie, de la Province Romaine, le R. P. Léopold, de celle de Lombardie, et le R. P. Ubald, d'Espagne. Tous trois étaient destinés au diocèse de Quilon, où ils sont heureusement arrivés avant la fête de Notre Mère sainte Thérèse, le 15 octobre dernier. De tout cœur nous souhaitons aux nouveaux Missionnaires tous les succès et bénédictions célestes sur leur ministère apostolique pour la gloire de Dieu, l'honneur de notre saint Ordre et la conversion des Idolâtres.

**Vérapoly.** — Le 14 novembre dernier a eu lieu à Vérapoly une très grande solennité, le Jubilé de l'archevêque, Monseigneur Léonard Mellano, carme déchaussé, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de sa consécration épiscopale. Il y a peu d'années, Sa Sainteté Léon XIII, comme gage de son estime pour le vénérable Prélat, lui a envoyé le Pallium. A l'occasion de son Jubilé, le souverain Pontife lui a adressé, le 4 juillet, un Bref, où il rend hommage à ses éminentes vertus et à son dévouement envers le S. Siège apostolique; pour les reconnaître il le nomme Prélat domestique, Assistant au Trône Pontifical et Comte romain, *honneurs qui jusqu'alors n'avaient jamais été conférés à un Evêque missionnaire.*

L'archevêque cependant était tombé gravement malade au mois de septembre. Le Vicaire Général de Vérapoly, le Très Rév. P. Candide du S. Cœur de Marie, ordonna des prières publiques pour la conservation du bien-aimé Pasteur. La sympathie et la ferveur du peuple furent extraordinaires. Non seulement le diocèse de Vérapoly, mais tout le Malabar, montra le même enthousiasme; les Evêques mêmes de Quilon, de Cochin, de Trichoor et de Cotayam commandèrent des prières publiques dans leurs diocèses respectifs pour la conservation de la précieuse santé du vénéré Archevêque. Le Seigneur ecouta favorablement les vœux de ces fervents chrétiens; le 4 novembre le T. R. P. Candide écrivait: « Dieu nous a exaucés. Son

Excellence l'Archevêque va mieux, et, quoiqu'il ne soit pas encore entièrement remis, le péril imminent semble conjuré. — Les fêtes du jubilé, écrivait encore le Vicaire général, seront splendides: les préparatifs sont activement poussés; je crois, ajoute-t-il, que ce jubilé sera une belle page dans les annales des Carmes Déchaussés au Malabar. — Il y aura une petite exposition des dons offerts à Son Excellence on cette occasion. »

Plusieurs documents, concernant cet événement mémorable, sont parvenus aux « Chroniques. » Le Bref, qui confèrait au vénérable archevêque les titres et honneurs mentionnés ci-dessus, était accompagné d'une lettre très bienveillante du Cardinal Lodokowski, l'éminentissime Préfet de la Propagande. A son tour le Délégué Apostolique à Ceylan, par la voie duquel ces pièces officielles parvinrent au destinataire, les accompagna d'une lettre où nous relevons la phrase suivante: « Le Saint Père a voulu, par ce témoignage de souveraine bienveillance, montrer à Votre Grandeur ainsi qu'à toute l'église indienne, combien il apprécie les fruits de votre long et fécond apostolat, fruits que vous avez récoltés au prix de tant de zèle, de tant de travaux et de si rudes sacrifices. »

Enfin nous avons reçu également le discours latin adressé au Jubilaire par son clergé et une composition rythmique dans la même langue, qui est l'œuvre d'un *Tertiaire indigène*. Nous en donnons ici le texte et la traduction; ce petit travail fait honneur à l'enseignement de nos missionnaires:

Omnipotens Domine — Almo tuo numine  
— Semper adsis — Huic Nostro Præsuli; —  
Cunctis hunc periculis — Hujus tutans sæculi  
— Fac felicem.

Tuis istum spiritus, — Tuum lumen cælitus —  
Usque regat. — Tu qui cuncta temperas, —  
Mari, ventis imperas, — En procelas: propera —  
Ad salutem.

Serva nobis sospitem, — Annis multis divitem, —  
Hunc Pastorem, — quem tu dignum famulum, —  
Vivum cunctis speculum, — Normam, decus præsulum —  
Elegisti.

Tui, Deus oculi — Nostro semper Præsuli  
— Sint propitii — Ut ad vitæ littora —  
Cæli tutus anchora — Salva ducat pignora —  
Quæ dedisti.

Seigneur tout puissant, que votre divine grâce toujours assiste notre évêque; préservez-le de tous les périls de ce monde; donnez-lui le bonheur.

Que votre Esprit saint, que votre lumière céleste ne cesse de le conduire. O vous qui réglez tout l'univers, qui commandez aux vents et aux flots, contre les menaçantes tempêtes hâtez-vous de le secourir.

Gardez-nous sain et sauf, enrichi de longues années, notre pasteur. Il est votre digne serviteur, le modèle de tous, l'honneur de l'épiscopat, ce pere que vous nous avez choisi.

Que vos regards, ô Dieu, sur notre prélat s'arrêtent toujours avec tendresse: donnez-lui d'aborder au rivage de l'éternelle vie et d'y jeter l'ancre, avec le troupeau que vous lui avez confié.

## BIBLIOGRAPHIE

**Theologica lucis Theoria**, thesis inauguralis quam propugnabit Joannes Arthurus CHOLLET in facultate theologica insulensi.... — L'espace nous manque pour rendre compte de cette belle thèse; nous comptons lui donner large place au prochain numéro.

**Histoire de l'établissement de la mission de Perse** par les Pères Carmes déchaussés, de 1604 à 1612, extraites des Annales de l'Ordre et de divers manuscrits, par le R. P. BERTHOLD-IGNACE de sainte Anne. — 1. vol. in 12, Bruxelles. — Prix: 3 fr. — *On peut se le procurer à l'administration des « Chroniques ».*

Voilà un livre qui n'est pas nouveau, puisqu'il a paru en 1885. Il nous semble cependant que « les Chroniques », qui à cette date n'étaient pas encore nées, manqueraient à leur mission, si elles ne lui donnaient aujourd'hui dans leurs notices bibliographiques une place d'honneur. On y trouve en effet, sous un titre modeste comme l'était l'auteur, beaucoup plus de choses qu'on n'en attend d'abord. Nos lecteurs nous permettront de leur en fournir la preuve par une rapide analyse.

Les sources, dont l'indication sommaire est donnée dans la préface, sont toutes de première main, puisqu'elles sont tirées des archives de la maison généralice, centre de l'Ordre, que l'auteur habitait en qualité de Définiteur général quand il écrivit cette histoire.

Une introduction précède: elle a pour tâche « d'établir quelles furent, par rapport aux missions, la pensée et l'intention de la grande réformatrice du Carmel » et de montrer comment cette pensée a été recueillie et s'est développée malgré divers obstacles dans notre Congrégation d'Italie.

Dès les premiers mots du récit, nous entrons dans la vie, et pour ainsi dire dans l'âme de ces admirables religieux qui furent en Italie nos premiers ancêtres de la Réforme. La manière sobre et large de l'auteur, qui s'efface toujours et dissimule son travail sous le simple enchaînement des faits, nous permet de suivre les personnages comme si nous leur étions contemporains, sans jamais nous attarder dans les considérations générales ou nous égarer à travers de vagues digressions. C'est si intéressant de voir agir, tous soumis à la volonté de Dieu et immolant leurs propres vues quand se manifestent les desseins providentiels, ces hommes qui s'appellent Jean de saint Elisée, Pierre de la Mère de Dieu, Jean de Jésus-Marie, et les autres! Puis lorsque, le souverain Pontife lui-même ayant désigné la Perse comme but, on a choisi en chapitre les trois premiers missionnaires, peut-on se défendre d'émotion au spectacle de ce départ si simple et de l'ordre austère qu'ils observaient durant la route? « Ils avaient l'habitude de commencer la journée par le saint Sacrifice de la Messe.... Après l'action de grâces,

ils se mettaient en route en disant l'itinéraire et les litanies des saints, auxquelles succédaient immédiatement une heure et demie d'oraison mentale et la récitation de prime et de tierce. Ils se tenaient ensuite pendant quelque temps en silence; puis ils faisaient une conférence pratique.... A quelque distance de l'endroit désigné pour la halte, ils récitaient sexte et none et donnaient un quart d'heure à l'examen de conscience. Après le diner ils se remettaient en chemin et discouaient sur les coutumes, les lois et les erreurs des diverses nations..... Vers deux heures ils récitaient vêpres, complies et le chapelet, puis ils reprenaient la conférence pratique, laquelle se terminait par les litanies de la sainte Vierge. Ils faisaient, un peu après, une heure et demie d'oraison mentale. Arrivés à l'hôtellerie, ils disaient matines et laudes, prenaient le souper ou la collation, et examinaient leur conscience; après quoi, trois ou quatre fois la semaine, ils se donnaient la discipline. » Tel était le règlement suivi par des voyageurs qui traversaient, à pied, en costume religieux, les pays hérétiques d'Allemagne et, plus tard, après un court séjour en Pologne, la schismatique Russie; car on avait cru prudent de prendre cette longue route plutôt que la voie de mer, infestée à cette époque par les Turcs et les Barbaresques. Que de souffrances et quelle constance héroïque dans ces véritables apôtres! Paul Simon, Jean Thaddée, Vincent, avec leurs compagnons, le Frère Jean de l'Assomption et le laïque François Riododid, sont certainement de bien attachantes figures et qui n'ont pas besoin d'être relevées par d'ingénieuses fictions. Nous ne connaissons rien de plus grand, par exemple, que cette scène de la messe célébrée dans une étroite chambre d'auberge, au fond d'un village moscovite, où tous les cinq gisent malades, presque prisonniers, ne relâchant rien d'ailleurs de leurs austérités, y ajoutant même, malgré l'hiver, pour que les schismatiques ne puissent pas tirer scandale des plus légitimes adoucissements. « Quelqu'un ayant eu la charitable inspiration d'offrir aux missionnaires une petite quantité d'excellent vin, le Père Paul Simon résolut de tenter un suprême effort et se disposa à dire la messe... En s'asseyant par intervalles, en s'appuyant sur la table d'autel, il eut la consolation de pouvoir accomplir l'auguste sacrifice et communier les autres. » Qu'on lise encore l'agonie de Riododid, ses funérailles et celles du frère Jean, et cent autres incidents, on ne pourra s'empêcher d'admirer, d'aimer nos Pères et aussi ces missions qui leur coûtèrent tant à fonder. — La mission de Perse était établie: tel est le dernier mot de l'auteur et le couronnement de tant de travaux et de fatigues, lorsque nous arrivons à la dernière page du volume. Malgré les épisodes qui enrichissent cette histoire (conversion du protestant Robert Sirley et de Sanpsonia son épouse; biographie du père Pierre de la Mère de Dieu) on regrette vraiment d'arriver si vite au terme et on se prend à répéter le souhait de l'auteur: « Puisse ce travail exciter l'ardeur de nos jeunes Pères, de ceux surtout qui se sentent du goût, du talent et de l'appétit, et les porter à écrire l'histoire des missions de l'Ordre! »



# Calendrier-Éphémérides

1. **Lundi.** — CIRCONCISION DE N. S. J. C.; 2<sup>e</sup> classe.

2. **Mardi.** — Octave de S. Etienne; double.

3. **Mercredi.** — Octave de S. Jean; double.

1648. — Mort, à Gênes, en odeur de sainteté, du frère Horace Marie du saint Esprit, choriste, âgé seulement de 18 ans, après une année de profession. Il tenait par sa naissance aux illustres familles des Doria et des Spinola. Son excessive mortification avait bien vite usé son tempérament délicat. Plein de joie il partit pour le ciel.

(*Effemerologio*).

4. **Jeudi.** — Octave des saints Innocents, double.

5. **Vendredi.** — Vigile de l'Épiphanie; semi-double.

*1<sup>er</sup> vendredi du mois, consacré à la dévotion au sacré Cœur.*

1636. Fondation, à Abbeville en Picardie, d'un couvent de Carmélites sous le vocable de Jésus, Marie, Joseph. La fondatrice fut la mère Anne de Jésus Marie, du monastère d'Amiens où elle revint ensuite et mourut saintement en 1659.

(*Effemerologio*).

6. **Samedi.** — EPIPHANIE; 1<sup>ère</sup> classe avec octave privilégiée.

7. **Dimanche dans l'Octave de l'Épiphanie.**

8. **Lundi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'Octave.

1875. — A Anvers mourut, à 61 ans d'âge et 21 de profession, la sœur Marie Thérèse Joseph de l'Enfant Jésus. Elle ne cessait de remercier le bon Dieu de l'avoir appelée au Carmel; elle exprimait même fréquemment à la mère Prieure la reconnaissance qu'elle avait pour les sœurs qui l'avaient admise malgré son âge déjà avancé. Ses sentiments de résignation et de parfait abandon durant sa dernière maladie firent l'édification de la communauté.

9. **Mardi.** — 4<sup>e</sup> jour dans l'Octave.

10. **Mercredi.** — 5<sup>e</sup> jour dans l'Octave.

11. **Jeudi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave.

1626. Fondation de notre couvent de Malte sous le vocable de sainte Thérèse, par les soins du Père Paul Baptiste de saint Pierre. L'évêque de Malte, M<sup>sr</sup> Balthazar Cagliares, en fut le bienfaiteur insigne: longtemps il pourvut lui-même à l'entretien des religieux.

(*Effemerologio*).

12. **Vendredi.** — 7<sup>e</sup> jour dans l'Octave.

13. **Samedi.** — Octave de l'Épiphanie; double.

14. **2<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie.** — LE TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS; 2<sup>e</sup> classe. — *Indulgence plénière pour l'assistance à la messe chantée.*

1799. Au Malabar, mort de M<sup>sr</sup> Louis Marie, né à Novare (Italie); missionnaire apostolique, d'abord au Malabar, puis au Maïssour et au Maduré, il fut enfin nommé par Pie VI évêque du Malabar.

(*Effemerologio*).

- 15. Lundi.** — S. Paul, 1<sup>er</sup> ermite; double. (IV<sup>e</sup> siècle).  
**16. Mardi.** — S. Marcel, pape et martyr; semi-double. (IV<sup>e</sup> siècle).  
**17. Mardi.** — S. Antoine, abbé; double. († 356).

*Aujourd'hui commencent les NEUF MERCREDIS qui précèdent la fête de saint Joseph. Indulgence plénière l'un ou l'autre de ces mercredis, à volonté. Pour les huit autres, indulgence de 7 ans et 7 quarantaines. — Applicable aux âmes du purgatoire.*

- 18. Jeudi.** — Chaire de S. Pierre à Rome; double-majeur.

1716. A Rome, mort du Père Honorius de l'Assomption, originaire de Milan. Il fut provincial, trois fois vicaire général, puis préposé général (le 28<sup>e</sup> dans la série des généraux). Il était en outre délégué apostolique, consultant des rites et de l'index, qualificateur du saint Office. On a de lui des méditations et des lettres adressées à de grands personnages, entre autres au pape Clément XI qui recourait volontiers à ses conseils.

(*Effemerologio*).

- 19. Vendredi.** — Office votif de la Passion.  
**20. Samedi.** — S. Fabien († 250) et S. Sébastien († 288), martyrs; double.  
**21. Septuagésime.** — FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE; double-majeur.

Par décret du 14 juin 1893, la sacrée Congrégation des rites a approuvé un office et une messe propres en l'honneur de la sainte Famille; en même temps elle a fixé cette fête au 3<sup>e</sup> dimanche après l'Épiphanie. Mais il arrivait, cette année, que la Septuagésime coïncidait avec ce jour, de sorte qu'il eût fallu, selon les règles ordinaires, omettre entièrement la nouvelle fête. Pour ne pas causer cette peine aux fidèles, notre saint Père le Pape, usant de son autorité souveraine, a suspendu pour cette fois le privilège de la Septuagésime et permis de célébrer la messe et de réciter l'Office de la sainte Famille ce jour-là. — Le décret, instituant la fête, ne l'a pas imposée au monde catholique; il la concède seulement à tout diocèse ou à toute congrégation religieuse qui demandera l'autorisation de la célébrer. L'Ordre du Carmel ne pouvait manquer de faire bien vite cette demande. Aussi, grâce au zèle de nos supérieurs généraux, nous aurons le bonheur de prier solennellement, en union avec les intentions exprimées dans le décret pontifical, pour que les familles chrétiennes s'attachent par des liens étroits à la sainte Famille et pour que Jésus, Marie, Joseph protègent et défendent, comme un bien à eux appartenant, les familles qui leur sont confiées.

- 22. Lundi.** — S. Anastase, martyr, de l'Ordre; double. († 628).  
**23. Mardi.** — Les Epousailles de la très sainte Vierge; double-majeur.

1868. — Mort, à Gand de la révérende Mère Benoîte de sainte Thérèse (dans le monde Sophie Luckx, d'Aertrycke). Elle était née en 1797 et eut entrée chez les Carmélites à Bruges en 1816. Elle fut désignée en 1829 pour se rendre au Carmel de Gand qui venait de renaître. La vie des quelques sœurs qui formaient cette communauté était dure, car elles manquaient de tout; mais, loin de s'en attrister, leur allégresse en était au comble; pour continuer à jouir de la pauvreté, elles évitaient soigneusement de faire connaître leurs besoins. La mère Benoîte fut successivement vicaire et prieure durant onze ans. Elle dut renoncer à tout office après une première attaque d'apoplexie; depuis lors sa vie ne fut qu'un enchaînement de souffrances. Elle avait une dévotion toute spéciale au saint Enfant Jésus et à la divine Eucharistie.

**24. Mercredi.** — S. Timothée, évêque et martyr; double. († 97).

**25. Jeudi.** — Conversion de S. Paul; double-majeur.

*Jour consacré à la dévotion au saint Enfant Jésus.*

**26. Vendredi.** — S. Polycarpe, évêque et martyr; double. († 2<sup>e</sup> siècle).

1625. A Ratisbonne, fondation du couvent de nos Pères, sous le vocable de S. Léonard. Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III avaient favorisé de tout leur pouvoir cette fondation, malgré mille obstacles.

**27. Samedi.** — S. Jean Chrysostome, confesseur et docteur; double. († 407).

**29. Sexagésime.**

**30. Lundi.** — S<sup>e</sup> Martine, vierge et martyre; semi-double. (3<sup>e</sup> siècle).

**31. Mardi.** — Commémoration de la Passion; double.

1712. — En ce jour, mourut au couvent de Namur le Père Eugène de l'Ascension, alors prieur du saint désert de Marlagne. — Il s'appela dans le monde Engelbert Maes et était né à Saint-Omer le 26 février 1657. Après une adolescence pieuse il était entré au Carmel et avait ensuite achevé le cours des études au couvent de Lille; aussitôt après, on l'avait nommé lecteur. Il enseigna, aux applaudissements de tous, la philosophie et la théologie, puis fut élu définitif provincial et maître des novices; enfin, au triennat suivant, prieur du noviciat de Valenciennes. Les neuf années qui s'écoulèrent ensuite, et pendant lesquelles il n'eut aucune charge à remplir, furent employées par lui à entendre les confessions tant de nos sœurs les Carmélites que des séculiers, surtout des pauvres qu'il visitait dans leurs maladies et consolait dans leurs peines avec la plus grande charité. Au chapitre provincial de 1706, on lui offrit le priorat du saint désert: souvent il avait demandé aux supérieurs la permission de s'y retirer, aussi accepta-t-il avec empressement l'occasion de satisfaire ce pieux désir. Il y demeura six ans. Parmi ses nombreuses vertus, on remarquait son amour de la pauvreté: quand il était supérieur, il avait coutume de donner à ses religieux toujours un peu plus que le nécessaire, afin qu'ils n'eussent pas la tentation de se réserver quelque chose par eux-mêmes et de blesser ainsi la pauvreté. Son obéissance était telle que, même étant prieur, il demandait à son Provincial des permissions qui faisaient sourire ce dernier. Il était humble jusqu'à dissimuler avec soin sa science, vraiment très grande et presque universelle: à le voir, on l'eût pris pour un esprit médiocre. Il saisissait toutes les occasions de se mortifier: parfois, durant son priorat, le cuisinier vint lui dire qu'il n'y avait pas de quoi donner à dîner à tous; il trouvait alors moyen de faire passer sous divers prétextes aux autres les portions qui étaient préparées pour lui. S'il était malade, les raisons ne lui manquaient jamais pour différer les remèdes et les soins. Il était scrupuleusement exact sous le rapport de la justice: un jour, les employés des forêts vinrent lui offrir en aumône des arbres qu'ils avaient abattus. De telles aumônes s'étaient faites souvent et avaient été acceptées tant par les religieux de Marlagne que par ceux de Namur. Mais le Père Eugène refusa, disant que ces employés n'étaient pas propriétaires des forêts de l'Etat. — Il avait toujours désiré de mourir avant de quitter le saint désert. Le bon Dieu exauça son désir: la fièvre le saisit quelques mois avant la fin du triennat et l'emporta en quelques jours.

(*Nécrologe de Marlagne*).

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(DEUXIÈME PARTIE).

**AVIS.** — La souscription annoncée dans nos précédents numéros suit son cours. Comme le *traité sommaire*.... sera terminé au mois de mars et que c'est vers ce temps que nous comptons le faire imprimer à part, nos abonnés sont priés de se hâter de nous adresser leurs demandes s'ils ne l'ont pas fait encore. Le prix de l'opuscule ne serait peut-être plus aussi avantageux pour ceux qui ne seraient pas inscrits comme souscripteurs avant la publication. Nous rappelons que ce prix est : fr. 0-50 l'exemplaire.

*Chapitre Troisième. — Ce que tous doivent faire pour honorer la Reine du Ciel.*

Le meilleur hommage à la sainte Vierge, celui qu'elle désire davantage, c'est l'imitation de ses vertus. Quoi que fasse le chrétien dévoué à Marie, si dans sa conduite il s'écarte d'elle, le reste ne lui profitera guère. Il est vrai qu'elle est la Reine de miséricorde; bon nombre de scélérats, obstinément attachés à leurs vices, ont cependant senti à l'heure de la mort l'effet de sa protection, parce qu'ils avaient eu l'habitude de la prier chaque jour. Mais nous n'irons point conclure de là qu'il soit convenable et sage de négliger l'imitation pour mettre sa confiance en quelque jeûne ou en quelque prière; de telles offrandes ne sauraient plaire à la Vierge Immaculée lorsqu'elles sont jointes aux souillures d'une vie criminelle. Le premier souci de qui veut se rendre propice la Mère de Dieu doit donc être d'imiter sa vie sans tache. Ne vous arrêtez pas toutefois à une résolution générale d'imiter Marie; un tel dessein, vague et indéterminé n'irait point jusqu'à la pratique; choisissez plutôt une de ses vertus en particulier, par exemple son humilité ou sa douceur et mettez toute votre énergie à les reproduire en vous. L'acte de bon propos peut s'exprimer en ces termes :

O très secourable Reine des cieux, modèle achevé de toute sainteté, moi, N., muni du secours de votre Fils unique et du vôtre, je me détermine à imiter vos vertus et votre conduite, afin de vous plaire en vous ressemblant. Pour mieux y arriver, je me propose spécialement pour modèle votre humilité (ou votre douceur, ou votre chasteté). Je vous en supplie Vierge très pure, assistez-moi, faites que j'aime ardemment une vertu si belle, que je la pratique avec fidélité afin que, l'ayant enfin acquise, par elle je vous devienne semblable.

*Chapitre Quatrième. — Ce que doit faire dès le matin le serviteur de la sainte Vierge.*

Le fidèle serviteur de Marie doit tous les jours, de grand matin, offrir sa personne et tout ce qui est à lui à la gloire, non seulement de la divine Majesté, mais encore de la bienheureuse Vierge. Tel est, du reste, l'usage des hommes pieux. On pourra se servir de la direction suivante :

Auguste Reine des Anges, désireux de vous plaire, moi, N., je m'offre, avec mes pensées, mes paroles et toutes les œuvres de ma vie entière, et particulièrement de ce jour, à la gloire de la majesté divine d'abord et à la vôtre ensuite. Je prends la ferme résolution d'éviter toute faute et de m'appliquer énergiquement avec votre grâce aux bonnes œuvres, autant que je le pourrai. Je vous en prie donc le plus instamment possible, daignez, ô ma bonne mère, me diriger et me protéger en toute circonstance. (A suivre).



---

## Dispositions de Charité parfaite.

---

Le motif et l'intensité de l'amour parfait nous sont indiqués par le doux saint Bernard : « La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même ; la mesure, d'aimer sans mesure » (¹). La charité est donc un amour surnaturel de Dieu aimé souverainement et pour lui-même : *Dei propter se et summe dilecti*. On pourrait ainsi faire un acte de charité parfaite, en forme d'oraison jaculatoire, en disant simplement : « Mon Dieu, je vous aime pour vous-même, par dessus toutes choses ». Toutefois, parce qu'on pourrait ne pas bien se rendre compte du sens de ces paroles, voici les sentiments qu'ils supposent. Ils sont indiqués par Lehmkühl et basés sur saint Thomas lui-même. En les relisant ici, par exemple pour se disposer à la confession (²) ou à la communion, il est aisé de les produire soi-même. Qu'on veuille en ce cas les exprimer de notre part aussi ; car nous répétons avec l'auteur de l'Imitation de J.-C. : « J'aime mieux sentir la componction que d'en savoir la définition. »

On est donc dans des dispositions parfaites, lorsqu'on aime Dieu, non seulement par le cœur, mais aussi par la volonté, c'est-à-dire qu'on s'attache à Lui librement et par raison. On s'attache à Lui, moins par l'impulsion de la nature que par l'inspiration de la grâce ; à Lui, notre Créateur ; à Lui, l'être pour la gloire de qui nous sommes faits et à qui nous devons nous conformer et ressembler ; à Lui surtout notre sanctificateur, le Bien qui nous doit rendre éternellement heureux dans le céleste séjour. Notre union avec Dieu doit être plus forte que toute attaque opposée. On doit tenir au Seigneur plus qu'à soi-même, à tout ce que l'on est, et à tout

---

1. *Causa diligendi Deum, Deus est; modus, diligere sine modo.*

2. Comme, pour recevoir l'absolution, il ne suffit pas d'avoir fait un acte de charité, mais qu'il faut surtout un acte de contrition, on devra, en s'approchant du tribunal de la pénitence, produire, en conséquence de l'amour de Dieu, un acte de regret des péchés commis et de propos de ne plus les commettre ; cet acte de contrition sera parfait ou imparfait précisément selon qu'il proviendra d'un amour parfait ou d'un amour imparfait.

ce que l'on a, plus qu'à la vie, à la réputation, à la fortune, à la santé, aux satisfactions, aux parents et amis. La raison de cet amour n'est pas tant la crainte de l'enfer, ni l'espérance du ciel, ni même le souvenir des innombrables bienfaits divins, ou quelque autre motif hors de Dieu, que l'admiration de son infinie beauté, l'attachement à sa bonté excellente, l'affection pour sa perfection accomplie <sup>(1)</sup>. De toute la force de l'âme on tend vers sa Divinité absolument parfaite, immense, éternelle, infiniment sainte, juste, bonne, bienveillante et bienfaisante. On adhère étroitement à Dieu, le bien suprême, seul capable de rassasier tous les désirs; modèle de notre propre perfection; correspondant exactement à l'inclination de notre volonté; ensemble de tous les biens, les contenant, non comme la réunion ou l'assemblage des biens créés, mais comme leur source indéfectible et leur idéal inimitable; l'abîme enfin ou l'océan sans limites de toutes les jouissances que, d'une façon suréminente, l'Eternel possède et fait goûter dans le ciel à ses élus. On s'écrie: En Vous, Seigneur, mon cœur se repose et goûte un bonheur sans mélange; en Vous, notre félicité béatifiante; en Vous, félicité vivante en Vous-même, félicité par essence, félicité totale, la félicité même! Non-seulement, ô Saint des Saints, je vous estime plus que tout autre être, et Vous désire plus que tout autre bien; mais encore je me complais en votre perfection, je me réjouis de votre bonheur bien plus que du mien, je Vous en souhaite l'infinie et éternelle jouissance, plus que je ne désire mon bonheur propre; je vous aime, pour tout dire, plus que moi-même!

Dans ces sentiments, on ne veut pas éviter seulement l'offense grave du Très-Haut, ce qui nous rendrait abominables à ses yeux et nous enlèverait son amitié, mais on veut fuir aussi le péché véniel qui, sans nous rendre personnellement l'ennemi du Très-Haut, lui rendrait notre action odieuse et outrageante. On veut même s'attacher par dessus tout à son amitié, au point de chercher

---

1. Ce n'est pas la crainte de l'enfer (remarque le P. Faber, dans son beau livre: *Le Créateur et la créature*), ce n'est point l'espérance du ciel, ce n'est aucun autre motif, qui a été le principal stimulant des Saints à se sanctifier; c'est une certaine connaissance des perfections divines, un certain sentiment de la bonté de Dieu, un certain goût de sa beauté inexprimable.

principalement ce qui lui plaît le plus et ce qui peut nous rendre le plus semblables au Dieu fait Homme. C'est en cela qu'on veut mettre sa souveraine jouissance.

On désire lui être à jamais uni; et cela, moins pour posséder éternellement en lui toute la félicité dont on est capable, que pour le contempler souverainement heureux et parfait. C'est à comprendre un jour et à voir son infinie béatitude et perfection, qu'on met soi-même tout son bonheur. Oui, il nous plaît, il nous convient, il nous est bon, et nous le considérons comme tel, que notre Dieu soit comblé de tous les biens et de toutes les perfections. C'est là le bien suprême que nous désirons plus que tous les biens propres, dont nous pourrions jouir.

Nous aimons donc Dieu en lui-même; nous l'aimons avec toutes ses infinies perfections. Nous aimons sa bonté envers les créatures, sa miséricorde envers les pécheurs, sa justice dans toute sa conduite; nous aimons son Amour incréé, sa Sagesse infailible, sa Toute-Puissance irrésistible; nous aimons son immensité, son éternité, son indépendance de tout autre être, son existence nécessaire, sa nature souverainement spirituelle, son infinité dans toutes les perfections, son essence absolument simple et unique.

Nous voulons réserver pour lui toute l'ardeur de notre affection, de façon à n'aimer délibérément une créature quelconque, que parce qu'il le veut, qu'autant qu'il le veut, que comme il le veut.

C'est conformément à sa volonté que nous voulons aimer toute chose et surtout le prochain.

Nous l'aimons parce que le Créateur ordonne de l'aimer. Nous l'aimerions pourtant, quand même notre Souverain Maître ne nous en aurait point fait un précepte, rien que par la raison qu'il est la créature de Dieu, son enfant, son image, le frère de J.-C. par l'Incarnation, l'héritier des promesses célestes, l'objet de l'amour éternel, en un mot, quelque chose qui appartient au Seigneur, qui vient de lui, un reflet de ses perfections infinies, presque une émanation de lui-même (1), une sorte de dérivation de la nature

---

1. S. Thomas va jusqu'à appeler les créatures des « émanations » de Dieu (Voir : *Dante et l'ecclésiologie divin*, par l'Abbé Chollet). A l'exemple de S. Pierre, le Docteur angelique a dû prendre un terme exagéré, parce que les autres n'expriment pas assez l'intimité de notre union avec Dieu.

divine <sup>(1)</sup> par la grâce en ce monde et par la gloire en l'autre ; nous l'aimons précisément parce qu'il est appelé et destiné à posséder éternellement le Bien suprême, à ne faire en quelque sorte qu'une même chose avec lui pendant l'éternité. Nous l'aimons donc parce que nous aimons Dieu et presque du même amour dont nous aimons le Seigneur lui-même. J.-A.

## Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel

(suite et fin, voir page 299 et suiv.)

### CHAPITRE XI.

*Divers avantages spirituels dont jouissent les confrères du St Scapulaire.*

Outre les deux admirables privilèges attachés par Marie au S. Scapulaire et que nous connaissons déjà, il y a encore d'autres faveurs spirituelles bien précieuses à la participation desquelles sont admis tous ceux qui portent le saint habit du Carmel. Pour ne rien laisser ignorer à nos lecteurs des grands avantages, dont se trouve enrichie la dévotion du saint Scapulaire, nous en dirons ici quelque chose, et nous terminerons notre étude par ces notes rapides qui la résument pour ainsi dire tout entière.

Ce qui fait la principale prérogative des confrères du saint Scapulaire, c'est que, par leur affiliation à l'ordre de N. D. du Mont-Carmel, ils deviennent eux aussi, à un titre tout spécial, les enfants adoptifs de la mère de Dieu, appartenant désormais à un Ordre qu'elle a choisi elle-même de la manière la plus authentique pour son peuple particulier. Ce titre *d'enfants privilégiés de Marie*, cette divine Vierge l'a confirmé elle-même aux religieux du

---

1. *Nobis promissa donavit ut per hanc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2 Pet. 1, 4).



Carmel dans la personne de S<sup>t</sup> Simon Stock leur supérieur et leur chef, lorsque, lui remettant le S<sup>t</sup> Scapulaire, elle lui dit ces paroles : *« Reçois, mon fils, ce Scapulaire de ton Ordre comme le signe de ma confraternité, comme le gage de l'alliance et du pacte éternel que je fais avec toi et avec tous les enfants du Carmel »*.

« De ces paroles de Marie en effet, dit le P. Raynaud, Jésuite, on doit conclure que cette filiation spirituelle, cette glorieuse alliance dont la divine Marie prétend honorer tous les enfants du Carmel dans la personne du bienheureux Simon ne saurait être la même qui caractérise le commun des chrétiens, lesquels, par une adoption générale, en vertu de leur baptême, ont tous en Marie une commune Mère. L'adoption spirituelle dont il est ici question revêt un caractère tout différent; c'est un choix volontaire et de prédilection par lequel la Mère de Dieu a voulu avoir parmi les chrétiens, dans l'ordre du Carmel, un peuple particulier qui lui fût entièrement dévoué; une société sainte qui fît profession toute spéciale de l'honorer, d'imiter ses vertus et de soutenir avec zèle les intérêts de sa gloire; des enfants chéris et privilégiés entre tous qui, dignes objets de ses complaisances, toujours comblés de ses grâces et de ses faveurs les plus précieuses, ressentissent sans cesse et de toutes les manières les merveilleux effets de sa bienveillance et de sa protection.... La concession du Scapulaire aux religieux du Carmel, continue le même auteur, est le gage le plus précieux de cette protection de Marie sur eux, la marque la plus sensible d'une adoption spéciale et privilégiée, le titre le plus authentique de cette filiation spirituelle qui n'est propre qu'à eux. »

On peut dire que les religieux du Carmel et les confrères du saint Scapulaire sont en quelque sorte dans l'Église pour la très sainte Vierge ce qu'étaient jadis les Hébreux pour Dieu dans l'ancien Testament. Toutes les nations appartenaient à Jéhovah, il en était tout à fois le Créateur et le Père, et il ne cessa jamais de leur donner en tout temps, même au plus fort de leurs prévarications, des marques de sa bienveillance et de sa bonté. Cependant entre toutes ces nations, il lui plut un jour de choisir le

peuple hébreu pour en faire son peuple de prédilection. Pour le distinguer par un signe sensible de tous les autres peuples de la terre, il le marqua dans sa chair du sceau de la circoncision : il fit ensuite avec lui un pacte spécial, une solennelle alliance ; il l'établit le dépositaire de sa loi et il en fit l'héritier de ses promesses.

Or Marie, dans le nouveau Testament, a voulu faire quelque chose de semblable en faveur des religieux du Carmel et des Confrères du saint Scapulaire. Elle les a aussi choisis, entre tous les chrétiens, pour en faire comme son peuple particulier et ses enfants de prédilection.

Cette maternité toute spéciale de la glorieuse Mère de Dieu à l'égard des enfants du Carmel a été solennellement reconnue par plusieurs souverains Pontifes, dans différentes Bulles adressées à cet Ordre. Sixte IV dans sa bulle : *Dum attenta*, etc.... publiée en l'année 1476, s'exprime ainsi : « La très glorieuse Vierge, Mère de Dieu, qui, par l'opération ineffable du S<sup>t</sup> Esprit, a engendré Notre Seigneur Jésus-Christ, a aussi produit l'ordre sacré de la Bienheureuse Marie du Mont-Carmel. » Le rapprochement que fait ici Sixte IV entre ces deux maternités de la Vierge est très significatif et mérite une spéciale attention ; il montre, ce semble, avec évidence que, dans la pensée de ce souverain Pontife, les religieux du Carmel doivent être regardés par tous, sans conteste, comme *les fils puînés de la très sainte Vierge*, c'est-à-dire ceux qui après Jésus, son Fils premier né, occupent la première place dans ses affections, qu'elle entoure pour ce motif plus particulièrement que le reste des chrétiens des marques de sa bienveillance, et auxquels comme à ses enfants privilégiés elle réserve ses plus précieuses faveurs.

Grégoire XIII dans sa Bulle : *Ut laudes*, publiée l'année 1571, c'est-à-dire près d'un siècle après celle de Sixte IV, tient à peu près le même langage, signe évident de la solidité de cette tradition qui n'a jamais cessé d'attribuer à la très sainte Vierge des relations de particulière intimité avec sa famille choisie du Carmel. « C'est Marie, dit ce Pape, qui a donné naissance à l'ordre du Carmel et qui a ensuite décoré cet ordre de son propre nom. »

Pour exprimer sans doute d'une manière plus vive l'idée qu'il se faisait de l'amour on ne peut plus tendre que la très sainte Vierge porte à ses enfants privilégiés du Carmel, le même souverain Pontife dit encore dans la même bulle que « Marie les a engendrés spirituellement par sa charité, qu'elle les a ensuite, pour ainsi dire, portés dans ses bras et nourris du lait de ses plus précieuses faveurs. »

Marie, en effet, ne s'est pas contentée de donner naissance à l'ordre du Carmel, de l'honorer de son propre nom, elle l'a encore favorisé d'un signe tout particulier de sa tendresse, pour le distinguer à jamais par ce signe d'honneur du plus grand prix de toutes les autres familles religieuses et affirmer ainsi d'une manière sensible les préférences bien marquées qu'il lui inspirait. Elle fait avec lui un pacte spécial, une éternelle alliance dont le Scapulaire doit être tout à la fois pour lui et le signe et le gage. Elle fait plus encore : pour mettre le comble à ses bontés envers cet Ordre auquel on dirait, tant elle l'aime, qu'elle ne peut se lasser d'accorder toujours de nouvelles faveurs, elle l'établit le dépositaire et l'héritier de ses plus magnifiques promesses : « Ecce signum salutis, salus in periculis. » Voici un signe de salut, une sauvegarde dans les périls. . . In hoc moriens æternum non patietur incendium. . . Quiconque mourra revêtu de ce saint habit sera préservé des feux de l'enfer.

Cette prérogative si enviable d'enfants privilégiés de la très sainte Vierge, reconnue solennellement aux religieux du Carmel par la voix autorisée des Souverains Pontifes, a paru tellement certaine à des esprits distingués appartenant à d'autres familles religieuses, qu'ils n'ont pas hésité à prendre la plume pour l'affirmer et la défendre. Écoutons par exemple le Père Antoine Viçira de la Compagnie de Jésus : « Nous distribuons, dit-il, les enfants de la Reine du Ciel en trois hiérarchies dont chacune l'emporte sur celle qui lui est immédiatement inférieure. Au plus bas degré sont les simples fidèles ; viennent au second degré les fidèles qui professent pour la très sainte Vierge un culte tout particulier ; enfin au degré le plus élevé, se trouvent toutes les familles religieuses qui, par le but même de leur institution, sont spécialement

consacrées au culte de Marie. Mais entre toutes ces hiérarchies vraiment angéliques, continue le même auteur, se distingue la famille du Carmel qui a été de la part de la Reine des Anges l'objet d'un choix tout spécial et qu'elle aime d'un amour tout particulier. « *C'est, dit-il, un privilège propre et particulier aux membres de cette sainte Religion, d'être tout spécialement les enfants de Marie* ».

Un autre religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Laurent Chrysogone, dans son ouvrage intitulé : *Mundus Marianus*, rend en faveur de l'ordre du Carmel le même témoignage. Voici ses paroles : « Entre tous les ordres religieux que la main de la très sainte Vierge a fait surgir dans le champ de l'Église, nous pensons qu'il faut mettre au premier rang la sainte et vénérable religion des Pères Carmes, que cette divine Vierge a plantée pour ainsi dire de ses propres mains et qu'elle n'a cessé d'entourer depuis, avec un soin jaloux, des marques de sa bienveillance et de sa bonté ».

**N. B.** — *Nous terminons ici la série des articles sur le « Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel ». En remerciant le vénéré correspondant à qui nous sommes redevables de tant de bonnes et belles pages, nous souhaitons qu'il réunisse un jour en volume ces études, en leur donnant tous les développements dont elles sont susceptibles et que les conditions de notre revue ne comportent pas.*

---

## La Journée Religieuse

— Le Matin. —

XXIV. (suite).

---

Nous n'omettrons pas ensuite de mettre notre journée sous la protection de la sainte Vierge. Investie de la plénitude de la



grâce <sup>(1)</sup>, aucun don surnaturel ne vient à nos âmes que par Marie <sup>(2)</sup>. Elle est notre Mère. De son admirable Maternité dépend notre vie dans le Christ et la vie du Christ en nous <sup>(3)</sup>. Tout autre amour maternel n'est qu'une ombre de celui qu'elle nous porte. Ayons pour Marie le confiant abandon de vrais fils, et nous verrons par expérience si Notre Dame prend soin de ses enfants. Disons donc à notre Mère dès le matin, un fervent *Ave Maris stella*, ou encore le *memorare*, le *sub tuum præsidium*, la prière *O ma souveraine, ô ma Mère* <sup>(4)</sup>.

Recourons aussi à notre Père saint Joseph. Sans préjudice de la part de ministère ordinaire ou extraordinaire, qui peut être attribuée à chacun de nous par la Providence, le Carmel est essentiellement, avant tout, un ordre de vie intérieure, *un rinconcito de Dios* <sup>(5)</sup>, comme disait sainte Thérèse, où doit se continuer, dans le silence et l'humilité, le mystère de Nazareth. Pieux héritage qui nous vient en droite ligne, on est autorisé à le penser, des relations qu'il plut à Dieu d'établir, à l'origine, entre la sainte Famille et ses heureux voisins, les solitaires de la montagne d'Elie. Prions saint Joseph de nous assortir pleinement à ces belles traditions de notre Ordre. Que par lui nous apprenions à servir fidèlement Jésus et Marie, en imitant leur vie cachée. Tel ou tel n'est point apte aux œuvres extérieures de zèle? Qu'il s'humilie, mais aussi qu'il se console. S'il fait la Règle avec esprit intérieur, si, d'ailleurs, il se garde de l'oisiveté et de la paresse, il n'est en retard sur personne. A Nazareth, on se contentait

1. Ave Maria, gratia plena. — Si cæteris per partes Spiritus affluit, Mariæ tamen tota plenitudo gratiæ supervenit. S. Petr. Damianus. Serm. XL de Assumpt. B. M. V.

2. Nulla creatura aliquam obtinuit gratiam, nisi secundum ipsius piæ matris dispensationem. S. Bernard. Senens. cit. dans le beau et pieux traité du R. P. Friaque, des Frères Prêcheurs, sur le Saint-Esprit.

3. Jésus ne naît jamais que de sa Mère. M<sup>re</sup> Gay.

4. O ma souveraine, ô ma Mère, je me donne tout à vous; et pour vous marquer mon dévouement je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

5. Un petit coin du bon Dieu. La sainte appelle ainsi quelque part son premier monastère de saint Joseph d'Avila.

d'adorer, de prier, d'aimer; on obéissait, on pratiquait la pauvreté, la mortification, le renoncement, on sanctifiait des actions communes, un travail vulgaire. Et Dieu avait là sa gloire; et le salut du monde s'opérait ainsi, non moins qu'au cours des trois années de la vie publique. De même, l'observance régulière de chaque jour, l'oraison, l'acquiescement ininterrompu du service divin au pied de l'autel, voilà pour nous la grande fonction, la fonction première qui n'a rien à envier à aucune autre, tant du côté de Dieu que du côté du prochain. Bien plus, donné la fin principale de notre institut, cette œuvre est de toutes la plus utile, la plus sainte, la plus essentielle. Implorons du fond du cœur l'assistance de saint Joseph, type et patron de la vie intérieure, afin qu'il nous aide à en remplir tous les devoirs, conformément à l'esprit de notre profession.

*Virginum custos et pater, sancte Joseph, cujus fidei custodie ipsa innocentia Christus Jesus, et Virgo virginum Maria commissa fuit, obsecro et obtestor per utrumque carissimum pignus, ut me ab omni labe præservatum, mente incontaminata, puro corde et casto corpore Jesu et Mariæ semper facias castissimæ famulari. Amen* <sup>(1)</sup>.

Saluons ensuite notre bon ange gardien. C'est une loi de l'ordre général que les êtres inférieurs subissent l'influence des êtres supérieurs, qui exercent sur eux leur puissance et leur action. Tout se tient dans la création; les différents degrés de l'univers se soudent et se compénètrent. *Non fit saltus in natura*. S'il est question des êtres intelligents, nous voyons le souverain Bien descendre des uns aux autres, d'après saint Denys, selon trois opérations graduées de purification, d'illumination, de perfectionnement. « La sainteté qui purifie, la connaissance qui illumine, l'amour qui perfectionne tombent en cataractes limpides, étincelantes et ardentes des Séraphins aux Chérubins, des Chérubins aux Trônes, des Trônes aux Dominations, des Dominations aux Vertus, des Vertus aux

---

1. Père et gardien des Vierges, bienheureux saint Joseph, à la fidélité duquel furent confiés Jésus l'innocence même et Marie la Vierge des Vierges; je vous en supplie et vous en conjure par ce double dépôt si cher à votre cœur, Jésus et Marie, faites que préservé de toute tache, ayant l'esprit sans souillure, le cœur pur et le corps chaste, j'aie le bonheur de servir toujours très fidèlement Jésus et Marie.

Puissances, des Puissances aux Principautés, des Principautés aux Archanges, des Archanges aux Anges <sup>(1)</sup>. »

Un peu au dessous des anges est l'homme <sup>(2)</sup>. Trait d'union entre l'esprit et la matière, nous sommes le centre de l'œuvre de Dieu. Comme le monde corporel nous est naturellement soumis, nous sommes aussi soumis naturellement aux pures intelligences du monde suprasensible; et le point de contact de notre race avec ces radieux esprits est au dernier degré de leur règnes ascendants: celui des simples anges. Ce que les anges ont reçu de leurs frères supérieurs en beauté, ils le reversent sur nous, d'une manière cachée, par leurs saintes inspirations. Ils nous purifient, ils nous illuminent, ils nous perfectionnent. Ils nous protègent contre les suggestions perverses des démons, car en vertu de la même loi de supériorité de nature, les mauvais anges ont aussi action sur nous. Nos bons anges enfin nous gardent dans toutes nos voies <sup>(3)</sup>, dirigeant notre course vers le terme final de la béatitude, nous donnant la force de surmonter les obstacles, de faire face aux épreuves de la vie.

Certains sont portés à considérer le dogme des anges gardiens comme une sorte de hors d'œuvre et de superfétation dans la doctrine catholique. Admirons, au contraire, comment il tient à l'ordre essentiel des choses, et quelle magnifique harmonie il représente. Surtout, allons à la pratique. Si Dieu a placé près de nous un si bon, si précieux, si fidèle ami, ce n'est pas, sans doute, pour que nous ne fassions aucun cas d'une disposition qui nous est si avantageuse. Adressons nous donc à notre bon ange, chaque matin, en récitant la prière consacrée.

*Angele Dei qui custos es mei me tibi superna pietate commissum hodie custodi, illumina, rege et gubernare* <sup>(4)</sup>.

N'oublions pas non plus notre Mère sainte Thérèse, notre Père saint Jean de la Croix, notre Patron, et aussi, s'il y a lieu, le saint dont nous célébrons la fête.

1. R. P. Monsabré. Conférences de Notre Dame. Le monde invisible.

2. Minuisti eum paulo minus ab angelis.

3. Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.

4. Ange de Dieu, vous que sa bonté m'a donné pour gardien, gardez moi aujourd'hui, éclairez moi, conduisez moi, dirigez moi.

Dieu règle tout avec nombre, poids et mesure. Le cycle ecclésiastique nous montre les saints associés tour à tour à la royauté, à la suprême judicature du Christ <sup>(1)</sup>. Ce n'est point là au moins un arrangement arbitraire, sachons le. Ayant conféré des pouvoirs spéciaux à chacun des princes de son royaume, le Seigneur a aussi fixé à chacun, selon les vues de sa sagesse, le jour où il lui est donné de les employer plus particulièrement en notre faveur. Ne négligeons pas d'user de cette divine ordonnance. Demandons aux glorieux consuls de la bonté infinie de nous obtenir les vertus dans lesquelles ils ont excellé. Ayons en vue les intérêts divers de la chose chrétienne, auxquels ils sont préposés. Unissons nous par avance aux prières que l'Eglise leur adresse, durant la journée, à l'office et à la messe.

Pensons à nos parents, à nos amis, à tous ceux qui attendent de nous aide et secours devant Dieu, principalement nos frères et sœurs en religion. La parfaite charité n'est pas *exclusive*. Elle implique au contraire dans son suprême objet, qui est Dieu, l'amour bien ordonné de tout ce que Dieu a fait: la famille, la patrie, les liens d'amitié aussi bien que de fraternité religieuse <sup>(2)</sup>. Mettons chaque jour en acte cette dilection. Efforçons nous de procurer par la prière le bien de ceux auxquels la nature ou la grâce nous unissent plus spécialement.

Enfin, avant que le second coup de cloche nous appelle au chœur, ayons l'intention de gagner les indulgences attachées à nos différents exercices. Les indulgences sont le fruit des surabondantes

1. Apoc. XX. 4.

2. Cf. saint François de Sales. Traité de l'amour de Dieu. Liv. X chap. 3 et 10. Personne n'a tant aimé les créatures que Jésus-Christ, précisément parce que personne n'a tant aimé que lui le Père céleste. » Mgr Gay. Vie et vertus chrétiennes. De la charité envers Dieu.

— « En consentant à vivre séparés de leurs parents, disait à ses religieux un des plus grands maîtres de la vie monastique, nos frères se garderont bien de penser que pour être parfaits religieux, ils doivent renoncer à l'affection qu'ils leur portent. Cette affection au contraire étant épurée par la divine charité n'en deviendra que plus vive, plus tendre et plus fidèle. Ce qui est dit ici des parents doit s'entendre également des amis qu'ils ont laissés dans le monde, pourvu que ces liaisons soient honnêtes et vertueuses. » Notions sur la vie religieuse et monastique par Don Guéranger, abbé de Solesmes.



satisfactions de Notre Seigneur, de la sainte Vierge et des saints. N'en pas tenir compte, serait une négligence non exempte de faute. Sainte Marie Madeleine de Pazzi vit des âmes punies dans le Purgatoire uniquement pour ce motif. Et puis, quel arriéré nous pourrions avoir ainsi à régler avec la justice divine, au grand jour des comptes ! D'ailleurs, à part toute considération personnelle, la charité à l'égard de nos frères défunts, le souci de la gloire de Dieu et des intérêts de Jésus-Christ, ne nous font-ils pas un devoir de procurer, autant qu'il est en nous, la délivrance des âmes souffrantes ? Les indulgences, réversibles par voie de suffrage, sont pour cela. Inappréciable trésor qui paye le rachat de captifs si chers à Notre Seigneur, et où nous oublions trop de puiser ! Autant que possible prévenons cet oubli chaque matin ! Une simple pensée, un acte de volonté suffisent. (A suivre).

## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem.

### *Chapitre IV*

(suite, voir page 268 et suivantes).

Le lendemain matin, à quatre heures, nous étions en route. Nous marchâmes toute la matinée sans rien rencontrer qui mérite d'être signalé. Nous étions toujours environnés de cocotiers, de manguiers, d'aréquiers, etc... De temps en temps néanmoins quelques accidents de terrain et quelques petits villages venaient rompre la monotonie du spectacle et lui donner une physionomie un peu plus animée et plus pittoresque. A onze heures, nous nous arrêtâmes pour faire préparer notre repas dans une paroisse administrée par le R. P. Victor, religieux français qui était venu dans la mission avec le R. P. Joseph André dont j'ai parlé plus haut. Nous espérions, d'après les renseignements qui nous avaient été donnés, rencontrer là ce cher confrère, mais il se trouvait au milieu d'une autre chrétienté, à huit milles plus loin. Quelques

chrétiens nous dirent qu'il avait été prévenu de notre arrivée et qu'il nous attendait le soir même. Après avoir diné nous nous mimes donc en route. Nos bœufs, fatigués de la course du matin, (ils avaient fait 13 milles) marchaient avec peine. Nous arrivâmes néanmoins le soir vers 5 heures à un mille et demi de Neïtuncare où le R. P. Victor nous attendait. Là, nous nous trouvâmes en présence d'une large rivière que nous traversâmes avec un radeau. Sur la rive opposée était le sacristain de la paroisse envoyé à notre rencontre par le P. Victor. Nous fîmes à pied le reste de la route et nous donnâmes à nos bouviers l'ordre de se rendre directement au bangalah des voyageurs.

Quel doux moment que celui où je pus serrer la main de ce bon Père avec lequel j'avais fait une partie de mon noviciat et que j'avais retrouvé plus tard dans notre couvent de Carcassonne! Combien je fus consolé de le voir heureux au milieu de ses pauvres Indiens et connaissant déjà assez la langue pour pouvoir exercer fructueusement son ministère! Nous partageâmes son frugal repas composé d'œufs et de bananes et nous causâmes longtemps de tout ce qui pouvait nous intéresser mutuellement. Les chrétiens du lieu, ayant appris l'arrivée de trois missionnaires européens, se rendirent à l'église et y firent de la musique à la façon indienne. Nous chantâmes « l'Ave Maris Stella » et nous bénîmes les fidèles. La hutte occupée par le P. Victor était beaucoup trop petite pour quatre; il vint avec nous au bangalah pour y passer la nuit. En arrivant nous y trouvâmes un voyageur anglais qui, usant de son droit de premier occupant, s'était installé dans la chambre la plus commode. Heureusement pour nous, ce monsieur parlait parfaitement le français et il fut d'une très grande politesse. Voyant que dans la grande salle qui nous restait il n'y avait rien pour coucher, il eut pitié de nous et y fit transporter le lit de rotin qui était dans sa chambre, puis il étendit son matelas sur une grande table et s'endormit. Pour nous, nous n'allâmes nous reposer qu'à minuit.

Notre sommeil ne dura pas longtemps, car vers deux heures du matin nous fûmes réveillés par des cris, des coups et des sanglots. Nous sortîmes précipitamment et nous trouvâmes notre gentleman

en train de faire administrer quelques coups de canne à deux des coolies qui avaient conduit la charrette de ses bagages. Voici ce qui s'était passé.

Pendant que nous dormions, les pauvres bouviers avaient jeté un œil de convoitise sur la malle de notre voyageur. Ils s'étaient dit entre eux : « Ce monsieur est un Anglais, donc il est riche. Les trésors doivent être dans la caisse sur laquelle il veille avec le plus d'attention, débarrassons-le de cette sollicitude, et puisque cette caisse contient des richesses suffisantes pour nous faire vivre sans travailler, prenons-la ». L'exécution suivit de près le projet : ils emportèrent la caisse. Mais un incident vint les troubler dans leur nocturne expédition. Le domestique du voyageur anglais, s'étant levé à deux heures pour préparer le café de son maître qui voulait partir de bon matin pour arriver à Trivandrum avant la chaleur, s'aperçut de la disparition de la boîte annexée. Il donna aussitôt l'alerte. Les voleurs, surpris, laissèrent la caisse à environ 60 mètres de leur charrette. Aussitôt notre Anglais ordonna d'arrêter les coupables et de leur lier les mains derrière le dos. Cette opération terminée, il leur fit donner quelques bons coups de rotin en attendant l'arrivée du juge indien qu'il envoya chercher aussitôt. Au bout de trois quarts d'heure, celui-ci parut avec son assesseur, et nous assistâmes à une séance de nuit d'un tribunal indien. Notre juge, fier d'exercer ses fonctions en présence de cinq Européens, prit une attitude magistrale et, avec une gravité irréprochable, il fit subir aux accusés un long interrogatoire, assaisonné de temps en temps de quelques coups de bâton sur les jambes et les reins nus. Bien qu'il fût clair pour nous tous que les bouviers étaient coupables, ils s'obstinaient à nier le fait : les coups de rotin étaient impuissants à leur arracher un aveu. Quand on les frappait un peu rudement, ils se tournaient d'un air suppliant de notre côté et imploraient le secours de notre intervention. Nous avions bien pitié de ces pauvres malheureux mais nous étions indignés de leur conduite. Ils m'ont paru moins coupables depuis, car j'ai eu bien des fois l'occasion de me convaincre que, pour les païens, voler et mentir ne sont pas de grandes fautes, pourvu qu'on soit assez habile pour se soustraire à la

justice des hommes. Je dois dire à l'honneur du gentleman anglais qu'il fut humain et si, dans cette circonstance, il n'avait pas perdu un anneau, dernier souvenir de sa mère, morte deux mois auparavant, il se serait contenté de renvoyer chez eux ces misérables en leur abandonnant leur butin. Cet incident nous retint jusqu'à neuf heures du matin. Bien qu'à cette heure il ne fût pas terminé, nous voulûmes nous remettre en route. Nous offrîmes au voyageur anglais de laisser là son palanquin et de prendre une place dans notre véhicule jusqu'à Trivandrum éloigné d'environ dix milles. Il accepta avec plaisir et partit avec nous, laissant sur les lieux un domestique de confiance pour veiller sur ses effets et attendre la sentence du juge.

Notre voyage jusqu'à Trivandrum fut des plus agréables. Notre compagnon de voyage, quoique protestant et même directeur ou inspecteur d'une imprimerie protestante, se montra plein de courtoisie. C'est là, du reste, un témoignage que la vérité et la justice m'obligent à rendre à tous les Anglais en particulier avec qui je me suis trouvé en rapport.

A midi, nous arrivâmes à Trivandrum, capitale du Travancore. Avant d'y entrer nous traversâmes, sur un magnifique pont, la petite rivière qui coule au sud de la ville. Nous passâmes ensuite devant le palais du Rajah, qui me parut assez beau pour un palais indien. Il occupe avec toutes ses dépendances une vaste étendue de terrain. Il nous fallut environ une heure pour nous rendre de là à l'église catholique, placée à l'autre extrémité de la cité dans une position délicieuse. Le prêtre indigène chargé du soin de la paroisse nous donna l'hospitalité jusqu'au soir. Notre compagnon de voyage alla s'installer au bangalah des étrangers après nous avoir donné rendez-vous pour le soir même à 9 heures, afin de se rendre avec nous jusqu'à Quilon dans le même bateau.

Trivandrum, ou en langue du pays Tirouvandarum et mieux encore Tirovanandarapouram, est située par 74° 39' 21" de longitude orientale du méridien de Paris et par 8° 31' 32" de latitude nord. Ce n'est pas une grande ville dans le sens européen du mot, mais c'est une immense et interminable file de huttes indiennes, construites presque toutes en terre, couvertes de feuilles de pal-



mier et placées sans ordre et sans symétrie. Les uns prétendent que la population de Trivandrum s'élève à plus de 250,000 âmes; d'autres disent qu'elle ne va pas à plus de 100,000 âmes, sur lesquelles un millier sont catholiques. Les protestants viennent d'y faire construire un joli temple en style gothique, à peu de distance de notre église et du bangalah des voyageurs.

Le royaume du Travancore n'a pas été annexé à l'Angleterre; il est seulement placé sous sa protection. Le Rajah néanmoins est le très humble serviteur et sujet de Sa Majesté britannique. En montant sur le trône il perd sa liberté et entre en tutelle. Mais on a soin, pour lui laisser croire qu'il est roi, de l'environner de toute la pompe extérieure et de tout l'éclat de la souveraineté. Ainsî, il a un palais, des ministres, une cour, des habits dorés, une garde d'honneur. Que dis-je? Il a même une armée composée de quelques milliers de Cipayes commandés par des officiers anglais. Cette armée a des fusils et des canons, et je crois aussi de la poudre dont on se sert pour des salves officielles, le jour de l'installation et de la fête du roi. Un préfet, en France, a beaucoup plus d'autorité réelle que Sa Majesté le Rajah du Travancore. Le vrai roi, c'est le Résident anglais qui réside à Trivandrum, ou plutôt le gouverneur de la Présidence de Madras. Ce que je dis du Rajah du Travancore s'applique aussi à celui de la principauté de Cochin dont l'autorité est encore plus effacée.

Il n'y a d'Européens à Trivandrum qu'une quinzaine de familles anglaises, y compris celles des officiers de l'armée. Vers la partie Nord-Est de la ville et sur une éminence est placé l'observatoire royal. Le directeur était alors un Suisse qui recevait 30,000 fr. par an. C'est un beau traitement pour donner chaque année, dans le calendrier du gouvernement, la longitude et la latitude des principales villes du Travancore (lesquelles longitude et latitude restent évidemment toujours les mêmes, attendu que ces villes ne changent pas de position géographique) et pour prédire aussi chaque année les éclipses de soleil et de lune que son prédécesseur s'était amusé à calculer jusqu'en 1890. Je tiens ces détails de notre gentleman qui me paraissait être bien au courant de ces affaires.

(A suivre.)

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

( suite, voir page 271. )

---

Avant tout François alla traiter de son dessein avec l'Archevêque. Ce prélat, qui était vraiment un homme de Dieu, admira grandement la fervente piété et le zèle du frère ; seulement il dut lui dire en toute sincérité que son projet, tel du moins qu'il le nourrissait en son esprit, était bien plus difficile et plus ardu qu'il ne semblait le croire d'après ce qu'il venait de dire, eu égard surtout aux insignifiantes ressources dont il disposait. Voici, d'après l'Archevêque, quelles étaient les plus grandes difficultés : 1° La ville devait vouloir céder, pour la bonne œuvre projetée par le Frère François, une maison dont le revenu annuel ( 250 écus environ ) servait à réunir pendant la semaine sainte toutes les femmes de mauvaise vie, afin que durant ces jours au moins elles ne pussent réussir à faire tomber dans le péché, au grand scandale de tous, quelques imprudents ; on voulait aussi qu'elles eussent la facilité de suivre une retraite et par conséquent de se convertir. 2° Les membres du conseil de la ville étaient les administrateurs de cette maison. 3° A plusieurs reprises on avait essayé d'en obtenir la vente, mais toujours inutilement, parce que les conseillers ne voulaient pas être dépouillés de leurs droits. Rien n'avait pu ébranler leur décision, ni l'autorité souveraine de Philippe II qui leur avait écrit une lettre pour leur recommander très chaudement l'affaire, ni l'ascendant qu'avait sur eux le Docteur Jacques Pereche, Missionnaire apostolique, qui avait prêché à Valence avec beaucoup de succès et qui avait tout fait pour disposer favorablement les conseillers et les sénateurs. Ce serait donc pour un pauvre religieux, sans expérience dans le maniement des affaires, dépourvu de tous moyens humains, une présomption vaniteuse et une impardonnable légèreté que de s'imaginer pouvoir réussir : d'autant plus qu'il avait protesté, en arrivant, de la ferme détermination où il était de ne mêler nullement en cette affaire ni la personne ni l'autorité des Souverains. Ces réflexions, d'ailleurs si sages et développées avec beaucoup de bonté, ne purent altérer la

confiance de notre vénérable frère. Humblement il interrogea l'archevêque en ces termes : « Notre Père, dites-moi ; importe-t-il au service de Dieu que l'Institut se fonde dans cette maison que la ville peut nous donner ? » Sur la réponse affirmative du prélat, il ajouta : « Si c'est pour procurer une si grande gloire à Dieu, l'Enfant Jésus est puissant, il le fera ; et c'est parfaitement bien fait qu'au lieu de prendre des hommes sages et puissants il ait remis l'affaire entre les mains d'un lourdaud comme moi : ainsi Lui seul aura toute la gloire du succès. »

Plein de cette confiance, François se mit immédiatement à traiter son affaire auprès du conseil de la ville. Avec une bonhomie charmante, il ne craignit pas de demander non seulement qu'on lui cédât, à titre gracieux, la maison qu'il désirait, mais encore qu'on votât une somme pour servir à doter son refuge et à en assurer l'existence. Les conseillers commencèrent par rire de la simplicité du frère qui osait leur faire pareille proposition ; puis ils jugèrent plus sévèrement sa conduite : Quelle témérité, quelle preuve de sottise vanité que de vouloir ainsi se mêler d'une affaire dans laquelle avaient échoué la prudence et l'habileté de tant d'autres, bien plus capables et autrement expérimentés qu'un simple frère convers ! Ce premier échec, quelque sensible qu'il pût être, ne découragea pas notre Vénérable qui s'en alla revoir l'Archevêque et conférer avec lui de ce qui restait à faire. Auparavant il avait adressé à son cher Enfant Jésus de ferventes prières ; aussi fut-il tellement éloquent, tellement persuasif qu'il fit passer dans l'âme du prélat la confiance qu'il avait lui-même dans le succès de son entreprise. Ils examinaient ensemble les moyens à prendre quand François émit l'idée que le meilleur serait de travailler à faire nommer, lors des élections des conseillers et des jurés de la ville, qui devaient avoir lieu bientôt, quelqu'un qui fût favorable au projet. Puis s'adressant à l'Archevêque : « Monseigneur, lui dit-il, le chevalier Etienne Roz ne serait-il pas d'avis de se mettre sur les rangs pour ces élections ; et s'il était élu, ne serait-il pas homme à vouloir et à pouvoir faire réussir notre œuvre ? » Sur la réponse affirmative du prélat : « Hé bien ! s'écria-t-il, voilà ce qu'il nous faut recommander à l'Enfant Jésus. »

En quittant l'archevêque, François alla tout droit chez le gentilhomme dont il venait de parler et, comme si déjà celui-ci était élu conseiller, il se mit à lui recommander chaudement son entreprise. Don Etienne prit d'abord la chose en plaisantant, et la simplicité du frère l'amusa beaucoup; mais, à une seconde visite, François étant revenu à la charge et lui ayant signifié de la part de l'Enfant Jésus qu'il eût à se pourvoir des insignes de la dignité qu'il allait recevoir, le gentilhomme commença à croire que le frère avait cette conviction par suite d'une révélation reçue du Ciel. Alors il lui promit que, s'il était élu, comme François l'en assurait avec tant de certitude, il travaillerait de toutes ses forces au succès de l'œuvre sainte qui lui était recommandée. Il ajouta que cependant, pour assurer davantage encore le succès, il serait très utile qu'avec lui fût élu un de ses amis, qui partagerait sa manière de voir et prêterait le concours de son dévouement. François promit de recommander cela à l'Enfant Jésus et le lendemain il revint assurer Don Etienne qu'avec lui serait élu son intime ami, ce qui arriva en effet; dans l'élection faite par le Sénat, en séance publique, deux noms sortirent vainqueurs de l'urne, ce furent celui de Don Etienne Roz et celui de son alter ego le seigneur Marc Antoine Gurnier.

*(A suivre).*





---

# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

## MALABAR.

---

Nos lecteurs seront sevrés, ce mois-ci, des détails si intéressants donnés au sujet de nos missions du Malabar par les lettres que le R. P. Alphonse, Sous-Prieur des Carmes déchaussés d'Ypres, a la bonté de nous communiquer. En revanche ils apprendront avec infiniment de plaisir (nous en jugeons par nous-mêmes) la distinction dont vient d'être honoré le R. P. Alphonse. Par un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande le Père a été récemment nommé *Zélateur*, pour les Flandres, de la *Mission des Carmes déchaussés au Malabar*. Si nous comprenons bien, le zèle que le P. Alphonse déploie depuis tant d'années pour cette mission, à laquelle il a consacré les plus belles années de sa jeunesse et gardé tout le dévouement de son cœur, est ainsi officiellement reconnu, puisque le voilà chargé par la S. C. de s'occuper parmi nous des graves intérêts de nos missionnaires. Cette nomination assure aux Carmes déchaussés du Malabar, à leurs œuvres, à leurs écoles, des ressources plus abondantes que jamais. On sait maintenant à qui incombe l'office de transmettre à nos zélés missionnaires les aumônes qu'on voudrait leur adresser. Le Père n'est nommé que pour les Flandres, mais, en fait, il est le seul en Belgique, et nos couvents, nos Tertiaires, nos amis en ce pays si généreux ne manqueront pas de féliciter le P. Alphonse en lui procurant de quoi légitimer son titre de Zélateur par l'envoi au Malabar d'aumônes spécialement abondantes. Les Chroniques serviront volontiers d'intermédiaire entre leurs abonnés et le R. P. Zélateur. Si en France il n'y avait pas de Zélateur attitré, nous rendrions le même service à nos abonnés de ce pays, toujours dévoué aux missions; ils enverraient leurs dons soit à nous soit à notre représentant en France, Monsieur Montaigne Delos, à Lille.

---

## VARIÉTÉS

---

### Lumière et Théologie. (1)

La thèse que Monsieur l'abbé Chollet vient de soutenir devant la Faculté de théologie de Lille sous ce titre: « *Théorie théologique de la Lumière* » est un exposé remarquable par sa profondeur métaphysique et son caractère synthétique des théories de l'exemplarisme divin et de la finalité chères à

---

1. Voir la *Bibliographie* du numéro précédent.

notre commun maître (1), Monsieur le chanoine Didiot. L'idée qui domine la thèse et en fait l'unité, c'est que Dieu, lumière suprême et incréée, est le foyer où s'alimentent les lumières finies qui sont les créatures; toutes sont lumières parce qu'elles dérivent de Dieu et manifestent Dieu, comme un miroir manifeste l'objet placé devant lui; parmi ces miroirs innombrables des créatures, il y en a de plus parfaits, ce sont les miroirs des créatures intelligentes qui rassemblent, pour ainsi dire, tous les rayons lumineux des autres miroirs et les font converger vers leur source première: Dieu. C'est ainsi que les lumières émanées de Dieu reviennent à leur point de départ pour lui apporter, non plus de lumière, puisque Dieu est la lumière infinie, *αυτοφως*, mais pour manifester cette lumière infinie comme le rayon manifeste le soleil, pour procurer à Dieu cette glorification qui est la fin suprême de ses œuvres.

Dans ce cercle lumineux de Dieu et des créatures, il y a donc trois moments à considérer, trois étapes à parcourir. Le point de départ, la source c'est-à-dire Dieu, puis le départ des lumières finies, leur jaillissement de la source, enfin le retour à la source par ces admirables miroirs convergents qui sont les créatures intelligentes.

Cette division est celle de Monsieur l'abbé Chollet, nous la conserverons en tâchant de le suivre aussi fidèlement que possible dans ce labyrinthe métaphysique où sa pensée se joue à l'aise et ne s'égare jamais. *Di nobis favent!*

#### IÈRE PARTIE.

##### *Dieu, Lumière Incréée et source de la lumière.*

La lumière dans sa définition la plus large et la plus vulgaire, c'est ce qui manifeste quelque chose. C'est vrai dans l'ordre physique: un objet est placé dans une chambre obscure, mon œil ne peut l'apercevoir bien qu'il soit présent. J'ouvre l'un des volets de la chambre, la lumière du soleil fait irruption, illumine l'objet et en porte l'image à mon œil, elle me le manifeste. C'est là le rôle de toute lumière. La lumière suppose donc toujours un objet à manifester et un sujet à qui se fait la manifestation. Un objet qui se manifesterait sans sujet, c'est-à-dire dans le vide, serait inintelligible et ridicule. C'est le paon faisant la roue, étalant ses richesses dans une basse-cour déserte et pour le plaisir. Dans l'exemple cité, l'objet illuminé par le soleil n'a pas de lumière propre, mais seulement une lumière empruntée. — Mais si l'objet est lumineux par lui-même comme le soleil, sa lumière le manifeste lui-même, elle n'est qu'une irradiation, une tendance de son être réel à être connu, à se manifester à un sujet connaissant qui reproduira son image et lui donnera ainsi une nouvelle existence, l'être que

1. Ce compte rendu est communiqué aux « Chroniques » par un des savants confrères de l'auteur à l'Université de Lille.

les philosophes appellent logique ou intentionnel. Ainsi le but de toute illumination c'est la reproduction logique ou mentale de l'être réel et concret de l'objet lumineux. Plus cette reproduction est parfaite, plus l'être logique répond à l'être réel, plus aussi la lumière est parfaite. Elle est à son plus haut degré quand l'être logique et l'être réel ne font qu'un, quand l'objet manifesté et le sujet connaissant se confondent. C'est ce qui existe en Dieu : l'essence divine se manifeste à elle-même, elle est donc lumière, mais la connaissance qu'elle a d'elle-même est identique à l'essence divine, l'être réel et l'être logique sont l'essence divine : elle est donc lumière parfaite, lumière suprême. Mais tandis que, dans l'intelligence humaine qui prend conscience d'elle-même, l'être logique ou mental n'est qu'un accident, en Dieu, où il n'y a rien d'accidentel, cet acte de conscience crée des personnes, qui ont nécessairement la même nature divine, puisque Dieu est un, mais qui sont cependant réellement distinctes entre elles. L'essence divine, en tant que se disant et se manifestant en acte, s'appelle le Père; la diction, le verbe dans lequel l'essence divine est connue et manifestée, s'appelle le Fils; enfin l'amour intelligent et commun du Père et du Fils, par lequel cette même essence est connue comme bien suprême et aimée dans le Fils par le Père, s'appelle le Saint-Esprit.

Le Fils, ou la manifestation de l'essence divine, est l'image parfaite du Père; l'être connu ou le verbe et l'être manifesté, quoique distincts, ont cependant la même essence, la même nature divine; la reproduction de l'être réel par l'être idéal est parfaite, donc la lumière est parfaite, elle est infinie. Elle ne saurait être plus parfaite, puisque, au-dessus de l'identification substantielle avec des distinctions personnelles réelles, il n'y a plus que la confusion complète de l'objet et du sujet, c'est-à-dire la suppression de toute lumière, puisque, comme nous l'avons dit, la lumière exige plusieurs termes. Dieu mérite donc bien son nom, il est *αυτοφῶς*, la Lumière même sans épithète comme il est l'Être sans aucun qualificatif qui vienne déterminer et circonscrire l'infinité de son être. Cependant par appropriation ce nom de Lumière convient surtout au Verbe, puisqu'il est la manifestation du Père, l'image substantielle qui reflète toutes les perfections de l'essence divine possédée par le Père.

## II<sup>ème</sup> PARTIE.

### *Dieu, source de la lumière finie.*

Les êtres finis, au point de vue de leur ordination à Dieu, appartiennent à deux ordres essentiellement distincts : l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. L'ordre naturel comprend toutes les substances, toutes les natures avec leurs puissances et tous les moyens nécessaires à l'acquisition de leur fin; l'ordre surnaturel comprend tous les êtres accidentels, toutes les perfections ajoutées aux substances naturelles pour leur permettre d'atteindre une fin qui n'est

due à aucune créature existante ou possible: Dieu contemplé intuitivement. L'ordre préternaturel comprend les perfections accidentelles conférées à une substance à qui elles ne sont pas connaturelles, mais qui peuvent être naturelles dans un être supérieur. Ainsi la science par des espèces infuses, naturelle dans l'ange, est préternaturelle dans l'homme. Mais, au point de vue qui nous occupe, l'ordre préternaturel peut rentrer dans l'ordre naturel, puisque les dons préternaturels sont naturels dans un être réel ou possible et ne sortent pas par conséquent des limites de l'ordre naturel.

Nous verrons donc *l'egressus* de la lumière finie dans l'ordre naturel d'abord, dans l'ordre surnaturel ensuite. (A suivre).

---

## FAITS DIVERS

---

**Grâces obtenues. — Saint Enfant Jésus. — Lille. —** Mon très Révérend Père, veuillez avoir la bonté d'insérer dans votre prochain numéro des Chroniques du Carmel la faveur ci-jointe, obtenue de la toute puissance du très doux Enfant Jésus de Prague.

Un jeune homme ayant terminé son service militaire désirait vivement trouver un emploi. Après une neuvaine faite en l'honneur du saint Enfant Jésus, sa famille avait vu plusieurs démarches rester sans succès: une seconde neuvaine fut commencée, cette fois le jeune homme avait fixé un terme à ses désirs: Je voudrais une position pour le 1<sup>er</sup> novembre. — Il fut exaucé, lui et les personnes de sa famille qui avaient prié avec lui. Une position lui fut offerte par une personne à laquelle il n'avait même pas été recommandé, et dans des conditions vraiment providentielles. Aidez-nous, mon Révérend Père, vous et tous les abonnés aux Chroniques du Carmel, à rendre grâces au saint Enfant Jésus et aussi à obtenir une nouvelle faveur que nous sollicitons encore et qui sera également insérée dans les Chroniques.

E. D.

\*  
\* \*

**Traité de protection par le saint Scapulaire. — Buffalo (Amérique). —** Nous entendons parler de temps en temps d'actes de protection spéciale ou de bienfaits particuliers accordés en récompense de prières adressées à N. D. du Mont-Carmel. Ces faits fortifient notre dévotion et procurent la gloire de notre Reine bien-aimée. En voici un nouveau qui s'est passé il y a quelques mois. Un jeune homme avait, lors de son départ pour Buffalo où il entra en service, reçu de sa mère un *scapulaire*. Il n'avait guère de foi en ce petit morceau de drap brun; néanmoins il le porta constamment.



Au mois d'août dernier il était derrière une haute pile de madriers, occupé à marquer le nom et les heures du travail d'un homme; celui-ci s'était courbé pour lacer son soulier. Tout à coup un cri poussé par un ouvrier qui était sur cette pile leur fit lever la tête à tous les deux; les planches penchant en avant perdaient leur équilibre. L'homme qui était baissé se releva et courut pour échapper, mais il ne put se sauver assez vite et fut englouti sous les planches. Le jeune homme qui portait le *scapulaire*, instinctivement et sans pouvoir s'expliquer comment, se précipita d'un côté où il se trouva à l'abri du péril. Il ne voulut reconnaître d'autre cause à son salut que la protection amoureuse de la T. S. Vierge dont plus jamais à l'avenir il ne quittera le saint habit. — Amour et honneur à Celle qui veille ainsi constamment sur nous.

\*  
\* \*

**Echos de partout. — Rome.** — Une bienveillante communication de N. T. R. Père Vicaire Général, qui est resté Postulateur des causes de Béatification et de Canonisation de notre Ordre, nous envoie le Décret rendu par la Sacrée Congrégation des Rites le 19 décembre 1893 et approuvé par le Souverain Pontife le 21 du même mois, par lequel est constatée la validité du procès apostolique concernant la renommée de la sainteté, des vertus et des miracles en général de la vénérable servante de Dieu, Thérèse de S. Augustin, Carmélite déchaussée de St Denis (Madame Louise de France, fille de Louis XV).

Nous souhaitons à cette cause si chère d'incessants progrès et une issue aussi prompte qu'heureuse.

**Belgique. — Bruxelles.** — Le mardi 16 janvier, la statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague a pris possession de la chapelle érigée en son honneur dans notre église et qui est la première (et la seule, paraît-il,) que possède, hors de Prague même, l'Enfant miraculeux. Le Triduum annuel avait été célébré avec pompe et avec un concours merveilleux de fidèles. Pendant les trois jours, le Père Marie-Léon, prier du couvent des Carmes de Paris, avait tenu son auditoire suspendu à ses lèvres, tandis qu'il célébrait dans son premier sermon les ancêtres de l'Enfant-Dieu, chantait sa divine et incomparable Mère ou racontait les merveilles de sa naissance, quand, le second jour, il adorait Jésus vrai Dieu, manifestant sa divinité par la sublimité des vérités apportées par lui du ciel, la douceur de ses paroles, et enfin lorsqu'au dernier sermon il montrait la beauté et la bonté de ses œuvres. On était donc au soir du troisième jour, qu'avait joyeusement ému, comme chaque année, la consécration des enfants; la bénédiction du T. S. Sacrement venait d'être donnée et la S<sup>te</sup> Hostie renfermée dans le tabernacle; alors la communauté tout entière se réunit au sanctuaire, puis se rendit au trône entouré de fleurs et de plantes qu'avait occupé

pendant les trois jours la statue de l'Enfant-Dieu. Après l'encensement prescrit par les rubriques, la procession se mit en marche. Les religieux, des cierges à la main, et chantant le « *Laudate pueri Dominum* », suivaient la Croix et les acolythes. Venait alors le clergé revêtu de ses plus beaux ornements et enfin le T. R. P. Vicaire Provincial assisté de ses ministres et portant lui-même la statue de l'Enfant Jésus. Une couronne d'enfants de chœur suivait, avec des flambeaux. Ainsi porté triomphalement à travers les rangs serrés de la foule, l'Enfant miraculeux de Prague répandait ses bénédictions sur les fidèles qui, visiblement émus, se signaient pieusement à son passage. On parvint à la petite chapelle; le diacre reçut des mains du T. R. P. Vicaire Provincial la sainte statue et la plaça sur le trône qu'elle occupera désormais. Le chant de l'hymne « *Jesu dulcis memoria* » suivi de l'oraison de la fête du saint Nom de Jésus clôtura cette belle cérémonie. Immédiatement après le sermon, les fidèles se précipitèrent autour de l'Enfant-Dieu, et il fallut les arracher aux effusions de leur piété quand l'heure de fermer l'église fut arrivée.

**France. — Lille.** — Le 3 janvier, les cloches du Carmel de Lille lançaient dans les airs leurs plus joyeuses volées. Une foule empressée se dirigeait avec une pieuse joie vers la religieuse Chapelle du Monastère. C'est qu'une double solennité s'y préparait en l'honneur du bien aimé Enfant Jésus Miraculeux de Prague.

A deux heures et demie avait lieu la bénédiction des Enfants. La gracieuse Chapelle, assez vaste cependant pour contenir 4 à 500 personnes, était de beaucoup trop petite. Les parents s'étaient fait un doux devoir d'amener leurs chers enfants; du moment qu'ils n'avaient pas fait encore leur première communion tous étaient admis, même les nouveaux-nés. Ces bien-aimés du Sauveur manifestaient leur joie, chacun à sa manière; ils semblaient tous avoir conscience des bénédictions qui les attendaient.

L'Enfant Jésus, placé à l'entrée du sanctuaire sur un trône resplendissant, paré de ses plus beaux vêtements royaux, la tête ornée de sa brillante couronne de diamants et autres pierres précieuses, don de ses amis, souriait gracieusement, la main levée pour répandre tous les trésors de son cœur sur ses chers enfants et leurs familles. La Mère Prieure avait fait placer, autour du divin petit Roi, les toutes petites orphelines des Sœurs de Charité. C'était bien leur place; les premières auprès de Celui qui aime, d'un amour de prédilection, les petits et les pauvres.

La ravissante assistance étant au grand complet, la cérémonie commença par le chant d'un joyeux Noël, exécuté par les enfants des Filles de la Charité; puis le R. P. Etienne, Prieur des Carmes déchaussés de Bruxelles, fit entendre sa parole sympathique dans une courte allocution, à la portée de son jeune auditoire, et développa brièvement aussi, mais avec l'éloquence du cœur, les devoirs des parents envers le dépôt sacré que Dieu leur confie dans

leurs enfants. Tous étaient charmés.

Après l'allocution, la consécration au divin Enfant Jésus fut prononcée par la nièce d'une des Sœurs du couvent, douce enfant de six ans qui fit très distinctement entendre sa petite voix argentine.

Ensuite nouveaux cantiques de fête, pendant lesquels deux petits garçons et deux petites filles, (c'étaient encore des neveux et des nièces de quelques-unes des Carmélites) quêtèrent pour le petit Jésus.

Suivaient des Orphelines conduites par les bonnes Sœurs de Charité qui distribuaient médailles et images à chaque enfant ; et ainsi se termina la cérémonie à la satisfaction de tous.

Ce même jour, à quatre heures, avait lieu un Salut solennel chanté par les Filles de la Charité, et présidé par Mgr Hautcœur, Chancelier de l'Université Catholique de Lille. Le R. P. Etienne monta de nouveau en chaire et captiva son auditoire d'élite par un discours aussi éloquent que religieux. L'Orateur rappela que depuis plusieurs années le divin Enfant Jésus signalait sa présence parmi nous par des bienfaits vraiment prodigieux. Des circonstances particulières n'avaient point permis encore de solennité publique ; mais à présent Mgr Sonnois, Archevêque de Cambrai, répondant aux vœux de ses Carmélites, les autorisait avec bonheur à célébrer l'érection de la Confrérie (1). Grâce à la parole enflammée du bon Père Etienne, la dévotion des Lillois envers le Saint Enfant Jésus se répandit aussitôt et dès le même soir des milliers de noms furent inscrits sur le registre de la Confrérie. Gloire au divin Enfant et reconnaissance au R. P. qui a si bien parlé de Lui.

Mais pouvons-nous taire la sainte journée du lendemain, réminiscence de l'inoubliable Centenaire de N. P. St Jean de la Croix ? Le R. Père avait convoqué son auditoire pour l'Adoration du T. Saint Sacrement qui avait lieu dans notre Chapelle. Chacun fut fidèle au pieux rendez-vous. N. S. eut de nombreux adorateurs. Nombreuse aussi et recueillie fut l'assistance au Sermon du soir. Les Offices ce jour-là furent célébrés par Messieurs les Directeurs et les Abbés du Séminaire Académique de l'Université. Ces pieux Lévites, l'espoir et la fleur du Sacerdoce, accomplissent si dignement les cérémonies de l'Autel qu'en voyant leur angélique piété on se croit en Paradis devant les Anges qui entourent le trône de l'Agneau.

Le R. P. Etienne fut à la hauteur de ce savant et pieux auditoire et sut en même temps se faire comprendre des simples. Une bonne femme disait en sortant : « On ne connaîtrait pas le bon Dieu que ce Père le ferait » aimer. »

---

1. Ainsi désormais la confrérie, affiliée à l'Archiconfrérie de Beaune, est établie les Carmélites de Lille, et l'éminent Chancelier ne l'Université en est le Directeur.

Pour les Carmélites, elles avaient particulièrement en vue les bien-aimés Séminaristes. Pendant qu'un fils de S<sup>te</sup> Thérèse répandait par sa chaleureuse charité le feu sacré dans les âmes, elles suppliaient leur Séraphique Mère de témoigner à ces chers Lévites toute leur reconnaissance pour tant de dévouement envers le Carmel, et cela en attirant à l'Ordre béni de Notre-Dame de nouvelles vocations. Déjà la sainte a jeté les yeux sur un privilégié, pour en faire son fils au Carmel; nous souhaitons que son amour maternel ne s'arrête pas à ces débuts!

**Chine.** — *Shanghai.* — (*Communication du Carmel de Laval*). — En nous remettant sous les yeux le mois dernier les royales conquêtes du saint Enfant Jésus de Prague, dont le culte s'est propagé depuis quelques années d'une manière si consolante, nos intéressantes *Chroniques* formaient le doux vœu de voir cette sainte dévotion pénétrer en tous lieux et faire sentir dans l'univers entier ses salutaires influences. Ce vœu se réalise déjà. Disons d'abord que nous savons de source certaine qu'en France les monastères de la Visitation semblent vouloir rivaliser de zèle avec le Carmel pour honorer l'Enfant Jésus de Prague. Nous l'avons envoyé nous-mêmes à la Visitation du Mans en 1892. Déjà quelques couvents de cet Ordre le possédaient et depuis lors toutes ou presque toutes les Visitations de France ont tenu à se le procurer et l'entourent des témoignages de la plus tendre dévotion. En outre, quelques semaines après son installation dans notre église, c'est-à-dire au mois de décembre 1889, le saint Enfant Jésus fut solennellement intronisé dans la chapelle du Grand Séminaire de notre ville, grâce à l'initiative de Notre Révérende Mère Prieure, qui saisit toute occasion de multiplier le nombre des fervents adorateurs du saint Enfant Jésus. Enfin Sa Révérence l'a fait placer dans plusieurs paroisses des environs de Laval et dans quelques chapelles de châteaux, où la chère statue est l'objet du culte le plus fidèle et le plus aimant.

Mais voici l'heureuse nouvelle. A peine Notre Révérende Mère avait-elle ouvert à l'Enfant Jésus les voies du diocèse de Saint-Albert, qu'elle forma le doux projet de procurer le même bonheur à notre cher Carmel de Tou-sé-wei près Shang-haï (Chine) (1). Parti de notre Monastère au mois de septembre dernier, le divin petit Roi est arrivé le 23 novembre chez nos sœurs de Tou-sé-wei, qui l'ont reçu avec une joie inexprimable. Nos chères sœurs connaissaient depuis longtemps déjà les origines de la miraculeuse statue et les prodiges opérés en faveur de ceux qui l'honorent; aussi avaient-elles le

---

1. Le Carmel de Tou-sé-wei a été fondé par celui de Laval en 1868. La Communauté se compose actuellement de vingt religieuses dont neuf européennes et onze indigènes, professes ou novices.



plus vif désir de la posséder, pour lui confier le salut des populations païennes au milieu desquelles elles ont voulu aller prier et s'immoler. Dans son grand cœur notre bien-aimée Mère Prieure avait deviné ce désir et, l'été dernier, elle leur annonça que bientôt elles recevraient ce précieux trésor. Quelle joyeuse nouvelle pour nos chères sœurs! Chacune, au comble de ses vœux, eut dès lors à cœur de préparer au divin Enfant la plus belle réception possible, et, dans une sainte impatience, elles commencèrent à compter les jours de l'attente. « O mère, » écrivait alors l'une d'elles à Notre Révérende Mère Prieure, « soyez éternellement bénie! Les paroles nous manquent pour exprimer notre profonde gratitude. Dans l'attente de ce petit Souverain éternel, nos cœurs véritablement débordent déjà d'amour; que sera-ce lorsque bientôt nous allons le posséder! Qui de nous n'en rêve jour et nuit, je puis dire! Merci, merci à toutes et à chacune de nos si dévouées sœurs.

« Vos chères lettres nous sont parvenues le 7 septembre. Précisément le Frère Procureur de Paris envoyait ses caisses à celui de Shang-hai par ce même navire; nous espérions donc voir arriver en même temps notre bien-aimé petit Roi; mais, cruelle déception, rien... Les jours du débarquement, qui se prolongent parfois presque une semaine, étant passés, notre Révérende Mère ne put s'empêcher d'écrire un mot au Frère X... pour savoir s'il attendait d'autres envois de France, et voilà que, par un effet de la bonne Providence, son correspondant pour les affaires de la mission lui annonce l'expédition de nouveaux envois pour le jour de la Présentation, 21 novembre. Quelle belle date à enregistrer si notre grand trésor est là cette fois!.. Oh non! mère et sœurs tant aimées, non il ne sera point brisé; confiance! Vos chères lettres seront conservées, scellées dans une enveloppe, et déposées sous la précieuse statue: ce seront ses origines. Sans aucun doute, les archives ne se feront pas attendre.... »

Parmi les colis annoncés se trouvait en effet la petite caisse contenant l'Enfant Jésus. La couleur et l'étoffe des vêtements avaient été choisies par Notre Révérende Mère Prieure, et nos sœurs Novices avaient exécuté les broderies sous la direction de Sa Révérence, de manière à rendre notre envoi aussi agréable que possible à notre cher Carmel de Tou-sé-wei. C'est le 23 novembre au soir qu'il arriva chez nos sœurs. Écoutez-les nous dire, des le lendemain, leur pieuse allégresse:

« Ma Révérende Mère bien-aimée, nos Sœurs très chères,

« En toute hâte je reprends la plume, le courrier partant ce matin même. Hier toute la journée, anxiété poignante. Le Frère Procureur écrivait: La malle française abordait Shang-hai le 21 novembre; plusieurs caisses sont arrivées mais il n'y en a point de Laval. — Il fallait se résigner.

« Où était allé notre trésor si impatiemment attendu? Les unes disaient  
 « bien: « Ne craignons rien, l'Enfant Jésus saura bien se garder. » Tou-  
 « tefois les autres commençaient à craindre. Notre Révérende Mère et la  
 « Mère Sous-Prieure ne pouvaient souffrir que nous doutassions. Bref, pen-  
 « dant la récréation du soir, de petits coups de marteau se font entendre. On  
 « parle encore de l'Enfant Jésus; mais moi particulièrement je me désolais,  
 « car je l'avais attendu si sûrement pour la fête de Notre Père St Jean de  
 « la Croix. Or, voilà qu'une de nos jeunes sœurs se prit à dire: — L'en-  
 « tendez-vous, c'est lui! — En même temps entre notre chère sœur X...  
 « tenant la précieuse caisse, dont le premier couvercle était soulevé. Aussitôt  
 « chacune de s'exclamer plus ou moins haut: — Oui, le voilà! — Qu'éprou-  
 « vâmes-nous? Dieu le sait. A ce moment commence une scène indescriptible.  
 « Notre chère Révérende Mère se lève, prend le ciseau à couper le zinc et  
 « se met elle-même à l'œuvre. C'est alors que, des poitrines haletantes, des  
 « soupirs plus bruyants les uns que les autres se font entendre. Toutes de-  
 « bout; quelques-unes, à genoux, implorent déjà des grâces. Plusieurs même  
 « approchent silencieusement des tabourets et, montées dessus, dominant le  
 « groupe, qui se fait toujours plus serré autour de notre Mère. C'était à  
 « tenter le pinceau d'un artiste. Jamais nous n'avions vu pareille émotion,  
 « et cela, remarquez, avant d'avoir encore rien vu. On eût dit qu'une vertu  
 « secrète s'échappait déjà, au travers de tous ces scellés, de l'anguste visi-  
 « teur, se faisant sentir à nous d'une manière vraiment inexplicable. Non, ce  
 « n'était pas assurément une statue quelconque que nous allions découvrir. »

« Mais la fin de la récréation arrive avant que la caisse de zinc soit  
 « complètement ouverte. Complices sonnent. Allons-y.... Durant ce temps, une  
 « de nos sœurs achève le déballage. Au sortir du chœur, nous sommes invi-  
 « tées à nous rendre à la bibliothèque. Nous y volons. — Mon Dieu!. Oui,  
 « en y entrant, nous tombons réellement toutes *en extase*, plusieurs pour la  
 « première fois, ce qui va sans dire. Pour mon compte, jamais je ne  
 « pourrai rendre mon premier regard sur ce doux petit Jésus, et l'effet que  
 « le sien produisit en mon âme. Certes, nous nous attendions bien à une  
 « merveille, mais non cependant, avouons-le, à quelque chose d'aussi indéfi-  
 « nissable. Quand chacune lui eut offert ses premiers hommages, notre petit  
 « Roi adoré fut porté sur l'autel du chœur où il resta exposé pendant Mati-  
 « nes, à notre grande joie.

« Mère tant aimée, il n'y a point de merci qui puisse nous satisfaire,  
 « croyez-le. Et vous, sœurs très chères, qui partagez si intimement l'affection  
 « profonde que nous témoigne cette Mère vénérée, oh! soyez bien assurées  
 « que nous saurons vous payer de retour; mais nous n'avons pas de termes  
 « pour vous dire notre reconnaissance. Heureusement que ce ravissant petit  
 « Jésus n'a pu faire sa première apparition parmi nous qu'au temps du  
 « grand silence, car, l'admiration étant à son comble devant son splendide

« costume, les paroles en tout autre temps n'eussent pu rendre nos pensées... »

Nous terminerons en transcrivant ici la lettre qu'écrivait ce même jour, 24 novembre, la Révérende Mère Prieure du Carmel de Tou-sé-wei à Notre Révérende et bien-aimée Mère :

Carmel de S. Joseph de Tou-sé-wei, 24 novembre 1893.

Ma Révérende Mère,

« Les expressions nous manquent pour vous redire le bonheur de la Communauté et le nôtre à l'arrivée de notre cher et bien-aimé petit Roi.

« L'annonce de son départ de Laval était déjà quelque chose de solennel et de doux que vos chères lettres nous avaient fait goûter, et auquel l'attente ajoutait encore. Mais la possession est vraiment délicieuse. La vue de ce divin Roi nous charme et rien ne peut rendre le sentiment de grâce et de puissance mystérieuse, surnaturelle, que porte en elle cette précieuse effigie. Tous les cœurs si simples et si bien disposés de nos jeunes sœurs chinoises l'éprouvent comme nous et le sentiront davantage encore lorsque, consacrées à cet aimable Jésus, elles seront engagées à le suivre de plus près. Cette grâce désirée et attendue par toutes nous sera accordée, nous en avons la douce confiance, par le secours de vos bonnes prières, ma Révérende Mère, et de celles de votre sainte Communauté. Puis, du cœur de ses épouses, notre divin Roi étendra son règne pacifique sur ce peuple qui nous entoure et auquel nous voudrions obtenir, au prix de notre vie, le don de la foi. Nous faisons appel à toutes vos âmes thérésiennes et françaises pour nous aider dans cette sainte croisade de prières et de sacrifices, où nous guidera notre bien-aimé petit Jésus.

« Vous ne voulez pas, ma Révérende Mère, recevoir de remerciements de nos sœurs, mais vous voudrez bien les accepter du cœur de la Mère, qui n'a pas cru pouvoir mieux vous les exprimer qu'en vous traduisant un peu ses désirs et ses espérances pour les deux objets de son amour en Jésus : le petit Carmel de Chine et le salut de nos pauvres Chinois.

« Que vos chères Novices veuillent bien recevoir ici l'expression de notre religieuse et tendre reconnaissance pour leur royal et ravissant travail, inspiré par le cœur d'une Mère si généreuse et si bonne. Nous remercions aussi aux pieds de Notre-Seigneur toutes celles de nos chères sœurs de Laval qui ont travaillé à vêtir l'Enfant Jésus et qui ont préparé son voyage. Nous leur demandons pardon des avis si multipliés que nous leur avons donnés et qui ont été si amoureusement suivis. Aussi la précieuse statue, les vêtements si riches et si délicats, tout est intact et dans sa première fraîcheur.

« C'est dans le cœur de notre divin Maître que je me trouve seulement

» à l'aise pour vous remercier, ma Révérende Mère, et vous faire agréer  
» par Lui mon religieux et affectueux respect.

« Votre humble sœur et servante en N.-S.

« Sr..... Prieure. »

Puissent les ardents désirs de nos bien-aimées Sœurs de Tou-sé-wei être bientôt exaucés, et le règne du Seigneur s'établir dans ces contrées encore livrées à la puissance tyrannique de son irréconciliable adversaire. Que ce règne si doux s'étende de plus en plus et sauve les âmes ! En venant sur la terre pour conquérir nos cœurs, Jésus a voulu se montrer d'abord à nous sous les traits d'un enfant ; aujourd'hui c'est encore sous cette apparence pleine de charmes qu'il veut continuer ses divines conquêtes, et attirer à lui tous les peuples du monde. *Paré de votre grâce et de votre beauté, allez donc, ô tout aimable petit Roi, avancez heureusement et réglez !*

Carmel de Laval, 10 janvier 1894.

---

## NÉCROLOGIE

---

*Nous recommandons également aux prières :*

N. R. P. Martin de l'Immaculée Conception, ex Définitéur-Général, décédé à Calahorra (Espagne) à l'âge de 67 ans dont 36 de profession religieuse.

Le Père Eugène de très Saint Sacrement décédé à Parme (63-46);

La Sœur Marie des Anges, décédée à Ruremonde (Hollande) 54-28;

La Sœur Vincent de Paul de la S<sup>te</sup> Famille décédée à Tournai (84-59);

La Sœur Françoise de l'Enfant Jésus, converse jubilaire, décédée à Bois-le-Duc (84-34);

La Sœur Marie-Angèle du Saint-Esprit, décédée à Loughréa (Irlande) (37-47).

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**De la Grandeur et de la Beauté comme infinies du Séjour éternel des Bienheureux**, par l'abbé BRINQUANT, Curé de Vauxbuin par Soissons (Aisne). — Voici le Résumé des appréciations de cet ouvrage : Ce



livre, résultat de longues réflexions et de recherches de toutes sortes, repose entièrement sur l'Écriture, la Tradition et certains principes théologiques. Quoique neuf par le sujet, c'est tout l'opposé d'une œuvre d'imagination. Il ouvre les plus magnifiques perspectives sur la glorieuse destinée de l'univers. L'auteur y a mis largement à contribution les données de diverses sciences. Une sorte de ravissement, un puissant réconfort pour le chrétien encore retenu sur cette terre d'exil, tel sera le fruit de la lecture de cet ouvrage, unique en son genre. — Chez l'AUTEUR, 2 fr. 25 — franco 2 fr. 75.

## Calendrier-Éphémérides

1. **Jeudi.** — S. Ignace, Evêque et Martyr; double. († 107).  
 2. **Vendredi.** — PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE; 2<sup>e</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave:*

*1<sup>er</sup> vendredi du mois, consacré au sacré Cœur.*

1867. Au Carmel d'Ypres, mort de la sœur Marie de la Croix de Jésus, à l'âge de 68 ans. — Toujours humble et petite à ses propres yeux, elle aimait à être inconnue et comptée pour rien, quoique son aptitude au maniement des affaires l'ait fait choisir plusieurs fois pour des charges importantes. Soumise et respectueuse envers ses supérieures, elle s'approchait d'elles en esprit de foi et savait renoncer à son propre jugement aussitôt qu'elle connaissait leurs intentions. Dix-huit mois avant sa mort, elle avait perdu la mémoire de tout ce qui est terrestre et matériel; elle passait le jour et la nuit à répéter des prières.

3. **Samedi.** — Les Epousailles de la très sainte Vierge. *Fête transférée du 25 janvier.*

1871. A Bruges, mort de la sœur Gertrude de Jésus-Marie, à 32 ans d'âge et 10 de vie religieuse. — Née à Roulers le 27 janvier 1839, elle était entrée au Carmel le 2 octobre 1861. Ce jour là le couvent de Bruges reçut un vrai trésor, sœur Gertrude avait le cœur si bon! Elle s'appliqua dès le début à l'acquisition des vertus les plus solides. La foi vive lui faisait voir la volonté divine dans tout ce que voulaient ou désiraient ses supérieures. Sa charité pour ses sœurs fut tendre, compatissante, infatigable, ingénieuse surtout à trouver l'occasion de rendre service, tout en dérochant aux regards des autres ses aimables industries. Consumée du désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, elle s'offrait chaque jour en holocauste pour les pauvres pécheurs. Dans sa dernière maladie surtout, ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat; elle donna des preuves éclatantes de son grand détachement et de son parfait abandon à la volonté de Dieu. On aurait dit qu'elle n'était plus de ce monde. « Laissez-moi mourir, » disait-elle, quelques jours avant de mourir, à ses supérieures qui priaient pour sa guérison. Elle rendit son âme à Dieu sans agonie, au moment où elle prononçait ces paroles: « Seigneur Jésus, venez; venez me chercher. »

#### 4. Dimanche de la Quinquagésime.

*Aujourd'hui premier des sept dimanches qui précèdent la fête de saint Joseph et qu'il convient de consacrer à la dévotion des sept Douleurs et des sept Allégresses.*

1864. Mort, à Ypres, du Frère Stanislas de sainte Marie, Convers novice. Il était né à Courtrai en 1830 et avait été admis dans l'ordre en 1859. Il fit profession au lit de mort.

Dieu excita en lui de bonne heure le désir de la vie religieuse, mais il ne lui donna pas la consolation de pouvoir l'accomplir aussitôt. Notre Frère dut rester auprès de sa mère qui réclamait son secours. Il l'assista tant qu'elle vécut et, les quatre derniers mois de sa vie, il lui prodigua tous les soulagements possibles, au risque même de perdre la santé, car le jour il travaillait pour gagner son pain et la nuit il sacrifiait le sommeil pour assister sa mère malade. Dès qu'il fut à lui-même, il mit tout en œuvre pour être reçu au Carmel. On remarqua bientôt en lui un grand courage et un zèle ardent pour l'acquisition des vertus de son état. Peu de temps après avoir reçu le St Habit, l'obéissance lui fit quitter la Belgique et l'envoya en France à la fondation de St Omer. De retour au Noviciat, quoique déjà atteint du mal qui l'a enlevé, il rendit tous les services possibles et ne laissa son travail que quand la faiblesse le lui eut rendu impossible. Pendant toute sa longue maladie, il ne donna jamais quelque signe d'impatience ou de mécontentement. Enfin sa ferme volonté et son ardent désir d'être tout à Dieu et de le posséder au plus tôt dans le Ciel ne firent qu'augmenter à mesure que sa dernière heure approcha.

5. **Lundi.** — St<sup>e</sup> Agathe, Vierge martyre; double. († 251).

6. **Mardi.** — S. Tite, Confesseur pontife; double. (1<sup>er</sup> siècle).

7. **Mercredi. des Cendres.**

1608. Fondation, à Mons, par la V. M. Anne de Jésus, du monastère des Carmélites sous le vocable de Saint-Joseph.

8. **Jedi.** — S. Jean de Matha, Confesseur; double. († 1213).

9. **Vendredi.** — La sainte Couronne d'épines; double majeur.

10. **Samedi.** — St<sup>e</sup> Scholastique, Vierge; double. († 543).

1679. A Poitiers, mourut, victime de la charité, le Père Gabriel de saint Philippe. Il exerça avec une admirable exactitude les offices de lecteur en théologie, de maître des novices et de prieur. On ne pouvait parler de Dieu avec lui sans qu'il versât des larmes. En soignant un novice atteint de la peste, il gagna le mal qui l'emporta.

11. **Premier dimanche de Carême.**

12. **Lundi.** — S. Denis, pape, de l'Ordre; double. († 269).

13. **Mardi.** — St<sup>e</sup> Euphrosyne, Vierge, de l'Ordre, double. (5<sup>e</sup> siècle).

1768. Mort, au couvent de Namur, du frère Antonin de saint Gaspard, sous-diacre, âgé de 23 ans, après 2 ans de profession religieuse. — Il était très dévot au saint Sacrement. Il a été enlevé de peur que le mal ne corrompît son intelligence. Pendant onze mois il habita le saint désert.

(*Nécrologe de Marlagne*).

14. **Mercredi.** — *Quatre-Temps.* — S. Téséphore, pape, de l'Ordre; double. († 139).

15. **Jedi.** — S. Pierre Thomas, patriarche de Constantinople, martyr, de l'Ordre; double-majeur. († 1366).

- 16. Vendredi.** — *Quatre-Temps.* — La Lance et les Clous de N.-S.; double-majeur.

1728. En Espagne, mort du Père Anastase de sainte Thérèse. Il était né à Malaga et avait pris l'habit et fait profession à Grenade. Ayant une mémoire très heureuse et un esprit très délié, il acquit une érudition considérable, à laquelle il joignit une exacte observance de nos saintes règles ainsi que l'exercice de toutes les vertus religieuses. On lui doit beaucoup d'opuscules de théologie et d'histoire. Il était historiographe de toute la Congrégation d'Espagne. (*Effemerologio*).

- 17. Samedi.** — *Quatre-Temps.* — S. Vincent, martyr; semi-double. († 304).  
**18. Deuxième dimanche de Carême.**

- 19. Lundi.** — B<sup>se</sup> Archangèle, Vierge, de l'Ordre; double. († 1494).

- 20. Mardi.** — S. Cyrille d'Alexandrie, Confesseur pontife, de l'Ordre; double. († 444).

1682. A Goa, aux Indes, passa heureusement à l'autre vie le Frère Mathias de saint François. Portugais de nation, il avait été envoyé en Orient comme soldat. Il était simple et innocent. Un jour il rencontra une femme qui pleurait en portant sur ses bras son enfant mort. Emu de compassion, le pieux soldat se mit en prières et l'enfant ressuscita. Quand il eut reçu le saint habit, il était orné de si grandes vertus qu'elles semblaient se confondre en lui avec la nature.

- 21. Mercredi.** — Les VII Fondateurs de l'Ordre des servites de Marie; double. (14<sup>e</sup> siècle).

- 22. Jeudi.** — La Chaire de S. Pierre à Antioche; double-majeur.

- 23. Vendredi.** — Le saint Suaire de N.-S.; double-majeur.

1645. Mort, à Prague, du Père Jean-Louis de l'Assomption. — Il était Allemand de naissance. Après avoir mené d'abord une vie licencieuse et s'être vu plusieurs fois en danger de perdre la vie du temps et celle de l'éternité, il fut touché de la grâce dans notre église de Sainte Marie de la Scala, à Rome, et reçut en ce lieu même l'habit du Carmel. Le V. Père Dominique de Jésus-Marie fut son maître au noviciat. Notre converti eut beaucoup à lutter contre les démons. Mais d'autre part Dieu le favorisa de visions et lui révéla plusieurs fois qu'il avait obtenu le pardon de ses péchés. Il mourut en grande opinion de sainteté, laissant après lui divers opuscules de spiritualité qui ont fait beaucoup de bien.

- 24. Samedi.** — S. Mathias, apôtre; 2<sup>e</sup> classe.

- 25. Troisième dimanche de Carême.**

*Jour consacré au saint Enfant Jésus.*

1875. Mort, au Carmel de Mons, de la sœur Marie-Marthe de Jésus, converse jubilaire, à 77 ans d'âge et 55 de profession. — Cette bonne sœur faisait toutes choses avec le plus grand soin, surtout les pains d'autel qu'elle avait la charge de préparer. Elle s'étudiait constamment à rendre service. Silencieuse et recueillie le reste du jour, elle était très gaie en récréation; elle se faisait un plaisir d'amuser ses sœurs, même à ses dépens. Une longue et pénible maladie la conduisit au ciel.

- 26. Lundi.** — S<sup>te</sup> Marguerite de Cortone, pénitente; double. († 1297).


- 27. Mardi.** — S. André Corsini, Confesseur pontife, de l'Ordre; double. († 1373). — *Fête transférée du 4.*

- 28. Mercredi.** — Commémoraison des Saints dont les reliques sont conservées dans les églises de l'Ordre; double-majeur. — *Fête transférée du 16.*

## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine  
du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(DEUXIÈME PARTIE).

 **AVIS.** — La souscription annoncée dans nos précédents numéros suit son cours. Comme le *Traité sommaire*.... sera terminé au mois de mars et que c'est vers ce temps que nous comptons le faire imprimer à part, nos abonnés sont priés de se hâter de nous adresser leurs demandes s'ils ne l'ont pas fait encore. Le prix de l'opuscule ne serait peut-être plus aussi avantageux pour ceux qui ne seraient pas inscrits comme souscripteurs avant la publication. Nous rappelons que ce prix est : fr. 0-50 l'exemplaire.

*Chapitre Cinquième. — Ce qu'il faut faire dans le courant de la journée pour honorer la sainte Vierge.*

Le zélé serviteur de Marie ne satisfait point à son désir et à son devoir par la direction susdite pour le matin. De nombreux exemples montrent qu'avant de commencer une action quelconque : l'office divin, le saint sacrifice de la messe, un sermon, une confession, une occupation, le dîner, le souper, une affaire quelconque, il convient de faire une courte aspiration ou élévation de cœur, et de se proposer, à peu près de la façon suivante, d'accomplir pieusement, à la gloire de la Reine des cieux, l'action qu'on va commencer :

Souveraine du Ciel, pleine de bonté, de tout mon cœur je dirige à la gloire de la Majesté divine d'abord, et à la vôtre ensuite, cet acte (de prêcher, de dire la messe, de traiter telle affaire etc.) Puissé-je, par votre protection, agir saintement et me préserver de toute faute.

*Chapitre Sixième. — Ce que doit pratiquer le serviteur de Marie avant le sommeil.*

Après avoir fait son examen de conscience et avoir apaisé la Majesté divine par quelques actes de contrition et autres prières, le serviteur de la sainte Vierge, avant d'aller se coucher, récitera posément la salutation angelique, ou l'antienne *Salve Regina*, et demandera avec une grande humilité le secours de sa divine Mère, afin de passer la nuit sans faute. Il pourra se servir de cette formule :

Très miséricordieuse Reine du Ciel, secours assuré des malheureux qui recourent à vous, je vous prie aussi instamment que je le puis, assistez moi cette nuit, pour qu'après avoir réparé mes forces par un sommeil nécessaire, sans préjudice pour mon âme, je me réveille pour chanter vos louanges.

*Chapitre Septième. — Ce qu'il faut faire aux fêtes de la sainte Vierge.*

Il faut prévenir l'époque et, pendant quelques jours avant la solennité, il faut offrir à notre Reine un hommage particulier, comme un certain nombre d'inclinations ou de prostrations, accompagnées d'une attentive invocation, une modération discrète dans la nourriture, une veille, un jeûne, une aumône en l'honneur de la sainte Vierge, l'usage du cilice ou de la discipline, ou quelque autre mortification corporelle. Après s'être confessé, il faut, le jour de la fête, recevoir la sainte communion avec plus de préparation que les autres jours et plus de ferveur.

(A suivre).



## La Question sociale et le Carmel



Que nos lecteurs ne s'effraient pas! Nous n'avons nullement l'intention de transgresser les lois que nous impose la modestie de notre Revue, et de traiter à fond cette grave et épineuse question sociale, qui, même après la lumineuse encyclique du Souverain Pontife, agite encore les esprits et soulève de si ardentes discussions.

Notre but, en écrivant ces lignes, est simplement de rappeler aux enfants du Carmel qu'ils ne peuvent en aucune façon y être indifférents, car elle intéresse très fort et la gloire de Dieu et le salut des âmes. Tous doivent y travailler d'après la part qui incombe à chacun, selon l'enseignement de Léon XIII; les uns par la parole, d'autres par l'action, tous par la prière. La prière! voilà bien ce qui doit sauver le monde. C'est elle qui fait descendre dans les âmes la lumière, la force, le dévouement, la modération, la charité ce lien de la perfection pour les sociétés comme pour les individus. Telle est sûrement la pensée du Vicaire de Jésus-Christ; voilà pourquoi chaque matin il fait dire par ses prêtres, au pied de l'autel, après le saint Sacrifice, des oraisons spéciales; voilà pourquoi il demande aux catholiques du monde entier de réciter le Rosaire tous les jours pendant tout le mois d'octobre. C'est d'ailleurs la pensée de l'Église dans tous les siècles; n'en citons que deux exemples: « Au milieu des angoisses de Rome, » tant de fois saccagée, et pressée de nouveau par les Lombards, » par la peste et la famine, Grégoire le Grand, dit dom Pitra, <sup>(1)</sup> » ne conservait qu'une assurance, la prière de trois mille vierges » recueillies des monastères ruinés de l'Italie! Sans elles, écrivait- » il, pas un de nous n'aurait pu subsister ici tant d'années, au » milieu des épées des Lombards. Il voyait, comme Moïse au » pied du Sinaï, le bras de Dieu se lever dans l'éternité et son » glaive prendre le tranchant de la foudre. Mais il voyait aussi » la prière du pauvre pénétrant les nues, les larmes de quelques » vierges tombant pour contre-poids dans la balance où Dieu

---

1. Histoire de S. Léger. Introduction.

« pesait l'empire, et le saint Pape se rassurait. » Reportons-nous maintenant à quelques siècles plus tard. L'année même où la révolte (plutôt que réforme) protestante éclatait en Allemagne et s'appropriait à bouleverser l'Église ainsi que les nations par ses erreurs impies et les effrayantes guerres de religion, qui devaient faire couler tant de sang, à Avila, en Espagne, naissait une enfant dont la vie allait se passer à prier, à s'immoler au fond d'un cloître, puis à fonder des couvents ; et quand le Pontife Suprême décernera à Thérèse les honneurs des autels, il célébrera ses triomphes par ces paroles mémorables : « Nouvelle Débora, la vierge Thérèse,.... s'élevant au-dessus de son sexe par la grandeur de son âme, ceignit ses reins de force, déploya la vigueur de son bras et leva des armées de braves en Israël, les revêtant d'une armure toute spirituelle pour défendre la maison du Dieu des armées, sa loi et ses commandements <sup>(1)</sup>. » Or, voici qu'au moment actuel un souffle de rébellion et de haine passe à travers l'innombrable multitude des travailleurs. Le socialisme, ennemi déclaré de la religion, de la société, de la famille, cherche à soulever les masses pour les précipiter à l'assaut de l'autel, de la propriété et du foyer domestique. Fils de Satan, il ne démasque pas son but au premier abord ; mais exploitant la « condition de misère imméritée » dont l'ouvrier souffre, il promet à celui-ci un bien-être matériel que jamais il ne lui donnera, puis il le pousse à creuser des abîmes où tout menace de s'effondrer. Avant tout il arrache le peuple à Dieu et à la sainte Église ; il lui fait abandonner les pratiques de la religion ; il lui inspire la haine du prêtre, qu'il représente comme l'ami avili des riches et le courtisan des forts. Il commence par là parce qu'il sait que ses doctrines subversives ne pénétreront jamais dans un cœur vraiment chrétien. Or, le socialisme est partout, il enserme les deux mondes. Mais, sentinelle toujours vigilante, celui qu'on appelle à si juste titre l'évêque des évêques a poussé le cri d'alarme ; dans son encyclique à jamais fameuse, il a signalé le socialisme comme la ruine de la société et de la famille, le malheur de l'ouvrier lui-même, la cause de troubles et de désastres sans nombre, et il a conjuré

---

1. Bulle de canonisation.

ses enfants de s'unir, de se placer chacun résolûment au poste qui lui incombe, et cela sans délai, de peur qu'en différant le remède on ne rende incurable un mal déjà si grave. Un cri d'admiration et de reconnaissance fut la réponse de l'univers entier à cette parole du Pontife de Dieu. Mais hélas ! comme dit l'illustre évêque de Liège <sup>(1)</sup>, quand il s'est agi de se mettre à l'œuvre et d'appliquer les principes de l'encyclique, d'ardentes discussions se sont élevées parmi les catholiques ; tous se réclamant de la parole du Pape et chacun prétendant s'en prévaloir pour défendre ses opinions personnelles.

En sorte que, devant un ennemi qui s'avance comme un seul homme, un ennemi qui s'appelle légion, conduit par des chefs inconnus, obéissant à un mot d'ordre parti on ne sait d'où, les catholiques opposent des troupes dévouées sans doute et vaillantes, mais manquant de ce qui fait la force, c'est-à-dire l'union c'est donc l'heure de la prière. « Chers et vénérés coopérateurs, dit encore Monseigneur l'évêque de Liège, souvenons-nous que, notre ministère ne pouvant être efficace que par la grâce et la grâce s'obtenant surtout par la prière, nous devons être des hommes de prière ». C'est par conséquent l'heure où les enfants du Carmel, s'inspirant des exemples et des exhortations de leur sèraphique Mère, doivent faire monter vers Dieu leurs larmes, leurs gémissements et leurs supplications ; car c'est l'heure d'obtenir, pour ceux qui enseignent, la science véritable ; pour ceux qui travaillent, le courage, l'indomptable dévouement et l'aveugle obéissance aux chefs ; pour tous la charité et l'abnégation ; c'est l'heure de ramener à la pratique de la religion et des vertus chrétiennes tous ceux qui se sont malheureusement égarés, qu'ils soient ouvriers ou patrons, n'importe ; puisque, comme le dit Léon XIII, cette restauration des mœurs chrétiennes est la première condition à réaliser. Le combat est engagé. Si la famille du Carmel envoie quelques uns de ses enfants combattre dans la plaine et lutter par la plume et la parole pour Dieu et les âmes, la majeure partie de ses fils et de ses filles restent sur la mon-

---

1. Lettre pastorale de Mgr. Doutreloux, évêque de Liège, au clergé de son diocèse sur la question ouvrière.

tagne et tiennent comme Moïse des mains suppliantes élevées vers le ciel. Qu'ils ne défaillent point en cette heure solennelle; que l'amour soit le soutien de leur courage et de leur énergie; que, serrés autour de Dieu par l'observance de leurs lois, comme des amis fidèles et dévoués, ils fassent monter assidûment cette prière du juste qui pénètre les cieux; qu'ils soient par la mortification ces hosties saintes qui apaisent la colère divine; qu'ils empêchent la perte des âmes plus spécialement mises en danger par le socialisme, celles des petits et des pauvres, ces privilégiés de Jésus. Et alors, ô Père, ô Pontife tant aimé, à la vue de ces milliers de vierges prosternées au pied de l'Agneau du tabernacle, comme votre prédécesseur S<sup>t</sup> Grégoire le Grand, le regard assuré et le cœur plein de joie, vous contemplerez à l'avance le triomphe de l'Église, fruit de vos incessants labeurs, de votre infatigable zèle, et resplendissant fleuron de votre éternelle couronne.



## Dispositions de contrition parfaite



Les sentiments de la charité envers Dieu sont surtout, ainsi que nous l'avons indiqué, la *complaisance*, par laquelle on se complait dans la pensée de Dieu et de ses infinies perfections, et la *bienveillance*, par laquelle on Lui souhaite la continuation de son bonheur parfait et l'augmentation de sa gloire accidentelle. La bienveillance doit se traduire en œuvres; elle devient alors la *bienfaisance*, et à l'égard de Dieu elle s'appelle le zèle. Le zèle, ne pouvant rien ajouter au bonheur parfait dont le Seigneur jouit essentiellement, s'efforce d'augmenter sa gloire extérieure. En tant qu'on travaille à procurer cette gloire accidentelle, en sa propre personne, par l'accomplissement des commandements divins, le zèle se nomme *amour d'obéissance*. A ces différents actes, se rapportent facilement les autres, tels que la joie, la jouissance, l'union <sup>(1)</sup>.

---

1. Voir Lehmkuhl, vol. I, n° 314.



Si l'on a désobéi au Législateur suprême, la charité porte à détester cette faute. C'est là un acte de contrition. La condition pour que cet acte de contrition soit parfait, c'est qu'il ait pour principe l'amour parfait.

Le motif de la contrition parfaite est, en effet, le même que celui de la charité parfaite, c'est-à-dire les perfections divines, absolues ou relatives, considérées soit toutes ensemble soit isolément. Oui, il suffit pour la contrition parfaite de se repentir pour l'amour d'une seule des perfections divines; car chacune est infinie, chacune est la même, en réalité, que toutes les autres, chacune est la même chose que l'essence divine; Dieu est ainsi l'objet de l'amour qu'on porte à l'une de ses perfections quelconques.

Il est nécessaire pour la contrition parfaite que le repentir soit excité précisément par *l'amour* d'une perfection divine, et non pas simplement par une vertu correspondante à cette perfection. C'est par exemple un acte de contrition parfaite de se repentir, parce qu'on aime la générosité, la libéralité, la miséricorde de Dieu, qu'on a offensé; ce n'est au contraire qu'un acte de contrition imparfaite, quoique déjà très excellente, de se repentir par un sentiment de justice, qui nous fait regretter d'avoir violé les droits de Dieu sur nous, ou par la vertu de reconnaissance, qui nous reproche notre ingratitude envers sa Bonté à notre égard, ou par l'inclination de l'obéissance, qui nous fait comprendre que nous nous sommes révoltés contre notre Père céleste, notre Maître absolu, notre Souverain suprême, etc.

Ce repentir, dans la contrition imparfaite aussi bien que dans la contrition parfaite, doit être efficace, c'est-à-dire, doit nous rendre disposés à éviter le péché et l'occasion prochaine du péché. Il doit être aussi souverain, c'est-à-dire au-dessus de toute douleur.

Toutefois, il suffit et il faut que cette douleur souveraine soit dans la volonté; il n'est pas nécessaire (ni suffisant) qu'elle soit dans le sentiment. Cette distinction explique qu'on puisse avoir la contrition tout en sentant plus de chagrin d'autre chose que du péché, en versant plus de larmes dans un malheur ou une douleur qu'en se repentant de ses fautes.

La foi et la raison nous disent que le péché est un mal infini : infini en lui-même, parce qu'il attaque le Bien infini ; un mal infini pour nous, parce qu'il nous prive de la possession de ce Bien infini. Cette réflexion est le fondement de la contrition. L'intelligence ayant compris cette vérité regarde le péché comme le plus grand des maux ; la volonté suit alors facilement et le repousse, plus que tout autre mal. C'est l'acte formel de contrition.

La contrition comprend trois actes : la détestation du péché, le regret de l'avoir commis et le propos de ne plus le commettre. La détestation est le principal sentiment ; cependant c'est par la douleur surtout qu'il se manifeste. Quant au ferme propos, il est contenu dans la détestation ; aussi n'est-il pas indispensable, sinon peut-être au moment de la mort, d'en produire un acte spécial, lorsqu'on se dispose à la confession (1).

Indiquons maintenant les principaux motifs de contrition.

Le premier est la *crainte des châtimens*, dont on est passible devant la justice inflexible du juste Juge, soit en ce monde, soit dans l'autre, au purgatoire ou en enfer, selon que la coupe du péché est remise ou non. Tandis que les péchés mortels pardonnés ne sont pas punis éternellement, au contraire les péchés véniels non pardonnés, s'ils se trouvent joints à un péché mortel, qui ne soit pas pardonné non plus, seront punis éternellement en enfer (2). La crainte des maux de cette vie pourrait suffire, s'ils sont considérés comme le châtiment infligé par Dieu pour le péché.

Cette crainte, appelée *servile*, est bonne, à condition de ne pas être le seul motif de contrition ; car elle serait alors *servilement servile*.

Un motif plus parfait est celui qui provient de la vertu *d'espérance*. C'est le regret d'avoir perdu le droit au ciel consistant dans la grâce sanctifiante ; d'avoir perdu la grâce sanctifiante elle-même, cette beauté incomparable, avec toutes les vertus infuses ; d'avoir perdu enfin le mérite de toutes les bonnes œuvres accomplies jusqu'ici.

(A suivre).

1. V. Lehmkühl, vol. II, nos 275 et 292.

2. B. Léonard de Port Maurice. Retraite. Examen sur le péché véniel.

# La Journée Religieuse

— Prime. —

XXV. (*suite*).

La liturgie catholique est la plus haute expression sensible des idées divines, l'art des arts, la poésie de Dieu même, animant, *christianisant* le monde matériel, et l'accordant aux beautés supérieures du monde surnaturel. C'est une impression qui revient chaque jour, particulièrement à l'office de Prime, surtout si l'on habite un monastère de campagne.

Le soleil levant embrase le ciel. La lumière ruisselle par larges nappes sur le velours encore ombré des prairies, étincelle à travers le feuillage des grands arbres qui frissonne sous le vent. La fleur entrouvre son calice, l'insecte bourdonne, l'oiseau s'élève en chantant dans la joyeuse vapeur du matin. Au fond du sanctuaire irradié, la sainte Église s'unit elle aussi aux mille voix de la création. « En ce brillant retour de la vie et de la lumière, dit-elle, nous vous prions, ô Dieu, de nous garder de tout mal, durant le jour qui commence. Faites que nous usions de nos facultés et de nos sens, selon la règle des vertus. D'ici que les ombres du soir ramènent la nuit, que toutes nos actions soient conformes à votre justice, vous rendent honneur et gloire! »

Jam lucis orto sidere  
Deum precemur supplices  
Ut in diurnis actibus  
Nos servet a nocentibus.

Sint pura cordis intima;  
Absistat et vecordia;  
Carnis terat superbiam  
Potus cibique parcitas

Linguam refrænans temperet  
Ne litis horror insonet;  
Visum fovendo contegat  
Ne vanitates hauriat.

Ut cum dies abcesserit  
Noctemque sors reduxerit,  
Mundi per abstinentiam  
Ipsi canamus gloriam.

Un de nos grands poètes, le barde harmonieux des *Médita-*

tions <sup>(1)</sup> n'interprétait pas autrement le sens et la portée mystique de cette heure solennelle, lorsqu'il s'écriait :

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,  
 Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,  
 . . . . .  
 Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure;  
 Tu dois de son auteur rapprocher la nature;  
 Il ne t'a point créé comme un vain ornement,  
 Pour semer de tes feux la nuit du firmament,  
 Mais pour lui rapporter aux célestes demeures  
 La gloire et la vertu sur les ailes des heures  
 Et la louange à tout moment.

Donoso Cortes a écrit quelque part de la vie monastique qu'elle était l'idéal de la vie. Cela s'entend, puisque le cloître est la réalisation la plus parfaite de la vie chrétienne, laquelle dit ici bas le degré suprême de la vie; mais comme il y paraît bien encore, à ne considérer que l'observance du Chœur! Si le vrai, le bien et le beau sont l'aliment supérieur de l'âme humaine, cette mise en œuvre journalière du mystère chrétien qu'est l'office divin, ne représente-t-elle pas les dernières sublimités de la vérité, de la perfection morale, de l'harmonie universelle? Ils seront enivrés, Seigneur, de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos délices, chantait le Psalmiste <sup>(2)</sup>. Délices du ciel, instants trop courts et trop rares en ce monde! Ne suffisent-ils pas cependant à l'heureux habitant du sanctuaire, pour que, dans la contemplation des grandes choses de la liturgie sacrée, son cœur semble parfois toucher d'un bond jusqu'aux sources mêmes du bonheur et de la joie infinie! Béni soit Dieu de nous avoir appelés à vivre à l'ombre de ses autels! Un seul jour de demeure dans les saints tabernacles vaut mieux que mille autres jours. *Dies una in atriis tuis super millia* <sup>(3)</sup>.

---

1. Lamartine qui malgré des écarts regrettables resta toujours chrétien dans le fond et revint pleinement, d'ailleurs, à la foi pratique de sa jeunesse.

2. Ps. XXXV. 9.

3. LXXXIII, 44.



L'office de Prime se confondit d'abord avec celui des Laudes matinales. Cassien nous apprend, aux premières années du V<sup>e</sup> siècle, que cette nouvelle heure fut établie, de son temps, dans le monastère de Bethléhem, et qu'on y récita trois psaumes et trois prières, comme on le faisait depuis longtemps à Tierce, à Sexte, et à None (1). Le psaume mobile que nous disons maintenant aux fêtes, fut ajouté plus tard; de même, le dimanche, la récitation du symbole dit de saint Athanase, qui paraît avoir commencé dans l'Eglise des Gaules, au VIII<sup>e</sup> siècle. Durant le temps pascal, les derniers jours de la semaine sainte et aux fêtes, l'on maintint le rite primitif des trois psaumes.

Il faut savoir aussi que l'office de Prime finissait jadis par l'oraison *Domine Deus omnipotens*. La lecture du martyrologe, les prières et la leçon brève, qui suivent, sont une addition empruntée aux moines.

Immédiatement après la collecte et le *Benedicamus Domino*, les religieux se rendaient au chapitre où on lisait les actes des saints du jour, avec un passage de l'Ecriture Sainte. Le seigneur abbé donnait alors une homélie, ou faisait les observations relatives à la bonne discipline du monastère. Le tout était accompagné des prières et des répons appartenant aujourd'hui à la psalmodie de Prime, c'est-à-dire: *Pretiosa in conspectu Domini*; — *sancta Maria et omnes sancti*; — *Deus in adiutorium meum intende*; — *Kyrie eleison*, — *Pater noster*, — *Respice in servos tuos*, — *Dirigere Domine*, — *Dies et actus nostros*, — *Adiutorium nostrum in nomine Domini*, etc.

Nous voyons par le Rational de Durand, qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, ce formulaire, exclusivement monastique à l'origine, avait depuis longtemps pris place dans la liturgie de l'Eglise universelle (2). L'évêque de Mende ne parle pas, il est vrai, du martyrologe; mais cette lecture était certainement en usage au chapitre conventuel du matin, chez les moines, dès les VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, — les compilations de Bède, de Notker, d'Adon et

1. Cass. Instit. lib. III. De officio et psal. diurnis.

2. Durand. Rationale divin. offic. lib. V. cap. V. De Prima.

d'Usuard en témoignent, — et il est hors de doute que les églises cathédrales et collégiales l'avaient adoptée, bien avant la Bulle de Grégoire XIII, qui imposa à tous le martyrologe romain <sup>(1)</sup>.

Arrêtons-nous un peu au détail de chaque partie de notre office.

PSAUME PREMIER. *Deus in nomine tuo saluum me fac.* Littéralement et historiquement, c'est David qui parle. Trahi par les Ziphéens, près de tomber entre les mains de Saül, il exprime à la fois ses plaintes et sa confiance dans la protection divine. Le sens spirituel se rapporte, ici comme ailleurs, à Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur vient d'être livré à ses ennemis: notre psaume nous fait entendre la prière qu'Il adresse à Dieu, tant en son nom personnel, qu'au nom de son Église, destinée, elle aussi, à porter le poids de la persécution, à travers les âges. L'Homme-Dieu supplie le Très-Haut de juger sa cause; il lui demande aide et assistance contre la malice des impies qui le poursuivent, en haine de sa mission divine et qui ne cesseront de même de poursuivre son Église. *Deus exaudi orationem meam: quoniam alieni insurrexerunt adversum me, et fortes quesierunt animam meam: et non proposuerunt Deum ante conspectum suum.*

Le Rédempteur rend grâce ensuite pour le triomphe qu'il remportera sur ses persécuteurs, lorsque, échappant le troisième jour aux gardes et à la pierre scellée du sépulcre, il inaugurera, malgré l'aveugle synagogue, son règne éternel. Dès le présent, l'Église a de même, de siècle en siècle, ses jours de Pâques, après ses Vendredis Saints. Voilà pourquoi elle peut redire à Dieu, à la suite de son Epoux: « Je vous offrirai volontairement un sacrifice, et je louerai votre nom, Seigneur, parce que vous m'avez délivré de toutes mes afflictions; et j'ai vu mes ennemis confondus, réduits à rien. *Voluntarie sacrificabo tibi, et confitebor nomini tuo, Domine, Quoniam ex omni tribulatione eripuisti me, et super inimicos meos despexit oculus meus.*

---

1. S. Clément, troisième successeur de saint Pierre, peut être considéré comme le premier auteur du martyrologe. Ce fut lui, en effet, qui institua à Rome, les notaires chargés d'office de dresser et de collectionner les actes des martyrs.

On voit comment notre psaume vient à juste titre à l'office de Prime, puisque selon l'enseignement des anciens cette Heure honore tout à la fois les premières scènes de la Passion, les fureurs des Juifs contre la sainte victime, et les radieuses manifestations du glorieux vainqueur de la mort, au matin de la Résurrection.

*Militia est vita hominis super terram.* A l'exemple de son divin Chef, le chrétien doit souffrir et combattre. La première heure du jour est souvent le signal de nouvelles luttes, de nouvelles épreuves. Notre psaume implore donc, aussi bien, le secours d'en Haut contre nos ennemis intérieurs et extérieurs, et chante à l'avance la victoire.

PSAUME *Beati immaculati in via.* Ce psaume, le plus long de tous, est de David. On ne convient pas du temps ni de l'occasion où il fut composé. Le Prophète y célèbre l'obéissance à la Loi de Dieu. Rien de plus simple et de plus clair à première vue. Mais, dès le début de son commentaire, saint Augustin nous avertit que cette clarté même cache des abîmes de profondeur. *Quanto videtur apertior, tanto mihi profundior videri solet; ita ut etiam quam sit profundus demonstrare non possim* (1).

C'est qu'en effet, la Loi dont il est parlé dans presque tous les versets du psaume, sous les termes de justice, de jugement, de justifications, d'alliance, de témoignages, d'ordonnances, ou simplement de parole de Dieu, cette Loi, disons-nous, renferme d'une part, le dernier secret de la vie du monde, matériel et spirituel; et d'autre part, Celui qui proclame, Celui qui exalte ici de toute manière la soumission et l'obéissance, n'est pas, au sens premier, un juste quelconque, comme on pourrait le croire, mais bien la tête et le chef de toute la création: Notre Seigneur Jésus-Christ en personne. Essayons de nous rendre compte du mystère.

(A suivre).




---

1. S. Aug. Enarr. in psal. CXVIII. Aliorum quippe psalmodum qui difficile intelliguntur, etiamsi in obscuritate sensus latet, dit encore le saint docteur, ipsa tamen apparet obscuritas; hujus autem nec ipsa.

# Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem.

## Chapitre V.

(suite, voir page 341 et suiv.)

Voici encore ce que notre Anglais nous raconta au sujet de Son Altesse royale le Rajah du Travancore, alors régnant et que la mort est venue frapper quelques mois plus tard. Cette histoire pourra paraître incroyable ; pour moi, je déclare que je la crois authentique. Elle est tout à fait vraisemblable et parfaitement conforme aux mœurs et aux préjugés du pays.

Le Rajah appartenait à la caste immédiatement inférieure à celle des Brahmes, et tout roi qu'il était, les rites et les usages inflexibles de la Religion lui défendaient de manger avec ceux-ci. Son contact à table les eût souillés. C'était là pour Sa Majesté une condition d'autant plus humiliante qu'un grand nombre de Brahmes habitaient près de son palais. Pour devenir au moins l'égal de cette partie de ses sujets, il voulut.... être Brahme.

Mais les Brahmes descendent, originairement et en droite ligne, de la fameuse vache sacrée, femme de Siva, et qui a fait donner à ce dieu le nom de Sachoupadi (mari de la vache). Or, le Rajah n'était ni le fils ni l'arrière petit-fils de la susdite vache et il ne pouvait devenir Brahme sans justifier de sa légitime filiation. Là était la difficulté. Bien des légistes et même bien des diplomates, qui sont aujourd'hui les gens à expédients par excellence, se seraient vainement creusé le cerveau avant d'arriver à une solution, conforme en même temps aux désirs du Rajah et aux susceptibilités de la loi et de la tradition brahmanique. Les Casuistes de la Caste ne furent pas embarrassés. Ils dirent au Rajah que pour être reçu parmi eux, il devait nécessairement venir d'une vache : mais, en vertu de leurs pouvoirs, ils lui permirent d'avoir pour mère une vache d'or ; Madame Siva du reste ne consentirait jamais à s'incarner dans le corps d'un animal d'une matière moins pré-



cieuse, surtout pour donner naissance à Sa Majesté. Le Rajah aurait bien préféré avoir une mère d'argent, elle lui eût coûté moins cher. Mais enfin les docteurs avaient prononcé, il s'exécuta. On fit une vache d'or et, quand le jour de la seconde naissance de Sa Majesté fut arrivé, le Rajah entra dans le corps de l'animal et en sortit quelques instants après. Il n'y avait plus à douter, il était fils de la vache; il avait franchi le premier pas de l'initiation brahmanique. Il ne lui manquait plus que quelques purifications à faire et de larges aumônes à donner aux Brahmes pour recevoir son diplôme de naturalisation.

Les Brahmes qui avaient été si habiles ne se doutaient guère qu'ils allaient avoir affaire à plus habile qu'eux. Après la cérémonie, ils se présentèrent au Roi et réclamèrent la vache d'or comme étant leur possession légitime, attendu que leur qualité de Brahmes les constituait seuls héritiers de leur mère. D'un autre côté les parents et héritiers du Rajah la revendiquèrent pour eux, en disant que, la vache n'étant pas vivante, les Brahmes ne pouvaient la réclamer. Ceux-ci répliquèrent que dès l'instant que c'était une vache, elle était sacrée et devait, morte ou vivante, leur appartenir. Le Rajah trancha la question en leur faveur; mais il attendait sa revanche et il ne l'attendit pas longtemps. Les Brahmes, mis en possession de leur riche mère, se hâtèrent de la mettre en pièces pour s'en partager les débris. Mais à peine la vache d'or fut-elle brisée que les parents du Rajah firent appel du premier jugement en disant: « Les Brahmes ont réclamé l'animal parce que c'était une vache, et en vertu de leur système, il devait leur appartenir uniquement à cause de sa forme. Or aujourd'hui ce n'est plus une vache, mais un moignon composé de débris de pièces d'or, donc il est à nous. » C'était là ce qu'attendait le Rajah; il avait dès le premier moment deviné les vues intéressées des Brahmes, et il donna raison à ses héritiers. Néanmoins pour ne pas s'attirer la haine des premiers, il décida que le trésor serait partagé entre les deux parties contendantes. On voit par là que le Rajah ne manquait pas d'esprit.

Par suite du rendez-vous que nous nous étions donné, notre compagnon de voyage vint nous rejoindre dans la soirée, et à dix

heures nous partîmes ensemble de Trivandrum, dans un même bateau, pour Quilon, éloigné d'environ 43 milles. Le voyage se fait presque tout entier par les rivières qui arrosent la contrée. C'est un des plus agréables que l'on puisse faire, tant le pays est varié, vivant et pittoresque.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à Anjeuga, petit port gracieusement situé entre la mer d'un côté et la rivière de l'autre. Sa population est évaluée à un millier d'habitants, presque tous catholiques. Nous descendîmes à terre et nous dirigeâmes vers le presbytère. Il était occupé par un bon vieux prêtre indigène auquel un plus jeune servait de vicaire. Ils nous reçurent avec beaucoup de cordialité et nous donnèrent à déjeuner le mieux qu'ils purent. L'Anglais descendit aussi avec nous et partagea le modeste repas qu'on nous servit. Après avoir causé un instant avec le vénérable vieillard, nous prîmes congé de lui et nous repartîmes.

Pendant tout le trajet de Trivandrum à Quilon, nous eûmes de longues discussions religieuses avec notre Anglais qui était, comme je l'ai dit, protestant. Il mit dans ses conversations beaucoup de bonne foi et des formes très convenables et peut-être nous aura-t-il été donné de dissiper quelques-uns des préjugés ridicules que les livres protestants avaient répandus dans son esprit contre la Foi catholique. Ainsi il fut enchanté, comme un homme qui fait une grande découverte, en apprenant que nous ne damnions pas impitoyablement tous ceux qui ne pratiquent pas notre religion, pourvu qu'ils soient dans une bonne foi parfaite et une ignorance invincible et qu'ils suivent les prescriptions de la raison, de la conscience et de la loi naturelle. Si un homme se trouvait dans de semblables conditions, Dieu, ajoutâmes-nous, lui enverrait un ange pour lui enseigner ce qu'il doit croire et désirer plutôt que de le laisser perdre. Notre interlocuteur eut bien un moment la tentation de nous regarder comme des novateurs, ou tout au moins comme des libéraux en religion : mais nous lui donnâmes l'assurance que nous venions de lui citer les paroles mêmes de S<sup>t</sup> Thomas d'Aquin et que cette doctrine avait toujours été celle de l'Église catholique. Il nous crut, en nous assurant toutefois qu'il avait toujours entendu dire le con-

traire. Il se convainquit aussi que l'accusation d'adorer la S<sup>te</sup> Vierge, les saints et les images, si souvent formulée contre nous par les docteurs protestants, était ou une erreur grossière ou un mensonge misérable. Peut-être même le dogme de la nécessité et de l'existence d'une Église infallible lui fut-il démontré. Soit conviction, soit simplement politesse, il voulut bien reconnaître le zèle, le désintéressement et l'abnégation (self denial, comme disent les Anglais) des missionnaires catholiques. Enfin, il nous dit en nous quittant qu'il était heureux d'avoir fait notre connaissance. De notre côté, nous lui manifestâmes notre contentement sincère de l'avoir eu pour compagnon de voyage pendant deux jours. Puisse la lumière de la vérité éclairer son esprit, puisse surtout la grâce de Dieu toucher son âme et la ramener dans la sainte et vraie Église de Jésus-Christ!

Le 31 décembre, à 5 heures du matin, nous arrivâmes heureusement à Quilon, où nous fûmes reçus comme des frères impatientement attendus par le R. P. Ildephonse, Italien, administrateur du district.

Le même soir, nous allâmes en compagnie de ce bon Père chanter les premières vêpres de la Circoncision dans une église voisine nommée Tangatcherry. C'était la fête patronale de la paroisse, et on sait que les Indiens, comme tous les Orientaux, ont en général beaucoup de zèle pour la pompe des cérémonies extérieures, les jours de grande solennité. La circonstance de l'arrivée de trois missionnaires européens dans la ville ne contribua pas peu à augmenter encore l'enthousiasme des catholiques et à déconcerter les schismatiques du pays. Quand nous arrivâmes à Tangatcherry, il faisait déjà nuit; tous les chrétiens étaient sur pied, fiers et joyeux; la façade de l'église était illuminée, et nous dûmes passer, avant d'entrer, sous un bel arc de triomphe: le canon retentit au moment où nous franchîmes le seuil. La chapelle était décorée avec un art et un luxe que je n'avais pas encore rencontrés dans l'Inde. Tangatcherry qui est comme le port de Quilon, dont il n'est distant que de deux milles, appartient à l'Angleterre, bien qu'il se trouve enclavé dans le royaume de Travancore: aussi les habitants y ont un air un peu plus civilisé. Après les vêpres nous repar-

times pour Quilon. Nous fîmes le voyage à pied par un très beau clair de lune; à dix heures nous étions rentrés.

Le lendemain matin, nous revînmes à Tangatcherry pour y chanter la grand' messe. La scène de la veille au soir se renouvela. Même affluence de fidèles, mêmes démonstrations de joie, même réception des missionnaires, tout enfin, sauf l'illumination de l'intérieur de l'église. Cette fois-ci un soleil splendide, comme il y en a sous le ciel de l'Inde, se chargea d'en faire les frais. La messe fut solennellement chantée. Rien n'y manqua, pas même la musique, composée de deux violons montés à trois tons en dessous du diapason ordinaire, d'un triangle et d'un tambour basque. Une oreille un peu scrupuleuse aurait bien un peu souffert mais nous fûmes contents. C'était la première fois que sur le continent indien nous entendions une musique — et Dieu sait si nous en avions entendu d'autres! — qui ne ressemblait pas tout à fait à un charivari.

(A suivre).

---

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

(suite, voir page 346).

---

Tout encouragé par son premier succès, le Serviteur de Dieu se mit à travailler avec plus de zèle que jamais à la réussite de son dessein. Rien ne lui semblait de trop; il n'épargnait ni courses, ni fatigues, ni démarches de tout genre. Mais il avait encore bien des adversaires à vaincre. Parmi ceux-ci le plus acharné était un des plus anciens conseillers, Jacques Verziau. Ce n'était cependant pas par mauvais vouloir, ni pour empêcher ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu, c'était uniquement dans le but de maintenir dans leur ancienne splendeur les droits et les privilèges de la ville. Mais Dieu voulait la fondation du *Refuge*; et voici comment Il arrangea les choses. On était alors en l'année 1600; or, cette année restera fameuse dans l'histoire de l'Espagne par les ravages que causa dans le pays tout entier l'horrible

---

1. Aujourd'hui cette belle construction est terminée.



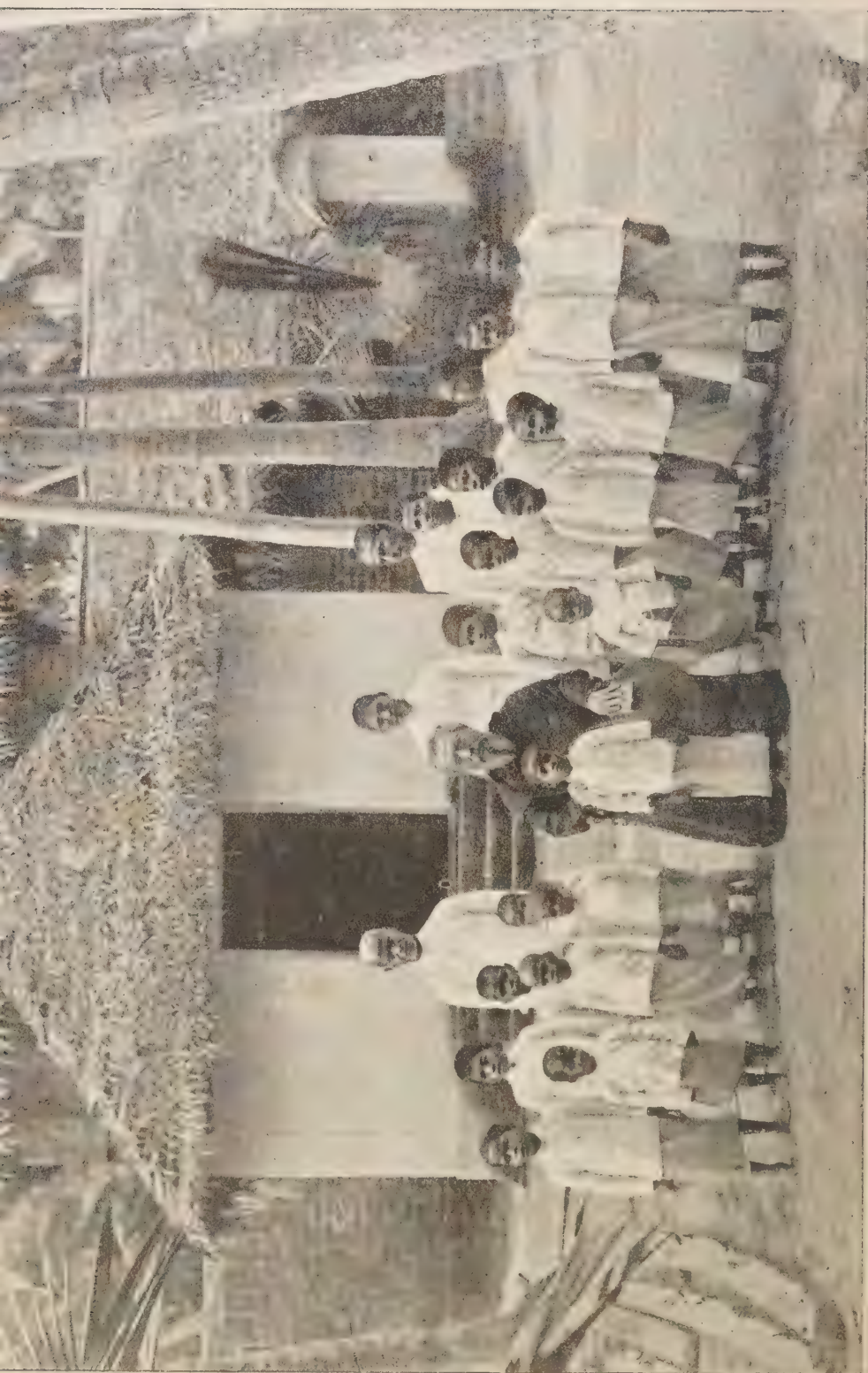
fléau de la peste. Les alentours de Valence en étaient infestés ; une ville voisine, Javita, les villages d'Altoy et d'Outinente perdaient leurs habitants par milliers ; aussi ceux de Valence étaient-ils glacés d'épouvante ; pour apaiser la justice divine ils assistaient à des prières et à des exercices publics de pénitence. Dans l'espoir d'être plus sûrement exaucés, ils avaient réclamé l'aide des Carmes déchaussés et spécialement du vénérable Frère François qui était honoré par tous comme un Saint. Le bon Frère dont le cœur débordait de charité se mit, en effet, en prière. Jour et nuit il était au pied du tabernacle ; en même temps il multipliait ses pénitences. C'était, dit son biographe, un nouveau Jacob luttant avec la miséricorde de Dieu et ne lâchant pas prise avant d'avoir obtenu le salut de la ville. Or, une nuit qu'il répandait des larmes abondantes devant le T. S. Sacrement, il fut tout à coup ravi en extase et il reçut l'assurance formelle que si l'on fondait la maison demandée pour les converties, la ville de Valence serait préservée de la contagion. A cette promesse, François se mit à exhaler tout haut la reconnaissance dont son cœur débordait. Il oubliait que son compagnon, le Père Emmanuel de la Croix, entendait toutes ses paroles et assistait à cette touchante scène. A peine le jour commença-t-il à paraître que notre Vénérable courut chez l'Archevêque. Auparavant néanmoins il avait pris sa précaution ordinaire, c'est-à-dire qu'il avait fortement enchaîné l'image du diable aux pieds de la S<sup>te</sup> Vierge. Avec la grande simplicité qui le distinguait et sa candeur naïve, il raconta à Sa Grandeur les événements de la nuit. Le Prélat, aussi prudent que pieux, se fit redire toutes les circonstances de la révélation dont François avait été favorisé ; et, après avoir bien réfléchi, il ordonna au Frère d'aller raconter aux magistrats de la ville la communication qu'il avait reçue du Ciel. François obéit aussitôt. Le conseil était précisément assemblé, pour délibérer sur les mesures à prendre afin de préserver la ville de la contagion ; notre Vénérable se fit annoncer comme devant transmettre un message du Ciel et pria les membres du conseil de l'admettre en leur présence. Beaucoup de conseillers s'indignèrent de son inopportune demande. Fallait-il les déranger ainsi pour leur raconter une prétendue révélation à

laquelle ils n'auraient certainement pas la faiblesse d'ajouter foi ! D'autres cependant, admirateurs de la vertu et de la piété du serviteur de Dieu, demandaient qu'il fût introduit. Qu'on l'entende au moins disaient-ils ; qui sait s'il ne pourra nous donner un bon conseil ? — François put donc entrer ; en arrivant, son premier soin fut de tomber à genoux aux pieds d'un Crucifix pendu dans la salle et d'y prier brièvement. Sa prière finie, il se releva et se mit à raconter avec une simplicité charmante tous les détails de la vision qu'il avait eue, et il conclut en disant qu'il était tellement sûr de la réalisation de la promesse faite par Dieu qu'il était prêt à en dresser dans le livre des séances du conseil un acte qu'il signerait. Sa petite harangue finie, il se remit à prier. Chose admirable ! ceux qui avaient été le plus contre lui étaient maintenant ses plus chauds défenseurs, et dans leur enthousiasme ils allouèrent une partie de leurs revenus personnels à la fondation du refuge à qui le conseil donna et la maison et des rentes. François, de son côté, inscrivit dans le registre la promesse suivante : « Moi, Frère François de l'Enfant Jésus, affirme et promets » que si mes frères du conseil donnent une maison avec revenus » pour mes sœurs converties, la peste ne sévira pas dans la » ville de Valence. En foi de quoi j'ai signé la présente de mon » propre nom. » Dieu voulut cependant mettre à l'épreuve la confiance de son serviteur ; quelques jours après plusieurs personnes mouraient, à Valence même, victimes de la peste. Grand émoi dans toute la ville ! On accuse François d'avoir trompé. Deux notables sont envoyés vers lui afin de lui demander compte de sa supercherie. « Hé ! leur répond-il, êtes-vous bien sûrs que ce sont des habitants de Valence ? ne serait-ce pas peut-être des étrangers qui déjà frappés du mal sont entrés à la dérobée dans la ville ? » On fait une enquête et on trouve que réellement ce sont des personnes du dehors qui déjà atteintes du fléau ont réussi à pénétrer dans Valence et on admire comment leur voisinage n'a pas communiqué le mal, quand il suffisait du simple attouchement d'un linge employé par le malade pour propager la contagion.

(A suivre).









# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

On nous transmet la lettre suivante du R. P. Candidé (du couvent de Linz en Autriche), Vicaire-Général du diocèse de Vérapoly, au Rédacteur des " Stimmen vom Berge Carmel. "

Malabar, Vérapoly, le 9 novembre 1893.

La double aumône que Votre Révérence a bien voulu m'adresser, afin de venir en aide aux dépenses les plus pressantes de nos œuvres, a été pour moi une bien agréable surprise. Je vous remercie de tout cœur du bien fait à notre mission. Je prie la très S<sup>te</sup> Vierge Marie, afin qu'elle intercède auprès de Dieu pour Votre Révérence, ainsi que pour nos généreux bienfaiteurs. Il vous sera peut-être agréable d'apprendre quelque chose sur nos maisons d'éducation à Ernacolum, lieu de résidence du Roi ou Radschah de Cochîn (1).

C'est en 1887 que la première fondation de ce genre prit naissance. Une seule religieuse commença avec deux jeunes filles. Il y a maintenant sept religieuses indigènes et une postulante, employées à l'éducation de 150 jeunes filles. Elles possèdent une école, un orphelinat avec plus de 60 orphelines et de plus un catéchuménat dans lequel sont instruits et baptisés chaque année 25 païens nouvellement convertis. Nos Sœurs Tertiaires s'adonnent également aux soins des malades et à d'autres œuvres de charité chrétienne. Dans l'ardeur de faire le bien, elles ont conçu l'idée de fonder un asile pour les pauvres vieillards, surtout les païens. Je m'occupe actuellement de conclure l'achat du terrain, dont le prix s'élève à environ 2000 florins. Je devrai emprunter cette somme, confiant en la divine Providence: elle n'abandonne pas celui qui désire faire du bien à son prochain.

Jusqu'ici il a été question des institutions pour femmes et jeunes filles, je m'occupe maintenant des garçons. Le 27 août 1892, j'ai fondé une communauté de Frères Tertiaires de S<sup>te</sup> Thérèse; ils sont au nombre de quatre. Je leur ai confié un orphelinat dont j'ai fait l'installation le 1<sup>er</sup> octobre de la même année. Il y a en ce moment 21 orphelins; tous convertis du paganisme (2). Une école de catéchisme y est adjointe, où les garçons des alentours se rassemblent afin d'être instruits dans notre S<sup>te</sup> Religion.

J'ai organisé, au mois de juillet dernier, une société dont les membres

---

1. Voir numéro de novembre 1893, p. 238.

2. La gravure ci-contre représente précisément un groupe d'enfants de l'Orphelinat du Père Candidé. Le Père lui-même est assis au milieu.

doivent parcourir les villages, afin de chercher parmi tant de milliers d'âmes, plongées dans les ténèbres du paganisme, des brebis pour le troupeau du Seigneur. Dans l'espace de ces trois mois, grâce au succès des catéchistes, j'ai pu baptiser 45 païens.

J'aurais dû être écrasé sous le poids des dépenses et des dettes, si des bienfaiteurs insignes de Belgique ne m'avaient soutenu. A ma demande ils sont venus généreusement à mon secours, persuadés que le missionnaire peut faire beaucoup de bien si les moyens ne lui manquent pas.

Plusieurs de nos Pères belges sont vraiment pénétrés de ce zèle pour le salut des âmes dont notre Mère S<sup>te</sup> Thérèse a été consumée. Il y a quelques jours je recevais de ces généreux bienfaiteurs cinq chasubles, quantité de grandes et de petites images et des chapelets pour les distribuer aux chrétiens selon la coutume du pays.

Les chapelles de nos Frères et Sœurs Tertiaires et celles des orphelinats sont encore dépourvues même du nécessaire. Seulement un calice, une pierre d'autel, deux chandeliers, un crucifix pour toutes ces chapelles. Lorsque dans une d'elles la sainte Messe a été dite, on est obligé d'emporter le strict nécessaire afin de pouvoir célébrer dans une autre. Nos saints mystères s'accomplissent donc ici dans la sainte pauvreté; cependant notre divin Sauveur ne nous en voudra pas pour cela; s'il veut y voir une plus grande magnificence, il nous en enverra les moyens.

Fr. Candide du S<sup>t</sup> Cœur de Marie  
Carme déchaussé.

Nous avons été heureux d'emprunter à la Revue de nos Pères d'Autriche la lettre du R. P. Candide, Vicaire-Général de Vérapoly. L'appel qu'il adresse aux religieux de sa Province sera entendu de tous nos abonnés. Il est évident que, si nos Missionnaires sont soutenus par nos aumônes, ils pourront faire un bien considérable, un bien qui sera en proportion des ressources que nous leur fournirons. Une lettre particulière, qui nous est adressée à nous-même, nous dit que 60 francs par an sont le prix de la pension d'une enfant à l'orphelinat de Vérapoly. Ce n'est pas lourd. Combien de nos amis, et surtout de nos Tertiaires, pourraient procurer l'éducation chrétienne à une pauvre petite qui, sans cela, serait sans doute fatalement vouée à la superstition païenne! Et si personnellement ils ne peuvent donner toute la somme, en s'unissant à plusieurs ils fourniraient aisément à l'entretien d'une orpheline.

Nous disions dans le numéro précédent que nous ignorions s'il y avait en France un zéléteur des missions; nous avons appris depuis que c'est N. T. R. P. Zacharie qui remplit cette charge; c'est donc à lui ou à son délégué que nos abonnés de France devront adresser leurs aumônes.



## VARIÉTÉS.

### Lumière et Théologie (*suite*).

Dans l'ordre naturel, Dieu est cause première de la lumière finie sous le triple point de vue de cause exemplaire, de cause finale et de cause efficiente.

La cause exemplaire contient en elle les prototypes, les idées des effets que produira la cause efficiente. Ces effets ne seront donc que des images plus ou moins semblables aux types de la cause exemplaire. C'est le privilège des causes intelligentes de pouvoir être en même temps causes exemplaires de leurs œuvres. Tout agent produit un effet semblable à lui. Si l'agent n'est pas libre, il produit toujours une forme semblable à sa forme générique ou spécifique. L'animal engendre l'animal, le feu engendre le feu. Mais aucune idée, aucune forme exemplaire ne préside à l'exercice de l'activité de l'agent, il agit aveuglément et dans les ténèbres. L'être intelligent au contraire devient par la connaissance tout ce qu'il connaît, revêt toutes les formes des objets connus, et, comme toute forme est un principe d'activité, chacune de ces formes peut devenir l'exemplaire ou le type d'un nouvel effet. Ainsi l'artiste connaissant une statue se fait une idée suivant laquelle il produira une autre statue. L'architecte qui bâtit une maison en a d'abord conçu le plan, l'idée exemplaire, dans son esprit. A plus forte raison Dieu, l'Être intelligent par excellence, est-il cause exemplaire des œuvres qu'il produit. Il connaît son essence comme indéfiniment imitable. Les diverses manières dont il la conçoit comme imitable sont les idées exemplaires. En réalité ces idées virtuellement distinctes ne sont en Dieu qu'une seule et même idée, l'Essence divine elle-même. C'est la personne placée devant l'objectif du photographe. Cette personne est toujours la même personne, elle est une, et cependant le photographe peut la prendre dans une infinité d'attitudes diverses. Cette conception du modèle comme diversement imitable, c'est l'idée ou l'exemplaire. Les termes objectifs de ces idées, les attitudes diverses dans lesquelles le photographe conçoit son client, sont les possibles. Celles qu'il réalisera par sa libre volonté sont les êtres réels. Il est clair que tout portrait possible ou réel de cette même personne est pour l'artiste qui le conçoit une manifestation de cette personne, une image qui la reflète en quelque manière et peut la faire connaître. La série des portraits possibles est déjà une première manifestation, mais connue seulement de l'intelligence qui conçoit ces possibles ; la série des portraits réels en est une autre plus éolotante, puisqu'elle s'adresse à tous. Or, Dieu se manifeste dans les êtres possibles qu'il conçoit comme imitant son essence, et surtout dans les êtres réels qu'il appelle librement à l'existence. Il est donc lumière exemplaire des lumières finies, puisqu'il se manifeste dans ces lumières finies et

que la lumière manifeste toujours quelque chose. A leur tour, ces lumières finies le manifestent comme le rayon manifeste le soleil, le tableau l'idée de l'artiste et le portrait son modèle. Toutes les créatures sont autant de miroirs qui reflètent, chacun à leur manière, Dieu cause exemplaire. Les miroirs intelligents ou connaissant ont le privilège de prendre conscience d'eux-mêmes, et de connaître ainsi la cause exemplaire dont ils reproduisent l'image et qui se mire en eux.

Dieu n'est pas seulement cause exemplaire des lumières finies, il est aussi leur cause finale, c'est-à-dire leur raison dernière, la fin à laquelle elles se rapportent et vers laquelle toutes doivent tendre. Dieu, en effet, en les créant manifeste quelque chose, nous venons de le voir. Mais ce quelque chose qu'il manifeste, c'est lui-même, c'est son essence adorable et ses infinies perfections reflétées dans ces innombrables miroirs des créatures. Il est donc cause finale de ces lumières créées, mais elles ne peuvent rien ajouter à la lumière propre de Dieu, à cette lumière incréée qui ne connaît ni aurore ni déclin; ce sont seulement des lumières extrinsèques qui brillent autour de ce foyer central dont elles proclament la puissance et la bonté. Elles nous disent d'abord que Dieu est, puis ce qu'il est; non pas qu'elles nous le fassent comprendre, Dieu est trop grand pour cela; mais au moins elles nous disent quelque chose de Lui, comme l'analyse spectrale des rayons solaires nous fait connaître quelques-uns des éléments chimiques ou physiques de l'astre d'où ils émanent. Elles nous disent encore que Dieu est la bonté même et qu'il est infiniment digne d'être aimé. Elles le proclament en cherchant Dieu, en tendant vers lui. Dieu en créant pour lui toute nature créée a dû lui imprimer une impulsion vers sa fin. Aussi toute nature cherche-t-elle Dieu, librement ou non. En accomplissant sa destinée qui est de croître et de vivre pour les êtres supérieurs et surtout pour l'homme, l'animal cherche Dieu inconsciemment, puisque Dieu l'a fait pour l'homme. C'est une façon de proclamer sa bonté, puisque le bien seul est capable d'attirer.

Enfin Dieu est cause efficiente de toute lumière finie, parce que toutes empruntent de Lui leur être fini et que l'intelligibilité qui les fait lumières à leur tour est identique à l'être, n'est que l'être lui-même dans son rapport avec l'intelligence. Elles lui empruntent donc aussi leur lumière et ainsi s'achève cette trilogie causale par laquelle Dieu se manifeste à tout homme venant en ce monde.

Mais si Dieu est cause première de toute lumière finie, il n'exclut pas le concours des causes secondes, dans cette production de la lumière. Comme il a associé à son être les êtres finis, il les a aussi associés à son infinie causalité. Ainsi descend de Dieu à nous une série lumineuse sans cesse décroissante. C'est une pléiade de constellations qui scintillent autour d'un astre central plus brillant et plus magnifique. L'ange supérieur illumine l'ange inférieur, l'ange illumine l'homme et les hommes s'illuminent entre eux. Fidèle aux admirables spéculations du Docteur Angélique, Monsieur



l'abbé Chollet nous retrace de main de maître cette illumination secondaire des esprits. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain. Pour emprunter une parole de Dante, le temps nous presse et il nous reste de plus belles choses à contempler.

(A suivre).

## Prière en l'honneur de S. Joseph

A l'occasion du mois de mars, nous donnons une traduction en vers du répons « *Quicumque* » qui constitue, avec l'antienne et l'oraison dont il est suivi, une prière chère aux enfants de S. Joseph et enrichie d'indulgences :

Si vous voulez, chrétien pieux,  
Vivre content, mourir heureux,  
Priez, chaque jour de la vie,  
Joseph, saint époux de Marie (1).

Au prix de son rude labeur,  
Il nourrit le Dieu Créateur,  
Qui, modèle d'obéissance,  
Courbe devant lui sa puissance.

Père nourricier du Sauveur  
Ce juste, humble et chaste de cœur,  
Obtient du Fils et de la Mère  
Tout ce qu'implore sa prière.

Jésus et Marie, heureux sort !  
Assistent Joseph à la mort ;  
Possédant tout ce qu'il désire,  
D'amour, dans leurs bras, il expire.

Sur la paille il adore un Dieu ;  
Exilé le soigne en tout lieu :  
Quel deuil, quelle joie il éprouve,  
Quand il le perd, puis le retrouve !

Gloire à vous, sainte Trinité :  
Père, éternelle Majesté ;  
Verbe de Dieu, fils de Marie ;  
Esprit qui nous donnez sa vie !

ANT. Voici le fidèle et prudent serviteur que le Maître a établi sur sa famille. —  
V. Priez pour nous, bienheureux saint Joseph. R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS. O Dieu, qui, par une providence admirable, avez daigné choisir le bienheureux Joseph pour être l'époux de votre très sainte Mère, faites, nous vous en supplions, que, le vénérant sur la terre comme notre protecteur, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans les cieux. Vous qui vivez et régnez, etc.

(Indulgence d'un an, pour chaque récitation. — Pie VII, 6 sept. 1804).

## FAITS DIVERS

**Grâces obtenues de l'Enfant Jésus. — Belgique. — X.....**

— Un officier retraité se trouvait à toute extrémité ; une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps était arrivée à son dernier période. Déjà

1. Cette première strophe se répète, comme un refrain, après chacune des suivantes.

L'hydropisie semblait avoir envahi le cerveau, le délire était presque continu, à chaque instant pouvait se déclarer une congestion qui eût causé immédiatement la mort. Il était donc plus que temps de songer à munir le moribond des Sacrements de l'Eglise. Malheureusement celui-ci, éloigné depuis quelques années des pratiques religieuses, avait défendu qu'on lui amenât le prêtre, il se fâchait même contre son infirmier qui parfois lui proposait de prier. Que faire? Un religieux Carme, ami de la famille, conseilla à la femme du malade de glisser une médaille du S<sup>t</sup> Enfant Jésus miraculeux de Prague dans l'oreiller. Chose étrange! à peine la médaille est-elle ainsi sous la tête du mourant que celui-ci devient calme, retrouve la lucidité de l'esprit et bientôt demande lui-même à se confesser. Le lendemain il reçoit le S<sup>t</sup> Viatique et l'Extrême Onction avec les sentiments de la plus vive piété. — Depuis, le mieux a continué, toutefois avec des alternatives; mais, qu'il vive ou qu'il meure, notre capitaine est heureux au delà de toute expression et il accepte la sainte volonté de Dieu.

*Bruzelles.* — Depuis 18 mois un jeune homme était sans place. La noire misère avait donc succédé à une aisance simple mais suffisante. Durant ce temps si long toutes les recherches avaient été infructueuses et, le découragement aidant, on était arrivé à croire qu'il n'y avait plus rien à faire. Un ami conseilla une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague. Pendant 9 jours le pauvre jeune homme vint en l'église des Carmes réciter le petit chapelet de l'Enfant Jésus; il avait promis, en cas de réussite, d'approcher des Sacrements tous les mois. Une première neuvaine resta sans succès; une seconde fut commencée; on était presque au milieu quand notre jeune homme reçut l'avis d'aller se présenter chez un industriel qui cherchait un comptable. Il y fut; on l'accepta aux conditions les plus avantageuses.

*Bruzelles.* — Mon révérend Père, je souffrais d'une forte pneumonie. Autour de moi on s'inquiétait. Je me fis inscrire dans la confrérie du S<sup>t</sup> Enfant Jésus et nous commençâmes une neuvaine en famille ainsi qu'avec quelques amis. Immédiatement le mal fut enrayé à la grande stupéfaction des médecins, qui me déclarèrent complètement hors de danger. Reconnaissance au cher enfant Jésus.

**Trait du saint Scapulaire.** — A l'heure de la mort. — En 1865, un jeune homme, Narcisse Villejean, dont le père habitait depuis peu Saint-Dizier, faisait ses études au collège catholique de cette ville. Reçu bachelier, il voulut, après les vacances de Pâques, aller à Paris. Son but était d'entrer à l'École normale supérieure. Pour cela il se présenta comme interne dans une des nombreuses institutions qui conduisent leurs élèves au lycée Charlemagne. J'étais sûr de ses succès comme écolier, car il avait

fait au collège d'excellentes études; mais je tremblais pour sa foi et ses habitudes chrétiennes. A quoi bon dépenser tant d'argent, quitter sa famille, si on perd le plus précieux de tous les trésors?

Le 1<sup>er</sup> mai — huit jours après son entrée au lycée — je lui envoyai une enveloppe de lettre dans laquelle je mis un scapulaire. La lettre ne renfermait pas autre chose: c'était plus que suffisant si le jeune écolier comprenait ce muet langage. Pour son bonheur, il le comprit. Le lendemain 3 mai, dès le matin, on le vit en plein dortoir arriver bravement au lavoir avec son scapulaire sur la poitrine. Ses camarades se mirent à rire, à se moquer. On se poussait du coude, on montrait l'*objet étrange* et on devait dire tout bas des choses niaises et impies. Le jeune homme tint ferme. Le lendemain, la scène de la veille recommença: mêmes sottises d'une part; même fermeté de l'autre. Les jours suivants, les camarades virent qu'il n'y avait rien à faire, et du reste ils avaient remarqué que la foi et le talent vont parfaitement ensemble. Une première composition l'avait prouvé. La sainte image était restée sur cette poitrine courageuse comme un drapeau vainqueur sur un champ de bataille. Le 10 mai, il m'écrivit: « Cher monsieur et ami, j'ai compris votre lettre: j'ai porté le saint scapulaire; mais il m'a coûté un peu cher. Je le porte toujours. La sainte Vierge a béni ma première composition. Toute ma vie je lui serai reconnaissant. » Je lui répondis: « Oh! que votre lettre m'a grandement réjoui! Comptez que la sainte Vierge ne vous oubliera pas. » Les mois de mai, de juin et de juillet s'écoulèrent et le travail du jeune homme fut béni de Dieu. Au mois d'août, il vint prendre ses vacances à Saint-Dizier. Grande fut la joie de ses parents et de ses professeurs. La santé de ce jeune homme était excellente, en apparence du moins. On se réjouissait dans l'espérance d'un brillant avenir. Mais la sainte Vierge lui réservait un sort plus beau.

Vers les premiers jours de septembre, un de mes amis m'écrivait: « Vous feriez bien de venir voir votre camarade Narcisse: il est bien malade. » Le lendemain, nouvelle plus pressante: « Venez, il serait bon de le préparer à se confesser. » Quelques jours après, M. le Supérieur du collège m'écrivit pour me dire que le mal empirait (c'était une phtisie galopante); « qu'étant le confesseur ordinaire du jeune homme, ma visite ne lui causerait aucun effet trop sensible; qu'il n'y avait plus de temps à perdre. Le docteur était même étonné que la maladie se prolongeât ainsi. » Devant chanter deux messes le lendemain, je remis mon départ au lundi. On me pressait de partir immédiatement; mais je ne voulais pas désobliger deux prêtres que je devais remplacer le dimanche. Dans mon embarras j'allai prier la sainte Vierge et je lui dis: « Bonne Mère, acceptez ce chapelet que je récite en votre honneur pour que ce jeune homme qui a porté votre scapulaire avec tant de courage ne meure pas sans avoir reçu tous les sacrements. Je sais que le temps presse! mais votre divin Fils est le

« maître et vous êtes toute puissante. » Je sortis de l'église parfaitement rassuré. Le lundi, à deux heures, je partis plein de confiance pour Saint-Dizier, où j'arrivai à huit heures. On me dit en arrivant que le jeune homme n'avait plus de mal. Bien tranquille, j'allai me coucher avec l'intention d'aller le lendemain dans la matinée voir notre cher malade. Mais, dès les quatre heures du matin, le frère de Narcisse venait en toute hâte: « Dépêchez-vous: mon frère est au plus mal. Pourvu que vous arriviez à temps! » Je courus vite et bien vite. La pauvre mère était sur le seuil de la porte: elle vint à moi et me dit en pleurant: « Ah! quel malheur! mon enfant » est mort! il vous a attendu tous ces jours-ci! » — « Non, lui dis-je, il » n'est pas mort! cela n'est pas possible. » — « Mais, dit la mère, il n'a » plus sa connaissance depuis hier! il n'a pas dit un mot: il ne me recon- » naît plus: il est comme mort sans sacrements: oh! quel malheur! » — « Ne vous troublez pas, lui dis-je, ma bonne dame, un peu de calme et » de confiance en Dieu! » J'entre dans la chambre. Déjà elle était pleine de monde. On attendait le dernier soupir. Je vois encore ce cher enfant baigné de sueur, la tête ensevelie dans les oreillers brûlants, les yeux fermés, les lèvres desséchées... Aussitôt qu'il entendit le bruit de mes pas, sans même m'avoir vu, il étendit les bras et s'écria: « Ah! le voilà donc! » — « Oui, mon enfant, me voici..... » et je me jetai à genoux pour remercier Celle qui avait conduit tout cela. — « Je viens, mon ami, vous soulager et vous » réconcilier avec le bon Dieu, n'est-ce pas, mon ami? » — « Ah! oui, dit- » il, et de tout mon cœur! » Je le confessai et je lui dis qu'il allait de plus faire la sainte communion. Cela lui fit un grand plaisir. Le temps d'aller chercher Notre-Seigneur et de préparer tout ce qui était nécessaire pour l'Extrême-Onction, une demi-heure s'écoula. Le jeune homme reçut ces célestes consolations, accomplit ce suprême devoir avec une foi, un calme que son état de la veille était loin de faire soupçonner. Sa mère oubliait qu'elle allait perdre son enfant pour ne songer qu'à la joie de le voir entre les bras de son Sauveur. Quand ce fut fini, on le changea de linge et on le plaça dans un fauteuil devant le feu. Là, il prit entre ses mains déjà glacées le saint scapulaire, cette image, la vôtre, ô bonne Mère, Mère qui n'oubliez pas; cette image bénie, il l'embrassa avec ardeur et mourut dans ce pieux baiser. Ce cher ami avait dix-neuf ans.

Au jour du combat, il n'avait pas rougi de Marie. Au jour du suprême départ, Marie ne l'oublia pas. Oh! qu'il en soit ainsi de nous!

*(Annales de St-Joseph et de la S<sup>te</sup> Famille).*





**Echos de partout.** <sup>(1)</sup> — **Afrique.** — **Gabon.** — *La Mère Prieure des Carmélites de Bagnères-de-Bigorre, nous communique la lettre suivante de S. G. Mgr. Le Roy, Vicaire apostolique du Gabon, à qui, en juillet dernier, elle avait envoyé une statue de l'Enfant Jésus de Prague :*

Vicariat apostolique des Deux Guinées. — Gabon, le 8 décembre 1893. —

*Ma Révérende Mère.* — Au retour d'un long voyage de six mois que je viens de faire dans l'Intérieur presque aux limites de ma mission, je trouve à Libreville la caisse que vous avez bien voulu me faire parvenir. — L'absence prolongée que j'ai faite m'a empêché de vous remercier plus tôt. Veuillez m'en excuser et vous charger — permettez-moi cette hardiesse — d'accomplir vous-même la pénitence que je mérite peut-être, devant le saint Enfant Jésus.

Cher Enfant ! Comme il est beau dans cette statue délicate et charmante ! tout naturellement on se sent porté à l'aimer, à lui parler, à le prier.....

Je n'ai pas encore eu le temps de l'installer chez lui, comme il doit l'être, avec tous les honneurs que nous lui destinons. Mais je dois avouer que j'ai dès maintenant une grande tentation : c'est de le confisquer dans un petit oratoire particulier où l'on ne verrait que Lui seul et où, pour ma part, j'irais lui confier très souvent mes préoccupations, mes joies et mes peines ; car il y a de tout cela et bien d'autres choses encore dans la vie du missionnaire.

Mon grand souci, actuellement que j'ai visité les principales stations de la mission, est vraiment de ne pouvoir répondre aux bonnes dispositions qu'ont tant de pauvres noirs, si longtemps abandonnés et maintenant si heureux de se tourner vers Dieu. Ils veulent être instruits, baptisés, sauvés, mais pour cela il faut des missionnaires, des catéchistes, des voyages, des installations, des dépenses, et nous ne pouvons suffire à la somme de travail et d'exigences que nous avons devant nous.

Aidez-nous, ma Révérende Mère, et priez vos sœurs de nous aider dans la tâche immense que la miséricorde de Dieu nous a confiée. J'admire combien les filles de S<sup>te</sup> Thérèse ont gardé partout son esprit apostolique : au fond de leurs monastères elles frappent perpétuellement le ciel, pour ainsi dire, afin d'en faire descendre les grâces fertilisantes sur nos champs désolés. Continuez et veuillez signaler au S<sup>t</sup> Enfant Jésus, qui vous connaît bien, le petit coin du continent africain qui s'appelle le Gabon et où tant de pauvres âmes se perdent.

C'est là la plus grande faveur que vous puissiez nous faire. — Mais par ailleurs, si vous en avez l'occasion et la facilité, tout ce que vous pourrez envoyer sera bien reçu : comme croix, médailles, chapelets surtout ; de cela

---

1. L'abondance des matières nous oblige, à notre grand regret, à retarder, ici comme dans les Variétés, la publication de plusieurs communications très intéressantes.

on a toujours trop peu. Les images font moins de bien à moins qu'elles ne soient assez grandes pour figurer dans les cases. J'ai osé vous faire cette demande qui est peut-être indiscrète, parce que j'ai trouvé de ces objets dans la caisse de l'Enfant Jésus. — C'est peut-être *Lui* qui les a ramassés en passant!

Que le bon Dieu vous couvre de ses bénédictions, vous et les sœurs qui vous entourent et tout le monastère — et toutes vos œuvres et tous vos projets!

Agréez, ma Révérende Mère, l'expression de ma bien vive reconnaissance et de tout mon religieux respect en N. S.

✱ ALEXANDRE LE ROY,  
Evêque titulaire d'Alinda,  
Vicaire Apostolique du Gabon,  
*Libreville.*

Après l'Amérique et l'Asie, voici donc l'Afrique. Il ne manque plus que l'Océanie et le *tour du monde* sera fait!

---

## NÉCROLOGIE

---

Dans le dernier numéro nous avons recommandé à nos lecteurs l'âme de notre très révérend Père MARTIN DE L'IMMACULEE CONCEPTION Ex-Définiteur-Général, décédé à Calahorra, le 8 janvier 1894; mais une vie toute de vertus et de mérites comme celle qui vient de s'éteindre exige d'être rappelée, au moins dans ses grandes lignes et ses principaux événements. Le R. P. Martin s'appelait dans le monde Félix Alexis Fronteau. Il était né le 12 mars 1827 à Neuvy le Roy au diocèse de Tours (France). Son enfance s'écoula d'abord au foyer domestique où il trouva une éducation vraiment chrétienne puis au presbytère de Langeais dont son oncle paternel était curé, enfin au petit séminaire de Tours où il fit des études solides et brillantes. La vocation au sacerdoce avait été reconnue depuis longtemps dans le jeune Fronteau, aussi nul ne fut surpris de le voir entrer au grand séminaire, quand ses humanités furent terminées. Deux coïncidences sont à remarquer dans les circonstances de sa promotion aux ordres. Il reçut la tonsure au jour anniversaire de celui où le grand S. Martin, évêque de Tours, avait été sacré évêque; puis ce fut dans la chapelle des Carmelites de Tours qu'il reçut l'Ordre du Diaconat. Le jeune diacre fut nommé professeur au petit séminaire et c'est tandis qu'il remplissait cette fonction que le 24 mai 1853 il fut ordonné prêtre. Déjà à cette époque il avait en son

cœur le désir de demander à la vie religieuse plus de sécurité et des moyens plus puissants de sanctification. Mais son oncle, le curé de Langeais, avait besoin de son aide et, en neveu reconnaissant, M. l'abbé Fronteau ne lui ménageait pas ses services; il les continua jusqu'à sa mort: quand celle-ci arriva, le jeune prêtre n'attendit plus; le 8 octobre 1857, il revêtit l'habit du Carmel au noviciat du Broussey et recevait le nom de P. Martin de l'Immaculée Conception.

L'aménité de son caractère, son aimable gaieté, sa simplicité pleine de franchise et aussi sa régularité à toute épreuve le firent tout de suite aimer et admirer de ses compagnons de noviciat. Le 5 octobre 1858, il fit sa profession des vœux simples et fut alors envoyé à Agen pour y enseigner l'Écriture sainte, puis à Montpellier où il devint Sous-Prieur, presque immédiatement après l'émission de ses vœux solennels (1861). Dans son humilité profonde le P. Martin ne se doutait point en entrant au Carmel qu'à peine profes il aurait commencé une longue série de charges qui finiraient seulement avec sa vie. En 1864 il est choisi Prieur de Montpellier. En 1867 il dut par obéissance, accepter l'office de Provincial auquel l'avait élu l'unanimité du chapitre. Les trois ans expirés, il crut pouvoir suivre l'attrait de son âme contemplative et il demanda la faveur d'aller s'ensevelir au désert de Tarasteix. Au mois d'août 1870 ses vœux furent exaucés. Son passage au saint désert fut très court mais il laissa des traces profondes. « Jamais, disait le P. Prieur, je n'ai rencontré une âme plus apte à notre vie d'ermites. » Sa régularité était exemplaire. Sa ferveur ravissait tout le monde. On aime à rappeler que, durant la récréation solitaire qu'il prenait après le repas, il se plaisait à parcourir une allée qu'il avait choisie, et là il exhale l'amour de son cœur par des soupirs, des paroles enflammées et même par des chants pieux. Convaincu que personne ne l'entendait, il ne se gênait point. Une expression lui était familière dans ces expansions de son âme: N'importe! n'importe! répétait-il. C'était, paraît-il, sa traduction à lui de la parole du Sauveur: Que sert à l'homme de gagner l'univers?

Le bonheur que N. P. Martin goûta au désert fut bien court: Le 5 octobre il fut choisi comme 4<sup>me</sup> Définitéur Général. Voici en quelles circonstances. Le 13 juillet de cette année, les Carmes déchaussés avaient fait une perte irréparable: le T. R. P. Dominique de S. Joseph, leur Général, était mort, trop tôt enlevé à l'affection de ses enfants et au bien de tout l'Ordre. Le T. R. P. Luc de S. Jean de la Croix, devenu vicaire général, devait être remplacé comme Définitéur. Le choix tomba sur N. P. Martin, qui dut après quelques mois quitter son cher désert. Il ne devait plus le revoir. L'occupation de Rome par le roi d'Italie ainsi que l'expropriation des biens des couvents rendirent d'abord impossible, puis fort difficile, la tenue des chapitres généraux. C'est ce qui explique comment N. P. Martin resta 19 ans Définitéur Général. A Rome sa vie fut ce qu'elle avait été partout,

un modèle de régularité et d'esprit de prière. Chaque jour il allait visiter un des sanctuaires de la ville éternelle. Nul ne savait mieux que lui quelle église célébrait, ce jour là, une fête particulière, avait le bonheur de l'adoration perpétuelle ou des 40 heures, offrait à ses visiteurs une indulgence plénière. 1889 arriva; le P. Martin, déchargé de l'office qui le retenait à Rome, alla se cacher dans le couvent de Calahorra, que la province d'Aquitaine avait acheté et relevé pour abriter ses fils expulsés de la patrie, puisque dans leur patrie on les chassait de leurs monastères. Il fallut cependant, car l'obéissance l'exigeait, reprendre la chemin de la France et le poids des honneurs. Il fut nommé, en novembre 1889, 1<sup>er</sup> Définitéur de la province d'Aquitaine puis maître des novices. L'amour de la solitude, la pensée de la mort et le désir de s'y préparer poussèrent N. P. Martin à demander de retourner à Calahorra. A l'exemple de N. P. S. Jean de la Croix il voulait mourir comme simple religieux dans un couvent où il serait inconnu. Il fut exaucé. Le jour de la fête de S. Jean, le 27 décembre dernier, il fut saisi d'un froid qui l'obligea à garder la cellule. Il ne put même pas célébrer la messe le dimanche 31 et dut se contenter de recevoir la sainte communion. Ce fut la dernière fois qu'il quitta sa cellule. La faiblesse allait en augmentant toujours sans cependant trop alarmer la communauté. Lui désirait mourir. Son calme restait parfait. Le dimanche 7 janvier vers le soir on lui proposa de recevoir les derniers sacrements, ce qu'il accepta de grand cœur. Il reçut donc à l'entrée de la nuit le S<sup>t</sup> Viatique, l'Extrême Onction, l'Indulgence plénière. A chacune des onctions il répondit lui-même amen, puis il récita le Credo et suivit de cœur toutes les autres prières. Vingt minutes après il tomba dans une syncope et y resta jusqu'au lundi à midi; alors il s'endormit doucement dans le Seigneur. « Nous éprouvons un grand vide, écrivait au T. R. P. Basile Provincial d'Aquitaine le P. Joseph Marie, mais sa sainte vie nous console; nous pensons que maintenant il est heureux, qu'il jouit de Dieu et que nous avons en lui un nouveau protecteur auprès de Dieu. » Et étant allé à Calahorra pour l'enterrement, le Père Provincial écrivait à son tour: « Me voici sur une tombe. Elle recouvre des traits que nous aimons, mais elle laisse subsister partout l'ensemble vivant des vertus religieuses.. Pretiosa in conspectu Domini. Oui, la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. Mais pour que nos derniers moments ressemblent à ses derniers moments, que notre vie soit aussi une vie de régularité, de charité et d'union avec Dieu! »

\* \* \*

Le 6 février dernier est pieusement décédé à Courtrai le R. P. **Bruno de S<sup>te</sup> Thérèse**, 4<sup>me</sup> définitéur et secrétaire du P. Provincial de la Province de Flandre. Le Père était conventuel de la maison de Gand, mais il était



tombé malade, durant la réunion du définitoire du mois de janvier, à Courtrai où il resta jusqu'à ce que la mort vint le frapper. Le P. Bruno était né le 21 octobre 1828 ; il avait donc, en mourant, 65 ans et demi. C'était une belle et grande nature : un cœur droit et généreux, surtout une âme profondément pieuse et de vertu solide. Ce qui distinguait en particulier sa piété était son amour ardent et filial envers la S<sup>te</sup> Vierge, surtout sa dévotion aux douleurs de Marie. C'est cet amour qui le poussa à entrer dans l'Ordre des Carmes, quand il eut terminé ses études au petit séminaire de Roulers. Après son cours de théologie il eut la pensée de partir en mission, il partit en effet et arriva jusqu'à Rome, mais des obstacles indépendants de sa volonté l'arrêtèrent en chemin et il revint en Belgique. Aussitôt les supérieurs lui donnèrent des postes de confiance. Pour différents motifs, entr'autres pour surveiller les travaux d'aménagement du couvent de Cornillon que les Carmélites allaient fonder, ils avaient besoin d'un religieux qui demeurât seul à Liège. Le P. Bruno fut choisi. C'est pendant ce séjour qu'arriva l'incident plein de charmes que raconte l'histoire de N. D. de Chèvremont. Dans le pèlerinage qu'il fit à la sainte et chère montagne pour le repos de l'âme du P. Thomaš, mort à Gand le 29 septembre 1859, le Père Bruno, émerveillé de la beauté du site et frappé du bien qu'on pourrait faire en ce lieu privilégié, prit la résolution de dire tous les jours les litanies de la S<sup>te</sup> Vierge afin d'obtenir l'érection d'un couvent de Carmes sur la montagne de Chèvremont. Dix-neuf ans après, le P. Bruno assistait joyeux à l'inauguration du monastère que sa prière, restée un secret entre Marie et lui, avait si instamment demandé. Le Définitoire Provincial de mai 1861 le désigna comme sous-prieur du couvent de Gand et, par conséquent, maître des étudiants en théologie de ce collège. Il occupa cette charge 12 ans consécutifs. Ceux qui furent ses fils n'oublieront jamais son zèle pour l'ob-servance, sa tendre piété, sa maternelle sollicitude, sa loyale simplicité. Qu'il soit béni pour tout le bien qu'il a fait ! Malheureusement, sa santé s'altéra, une surdité désolante vint le rendre incapable d'exercer son office au chœur, même d'entendre les confessions ; puis un affaiblissement général s'empara de lui ; et ce ne fut plus jusqu'à sa mort qu'une série ininterrompue de souffrances et de maladies. L'impuissance auquel le réduisait ce délabrement de sa santé était pénible au zèle qui le consumait pour le salut des âmes. Il put néanmoins dans ces dernières années remplir encore l'office de Définiteur provincial et de Secrétaire. La mort est venue le prendre au milieu de ces fonctions. Sa dernière maladie fut courte mais très douloureuse. Elle servit à épurer encore cette âme déjà si belle et à donner à la couronne qu'il avait méritée son dernier éclat.



## Calendrier-Éphémérides

*Sa Sainteté le Pape Pie IX, par un décret de la Congrégation des Indulgences du 27 avril 1865, a accordé à tous les fidèles qui consacrent le mois de mars à honorer le glorieux saint Joseph :*

- 1<sup>o</sup> Une indulgence de trois cents jours pour chaque jour du mois ;
- 2<sup>o</sup> Une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

**1. Jeudi.** — S. Pierre Damien, Confesseur pontife et Docteur ; double. († 1072.) — *Fête transférée du 23 février.*

1765. En ce jour, passa de la mer à la terre des vivants le Père Gémilien de sainte Octavie, Missionnaire Apostolique, de la Province de Lombardie. Il exerça le saint ministère au Malabar durant trente ans et convertit des milliers d'idolâtres. Il revint deux fois en Italie pour traiter à Rome des affaires concernant la Mission : dans l'un de ces voyages, passant sous les murs de Modène sa patrie, il poussa le détachement jusqu'à ne pas entrer dans la ville pour visiter les parents qu'il y comptait encore. Enfin, la troisième fois qu'il fit voile vers l'Italie, la maladie le surprit à bord et l'emporta. Son cadavre fut déposé chez les Mineurs Observations de Céphalonie, qui lui donnèrent la sépulture la plus honorable : on connaissait en effet et on estimait partout sa sainteté et son zèle pour le salut des âmes.

*(Effemerologiö).*

**2. Vendredi.** — Les Cinq Plaies de Notre-Seigneur ; double-majeur.

*Premier vendredi du mois, consacré au sacré Cœur.*

**3. Samedi.** — B. Jacobini, Confesseur, de l'Ordre ; double. († 1508).

**4. 4<sup>me</sup> Dimanche du Carême.**

1728. Mort, au Couvent des Carmélites à Louvain, de la sœur Marie-Eugénie de tous les Saints, âgée de 54 ans ; elle s'appelait dans le monde Marie-Eugénie de Dongelbergh de Rèves, ayant pour père François Henry de Dongelbergh, marquis de Rèves, et pour mère Marie Claire, comtesse de T<sup>r</sup> Seclaes de Tilly. Elle naquit à Nivelles, fut d'abord chanoinesse de l'illustre chapitre d'Andenne, puis entra au Carmel où elle fit profession en mai 1706. — Elle apportait à tous les actes de communauté une grande générosité et savait se faire violence par des efforts quelquefois héroïques, comme il arriva durant son noviciat « que voyant un jour un vase plein d'eau mêlée de sang et de pus et sentant en elle-même une grande aversion, pour se vaincre elle le but. » Elle était très dévote à la sainte Vierge en qui, après Dieu, elle mettait toute sa confiance. Ce qu'elle lui demandait surtout, c'était une sainte mort : grâce précieuse qu'elle obtint, car ses sœurs la virent expirer dans les dispositions les meilleures et en pleine présence d'esprit.

**5. Lundi.** — S. Casimir, Confesseur ; semi-double. († 1486).

1869. Mort, à Gand, de la Sœur converse Anne Thérèse de saint Bernard (Nathalie Van Vooren, d'Everghem). On la trouva morte sur les degrés d'un escalier : le matin encore elle s'était approchée avec sa fer-

veur accoutumée de la table sainte. Elle était extrêmement active et laborieuse; toujours prête à sacrifier ses aises pour se conformer à l'obéissance. Son humilité était admirable: elle cherchait en tout la dernière place; en récréation elle était d'une grande réserve, répétant souvent qu'elle ne pouvait comprendre la bonté de Dieu qui l'avait admise au nombre des filles de sainte Thérèse.

6. **Mardi.** — S. Cyrille de Constantinople, Confesseur et Docteur, de l'Ordre; double majeur. († 1233).
7. **Mercredi.** — S. Thomas d'Aquin, Confesseur et Docteur; 2<sup>e</sup> classe. († 1274).
8. **Jeudi.** — S. Jean de Dieu, Confesseur; double. († 1550).
9. **Vendredi.** — Le Précieux Sang de N. S.; double-majeur.
10. **Samedi.** — Les Quarante Martyrs; semi-double. († 315).
11. **Dimanche de la Passion.**

1676. Mort, au couvent des Carmélites à Louvain, de la Sœur Marie de la Visitation (Marie Gondelin, fille d'un professeur de l'Université) à l'âge de 73 ans. — Cette bonne sœur avait une grande ferveur pour assister au chœur, ferveur secondée par une voix favorable. Elle exerça jusqu'à la fin de sa vie l'office de jardinière: à ce titre elle soignait les fleurs avec amour, parce qu'elles devaient servir à l'ornement des autels. Cet office, d'ailleurs, lui coûtait beaucoup de peines, car elle ne marchait qu'avec l'appui d'un bâton.

12. **Lundi.** — S. Grégoire le Grand, Pape et Docteur; double. († 604).
13. **Mardi.** — S<sup>e</sup> Euphrasie, Vierge, de l'Ordre; double. († 410).
14. **Mercredi.** — Commémoration de saint André Corsini; semi-double.
15. **Jeudi.** — B. Louis Morbioli, Confesseur, de l'Ordre; double († 1495).
16. **Vendredi.** — Les sept Douleurs de la très sainte Vierge; double-majeur.

1676. A Namur, mourut le Frère Simon de tous les Saints, Convers; il avait cinquante ans de profession et menait depuis 28 années au Saint Désert de Marlagne la vie érémitique. — C'était un homme d'une piété singulière; ses exemples et son souvenir restèrent tellement gravés dans le cœur de ses frères que l'on trouve mention de lui et de ses rares vertus dans une des Conférences spirituelles qui se tenaient, selon la règle des ermitages, chaque quinzaine. « Frère Simon, y est-il dit, quoique vieux et depuis longtemps très infirme, n'avait rien de la maussaderie ordinaire aux vieillards, il savait n'être à charge à personne; au contraire, sa présence était aimable à tous. La maladie dont il mourut fut si cruelle que les médecins le citaient comme un exemple de ce que l'homme peut souffrir: il n'était qu'une plaie de la tête aux pieds..... » Ce qui ne l'empêcha point d'être, tant qu'il put, présent à tous les actes de communauté. Le nécrologe l'appelle une merveille digne de l'ancien Carmel.

17. **Samedi.** — S. Patrice, Confesseur Pontife; double. († 464).
18. **Dimanche des Rameaux.**
19. **Lundi de la semaine sainte.**
20. **Mardi de la semaine sainte.**

1635. Mort, à Namur, du Père Joseph de la Mère de Dieu, né à Tournai et qui, ayant fait profession en 1625 dans notre couvent de Liège, s'était retiré depuis huit mois seulement au Désert de Marlagne. — Là, les ermites remarquèrent en lui une grande et toute particulière

dévotion envers le saint Sacrement: il prolongeait ses préparations à la messe ainsi que ses actions de grâces; un grand bonheur pour lui, c'était, après avoir célébré lui-même les saints mystères, de servir la messe d'un autre religieux. Sa pénitence n'avait d'égale que sa docilité et son ouverture de cœur avec ses supérieurs. Il s'était engagé par vœu à ne jamais accepter une charge honorifique à moins d'y être contraint par la sainte obéissance.

**21. Mercredi de la semaine sainte.**

**22. Jeudi saint.**

**23. Vendredi saint.**

**24. Samedi saint.**

1710. Au couvent des Carmélites, à Louvain, mourut la Mère Isabelle Augustine de sainte Thérèse, âgée de 88 ans. Elle se nommait, dans le siècle, Isabelle Jeanne Van der Vorst, était native de Louvain, et avait fait profession, à 30 ans, l'an 1652. Elle avait, en ce même couvent, une sœur qui, bien que plus jeune qu'elle, l'avait précédée dans la vie religieuse: on fit en même temps la cérémonie de prise de voile pour l'une et celle de vêtue pour l'autre. — Dieu avait doué la Mère Isabelle d'un cœur fort charitable, surtout envers les malades. Aussi avait-elle pensé d'abord à se faire hospitalière. La Providence lui procura les moyens d'exercer au Carmel sa charité, car en ce temps-là il y avait plusieurs religieuses fort âgées et infirmes, auxquelles elle rendit tous les services nécessaires. Elle pratiquait la pénitence autant que ses propres infirmités le lui permettaient: jamais elle ne buvait le vendredi saint. Jusqu'à sa mort, malgré ses cinquante ans de profession, elle suppliait la prieure de lui laisser dire ses coupes au réfectoire quand elle avait commis quelque faute.

**25. Dimanche de Pâques. — LA RÉSURRECTION DE N. S. J. C. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave privilégiée. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S<sup>te</sup> Thérèse.**

**26. Lundi de Pâques.**

**27. Mardi de Pâques.**

**28. Mercredi dans l'Octave de Pâques.**

**29. Jeudi dans l'Octave de Pâques.**

**30. Vendredi dans l'Octave de Pâques.**

**31. Samedi dans l'Octave de Pâques.**

1868. Au couvent des Carmélites, à Gand, mort de la Mère Marie Ursule de S<sup>t</sup> Antoine (Mathilde Liefmans, d'Audenarde; — 35 ans d'âge; 13 de profession). — Dès le noviciat on remarquait en elle un grand attrait pour le silence et la solitude, une prédilection pour la pauvreté et la mortification. Elle avait un cœur droit et affectueux, un jugement exquis; sur sa figure on voyait luire comme un rayon de candeur où se reflétait l'innocence de sa vie. Elle avait le talent de consoler, de diriger et d'édifier. Elle était prieure lorsqu'elle fut atteinte de la maladie de cœur qui devait bien vite la mener au tombeau.






## Petites Fleurs du Carmel

Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine  
du Ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie.

(DEUXIÈME PARTIE).

 **AVIS.** — L'opuscule du V. P. Jean de Jésus-Marie prenant fin avec le présent numéro, la publication annoncée ne saurait tarder à se faire. Nous invitons donc ceux de nos lecteurs qui ne nous ont pas encore adressé leur demande à se joindre dès maintenant aux nombreux souscripteurs, afin d'être assurés de recevoir sans retard le volume au prix de 0-50 l'exemplaire.

*Chapitre huitième. — Qualités de la dévotion envers la Reine du Ciel.*

La dévotion, d'après saint Thomas, est une disposition de la volonté à s'employer volontiers au service de Dieu. Selon cette définition, la dévotion à l'égard de la sainte Vierge sera, toute proportion gardée, une disposition à exécuter volontiers et promptement ce qui regarde le culte de Marie.

Celui donc qui se propose d'honorer la Mère de Dieu comme il convient, doit s'employer avec plaisir et empressement à tout ce qui regarde son honneur, saisir les occasions de célébrer ses louanges, de lire les livres écrits à sa gloire, de raconter les miracles dûs à son intercession et les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde, enfin porter les autres à agir de même. Ce zèle est certainement très fécond en joies spirituelles et en mérites; il est un sûr gage de protection.

*Chapitre neuvième. — Quelle opinion on doit se former de la reine du Ciel.*

Le vrai serviteur de Marie doit avoir d'elle une telle estime qu'après avoir accompli tout ce qui précède il croie n'avoir rien fait pour elle et la prie humblement de l'admettre par pure bonté au nombre de ses serviteurs. En effet, devant tant de grandeur et de majesté, quelle valeur peut avoir l'offrande d'un mortel, captif de ses fautes, souffrant de l'infirmité héréditaire qu'engendre la blessure du péché originel? Certes, quand il renoncerait à toutes les richesses, à tous les honneurs et à tous les plaisirs du monde, quand il endurerait les plus cruels supplices en l'honneur de la sainte Vierge, il devrait encore se proclamer tout-à-fait indigne de sa protection, et se consacrer entièrement à elle comme esclave, rien que pour sa pureté, sa sagesse et sa beauté. Telle est l'estime qu'on doit avoir de la sainte Vierge.

*Prière embrassant les principaux soucis d'un Souverain Pontife (1).*

Très miséricordieuse Souveraine, espérance assurée de mon salut, je vous

---

1. On se souvient que cet opuscule était dédié au Pape Paul V; de là cette prière finale.

supplie, par l'immense incendie d'amour dont vous brûlez pour votre Fils unique, dirigez-moi, puisque je suis son Vicaire, afin que, tant dans ma vie privée que dans le gouvernement de son Église qu'il m'a confiée, je lui plaise toujours et que jamais, ni dans la prospérité, ni dans l'adversité, je ne m'écarte aucunement de sa volonté. Protégez, Reine très puissante, l'Église militante. Faites que le bien s'y conserve et s'y développe; que le mal en soit éliminé; que les dangers soient repoussés au loin. Défendez et perfectionnez, ô notre Protectrice très fidèle, la hiérarchie ecclésiastique; faites que les prélats, qui partagent avec moi et sous moi la sollicitude pastorale, s'appliquent par l'exemple de leur vie et par leurs pieux travaux à promouvoir l'œuvre confiée à nos soins par votre divin Fils lui-même. Que les Cardinaux, les Patriarches, les Primats, les Archevêques, les Evêques et leurs Vicaires-généraux, les Curés, et tous ceux qui à un titre quelconque ont charge d'âmes, se distinguent, en proportion de leur élévation, par la pureté de leur vie, par le zèle de la discipline ecclésiastique, par l'administration intègre des sacrements et le soin des âmes qui leur sont confiées. Que les autres prêtres et tout le clergé accomplissent leurs fonctions dignement et vivent avec perfection; que les prédicateurs prêchent Jésus-Christ crucifié; que les ferventes communautés de religieux et de religieuses prospèrent et que celles qui sont relâchées se réforment; enfin que tout le peuple chrétien observe les commandements de Dieu et de l'Église et s'approche fréquemment et dignement des sacrements institués pour son salut. Que grâce à vous, très douce Mère de notre Roi pacifique, une paix profonde s'affermisse en nos jours; inclinez vers la conciliation les cœurs des princes chrétiens, de sorte qu'ils conspirent à la concorde universelle. Lorsqu'ils s'unissent pour faire la guerre aux infidèles, faites qu'ils remportent la victoire sur les ennemis de l'Église. Que tous les schismatiques, se soumettant au joug léger de votre Fils, reviennent à l'unité ecclésiastique. Que les efforts des hérétiques soient repoussés, grâce à votre secours, très puissante exterminatrice des hérésies, et que dans les écoles catholiques la doctrine du Christ se maintienne entière pour le triomphe de la vérité, c'est-à-dire de votre divin Fils. Que par vous, très douce Mère de miséricorde, non seulement les pécheurs chrétiens se convertissent à une vie vertueuse, mais encore que les infidèles arrivent à la foi catholique de l'Église Romaine, foi qui agit par l'amour, afin qu'ils deviennent du nombre choisi de ce peuple que notre Rédempteur s'est acquis au prix de son Sang. Puisseons-nous enfin par vous, très généreuse dispensatrice des biens célestes et très douce consolatrice de tous ceux qui soupirent après vous, puisseons-nous voir réparées toutes les pertes subies par nos âmes et par nos corps et obtenir abondamment tous les biens que nous désirons; puisseons-nous surtout, après avoir achevé notre course en ce monde, parvenir à la toute désirable Cité de Dieu, où nous tendons, et y jouir du Bien suprême et éternel! Ainsi-soit-il.

FIN.

---

## Dispositions de Contrition parfaite (suite).

---

Si l'on envisage son péché comme *contraire à une vertu* et comme une *souillure morale*, plus repoussante que la lèpre la plus hideuse, ce motif peut être naturel ou surnaturel, selon qu'on le prend au point de vue de la foi ou de la raison. Il peut même conduire à l'amour de Dieu; c'est lorsqu'on songe que le péché en détruisant la vertu infuse, et le vice en détruisant même la vertu acquise, effacent ou du moins défigurent en notre âme l'image de Dieu, image plus belle et plus précieuse que toutes les beautés et tous les trésors de la terre; que le péché et surtout l'habitude du péché sont opposés à la vertu subsistante qui est Dieu, le Saint des Saints.

Un motif qui se rapproche beaucoup de l'amour parfait, ainsi que nous l'avons dit, c'est la *reconnaissance* pour les grâces reçues de Dieu. La gratitude est, il est vrai, une vertu différente de la charité; cependant, à l'occasion des bienfaits reçus, une âme reconnaissante se sent portée à aimer le bienfaiteur, à cause de sa bonté, et indépendamment même de ses bienfaits.

« L'amour envers Jésus-Christ crucifié est aussi très facilement, semble-t-il <sup>(1)</sup>, un acte de charité, et la douleur des péchés conçue par le motif qu'ils ont été la cause de tant de souffrances et de la mort même du Sauveur, qu'ils sont donc un si grand mal du Dieu incarné, paraît se rapporter aisément à la contrition parfaite. En effet, celui qui désire le bien-être du Christ, qu'il sait et se rappelle être Dieu (comme de fait tous les chrétiens le savent et se le rappellent,) celui-là certes a tout ce qu'il faut pour la charité ou l'amour parfait; si, par suite de cet amour, il a en horreur ce qui est un tel mal de Jésus-Christ, et l'évite avec soin, il exerce sans doute un acte parfait de charité et de contrition. Car je ne puis détester et fuir le mal, en tant qu'il est nuisible au Christ, sans que l'avantage du Christ ne me plaise, en tant qu'il est le bien-être de Jésus-Christ. Or, ce dernier sen-

timent ne peut exister, si Jésus lui-même et sa personne adorable ne m'est à cœur. Mais la personne du Christ est divine et infinie, et il n'y a rien dans le Christ qui ne participe de cette qualité d'infini et de divin, ou du moins ne la suppose. N'importe donc ce qui me porte à aimer la personne du Christ, si je considère cela comme la perfection du Dieu incarné et que je vais jusqu'à l'amour efficace et souverain, il ne semble pas possible que je ne sois poussé, soit directement et exclusivement, soit d'une manière concomitante par la perfection divine elle-même, par l'infinité divine, par l'excellence et la dignité divine, par l'amabilité divine, en un mot, par un motif appartenant à la vertu de charité théologale ».

Le motif propre de la charité parfaite et par conséquent de la contrition parfaite est, en effet, comme nous l'avons dit, une perfection divine ou toutes les perfections divines ensemble, en d'autres mots, la bonté en soi, c'est-à-dire : l'excellence de Dieu.

Détestons donc le péché parce qu'il injurie toutes les perfections de Dieu : sa sainteté qui abhorre souverainement le péché, sa sagesse qui le voit avec horreur, sa justice qui le punit strictement, sa puissance que le crime provoque, son *Être* même dont le péché est l'opposé, car c'est un *néant*, l'absence d'une perfection qui devait se trouver dans notre action, la transgression d'une règle que nous devons observer.

Le péché est le seul ennemi du Saint des Saints, et son ennemi irréconciliable, le contraire de son Essence parfaite, car le Seigneur est souverainement bon, le Bien sans mélange de mal, tandis que le péché est le mal absolu, sans mélange de bien <sup>(1)</sup>.




---

1. Quoique le péché formellement soit un pur mal, l'action coupable est bonne physiquement, et n'est viciée que moralement. A plus forte raison, le pécheur reste-t-il bon naturellement.



---

# La Journée Religieuse

— Prime. —

XXV.

---

PSAUME *Beati immaculati in via.* (suite).

Essayons de nous rendre compte du mystère; et pour cela, relisons d'abord ce qui est écrit de la Sagesse au livre du même nom <sup>(1)</sup>.

« J'ai désiré l'intelligence, dit l'auteur inconnu de ces pages sublimes, et elle m'a été donnée. J'ai invoqué le Seigneur et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien auprès de la Sagesse. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or devers elle n'est qu'un peu de sable, et l'argent sera considéré comme de la boue. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. Elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu, et se sont rendus recommandables par les dons de la science. Dieu est lui-même le guide de la Sagesse..... C'est lui qui m'a donné la vraie connaissance de ce qui est, qui m'a fait savoir la disposition du monde, les vertus des éléments, le commencement, la fin, le milieu des temps, les changements et les vicissitudes des saisons, les révolutions des années, l'ordre des étoiles, la nature des animaux, les instincts des bêtes, la force des vents, la variété des plantes et les vertus des racines. J'ai appris tout ce qui était caché, *parce que la Sagesse qui a tout créé me l'a enseigné.* Car il y a en elle un esprit d'intelligence qui est saint, unique, multiplié dans ses effets, subtil, disert, agile, sans tache, certain, suave, ami du bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant, *amateur des hommes*, bon, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui voit tout, qui renferme en soi tous les esprits,

---

1. Sap. VII et VIII.

qui est intelligible, pur et subtil. Car la sagesse est plus active que toutes les choses les plus agissantes; et elle atteint partout à cause de sa pureté. Elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant... *Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté. Quoiqu'elle soit seule, elle peut tout*, et toujours immuable en elle-même, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle forme les amis de Dieu et les Prophètes. Car Dieu n'aime que celui qui habite avec la Sagesse. Elle est plus belle que le soleil et que la disposition si bien ordonnée des étoiles ».

« Elle atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre et elle dispose tout avec douceur. Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté. *C'est elle qui enseigne la science de Dieu et qui est la directrice de ses ouvrages.* Si l'on souhaite les richesses de cette vie, *qu'y a-t-il de plus riche que la sagesse qui fait toutes choses!* Si l'esprit de l'homme fait quelques ouvrages, *qui a plus de part qu'elle dans cet art avec lequel toutes choses ont été faites?* Si quelqu'un aime la justice, *les grandes vertus sont encore son ouvrage*, c'est elle qui enseigne la tempérance, la prudence, la justice et la force qui sont les choses du monde les plus utiles à l'homme dans cette vie ».

Quelle est cette Sagesse dont l'écrivain sacré exalte si magnifiquement les prérogatives? Rien de créé évidemment. Émanation toute pure de la clarté du Tout-Puissant, splendeur de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, image de sa bonté, la Sagesse, par qui tout a été fait, la Sagesse qui est l'art du Créateur, la Sagesse amie des hommes, qui se communique à eux et leur enseigne science et vertu, cette Sagesse est d'essence divine. Nous savons nous, fils de la révélation plus explicite de l'Évangile, qu'elle subsiste personnellement dans un rapport de filiation vis-à-vis de la source infinie, son principe; qu'elle est, en un mot, le Fils éternel et consubstantiel du Père, le Verbe de Dieu, la seconde personne de l'adorable Trinité.

Or, la *Loi* célébrée dans notre psaume sous des synonymes divers, nous devons la chercher jusque sur ces hauteurs.

Idéal, exemplaire vivant de l'œuvre de Dieu <sup>(1)</sup>, le Verbe, Sagesse du Père, est, en effet, la règle universelle de l'être et de la vie, du bien et du beau. Le monde physique persévère à raison de sa conformité à cette règle suprême; c'est en s'y tenant d'une manière fatale, qu'il conserve son harmonie, sa beauté, sa splendeur <sup>(2)</sup>. De même, dans l'ordre moral, la libre obéissance des créatures intelligentes aux lois essentielles ou positives de la divine Sagesse est la condition rigoureuse de la vie supérieure où Dieu les a établies <sup>(3)</sup>. De là vient que le péché leur est une véritable mort. *Peccatum, cum consummatum fuerit, general mortem* <sup>(4)</sup>.

Telle eût été à jamais pour notre race déchue la conséquence de la révolte de notre premier père. Mais la Sagesse, « amie de l'homme », la Sagesse qui « ordonne tout avec douceur d'une extrémité à l'autre », décida de restaurer elle-même son œuvre en ruine <sup>(5)</sup>. La loi de l'Incarnation rédemptrice fut décrétée, le mystère du Christ passible, du Christ victime et rançon du monde, ouvrit de nouveau à l'humanité le chemin de la justification et du salut. Et, encore que l'exécution du grand conseil dût être précédée d'une longue période d'attente et de préparation, tous les hommes, de l'origine à la fin des temps, eurent à adhérer d'une foi au moins implicite, à la divine ordonnance; le relèvement général de l'univers, par la mort et la Résurrection de l'Homme-Dieu,

1. Quod factum est, in ipso vita erat. Joann. I. 3, 4.

2. Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia serviunt tibi. Ps. CXVIII. 91.

3. Quiconque aura gardé les commandements vivra par ces commandements là mêmes. Custodite leges meas et judicia, *quæ faciens homo, vivet in eis*. Levit. XVIII. 5.

4. Jac. 1. 15.

5. Verbum Dei, quod est æternus conceptus ejus (Creatoris) est similitudo exemplaris totius creaturæ, *dît à ce sujet saint Thomas*. Et ideò sicut per participationem hujus similitudinis creaturæ sunt in propriis speciebus institutæ, sed mobilitate: ita per unionem Verbi ad creaturam non participatam, sed personalem, conveniens fuit reparari creaturam in ordine ad æternam et immobilem perfectionem: nam et artifex per formam artis conceptam, qua artificiatum condidit, ipsum, si collapsum fuerit, restaurat. Summ. theol. p. 3a qu. III. art. VIII.

demeurant, avant comme après, l'objet des témoignages les plus manifestes du Très-Haut, et la fin suprême des voies de sa Providence.

Eh bien, tandis qu'un trop grand nombre d'impies et de pécheurs contredisent à ce plan miséricordieux de la divine Sagesse, notre psaume peut être considéré comme la réponse d'amoureuse soumission des âmes fidèles. Au sentiment des docteurs, nous y entendons d'abord l'Homme par excellence, le Christ Jésus, tête et chef de la Création. <sup>(1)</sup> La loi de la Rédemption regarde l'Humanité du Christ plus que personne, puisque, depuis la Crèche jusqu'à la Croix, Jésus doit l'accomplir au prix de la souffrance, de l'humiliation et de la mort. Ému d'une immense charité envers Dieu et envers ses frères, le Sauveur embrasse donc cette loi avec ardeur : *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore*, — *Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti*. Il exprime sa ferme espérance dans les heureux fruits de son sacrifice pour lui-même et pour tous ses membres : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem. Qui timent te, videbunt me et lætābuntur: quia in verba tua supersperavi. Convertantur mihi timentes te, et qui noverunt testimonia tua*. Il prie encore son Père de lui donner la victoire sur ses persécuteurs, et de les confondre par la Résurrection promise de sa chair adorable. *Aufer a me opprobrium et contemptum... Etenim sederunt principes et adversum me loquebantur... Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me, secundum verbum tuum. Confundantur superbi quia injuste iniquitatem fecerunt in me*. etc.

D'ailleurs, si chacun des versets de notre psaume ne convient pas également à l'Homme-Dieu, il ne faut pas oublier que Notre Seigneur ne parle pas ici en son nom personnel seulement, mais bien aussi au nom de son corps mystique. Voilà comment tous les états, toutes les conditions, tous les besoins trouvent dans le cantique leur mot et leur prière appropriée. Tel verset, le dernier

---

1. Iste psalmus, dit le B<sup>e</sup> Cardinal Tommasi, vox est Christi ad Patrem de adversario et de Judæis, et de adventu suo et passione et resurrectione sua; de judicio ejus futuro et regno. *Psalm. perpetua interpretatione ornatum*



par exemple et le troisième de la dixième strophe <sup>(1)</sup>, nous représentent un pécheur qui s'accuse: *Priusquam humiliarer ego deliqui*: « Avant que j'eusse été humilié, j'ai péché. » *Erravi sicut ovis quæ perii*: « Je me suis égaré comme une brebis qui s'est perdue. » Evidemment, le sens direct ne peut se rapporter à Celui qui est l'innocence même. L'explication est que d'un bout à l'autre du psaume Jésus-Christ s'adresse à Dieu comme chef et caution de l'humanité coupable. Il s'est chargé de nos péchés pour en porter la peine et nous en mériter le pardon. Ayant pris la place de l'homme prévaricateur, c'est dans la personne d'Adam qu'il a péché, qu'il s'est égaré, et qu'il fait maintenant réparation au souverain Juge. Nous devons interpréter de même, au psaume XXI, ce cri de détresse du Sauveur mourant. « Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné? *Mes péchés* ont éloigné de moi la délivrance et le salut. » *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? longe a salute mea verba delictorum meorum.*

On le voit, ce n'est pas sans raison que les règles de l'office divin nous obligent à dire chaque matin notre psaume. Aucun ne rend mieux le mystère de religion parfaite, qui est la vie intime de l'Eglise, et où elle se tient continuellement en union avec son divin Chef, Notre Seigneur Jésus-Christ. En nous appropriant du fond du cœur les sentiments qu'exprime le cantique à l'égard de la Loi et de ses déterminations diverses, nous adhérons à Dieu <sup>(2)</sup>; nous épousons la divine Sagesse <sup>(3)</sup>, comme le voulait le Sage; nous faisons passer dans nos âmes ses énergies sanctifiantes; nous obtenons force et secours pour la pratique de toutes les vertus; nous nous incorporons les grâces de justification et de salut qui sortent à flots des sources du Sauveur. Autant de versets, autant d'actes de foi, d'espérance, de charité, d'abandon,

1. Le psaume CXVIII, le plus long de tous, est partagé en 22 strophes de huit distiques chacune, selon le nombre des lettres de l'alphabet hébraïque: ce qui donne 352 vers. Il se trouve divisé, au bréviaire, en onze parties égales dont deux se disent à Prime, trois à Tierce, trois à Sexte, et trois à None.

2. *Mihi autem adherere Deo bonum est. Ps. 72. 28. Qui adheret Domino, unus spiritus est. I Cor. VI 16.*

3. *Quæsi vi sponsam mihi eam (sapientiam) assumere. Sap. VIII. 2.*

de confiance, d'humilité, de contrition, de ferme propos ! L'admirable prologue à la sainte Messe, et à la communion sacramentelle qui doit consommer notre union non plus seulement affective, mais effective, avec le Christ, et par Lui avec la Sagesse incréée, Pain des Anges, Loi primordiale de l'être et de la vie !

(A suivre).

---

## Voyages en Palestine et aux Indes

Par Monseigneur Marie-Ephrem.

### Chapitre V.

(suite, voir page 376 et suiv.)

---

Quilon, appelé aussi Coïlon et Coulan par les Européens et Caliam par les Malabares, est situé à peu près sous le 70° 18' de longitude orientale de Paris et sous le 8° 53' de latitude septentrionale. Cette ville, autrefois très célèbre, fut fondée l'an 825 de J.-C. — C'est de cette époque que date l'ère civile des Malabares chrétiens et païens, comme la fondation de Rome servait autrefois aux Romains de point de départ pour compter les années. Ainsi on dit ici l'an 1035 de la fondation de Quilon pour dire l'an 1860. Quilon possédait autrefois des ouvriers célèbres et des fabriques renommées ainsi que d'immenses magasins et entrepôts pour recevoir le coton, le poivre, le gingembre, le cordonne et les autres productions du pays. C'est là que dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, Alexis Ménézes, Archevêque de Goa, eut avec les chrétiens dits de S<sup>t</sup> Thomas, alors Nestoriens, ses premières conférences, dont le résultat fut leur réunion à l'Eglise romaine à laquelle ils sont restés fidèles, sauf un petit nombre, jusqu'en ces derniers temps.

Aujourd'hui Quilon a beaucoup perdu de son importance. Depuis quelque temps néanmoins, il semble que cette cité a un peu repris au point de vue commercial ; mais son voisinage de Cochin, ville beaucoup plus considérable et possédant un assez bon port, ne lui

permettra pas de prospérer. Il y a une petite garnison dont les officiers sont Anglais.... Enfin, elle est aussi le siège de l'Évêque schismatique soutenu, encore à cette heure, par le gouvernement de Goa <sup>(1)</sup>.

La population de Quilon peut-être estimée à environ 10,000 habitants parmi lesquels 3,000 sont catholiques. Un clergé assez nombreux et instruit est placé, sous la direction du R. P. Ildephonse, à la tête de cette chrétienté intéressante. Le climat de la ville est doux et salubre. On y trouve d'excellent poisson, de bons ananas, des bananes, du riz, des fruits de toute espèce, du lait, du beurre, enfin dit le P. Paulin de St Barthelémy, tout ce qui est nécessaire pour mener une vie pythagoricienne, qui est la vie de tous les Malabares païens. Il y a dans les environs une célèbre pagode consacrée au Dieu Shion ou Mahadéva, où se pratiquent des cérémonies d'une immoralité révoltante et sur lesquelles je ne donnerai aucune détail par respect pour mes lecteurs.

Nous restâmes trois jours auprès du bon P. Ildephonse dont les prévenances fraternelles nous firent du bien. Enfin, il fallut songer à se remettre en route: et le deux janvier à sept heures et demie du soir, après avoir remercié notre cher hôte, nous montâmes dans un petit bateau pour nous rendre par le fleuve à Vérapoly.

Le voyage de Quilon à Cochin et à Vérapoly ressemble un peu à celui de Trivandrum à Quilon, avec la différence que la rivière sur laquelle se fait le trajet prend quelquefois des dimensions immenses. La route est un vrai dédale de canaux et de petites îles au milieu desquelles il est bien difficile de ne pas s'égarer, mais nos rameurs habitués au pays retrouvaient leur chemin à merveille. Dans certains passages le canal n'avait pas plus de cinq à six mètres de largeur, et puis, tout à coup, il s'élargissait dans de telles proportions que nous ne pouvions plus apercevoir les deux rives. La basse Cochinchine ressemble, dit-on, beaucoup à cette partie de l'Inde voisine de Cochin et c'est pour cela que les Portugais donnèrent autrefois à ce pays le nom de Cochinchine.

---

1. Le schisme est aujourd'hui fini.

Nous rencontrions souvent des troupes de cygnes dont la blancheur éblouissante et la forme gracieuse rivalisaient d'éclat et d'élégance avec les fleurs du lotus auprès duquel ces oiseaux aimaient à se rassembler. Le lotus s'élève du sein des eaux, et il est la fleur sacrée des Indiens, comme le cygne est un de leurs oiseaux les plus vénérés. Brahma, la première personne de la Trimourti <sup>(1)</sup> est représenté avec un cygne, tandis que Vishnou, la seconde personne, est sorti d'une feuille de lotus, symbole de l'eau. De temps en temps des crocodiles venaient s'étendre au soleil, sur le sable du rivage et regardaient passer notre petite barque, d'un air à la fois sauvage et intelligent. Au loin, d'immenses forêts de cocotiers et d'aréquieres balançaient au vent du jour leur tête gracieuse et verdoyante; les milans planaient dans l'air et lançaient leur cri perçant et aigu. Mais comme si les corbeaux eussent été jaloux de laisser un si splendide spectacle sans contraste, ils venaient à leur tour, en nuées noires et épaisses, jeter au milieu de cette harmonie leur insupportable croassement. La nuit avait également ses beautés particulières, ses clairs de lune sans pareils, l'éclat pacifique et scintillant des constellations australes, le chant tendre et langoureux de ses oiseaux; mais elle avait aussi ses contrastes et l'aboiement lugubre des chacals troublait bien souvent le calme de ce mystère et nous arrachait à nos méditations. Hélas! nous disions-nous mélancoliquement, voilà bien l'image de notre âme ici-bas. Elle a des jours pleins de joies éclatantes et des nuits pleines d'ineffables ravissements. Mais ses félicités si pures ne sont pas toujours sans mélange et les passions semblables à des oiseaux immondes ou à des animaux sauvages jettent souvent leur cri discordant et tyrannique au milieu de ses plus harmonieux concerts..... Alors nous nous transportions, par la foi et par le cœur, vers les splendeurs sereines où aucun nuage ne vient troubler les chastes horizons de l'âme; nous allions nous réfugier en esprit dans la sainte patrie où l'on goûte dans l'enivrante con-

---

1. Trimourti en langue sanscrite ne signifie pas un « Dieu » en trois principes ou trois personnes, comme l'ont cru certains orientalistes. Ce mot signifie trois corps, c'est-à-dire réunion de trois corps en un seul. Aussi la Trimourti indienne est une espèce de Trinité matérielle.



templation de la beauté éternelle, cette joie souveraine que la terre ne peut pas connaître et que Dieu réserve à ceux qui l'auront aimé.

C'est au milieu de ces émotions que se fit ce charmant voyage. Enfin, le 4, vers dix heures du matin, nous passâmes à environ deux milles de Cochin que nous apercevions comme un point bleu sur la rive. . . . .

*Ici se termine brusquement le manuscrit de Monseigneur Marie-Ephrem. Le récit pittoresque et vivant de ses premiers voyages apostoliques n'aura pas manqué, tout incomplet qu'il est, d'intéresser nos lecteurs en leur dépeignant les contrées où travaillent encore avec tant de zèle les Missionnaires, ses successeurs. Nous sommes si heureux aux « Chroniques » de recevoir et de transmettre, qu'elles viennent de l'Inde ou d'ailleurs, les nouvelles de ces frères lointains, honneur et gloire de notre saint Ordre! Nous ne cesserons jamais de demander pour eux à nos lecteurs de la sympathie et des prières.*

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

( suite, voir page 380 ).

Notre bien-aimé Frère a donc triomphé de tous les obstacles ; l'œuvre du « *Refuge des Repenties* » est fondée d'une manière sérieuse et durable. On n'a rien oublié, les plus petits détails sont réglés avec soin par le conseil de la ville qui a voulu suivre en tout les avis de François. Une divergence d'opinion éclata cependant quand il s'agit de désigner le titulaire du « *Refuge*. » Chacun avait son Saint préféré. « C'est S<sup>t</sup> Grégoire que l'Enfant Jésus veut pour protecteur de cette maison, dit le Vénérable, et c'est lui qui sera choisi. » On résolut de voter. Chaque conseiller arriva à la séance portant un billet soigneusement cacheté sur lequel il avait écrit le nom du Saint, son candidat. Ces billets furent déposés dans l'urne et un petit garçon, dont l'innocence garantissait la

loyauté de l'opération, fut chargé de tirer le nom du vainqueur. Nouveau triomphe pour François! c'est le nom de S<sup>t</sup> Grégoire qui sort victorieux.

Plus rien ne retient notre Vénérable à Valence; il pourra donc retourner en Castille. Mais non! Les Supérieurs lui ordonnent de rester où il est. C'est que le Vice-Roi et l'Archevêque ont fait les plus vives instances pour que le frère leur fût laissé au moins durant quelque temps encore; le Vice-Roi veut faire plaisir au peuple de Valence qui considère François comme l'ange tutélaire de la cité, surtout en ce temps où l'épidémie continue ses ravages dans les environs; l'archevêque désire pouvoir jouir de sa sainte conversation et de ses conseils inspirés par une sagesse surhumaine. Aussi dès qu'il fut exaucé le Prélat se fit une joie de prendre notre frère avec lui durant les visites pastorales qu'il faisait en son diocèse; et toutes les heures que laissaient libres les occupations de ces visites il les passait à s'entretenir de choses pieuses avec son vénérable compagnon. De son côté François n'omettait aucune heure d'oraison que parfois il faisait avec l'Archevêque, aucune pratique de ses pénitences accoutumées; et, malgré toutes ses précautions, il ne pouvait tenir cachées les rigoureuses disciplines qu'il se donnait; c'est qu'aussi il frappait si fort que l'Archevêque et les domestiques entendaient les coups bien qu'ils fussent logés à l'autre bout de la maison. Ses moments de loisir, il les passait à rassembler les petits garçons pour leur enseigner les premiers rudiments de la foi, chanter avec eux des cantiques qu'il composait lui-même en l'honneur de l'Enfant Jésus et finalement les exhorter à la vertu.

Lorsque, hors du temps de ces visites pastorales, il demeurait à Valence, Frère François était loin de manquer d'occupations. Le « Refuge » lui en donnait suffisamment. On conçoit, en effet, qu'au commencement surtout, il devait y avoir parfois du trouble, de l'agitation que la tranquille sérénité de François pouvait seule apaiser. Il employait la douceur, et s'il ne réussissait point il savait montrer une fermeté qui triomphait toujours. Mais, dans ces circonstances, sa grande ressource était de lier plus fortement qu'à l'ordinaire l'image du démon aux pieds de la Vierge Mère de

Dieu, afin d'empêcher *le mauvais* d'aller semer la discorde et le trouble parmi ces pauvres pénitentes qui commençaient à marcher dans le sentier de la vertu.

Dans son héroïque charité, François eût voulu soulager toutes les misères: il allait mendier pour placer les petits orphelins; il avait une sollicitude spéciale pour les jeunes gens de l'Université qu'il poussait à travailler courageusement afin de réaliser un jour les espérances que fondaient sur eux et leurs familles et la patrie. Il était sans cesse occupé à visiter les malades; car tous le réclamaient, tous se recommandaient à ses prières. Parfois des guérisons inattendues, attribuées à son intercession, venaient augmenter la confiance qu'on avait en lui. Mais quand ces grâces avaient été obtenues en faveur de ceux qui pouvaient donner, il exigeait une aumône pour ses pauvres. Son biographe raconte que François avait obtenu de ses supérieurs la permission d'avoir à sa disposition chez un de ses amis, le notaire Jacques Guenier, une chambre qu'il appelait la *douane de l'Enfant Jésus* et où il gardait tout ce qu'il recueillait. Cette place était remplie de souliers, de manteaux, de chemises, de matelas, de couvertures, même de lits, en un mot de tout ce dont peuvent avoir besoin les indigents. Réconcilier les ennemis, obtenir des princes grâce pour les condamnés était encore de ses œuvres favorites. Aussi, quand il sortait du couvent, une foule incroyable de pauvres, de besogneux s'attachait à ses pas et l'écrasait pour ainsi dire au point que ses amis devaient venir le protéger contre les indiscretions de la foule. Dans cette foule, en effet, les uns exigeaient sa bénédiction, les autres lui baisaient les mains et les vêtements, d'autres allaient même jusqu'à couper des morceaux de son habit ou de son manteau. Bien des fois il lui fallut un nouveau manteau tous les deux ou trois jours. Il arriva même qu'en un seul jour ses vêtements furent mis en pièces. François en était honteux; et comme, en une occasion, son compagnon s'irritait de ces marques un peu excentriques de respect: Notre Père, répondit-il, pardonnez-leur, ils ne connaissent pas le rustique qu'ils honorent ainsi; mais ils font tout cela, soyez en sûr, par dévotion pour l'Enfant Jésus.

Le vénérable frère était allé, un jour, avec le Comte et la

Comtesse de Bénévent visiter, à trois lieues de Valence, une église où se vénérât l'image de Notre Dame de Puch; or, voici que les habitants du village se précipitent en foule sur lui. Il implore le secours du Comte qui, aidé de ses valets, cherche à le débarrasser. Malgré tout un paysan a réussi à rapprocher et, armé d'un couteau bien aiguisé, il s'apprête à couper un morceau du manteau. L'humble serviteur de Dieu a voulu arrêter cette tentative par un geste; malheureusement, le coup était porté, le poignet est frappé avec tant de force qu'on le croit détaché du bras. Tout de suite, la Comtesse veut faire chercher des professeurs de l'Université, pour soigner la blessure : *ah!* dit François, *Mancie, ma petite sœur, c'est la terre qui guérira la terre.* Puis prenant un peu de terre, il l'applique sur la blessure qu'il bande. Deux heures après, on arriva; François ôte le bandage; plus de trace d'une blessure quelconque. *Ne vous l'avais-je pas dit, Mancie, ma sœur,* dit notre Vénérable, *admirez donc! Voyez comme je suis guéri!*

Ces démonstrations publiques de vénération devaient exciter, on le comprend, et excitèrent en effet, un certain mécontentement au couvent de Valence. Rigides observateurs de la loi, plusieurs désapprouvaient les rapports continuels de François avec les personnes du monde; c'était si contraire à l'esprit du Carmel dont la fin principale est la contemplation! Ils s'en plaignaient donc au Prieur. Et cependant que pouvait celui-ci? Fallait-il qu'il contrariât les impérieuses instances de personnages éminemment distingués! D'autres s'imaginaient que François prenait goût à ces témoignages de respect et qu'il s'y complaisait avec vanité. Et cependant l'humble frère recevait avec une vive reconnaissance les reproches qu'on lui adressait, il se disait coupable et pour ne pas exciter de plaintes, il s'étudiait à assister avec le plus d'assiduité possible aux actes de communauté, et pour avoir du temps à donner à ses exercices de piété, il prenait sur son sommeil et n'accordait que trois ou quatre heures au repos, passant le reste de la nuit aux pieds du T. S. Sacrement. (A suivre).





# Fleurs du Saint-Désert

— Un ermite-poète. —

---

Ce fut à Albe de Tormez, en Espagne, pendant les fêtes du troisième centenaire de sainte Thérèse, — octobre 1882, — que je vis pour la première fois le R. P. Aimé de Jésus. J'avais déjà beaucoup entendu parler de ce saint religieux. Certainement, les quelques jours que je passai alors auprès de lui, ajoutèrent encore à ma vénération. Le commerce si doux du bon vieillard me confirma davantage dans l'idée qu'il était un véritable saint.

Plus tard, j'eus l'heureuse fortune de jouir de sa société pendant un an et demi, à Calahorra. Ce fut là pour mon âme une grâce des plus signalées! Malgré la différence d'âge qui existait entre nous, ce vénérable Père voulut bien me traiter souvent en frère et en ami. Il devait en être ainsi, puisque toujours et partout ce parfait religieux ne cherchait qu'à s'abaisser.

Lorsqu'il rendit à Dieu sa belle âme, je demandai au R. P. Prieur la permission de garder en souvenir du vénérable défunt quelque chose qui eut été à son usage. Sa Révérence me permit de choisir parmi les manuscrits du Père Aimé. C'est ainsi que vinrent en ma possession quelques-uns des cahiers du saint homme, grâce auxquels je continue à vivre en sa pieuse compagnie.

Le Père Aimé était poète à ses heures. J'ai trouvé, parmi divers opuscules qui pourraient être publiés en temps, avec profit, plusieurs petites pièces remplies de l'admirable esprit intérieur dont notre fervent solitaire était tout pénétré. Je voudrais aujourd'hui mettre simplement sous les yeux des lecteurs des Chroniques celle qui a pour titre: « Amen ou le saint abandon ».

Auparavant, je dirai le peu que je sais de la vie du R. P. Aimé.

Le R. P. Joseph Marie, notre provincial d'Aquitaine, définissait heureusement le cher Père, lorsqu'il disait: « Aucun religieux ne porte mieux son nom que le bon Père Aimé de Jésus ».

Aimé de Jésus, il le fut toujours. Né et baptisé à Montil, Charente Inférieure, au mois de novembre 1808, Jean Baptiste Lataste

ne connut dès son enfance que l'attrait des choses saintes. Successivement élève du petit et du grand Séminaires de la Rochelle, prêtre en 1833, vicaire curial, puis curé dans diverses paroisses du diocèse, il laissa partout les meilleurs souvenirs d'édification, comme en témoignent les nombreuses lettres de ses anciens confrères et condisciples que nous reçûmes à Calahorra, après sa mort. Mgr. Pallu du Parc, le saint Évêque de Blois, avait été son supérieur de Séminaire; telle était l'impression que Sa Grandeur gardait de l'Abbé Lataste, que bien longtemps après, le pieux prélat aimait encore à correspondre avec son disciple d'autrefois, devenu moine et ermite.

La grande dévotion du bon prêtre pour sainte Thérèse finit par lui inspirer le désir de devenir son enfant au Carmel. M. Lataste avait alors cinquante ans. Il demanda à être admis au noviciat du Broussey. On le reçut avec bonheur; et, dispense d'âge obtenue, le vénérable postulant prit l'habit sous le nom de frère Marie-Aimé de Jésus, le 7 août 1858.

Dès le premier moment, tous purent voir dans le novice, si régulier, si humble, si obéissant, si exact aux moindres observances, un religieux accompli, ne cherchant que Dieu et son amour, et faisant, pour cela, de la pratique fidèle des règles et des vertus monastiques sa grande et unique affaire. Après qu'il eut émis les vœux solennels, le Définitoire préposa le Père Aimé à la direction des étudiants de théologie. Il était ainsi depuis quelque temps, au couvent d'Agen, comme Sous-Prieur, lorsqu'un événement lugubre vint le priver d'un de ses fils spirituels qu'il chérissait tendrement. Ce jeune religieux se noya accidentellement dans la Garonne. Ce fut un coup terrible pour le cœur sensible du Père Aimé. Il se démit de sa charge et demanda à aller s'ensevelir au désert de Tarasteix.

Nos Supérieurs le lui permirent; et c'est dans cette retraite profonde, au milieu des bois, en face des Pyrénées, qu'il passa quinze ans, dont douze sans être sorti une seule fois de la clôture érémitique. Les religieux qui eurent alors l'avantage d'habiter avec le vénéré Père, nous le représentent renchérissant encore sur l'observance si austère du Désert, prolongeant, la nuit, ses veilles au pied des autels, après Matines, jeûnant rigoureusement, gardant

un silence perpétuel, interrompu seulement par les conférences spirituelles de quinzaine et les récréations des grandes fêtes : avec cela toujours souriant, gai, content comme un véritable imitateur des Antoine et des Romuald (1).

Le saint ermite vécut de la sorte entièrement mort au monde, jusqu'au jour où le malheur des temps l'obligea, lui et ses derniers compagnons, à quitter pour jamais cette bienheureuse solitude désormais abandonnée. (Octobre 1881).

Sainte Thérèse voyant alors son cher disciple sans asile, lui en offrit un chez elle, à Albe de Tormez. L'obéissance, en effet, y envoya le pauvre expulsé.

Pendant plus de deux ans, notre pieux thérésien fit dans ce foyer de vraie dévotion ses préparatifs de départ pour le Ciel. Là, tout près du corps virginal de la sainte Mère, et à côté de son Cœur transverbéré, Père Aimé goûtait une joie qui était comme un avant-goût de la béatitude. Les Carmélites du couvent de l'Incarnation m'ont raconté elles-mêmes, qu'elles s'édifiaient grandement en voyant depuis leur chœur ce saint vieillard passer de longues heures en prières, comme en extase, dans la basilique (2) où il célébrait tous les matins le saint sacrifice à l'autel du saint tombeau.

Enfin, durant les quinze mois qui précédèrent sa mort, ce bon Père vint édifier notre communauté de Calahorra. Aimant tout ce qui était humble et petit : les petites fleurs, les petits oiseaux, les petits enfants, surtout Celui de Bethléem, il avait un attrait particulier pour les jeunes novices profès. A midi, on voyait souvent le vénérable vieillard baiser humblement le scapulaire du P. Prieur et demander à Sa Révérence la permission de passer la récréation avec nous, justement parce que nous étions les plus petits de la communauté. Et c'était une grande joie, alors que nous l'apercevions se dirigeant vers notre groupe, car sa présence nous était une assurance que la récréation allait se passer saintement.

(A suivre).

---

1. Ex lection. Brev. Rom.

2. L'Église conventuelle du couvent de l'Incarnation d'Albe de Tormez a le titre de basilique mineure.

---

# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

Archevêché de Vérapoly.

---

I. — *Jubilé Episcopal de Son Excellence* <sup>(1)</sup> *Monseigneur Léonard de St Louis, Carme Déchaussé, Archevêque de Vérapoly.*

Le Jubilé d'argent de Monseigneur Léonard fut célébré le 15 novembre 1893. La fête fut splendide; jamais on n'en avait vu de pareille dans le Malabar. Le 14 novembre, vers le soir, le clergé de toutes les paroisses de l'Archevêché, accompagné d'un grand nombre de leurs paroissiens, ainsi que ceux des Diocèses voisins, soumis avant 1886 à la juridiction de l'Archevêque, s'assemblèrent à Magnamay, résidence de Monseigneur Léonard, près de Vérapoly. Le palais archiepiscopal et la nouvelle cathédrale de l'Immaculée Conception étaient brillamment illuminés, et les chemins d'alentour à une distance de plus de 200 mètres étaient couverts d'arcs de triomphe, d'où pendaient à profusion les festons, les guirlandes et les bannières.

Le 15 novembre, un peu avant 8 heures du matin, le bruit des canons, les diverses musiques et les cloches de la cathédrale annoncèrent à la foule assemblée, estimée à quinze mille hommes, parmi lesquels de nombreux patens et Mahométans, que les cérémonies allaient commencer. A 8 heures, l'Évêque de Quilon, Monseigneur Ferdinand de St<sup>e</sup> Marie (Ossi), Carme déchaussé, sortit du palais et se rendit à la cathédrale, escorté d'une longue procession du clergé et du peuple, la haie étant formée, des deux côtés de la route par environ un millier d'enfants des écoles paroissiales en habits de fête, portant en leurs mains de petites bannières qui produisaient le plus bel effet.

Sa Grandeur, étant entrée à l'église, s'assit sur le beau trône en bois sculpté dont les paroissiens de Vérapoly firent don à Son Excellence l'Archevêque pour son Jubilé. Monseigneur Ferdinand, s'étant ensuite revêtu des habits pontificaux, commença la grand'messe. Le chant fut extraordinairement beau et fit grand honneur au talent musical du R. P. Gaspar des Rois, Carme déchaussé, professeur au séminaire de Pouthempally, qui tenait l'harmonium.

Après la messe Son Excellence l'Archevêque <sup>(2)</sup> fut conduit en procession à l'église, et il s'assit sur un autre trône, pendant que le T. R. P. Candide

---

1. Nos lecteurs se rappelleront que dans le numéro de janvier p. 321 les « Chroniques » ont déjà dit quelques mots sur cette fête.

2. On se souvient que Monseigneur Léonard relevait alors d'une maladie très grave et qu'il devait être encore trop faible pour assister à une longue cérémonie.



du S. Cœur de Marie, Carme déchaussé, Vicaire Général, montait en chaire; il prononça un discours magnifique qui devait nécessairement inspirer à tout l'auditoire les sentiments de la plus vive reconnaissance et du plus profond respect pour le vénérable Archevêque. Son Excellence ensuite gravit les marches de l'autel et donna la bénédiction papale.

L'Archevêque fut alors reconduit en procession à son palais, où il reçut les députations des différentes paroisses et écouta les discours, qui furent prononcés les uns en latin et en syriaque, d'autres en anglais, en portugais et en malayalim. Les dignitaires hindous, païens et mahométans, vinrent rendre hommage à Son Excellence et, selon la coutume orientale, offrir leurs présents; ils furent reçus avec les honneurs auxquels ils avaient droit. Le clergé du diocèse de Cochin présenta ensuite à l'Archevêque une splendide étole, dont Son Excellence se revêtit pour se rendre à la salle où étaient exposés tous les cadeaux offerts pour le Jubilé, cadeaux trop nombreux pour être tous mentionnés ici. L'on admira cependant surtout un beau portrait de Son Excellence, peint par un jeune artiste d'Ernacollum, et plusieurs magnifiques ornements d'église, habits pontificaux et coussins, ouvrages des religieuses Carmélites Tertiaires d'Ernacollum et de Vérapoly.

On servit ensuite le déjeuner, auquel assistèrent l'Évêque de Quilon, les représentants des autres Évêques voisins et environ cent Missionnaires Carmes déchaussés et Prêtres indigènes. Durant le repas, on reçut un télégramme de Monseigneur Zalesky, délégué apostolique de Sa Sainteté Léon XIII, avec des félicitations à l'Archevêque, ce qui causa une très grande satisfaction à Son Excellence et à tous les assistants. Le T. R. P. Candide, au nom du délégué apostolique, présenta un toast à la santé du vénéré Archevêque; Sa Grandeur Monseigneur Ferdinand, de Quilon, et les délégués des différents Évêques en firent autant; puis la salle retentit de vivats enthousiastes en l'honneur de Sa Sainteté, du délégué apostolique et des souverains du Travancore et de Cochin, dans les royaumes desquels le diocèse de Vérapoly est situé.

## II. — *Conversions.*

Nous voudrions publier tous les six mois toutes les conversions des païens ou des protestants à la foi catholique, faites par nos Missionnaires du Malabar; mais jusqu'ici nous n'avons reçu que cinq listes seulement des adultes païens ou enfants au-dessous de 14 ans, baptisés durant les derniers mois de 1893, dans l'archevêché de Vérapoly. Les Chroniques feront connaître à nos pieux abonnés les autres conversions, quand les chiffres nous seront communiqués par les Missionnaires de Quilon et les autres Carmes déchaussés de Vérapoly.

Quelques-uns de nos lecteurs remarqueront peut-être avec étonnement la

grande différence de ces chiffres; mais l'on ne peut point par là juger du zèle de nos Missionnaires: quelques localités sont très favorables à l'œuvre des conversions; il y a des villages au Malabar où le Missionnaire peut opérer presque autant de conversions qu'il veut, pourvu qu'il ait beaucoup de ressources pour soutenir tous les pauvres païens quand ils se séparent des gentils pour se faire chrétiens; en d'autres endroits au contraire les conversions sont rares, malgré tout le zèle et toute l'industrie des Missionnaires.

A Cunemao, le R. P. Elie de S<sup>t</sup> Joseph, Carme déchaussé, a baptisé 7 païens, dont 3 à l'article de la mort.

A Chathiath, le R. P. Rombaut de S<sup>t</sup> Elie, Carme déchaussé, Missionnaire de la Province des Flandres, a converti et baptisé 10 païens.

A Cottayam, par le zèle du T. R. P. Bernard de Jésus, Visiteur provincial des Missionnaires Carmes déchaussés et Supérieur Général des Carmes Tertiaires, 35 païens se sont convertis durant ces derniers mois au catholicisme.

A Magnamay et Ernacollum, le T. R. P. Candide du S. Cœur de Marie, Carme déchaussé, Vicaire Général, a baptisé 52 païens, dont plusieurs à l'article de la mort ou décédés peu de jours après avoir reçu la grâce du baptême.

A Vérapoly, le R. P. Alphonse de la B. Marie des Anges, Carme déchaussé, a baptisé ces derniers mois 57 païens, dont une douzaine pareillement à l'article de la mort.

Ce zélé Missionnaire nous communique quelques détails sur ses néophytes. D'abord au sujet des deux Brahmines dont nous avons admiré la fermeté et la persévérance dans la religion chrétienne, au numéro 6 des Chroniques, p. 201 et 202, en octobre 1893; pendant six mois, leur mari et leurs parents païens ont soumis leur foi à toutes les épreuves. Comme leur famille est riche, tantôt on leur offrait des sommes d'argent, tantôt leurs maris menaçaient de tuer les trois jeunes enfants qu'elles avaient emmenés avec elles et qu'elles avaient fait baptiser, tantôt ils se jetaient à genoux devant elles, baignés de larmes, ils se frappaient la poitrine et les suppliaient de les rejoindre; on ne leur laissait de repos ni le jour ni la nuit; on démolissait les cabanes où elles s'étaient réfugiées; mais rien n'y fit, elles demeurèrent constantes et fidèles au vrai Dieu, si bien qu'enfin elles ont converti même leurs maris, qui se sont faits chrétiens avec plusieurs membres de leur famille; parmi ceux-ci il y avait entre autres une petite nièce, Brahmine de 12 ans, qui est morte saintement peu de mois après le baptême; lorsqu'elle eut consenti à devenir chrétienne, on la mit chez les religieuses Carmélites Tertiaires pour l'instruire; mais après avoir reçu la grâce du baptême, quand sa tante voulut l'emmener chez elle, elle fit les plus vives instances pour pouvoir rester auprès des religieuses. L'on acquiesça à ses vœux; peu de temps après elle tomba gravement malade; elle

reçut les derniers sacrements avec grande piété, et peu avant sa mort, quoiqu'elle eût toute sa connaissance, on la voyait constamment les yeux fixés vers le ciel avec un très aimable sourire. La supérieure du couvent lui demandant ce qu'elle voyait, elle ne lui répondit rien d'abord, puis cédant à ses instances... « Ah! s'écria-t-elle, la douceur même! la douceur même (1)!... » Et quelques instants après elle expira tranquillement.

Le R. P. Alphonse de Vérapoly raconte aussi la mort édifiante d'une autre néophyte, une pauvre esclave païenne, âgée de 50 ans, baptisée le 15 septembre 1893 et appelée Marie. Elle habitait au milieu des champs dans une espèce de tombeau; le missionnaire la fit instruire par un catéchiste, puis s'étant rendu auprès d'elle pour la baptiser, elle fut au comble du bonheur..... « Père, dit-elle, je craignais beaucoup de mourir sans être baptisée. » — En effet elle mourut peu de jours après, toute rayonnante de joie.

Le 15 octobre dernier, le même missionnaire baptisa un autre pauvre esclave païen, qu'il appela Joseph. Pendant environ un mois le néophyte fut gravement malade de la petite vérole..... « Je fus obligé, dit le Père Alphonse, de payer quelqu'un pour le soigner, mais en récompense j'eus » la joie de convertir et d'emmener à notre catéchuménat dix païens, tous » enfants ou parents du malade. Encore païen, il était déjà dévot à la sainte » Vierge; comme il était en proie à de violentes douleurs, je l'exhortais à » mettre sa confiance en elle. — Il me répondit aussitôt: « Comment n'au- » rais-je pas confiance en elle, puisqu'elle est notre mère? » — Paroles » étonnantes, ajoute le Père, dans la bouche d'un esclave païen, qui habite » à deux lieues d'ici dans une petite hutte de feuillages, soutenue par quatre » poteaux au-dessus de l'eau au milieu des plaines inondées. »

Un autre esclave païen reçut le baptême le 7 décembre 1893 et fut également appelé Joseph. C'était un lépreux, et néanmoins le chef d'une grande famille: tous esclaves attachés à la glèbe, l'esclavage étant héréditaire au Malabar. Le R. P. Alphonse avait été informé que ce lépreux désirait le baptême, il lui envoya donc un prêtre indigène, son assistant, pour l'instruire, mais le maître du lépreux, un païen de haute caste et hautain, chassa le prêtre catholique, disant que jamais il ne permettrait que quelqu'un reçût le baptême sur ses terres. Le missionnaire s'y rendit alors lui-même; la présence d'un Européen intimida le fier Indou, qui s'efforça alors de tromper le P. Alphonse; il lui dit qu'il avait fait transporter le lépreux hors de ses domaines et qu'il ne s'en mêlait plus. Mais quelqu'un dévoila la fraude, le lépreux avait été caché dans une hutte des esclaves du païen. Le missionnaire l'y trouva, l'instruisit lui-même et le

1. Chose frappante! Ce nom de « douceur » est celui que, au témoignage de S' Jérôme, les petits compagnons de Jésus enfant lui donnaient; allons à la douceur, *Eamus ad suavitatem*, disaient-ils, quand ils se réunissaient pour aller voir le fils de Marie.

baptisa, ainsi qu'une petite fille également malade, qui fut appelée Marie et mourut peu de jours après.

D'après le rapport officiel de l'archevêque de Vérapoly, publié annuellement dans le *directoire de Madras*, que nous venons de recevoir, il y eut, en 1893, dans notre mission de Vérapoly, 543 conversions de païens à la foi catholique.

(A suivre).

## VARIÉTÉS.

### Lumière et théologie (suite).

Dans l'ordre *surnaturel*, Dieu est lumière, et lumière d'autant plus parfaite qu'il nous manifeste une partie de son être naturellement inaccessible à toute créature possible ou réelle. Ce sont les mystères, comme la Trinité des Personnes en Dieu et les décrets libres de la volonté divine, comme l'élévation de l'homme et de l'ange à l'ordre surnaturel, l'Incarnation et la Rédemption. Ces vérités sont d'autant plus lumineuses qu'elles sont plus hautes et Dieu en nous les révélant se manifeste surtout comme lumière. Mais notre vue est trop faible pour supporter cette lumière intense. Suivant une comparaison pittoresque de saint Thomas, nous sommes en présence de ces vérités comme l'oiseau de nuit (*noctua*), qui peut supporter la faible lumière du crépuscule mais ne peut résister à la lumière éblouissante du plein midi. Il faut donc chercher un moyen d'accommodation. Trois hypothèses sont possibles : Dieu peut voiler et tempérer l'éclat de ces vérités à tel point que nos faibles yeux les supportent, ou bien il peut augmenter notre puissance visuelle et nous rendre capables de les contempler sans voile. Dans le premier cas, c'est le verre fumé qui tamise la lumière du soleil et nous permet de le regarder en face. Dans le second, c'est la lunette astronomique s'ajoutant à la puissance de nos yeux pour la décupler ou la centupler et étendre ainsi le champ de notre vision. Une troisième combinaison serait de tempérer à la fois l'éclat de la lumière et d'augmenter notre puissance visuelle. C'est celle que Dieu a adoptée dans l'ordre surnaturel présent. La première hypothèse n'est pas réalisable pour les vérités surnaturelles, car si Dieu les tempère assez pour que nous puissions les voir naturellement, il les rend naturelles, c'est-à-dire, qu'il en détruit le caractère surnaturel. La seconde hypothèse se vérifie dans la vision intuitive, consommation de l'ordre surnaturel. Grâce à une augmentation spéciale de notre puissance visuelle par la lumière de gloire, nous pourrions en effet contempler Dieu directement et sans voiles. Mais ici-bas dans l'ordre surnaturel, toute révélation est en même temps une *vélotion*, s'il nous est permis de forger ce néologisme pour conserver toute la saveur augustinienne du langage de Monsieur Chollet. — *Deus velat ut revelet.*



— L'accroissement de puissance donné à nos facultés s'appelle « lumière de grâce » aussi longtemps que cet accroissement exige un tempérament corrélatif dans l'objet présenté. Il s'appelle « lumière de gloire » quand la puissance visuelle est assez fortifiée pour contempler l'objet sans voiles. L'ordre surnaturel dans son acheminement vers son terme, la vision intuitive de l'essence divine, comprend donc deux sortes d'éléments complètement distincts :

A) Les éléments objectifs, c'est-à-dire la révélation et la vénération simultanées de l'objet présenté par Dieu à notre puissance intellectuelle.

B) Les éléments subjectifs, c'est-à-dire l'accroissement de puissance donné à nos facultés perceptives par la lumière de grâce.

Comme l'ordre surnaturel actuel a son centre et sa source dans la personne adorable du Christ, Monsieur Chollet examine à part dans un troisième chapitre l'existence de ces deux éléments, objectif et subjectif, dans le Christ.

Toute révélation, avons-nous dit, est en même temps une vénération et une révélation ou une illumination, d'abord parce que la vérité même affaiblie et voilée est toujours une lumière et que ses moindres rayons sont encore infiniment précieux. Il est donc certain que la révélation des mystères enrichit le trésor de nos connaissances. Mais cette révélation est aussi une vénération parce que Dieu ne se montre pas mais atteste, et aussi parce qu'il parle non à sa manière mais à la nôtre, en s'accommodant à la pauvreté et à la pénurie du langage humain. La foi inclut toujours une certaine obscurité parce que l'objet du témoignage comme tel n'est ni immédiatement évident ni démontré par le témoin, mais seulement affirmé. Or l'évidence seule immédiate ou médiate a le privilège de ravir l'assentiment de l'intelligence. L'acte de foi même très certain et très fondé en raison renferme toujours une part d'obscurité et laisse place par conséquent à la liberté et au mérite. De plus, Dieu nous parle dans notre langage à nous ; nouvelle source d'obscurité, nouveau tempérament apporté à l'éclat de la vérité révélée. Pour le comprendre, il suffit de se rappeler combien la pensée du maître perd parfois de sa profondeur et de son élévation pour s'accommoder à la faiblesse de l'enfant qui la recueille et se traduire en son langage.

Les éléments subjectifs de l'ordre surnaturel sont la lumière de grâce ici-bas et la lumière de gloire au terme. Il n'y pas lieu d'insister ici sur cet organisme surnaturel ajouté par Dieu à notre organisme naturel. Monsieur l'abbé Chollet a eu ce mérite particulier de faire mieux ressortir à notre sens cette vérité, que la grâce est surtout une lumière puisqu'elle est ordonnée à la gloire, dont le but est de nous manifester Dieu face à face et sans voiles.

Dans le Christ cette loi de l'ordre surnaturel, que toute révélation est une vénération à laquelle correspondent dans le sujet des grâces d'élévation, se

vérifie. Le Christ est lumière, comme Verbe d'abord et comme homme sous le triple point de vue de sa science surnaturelle, préternaturelle et naturelle, par ses miracles et sa vie tout entière. Il est lumière surtout parce qu'il nous a mérité les grâces surnaturelles qui sont des lumières. Mais il est aussi voilé par son humanité sainte ; sa chair sacrée est le voile qui tempère l'éclat de la divinité et nous permet de la contempler sans faiblir. Toutes les manifestations de l'Homme-Dieu sont donc aussi des vélations.

## A Jésus-Hostie

*Aux Petits Novices du Castelet.*

Divin Agneau, Jésus-Hostie,  
En vous j'espère, en vous je crois,  
Et dans la sainte Eucharistie  
Avec amour je vous reçois.

### *Avant la Communion.*

Il va venir ! le bon Jésus que j'aime,  
Il va venir habiter dans mon cœur.  
Ce doux penser me met hors de moi-même...  
Des saints du ciel que n'ai-je la ferveur ?

Il va venir ! Dois-je espérer ou craindre ?  
Ses purs regards seront-ils satisfaits ?  
N'aura-t-il pas, hélas ! lieu de se plaindre  
De ma froideur après tant de bienfaits !

Il va venir ! Est-ce en Juge sévère  
Pour exiger un compte rigoureux ?  
Non, non, il vient en Médecin, en Père,  
Pour me guérir et pour me rendre heureux.

Il va venir ! Ah ! je ne suis pas digne,  
Seigneur mon Dieu, de cet excès d'honneur ;  
Epargnez-moi cette faveur insigne,  
Ou par un mot purifiez mon cœur.

Il va venir ! Le moment est tout proche,  
Plus qu'un instant, et Jésus est à moi.  
Enflamme-toi, cœur plus dur que la roche,  
Et meurs d'amour, d'espérance et de foi.

### *Après la Communion.*

Il est venu ! descendant de son trône,  
Le Fils de Dieu fixe en moi son séjour !  
Anges du ciel, oh ! faites-moi l'aumône  
Des feux brûlants de votre ardent amour.

Il est venu ! Car je sens sa présence  
Se révéler par sa suavité.  
Merci, mon Dieu, que la reconnaissance  
M'attache à vous jusqu'à l'éternité !

Il est venu ! J'entends sa voix me dire :  
Parle, mon fils, que désire ton cœur ?  
Pour moi, Vous seul, Vous vers qui je soupire ;  
Pour le Carmel, son antique splendeur.

Il est venu ! Que pourrai-je lui rendre ?  
Je suis, hélas ! si pauvre de vertus !  
Puissé-je au moins par un amour plus tendre  
Montrer à tous que j'ai reçu Jésus !

Il est venu ! J'ai goûté l'allégresse  
Dont il remplit un cœur faible et mortel.  
Courage donc : croix, souffrances, tristesse,  
Tout pour Jésus, tout pour vivre au Carmel !

F. Brocard de J. M.

C. D.

## FAITS DIVERS

---

### *Grâces obtenues de l'Enfant Jésus. — Belgique. —*

*Mons.* — Mon Révérend Père, il me semble que Votre Révérence apprendra avec plaisir de nouvelles faveurs accordées par l'Enfant Jésus de Prague. — Quelques jours, après notre fête du 18 janvier, un enfant a été guéri, tout près de Mons. Trois médecins ne lui donnaient plus que quelques heures de vie; comme les parents sont pieux, les mauvais se moquaient déjà et disaient: Qu'il prie sa Vierge à présent. — Une religieuse se mit à prier et posa sur l'enfant une image de Jésus Enfant, venue de Prague, et le petit moribond s'endormit aussitôt; un quart d'heure après il demandait à manger; on le fit voir au médecin qui déclara que la guérison était parfaite, ajoutant que c'était prodigieux.

Depuis lors, un autre a été guéri aussi par une de ces saintes images et ces jours passés le fils unique d'une famille de Mons, noble et pieuse, a été également guéri pendant que d'autres, atteints du même mal, mouraient et supportaient de cruelles opérations. Cet enfant, âgé de 15 à 16 mois, était atteint d'une angine couenneuse. Sa mère nous écrivit, comme désespérant des secours humains; on lui envoya une image qui avait touché à la statue de Prague; dès que cette image fut placée sur l'enfant, le mieux commença. Les parents promirent le voyage de Lourdes, si la divine Mère obtenait de Jésus la guérison tant désirée; la bonne S<sup>te</sup> Vierge a obtenu, de sorte qu'ils sont dans la jubilation et ils iront avec leur petit bonhomme à Lourdes.

Nous avons envoyé des médailles bénites à quelques membres de ma famille, qui ont besoin de conversion, surtout à un beau-frère très malade qui ne pratique pas; je viens en toute confiance, mon révérend Père, vous demander de vouloir bien avec nous remercier le S<sup>t</sup> Enfant Jésus et supplier notre bonne et divine Mère d'obtenir aussi ces conversions.

*Mont-sur-Marchienne.* — On nous écrit du Carmel de Mont-sur-Marchienne. — Mon Révérend Père, dans votre délicieux article « le tour du monde de l'Enfant Jésus » vous mentionnez l'étape que fit à Mont-sur-Marchienne le divin petit Roi en novembre 1889. Ne pensez pas qu'il y reste inactif: la beauté, la tendresse, la miséricorde de son cœur rayonnent dans tout le pays d'alentour, et notre chapelle est devenue un but de pieux pèlerinage. Souvent, aux heures de nos oraisons silencieuses, nous entendons les pèlerins pénétrer dans la chapelle et, se croyant seuls, adresser à haute voix leurs prières à l'Enfant Jésus miraculeux. Le bégaiement et parfois les cris des petits enfants se mêlent à la voix de leurs mères; parfois aussi, c'est avec des larmes que l'on adresse ses supplications à Celui qui a dit:

« Venez à moi, vous tous qui souffrez. » On nous a bien souvent demandé le concours de nos prières pour obtenir une grâce de l'Enfant Jésus de Prague, et bien souvent encore nous avons été associées aux neuvaines d'actions de grâces. Mais il arrive que nous n'apprenons qu'après un an, deux ans, trois ans même que les prières des pelerins ont été exaucées. Parmi ceux qui ont promis insertion dans les « Chroniques », mentionnons la guérison d'un petit enfant qui, le 16 juillet dernier, se trouvait dans un état désespéré. Sa pieuse tante vint prier dans notre chapelle, on lui remit une médaille de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague qu'elle envoya immédiatement au petit malade, et, quelque temps après, elle nous écrivait que, contre toute attente, l'enfant était guéri. Dans une autre famille, des grâces d'un autre genre ont été obtenues d'une manière toute providentielle: il s'agissait d'un jeune homme dont l'avenir était compromis par une relation qui ne lui convenait aucunement; il s'irritait de l'opposition de ses parents, on ne savait plus que faire. Sa sœur, pleine de confiance en l'Enfant Jésus de Prague, lui recommanda le bonheur d'un frère chéri et de toute sa famille. On obtint plus qu'on n'avait demandé. Des bénédictions inespérées font chaque jour redire à ces cœurs reconnaissants que l'Enfant Jésus de Prague est toute bonté et miséricorde.

**Namur.** — *On écrit à la Révérende Mère Prieure du Carmel de cette ville.* —

Une de nos anciennes pensionnaires, jeune mère de deux enfants, nous écrivait au mois de janvier que son aîné, âgé de deux ans et demi, était atteint d'une pneumonie déclarée incurable, que son mari et elle-même étaient fous de douleur. Elle nous demandait une neuvaine au divin Enfant Roi avec promesse d'un cadeau pour son autel et d'insertion dans les Chroniques si la guérison était obtenue. Nous commençons la neuvaine, faisons dire trois messes et brûler des bougies. Avant la fin de la neuvaine, la jeune mère nous annonçait que l'aîné était hors de danger, mais que le plus jeune courait grand risque de devenir aveugle (il était atteint d'une ophtalmie purulente, maladie déclarée incurable). Nouvel assaut de prières de notre part et, comme vous le verrez dans la lettre ci-incluse, nouveau miracle à insérer à la gloire du petit Jésus.

**France.** — *Lille.* — *Mon révérend Père, j'ai l'honneur de vous communiquer la lettre suivante:*

« Gloire, amour à l'Enfant Jésus de Prague qui nous a conservé notre  
 » petite Marie Gir; tombée malade le 7 janvier, cette enfant a eu d'abord  
 » une angine diphtérique, puis trois autres maladies pendant lesquelles nous  
 » avons craint plusieurs fois de la perdre. Le 10 janvier nous avons com-  
 » mencé une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague en union avec les Car-  
 » mélites; aux jours d'inquiétude plus grande, les Carmélites redoublaient  
 » leurs prières et toujours l'Enfant Jésus nous montrait sa toute puissante  
 » protection. Enfin le 29 janvier au soir, après trois jours de très forte



« fièvre sans cause apparente, et qui inquiétait le médecin lui-même, la « marraine de l'enfant promit de faire inscrire la guérison dans les « Chroniques du Carmel » et de propager la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague. Le lendemain matin tout danger avait disparu pour toujours.

« Reconnaissance à l'Enfant Jésus. Qu'il daigne protéger toujours Marie et Cécile que nous Lui consacrons aujourd'hui. » 14 mars 1894.

La famille reconnaissante vint, mon révérend Père, le mercredi 14 mars en pèlerinage dans la chapelle des Carmélites.

Un oncle de la petite fille guérie par l'Enfant Jésus, prêtre aussi distingué que pieux, célébra le St Sacrifice; son frère, élève du séminaire académique de l'Université, le servait à l'autel. Après la 1<sup>re</sup> Messe l'oncle prêtre fit pour la petite malade guérie et sa sœur la consécration au divin Enfant Jésus. Les parents offrirent comme ex-voto une magnifique bague formée de dix diamants, souvenir de famille. Cette bague ornera les doigts du divin Enfant.

*Cognac.* — Je viens vous transmettre la guérison accordée par notre petit Jésus de Prague à une ouvrière que nous employons quelquefois; elle avait à la jambe droite des varices qui avaient percé en cinq endroits et formaient des plaies vives, de plus les veines étaient très gonflées et la jambe enflée jusqu'à la hanche; enfin elle était dans un état affreux comme souffrance et ne pouvait faire un pas. Nous lui donnons la prière: nous faisons la neuvaine devant notre Enfant Jésus aux pieds duquel nous avons allumé une lampe. Le dernier jour de la neuvaine tout a disparu: elle est allée travailler chez une personne, il lui a fallu pour cela faire une course de deux kilomètres, quatre jours après elle en a fait 4, puis elle partit pour un grand voyage qui lui était indispensable. Elle se porte très bien et il y a de cela deux mois. Je vous prie de faire publier dans les Chroniques du Carmel cette grâce vraiment merveilleuse, pour la gloire de l'Enfant Jésus et en reconnaissance de notre part, car la personne ainsi favorisée n'a malheureusement pas beaucoup de foi.

*Nîmes.* — La dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague fait ici des progrès. Une dame de cette ville se trouvant dans une pénible et triste position a commencé une neuvaine de prières à l'Enfant Jésus de Prague. Elle m'a appris aujourd'hui qu'elle avait été exaucée au delà même de ses desirs.

*En communiquant au directeur des « Chroniques » les deux faits qu'on vient de lire, la révérende Mère Prieure d'Uccle ajoutait ces intéressants détails:*

Laissez-moi dire, mon Père, en toute confiance et simplicité que nous avons senti un peu de peine en ne voyant pas le petit Carmel d'Uccle dans l'itinéraire de l'Enfant Jésus en son tour du monde (1). — Mais

---

1. Cette peine se conçoit, car le Carmel d'Uccle mérite une place d'honneur parmi les plus dévoués à l'Enfant Jésus de Prague. Un des premiers il a installé cette dévotion et il la propagé avec un zèle admirable et couronné de grands succès.

nous eussions peut-être trop joui.... Il doit nous suffire d'avoir eu une si large part dans l'extension du culte rendu au doux **Enfant Jésus** de Prague. Puisseons-nous de plus en plus contribuer à le faire connaître et aimer!

Je vais maintenant confier à Votre Révérence un fait que je croyais tenir caché. Dès les premières années de mon entrée au Carmel (où j'ai le bonheur d'être depuis près de 48 ans), j'y entendis parler de la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus de Prague et des grâces nombreuses qui s'obtenaient en l'invoquant. Notre vénéré Père Aimé de la <sup>St</sup>e Famille et ses successeurs en donnaient parfois une image venue d'Allemagne. Nous en possédions une au Carmel de Bruxelles. Il nous vint en pensée de prendre l'Enfant Jésus de Prague pour médiateur de la fondation de nos Pères Carmes déchaussés à Bruxelles, que nous désirions et sollicitons depuis si longtemps. En conséquence notre petite image un peu encadrée fut envoyée au célèbre chapitre provincial qui se réunit à Gand, en mai 1855, sous la présidence de Son Excellence le Nonce Apostolique, Monseigneur Gonella, alors Supérieur des Carmes déchaussés en Belgique. Notre très révérend Père Natal de <sup>St</sup>e Anne, (de sainte mémoire), préposé général, étant à cette époque dans notre pays, y assistait aussi. L'Enfant Jésus venait engager la vénérable assemblée à s'occuper de la fondation d'un monastère des Carmes déchaussés à Bruxelles, où il y avait tant de bien à faire, et lui promettait sa protection.

J'ai su par notre si bon Père Natal que cette naïve manifestation avait été bien accueillie; la supplique fut lue à haute voix et la chose prise en considération. Quoiqu'il en soit de l'effet produit, il est remarquable que peu de temps après un monsieur de Gand vint s'établir à Bruxelles et que ce fut lui qui, entre tant de personnes des plus compétentes qui cherchaient un emplacement pour le couvent de nos Pères, réussit à trouver celui qui convenait, et fit toutes les premières démarches nécessaires pour l'avantageuse acquisition.

Ne dirait-on pas que le divin petit Maître ait choisi lui-même le lieu où il savait que s'érigerait sa première chapelle? La lettre de cette bonne demoiselle de Cognac m'a mis la plume en main; je l'ai sans doute trop laissé courir. Pardonnez-moi, mon bon Père.

Sr Jeanne de la Croix, Prieure.

\*  
\* \*

**Trait du Saint Scapulaire.** — *Le scapulaire et l'armée française en 1870.* — Dans une ville où se formaient, au mois de juillet 1870, les régiments de marche, trois zouzous de la garde se présentent chez les R. P. Jésuites. L'un d'eux fort gaillard, agrémenté d'une barbe noire du plus formidable modèle, *arc-pince* le premier Père qu'il rencontre et lui

dit: Je veux un *scapulaire*. — Rien de plus facile; entrez. — Les deux autres, le petit doigt sur la couture du pantalon, restent à la porte. L'autre revient muni de son « préservatif, » comme il dit. Il aperçoit ses deux compagnons qui n'avaient pas bougé: — Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là? Est-ce qu'un zouave de la garde a jamais reculé? — Les deux braves font le geste qu'aurait pu faire César en passant le Rubicon. Deux minutes après, ils avaient leur *scapulaire* comme leur camarade.

— Deux turcos se présentent au presbytère de Haguenau; ils désirent des scapulaires. Le *scapulaire* est préféré aux médailles puisque, disent les troupiers, il nous garantit par derrière et par devant. C'est concluant. On satisfait les deux turcos, et l'un d'eux remet une somme de un franc pour les pauvres. Il fallut accepter pour ne pas peiner ce brave homme.

\*  
\* \*

**Echos de partout.** — **Allemagne.** — *Aix-la-Chapelle.* — Le dimanche 14 janvier, l'Enfant Jésus miraculeux de Prague a fait son entrée solennelle et triomphale dans l'église des Carmélites de cette ville. Depuis les fêtes du centenaire de St Jean de la Croix on n'avait plus vu fête aussi belle. Les pieux habitants de la ville de Charlemagne avaient été prévenus dès la semaine précédente de l'heureux événement, grâce au zèle d'un bon prêtre qui avait fait insérer dans plusieurs journaux l'article suivant: « Une statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague va être érigée dans notre ville. Cette statue se trouve au couvent des Religieuses Carmélites; elle doit être bénite très solennellement dimanche prochain à 4 heures et demie de l'après-midi. L'histoire de cette image miraculeuse est peut-être encore inconnue à bien des fidèles; néanmoins ceux qui savent quels miracles et quelles grâces sans nombre, tant spirituelles que temporelles, l'Enfant Jésus de Prague ne cesse de répandre partout où il est publiquement honoré éprouveront une sainte joie en apprenant que cette dévotion va prendre racine à Aix-la-Chapelle. Puisse en notre ville l'Enfant Jésus, dont la main gauche porte un monde et dont la droite est levée pour bénir, répandre ses grâces et ses bénédictions sur tous ceux qui voudront bien se rendre à son aimable invitation. Ce ne sera pas seulement dimanche prochain que l'Enfant Jésus de Prague verra se presser à ses pieds une multitude de fidèles serviteurs; l'humble sanctuaire des Carmélites va devenir, sans nul doute, désormais un témoignage vivant de l'amour et de l'attachement des fidèles d'Aix-la-Chapelle envers Jésus-Enfant et surtout un témoignage de l'amour de Jésus, de sa miséricordieuse bonté envers son peuple bien-aimé. »

A l'heure et au jour dits, l'affluence des fidèles fut si grande que l'église,

eût-elle été deux fois plus vaste, n'aurait pu contenir la foule; beaucoup stationnaient dans la rue; d'autres, ne pouvant pas même approcher de l'entrée, durent s'en retourner. La cérémonie commença par les complies qui furent solennellement chantées par un chœur d'hommes, puis vint le sermon. Dans un magnifique discours l'orateur sacré, après avoir rapidement esquissé l'histoire de l'Enfant Jésus de Prague, célèbre les grandeurs de Jésus, sa miséricorde et sa bonté, puis il invite les fidèles à aimer Jésus, à recourir à lui dans tous les besoins, puisqu'il est plein de compassion pour tous ceux qui sont faibles, souffrants et malheureux, et qu'il a tout pouvoir pour relever et consoler. Pendant ce temps la statue de l'Enfant Jésus était placée sur un autel latéral devant lequel, formant garde d'honneur, un groupe d'enfants de chœur, un cierge à la main, attendait le moment de prendre la sainte image pour la porter pendant la procession. A l'issue du sermon, le chœur chantant les Litanies du St Nom, les prêtres en chape et dalmatiques se rendirent à cet autel afin de procéder à la bénédiction de la statue; puis la procession se mit en mouvement vers le nouvel autel destiné à être le trône du petit Jésus. Ce fut un moment d'indicible émotion que celui où le cortège se mit en marche. Un acolyte, revêtu comme les anges dont parle l'Apocalypse d'une tunique de lin, d'une ceinture, d'une dalmatique en satin richement brodée, ayant sur la tête une couronne, portait, entouré d'autres enfants de chœur, la gracieuse image. La robe et le manteau dont celle-ci était revêtue et que lui avait généreusement offerts la communauté des Carmélites de Luxembourg, resplendissaient de bon goût. La couronne était également ravissante. Arrivé au petit autel, Monsieur l'Aumônier y installa le cher petit Jésus; le chant du Te Deum et la bénédiction du très St Sacrement terminèrent cette belle fête.

Depuis lors les habitants de la ville s'empressent auprès de la statue, des neuvaines sont fréquemment demandées aux Carmélites en l'honneur du petit Jésus, des *ex-voto* sont déposés à ses pieds.

Puisse-t-il étendre sur la pieuse ville d'Aix-la-Chapelle son sceptre d'amour et multiplier ses bienfaits au profit de cette population, qui lui a fait un accueil si enthousiaste.

**Autriche. — Margarethen, près de Linz. — Bénédiction solennelle d'un asile d'enfants.**

Les Carmélites Tertiaires de la maison mère de Linz avaient été appelées à prendre la direction d'un asile d'enfants, fondé tout récemment à Margarethen près de Linz. L'Evêque de Linz, Monseigneur François Marie Doppelbauer, avait conçu le premier l'idée de cette pieuse fondation. Sa Grandeur est venue le dimanche 3 décembre dernier afin d'en faire en personne la bénédiction solennelle. On remarquait dans son entourage Monseigneur Jean Plakolm, Curé-Doyen de la Cathédrale, Monsieur Antoine Reidinger, Aumônier des Carmélites Tertiaires, Monsieur Scherdl, secrétaire de l'Evêché



et Messieurs Charles Danzmayr et François Webinger, vicaires de l'église cathédrale. La localité de Margarethen avait été richement ornée pour la circonstance de drapeaux et de guirlandes. Dans la modeste maison destinée à devenir le pieux asile, se tenaient les notabilités de Margarethen, l'instituteur et les enfants ainsi que les enfants du nouvel asile, dont le nombre s'élevait déjà à 27. Lorsque Monseigneur eut achevé la bénédiction de la maison, Sa Grandeur expliqua dans un discours magnifique les paroles de N. S.: « Laissez venir à moi les petits enfants; » puis il remercia les bienfaiteurs dont le concours généreux avait donné naissance à cette bonne œuvre; il les exhorta à continuer leur bienveillante charité, en leur rappelant la promesse du Sauveur: « Celui qui reçoit un de ces petits enfants en mon nom me reçoit moi-même. » C'est nécessaire surtout aujourd'hui où rôdent tant d'adversaires cherchant à perdre la pauvre enfance. A ceux-là est adressée cette autre parole de notre divin Sauveur: « Il serait préférable qu'une meule fût pendue à leur cou et qu'ils fussent plongés au plus profond de la mer. » Enfin Sa Grandeur exprima l'espoir que l'ardent désir des habitants de Margarethen sera réalisé par la fondation d'une résidence des RR. Pères Franciscains au Calvarienberg voisin. Avec la Bénédiction pontificale prit fin la cérémonie religieuse. Une poésie de circonstance fut récitée à Monseigneur par une jeune fille qui lui offrit également un bouquet et ainsi se termina cette fête touchante.

Le grand mérite de cette fondation appartient assurément au donateur de la maison, Monsieur Eidenberger, à Monsieur le Curé-Doyen ainsi qu'à son vicaire Monsieur Webinger. Puisse cette nouvelle plante du Carmel prospérer et fructifier (1).

**Espagne.** — *Budajoz.* — On vient de rétablir dans cette ville une antique et bien pieuse coutume. Les veilleurs de nuit, chargés aujourd'hui comme jadis de crier les heures dans les rues de la cité, ajouteront désormais à leur chant traditionnel l'invocation suivante: *Ave Maria purissima; Salut Marie immaculée!* Honneur à des magistrats capables d'un tel acte et à un peuple assez religieux pour en comprendre la valeur!

**Amérique.** — *Matanzas (île de Cuba).* — Les Carmes déchaussés viennent d'élever là bas un magnifique sanctuaire en l'honneur de la Reine du Carmel. Trois nefs divisent toute l'église et conduisent à autant d'autels. Celui du milieu, l'autel majeur, est surmonté par la statue de Notre Dame du Mont-Carmel installée sur un splendide trône. Les fêtes d'inauguration ont été des plus belles. L'Ordre du Carmel remercie de tout cœur les habitants de cette grande île, reine des Antilles, pour les aumônes qu'ils ont faites et les sacrifices qu'ils se sont imposés afin de donner à Marie ce sanctuaire nouveau.

1. Extrait des Stimmen v. Berge Carmel (Graz), février 1894.

**Boston.** — Touchante cérémonie au Carmel de Boston. Consécration des enfants à l'Enfant Jésus de Prague.

C'est le jeudi 25 janvier que cette ravissante fête eut lieu dans la chapelle des Carmélites de Boston. Une heure avant le commencement de la cérémonie fixée à trois heures, les abords de la chapelle sont encombrés de voitures, — mais de petites voitures d'enfants qui amènent de petits bébés, portés encore sur les bras de leurs mères; à l'heure marquée, le sanctuaire est rempli; il a été envahi par des enfants depuis l'âge le plus tendre jusqu'à 12 ans, (le nombre des années de l'Enfance de Jésus).

C'est un Père Rédemptoriste, le P. Klauder, qui leur adresse une allocution à leur portée, ou plutôt qui tient avec eux un vrai dialogue. Il leur adresse, en effet, des questions qui éveillent et soutiennent l'attention de ses petits auditeurs et ceux-ci répondent spontanément, tous ensemble et cependant avec une douceur qui montre leur respect pour le saint lieu. C'est une scène délicieuse. Le point sur lequel insiste le P. Klauber est celui-ci: l'acte de consécration qu'ils vont prononcer signifie qu'ils veulent sincèrement prendre pour modèle l'Enfant Jésus. Le Père pose donc cette question: Le petit Jésus a-t-il jamais été désobéissant? — Le cri: *No Father; non Père*, s'échappe non sans un certain accent d'indignation. — Êtes vous bien résolus à l'aimer de tout votre cœur. — *Yes, Father; oui Père*, répondent-ils tous avec force. L'acte de consécration fut alors récité par le prédicateur et répété mot pour mot par les enfants. La bénédiction du T. S. Sacrement termina cette ravissante fête.

## BIBLIOGRAPHIE

— Un prêtre, docteur en théologie et professeur de philosophie dans un des établissements les plus importants de Belgique, avait publié, il y a environ deux ans, un **Tableau synoptique** de la lettre encyclique *Rerum novarum*. Il vient de le rééditer en un format plus commode. Ce tableau est très exact et très propre à faire mieux comprendre, retenir ou mémoriser l'immortelle encyclique sur la condition des ouvriers. Nous le recommandons vivement à nos abonnés. On le trouve à l'imprimerie sainte Lutgarde, Saint-Trond (Belgique). — L'exemplaire: 0-50. Remise par nombre.

\*  
\* \*

— Nous aimons à rappeler à nos lecteurs la **Vie de S<sup>t</sup> Simon de Stock** (c'est ainsi que dit l'auteur) par M<sup>r</sup> Alfred Monbrun, (*un volume in-12, chez l'auteur, 6, Boulevard de Gelle à Condom (Gers) France. Prix frs. 2-75*). — Cet excellent ouvrage approuvé par NN. SS. l'Archevêque d'Auch et les Evêques d'Aire et de Périgueux est bien propre à exciter la dévotion à l'égard du glorieux Saint à qui la S<sup>te</sup> Vierge a donné le S<sup>t</sup> Scapulaire. Monsieur de Monbrun désire même compléter son œuvre et ainsi élever un monument en

l'honneur de son saint favori. Il nous prie, à cet effet, de reproduire l'avis suivant :

**AVIS.** — Les communautés religieuses ou les personnes qui auraient des notes ou documents, imprimés ou manuscrits, sur *Saint Simon de Stock*, soit sur sa vie, sa mort, ses reliques, son culte et les monuments élevés en son honneur, en un mot tous les renseignements ayant trait à ce saint, sont instamment priés de vouloir bien les communiquer à Mr *Alfred MONBRUN*, Boulevard de Gelle, N° 6, à Condom (Gers). Les *Semaines* et *Revue*s religieuses sont priées de reproduire le présent avis.

## Calendrier-Éphémérides

### 1. Dimanche de Quasimodo.

1780. Au Carmel de Louvain, mort de la Mère Anne-Marie de la Providence, à l'âge de 80 ans. Elle s'appelait dans le monde Catherine Eugénie Buysen; elle avait fait profession en 1723. — Tous les offices avaient été successivement exercés avec beaucoup d'édification par cette fervente religieuse. Sept fois elle fut Prieure et n'épargna ni soins ni peines pour le spirituel comme pour le temporel de la communauté. La mort la prit dans cette charge: elle venait, quoique déjà bien malade, d'accomplir toutes les fonctions de la semaine sainte.

**2. Lundi.** — L'ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE; 2<sup>e</sup> classe. (*Fête transférée du 25 mars*).

**3. Mardi.** — S. Gabriel, archange; double majeur. (*Fête transférée du 18 mars*).

**4. Mercredi.** — S. JOSEPH, époux de la très sainte Vierge Marie, Protecteur de l'Église universelle et patron spécial de l'Ordre du Carmel; 1<sup>re</sup> classe. (*Fête transférée du 19 mars*).

**5. Jeudi.** — S. Vincent Ferrier, confesseur; double. († 1419).

1889. Mort, à Lourdes, de la Sœur Marie de Jésus, à l'âge de 36 ans, après six années de religion. — Le bon Dieu l'avait amenée au Carmel en brisant successivement les attaches qui auraient pu l'enchaîner; enfin au cours d'un pèlerinage sa vocation se révéla, le Carmel de Lourdes lui ouvrit ses portes. Il fallait que cette vie fût toute de sacrifice et de détachement: à peine la jeune Carmélite put-elle goûter les joies de la vie commune; la maladie la cloua bientôt dans sa cellule puis à l'infirmerie. Son âme cependant s'épurait et s'élevait. Une oraison continuelle, une parfaite patience, un désir ardent de souffrir, tel fut le spectacle de ses derniers jours. Sa ferveur intérieure se manifestait par des mots comme ceux-ci: « C'est trop bon, disait-elle à l'infirmière qui humectait ses lèvres brûlées de fièvre; notre Jésus n'avait point cela sur la croix. » Et encore, au matin de sa mort: « Voilà donc l'aurore de ce beau jour dont je ne verrai pas le couchant. » — « Jésus, venez » furent ses dernières paroles. Sa tête retomba sur sa poitrine et son âme s'envola vers Dieu.

*Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête du Patronage de S. Joseph.*

6. **Vendredi.** — S<sup>te</sup> Julienne du Cornillon, Vierge; double. († 1258).

*Premier vendredi du mois, consacré au sacré Cœur.*

7. **Samedi.** — S. Benoit, Abbé; double-majeur. († 543). *Fête transférée du 21 mars.*

8. **2<sup>e</sup> Dimanche après Pâques.**

9. **Lundi.** — S. Berthold, Confesseur, de l'Ordre; double-majeur. († 1198). *Fête transférée du 29 mars.*

10. **Mardi.** — S. Cyrille de Jérusalem, Confesseur pontife et Docteur; double. († 386). *Fête transférée du 20 mars.*

1701. A Rome, au couvent de Sainte-Marie de la Scala, s'ouvrirent en ce jour les sessions du 32<sup>e</sup> chapitre général de notre Congrégation d'Italie. Dans ce chapitre, qui donna pour Général à la Congrégation le Père Eugène de saint Joseph, fut également résolue l'érection d'une dix-neuvième province, celle de Germanie sous le titre du très-saint Sacrement.

11. **Mercredi.** — S. Léon, Confesseur pontife et Docteur; double. († 461).

12. **Jeudi.** — S. Jean Damascène, Confesseur et Docteur; double. († 780). *Fête transférée du 27 mars.*

13. **Vendredi.** — S. Herménégilde, Martyr; semi-double. († 586).

14. **Samedi.** — S. Justin, Martyr; double. (2<sup>e</sup> siècle).

1657. Mort, au couvent de Namur, du frère convers Jean Baptiste de saint Joseph. Natif du pays de Douai, il était depuis trente-sept ans au saint désert de Marlagne où son corps fut rapporté pour y recevoir la sépulture. Il avait cinquante-neuf ans. — Rarement, dit l'auteur de sa notice nécrologique, j'ai vu des ermites plus attachés aux moindres observances de leur état et plus mortifiés que ce frère, qui souffrait cependant de grandes douleurs à cause de diverses infirmités. D'ailleurs infatigable au travail des mains, bien que son esprit très vif eût semblé le disposer aux études et lui promettre de brillants succès. Malgré sa vie si retirée, la renommée de ses vertus passa jusqu'au dehors parmi les séculiers qui s'en édifiaient beaucoup.

15. **3<sup>e</sup> Dimanche après Pâques.** — PATRONAGE DE NOTRE PÈRE SAINT JOSEPH; 1<sup>re</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave.*

16. **Lundi.** — S. Isidore, Confesseur pontife et Docteur; double. († 626). *Fête transférée du 4 avril.*

1664. Mort, à Louvain, de la sœur Thérèse de Jésus (dans le monde elle s'appelait Van Caselè et était née à Gand). — C'était une âme humble qui marchait simplement dans les voies de Dieu, ne se mêlant de rien sinon de ce à quoi l'engageaient ses supérieurs. Elle avait 66 ans.

17. **Mardi.** — Troisième jour dans l'Octave du Patronage.

18. **Mercredi.** — B<sup>se</sup> Marie de l'Incarnation, Veuve, de l'Ordre; double. († 1618).

1875. Au Carmel de Lokeren, mort de la sœur Laurence de tous les Saints, converse, âgée de 36 ans. — La maladie l'attendit à la sortie du noviciat et ne la quitta plus jusqu'à la consommation du sacrifice. Quand ses souffrances atroces se calmaient un peu, elle ne pensait qu'à se préparer à en recevoir de nouvelles. C'est le matin même de la fête du Patronage de N. P. saint Joseph qu'elle s'endormit dans le Seigneur, après douze années de profession religieuse.



**19. Jeudi.** — Cinquième jour dans l'Octave du Patronage.

1733. Mort, à Marlagne, du Père Antoine Joseph de l'Enfant Jésus, encore tout jeune. « Ce n'est pas à nous, dit le Nécrologe, de sonder les pensées du Seigneur et de dire pourquoi sa Providence a cueilli si tôt cette jeune fleur qu'il avait lui-même plantée dans notre jardin. Prions plutôt de peur qu'en louant le défunt là où il n'est plus, nous ne lui causions des tourments là où il est, car malheur à la vie la plus sainte si Dieu la juge sans son infinie miséricorde! »

**20. Vendredi.** — Sixième jour dans l'Octave du Patronage.

**21. Samedi.** — S. Anselme, Confesseur pontife et Docteur; double. († 1109).

**22. Quatrième Dimanche après Pâques.**

**23. Lundi.** — S. Georges, Martyr; semi-double.

**24. Mardi.** — S. Fidèle de Sigmaringen, Martyr; double. († 1622).

**25. Mercredi.** — S. Marc, Évangéliste; 2<sup>e</sup> classe. († 68).

*Jour consacré à l'Enfant Jésus.*

**26. Jeudi.** — S. Clet († 83) et S. Marcellin († 304), Papes et Martyrs; semi-double.

**27. Vendredi.** — Office votif de la Passion.

**28. Samedi.** — S. Paul de la Croix, Confesseur; double. († 1775).

**29. Cinquième Dimanche après Pâques.** — S. Pierre, Martyr; double. († 1252).

**30. Lundi.** — S<sup>te</sup> Catherine de Sienne, Vierge; double. († 1380).

## Petites Fleurs du Carmel

Manuel des pauvres

par le Vén. Père Alexandre de S<sup>t</sup> François.



*L'ouvrage où nous cueillerons maintenant nos « Petites Fleurs » a pour auteur ce saint religieux dont les Chroniques ont donné la biographie dans leurs N<sup>os</sup> d'octobre et de novembre 1892. Nereu du Pape Léon XI, il avait, dès son jeune âge, dit adieu à toutes les grandeurs pour devenir Carme déchaussé. On s'apercevra vite, à le lire, combien cette âme d'élite fut imprégnée de l'amour divin: selon l'habitude des pieux contemplatifs, il se répand en ardents colloques avec lui-même, avec Dieu et les saints; ses paroles sont presque toutes empruntées à la Sainte Ecriture, dont les pensées devenaient, pour ainsi dire, par une méditation continuelle ses propres pensées.*

### EXHORTATION A THÉSAURISER.

O mon âme, ô ma sœur, si tu veux être vraiment riche, aspire donc après les véritables richesses. Quelqu'un qui veuille être riche, ce n'est pas difficile à trouver; mais quelqu'un qui veuille être véritablement riche, voilà qui est rare. Demande à l'enfant, il te dira: Je veux être riche. Ce qui veut dire: Je veux amasser des cailloux pour m'amuser et jouer. — Il ne sait pas ce que c'est que d'être vraiment riche, diront en se moquant l'homme fait et le vieillard. — Tous deux à leur tour nous diront: Nous

voulons être riches. — Mais, tandis qu'ils dévorent du regard l'or et l'argent convoités, les Anges et Dieu se rient d'eux : aussi peu sages que l'enfant, ils ne savent pas non plus où est la vraie richesse; la raison dont ils se servaient pour accuser l'enfant de folie se retourne contre eux-mêmes. L'enfant est insensé lorsqu'il recueille comme des trésors des choses qui ne lui serviront à rien lorsque sera venu l'âge mûr; mais la jeunesse et la vieillesse n'ont-elles pas une fin, elles aussi? Posséder beaucoup d'or, cela donnera-t-il au jeune homme la sagesse des vieilles années? au vieillard, quand viendront les jours ténébreux, cela donnera-t-il l'immortalité?

Vois donc, ô mon âme, comme tous ces gens désirent des richesses qu'il faudra rejeter après une bien courte jouissance et abandonner à jamais. Pour nous, souhaitons et cherchons ce qui rend l'homme vraiment riche en vertus éternelles, celles qui font le bonheur. Vois combien le Seigneur est bon, avec quelle miséricorde et quelle justice il en agit à notre égard : désirer, il ne nous le défend pas, car il sait ce que nous sommes et quel est notre penchant à tomber dans tous les excès défendus : Ayez donc des richesses, dit-il; désirez-en; recherchez-en; mais que ce soient seulement des richesses véritables.

Qui de nous, désirant un pain, un poisson, un œuf, ne les désire véritables? Si c'était une pierre qu'on désirât pour un pain, ou pour un poisson un serpent, ou un scorpion pour un œuf, ce désir n'irait pas à soutenir la vie, ce qui est son but; il irait à la tuer, ce qu'il repousse avec horreur. De même donc toi, ô mon âme, si tu désires de fausses richesses à la place des vraies, c'est que tu veux être réduite à la misère, et non enrichie.

Ne va donc point courir sur les traces vagabondes de tes compagnons, cherchant où se trouvent les vrais trésors. Entends plutôt la voix de Dieu; il t'avertit de thésauriser dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers pour ronger, ni voleurs pour dérober. Entends également l'enseignement de l'Apôtre : amasse des biens pour l'avenir afin que par eux tu saisisse d'avance la vie véritable. Que notre commerce soit dans le ciel comme notre conversation. Ce qui court sur la terre, ce qui chancelle, ne le recherchons pas; les choses solides et éternelles, vrais biens du siècle à venir, c'est à celles-là que nous invite le Seigneur.

O esprit aveugle des hommes! est-ce ainsi, mon Dieu, que vous nous avez mis en contradiction avec vous? Une fois vous m'avez défendu de désirer et de manger un fruit; bien que défendu je l'ai désiré, je l'ai mangé, et j'en suis mort. Maintenant voici tant de trésors que vous proposez à ma cupidité pour parvenir à la vraie vie dans le ciel, et moi je néglige votre invitation, moi qui pour un fruit ai bravé votre défense. Pour me faire tomber il n'a fallu qu'une parole d'une femme; pour me faire obéir ce n'est pas assez des avances d'un Dieu.

Bon Jésus, éclairez un peu mes ténèbres, ne me laissez pas m'endormir dans la mort. Vous avez fait briller sur moi la lumière de votre visage; pourquoi donc suis-je encore plongé dans tant d'erreurs? Eveille-toi, ô mon âme immortelle; prends des désirs dignes de toi tandis que tu es sur la route, pauvre voyageuse. Ainsi le jour de l'arrivée ne te trouvera point dépourvue et dépouillée, et tu ne seras pas comptée parmi ces faux riches qui ne trouvent plus rien alors dans leurs mains. Confie-toi au Seigneur Jésus qui te montre ses trésors, t'invite à y puiser et te promet la vie éternelle.

(A suivre).

# Tables générales

## DES CHRONIQUES DU CARMEL

5<sup>me</sup> ANNÉE. 1893-1894.

### Table des Articles.

#### Mai 1893.

	PAGE
Hommage à Marie (poésie). . . . .	5
L'Amour naturel de Dieu, d'après St Thomas d'Aquin (suite). . . . .	6
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel (suite). . . . .	10
La Journée religieuse (suite). . . . .	13
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus (suite). . . . .	19
Faits divers: Centenaire de St Jean de la Croix, à Arcetri (près Florence, Italie). — Le St Enfant Jésus à Paris. — Grâce obtenue du St Enfant Jésus. — Puissance du recours à Marie. — Traits de protection par le St Scapulaire. — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi et la dévotion à la St <sup>e</sup> Eucharistie et à la St <sup>e</sup> Vierge. — Échos de partout. . . . .	22
Variétés: Lourdes et le Carmel. — Nécrologie. — Bibliographie. . . . .	33
Calendrier-Éphémérides. . . . .	36
Petites Fleurs du Carmel. . . . .	39

#### Juin 1893.

L'Amour naturel de Dieu, d'après St Thomas d'Aquin (suite). . . . .	41
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel (suite). . . . .	43
La Journée religieuse (suite). . . . .	46
Voyages en Palestine et aux Indes (suite). . . . .	51
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus (suite). . . . .	54
Missions des Carmes déchaussés au Malabar: La femme au Malabar. . . . .	57
Variétés: Hadra, ou la fleur du désert et du Carmel (fin). . . . .	61
Faits divers: Grâces obtenues du St Enfant Jésus. — Traits du Saint Scapulaire. — Échos de partout. — Nécrologie. — Bibliographie. . . . .	65
Calendrier-Éphémérides. . . . .	73
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	76

#### Juillet 1893.

Différents actes de la charité envers Dieu. (suite). . . . .	77
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	79
La Journée religieuse. (suite). . . . .	82
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	86
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	90
Missions des Carmes déchaussés au Malabar: La femme au Malabar. (suite). — Séminaire de Puttenpali. . . . .	94

## CHRONIQUES DU CARMEL

	PAGE
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Traits du S <sup>t</sup> Scapulaire. — Échos de partout. — Nécrologie. . . . .	99
Calendrier-Ephémérides. . . . .	109
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	111

### Août 1893.

Différents actes de la charité envers Dieu. . . . .	113
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	117
La Journée religieuse. (suite). . . . .	118
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	123
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	127
Missions des Carmes déchaussés: Dévotion des Malabarais à la S <sup>te</sup> Vierge.	129
Variétés: Fête donnée à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. S <sup>t</sup> Jean de la Croix. . . . .	133
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Traits du S <sup>t</sup> Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	138
Nécrologie: Le R. P. Raphaël de S <sup>t</sup> Joseph. . . . .	142
Avis: Nouvelle statue du S <sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. — Notes Bibliographiques. . . . .	144
Calendrier-Ephémérides. . . . .	145
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	148

### Septembre 1893.

L'unique Trésor. (poésie) . . . . .	149
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	150
La Journée religieuse. (suite). . . . .	155
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	160
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	162
Missions des Carmes déchaussés: Dévotion des Malabarais à la S <sup>te</sup> Vierge. Conversions. . . . .	166
Variétés: Un petit Héros. — N. D. de Lourdes au Carmel de Carthage.	169
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Traits du S <sup>t</sup> Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	174
Bibliographie. . . . .	179
Calendrier-Ephémérides. . . . .	181
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	183

### Octobre 1893.

Le mois du Rosaire et de S <sup>te</sup> Thérèse. . . . .	185
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	186
La Journée religieuse. (suite). . . . .	191
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	194
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	198
Missions des Carmes déchaussés: Malabar; (Conversions difficiles des missionnaires). — Préfecture apostolique de Syrie, description (histoire). . . . .	201
Variétés: Un petit Héros. (suite). . . . .	205
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Une récente guérison à Lourdes. — Traits du S <sup>t</sup> Scapulaire. — Échos de partout.	209
Nécrologie: Le R. P. Raymond de S <sup>te</sup> Thérèse. . . . .	214



## TABLES GÉNÉRALES

	PAGE
Bibliographie. . . . .	216
Calendrier-Éphémérides. . . . .	217
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	220

### Novembre 1893.

A N.-D. du Mont-Carmel. (poésie). . . . .	221
Fête de la Toussaint de l'Ordre et commémoration des morts. . . . .	222
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	225
La Journée religieuse. (suite). . . . .	227
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	231
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	235
Missions des Carmes déchaussés: Malabar. — Carte du Malabar. — Compte-rendu des missions des Carmes déchaussés au Malabar. (suite). . . . .	237
Variétés: Un petit Héros. (suite et fin). — Un Ermite français dans la vallée des saints au Liban. . . . .	240
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Le miracle de N.-D. du Mont-Carmel à Rome. — Échos de partout. . . . .	244
Nécrologie. . . . .	252
Bibliographie. . . . .	252
Calendrier-Éphémérides. . . . .	253
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	256

### Décembre 1893.

Tristesse. (poésie). . . . .	257
De l'acte de charité parfaite. . . . .	258
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	260
La Journée religieuse. (suite). . . . .	263
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	268
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	271
Missions des Carmes déchaussés: Malabar. — Retour à la forêt d'Ara- manay. — Le missionnaire malade. (suite). . . . .	275
Variétés: Un Ermite français au Liban. (suite). . . . .	279
Faits divers: Grâces obtenues du S <sup>t</sup> Enfant Jésus. — Trait du S <sup>t</sup> Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	281
Acte officiel. . . . .	284
Nécrologie. — Le Frère Raymond du Sacré Cœur. . . . .	286
Bibliographie. . . . .	287
Calendrier-Éphémérides. . . . .	288
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	291

### Janvier 1894.

Les fêtes de Noël. (poésie). . . . .	293
Le Tour du Monde de l'Enfant Jésus. . . . .	294
Différence spécifique entre l'amour parfait et l'amour imparfait. (suite). . . . .	297
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite). . . . .	299
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	302
La Journée religieuse. (suite). . . . .	304
Missions des Carmes déchaussés: Le missionnaire malade. (suite). — Un dimanche des Rameaux à Garangatto. (suite). . . . .	309

## CHRONIQUES DU CARMEL

	PAGE
Variétés: Un Ermite français au Liban. (fin). . . . .	311
Faits divers: Grâces obtenues — Traits du St Scapulaire — Échos de partout. . . . .	314
Bibliographie. . . . .	323
Calendrier-Éphémérides. . . . .	325
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	328

### Février 1894.

Dispositions de charité parfaite. (suite). . . . .	329
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (fin). . . . .	333
La Journée religieuse. (suite). . . . .	336
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	341
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	346
Missions des Carmes déchaussés. (suite). . . . .	349
Variétés: Lumière et Théologie. . . . .	349
Faits divers: Grâces obtenues. — Trait de protection par le St Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	352
Nécrologie. . . . .	360
Bibliographie. . . . .	360
Calendrier-Éphémérides. . . . .	361
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	364

### Mars 1894.

La question sociale et le Carmel. . . . .	365
Dispositions de contrition parfaite . . . . .	368
La Journée religieuse. (suite). . . . .	371
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite). . . . .	376
Le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	380
Missions des Carmes déchaussés. . . . .	383
Variétés: Lumière et Théologie. (suite). — Prière en l'honneur de St Joseph. . . . .	385
Faits divers: Grâces obtenues de l'Enfant Jésus. — Trait du St Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	387
Nécrologie: Le R. P. Martin de l'Immaculée Conception. — Le R. P. Bruno de St Thérèse. . . . .	392
Calendrier-Éphémérides. . . . .	396
Petites Fleurs du Carmel. (suite). . . . .	399

### Avril 1894.

Dispositions de contrition parfaite. (suite). . . . .	401
La Journée religieuse. (suite). . . . .	403
Voyages en Palestine et aux Indes. (fin). . . . .	408
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus. (suite). . . . .	411
Fleurs du désert: Un Ermite poète. . . . .	415
Missions des Carmes déchaussés. (suite). . . . .	418
Variétés: Lumière et Théologie. (suite). — A Jésus-Hostie, (poésie). . . . .	422
Faits Divers: Grâces obtenues de l'Enfant Jésus. — Traits du St Scapulaire. — Échos de partout. . . . .	425
Bibliographie. . . . .	431
Calendrier-Éphémérides. . . . .	432
Petites Fleurs du Carmel. . . . .	434

# Table alphabétique et analytique des Matières.

## A

- Adrien de l'Annonciation.* (R. P.) Notice. 218.
- Afrique.* Lettre de Mgr. Leroy, Vicaire Apostolique au Gabon à la R. M. Prieure de Bagnères-de-Bigorre. 391. — N. D. de Lourdes au Carmel de Carthage. 171.
- Aimé de S<sup>te</sup> Barbe.* (R. P.) Notice. 219.
- Aimé de Jésus.* (R. P.) Sa vie. 415.
- Aix-la-Chapelle.* Installation de la Statue de l'Enfant Jésus de Prague. 429.
- Albe de Tormes.* Retraite de Mgr. Thomas Camorà, Evêque de Salamanque, au couvent des Carmes d'Albe de Tormes. 248. — Procession en l'honneur de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse. 214.
- Albert de S<sup>t</sup> Louis.* (R. P.) Notice. 255.
- Alphonse de la B<sup>se</sup> Marie des Anges.* (R. P.) Lettre sur nos Missions au Malabar. 201.
- Amable de tous les Saints.* (Frère). Notice. 146.
- Ambroise de S<sup>te</sup> Catherine.* (Frère). Notice. 110.
- Ambroise de S<sup>te</sup> Jeanne.* (R. P.) Notice. 217.
- Amérique.* Installation de la Statue du S<sup>t</sup> Enfant Jésus miraculeux de Prague au diocèse de S<sup>t</sup> Albert. 248. — Fête en son honneur à Boston. 141. — Rétablissement de l'Ordre de S<sup>t</sup> Benoit au Brésil. 320. — N. D. du Mont Carmel à La Havane. 214; au Chili. 321. — Fondation des Carmélites à La Sérèna, (Chili). 178. — Réorganisation de la hiérarchie catholique au Brésil. 31. — Fêtes du Jubilé du Souverain Pontife à Pétopolis. 32.
- Amour de Dieu.* d'après S<sup>t</sup> Thomas. — Amour naturel. 6, 41. — Différence spécifique entre l'Amour parfait et l'Amour imparfait. 297.
- Anastase de S<sup>te</sup> Thérèse.* (R. P.) Notice. 363.
- André des Saints.* (R. P.) Notice. 290.
- Ange de la Croix.* (Père). Notice. 111.
- Angleterre.* La consécration à la S<sup>te</sup> Vierge. 141.
- Anne Thérèse de la divine Providence.* (Sœur). 38.
- Anne Marie de la Providence.* Notice nécrologique. 433.
- Anne Thérèse de S<sup>t</sup> Bernard.* (Sœur). Notice. 396.
- Antonin de S<sup>t</sup> Gaspard.* (Frère). Notice. 362.
- Antonin Joseph de l'Enfant Jésus.* (R. P.) Notice nécrologique. 434.
- Anvers.* Le saint Enfant Jésus de Prague. 320.
- Arcetri,* (Florence, Italie). Centenaire de S<sup>t</sup> Jean de la Croix. 22.
- Arnold de S<sup>t</sup> Marc.* (Frère). Notice. 254.
- Asie.* Missions des Carmes déchaussés au Malabar. 57, 94, 129, 166, 201, 237, 275, 309, 349, 383. — Voyages en Palestine et aux Indes par Mgr. Maric-Ephrem. 51, 86, 123, 158, 194, 231, 268, 341, 376, 408.
- Attiches.* — Grâces obtenues du S<sup>t</sup> Enfant-Jésus. 65.
- Aubert de S<sup>te</sup> Marie.* (R. P.) Notice. 110.
- Augustin de S<sup>t</sup> Joseph.* (R. P.) Notice. 109.

## CHRONIQUES DU CARMEL

- Autriche.* Jubilé du R. P. Berthold à Linz. 213. — Érection de la Confrérie de la S<sup>te</sup> Face à Ratisbonne. 32.  
*Avila.* Fondation d'un musée thérésien. 248.

## B

- Badajoz.* Antique usage en l'honneur de Marie. 431.  
*Bagnère-de-Bigorre.* 140.  
*Barnabé du T. S. Sacrement.* (R. P.) Notice. 147.  
*Belgique.* Grâces obtenues du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague: à S<sup>t</sup> Nicolas. 65, à Namur. 99, à Châtelet, 138, à Bruxelles. 281, 388. — Jubilé de la Sœur Marie-Angélique à Tournai. 139. — Érection d'une chapelle en l'honneur du S<sup>t</sup> Enfant Jésus miraculeux de Prague à Bruxelles. 319. — Solennités célébrées à cette occasion. 353. — Dévotion à ce S<sup>t</sup> Enfant à Anvers. 320. — Notice nécrologique du R. P. Raphaël de S<sup>t</sup> Joseph. 142; du R. P. Pierre d'Alcantara. 34.  
*Benoîte de S<sup>te</sup> Thérèse.* (R. M.) Notice. 326.  
*Bernard de Jésus-Marie.* (R. P.) Notice. 288.  
*Bernardine Joseph de S<sup>t</sup> François.* (R. M.) Notice. 291.  
*Berthold de S<sup>t</sup> Jacques.* (R. P.) Son Jubilé à Linz, (Autriche). 213.  
*Bibliographie.* Notice sur la vie et le culte de S<sup>te</sup> Rosalie par le R. P. Gratien de la Mère de Dieu. 180, 217. — Abrégé de la vie du vénérable Frère Ange. 216. — La vie et les cinq vendredis en l'honneur de S<sup>te</sup> Marie Madeleine de Pazzi. 216. — Instruction para le devoto Carmelita. 216. — 2<sup>e</sup> édition du traité DE CONSCIENTIA par le R. P. Raphaël de S<sup>t</sup> Joseph. 216, 252. — Recueil de Méditations par l'abbé Sallé. 216, 252. — N.-D. du Mont Carmel et le saint Scapulaire. 252. — De l'inquiétude du cœur par le Père Sernin-Marie de S<sup>t</sup> André. 287. — AVE MARIA à N.-D. de Chèvremont. 287. — Théorie théologique de la lumière par l'abbé Chollet. 323. — Histoire de l'établissement de la mission de Perse par le R. P. Berthold-Ignace de S<sup>te</sup> Anne. 323. De la Grandeur et de la Beauté comme infinies du séjour éternel par l'abbé Brinquant. 360. — Tableau synoptique de la lettre encyclique « Rerum Novarum ». 432. — Vie de S<sup>t</sup> Simon Stock, par M. Alfred Monbrun. 432.  
*Bonaventure de S<sup>t</sup> Laurent.* (R. P.) Notice. 111.  
*Bordeaux.* Grâce obtenue du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 174.  
*Boston.* Fêtes en l'honneur du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 141. Consécration des enfants. 424.  
*Bourges.* Grâces obtenues du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 244, 281. — Installation de sa Statue. 247.  
*Brésil.* Rétablissement de l'ordre de S<sup>t</sup> Benoît au Brésil. 320. — Réorganisation de la hiérarchie catholique au Brésil. 31. — Fêtes du jubilé du Souverain Pontife à Pétrópolis. 32.  
*Brocard de Jésus Marie.* Hommage à Marie. (poésie). 16. — A Jésus-Hostie. (poésie). 424.  
*Bruges.* S<sup>t</sup> Jean de la Croix. 314.  
*Bruno de S<sup>t</sup> Clément.* (Frère). Notice. 182.  
*Bruno de S<sup>te</sup> Thérèse.* (R. P.) Notice nécrologique. 394.  
*Bruxelles.* Grâces obtenues du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 281, 388. — Érection d'une chapelle en l'honneur du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 319. —



## TABLES GÉNÉRALES

Solennités célébrées à cette occasion. 353. — Mort du R. P. Raphaël de St Joseph. 142.

*Burgos*. 178.

### C

*Calahorra*. Mort du R. P. Martin de l'Immaculée Conception. 392.

*Calendrier-Éphémérides*. 36, 73, 109, 145, 181, 217, 253, 288, 325, 361, 396, 433.

*Carmel*. Lourdes et le Carmel. 33. — N.-D. du Mont-Carmel. (poésie). 221.

— La question sociale et le Carmel. 365.

*Carthage*. N.-D. de Lourdes au Carmel de Carthage. 171.

*Centenaire* de St Jean de la Croix au Carmel d'Arcetri. 22.

*Charité*. Différents actes de charité envers Dieu. 77, 113. — De l'acte de charité parfaite. 258. — Dispositions de charité parfaite. 329.

*Chatelet*. Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. 138.

*Chérubin de St Raphaël*. (R. P.) Notice. 75.

*Chili*. Fondation d'un Couvent de Carmélites à La Séréna. 178.

*Chine*. Statue du St Enfant Jésus de Prague à Shanghai. 356.

*Clément de St Pierre*. (R. P.) Notice. 38.

*Clément de Ste Philippine*. (R. P.) Notice. 147.

*Commémoration des morts*. 222.

*Contrition*. Conditions de la contrition parfaite. 368. 401.

*Cospicua*. Mort de la R. M. Madeleine de St Joseph. 72.

*Courtrai*. Mort du R. P. Antonin de St François de Borgia. 34. — Le R. P. Bruno de Ste Thérèse. 394.

*Cyrille de Ste Marie*. (R. P.) Notice. 145.

### D

*Daniel de Ste Catherine*. (Frère). Notice. 146.

*Décret* concernant le Tiers-Ordre séculier de St François d'Assise. 285.

*Denis de Ste Thérèse*. (R. P.) Notice. 74.

*Dévotion*. Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du Ciel. 39, 76, 111, 148, 183, 220, 255, 291, 328, 364, 399, 435.

*Dieu*. Amour naturel de Dieu. 6, 41. — Différents actes de la charité envers Dieu. 77, 113.

*Dunkerque*. Notice sur le couvent des Carmes déchaussés de Dunkerque et sur les dévotions qui y étaient en honneur. 180.

### E

*Échos de partout*. Brésil 31, 320. — Mont-Carmel 69. — Madrid 70, 320. — Hamicoilt 71. — Jérusalem 103. — Rodez 106. — Tournai 139. — Pamiers 139. — Bagnères-de-Bigorre 140. — Boston 141, 431. — Rome 177, 282, 353. — Tolède 177. — Burgos 178. — La Séréna, (Chili) 178. — Fontainebleau 212. — Linz 213. — Wandorf 214. — Albe de Tormès 214. — La Havane 214. — Naples 282. — Laval 282. — Bruxelles 319, 353. — Anvers 320. — Tolède 320. — Santiago (Chili) 321. — Quilon (Indes) 321. — Vérapoly 321. — Lille 354. — Shanghai 356. — Gabon (Afrique) 391. — Aix-la-Chapelle 428. — Margarethen 430. — Badajoz 431. — Matanzas (île de Cuba) 431.

## CHRONIQUES DU CARMEL

- Élie de la Mère de Miséricorde.* (R. P.) Lettre sur nos Missions au Malabar. 275.
- Enfant Jésus* miraculeux de Prague. — Grâces obtenues : à Meaux, 26; à Attiches, 65; à St Nicolas, 65; à Namur, 99, 416; à Châtelet, 138; à Bordeaux, 174; à Lille, 209, 314, 352; à Montpellier, 244; à Bourges, 244, 284; à Bruxelles, 284, 388; à Oraison, 314; à Mons, 425; à Mont-sur-Marchiennes, 425; à Cognac, 427; à Nîmes, 427. — Le tour du monde de l'Enfant Jésus, 294.
- Ermite.* Un Ermite français dans la Vallée des Saints au Liban. 242, 279, 311. — Un Ermite-poète. 413.
- Étienne de la Purification.* (R. P.) Notice. 255.
- Eucharistie.* Dévotion à la sainte Eucharistie. 30.
- Eugène de l'Ascension.* (R. P.) Notice. 327.
- Eustache de Keyser.* Notice. 147.

## F

- Ferdinand du T. St Sacrement.* (R. P.) Notice. 183.
- Ferrare, (Italie).* Mort du R. P. Philippe de St Bernard. 107.
- Fêtes de Noël.* (poésie). 293.
- Fleurs du Carmel.* (petites). 39, 76, 111, 148, 183, 220, 255, 291, 328, 361, 399, 435.
- Fleurs du Saint-Désert.* Un Ermite-poète. 413.
- Florent de S<sup>te</sup> Barbe.* (R. P.) Notice. 37.
- Fontainebleau.* Erection de la Confrérie du St Enfant Jésus de Prague. 212.
- France.* Grâces obtenues du St Enfant Jésus miraculeux de Prague : à Meaux, 26; à Attiches, 65; à Bordeaux, 174; à Lille, 209, 314, 352; à Montpellier, 244; à Bourges, 244, 284; à Oraison, 314. — Bénédiction de la Chapelle des Carmélites à Rodez. 106. — Erection de la Confrérie du St Enfant Jésus de Prague dans la Chapelle des Carmélites de Pamiers 139, de Fontainebleau 212, de Bourges 247. — Solennités en l'honneur du St Enfant Jésus de Prague à Lille, 354. — Cérémonie de la profession de la Sœur Germaine de Jésus (M<sup>lle</sup> de Sonis) au Carmel de Laval. 283. — Une récente guérison à Lourdes. 209. — Fêtes données à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. St Jean de la Croix. 133. — Le St Enfant Jésus à Paris. 25.
- François de l'Enfant Jésus,* (le vénérable). 19, 54, 90, 126, 162, 198, 235, 271, 302, 347, 380, 411.

## G

- Gabriel de St Philippe.* (R. P.) Notice. 362.
- Géminien de S<sup>te</sup> Octavie.* (R. P.) Notice. 396.
- Gertrude de Jésus-Marie.* (Sœur). Notice. 361.
- Gotti.* (Mgr. Jérôme-Marie). Fêtes du Jubilé du Souverain Pontife à Pétersbourg. 32. — Réorganisation de la hiérarchie catholique au Brésil. 31. Rétablissement de l'Ordre de St Benoît au Brésil. 320.
- Grâces* obtenues du St Enfant Jésus miraculeux de Prague. 26, 65, 99, 138, 174, 209, 244, 314, 352, 387, 425.
- Gratien de la Mère de Dieu.* Notice sur la vie et le culte de S<sup>te</sup> Rosalie. 180
- Guilbert de Jésus Marie* (Frère). Notice. 74.

## TABLES GÉNÉRALES

### H

- Hadra* ou la fleur du désert et du Carmel. 61.  
*Havane*, (La). Fête de N.-D. du Mont-Carmel. 214.  
*Héros*. Un petit héros. 169, 205, 240.  
*Hilarion de S<sup>t</sup> Bénigne*. (R. P.) Notice. 75.  
*Hilarion de S<sup>t</sup> Gabriel*. (R. P.) Notice. 75.  
*Hommage à Marie*. (poésie). 5.  
*Hongrie*. Établissement des Carmélites à Wandorf. 214.  
*Honorius de l'Assomption*. (R. P.) Notice. 326.  
*Horace-Marie du S<sup>t</sup> Esprit*. (Frère). Notice. 325.  
*Hyacinthe de S<sup>t</sup> Norbert*. (Frère). Notice. 182.

### I

- Indes-Orientales*. Jubilé de Mgr. Léonard Mellano à Vérapoly. 321. — Départ de trois Missionnaires pour le diocèse de Quilon. 321. — Mort du R. P. Philippe de S<sup>t</sup> Joseph. 107.  
*Installation* de la dévotion du S<sup>t</sup> Enfant Jésus miraculeux de Prague: à Pamiers 139; à Boston, 141; à Fontainebleau, 212; à Bourges, 247; au diocèse de S<sup>t</sup> Albert, (Amérique du Nord), 248; à Shanghai, (Chine), 356; au Gabon (Afrique), 391.  
*Isabelle Augustine de S<sup>te</sup> Thérèse*. (Mère). Notice. 398.

### J

- Jean-Baptiste*. (Fr.) Notice nécrologique. 434.  
*Jésus-Hostie*. (poésie) 424.  
*Joachim de S<sup>t</sup> Simon Stock*. (le T. R. P.) nommé Théologien Consulteur de la Congrégation des Evêques et Réguliers et Visiteur Général des Augustins en Italie. 247.  
*Jubilé*: du R. P. Berthold de S<sup>t</sup> Jacques à Linz (Autriche), 213; — de la Sœur Marie-Angélique à Tournai, 139; — de Monseigneur Léonard Mellano à Vérapoly, 321, 418.

### L

- Laval*. Cérémonie de la profession de la sœur Germaine de Jésus. (M<sup>lle</sup> de Sonis). 282.  
*Laudes*. La Journée religieuse. 82, 118, 155, 191.  
*Léon de S<sup>t</sup> Joseph*. (R. P.) Notice. 37.  
*Liban*. Un Ermite français dans la Vallée des Saints au Liban, 242, 279, 311.  
*Lille*. Fêtes données à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. S<sup>t</sup> Jean de la Croix. 133. — Grâces obtenues du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 209, 314, 352, 426. — Solennités en son honneur. 354.  
*Linz*. (Autriche). Jubilé du R. P. Berthold. 213.  
*Louis de S<sup>t</sup> Urbain*. (R. P.) Notice. 37.  
*Louis Marie*. (Mgr.) Notice. 325.

## CHRONIQUES DU CARMEL

### M

- Madeleine de St Joseph.* (R. M.) Notice nécrologique. 72.
- Madrid.* Consécration de l'église du nouveau couvent des Carmélites. 320.
- Malabar.* Missions des Carmes déchaussés au Malabar, 57, 94, 129, 166, 201, 237, 275, 309, 349, 383, 419.
- Malte.* Mort du R. P. Raymond de St<sup>e</sup> Thérèse. 214.
- Manuel du Tiers-Ordre* de N.-D. du Mont-Carmel et de St<sup>e</sup> Thérèse. 72.
- Marcel de la Mère de Dieu.* (R. P.) Notice. 74.
- Margarethen.* Installation d'un asile pour l'enfance. 431.
- Marie.* (La T. S. Vierge). Hommage à Marie. (poésie). 5. — Puissance du recours à Marie. 27. — Dévotion à la St<sup>e</sup> Vierge. 30.
- Marie-Madeleine de Pazzi* et la dévotion à la St<sup>e</sup> Eucharistie et à la St<sup>e</sup> Vierge. 30.
- Marie-Ephrem.* (Mgr.) Voyages en Palestine et aux Indes. 51, 86, 123, 158, 194, 231, 268, 341, 376, 408.
- Marie-Louise de Jésus.* (Sœur). Notice. 74.
- Marie Antoinette-Joseph de la St<sup>e</sup> Trinité.* (Sœur). Notice. 288.
- Marie-Thérèse-Joseph de l'Enfant Jésus.* (Sœur). Notice. 325.
- Marie de la Croix de Jésus.* (Sœur). Notice. 361.
- Marie-Marthe de Jésus.* (Sœur). Notice. 363.
- Marie-Eugénie de tous les Saints.* (Sœur). Notice. 396.
- Marie de Jésus.* (Sœur). Notice. 433.
- Marie de la Visitation.* (Sœur). Notice. 397.
- Marie-Ursule de St Antoine.* (Mère). Notice. 398.
- Marie-Angélique.* (Sœur). Son jubilé à Tournai. 139.
- Martin de l'Immaculée-Conception.* (R. P.) Notice nécrologique. 392.
- Matanzas.* Nouvelle église de N.-D. du Mont-Carmel. 431.
- Mathias de St<sup>e</sup> Marie.* (R. P.) Notice. 254.
- Matines.* Office des Matines. 13, 46.
- Meaux.* Grâce obtenue du St<sup>e</sup> Enfant Jésus de Prague. 26.
- Michel-Ange de Jésus.* (R. P.) Notice. 289.
- Missions* des Carmes déchaussés au Malabar. 57, 94, 129, 166, 201, 237, 275, 309, 349, 383, 419.
- Mons.* Grâce obtenue du St<sup>e</sup> Enfant Jésus. 425.
- Mont-Carmel.* Lettre d'un pèlerin à la R. Mère Prieure d'un Carmel de Belgique. 69. — Mort du frère Raymond du Sacré-Cœur. 286.
- Mont des Oliviers.* Lettre à propos du congrès eucharistique. 103.
- Mont-sur-Marchiennes.* Grâce obtenue du St<sup>e</sup> Enfant Jésus. 425.

### N

- Namur.* Grâces obtenues du St<sup>e</sup> Enfant Jésus de Prague. 99, 426.
- Naples.* Restauration du noviciat de la province de Naples. 282.
- Nécrologie.* Le R. Père Pierre d'Alcantara. 31. — La R. Mère Marie-Madeleine de St Joseph. 72. — Le R. Père Philippe de St<sup>e</sup> Bernard. 107. — Le R. Père Philippe de St<sup>e</sup> Joseph. 107. — Le R. Père Raphaël de St<sup>e</sup> Joseph. 142. — Le R. Père Raymond de St<sup>e</sup> Thérèse. 214. — Le



## TABLES GÉNÉRALES

Frère Raymond du Sacré Cœur. 286, 392. — Le R. P. Bruno de S<sup>te</sup> Thérèse. 394.  
*Nîmes*. Grâce obtenue du Saint Enfant Jésus. 427.  
*Noël*. Fêtes de Noël. (poésie). 293.

## O

*Oraison*. Grâce obtenue du Saint Enfant Jésus de Prague. 314.

## P

*Pamiers*. Installation de la dévotion au S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague. 139.  
*Paris*. Le saint Enfant Jésus à Paris. 25.  
*Petites Fleurs du Carmel*. 39, 76, 111, 148, 183, 220, 256, 291, 328, 364, 399, 454.  
*Philippe de S<sup>t</sup> Bernard*. (R. P.) Notice nécrologique. 107.  
*Philippe de S<sup>t</sup> Joseph*. (R. P.) Notice nécrologique. 107.  
*Pierre d'Alcantara*. (R. P.) Notice nécrologique. 34.  
*Poésie*. Hommage à Marie. 5. — L'unique trésor. 149. — N.-D. du Mont-Carmel. 221. — Tristesse. 257. — Les fêtes de Noël. 293. — A Jésus-Hostie. 424.  
*Prime*. 371, 401.  
*Puissance* du recours à Marie. 27.  
*Puttenpali*. Séminaire de Puttenpali. (Malabar). 98.

## Q

*Question sociale* et le Carmel. 365.

## R

*Raphaël de S<sup>t</sup> Joseph*. (R. P.) Notice nécrologique. 142.  
*Ratisbone*. Erection de la Confrérie de la S<sup>te</sup> Face. 32.  
*Raymond de S<sup>te</sup> Thérèse*. (R. P.) Notice nécrologique. 214.  
*Raymond du Sacré Cœur*. (Frère). Notice nécrologique. 286.  
*Rodez*. Bénédiction de la chapelle des Carmélites. 106.  
*Rome*. Le miracle de N.-D. du Mont-Carmel à Rome. 245. — Procession en son honneur au Transtévère. 177. — Décret concernant la vénérable servante de Dieu Thérèse de S<sup>t</sup> Augustin (M<sup>me</sup> Louis De France). 353.  
*Rosaire*. Le mois du Rosaire et de S<sup>te</sup> Thérèse. 185.

## T

*Thérèse* (S<sup>te</sup>). Méditation sur le Pater. 56. — Le mois du Rosaire et de S<sup>te</sup> Thérèse. 185.  
*Thérèse de Jésus* (Sœur). Notice nécrologique. 434.  
*Thomas de la Résurrection* (R. P.) Notice. 290.  
*Tiers-Ordre*. Manuel du Tiers-Ordre de N.-D. du Mont-Carmel et de S<sup>te</sup> Thérèse. 72. — Décret concernant le Tiers-Ordre séculier de S. François d'Assises. 285.

## CHRONIQUES DU CARMEL

- Timothee de St Paul.* (R. P.) Notice. 146.  
*Tolède.* Réinstallation des Carmes dans leur couvent. 177, 320.  
*Tour du monde* de l'Enfant Jésus, (Le). 294.  
*Tournai.* Jubilé de la sœur Marie-Angélique. 139.  
*Toussaint de l'Ordre,* (La). 222.  
*Trésor,* (L'unique). (poésie). 149.  
*Tristesse.* (Poésie). 257.

## U

- Unique trésor,* (L'). (poésie). 149.

## V

- Variétés:* Lourdes et le Carmel, 33. — Hadra ou la fleur du désert et du Carmel, 61. — Fêtes données à Lille à l'occasion de la Canonisation de N. P. St Jean de la Croix, 133. — Un Ermite français dans la Vallée des Saints au Liban, 242, 279, 311. — Un petit Héros, 169, 205, 240. — Lumière et théologie. 349, 385, 422.  
*Victor de St Antoine.* (R. P.) Lettre sur nos missions au Malabar. 57, 94, 129, 166.  
*Vierge.* (St<sup>e</sup>). Dévotion des Malabaris à la St<sup>e</sup> Vierge, 129, 166. (Voir *Marie et Scapulaire*).  
*Voyages* en Palestine et aux Indes par Mgr. Marie-Ephrem. 51, 86, 123, 160, 194, 231, 268, 341, 376, 408.

## W

- Wandorf.* Fondation d'un couvent de Carmélites. 214.



## CHRONIQUES DU CARMEL





# CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois

---

SIXIÈME ANNÉE

1894



BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

37, RUE DES URSULINES, 37





## A NOS LECTEURS

---

Les *Chroniques du Carmel* comptent donc un lustre d'existence ? Ce n'est pas bien long, c'est cependant quelque chose. L'enfant, qui naissait dans la famille du Carmel le 1<sup>er</sup> mai 1889, vit encore, c'est vrai ; mais a-t-il grandi ? s'est-il fortifié ? a-t-il réalisé les espérances que l'on fondait sur lui ? A ces questions ce n'est pas à nous qu'il appartient de répondre. Nos chers lecteurs, nos fidèles abonnés, sont sur ce point les seuls juges compétents. Il est vrai, nous l'avouons en exprimant notre profonde reconnaissance, bien souvent ils nous ont encouragés par leurs témoignages de sympathie, leur approbation parfois trop flatteuse. Souvent ce n'était qu'un mot : vos *chères*, vos *intéressantes* Chroniques, nous écrivait-on ; mais ce mot disait tout ! il payait si bien des fatigues !

D'ailleurs ne serait-il pas injuste de repousser des éloges qui, en définitive, ne peuvent s'arrêter à nous, mais doivent remonter à ceux qui veulent bien nous prêter leur collaboration dévouée ? Un de nos abonnés nous écrivait : *J'attends chaque mois votre Revue avec une vive impatience*. Mais nous-mêmes nous attendons avec une vive impatience les pages magnifiques d'ascétisme liturgique que, depuis le mois d'août 1889, nous envoie de pays étranger, sous le titre de *Journée religieuse*, un de nos bien-aimés frères du Carmel qui ne veut pas lever le voile de l'anonymat ; avec quelles délices nous les lisons et les relisons pour en surveiller l'impression ! L'étude sur la grande promesse faite au saint scapulaire, étude due à un de nos Pères de la province d'Avignon, est venue, pendant deux ans à peu près, réjouir et dilater nos cœurs d'enfants de N.-D. du Carmel. Ce qui a rendu nos "Chroniques", plus intéressantes encore, ce sont les détails sur nos Missions : aux missionnaires qui nous ont écrit et en particulier à celui qui nous a transmis les lettres du Malabar

reviennent et la gloire et l'hommage de notre reconnaissance. Ces mêmes sentiments, nous les offrons à tous ceux qui nous permettent de chanter la gloire du saint Enfant Jésus de Prague en relatant les grâces obtenues de sa divine bonté, qui nous racontent les prodiges du saint scapulaire, les bienfaits de saint Joseph et de nos saints, les traits édifiants, en un mot tous ces faits accomplis dans les cinq parties du monde et dont le récit, transmis, selon le vœu exprimé dans notre premier numéro, par chacune de nos diverses communautés, établit *un lien d'union plus étroite, plus intime entre toutes les provinces, tous les couvents, tous les membres, tous les amis du Carmel.*

Mais, si le dévouement de tous ces collaborateurs et l'affection de nos abonnés nous sont une force, il en est une autre que nous saluons pleins de gratitude et de respect; c'est la bienveillante approbation de nos Supérieurs. Nous écrivons sous leurs yeux, prêts à tout modifier, à tout corriger au moindre signe de leur volonté, même de leurs désirs.

Il va sans dire que nous renouvelons de grand cœur la protestation, insérée au n° 3 des " Chroniques ". Nous y disions: " Comme nous pouvons être amenés à rapporter, pour l'intérêt des lecteurs, certains faits prodigieux, nous déclarons nous conformer pleinement au décret d'Urbain VIII et, en fils soumis de notre Mère la sainte Église, n'ajouter qu'une foi purement humaine aux grâces et aux faits merveilleux relatés dans notre Revue. "

Nous continuerons donc avec la grâce de Dieu et la protection de N.-D. du Mont Carmel. Que nos bien-aimés collaborateurs, abonnés, lecteurs, veuillent nous continuer de leur côté leur inappréciable concours. Nos missionnaires ont-ils lu ce qu'un des nôtres écrivait le mois dernier en terminant la publication du manuscrit de M<sup>re</sup> Marie Éphrem? " *Nous sommes si heureux aux " Chroniques " de recevoir et de transmettre, qu'elles viennent de l'Inde ou d'ailleurs, les nouvelles de ces frères lointains, honneur et gloire de notre S. Ordre ?* " Qu'ils daignent répondre à ce vœu, vrai cri du cœur, nos missionnaires qui écrivent le français! Nous trouvons les correspondances des autres dans les revues étrangères à qui nous les empruntons: les " Stimmen vom Berge Carmel " pour l'Allemagne; en espagnol, le " San Juan



de la Cruz; „ nous demandons même à la “ Carmelite Review „ de Falls View (Ontario), au Canada, ce que l'Amérique voit se passer d'intéressant pour la famille du Carmel. Mais tous les missionnaires peuvent faire des “ Chroniques „ leur office de publicité; ils seront toujours reçus à bras ouverts.

Nous demandons à nos abonnés un autre témoignage de sympathie; nous les prions de propager “ les Chroniques „. On dit qu'elles font du bien; propageons donc ce bien. Faisons connaître de plus en plus notre Ordre que nous aimons tant; répandons avec “ les Chroniques „ la dévotion au saint Enfant Jésus de Prague, au Scapulaire du Carmel, à saint Joseph. Si chacun de nos abonnés pouvait nous en amener un nouveau, quelle belle moisson cela ferait! Pour stimuler le zèle, nous avons décidé d'offrir, en reconnaissance, un **abonnement gratuit** à quiconque nous procurerait **cinq abonnements** nouveaux. Outre le bien spirituel que ferait cette extension de notre œuvre, elle permettrait en outre d'en soigner mieux encore et d'en améliorer le côté matériel.

Enfin, que tous veuillent nous continuer le secours de leurs prières, pour que “ les Chroniques „ procurent à Dieu, ainsi qu'à N.-D. du Carmel, gloire, amour et bénédiction.

LA RÉDACTION.

---



## DE L'AMOUR FAMILIER AVEC DIEU

---

Une considération qui facilite grandement l'amour envers Dieu, c'est celle de l'intimité des rapports qui nous rattachent à lui.

Le Seigneur nous est certes plus étroitement uni qu'aucun autre être ; il nous pénètre plus profondément qu'aucune autre substance ; il nous connaît, nous comprend infiniment mieux qu'aucune autre personne ou que nous-mêmes ne pouvons nous connaître ; il agit en nous, et avec nous, bien plus entièrement que nous ne le supposons. Nous ne formons avec lui presque qu'un seul être, une même vie, une pensée unique, un agent identique.

C'est ce qu'il importe de bien comprendre en se rendant compte d'abord de l'existence de Dieu en nous, ensuite de sa manière d'agir en nous. Examinons ces deux sublimes et profondes vérités. Elles sont propres à nous exciter à l'amour de Dieu et au respect pour sa présence. Or ce sont les deux sentiments que nous devons toujours conserver dans nos rapports avec le Créateur.

Il faut d'abord traiter avec Dieu dans un grand respect intérieur et extérieur, telle est une des règles spirituelles de S. Ignace de Loyola. Des actions inconvenantes de la part d'apparitions de Notre-Seigneur, par exemple, sont un signe donné par les auteurs mystiques comme preuve de la fausseté de semblables visions. On trouve néanmoins dans la vie de plusieurs saints et saintes maintes touchantes marques de condescendance de la part de Jésus-Christ.

Quant à la divinité, bien qu'elle soit infiniment plus digne de respect que même l'humanité sainte du Sauveur, comme elle est une pure Intelligence, il n'y a pas à craindre de notre côté les mêmes inconvenients, et comme elle nous est bien plus intime que l'Homme-Dieu, il nous semble permis d'avoir aussi avec elle plus de familiarité.

Voyons donc maintenant l'intimité des relations que le Créateur a avec nous.

Sur quoi repose parmi les hommes la familiarité des relations ? Sur les liens du sang, sur ceux de l'amitié, sur la cohabitation, la vie menée ensemble, la connaissance mutuelle du caractère, la communication des secrets, la communauté d'intérêt, de patrie, de genre de vie, sur les services rendus ou espérés, sur l'ancienneté des rapports amicaux, sur la durée présumée des relations actuelles.

Il n'est aucun de ces motifs d'intimité qui n'existe infiniment plus, ou mieux, entre Dieu et chacun de nous qu'entre différentes personnes humaines.

Nos parents nous ont donné leur sang ; mais c'est Dieu qui a formé notre corps. « Ce n'est pas moi, disait aux sept frères Machabées leur admirable mère, ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme ni la vie, et ce n'est pas moi qui ai assemblé les membres de chacun de vous, mais bien le Créateur du monde, qui a réglé la formation de l'homme, et qui a déterminé l'origine de toutes choses (1). » C'est une vérité philosophique que la cause première (le Créateur) influe plus sur l'effet que les causes secondes (les créatures). Notre corps vient donc de Dieu beaucoup plus que de nos parents eux-mêmes.

Quant à notre âme, elle vient uniquement et directement de lui par un acte de création répété pour elle seule. En effet, le traducianisme corporel est une hérésie ; le traducianisme spirituel est certainement faux ; la métempsycose est une absurdité en philosophie comme en théologie ; la préexistence des âmes, d'après Origène, est, sinon contre la foi, au moins contre la raison ; le créatianisme est donc certainement le vrai système sur l'origine de l'âme humaine. Ainsi c'est presque sans métaphore que S. Anselme a pu dire : « O mon âme ! tu as le grand honneur d'être une pensée de l'esprit de Dieu ; tu es un souffle de son cœur aimant ! »

(A suivre.)

---

(1) *Nescio qualiter in utero meo apparuistis, neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compégi ; sed enim mundi Creator qui formavit hominis nativitatem quique omnium invenit originem.* (Mach. I, II, ch. vii, v. 22 et 23.)

## LA JOURNÉE RELIGIEUSE

*Suite* (1)

**Prime.**

XXV

Nous ne nous arrêterons pas au quatrième psaume ajouté à Prime les jours simples en dehors du temps pascal ; vu que cette occurrence de l'office ferial est devenue assez rare maintenant. Quant au symbole de saint Athanase qui se dit le dimanche, lorsque les Matines sont de *éâ*, il marque fort à propos, on le voit, le jour spécialement consacré à la Sainte Trinité ; le jour qui représente, aussi bien, chaque semaine, la vie ressuscitée, la vie bienheureuse de l'éternité. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum et quem misisti Jesum Christum* (2). Nous avons, en effet, dans cette belle formule l'énoncé le plus précis de ce qu'est Dieu, un en trois personnes, et Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

Le psaume *Confitemini Domino quoniam bonus*, que l'on récite également le dimanche, est un cantique d'action de grâces, par lequel Notre-Seigneur nous invite à célébrer avec lui la victoire qu'il a remportée, ce jour-là, pour nous, sur la mort et sur nos ennemis, le démon et ses suppôts. *Dominus mihi adjutor et ego despiciam inimicos meos. Omnes gentes circumierunt me, et in nomine Domini quia ultus sum in eos : impulsus erersus sum ut caderem, et Dominus suscepit me. Non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini. Castigans castigavit me Dominus et morti non tradidit me. Confitebor tibi quoniam exaudivisti me, et factus es mihi in salutem. Lapidem quem reprobaverunt*

---

(1) Voir le n° précédent.

(2) Joann. XVII, 3.



*ædificantes, hic factus est in caput anguli. Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus in ea, etc.*

Après la psalmodie des quatre petites Heures vient le capitule. Leçon brève tirée de l'Écriture, dont l'origine moins ancienne remonte encore cependant au VIII<sup>e</sup> siècle, puisque le Vénérable Bède en fait mention. Le capitule de Prime est pris invariablement dans la première épître à Timothée, chap. V, v. 17. Chaque nouveau jour descend de l'éternité de Dieu, roi immortel et invisible des siècles. A lui, le maître du temps, l'honneur et la gloire! *Regi sæculorum immortalis et invisibilis, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.*

Les versets et répons qui suivent s'adressent au premier adorateur de la Majesté divine, le Pontife éternel, Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, siégeant à la droite du Père pour être notre médiateur de religion, notre avocat (1), notre aide et notre appui dans les périls quotidiens auxquels nous sommes exposés. *Christe, fili Dei vivi, miserere nobis. Qui sedes ad dexteram Patris miserere nobis. Exurge, Christe, adjuva nos, et libera nos propter nomen tuum.*

Du milieu du chœur où il s'est avancé, le prêtre officiant dit alors la collecte. *Domine, Deus omnipotens, qui ad principium hujus diei nos pervenire fecisti...* Remercions Dieu de nous donner cette nouvelle journée pour le glorifier et le servir, faire pénitence, travailler à la correction de nos défauts, à l'acquisition des vertus chrétiennes et religieuses, croître et nous renouveler, en un mot, selon l'homme intérieur, ainsi que le veut l'Apôtre inspiré. *Licet is qui foris est noster homo corrumpatur, tamen qui intus est renovatur de die in diem* (2). Ce qui veut dire augmentation de mérites, et par là de gloire et de béatitude pour l'éternité. Posséder Dieu au ciel, le mériter ici bas, sommes-nous sur terre pour autre chose? *Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus* (3).

... *Tua nos hodie salva virtute, ut in hac die ad nullum declinemus peccatum, sed ad tuam justitiam faciendam nostra procedant eloquia, dirigantur cogitationes et opera. Per Dominum, etc.* Demandons la

(1) I Joann. II, 1.

(2) II Cor. IV, 16.

(3) Ephes. IV, 15.

grâce d'éviter tout péché pendant le jour qui commence, renouvelons la direction surnaturelle de nos actions, pensées et paroles. *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per Ipsum* (1). Réprouvons à l'avance ces défauts de parfaite pureté d'intention, ces retours sur nous-mêmes, cet amour-propre qui risquent toujours de se mêler à nos bonnes œuvres et d'en diminuer le mérite.

Chrétiens, nous représentons l'armée du Seigneur, en marche vers la véritable Terre promise. Mille ennemis nous attendent au passage; sans cesse il faut combattre. Rassemblée devant Dieu, dès l'aurore, voilà aussi pourquoi l'Église militante fait porter chaque matin à l'ordre du jour les noms des héros qui sur le long chemin des âges ont remporté de plus insignes victoires. La lecture du Martyrologe ne peut en effet que nous animer à marcher vaillamment sur les traces de ces glorieux soldats de Jésus-Christ, *Milites emeriti qui christianæ militiæ duris laboribus requiem commutastis, respicite ad imbecilles commilitones vestros... exurgite in adiutorium nobis, ut et nos de nostra ereptione gaudeamus et vos de plena victoria gloriemini* (2).

Fortifiés par les généreux exemples des saints, nous nous recommandons à leurs suffrages et à ceux de Marie, leur reine. *Sancta Maria et omnes sancti intercedant pro nobis ad Dominum, ut nos mereamur ab eo adjuvari et salvari qui vivit in sæcula sæculorum.*

Le *Deus in adiutorium meum intende* qui vient ensuite est répété jusqu'à trois fois, disent les liturgistes (3), en l'honneur de la sainte Trinité; aussi pour montrer par l'aveu de notre profonde misère l'immense besoin que nous avons du secours de Dieu, ensuite pour nous armer de la protection divine contre notre triple ennemi : le démon le monde et la chair.

Les invocations continuent comme un pressant appel à la miséricorde divine. Nous demandons au Seigneur de voir en nous l'œuvre de ses mains, les fils de sa bonté, de diriger et de sanctifier tout notre être et toute notre opération, de nous conduire dans la voie de ses commandements. *Respice in servos tuos, Domine, et in opera tua et*

---

(1) Col. III, 17.

(2) S. Bernard. Serm. II de S. Victore.

(3) Durand, Ration. divin. offic. lib. V, De Prima, 18.

*dirige filios eorum. Et sit splendor Domini Dei nostri super nos, et opera manuum nostrarum dirige super nos. Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus Rex celi et terræ, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones et actus nostros in lege tua et in operibus mandatorum tuorum, etc.*

Pour la leçon brève, nous avons dit plus haut comment elle se rat-tache à la lecture qui se faisait au chapitre du matin dans les monastères.

L'office de Prime achevé, si la communauté doit se réunir de nou-veau, à neuf heures, pour Tierce et la Messe solennelle, l'on com-mence aussitôt l'oraison mentale. Tous étant agenouillés à leurs places, le Président récite le *Veni sancte Spiritus*, tandis que le lecteur de semaine donne le sujet de méditation.

### L'Oraison mentale.

#### XXVI

La Sagesse divine est multiforme, nous dit l'Apôtre (1). Voilà pour-quoi à côté des grandes fonctions liturgiques, exprimant et renou-velant chaque jour le mystère de religion qui unit l'homme à Dieu, il y a aussi dans l'Église le saint exercice de l'oraison mentale. Les célestes réalités amenées tour à tour devant nous par le mouvement annuel ou quotidien de la Liturgie sacrée, ne sont pas un pur spec-tacle : elles vont à rayonner, à s'imprimer profondément à l'intime de nos âmes. Or, c'est là la fin de l'Oraison, de permettre à chacun, selon son attrait et ses besoins particuliers, de s'en pénétrer davan-tage, d'en recueillir plus abondamment les fruits et les grâces, en les contemplant à loisir dans le secret de la face du Seigneur (2).

Combien un tel exercice est salutaire, combien il est propre à avancer en nous la formation du Christ (3), le règne de son Esprit (4) :

(1) Ephes. III, 10.

(2) Ps. XXX, 21.

(3) Galat. IV, 19.

(4) Rom. VIII, 9,

la tradition des anciens et l'exemple de tous les saints le disent assez. De fait, il n'est point de chrétien soucieux de sa sanctification qui ne doive être exhorté à consacrer chaque jour quelques instants à la méditation. Que sera-ce des religieux, de ces chrétiens privilégiés que les prévenances d'en Haut ont choisis entre mille pour vivre dans une union plus intime avec Dieu, pour reproduire plus exactement le divin Modèle? Que sera-ce spécialement des religieux et des religieuses déchaussés de l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel?

“ De même, dit saint Thomas, que dans l'ordre des choses matérielles, la perfection qui est en Dieu simple et uniforme ne peut se communiquer aux créatures que multiple et divisée, ainsi la plénitude de la grâce qui est dans le Christ comme chef de l'Église, se partage sous des formes multiples entre les divers membres, afin que le corps de l'Église soit parfait; et c'est ce qu'entend l'Apôtre quand il dit que Dieu a établi les uns Apôtres, les autres Prophètes, les autres Évangélistes et Docteurs pour la consommation des saints (1). „

Or cette répartition de la grâce capitale du Christ entre les membres de l'Église comporte trois formes plus générales, qui établissent ceux qu'elles affectent en trois états ou ordres divers : l'ordre laïque, comprenant le saint état du mariage et les états supérieurs de virginité et de viduité qu'on embrasse sans quitter le siècle; puis l'ordre religieux, réalisant la perfection chrétienne dans le cloître, par la pratique publique et officielle des conseils évangéliques; enfin, l'ordre du ministère et de la hiérarchie ecclésiastiques, avec ses différents degrés.

Le jour de notre profession une grâce insigne nous a placés dans l'ordre religieux. Mais l'ordre religieux est lui-même un composé de plusieurs ordres. La charité, en effet, en laquelle réside toute perfection, et qui est par conséquent le but commun de la discipline religieuse, la charité a un acte double : l'amour de Dieu et du prochain. *Caritatis actus duplex est : amor nimirum Dei et proximi* (2). Et l'amour du prochain s'exerce encore diversement selon les œuvres

(1) Summ. theol. 2<sup>a</sup> 2<sup>e</sup>, qu. CLXXXIII, art. II.

(2) Prolog. Constit. frat. discalc. O. B. V. de Monte Carmelo.



distinctes de miséricorde spirituelle et corporelle qu'il embrasse. De là des organes nombreux donnés au grand corps religieux pour accomplir la charité sous toutes ses formes, tant envers Dieu qu'envers le prochain (1). Le modèle, l'exemplaire qui réunit en lui toute plénitude, le principe, la source d'où tout part, ici comme ailleurs, c'est Jésus-Christ. Cette source de charité parfaite qui est en lui, Jésus-Christ veut l'ouvrir ; cette plénitude, il veut la communiquer. " Et voici que pour en recevoir les écoulements, s'offrent des ordres divers honorant, chacun à leur manière, quelque vertu, quelque perfection du type divin. Sa vie commune et publique, sa vie cachée, sa vie de pénitence, d'obscurité, de contemplation, sa pauvreté, son zèle, son apostolat, toutes ses œuvres comme toutes les inclinations de son cœur deviendront l'héritage et les symboles pratiques partagés entre les enfants de la grande famille (2). „ Quelle est dans cette merveilleuse distribution la part du Carmel ? L'enseignement de nos Pères, les termes formels de notre règle (3), notre observance,

---

(1) Évidemment, l'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain, ni l'amour du prochain sans l'amour de Dieu. Les sociétés religieuses vouées à la vie active servent Dieu dans le prochain ; comme aussi les ordres, uniquement appliqués à Dieu dans la solitude de leurs austères retraites, travaillent en cela même au bien du prochain, et d'une manière excellente. Ils remplissent à son égard le service gratuit et populaire de l'expiation et de la prière. — *Quam pulchra tabernacula Jacob, et tentoria tua Israel !* N'est-ce pas l'impression que produit cette admirable variété des corps religieux, répondant à tous les besoins, à toutes les misères, à toutes les indigences de l'humanité?... Ordres pénitents, ordres apostoliques, ordres enseignants, ordres colonisateurs et industriels, ordres hospitaliers, ordres de la visite des pauvres, du soin des vieillards, des malades et des mourants ; ordres de la rédemption des captifs et des esclaves ; ordres militaires même, avec les héroïques souvenirs de l'Hôpital, des Porte-Glaives et de Calatrava ! car, pour le dire en passant, c'est un fait à relever, qu'en mettant dans l'état religieux le ressort de toutes les saintetés et de tous les dévouements, Dieu a voulu aussi l'illustrer de tous les genres de gloire, depuis celles du sacerdoce et du pontificat, des grandes fonctions sociales, des sciences, des lettres et des arts, jusqu'à celle des armes. Y a-t-il rien de comparable dans les annales de la chevalerie chrétienne à cette magnifique trilogie que rappellent les noms de frère Pierre d'Aubusson, de frère Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, de frère Jean Parisot de la Valette ? Tous les trois aussi grands par leurs vertus monastiques que par les faits de leur valeur guerrière !

(2) R. P. Danzas. O. P. Vie religieuse et monastique, au 1<sup>er</sup> vol. des " Études sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique. „

(3) " *Maneant singuli in cellis suis die ac nocte in lege Domini meditantes et in sanctis orationibus vigilantes.* „ *Regula*, B. Alberti.

le caractère bien accusé de nos saints fondateurs et réformateurs, enfin les conduites de Dieu sur l'Ordre pendant les longs siècles de son histoire, répondent hautement : l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel est essentiellement un ordre de contemplation et de pénitence, un ordre de vie cachée, immolée. Né sur la terre même de l'Incarnation, à quelques lieues de Nazareth, sa fin principale est d'honorer, de glorifier, à la suite de Marie et de Joseph, les mystères du Verbe incarné et de les perpétuer devant Dieu par une étroite union avec Jésus-Christ, victime, adorateur, médiateur.

(A suivre.)

---

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

*Suite (1).*

---

Le T. R. P. Général, le Père François de la Mère de Dieu, fut bientôt informé de l'incroyable popularité du vénérable Frère. Il partagea (on le comprendra aisément) les appréhensions du Prieur de Valence, et tout de suite il prit la résolution de rappeler François à Madrid. Mais, pour éviter des réclamations ou même une opposition sérieuse de la part de tous les habitants, à commencer par le Patriarche et les Magistrats, il fallait que le départ du Frère s'opérât dans le plus grand secret. Le P. Général envoya donc à Madrid un religieux, intelligent et discret, chargé de ramener François à qui on ne laisserait que quelques jours pour mettre en ordre ses affaires les plus importantes, et encore avec la recommandation de s'arranger de manière à ce que la nouvelle de son départ ne se répandit point. A l'arrivée de l'envoyé du P. Général, le P. Prieur fut enchanté et, renchérissant sur les ordres reçus, il voulut que François se disposât à partir, sans délai, la nuit suivante.

---

(1) Voir le n<sup>o</sup> précédent.

Notre Vénérable, en religieux vraiment obéissant, se soumit avec une joie sincère à ce que lui commandait le P. Général et commença immédiatement les apprêts du départ. Mais quand il apprit ce que voulait le P. Prieur, voyant d'un autre côté qu'il ne pourrait régler certaines affaires dont le secret n'était pas son secret à lui, il alla se jeter aux pieds de la statue de l'Enfant Jésus, puis se relevant il vint au P. Prieur et lui dit naïvement, comme toujours: " Notre Père, l'Enfant Jésus ne veut pas que je m'en aille cette nuit, je dois auparavant finir mes affaires. „ Le Prieur ne crut pas devoir se rendre à cette communication, il persista à vouloir le départ immédiat. François se soumit tout de suite et pressa ses préparatifs, laissant au Supérieur le soin d'arranger tout le reste. On était sur le point de partir quand une pluie torrentielle, une tempête horrible, survint à l'improviste et empêcha, non pas seulement de partir pour Madrid, mais même de sortir de la maison. Cédant alors à la nécessité et voyant du reste dans ce changement si subit du temps une preuve de la volonté divine, le Père Prieur dit au Frère qu'il pourrait disposer de la journée suivante pour régler lui-même les affaires les plus difficiles et qu'il ne partirait que la nuit d'après. Le biographe ajoute ici que notre Vénérable mit tant de prudence dans les rapports qu'il eut avec les personnes du dehors que nul ne se douta de son départ mais que tous virent uniquement dans les mesures qu'il prenait son désir de vivre davantage dans la retraite.

Un incident digne d'être noté marqua les dernières heures du séjour de François à Valence. Dans sa piété profonde et tendre, notre bon frère avait coutume d'aller prier en de petits oratoires élevés dans le couvent, ainsi que devant plusieurs images. Un tableau représentant l'*Ecce Homo* excitait en lui une dévotion spéciale. Or, presque au moment de partir, il alla prier une dernière fois devant cette image vénérée; tandis qu'il priait, une voix lui dit intérieurement mais d'une manière bien distincte : *Va à Madrid, c'est pour y mourir que tu y vas*. En même temps s'imprimait profondément dans son âme, avec le mépris des bonnes œuvres qu'il avait pu faire en sa vie, une confiance entière que les mérites du Rédempteur lui avaient obtenu déjà la rémission de ses fautes.

Aussitôt que l'obscurité le permit, François quitta Valence avec son

compagnon. Ils marchèrent toute la nuit ; déjà ils étaient presque en Castille qu'à Valence on ignorait encore leur départ. Mais quand, le matin venu, la nouvelle se répandit dans la ville, ce fut une consternation et une protestation générale. L'archevêque surtout fut extrêmement froissé qu'on lui eût enlevé le F. François sans l'avertir, et il exprima son mécontentement en des termes très vifs. Pour l'apaiser, il fallut que le Père Général lui envoyât son Procureur. Heureusement celui-ci, homme habile, sut présenter les excuses de son supérieur de façon à les faire agréer. Le Prélat cependant demanda en grâce qu'on lui permit d'attacher le F. François à sa personne, ajoutant qu'il se faisait fort d'obtenir du Saint-Siège que, tout en restant carme déchaussé, le Frère pût demeurer avec lui, d'autant plus que son intention était de se retirer lui-même dans la solitude. L'histoire ne dit pas comment le Père Général répondit à cette demande de l'Archevêque.

François s'avancait donc vers Madrid. Chose merveilleuse ! son passage à travers les villages qu'il trouvait sur sa route était toujours connu à l'avance. Le Père qui l'accompagnait n'en revenait pas d'étonnement. Au commencement il croyait qu'on célébrait dans les endroits traversés quelque grande fête à laquelle étaient accourus les villages voisins, mais il s'apercevait bientôt que l'unique fête était le passage de François. Les populations affluaient de toutes parts ; on lui amenait des malades ; on demandait pour eux, dit son biographe, pas même l'ombre de sa personne, mais seulement l'ombre de sa protection. Beaucoup, suivant leur coûteuse et étrange dévotion, lui découpèrent ses habits, afin de posséder une relique. C'est ainsi qu'Alcala, le revoyant pour quelques instants dans ses murs, témoigna sa joie par des manifestations enthousiastes. Tous ces témoignages de vénération affligeaient notre Vénérable au point que plusieurs fois il eut la pensée de poser des actes qui l'eussent fait passer pour fou ; mais la crainte d'offenser Dieu le retint. Enfin il arriva à Madrid et là, comme partout, le peuple l'acclama ainsi qu'un envoyé du Ciel.

*(A suivre.)*





## FLEURS DU SAINT-DÉSERT

---

### Un Ermite-Poète.

*Fin* (1).

Depuis Albe de Tormez, le Père Aimé avait toujours avec lui un petit livre intitulé *Les saints désirs de la mort*. Lorsqu'elle se présenta, notre vétéran l'accueillit avec cette simplicité confiante qui était le caractère de sa piété et qui plait tant au bon Dieu. Le dimanche, 31 août 1884, pendant la récréation, se sentant pris d'une douleur au côté, il dit tout d'abord à son ami, le R. P. Athanase, ancien Prieur du Désert : « Ça ne va plus; c'est usé. Dans deux ou „ trois jours vous me rendrez le service de me mettre en terre. „ Le lendemain matin, cependant, il célébra la messe, à l'ordinaire : Ce sera ma dernière Messe, dit-il avant. En effet. La Messe dite, il s'étendit tout habillé sur son lit, pour ne plus se relever. Le mercredi, le R. P. Joseph-Marie, Provincial d'Aquitaine, lui porta la sainte communion. Puis, le mal empirant, le Père demanda les derniers sacrements, qui lui furent administrés, en présence de la communauté, le jeudi matin, à 8 heures. Jamais on ne vit un homme plus heureux. « Quel beau jour! Quel bonheur! *Lætatus sum in his quæ „ dicta sunt mihi. In domum Domini ibimus.*— Vous ne regrettez rien, „ Père Aimé? — Mais si, mes péchés. Mais, voyez-vous, j'aime bien le „ bon Dieu; il m'a pardonné. Vous autres, vous me suivrez plus tard. „ Moi, ce soir! „ Son regard dirigé vers le ciel complétait sa pensée. Ce fut une scène inoubliable pour tous ceux qui eurent le bonheur d'en être les témoins!

Le mourant donna ensuite au Père Athanase, toujours si dévoué,

---

(1) Voir le n° précédent.

nombre d'adresses de ses plus vieux et plus intimes amis, de sa nièce d'abord;... puis des recommandations pour nos bienfaiteurs et bienfaitrices, avec qui plus que personne il s'était trouvé en relation de lettres. Tout cela était émouvant au possible, d'autant qu'au milieu de ces derniers soucis de l'amitié, le bon Père déclinait à vue d'œil. Il baisait fréquemment son crucifix, regardait avec complaisance ses petites statues de la sainte Vierge, de saint Joseph, l'image du Cœur de sainte Thérèse, que l'on avait disposées devant lui. Enfin, à 7 heures du soir, on redit les prières des agonisants et le cher Père expirait doucement à 7 heures et demie.

Le samedi, 6 septembre, après le service solennel, nous ensevelîmes ses pieux restes dans le cloître. Les habitants de l'antique cité de Calahorra purent se dire alors que si le vénérable Père Jean de Jésus-Marie, leur saint concitoyen, les avait frustrés, en mourant loin de la ville qui fut son berceau, ils avaient maintenant, en compensation, les reliques d'un nouveau vénérable.

Tel fut le saint religieux dont nous avons depuis longtemps à cœur de rappeler la mémoire vénérée. Ces quelques lignes étaient d'ailleurs une introduction nécessaire aux pieuses strophes qui suivent. Elles justifieront notre désir de faire connaître aux lecteurs des *Chroniques* l'*Amen* du Révérend Père Aimé de Jésus.

Voici la pièce :

*Amen ou le saint abandon à Dieu.*

Amen ! Amen ! Oh mot grand, admirable !

Plein de l'onction de la divinité !

Je trouve en toi le seul bien désirable,

Tu me dis tout dans ta simplicité.

Amen, Amen, dans la paix, dans la guerre,

Dans le plaisir, le travail, la douleur,

Que désiré-je au ciel et sur la terre ?

Vous seul, mon Dieu !... Dieu suffit à mon cœur.

Amen ! Amen ! dans la nuit la plus sombre,

Dans les dégoûts, les craintes, l'abandon,

Dieu voit mes maux, son cœur en sait le nombre,

Il me suffit... je bénis son saint nom.

Amen! Amen! Grand Dieu, permets, ordonne,  
J'adhère à tout. Toi seul es mon bonheur.  
Tout devient doux au cœur qui s'abandonne  
Et qui redit l'Amen consolateur!

Amen, Amen, ton accent tout sublime  
S'est fait entendre au jardin des douleurs;  
Et sur la croix l'innocente victime  
T'a répété, mourant pour les pécheurs.

Amen, Amen, de la sainte patrie  
Est pour jamais le cantique d'amour.  
Qui l'a chanté dans l'exil de la vie  
Le chantera dans l'éternel séjour.

Saint abandon, transforme, divinise  
Un cœur épris de tes touchants attrails,  
Amen, Amen sera donc ma devise.  
En Dieu pour lui, je veux vivre à jamais!

Que le bon Père Aimé daigne, maintenant qu'il est au ciel, nous  
obtenir de redire un jour avec lui l'Amen de la claire vision et de  
l'éternité bienheureuse!

FR. PIERRE DE LA MÈRE DE DIEU,  
C. D. Miss. Apost. en Babylonie.







Babylone à Sa Sainteté le Pape Benoît XIV l'an 1754, parle ainsi : " Avant tout l'éducation de la jeunesse fut mon principal soin. J'ouvris une école où non seulement les enfants, mais encore les adolescents, apprenaient la lecture, l'écriture, la doctrine chrétienne et le chant. Ils nous furent toujours d'un grand secours dans toutes nos fonctions. »

Ce serait une erreur étrange de s'imaginer que, pour fonder cette école, la bonne volonté du Père, les ressources pécuniaires et l'autorisation de l'autorité locale avaient suffi. Si la bonne volonté existait à un degré que nul obstacle ne pouvait lasser, les fonds faisaient complètement défaut. Quant à l'autorisation de l'autorité locale, elle était sans doute requise ; mais, pour obtenir cette autorisation, il fallut entreprendre un long et pénible voyage, hérissé de mille dangers. Il fallut, dis-je, aller depuis Bagdad jusqu'à Pondichéry pour obtenir à cet effet du Vice-Roi français des lettres d'introduction et de recommandation pour le Pacha de Bagdad. Mais n'anticipons point sur les événements. Quand le R. P. Emmanuel de saint Albert arriva à Bagdad, en septembre 1728, son vénéré prédécesseur, le T. R. P. Joseph-Marie, aussi Carme Déchaussé et Vicaire Apostolique, n'avait pas encore réussi à établir une résidence fixe. Même, pour ne pas effaroucher le fanatisme des Turcs et la méchanceté des Arméniens schismatiques, il ne pouvait célébrer les saints mystères qu'en cachette et en changeant continuellement de domicile, comme son prédécesseur l'avait déjà pratiqué pendant plus de huit ans, selon son propre témoignage. " Octo annis et amplius Pater Josephus Maria hoc clandestino modo in illâ vineâ desudabat. »

Il n'y avait pas encore en ce temps-là, pour faire une aussi longue route, toutes les facilités de locomotion et le confortable que le progrès moderne a inventés depuis. Le seul voyage de Bagdad à Bassorah était si long et si dangereux que ceux qui devaient l'entreprendre commençaient par faire leur testament, tant les chances de retour étaient précaires. Monté sur des chalands arabes mal conditionnés, le voyageur devait se livrer aux caprices des flots ; ou bien perché sur un chameau, ce vaisseau du désert, il devait parcourir d'immenses plaines arides, exposé aux feux d'un soleil tropical dont plusieurs de nos missionnaires ont été victimes. Dans l'un et l'autre cas il était en danger de tomber entre les mains des Turcs, des Arabes ou des Persans, sans cesse en querelle les uns avec les autres, et prêts à faire expier aux voyageurs leurs défaites respectives en les rançonnant de la plus belle façon. C'est dans des conditions si défavorables que le R. P. Emmanuel entreprit son voyage de la Mésopotamie à Pondichéry, pour obtenir le droit d'avoir lui aussi à Bagdad sa place au soleil. Quoi qu'il en soit, muni de la bénédiction du T. R. P. Provicair, il partit et arriva à Pondichéry après une longue navigation. Là, il exposa le mobile de sa hardie et généreuse démarche devant le Vice-Roi et son conseil.

Après l'avoir entendu on lui délivra les pièces demandées et on le renvoya, chargé de présents pour le Pacha de Bagdad. Le 5 juillet 1731 le R. P. Emmanuel, après avoir présenté à Ahmed Pacha les lettres de recommandation et les dons

en obtint enfin la permission d'avoir une résidence fixe. On eut tout juste les ressources nécessaires, pour acheter une maison délabrée " domum vere destructam „ qu'on disposa en chapelle provisoire. C'est précisément alors que le principal soin de M<sup>gr</sup> Emmanuel fut de doter la Mission naissante d'une école.

N'est-il pas bon de secouer la poussière séculaire des vieilles archives de notre Mission pour exposer maintenant au grand jour cet exemple de zèle intelligent et de dévouement caché ?

S'il fallait faire le récit détaillé de l'école depuis sa fondation, ce serait pour ainsi dire écrire l'histoire de la mission même, dont elle forma toujours la meilleure part et avec laquelle elle dut passer par toutes les persécutions subséquentes et diverses phases bien douloureuses.

Nos anciens Pères considéraient cette institution comme si importante que le R. P. Emmanuel, quoique devenu évêque de Babylone et consul de France, ne voulut pas se priver de sa part de labeur à l'école. Tout évêque et consul qu'il fût, il s'y était réservé la tâche de catéchiste, ainsi qu'il l'affirme lui-même. Après avoir fait l'énumération des travaux apostoliques auxquels il se livrait, il ajoute dans son rapport : " Doctrinam christianam tempore opportuno pueros similiter edocui „ " En temps opportun j'enseignais également la doctrine chrétienne aux enfants. „ D'ailleurs, il ne fit en cela qu'imiter l'exemple d'un autre vénérable Carme, M<sup>gr</sup> Sébastien de sainte Marguerite, évêque d'Ispahan, qui charmait les loisirs de l'exil, où l'avait jeté le fanatisme des sectateurs d'Ali, par la profession de maître d'école à Bassorah.

Quand la terrible peste de 1773 eut emporté, dans l'espace de sept jours, M<sup>gr</sup> Emmanuel et ses trois collaborateurs, d'autres pionniers vinrent immédiatement occuper leurs places. Ainsi l'œuvre fondée par cet éminent apôtre fut continuée jusqu'à la grande révolution. Alors même elle ne tomba point ; elle survécut à la tempête révolutionnaire. Néanmoins, comme la Terreur, en fermant les couvents et en massacrant les religieux et les prêtres, avait tari la source des sujets français, des missionnaires Carmes de différentes nationalités continuaient l'œuvre de l'école de Bagdad. On y enseignait, autant que c'était possible, le français et l'italien. Moi-même j'ai vu à Lyon pendant le temps de mon noviciat un frère de notre Ordre, professeur à cette école, et qui était venu pour quêter en faveur de cette institution.

(A suivre.)



## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**Installation à Ostende.** — Si les pauvres filles de sainte Claire du petit couvent d'Ostende osent solliciter une place dans les *Chroniques du Carmel*, c'est que leurs cœurs reconnaissants sentent le besoin de communiquer aux nombreux amis du saint Enfant Jésus combien il est bon pour ceux qui se confient en lui. En effet, notre couvent étant trop restreint et notre sainte clôture menacée par le voisinage de quelques petites maisons, qu'on pouvait vendre d'un jour à l'autre pour y construire un bâtiment élevé, nous invoquions la sainte Famille de Nazareth, afin qu'elle nous obtint cette propriété. C'était presque un miracle que nous demandions, puisque le propriétaire avait assuré à plusieurs reprises que jamais il ne vendrait ses maisons aux pauvres Claires. Mais la sainte Famille intervint si puissamment par une tierce personne, que les petites maisons étaient *nôtres* avant même que le propriétaire s'en doutât. Une noble dame, généreuse bienfaitrice du couvent, nous fit un grand don pour cet achat et la bâtitse, voulant cependant partager avec d'autres le mérite de cette bonne œuvre. C'est alors surtout que nous chargeâmes notre divin petit Roi, le saint Enfant Jésus de Prague, de nous procurer l'argent nécessaire aux constructions, et il fit si bien ses affaires qu'au mois d'août dernier nous pûmes commencer les travaux, qui viennent de s'achever à notre pleine satisfaction. Dans notre gratitude nous fîmes aussitôt préparer deux niches dans le nouveau cloître, l'une destinée à la sainte Famille, l'autre au saint Enfant Jésus miraculeux de Prague, que nous comptons y placer *plus tard*. Mais une pieuse dame tint à donner tout de suite le groupe de la sainte Famille, tandis que deux autres témoignèrent le désir de nous faire don de la statue du saint Enfant Jésus, et cela sans aucune demande de notre part.

Le doux petit Sauveur manifestait ainsi, à notre grande joie, sa volonté de venir établir sa demeure au milieu de nous. La première donatrice voulut que la statue fût installée avec le plus de solennité possible dans notre chapelle extérieure. Suivant son désir, nous fîmes la commande au très Rév. Père Marie-Eugène, des Carmes de Bruxelles, qui nous procura une ravissante statue, vraie œuvre d'art, aussi richement décorée que le permet la simplicité franciscaine.

Le mercredi 28 mars était le jour heureux choisi pour la cérémonie. Aussitôt que nos chers bienfaiteurs en eurent connaissance, ce fut à qui rivaliserait de zèle pour procurer le plus de gloire au saint Enfant Jésus. N'ayant pas la patience d'attendre l'installation, bien des personnes, dès l'arrivée de la statue, accoururent au parloir extérieur pour la voir et prier déjà à ses pieds. Un charmant petit garçon de dix ans sollicita l'honneur d'être *page* du petit Jésus, disant que depuis plus d'un

an, il récitait tous les jours le petit chapelet du saint Enfant Jésus, pour obtenir la grâce d'une sainte première Communion. D'autres enfants se montrèrent aussi avides de cet honneur. Nous n'avions que l'embarras du choix, pour former une cour au divin Modèle de l'enfance. Mais quel entrain au jour même de la fête ! Notre Directeur étant absent, le très Rév. Père Iweins, prieur des Dominicains, voulut bien présider. La sainte statue fut portée sur un brancard, orné de draperies et de fleurs, par quatre petits pages en costume rouge et surplis blanc. De petites filles précédaient, jonchant le sol des fleurs qu'elles portaient dans des corbeilles. Le cortège se terminait par des prêtres chantant le *Laudate*.

La statue fut placée sur un trône magnifique, préparé au milieu de la chapelle par les soins pieux d'un bienfaiteur ; et le très Rév. Père Iweins, assisté de deux Pères Dominicains, la bénit solennellement. Alors commença le salut, chanté par les Dames de la Congrégation, qui prêtent si volontiers leur talent à nos fêtes religieuses.

Le très Rév. Père Marie-Eugène prêcha sur le saint Enfant Jésus. Son sermon fut simple et éloquent : certes, ses paroles enflammées durent allumer dans les cœurs l'amour et la dévotion envers cet Enfant divin, qui ne s'est fait petit et humble que pour nous attirer à l'imitation de ses vertus. Notre chapelle se trouva trop petite pour contenir la foule, et tout le monde s'en retourna heureux. On sentait que le divin Enfant avait été prodigue de bénédictions.

Une quête faite par un des petits pages permettra l'acquisition d'une jolie couronne, qui ne tardera pas à orner le front du petit Roi.

Nos cœurs battaient bien fort derrière nos chères grilles, en entendant l'écho de cette belle fête, d'autant plus que le Rév. Père Marie-Eugène nous apportait la seconde statue, celle qui était destinée à notre cloître. Quand la foule se fut écoulée, nous nous rendîmes en grande cérémonie à la porte de clôture. Toutes les Sœurs avaient un cierge allumé pour recevoir notre cher trésor, que nos bonnes Sœurs converses portèrent jusqu'à la clôture sur le petit brancard de fête. Nous fîmes la procession autour du cloître en chantant les litanies du saint Nom de Jésus et de pieux cantiques. Arrivées au chœur, la ravissante statue fut placée également sur un trône étincelant de lumières et de fleurs. Mère Abbessse fit une consécration au divin Enfant Jésus et mit sous sa garde sa communauté dont elle le proclama Roi et Souverain.

Daigne ce petit Sauveur nous bénir, bénir nos prêtres et nos bienfaiteurs. Qu'il daigne bénir notre ville d'Ostende et régner en vainqueur dans le nouveau domaine qu'il s'est choisi.



**Une chapelle du saint Enfant Jésus de Prague à Bordeaux.** Nous lisons dans le compte rendu annuel (1892-1893) de l'*Ecole Apostolique de Bordeaux*:

La charmante brochure que les Pères Carmes ont publiée à Namur (1) a fait connaître les origines de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague et l'efficacité de cette dévotion. Des coïncidences particulières autorisèrent à croire que Notre-Seigneur désirait voir la dévotion à sa sainte Enfance s'implanter en l'école où tant d'âmes rivalisaient de zèle dans la reproduction de ses aimables vertus.

Nous ne connaissons encore de cette dévotion que le nom et nous ne possédions que quelques-unes de ces images aujourd'hui répandues partout, lorsque trois personnes de la ville nous firent demander au parloir.

Nous profitâmes de cette visite pour parler de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague et pour offrir les quelques images dont nous disposions. Ces personnes échangèrent un regard de surprise, mais leur étonnement s'accrut lorsque nous leur dîmes : « Nous voudrions vous expliquer plus au long cette dévotion, malheureusement nous n'avons trouvé de détails nulle part. » — « Eh bien, mon Père, nous dit alors l'une d'elles, nous venons vous apporter ce que vous désirez. J'étais souffrante et ne voulais pas sortir, mais j'ai été tellement sollicitée par une voix intérieure que j'ai dû céder et triompher de mon malaise. » Et elle nous remit le livre dont nous parlions plus haut. Les enfants à qui on en donna lecture s'éprirent aussitôt pour une aussi charmante dévotion. Un des grands vint nous trouver quelques jours après et nous dit : « Mon Père, je viens d'obtenir une faveur signalée de l'Enfant Jésus, aussi suis-je disposé à faire pour lui tout ce qu'il demandera et tout ce que vous me demanderez en son nom. » L'Enfant Jésus devait mettre cette bonne volonté à contribution. A quelque temps de là, une de nos insignes bienfaitrices érigea dans sa maison un petit oratoire à l'Enfant Jésus et eut la délicatesse d'inviter nos enfants à venir y prier. Ceux-ci n'oublieront jamais ces petits pèlerinages où, par escouades de 12 à 14, ils venaient s'agenouiller et prier dans cet oratoire silencieux et recueilli, tandis qu'une main charitable et discrète glissait dans la main de chacun d'eux une aumône et un pain bénit, le tout de la part de l'Enfant Jésus.

Mais cet oratoire privé ne pouvait suffire : on songea à édifier un sanctuaire dans la chapelle même de l'école apostolique. A deux reprises différentes, les ouvriers allaient mettre la main à l'œuvre, lorsque chaque fois des circonstances imprévues vinrent faire obstacle à l'exécution des plans. L'Enfant Jésus voulait mieux. Vers cette époque, l'école apostolique entra en possession d'un bois situé aux environs de Bordeaux et destiné à offrir un abri à la petite famille pendant les vacances et les congés. Alors qu'on travaillait à débayer le terrain, nous nous vîmes entourés par les enfants du voisinage attirés par la nouveauté du spectacle. Nous nous approchâmes de l'un d'eux et après quelques douces paroles nous lui demandâmes :

---

(1) Une nouvelle édition de cet ouvrage est sous presse. Les *Chroniques* auront l'occasion d'en parler bientôt.

— Sais-tu tes prières du matin et du soir ?

— Non.

— Sais-tu le Notre Père ?

— Non.

— La Salutation Angélique ?

— Non.

— Du moins tu sais faire le signe de la croix ?

— Non.

— Mais tu ne vas donc jamais à la messe ?

— Non.

— Tes parents non plus ?

— Non.

A chacune de nos questions revenait la désolante réponse si catégorique. Pauvre enfant ! nous disions-nous, élevé ainsi sans aucune connaissance de Dieu, de sa destinée éternelle : quelle responsabilité pour les parents ! Tout en faisant ces réflexions, nous cherchions une image ; présentant à notre interlocuteur une image du sacré Cœur : « Tiens, mon petit Raoul, prends-la ; je te la donne. » L'enfant qui était assis, se lève aussitôt et nous regardant quasi avec colère : « Non », dit-il encore, et il s'éloigna.

Il serait difficile d'exprimer la douloureuse impression que nous causa cette scène inattendue : une telle ignorance de la religion dans cette âme d'enfant. Hélas ! nous sûmes bientôt que le cas n'était pas isolé, et que nombre d'enfants, voire même de grandes personnes, des environs végétaient dans la même ignorance des choses de Dieu. La pensée nous vint alors qu'il serait bon de placer là l'Enfant Jésus, afin qu'il attirât à lui tous ces pauvres abandonnés. Nous songeâmes donc à lui ériger un très modeste oratoire. A peine eut-on connaissance de notre dessein aux alentours qu'on vint nous remercier et nous encourager.

Mais lorsqu'on vit les proportions exiguës de l'édifice projeté : « Que faites-vous, mon Père ? nous répétait-on, c'est beaucoup trop petit : songez donc, vous avez ici plus de 1,200 personnes qui ne vont jamais à la paroisse parce qu'elle est trop éloignée et qui seront heureuses de venir de temps en temps dans votre chapelle. » Les sollicitations devinrent si pressantes que nous dûmes changer nos plans et construire une vraie chapelle. L'Enfant Jésus ne tarda pas à nous prouver que c'était lui qui dirigeait toutes choses, car lorsque les constructions furent achevées, une personne, qui lui est toute dévouée, nous fit dire qu'elle prenait à sa charge les dépenses qu'avait occasionnées l'érection du nouveau sanctuaire. Qui donc ne verrait en cette circonstance une intervention manifeste de la divine Providence, voulant récompenser la confiance que nous avions eue en sa bonté ?

Le 4 juillet, M. le curé de Caudéran bénissait la première pierre, et le dimanche 27 août, fête du Cœur très pur de Marie (\*), nous célébrions l'inauguration de

---

(\*) Et aussi, au Carmel, fête de la Transverbération du Cœur de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse ; cette coïncidence est bonne à noter.

notre nouvelle chapelle par une messe basse à 7 heures et par une grand'messe à 10 heures. La statue de l'Enfant Jésus, envoyée de Prague, était rayonnante de lumières dans sa niche artistement sculptée et peinte par deux de nos enfants. L'affluence des assistants dépassa nos prévisions et, fait à noter, dès le premier jour notre campagne fut considérée comme un lieu de pèlerinage. Plusieurs personnes que nous n'avions même pas invitées arrivèrent de la ville en voiture, prirent leur repas à l'ombre de nos arbres et assistèrent avec un grand recueillement à tous les exercices.

Le soir, un Père du collège de Tivoli nous montra, dans un langage plein de poésie, ce que devait être pour nous cette nouvelle chapelle, la demeure d'un ami. Les vêpres se terminèrent par un salut solennel. Toutes les cérémonies se firent avec une grande simplicité, mais avec une telle piété que des assistants, malheureusement peu habitués à fréquenter les églises, disaient au sortir des Vêpres : « Que c'est beau; que cela fait du bien à l'âme ! » Les hommes venaient nous serrer la main avec émotion en nous disant : « Merci, mon Père, de nous avoir permis d'assister à ces offices. » Un digne ouvrier, emporté par l'enthousiasme, ajouta : « Oui, c'est beau, mais votre chapelle est trop petite; je vous prédis qu'avant peu elle sera remplacée par une belle église ! »

Puisse cette prédiction se réaliser à la plus grande gloire de l'Enfant Jésus !

Pour nous, nous avons fait notre possible et une chose satisfait amplement notre ambition, c'est d'avoir eu l'honneur et la joie d'être *les premiers en France* à élever un modeste temple à l'Enfant Jésus de Prague.

Ce bon Maître voudra-t-il faire de notre chapelle un sanctuaire de grâces et de bénédictions ? Nous l'ignorons, mais nous osons l'espérer, parce que déjà bien des faveurs ont été obtenues et que de toutes parts on nous demande des prières et des messes; nous osons l'espérer, surtout parce que le cachet des œuvres de Dieu est venu s'imprimer sur les débuts de celle-ci, je veux dire l'épreuve et la contradiction.

\*  
\* \*

**Installation à Neuilly-sur-Seine.** — Parmi les nombreuses communautés groupées aux portes de Paris, le long des grandes avenues qui sillonnent le territoire de la commune suburbaine de Neuilly, il en est une qui possède maintenant une statue du saint Enfant Jésus de Prague. — « J'espère, écrit la Supérieure, que notre Enfant chéri sera bientôt tout à fait connu et aimé autour de nous. Nous l'avons placé sur un trône royal en velours rouge, il est entouré de draperies frangées d'or, de lampes, de lumières et il fait l'admiration de tous. On le prie sans interruption et chacun veut le voir et posséder images et médailles. »

Ajoutons, quant à nous, que nous souhaitons de tout cœur voir l'exemple de cette pieuse communauté suivi par ses voisins, afin que pas à pas le saint Enfant, montant triomphalement cette Avenue du Roule, franchisse lui aussi les fortifications pour s'établir publiquement dans la ville même qui a tant besoin de lui.

**GRACES OBTENUES.** — *Uccle, près de Bruxelles.* — Une jeune fille, malade depuis cinq mois, fut recommandée aux prières des Carmélites d'Uccle. Celles-ci firent aussitôt une neuvaine qui s'est terminée par une messe dite à cette intention. Le premier jour de la neuvaine la jeune malade, qui ne prenait rien depuis huit jours, semblait être à l'agonie : elle n'avait plus de connaissance. Le second jour, l'état s'était déjà amélioré et ce mieux continua, grandissant toujours jusqu'au neuvième jour, qui fut relativement très bon. Depuis, elle a été de mieux en mieux et maintenant elle se lève. Gloire au saint Enfant Jésus de Prague !

*Montpellier.* — Mon Révérend Père, je viens encore témoigner ma reconnaissance envers le divin Enfant Jésus de Prague qui m'a récemment accordé deux nouvelles faveurs.

Il a éloigné de moi une grande peine qui me faisait bien souffrir et me mettait dans une situation fort pénible. La seconde faveur était une grâce spirituelle. Je l'ai invoqué avec confiance et il m'a complètement exaucée. Je remercie ce divin Enfant de ces nouvelles faveurs qui m'ont rendu la joie et ont augmenté mon amour et ma confiance envers lui.

M. G.

## VARIÉTÉS

### Lumière et Théologie

(fin).

### TROISIÈME PARTIE.

#### RETOUR DE LA LUMIÈRE FINIE A LA LUMIÈRE INFINIE.

Toute créature est une manifestation de Dieu comme cause exemplaire, cause efficiente et cause finale. Toute créature est donc une lumière pour l'intelligence. Elle proclame la bonté, la puissance et les perfections divines, elle fait mieux connaître Dieu comme vérité suprême, elle le fait mieux aimer comme bon ; mais cette lumière ne brille pas immobile comme l'étoile du firmament qui scintille dans la nuit obscure et guide le navigateur vers le port. Comme l'étoile des mages de Bethléem, les créatures vont à Dieu et mènent à lui. Leur activité essentielle a été orientée par Dieu vers lui et rien ne saurait les détourner de leur ascension



vers la lumière et dans la lumière. Mais combien cette louange objective des créatures inanimées serait imparfaite, s'il n'y avait pas d'intelligence capable de la comprendre et de la compléter, toute raison saine le voit. Aussi Dieu a-t-il créé des natures intelligentes, les anges et les hommes. Comme les natures inférieures, elles sont des miroirs, miroirs des perfections de Dieu, cause exemplaire. Mais à la différence des miroirs inintelligents qui ne reflètent qu'une seule image, toujours la même, les miroirs intelligents ont une infinité de facettes qui leur permettent de recevoir l'image des autres miroirs, de la réfléchir à leur tour pour la faire remonter jusqu'à Dieu.

C'est ce que fait la simple connaissance qui est une assimilation vitale du sujet connaissant à l'objet connu. Le sujet connaissant devient l'objet connu. C'est bien le miroir composite dont nous parlions. La lumière est déjà plus grande dans le jugement qui rapproche deux concepts que dans le simple concept. Elle augmente encore dans le raisonnement qui rapproche des jugements pour en faire jaillir de nouveaux. Si nous montons encore plus haut, nous trouvons la science, c'est-à-dire un ensemble de conclusions certaines et logiquement enchainées sur un même objet. C'est un faisceau lumineux. Enfin la science de Dieu même naturelle couronne cette ascension progressive dans la lumière, en nous faisant monter jusqu'à la cause suprême des causes secondaires que nous révélaient les sciences inférieures.

Ainsi s'opère le retour de la lumière à Dieu dans l'ordre naturel. Dans l'ordre surnaturel, ce retour se fait par la foi et la théologie. C'est la voie ordinaire qui exige des efforts, c'est la voie ascétique. La voie extraordinaire est celle des mystiques où l'esprit plus passif qu'actif est conduit par Dieu, qui l'illumine de cette sorte de connaissance appelée prophétique. Saint Thomas comprend sous ce nom tous les modes de connaissance intermédiaires entre la foi et la vision béatifique.

Dans l'acte de foi, l'intelligence du fidèle est assimilée à Dieu au témoignage duquel il croit. Cette assimilation n'est plus indirecte et analogique comme celle qui se fait par les créatures dans l'acte de la connaissance naturelle; elle est immédiate, car alors même que Dieu se servirait d'organes secondaires pour transmettre sa parole, c'est en définitive à l'autorité divine que le fidèle confie son intelligence et sa foi. Cette assimilation se complète dans l'acte théologique qui n'est que le développement d'un acte de foi antérieur. Elle est cependant encore imparfaite, parce que la foi et la théologie comportent des obscurités, mais elle nous rapproche de cet acte de la contemplation intuitive où nous serons semblables à Dieu.

L'état mystique est comme un avant-goût de cet état béatifique. L'esprit ne fait plus de raisonnements, ni de considérations discursives; il est intuitif. Dieu lui imprime immédiatement les espèces intelligibles des objets connus sans le travail préliminaire de l'abstraction. Aussi toute la vie inférieure paraît suspendue, c'est la nuit des sens internes et externes, toute l'activité de l'âme s'est concentrée au sommet de l'être dans la contemplation des vérités manifestées par Dieu. Cette

illumination extraordinaire ne va pas cependant sans obscurités — car l'essence divine n'apparaît pas encore elle-même — mais comme sa révélation est plus intense, elle exige dans le sujet une grâce spéciale que l'on appelle lumière prophétique.

Le retour à Dieu est ainsi à sa dernière étape. Il ne peut s'achever effectivement dans cette vie, où l'âme est toujours enchaînée au corps, mais il a son terme dans l'autre par l'union à Dieu, directe et sans voiles.

Nous sera-t-il permis, en terminant cet exposé trop incomplet et trop incolore de la thèse de Monsieur Chollet, d'exprimer une remarque personnelle ? C'est que la lecture de son œuvre est bienfaisante. On sort de cette promenade à travers les régions de la lumière avec l'impression de sérénité et d'amour que Dante dut emporter dans son cœur, lorsque Béatrix, après lui avoir fait contempler les beautés du ciel, l'abandonna au pied du trône de l'Éternel. « Ici manquèrent les forces à ma haute imagination, dit le poète, mais déjà mon désir et ma volonté étaient mûs, comme une roue tournant d'une manière uniforme, par l'amour qui meut aussi le soleil et les autres étoiles. »

F. DUBOIS.

## FAITS DIVERS

---

**TRAIT DU SAINT SCAPULAIRE.** — En 1874, la veille de la Toussaint, un grand incendie éclata dans la fabrique voisine du Carmel de Termonde. Vers deux heures de la nuit, les Sœurs s'aperçurent que le ciel entier était rouge comme du feu et qu'à l'intérieur du couvent il faisait chaud comme dans un four. Sans perdre un instant, on sonna l'alarme, et on fit entrer une pompe à incendie qui fonctionna au bout de quelques minutes. Arrivés sur le toit, les sauveteurs s'aperçurent que deux fenêtres du grenier étaient déjà en feu; les personnes qui se trouvaient alors entrées dans la maison vinrent au secours pour éteindre. Pendant ce temps les religieuses ne restaient pas oisives; elles avaient recours à la prière et à d'autres moyens surnaturels : une Sœur avait placé une petite image de la sainte Famille contre la fenêtre du dortoir le plus rapproché de l'incendie. Cette fenêtre était en verre mat et si ardente déjà que le bois en était tout noir et la peinture brûlée à l'intérieur; cependant l'image ne fut pas même roussie. Une autre Sœur avait couru jeter son scapulaire de nuit sur des copeaux qui se trouvaient en grande quantité dans un endroit fort proche et sous un toit à jour. Une troisième avait allumé au chœur le cierge pascal; chacune avait suivi spontanément

ment le mouvement de sa dévotion. Toutes, elles désiraient trouver moyen de jeter un scapulaire dans l'incendie de la fabrique elle-même; un jeune homme de la ville s'en chargea. Il assura qu'il vit aussitôt le vent tourner et les flammes s'éloigner de nos bâtiments. Il publia ce fait par toute la ville, et on a tout lieu de le croire très véritable puisque beaucoup de témoins des plus dignes de foi ont vu à ce moment, et tout à coup, le vent changer de direction. Gloire et louange à Dieu et à Notre-Dame du Mont Carmel.

\*  
\* \*

**ÉCHOS DE PARTOUT.** — Ce mois-ci ont eu lieu dans toutes les provinces de l'Ordre les élections triennales. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant, sinon tous les résultats, au moins ceux que nous avons pu connaître. Qu'ils veuillent bien faire aux élus la charité d'une prière.

**Province de Brabant.** Vicair-Provincial : le très R. P. Ange de Saint-Louis (réélu). — Prieur de Bruxelles : le R. P. Léon-Marie de Saint-Grégoire. — Prieur de Chèvremont : le R. P. Michel du Sacré-Cœur.

**Province de Flandre.** Provincial : le très R. P. Thomas-Michel du Très Saint Sacrement. — Définites : le R. P. Eleuthère de Notre-Dame Auxiliatrice; le R. P. Benoit-Marie de Jésus; le R. P. Léopold de Sainte-Thérèse; le R. P. Édouard-Joseph de Saint-Richard. — Prieurs : A Bruges, le R. P. Gérard de Sainte-Thérèse; à Gand, le R. P. Joseph; à Ypres, le R. P. Engelbert de Sainte-Marie (réélu). — Sous-Prieurs : A Bruges, le R. P. Édouard (Maitre des Novices); à Gand, le R. P. Joachim; à Ypres, le R. P. Donatien.

**Province d'Avignon.** Provincial : le très R. P. Albert-Marie du Saint-Sauveur. — Premier définites : le R. P. Marie-Léon.

**Province de Bavière.** Provincial : le très R. P. Augustin. — Définites : le R. P. Eugène; le R. P. Corneille; le R. P. Bernard; le R. P. Théodose. — Prieurs : A Reisach, le R. P. François de Paule; à Geleen, le R. P. Balthazar; à Würzburg, le R. P. Thérésius; à Ratisbonne, le R. P. Emmeranus.

\*  
\* \*

**ALLEMAGNE.** — *Munich.* — En 1888, l'archiconfrérie thérésienne, avec une école d'oraison, avait été établie à Munich. Elle comptait dès lors soixante-douze membres. Installée à l'origine dans une chapelle privée, l'association ne tarda pas à prendre un tel développement qu'il fallut songer à autre chose. C'est pourquoi le Provincial des Carmes déchaussés de Bavière, puissamment secondé par une noble zélatrice, obtint de l'autorité diocésaine l'autorisation de transférer le siège de la pieuse assemblée dans l'église de la Sainte-Trinité, l'une des plus fréquentées de la ville. La translation s'est faite en grande pompe le 24 novembre dernier.





## NÉCROLOGIE

L'abondance des matières nous a empêché de reproduire aussi vite que nous l'aurions voulu certaines notices nécrologiques, d'ailleurs trop importantes pour que nous consentions à les mutiler. Il nous a semblé préférable d'attendre davantage, afin de pouvoir leur donner le développement qui convient. Cependant, n'ayant pas encore ce mois-ci la place nécessaire pour parler en détail d'un vénérable religieux de notre Ordre, le P. AURÉLIUS, dont la mort très sainte a édifié en janvier dernier la ville de Savone, nous insérons ici une notice très succincte empruntée à un journal de Gênes. Bientôt les *Chroniques* y reviendront avec grand détail.

« De Savone, disait le *Cittadino* du 21 janvier, nous arrive la nouvelle de la mort du vénérable Père Aurélius, des Carmes déchaussés, dont nous annoncions l'autre jour la maladie. C'est une perte non seulement pour l'Ordre mais pour toute la ville. Le défunt avait 86 ans, dont 58 ont été consacrés au ministère des âmes. Ce furent cinquante-huit années d'abnégation, de sacrifice, d'admirable apostolat. Consoler les affligés, secourir les malheureux, protéger les orphelins, remettre les pécheurs sur la bonne voie, telles furent, avec la visite des malades et l'assistance des moribonds, les œuvres du religieux pendant tout ce temps. Non seulement les fervents catholiques, mais les indifférents et les impies subissaient l'ascendant de sa vertu. On disait en le voyant : Voilà un saint. C'est surtout pendant sa dernière maladie que la vénération publique se manifesta. L'évêque de Savone, M<sup>re</sup> Boraggini, vint en personne le visiter, lui prodiguant les marques de son respect. » (1)

## BIBLIOGRAPHIE

**La Vie chrétienne, ses principes, sa pratique**, par M. GUILLEMON, prêtre de Saint-Sulpice. — Victor Lecoffre, Paris.

La *Vie chrétienne* de M. Guillemon est un cours complet et intéressant de théologie ascétique. On souhaitait depuis longtemps au dogme catholique une place plus grande dans les ouvrages sur la perfection chrétienne. Les auteurs si connus que tout le monde lit, avec profit du reste, n'ont pas comblé cette lacune. Une longue expérience des âmes a montré à M. Guillemon que pour elles la vraie vie c'est la connaissance de Dieu et de son divin Fils : *hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum*; et la langueur

---

(1) Nous recommandons également aux prières la Mère Alphonse, décédée le 24 mars au Carmel de Bruxelles (83-56).



et l'affaïssement des âmes chrétiennes, il les attribue avec raison à l'ignorance, ou à la connaissance bien superficielle du dogme. Aussi lui a-t-il paru nécessaire de donner, au début de son ouvrage, un exposé succinct, complet, clair, des vérités spéculatives qui sont le fondement et la raison de la vie chrétienne. Successivement il nous montre *Dieu* dans sa vie intime et dans ses opérations extérieures ; *Jésus-Christ* dans les perfections de sa personne, dans son sacerdoce et dans son Église qui résumant toutes ses œuvres, enfin le *chrétien* dans sa constitution intime, dans ses œuvres, dans le chemin de la perfection.

Avec lui nous pouvons contempler la source de la vie chrétienne : Dieu — le canal obligé qui nous l'apporte : le divin Médiateur — le chrétien, terre plus ou moins féconde, sur laquelle ces eaux mystérieuses sont déversées.

Cette première partie nous remet sous les yeux les grandes lignes de la théologie catholique. La vie chrétienne est ainsi replacée sur sa vraie base, le plan divin apparaît dans toute sa grandeur, et le livre entier prend dès lors la netteté et la rigueur d'un traité scientifique.

Plus fréquemment traitée, la pratique de la vie chrétienne, qui est l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage, se distingue également par une grande sûreté doctrinale et une sagesse consommée. Affermissement, progrès, perfection de la vie chrétienne et principaux moyens de réaliser ces développements successifs, tel est le plan adopté.

Ce rapide exposé nous laisse entrevoir la beauté et la longueur de la route que l'auteur a parcourue dans l'ensemble de son ouvrage. Elle va de la vie intime de Dieu dans le sein de l'éternité, au bonheur du juste dans la gloire éternelle. Le pas est rapide, il le faut ; on va vite, mais on va sûrement.

Ce livre nous paraît donc utile à tous. Aux prêtres c'est un cadre qu'ils peuvent enrichir à leur gré. Les fidèles y trouveront une nourriture abondante et substantielle.

Ajoutons qu'un style sobre et clair, une exécution typographique parfaite, sont un attrait de plus dans l'ouvrage que nous recommandons. X.

\*  
\* \*

**Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix**, par le Père LUDOVIC DE BESSE, gardien des Capucins de Paris. — Un in-12, librairie du Crédit mutuel, 2, rue de Valois, à Paris.

En attendant que nous parlions plus amplement de cette œuvre remarquable, nous sommes heureux de publier la lettre suivante, adressée par Mgr Bouvier à l'auteur :

Evêché de Tarentaise, 12 février 1894.

Mon révérend Père,

Je vous remercie du service précieux que vous avez rendu au clergé et aux âmes pieuses par vos *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix*.

Votre travail est fait avec une clarté qui démontre une étude approfondie et une intelligence remarquable des divers écrits de ce grand auteur mystique. Vous les mettez à la portée de toutes les intelligences, et les âmes qui tendent à la vie intérieure peuvent, avec vos explications, aborder ces traités remplis d'une doctrine si sûre.

Puisse votre ouvrage se répandre parmi le clergé, appelé à diriger les âmes

non seulement dans les voies ordinaires du salut, mais encore dans les voies de la perfection.

Veuillez agréer, mon révérend Père, l'hommage de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

† PIERRE-EMMANUEL,  
év. de Tarentaise.

A cet extrait du journal *La Vérité* nous n'ajouterons pour aujourd'hui qu'un mot. L'auteur n'a pas cru devoir indiquer (ni dans le titre, ni dans le cours de l'ouvrage) à quel ordre religieux appartenait saint Jean de la Croix. A quoi bon, en effet ? personne n'ignore que ce grand Saint est le premier Carme déchaussé.

**N. B. — Le Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du ciel, par le V. P. Jean de Jésus-Marie,** va paraître vers le 1<sup>er</sup> mai. Nos souscripteurs le recevront donc dans les premiers jours du mois. On pourra toujours s'en procurer dans la suite en écrivant au R. P. ÉTIENNE, Carme déchaussé, Avenue de la Toison-d'Or, 46, Bruxelles.

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

1. **Mardi.** — S. Philippe et S. Jacques le Mineur, apôtres; 2<sup>e</sup> classe.
2. **Mercredi.** — S. Athanase, Docteur pontife; double († 375).
3. **Jeudi.** — FÊTE DE L'ASCENSION; 1<sup>re</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière.*
4. **Vendredi.** — S<sup>te</sup> Monique, Veuve; double. († 388).  
*Premier Vendredi du mois, consacré au Sacré-Cœur.*
5. **Samedi.** — S. ANGE, Martyr, de l'Ordre du Carmel; 2<sup>e</sup> classe († 1220). — *Indulgence plénière.*
6. **Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.** — S. Jean devant la Porte Latine; double majeur.  
1675. Mort, à Louvain, de la Sœur converse Catherine de Jésus (Catherine Ellenoets, de Zyrieksee en Zélande). — Dieu lui a fait la grâce, dit le nécrologe, de la tirer hors de l'hérésie, qui désolait alors son pays natal, et de la conduire en cette sainte maison : ce dont elle avait grande reconnaissance. Elle a reçu des grâces toutes particulières; on dit que les âmes du Purgatoire lui apparaissaient souvent. Elle a vécu plus de cinquante ans en religion, s'employant au travail sans s'épargner jamais.
7. **Lundi.** — S. Stanislas, Évêque et Martyr; double († 1079).
8. **Mardi.** — Apparition de l'Archange S. Michel; double majeur.
9. **Mercredi.** — S. Grégoire de Nazianze, Docteur pontife; double († 389).  
1646. En ce jour, au couvent de la Scala à Rome, mourut le Père Jean-Baptiste de Jésus. Il était de la noble famille Orsini. Ayant obtenu du prince son frère la cession du *Monte Virginio*, il y établit un désert pour la Province romaine.
10. **Jeudi.** — Octave de l'Ascension; double.

11. **Vendredi.** — B. Louis Rabata, Confesseur de l'Ordre; double († 1490).  
 12. **Samedi.** — Vigile de la Pentecôte. — *Jeûne de l'Église.*  
 13. **Dimanche.** — FÊTE DE LA PENTECOTE; 1<sup>re</sup> classe avec octave. — *Indulgence plénière. Absolution générale pour les tertiaires.*

1746. Mort, à Namur, du Père Damien de Saint-Jean Baptiste. Il était depuis sept années ermite au saint désert de Marlagne, où il exerçait la fonction de procureur. Durant cette période il avait dû quitter sa chère solitude pour le priorat de Cambrai, mais il avait donné sa démission presque aussitôt pour revenir à l'ermitage. Le nécrologe loue sa prudence, son humilité et déclare que la communauté de Marlagne ne saurait trop pleurer sa perte.

14. **Lundi de la Pentecôte.**  
 15. **Mardi de la Pentecôte.**  
 16. **Mercredi de la Pentecôte.** — *Quatre Temps.*  
 17. **Jeudi de la Pentecôte.**  
 18. **Vendredi de la Pentecôte.** — *Quatre Temps.*  
 19. **Samedi de la Pentecôte** — *Quatre Temps.*  
 20. 1<sup>er</sup> **Dimanche après la Pentecôte.** — LA SAINTE TRINITE; 2<sup>e</sup> classe.

1624. Le Père Vincent-Marie de Saint-Ubalde, qui fut le premier Prieur du saint désert de Marlagne, mourut en ce jour au couvent de Namur. — Il était Italien, de Gubbio dans l'Ombrie. Né en 1584, il avait pris l'habit à Rome le 9 mai 1610. Après sa profession, les Supérieurs l'envoyèrent à Louvain, au collège nouvellement fondé, pour faire ses études; puis, le cours terminé, on le nomma socius pour le Chapitre général de 1617. Il exerça depuis les charges de Sous-prieur, puis de Prieur du couvent de Louvain, avant de venir comme Prieur à Marlagne quand y fut établie, par notre vénérable Père Thomas de Jésus, la vie érémitique. — L'humilité du Père Vincent était extrême. Quand il apprit, lors du Chapitre provincial célébré à Louvain, qu'il était nommé Prieur, il se cacha si bien qu'on dut le chercher longtemps par toute la maison et le tirer de force, plus mort que vif, du coin obscur où il se déroba. Plus tard, dans les premiers temps de son priorat au désert, il avait coutume, en guise d'exhortations au Chapitre, de lire les passages des constitutions où sont énumérées les qualités exigées d'un Supérieur et de démontrer ensuite qu'il n'en possédait aucune: il fallut un ordre du Provincial pour l'y faire renoncer. De sa mortification vraiment héroïque, on cite le trait suivant: dans sa dernière maladie, souffrant d'une soif ardente par suite des fièvres qui le brûlaient, on lui donnait de l'eau citronnée et des oranges; or, il arriva que l'infirmier oublia pendant plusieurs jours de lui présenter ce rafraîchissement; pas une seule fois le malade n'en fit la demande, bien que citrons et oranges fussent placés à portée de sa main sur une table près du lit. Quand le Frère, s'étant aperçu de sa négligence, vint tout confus lui demander pardon: « Merci, dit-il, avec un sourire; que le bon Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. » — Après sa mort on l'ensevelit à Marlagne dans le caveau commun, mais on conserva son crâne pour le réfectoire du couvent.

21. **Lundi.** — Translation de N. P. S. Jean de la Croix; double majeur.  
 22. **Mardi.** — S. Jean-Népomucène, Martyr; double († 1383).  
 23. **Mercredi.** — S. SIMON STOCK, Confesseur, de l'Ordre; 2<sup>e</sup> classe. — *Indulgence plénière.*  
 24. **Jeudi.** — FÊTE-DIEU; 1<sup>re</sup> classe avec octave.  
 25. **Vendredi dans l'Octave.**  
*Jour consacré au Saint Enfant Jésus.*  
 26. **Samedi dans l'Octave.**

**27. Dimanche dans l'Octave.**

**28. Lundi dans l'Octave.**

**29. Mardi dans l'Octave.**

1675. A Louvain, mort de la Sœur Anne de Jésus-Marie, à l'âge de 73 ans, après 51 ans de profession. Elle était de Malines et s'appelait Anne van Immerseel. — C'était une âme de grande oraison et communication intérieure avec Dieu. A la récitation de l'Office divin, où elle assistait assidument nuit et jour, elle paraissait comme ravie, surtout à certains versets sur lesquels Dieu lui donnait des lumières particulières. Lorsqu'elle était tourière, elle donnait grand sujet d'édification, même à ceux du dehors, non pas en leur parlant beaucoup, mais il semblait que Dieu inspirait un sentiment de vénération à ceux qui traitaient avec elle.

**30. Mercredi dans l'Octave.**

**31. Jeudi.** — Octave de la Fête-Dieu; double.

## Petites Fleurs du Carmel

---

### Manuel des pauvres.

---

#### PREMIER TRÉSOR.

##### LES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST.

La clef qui ouvre tous les trésors, c'est le Christ Jésus. O clef de David, qui ouvrez et personne ne ferme, qui fermez et personne n'ouvre, introduisez mon âme indigente dans le secret de votre demeure; placez-la près de vous, qu'elle apprenne où sont les richesses, où les trésors, où l'or le meilleur à posséder, et qu'elle n'aille pas s'égarant derrière le troupeau vagabond de ses désirs. O de tous les trésors, trésor unique, Christ qui êtes à moi, vous renfermez en vous la plénitude de toute richesse et c'est de vous que découle tout ce qui a quelque prix; en vous tout mérite a sa source, en vous on peut les puiser toujours, sans jamais pouvoir les épuiser. Mon âme, dilate donc et étends tes désirs. Entasse en esprit des richesses: ton imagination est à bout? Eh! bien, tes souhaits ne sauraient jamais atteindre à ce que réellement tu peux posséder en toi.

Il attendait, le pauvre petit troupeau des hommes, le moment où, sortant de son éternelle demeure, notre Jésus partirait pour nos lointaines contrées; car le genre humain était tellement dénué de tout bien, accablé de telles misères, que d'aspirer au Royaume, il ne le pouvait; sur la terre stérile et vide les ténèbres de la mort planaient: nulle moisson de mérites, nulle végétation de vertus. Enfin est venu le Christ tant désiré, descendu d'en haut visiter notre race, apportant du sein de son Père de quoi l'enrichir; et vraiment à peine eut-il embrassé notre nature, voici qu'une joie profonde nous pénétra et que s'épandit en nous un souffle de vie, bien mieux et bien plus heureusement que dans le principe, lorsque Dieu créait le ciel



et la terre. Alors il plut à Dieu de nous donner son royaume et l'homme fut appelé Dieu parce que l'incarnation l'unissait dès lors réellement à Dieu. Alors il nous ordonna, nous ayant délivré de toute indigence, de vendre même ce que nous semblions posséder et de le distribuer en aumônes. O troupeau bienheureux, ainsi chéri de Dieu, enrichi par lui, comblé de tout genre de biens !

Mais il faut, mon âme, que l'amour pour ton Jésus t'enflamme davantage encore et que tu comprennes combien sont ineffables les richesses qu'il t'a apportées. Médite donc un peu par quelle route ce géant est accouru vers toi, joyeux ; vois sa tête, ses mains, ses pieds, tout ruisselants pour lui-même d'une myrrhe douloureuse, pour toi d'un or éprouvé. Tu veux savoir combien d'or il t'a amassé ? Sans dépasser les débuts de sa course, arrête tes regards à son premier pas, à sa première action, à sa première pensée ; dis-en, si tu le peux, le poids et la valeur. Que si ton jugement ne suffit pas à l'évaluer, prends une balance ; place dans un des plateaux ce pas, cette action, cette pensée et dans l'autre, pour faire équilibre, l'abolition de tous les péchés, la rédemption du monde entier. C'est trop peu. Ajoutes-y l'effusion de la grâce, l'acquisition de la gloire éternelle. C'est trop léger encore. Imagine alors d'autres mondes qui pourraient être, figure-toi des dons plus merveilleux. Tout ce que tu mettras, à moins que ce ne soit une autre incarnation unissant de nouveau substantiellement Dieu à l'homme, sera trop peu. Ainsi donc, ô bon Jésus, si un seul de vos pas, si une seule de vos pensées, une seule petite larme, a eu tant de mérite, par tous vos trajets, par toutes vos fatigues, par les douleurs auxquelles à cause de moi vous fûtes soumis dès le jeune âge, par tout cela, dites, que ne m'avez-vous pas mérité ? Et quand vous avez été meurtri de soufflets ? quand vous avez été déchiré de coups de fouet ? quand vous avez été percé par les épines ? quand vous avez expiré sur la croix ? O abîme de mérites, abîme immense, sans fond, où la pensée se perd impuissante.

Si quelqu'un a besoin de mérites (et où est-il, celui qui n'en a pas besoin ?) qu'il se hâte, qu'il approche, qu'il coure aux fentes de cette pierre, à la caverne de ce jeune lion ; qu'il en prenne tant qu'il veut ; là pas d'argent réclamé en paiement, pas de poids, pas de mesure ; c'est tous les jours, à toute heure, à chaque instant que l'on peut acheter gratis. Mais que dis-je ? acheter. Usez seulement de ces biens, car tout cela est à vous ; c'est pour vous que s'est fatigué Jésus, pour vous qu'il a été flagellé, pour vous qu'il est mort : du moment où, renaissant par le baptême, vous vous êtes pour ainsi dire revêtu du Christ, vous avez été mis en possession de son trésor. Portant partout le Christ en vous-même, venez en confiance au comptoir de l'éternité ; là demandez ce qu'il vous plaira ; en recevant, toujours vous deviendrez plus riches et, en donnant, jamais vous n'en serez appauvri. Oh ! si dans le monde il y avait des revenus capables de suffire à toutes les dépenses et de n'être soumis à aucune perte, quelle joie ! comme on se proclamerait heureux ! Eh bien, voici en votre possession une fortune qui jamais ne se déprécie, une fortune qui vaut le ciel ou plutôt le Maître lui-même des cieux, et vous n'en faites aucun cas ! Vous estimez les richesses du siècle dont votre avidité ne peut goûter que peu de chose, presque toujours au prix de mille dangers et de tant de labeur ; les vraies richesses de votre Jésus, ses trésors, vous les négligez, et de ceux-là pourtant quand vous n'obtenez rien, c'est que vous ne le demandez pas ou que cela vous serait nuisible. Ce n'est pas ainsi que notre Mère l'Eglise nous apprend à agir, elle qui fait passer par les mérites du Christ toutes ses demandes et fait profession de recevoir par eux tout ce qu'elle reçoit. Par eux elle prie, elle adjure, et sa prière a toutes les audaces, toutes les confiances.

O chrétien, vous qui participez aux mérites du Christ, vous qui en êtes le possesseur et le maître, si vous compreniez ce que, au moyen de ces richesses,

vous pouvez vous-même acquérir de biens dans le temps et dans l'éternité par vos propres efforts et par ceux de vos frères qui prient pour vous, comme vous seriez vite délivré des liens du péché ! Et si par hasard vous péchiez, comme vous obtiendriez vite, en courant aux mérites du Christ, la contrition, le bon propos, le pardon, la justification, avec tous les biens que le péché fait perdre ! Car ce n'est pas pour les justes, c'est pour les pécheurs qu'il est venu amasser le trésor de tant de mérites, votre Jésus. C'est même ce qui témoigne son amour envers nous, qu'il ait voulu, tandis que nous étions encore esclaves du péché, mourir pour nous, lui juste pour des indignes.

Venez donc, qui que vous soyez, pauvre et faible, aveugle, paralytique ; voici un nouveau et tout aimable commerce : des richesses pour tous ; personne d'exclu, excepté ceux qui veulent eux mêmes s'exclure. Ne craignez pas, homme pécheur, de traiter en ce marché avec Dieu lui-même ; Dieu lui-même se soumet aux lois de la justice et tout l'avantage du compte est de votre côté, car tout ce que l'homme présente, pourvu qu'il le prenne aux trésors du Christ, est à cause de cela de plus de valeur que ce qui est offert en échange par Dieu. Les plus précieuses couronnes, les dons de la béatitude et de la gloire sont ainsi estimés comme juste prix des mérites de l'homme. Je sais, ô mon Dieu, ô mon rémunérateur, que si moi seul je suis l'objet de vos regards, c'est pure miséricorde ce que vous faites pour moi, et tout bienfait dépasse mes mérites ; mais si vous regardez en moi votre Christ, que pouvez-vous faire alors qui ne soit bien mérité ? — Aussi, voulant nous voir tout entiers à une si avantageuse affaire, notre Mère l'Eglise souhaite pour nous de longs jours, une vie prolongée, pendant laquelle nous puissions multiplier les œuvres et négocier une grande somme de gloire ; elle s'attriste à bon droit si l'on meurt prématurément ; n'avoir pu gagner plus de béatitude, c'est avoir perdu en quelque sorte ce qu'on n'a pas acquis.

A l'œuvre donc, mon âme ; appuyée sur Jésus, emplis ta barque des célestes richesses, des marchandises de l'éternité, puis jette l'ancre aux rivages désirés de la patrie ; le salaire, le juste prix, la rémunération des travaux, veilles, jeûnes, actes de patience, d'humilité, d'obéissance, en général de tous les mérites de ton Christ, exige-le toujours exactement : il t'a laissé le soin de réclamer pour toi-même tout ce qu'il aurait dû toucher s'il eût voulu égaler sa propre récompense au mérite infini de ses œuvres. Saint Bernard plaçait en ce trésor sa grande espérance : un jour, étant gravement malade et pour ainsi dire à toute extrémité, il lui sembla qu'il comparaisait au tribunal de Dieu ; Satan aussi était là, qui l'accablait d'accusations indignes ; quand ce mauvais eut fini et que ce fut le tour de l'homme de Dieu, il plaida sa cause sans s'effrayer, en ces termes : « Je l'avoue, je suis un indigne et je ne puis par mes propres mérites obtenir le royaume des cieux ; cependant un double droit remet ce royaume aux mains de mon Seigneur, je veux dire le droit de sa filiation divine et le mérite de sa passion ; le premier droit, il l'a garde pour lui ; l'autre, il me le donne et voila pourquoi c'est à titre de justice que je le réclame, je ne crains pas d'en être frustré. », A ces mots l'ennemi s'enfuit confus, le jugement se termina et l'homme de Dieu revint à lui. Ensuite lui apparut la Sainte Vierge accompagnée de saint Laurent et de saint Benoît, à l'autel desquels il avait envoyé un frère prier à son intention, et il fut guéri. Fais donc de même, ô mon âme, et, en puisant dans les précieux mérites de la passion du Seigneur, réserve-toi le prix du royaume des cieux.

## A V I S

Tout ouvrage dont *deux exemplaires* seront adressés à l'administration des *Chroniques* aura droit à un compte rendu dans la Bibliographie ou tout au moins à une annonce sur la présente feuille qui sera jointe désormais à chaque numéro. — Pour un plus grand nombre d'insertions, on s'arrangerait à l'amiable.

**Échos de Chèvremont**, bulletin mensuel de N.-D. de Chèvremont : comptes rendus des pèlerinages à ce célèbre sanctuaire du pays de Liège.

*Les Échos de Chèvremont* paraissent le 1<sup>er</sup> de chaque mois. Les abonnements sont d'une année de Mai en Avril suivant. Ils sont servis intégralement, quelle que soit l'époque de l'inscription. Prix de l'abonnement : 1 fr. pour la Belgique, 1 fr. 50 pour l'étranger, payable par anticipation. Pour tout ce qui concerne le Bulletin, s'adresser au R. P. LAMBERT, Couvent des Carmes, à Chèvremont, par Chênée.

**Manuel du Tiers-Ordre de N.-D. du Mont Carmel et de Sainte Thérèse**, seconde édition. — Prix : 1 fr. 50. — *En vente au Couvent de Bruxelles.*

**Courtes réflexions ou Recueil de méditations pour tous les jours de l'année à l'usage des jeunes gens et en général de tous les fidèles**, par le P. BERNARD-MARIE DE SAINTE THÉRÈSE. — Prix : broché, 1 fr. 25; cartonné, 1.70. — *S'adresser à l'auteur, au Couvent de Bruxelles.* (Pour l'étranger, port en plus : 0,25.)

**Notice sur la vie et le culte de sainte Rosalie**, par le P. GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU. — Prix : 1 fr. 25. — *S'adresser à l'auteur, au Couvent de Bruxelles.*

**Chroniques des missions des Carmes déchaussés au Malabar**, extraites des *Chroniques du Carmel* de 1889 à 1893. — Prix : avec portraits 1 fr. ; sans portraits 0.75. — *En vente aux Couvents d'Ypres et de Bruxelles.*

---







## LE SAINT PROPHÈTE ÉLIE

Dans son ouvrage intitulé *Les Prophètes d'Israël*, le cardinal Meignan, archevêque de Tours, trace des deux patriarches du Carmel, Élie et Élisée, un magistral portrait. Ces grandes figures dominent toute l'histoire de leur temps; le regard de la postérité s'est fixé sur elles aussi longtemps que les âmes chrétiennes se sont nourries du suc des saintes Écritures: à chaque instant dans leurs homélies les Pères y reviennent, comme à un sujet parfaitement connu de tous. Aujourd'hui, avouons-le, il n'en est plus ainsi. La connaissance de l'Ancien Testament devenant de moins en moins familière aux fidèles, les notions qu'ils ont encore sur la vie et le rôle des prophètes sont ordinairement vagues et incertaines. Nous-mêmes, enfants du Carmel, conservons-nous assez précise, assez vivante, la physionomie de nos glorieux ancêtres? A vrai dire nous ne le pensons pas, et voilà pourquoi, en ce temps de l'année qui nous ramène leurs fêtes, nous voudrions mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des choses qui nous frappèrent lorsque, pour la première fois, nous entreprîmes la lecture de l'ouvrage cité plus haut. Notre guide, dans cette rapide étude, sera donc l'éminent exégète dont la féconde carrière a produit tant de beaux travaux. Il nous aidera d'abord à présenter un résumé succinct de l'histoire d'Élie; nous nous permettrons ensuite de discuter certaines conclusions que les faits lui suggèrent; puis, comme lui, nous reprendrons en un tableau d'ensemble la mission du prophète, en essayant de la mettre à sa place dans le plan divin. Enfin, après le maître, viendra le disciple: une seconde étude sera consacrée à saint Élisée. La liturgie semble, il est vrai, demander l'ordre inverse, puisque le second de ces illustres personnages est fêté chez nous le 14 juin, plus d'un mois avant le premier. Mais le calendrier saurait-il prévaloir

contre la chronologie et la raison? La mission d'Élisée n'est pas seulement historiquement postérieure à celle d'Élie, elle en est encore logiquement dépendante, elle en forme comme le couronnement naturel; aussi serait-il absolument impossible de comprendre l'une sans avoir d'abord bien compris l'autre. Bornons-nous donc ce mois-ci à saluer avec respect celui qui reçut en héritage une double part à l'esprit du grand Voyant d'Israël et occupons-nous spécialement de celui-ci, les unissant d'ailleurs tous deux dans la même louange et la même vénération.

La principale source pour l'histoire de saint Élie est l'Écriture elle-même, depuis le chapitre xvii du troisième livre des Rois inclusivement jusqu'au chapitre ii du quatrième. On sait que l'auteur de ces livres puisait dans la collection des récits nationaux : archives d'État conservées dans les écoles de prophètes; chroniques rédigées au fond de ces doctes asiles, comme plus tard le furent dans les monastères celles du Moyen Âge. Faut-il penser avec M. l'abbé Clair (1) que l'ouvrage particulier où l'historien a trouvé les détails sur la vie de saint Élie n'était qu'un fragment des *Annales des rois d'Israël*? Vaut-il mieux, avec M<sup>gr</sup> Meignan et " d'après certains commentateurs „, faire remonter ces renseignements " à des écrits édifiants circulant au temps de l'auteur du livre des Rois „ (2)? Constatons en ce cas que le " compilateur *inspiré* estimait d'un grand prix ces traditions populaires „, et concluons que, nous aussi, nous pourrions, s'il se rencontre quelque tradition constante et universelle, la considérer comme une source secondaire et, sans contredire l'Esprit Saint, nous y fier comme à un témoignage sûr en des points où l'Écriture garde un complet silence. Les " traditions juives et chrétiennes „ sur la famille et la parenté d'Élie, que l'auteur des " *Prophètes d'Israël* „ résume en une courte note (3), n'ont pas ces caractères d'universalité et de constance; elles ne sauraient être tenues pour des certitudes, nous en convenons facilement. Mais il ne faudrait pas, comme semble le faire la note en question, assimiler à

---

(1) Voir Bible Lethielleux, Introduction au Livre des Rois.

(2) Tout ce qui dans le cours de cet article est enfermé entre guillemets, sans autre indication, est emprunté à l'ouvrage du cardinal Meignan.

(3) Ch. vii, p. 180.

ces légendes la tradition autrement respectable par laquelle " les religieux carmes font du prophète le premier protecteur et le premier saint de leur ordre „.

Quelles qu'aient été d'ailleurs ses origines et ses actions antérieures, la première mention certaine qui soit faite de lui est contenue dans ces mots du troisième livre des Rois (1) : *Et Elie de Thesbé, un des habitants de Galaad, dit à Achab : Vire le Seigneur Dieu d'Israël en présence de qui je suis; il n'y aura en ces années ni rosée ni pluie, si ce n'est de par les paroles de ma bouche.* Une brève indication du lieu de naissance, une affirmation énergique du vrai Dieu, une menace sans peur, et c'est tout. " Dans le fait, la brusque apparition du personnage est tout à fait caractéristique... C'est comme un éclair qui fend les nuages (2). „ Ils étaient si épais, les nuages enveloppant alors Israël ! Cent ans ne s'étaient pas écoulés depuis que les dix tribus du Nord avaient été séparées de Benjamin et de Juda par la révolte de Jéroboam contre le fils de Salomon (3), et déjà l'idolâtrie sous les formes les plus hideuses couvrait tout le pays. Le fondateur du royaume schismatique en avait fait affaire de politique : pour prévenir jusqu'à la possibilité d'un retour à la monarchie de David, il avait résolu d'entraîner son peuple loin de Jéhovah et de le séparer entièrement du sanctuaire de Jérusalem. C'était, pensait-il, assurer à jamais l'indépendance de sa dynastie. Le veau d'or, qu'il installa solennellement à Béthel, ne resta pas longtemps l'idole unique. De Syrie, de Phénicie, de tous les pays voisins avec lesquels Jéroboam et ses successeurs entrèrent en relations intimes, on vit accourir les cultes dépravés de l'Orient païen. Au temps d'Achab, Baal possédait ses temples et son sacerdoce ; Jézabel, femme du roi, avait amené de Tyr, sa patrie, l'impure déesse Astarté avec un cortège de prêtres et de faux prophètes. Les prophètes du vrai Dieu, ceux qui n'avaient cessé de parler haut et ferme et de s'opposer de toutes leurs forces au progrès du mal, semblaient avoir résisté en vain. Le succès de

---

(1) III Reg. xvii, 1.

(2) Clair, Commentaire sur les livres des Rois, Bible Lethielloux, t. II, p. 322, col. 1.

(3) D'après la chronologie adoptée par le cardinal Meignan, le schisme se produisit en 977 et l'avènement d'Achab en 920 avant J.-C.

leurs prédictions sinistres, la chute annoncée par eux, et réalisée dans ce court intervalle, de trois dynasties successives, n'avait servi qu'à les rendre odieux à Jézabel qui, usant de sa toute puissance sur le faible esprit d'Achab, lui arracha l'ordre de les exterminer tous. C'eût été la ruine du monothéisme et par conséquent la destruction des desseins providentiels dont le peuple hébreu était le centre. Aussi non seulement Dieu ne permit point que l'exécution fût totale, mais encore c'est juste à ce moment de l'histoire sacrée, alors que l'acharnement d'une femme étrangère contre le culte orthodoxe " transformait en crise aiguë le mal chronique d'Israël „, c'est à ce moment que la Providence suscita Élie. Chef incontesté de tous les prophètes de son temps, " cet homme de Dieu résumait dans son esprit et dans son cœur tous les vœux et tous les sentiments d'Israël fidèle ; il eut pour mission d'arrêter l'idolâtrie triomphante „.

Arrêter l'idolâtrie, c'est donc la raison d'être de toutes les actions publiques du prophète et des dons merveilleux qui lui furent départis. Ayons toujours cette pensée présente tandis que nous verrons passer ces actions l'une après l'autre au cours d'un très rapide récit. Cette fois nous laissons parler M<sup>sr</sup> Meignan lui-même (1) : on ne saurait mieux que lui résumer toute cette histoire.

" Élie se trouvait en Galaad, au delà du Jourdain, quand Dieu le chargea d'un grave et premier message pour Achab (2). Le prophète se présenta inopinément devant le roi : avant de punir ses impiétés, Jéhovah lui faisait dire que, pendant plusieurs années, il n'y aurait ni pluie ni rosée dans le royaume d'Israël et qu'une épouvantable disette en serait la suite. Son message accompli, Élie, selon l'habitude des prophètes, se retira précipitamment. La prophétie fut bientôt justifiée par l'événement : une sécheresse inouïe désola tout le pays... Malédiction terrible, que celle d'une famine de trois ans...

„ Élie s'était retiré dans un désert, au bord du torrent de Carith (3), où les corbeaux lui apportaient de la nourriture tous les

(1) C'est aux chapitres VII, VIII, IX, XII et XIII surtout que nous ferons des emprunts.

(2) Ce passage (III Reg. XVII, 1) est celui que nous avons rappelé plus haut.

(3) Probablement le torrent appelé aujourd'hui *Ouady-Kelh*, affluent de droite du Jourdain, qui traversait le territoire de la tribu de Benjamin. Élie était donc



matins et tous les soirs. Le torrent lui-même se dessécha. L'esprit de Dieu conduisit alors Élie à Sarepta dans le royaume de Tyr. „ Pour s'y rendre il dut traverser tout le royaume d'Israël alors désolé par les effets de sa terrible prédiction. „ En arrivant aux portes de la ville, Élie aperçut dans la campagne une pauvre veuve. Il l'appela et lui demanda à boire de l'eau qu'elle transportait. Avec l'eau, la veuve lui eût volontiers offert son pain; mais il ne lui restait qu'un peu de farine, à peine assez pour soutenir la vie de son enfant. Élie, voyant la bonne volonté de cette femme et saisi de l'esprit prophétique, lui annonça que dans sa maison l'huile et la farine ne manqueraient plus désormais et se renouvelleraient merveilleusement pendant tout le temps de la disette. Il arriva bientôt que le fils de cette veuve fut atteint d'une maladie mortelle. La pauvre femme se plaignit au prophète : serait-il venu chez elle pour la punir de ses péchés? L'épreuve était aussi pénible pour Élie que pour la pauvre mère : „ Eh quoi! Seigneur, s'écria-t-il, faut-il que vous affligiez ainsi cette bonne veuve, jusqu'à faire mourir son fils, elle qui me nourrit du mieux qu'elle peut? „ Alors il prit l'enfant dans ses bras, l'étendit sur son lit, s'inclina par trois fois sur le cadavre, se mesurant (dit l'Écriture) au petit corps de l'enfant qui reprit aussitôt la vie. Élie montrait que, comme le Christ, il n'était point venu pour perdre, mais pour sauver, pour guérir et pour ressusciter. „

C'est alors qu'eut lieu la plus grande scène de la vie publique du prophète, le sacrifice du Carmel. „ La famine durait depuis trois ans, continue notre auteur; Achab avait eu le temps de réfléchir aux causes de cette calamité, annoncée de la part de Jéhovah comme un châtiment. Tandis que les hommes pieux priaient le Seigneur, les idolâtres maudissaient le prophète : c'était Elie qui avait jeté sur le pays un sort qui allait s'aggravant tous les jours... On s'accordait à dire qu'il fallait rechercher partout l'homme de Dieu, pour obtenir par son entremise la fin du fléau. Mais qui savait sa retraite? et s'il ne voulait pas venir, qui pourrait l'y contraindre?... Achab se troublait et craignait pour lui-même, car le peuple irrité ne se gênait pas

---

sorti de la Samarie et avait établi sa retraite au delà des frontières méridionales d'Achab. Il était prudent de se mettre hors de portée, tant que Dieu ne commanderait pas de braver le danger.

de dire tout haut que les impiétés d'Achab et de Jézabel avaient déchaîné la colère de Dieu. Sous la pression du sentiment public, Achab fit rechercher partout Élie... Celui-ci continuait à se cacher ; mais Jéhovah lui commanda d'aller trouver Achab et de lui dire que Dieu était disposé à faire cesser ses justes vengeances, si le roi s'inclinait sous le châtimement et revenait au vrai culte... Dès qu'il fut arrivé, Achab vint au devant de lui : " C'est toi, lui dit-il, c'est toi le révolutionnaire d'Israël. — Ce n'est point moi, répondit Élie, qui mets la révolution en Israël ; c'est vous, en abandonnant le Seigneur et en servant Baal. Et maintenant, ajouta-t-il, rassemblez sur le Carmel tout votre peuple et les prophètes de Baal et d'Astarté. „ Il s'agissait de savoir définitivement qui, de Jéhovah ou de Baal, ferait cesser les calamités qui frappaient le pays. Achab accepta. „

Sur une des hauteurs de la partie sud-ouest du Carmel, près de la cime appelée *el Moraka*, *le lieu brûlé*, s'étend un plateau pierreux, terminé brusquement du côté de la plaine d'Esdreton par une muraille perpendiculaire de deux cents pieds. C'est vraisemblablement en ce lieu que furent convoqués le peuple et les prêtres de Baal. " On convint d'offrir deux sacrifices : de part et d'autre on invoquerait la Divinité. Le Dieu qui ferait tomber du ciel le feu pour consumer les victimes serait le seul vrai Dieu que tous adoreraient. Excellente proposition ! s'écria le peuple unanimement... Les prophètes idolâtres les premiers dressèrent leur autel et y placèrent un des deux bœufs destinés à l'épreuve ; puis ils invoquèrent à grands cris le nom de leur idole : Baal, exauce nos prières !... Cependant midi, l'heure solennelle où Baal, le dieu de la lumière, devait manifester sa présence, était passée sans qu'il eût donné le moindre signe : " Criez donc plus haut, disait Élie d'un ton ironique. Sans doute Baal est dieu ; mais peut-être il médite ; peut-être est-il parti pour quelque voyage ; ou bien il dort. Criez plus fort, vous le réveillerez. „ Les malheureux redoublaient en effet leurs clameurs ; ils se déchiraient le corps avec les couteaux sacrés... Tout fut inutile ; la flamme divine qu'ils attendaient n'embrasa pas le bûcher.

" L'instant où l'on avait coutume d'offrir au temple de Jérusalem le sacrifice du soir approchait : il allait être trois heures. Élie dit au peuple : " Venez avec moi. „ Il construisit un autel avec douze pierres

représentant les douze tribus de Jacob, c'est-à-dire au nom du peuple d'Israël tout entier. Autour du monument il creusa un petit fossé circulaire, puis il disposa la victime sur le bûcher. Il dit ensuite : " Allez remplir quatre grandes urnes de l'eau du torrent (1), vous les répandrez sur le sacrifice. „ On obéit, et l'eau inonda le bûcher, au point que le fossé ménagé au pied de l'autel en fut rempli. Alors aux voix rauques des prêtres de Baal succéda, au milieu du silence devenu solennel, la sereine et calme prière d'Élie : " Jéhovah, Dieu d'Israël, disait-il, montrez aujourd'hui qui vous êtes; prouvez que je suis votre serviteur et que je ne fais en tout ceci que suivre vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, entendez ma prière. Que cette foule immense apprenne que vous êtes son Dieu et que vous daigniez encore accueillir la conversion de son cœur. „ En ce moment le feu du ciel descendit sur l'holocauste et consuma la victime, le bois et les pierres mêmes de l'autel. A la vue de ce prodige, la multitude tomba la face dans la poussière en criant : Jéhovah est Dieu ! le seul Dieu est Jéhovah ! La supériorité toute puissante du Dieu d'Élie venait d'éclater aux yeux du peuple. Les cris, les injures aux prêtres de Baal se faisaient entendre... Un mot, un signe, allait décider du sort des prêtres idolâtres. Qui pourrait, qui voudrait les sauver ? Élie le pouvait sans doute, mais il ne le voulut pas... Il commanda de se saisir des faux prophètes et il les fit mettre à mort... Tel est, suivant la Bible, le triomphe remporté au Carmel par les prophètes au cours de leur lutte contre l'idolâtrie. La Bible s'est plu à décrire les épisodes et les moindres circonstances d'un duel entre deux cultes et deux sacerdoce. Dieu, pour servir ses desseins éternels, avait permis ce dénouement merveilleux d'une tragédie qui avait commencé par une famine de trois ans; et comme principal acteur du spectacle il avait choisi Élie, ce prophète renommé en Israël, ce prophète qui avait au loin rendu célèbre sa puissance thaumaturgique. „

(A suivre.)

---

(1) Le *Kison* qui coule au pied du Carmel, proche d'*el Moraka*, et qu'alimente en cet endroit une source abondante, à l'abri de toute sécheresse.



# LA JOURNÉE RELIGIEUSE

*Suite (1)*

## L'Oraison mentale.

### XXVI

L'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel, disions-nous à la fin du précédent article, est essentiellement un ordre de contemplation et de pénitence, un Ordre de vie cachée, immolée. Né sur la terre de l'Incarnation, à quelques lieues de Nazareth, sa fin principale est d'honorer, de glorifier, à la suite de Marie et de Joseph, les mystères du Verbe incarné et de les perpétuer devant Dieu par une étroite union avec Jésus-Christ, victime, adorateur, médiateur. D'où au Carmel un esprit éminemment catholique-apostolique, ayant toujours en vue, dans l'oraison et la pénitence, l'Église, les âmes, le monde entier. Sainte Thérèse, notre Mère et Maîtresse, est on ne peut plus formelle sur ce point (2).

Voilà donc le fond de notre Religion : une très excellente imitation de la vie cachée, de la vie de prière, de pénitence et de contemplation du Sauveur, traitant avec Dieu seul, pendant trente années à Nazareth, la grande œuvre pour laquelle il avait été envoyé en ce monde. Maintenant, de même que du mystère de Nazareth sortent les œuvres de la vie publique de Jésus, de même aussi de ce fond de vie intérieure qui est notre application principale, devra sortir au Carmel ce qui est la fin subalterne de l'Ordre, c'est-à-dire les œuvres du ministère extérieur. L'action apostolique y dérivera de la contem-

---

(1) Voir le n° précédent, p. 10 et suiv.

(2) *Chemin de la Perfection*, chap. I, III.



plation. *Contemplata aliis tradere* : mettre à la portée des autres les fruits de la contemplation, sera la formule exacte de cette fonction secondaire de notre institut (1). *Quamquam universi quos æternæ felicitatis tenet desiderium in opera caritatis incumbant*, dit le prologue de nos constitutions, *quia tamen caritatis actus duplex est : Amor nimirum Dei et proximi, sancta mater Ecclesia filiorum suorum studia in duas classes discrevit, quibus una Deo soli vacaret, altera proximo propter Deum inserviret. Nostræ vero Religioni duplex bonum, hoc ordine servato, divinitus collatum est, ut potior ejus pars esset rerum divinarum contemplatio et amor, posterior autem esset actio, ea præsertim quæ ad proximorum salutem pertinet* (2).

Ceci posé, et le Carmel étant avant tout un Ordre contemplatif, on voit à quel point il importe de nous établir dans le goût et la pratique fervente de l'Oraison mentale, puisque l'Oraison est à la fois un des principaux exercices de la vie contemplative, et un des traits distinctifs de notre observance religieuse (3).

Mais encore, pour cela, est-il nécessaire de nous bien pénétrer de quelques principes fondamentaux qui dominent et régissent tout ce grave sujet de l'Oraison.

La vie surnaturelle conférée à l'homme importe deux choses : union du chrétien avec son divin chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur : transformation de l'âme ainsi unie au Christ en l'image et ressemblance du Verbe, Fils de Dieu (4). De son nom propre, avant de devenir le mystère de la gloire, ce mystère s'appelle ici bas le mys-

(1) *Contemplata aliis tradere*. Bien entendu, il n'y a là rien qui soit exclusivement propre au Carmel. Le mot est de saint Thomas ; et il exprime une loi générale, convenant, au même titre, à tous les ordres mixtes, comme sont l'Ordre de saint Dominique, l'Ordre de saint François, ou la Compagnie de Jésus. Seulement, " les Carmes se doivent avant tout au Désert „ dit le R. P. Danzas. Aussi paraissent-ils tenus plus que personne à rattacher à la contemplation les œuvres de l'apostolat et du ministère sacré.

(2) " De Instituti nostri ratione. Constitut. Frat. Discal. O. B. V. de Monte Carmelo. Prologus. „

(3) " Cum Instituti nostri potior pars sit contemplatio, ad quam per continuam Dei præsentiam et statutas quotidianasque orationis horas tendendum est : Decernimus, ut singulis diebus, ante vel post Primam per unam horam, et pariter ante vel post Completorium, pro temporum discrimine, ut in Ordinario traditur, per unam similiter horam fiat mentalis oratio. Const. P. I, c. iv. „

(4) Sum. theol. III. P. qu. XXIII passim.

tère de la grâce. La grâce, c'est-à-dire le don, le don par excellence qui est la vie éternelle de Dieu même et l'adoption des fils, en Jésus-Christ (1). " Reconnais, ô chrétien, ta dignité, s'écrie à ce sujet saint Léon, et devenu participant de la nature divine, garde-toi de retomber, par une conduite indigne de ta grandeur, dans ta bassesse première. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre (2). „ Tel est en effet l'ordre du mystère. Nous sommes associés à la nature divine, en tant que nous participons du Fils (3); et nous participons du Fils, en tant que Jésus-Christ, par l'opération du Saint Esprit, nous assume dans l'unité de son corps mystique, nous communiquant ses titres, ses états, ses mystères (4), ses vertus, ses sentiments, son Esprit, sa vie enfin de Fils de Dieu, avec toutes les excellences, tous les biens qu'elle renferme. Nous pouvons vraiment dire alors avec l'Apôtre : " Je vis ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, „ *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*; et nous arrivons à cette bienheureuse consommation en un dans la société ineffable du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui est le terme dernier des intentions divines (5). *Ego in eis et tu in me ut sint consummati in unum, ... ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis* (6).

Ce mystère de la vie surnaturelle, de la vie de la grâce, de la vie

(1) " Gratia... vita æterna in Christo Jesu Domino nostro. Rom. VI, 23. Misit Deus Filium suum, ut adoptionem filiorum reciperemus. Gal. IV, 4, 4. „

(2) S. Leon. Serm. 1 de Nativ.

(3) " Ut simus in vero Filio ejus. Hic est verus Deus et vita æterna. I Ioan. V, 20. — Nos enim cum ipsius Filii participes efficitur, Dei participes esse dicimur. Id ipsum est quod aiebat Petrus : ut efficiamini divinæ consortes naturæ. S. Athan. Orat. contr. Arianos, n° 16. „

(4) " Illā gratiā (sanctificante) filii Dei, fratres Christi, membra corporis ejus efficitur... Per illam Christum induimus, in Christo vivimus, in Christo morimur, sepelimur, resurgimus et in caelestibus habitamus. Contenson. O. P. Theol. mentis et cordis. cit. ap. Em. Cardin. Mazella, S. J., Tractat. de Gratia. — Formatur in nobis Christus Sancto Spiritu nobis quamdam divinam formam per sanctificationem et justitiam induente. S. Cyril. Alex., lib. IV in Isai, cap. 44 or. 2<sup>a</sup>. „

(5) " Per gratiam tota Trinitas habitat mentem. Summ. 1<sup>a</sup> P. qu. XLIII, a. 5. „

(6) Joann. XVII, 23, 26. — Ce serait une grave erreur, est-il besoin de le dire, de se représenter cette consommation mystique, comme une sorte d'annihilation de notre personnalité, de notre nature et de son opération. " On se tromperait étrangement, dit M<sup>re</sup> Gay, si l'on regardait le christianisme comme une substitution que Dieu ferait de lui-même à l'homme, ou de son action à celle de l'homme. Rien n'est plus faux, rien ne serait moins moral, rien n'est plus impossible. A quelque

dans le Christ, la merveilleuse économie des sacrements va le réaliser en nous. Le baptême l'imprime au plus intime de nos âmes, l'Eucharistie et la confirmation perfectionnent, entretiennent le don céleste, la pénitence nous la rend, si nous avons eu le malheur de la perdre. Mais la vie n'est donnée que pour vivre, et vivre c'est agir. Aussi la grâce ne demeure pas seulement au fond de notre être qu'elle déifie; elle passe dans toutes les puissances de l'âme (1) et les fait opérer divinement, selon la double activité spécifique de notre nature rationnelle. Nous cherchons, nous poursuivons la vérité et le bien, nous nous y reposons, nous en jouissons : c'est la contemplation. Nous agissons conformément au dehors : c'est l'action (2). La grâce du Christ viendra donc surélever chez l'homme ces deux parties de sa vie naturelle. Par les trois vertus théologales, par les dons de science, d'intelligence et de sagesse, elle ouvrira à la contemplation les plus secrètes profondeurs de la vérité et du bien infinis; elle aura pour la droite direction de notre conduite les vertus morales infuses, les dons de conseil, de force, de piété, de crainte de Dieu. Et c'est ainsi qu'il dépendra du libre concours de chacun de nous de croître dans le Christ en intelligence, en amour, en toute œuvre bonne (3).

Or, l'oraison mentale est justement l'exercice de l'intelligence et de l'amour surnaturels qu'apporte avec lui le mystère de la grâce. Et

point de vue qu'on l'envisage, le Christianisme n'est que le perfectionnement de l'humanité par Dieu. On ne perfectionne que ce qui subsiste. Loin de nous annuler en daignant vivre et opérer en nous, Dieu nous confirme: loin de nous absorber, il nous développe. Nul n'est plus vraiment homme que le chrétien, hormis le Christ qui est l'homme parfait, justement parce qu'il est personnellement Dieu lui-même. » *Vie et vertus chrétiennes*, tom. I. *De l'espérance chrétienne*.

(1) " Sicut ab essentia animæ effluunt ejus potentiæ quæ sunt operum principia, ita etiam ab ipsa gratia effluunt virtutes in potentias animæ, per quas potentiæ moventur ad actus. Sum. theol., 1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, qu. CX, a. iv. "

(2) " Unumquodque vivens ostenditur vivere ex operatione sibi maxime propria, sicut plantarum vita dicitur in hoc consistere quod nutriuntur et generant, animalium vero quod sentiunt et moventur; hominum vero in hoc quod intelligunt, et secundum rationem agunt... inde est quod vita hominis convenienter dividitur per activam et contemplativam. Sum. theol. 2<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, qu. 179, art. 1. "

(3) " Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia qui est caput Christus, Ephes., IV, 15, ut abundetis in omne opus bonum. II, Cor., IX, 8. "

parce que pour agir, il faut d'abord connaître et aimer, on voit assez l'importance pratique de ce divin exercice duquel dépend en grande partie le bon succès de notre opération extérieure dans l'ordre de la sanctification et du salut.

Mais, hâtons-nous de le dire, l'oraison peut être considérée sous un double aspect : comme état d'âme, persévérant sous la multiplicité de nos œuvres diverses, ou comme acte spécial, excluant formellement toute autre préoccupation que celle de l'esprit et du cœur recueillis en silence devant Dieu.

Au premier chef, pour autant qu'elle suppose la simple adhérence de nos puissances intérieures à Dieu le souverain bien, le bien de tous les biens et notre dernière fin, l'oraison doit s'étendre à toute notre vie, accompagner, du moins implicitement, chacune de nos actions. *Oportet semper orare et nunquam deficere* (1). Est-il besoin de remarquer que, faute de cette direction, nos œuvres les plus saintes, la célébration du divin Office lui-même, perdraient le principal de leur valeur, ne seraient guère plus qu'un corps sans âme, la lampe sans huile des vierges folles?

Comme exercice spécial, au contraire, l'oraison proprement dite est limitée à certains moments déterminés. Elle représente chez nous une partie notable de l'observance du chœur; nos règles ne lui donnant pas moins de deux heures par jour.

(A suivre.)

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Suite (2).

A peine la nouvelle de l'arrivée du F. François se fut-elle répandue dans Madrid que toute la ville en témoigna une joie immense. On le conçoit; il y avait laissé tant d'amis dans tous les

(1) Luc, XVIII, 1.

(2) Voir le n° précédent, page 16.



rangs de la société ! Mais ceux qui témoignèrent le plus de satisfaction furent le roi Philippe III et son épouse, la reine Marguerite. Ils voulurent le voir tout de suite et réclamèrent de lui des visites fréquentes. Aussi, dès lors, il dut souvent aller au palais où maintes fois les souverains le retinrent à dîner.

La Reine surtout aimait beaucoup à s'entretenir de choses spirituelles avec notre Vénérable, aussi elle l'envoyait chercher au couvent et le retenait toute la journée. Il fallait bien alors qu'à l'heure des repas, elle le fit asseoir à la table royale. Mais ne vous effrayez pas, cher lecteur ; la Reine connaissait les exigences de la règle des Carmes déchaussés et l'austère obéissance de son hôte ; elle dressait pour lui un menu tout à part et qui ne blessait en rien les règles de la plus sévère mortification. Jugez-en : il consistait, paraît-il, en du lait et des... navets. L'allégresse fut telle en toute la ville de Madrid, qu'on prépara des fêtes et des réjouissances publiques pour célébrer le retour de François. Celui-ci devant y assister s'en alla, dès le matin, avertir leurs Majestés qu'il ne viendrait pas, l'après-midi, leur rendre sa visite accoutumée. Les souverains n'acceptèrent pas cette excuse, ils firent rester notre Vénérable, et c'est des fenêtres du palais que François assista aux réjouissances données en son honneur. Ces hommages, vraiment inouis, ne donnaient pas au bon frère la plus petite pensée d'orgueil et de vaine gloire ; au contraire, il se sentait plus humilié que quand il était occupé à laver la vaisselle du couvent. C'est que, dit son biographe, il possédait à un très haut degré le don de sagesse ; il avait donc une connaissance vraie des choses, un jugement sûr de ce qui était à Dieu, un sentiment intime de sa bassesse et de son néant ; voilà pourquoi au milieu des plus grands honneurs il trouvait la plus grande confusion. Il faut ajouter aussi que le frère profitait de l'affection que lui témoignait le Roi pour lui dire des choses qui devaient être utiles au bien du pays, ou lui faire accepter quelques vérités que les grands n'aiment pas à entendre. D'ailleurs il employait en faveur de la famille royale le grand crédit qu'il possédait sur le cœur de Dieu. Philippe III et Marguerite d'Autriche n'avaient qu'une fille et ils désiraient vivement un héritier pour le trône d'Espagne. Ils prièrent donc le Frère François de leur obtenir cette faveur du Ciel. François accepta, mais

à une condition, c'est que les pauvres eussent une large part dans la reconnaissance que les souverains devraient témoigner à Dieu quand ils seraient exaucés. Une lettre que le Frère écrivit au roi, peu de temps avant de mourir, nous apprend ce détail : “ Notre frère aîné, „ il faut que je vous dise une chose parce que, si Dieu m'appelait en „ l'autre monde, je ne pourrais en revenir pour vous le dire. Votre „ Majesté se souvient bien de ce que nous convinmes ensemble, „ que si cette année la sœur Marguerite vous donnait un fils, vous „ nous donneriez, vous, deux mille ducats pour les pauvres. Or, „ puisque le Ciel vous a accordé ce que vous désiriez, veuillez songer „ à votre promesse. „

François s'était donc mis en prières et comme un autre Jacob, dit son biographe, il lutta avec Dieu, le priant et le suppliant de bénir l'Espagne en lui donnant un prince, et enfin il l'obtint de la miséricorde divine. L'enfant qui fut plus tard Philippe IV naquit, en effet, cette même année 1603.

Notre Vénérable savait, nous l'avons dit, que sa mort était prochaine; aussi, quand la fête de Noël 1603 fut sur le point d'arriver, il conçut le désir de faire, pour la dernière fois, un banquet pour les pauvres. Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était de l'argent. Il s'adressa donc à la Reine : “ Ma sœur Marguerite, lui dit-il un jour, voudriez- „ vous cette année, à Noël, faire pour les pauvres, en l'honneur de „ l'Enfant Jésus, un banquet que je réglerai et servirai moi-même. „ La Reine lui répondit : “ Très volontiers, mon frère, et même je ne „ me contenterai pas de donner seulement à manger aux pauvres, „ je désire en outre qu'on en habille quelques-uns, particulièrement „ des femmes indigentes mais honorables. „ Les ressources étaient assurées, mais il fallait encore l'assentiment de l'obéissance. François demanda l'autorisation à son Supérieur, qui était alors le P. François de Sainte-Marie. Celui-ci était tout à fait résolu à retirer complètement François des affaires extérieures et à le renfermer dans une solitude complète. Néanmoins, pour ne pas déplaire à la Reine, il accorda la permission, mais à deux conditions : d'abord, ce serait pour la toute dernière fois, et puis, le frère devait s'arranger de façon à ce qu'aucun bruit ne vînt troubler le silence du couvent. Enchanté, François promit tout ce qu'on voulut, et puis se mit à l'œuvre. Le

banquet fut magnifique; il eut lieu dans une grande salle d'un hôpital; François le servit lui-même, accompagnant la distribution des aliments de quelques bonnes paroles, vraie nourriture de l'âme. Des personnes de haut rang, qui étaient venues pour voir cette fête, s'en retournèrent émerveillées. Malheureusement, le roi avait été appelé loin de Madrid et il n'avait pu, avant de partir, donner des ordres pour faire remettre à François l'argent nécessaire au banquet. Sans doute, pour payer les fournisseurs, notre frère avait pu faire un emprunt. Grâce à l'intervention de plusieurs pères du couvent, il avait trouvé chez deux grands négociants la somme de six cents ducats. Mais le roi ne revenait point, et le moment de rembourser cet argent arrivait à grands pas. Les Pères qui s'étaient interposés étaient dans la consternation. François gardait un calme imperturbable. " Mon .. Frère, lui dit un jour un des Pères, ne voyez-vous pas la peine dans .. laquelle vous nous avez mis? Comment êtes-vous si peu inquiet .. de l'embaras où nous nous trouvons? — Je ne suis pas inquiet, .. répondit François, parce que je sais que la dette se paiera sûre- .. ment et bientôt. „ En effet, quelques jours après le roi arrivait à Guadalaxara; le frère y courut et reçut ce dont il avait besoin et même au delà.

La fête de Noël étant passée, François se mit en mesure d'obéir à ce que son Supérieur voulait de lui : il se retira donc complètement des affaires extérieures et se voua tout entier à la vie de contemplation. Les circonstances lui étaient favorables; la cour venait de se retirer à Valladolid, et les grandes familles l'avaient suivie. Mais les pauvres ne purent se voir ainsi abandonnés par leur bienfaiteur; ils accablaient le couvent de leurs incessantes supplications. Pour couper court, les Supérieurs envoyèrent François au couvent de Pastrane. C'était le noviciat; notre Vénérable y était inconnu, donc tout irait bien. Hélas! dès que les habitants de Pastrane surent quel trésor renfermait le couvent de Saint-Pierre (c'était le nom du couvent), ils accoururent en foule; à tout prix ils voulaient voir le frère et leurs réclamations bruyantes troublaient fort le recueillement des religieux. François dut sortir un jour; il revint les habits en pièces, on en avait coupé d'énormes morceaux. Le Père général était alors à Pastrane. Voyant tout cela, il fit partir immédiatement le

frère pour le couvent du désert, distant de deux lieues et enfoncé dans une contrée solitaire. Vaines précautions ! La solitude est envahie par la foule. On réclame à grands cris la joie de voir notre Vénérable, on veut au moins baiser le bord de son habit. Instruits par l'expérience, les religieux prennent leurs précautions ; ils éloignent impitoyablement quiconque est armé de ciseaux et de couteaux. Mais quelles inventions ne suggère pas la violence des désirs ? un dévot indiscret s'est approché doucement comme pour baiser pieusement le bord de l'habit de François, et voici que d'un coup de dent il emporte un large morceau. Les assistants se regardent stupéfaits ; ce n'est pas seulement la hardiesse du pieux voleur qui les étonne, c'est aussi l'à propos du Frère qui se retourne et dit : « Pensez-vous que c'est du gâteau ? il y a beau temps que je porte cet habit sur mon dos. » Tout était donc inutile, mieux valait encore rappeler François à Madrid ; c'est ce que fit le P. Général.

(*A suivre.*)

## DE L'AMOUR FAMILIER AVEC DIEU

*Suite (1).*

S'il est question d'amitié, quelle affection est comparable à la charité, par laquelle on aime Dieu par-dessus tout et plus que soi-même ? Et surtout quel attachement peut entrer en ligne de compte avec l'amour immense que le Seigneur a pour nous (2) ?

Comment en outre deux hommes, deux êtres quelconques, pourraient-ils être aussi inséparables que le Créateur et sa créature, puisque celle-ci ne peut exister un instant sans être soutenue en vie

---

(1) Voir le n° précédent, p. 8.

(2) On peut voir le développement de toutes ces pensées dans le traité de S. Thomas : *De l'amour de Dieu*.



et en subsistance par le Tout-Puissant? C'est lui qui nous est présent depuis le sein de notre mère jusqu'au tombeau, qui nous anime et nous dirige, qui nous pénètre, au point de voir en nous, non seulement ce que nous y voyons et ce que nous n'y voyons pas, mais même, d'après certains théologiens, plus qu'il n'y a en réalité, c'est-à-dire, ce qui n'y est encore aucunement. C'est lui qui nous a manifesté ses secrets, nous a révélé sa nature divine elle-même et sa trinité de personnes. Nos efforts tendent au même but que sa grâce, savoir: la glorification de Dieu par notre propre sanctification. Dieu vit avec nous; nous vivons en lui. Il est, selon le beau mot de Malebranche, " la patrie des âmes „. Il est " le lien des esprits „. " C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. Nous sommes même de sa race (1). „ " De toute éternité, je vous ai aimés, nous dit-il, et c'est pourquoi je vous ai, par bonté, appelés à l'existence (2). „ Toujours il nous aimera, du moins d'un amour naturel (3), et nous l'espérons bien, d'un amour aussi surnaturel. A chaque instant et sans interruption, il pense à nous, il s'occupe de nous, il nous aime, il est aimé de nous (du moins d'un amour naturel, comme nous l'avons expliqué précédemment), il nous conserve l'existence, la vie, la pensée, les biens extérieurs; il nous fournit l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons, les vêtements dont nous nous couvrons, l'amitié de nos semblables, les biens de la fortune, tout ce que nous avons, comme tout ce que nous sommes.

Il pénètre notre corps et notre âme; il n'y a pas dans notre corps d'organe, de cellule, de molécule, d'atome imperceptible, qu'il ne remplisse, ne soutienne en existence, ne vivifie et ne transforme continuellement.

Chaque pensée de notre esprit, jusqu'au plus intime de notre substance spirituelle, est comprise, approfondie par son intelli-

(1) *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. Ipsius enim et genus sumus. Genus ergo cum simus Dei.* (Act. apost. c. xvii, v. 28 et 29.)

(2) *In caritate perpetua dilexi te; ideo attraxi te, miserans tui.*

(3) *Diligis, Domine, omnia quæ sunt et nihil odisti eorum quæ fecisti.* (Sap. c. xi, v. 25). " Vous aimez, Seigneur, tout ce qui existe et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait. „ De cet amour naturel, Dieu aime même les damnés et les démons, auxquels il conserve la vie, l'intelligence, la volonté, etc.

gence infinie; il découvre et analyse nos moindres affections, il scrute nos plus secrets désirs, il prévoit toutes nos intentions, même simplement futures, possibles ou conditionnelles (1).

Sans lui rien ne peut ni exister, ni vivre, ni agir, ni penser. Non seulement il nous conserve, mais encore il nous fait agir. Il produit en nous nos mouvements corporels et spirituels, nos pensées même et nos volontés.

Dieu nous est ainsi plus uni que nous ne pouvons le comprendre, plus proche qu'aucun parent, frère ou enfant, plus intime qu'aucun être ne peut le devenir.

Il est donc naturel que nous traitions avec lui sans contrainte, et que nous nous entretenions avec lui au fond de notre cœur; c'est là que saint Augustin trouva Dieu, après l'avoir cherché vainement partout au dehors.

Nous devons considérer Dieu, non comme un étranger, mais comme un ami, mieux encore, et plus justement, comme un autre nous-même " amicus, alter ego "; car nous sommes comme une participation de son Être.

Il nous faut donc parler au Seigneur à peu près comme si nous nous parlions à nous-mêmes; il faut nous regarder comme si nous étions une particule émanée de la divinité; il faut compter sur la bienveillance divine comme sur l'amour que nous avons naturellement pour nous-mêmes; il faut aimer Dieu en nous du même amour, et d'un plus vif encore, que nous nous aimons nous-mêmes.


Tel est l'amour, la confiance, l'abandon et la conduite que demande l'intimité de l'union qui existe entre Dieu et nous.

(A suivre.)

---

(1) *Spiritus scrutatur omnia, etiam profunda Dei.* (I Cor. II, 10.) *Virus est enim sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus; omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus, ad quem nobis sermo.* (Hebr., c. iv, pp. 12 et 13.)





## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

---

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Nous sommes bien en retard pour signaler à nos lecteurs l'arrivée du divin petit Roi à DÜSSELDORF. Il est vrai, son entrée dans cette ville n'a pas été très solennelle; il est allé se fixer à l'hôpital Sainte-Marie où des Sœurs Franciscaines recueillent et soignent quatre ou cinquante malades. Des âmes pures et généreuses, des souffrants et des pauvres, c'est bien le milieu où se complait le cœur du bon petit Jésus. On avait lu au réfectoire, pendant l'Avent de l'année dernière, l'histoire de la statue miraculeuse; et toutes les Sœurs se disaient : Si seulement nous en avions une image ! Le bon Dieu avait entendu ces vœux à peine formulés et il avait fait en sorte que la Supérieure de la communauté les entendit aussi. Selon la coutume du pays, les Sœurs ont chaque année leur arbre de Noël, et c'est grande fête au couvent. L'arbre est dressé au réfectoire, chacune reçoit son petit présent. Le cadeau de l'année passée fut, pour chaque Sœur, une image de l'Enfant Jésus de Prague, l'image tant désirée ! Dans la joie du premier moment, pas une n'avait pensé à lever les yeux sur l'arbre tout brillant de lumières. Et pourtant, là-haut, tout en haut des branches, il y avait bien mieux qu'une image : la statue elle-même du divin Enfant; ravissante, en tous points conforme à celle de Prague ! Après avoir été l'objet d'une ovation enthousiaste, la sainte image fut portée à sa place définitive, dans le chœur des religieuses : c'est à ses pieds désormais que ces pieuses et dévouées servantes de Jésus dans ses pauvres viennent chercher force et courage pour elles-mêmes, consolation et miséricorde pour les malheureux confiés à leurs soins.

De la Prusse rhénane passons au midi de la France. Au couvent de nos Pères, à MONTÉLIMAR, on a installé, le 5 mars dernier, dans l'oratoire du Noviciat, une statue de notre cher Enfant Jésus due à la générosité d'une insigne bienfaitrice. Daigne ce divin Enfant répandre ses bénédictions sur ce noviciat et le faire croître en mérites et en nombre !

Une autre communauté française, une communauté de religieuses, nous écrit que depuis longtemps on songeait parmi elles à établir dans leur chapelle la dévotion à l'Enfant Jésus. On croyait avoir surmonté toutes les difficultés lorsqu'on se heurta inopinément à un refus formel de l'évêque du diocèse. Pendant une année, les Sœurs firent des neuvaines devant la petite statue qu'elles possédaient déjà dans l'intérieur du cloître. Or, un jour que l'on parlait en passant, et d'une façon tout incidente, de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague en présence du prélat lui-

même: " Mais, s'écria-t-il tout à coup, pourquoi n'établirait-on pas cette dévotion? „ Il voulut se réserver l'honneur et la consolation de présider lui-même la cérémonie où accourut une foule considérable.

Enfin, pour finir par l'Amérique, des nouvelles bien agréables nous arrivent de la NOUVELLE-ORLÉANS. Non seulement les Carmélites de cette ville ont trois statues, dont une dans leur chapelle publique et deux dans l'intérieur du monastère; mais les Pères Jésuites, qui viennent de bâtir un nouveau collège, l'ont placé sous le patronage de l'Enfant Jésus. Nous souhaitons que ce *premier* collège du Saint Enfant Jésus de Prague fournisse à l'Eglise des États-Unis une ample moisson de fervents chrétiens et d'ouvriers évangéliques.

\*  
+ \*

**GRACES OBTENUES. — Belgique.** — Louange au saint Enfant Jésus de Prague; gloire à Marie, Reine du Carmel; reconnaissance et amour à tous les Saints et Saintes de son saint Ordre pour un bienfait signalé, obtenu après d'instantes prières!

**France.** — On nous écrit du département de la Sarthe pour nous demander d'insérer un nouveau et merveilleux bienfait du saint Enfant Jésus. Il s'agit d'un enfant de cinq ans environ, d'une constitution tellement atteinte que deux médecins avaient déclaré leur science impuissante à le guérir. Les parents se tournèrent alors vers l'Enfant Jésus; une neuvaine de messes fut commencée et des enfants allèrent chaque jour prier devant la statue. A la fin de la neuvaine le petit malade était radicalement guéri.

*Paris.* — Je viens vous faire connaître une grâce tout récemment obtenue par une neuvaine de communions et de prières à l'Enfant Jésus. Ma fille Marie, âgée de trois ans, se trouvait atteinte pour la quatrième fois d'un mal singulier que les médecins ne pouvaient définir et qu'ils attribuaient tantôt à un état rhumatismal, tantôt à une disposition lymphatique. Les trois premières crises n'avaient pas semblé mettre la vie de l'enfant en danger; elles s'étaient terminées lentement par des améliorations insensibles. La dernière, au contraire, conduisit la petite aux portes de la mort. Depuis deux mois elle était étendue presque sans mouvement sur sa couchette; elle avait les membres inférieurs enflés et tenait une jambe obstinément repliée; les moindres soins lui arrachaient des cris de douleur et chaque jour sa mère et moi constations une aggravation dans l'état général et local de notre enfant. Sous l'effet de l'anémie, ses lèvres tuméfiées déformaient sa bouche et recouvraient ses dents d'un bourrelet noirâtre; sa figure d'un blanc de cire, son regard tantôt enfiévré tantôt éteint ne permettait aucune illusion sur les ravages que faisait chaque jour en elle ce mal inexplicable. Les médecins du reste ne dissimulaient plus leur inquiétude. C'est alors que nous résolûmes, sans rien négliger des moyens humains, d'adresser au Ciel un appel désespéré. Le 30 novembre, nous commençons une neuvaine de communions qui devait se terminer le



jour de l'Immaculée-Conception. Nous avions prévenu nos proches et nos meilleurs amis, qui nous promettaient d'unir leurs prières aux nôtres. Dès le premier jour accourait une pieuse jeune femme, nous apportant une statuette de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, à la dévotion duquel elle devait la santé d'un enfant que la science humaine avait condamné. Avec quelle ferveur pendant le temps de cette neuvaine, nous demandâmes à Jésus d'écarter la mort, assise déjà au chevet de notre fille ! A notre prière se mêlait cependant une grande résignation qui était le commencement du secours que le saint Enfant devait nous accorder si généreusement. « Mon Jésus ! mon Jésus ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de nous, mais que votre sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Nous lui demandions tout spécialement d'éclairer les médecins et de leur permettre de trouver la cause et la vraie nature du mal qui tuait notre chérie. Le quatrième jour le mal empira dans de telles conditions que le dénouement paraissait tout proche ; l'estomac refusait tout aliment ; l'enfant n'acceptait même plus quelques gouttes de bouillon. Sans nous laisser décourager nous continuâmes à prier, les yeux tournés vers l'image du Dieu-enfant. « Enfant plein de puissance, ô Jésus, nous vous implorons de nouveau dans cette circonstance de la maladie de notre enfant. » Le sixième jour la fièvre tombe, l'estomac recommence à fonctionner, la petite malade mange deux œufs. Le lendemain trois médecins se réunissent pour la seconde fois en consultation et l'un d'eux, plus spécialement adonné aux maladies de l'enfance, déclare trouver les symptômes d'un mal encore très peu connu, mais minutieusement décrit par un praticien anglais ; à l'appui de son diagnostic, il produit la description que donne de cette affection son savant confrère et nous reconnaissons dans ce document, méthodiquement énumérées et nettement expliquées, toutes les particularités que nous avions nous-mêmes recueillies pendant les diverses phases de la maladie de notre fille. La nature exacte du mal étant trouvée, il en conclut la possibilité de la guérison. Dans une pièce fort éloignée de celle où se trouvait l'enfant, il invite le chirurgien à préparer un appareil destiné à redresser la jambe et à la maintenir dans la position allongée. Il prescrit un traitement spécial pour combattre l'inflammation des gencives. Le soir de ce même jour et *avant tout traitement*, nous constatons, ô prodige ! que la pauvre petite étend d'elle-même sa jambe, encore imparfaitement, mais d'une façon très sensible cependant, et que l'état intérieur de la bouche s'est très notablement amélioré. A partir de ce moment l'enfant mourante a, on peut le dire, ressuscité. Chaque jour a été signalé par un progrès nouveau ; à la fin de la neuvaine, la gaieté avait reparu ; la petite malade aigrie par la souffrance était redevenue douce et facile ; l'enflure des membres était entrée dans une période de franche résolution ; l'appétit était à ce point satisfaisant que nous lui voyions absorber sans répugnance des aliments qu'elle avait toujours refusés. Le 8 décembre notre neuvaine se terminait par le chant du *Magnificat*. Cette première neuvaine a été suivie d'une autre et la guérison de notre fille se poursuit sans ralentissement. La bouche est maintenant aussi fraîche et aussi rose qu'elle l'était dans les temps de pleine santé. Les membres

inférieurs sont presque entièrement désenflés et ont repris toute leur souplesse. L'enfant n'a plus de sensibilité douloureuse et n'émet plus aucune plainte. La coloration reparait sur le visage et nous retrouvons, avec une infinie reconnaissance pour Jésus, notre petite Marie. Comment maintenant reconnaître cette faveur du ciel? Dieu, qui met la foi dans le cœur des pères et des mères et la prière sur leurs lèvres, nous accordera, je l'espère, une autre grâce encore, celle de ne pas répondre par l'ingratitude aux bienfaits dont il nous comble.

J. G.

## MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

### I. BABYLONIE

*Notice historique sur l'École française  
des Pères Carmes Déchaussés, à Bagdad.*

*Suite (1)*

#### *Organisation définitive.*

Il faut enfin le dire, l'école ne commença à prendre l'importance actuelle qu'à l'arrivée de nouveaux Pères missionnaires français, le 7 janvier 1858 : je veux parler de Notre T. R. P. Préfet actuel, le P. Marie Joseph de Jésus, et de son digne compagnon le R. P. Xavier.

Dès leur arrivée, ils inoculèrent à la modeste école alors existante une vie nouvelle par une réorganisation complète. Malgré les difficultés de l'acclimatation, l'étude de la langue arabe, une prédication quasi quotidienne et un régime ascétique plus qu'austère, ils se mirent aussitôt à l'œuvre en se faisant à leur tour maîtres d'école et ils s'adjoignirent également des maîtres laïques. Ces nouvelles

(1) Voir le n° précédent, p. 22.

et sages mesures non seulement instillèrent aux anciens élèves une ardeur jusqu'à l'inconnue, mais encore grossirent considérablement leurs rangs. Tous les enfants furent pris de la noble ambition de se frayer un chemin au moyen de l'étude de la langue française, qui leur était rendue cette fois si aisée. Aussi peu à peu l'ancien local devint par trop étroit et, dès l'année suivante, il fallut songer à bâtir. On fit une vaste et spacieuse construction, avec un étage, aussi bien éclairée qu'aérée. Le bas servit de chapelle provisoire jusqu'à l'achèvement du sanctuaire actuel, et le haut fut converti en salle d'étude où se faisaient aussi les classes aux heures voulues. Cependant, le nombre des élèves ne cessant d'augmenter, il fallut élargir l'enceinte même de la propriété de la Mission. Grâce à leur frugalité, poussée jusqu'à l'héroïsme et peut-être plus admirable qu'imitable, les Pères purent peu à peu faire l'acquisition de petites maisonnettes, propriété de voisins musulmans. Ces maisonnettes furent converties en salles de classes et la salle première fut conservée exclusivement comme salle d'étude.

L'école était restée dans ces conditions matérielles faute de ressources jusqu'en 1890, quand une augmentation de fonds permit de remplacer le reste du provisoire par du substantiel et du définitif. Pendant tout ce temps néanmoins l'école, quant à l'éducation, non seulement maintenait sa réputation, mais même allait en progressant. Plusieurs de nos Pères ont dépensé successivement leurs forces et leur énergie dans la direction. Quoique le cours inexorable des années ait jeté une grande distance entre eux et l'école, le souvenir de leur zèle infatigable reste toujours vivace dans le cœur de nos anciens élèves, arrivés aujourd'hui à la maturité de l'âge et devenus pour la plupart chefs d'une nombreuse famille. C'est toujours avec une ineffable délectation qu'ils évoquent les souvenirs de leur enfance, si intimement liés avec ceux de nos Pères qui ne sont plus.

A ce sujet, je me rappelle une petite aventure qui m'est arrivée personnellement, il y a quelques années, lors de mon voyage à Bagdad. On venait de jeter l'ancre en vue de Fao, situé à quelques kilomètres de l'embouchure du Schat-el-Arab. L'agent de la quarantaine vint à bord pour constater l'état sanitaire des passagers. Dès qu'il m'aperçut sur le pont, il m'accosta, me serrant cordialement la main, et me disant en très bon français :

« Vous êtes un Père Carme et sans doute vous vous rendez à Bagdad. » Après lui avoir répondu affirmativement et lui avoir témoigné mon extrême surprise de m'entendre interpellé en français dans un endroit où je m'y attendais si peu, il me répondit : « C'est que je suis un ancien élève de l'Ecole française des R.R. P.P. Carmes de Bagdad. Je les aime toujours comme au temps de mon enfance; si aujourd'hui j'ai du pain pour moi et ma famille, c'est à eux que je le dois; aussi suis-je toujours heureux quand j'ai la bonne fortune de rencontrer l'un d'eux ». En disant ces mots il essuya quelques larmes et ajouta : « Je sais qu'il y en a qui jaloussent les Pères latins; c'est qu'ils n'ont jamais été capables de faire ce que ces Pères ont fait et ce qu'ils continuent de faire depuis tant d'années. Mais moi je les ai toujours défendus, car toute l'instruction et toute la civilisation

que possèdent aujourd'hui les chrétiens de Bagdad et de Bassorah, à n'importe quel rite ils appartiennent, sont dues aux Pères Carmes. Ce sont eux qui ont civilisé le pays. »

## II. MALABAR

### (DIOCÈSE DE QUILON)

#### *Satianadden ou le jeune protestant.*

L'abondance des matières nous a empêchés jusqu'ici de publier le trait suivant : il donne une idée de l'ardeur avec laquelle le protestantisme lutte contre la vraie foi en plein pays païen, dans les Missions du Carmel au Malabar. Nous tenons ce récit du P. Victor de saint Antoine, actuellement vicaire général de Quilon ; les faits se sont passés à l'époque où il était encore chargé du district de Moulougamoude, au Malabar méridional, il y a environ trois ans. Nous donnons le texte même du digne missionnaire.

Un jeune homme de 17 ans, Sanar de caste (1), fils d'une famille de très braves gens, mais protestants très zélés... Que voulez-vous ? Ces pauvres Indous n'en savent pas plus long : dès le commencement les ministres anglais et leurs catéchistes leur ont fait croire que les catholiques sont la bête de l'Apocalypse, plus idolâtres que les païens. Le jeune homme dont je veux parler, s'appelle Satianadden. Attiré par une grâce spéciale, il recherchait souvent, mais vers le soir et très timidement, ma compagnie... Il avait peur de ses parents et surtout des catéchistes protestants. Comme il travaillait dans notre fabrique de tuiles, il avait pu se procurer un livre contenant des prières catholiques en tamoul, suivies d'un catéchisme approuvé par notre évêque de Quilon. Satianadden avait appris ce catéchisme par cœur en secret ; il profitait habilement de toutes les occasions pour s'instruire dans la religion catholique.

Un matin de bonne heure, entrant à l'église, je vois non loin de l'autel un homme à genoux. Je m'approche et, à la lueur de la lampe, je reconnais Satianadden... Un sourire de satisfaction éclaire son visage. Il me dit aussitôt : « Mon parti est pris : c'est pourquoi je viens à la Messe. — Bien, jeune homme, répondis-je ; je prie le bon Dieu pour qu'il te donne la grâce de la persévérance. » Depuis lors, il ne manqua pas un seul jour à la Messe. A voir le recueillement avec lequel il lisait son livre de prières, on était édifié.

---

(1) Les Sanars forment au Malabar une classe d'ouvriers très respectable ; c'est celle qui donne le plus de conversions et parmi laquelle nous comptons le plus de catholiques ; mais il y a aussi parmi eux beaucoup de protestants.



Un soir, deux mois plus tard, il me dit : « Père, il faut me baptiser ; seulement je vous prie de me donner un bon parrain et une bonne marraine qui puissent me protéger contre les tracasseries dont les protestants de ma maison et du voisinage m'accablent. Arianayagam m'a dit qu'il me cassera bras et jambes, si je me réunis aux catholiques ». — Cet Arianayagam est un fanatique protestant ; il est d'autant plus furieux contre Satianadden que j'ai baptisé presque toute sa propre famille : ses deux frères et ses deux sœurs. Ces conversions avaient fait grand bruit à Moulougamoude et dans les alentours. Les ministres anglais et les catéchistes étaient allés faire aux néophytes des reproches sévères, et surtout gronder leur père, qui pour toute réponse s'est fait catholique. La mère seule et Arianayagam restent protestants ; mais je connais mes gens, plus ils font du tapage, plus je suis convaincu qu'ils suivront bientôt l'exemple des autres. — « Les protestants, continua Satianadden, dans leurs réunions, ont délibéré sur les persécutions à me faire subir pour me retenir de force. Vous savez, Père, ajouta le jeune homme, que menaces, tracasseries, injustices, sont chez eux des moyens efficaces de persuasion ; mais pour mettre fin à tout cela, je me suis déclaré ouvertement ; je continue de venir à la Messe, et je leur dis : Faites comme moi, et vous serez sauvés. Voyant que rien ne me retient, ils ont ordonné des prières publiques pour moi... — Merci, ai-je dit, priez toujours ; vos prières me fortifieront ; plus vous priez, plus je sens dans mon cœur que c'est dans l'Église catholique qu'on trouve le salut. Continuez de prier, et vous finirez par me suivre. »

Satianadden, comme on voit, est intelligent ; il ne cesse de disputer avec les protestants pour la défense de la religion ; il réfute victorieusement toutes leurs objections. « Votre religion, dit-il, est la religion des libres-penseurs, qui interprètent la Bible, la morale, le dogme et tout selon leur bon plaisir, ou selon que les passions les poussent. Avec un système semblable, comment s'assurer du vrai ? Mes amis, leur dit-il encore, racontez-nous donc l'origine de votre religion. Quel est votre fondateur ?... Combien d'années y a-t-il que votre fondateur s'est enfui du couvent où il était religieux ? Et quand vous avez le malheur d'avoir péché, comment vous assurez-vous du pardon ?... Quant au culte des images pour lequel vous condamnez tous les catholiques, il est inutile de vous répondre, parce que vous y mettez trop de mauvaise foi. Vous savez aussi bien que moi que les images sont exposées pour nous rappeler la personne représentée, l'ami du bon Dieu qui est au ciel, et elles nous excitent à imiter les vertus pratiquées par les saints, nos intercesseurs... Quelle absurdité faites-vous croire à vos dupes, quand vous dites le bon Dieu jaloux de l'honneur que les catholiques rendent à la sainte Vierge, sa mère ! Honore ton père et ta mère, c'est un commandement de Dieu lui-même ; Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a là-dessus donné l'exemple. C'est pourquoi, mes amis, conclut Satianadden, laissez-moi tranquille ; vos menaces ni vos arguments ne me convertiront ; au contraire, ils ne m'inspirent que plus d'aversion pour votre secte... »

Vu les bonnes dispositions de Satianadden, ajoutait le T. R. P. Victor, il me semble que je pourrais le baptiser ; cependant je crois prudent d'attendre un peu,

pour mieux l'éprouver, car, seul catholique et tout jeune, dans une maison de fanatiques protestants, il lui faudrait beaucoup de courage et une assistance particulière du ciel pour persévérer.

Peu de temps après, le R. P. Victor fut nommé vicaire général du diocèse de Quilon et dut quitter Moulougamoude. L'année dernière, le P. Alphonse, d'Ypres, s'informa auprès de lui de ce qu'était devenu Satianadden et s'il était déjà baptisé. Dans sa lettre du 30 avril 1893, le vicaire général répondit : " Oui, Satianadden est baptisé ; je l'ai baptisé moi-même, ainsi que son père, sa mère, ses deux frères cadets et une sœur, au commencement du carême, lors de mon dernier séjour à Moulougamoude. Reste encore son frère aîné Andajou, qui est marié et a des enfants ; ce qui l'empêche de se déclarer catholiques, ainsi que sa femme, c'est que les parents de celle-ci comptent parmi les plus puissants protestants des environs. Néanmoins je pense qu'ils se convertiront quand même. „

## FAITS DIVERS

**TRAIT DU SAINT SCAPULAIRE.** — Nous empruntons le fait suivant à un journal peu suspect de crédulité en pareille matière, le *New-York Herald*. On lisait dans son numéro du 4 avril dernier :

L'un des plus remarquables exemples de préservation contre une mort imminente est celui que signalait hier la police de cette ville (New-York) : un jeune homme, nommé Frank Smith, est tombé du cinquième étage et n'en a ressenti aucun mal. Le jeune Smith est employé chez les imprimeurs Davis et Christie, 66, Pine street ; c'est un garçon de 17 ans, très éveillé et très vif. Il venait de terminer son repas de midi quand il entreprit avec un jeune camarade une course à travers la grande salle de l'imprimerie. Cette salle occupe, comme tout l'établissement, l'étage supérieur de l'édifice. Dans un coin se trouve une trappe dont on ne se sert plus aujourd'hui : pour prévenir les accidents on l'a simplement couverte d'une planche. Dans l'ardeur de la poursuite, Smith s'approcha de cette trappe ; juste à ce moment il glissa et tomba sur le parquet. Il n'eut pas le temps de se relever ; le poids de son corps fit céder la planche et il fut précipité dans le vide. On le vit plusieurs fois tourner sur lui-même, puis s'abattre sans mouvement sur le sol. Un médecin fut aussitôt mandé pour les premiers secours, qui furent donnés au jeune homme dans le bureau télégraphique installé au rez-de-chaussée de la maison. Là, au bout de dix minutes, il rouvrit les yeux et revint à lui. L'étonnement du médecin fut grand quand il eut constaté que les membres n'étaient pas brisés par cette chute terrible : deux ou trois meurtrissures sans gravité, c'était tout. Quant aux compagnons de Smith qui, en le voyant tomber, s'étaient précipités dans les escaliers, croyant le trouver mort en bas, ils n'en pouvaient croire leurs yeux. On mit le jeune ouvrier en voiture et on le conduisit chez ses parents demeurant à Brooklyn, Atlantic Avenue, 1077. — Nous nous sommes présentés, continue le même journal, au domicile de Smith : il va parfaitement bien et ne ressentira aucun mal de son aventure. Il dit n'avoir plus souvenir de rien depuis le moment où il a heurté la trappe jusqu'à celui où, dans le bureau de télégraphe,

il a repris connaissance. Quant au père et à la mère de Frank, ils nous ont déclaré que c'est un vrai miracle qu'il ait échappé à la mort. " C'est, disent-ils, parce que Frank portait sur lui le *scapulaire* et le cordon de Saint-Joseph : ces emblèmes religieux l'ont sauvé. „

## ÉCHOS DE PARTOUT

---

**BELGIQUE. — Vilvorde.** — Deux religieuses du Monastère des Carmélites chaussées, à Vilvorde (diocèse de Malines), ont célébré ensemble, le mardi 22 mai, leur jubilé de cinquante ans de profession. — Ce Monastère de Vilvorde, dédié à Notre-Dame de Consolation, est bien vénérable : il est un de ceux que fonda le bienheureux Jean Soreth en personne. Les lettres d'établissement, signées de Charles le Téméraire, datent de janvier 1468. Les premières religieuses vinrent du Monastère de Liège, récemment fondé par le saint réformateur. La première prieure fut la vénérable Mère Jeanne de l'Erneur qui mourut en 1476.

**ESPAGNE. — Montilla** (Andalousie). — Les 10, 11 et 12 mai on a célébré avec la plus grande pompe le triduum solennel pour la béatification de Jean d'Avila, le célèbre docteur qui fut un des confesseurs de notre Mère sainte Thérèse. Cette béatification, depuis longtemps attendue et enfin accomplie par Léon XIII en présence des pèlerins espagnols, accourus en grand nombre dans la Ville éternelle, a eu dans toute l'Espagne un grand retentissement. A Montilla, qui possède le corps du nouveau bienheureux, les fêtes ont été plus splendides que partout ailleurs. Les fils de sainte Thérèse se sont fait un honneur et un devoir d'y participer.

**Ségovie.** — Le cinq avril dernier, les Carmes déchaussés de cette ville recevaient en grande pompe une statue du Sacré-Cœur, destinée à l'église du Couvent et envoyée par Sa Majesté la Reine régente. Ce don royal est une précieuse œuvre d'art : harmonie de l'ensemble ; délicatesse des détails ; goût exquis dans la décoration, tout contribue à en rehausser le mérite. L'évêque du diocèse voulut bien procéder lui-même à la bénédiction de la sainte image : cette cérémonie eut lieu le 8 avril, au soir, et fut terminée par un éloquent sermon, improvisé par le Père Lin, carme déchaussé.

**AUSTRALIE. — Melbourne.** — S. G. M<sup>re</sup> Carr, archevêque de Melbourne, vient d'ériger une Confrérie de la Sainte Face dans l'église des Carmes, à South-Melbourne.

## NÉCROLOGIE

---

Au mois de janvier, le Carmel d'Écully (près Lyon), recevait la nouvelle de la mort de M<sup>me</sup> de Causans, en religion Marie du Sacré Cœur, fondatrice des maisons d'Écully et de Caiffa. A l'âge de dix-sept ans, touchée de la grâce, elle s'était décidée à rompre avec le monde, et était venue demander à la règle austère du Carmel de satisfaire son désir intense d'arriver à la perfection. Ce n'était pas une de ces âmes qui marchandent avec le devoir et qui comptent les sacrifices. Elle se donna sans mesure. Douée d'une complexion délicate, elle accomplit cependant tous les points de la règle, se livra sans ménagement à son attrait pour les austérités et les souffrances. Amour de la vie cachée, ponctualité dans l'obéissance, tel fut le résumé de sa vie au Carmel d'Avignon. Elle n'avait qu'une pensée, celle de vivre inconnue et ignorée, dans l'exercice de la pénitence et de la contemplation. Dieu, cependant,

l'appelait à d'autres destinées. Par un concours de circonstances tout à fait providentiel, une inspiration lui vint de fonder un monastère au pied de la montagne du Carmel, berceau de l'Ordre. L'idée était séduisante. Quelques-uns la blâmèrent, d'autres l'approuvèrent, entre autres M<sup>sr</sup> Mermillod qui l'encouragea beaucoup. Les difficultés furent immenses. M<sup>sr</sup> Dubreuil, archevêque d'Avignon, ne voulait, à aucun prix, laisser partir cette religieuse. Il ne voulait pas priver d'un véritable trésor un monastère qu'il affectionnait extrêmement. C'est le propre des âmes fortes de marcher à leur but sans se décourager. Telle était Marie du Sacré-Cœur. Elle réfléchissait, elle consultait, surtout elle priait, et quand la volonté de Dieu semblait se déclarer, elle déployait une énergie peu commune, et devenait parfois audacieuse. Sa foi ardente et généreuse vint à bout de tous les obstacles, et, au mois de mai 1877, elle partit avec une petite colonie de Religieuses, et prit la route d'Écully. C'était là une halte pour préparer la fondation du Carmel de Syrie, et prendre avec plus de sûreté son vol vers la plage de l'Orient. L'homme propose et Dieu dispose. Ce qui, dans la pensée de la fondatrice, n'était que du provisoire devint définitif. Un beau monastère, admirablement situé, a été fondé à Écully. Le lieu est très salubre, très agréable, assez retiré pour n'être pas troublé par les bruits du monde, et cependant à proximité de Lyon. Sur ce nouveau théâtre se développèrent les grandes qualités de la pieuse Carmélite. A Avignon, c'était la modeste religieuse qui édifiait par ses vertus; à Écully, elle se révèle comme femme de gouvernement. Ferme pour maintenir la règle, sévère quand il le fallait, elle tempérail la rigidité du commandement par son exquise amabilité. Elle avait, au plus haut point, l'art de gagner les cœurs. Habile à manier les esprits, elle savait se plier à toutes les différences de caractère, et accommoder sa direction à la variété des tempéraments et des idées. Elle possédait comme une sorte d'intuition et il ne lui fallait pas longtemps pour démêler le fort et le faible de ses filles, et les conduire dans la voie qui leur convenait. Tout en étant à Écully, elle s'occupait de la fondation de l'Orient qu'elle regardait comme son œuvre principale. On ne saura jamais par quels prodiges de dévouement, de sainte énergie et de prudente hardiesse, une entreprise aussi ardue a été conduite à bonne fin. L'Orient est un sol très ingrat pour les œuvres catholiques. Il n'offre absolument aucune ressource. Elles ne peuvent s'alimenter et prospérer que par le concours incessant de l'Europe chrétienne. Il fallait un courage surhumain pour ne pas défaillir en route et ne pas succomber sous le poids. La Mère Marie du Sacré-Cœur était à la hauteur de la tâche. Sous l'habile direction du comte de Piellat, le monastère fut enfin bâti et prêt à recevoir les Religieuses. Il est situé sur les bords de la mer, dans un climat très sain, près de Caïffa. La situation est à souhait pour les âmes vouées à la vie contemplative. C'est une solitude silencieuse qui élève l'âme et la porte à la méditation des vérités éternelles. Ce n'est pas l'isolement : Caïffa est une petite ville qui compte grand nombre d'Européens et quelques établissements religieux, ce qui est une garantie de stabilité, et une protection au besoin (1). Arrivée en Orient, Mère du Sacré-Cœur avait paru retrouver un peu de santé. On espérait, grâce à la douceur du climat, à la salubrité du site, qu'elle reprendrait ses forces et pourrait de longues années encore continuer l'œuvre de Dieu. Mais le temps était venu pour elle de recevoir la récompense de ses longs travaux. Elle était déjà mûre pour le ciel. Au mois de juin dernier, l'influenza s'abattit sur le monastère. Toutes les Sœurs furent plus ou moins éprouvées. Mais, par une protection spéciale, elles se releverent plus fortes et plus vigoureuses qu'auparavant. Seule, Mère du Sacré-

---

(1) La ville de Caïffa est située tout au pied du Mont-Carmel, donc à portée du célèbre couvent des Carmes.



Cœur fut profondément atteinte par la maladie. Elle est morte à l'âge de quarante-huit ans, et pour ainsi sur la brèche. Elle est partie pleine de mérite et de bonnes œuvres. Elle laisse deux monuments de sa piété, les fondations d'Écully et de Caïffa. Du haut du ciel elle veillera sur ses chères filles. Les âmes qui viendront chercher dans ces monastères un abri contre les séductions du siècle béniront sa mémoire, et les vertus dont elles donneront l'exemple lui formeront une couronne qui ne se flétrira jamais.

\*  
\* \*

Le 23 mars dernier, jour du mercredi-saint, le T. R. P. AUGUSTIN DE JÉSUS CRUCIFIÉ, prier du Couvent des Carmes de Rennes, rendait sa belle âme à Dieu, à l'âge de 73 ans, après une vie toute pleine de vertus et de mérites. A la nouvelle de cette mort un cri de douleur retentit dans toute la ville de Rennes. C'est que depuis si longtemps Père Augustin y dépensait tout l'amour de son cœur de prêtre et de religieux ! Depuis plus de trente années il y était le directeur prudent, le Père dévoué d'une foule d'âmes qui maintenant s'écrient comme autrefois Élisée quand N. P. S. Élie fut ravi à sa tendresse : O mon Père, mon Père, chéri d'Israël et guide plein de sagesse ! Le P. Augustin était né le 3 décembre 1820, à Châteauneuf-sur-Loire. Ses études furent brillantes. Tout jeune il se sentit appelé au Carmel, mais sa vocation dut subir une rude épreuve et attendre le délai marqué par la volonté inflexible d'un père. Pendant les sept années qu'il dut rester dans le monde, le P. Augustin conquit les grades de docteur ès-lettres et de docteur en droit. Enfin en 1851 il put revêtir l'habit du Carmel, et en 1852 faire profession. L'année suivante il était ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> de Bonnechose alors évêque de Carcassonne. Sa santé était déjà alors fortement ébranlée. Une maladie de poitrine l'avait privé d'un des organes des plus délicats : un poumon était perdu. Malgré cela, le P. Augustin durant les 41 ans qu'il vécut encore fut infatigable. Non seulement il se donnait au travail ardu du ministère, mais presque toujours il eut à remplir dans l'Ordre des charges très importantes. Deux fois il fut Provincial, cinq fois Définitiveur, ce qui veut dire conseiller du Provincial ; Rennes eut le bonheur de l'avoir plusieurs fois pour Prieur ; à plusieurs reprises enfin il fut membre du Chapitre général. Depuis l'été dernier le P. Augustin était souffrant, et, plusieurs fois, on avait craint de le perdre. Sa nature vaillante semblait avoir pris le dessus. Le mardi, 20 mars, il avait passé toute la journée au confessionnal. Il rentra, épuisé, en sa cellule. Le lendemain il était mort. Ses funérailles furent imposantes ; une foule incalculable envahit la chapelle, ouverte ce jour-là pour la première fois depuis l'expulsion ; on n'entendait que les accents de la prière et les sanglots étouffés. Qu'il repose en paix, qu'au ciel il prie pour nous (1) !

*Nous recommandons également aux prières :*

La Sœur Marie-Ange du Sacré-Cœur, décédée au Carmel de Bruxelles ; la Sœur Marie de saint Jean de la Croix, décédée au Carmel de Dijon ; la Sœur Marguerite-Émilie-Marie, tourière, décédée au Carmel d'Aurillac.

---

(1) La *Semaine religieuse* d'Orléans annonçant la mort du P. Augustin ajoute qu'on lui attribue les paroles des cantiques du P. Hermann.



## BIBLIOGRAPHIE

I. — **Recueil de méditations ou courtes réflexions pour chaque jour de l'année à l'usage des jeunes gens**, par le R. P. BERNARD MARIE, de S<sup>te</sup> Thérèse, carme déchaussé. — 2<sup>e</sup> édition. — (Voir pour plus amples renseignements les annonces bibliographiques à la couverture.)

Cet ouvrage a déjà été annoncé plusieurs fois dans les *Chroniques*, mais sous un autre nom d'auteur. C'est que l'arbre qui a produit et nous offre ses fruits savoureux a été transplanté dans la terre du Carmel : Monsieur l'abbé Sallé est maintenant le R. P. Bernard Marie de S<sup>te</sup> Thérèse. Il est donc juste que nous présentions encore une fois ce charmant petit livre. Dans son avertissement l'auteur nous dit comment il a été publié. Frappé de cette parole de la grande Sainte que déjà il aimait comme une mère : " Promettez-moi un quart d'heure de méditation par jour et moi je vous promets le Ciel ", le jeune prêtre, qui dirigeait une congrégation de jeunes gens dans un patronage de campagne, se demanda si un quart d'heure de méditation serait impossible aux plus grands de ses fils spirituels. Il essaya : chaque dimanche il leur faisait lire l'évangile de la messe, puis il leur donnait les méditations pour chaque jour de la semaine. Il fut émerveillé du résultat. Encouragé, il crut faire chose utile en rassemblant dans un volume les plans de méditations pour toute l'année ; alors, béni par son évêque, il les livra au public. L'approbation élogieuse que donna M<sup>sr</sup> Doutreloux, évêque de Liège, mérite d'être citée tout entière : " Ayant fait examiner le présent recueil de méditations, déclare Sa Grandeur, nous jugeons que cet ouvrage mérite d'être approuvé et recommandé, comme étant appelé à rendre de précieux services aux jeunes gens ainsi qu'aux prêtres qui les dirigent dans la voie du salut. Ces méditations courtes, substantielles, pleines d'onction, appropriées à la jeunesse, arrangées d'après un plan très sagement combiné, seront avec avantage mises entre les mains des jeunes ouvriers, des apprentis de nos patronages, et des élèves de nos maisons d'éducation, surtout pour le temps de leurs vacances. Elles pourront également être employées avec fruit par MM. les Directeurs de nos collèges et petits séminaires, pour la méditation quotidienne des élèves. C'est pourquoi nous en permettons volontiers l'impression. "

Les qualités que relève ici M<sup>sr</sup> de Liège sont bien celles que possèdent les méditations du P. Bernard. Celles-ci en effet sont *courtes* ; cette qualité est précieuse ; quand on n'a qu'un quart d'heure à donner, si la lecture est longue elle absorbe tout le temps ; et c'est un malheur ; car il faut à tout prix la réflexion personnelle. L'appropriation à soi-même de l'idée, de l'affection, de la résolution suggérée. Courtes, elles sont aussi *substantielles*, chaque mot porte ; elles sont *pleines d'onction*, ce nom de Jésus, rayon de miel à la bouche, y revient si souvent ! Enfin c'est leur simplicité qui les rend si *appropriées à la jeunesse*. Nous sera-t-il permis d'ajouter qu'à notre humble avis la qualité première, source de toutes les autres, c'est qu'elles donnent comme nourriture à l'esprit et au cœur l'évangile, le livre des livres. — Va donc, cher petit livre, va et fais du bien aux bien-aimés jeunes gens, apprends-leur à connaître Jésus, à l'aimer, à causer familièrement avec lui. Contribue ainsi à les rendre heureux toujours.

II. — **Le Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du ciel**, par le V. P. JEAN DE JÉSUS-MARIE, a paru au commencement du mois de

mai. D'assez nombreux souscripteurs l'avaient déjà demandé avant qu'il fût sorti de presse, il sera par conséquent très vite écoulé. Que ceux donc qui veulent l'avoir se hâtent de le demander. Nous n'avons pas à en faire l'éloge. Nos lecteurs l'avaient goûté quand il paraissait dans les *Chroniques* sous la rubrique : *Petites Fleurs*. Bientôt sans doute un second volume de la petite bibliothèque carmélitaine pourra être livré à l'impression.

III. — Il vient de paraître à Laval, chez Chailland, imprimeur de l'Evêché, un livre qui a pour titre : **Abrégé des rubriques du Bréviaire romain et rubriques générales de l'Ordre des Carmes déchaussés, à l'usage des novices Carmélites déchaussées.** Il est revêtu de l'approbation de M<sup>sr</sup> Cléret, évêque de Laval. Sous ce titre modeste se cache un traité complet de ce qu'une Carmélite déchaussée, ou toute religieuse astreinte à la récitation du grand office, doit savoir touchant les rubriques générales de l'Eglise et de l'Ordre, tant pour l'office que pour la messe. L'ouvrage est divisé en 3 parties. La première contient, subdivisés eux-mêmes en paragraphes, 12 chapitres, dont les 11 premiers traitent de l'office. Rien n'est omis. Après des notions générales sur l'office divin et le calendrier viennent les détails sur les différentes espèces d'offices, des dimanches, des fêtes, etc., puis sur les Octaves, les Offices Votifs, l'Occurrence et la Concurrency, etc. Le 12<sup>e</sup> chapitre concerne la messe : la distinction des différentes messes du jour, les messes votives, celle d'un prêtre étranger, la messe conventuelle, la messe de la S<sup>te</sup> Vierge le samedi et les autres qui demandent une notion spéciale.

La deuxième partie n'est que la traduction fidèle des rubriques générales de notre saint Ordre. Les Carmélites seront heureuses de les avoir sous la main.

La troisième partie donne d'abord un extrait des rubriques du propre du temps et du propre des Saints, par exemple ce qu'il y a de spécial pour l'Avent ou bien encore ce qu'il faut faire quand des hymnes propres n'ont pu être dites à l'heure à laquelle elles étaient assignées. Vient ensuite une très bonne manière de se servir des tables d'occurrence et de concurrence, enfin le catalogue récemment donné par la Sacrée Congrégation des Rites des fêtes primaires et des fêtes secondaires.

Un appendice termine l'ouvrage par des notions très claires sur les lettres dominicales, les épactes, la lettre du Martyrologe, etc.

Nous souhaitons à ce livre un très grand succès dans nos communautés de Carmélites. Les Sous-Prieures, les Sacristines en feront très bien leur profit; beaucoup d'autres encore s'en serviront on ne peut plus utilement.

On se procure cet ouvrage au prix de 4 francs (port en sus) chez la révérende Mère Prieure des Carmélites déchaussées, rue du Paradis, 5, Laval, France (Mayenne).

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

*La Sainteté Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 8 mai 1875, accorde à tous les fidèles qui, pendant le mois de Juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit, des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus :*

Une indulgence de sept années une fois le jour ;

Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.

1. **Vendredi.** — LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS; 1<sup>re</sup> classe.

*Premier Vendredi du mois, consacré au Sacré-Cœur.*

1875. Mort, à Douai, de la Sœur Marie-Joseph de l'Enfant Jésus, à l'âge de 22 ans, après deux années de profession. — Née à Marquette près Lille, elle montra dès sa plus tendre enfance de l'attrait pour les choses de Dieu. Encore toute jeune, elle se disait : Je serai Carmélite; et l'opposition de sa famille, d'ailleurs chrétienne et vertueuse, ne put fléchir sa résolution. Après la mort presque simultanée de son père et de sa mère, elle se présenta au Carmel de Douai; on l'y admit. La croix, qui avait conduit la novice au Carmel, l'y attendait et devait y marquer chacun de ses pas. A peine professe de quelques jours, des crises nerveuses l'assaillirent et l'obligèrent de s'isoler de la communauté. Rien ne put arrêter le cours de cette étrange maladie qui, après lui avoir imposé de bien rudes sacrifices, finit par l'emporter. Une vie religieuse si courte avait-elle été sans mérites? Non certes, car bien souffrir au Carmel c'est aussi beaucoup mériter.

2. **Samedi.** — Invention de la sainte Croix; 2<sup>e</sup> classe. — *Fête transférée du 3 mai.*

3. **3<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Le Cœur très pur de la très sainte Vierge Marie; double majeur.

4. **Lundi.** — S. François Caracciolo, Confesseur; double. († 1608.)

1740. Au Carmel de Louvain, mort de la Sœur Isabelle-Catherine de l'Incarnation, à l'âge de 84 ans. Elle se nommait dans le monde Isabelle-Catherine de Charneux; née au pays de Liège, à Visé, elle était fille de Jacques de Charneux et d'Anne Francotte. — Le bon Dieu humilia cette bonne sœur en sa réception; car on lui fit attendre pendant plus de trois ans la profession et encore, ce temps écoulé, on ne l'accueillit que par grâce. La suite montra que c'était une vocation véritable. Elle fut toujours infatigable au travail jusque dans les dernières années de sa vie où, étant devenue aveugle, elle n'en continua pas moins à s'occuper sans cesse, tout en priant, aux ouvrages que son infirmité lui permettait encore. Son assiduité au chœur était particulièrement exemplaire. Le mardi avant la Pentecôte elle fut saisie d'un mal qui s'aggrava bien vite : elle prédit à la communauté que, le dimanche suivant, toutes les sœurs auraient à faire la sainte communion pour le repos de son âme et, le samedi vers quatre heures de l'après midi, elle expira, répondant aux ordres de Dieu qui l'appelait avec la même soumission et le même respect qu'elle obéissait pendant toute sa vie aux désirs de ses supérieurs.

5. **Mardi.** — S. Boniface, Martyr pontife; double. († 755.)

6. **Mercredi.** — S. Norbert, Confesseur pontife; double. († 1134.)

7. **Jedi.** — S<sup>te</sup> MARIE MADELEINE DE PAZZI, vierge, de l'Ordre; 2<sup>e</sup> classe († 1607.) — *Fête transférée du 25 mai.*

8. **Vendredi.** — Notre-Dame Auxiliatrice; double majeur. — *Fête transférée du 24 mai.*

1691. A Namur, mort du Père Eusébe de Sainte Françoise, né à Bruxelles.

- Il était depuis huit mois environ au saint désert de Marlagne où il avait donné de grands exemples d'assiduité aux actes de communauté et de patience dans les infirmités. Son corps fut rapporté à Marlagne et déposé dans le caveau commun.

9. **Samedi.** — Commémoration de la très sainte Vierge; semi-double.

10. **4<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.**

11. **Lundi.** S. Barnabé, Apôtre; double majeur.



12. **Mardi** — S. Jean de Saint-Faondez ; double. († 1479.)

1807. Dans l'Amérique du Sud, mourut en ce jour M<sup>re</sup> Jean-Antoine de la Mère de Dieu. Après avoir achevé le cours de ses études, il avait été nommé par Pie VI évêque de Caracas : c'est là qu'il mourut saintement après avoir travaillé durant trente années au salut des âmes et à la gloire de Dieu.

13. **Mercredi**. — S. Antoine de Padoue, Confesseur ; double. († 1231.)

14. **Judi** — S. ÉLISÉE, Prophète ; 2<sup>e</sup> classe avec octave.

15. **Vendredi**. — S. Basile, Docteur pontife ; double. († 379.)

16. **Samedi**. — 3<sup>e</sup> jour dans l'octave de saint Élisée.

17. 5<sup>e</sup> **Dimanche après la Pentecôte**.

18. **Lundi**. — 5<sup>e</sup> jour dans l'octave de saint Élisée.

1693. A Namur, mort du Père Joseph-Marie de sainte Thérèse. Il était de Mons, d'une famille aussi noble par sa noblesse que par sa charité. Après avoir achevé à Louvain le cours de ses études, il demanda la faveur d'être envoyé au saint désert. Rebuté une première fois, il fit tant d'instances et fit preuve d'une si grande résolution qu'on le lui accorda enfin. Pendant vingt-deux années qu'il habita Marlagne, on le vit toujours marcher avec ardeur sur les traces des premiers ermites. Sa première ferveur ne se démentit jamais ; vieux et infirme, il ne cessa d'être exact comme le plus docile des novices à tous les actes de communauté et ne s'exempta d'aucun des offices du couvent ni d'aucune des observances de la vie érémitique. Aussi sa fin fut-elle calme et tranquille ; au Prieur, qui lui demandait si quelque souvenir de sa vie passée lui causait du trouble, il put répondre que nulle angoisse n'étreignait sa conscience et il s'éteignit en paix.

19. **Mardi**. — S<sup>te</sup> Julienne de Falconiéri, vierge ; double. († 1340.)

20. **Mercredi**. — 7<sup>e</sup> jour dans l'octave de saint Élisée.

21. **Judi**. — Octave de saint Élisée ; double.

22. **Vendredi**. — S. Louis de Gonzague, confesseur ; double. († 1591.)

23. **Samedi**. — Office votif de l'Immaculée Conception.

24. 6<sup>e</sup> **Dimanche après la Pentecôte**. — NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE, 1<sup>re</sup> classe avec octave.

1749. Mort, à Louvain, de la Sœur Marie-Joseph de sainte Thérèse, à l'âge de 70 ans, après 49 années de profession. Elle était de Bruxelles. Dès ses premières années en religion elle devint très infirme, mais remplit cependant plusieurs offices avec exactitude. Adroite à plusieurs jolis ouvrages, y réussissant fort bien, complaisante et serviable, elle avait coutume de dire, quand il y avait quelque Sœur malade, qu'il serait bien mieux qu'elle-même eût ce mal en plus de ses autres infirmités : " En effet, puisque je ne puis aller au chœur, qu'importerait un bobo de plus ou de moins ? ". Toute sa vie n'a été qu'un tissu d'accidents et d'inconvénients qui ne l'empêchèrent pas d'être affable et gaie sans jamais se départir de sa belle humeur. Enfin, après avoir tout supporté avec résignation et patience, elle rendit tranquillement l'âme à son Créateur.

25. **Lundi**. — S. Guillaume, abbé ; double. († 1142.)

*Jour consacré au saint Enfant Jésus.*

26. **Mardi**. — SS. Jean et Paul, martyrs ; double. († 362.)

27. **Mercredi**. — 4<sup>e</sup> jour de l'octave de saint Jean-Baptiste.

28. **Judi**. — S. Léon II, Pape ; semi-double. († 684.) — *Jeûne de l'Église.*

29. **Vendredi**. — SS. PIERRE ET PAUL, apôtres ; 1<sup>re</sup> classe avec octave.

30. **Samedi**. — Commémoration de saint Paul, apôtre ; double majeur.

1599. En Espagne mourut le Père Jacques de l'Incarnation. Enflammé

d'un grand zèle pour le salut des âmes, il alla au Congo, y fit un grand bien et y supporta beaucoup de fatigues. De retour parmi ses frères, il remplit plusieurs charges importantes. Il fut un des membres du célèbre chapitre de Crémone, qui prononça la séparation des Carmes déchaussés d'avec les chaussés.

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le Vén. P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

#### DEUXIÈME TRÉSOR.

##### LES MÉRITES ET L'INTERCESSION DE MARIE.

Donnons maintenant dans nos trésors une place d'honneur à Marie notre Mère; car il thésaurise, dit l'Esprit Saint, celui qui honore sa mère. Va donc, ô mon âme si chétive et si pauvre; pour apaiser dans le torrent de richesses s'échappant des plaies du Sauveur la soif qui te dévore, va te jeter entre les bras de Marie, accours à son sein maternel; tiens-la étroitement embrassée; c'est ta Mère Marie, montre-la au Père éternel, et cela te suffira. O la bonne et facile affaire! un fils négocié avec sa mère: une mère immensément riche et bonne; un fils dans la misère! Oh qu'il est assuré, le gain de ce procès où l'avocate est à la fois mère de l'homme qui sollicite et du Dieu qui est sollicité!

Tout ce que tu désires, mon âme, demande-le sans crainte: la Vierge Marie est un réservoir où s'amasse une source inépuisable d'où s'écoule le flot incessant de tous les mérites. Y a-t-il en effet un fruit qu'elle ne pourrait à présent nous offrir, cette vigne mystérieuse dont le premier fruit contenait en lui-même toute saveur et tout parfum? Ce qu'il s'en est jamais répandu au ciel et sur terre, ce qu'il s'en répandra jamais, tout vient de Marie, puisque c'est dans le Christ que tout a été créé puis restauré; et le Christ est né de Marie. O racine de Jessé, quels mérites n'avez-vous pas produits, lorsque cet homme-Dieu germa sur votre tige? lui que vous avez enfanté, Vierge sainte; lui que vous avez allaité; lui que vous avez porté; lui enfin en compagnie duquel le glaive de la Passion vous a transpercée.

Pourquoi donc, ô bienheureuse Mère, n'avez-vous jamais demandé à votre Fils, comme les apôtres le firent: Que me reviendra-t-il donc de ce que j'ai fait pour vous? O bon Jésus, si à vos serviteurs qui ont laissé tout pour vous suivre vous promettez les trônes du ciel, si vous les établissez Juges et Princes sur le monde entier, que ferez-vous pour votre Mère? Si un seul verre d'eau froide donné au plus petit des vôtres attire une récompense centuple et assure la vie éternelle, à quel prix mettrez-vous le sang que Marie vous a fourni, le lait dont elle vous a nourri tant de fois? Jamais, ô Marie, vous n'avez parlé à votre Fils de prix ou de récompense; c'est, je crois, pour vous montrer digne Mère de celui qui, naissant pour nous, avait daigné s'appeler votre fils. Si le Fils est né pour nous, n'est-ce pas aussi en même temps que la Mère a été donnée pour nous? Vous eûtes donc bien raison, ô Marie, de ne jamais réclamer votre récompense; ainsi les pécheurs trou-

vent intact le trésor qui vous était dû ; ils peuvent toujours y puiser, eux pécheurs, et présenter à Dieu leurs demandes par vous, ô Marie.

Cela te confond, ma pauvre petite âme ; entends de plus grandes choses encore. C'était peu pour Marie d'avoir en quelque sorte cédé aux pécheurs tous ses droits à ses propres mérites ; elle a voulu aussi pourvoir par elle-même à ce que nous fissions bon usage d'un si grand trésor. Ne serait-il pas en effet dangereux et insensé de confier tant de richesses à des mains d'enfant ? La sainte Vierge a donc voulu, ô âme ma sœur, que vous fussiez la maîtresse de ses biens, mais elle-même s'est constituée votre administratrice ; toutes vos affaires, c'est elle qui les traite en personne par devant le tribunal de Dieu. Y a-t-il à faire valoir, à réclamer, à demander, elle s'en charge. Ce que je dis, je ne le dis pas de moi-même. Écoute, mon âme, l'Église ta mère : au grand jour où se célèbre le bienheureux trépas de Marie, dans la vigile même qui précède la fête, elle nous annonce cette joyeuse nouvelle, non pas (il est vrai) à tout le peuple, mais aux prêtres dans les prières secrètes de nos saints mystères ; elle énonce, dis-je, sa croyance sur ce point, à savoir que Marie a été transportée de ce bas monde au ciel pour intercéder auprès de Dieu en toute confiance et nous obtenir le pardon de nos péchés.

Ainsi donc, ô sainte Mère, vous allez au ciel, et c'est pour prier pour moi ? Ainsi vous vous hâtez vers les embrassements et les tendres caresses de votre Fils, et c'est pour intercéder en faveur d'un serviteur criminel ? Donc c'est la rémission de mes péchés qui est votre joie, votre récompense ? Mais alors, ô Vierge bénie, ne nous enlevez pas la consolation de vous voir ; pourquoi ne pourriez-vous pas, en restant sur la terre, pourvoir au salut des pécheurs ? Plus près de vos yeux ils vous tiendraient plus au cœur ; et, puisque ce sont vos mœurs, ô Marie, qui doivent servir au rachat de mes fautes, vous les augmenterez sur terre et non pas au ciel : la seule place où l'on puisse mériter, c'est la terre.

Mais, ô Mère, imitatrice très parfaite de l'immense charité de votre Fils unique, vous l'aviez entendu nous dire, lorsqu'il nous consolait de son prochain départ, qu'il était avantageux pour nous qu'il s'en allât ; car s'il ne s'en allait, l'Esprit consolateur ne viendrait pas jusqu'à nous ; s'il s'en allait au contraire, ce divin Esprit nous serait envoyé pour la plus grande joie de nos cœurs. Et vous, pour la consolation des pécheurs, qu'avez-vous imaginé, mère aimante ?

Je vous entendis nous dire ces mêmes paroles : Il vous est avantageux que, moi aussi, je m'en aille ; s'il vous faut un avocat sur la terre, vous aurez celui que vous envoie le Père au nom du Fils ; celui-là vous enseignera toutes choses, vous suggérera tous les moyens de devenir riches et opulents par l'obéissance aux commandements de mon Fils. Pour moi je serai certainement votre avocate, mais au ciel où vous en avez maintenant besoin ; là, en même temps que mon Fils, je plaiderai pour vous. Envoyez-moi là haut ; laissez-moi partir ; vos intérêts au ciel me sont désormais confiés de droit. — Eh bien oui, ô Vierge, nous avons confiance dans le Paraclet, mais en vous voyant sur la terre nous prions avec plus de ferveur. Si vous partez, si vous entrez dans la gloire de votre Seigneur, le Fils vous montrera le Père et cela vous suffira ; vous direz comme les autres saints dans la plénitude de cette joie divine : Je ne veux pas d'autre récompense que vous même, ô Dieu. Et voilà pourquoi nous avons peur, nous pécheurs, de n'être plus votre joie. Vous répondez, ô Marie ; que dites-vous ? Oui, j'entends ce que vous nous dites. — Mes enfants, comme vous avez encore peu de lumières ! C'est un bonheur extrême (il est vrai) de voir face à face le Dieu vivant ; mais pour moi, mère du Dieu Rédempteur, il est une joie qui me touche davantage, celle de le voir non seulement vivant dans sa gloire mais encore continuant l'œuvre de la rédemption. Vous serez donc toujours, même au ciel, ma joie, puisque c'est de votre salut que

je me réjouirai spécialement avec mon Fils. — Levez-vous donc et hâtez-vous, ô mon amie céleste, notre avocate; montez au ciel, plaidez en confiance notre cause devant le trône de Dieu. Vous avez assez donné aux pécheurs pour leur fournir des mérites; que les pécheurs eux-mêmes vous soient maintenant donnés pour être votre récompense.

Quel profit pour toi, mon âme, si tu sais comprendre que tes péchés, ton indigence, ton infirmité, ta misère, en un mot tout le malheureux héritage que le péché d'Eve t'a transmis, tout cela est l'occasion et en quelque manière le principe des privilèges, des vertus et de la gloire qui ont été octroyées à Marie comme patrimoine, rente, dot et récompense. Si Marie a été créée si grande, si elle a été faite si puissante, l'occasion de sa puissance et de sa grandeur, c'est toi, pécheur, qui l'as fournie; pourquoi donc, plongé dans une telle misère et dans une telle indigence, pourquoi ne cours-tu pas de toi-même, bien vite et en toute confiance, à celle qui à cause de toi est devenue si riche, si puissante, si heureuse? Il est vrai que vous, Vierge bénie, vous avez horreur du péché plus qu'aucune autre créature, parce que plus que toute créature vous aimez votre Dieu. Mais les pécheurs, vous ne les abhorrez pas, vous ne pouvez pas les abhorrer, puisque sans eux jamais vous ne seriez devenue digne d'avoir un tel Fils. Que dis-je? vous les invitez, vous les appelez tendrement, vous les attirez à vous pour tuer en eux le péché que vous haïssez: c'est là le bienfait que vous leur rendez en échange de tant de biens dont ils furent l'occasion pour vous.

Oh! quelle injure vous faites à notre Mère, pécheurs qui méprisez son secours! C'est la dépouiller autant qu'il est en vous de toutes ses prérogatives, de toutes ses richesses. Otez en effet le droit de pardon, la rémission des fautes, la distribution des grâces, que restera-t-il comme titre d'honneur à la Mère du Rédempteur? à l'Epouse du Dieu qui sauve, que restera-t-il comme dot? D'où pourrions-nous croire que la chair de votre Fils et son sang, précieux par-dessus tout, c'est réellement vous qui les lui avez donnés pour nous autres hommes et pour notre salut; d'où pourrions-nous le croire s'il se trouvait quelque part un bien spirituel que vous ne puissiez pas m'obtenir en recourant à lui? J'ose bien le dire; quand je pense à Marie, la justice du Christ ne me fait pas peur. Au contraire, je chante alors de tout cœur et je proclame avec l'Eglise universelle: O Jésus, nous croyons que vous viendrez pour nous juger. Quoi donc en effet? Est-ce un juste châtiment de mes péchés que je craindrai? Mais vous n'avez plus rien à châtier, ô mon Dieu, quand je mets en avant votre titre de juge. Venez seulement en aide à votre serviteur que votre sang précieux a racheté; autrement vous sembleriez n'être pas juste et ne pas tenir compte du prix de votre sang. Or tout ce que vous refusez d'accorder à la valeur de ce sang répandu, vous l'enlevez à votre Mère. Voyez donc, Seigneur, à ne pas offenser votre Mère en vous irritant contre un serviteur.

O mon âme, quelle sécurité en Marie! Craindrais-tu encore ta pauvreté? Si Dieu est pour toi sans colère, s'il est ton ami, réjouis-toi car avec lui tu possèdes tout; s'il est irrité, s'il est ton ennemi, sois triste alors mais ne désespère pas; fais vite appel à l'espérance car il est écrit qu'au milieu de sa colère il se souviendra de la miséricorde. De quelle miséricorde alors peut-il donc se souvenir? O Seigneur, je pense bien que c'est de la miséricorde de Marie: elle est toujours devant vous et elle a voulu être appelée la Mère de miséricorde. Réjouissons nous donc tous, justes ou pécheurs, nous qui habitons par l'affection et par l'espérance en vous, ô sainte Mère de Dieu!



---

## LE SAINT PROPHÈTE ÉLIE

*Suite (1).*

---

Le sacrifice du Carmel avait fait triompher le vrai Dieu. Il fallait maintenant achever la victoire. Pendant que le roi retournait en hâte à Jézraël, Élie, sur une des cimes du Carmel, priait. C'était le moment pour lui d'user de son miraculeux pouvoir : les paroles de ses lèvres, trois ans auparavant, avaient fermé le ciel ; elles devaient maintenant l'ouvrir et en faire tomber la pluie à torrents. Sept fois il envoie un serviteur tout au sommet de la montagne interroger l'horizon ; à la septième fois, se montra au-dessus de la mer " un petit nuage grand comme une main, et presque aussitôt de grosses nuées, poussées par le vent, se répandirent en averses abondantes. Alors le prophète s'élance à son tour sur la route de Jézraël. „ Malheureusement, Jézabel avait eu le temps de reprendre tout son empire sur le faible esprit d'Achab. Qu'avait-il fait ? En présence d'un prodige, dû peut-être à des opérations démoniaques plutôt qu'à la puissance divine, il avait laissé massacrer les prêtres de Baal, " ses meilleurs amis et ses plus fermes défenseurs. Que penseraient ceux du peuple qui n'étaient pas au Carmel et les innombrables partisans des cultes idolâtriques en Syrie comme en Israël ? „ En raisonnant ainsi " Jézabel n'eut pas de peine à obtenir le bannissement immédiat d'Élie. Le prophète, arrivé triomphant dans la capitale pour engager de plus en plus Achab dans les voies de la conversion, se vit obligé d'en sortir précipitamment, en fugitif, en vaincu „.

Comment Dieu permit-il ce changement de fortune ? Pourquoi Élie semble-t-il subitement abandonné ? Monseigneur Meignan

---

(1) Voir le n° précédent, pp. 41 et suiv.

répond : « Jéhovah a voulu dans cette occasion témoigner à son prophète, qu'au Carmel, quand il avait fait mettre à mort quatre cents faux prophètes, il avait agi sans ordres du ciel et qu'il avait cédé, jusqu'à devenir cruel, à l'intempérance du zèle. „ L'éminent auteur ajoute qu'en adoptant cette interprétation il croit „ suivre l'opinion plus ou moins explicite de presque tous les Pères de l'Eglise et des anciens commentateurs depuis Tertullien jusqu'à Bossuet „ L'accusation est grave ; on nous permettra de ne pas passer outre sans discuter au moins l'un des témoignages sur lesquels on prétend l'appuyer.

Le principal est de saint Jean Chrysostome. Le voici, tel que nous le lisons dans les *Prophètes d'Israël*. Parlant de la famine annoncée par le thaumaturge, l'orateur s'écrie : « Eh quoi ! Elie, c'est là ton œuvre ? Vraiment le zèle chez toi va jusqu'à l'ivresse. Soit, les jeunes gens sont coupables ; mais les enfants ? Les hommes ont péché ; mais les plantes et les animaux ! Tu n'en as cure. Parce que tu n'as ni femme ni enfants, tu ne t'occupes pas de tant de morts et tu demandes tranquillement aux corbeaux et à la veuve de Sarepta la nourriture. Sans doute c'est Dieu qui l'envoie à Carith et à Sarepta ; mais pourquoi le fait-il ? C'est moins pour l'arracher à la famine et à la sécheresse que pour te montrer, à travers tant de pays, toute l'étendue des malheurs qui frappent la nation : il espère que tu le prieras enfin d'envoyer la pluie. Tu es le dispensateur du mal ; il a hâte de montrer qu'il est la source de tout bien. Elie, le zèle t'a rendu insensé et inhumain. *Attends un peu ; tu ne veux pas quand Dieu veut, le péché s'attachera à ta présomption.* „ La suite du texte fait voir que le péché dont parle ici saint Chrysostome est précisément le meurtre des prêtres idolâtres au Carmel. Ce meurtre serait donc une faute grave permise par Dieu en punition d'autres fautes de même nature et punie par la fuite pusillanime du prophète devant les menaces de Jézabel.

C'est, on le voit, un véritable réquisitoire ; mais quelle valeur a-t-il au juste ? La méthode de l'illustre docteur dans ses instructions morales, consistait à tirer de l'Ecriture, et en particulier de l'Ancien Testament, des applications toujours appropriées aux circonstances ou bien à l'auditoire devant lequel il parlait. Aussi, pour apprécier

sans exagération le sens de ses mouvements oratoires, il convient de les rapporter d'abord au but particulier et pratique des discours où nous les trouvons. La véhémence apostrophe citée plus haut fait partie d'une homélie dont tout le dessein est de réfuter la mauvaise excuse de ceux qui disent : Je ne viens pas à l'église parce que je suis un pécheur. — Et nous aussi, répond l'orateur, nous aussi, prêtres, nous sommes des pécheurs; Dieu a voulu expressément qu'il en fût ainsi, d'une part afin que ceux qui doivent juger les autres soient plus doux envers eux grâce au souvenir de leur propre faiblesse, d'autre part afin que les pécheurs, voyant les justes tomber et se confier encore à la miséricorde divine, ne tombent pas eux-mêmes dans le désespoir. En confirmation de sa thèse, saint Chrysostome apporte le double exemple de saint Pierre et d'Élie. Pour ce dernier surtout, il accumule les détails, les choisit et les range de manière à produire un contraste frappant : d'abord éloge magnifique des vertus du prophète; ensuite récit de ses grandes actions, conduit de manière à se terminer par l'exécution des prêtres de Baal. Certes, se diront les auditeurs, voilà un homme intrépide, un homme divin. — Eh bien, reprend l'habile moraliste, cet homme, une menace de Jézabel va le faire fuir tout à l'heure! — Est-ce possible, et pourquoi? — Parce qu'il avait commis un péché; péché de cruauté pour avoir amené par la famine la mort de tant d'innocents; péché d'obstination quand, Dieu lui faisant traverser tout le pays pour le forcer à lui demander la fin de la sécheresse, il ne le fait point; péché d'arrogance... — Après cela, les fidèles de Constantinople auraient été bien mal venus d'arguer de leur qualité de pécheurs pour ne pas venir assister aux offices et pour douter de la miséricorde de Dieu. Saint Jean Chrysostome voulait frapper fort, il y a réussi; mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que lui-même, tout en se félicitant du résultat obtenu, aurait attiédi quelque peu, s'il avait dû le rédiger à tête reposée, la chaleur de son discours. Il est en effet d'autres homélies où le même Père, sur le même sujet, exprime des pensées tout autres en des termes bien différents. Nous lisons par exemple dans l'homélie sur la veuve et l'aumône : Autrefois surgit une grande famine;... c'était le grand Élie qui l'avait amenée pour châtier les serviteurs qui outrageaient le Maître commun... Ce furent

les péchés des Juifs qui appelèrent cette famine. — Et plus loin, se demandant pourquoi Élie lui-même eut à souffrir du fléau : Si le prophète, pendant que les autres mouraient de faim, eût joui des délices d'une bonne table, *on aurait pu l'accuser de cruauté...* Tourmenté, affligé, rien ne put pourtant le contraindre à rapporter ses menaces, parce que l'ardeur d'un *vrai zèle* s'exprimait par cette voix bienheureuse. — Que le lecteur veuille bien confronter ces citations avec celles qui précèdent et il ne contestera pas, croyons-nous, que l'opinion de saint Chrysostome au sujet du prophète ne fut pas toujours invariable. Si, dans une occasion spéciale et pour une intention connue, elle s'est faite un jour très sévère, il convient de l'interpréter par les autres passages où elle s'est plusieurs fois reprise et corrigée elle-même. Penser autrement, c'est évidemment se méprendre, puisque saint Chrysostome fait quelque part la déclaration suivante : N'allez pas croire, dit-il, que j'accuse Elie d'imperfection ; je ne dis pas cela. C'était un homme très parfait. Mais l'esprit de son temps avait besoin de ces rigueurs comme les enfants ont besoin de correction. — D'ailleurs la loi mosaïque et la nécessité du moment s'unissaient pour réclamer la suppression des prêtres de Baal, obstacles permanents au retablissement de la vraie religion. Si c'est Élie, et non Achab, qui commande leur mort, il agit ainsi en vertu de la délégation reçue d'en haut, se mettant à la place du représentant de l'autorité qui n'accomplissait pas son devoir. " J'appelle Élie le feu de Dieu, disait le Père Faber (1), zéléteur brûlant, enthousiaste, céleste ; le cœur d'un guerrier et l'esprit d'un séraphin ! Il semble avoir dans son âme l'essence concentrée du martyr. Sa flamme est ardente, pure, sévère ; et cependant, comme il est doux, paisible, patient, imperturbablement beau et tranquille dans sa véhémence ! N'est-il pas l'image de la colère de Dieu ? Pas de trouble, mais la paix ; pas de confusion, mais l'intensité. Oh ! l'aimable chose que la colère de Dieu ! c'est le pardon infini devenu implacable ; et saint Élie a la gloire d'en être l'image (2). »

---

(1) Voir une lettre du P. Faber citée dans *Chroniques du Carmel*, 2<sup>e</sup> année, pp. 89 et suiv.

(2) Entre tous les arguments qui pouvaient nous servir à défendre saint Élie contre les accusations dont nous essayons de le venger, nous avons choisi celui



Nous pourrions presque clore ici notre étude, car la vie publique du prophète est à peu près terminée. Il rentre dans l'ombre, se donnant tout entier à la vie solitaire et sans doute à la formation de ses disciples dans les écoles de prophètes qui se multiplient grâce à lui. Deux ou trois fois seulement il intervient encore dans les affaires de l'état (1), puis il disparaît de la terre. Le voyage à l'Horeb, qui suit immédiatement le meurtre des idolâtres et la disgrâce, forme donc une transition entre deux parts très différentes de la vie de notre patriarche.

Voici les principales circonstances de ce voyage.

Élie avait quitté Samarie et le royaume. Il gagne Berséba de Juda. Il veut être seul désormais avec Dieu et il congédie son serviteur. Puis le voilà qui s'enfonce dans le désert et ne s'arrête qu'après avoir marché toute une journée... Fatigué il se laisse tomber à l'ombre d'un genévrier. Loin d'y trouver l'apaisement, ses angoisses augmentèrent : " O mon Dieu, s'écria-t-il, j'en ai assez, prenez ma vie. Je ne suis pas meilleur que mes pères qui sont tous morts. A quoi bon vivre ? .. A ces mots, Élie s'étendit sur la terre ; bientôt ses paupières s'appesantirent et il s'endormit... Mais voici qu'un ange le réveille et lui présente pour le fortifier une nourriture céleste, car il doit faire une longue route, une route de quarante jours, à travers un affreux désert. Il doit aller jusqu'au Sinaï.... Il y arrive et monte dans la caverne près de laquelle Moïse, à l'heure du découragement, avait autrefois entendu les consolations de Jéhovah et mérité de jouir de la vision de sa gloire. La même grâce attend également le serviteur de Dieu. Écoutons le dialogue : " Voilà, dit l'Écriture, qu'au milieu de la nuit Élie entendit la parole de Dieu : Que fais-tu là,

---

qui répondait le plus directement à l'exposition des adversaires. Bien d'autres preuves se présentent, que le défaut d'espace ne nous permet pas de développer. Est-il croyable, par exemple, qu'un homme qui vient de commettre un péché mortel dans l'exercice des fonctions les plus saintes, reçoive immédiatement après une révélation divine ? Or, c'est aussitôt après le meurtre des faux prophètes que saint Élie reçoit, pendant sa prière au sommet du Carmel, la grande révélation de la Vierge à venir, et cette révélation semble, dans toutes ses circonstances, un effet et une récompense de l'acte précédent.

(1) Dans l'affaire de Naboth ; lors de la guerre au roi de Damas ; à l'occasion de la maladie d'Ochozias. — Ces épisodes n'étant pas essentiels, nous les omettons faute d'espace.

Élie? — J'ai agi avec zèle et ardeur pour vous, l'Éternel, le Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, détruit vos autels, égorgé vos prophètes; je suis demeuré seul au combat et ils attendent à ma vie pour me l'ôter. — Sors et tiens-toi sur la montagne, dit le Seigneur, l'Éternel va passer. Aussitôt, continue l'Écriture, il s'éleva un vent fort et violent qui fendait les montagnes et brisait les rochers; mais l'Éternel n'était point dans cette tempête. Après le vent, ce fut un tremblement de terre; mais Jéhovah n'était point dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, ce fut un feu; mais Jéhovah n'était point dans le feu. Après le feu, ce fut le léger frémissement d'une douce brise. Quand Élie l'entendit, à l'exemple de Moïse il se voila la face avec son manteau et il se placa à l'entrée de la caverne: c'était l'Éternel qui manifestait sa présence.... Lorsque la gloire de l'Éternel eut passé, une voix se fit entendre: Va, disait-elle, retourne sur tes pas vers le désert, prends la route qui conduit à Damas: en chemin tu oindras comme prophète à ta place Élisée, fils de Saphat, d'Abel-Meholahi. „ Telle est la scène de l'Horeb après laquelle, ainsi que nous l'avons dit plus haut, saint Élie se retire presque entièrement de la vie publique.

Cette dernière remarque va nous servir pour préciser le sens de cet événement et lui assigner sa place dans la vie du prophète. Monseigneur Meignan, fidèle aux prémisses qu'il a posées, nous représente Élie, abandonné de Dieu, doutant de lui-même, amené au Sinaï pour y recevoir une leçon de douceur et un reproche sur son zèle inconsidéré. On nous permettra de repousser ces conclusions, puisque nous en avons rejeté les bases, et de proposer ici une interprétation qui n'aura d'ailleurs que la valeur d'une opinion personnelle.

Ce découragement d'Élie, après le revers imprévu qui l'atteint en plein triomphe, ce besoin de solitude, ce désir de mourir, ne serait-ce point un des états d'âme bien connus des mystiques, une sorte de *nuît obscure* par laquelle Dieu faisait passer le prophète pour l'élever à un nouveau degré d'oraison? Cet état aurait été en particulier la préparation à la vision de l'Horeb, la plus haute des révélations qui soit possible en cette vie mortelle; et cette vision même, par laquelle

il entrevit quelque chose de la nature divine, aurait été destinée à opérer en lui la transformation dernière avant la consommation de la mort. Il allait dès lors passer des œuvres de la vie active, figurées par le vent, le tremblement de terre et le feu, à la contemplation pure, brise au doux murmure qui lui apportait Dieu. A ces hauteurs nouvelles, toute inquiétude sur l'issue de ses travaux passés abandonnerait son âme. Pleinement résigné à la volonté divine, dont les desseins toujours efficaces lui apparaissaient alors clairement, il reprendrait pour un peu de temps, dans le calme et dans la force, sa route sur la terre, prêt à la quitter au premier signal.

D'autres circonstances du voyage à l'Horeb semblent avoir été conservées pour nous, afin que nous puissions caractériser avec plus de justesse l'œuvre d'Élie. Pourquoi choisir cette cime où la Loi antique avait été promulguée? Pourquoi y mener le prophète par une marche de quarante jours, alors qu'en droite ligne la distance était bien moindre? Pourquoi le nourrir en chemin d'un pain mystérieux qui rappelle la manne et qui figure l'Eucharistie? Pourquoi? sinon parce que notre Élie est précisément le personnage intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle alliance, entre Moïse dont il reproduit en tant de points la vie et Jésus-Christ Notre-Seigneur dont il annonce les mystères jusque dans sa fin mystérieuse, véritable image de la résurrection du Sauveur. L'espace nous manque pour développer ces choses; la vie de saint Élisée nous permettra peut-être le mois prochain d'en aborder quelques-unes. Saluons maintenant avec le P. Faber le saint prophète, notre patriarche, dans sa retraite inconnue où « il a doublement le ciel à attendre : le ciel sur la terre quand il répandra son sang pour Jésus; le ciel dans le ciel quand il prendra sa place pour toujours entre saint Michel et saint Joseph ».





# LA JOURNÉE RELIGIEUSE

Suite (1)

## L'Oraison mentale.

### XXVI

Ce que nous tenons à établir ici, c'est que la loi première de l'Oraison, considérée comme nous l'avions fait dans l'article précédent, est de suivre le mouvement et le signal quotidien de la Liturgie sacrée ou de la religion publique et sociale de la sainte Église.

Dieu a sa méthode positive bien caractérisée, dans le plan de la vie surnaturelle dont il veut doter les fils de son royaume. Sans doute, à part cette économie générale, il tient en réserve pour certains des faveurs d'exception. Nul cependant ne saurait y prétendre de lui-même. D'ailleurs, outre qu'ils sont souverainement beaux, les chemins battus de la divine sagesse sont plus sûrs à notre faiblesse (2), et l'on court moins de risque de s'égarer en y marchant. Quelle est donc la méthode spirituelle du bon Dieu, la méthode obligatoire, ouverte à tous ? Le Symbole des Apôtres nous en donne la formule. Nous lui livrons notre âme, lorsque nous disons chaque jour : « *Credo in Deum Patrem omnipotentem...* je crois, je me confie en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le

---

(1) Voir le n° précédent, p. 48.

(2) « *Via ejus via pulchræ, et semita ejus pacificæ.* », Prov. III, 17.



troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, et est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Église catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Amen. »

En effet, lorsque Dieu, le Père tout-puissant, nous a créés pour devenir ses fils d'adoption, les associés de son éternelle vie, dans la sainte et catholique Église rachetée du péché et de la mort, il ne nous a voulu ces magnifiques destinées, qu'en nous prédestinant à être semblables à l'image de son Fils incarné (1). Le mystère de Jésus-Christ a été posé comme la forme, l'exemplaire de la déification universelle. Si bien que nul n'arrivera à l'union divine consommée, à moins de passer d'abord par les divers états de l'Homme-Dieu. « Jésus-Christ, disait un de nos saints contemporains récemment placé sur les autels (2), Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit : il faut aussi que ce soit le Saint-Esprit qui forme en nous l'homme nouveau. Jésus-Christ est né de la Vierge Marie : Mère de la divine grâce, il faut de même que Marie nous enfante à l'image de son Fils premier-né. Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate : il faut que nous souffrions comme lui. Ce n'est que par les souffrances, la mortification, la patience que nous pourrons faire mourir le vieil homme. Il a été crucifié : il faut aussi crucifier notre chair, nos inclinations déréglées, afin que nous puissions dire avec l'Apôtre : *Christo confixus sum cruci* (3). Jésus-Christ est mort ; il faut que nous mourions au monde et à nous-mêmes. Il a été enseveli ; il faut qu'à son exemple nous soyons en quelque sorte ensevelis dans l'obscurité du tombeau par l'humilité, la vie cachée, le mépris de nous-mêmes. Mais comme Jésus-Christ après sa mort est ressuscité et monté aux cieux, il faut que nous ressuscitions spirituellement dès ce monde, que nous nous élevions au-dessus des choses de la terre, que nous devenions des hommes tout célestes, *Si consurrexistis cum Christo, qua sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens, non quæ super*

---

(1) Rom. VIII, 29.

(2) Le Bienheureux Perboyre.

(3) Gal. II, 19.

*terram. Concede quæsumus omnipotens Deus : ut qui... Unigenitum tuum Redemptorem nostrum ad cælos ascendisse credimus, ipsi quoque mente in cælestibus habitemus* (1).

Or, sera-ce seulement par la foi que nous nous assimilerons au Christ en ses divers mystères, que nous recevrons l'empreinte de la grâce spéciale qu'ils renferment? Admirons la plus sublime des inventions de la divine Sagesse. *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus*. Le Seigneur clément et miséricordieux nous a laissé un mémorial de ses merveilles (2). Pour nous relever, pour nous sauver, pour nous communiquer sa vie, Dieu ne s'est pas contenté d'incarner son Verbe, de le faire apparaître ici-bas un instant, de Bethléhem au Calvaire. Selon, même, son humanité sainte, « comme homme Christ Jésus, l'unique médiateur (3). » il l'a mis personnellement à la portée de chacun de nous, sur tous les points de l'espace et de la durée. Il a décidé que substantiellement présent au milieu des siens, jusqu'à la consommation des siècles, notre Chef et Sauveur nous appliquerait lui-même sa copieuse rédemption (4), tout l'ensemble de ses mystères perpétués, reproduits sans cesse dans l'Eucharistie. Il l'a donné en nourriture à nos âmes: *escam dedit timentibus se* (5). *Ego sum panis vivus qui de cælo descendi* (6). Et la manducation de la chair adorable de l'Homme-Dieu est venue aviver, renouer sans cesse la divine union qui nous établit en lui comme les membres d'un seul corps. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo* (7).

Devant ce chef-d'œuvre de l'amour, l'humanité chrétienne a certes raison de s'écrier : « Il n'y a point de nation si illustre qu'elle soit qui ait des dieux approchant d'elle en la mesure où notre Dieu le fait avec nous. » *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis* (8). Mais encore, nous

(1) Col. III, 1, 2. — « Orat. in Ascens. Domini. »

(2) Ps. CX, 4.

(3) I. Tim. II, 5.

(4) Ps. CXXIX, 7.

(5) Ps. CX, 4.

(6) Joann. XLI, 51.

(7) Joann. VI, 55, 57.

(8) Deut. IV., 7. « Resp. in offic. SS. Sacram. »

devons bien penser que si Notre-Seigneur daigne rester de la sorte parmi nous, ce n'est pas pour rien, ni pour être tenu à l'écart. Non, dans l'ordonnance de la Religion, l'Eucharistie sera un centre, un foyer, le facteur principal de la vie surnaturelle.

Ainsi l'a compris l'Eglise, lorsqu'elle a fixé à jamais sa demeure au pied de l'autel eucharistique. Là, dans l'étreinte déifiante du Sacrifice et du Sacrement, elle renouvelle chaque matin sa jeunesse comme celle de l'aigle (1); là, parée des mérites de ses saints et de sa Vierge incomparable, couverte de leur intercession puissante, elle se présente, sept fois le jour, pour offrir à l'Emmanuel ses prières et ses cantiques de louange; là, elle l'adore et le contemple successivement, au cours du Cycle, enfant dans la crèche, jeûnant sur la montagne, mourant sur la croix, ressuscitant du sépulchre, remontant à la droite de son Père, envoyant l'Esprit-Saint aux hommes (2); là, de son côté, l'Époux ne cesse de se donner à l'Épouse, de lui incorporer les grâces de ses différents mystères. Et notre Mère va ainsi de clarté en clarté, se transformant toujours, sous l'action du Saint-Esprit, en l'image de son Chef, le divin exemplaire. *Nos vero annis recedat facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur de claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu* (3).

Tel est le grand œuvre de la Liturgie sacrée. Or, ce qu'elle opère dans l'Eglise en général, elle le répète évidemment en chacun des membres de l'Eglise. Nous avons donc ici le plus solide point d'appui pour notre vie spirituelle, la force motrice qui doit donner le branle à tout le reste. L'Oraison mentale ne saurait se mettre en dehors; si tant est, au contraire, que l'idée vraie de ce saint exercice sera de nous le représenter comme un écho, un rayonnement, une vibration à l'intime de l'âme, des divines réalités de la vie liturgique de la sainte Eglise.

D'ailleurs, où l'Oraison trouverait-elle son aliment mieux préparé, plus à portée? La Liturgie, c'est le dogme en action. " Il n'est pas un seul point de la doctrine chrétienne, dit dom Guéranger, qui ne soit non seulement énoncé dans le cours de l'année liturgique, mais

(1) Ps. CII, 5.

(2) Vid. dom Guéranger. *Année liturgique*. Préface générale.

(3) 11. Cor. III, 17.

inculqué avec l'autorité et l'onction que la sainte Église a su déposer dans son langage et dans ses rites expressifs (1). „ Quel champ de méditation ! Et quelle meilleure école, que l'école du Saint-Esprit, qui nous parle directement lui-même dans les divins offices ? Aussi l'on comprend que le grand cardinal Pie, toujours si exact et si sûr, ait pu écrire : « L'oraison mentale n'est pratiquement quelque chose que pour les âmes imprégnées de la prière de l'Église. Quiconque établit un lien et un rapport étroit entre sa méditation et son office, s'enrichit l'âme incessamment ; et cela sans peine et sans effort. »

Ces premières remarques, cependant, appellent encore quelques éclaircissements sur la nature même de l'acte d'oraison. Plusieurs, en effet, pour n'être pas suffisamment instruits en la matière, se croient, bien à tort, absolument inhabiles à ce divin exercice. Ils viennent au chœur, effrayés d'avance par l'appréhension de se voir obligés d'aligner des raisonnements, de tisser des considérations, une heure durant. Et, comme leur esprit regimbe à ce travail, le temps passe en efforts impuissants, l'oraison devient un supplice. Il est donc nécessaire de bien entendre les choses.

(A suivre.)


---

(1) *Année liturgique*. Préface générale.

(2) *Histoire du cardinal Pie*, par M<sup>sr</sup> Baunard, tom. II, p. 715.







## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

*Suite (1).*

Le retour du bon frère François à Madrid devait amener le renouvellement des ovations populaires. Il en fut ainsi, en effet, dans le principe. Malgré toutes les précautions prises, on n'avait pu tenir complètement caché ce retour et la population était accourue en si grande foule que dans un endroit on dut faire passer le frère par un souterrain, tant la rue était encombrée, et ailleurs, comme il avait dû se réfugier dans une maison, il ne put en sortir qu'en descendant par une croisée, du côté opposé à la porte où la foule l'attendait. Mais l'humble et obéissant religieux ne songeait plus qu'à se préparer à la mort. C'est pourquoi, conformément aux ordres de ses Supérieurs il tâcha de se débarrasser peu à peu de toutes les affaires extérieures, même des œuvres charitables. Il s'abstenait complètement de rendre des visites et il avait soin de se cacher pour qu'on ne le trouvât point quand les séculiers venaient le voir au couvent. Lorsque, cependant, l'obéissance l'exigeait, il devait recevoir l'un ou l'autre, il le faisait de façon à détruire l'affection qu'on lui portait. D'un autre côté, nul n'était plus assidu que lui aux actes de communauté; il prolongeait ses oraisons; son désir de voir Dieu face à face grandissait tous les jours, et à mesure que son désir s'enflammait davantage, il était torturé, à l'exemple de sa séraphique mère, sainte Thérèse, de la soif des souffrances. Comme il n'avait plus besoin de la santé du corps pour prévoir les besoins des indigents et y pourvoir, il soupirait après les douleurs d'une infirmité corporelle qui l'aidât à se purifier mieux et à donner plus d'énergie à son âme. Le bon Dieu l'exauça.

---

(1) Voir le n° précédent, p. 52.

C'est ici que nous devons placer un incident dont ne nous parlent pas les biographies du frère François, mais que nous ne pouvons passer sous silence : il est d'un trop grand intérêt pour le Carmel de France et pour celui de Belgique. Nous en empruntons les détails à la *Vie d'Anne de Jésus*, par le T. R. P. Berthold Ignace.

Une question bien grave se débattait alors. Par suite d'une révélation dont à plusieurs reprises notre Mère sainte Thérèse l'avait favorisée, M<sup>me</sup> Acarie, devenue depuis la bienheureuse Marie de l'Incarnation, travaillait à introduire en France les Carmélites déchaussées. Mais la chose n'était pas facile, les négociations entamées avec le Père Général des Carmes d'Espagne n'aboutissaient pas. En vain M. de Brétigny avait-il conduit en Espagne, dès le mois d'octobre, M<sup>me</sup> Jourdain et quelques autres pieuses dames, pour traiter l'affaire de vive voix et amener en France les Carmélites qu'on aurait obtenues; en vain M. de Bérulle, qui était allé les rejoindre le 28 mars 1604 multipliait-il les démarches, en vain il priait, suppliait, même à genoux, le P. Général, celui-ci se montrait inflexible dans son refus, tant il était persuadé que, dans l'intérêt de son Ordre, il ne pouvait accorder de ses religieuses pour un pays étranger.

Or, " un jour, M. de Bérulle rencontrant dans le cloître du couvent „ de Madrid notre Vénérable frère, le pria de recommander à Dieu „ l'affaire de la fondation. Le frère François le lui promit, et quelque „ temps après il dit à M. de Bérulle : L'Enfant Jésus veut que vous „ ayez de bonnes religieuses. On sut plus tard de la bouche du Frère „ lui-même que l'Enfant Jésus lui avait dit ces paroles et il avait „ ajouté que la Mère Anne de Jésus et la sœur Anne de S. Barthé- „ lemy étaient destinées de Dieu pour ce grand ouvrage (1) „. La prophétie s'accomplit à la lettre, comme on le sait. La Vénérable Mère Anne de Jésus, alors à Salamanque, fut chargée d'aller fonder en France et le frère François, à cette nouvelle, se hâta de lui écrire une lettre „ remplie du feu de l'amour divin „ et que „ la servante de Dieu garda toute sa vie comme une précieuse relique „. En voici la traduction (2).

---

(1) *Vie d'Anne de Jésus*, tome II, ch. II, p. 42.

(2) *Vie d'Anne de Jésus*, tome II, p. 52. — L'original de la lettre se conserve encore au monastère des Carmélites de Bruxelles.

La suscription est ainsi conçue :

†

JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

*“ A ma sœur très chérie et très aimée dans l'âme de l'Enfant Jésus, la sœur Anne de Jésus, que l'Enfant Jésus a choisie pour faire du bien aux âmes de France, etc..... ”*

Puis vient la lettre elle-même :

†

JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

*“ Loués soient l'Enfant Jésus et sa sainte Mère Marie !*

*„ Notre Mère Anne de Jésus,*

*„ Puisse-t-elle aboutir heureusement, l'entreprise que l'Enfant Jésus veut nous confier, afin que vous lui rendiez un plus grand service ! Considérez combien de religieuses Dieu pouvait prendre pour se procurer cette gloire : il les a toutes laissées là ; et c'est à vous qu'il accorde cette faveur. Ayez soin de lui en témoigner votre reconnaissance, en accomplissant parfaitement ce que vous allez entreprendre ; car l'Enfant Jésus prend une femme pour accomplir des œuvres qui feraient reculer plusieurs hommes. O le grand exploit ! N'oubliez pas de chercher à être en France ce que notre sainte Mère a été en Espagne. Par conséquent, ma sœur, mettez-vous à l'œuvre avec un grand courage, pour l'Enfant Jésus et sa sainte Mère Marie, et à l'imitation de notre sainte Mère. Dussiez-vous, pour donner le bon exemple, sacrifier votre propre consolation, établissez dans la maison ou les maisons que vous fonderiez, beaucoup de ferveur et de dévotion et une grande édification. Car, comme vous le savez, sœur Anne, tout se relâche avec le temps, tellement notre tiédeur nous rend faibles. C'est pourquoi il est nécessaire de commencer sur le*

pied de la plus grande dévotion qui sera possible, afin que toutes vous donniez bon exemple aux autres personnes consacrées à Dieu, et, à plus forte raison, aux gens du monde. Et, puisqu'on vient vous chercher pour cela, tout ce que vous ferez sera bien fait, et les autres imiteront votre vie et vos exemples.

„Rappelez-vous continuellement les saintes habitudes de notre sainte Mère, que vous avez connue, et considérez comment Jésus, l'Enfant-Dieu, lui parlait et lui enseignait ce qu'elle devait faire. Et, puisque vous êtes une *pièce* de notre sainte Mère, et que vous avez passé plusieurs années en sa compagnie, vous vous rappellerez ses vertus, afin de marcher sur ses traces dans ce que vous allez entreprendre.

„Tâchez que notre Père Général et les religieuses d'ici reçoivent de bonnes nouvelles de votre vie et de vos exemples. Faites attention, sœur Anne, que je vous en avertis : ouvrez les yeux de la considération ; et dites, en vous adressant à Notre-Seigneur : « O Jésus de mon âme ! Est-il possible que, parmi un si grand nombre de religieuses, ces gens n'aient pas voulu partir sans moi ! Allons donc ! me voilà appelée à vous servir dans une affaire qui surpasse mes forces, et à établir un genre de vie, des habitudes et des actes qui ressemblent à ce qu'a fait votre servante Thérèse de Jésus, notre fondatrice ! Et c'est la France, royaume où vous êtes si oublié (1), ce sont ces dames françaises si distinguées, et ces messieurs qui, commissionnés par votre Vicaire, le Saint-Père, et par son représentant, le Nonce, m'ont choisie, moi !!! Qu'est-ce que cela, Seigneur ? Au nom de ce que vous êtes, je vous conjure de m'aider à vous servir en cette circonstance et à venir à bout de cette entreprise : je me confie entièrement en vous pour ce que je dois exécuter avec l'assistance de notre sainte Mère. »

„Done, ma sœur, n'ayez que du courage ; songez que toute la terre examine comment vous allez agir, et que les religieux de tous les ordres et les séculiers ont les yeux sur vous. Si vous vous conduisez

---

(1) On rappelle qu'à cette époque la France sortait à peine de la triste période des guerres de religion. C'est précisément à l'arrivée des premières Carmélites que commence parmi le clergé et le peuple le grand mouvement religieux de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle.



comme nous pensons que vous le ferez, tous, de méchants qu'ils sont, deviendront bons; et il faut, pour cela, faire, selon les circonstances, un mélange discret de la douceur et de la sévérité. Ne manquez jamais de consulter Dieu : c'est le moyen de réussir; demandez-lui de vous soutenir de sa main et de vous embraser de l'amour de l'Enfant Jésus. De même qu'il a donné des forces à notre sainte Mère, il vous en donnera aussi. Ayez confiance en lui, et remerciez-le; car il aime la reconnaissance. Si vous lui rendez des actions de grâces, il vous comblera de bienfaits, parce que cela est dans sa nature : plus on le remercie de ses dons, plus il les multiplie, Vous en ferez vous-même l'expérience, si vous suivez ce conseil.

„ Et adieu, sœur Anne de Jésus. Songez que vous devez veiller sur beaucoup de choses; ne vous négligez jamais, Dieu, qui est si puissant, vous aidera pour tout. Encore une fois, adieu, sœur Anne de Jésus. Pussions-nous ensuite nous voir tous ensemble au ciel, dans la délicieuse compagnie de l'Enfant Jésus et de sa sainte Mère Marie!

„ † FRÈRE FRANÇOIS DE L'ENFANT JÉSUS,  
Indigne de ce nom. „

Les deux lignes de la signature sont de la propre main du vénérable frère François, qui, voulant résumer sa lettre en quelques mots, fit écrire à l'extérieur sous l'adresse :

„ Dans la manière d'agir, en tout, humilité et charité; grande „ confiance que le bien s'opérera. Reconnaissance à l'Enfant Jésus, „ alimentant les œuvres au feu de l'amour de Dieu, qui embrase et „ ne brûle pas. „

Le 29 août la vénérable Mère Anne de Jésus et ses compagnes se mirent en route pour la France; l'humble frère François continua de les aider de ses prières. Pour lui, l'heure de la récompense allait sonner bientôt, et on peut conjecturer que, du haut du ciel, il resta dévoué à une œuvre qui avait été l'objet spécial de son zèle et qui avait acquis ses sympathies, parce qu'elle était une œuvre tout apostolique et selon le cœur de la séraphique Thérèse.

(A suivre.)



## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — C'est de tous les côtés que nous arrivent les bonnes nouvelles à ce sujet. Outre les installations solennelles, nombre de détails touchants nous sont communiqués. Nous les résumons ici. D'abord, dans les paroisses, en France et en Suisse, on honore un peu partout notre petit Jésus. Certains prêtres, ayant entendu lire au séminaire l'Histoire de la statue miraculeuse, se sont empressés, une fois entrés dans le ministère, de la faire connaître autour d'eux. On nous en signale un du diocèse de Marseille qui voit son zèle couronné d'un plein succès. Un autre, en Bretagne, a lu en chaire, dans les réunions du mois du saint Rosaire, la même histoire; deux statues sont installées dans sa paroisse; tous les paroissiens sont gagnés et les Tertiaires de Notre-Dame du Mont Carmel, très nombreux parmi eux, attisent leur zèle. D'autres curés, du canton de Neuchâtel en Suisse, du Jura bernois, du Nord et d'autres régions de la France se distinguent de la même manière. Tous voient leurs efforts couronnés de succès: les pécheurs se convertissent; la jeunesse se conserve pure; les enfants rivalisent à qui aimera davantage le petit Jésus. — Dans les pensionnats, même ferveur. Nous avons déjà parlé des Apostoliques de Bordeaux et de leur chapelle, la première élevée en France à l'Enfant Jésus de Prague: ils ont de plus, nous écrit-on, une statue dans chacune de leurs classes. Puis ce sont des Ursulines hollandaises qui réclamaient pour leur rentrée d'octobre quatre-vingts élèves; l'Enfant Jésus en a envoyé quatre-vingt-seize. Elles ont mis leur maison sous sa protection spéciale. Des religieuses de l'Assomption établies près de Paris, d'autres, de la même congrégation, habitant l'Espagne, font de touchantes relations de nombreuses grâces obtenues. En Belgique, plusieurs des importants pensionnats des sœurs de Notre-Dame se distinguent par leur entrain. Enfin, des Carmels de RIOM, d'ANGOULÊME et de LOURDES nous sont parvenus des récits d'installation publique dont le défaut d'espace nous oblige à renvoyer à une autre fois la publication.

**GRACES OBTENUES.** — Belgique. — *Saint-Nicolas*. — M<sup>lle</sup> V. dont il a été parlé au n<sup>o</sup> 2, 5<sup>e</sup> année de vos *Chroniques*, a été gravement malade cet hiver; son état paraissait alarmant, mais son espoir en son divin Protecteur ne se démentit pas un instant. La statue du petit Jésus, en outre d'un beau laminaire,

était placée à côté de son lit. Elle priait, disait et redisait que l'Enfant Jésus de Prague la guérirait infailliblement, et en effet elle fut exaucée.

Cette grâce devait augmenter encore sa confiance et préparer pour elle un bienfait encore plus grand. Un des derniers jours d'avril, son neveu, le petit Oscar, déjà connu de vos lecteurs et qui habite en ce moment chez sa tante, avala des pilules d'aconit qu'il avait prises pour des friandises. Un contre-poison fut administré sans résultat. L'enfant tomba bientôt sans connaissance et comme mort. Le docteur accouru le crut désespéré. « Une seule petite fibre du cœur a encore vie, déclara-t-il; de là un léger battement du poulx presque imperceptible, à de longs, et rares intervalles ». La statue du petit Jésus fut apportée auprès du mourant. M<sup>lle</sup> V., les mains et les yeux élevés vers le ciel, priait, suppliait, multipliait les promesses. Deux prêtres, arrivés en toute hâte, s'unissent aux prières de la famille. Le médecin revint jusqu'à sept fois pendant cette terrible matinée. Chaque fois il constata une amélioration légère. Là-dessus on s'encourage, on prie de plus en plus; enfin le cher enfant reprend connaissance, il peut dire tout bas : S. Enfant Jésus, bénissez-moi. Oscar est décidément sauvé. C'est surnaturel, s'écrie le docteur!

**France. — Quintin (Côtes du Nord).** — Je ne veux plus tarder à m'acquitter d'une dette de reconnaissance, contractée par moi au mois de juillet dernier envers le S. Enfant Jésus de Prague. Ayant lu dans les *Chroniques du Carmel* combien la bonté du S. Enfant Jésus s'étendait aux choses même les plus matérielles, j'ai mis ma confiance en lui dans un accident arrivé à un cheval de valeur m'appartenant. Tous conseillaient de le faire abattre, ce qui m'eût été une perte excessive. J'ai commencé une neuvaine au cher Enfant Jésus; j'ai continué mes prières; et, aujourd'hui, il ne reste aucune trace de l'accident que je mentionnais tout à l'heure. J'avais promis de faire relater une fois de plus dans vos annales la protection accordée par l'Enfant Jésus à ceux qui placent en lui leur confiance; vous voudrez bien, je l'espère, vous charger de remplir ma promesse. De tout mon cœur, et le plus possible, je travaille à répandre dans ce pays la dévotion du S. Enfant Jésus qui m'est si chère, et je la vois s'accroître avec bonheur.



# MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

## L'ENVOI ANNUEL AU MALABAR.

Au commencement du mois prochain, le Père Zélateur de nos missions fera son envoi annuel d'ornements d'église, statues, livres liturgiques, articles de dévotion et autres, qu'il aura pu recueillir pour le Malabar. Les bienfaiteurs qui désirent prêter à cette œuvre leur charitable concours, sont priés d'adresser leurs envois au R. P. Alphonse, à Ypres, avant le 15 août prochain. Outre les dons en nature, on recevrait aussi avec reconnaissance les aumônes destinées à couvrir les frais d'expédition *qui sont considérables*.

Ces envois encouragent fort nos missionnaires et facilitent l'œuvre des conversions parce que les objets de dévotion font beaucoup d'impression sur les païens. Surtout les missionnaires y trouvent moyen de relever la décence et la splendeur du culte divin. Dans les deux diocèses, confiés par le Saint-Siège à l'Ordre du Carmel, nous avons plus de 210 églises ou chapelles, presque toutes églises paroissiales, dont quelques-unes, construites en terre glaise et recouvertes de feuillages, sont plus pauvres peut-être que l'Étable de Bethléem.

Voici quelques témoignages de la reconnaissance de nos Evêques et missionnaires au sujet de l'envoi de l'année passée.

Monseigneur Léonard de Saint Louis, Archevêque de Vérapoly, écrit le 6 novembre 1893 : " Toutes les caisses sont arrivées ici le 30 octobre dernier „ suffisamment en bon état. Les statues avaient souffert quelque dégât, mais il „ fut facile de les réparer, parce que ce n'était pas d'importance. Tout a été „ distribué entre les missionnaires et les couvents des Tertiaires selon vos instruc- „ tions; tous sont très contents des ornements d'église et de tant de beaux objets „ qu'ils ont reçus. Tous s'unissent à moi pour remercier de tout cœur Votre „ Révérence et tous nos pieux et généreux bienfaiteurs; que Votre Révérence „ soit assurée que je prierai et ferai prier afin que Dieu vous bénisse par des „ faveurs et des grâces abondantes... „

Le Père Candido du S. Cœur de Marie, Vicaire Général de Vérapoly, écrit à son tour : " J'ai reçu les chasubles et autres ornements d'église et tous les „ beaux objets que Votre Révérence a daigné m'envoyer: les paroles me man-



„ quent pour vous exprimer ma sincère reconnaissance. Les religieuses d'Erna-  
 „ colum ne se possèdent plus de joie... elles ne font que prier pour leurs bienfai-  
 „ teurs d'Europe... „

Le T. R. P. Victor de Saint Antoine, Vicaire Général de Quilon : “ Les  
 „ caisses sont arrivées. Merci pour tout : chaque chose en particulier m'a fait le  
 „ plus grand plaisir... Nous sommes bien reconnaissants à nos bienfaiteurs  
 „ d'Europe ; que le bon Dieu bénisse leurs cœurs généreux et dévoués pour la  
 „ propagation de la Foi... Tous ces objets de classe, papier, cahiers, porte-plumes,  
 „ seront très utiles pour les écoles. Ces pièces de coton et de flanelle me font  
 „ beaucoup de plaisir, elles serviront à faire pour les garçons et les filles de nos  
 „ orphelinats des jaquettes qu'ils mettront le dimanche pour aller à la messe...  
 „ Le canif m'a fait plaisir aussi ; il y a bien trente ans que je me sers d'un canif,  
 „ dont la lame est devenue très mince et très étroite. J'en ai maintenant pour ma  
 „ vie et pour mes successeurs... Enfin je vous remercie de tout, des scapulaires,  
 „ des chapelets, des beaux cadres, des croix, des médailles, des images, etc...  
 „ J'oubliais de vous parler de la quantité de papier-tenture ; eh bien, ce sera très  
 „ utile, j'en tirerai profit pour orner l'église de Moulougamoude et d'autres  
 „ églises... Ces beaux chapelets sont très utiles pour donner des présents aux  
 „ personnes distinguées que je désire honorer. Aussi en suis-je très avare... „

Le Très Rév. Père Bernard de Jésus, Visiteur général et Vicaire Provincial des  
 missionnaires Carmes déchaussés au Malabar, Directeur du couvent et orphelinat  
 des Carmélites Tertiaires à Cotayam : “ ... Je remercie Votre Révérence et tous  
 „ les bienfaiteurs des précieux et beaux articles d'église et des objets de dévotion  
 „ que vous nous avez envoyés dernièrement, et que j'ai dûment reçus vers la fin  
 „ de novembre dernier. L'ostensoir est beau ; il excite beaucoup la dévotion. Les  
 „ chandeliers et croix d'autel, la croix de procession, les ornements sacrés, cha-  
 „ subles, chapes, tout est excellent. Nous sommes extrêmement contents et  
 „ reconnaissants envers nos bienfaiteurs. Il n'y avait dans notre chapelle aupara-  
 „ vant rien de décent pour le bon Dieu, maintenant elle a pris tout un autre  
 „ aspect... „

Le Rév. Père Rombaut de Saint Élie, missionnaire belge : “ ... Je viens de  
 „ recevoir les objets que vous avez eu la bonté de me procurer. Tout était en bon  
 „ ordre. Je suis content, très content ; mon attente a été de beaucoup dépassée.  
 „ Acceptez-en mes meilleurs remerciements. Veuillez remercier en mon nom  
 „ toutes les personnes qui y ont contribué ; dites-leur que j'ai offert pour elles la  
 „ sainte messe... „

Le R. P. Aloïs de Sainte Marie, Prêtre Tertiaire indigène, maître des novices  
 des religieux Carmes Tertiaires indigènes au Malabar. “ Les belles statues que  
 „ Votre Révérence a envoyées attirent de nombreux spectateurs. La grande  
 „ statue de l'Immaculée Conception est placée dans une niche élevée au-dessus  
 „ du maître-autel de la cathédrale (dédiée à l'Immaculée Conception). Les statues  
 „ du Sacré-Cœur de Jésus, et de saint Joseph ont été placées dans des niches

„ au-dessus de leurs autels respectifs... Le baldaquin est très beau... tout est  
 „ arrivé en bon état... Que nous sommes heureux pour les rosaires, scapulaires,  
 „ images, etc... Que pouvons-nous faire pour vous en reconnaissance?... Nous  
 „ offrons nos prières à Dieu pour Votre Révérence et tous nos bienfaiteurs, en  
 „ cela nous ne serons jamais en défaut... „

Enfin la Révérende Mère Thérèse de Sainte Rose, Supérieure des Carmélites Tertiaires indigènes, au couvent et orphelinat de Sainte Thérèse, à Ernacollum...

“ ...Nous avons reçu la caisse d'objets que vous avez eu la bonté de nous envoyer.  
 „ Merci, bien merci, Révérend Père... Nous avons employé une bonne partie des  
 „ rosaires, images, cadres, croix, etc., pour prix de bonne conduite, de présence  
 „ régulière à l'école, de catéchisme, et ils ont été très appréciés par les enfants.  
 „ Les plus grands cadres ornent maintenant les murs de l'orphelinat qui en était  
 „ entièrement dépourvu. L'image de notre Mère sainte Thérèse a été mise au  
 „ noviciat... Les étoffes de coton et de laine sont arrivées bien à propos pour la  
 „ Noël prochaine, pour habiller les enfants, ainsi que mes assistantes, nos  
 „ chères sœurs. J'aurais dû acheter de nouvelles étoffes, et je n'ai pas d'argent...  
 „ Mille remerciements, cher Révérend Père, à vous-même et à ces bonnes et  
 „ pieuses dames qui nous aident si généreusement. Que Dieu, par l'intercession  
 „ de la Sainte Vierge et des saints Anges Gardiens de nos enfants, vous bénisse  
 „ tous et vous récompense de votre zèle et dévouement pour l'œuvre de nos  
 „ missions. „

## MATHILDE OU LA PETITE FUGITIVE

Récit de la Révérende Mère Thérèse de Sainte-Rose de Lima.

Supérieure des Carmélites Tertiaires du Couvent  
 des Orphelinats de Sainte-Thérèse à Ernacollum (diocèse de Verapoly).

L'année passée (1893), une petite fille païenne âgée de 8 ans, de la caste des Arayas, ou pécheurs païens, vint au couvent et nous demanda de l'admettre chez nous pour faire d'elle une chrétienne. Nous hésitions à la renvoyer, mais en même temps nous ne voulions pas être imprudents, en acceptant une enfant mineure, et nous exposer à entraver l'œuvre des conversions, en effrayant les païens d'alentour. Nous envoyâmes chercher une femme chrétienne d'un âge déjà avancé qui connaissait l'enfant et chez qui nous prîmes des informations; elle nous conseilla de garder l'enfant et de voir ce que dirait la famille. Le lendemain matin quelques-

unes des sœurs et moi-même nous étions allées à une église voisine pour entendre la messe. A notre retour tout le village des Arayas était sur pied pour réclamer l'enfant. Nous savions que toute résistance était inutile. Je leur dis " qu'ils pou-  
vaient prendre la petite fille si cela leur plaisait, mais que nous ne pouvions pas  
la faire sortir de force, attendu que notre sainte Religion nous apprend à rece-  
voir tous ceux qui se réfugient chez nous ; nous ajoutâmes que s'ils étaient les  
légitimes gardiens de l'enfant, ils pouvaient s'emparer d'elle ; nous n'y mettrions  
aucun obstacle. » — La petite fille refusa de les suivre, mais le peuple résolut  
de l'emmener de force. Heureusement, dans la foule il y avait une masse de  
femmes païennes, portant leurs petits enfants à califourchon sur les hanches  
selon leur coutume ; nos sœurs se mirent à caresser ces enfants et à les cajoler.  
Cela plut extrêmement aux mères ; m'en étant aperçue, je fis apporter du pain et  
des gâteaux de riz ; les sœurs en distribuèrent ; en même temps elles redoublaient  
les caresses pour gagner les mères à notre parti, faisant semblant de ne plus  
faire attention à la petite fille, qui était la cause du trouble. Nous réussîmes tout  
à fait. Alors nous fîmes entrer les femmes dans l'intérieur du Couvent pour voir  
nos orphelines ; elles en furent très flattées et dirent qu'elles ne voyaient pas pour-  
quoi la petite fille ne pourrait pas rester chez nous, puisque nous instruisions si  
bien les enfants et que ceux-ci étaient si heureux. Elles nous conseillèrent donc de  
ne pas rendre la fille, disant qu'elles allaient tout arranger. Revenues à l'entrée du  
couvent où les hommes et les parents nous attendaient avec impatience, elles  
intervinrent dans le sens convenu et la foule se dispersa parce que l'heure du tra-  
vail était venue.

A midi, nouvel attroupement, mais cette fois-ci le peuple du village n'accompa-  
gnait plus les membres de la famille. Ceux-ci portaient sur leurs bras un vieillard  
malade qui faisait appel à la petite fille, d'une manière à déchirer le cœur, la sup-  
pliant de retourner à la maison, qu'il allait mourir bientôt et qu'il la désirait auprès  
de lui pour lui fermer les yeux. Épuisé par l'effort qu'il faisait pour parler il s'éva-  
nouit. Nous le fîmes revenir à lui et lui parlâmes avec bonté. Il nous écouta respec-  
tueusement. Nous lui reprochâmes doucement son ingratitude envers la très Sainte  
Vierge (Notre-Dame de Lourdes dont la statue vénérée se trouve à l'entrée du  
couvent) qui était une si bonne mère pour lui et tous les gens de sa caste. " A qui  
est-ce que vous avez recours quand vous êtes malade, quand vous ne pouvez pas  
attraper du poisson ou quand la police se saisit de vous injustement, ou quand  
un arbre ne porte pas de fruits ? Vous courez vite alors à Notre-Dame de Lourdes  
dans la grotte, vous obtenez toujours tout ce que vous voulez comme un enfant  
de prédilection ; et maintenant qu'un de vos enfants veut apprendre à aimer  
cette bonne Dame et devenir son enfant, vous vous y opposez. Est-ce que cela  
est juste ? " — " Non ", répondit-il tout confus et il resta quelque temps en silence,  
puis il demanda à voir encore une fois la petite fille. Nous amenâmes l'enfant. Je  
lui demandai de nouveau si elle voulait devenir chrétienne ou retourner chez elle.  
L'enfant répondit énergiquement : " Je veux rester ici et devenir chrétienne. " —

Alors le vieillard dit : « C'est bien, je ne veux pas vous emmener malgré vous, vous „ pouvez rester. „ — Il salua les sœurs en plaçant les mains jointes sur sa tête et fit signe à tous les assistants de faire de même. Tous consentirent et, nous ayant fait une profonde révérence, ils s'en allèrent.

Ce n'était pas fini. Plus tard vint un autre homme qui, avec beaucoup d'impertinence, réclama la jeune fille. Il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison. Heureusement survint un bon prêtre catholique indigène qui arrangea tout avec lui et le congédia.

Depuis lors les sœurs ne furent plus inquiétées. La jeune Arayathie fut instruite dans notre sainte Religion, et, le jour de son baptême, le T. R. P. Candide, Vicaire général de Vérapoly et Directeur de l'Orphelinat, fit une grande fête et invita tous les Pères Carmes Missionnaires d'alentour à y assister. L'enfant fut appelée Mathilde, du nom d'une de nos bienfaitrices de Belgique qui avait souhaité de faire les frais de l'éducation chrétienne d'une jeune païenne du Makabar. Plusieurs autres enfants païens furent baptisés dans la même cérémonie. La petite Mathilde persévère jusqu'à ce jour dans la foi chrétienne et la piété, sous les auspices de Notre-Dame de Lourdes, au couvent d'Ernacollum. Sa conversion a occasionné une véritable lutte entre la Sainte Vierge et le démon. « La dévotion des païens, ajoute la „ Révérende Mère Thérèse, surtout des pauvres Chogans et des Arayas, à Notre-Dame de Lourdes est toujours la même, elle est vraiment étonnante. Assurément „ leur foi vive ne sera pas sans récompense. Il répugne de croire que ces humbles „ clients de la Reine de Miséricorde doivent devenir les esclaves du démon pour „ toute l'éternité. Oui, Marie conduira ces âmes au port du salut. „

## V A R I É T É S

### LE MONT CARMEL EN 1640 (1)

La sainte montagne du Carmel est le commencement de la Terre sainte, du côté septentrional qui regarde la mer. Elle est divisée en plusieurs et diverses collines qui sont jointes les uns aux autres, et s'élèvent au milieu des vallées qu'elles enferment. La partie orientale et la septentrionale en sont plus hautes, et la méridionale et l'occidentale plus basses. Elle a environ treize lieues de circuit, et paraît comme une île, à cause qu'elle est séparée des autres montagnes. Elle est

---

(1) Extrait du *Voyage en Orient* du P. Philippe de la Sainte-Trinité. — Voir sur ce voyage : *Chroniques*, 5<sup>e</sup> année, p. 203, note.



extrêmement agréable, toute verdoyante, chargée d'arbres, de pins et de chênes au sommet, et d'oliviers et de lauriers au pied. Elle est abondante en eaux, et au milieu, entre les villages de Bustan et de Dali, il y a un très beau lieu composé de diverses collines et vallées, arrosé de plusieurs fontaines et rempli de quantité de bocages, qu'on croit être le parc ou la forêt du Carmel, où il y a vingt-quatre cavernes, tellement disposées, qu'elles ressemblent à une église ; car de l'un et de l'autre côté il y a comme deux chapelles collatérales, et au bout une autre plus grande. A l'angle occidental qui approche du midi il y a une très grande quantité d'eau qui sort de la montagne. L'on y voit des roues de moulin logées sur l'ancien pont, de qui les arcades divisent l'eau à chacune des roues. Autrefois l'eau était portée de là à Césarée de Palestine dont les grandes ruines paraissent encore. Au pied oriental de la montagne il y a une grosse fontaine sous le lieu du sacrifice, appelée des Arabes, *mocata* (1), qui vaut autant dire qu'en latin *locus occisionis* et en français, *le lieu de la tuerie*, où l'on dit que Notre Père Saint Elie fit tuer les prophètes de Baal ; d'où vient qu'elle est aussi appelée par quelques-uns la fontaine d'Elie. Elle se jette dans le prochain torrent de Cisson (2), lequel procédant de certaines montagnes assises en la partie méridionale du Carmel, et parcourant la grande campagne d'Esdrelon, nommée maintenant la plaine de Ianim, se divise au milieu de sa course en deux branches, dont l'une, passant par la vallée qui divise le mont Thabor et le mont Hermon, se va décharger dans la mer de Galilée, et l'autre, entourant une grande partie du Carmel et arrosant son pied oriental, entre dans le petit fleuve appelé Mocata, de cette célèbre fontaine dont j'ai déjà parlé et dont il reçoit les eaux déjà mêlées au torrent de Cisson. La plus grande partie des eaux de ce petit fleuve procède de quantité de ruisseaux qui jaillissent du Carmel, et surtout d'une grosse source d'eau qui sort du pied septentrional de la montagne. Ce petit fleuve entre dans la mer Méditerranée proche du Carmel, au côté oriental de la ville de Caïpha. Son embouchure est fermée par un grand amas de sable que portent les vagues occidentales lorsque la mer est enflée par la violence des vents, et ses eaux inondent toute la plaine du côté de Ptolémaïde, mais dès que la tempête a cessé, cette embouchure est ouverte par les habitants du pays. En la partie occidentale de la montagne, environ à un mille du cap ou promontoire du Carmel, est la célèbre fontaine d'Élie, de laquelle notre règle fait mention, et qui sort de la montagne dans une vallée par deux canaux. au lieu qu'elle en sortait autrefois par plusieurs, comme il est aisé de voir. Ses eaux cristallines et douces jaillissant de la grosseur du bras sont reçues à six pas de la roche dans un bassin taillé dans la même roche, d'où, rejaillissant encore, elles courent la plus grande partie de la vallée, et arrosent quantité d'arbres et de plantes. De l'autre côté de la vallée, environ à deux cents pas au-dessus de la fontaine de S. Elie, paraissent les ruines du couvent où S. Brocard et ses com-

---

(1) *El Moraka*, dont il a été question au numéro de juin.

(2) *Kison*.

pagnons habitaient au temps que la règle fut donnée aux carmes par S. Albert, Patriarche de Jérusalem. Le couvent devait être très grand, car les ruines s'étendent à deux cent cinquante pas en longueur; néanmoins il ne pouvait pas être fort large, étant bâti au penchant de la montagne. Dans la montagne il y a plus de mille cavernes habitées autrefois par les religieux; toutefois elles ne sont nullement si unies, comme en un lieu fort remarquable que les habitants appellent encore aujourd'hui *Schifel Rueban*, c'est-à-dire cavernes des religieux. Ce lieu est en la même partie occidentale de la montagne, distant environ cinq milles de la fontaine d'Elie, et enfermant une vallée de grande étendue, aux deux côtés de laquelle s'élèvent des rochers percés environ de quatre cents cavernes, où il y a des fenêtres et des lits percés dans le rocher, et des fontaines pleines de l'eau qui en distille continuellement goutte à goutte. Avant que d'arriver en ce lieu, à main droite de ceux qui entrent dans cette vallée, au sommet de la roche, il y a une grande caverne pénétrant entièrement une colline, et environnée d'autres petites cavernes qui suffisent pour cent religieux.

L'angle occidental du côté du septentrion est appelé le cap ou promontoire du Carmel. Il est fort haut et domine toute la mer. C'est la partie la plus sainte de la montagne, parce qu'elle a été principalement la demeure d'Élie, qu'il y prévint la Sainte Vierge sous la figure d'une petite nuée, qu'il y attira le feu du ciel pour brûler les deux capitaines de cinquante hommes avec tous leurs soldats, et qu'il y fit quantité d'autres choses merveilleuses. C'est là qu'est la caverne longue environ de vingt pas, large et haute de dix, taillée dans la montagne même presque au pied du promontoire, laquelle est de grande dévotion tant parmi les chrétiens que parmi les Juifs et les Turcs. Elle est appelée en arabe par les habitants *El kader*, qui est l'épithète de saint Élie, et vaut autant dire qu'en latin *viridis*, et en français, vert; on donne ce nom à saint Élie, parce qu'il persiste en un âge florissant et toujours verdoyant sans déchoir en une vieillesse flétrie et impuissante. Cette caverne est habitée par certains solitaires mahométans, et l'on n'y laisse point entrer d'étrangers qu'ils n'aient payé un demi-sou. Au dedans de cette caverne, à main gauche de ceux qui entrent, il y en a une autre longue et large d'environ six pas, où l'on dit que la Sainte Vierge a été fort souvent. Dans cette petite caverne il y a un autel avec un tableau de Notre-Dame du Mont Carmel, devant lequel une lampe brûle toujours. Elle est de notre juridiction, et l'on croit qu'elle était la cellule de saint Élie, et que les enfants des prophètes s'assemblaient dans la grande caverne comme dans un oratoire. A la cime du promontoire, il y a les ruines du couvent habité des Carmes au temps que saint Louis, roi de France, les amena en Europe, dans lesquelles ruines est le village appelé par les habitants, *Mar Elias*, c'est-à-dire, saint Élie. L'on y voit encore des salles et des cellules de pierre de taille toutes entières. Derrière, vers l'orient, est la première chapelle du monde qui a été bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge après son bienheureux trépas, nommée des habitants *Mazalia*, distante environ de deux cents pas du dit couvent. Sa figure est un très parfait carré. Elle est couverte

d'une voûte appuyée sur quatre arcades dont deux encore sur pied, ayant dessous une citerne. Joignant cette chapelle du côté d'Orient, il y a une petite caverne souterraine, dans laquelle nos pères Carmes déchaussés ont dressé un autel où ils célèbrent quelquefois la sainte messe, et qui sert de sépulture à nos religieux. Un peu au-dessous, au penchant du promontoire, il y a une caverne surnommée de Notre Mère Sainte Thérèse, que nos Pères habitent maintenant, assez grande pour quatre religieux, à l'entrée de laquelle ayant tiré une muraille et y ayant ajouté des entre-deux, on en a fait quatre petites cellules, un oratoire au milieu, un réfectoire, une cuisine, un four, et au dehors un petit jardin, une étable, et une citerne. Au-dessous de cette caverne, il y en a une autre dédiée à saint Onuphre, où nos Pères demeureraient autrefois, mais qu'ils ont abandonnée à cause qu'elle était trop petite.

## SONNET

### A Notre Père Saint-Elie

Pendant les tristes jours de honte et d'infamie  
Où le peuple en délire, entourant son autel,  
Prodiguait à Baal un encens criminel,  
On vit régner partout l'horrible apostasie.

Partout de Jéhovah l'antique foi trahie ;  
Son nom même effacé par une Jézabel !  
Juda, foulant aux pieds son serment solennel,  
Surpasse sans rougir l'aveugle Samarie !

Ne reste-t-il donc plus de vengeurs au Très-Haut ?  
Leur glorieuse race elle-même en défaut  
Serait-elle à jamais impuissante ou tarie?...

Sept mille resteront fidèles jusqu'au bout,  
Sachant vivre et mourir, sachant rester debout :  
Un seul les vaudra tous, un seul ! et c'est Elie !

FR. ERNEST DE LA MISÉRICORDE,  
Tertiaire du Carmel.

## FAITS DIVERS

**TRAITS DU SAINT SCAPULAIRE.** — Il y a une quarantaine d'années, un jeune enfant se promenait en compagnie de son père et de sa mère aux environs de la ville d'Ypres, en Flandre. Arrivé à un endroit où le chemin est très élevé au-dessus de la plaine environnante, le petit garçon s'était arrêté pour regarder un musicien ambulant qui sollicitait l'attention et la charité des passants.

Tout à coup ses parents, qui avaient continué leur marche, entendirent un grand cri; se retournant aussitôt ils ne virent plus leur fils. L'enfant, tout à son admiration de la musique et des tours du mendiant, avait insensiblement reculé jusqu'au bord du talus; il avait roulé jusqu'au bas. La mère s'évanouit de saisissement : revenue à elle grâce aux soins immédiats de son mari, elle demanda aussitôt : Où donc est mon fils? Le père n'eut pas le courage de répondre, car il pensait bien trouver le pauvre petit écrasé sur le sol : on ne pouvait arriver au lieu de l'accident qu'en faisant un assez long détour. Quand les parents désolés eurent, aussi vite que possible, accompli ce douloureux trajet, quelle ne fut pas leur surprise et leur joie? L'enfant était sain et sauf! Son scapulaire était fendu sur toute la longueur; une médaille de la Sainte Vierge qu'il portait au cou avait été broyée dans la chute!

\* \*

On sait qu'un accident terrible se produisit, il y a cinq ans, près de la station de Groenendaek sur la ligne de Bruxelles à Namur. Un train express ayant heurté la pile d'un pont, il y eut derailement, chute du pont ébranlé, bousculade et entassement des wagons de voyageurs. Le nombre des blessés et des morts fut considérable. Or, des témoins oculaires racontent avoir vu un Monsieur, sorti sain et sauf d'un compartiment où *tous* ses compagnons de route avaient péri, écrasés entre les parois; tenant à la main son scapulaire, il le montrait à tous ceux qu'il rencontrait : " Voyez, disait-il, voilà mon salut. Ne partez jamais en voyage sans cela.. " Cet heureux échappé avait bien raison; la sainte Vierge n'oublie pas plus sa promesse de protection dans les périls que celle de sauvegarde à l'heure de la mort.

## ÉCHOS DE PARTOUT

**SYRIE. — Mont Carmel.** — Le 21 avril a été bénite et inaugurée la nouvelle église des Carmélites établies au pied de la sainte montagne (1).

**AMÉRIQUE DU NORD.** — *La Carmélite Revue* nous dit en des termes pleins d'allégresse la prospérité de la province des Carmes chaussés en Amérique; plusieurs maisons nouvelles ont été établies et le nombre des sujets s'est considérablement accru. Grâce à la protection de notre Reine, dit l'article en terminant, nous serons désormais à même de travailler à l'accroissement de la gloire de notre mère et de répandre la dévotion au scapulaire brun, insigne de l'alliance avec Marie et gage de son amour. Nos félicitations et nos vœux à nos frères d'Amérique.

---

(1) Nous donnerons, un jour, les détails de cette touchante cérémonie.



**ESPAGNE. — Cordoue.** — Il existe à Cordoue, de temps immémorial, la coutume de se préparer à la fête de N.-D. du Mont Carmel par une neuvaine de dimanches; c'est-à-dire que les neuf dimanches qui précèdent la fête sont célébrés avec grande pompe, en l'honneur de la Vierge du Scapulaire. Le 3 juin a été, cette année, le premier dimanche de la neuvaine. Une foule considérable qui a augmenté encore le second dimanche, 10 juin, est venue assister aux offices et entendre les louanges de la Reine du Carmel.

**BELGIQUE. — Bruxelles.** — Le 20 octobre prochain il y aura 25 ans que la statue de saint Joseph vénérée dans l'église des Carmes a été couronnée solennellement, au nom du Souverain Pontife Pie IX, par Son Excellence Monseigneur C. ttani, alors Nonce en Belgique. Nous apprenons que le Père Prieur se prépare à célébrer grandement le 25<sup>me</sup> anniversaire de cet événement, d'autant plus glorieux que c'était la première fois au monde qu'une statue de saint Joseph était couronnée au nom du Souverain Pontife. Déjà il a obtenu que durant le Triduum qui aura lieu en l'église des Carmes de Bruxelles, les 21, 22 et 23 octobre, tous les prêtres puissent dire la messe votive de saint Joseph. D'autres faveurs sont attendues. Les *Chroniques* les publieront à leur temps ainsi que le programme des fêtes.

## NÉCROLOGIE

Le 19 mai dernier mourait au Couvent des Carmélites de Courtrai, la Sœur Marie-Lucie de Saint Jean de la Croix. Agée de 90 ans, elle allait compter 63 ans de profession religieuse. C'était une de ces âmes fortement trempées de l'ancien temps. Elle se distinguait surtout par son zèle pour l'office divin et les cérémonies du chœur. Désireuse de remplir les fonctions de chantre ou de semainière, mais exposée à n'en être plus capable parce que sa vue affaiblie par l'âge ne lui permettait plus de bien lire le bréviaire, chaque dimanche elle en copiait en caractères hauts d'un centimètre les antiennes, les hymnes propres ou les oraisons de la semaine. Elle en a rempli des cahiers qui viennent maintenant fort à propos pour les vieilles sœurs. À peine s'il y a deux ans qu'elle n'allait plus à Matines; et encore il fallut la défense de la Prieure pour l'empêcher d'y aller. Quand elle fut devenue presque aveugle, elle se consolait en confectionnant force cordons de saint Joseph pour nos missions. Dieu lui accorda de mourir sur la brèche. Le jeudi elle communia encore avec les autres au chœur, où elle se fit de nouveau conduire le vendredi; ce jour-là elle fut administrée. Le samedi elle communia une dernière fois et elle mourut à 3 heures du soir, sans agonie, dans l'acte même de la prière.

**CRACOVIE. — Pologne.** — Le 5 juin 1894, à 9 heures du soir, est morte à Cracovie, à l'âge de 77 ans, la princesse Marcelline Czartoryska, née princesse

Radziwill, supérieure du Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel et Présidente de l'œuvre de Saint Vincent de Paul. Cette mort est un deuil universel. Elle était la mère et la servante des pauvres, la consolatrice des affligés, la conseillère et l'appui de tous ceux qui avaient recours à elle. Dieu seul a pu compter ses bonnes œuvres. Il nous l'avait donnée, il nous l'a enlevée ! Que son saint nom soit béni !

## BIBLIOGRAPHIE

**Expositio parænetica in regulam Carmelitarum.** auctore B. JOANNE SORETH, Gallo, ejusdem Ordinis Generali ac reformatore. Editio nova a R. P. Constantino ab Immaculata Conceptione, carmelita discalceato, juxta editionem parisiensem anno 1625 accurate recognita.

Le T. R. P. Constantin, du couvent de Saint-Omer, a rendu un immense service à l'Ordre en rééditant et en mettant à la portée de tous les couvents, voire même de tous les religieux, l'*Explication* de la règle des Carmes par le B. Soreth. Aussi pieux que savant, aussi grand théologien que Supérieur prudent et zélé, le B. Soreth nous donne un commentaire non seulement conforme aux lois du droit canonique mais nourri des pensées des livres saints et des Pères. Dom Guéranger, maître distingué en cette matière, appréciait grandement cet ouvrage. Le P. Constantin a eu l'heureuse idée de faire précéder le commentaire par la vie du Bienheureux, écrite par le R. P. Ubalterus de Terranova, compagnon fidèle et chéri de notre saint. Tous les couvents de Carmes tant chaussés que déchaussés se feront une joie et même un devoir de posséder le précieux ouvrage que nous annonçons. On le trouve au prix de fr. 3.50 chez M. Lotiez-Bataille, libraire, 49, rue de Dunkerque, Saint-Omer, France, Pas-de-Calais.

La librairie Godenne, à Namur, vient d'éditer une troisième fois l'**Histoire de la statue miraculeuse du Saint Enfant Jésus de Prague** : cette nouvelle édition a été non seulement revue avec soin mais complétée d'une façon remarquable. L'auteur est désigné comme étant *Un Père Carme déchaussé du couvent de Chèvremont, près Liège*. Qu'il nous permette de regretter que dans sa modestie il persiste à cacher son nom sous le voile de l'anonymat et que, nous, nous ne puissions lever ce voile. L'ouvrage commence par une dissertation qui, sous le titre de préface, traite à fond la question du culte des images et des statues en général, puis de la légitimité de la dévotion aux statues miraculeuses, en particulier à la statue de l'Enfant Jésus de Prague. L'histoire proprement dite reste la même que dans l'édition précédente pour les dix-huit premiers chapitres. Mais alors, au lieu des quatre chapitres qui renfermaient la suite et menaient les lecteurs de 1655 à 1883, douze nouveaux, plus intéressants les uns que les autres, nous redisent en détail les progrès de la dévotion tant à Prague qu'à l'étranger, les prodiges opérés par l'Enfant-Dieu en faveur de tous les malheureux, la protection dont Jésus entoura la ville de Prague, enfin les douloureux événements de la fin du dernier siècle. Alors, après nous avoir fait visiter comme un cicérone habile l'église N.-D. de la Victoire où est l'image de l'Enfant Jésus, l'auteur nous chante les

admirables progrès faits à notre époque par la dévotion à notre cher petit-Roi qu'il nous montre, divin voyageur selon qu'il l'appelle, faisant le tour du monde. L'*Appendice* lui-même a été considérablement augmenté. Parmi les moyens d'honorer l'Enfant Jésus de Prague l'auteur nous conseille, outre ceux que donne l'édition précédente, la pratique de neuvaines; l'usage et la propagande des médailles, des statues et des images du S<sup>t</sup> Enfant-Sauveur; la lecture de son " Histoire "; la célébration de sa fête, du mois de janvier et du 25 de chaque mois. Quelques conseils aux parents et aux maîtres ainsi que diverses oraisons jaculatoires terminent l'ouvrage. Certes, l'auteur a eu le droit de mettre en tête de cette nouvelle édition : *Histoire... revue et complétée*. Malgré cela le prix n'est pas considérablement augmenté; ce volume de 438 pages se vend au prix de 2 francs l'exemplaire. Notons avec l'éditeur que *ce livre convient très bien pour les distributions de prix dans les écoles et pensionnats, pour être offert en cadeau de Noël ou de pieuses étrennes. Notre-Seigneur aura certainement pour agréable ceux qui en feront la propagande, qui voudront bien, par exemple, supporter les frais de douze exemplaires en l'honneur des douze années de sa Sainte-Enfance.* (On reçoit 13 pour 12.)

**Notices biographiques sur saint Frédégand et sur quelques autres Saints en rapport avec lui.** (Dumlot-Roulin, imprimeur, Tamines, Belgique, ou à la rédaction des *Chroniques du Carmel*. Édition de luxe, 20 centimes l'exemplaire. — Édition de propagande, 75 centimes la douzaine.)

Saint Frédégand est spécialement honoré à Moustier, pittoresque village du beau pays de Namur, où une grande partie de ses reliques est conservée avec respect. Pour exciter davantage encore la dévotion et répondre au désir de M. le curé de Moustier, un père Carme du couvent de Bruxelles a écrit la biographie du saint. Malheureusement les documents étaient peu nombreux et les faits pas aussi prouvés que l'exige la critique moderne, de sorte que l'auteur n'a pu retirer des ouvrages consultés, des Bollandistes et autres, que quelques détails, intéressants d'ailleurs. En revanche il a soigné le cadre dont il a entouré son héros afin de le faire ressortir. Les localités de Deurne où saint Frédégand serait peut-être né, Moustier, dont il a gouverné l'abbaye, sont gracieusement décrites; les saints avec qui saint Frédégand a été en rapport sont présentés au lecteur par quelques pages bien tournées. Enfin, joignant l'utile à l'agréable, l'auteur termine son travail par une neuvaine dont chaque jour fait méditer aux pieds de saint Frédégand une des grandes vérités de la foi.

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

### Avec intentions de prière (1).

1. 7<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte. — LE PRÉCIEUX SANG DE N.-S. J. C.  
— Intention : *Le Souverain Pontife et l'Église universelle.*

1612. A Louvain, mort de la sœur Barbe de Jésus (dans le monde Barbe Den-

---

(1) Dorénavant nous joindrons à l'indication des fêtes liturgiques des intentions de prières. Ce sera comme un lien spirituel entre les lecteurs des *Chroniques* : si nos abonnés désirent recommander des intentions spéciales, ils peuvent les adresser à la Direction qui en tiendra toujours compte.

netier, de Lille) à l'âge de 26 ans, après 3 ans de profession. Elle avait demandé à Dieu, pour pouvoir entrer au Carmel, que sa santé toujours faible se raffermît. Sa prière fut exaucée ; mais ses infirmités la reprirent environ deux ans après son entrée et la menèrent vite à la mort qu'elle vit venir avec patience et joie. Elle avait coutume de dire qu'elle espérait un accueil particulièrement bienveillant de la part de notre mère sainte Thérèse, parce qu'elle serait la première de ses filles qui mourût dans les Pays-Bas. Pendant trente-six heures que son corps resta exposé à la grille il se fit, pour la voir, un grand concours de peuple. Deux Hollandaises protestantes, y étant venues à leur tour, furent si touchées de la beauté de cette morte qu'elles abjurèrent le lendemain.

**2. Lundi.** — VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Intention : *Les Evêques des différents diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*

**3. Mardi.** — 5<sup>e</sup> jour dans l'Octave des SS. Apôtres. — Intention : *Les œuvres sociales.*

1648. Le Père Valentin de Saint-Étienne mourut en ce jour au couvent de Namur et son corps fut rapporté au saint désert de Marlagne dont il était depuis huit années le fervent habitant. Il avait fait profession en 1630; après son cours d'études, poussé par un ardent amour de la vie solitaire, il était venu passer une année au désert, puis avait supplié qu'on voulût bien l'admettre au nombre des ermites perpétuels. Il y demeura jusqu'à ce que de violentes attaques de goutte forcèrent les Supérieurs à l'envoyer à Namur où il ne tarda pas à succomber. On avait remarqué en lui une dévotion toute particulière envers le Très Saint-Sacrement et envers les âmes du Purgatoire. Chaque jour il célébrait pour elles à l'autel privilégié et, si d'autres prêtres choisissaient pour leurs messes des autels différents tandis que celui-là restait inoccupé, il en témoignait de la peine.

**4. Mercredi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave des saints Apôtres. — Intention : *l'Ordre du Carmel.*

**5. Jeudi.** — S. Cyrille et S. Méthode, Confesseurs pontifes (9<sup>e</sup> siècle). — Intention : *Nos Supérieurs généraux.*

**6. Vendredi.** — Octave des saints Apôtres. — *Premier vendredi du mois, consacré au Sacré-Cœur.* — Intention : *La conversion de plusieurs pécheurs.* Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. D. du Mont-Carmel : indulgence de 7 ans et 7 quarantaines chaque fois qu'on assiste aux exercices publics de la neuvaine; indulgence plénière aux conditions ordinaires pour ceux qui y auront assisté au moins cinq fois.

**7. Samedi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Visitation. — Intention : *Chacune de nos provinces avec tous leurs couvents.*

**8. Dimanche après la Pentecôte.** — Intention : *Plusieurs monastères de Carmélites.*

**9. Lundi.** — Octave de la Visitation. — Intention : *Nos Missions du Malabar.*

**10. Mardi.** — Les VII Frères martyrs († 164). — Intention : *Notre Mission de Babylonie.*

**11. Mercredi.** — B<sup>se</sup> Jeanne Scopelli, Vierge, de l'Ordre († 1491). — Intention : *Nos Missions de Syrie.*

**12. Jeudi.** — S. Jean Gualbert, abbé († 1073). — Intention : *Les autres Missions de l'Ordre, ainsi que toutes les œuvres de nos Pères pour le salut des âmes.*

**13. Vendredi.** — Translation de N. M. S<sup>te</sup> Thérèse. — Intention : *L'extension de l'archiconfrérie thérésienne et des écoles d'oraison.*

**14. Samedi.** — S. Bonaventure, Confesseur, pontife et docteur († 1274). — Intention : *Plusieurs malades.*



**15. 9<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Intention : *Une sainte préparation à la fête du lendemain.*

**16. Lundi.** — COMMEMORATION DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, PATRONNE ET TITULAIRE DE TOUT L'ORDRE. — Intention : *Le retour des Orientaux séparés à l'unité catholique.* — On peut gagner une indulgence plénière pendant l'octave (les membres de l'Archiconfrérie thérésienne peuvent en gagner une seconde). De plus, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil le jour de la fête, indulgence à l'instar de la Portioncule dans toutes les églises de l'Ordre.

1778. Mort, à Louvain, de la Sœur Marie-Antoinette de l'Enfant Jésus, âgée de 90 ans, dont 67 de profession religieuse. Elle était native d'Aix-la-Chapelle et s'appelait dans le monde Jeanne-Marie de Richterich. Cette Sœur eut de grands combats à soutenir pour sa vocation, elle s'y comporta généreusement. Dieu lui donna pour l'oraison, dès son entrée en religion, un grand attrait qu'elle fut fidèle à suivre. Son ouvrage ordinaire était de filer; elle l'accompagnait de prières, trouvant moyen chaque jour de réciter l'Office des morts et de dire le Rosaire pour les âmes du Purgatoire.

**17. Mardi.** — 2<sup>e</sup> jour dans l'octave. — Intention : *Les vocations à notre saint Ordre.*

**18. Mercredi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'octave. — Intention : *La persévérance des Novices.*

**19. Jeudi.** — 4<sup>e</sup> jour dans l'octave. — Intention : *La ferveur et l'esprit de prière pour tous les membres de notre saint Ordre.*

**20. Vendredi.** — S. ÉLIE, PROPHÈTE, PATRIARCHE DE L'ORDRE. — Indulgence plénière une fois pendant l'octave. — Intention : *Le monastère de nos Pères au Mont-Carmel et celui de nos Sœurs Carmélites à Cuiffa.*

**21. Samedi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'octave. — Intention : *Tous les défunts de notre saint Ordre.*

**22. 10<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Intention : *La Confrérie de N.-D. du Mont-Carmel.*

1808. Mort, au Carmel d'Audenarde, de la Sœur converse Marie-Madeleine-Anne de Jésus. Cette bonne Sœur, la plus ancienne des converses en ce monastère, y était arrivée dès la fondation. Elle s'y distingua toujours par son courage et sa tendre piété. Souvent on admira sa dextérité et son industrie à trouver les moyens d'avancer ses travaux pour pouvoir se rendre au chœur. Pendant sa dernière et longue maladie, elle ne cessa de penser avec joie au ciel où elle allait; son doux sourire, quand on lui parlait de la mort, semblait un rayon anticipé de la béatitude.

**23. Lundi.** — Octave de N.-D. du Mont-Carmel. — Intention : *Tous les fidèles qui portent le saint scapulaire.*

**24. Mardi.** — S. Camille de Lellis, Confesseur († 1614.) — Intention : *Les agonisants du mois.*

**25. Mercredi.** — S. JACQUES, apôtre. — Jour consacré au saint Enfant Jésus. — Intention : *Les enfants et leurs familles.*

**26. Jeudi.** — SAINTE ANNE, MÈRE DE LA SAINTE VIERGE. — Intention : *Les âmes affligées ou tentées.*

**27. Vendredi.** — Octave de N. P. S. Élie. — Intention : *Action de grâces pour les faveurs obtenues.*

**28. Samedi.** — S. Nazaire et ses compagnons, martyrs († 68). — Intention : *La prospérité pour les Chroniques.*

1693. Mort, à Louvain, de la Sœur Albertine de Saint Joseph, âgée de

47 ans. Elle s'appelait dans le monde Joséphine Verstraeten, native de Gheel. Elle avait fait profession en 1666. Dieu l'a visitée, dès son entrée en religion, par plusieurs infirmités qui lui donnèrent occasion de pratiquer la patience et la conformité à la volonté divine. Elle avait une grande charité pour les pauvres : elle travailla presque jusqu'à son dernier jour à leur procurer des aumônes. Elle mourut d'apoplexie.

**29. 11<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés et de nos lecteurs.*

**30. Lundi.** — S. Vincent de Paul, Confesseur († 1660). — Intention : *Les pauvres et les œuvres de charité.*

**31. Mardi.** — S. Ignace, Confesseur († 1556). — Intention : *Les maîtres et les étudiants chrétiens.*

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

#### TROISIÈME TRÉSOR.

##### LES MÉRITES ET L'INTERCESSION DE TOUS LES BIENHEUREUX.

Oh ! qu'elle est vaste et riche, la Maison de Dieu ! Qui donc en a visité tous les trésors ? Courtisans et domestiques, vêtus d'habillements splendides, tiennent en mains des vases précieux et des fioles pleines ; non pour leur usage, puisque rien ne leur manque, mais pour nos nécessités. Courage donc malgré ta faiblesse et ta misère, ô mon âme : si le Roi, si la Reine, dans leur majesté sublime, te font peur, aborde au moins ceux qui sont comme toi de simples serviteurs, tes frères, les esprits bienheureux. Apporte des vases vides, apportes-en beaucoup ; bien vite ils les auront remplis de toutes sortes de bonnes choses ; et ce sera l'abondance chez toi. Pas de crainte surtout, tu ne seras pas repoussée comme une vierge folle, car tu ne te présentes pas ainsi les mains vides pour réclamer une récompense, mais pour mendier des mérites.

A qui se présente de la sorte on ouvre toutes les portes. A l'envi, serviteurs et Maître l'invitent à demander, à réclamer, à insister. Heureuse cour, où l'on a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, où les courtisans d'un commun accord cherchent non point leur propre intérêt mais la gloire du Roi, où plus ils sont nombreux, plus ils souhaitent de voir augmenter leur nombre ; où les plus grands enfin n'ont d'autre désir que de se voir dépasser par les autres ! Là, jamais plus de joie pour le Roi que lorsqu'un misérable pécheur vient pleurer sur le seuil : ces larmes surpassent à ses yeux le chant de milliers d'anges. Où trouver sur la terre une cour semblable à celle-là ? Oh ! oui, Jérusalem est le séjour du bonheur ; quelles louanges on doit faire de vous, ô cité de Dieu ! N'est-ce pas folie, mon âme, de l'attacher à cette triste terre, d'y travailler pour un prix dérisoire en com-

pagnie d'hommes abjects, d'y acheter un honneur qui n'est que de la boue par des maux qui se prolongent tout le jour! On t'offre spontanément le solide et l'éternel, tu refuses avec mépris; s'il est quelque objet vain et caduc, ton ambition y court; violence et fraude te sont bonnes pour l'obtenir; pour l'arracher, car on ne veut pas te le donner. Insensée! tandis que le ciel combat pour t'acquérir la couronne de vie, toi-même, occupée à pécher, tu combats pour conquérir la mort.

Vois donc les vœux unanimes des anges : ils désirent, ils attendent, ils ont hâte que les places vacantes parmi eux soient remplies. Remplies par qui? par des âmes de ton espèce, de ta race. N'aie donc plus honte de ta nudité. Demande des habits très bons; ils en apporteront tout de suite. L'odeur de ces vêtements parfumés, montant jusqu'au Père céleste, l'obligera de te donner sa bénédiction : la rosée du ciel fécondera ta terre jusque-là stérile; tu domineras tes frères. Car ces anges, ils sont des intendants chargés d'amasser pour toi des richesses. Ils en sont avides pour toi bien plus que tu ne l'es toi-même, par la même raison qu'ils désirent la gloire du Roi bien plus que toi tu ne désires tes richesses. Ne t'étonne pas à ces paroles; depuis que ta chair et ton sang sont installés au ciel en la personne de Jésus et de Marie, depuis que la multitude des anges rend ses hommages à l'Homme et à la Femme assis sur des trônes sublimes, depuis lors (sache-le bien) ils sont tout dévoués aux intérêts de ton honneur : rien ne leur semble plus désirable, rien plus pressant que de voir associé à la gloire de leur maître celui qui, vraiment parent et consanguin du divin roi, se traine pourtant dans la misère et le besoin, captif d'un ennemi qui le raille. Et ce que je dis des anges, je le dis de tous les saints. A bien plus forte raison; car les saints comprennent mieux par contraste la sublimité de la gloire où les fils d'Abraham sont élevés : les anges, eux, ne sont pas partis de si bas. En présence d'un tel bienfait, comme ils ont peur, les saints, d'entendre le Roi céleste, de nouveau provoqué par nos crimes, s'écrier : Je me repens d'avoir créé l'homme et de lui avoir conféré une dignité si haute! Aussi, à l'exemple de leur Reine et Maîtresse, ils rivalisent à qui nous enrichira le plus de ses propres richesses, à qui déversera sur nous ses propres mérites avec plus d'abondance.

N'importe donc, ô mon âme, ce que tu réclames pour changer en opulence ta disette : les blanches perles de la virginité? les perles purpurines de la souffrance bien supportée? les pierres précieuses du martyre? vois, tout cela est exposé pour toi aux portes de Sion, et l'accès en est libre. Tous ces bienheureux sont des marchands assemblés pour toi, venus pour toi, oh! songe de quelles lointaines contrées, à travers quelles souffrances! dans le but de t'apporter intacts leur argent et leurs trésors. Pourquoi ne dilaterais-tu pas tes desirs, pourquoi ne les dirigerais-tu pas vers les biens sans mesure du ciel, toi qui regardes avec tant de convoitise les biens si chétifs d'ici-bas? Comment veux-tu devenir vraiment riche si, recherchant la nourriture des animaux immondes, tu méprises l'or et les pierreries? Vois donc comme ils sont bons, ces trafiquants de Jérusalem : non seulement ils te présentent d'innombrables marchandises, toutes les vertus; mais encore les mérites, monnaie nécessaire, ils te les offrent gratuitement; c'est assez gagner, pensent-ils, que de te voir posséder et la chose et le prix qu'elle coûterait. Et tu hésites? Si tu es si folle, ô ma sœur, que de négliger des richesses que l'on te donne, considère au moins de quelle bonté ils usent avec toi : ils ne sont pas prompts à mépriser, comme les marchands de la terre; ils savent comment nous sommes faits; eux aussi ont marché dans les mêmes ténèbres, voyageurs comme nous, entourés des mêmes infirmités; ils attendent et ils prient jusqu'à ce que brûle sur nous la lumière du jour et que le soleil de vérité, se levant en nos cœurs, guérisse notre

intelligence et rende bonne notre volonté. Qu'il est donc avantageux, qu'il est agréable de faire commerce avec les saints ! Veux-tu encore plus de sécurité, plus de douceur pour t'approcher d'eux, pense qu'il en est beaucoup dans le nombre qui, aux jours de leur vie mortelle, te furent unis par les liens de l'affection, du sang ou de la bienfaisance. Que ne peux-tu pas attendre de leur munificence, à présent que, transformés dans la gloire et mis en possession de tout bien, ils ont reçu un immense accroissement de charité ?

Mais par-dessus tout il est une chose qui doit te réjouir, c'est d'avoir sur terre pour gardien un ange du Seigneur, dont la mission est de te protéger toujours ; tu ne le vois pas (il est vrai) des yeux du corps, comme sainte Cécile, sainte Françoise et d'autres ont mérité de le voir, mais ton bonheur n'est pas moindre si tu le contemples du regard de la foi. Il t'aime d'un amour ardent et fort, plus que s'il était ton parent, plus que ton père, plus que ta mère ; tout bienheureux qu'il est, il prend plaisir à demeurer près de toi dans cette vallée de larmes, à être ton nourricier, ton tuteur, ton directeur, ton pédagogue depuis ta naissance jusqu'à ton extrême vieillesse. C'est en effet un prodigieux amour que celui des anges pour les hommes, parce que grâce aux hommes ils jouissent de la présence de Jésus-Christ ; jamais par eux-mêmes ils n'auraient pu se procurer ce bonheur. Aussi tout leur zèle, tout leur soin, toute leur sollicitude se dépense à obéir en ce point à la volonté de Dieu. Servant et aidant les hommes, ils réverent leur dignité qu'ils connaissent beaucoup mieux que ne tout les hommes mêmes. Nous leur paraissons de vrais enfants, des aveugles incapables de voir ce qui est à nos pieds ou de discerner les choses qui nous sont utiles ou bonnes. Alors ils éclairent nos pas, nous montrant le chemin convenable, se tiennent sans cesse prêts à nous secourir pour que nous puissions éteindre les traits enflammés de Satan et qu'ainsi nous sortions sains et saufs de toutes les embûches où l'orgueil de l'ennemi voudrait nous faire tomber. Le moindre des anges est plus fort et plus puissant que n'importe quel démon.

Si donc parfois, âme ma sœur, cet ange, ton gardien et ton maître, semble s'opposer à toi et te barrer la route, quand il te conseille de résister à tes sens et qu'il te montre de hauts et difficiles sommets, sache bien qu'il est ce bon adversaire auquel, selon la parole du Christ, il faut obéir sur le chemin de peur qu'il n'arrive du mal ; au contraire, l'Apôtre t'avertit de résister et de désobéir à cet autre adversaire, ton véritable ennemi, qui flatte, qui promet des plaisirs et, tandis qu'il te pousse à les rechercher, t'enserme dans ses pièges et cherche à te dévorer. Mais écoute et suis le bon ange, aie toujours sa beauté céleste devant les yeux de l'âme et tout ira bien. Quel bonheur pour toi ! tu ne feras pas une bonne œuvre, tu ne souffriras pas une peine, que ton ange ne la prenne entre ses mains et ne l'offre à Dieu pour t'obtenir des faveurs toujours plus grandes, une grâce toujours plus riche. Car il ne sommeille pas celui qui te garde, celui qui t'a été donné comme aide et protecteur pour te conduire au salut. Qu'il vienne, ô saint Ange, ce jour désirable où tous les travaux de cette vie seront finis ; recueillez alors sur mes lèvres mon dernier souffle et rendez-le, pur et immaculé, à mon Créateur qui est votre Créateur ; faites que, par vous, cette joie me soit donnée, à moi pécheur, devant tous les anges de Dieu.

Eh bien, mon âme, pourquoi craindre ? Avec tant d'auxiliaires pour te soutenir, avec tant de secours pour te protéger, prends d'assaut le bonheur du ciel, envahis et sou mets le divin royaume.





## L'ASSOMPTION <sup>(1)</sup>

---

Il nous faut chercher des mots suaves et harmonieux, et tracer de gracieuses images, car le lis va être emporté du milieu des épines, la rose mystique ne va plus embellir la terre, c'est au ciel qu'elle va fleurir. Voyez : voici les anges et les archanges qui descendent et qui viennent au devant de leur reine ! les patriarches l'attendent sur les nuées ; c'est une fille des rois, c'est la fille de David, qui monte au céleste royaume.

A celle qui a été si humble et si pleine de grâce, quelle gloire réservée ! Dieu le Père l'attend comme sa fille ; Dieu le fils, comme sa mère ; Dieu le Saint-Esprit, comme son épouse.

Les saints du ciel se réjouissent. Les saints de la terre pleurent : ils viennent de voir mourir la mère du vainqueur de la mort ; ils viennent de voir s'éteindre cette douce lumière qui brillait au milieu d'eux...

Depuis la mort du Christ, Marie, malgré son amour pour la retraite, avait été entourée des respects des apôtres et des disciples ; et ceux qui souffraient, et qui mouraient pour confesser la divinité de Jésus, ressentaient et professaient une haute vénération pour sa mère.....

... Quand un de nos amis est parti d'avec nous, quand la mort nous l'a enlevé, nous nous rassemblons aussi pour nous entretenir de lui ; mais alors nous avons avec nous une pensée triste : car celui qui nous manque, où est-il ?

Pour les premiers chrétiens qui se réunissaient en mémoire du

---

(1) Extrait du *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes*, par le Vicomte Walsh. — Cet article remplace celui que nous nous propositions de consacrer ce mois-ci à saint Élisée. Des circonstances particulières nous ont décidé à remettre à un autre temps cette étude à laquelle il convient de donner un certain développement.

Sauveur, rien de semblable ; point de doute, pas de crainte, pas de pensée de mort ; celui dont ils venaient parler avait brisé sa tombe et siégeait maintenant sur un trône de gloire ; ils ne venaient pas le pleurer : ils venaient l'adorer ensemble.

Dans ces saintes réunions, quelle joie pour la mère du glorifié ! et comme elle devait aspirer après le moment où son divin fils enverrait ses anges la délivrer de son exil !

Klopstock, dans son beau poème de la *Messiede*, nous représente l'ange de la mort porté sur ses larges ailes, formant d'immenses cercles autour de la croix et, malgré l'ordre de l'Éternel, n'osant approcher du Christ pour lui retirer le souffle de la vie.... Cet ange, ordinairement si hardi, et qu'aucune grandeur, aucune puissance n'arrête, a peur de toucher à l'agonisant du calvaire!... Eh bien ! il me semble aussi que la mort dut hésiter à prendre le dernier soupir de Marie ; Marie, née sans souillure, n'était pas sa vassale... Nous ne mourons, nous, que parce que nous avons sur le front la marque du péché d'Adam.

Mais le sépulcre avait perdu de son horreur depuis que l'auteur de la vie s'y était reposé, et la Vierge mère n'eut pas peur d'y descendre ; résignée, subissant la loi commune à toutes les filles d'Eve, elle passa par la tombe pour aller à la gloire céleste...

Plusieurs des apôtres ont, à ce que rapporte la tradition, entouré le lit de mort de la Vierge : depuis un jour ils l'avaient déposée dans la tombe quand quelques-uns de leurs frères arrivèrent à la demeure où elle avait rendu le dernier soupir ; voulant honorer ses restes, ils firent lever la pierre du sépulcre, pour y répandre des parfums ; mais, ô prodige ! le sarcophage est vide ; et des lis, symboles de pureté et de virginité, ont poussé là où avait été couché son chaste corps ; corps immaculé, corps trop saint pour rester dans la tombe, et que les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins emportèrent sur leurs ailes, quand la voix de Dieu l'eut réveillée de son court sommeil.

Cette tradition a inspiré bien des peintres, et nos grands tableaux d'église nous montrent souvent le ciel tout peuplé d'esprits célestes, portant des couronnes et des palmes à la fille de David, qui va être couronnée reine des cieux. La pierre du tombeau est renversée à

l'écart, et l'on aperçoit, parmi les plis du linceul, les fleurs miraculeuses qui ont poussé dans le fond de la tombe.

Les bras étendus, les yeux levés vers son divin fils qui l'attend, la Vierge en extase s'élève majestueuse, pendant que les chœurs des anges font retentir l'espace de chants de triomphe et de cantiques d'allégresse.

« Venez, venez, reine des cieux ! venez, votre trône est revêtu de splendeur et de gloire !

• „ Venez ; Dieu le Père qui a créé le monde, Dieu le Fils qui l'a racheté, Dieu le Saint-Esprit qui l'a vivifié, vous attendent pour vous couronner ! Venez, venez, Reine des patriarches et des prophètes, Reine des vierges et des martyrs !

„ Vous êtes aussi notre reine, ô vous, Marie pleine de grâce ! Les milices célestes, les trônes et les dominations, les vertus et les puissances, les chérubins et les séraphins, les anges et les archanges, s'inclinent devant vous, et vous proclament leur Souveraine !

„ Nous avons vu le trône qui vous est préparé ; le soleil et tous les astres unis n'ont pas sa magnifique splendeur ; votre sceptre est un lis immortel, et votre couronne est formée de rayonnantes étoiles ; venez, venez, ô Marie ; tous les justes que votre fils a délivrés, et qui sont montés au ciel avec lui, se lèvent pour venir au devant de vous .»

Et pendant que les célestes esprits chantaient ainsi à l'entour de Marie, elle, fille si humble de la terre qu'elle voyait alors comme un point dans l'espace, elle répétait son cantique, elle disait :

\* Glorifie, glorifie le Seigneur, ô mon âme ! et adore la bonté de Dieu, mon Sauveur.

„ Il a regardé avec complaisance l'humilité de sa servante, et voilà que toutes les nations, dans tous les âges, m'appelleront bienheureuse ! „





# LA JOURNÉE RELIGIEUSE

Suite (1)

---

## L'Oraison mentale.

### XXVI

L'oraison mentale, disent communément les docteurs, est une élévation de notre âme à Dieu (2), pour nous unir à lui, lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins, et en devenir meilleurs (3). Il ne s'agit aucunement ici d'une étude quelconque, ni d'un travail de composition. C'est ineffable de condescendance, et c'est vrai pourtant : entre Dieu et nous, pauvres créatures, pécheurs misérables, tout va, dans l'oraison, par manière de commerce intime (4), d'entretien filial, familial, cœur à cœur. Admise en présence de votre souverain Bien, qui se montre, qui s'offre à vous et vous parle, âme chrétienne, âme religieuse, soyez sans crainte. Vous n'avez pas à surmener votre esprit. Regarder, écouter, adorer, aimer, remercier, vous conformer, produire de vertueuses résolutions, ouvrir votre intelligence aux communications vivifiantes de l'Ami divin, répondre à ses avances en lui soumettant vos nécessités, en implorant humblement une part des trésors qu'il désire tant vous accorder, voilà l'oraison; vous ne sauriez rien faire de mieux, lorsque vous êtes aux pieds du Seigneur, *sedens secus pedes Domini*. Toutefois, faut-il dire

---

(1) Voir le n° précédent, pp. 84 et suiv.

(2) Summ. theol. 2<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, qu. LXXXIII, passim "Ascensio mentis in Deum".

(3) Définition de M. de Lantages.

(4) "D'après moi, l'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu, et ne se lasse pas d'exprimer son amour à celui dont elle sait qu'elle est aimée". Sainte Thérèse. Vie écrite par elle-même, chap. VII.



qu'il y a en cela deux procédés différents. Entendons un maître, le vénérable Henri Marie Boudon, grand dévot du Carmel, comme on sait.

« Le Saint-Esprit, qui selon la divine parole prie pour nous avec des gémissements inénarrables, ne s'applique pas aux âmes de la même manière, dit le saint archidiacre d'Evreux (1). Il y en a qui s'élèvent à Dieu par l'oraison de méditation, d'autres par l'oraison de contemplation. Or, la contemplation est un simple regard affectueux de l'objet, sans discours, ni recherche de l'entendement (2).

« La Très Sainte Trinité, les attributs et perfections de Dieu, Jésus-Christ et ses mystères, la très sainte Vierge, les bons anges, enfin toutes les créatures considérées par vue de foi, peuvent être sujets de la contemplation aussi bien que de la méditation, avec cette différence que la méditation recherche ce que la contemplation possède. La méditation se fait par une considération attentive qui tend à exciter en l'âme de saintes affections; elle épluche les vérités ou mystères, pièce à pièce. Il n'en est pas de même de la contemplation : elle se fait en unité, non en multiplicité. Elle laisse l'activité de Marthe à la méditation, prenant pour soi la très bonne part de Marie, qui ne lui sera point ôtée. Elle est un regard simple et amoureux de quelque vérité, mais regard qui dans son acte simple comprend en éminence, en sue et en substance toute cette variété d'actes que produit la méditation. Celle-ci exerce les puissances distinctement et séparément. Celle-là les réunit et ramasse en un point, les réduit à cette unité tant célébrée par les théologiens mystiques.

„ L'on distingue la contemplation, continue notre auteur, en active et en passive. La passive ou l'infuse, dont il ne saurait être question

(1) *Le règne de Dieu en l'oraison mentale.*

(2) « Contemplatio est perspicua veritatis jucunda admiratio. », S. Aug. de spiritu et anima, cap. 32 cit. ap. Thomam a Jesu. C. D. De contemplatione divina. « Simplex intuitus veritatis », dit saint Thomas, cité par le même vénérable auteur : *La meilleure part ou la vie contemplative*, traduction du R. P. Berthold Ignace de Sainte Anne. Personne n'a décrit plus clairement, ni plus exactement les divers degrés de contemplation que sainte Thérèse, du chap. XI au chap. XXIII de sa Vie écrite par elle-même. A ceux qui voudraient approfondir scientifiquement un si noble sujet d'étude, on ne saurait trop recommander le « Directorium mysticum », du P. Antoine du Saint-Esprit, et la théologie mystique du P. Philippe de la Sainte-Trinité, C. D.

ici, est un don spécial de l'esprit de Dieu (1), et n'est point au pouvoir de l'homme, quoique soutenu de la grâce ordinaire. L'active est en notre pouvoir, avec la grâce ordinaire. De plus, il faut remarquer qu'il y a deux sortes de contemplation active, l'une qui se fait avec plusieurs connaissances distinctes, et l'autre qui se pratique avec une simple vue confuse, sans presque aucune connaissance particulière „ Ainsi parle Boudon.

Eh bien, tous reconnaissant en sainte Thérèse et en saint Jean de la Croix les guides et les modèles de la contemplation, ce ne sera pas une assertion hasardée de dire qu'en matière d'oraison la grâce propre du Carmel est une grâce de contemplation. Encore que la sainte Mère, parlant en général, ne soit pas d'avis que l'on puisse conseiller la contemplation indistinctement à toute espèce de personnes, il est bien sûr qu'elle n'entend pas en éloigner ceux qui y seraient naturellement portés par la nature même de leur vocation. D'ailleurs, un signe de l'appel divin, pour elle, aussi bien que pour tous les doctes en la matière, c'est l'impuissance habituelle de méditer et de discourir. Et que l'on ne pense pas comme plusieurs se le figurent, que l'oraison simple soit un privilège réservé aux parfaits. « Les directeurs spirituels, dit notre P. Thomas de Jésus (2), doivent montrer le chemin de la contemplation, même aux commençants. S'ils ne le font pas, ils manquent à leurs obligations, car beaucoup de ceux qui se convertissent sont aussitôt appelés de Dieu lui-même à la contemplation. Aussi, les maîtres des novices sont-ils tenus de connaître au moins ce qui concerne la contemplation acquise; et il faut, à bon droit, écarter de cet office ceux qui s'étonnent, ou pour mieux dire se scandalisent, lorsque le mot de contemplation sort de la bouche d'un novice, comme si, jusqu'à la fin de la vie, on ne devait jamais sortir des voies de la méditation. » La contemplation passive, infuse et surnaturelle mise à part, nous soutenons, écrit encore notre

---

(1) Le premier degré de la contemplation passive, d'après Ribet, en sa mystique divine, est le recueillement passif. Puis viennent 2° la quiétude, 3° les transports, 4° l'union mystique, 5° l'union extatique, 6° le mariage spirituel, 7° la vision béatifique. Cit. dans la remarquable *Histoire de sainte Thérèse*. A. M. D. G. œuvre d'une religieuse carmélite du Carmel de France.

(2) « De contemplatione divina », traduction du R. P. Berthold Ignace de Sainte Anne, C. D.

auteur, que pour ce qui est de la contemplation active et acquise, généralement parlant, les commençants eux-mêmes doivent s'efforcer d'y arriver. Nous disons *généralement parlant*, afin d'exclure, conformément à l'enseignement des Pères, les sujets qui n'y ont aucune disposition naturelle (1). „ Et ce sentiment est celui que défend le grand Suarez lui-même, au livre II de son traité de l'oraison (2).

Mais, dira-t-on, contempler n'est pas une petite affaire. Où sont les âmes capables d'un exercice si élevé? „ Le mot vous effraie, Théopiste, répond à cela M. Camus, évêque de Belley, le spirituel ami de saint François de Sales — c'est Boudon qui cite, — le mot vous effraie, parce qu'il n'est pas si commun que celui de la méditation. Mais je puis bien vous assurer que la chose est plus facile, plus commune et plus en usage que vous ne pensez. Oui, Théopiste; car estimez-vous que regarder simplement, je dis d'un regard simple et intérieur, quelque vérité ou quelque mystère, que d'y penser, d'y penser simplement, ne soit pas plus facile que de former méthodiquement là dessus tant de discours, tant d'actes d'entendement, de volonté, de mémoire, tant de préludes, de points, d'affections, de résolutions, d'actions de grâces et d'oblations? *Plus de gens contemplent, quoique sans y penser, qu'il n'y en a qui méditent*, l'expérience le fait voir. „ — Le pieux évêque, ajoute Boudon, ne veut pas par là combattre les méthodes de l'oraison de discours, en ayant fait lui-même des livres, mais seulement montrer que quelquefois il y a de l'excès en la multitude de leurs règles. Ce qu'il prétend faire voir, particulièrement en ce lieu, est que la contemplation est facile, et que plusieurs la doivent pratiquer. Disons encore que puisqu'il se rencontre des personnes qui ne peuvent méditer, selon le témoignage des saints et l'expérience journalière, il est nécessaire de conseiller à ces personnes de s'élever à Dieu par une oraison plus simple (3). „

Sainte Chantal estimait que la contemplation était chose fort ordinaire à la Visitation, et qu'on devait y engager presque généralement les religieuses de ce saint institut. Encore un coup, le Carmel

---

(1) Thomas de Jésus. *La meilleure part ou la vie contemplative*.

(2) Vid. Boudon. *Le règne de Dieu dans l'oraison mentale*.

(3) *Le Règne de Dieu dans l'oraison mentale*.

déchaussé de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix nous semble appelé au même privilège. Mais, comme le remarque, après notre sainte Mère, le P. Thomas de Jésus, dont nous rapportons plus haut les paroles, il ne faudrait pas pour cela vouloir prescrire à tous l'oraison simple. On pourra devenir très parfait, très saint, sans jamais sortir de l'oraison de méditation. Il y en a qui éprouvent un besoin de méthode, et chez lesquels les affections ne se produisent qu'à la suite d'une opération distincte de l'entendement. Et même ceux qui se trouvent naturellement inclinés à l'oraison simple pourront souvent être affectés de telle sorte que la méditation leur soit nécessaire. Il ne peut donc y avoir de règle absolument fixe; ou plutôt la grande et première règle, c'est d'obéir au mouvement et à l'opération de l'Esprit de Dieu en soi,

Pour ceux dont l'oraison est affective ou contemplative, s'ils s'appliquent aux perfections et attributs de Dieu, aux fins dernières, aux vertus chrétiennes et religieuses, nous dirons donc qu'un excellent moyen sera de se tenir auprès et en la compagnie de Notre-Seigneur. Ils s'uniront à ses sentiments, aux hommages de religion, aux louanges qu'il rend à Dieu; ils se rappelleront ses enseignements, ses exemples; ils lui exposeront leurs nécessités, le prieront d'agréer leur repentir, leur bon propos, et lui demanderont grâce et secours par l'intercession de la sainte Vierge et des saints. \* L'adorable Jésus, dit le vénérable Boudon, est l'ange du grand conseil, il est notre avocat, il est notre juge, il est notre roi, il est notre médiateur, il est notre père, il est notre véritable ami. Hélas! chacun a ses affaires; quelle difficulté donc y a-t-il tant de les lui soumettre, de les lui dire, de lui demander son esprit pour nous conduire? Nous avons un grand procès où il ne s'agit pas moins que de notre bonheur éternel, ou de notre malheur éternel. Agissons donc auprès de lui comme un client auprès de son avocat, comme un criminel auprès de son juge, mais d'un juge qui ne demande qu'à nous sauver. Agissons auprès de ce divin roi, comme des sujets poursuivis par de puissants ennemis, afin qu'il nous délivre de leur oppression et nous tienne dans la paix. Nous sommes tous malades, allons au médecin céleste, et puisqu'il nous traite comme ses enfants, ayons en lui une



confiance filiale, et puisqu'il nous honore de son amitié, ayons recours à lui comme à notre véritable ami (1). »

Que si notre application est directement à la vie et aux mystères de Notre-Seigneur, selon les diverses phases de l'année liturgique, sainte Thérèse nous donne ainsi sa manière qui ne peut que nous être très profitable. « Je tâchais de me recueillir, dit-elle, et de considérer Notre-Seigneur présent au dedans de moi. C'est dans ce sanctuaire intérieur que je contemplais ses mystères(2). » « Je considérais Notre-Seigneur présent au dedans de moi. » Il y a là, au moins, plus qu'une pieuse imagination, si l'on a soin d'écarter l'idée de présence d'après le mode eucharistique. La sainte Mère énonce exactement ici le mystère de grâce que tout fidèle justifié porte en soi et qui fait le fond de l'état chrétien. Rien de plus facile que d'avoir par la foi une vue simple de cette vérité; rien de plus facile que d'augmenter par l'amour cette union qui nous unit à l'Époux divin comme les membres de son corps. Il est en nous; nous n'avons pas à le chercher au loin. *Christus in nobis est* (3). C'est là ce règne de Dieu dont parle Notre-Seigneur, lorsqu'il dit : *Regnum Dei intra vos est* (4). Nous avons ainsi le champ, le terrain tout trouvé d'une salutaire oraison. Notre-Seigneur vivant en nous par la grâce, nous le saurons, nous invite à nous raviver, à nous retremper en lui dans la prière mentale. Il veut nous y faire l'application de ses mérites et de ses mystères, qui sont

(1) *Le Règne de Dieu dans l'oraison mentale.*

(2) Vie écrite par elle-même. Chap. IV.

(3) 2 Cor., XIII, 5.

(4) Luc XVII, 21. — « O la plus belle des créatures de Dieu, dit à ce sujet le docteur mystique, notre bienheureux Père, saint Jean de la Croix, âme qui désirez si ardemment connaître le lieu où se trouve votre Bien-Aimé, pour le chercher et vous unir à lui, on vous l'a dit positivement : Vous êtes vous-même la retraite où il s'abrite, la demeure où il se cache. Chose bien consolante, et bien propre à vous réjouir, votre Bien-Aimé, votre trésor et votre unique espérance, est si près de vous qu'il habite en vous-même. L'Époux divin ne l'a-t-il pas dit : *Le Royaume de Dieu est au dedans de vous*. Que pouvez-vous encore vouloir ou chercher en dehors de vous, ô âme, puisque vous possédez en vous-même vos richesses, vos plaisirs, vos satisfactions, votre satiété, et votre royaume, c'est-à-dire le Bien-Aimé que vous désirez et que vous cherchez?... Mais, répondez-vous, puisque celui que j'aime est au dedans de moi, comment se fait-il que je ne puisse ni le trouver, ni le sentir? La raison en est bien simple, c'est qu'il y est caché, et que vous ne vous cachez pas comme lui pour le trouver et le sentir. Celui qui veut trouver une chose cachée très profondément, doit pénétrer jusqu'à sa plus mysté-

notre forme divine (1) ; il veut que nous y recevions l'impression de ses vertus et de ses sentiments (2), que nous soyons participants (3) de la religion, des hommages et de la louange qu'il rend à Dieu son Père sur toutes ses perfections infinies, sur toutes ses œuvres, sur toutes ses conduites, lois et jugements. A nous de nous mettre devant lui comme la cire sous le cachet, la toile devant le peintre, le miroir devant le soleil, la corde de la lyre sous les doigts du coryphée, selon la pensée de saint Ignace d'Antioche (4).

(A suivre).

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Suite (5).

Déjà plusieurs fois, il nous en souvient, notre vénérable Frère avait annoncé qu'il irait faire au ciel les fêtes de la Noël de cette année 1604. Sa santé, jusque-là si florissante, commença à s'ébranler. Il fut saisi d'une fièvre tierce qui bientôt devint continue. Malgré l'abattement où le mal le jetait, il ne voulait se dispenser d'aucun acte de la communauté ; au contraire il s'y montrait et plus ponctuel

rieuse retraite ; et lorsqu'il l'atteint, il est aussi caché qu'elle l'est elle-même. Votre Bien-Aimé est le trésor caché dans le champ de votre âme, ce trésor pour lequel le sage marchand a sacrifié tous ses biens. Il faudra donc, pour le trouver, vous oublier entièrement vous-même, vous éloigner des créatures, et vous cacher dans la retraite intérieure de votre esprit. Puis fermant la porte derrière vous, priez votre " Père dans le secret ". Alors restant cachée avec lui, vous le sentirez en secret, vous l'aimerez, vous le goûterez en secret, et en secret vous prendrez en lui vos délices, c'est-à-dire d'une manière que la langue ne peut exprimer, et que les sens ne peuvent apprécier. » *Cantique spirituel*. Strophe première.

(1) Rom. VIII, 29.

(2) Philipp. II, 5, 1 Cor., IV, 16.

(3) Hebr. III, 14.

(4) Epist. ad Ephes., 4.

(5) Voir le n° précédent, pp. 89 et suiv.

et plus fervent; surtout il n'avait garde de manquer à la discipline qui se prend trois fois la semaine. Mais la tendre sollicitude de ses Supérieurs vint bientôt lui défendre ces pieux excès.

Pour se dédommager, quand arrivait l'heure de la discipline François courait aux pieds d'un crucifix et se tenait les bras en croix, tâchant d'imiter en cette posture celui dont il ne pouvait partager la douloureuse flagellation. Presque toujours il était devant Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, il y passait une bonne partie de la nuit, et ce lui était une très grande consolation de confesser dans toute la douleur de son âme ses péchés passés. Il les énumérait à Notre-Seigneur comme il l'eût fait à un confesseur et le bon Maître agréait tant cette humiliation que bien souvent il le combla de grâces toutes particulières.

Tandis que le Frère souffrait ainsi de la fièvre, le Père Prieur entrant un jour dans sa cellule lui dit moitié sérieusement, moitié en plaisantant : « Ah ! ça, Frère, va-t-elle finir bientôt votre maladie ? Quand est-ce que vous serez guéri ? — François répondit : Quand l'Enfant Jésus le voudra, mais sachez-le bien, Père, l'Enfant Jésus viendra me chercher aux prochaines fêtes de Noël. » Et cependant le bon Dieu voulut cette fois que notre Vénérable se guérît parfaitement au grand étonnement de tous, car rien ne pouvait faire espérer qu'à son âge François pût réagir contre la fièvre qui le dévorait. Son médecin en était tout heureux et lui ne savait comment exprimer sa reconnaissance pour les charitables soins dont l'avait entouré le docteur.

Cette guérison néanmoins n'avait nullement diminué l'assurance où il était de voir bientôt arriver le terme de sa vie. « Oui, mon Frère le médecin, disait-il un jour à celui-ci, nous voilà guéri et en bonne santé, mais l'Enfant Jésus l'a promis; il m'appellera à Lui pour la Noël. »

Vers le milieu de décembre, la fièvre le saisit de nouveau. Pendant quelques jours, elle fut très forte; ensuite, elle se calma; malgré cela il ne se lassait pas de répéter que son passage à l'éternité était proche. Un religieux vint, sur ces entrefaites, lui rendre visite, et après l'avoir félicité de ce qu'il s'était trompé en présageant sa mort prochaine, il l'avertit charitablement de se montrer plus prudent à

l'avenir et de ne plus faire de ces prédictions qui pouvaient très bien ne pas se réaliser, comme, grâce à Dieu, c'était le cas présentement. Le serviteur de Dieu reçut avec grande joie cet avertissement, mais alors il répondit en toute humilité : « Notre Père, n'y a-t-il pas encore dix jours avant Noël ? l'Enfant Jésus ne peut-il pas commander à la maladie de revenir et par elle m'appeler à Lui à l'époque désignée ? j'ai confiance que, par l'Enfant Jésus, il en sera ainsi, comme Votre Révérence le verra. » Cette conviction si ferme poussait François à se disposer de mieux en mieux à la mort ; se dégageant toujours davantage des choses de cette misérable vie, il travaillait à s'unir parfaitement à son unique Dieu, seul objet de tous ses désirs.

À plusieurs reprises, il avait prié Notre-Seigneur de lui accorder la grâce de mourir d'une pleurésie. Voici la raison de cette préférence : c'est que dans la pleurésie on souffre jusqu'au dernier moment, mais on garde toute sa présence d'esprit ; et de la sorte il aurait pu jusqu'à la dernière minute offrir à l'Enfant Jésus, son bien-aimé, l'hommage de ses souffrances et la louange de sa prière. Huit jours séparaient encore de la grande fête quand François tomba de nouveau malade. Il se croyait très mal, mais les médecins ne trouvèrent pas son état si alarmant, ils étaient même convaincus qu'avec les remèdes qu'ils ordonnaient, le mal disparaîtrait sans laisser aucune trace. Mais le Frère disait au P. Sous-Prieur du couvent : « Nos frères les médecins peuvent mettre à me soigner toute leur sollicitude et leur dévouement, c'est bien qu'ils fassent ainsi, afin qu'on ne dise qu'ils m'ont laissé mourir comme un animal ; mais croyez-moi, Notre Père, l'Enfant Jésus me veut avec Lui à Noël. »

Or, il arriva que, le 22 décembre, les médecins furent stupéfaits de devoir constater que la maladie était devenue subitement mortelle ; une pleurésie violente s'était déclarée et la fièvre avait repris avec une telle force que les jours du Frère étaient en danger. Ils avertirent donc le Supérieur du couvent qu'il fallait lui administrer les derniers sacrements. Frère François endurait de telles souffrances que dans une confidence faite à son confesseur, il alla jusqu'à dire qu'il ne savait pas si, en purgatoire, on pouvait en éprouver de plus vives. Cela n'empêcha pas que sa joie fût immense à la pensée d'aller



bientôt embrasser l'Enfant Jésus. Il semblait oublier toutes ses douleurs; et il fut dans un ravissement qu'il cherchait en vain à dissimuler. Est-il besoin d'ajouter l'ardente dévotion avec laquelle il reçut le saint Viatique? Il pleurait à chaudes larmes et il disait à Notre-Seigneur : " O bon maître, que vous êtes bon de venir ainsi au pauvre François; avez-vous donc oublié qui il est, ce misérable pécheur? Ah! nul n'est bon comme Vous! „ L'Extrême Onction lui fut donnée immédiatement après la communion; notre vénérable s'était persuadé qu'il allait, après la réception de ce sacrement, partir tout de suite pour le ciel. Aussi disait-il naïvement : " Eh bien! Seigneur, allons-nous-en; il y a déjà assez longtemps que mon départ est différé; qu'est-ce donc, ô mon cher Enfant Jésus, qui m'empêche de venir à Vous? „ Un religieux s'avisa de lui demander où il désirait être enterré, à Madrid ou à Valence, car les supérieurs étaient prêts à exaucer ses désirs. Il répondit : " Là où l'obéissance le voudra. Seulement, ajouta-t-il, je voudrais bien être enterré là où je ne suis pas connu, afin qu'on ne renouvelle pas après ma mort ce qu'on a fait pendant ma vie. „

Ce fut alors qu'avec une humilité qui tira des larmes des yeux de tous les assistants, il demanda pardon des mauvais exemples et des grands scandales qu'il avait donnés aux religieux; son âge, disait-il, exigeait qu'il eût été un modèle de perfection. Quoique ayant dit à toutes les choses du monde un adieu sans réserve, il crut devoir demander au P. Prieur la permission d'écrire au Roi Philippe III, au Nonce et à l'Archevêque de Valence. Il voulait leur faire ses adieux et les remercier des bontés dont il avait été comblé. Nous n'avons pas les lettres qu'il fit écrire au Nonce et à l'Archevêque, mais l'histoire nous a conservé celle qu'il dicta pour Philippe III et la reine Marguerite. Nous la donnons à nos lecteurs.

" Jésus, Marie, Joseph,

„ A nos Frères bien-aimés en l'amour de l'Enfant Jésus, notre frère aîné et la sœur Marguerite que j'aime sincèrement, priant beaucoup Notre-Seigneur qu'il les sanctifie et les conduise au salut par le support du prochain, par l'humilité et par la charité. „ Telle était la suscription de la lettre qui contenait intérieurement ce qui

suit : " Loué soit l'Enfant Jésus et bénie sa très sainte Mère, la Vierge Marie. Veuille notre frère aîné que nous aimons et chérissons grandement, parce qu'il est bon catholique et prend bien les intérêts de la chrétienté, présenter nos saluts et recommandations à notre sœur Marguerite. Pour vous, mon frère, restez fidèlement attaché à l'Enfant Jésus; quant à moi, à moins que je ne sois trompé par mon désir, je crois qu'il m'appellera à lui pour ces fêtes. Si toutefois c'était son bon plaisir de me laisser encore ici-bas, je m'y résignerais car je veux ce qu'il veut, et ce qui lui plaît aussi, quand bien même il voudrait que je reste au lit souffrant pour son amour jusqu'au jour du jugement. Veuillez bien vous souvenir toujours de notre sainte religion, ainsi qu'a fait votre digne Père, l'assistant dans ses nécessités, la secourant dans ses épreuves et la défendant courageusement avec son auguste chef, notre saint père le Pape. Daignez aussi vous intéresser à la canonisation de notre mère sainte Thérèse de Jésus et secondez tous les efforts de nos supérieurs qui n'ont que de très saints désirs. Veuillez encore, mon frère aîné, songer à notre maison et à ses nécessités, alors même que je n'y serai plus; car il vaut mieux le faire pour l'amour de l'Enfant Jésus et de sa Mère que pour l'amitié du frère François. Je ne suis en effet par moi-même qu'un peu de poussière et un néant : c'est ainsi que je me présente à l'Enfant Jésus, sachant bien que je mérite l'enfer par mes péchés, mais j'ai confiance entière qu'il me les a pardonnés par le mérite de ses larmes et de sa passion, et qu'il m'appellera à Lui pour jouir de sa douce présence et de celle de sa sainte Mère la Vierge Marie... Là je prierai Dieu pour votre Majesté, pour celle de la sœur Marguerite, pour l'Église et pour le royaume dont vous êtes chargé, afin qu'il vous accorde la victoire contre les infidèles ou que vous obteniez leur conversion.

„ Soyez toujours fidèle à l'Enfant Jésus et souvenez vous de ce que je vous disais, quand nous entrâmes à Guadalupe : j'ai confiance que tout réussira bien; priez pour moi Notre-Seigneur et de mon côté je ne vous oublierai ni l'un ni l'autre auprès de l'Enfant Jésus. Adieu mon Frère.

„ De Madrid, veille de la Nativité, l'an 1604.

„ FRÈRE FRANÇOIS DE L'ENFANT JÉSUS. „

(A suivre).

---

## DIVERS MODES D'EXISTENCE DE DIEU EN NOUS

---

Partout se trouve l'essence divine. Elle est dans tous les lieux existant de fait; cette présence de Dieu s'appelle son *ubiquité*. L'Infini se trouverait aussi nécessairement dans tous les espaces possibles, s'il les créait, et cela en vertu de son *immensité*. Et partout la divinité se trouve de trois façons : par sa *présence*, par sa *connaissance*, par sa *puissance*.

On pourrait dire dans le même sens, que Dieu est présent partout par son essence, par son intelligence, et par sa volonté (car la *présence* n'est qu'un rapport de l'essence avec tel lieu; la *connaissance* ou la science n'est que l'acte de l'intelligence, et la puissance n'est que la force dont dispose la volonté).

En appropriant alors l'essence au Père, l'intelligence au Fils, et la volonté au Saint-Esprit (puisque l'on attribue à celui-ci la sainteté et l'amour qui sont les principaux attributs de la volonté divine) on pourrait aussi comprendre que Dieu est présent partout comme Trinité, c'est-à-dire que partout se manifeste la présence du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint.

Cette existence de Dieu en toute chose par sa présence, sa science, et sa puissance, appartient à l'ordre naturel.

Dans l'ordre surnaturel, Dieu peut être présent à l'âme de trois façons aussi; par sa grâce, par la sainte communion et par la gloire des bienheureux.

Par sa grâce d'abord, car il est écrit : " L'âme du juste est mon trône (1). »

La charité théologale, compagne inséparable de la grâce sanctifiante, nous vaut cette faveur, selon ce mot du Sauveur : " Celui qui

---

(1) " Anima justi sedes mihi est. ».

m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui (1). „ L'Esprit-Saint à son tour, s'il n'est pas la charité elle-même, ainsi que le veulent les Scotistes, est du moins celui qui la répand dans nos cœurs et qui nous a été donné (2). D'ailleurs saint Paul et saint Jacques nous disent formellement en quatre ou cinq passages de l'Écriture Sainte, que le Saint-Esprit „ habite en nous „ (3).

Puisque par la grâce la Sainte-Trinité réside en nous, et que la communion augmente en nous la grâce sanctifiante, nous la donne même, si à notre insu nous ne l'avons pas, nous confère en plus des grâces actuelles, appelées sacramentelles, et opère en nous des effets divins, il s'ensuit que par la communion nous possédons d'une façon spéciale les trois personnes divines, quoique nous ne recevions en nourriture que la seule personne du Fils.

De fait, quoique les paroles sacramentelles n'indiquent que le Corps du Sauveur sous l'espèce du pain et son Sang sous l'espèce du vin, néanmoins comme depuis la résurrection le Christ est vivant, et que son Corps et son Sang ne peuvent plus être séparés l'un de l'autre, ni cesser d'être unis tous deux à son âme humaine, dans l'hostie par conséquent se trouve le Corps du Christ, en vertu des paroles de la consécration, et son Sang, ainsi que son âme, en vertu d'une concomitance réelle et naturelle. C'est par là aussi que s'y trouvent la masse de son Corps, sa forme, et tous les accidents absolus, c'est-à-dire qui ne dépendent pas de l'espace, comme les sens, la couleur, la beauté, etc. Nous recevons donc en premier lieu dans la sainte communion toute l'humanité sainte du Rédempteur.

La nature divine avec toutes ses perfections et la personne du Verbe sont aussi dans l'Eucharistie, non pas seulement comme elles sont partout ailleurs par suite de leur immensité, mais d'une façon spéciale, à savoir par une concomitance réelle et surnaturelle, c'est-à-dire à cause de cette merveilleuse union hypostatique qui unit la

(1) „ Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo, et ego diligam eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. „ (Joannes, XVI, 21.)

(2) „ Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. „ (Rom., V, 5.)

(3) „ Spiritus Dei habitat in vobis. „ (Cor., III, 16, etc.)



divinité avec le corps et l'âme de Jésus-Christ, comme s'exprime le Concile de Trente.

Enfin, les personnes adorables du Père et du Saint-Esprit résident incontestablement dans l'Eucharistie d'une manière spéciale : d'un côté, parce que le Père et le Saint-Esprit sont inséparables de la divinité du Fils, et par conséquent doivent nécessairement se trouver partout où est celle-ci ; d'un autre côté, parce qu'ils opèrent la merveille de la transsubstantiation, laquelle, comme toute opération de Dieu au dehors de lui-même, requiert l'intervention des trois personnes divines.

Peu importe maintenant de savoir si le Père et le Saint-Esprit sont présents par une concomitance réelle, médiate, ainsi que s'expriment Suarez, Vasquez, Lugo et tant d'autres, ou s'ils n'y sont simplement, comme le veulent les théologiens thomistes, qu'en changeant le pain et le vin au Corps et au Sang de Jésus-Christ, et en maintenant la présence du Christ dans le Saint-Sacrement.

En raison donc de la grâce qui fait habiter en nous la Sainte Trinité, nous pouvons en un certain sens nous écrier avec saint Bernard : " O Sacrement, où l'on reçoit le Père, le Fils et le Saint-Esprit (1) ! „

---

(1) Toutes ces notions sur l'Eucharistie sont tirées des *Salmanticenses*, tract. XXIII, disp. VII, dub. 2 et 3 (édit. Palmé, tome XVIII, pp. 438 à 464).



# ACTE OFFICIEL

---

A la demande de N. T. R. Père Vicaire général, le Souverain-Pontife vient de revalider toutes les réceptions en la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui, pour un motif quelconque, auraient été invalides. Voici le texte de cet important document :

## TRÈS SAINT PÈRE,

Le Père Vicaire général des Carmes déchaussés, prosterné à vos pieds sacrés qu'il baise avec respect, expose à Votre Sainteté que bien souvent la réception des fidèles dans la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel est invalide, soit parce qu'on omet d'inscrire les noms de ces fidèles, soit pour une autre cause. Afin donc que les fidèles ainsi reçus ne soient pas privés des grâces et des privilèges concédés à la dite Confrérie, le suppliant demande humblement à Votre Sainteté de daigner accorder dans sa bonté une sanation entière à toutes les réceptions en cette même Confrérie, qui, pour quelque motif que ce soit, jusqu'aujourd'hui, auraient été invalides.

En vertu des facultés spéciales accordées par N. T. S. P. le Pape Léon XIII. la S. C. des Indulgences et des Saintes Reliques accorde bénévolement la sanation demandée. Nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la dite Congrégation, le 20 juin 1894.

FR. IGNACE CARD. PERSICO, PRAEF.

† A. *Archevêque de Nicopolis, Secr.*

Cela concorde avec l'original.

Rome, 2 juillet 1894.

FR. BERNARDIN DE SAINTE-THÉRÈSE.

Proc. gén. des Carmes déchaussés.



## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

---

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Nous annonçons le mois dernier que le Saint Enfant Jésus de Prague avait été publiquement installé aux Carmels de Riom, d'Angoulême et de Lourdes. Voici les comptes rendus de ces trois cérémonies.

Le 29 mars, écrit-on de Riom, nous avons eu la cérémonie de l'installation de notre petit Roi. Le R. P. Alexandre, du Carmel de Bagnères, frère d'une de nos Sœurs, ayant prêché le Carême à Riom, a bien voulu prolonger son séjour pour être le prédicateur de notre fête qui a été fort touchante. Notre chapelle était trop petite en ce beau jour. Un grand nombre de pieuses mères avaient amené leurs enfants, et quand vint le moment de la distribution gratis des médailles et des images, l'empressement ou pour mieux dire la religieuse avidité des fidèles prouvait que la foi est encore bien vive en Auvergne. Depuis, on nous a demandé beaucoup de médailles, d'images et de chapelets du Saint Enfant Jésus.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* d'Angoulême :

Mardi 15 mai, à 4 heures, fête délicieuse au Carmel, à l'occasion de l'érection de la Confrérie de l'Enfant Jésus. La chapelle et les tribunes étaient littéralement combles. Il est vrai que c'était une fête pour les enfants, et ils étaient venus nombreux, accompagnés de leurs parents heureux de mettre leurs fils et leurs filles sous la protection puissante de l'Enfant-Dieu. La statue du Saint Enfant, placée sur un brancart richement orné, est prise à la porte de clôture et portée processionnellement dans la chapelle où tout à l'heure Monseigneur va la bénir. L'Enfant Jésus, revêtu d'un beau costume royal en velours rouge rehaussé d'or et de pierres, s'abrite sous un palmier d'or. Il semble sourire et paraît radieux de l'honneur qu'on lui rend. Le *Magnificat* retentit dans les tribunes; et, lorsque Monseigneur est à son trône, les porteurs s'arrêtent avec leur précieux fardeau devant Sa Grandeur qui bénit solennellement la ravissante statue. Il eût été difficile de se défendre de parler devant un auditoire aussi nombreux et aussi désireux d'entendre parler du petit Enfant-Dieu. Monseigneur, en cédant à ce besoin, a été vraiment bien inspiré. Il a dit avec une gracieuseté charmante comment, priant lui-même devant la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus de Beaune-lès-Dijon, pour lui recommander le diocèse dont il venait d'être nommé le pasteur, il l'avait supplié d'être lui-même l'évêque d'Angoulême, s'estimant assez heureux de n'être, au milieu de ses diocésains, que son très humble vicaire. C'est apparemment pour

cela, ajouterons-nous, que l'Enfant Jésus a voulu résider au Carmel afin d'exercer, par son Vicaire, son influence divine sur le diocèse tout entier.

Enfin le *Journal de Lourdes* insérait la relation suivante :

Dans l'après-midi du 31 mai, une cérémonie bien touchante rassembla une société nombreuse et choisie dans la chapelle du Carmel. On était prévenu qu'il s'agissait d'y installer solennellement le Saint Enfant Jésus de Prague. Parmi les prêtres présents on remarquait, dans son large manteau blanc, le R. P. Marie-Albert, que des élections récentes viennent de mettre à la tête des Carmes de la Province d'Aquitaine. Les petites vêpres furent enlevées avec l'entrain habituel par les chanteurs de la Basilique qui nous donnèrent, dans cette belle fête, les meilleurs morceaux de leur répertoire. Après le chant du *Magnificat*, le clergé se rendit à la porte conventuelle qui s'ouvrit pour livrer passage à un charmant brancard, surmonté d'un dais en velours rouge avec des feuilles et des fleurs d'or. Sous ce dais se tenait debout l'Enfant Jésus, revêtu magnifiquement d'une robe et d'un mantelet verts, brodés en or, un brillant diadème sur la tête. Quatre enfants de chœur se mettent au brancard; une vingtaine d'autres petits enfants attendent là, costumés de blanc, et tenant à la main des cierges allumés. La joyeuse procession s'ébranle. Qu'on juge de l'effet produit sur l'assistance quand ce cortège angélique pénètre dans la chapelle, faisant à Jésus un de ces triomphes pour lesquels son cœur si aimant témoignait tant de prédilection par ces suaves paroles : « Laissez venir à moi les petits enfants. » La pieuse image est déposée avec son brancard sur un riche trône, préparé dans le sanctuaire. A ce moment, M. l'aumônier, pour satisfaire une curiosité bien légitime, explique, en quelques mots, la signification de cette cérémonie et l'origine de la dévotion au Saint Enfant Jésus de Prague. Il dit les prodiges opérés par la statue miraculeuse du divin Enfant, les prodiges non moins nombreux et non moins extraordinaires accomplis par des reproductions, des imitations de cette statue, expédiées et répandues au loin, après avoir été mises en contact avec elle... « Telle est l'image qui est là sous nos yeux, venue de Prague, et aussi ressemblante que possible au premier modèle. Il y a tout lieu d'espérer que, par cette dévotion nouvelle au milieu de nous, une source plus abondante de faveurs temporelles et spirituelles sera ouverte en permanence dans ce sanctuaire et y attirera les âmes en plus grand nombre. » Après ces courtes réflexions, M. le Vicaire général procède à la bénédiction de la statue, qui est suivie d'un acte de consécration au Saint Enfant Jésus. Le brancard est repris par les petits anges qui l'avaient apporté; la procession enfantine se reforme jusqu'au piédestal sur lequel on dépose la gracieuse image qui semble bénir avec un doux sourire. Un salut solennel termine cette cérémonie, dont les heureux témoins garderont longtemps le touchant souvenir.



**GRACES OBTENUES.** — A Namur, deux grandes grâces ayant été obtenues du divin Enfant Jésus de Prague, on accomplit la promesse qu'on avait faite de les faire insérer dans les *Chroniques*. Une troisième est demandée avec instance : la santé pour une mère de famille.

A Tellin, une petite fille a été guérie ; les parents en reconnaissance ont fait placer dans une école gardienne de la localité une statue du Saint Enfant.

On nous écrit de Segonzac (France-Charente).

Révérènd Père,

Gloire, honneur, louanges à l'Enfant Jésus de Prague, qui a daigné accorder les grâces spirituelles et temporelles suivantes :

1<sup>o</sup> Une jeune fille de 15 ans de Segonzac (Charente) atteinte d'une fièvre typhoïde était comme à l'agonie lorsqu'on a commencé la neuvaine : il y avait même des ruptures intérieures qui lui faisaient cracher le sang. Elle avait la fièvre à 50 degrés ; le troisième jour la fièvre était descendue à 10 et elle était sauvée ; le neuvième jour de la neuvaine elle entrait en convalescence et huit jours après elle était complètement guérie. On avait promis si la guérison était accordée de faire insérer le fait dans les *Chroniques du Carmel* et de placer un Enfant Jésus à la paroisse de Segonzac. J'accomplis la première promesse, quant à la seconde elle va se réaliser, on va placer l'Enfant Jésus solennellement le 15 août.

2<sup>o</sup> Une famille venait de perdre un enfant de 18 mois qui avait été emporté en peu de temps par des frayeurs terribles : sa sœur a été atteinte au même âge des mêmes frayeurs. La mère qui est très chrétienne est venue chez moi avec une grande confiance consacrer son enfant à l'Enfant Jésus : on lui a donné une médaille et une image, elle a fait la neuvaine, et l'enfant est guérie.

3<sup>o</sup> Une famille pauvre et bien chrétienne cherchait un logement depuis un an et ne pouvait pas en trouver, on allait la mettre dehors. J'ai écrit au Carmel d'Uccle, pour demander des prières aux intentions de ces pauvres affligés. Nous avons fait une neuvaine au bout de laquelle une dame qui ne connaissait nullement cette famille, ayant appris par hasard leur détresse, s'y est intéressée spontanément et a répondu du loyer au propriétaire ; celui-ci s'est adouci et a dit à ses locataires de rester tant qu'ils voudraient,

4<sup>o</sup> J'étais atteinte depuis plus de 15 ans d'un eczéma purulent au visage, des démangeaisons insupportables me faisaient horriblement souffrir. C'était un eczéma comme on n'en a pas vu, car tout le sang se portait à la tête. La maladie avait résisté à tous les remèdes connus : elle était passée à l'état chronique et devenue incurable. Je me suis alors tournée vers l'Enfant Jésus de Prague et lui ai fait cinq neuvaines au bout desquelles j'ai été complètement guérie.

5<sup>o</sup> J'ai fait le catéchisme à 4 enfants des écoles laïques : lorsqu'ils sont venus chez moi ils ne savaient même pas faire le signe de la croix et blasphémaient le saint nom de Dieu. J'ai eu la bonne pensée de placer la statue de l'Enfant Jésus

dans la petite salle de catéchisme. J'ai eu la satisfaction de voir deux de ces enfants faire une bonne première communion. Ils aiment beaucoup tous les deux l'Enfant Jésus de Prague. L'un d'eux a été récompensé de son amour pour Jésus-enfant par deux grâces signalées. La première est celle-ci : à la suite d'une neuvaine fervente qu'il a faite et qui finissait le jour de sa première communion, il a été guéri radicalement et instantanément d'un écoulement dans l'oreille qu'il avait depuis 4 ou 5 ans. Il avait promis s'il était guéri de le faire insérer par moi dans les *Chroniques* et qu'il me donnerait sa médaille de première communion pour que je l'envoie comme ex voto à Prague : il me l'a remise et je vais l'envoyer.

6° La seconde grâce la voici. Comme il n'avait pas l'âge de se présenter à son certificat d'étude et qu'il n'avait pas pu assez travailler à cause de son mal d'oreille, son maître, craignant un échec, ne voulait pas qu'il subit l'examen. Mais l'enfant qui désirait vivement avoir son certificat, a fait une neuvaine avec grande confiance à l'Enfant Jésus; son maître a consenti, et lui a été reçu à sa grande satisfaction. Il a dit à sa mère : On dit que c'est parce que je suis intelligent que j'ai été reçu, non pas; c'est l'Enfant Jésus de Prague qui m'a fait recevoir.

---

## MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

---

### I. BABYLONIE

---

*Notice historique sur l'École des Carmes déchaussés à Bagdad.*

(Fin.)

---

L'école continuait à se maintenir dans des conditions satisfaisantes lorsque, en 1890, on songea à lui donner une impulsion nouvelle. Les demandes d'admission étaient nombreuses, mais le local, par trop exigü, n'y répondait nullement. Il fallut donc songer de nouveau à bâtir. Par bonheur la stricte économie du T. R. P. Préfet de la mission lui avait permis de thésauriser à la façon de l'Évangile, et d'amasser à peu près la somme requise pour les frais des nouvelles constructions. On se mit à creuser les fondations le 3 mars et dès le mois d'octobre suivant on put inaugurer, le jour même de la rentrée, les nouvelles salles de classes. Je me dispense d'en faire la description parce que les *Chroniques* en ont déjà

entretenu leurs lecteurs dans une notice précédente (1). Je dirai seulement que l'école se divise actuellement en deux corps de bâtiments distincts, ayant chacun sa cour de récréation séparée. Dans le plus grand se trouve l'école secondaire et le plus petit est affecté à l'usage de l'école primaire. Quoique sous le rapport matériel l'école ne laissât rien à désirer, on ne s'en tint pas là ; car plusieurs améliorations furent introduites quant au règlement disciplinaire, au programme et à la méthode d'instruction aussi bien que quant au nombre du personnel enseignant et à la formation des maîtres assistants. Aussi l'école compte-t-elle aujourd'hui deux cents élèves appartenant à cinq différents rites. C'est un chiffre très élevé comparativement au nombre limité des chrétiens de Bagdad, lequel ne monte guère qu'à quatre mille. En outre, il faut remarquer que les enfants au-dessous de sept ans vont à la salle d'asile et que nous avons encore une école, exclusivement arabe et tout à fait séparée, pour les pauvres Telkéliens, école dont les *Chroniques* ont également déjà fait mention. Comme Notre Père Préfet avait épuisé les ressources de la mission dans la dernière construction du nouveau bâtiment de l'école secondaire, il a dû pour le moment louer un local pour l'école de ces pauvres Telkéliens, en attendant que la divine Providence envoie de nouveaux secours.

Cependant par la création de cette nouvelle branche de l'école le but n'était pas encore complètement atteint. Il y avait encore un assez grand nombre de jeunes gens qui avaient dépassé l'âge scolaire et qui étaient employés comme domestiques sans avoir cependant reçu la moindre instruction religieuse et même sans savoir les prières les plus élémentaires. Il fallut les atteindre à leur tour afin de tâcher de les rendre chrétiens autrement que de nom. Une seconde œuvre fut donc affiliée à la première : N. T. R. P. Préfet créa une classe de catéchisme du soir. Conséquemment tous les jours, à l'angelus, après les travaux de la journée une cinquantaine d'enfants se réunissent pour réciter en commun les prières et écouter les explications du catéchisme que Sa Révérence elle-même leur donne. On voit que notre école est comme un centre, autour duquel sont venues se grouper successivement et autour duquel rayonnent aujourd'hui d'autres œuvres, qui toutes produisent avec l'assistance divine leurs fruits respectifs.

## II. MALABAR

### *L'œuvre des Conversions.*

L'œuvre des conversions au Malabar est très populaire parmi les âmes charitables qui, en Belgique, sont dévouées au Carmel et zélées pour la propagation de la foi. Cette œuvre consiste à procurer des ressources pour convertir au Malabar

---

(1) Cette notice figure aux nos de janvier et février 1891 (2<sup>e</sup> année, pp. 305 et suiv., 333 et suiv.) — Voir aussi d'autres renseignements concernant la même mission : 1<sup>re</sup> année, p. 140 et suiv. ; 3<sup>e</sup> année, p. 137.

le plus d'idolâtres possible, et d'ordinaire le chiffre des conversions de chaque année varie entre 600 et 1000. Il faut dire que, grâce à Dieu, les conversions au Malabar ne sont pas très difficiles. D'abord les païens ne sont guère attachés au culte de leurs idoles. Ensuite, les pauvres sont sévèrement exclus des temples dont les lois du pays leur interdisent même l'approche. Le temple, en effet, serait considéré comme souillé par la présence d'un esclave ou d'un homme du commun du peuple. Pendant de longs siècles, un Malabarais de caste inférieure qui aurait osé entrer dans le temple des dieux était voué à d'affreux supplices et puni de mort; enfin, toutes les femmes païennes, de quelque rang ou caste qu'elles soient, sont exclues des cérémonies du culte.

Dans ces conditions on comprend qu'un certain nombre de ceux qui se convertissent soient des pauvres et alors le missionnaire doit nécessairement subir quelques frais. Il faut bien, en effet, habiller ces catéchumènes pour les introduire dans l'église, les païens au Malabar étant d'ordinaire presque entièrement nus; ensuite il faut les instruire journellement pendant près de deux mois avant le baptême et comme alors ils ne travaillent pas, le missionnaire doit les nourrir; celui-ci a également à entretenir un catéchiste pour apprendre aux néophytes les prières que tout chrétien doit savoir. N'est-il pas aussi de toute convenance que, le jour où ces nouveaux chrétiens sont régénérés par le saint baptême, on les régale un peu? Enfin, après le baptême il faut souvent leur construire une hutte en feuillage, ou faire d'autres frais pour les séparer de leurs familles païennes. Heureusement toutes ces dépenses ne montent pas bien haut; avec fr. 6,50 on a tout payé. Voilà pourquoi les personnes pieuses et zélées pour la propagation de la foi au Malabar ont créé l'œuvre des conversions qu'elles appellent aussi l'œuvre des six francs cinquante.

Pour les conversions à l'article de la mort, comme aucune des dépenses citées plus haut n'est nécessaire, il semblerait qu'aucune aumône ne sera demandée et cependant on réclame 5 francs pour chaque conversion. Voici pourquoi : il faut que l'enterrement de ces nouveaux baptisés soit solennel afin de frapper l'esprit des païens et, en leur montrant l'honneur que l'Église catholique rend à ses membres défunts, les exciter à se convertir eux aussi.

Nous communiquerons chaque mois aux bienfaiteurs ou bienfaitrices de nos Missions les résultats de l'œuvre des conversions. Voici ceux de janvier 1894 :

Le 4, à Vérapoly, fut baptisé à l'article de la mort un esclave âgé de 35 ans. La petite vérole a sévi durant ce mois avec violence au Malabar. Plusieurs païens ont demandé le baptême avant de mourir.

Le 5, on donna le baptême dans le district de Cottar (Diocèse de Quilon) à un païen âgé de 56 ans, d'une caste honorable d'agriculteurs. Le même jour, et au même village, fut baptisée une jeune fille de 7 ans, qui reçut le nom de Marie.

Le 7, un jeune homme de bonne caste âgé de 20 ans, reçut le baptême au district de Vengotto (Diocèse de Quilon).

Le même jour, dans le même diocèse, au district de Moulougamoude, une petite



filles d'environ 8 ans fut baptisée, en danger de mort, par un catéchiste, sous le nom de Marie. Elle guérit cependant, et, le 11 février, le R. P. Victor de Saint-Antoine, suppléa les cérémonies à l'église. Le baptême de cette enfant amènera la conversion complète du village d'Arenangal. Après sa guérison, toutes les personnes de la maison, la mère, la sœur, le grand-père et la grand-mère se sont converties. " Il ne reste plus, écrit le R. P. Victor, qu'une seule habitation de païens Sanars dans Arenangal. Les pauvres gens, ajoute le missionnaire, que feront-ils seuls ? il n'y a pas de doute qu'ils viendront à l'église catholique avant trois mois. "

Le 8, à Trichoor, dans le diocèse de Vérapoly, un homme et une femme avec deux enfants, de caste noble. L'un des enfants, garçon de 14 ans, a été appelé André ; l'autre, une fille de 11 ans, a reçu le nom d'Agnès.

Le 9, un petit enfant d'esclaves païens, baptisé à l'article de la mort, à Cotayam (Diocèse de Vérapoly.)

Le 10, à Vérapoly, sous le nom de Joseph, un jeune homme de 20 ans, de la caste esclave des Pouliars.

Le même jour, dans l'île de Manhamey, près de Vérapoly, un pêcheur païen, âgé de 35 ans, reçut le baptême à l'article de la mort.

Le 11, on donna encore le baptême, à Vérapoly, à quatre esclaves païens, gravement malades de la petite vérole. C'étaient : un homme de 35 ans, un garçon de 14 ans, un autre homme de 30 ans, qui fut appelé Joseph, et sa fille de 10 ans, qui fut appelée Marie.

Le même jour, dans un village près de Vérapoly, l'on conféra le baptême à un autre jeune homme païen, de la caste des Chogans, âgé de 17 ans.

Le 12 janvier, trois païens de caste honorable, âgés l'un de 30 ans, le second de 26 ans, le troisième de 17 ans, reçurent la grâce du baptême à l'article de la mort, dans le district de Cottar (Diocèse de Quilon.)

Le même jour un esclave païen Pouliar, âgé de 24 ans, reçut la même grâce, également à l'article de la mort, dans l'île de Manhamey, près de Vérapoly.

Le 13, dans la même île, un autre esclave Pouliar, âgé de 30 ans, obtint la même faveur avant de mourir.

Le 15, on baptisa à Vérapoly, à cause du danger de mort, un petit enfant de parents païens, âgé d'un an seulement. Quand le missionnaire l'eut baptisé, une parente païenne, couchée presque nue par terre dans la même hutte, atteinte aussi de la petite vérole, mais déjà hors de danger, supplia le Père de lui donner un morceau de calicot pour se couvrir et un rosaire pour prier comme les catholiques.

Le même jour, un autre esclave Pouliar, âgé de 50 ans, reçut aussi la grâce du baptême à l'article de la mort, à Manhamey.

Le même jour encore, dans la même île, un jeune homme païen de la caste des Chogans, âgé de 24 ans, en danger de mort également à cause de la petite vérole, sollicitait avec instance la faveur du baptême. Mais ses parents s'opposaient fortement à sa conversion. Cependant un missionnaire carme parvint à s'approcher du

malade et le baptisa en secret. Le jeune homme mourut le lendemain et on laissa les païens l'enterrer à leur guise.

Le 20, on baptisa dans le district de Cottar (diocèse de Quilon, quatre païens. Parmi eux, le premier, âgé de 36 ans, était de caste noble; le second, âgé de 28 ans, était également d'une classe ouvrière honorable, un fabricant d'huiles; le troisième était un jeune esclave de 16 ans; le quatrième, encore un jeune garçon de 14 ans, né de pêcheurs païens.

Le même jour, il y eut aussi dans le diocèse de Vérapoly deux baptêmes d'adultes. A Cotayam, un esclave, âgé de 28 ans à l'article de la mort; à Vérapoly même, un jeune homme âgé de 25 ans. L'un et l'autre furent appelés Joseph.

Le 21, une femme païenne, âgée de 60 ans, et un garçon de 10 ans reçurent le baptême dans une paroisse près de Vérapoly.

Le même jour fut baptisée dans l'église de Saint-Antoine, près de Cottar, une femme âgée de 22 ans, sous le nom de Nyannapou (fleur spirituelle ou Florence). L'année passée, le jour de l'Assomption de la très sainte Vierge (15 août), le R. P. Martin de la Sainte Famille avait baptisé le mari et les enfants de cette femme. Elle seule s'obstinait alors à demeurer dans le paganisme. Enfin elle céda et fut convertie par le même missionnaire qui avait baptisé toute sa famille.

Le 27, un païen, âgé de 50 ans, reçut la grâce du baptême dans l'église Saint-Michel, également au district de Cottar.

Le 28, à Vérapoly, douze esclaves Pouliars : un homme âgé de 35 ans, une femme de 30 ans, une autre de 28 ans, cinq garçons, l'un de 14 ans, le second de 10, deux de 8 et un de 7, et trois petites filles, l'une de 10, la seconde de 9 ans et la troisième de 1 an.

Le même jour fut rebaptisé sous condition, à Quilon, un jeune soldat protestant, âgé de 20 ans, du 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie de l'armée anglaise aux Indes. Il descendait d'une ancienne famille européenne.

Le 30, on baptisa au district de Cottar, une païenne de la caste des barbiers, âgée de 45 ans, avec deux enfants, une fille de 10 ans et un garçon de 7 ans.

Le même jour on conféra le baptême à Cottar (1) à un jeune homme de 20 ans, de la caste des pêcheurs païens.

(A suivre.)

---

(1) C'est à Cottar (voir " Chroniques des Missions des Carmes déchaussés ", p. 89) qu'on vénère le fameux sanctuaire de saint François-Xavier, qui a été le premier apôtre et le fondateur de cette paroisse. L'église, dédiée au saint Missionnaire, est bâtie sur l'emplacement de la maison qu'il habitait.



## V A R I É T É S

---

### HYMNE DES VÊPRES DE SAINTE THÉRÈSE.

*(Transcription libre, ad usum Carmelitarum.)*

---

De tes premiers ans tu n'avais à peine  
Que la fleur encore ; et pourtant déjà  
Du souffle de Dieu ton âme était pleine,  
O très généreuse enfant d'Avila ;  
Alors qu'échappée à travers la plaine,  
Tu hâtais ta fuite au matin naissant,  
Et voulais, naïve et chevaleresque,  
T'en aller tout droit chez la gent mauresque  
Porter l'Évangile ou verser ton sang.

Apôtre ou Martyre ! O Vierge féconde,  
Le Christ à la fois te fit tous les deux :  
Pour l'apostolat, car ta gloire abonde,  
Ce Dieu magnifique a comblé tes vœux  
En semant ton œuvre à travers le monde ;  
Le crucifiant amour du Seigneur  
Afin d'assouvir ta soif de souffrance,  
Aiguillonnait de feu sa flèche d'avance,  
Et l'ange apparut qui perça ton cœur.

O Vierge, qui fus au cours de ta vie  
Martyre en secret, Apôtre en tous lieux,  
Des deux passions qui t'avaient ravie  
Le ciel t'a laissé l'attrait merveilleux.  
Le zèle de Dieu là haut t'a suivie :  
Procurer sa gloire, étendre la foi ;  
Pour tous les pécheurs implorer lumière,  
C'est toujours ton œuvre, Apôtre en prière  
Qui plaides aux pieds du céleste Roi.

Et ne pouvant plus, parmi tes délices,  
En victime encore offrir la douleur,  
Ou la prodiguer par de saints services,  
Ou la recevoir des mains du Seigneur,

Tu sais te créer des imitatrices,  
 Leur former des cœurs à tout résolus,  
 Et pour leur donner le goût du martyre,  
 Ouvrant leur poitrine avec un sourire,  
 Y planter soudain le trait de Jésus.

Ah ! si la tiédeur, dont l'Époux se fâche,  
 Parmi nous un jour offensait tes yeux,  
 Viens plonger ton dard dans l'âme trop lâche,  
 Et rends à nos seins la flamme des cieux.  
 Pour te supplier d'en prendre la tâche,  
 Nos voix jusqu'à toi montent aujourd'hui,  
 Invoquant ton aide, ô Vierge parfaite,  
 En glorifiant le Dieu qui t'a faite  
 Et qui pour jamais t'enivre de lui.

UN VIEUX POÈTE.

---

## FAITS DIVERS

---

**TRAIT DU SAINT SCAPULAIRE.** — On nous écrit du Carmel de Douai :

Je crois qu'il vous sera agréable de connaître un fait extraordinaire où l'on voit éclater la protection de la sainte Vierge. Il s'est passé tout récemment à Pitgam, petit village de la Flandre. L'enfant dont il est question a dix ans; elle est la nièce d'une de nos tourières. C'est la mère qui écrit, je vais suivre exactement son récit.

« Maria, en revenant de l'école, passait près de la place; elle traversa la première pâture au bout de laquelle il y a un puits. Comme elle voyait une fleur sur l'eau, elle voulut la cueillir en se tenant à une traverse de bois qui se trouvait là pour empêcher les vaches de tomber. Le bois a cassé et Maria est tombée dans le puits à plus de trois mètres de profondeur; il était tout plein d'eau. Un garçon de dix ans qui revenait aussi de la classe et se trouvait à cinquante mètres de là, la vit tomber; il s'empressa de courir à son secours. Elle avait encore la tête et une main hors de l'eau; le garçon put lui prendre la main, la retirer du puits, la ramener chez nous. En la déshabillant, j'ai été fort impressionnée de voir qu'elle était toute mouillée, excepté son scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. Mon mari partageait mon impression et nous avons reconnu que c'était la sainte Vierge qui avait sauvé Maria. Nous ne passerons aucun jour sans la remercier d'une si grande protection. »



Il me semble utile, de vous dire, Mon Révérend Père, que la mère de cette petite avait perdu sept enfants en bas âge quand le bon Dieu lui a donné celle-ci; elle l'a consacrée à la sainte Vierge et vouée au bleu jusqu'à sa première communion qu'elle doit faire l'année prochaine. — Un mois environ avant cet accident la petite Maria était venue ici et s'était consacrée au saint Enfant Jésus dont elle a fait connaître la dévotion dans son village.

## ÉCHOS DE PARTOUT

**Rome.** — Avant 1870, la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel était transportée en grande procession, de l'oratoire de la confrérie où elle est honorée ordinairement, au Transtévère, dans l'église de saint-Chrysogone (des Carmes chaussés) et elle y restait huit jours pour la célébration d'une octave très solennelle. Les nouveaux maîtres de Rome ont aboli cela, mais ils permettaient encore de transporter la statue à six heures du matin sans procession; seulement des fidèles très nombreux l'accompagnaient en priant. Car au Transtévère la Vierge du Carmel est particulièrement honorée; *c'est la Madone de nous autres*, dira fièrement un Transtévérin. Cette année, l'ordre du jour d'un groupe anticlérical a suffi pour faire défendre par le préfet de police le transport public de la statue. O Reine du Carmel, Vierge qui avez écrasé toute hérésie, arrachez donc, nous vous en supplions, à la Franc-Maçonnerie la cité sainte qui appartient au Vicaire de votre Fils.

**BELGIQUE.** — **Liège.** — Le dimanche 24 juin, une importante députation de l'Adoration nocturne de Bruxelles s'est rendue à Liège dans le but de visiter les deux sanctuaires qui furent au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle le berceau du culte eucharistique et dont l'un, celui du Cornillon, est maintenant un monastère de Carmélites. Ce pèlerinage a été particulièrement brillant.

**ITALIE.** — **Trévise.** — On écrit de cette ville au journal *La Difesa* de Venise : Le 27 juin, Son Excellence M<sup>re</sup> Joseph Apollonio, notre évêque bien-aimé, a procédé à une cérémonie religieuse aussi belle que consolante. En sortant de la ville par la porte Cavour, appelée toujours par le peuple « la porte des 45, » si l'on suit le chemin de ceinture qui, traversant la rivière, aboutit à la station du chemin de fer, on voit s'élever une construction d'un aspect distingué; c'est le nouveau couvent des Carmes déchaussés et c'est là que M<sup>re</sup> Apollonio s'était rendu pour bénir et poser la première pierre de l'église. Son Excellence était entourée et assistée de son chapitre et d'un nombreux clergé; plusieurs prêtres étaient venus du dehors exprès pour la circonstance. La foule était énorme : non seulement elle remplissait l'enceinte mais elle débordait au dehors et plusieurs étaient montés sur un mur voisin pour mieux voir; c'était un très émouvant spectacle que celui de ces 2000 personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de toute condition,

la tête découverte, et profondément recueillies, assistant une heure durant à cette cérémonie, suivant avec un religieux respect tous les rites sacrés. La joie était sur tous les fronts, on sentait que tout le monde était heureux de voir revenir parmi nous, après plus d'un quart de siècle, nos bons Pères Carmes qui ne demandaient qu'à se dévouer en silence et à mettre tout leur cœur à fortifier nos âmes et à nous consoler dans nos peines.

Quand Monseigneur eut déposé les habits pontificaux, il se retourna vers le Père Provincial (le T. R. P. Constant, Ex-Définiteur Général) et vers les autres Pères qui étaient venus de Venise et il leur dit alors combien il était heureux de les recevoir dans son diocèse, sachant le bien qu'ils avaient fait autrefois et celui qu'ils font partout où ils se trouvent; il était certain qu'ils en feraient un immense tant à Trévise que dans le diocèse tout entier. Il ajouta, en empruntant une belle pensée de nos saints livres, que la Providence les lui envoyait au moment opportun, à l'heure des angoisses, et qu'il y voyait un consolant augure pour l'avenir. Il finit en les saluant au nom de N.-S. J.-C. en cet endroit où devait s'élever un temple dédié à leur illustre Père Saint Jean de la Croix. Les bons Pères Carmes étaient profondément émus en entendant ces paroles et en contemplant la joie de toute cette foule; leurs larmes témoignaient la reconnaissance de leurs cœurs. Cette cérémonie, considérée par toute la ville comme un grand événement, laissera un souvenir ineffaçable à tous ceux qui eurent le bonheur d'y assister et qui en emportaient unanimement cette conviction que, seule, la parole de l'Évangile pouvait rendre à notre société si troublée l'ordre, la vertu, la paix, par conséquent le bonheur.

**CANADA. — Niagara Falls.** — Le lundi, 16 juillet dernier, jour de la grande fête de N.-D. du Mont-Carmel, à l'issue de la grand'messe, a eu lieu la cérémonie solennelle de la bénédiction et la pose de la première pierre du nouvel hospice de N.-D. du Carmel, desservi par les Carmes chaussés. Un touchant exemple de foi simple et vraie nous est raconté à cette occasion par la "Carmelite review". Deux jeunes époux avaient eu le malheur de voir leurs deux premiers-nés arriver avant terme et déjà morts. Ils promirent à N.-D. du Mont-Carmel que, si l'enfant qui leur viendrait encore vivait assez longtemps pour recevoir le saint baptême, ils lui offriraient en reconnaissance une quantité de cire proportionnée au poids de l'enfant. La bonne Vierge entendit leur prière; dernièrement la mère arrivait avec son enfant pour remplir sa promesse et elle offrait à N.-D. un cierge du poids de quinze livres.



---

## NÉCROLOGIE

---

Le P. Candide, missionnaire à Vérapoly, écrit au R. P. Alphonse, à Ypres :

« Magnamey, le 25 juin 1894.

„ Mon très révérend et très cher Père,

„ Je viens vous annoncer une douloureuse nouvelle. Le 2 juin, le P. Camille, occupé à la construction de l'église de Sainte-Anne, à Alwaye, fut saisi d'une forte fièvre. Le mal alla toujours en empirant; et, le 22 juin, à 10 heures du soir, en notre résidence de Vérapoly, le Père, s'endormant comme d'un tranquille sommeil, remettait son âme entre les mains de son créateur. Il avait reçu avec grande piété les derniers sacrements. Il était né le 16 février 1845, à Borea, dans le diocèse de Beluno, près de Venise. Il prit l'habit de carme déchaussé au couvent de Trévise, le 23 novembre 1862. La profession eut lieu le 25 novembre 1863. La suppression des Ordres religieux en Italie le fit passer à la province d'Autriche et il continua ses études au couvent de Linz. C'est le 9 septembre 1870 qu'il partit pour les missions du Malabar, où il arriva le 8 novembre suivant. Les talents dont il était doué le firent nommer Recteur de deux Séminaires; il fut successivement professeur, curé et aussi procureur de la mission. Dans tous ses offices il fit preuve d'une grande habileté et d'un grand zèle. Nous l'avons enterré le 23 juin à 5 heures après-midi dans le caveau des missionnaires de notre église de Vérapoly. Que son âme repose en paix. „

---

## CALENDRIER-ÉPHEMÉRIDES

Avec intentions de prières (1).

---

1. **Mercredi.** — S. Pierre aux Liens. — Intention : *Le triomphe de Notre Mère la Sainte Église.*

2. **Jendredi.** — S. Alphonse de Liguori, évêque et docteur († 1789). — *Indulgence de la Portioncule.* — Intention : *Tous les prêtres (surtout ceux de notre ordre) employés au ministère des confessions.*

1735. Au Carmel de Louvain, mort de la Mère Claire-Thérèse de la Résurrection, âgée de 80 ans. Elle était native de Malines, fille de Philippe Daneels, baron d'Attenrode, et de dame Eléonore-Marie Ooms. — La vocation de cette digne Mère avait été prédite, des avant sa naissance, par la Mère Claire du Saint-Sacrement, qui était sa tante. Cependant sa jeunesse fut mondaine; elle se plaisait à tous les divertissements de son âge et de son rang; même, à l'âge

---

(1) Dorénavant nous joindrons à l'indication des fêtes liturgiques des intentions de prières. Ce sera comme un lien spirituel entre les lecteurs des *Chroniques*; si nos abonnés désirent recommander des intentions spéciales, ils peuvent les adresser à la Direction qui en tiendra toujours compte.

de 20 ans, elle se maria. Devenue veuve quatre ans plus tard, abreuvée de dégoûts et de contradictions, elle pensa d'abord à se retirer comme pensionnaire dans quelque couvent; mais la grâce demandait un dépouillement plus complet. Long et bien rude fut le combat : il fallut des grâces extraordinaires, et pour ainsi dire des miracles. Enfin, à 30 ans, cette âme tant poursuivie par Dieu se rendit : réalisant la prédiction de sa pieuse tante, Thérèse d'Attenrode vint demander une place parmi les Carmélites du couvent de Louvain. Sa vie fut dès lors toute d'obéissance et de mortification; longtemps elle s'offrit en victime pour la conversion de son unique frère qui était engagé dans le métier des armes; elle vit ses prières exaucées car il finit par mourir ermite dans notre désert de Néthen qu'il avait contribué à fonder.

3. **Vendredi.** — Découverte des reliques de S. Étienne, 1<sup>er</sup> martyr. — *Premier vendredi du mois, consacré au Sacré Cœur.* — Intention : *Les évêques et le clergé des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*

1867. Mort à Bruges du F. Ange de S<sup>te</sup> Marie, Convers (dans le siècle PIERRE-FÉLIX RYSENAER). Né à Gand, le 27 avril 1822, il s'était consacré à Dieu dans l'ordre du Carmel Réformé, et avait fait sa Profession solennelle au couvent d'Ypres, le 10 décembre 1844. Il exerça, durant plusieurs années, l'office de Sacristain en notre église de Bruges, et conformément à l'esprit de nos saintes Instructions, il s'estima toujours heureux d'être préposé à la garde des trésors de la maison de Dieu. En 1863, pendant l'octave de Notre-Dame du Mont-Carmel, ce bon Frère ressentit les premières atteintes du mal qui devait lentement le conduire au tombeau, après l'avoir fait passer par le creuset des souffrances. Il reçut, à deux reprises, les saints Sacrements des mourants, et dans l'une de ces occasions il manifesta le désir que l'on ne fit aucun éloge de lui dans la circulaire d'usage " car n'étant qu'un pécheur, disait il, je ne suis digne d'aucune louange; tout ce que je demande, c'est que l'on prie beaucoup pour mon âme „.

4. **Samedi.** — S. Dominique, confesseur († 1221). — Intention : *Les prédicateurs, surtout ceux de notre Ordre.*
5. **12<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Dédicace de Notre-Dame aux Neiges. — Intention : *Les vocations au Carmel.*
6. **Lundi.** — Transfiguration de Notre-Seigneur. — Intention : *La conservation et l'extension de notre saint Ordre.*
7. **Mardi.** — S. ALBERT, Confesseur, de l'Ordre († 1306). — Intention : *Préservation de toute maladie contagieuse par l'intercession de saint Albert.*
8. **Mercredi.** — S. Cyriaque et ses compagnons, martyrs (3<sup>e</sup> siècle). — Intention : *Nos supérieurs.*
9. **Jeudi.** — S. Jérôme Émilien, Confesseur († 1537). — Intention : *Les œuvres de charité.*
10. **Vendredi** — S. LAURENT, martyr († 258). — Intention : *Toutes les provinces de l'Ordre avec chacune de leurs maisons.*
11. **Samedi.** — S<sup>te</sup> Marie Madeleine. — Intention : *La conversion des pécheurs.*
12. **13<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S<sup>te</sup> Claire, Vierge († 1253). — Intention : *Toutes les Congrégations de religieuses.*

1747. — Mort, à Louvain, de la Sœur Marie Célestine du Cœur de Jésus, à l'âge de 34 ans, après douze années de profession. Elle s'appelait dans le monde Marie-Christine Dulier; elle était née dans le Hainaut, à Merbes-le-Château qui faisait alors partie du diocèse de Cambrai. — Quoique d'une complexion très faible, elle se montra toujours infatigable au travail, même durant les trois dernières années de sa vie qu'elle passa presque tout entières à l'infirmerie, souffrant de douleurs incroyables.



13. **Lundi.** — S. Apollinaire, évêque et martyr (2<sup>e</sup> siècle). — Intention : *Plusieurs familles très éprouvées.*

1864. Mort, à Termonde, de la Sœur Marie-Thérèse de S. Jean de la Croix, native d'Anvers. — La vocation de cette bonne Sœur avait été visiblement favorisée du Ciel : la situation gênée de sa famille avait d'abord empêché qu'on lui constituât une dot et par conséquent mis obstacle à son entrée au Carmel. Mettant toute sa confiance en Notre-Dame du Bon Conseil, elle priait souvent aux pieds de la statue qui est honorée sous ce titre dans l'église des Rédemptoristes d'Anvers. Un de ces Pères était son confesseur ; il connaissait son embarras et son espoir. Or, vers ce même temps vint prier dans la même église une noble dame de la ville : depuis longtemps cette personne éprouvait le désir de consacrer une somme d'argent à donner à Jésus une adoratrice dans un ordre contemplatif ; ce jour-là le désir devint si vif et si précis qu'elle ne put s'empêcher de le communiquer à l'un des religieux. Celui-ci en parla devant ses confrères et, comme parmi leurs pénitentes Marie se trouvait être la seule qui se destinât à la vie contemplative, il parut bien que Dieu avait disposé cette occasion pour elle-même. Elle avait alors 20 ans. Aussitôt elle se mit à pratiquer les plus solides vertus. La pensée de l'éternité ne la quittait pas : " Je demande à Dieu de mourir jeune, " disait-elle. En effet, elle n'avait que 25 ans lorsque le divin Époux l'appela au ciel : elle mourut en la fête de saint Jean Berchmans qu'elle aimait beaucoup et durant l'action de grâces après sa dernière communion.

14. **Mardi.** — *Jeûne de l'Église.* — Octave de saint Albert. — Intention : *Plusieurs monastères de Carmélites.*

15. **Mercredi.** — ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — Intention : *La grâce d'une bonne mort.*

16. **Jeudi.** — B. Ange Augustin, Confesseur, de l'Ordre († 1439). — Intention : *La persévérance des novices.*

17. **Vendredi.** — Octave de S. Laurent. — Intention : *Les défunts de notre saint Ordre.*

1762. Au désert de Marlagne, mort subite du Frère Joseph, convers ; âgé de 82 ans, il habitait l'ermitage depuis trente-quatre années. Très dévoué, très attentif à servir les religieux, il avait coutume, lorsque le travail lui fut devenu impossible, de passer de longues heures en prières au chœur devant un crucifix.

18. **Samedi.** — S. Emygdus, évêque martyr († vers 303). — Intention : *Les agonisants du mois.*

19. **14<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. JOACHIM, Père de la Sainte Vierge. — Intention : *Le Souverain pontife.*

20. **Lundi.** — S. Bernard, Confesseur et docteur († 1153). — Intention : *Les âmes affligées ou tentées.*

21. **Mardi.** — S<sup>te</sup> Jeanne de Chantal, veuve († 1641). — Intention : *Des malades.*

1746. A Namur, mort du Père Berthold de la Visitation, alors sous-prieur du désert de Marlagne. Il était natif du village de Balenghien. Après une enfance chrétiennement passée dans sa pieuse famille, il avait étudié, était devenu prêtre et avait été pourvu d'un poste de vicaire. Mais bientôt, le désir de la vie religieuse le poussa chez les Chartreux ; il dut pourtant en sortir à cause de la faiblesse de sa voix qui le rendait incapable de chanter continuellement, comme le font jour et nuit ces anges du désert, les louanges du bon Dieu. Admis au Carmel, il demanda et obtint de passer à l'ermitage de Marlagne. Il y resta vingt-huit ans, jusqu'à sa mort, donnant l'exemple de toutes les vertus.

- 22. Mercredi** — Octave de l'Assomption. — Intention : *Les œuvres de nos Pères pour le salut des âmes.*
- 23. Jeudi** — S. Philippe Béniti, Confesseur († 1285). — Intention : *Nos missions.*
- 24. Vendredi** — S. BARTHELEMY, apôtre. — Intention : *Notre sainte Réforme, qui commença ce même jour l'an 1562.*
- 25. Samedi** — S. Louis, roi († 1270). — *Jour consacré au saint Enfant Jésus.* — Intention : *L'Eglise de France et tout spécialement les couvents de Carmes et Carmélites établis en ce pays.*
- 26. 15<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Hyacinthe, Confesseur († 1257). — *Plusieurs intentions particulières.*
- 27. Lundi** — TRANSVERBÉRATION DU CŒUR DE NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — *Absolution générale pour les tertiaires; indulgence plénière.* — Intention : *L'extension de l'archiconfrérie thérésienne*
- 28. Mardi** — S. Augustin, docteur pontife († 430). — Intention : *La conversion de l'Afrique.*
- 29. Mercredi** — Décollation de S. Jean-Baptiste. — Intention : *La prospérité pour les Chroniques.*
- 30. Jeudi** — S<sup>te</sup> Rose de Lima, Vierge († 1617). — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés.*
- 31. Vendredi** — DÉDICACE DES ÉGLISES DE L'ORDRE. — Intention : *Action de grâces pour les faveurs obtenues.*

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

### QUATRIÈME TRÉSOR.

#### LES MÉRITES ET L'INTERCESSION DE TOUS LES JUSTES.

Exilée ici-bas, ô âme ma sœur, le poids de tes misères empêche peut-être tes désirs de s'élever jusqu'au ciel; c'est aux biens dont notre terre est le séjour que tu demandes la richesse. Eh bien, je vais te mener dans les celliers du Roi; là sont conservés des vins excellents, produit de la vigne choisie dont le Christ est le tronc unique et qui, nourrie de sa sève, voit et verra toujours des fruits abondants couvrir chacun de ses rameaux sur cette terre même où nous vivons. Mieux vaut, il est vrai, dit le Cantique, le sein d'une mère que le vin. Mais, si le lait maternel est meilleur, le vin certes est bon aussi. Entre donc dans le cellier de ton époux afin que ton cœur se réjouisse; regarde comme s'y trouve mise en ordre à ton profit la charité des justes : nouveaux et anciens, tous les fruits qui sont là y sont gardés pour toi. Rassemble, je te prie, et réunis ici sous tes yeux tous les justes, tout ce qu'il y en a jamais eu sur la terre, tout ce qu'il y en a présentement, tout ce qu'il y en aura dans l'avenir; admetts dans leurs rangs non seulement ceux qui,

persévérant dans la justice, sont arrivés à la gloire, mais tous ceux qui ont été, sont ou seront pour quelque espace de temps les amis de Dieu; parcours maintenant la série des œuvres par lesquelles ils ont plu, plaisent ou plairont au Seigneur; pense ensuite qu'à tout cela les lois de la communauté chrétienne te rendent participante, associée et pour ainsi dire copropriétaire : estime alors, si tu en es capable, à combien peuvent monter tes richesses, sans cesse accrues dans ce trésor immense.

Dieu bon, Vérité éternelle, n'avez-vous pas dit : Si deux seulement d'entre vous s'unissent sur la terre pour faire une demande, quel qu'en soit l'objet, elle leur sera accordée par mon Père qui est aux cieux ? Qu'en sera-t-il donc si, pour me procurer du bien, pour m'obtenir des richesses, il se trouve dix solliciteurs ? et s'il s'en trouve cent ? et s'il s'en trouve mille ? et s'ils s'y mettent tous ensemble, ces justes dont vous seul pouvez connaître le nombre, vous qui enfermez tous les temps dans votre éternité ? Oh ! qu'il sera large alors le Père céleste, lui qui n'oublie pas ses promesses ! qu'il sera généreux pour donner à ses fils la part qui leur revient ! Grande et belle part d'héritage que la tienne, ô mon âme, si tu vis en communion avec l'assemblée des justes.

Mais il faut que tu voies mieux ton bonheur. Sache donc que ton Père des cieux n'estime pas seulement, dans ces hommes qui conspirent pour ton bien, les grandes, les héroïques œuvres qu'ils ont accomplies ; les plus petites, les plus médiocres, il les pèse ; même les cheveux de la tête des justes sont comptés, pas un ne tombe sans que Dieu le porte en compte. Combien donc ne peux-tu pas entasser de richesses, si jusqu'aux cheveux des saints te sont des titres de créance ? Loth, grâce aux mérites d'Abraham, ne fut pas enveloppé avec les impies dans l'incendie de Sodome ; et toi, âme fidèle, n'es-tu pas aussi par la foi une fille d'Abraham ? Pensons un peu ensemble à ton grand bonheur. Bien des maux ont assailli le genre humain en Adam son premier chef ; de là, par l'union naturelle des membres avec la tête, nous sont venues maladies, misères, dommages sans nombre. Grâces pourtant soient sans cesse rendues à Dieu, car par le Christ il nous a donné d'autres chefs par où santé, vigueur, énergie de toute sorte, en un mot l'abondance des biens se communique à nous, si seulement nous voulons y goûter. Tel nous est donné Abraham pour être la source et comme le père de nombreux mérites, Abraham dans la race duquel devait naître le Sauveur béni des nations ; tel Noé après le déluge ; tel enfin, après les siècles d'attente, descendant de son trône céleste, notre Jésus-Christ en qui seul toute justice, toute sainteté trouve son origine, pour se répandre ensuite par tout le corps. Tel encore, après le départ du Rédempteur, nous fut laissé S. Pierre, chef et fondement de toute l'Église, établie sur sa foi et enrichie de ses mérites comme de précieux trésors. O justice de Dieu ! par l'union avec un chef nous avons été condamnés, par l'union avec un chef nous avons été sauvés ; il suffit que notre volonté reste bonne et ne s'obstine pas à se séparer par le péché. Pour qui demeure uni la confiance abonde !

O Pierre, si Dieu n'a pas même oublié l'ombre de votre corps dont il a fait un instrument de miracles, que fera-t-il de nous qui sommes votre corps même, étant membres de l'Église dont vous êtes une tête ? Si le seul fait d'avoir touché vos membres a donné aux chaînes qui vous lièrent une si grande vertu, nous, les membres mêmes dont l'agencement constitue votre corps, que ne recevrons-nous pas ? Vous n'avez jamais demandé, je pense, que cette ombre, une apparence vaine, que ces fers, des instruments de supplice, possédassent la force de sauver, et cependant voici que votre propre puissance s'est répandue, abondante, jusqu'à ces vils objets.

Pour toi, au contraire, mon âme, pour toi, sa fille, membre de son corps, il a prié, il a souffert : l'effusion de ses bénies influences n'en sera-t-elle pas et plus copieuse et plus efficace ? Ne vois-tu pas comme dans cette Église, vraie demeure de l'union fraternelle, la grâce réalise l'antique symbole de l'huile sainte se répandant, lors de la consécration d'Aaron, d'abord sur la barbe du grand prêtre, puis de là jusqu'à l'extrémité du vêtement ? Va donc, âme ma sœur, parle toi aussi à l'imitation du Christ ton chef, à l'exemple de Jésus ton maître. Lui qui nous enseigne à nous aimer les uns les autres du même amour qu'il nous a aimés, il nous apprend aussi à parler à nos frères comme lui-même nous a parlé. N'entends-tu pas sa parole ? Celui qui demeure en moi, dit-il, moi aussi je demeure en lui ; je suis en mon Père et mon Père est en moi. — Va donc toi aussi et ne crains pas de dire : Pierre est en moi et je suis en Pierre ; Pierre demeurerait en moi alors qu'il souffrait le martyre, et moi je demeure en lui. O grande, ô précieuse, ô admirable union de charité, par laquelle et choses et personnes et voix se confondent dans l'unité parfaite ! Écoute, mon âme, l'apôtre saint Paul ; il a en vue cette unité mystique quand il t'adjure et t'avertit de ne plus regarder comme ton chef le premier Adam, de ne plus te considérer comme un exilé, comme un étranger et un voyageur. Non, mais concitoyens des saints et familiers de Dieu, voilà, dit-il, ce que vous êtes, chrétiens, pierres vivantes de l'édifice qui a pour fondements les apôtres et les prophètes et dont la pierre angulaire est le Christ Jésus. — Poursuivez, ô saint Paul, et dites-nous qu'en Jésus la construction continue à grandir, temple saint du Seigneur où nous tous tenons place de chapelles divinement consacrées à la demeure de l'Esprit Saint. En un si somptueux édifice comment ne serais-tu pas riche, mon âme ? Fondée sur la foi d'Abraham, sur la charité de Pierre et de son illustre coapôtre Paul, ainsi que des autres apôtres et prophètes, sur les vertus d'innombrables saints, comment pourrais-tu manquer de mérites, quand l'unité la plus étroite te cimente avec tant et de si précieuses pierres ?

Prends donc (elle est à toi) la croix de Pierre ; prends le glaive de Paul, les pierres d'Étienne, le gril de Laurent, tous les instruments de supplice qui ont valu mérite et gloire à tous les saints martyrs. Prends et dis à ton Dieu : Me voici, Seigneur, pour vous j'ai été lapidé, j'ai été attaché à la croix, j'ai été coupé en morceaux, le glaive a tranché mes jours ; où est maintenant la couronne que votre justice me destine ? — Et si Dieu te dit : Quand donc t'ai-je vu affronter la lapidation, la croix, les flammes, le fer ? réponds hardiment : Ce qu'un seul de mes frères a fait, c'est moi qui l'ai fait ; autrement je serais exclu de sa communion. Si vous, Seigneur, vous prenez pour vous ce que l'on fait au moindre des vôtres ; si le manteau donné par Martin au pauvre d'Amiens, vous le dites donné à vous-même ; si vous vous en revêtez pour nous apparaître, vous en servant comme d'un bien vous appartenant ; pourquoi donc ne mettrais-je pas sur mes épaules, moi, le manteau de pourpre que vous avez donné aux martyrs ? Pourquoi, ainsi vêtu, ne paraîtrais-je pas en votre présence ? Pourquoi ne déclarerais-je pas qu'il est à moi, qu'il m'a été donné ? Car la même charité qui faisait du pauvre Gaulois une même chose avec le Dieu de toute richesse te rend aussi une même chose, ô mon âme indigente, avec les plus opulents des justes.

Tu comprends maintenant combien de richesses il y a dans ce cellier où je t'ai introduite. Veuille seulement fouiller un peu et tu connaîtras par expérience ce qu'il est bon, ce qu'il est doux de vivre avec des frères dans la parfaite union,



---

## AVIS

La rédaction des Chroniques, dans un but de simplification administrative, a décidé de commencer ses années d'abonnement **AU MOIS DE JANVIER** et **NON PLUS AU MOIS DE MAI**. En conséquence, l'année courante se terminera au 1<sup>er</sup> janvier 1895 et dorénavant l'abonnement courra de janvier en janvier.

Mais, pour que les abonnés actuels n'aient pas à souffrir de ce changement, les numéros d'octobre, novembre et décembre seront notablement plus considérables que les numéros ordinaires : il se joindra en effet à chacun d'eux un supplément de 16 pages pour lequel ont été réservées des publications intéressantes.

De plus, les abonnés actuellement inscrits et les abonnés nouveaux qui se feraient encore inscrire pour l'année courante (1894) jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier prochain, auront droit chacun à un exemplaire à prix réduit d'un opuscule du P. Jean de Jésus-Marie, **l'AIGUILLON DE COMPOSITION**, qui doit bientôt paraître comme suite de la Petite bibliothèque carmélitaine.

La rédaction espère que nos fidèles abonnés accueilleront favorablement ces dispositions et qu'ils s'emploieront de plus en plus à répandre autour d'eux la connaissance et l'estime des Chroniques du Carmel.

---

## LA JOURNÉE RELIGIEUSE

*Suite (1)*

---

### L'Oraison mentale.

#### XXVI

Quant à ceux qui vont à Dieu par la méditation ou l'oraison de discours, il y a à leur usage nombre de méthodes approuvées par l'Église. Saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, M. Olier, le

---

(1) Voir le n° précédent, pp. 116 et suiv.

Père Jean de Jésus Marie ont tour à tour donné d'excellentes règles (1). On en trouvera l'exposé détaillé dans le *Progrès de l'âme* du Père Faber (2). Nous dirons seulement que toutes les méthodes ont ceci de commun qu'elles divisent la méditation en considérations, en affections et en résolutions. C'est en effet l'ordre normal, fondé sur la nature même des puissances de l'âme. Percevoir ou entendre d'abord, puis aimer, puis vouloir. *Nihil volitum quin amatum, nihil amatum quin præcognitum.*

Aussi bien, faut-il ne pas l'oublier, car nous avons encore là une formule tenant à l'essence des choses et pouvant grandement servir à diriger nos actes intérieurs durant la méditation. La marche ascensionnelle de l'âme vers Dieu suppose, nous disent les docteurs, trois étapes distinctes : la purification, l'illumination et l'union (3). Par la purification, le chrétien se dépouille des inclinations du vieil homme ; il chasse loin de lui les ténèbres du péché, soumet la chair à l'esprit, dégage son cœur du trouble des passions déréglées. C'est à cette première phase de la vie spirituelle que se rapportent les exhortations de l'apôtre : « Purifiez-vous du vieux levain, afin d'être une nouvelle pâte... Mortifiez l'homme terrestre qui est en vous... Dépouillez-vous du vieil homme et de ses actes, et revêtez-vous du nouveau ; laissons les œuvres de ténèbres, etc. » (4).

(1) S. Ignace de Loyola. *Exercices spirituels*. S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, deuxième partie, chap. II et suivants. — Olier. *La Journée chrétienne*. Appendice. — Jean de Jésus Marie C. D. Tome II. op. *Tract. de oratione*, pag. 568. — Jean de Jésus Marie est cité avec éloge par S. François de Sales. Bossuet l'appelle « très grand théologien et très grand ascète ». Louis Bail, l'une des gloires de la Sorbonne au xvii<sup>e</sup> siècle, a écrit de lui : « Auctor ille, Joannes a Jesu Maria, eximium decus Carmelitarum discalceatorum, et cui præter antiquitatem nihil deest ut inter Patres Ecclesiæ annumeretur, tam solide, tam pie, tam erudite plura scripsit opera. » Bail, de examine pœnitent. Quæst. 100, pag. 499.

(2) *Du Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*. Chap. de la prière, pag. 247 et suiv.

(3) Tous les Pères depuis saint Denys jusqu'à saint Thomas ont reconnu sous différents noms ces trois degrés de la vie spirituelle. Notre Père Honoré de Sainte Marie a réuni leurs témoignages dans sa *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*. Nous y renvoyons le lecteur. Tome I, pag. 342 et suiv.

(4) « Expurgate vetus fermentum ut sitis nova conspersio ». I Cor. V. 7 ; « Mortificate membra vestra quæ sunt super terram ». Col. III. 5. 9. « Abjiciamus ergo opera tenebrarum ». Rom. XIII. 12.

Mais le négatif appelle le positif dans l'ascèse chrétienne. La purification ne suffirait à rien, si elle ne conduisait de soi à l'illumination dont elle est la condition indispensable; personne ne pouvant être illuminé, dit Hugues de Saint Victor, sans avoir d'abord été purifié (1). *Quæ societas luci ad tenebras* (2)? Pas de société possible entre la lumière et les ténèbres. Une fois délivrée des vices et des passions, nette de toute souillure, l'âme devient donc translucide en quelque sorte. La grâce du Christ, qui est essentiellement lumière, puisqu'elle vient à nous comme une similitude créée du Verbe divin, la lumière de Dieu même (3), la grâce du Christ investit, pénètre de part en part chacune de nos puissances et les détermine à l'opération des vertus. „ Nous sommes alors vraiment lumière dans Notre-Seigneur. *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino* (4); nous marchons „ dans la justice, dans la bonté, dans la vérité; tel est en effet le „ fruit de la lumière; nous publions les grandeurs de celui qui nous „ a appelés des ténèbres à son admirable lumière „. *Ut filii lucis ambulate, fructus enim lucis est in omni bonitate et iustitia et veritate* (5)...

---

(1) Hug. de S. Vict. *Comm. in cœlest. hierar.* 4. cit. ap. Honoré de Sainte Marie.

(2) II. Cor. VI. 14.

(3) Comme le Saint-Esprit est l'amour, le Fils engendré par manière de concept, de verbe intellectuel, représente en Dieu la connaissance. Il est l'image lumineuse en laquelle Dieu se voit et se contemple lui-même et toutes choses avec lui. Or, si nous sommes associés à la nature divine, c'est, d'après la doctrine de saint Thomas, redisons-le encore, que par la grâce sanctifiante nous portons une ressemblance de cette image lumineuse qu'est le Fils. \* *Per gratiam efficitur divinæ consortes naturæ in quantum gratia est suprema et physica similitudo divinitatis, quatenus intellectualis natura est. Referimus autem hanc supremam et physicam similitudinem divinitatis ut intellectualis est natura, in quantum Filii participamus per Dominum Nostrum Jesum Christum.* Cf. Card. Mazella. S. J. *De gratia Christi*, passim. La grâce sanctifiante est donc essentiellement une illumination. Voilà pourquoi l'antiquité chrétienne aimait à donner ce nom au sacrement de baptême. Seulement, autre est l'ordre de la grâce habituelle, autre l'ordre de la grâce actuelle. Toute âme en état de grâce est, par le fait même, purifiée, illuminée, unie à Dieu. Mais quand, sous la motion de la grâce actuelle, ses puissances passent à l'opération, l'on a alors la purification, l'illumination, l'union actuelle dont nous parlons ci-dessus et qui comportent une infinité de degrés différents.

(4) Ephes. V. 8.

(5) Ibid. 9.

*Ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* (1).

Que le principe de la vivante lumière dont il est ici question soit personnellement le Verbe incarné, c'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : " Je suis, nous dit-il, la lumière du monde; celui „ qui me suit ne marche point dans les ténèbres; il aura au contraire la „ lumière de vie. Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, „ afin d'être des fils de lumière „. *Ego sum lux mundi : qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ* (2). *Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis* (3).

Or, l'amour suit la lumière, et l'amour tend à l'union. Illuminée de la splendeur du Verbe incarné, l'âme se porte d'elle-même vers Dieu par la charité; comme aussi, Dieu trouvant dans l'âme juste l'image de sa propre lumière l'admet à l'union la plus étroite avec lui, de façon à ne lui laisser plus d'autre esprit que le sien, *qui adhæret Domino unus spiritus est* (4). C'est là dans l'homme régénéré ce plein épanouissement de la grâce que l'apôtre prêchait aux chrétiens d'Éphèse, lorsqu'il leur écrivait : " Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui vient toute paternité au ciel et sur la terre, afin qu'il vous accorde dans sa glorieuse libéralité que l'homme intérieur se fortifie en vous par la vertu de l'Esprit; que le Christ habite dans vos cœurs par la foi; de telle sorte qu'*établis et enracinés dans la charité*, vous appreniez avec tous les saints la longueur, la largeur, la sublimité des desseins de Dieu; puis enfin que vous entriez dans cet amour du Christ qui est au-dessus de toute science et de toute parole, pour y être remplis de la plénitude de Dieu (5). „

(1) I. Petr. II. 9.

(2) Johann. VIII. 12.

(3) Johann. XIII. 36.

(4) I. Cor. VI, 17.

(5) " Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini Nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in caelis et in terra nominatur ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ corroborari per spiritum ejus in interiorum hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris, in caritate radicati et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo et sublimitas et profundum : scire etiam supereminentem scientiæ caritatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. „ Ephes. III, 14, 19.



“ Être remplis de la plénitude de Dieu „ : on ne saurait mieux dire l'état d'union où toutes les puissances de l'âme agrandies, surélevées par la grâce de Jésus-Christ, sont fixées, demeurent en Dieu comme dans leur souverain objet (1). Et voilà aussi le terme auquel nous devons tous essayer de parvenir, la grâce ordinaire allant à nous y conduire si nous savons lui prêter notre concours. Nous ne parlons pas en effet ici des unions passives, transcendantes qui occupent les théologiens mystiques et qui ne dépendent en aucune manière de nos efforts.

Eh bien, il y a, ce nous semble, dans ce divin système de la vie spirituelle tout un tracé, tout un programme d'oraison. Nous nous sentons parfois également incapables de contempler et de méditer. Du moins pouvons-nous toujours être des hommes de désirs (2), et la prière vocale demeure à notre disposition. Qui nous empêche dès lors de vouloir pour notre pauvre âme *purification, illumination, union*, et de rapporter à ces trois chefs de ferventes aspirations que nous exprimerions devant Dieu en récitant successivement le *Miserere*, par exemple, l'*Anima Christi sanctifica me*, l'*En ego, o bone et dulcissime Jesu*, *O Jesus vivens in Maria*, l'*Ave Maris stella*, le *Veni Creator*, etc.? Ne ferions-nous pour finir que dire et redire encore de tout notre cœur quelques-uns des actes d'amour de Dieu renfermés dans les psaumes, nous serions loin d'avoir perdu notre temps. Car, comme l'enseigne notre mère sainte Thérèse, “ l'avancement de l'âme, dans l'oraison, ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer (3) „.

Il reste en somme qu'avant toute méthode le grand secret pour bien faire l'oraison, c'est d'avoir la plus haute estime de ce saint exercice. Notre vie corporelle ne peut se maintenir en dehors d'une nourriture appropriée, renouvelée chaque jour. De même, notre vie spirituelle ; son aliment requis n'est rien moins que l'Esprit de Dieu.

(1) “ Per gratiam et caritatem manet Deus in anima ut objectum cognitum et amatum, non utcumque, sed per modum amici intime dilecti qui non utcumque objective dicitur esse in amante, sed tanquam bonum intime praesens et intra ipsum amantem existens. „ Em. Card. Mazella. *De gratia Christi*.

(2) Daniel. IX, 23.

(3) *Liv. des Fondations*, ch. V.

“ Ceux-là sont vraiment enfants de Dieu qui vivent sous l'influence de l'Esprit de Dieu », nous dit l'apôtre. *Quicumque Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (1). Or, l'oraison est le grand moyen d'attirer en nous ce divin Esprit qui doit animer toutes nos actions, toute notre vie, nous porter à la pratique de toutes les vertus. David comprenait bien cela lorsqu'il chantait dans le psaume : “ J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré l'esprit, parce que je désirais accomplir votre loi. *Os meum aperui et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam* (2). Et Notre-Seigneur ne nous invite-t-il pas à nous adresser sans cesse pour ce motif au Père céleste ? “ Si vous qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est au ciel donnera-t-il l'esprit bon à ceux qui le lui demanderont. ” *Si vos cum sitis mali nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cælo dabit spiritum bonum petentibus se* (3). La grâce de l'Esprit, le Père céleste nous la donne avant tout sans doute dans le sacrement de l'autel, dans la divine ordonnance de la Liturgie sacrée ; mais encore est-il nécessaire que nous soyons attentifs, fervents, recueillis. Et c'est là la souveraine importance de l'oraison mentale de mettre en nous ces saintes dispositions sans lesquelles nous perdrons tout le fruit de nos communions elles-mêmes. *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde* (4). Soyons fidèles à l'oraison et nous éviterons ce malheur ; et notre âme sera une terre fertile où la divine semence produira cent pour un en vertus et en bonnes œuvres.

Est-il besoin d'insister maintenant sur cette si pieuse prérogative que nous avons au Carmel de passer chaque jour nos deux heures d'oraison devant le Saint-Sacrement ? Oh, heures délicieuses ! Oh, le ciel sur la terre ! Oh, chauds rayons du soleil eucharistique ! Ondes rafraîchissantes de la source de grâce ! Ombrages si doux de l'arbre de vie ! Suaves attractions du divin aimant des âmes, notre centre, notre plénitude, notre appui, notre tout, notre souverain bien ! Il est

---

(1) Rom. VIII, 14.

(2) Pr. CXVIII, 131.

(3) Luc. XI, 13.

(4) Jérém. XI, 13.

là vivant avec ses splendides harmonies, il est là dans son organe, dans son instrument officiel, authentique cet universel mystère de religion que l'oraison propose à nos contemplations; il est là dans sa réalité sacramentelle ce " festin des noces (1) ", qui est la raison dernière du monde, en même temps que le terme où l'oraison nous pousse! Encore un coup, tout ce que l'essence divine est aux bienheureux dans la patrie, le Saint-Sacrement l'est pour nous dans l'exil (2). Quel foyer, quelle amorce, quel objet pour notre esprit et pour notre cœur! Somme de la création, mémorial de toutes les merveilles de la nature et de la grâce (3), synthèse de l'univers, l'Hostie sainte renferme à la fois ramassés dans un point central, en Jésus-Eucharistie, Dieu et son œuvre extérieure. Elle est toute vérité, elle est aussi tout bien; elle garde pour nous les communiquer le principe, la substance de la grâce, de la vie, du bonheur, de la joie infinie. Elle est l'amour; tout en elle va à l'union, à l'unité: elle est le prix de cet excès d'amour qui est la Passion du Christ. Elle est la rédemption et le salut, *O salutaris hostia!* l'aide, le secours, la consolation, le remède universel, *bella premunt hostilia, da robur, fer auxilium*. Quoi encore? Elle est toute vertu, toute sainteté; elle est la Religion dans ses quatre actes essentiels; adoration, action de grâces, propitiation, impétration; car cela c'est le sacrifice perpétuel que Jésus présente pour nous au Père dans les solitudes de nos tabernacles. " Je me trouvais bien avec Notre Seigneur ", dit la sainte Mère, caractérisant ainsi un de ses états d'oraison. Que faut-il de plus pour que ce sentiment soit aussi le nôtre en présence du Très Saint-Sacrement?

La voix seule de la cloche nous appelant matin et soir aux pieds du Maître adoré ne devrait-elle pas nous remplir d'une douceur intime? Notre cœur ne devrait-il pas être ardent au dedans de

---

(1) Matth. XXII, 21.

(2) " Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, disait sainte Thérèse au vénérable Père Jérôme Gracien, dans une apparition bien connue, nous ne devons faire qu'un en pureté et en amour. Nous au ciel en contemplant l'essence divine, vous dans l'exil en adorant le Saint-Sacrement. "

(3) " *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus escam dedit timentibus se.* ", Ps. CX, 4.

nous (1), lorsque nous nous rendons à cette divine audience où le Seigneur Jésus nous convie, où il nous attend avec tous ses charmes, pour nous faire part de tous ses biens, pour nous guérir, nous consoler, nous fortifier, nous éclairer, pour être lui-même notre prière, notre louange, notre hommage auprès de Dieu, nous unir plus étroitement à lui dans son Saint-Esprit, en un mot pour nous communiquer sa vie. *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiae ut misericordiam consequamur* (2). Retournant la divine parole, redisons de cœur chaque fois dans un sentiment profond de nos besoins, de nos misères, de notre indigence, de notre néant : Oui, Seigneur, je viens à vous selon le dessein de votre miséricorde pour avoir la vie et l'avoir avec plus d'abondance (3). Je viens pour que ce ne soit plus moi qui vive, mais vous qui viviez en moi (4).

(A suivre.)

---

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Suite (5).

---

L'Enfant Sauveur avait promis à son bien-aimé François de l'appeler au ciel lors des fêtes de la Noël, mais non pas précisément au jour de sa naissance. Il sembla même vouloir que durant cette nuit où l'Église tout entière célèbre dans une immense allégresse la venue du Sauveur son serviteur fidèle dût boire jusqu'à la lie l'amer calice de sa passion; cette nuit-là, en effet, la pleurésie fit endurer à notre Frère d'intolérables douleurs. Durant la matinée, le mal se

---

(1) Luc. XXIV, 32.

(2) Hebr. IV, 16.

(3) Joann. X, 10.

(4) Galat. II, 20.

(5) Voir le n° précédent, pp. 122 et suiv.



calma un peu ; mais ce soulagement fut une souffrance nouvelle pour le cœur généreux de François ; il avait tant soif de souffrir ! et puis ce mieux n'allait-il pas retarder encore l'heure tant désirée des embrassements divins ? Afin de se consoler François demanda que plusieurs messes fussent célébrées dans un oratoire assez proche de l'infirmierie pour qu'il pût y assister de son lit. Le Père Prieur accéda volontiers à cette demande ; or, il arriva que tandis qu'il entendait ces messes le saint vieillard fut ravi en une douce extase qui lui dura jusqu'au milieu du jour.

Dans sa compatissante affection pour son malade le Père Prieur eut la délicate pensée de lui offrir de faire, dans sa cellule, un petit banquet comme autrefois aux pauvres de l'Enfant Jésus. A ces seuls mots : *Jésus, pauvres, banquet*, le vénérable mourant eut le cœur inondé de joie. On fit donc venir douze pauvres autour de son lit, et lui-même de sa propre main, de cette main presque inanimée mais par laquelle tant de trésors avaient été versés dans le sein des malheureux, il distribua à chacun un demi pain et un quart de réal. Il en éprouva une joie si grande que les forces lui revinrent pendant un certain temps au point que l'on crut à une amélioration sensible. Cette amélioration n'était que passagère ; le soir ramena des douleurs plus fortes que jamais ; et, comme avant-coureurs de la mort prochaine, des angoisses mortelles se joignaient aux souffrances. Mais, si dans cette lutte de sa robuste constitution avec la mort le Frère voyait sa vie se prolonger de quelques heures, il trouvait surtout l'occasion d'offrir à Dieu des actes de patience héroïque. Tout à coup les grandes douleurs cessèrent. François, le regard étincelant de la joie des consolations célestes, le visage rayonnant de bonheur, se mit à chanter ses cantiques habituels en l'honneur de l'Enfant Jésus et de la sainte Vierge ; comme toujours il s'accompagnait en battant des mains. On lui apporta alors une dévote statue du petit Jésus habillé en berger ; il la prit entre les mains et se mit à lui adresser les plus affectueux colloques : « Enfant Jésus, disait-il, vous savez bien qu'en ces jours-ci, dans le temps, nous vous faisons de belles fêtes. Maintenant, unique amour de mon cœur, voyons ! puisque vous ne l'avez pas fait, aujourd'hui, du moins demain ne manquez pas de m'appeler à vous. » L'Enfant Sauveur exauça enfin les vœux de son

serviteur bien-aimé. On était arrivé au soir du second jour de Noël, fête de saint Étienne, premier martyr, le confesseur de François, resté seul avec lui, lui présenta le crucifix; il le saisit avec transport et, comme si des plaies de Jésus avaient jailli des torrents de joie céleste, son âme, enivrée de délices, fut ravie en une douce extase. Vers les huit heures ses forces baissèrent tellement qu'il ne pouvait plus distinguer les objets qui l'entouraient. Pour le ranimer un peu on lui montra la statue de l'Enfant Jésus; tout de suite il rouvrit les yeux, " Quoi! dit-il, c'est Lui! me pensez-vous tellement absorbé en lui que je ne le reconnaîtrais pas! „ Voyant qu'il allait entrer en agonie, les religieux lui demandèrent de leur laisser un mot, un conseil dont le souvenir pût servir à leur édification et à leur profit spirituel; mais l'humilité du saint vieillard s'effraya de cette demande; il pria donc ses frères de l'excuser, et de ne pas exiger qu'il se posât en maître; et alors il se mit à remercier Dieu de l'inestimable grâce de la vocation religieuse; il ne pouvait se lasser d'exprimer sa vive reconnaissance pour ce bienfait dont, plus que jamais à cette heure suprême, il appréciait la grandeur. Puis, comme un autre Jacob, dit le biographe, il commença à prédire les grandeurs futures de l'Ordre, et à exalter la tendresse spéciale, la sollicitude paternelle de Dieu pour la famille religieuse consacrée à sa mère. Il rentra dans le silence, et, après quelque temps : " Voici, dit-il, que des personnes arrivent de Valence, je serais bien heureux de savoir comment va la maison des repenties. „ En ce moment même, en effet, entraient à Madrid don Francesco Merch, syndic de Valence. Ce furent ses dernières paroles. La dernière agonie commençait, et après sept ou huit minutes le vénérable Frère François remettait sa sainte âme entre les mains de l'adorable Enfant Jésus.

C'était le dimanche, 26 décembre 1604, à dix heures du soir.

Dans une ville assez éloignée de Madrid une religieuse sortant du chœur, à ce même instant, eut une vision dans laquelle elle aperçut une âme qui parlait de ce monde, environnée d'une très grande lumière; elle sut que c'était quelqu'un de l'Ordre du Carmel qui venait de mourir, mais sans qu'il lui fût désigné quel religieux c'était. Le lendemain, comme elle était en oraison après avoir communie, elle vit un grand globe tout resplendissant de clarté et entouré d'autres

lumières plus petites qui ajoutaient encore à sa splendeur, il lui fut dit que c'était l'âme du Frère François de l'Enfant Jésus dont la gloire était augmentée encore de celle des âmes sauvées par son zèle. — Peu de temps après sa mort, François apparut aussi à un de ses amis intimes, le secrétaire Topia, gravement malade en ce moment et qui l'avait invoqué. Tout rayonnant de gloire il passa tout près de son lit de souffrances et le laissa non seulement consolé, mais presque guéri.

La gloire dont jouissait déjà notre Vénérable resplendissait dans son corps inanimé; son visage était tout éclatant, ses yeux entr'ouverts avaient gardé leur douceur et leur limpidité habituelles, ses membres étaient souples et flexibles, tout son corps exhalait un délicieux parfum. Aussi, puisque forcément ils devaient exposer cette sainte dépouille à la vénération des fidèles, les religieux résolurent de prendre toutes les précautions possibles afin de prévenir les dévotions indiscretes. Ils déposèrent donc François dans un cercueil ouvert qu'ils mirent derrière un fort grillage à travers lequel on pouvait voir le corps mais non pas le toucher. C'était sage, car, dit le biographe, sans ces précautions il ne serait rien resté des restes mortels du vénérable frère. Et encore fut-il impossible d'éviter de pieuses déprédations. On pouvait bien retenir le peuple en deçà des barrières apposées, mais comment empêcher les personnes de qualité d'approcher du corps et de le vénérer à l'aise? Or, celles-ci après avoir contenté leur dévotion, fait toucher des chapelets ou autres objets pieux, découpé un petit morceau de l'habit pour avoir une relique, ne pouvaient résister aux supplications qui leur étaient adressées et rendaient ces mêmes services aux autres; et cela si bien que durant les quelques jours que François resta ainsi exposé il fallut renouveler trois fois les vêtements qui le couvraient. Une dame de haute naissance ne craignit pas de pousser l'indiscrétion plus loin encore : elle s'approcha pour baiser dévotement les pieds du Vénérable et puis d'un coup de dent elle en enleva un morceau.

Les obsèques étaient fixées au lundi 27 décembre, fête de S. Jean l'Évangéliste, mais il fut impossible de les célébrer, ce jour-là; la foule remplissait non seulement l'église, mais la place et les rues d'alentour. Il fallut donc bien, pour satisfaire la dévotion de tous, se

rendre aux instances des personnages les plus distingués et différer l'enterrement jusqu'au dernier jour de l'an. On eût été obligé d'attendre encore, car la foule, au lieu de diminuer, augmentait chaque fois, mais des désordres étaient à craindre, de sorte que le 31 décembre on procéda à la cérémonie. Ce fut le Vicaire général de l'Archevêque qui officia et le Père Jacques de Jésus prononça l'éloge funèbre. N'oublions pas un détail intéressant. Avant d'enterrer le corps, on envoya chercher un peintre qui prit le portrait de François. Or, tandis que l'artiste travaillait, la figure du Vénérable frère se couvrit d'une modeste rougeur et son visage se revêtit d'une beauté céleste. Ainsi, par une délicate attention, la bonne Providence voulait qu'on eût un portrait vivant de celui qui est un vivant modèle de toutes les vertus. Trois jours après, les Pères Carmes de l'antique observance voulurent donner au Vénérable un témoignage de leur respect et ils vinrent dans l'église des Déchaussés célébrer un service solennel.

Tandis qu'à Madrid on rendait tous ces honneurs à François, de l'extérieur affluaient les marques d'estime et du respect le plus profond. D'abord c'étaient les souverains de l'Espagne qui se montraient très sensibles à la perte de celui qu'ils considéraient comme un ami, et à qui ils étaient reconnaissants de la lettre d'adieu qu'il leur avait adressée l'avant-veille de sa mort. Pour tempérer l'amertume de leur chagrin, le Père Prieur envoya au roi le crucifix de François et à la reine son Enfant Jésus. Impossible de dire avec quelle joie ces souvenirs furent reçus.

A Alcalá on fit célébrer un service très solennel dès qu'on apprit la mort du bien-aimé frère. Plus tard, on réclama le corps et ne pouvant l'obtenir, on interposa l'autorité du cardinal Rotas, archevêque de Tolède, afin d'en avoir au moins une partie. Les Supérieurs ayant consenti, toute la ville s'appêta à recevoir ces saintes reliques avec une pompe vraiment extraordinaire. Mais ce projet fut connu, et pour obvier à tout inconvénient, il fut décidé par le P. Général que la partie du corps donnée à Alcalá serait transportée secrètement et déjà enterrée avant que personne pût être averti de rien. Ainsi il fut fait. Mais quand le peuple sut qu'il possédait déjà ce qu'il regardait comme un trésor il fit éclater sa joie ; toutes les cloches sonnèrent à



la volée, on tira des salves d'artillerie, et les musiques militaires firent entendre leurs morceaux les plus beaux.

Mais nulle part l'enthousiasme ne fut aussi grand qu'à Valence. L'Archevêque, en recevant la lettre que François, son tendre ami, lui avait écrite sur son lit de mort, avait versé des torrents de larmes. Il voulut célébrer un service dans son église cathédrale qu'il fit orner, comme au jour de Pâques, des plus riches tapisseries, car il ne prétendait pas qu'on mît le moindre ornement de deuil. Il fit placer le portrait du Vénérable sous une riche tenture de brocard. A ce service auquel il avait invité tout le clergé séculier et régulier de Valence, au lieu de la messe de *Requiem* il fit chanter la messe votive de tous les saints. Lui-même se chargea de l'oraison funèbre. En signe de la reconnaissance que la ville entière avait vouée à François, toutes les autorités assistaient en corps à la cérémonie. Un second service fut célébré dans l'église de la Maison des repenties. Là ce fut un Père Jésuite, le père Jean Sotelo, qui fit l'éloge funèbre. Enfin, du consentement de l'Archevêque et du Vice-Roi, il fut statué que, chaque année, le jour de S. Grégoire, on ferait une procession solennelle pour remercier Dieu de ce que, par l'intercession de François, la ville de Valence avait été délivrée de la peste.

Que le Seigneur est admirable dans ses Saints ! Voilà un pauvre frère qui, vingt-trois ans durant, avait passé pour un idiot ; il est élevé par Dieu à un haut degré de sainteté et les peuples l'acclament, les grands, les puissants du siècle, les plus illustres Prélats, des Souverains eux-mêmes ne savent comment lui témoigner leur respect. Aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction.

(A suivre.)

## ACTIVITÉ DE DIEU EN NOUS

Dieu se trouve surtout dans l'âme des bienheureux, selon ces paroles du psaume : " Ceux qui espèrent en vous, Seigneur, tressailliront d'allégresse pour toute l'éternité, et vous habitez en eux (1). "

---

(1) *Qui sperant in te in æternum exultabunt, et habitabis in eis.* (Ps. V, 12.)

Ils sont plongés dans la divinité, presque fondus en Dieu; Dieu est au fond de leur âme, et ils l'y voient clairement, au moyen de " la lumière de gloire „ *lumen gloriæ*, épanouissement de la grâce et instrument de la vision béatifique.

L'Infini, ainsi présent à notre corps et à notre âme, naturellement et surnaturellement, en cette vie et en l'autre, ne reste pas oisif en nous. Puisqu' " il connaît tout ce qu'il y a dans l'homme „ (1) et qu'il peut agir en lui à son gré, " il opère en nous le vouloir et le faire „ (2); par le *concours divin* dans l'ordre naturel; et par les *grâces actuelles*, dans l'ordre surnaturel.

Nous dirons un mot ce mois-ci de l'opération naturelle de Dieu en nous, et la prochaine fois, de l'opération surnaturelle. Dieu produit en nous tout ce que nous faisons, il opère tout mouvement intérieur et extérieur. C'est lui qui meut pour nous nos membres par son " concours simultané „, qui les met en action (du moins d'après le système thomiste), par sa " *prémotion physique* „. Nous sommes les instruments du Très-Haut, ses instruments intelligents. C'est par ce même concours et cette même prémotion que Dieu nous fait penser, vouloir et aimer, qu'il nous permet de former nos idées et nos sentiments. Ce n'est pas du dehors qu'il agit en nous, mais du dedans, et lorsqu'il opère dans une créature, même d'une façon surnaturelle, son action, dit saint Thomas, s'adapte si bien à la condition de cette créature, que l'effet, fût-il même miraculeux, devient, *connaturel* à cette créature, comme si elle agissait d'après ses forces naturelles.

Dieu agit même en nous si intimement, si mystérieusement, si conformément aux lois de notre nature, son influx se confond tellement avec notre action, que tout en nous faisant faire et vouloir infailliblement tout ce qu'il a décrété de nous faire faire ou vouloir (d'après le système thomiste, le plus respectable de tous), il nous le fait cependant faire ou vouloir librement.

Certaines actions sont libres et d'autres nécessaires, précisément parce que Dieu nous les fait faire librement ou nécessairement. Notre volonté est donc libre; et c'est l'impulsion divine qui la rend libre. La prescience de Dieu prévoit que nous ferons telle chose, ou que nous

---

(1) *Ipse enim sciebat quid esset in homine.* (Joan. II, 25.)

(2) *Operatur in nobis et velle et perficere.*

ne la ferons pas; que nous la ferons librement ou nécessairement; parce qu'il a résolu de nous la faire faire, ou de ne pas nous la faire faire; et de nous la faire faire librement ou nécessairement (*in suis decretis prædeterminantibus*). C'est ainsi que nous savons ce que fera notre main, parce que nous avons résolu de la mouvoir de telle façon.

S'il a résolu de nous faire faire ou vouloir telle chose, il nous pousse par la prémotion physique à la faire ou à la vouloir, infailliblement toujours, mais librement ou nécessairement, selon qu'il a résolu de nous la faire faire ou vouloir librement ou nécessairement.

Il conforme donc à la nature libre ou aveugle sa manière de nous faire agir; et à ses décrets prédéterminants, ce qu'il nous fait faire où vouloir; ainsi quelque chose que nous fassions et n'importe comment nous agissons, nous ne faisons jamais que ce qu'il veut, comme il le veut, et parce qu'il le veut. En d'autres termes, on ne peut faire ou vouloir que ce qu'il veut que nous voulions et fassions et ce qu'il nous fait vouloir et exécuter lui-même, et cela de la manière, libre ou nécessaire, dont il veut et fait que nous agissions (1).

Dieu est donc la cause première de tout être, le Moteur immobile de tout ce qui se meut, la Vie source de toute vie, la Pensée origine de toute intelligence, la Volonté force de toute âme, la Puissance productive de toute notre activité.

## L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

La chrétienté tout entière avait été plongée dans une indescriptible consternation, un long cri de douleur avait retenti d'Orient en Occident lorsque, en 614, l'impie Chosroès ayant pris Jérusalem avait emporté la vraie croix de N.-S. Jésus-Christ. Quand la relique quitta la ville sainte, vingt mille chrétiens, ayant à leur tête le patriarche Zacharie, la suivirent en pleurant, et plutôt que de l'abandonner se livrèrent à la captivité et à la mort.

(1) Cette doctrine est le système thomiste. Les Molinistes n'admettent pas le *concursum prævius*, mais seulement le *concursum simultaneus*. Ils rejettent donc la "prémotion physique", et la "prédétermination". Ils nient que Dieu prévoie les actions libres dans ses décrets prédéterminants, et expliquent la prescience divine par la science moyenne.

Aussi lorsque, quatorze années plus tard, Héraclius, vainqueur à son tour, stipula comme condition de la paix que la croix du Sauveur lui fût rendue, la joie et l'enthousiasme du peuple chrétien éclatèrent en des transports et en des acclamations indicibles. Le 14 septembre 628, Héraclius, monté sur un quadriga triomphal, un diadème sur la tête, les épaules couvertes du manteau de pourpre, tenant à la main une croix d'or enrichie de pierreries, entra triomphalement à Constantinople; mais, en avant du char, des prêtres portaient la relique de la vraie croix autour de laquelle trois cents étendards enlevés aux Perses formaient un glorieux ombrage. L'année suivante, l'empereur reporta lui-même à Jérusalem le bois sacré teint du sang rédempteur. A plusieurs milles en avant de la cité sainte, le patriarche Zacharie, l'abbé Modestus, les prêtres, les religieux, tous les fidèles se portèrent à sa rencontre avec les cierges, les encensoirs, et au chant des hymnes sacrés; et ce fut au milieu de ce triomphal cortège que la croix du Sauveur, portée par l'empereur dépouillé de ses ornements royaux, rentra dans l'église du Saint-Sépulchre.

Chaque année, le 14 septembre, l'Ordre du Carmel (pour ne parler que de lui), prosterne au pied de l'autel tous ses enfants, fils et filles, membres du grand Ordre ou simplement Tertiaires, afin qu'ils renouvellent les vœux par lesquels ils se sont liés au Seigneur. N'est-ce pas une "Exaltation de la Croix"? La croix du Sauveur Jésus est sûrement pour nous le salut, la vie et la résurrection, mais à la condition qu'une autre croix soit vaillamment portée par nos épaules, à la condition que nous soyons nous les crucifiés, méritant ainsi d'être glorifiés un jour avec Jésus. Cette obligation incombe à tous les chrétiens, mais les religieux y sont tenus d'une manière spéciale; eux surtout doivent porter les stigmates de Jésus crucifié, réduire leur corps en servitude, s'humilier et s'anéantir, se faisant obéissants jusqu'à la mort. Leur vie est un long martyre, comme dit notre mère sainte Thérèse; martyre d'amour, soit, mais martyre continu par le crucifiement de la nature. Les trois vœux ont été justement comparés à trois clous qui fixent le religieux à la croix du Maître. Or, voici qu'en ce jour tous viennent renouveler ces vœux, c'est-à-dire enfoncer davantage encore ces clous qui les maintiennent sur la croix; ils viennent se vouer avec vaillance et joie au martyre de chaque jour. Il faut le remarquer, à la rénovation mieux encore qu'à l'émission des vœux, le religieux sait ce que la vie de chaque jour lui amène de mortification et partant de souffrances pour la nature, son sacrifice a donc en cela quelque chose de plus parfait et puis c'est un hommage qu'il rend à la vérité de la parole du Maître : Mon joug est suave et mon fardeau léger. Voilà pourquoi nous pouvons dire que c'est vraiment "l'exaltation de la croix," car c'est l'affirmation que dans la croix se trouve la vie et aussi la félicité, et qu'un jour passé dans la maison de Dieu vaut mieux, parce qu'il donne plus de bonheur, que mille coulés sous les tentes, au milieu des plaisirs passagers des pécheurs. A notre époque, où, comme l'apôtre, nous devons constater en pleurant qu'il y a tant d'ennemis de la croix, où jouer est le rêve, le but unique de tant de malheureux égarés, qu'il est heureux de voir cette armée de religieux, de religieuses, de Tertiaires, rendant gloire à l'agneau immolé et proclamer, en pleine connaissance de cause, qu'en Dieu se trouvent la paix, la joie, la félicité, même déjà sur cette terre!





## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Nous avons parlé précédemment de l'installation solennelle du Saint Enfant Jésus de Prague dans l'église des pauvres Claires à Ostende. Cette cérémonie a eu son corollaire : au mois d'avril dernier on couronna solennellement la statue du divin Enfant. Le R. P. Iweins, prieur des Dominicains de la ville, prononça en cette occasion un beau discours dans lequel il a prouvé qu'on doit couronner l'Enfant Jésus de Prague parce qu'il a manifesté sa royauté en répandant des bienfaits, en exerçant la puissance, en rendant la justice. L'Église l'a reconnu, et un premier couronnement solennel eut lieu en 1655. Qu'il regne maintenant, dans sa nouvelle image, sur le monastère où on l'honore, sur les cœurs des habitants de la ville, sur tous et sur chacun maintenant et pour l'éternité !

Vers le même temps, l'église des Clarisses reçut une auguste visite. Leurs Altesses Royales les princesses Joséphine et Henriette, nièces du roi des Belges, vinrent y prier au cours d'une excursion. Frappées toutes les deux de la beauté de notre Enfant Jésus et touchées du culte qu'on lui rend, elles résolurent de faire don à l'église d'une lampe destinée à brûler devant la statue vénérée. Puisse cet acte de foi attirer sur les donatrices et sur toute leur royale famille les bénédictions de Celui par qui règnent les rois.

\*  
\* \*

**GRACES OBTENUES.** — **France.** — *Douai.* — On nous écrit du Carmel de cette ville :

Voici deux grâces obtenues depuis peu.

Une enfant d'un an avait des convulsions qui mettaient sa vie en danger ; sa tante avertie par les parents fit brûler des cierges pendant neuf jours devant la statue du Saint Enfant Jésus que nous avons à la chapelle. A la fin de la neuvaine, la mère écrivait de nouveau, mais cette fois pour annoncer l'entière guérison de son enfant dont l'état avait été désespéré. C'est au divin Petit Roi que l'on attribue ce bienfait. Qu'Il en soit béni !

Une personne déjà âgée, atteinte de plusieurs maladies graves, donnait de sérieuses inquiétudes ; on n'espérait guère la guérir par les moyens humains. Elle a recouvré la santé après une neuvaine au Saint Enfant Jésus qu'elle a faite en union avec la communauté.

**Luxembourg.** — *Grand-Duché.* — La veuve Thérèse Frères, d'Enscheringen, souffrait depuis plus d'un an d'un mal de gorge dont les médecins ne venaient pas à bout. Dans sa détresse, cette personne vint demander aux Carmélites de Luxembourg le secours de leurs prières. La communauté commença une neuvaine en l'honneur du Saint Enfant Jésus de Prague, qui est le titulaire du couvent. La malade et ses deux enfants s'y unirent. A peine la neuvaine était-elle terminée que M<sup>me</sup> Frères se trouvait toute guérie.

## MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

### Œuvre des conversions au Malabar.

(Suite. Février 1894.)

Le 4 février une femme de noble caste, âgée de 35 ans, fut baptisée à Quilon, sous le nom de Marguerite. Son fils, âgé de douze à treize ans, avait été baptisé l'année passée par le R. P. Victor de S. Antoine, Vicaire Général du diocèse, et admis chez lui comme orphelin. La femme elle-même fut acceptée, après son baptême, chez nos sœurs Carmélites Tertiaires de Quilon, pour le service du couvent.

Le 6, une petite fille païenne, âgée de 7 ans, reçut le baptême, avec le nom de Lucie, dans la chapelle du Bon Pasteur de nos sœurs Carmélites Tertiaires de Cottayam, au diocèse de Vérapoly.

Le 8, une jeune femme, âgée de vingt ans, de la caste esclave Pouliare, fut baptisée à Vérapoly, et appelée Marie.

Le 10, furent baptisés à Cottar (diocèse de Quilon) quatre païens de bonne caste, âgés le premier de 18 ans, le second de 20, le troisième de 26 et le quatrième de 46.

Le 11, le R. P. Victor de S<sup>t</sup> Antoine, à Moulougamoude, suppléa les cérémonies du baptême de la petite Marie, baptisée en danger de mort par un catéchiste, le 7 janvier passé, au village d'Arénangol. Presque tous les parents païens de la petite fille l'accompagnèrent à l'église et reçurent le baptême le même jour. Ce fut d'abord

la mère, Pounnamma, âgée de 35 ans, qui fut appelée Anne, puis sa sœur aînée, Cannamma, qui reçut le nom de Lucie; enfin sa grand' mère qui fut appelée Marie, comme la petite fille. Le grand-père avait été baptisé quelques jours auparavant.

Ramen, époux d'Anne, et père de la petite Marie, assistait aux cérémonies. Il était bien résolu lui aussi de se faire chrétien, mais il n'osa pas ce jour-là recevoir le sacrement de régénération; il avait été intimidé par les menaces d'un suppôt du diable, furieux des conversions qui avaient lieu au village d'Arénangol. Les *Chroniques* ont rapporté le mois passé (1) que, cette famille une fois convertie, il ne restait qu'une seule habitation de païens Sannars dans ce village, situé à l'ouest au-dessous de la maison du missionnaire carme à Moulougamoude. Il y a cependant encore beaucoup de Pariahs païens, mais les Sannars n'ont aucune communication avec eux, ils les méprisent comme des gens de vile caste, ils seraient souillés par le moindre commerce avec eux, surtout dans les cérémonies religieuses.

Ramen cependant avait promis de se faire baptiser le 25 février, troisième dimanche du carême. Le chef de la maison païenne en ayant été informé, le lundi 19 février, vint en fureur chez le catéchumène, le menaçant lui et Anne son épouse au nom de tous les démons de leur faire toutes sortes de maux : de détruire leur maison, de les réduire à la mendicité, eux et leur famille. Il assurait que le diable, dont le culte existait de temps immémorial à Arénangol, se vengerait, lui aussi, et que de grands maux menaçaient le village : la religion catholique, disait-il, n'y avait été introduite que depuis peu et déjà, tous se faisant chrétiens, il n'y avait plus moyen de soutenir le culte du diable, sa maison seule ne suffisant pas aux frais des sacrifices.

Il faut savoir que les propriétés sont en commun entre la maison de Ramen et celle du chef païen, et que les titres sont chez ce dernier; de là ses menaces de mettre toute la famille chrétienne dans la misère. Il faut remarquer aussi que, bien que les païens du Malabar ne soient pas attachés au culte des idoles, cependant la démonolatrie ou culte du diable est universelle et profondément enracinée parmi la classe bourgeoise et surtout chez le bas peuple. Ils connaissent la méchanceté du démon, ils lui attribuent tous les malheurs qui leur arrivent et c'est par crainte qu'ils l'adorent. Il y a des oratoires dédiés au démon dans presque toutes les familles; ils ont, durant la nuit, des réunions où ils évoquent le démon qui leur manifeste ostensiblement sa présence. Chaque caste offre séparément ses sacrifices au diable : ainsi la famille du Sannar païen ne pouvait s'associer aux Pariahs païens pour les frais de ce culte; c'était là surtout la raison de la fureur du chef païen contre Ramen et sa famille. Les pauvres gens, écrit le P. Victor, le 22 février, de peur se sont réfugiés chez nous et y sont restés presque toute la journée. Je les ai encouragés, ajoute-t-il, à souffrir avec patience et constance, je leur ai dit que pour ce qui regarde les propriétés de la maison ils n'ont rien à

---

(1) P. 137.

„ craindre ; mais que si cet homme osait les battre, c'est à moi qu'il aurait à faire... J'ai envoyé le catéchiste, continue l'énergique missionnaire, pour amener le perturbateur, mais il n'a pas réussi à le faire venir. Cependant depuis lors il semble rester tranquille ; voyons ce qu'il fera dimanche, après le baptême de Ramen. Tout ce tapage, conclue-t-il, n'est que la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint, or tôt ou tard le tapageur se jettera à mes pieds et se convertira lui-même, car se trouvant seul avec son diable que pourra-t-il faire?... De fait, malgré toutes les menaces de son adversaire, Ramen a été baptisé dans l'église de Moulougamoude, au jour fixé, le dimanche 25 février, sous le nom d'Aroullappen ou Jean-Baptiste. Le chef païen a craint, paraît-il, la grande influence du R. P. Victor à Moulougamoude et aux alentours ; il n'a plus osé troubler les nouveaux chrétiens.

Le 16 février, le R. P. Martin de la Sainte Famille, missionnaire à Cottar, conféra le saint baptême à trois adultes païens : le premier était un jeune homme de 25 ans ; le second un garçon de 15 ans, et la troisième une jeune fille de 14 ans, très probablement la sœur du précédent. Ils appartiennent tous trois à une caste honorable d'agriculteurs, les deux derniers, paraît-il, sont orphelins.

Le 19, un grimpeur de palmiers, Sannar de caste, tomba du haut d'un arbre de près de cinquante pieds de haut, tandis qu'il en extrayait le suc pour faire du sucre. Ce palmier se trouve dans l'enclos de l'orphelinat du R. P. Victor de Saint Antoine, à Moulougamoude. C'était un jeune homme de 25 ans, il eut juste le temps de recevoir le baptême, dix minutes après il était mort ; ses parents l'emportèrent et l'enterrèrent dans leur jardin. Le jeune homme était catéchumène, il avait demandé en mariage une jeune fille de l'orphelinat de nos missionnaires à Moulougamoude.

Le R. P. Victor de Saint Antoine, dans une de ses lettres écrites quelque temps auparavant, nous raconte avec des détails intéressants une autre conversion d'un jeune Sannar, du même âge que le précédent, tombé lui aussi du haut d'un palmier, au village de Moulikoddon, à une demi-lieue de Moulougamoude. Nous suivons le récit du zélé missionnaire : « On vint m'appeler, dit-il, pour donner le baptême au jeune homme. Je monte à cheval et en vingt minutes je me trouve chez lui. O horreur ! le pauvre garçon ! il a tout le mollet emporté jusqu'à l'os. Des lambeaux de chair pendent par-ci par-là ; le reste du corps est tout contusionné. Il était couché par terre, tenant la jambe malade dans un tuyau rempli d'huile pour préserver la plaie de la gangrène. Une vingtaine de païens du village étaient réunis dans la maison. Sa mère et sa sœur se tenaient debout devant lui. — Mes amis, il faudrait panser cette affreuse plaie, lier les chairs ensemble ; cette huile de coco n'y fait rien... — Mais, Père, il y a 15 jours que l'accident est arrivé ; nous avons porté le jeune homme à l'hôpital, le docteur européen alié tout cela ; il y a mis des médecines, mais il a fini par dire que pour sauver le malade il n'y a pas d'autre remède que de couper la jambe au-dessus du genou. Le malade n'a pas voulu consentir à cette opération, et voilà,



„ nous l'avons apporté ici et nous avons défilé le bandage parce que la gangrène  
 „ s'y mettait... — Vous avez eu tort, jeune homme, il fallait obéir au docteur et  
 „ dans un mois vous auriez été guéri... — Mieux vaut mourir, répond le jeune  
 „ homme que de boiter toute sa vie avec une jambe de bois... donnez-moi le  
 „ baptême, afin que je fasse une bonne mort. — Son état me semblait bien  
 „ désespéré, et dans l'état de faiblesse où je le voyais réduit, il aurait succombé à  
 „ l'opération; inutile donc d'insister. En présence de tous les assistants, je  
 „ l'instruisis de mon mieux comme nous faisons dans ces circonstances et je lui  
 „ donnai le baptême. Tous les païens m'écoutaient avec une attention émue. Avant  
 „ de me retirer je recommandai bien à tous ceux qui étaient présents de ne pas  
 „ faire de diableries sur le malade et de respecter en lui la grâce du baptême, qui  
 „ d'esclave du démon qu'il était l'avait rendu l'enfant chéri du bon Dieu, par le  
 „ sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Tous me promirent de ne faire  
 „ aucune diablerie sur lui, ni avant ni après sa mort. — Soyez tranquille, Père,  
 „ me dit le malade, je ne le permettrai pas. „

„ Mais que vois-je..? Au milieu de l'assistance une petite matrone, âgée  
 „ d'environ 60 ans, tenant un grand livre sous le bras... — Ma bonne mère, vous  
 „ êtes probablement une diaconesse protestante; qu'est-ce que ce livre? — Oui,  
 „ mon père, je suis une évangéliste; mon livre, c'est la bible, l'ancien et le nouveau  
 „ testament... — Et qu'est-ce qui vous amène ici...? — Je savais qu'il y avait un  
 „ malade ici, et je suis venu pour lui lire quelques passages et l'attirer au chris-  
 „ tianisme afin de donner le ciel à son âme. — Soyez tranquille, ma bonne vieille,  
 „ vous avez vu que je lui ai administré le baptême, il est donc chrétien, et pour  
 „ le reste laissez-le en paix... „

„ La présence de cette diaconesse protestante, continue le missionnaire, me  
 „ fit une grande impression, et j'étais tristement affecté en songeant qu'aux pro-  
 „ testants il ne manque aucun moyen de propagande; ils ont des écoles dans  
 „ presque tous les villages, des bandes de catéchistes, des évangélistes qui s'in-  
 „ troduisent partout, et presque autant de femmes salariées, qui n'exercent pas  
 „ peu d'influence... Nous, catholiques, nous manquons absolument de ces  
 „ moyens: si nous avions sous nos ordres quelques femmes baptizeuses qui  
 „ s'introduiraient partout, que de païens et que d'enfants ne pourrions-nous pas  
 „ envoyer au ciel chaque année (1). Ah! si les riches qui dépensent tant d'argent  
 „ à des frivolités pouvaient seulement épargner dix pour cent par exemple, sur un

---

(1) Le Père Alphonse, zéléateur de nos missions, à Ypres, avec les aumônes des bienfaiteurs et bienfaitrices de nos missions en Belgique, a commencé ce mois-ci l'œuvre du baptême des enfants païens dans les diocèses de Verapoly et de Quilon. Elle est confiée à des Malabaraïses chrétiennes respectables et intelligentes, qui visitent les pauvres païennes en couches, ou portent des secours aux malades, dans le but de baptiser les enfants en danger de mort, ou d'amener les pauvres familles païennes chez le missionnaire pour les convertir.

„ bal, sur un spectacle... Ils ont des centaines et des milliers à donner pour des  
 „ chanteurs, des banquets et de vains plaisirs, et pas un sôu pour racheter une  
 „ âme de la servitude du démon... Ah ! dis-je, un peu de zèle de la part des catho-  
 „ liques ferait tant de bien.

„ Le jeune homme est mort le lendemain matin. Comme tout le village est  
 „ païen, je suis allé moi-même, accompagné d'un catéchiste et de quelques chré-  
 „ tiens, pour procéder à la sépulture. On a fait la fosse à côté de la maison dans  
 „ un coin du jardin. C'étaient des païens de la famille qui portaient le corps. Je  
 „ suis très content d'y avoir été : toutes ces choses éveillent l'attention, et sont  
 „ comme une semence jetée en terre, qui germera et portera fruit en son temps ;  
 „ le fruit sera la conversion de tous ces païens... puis le défunt nouveau baptisé  
 „ oubliera-t-il les vivants dans ses prières au ciel ?

„ Ce jeune homme travaillait dans notre fabrique de tuiles quand ce n'était pas  
 „ le temps des palmiers. Il nous avait promis plusieurs fois qu'il se ferait chrétien,  
 „ mais comme il était flancé à une jeune païenne, à qui ses parents ne permet-  
 „ taient pas de sortir, il avait dit qu'il allait se marier d'abord et qu'il viendrait  
 „ ensuite avec sa femme recevoir le baptême. Enfin la mort a empêché le mariage,  
 „ mais le bon Dieu lui a tenu compte de sa bonne volonté, et donné le temps de  
 „ se faire baptiser avant la mort. „

Ici se termine le récit du Père Victor.

(A suivre.)

---

## V A R I É T É S

---

### LA FRANCE ET JEANNE D'ARC (1).

---

#### I

Dieu règne, Dieu gouverne ; son gouvernement s'étend à toute chose. Il prend également soin de l'humble hysope et du cèdre du Liban. Depuis le plus humble mendiant, jusqu'aux princes et aux rois, personne parmi les fils des hommes qui échappe aux regards de la paternelle Providence ; *Palpebræ ejus interrogant filios*

---

(1) L'auteur des lignes qui suivent tient à déclarer, que si, à propos de Jeanne d'Arc, il a été amené d'abord à parler longuement et avec amour de la France chrétienne, son intention n'est pas de s'enfermer dans une sorte de séparatisme et

*hominum* (1) ? Chacun de nous a son mot, sa note distincte dans le plan divin ; et ce mot est toujours, de soi, un mot d'amour, une note de grâce, portant le salut et la vie. Car Dieu aime tout ce qu'il a fait (2) ; il nous veut à tous le plus grand bien possible : le bien surnaturel. *Vult Deus omnes homines salvos fieri* (3).

Or, ce qui est vrai de l'homme individuel, l'est aussi de l'homme collectif, de ces grandes communautés humaines que l'Écriture appelle les familles des nations. Aucune n'est oubliée, ni abandonnée. Dieu ne se désintéresse d'aucune. Il est le Dieu, le recteur, le conducteur de tous les peuples.

Toutefois, le souverain Maître a certainement ici ses prédilections. Qui oserait les contredire ? Il y va des plus secrètes profondeurs de la pensée divine ; il y va de la hiérarchie, de l'ordre général de l'univers.

Aussi bien, de même qu'il plut à Dieu de choisir dans l'immensité une planète relativement minuscule pour en faire le théâtre de l'Incarnation et la capitale religieuse des mondes, de même jugea-t-il bon de se fixer sur notre terre un champ d'action plus spécialement réservé aux hautes œuvres de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté et aussi de sa justice. Terrain d'expérience des Gestes de Dieu, les voies mystérieuses du gouvernement providentiel s'y déclareraient au grand jour ; des nations privilégiées entre toutes auraient l'honneur insigne d'y coopérer à la politique divine, d'être à la fois le sujet et l'instrument des grandes manifestations de la droite du Très-Haut.

Ce terrain d'expérience des Gestes de Dieu, l'Écriture et les Prophètes nous en donnent le tracé. La mappemonde nous le montre au point central où les trois continents du vieux monde viennent asseoir leurs rivages autour du bassin méditerranéen.

Là fut la scène historique, là le cadre géographique du grand mystère de Jésus-Christ et de l'Église, son royaume.

Le premier acte, s'il est permis de dire ainsi, se passe à l'Orient. Berceau de l'humanité, terre des patriarches, gardiens fidèles de la Promesse, l'Asie antérieure sera le siège de la religion de l'attente. Les ancêtres du Messie annoncé deviennent un peuple, héraut, précurseur et prophète de son futur avènement. Dieu multiplie les prodiges en faveur de cette église initiale et figurative qui représente l'espérance du monde, tandis que les puissants empires de la vision de Daniel (4)

---

d'exclusivisme national. Dieu qui a fait les divers peuples et qui les a appelés à former dans son Eglise des groupes fraternels, harmonieux, a donné aussi à chacun sa mission, son rôle propre, ses grandeurs et ses gloires. La France a eu sa part ; mais cela n'enlève rien aux autres pays. Et l'on estime, et l'on admire, et l'on aime sincèrement ici tout ce que les annales de l'Europe chrétienne rapportent à l'honneur des nations sœurs, qu'il s'agisse de l'Italie ou de l'Espagne, de l'Angleterre ou de l'Allemagne catholiques, de l'Irlande ou de la Pologne, de la Suisse ou de la Belgique, etc.

(1) Ps. X, 5.

(2) Sap. II, 25.

(3) I Tim. II, 4.

(4) Daniel, c. II.

échelonneront leurs ruines sur la route des siècles comme une solennelle avenue au royaume sans fin du Fils de l'homme.

Mais voici qu'à l'Occident, le Seigneur nomme la Grèce d'abord, puis Rome. Les Grecs, maîtres des arts, remplissent brillamment leur mission de pédagogues et d'éducateurs de l'esprit humain; l'épée de Rome groupant tous les peuples sous les mêmes lois fait l'unité politique qui va servir d'assises à l'unité religieuse de l'Église chrétienne. Et lorsque enfin le Sauveur paraît, c'est au cœur même de la puissance païenne, sur les sept collines de la cité-reine, qu'il établit le trône de son empire. Toutefois, avant que l'universelle royauté du Christ soit pleinement reconnue des peuples et des rois, il faudra encore trois siècles de combat, il faudra que l'édifice vermoulu du vieux monde s'en aille en pièces sous les coups des Barbares. Alors seulement la place restera libre pour le nouvel ordre de choses, si justement appelé le Saint-Empire chrétien, la sainte chrétienté.

Comment se réalisera ce grand idéal de l'Église et du règne de Jésus-Christ? Les Barbares? ils sont tous ou païens ou hérétiques. Salvien le constate dans son livre du Gouvernement de Dieu. *Duo enim genera sunt in omni gente barbarorum, aut hæreticorum aut paganorum* (c. IV). Dans ces conditions, on put se demander, tout comme aujourd'hui, où serait l'avenir.

Soyons fiers d'être baptisés français, dirons-nous avec Lacordaire; car nos pères furent la réponse de Dieu (1).

Au signal de la Providence, peuples et hommes ont paru à leur heure. Moins que jamais l'action divine ne saurait être en défaut, maintenant qu'il s'agit de la pleine extension de ce règne de Jésus-Christ auquel se rapportait tout le mouvement des siècles passés. Et voici qu'en effet par une élection éclatante, de toutes la plus belle, la plus glorieuse, Dieu donnait à son Église la première des nations chrétiennes, un peuple apôtre et soldat, qui non seulement fera de la royauté de Jésus-Christ publiquement confessée et reconnue la base, la loi suprême de sa constitution, mais encore qui en sera le témoin et le missionnaire auprès des autres nations, le sergent et le chevalier, l'appui et la défense dans le monde (2).

---

(1) Un historien allemand, le savant et profond Mœlher, reconnaît ainsi ce grand coup de Providence : " Etudions un moment, dit-il, la physionomie religieuse du monde chrétien au temps de la conversion des Francs, sous Clovis, l'an 496. Un catholique qui jetait alors les yeux sur le monde devait éprouver dans son cœur de terribles angoisses. En Afrique, il voyait assis sur le trône royal Pharamond le Vandale; en Italie, le trône des Ostrogoths était occupé par un roi arien, Théodoric le Grand; chez les Visigoths, possesseurs d'une partie considérable de l'Espagne, Alaric le Jeune ceignait le diadème royal. En Bourgogne régnait Gondebaud qui ne songeait pas encore à répudier l'arianisme. Dans l'empire romain d'Orient, il n'était pas rare que le trône fût occupé par des princes monophysites. Ainsi, de quelque côté que l'on tournât ses regards, l'avenir paraissait sombre et désespéré. Cependant la face des choses allait changer complètement dans un court délai. Il était réservé à une tribu germanique, non encore chrétienne jusque-là, de renouveler la figure du monde. "

(2) Ce ne sont point là au moins des considérations après coup. Nos pères



Ce peuple était celui auquel les siècles ont reconnu les titres glorieux de fils aîné de l'Église, de tribu de Juda de la nouvelle Loi, d'épée de la Providence. Ce peuple était la France, la France très chrétienne.

Comme par une révélation de ses destinées apostoliques et guerrières, Dieu le faisait naître, ce peuple, d'un acte de foi, et d'un acte de foi sur un champ de bataille.

Le territoire dont il lui assurait définitivement le domaine au jour de Tolbiac, était celui qui par les avantages de son sol, de son climat, de sa position, avait dès longtemps paru réservé au plus brillant avenir (1). La race enfin à laquelle Dieu l'envoyait se mêler était cette race gauloise tenue déjà entre toutes, pour une race de parole éloquente et de vaillante épée (2).

On était alors aux premiers jours de l'an 496.

Peu de temps après, Noël 496, Clovis, le jeune chef des Saliens, se présentait au baptistère de Reims. Inclinant son front superbe sous la main du pontife, il entendait ces grandes paroles : « Apprenez, mon fils, que le royaume des Francs est prédestiné par Dieu à la défense et à l'exaltation de la sainte Église ». La miraculeuse ampoule venait en même temps du ciel l'indire pour ce rôle sacré, lui et toute la nation en sa personne. « Que n'étais-je là avec mes Francs, s'écriait dès lors le héros frémissant au récit de la Passion, j'aurais vengé les injures de mon Dieu. *Si adfuissem cum Francis meis injurias Dei mei vindicassem* (3) ! »

La France chrétienne était tout entière dans ce cri qui renfermait par avance huit siècles au moins de son histoire (4).

Aussi bien, réuni autour de son roi en assises solennelles, le peuple franc ne

avaient éminemment cette grande idée de la France chrétienne. Rappelons ici la belle oraison du missel romano-gallican des <sup>viii</sup><sup>e</sup> et <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècles : « Omnipotens, æterne Deus, qui ad instrumentum tuæ divinissimæ voluntatis per orbem et ad gladium et propugnaculum Ecclesiæ sanctæ tuæ, Francorum imperium constituisti, cælesti lumine, quesumus, filios Francorum supplicantes semper et ubique præveni ut ad ea quæ agenda sunt *ad regnum tuum in hoc mundo efficiendum* videant et ad ea implenda quæ viderint, charitate et fortitudine perseveranter convalescant. Amen. » Cité par le cardinal Pitra, *Histoire de saint Léger*. — « Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat », telle était, aussi bien, la légende des monnaies de France jusqu'à la révolution.

(1) « On peut reconnaître en tout cela, écrivait Strabon, l'œuvre de la Providence, car une si heureuse disposition des lieux ne saurait être l'effet du hasard, mais d'un dessein prémédité. Et encore : Il semble qu'une Providence tutélaire éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant du globe. » Strabon, l. IV, c. i.

(2) « Plenaque Gallia duas res industriossissime consequitur : rem militarem et argute loqui. » Caton, dans Sosip. Charisius. *Inst. gram.*, l. II. cit. par M<sup>re</sup> Freppel. *La Gaule avant l'ère chrétienne*.

(3) Greg. Tur. *Hist. Francorum*, lib. II.

(4) Les huit siècles qui s'étendent de Clovis à Philippe le Bel.

tardait pas à placer son existence nationale sous les auspices du Seigneur Christ Jésus. Il s'annonçait fièrement au monde comme le champion, le porte-étendard de la foi catholique.

« La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, profonde en conseil, noble et saine de corps, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie, avec l'inspiration de Dieu, cherchant la clef de la science, désirant la justice, gardant la piété, la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation qui en ce temps-là commandaient chez elle.

« Vivé le Christ qui aime les Francs ! Qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce, Qu'il protège l'armée, qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, les joies de la paix et de la félicité. Que le Seigneur Christ Jésus dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent ; car cette nation est celle qui, brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer ou déchirés par les bêtes (1). »

La France du Christ, la vraie France, a là son acte de naissance. Et c'est le grand Alcuin qui nous en donne le commentaire autorisé, lorsqu'il écrivait plus tard : « Le roi Clovis, instruit dans la voie de Dieu et arraché aux chaînes de l'idolâtrie, ayant franchi les portes de l'éternelle lumière et donné sa foi au Christ avec la très forte nation des Francs, celle-ci est devenue la nation sainte et Dieu en a fait à jamais l'acquisition pour le service de sa cause et le triomphe de la vérité ?

Les pontifes de Rome, d'accord avec les évêques des Gaules, ne s'y méprirent point. Faisant écho dès le premier moment aux paroles prophétiques du Samuel des Francs, ils reconnurent aussitôt dans le peuple nouveau-né les signes d'une prédestination surnaturelle.

« Soyez, glorieux et illustre fils, écrivait à Clovis le Pape Anastase II, soyez la joie de l'Eglise votre mère et dressez-vous pour elle comme une colonne de fer. Nous louons le Seigneur Jésus qui nous a arraché à la puissance des ténèbres. En donnant à l'Eglise un roi tel que vous, il lui assure un protecteur capable de la soutenir et de la défendre. Oui, le siège de Pierre ne peut que se réjouir de voir par vous la multitude des nations accourir vers la chaire de Pierre et se remplir à travers les temps le filet que le pêcheur d'hommes a reçu ordre de jeter dans la pleine mer (2). » Le choix que vous faites de la foi romaine, écrit à son tour saint Avit, évêque de Vienne, sera une règle pour tous. Il vous appartient de jeter les semences de la foi jusque chez les nations lointaines. Rayonnez, rayonnez sur ceux qui vous approchent. La France est un soleil dont la lumière ne doit pas

(1) *Prologue de la loi salique*, trad. d'Augustin Thierry.

(2) *Vit. S. Vedasti*, auct. Alcuin, c. I.

rester emprisonnée dans un territoire restreint. Ses rayons doivent resplendir partout et au profit de tous (1). „

Un peu plus tard, à la fin du vi<sup>e</sup> siècle, c'est le Pape Pélage II, qui sous le pressoir de l'invasion lombarde, déclare attendre aide et protection de la France. " Car, dit-il, Dieu lui a imposé le devoir de protéger le siège où réside l'unité de l'Esprit-Saint. Tel fut, je n'en doute pas, le glorieux dessein de la Providence quand elle appela les rois francs à la profession de la foi orthodoxe. Dieu voulait qu'ils devinssent les défenseurs de cette ville de Rome, les alliés fidèles de l'Italie qui touche à leurs frontières (2). „

On connaît surtout l'illustre témoignage de saint Grégoire le Grand. " Ainsi qu'au-dessus des autres hommes s'élève la dignité royale, écrivait le grand Pape au roi Childeburt, ainsi domine sur tous les autres royaumes des peuples la prééminence de votre royaume. Être roi comme tant d'autres n'est pas chose rare; mais être roi catholique, c'est assez de grandeur. Comme un fanal jette ses lueurs dans la nuit, ainsi éclate et rayonne la splendeur de votre foi à travers les ténébreuses perfidies des autres nations (3).

Et de fait, quel que soit le triste état où nous la voyons aujourd'hui; aussi graves et nombreuses qu'aient été les infidélités qui ont attiré sur elle le châtimement sous lequel elle fléchit encore après cent ans de révolution, non, la France ne démentit pas entièrement les heureux présages de son berceau. Que n'étais-je là! s'écriait-elle avec Clovis. Mais elle était à Vouillé et à Poitiers, défendant la cause du Christ contre Arius et Mahomet; trois siècles durant, par ses princes, ses princesses, ses Maires du Palais elle était partout où il s'agissait d'aider à l'évangélisation des peuples nouveaux, elle était à Rome avec Pepin et Charlemagne pour défendre la chrétienté (4), faire reconnaître à son chef suprême le rang indispensablement dû à ses fonctions divines (5), se réservant l'honneur de monter autour de la Chaire

(1) *Epist. Anast. ad Clodov.*, ap. Luc d'Achery. Tom. V, p. 582.

(2) *Epist. Pelag. II. Patrol. Lat.* Tom. 72. Col. 705.

(3) *Gregor. Magn. Lib. VI. Epist. VI. Patr. lat.* Tom. 77. Col. 798.

(4) " La France s'incarna dans Charlemagne pour fonder la chrétienté. „ Donoso Cortes. — Si en conséquence du fractionnement de l'empire carolingien, nos frontières ne représentent plus, au nord-est, toute l'étendue du territoire de la France moitié tudesque, moitié gallo-romaine de Clovis, Pepin et Charlemagne, cela n'empêche pas la France actuelle d'être toujours l'ancien royaume de Clovis, Pepin et Charlemagne aussi bien que de saint Louis. Saint Louis se disait *Rex Francorum*, absolument comme Clovis et Charlemagne; et c'était d'autre part " saint Charles le Grand „ aussi bien que saint Louis, qui était montré à Jeanne d'Arc, priant au ciel pour la France. " Gentil Dauphin, disait Étiennette à Charles VII, Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple; car saint Louis et saint Charles le Grand sont à genoux devant lui en faisant prière pour vous. „

(5) " Les Français, dit de Maistre, eurent l'honneur unique et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué honnêtement l'Église catholique, en donnant ou en faisant reconnaître à son chef le rang indispensablement dû à ses fonctions divines. „ Du Pape.

romaine une garde plusieurs fois séculaire (1). La France du baptistère de Reims, c'était elle qui combattait au premier rang à Nicée, à Antioche, à Jérusalem, à Ptolemaïs, à la Massoure, à Nicopolis, à Rhodes et à Malte; elle qui voyait tous ses rois chevaliers porter avec fierté sur leur blanche cotte d'armes fleurdelysée la croix rouge de la guerre sainte (2); elle, qui apôtre et soldat du règne social de Jésus-Christ à travers le monde, en présentait encore le type, la réalisation accomplie dans sa monarchie très chrétienne entourée d'un rayon divin par le saint justicier du chêne de Vincennes. Et lorsqu'enfin l'âge moderne s'ouvrit par la révolte du moine apostat, il put bien y avoir une France calviniste, comme il y eut ensuite une France voltairienne, comme il y a actuellement, hélas, une France maçonnique et juive; mais, grâce à Dieu, la vraie France demeura fidèle. Et cette France qui dans l'élite de ses fils maniait dernièrement encore l'épée des vieux croisés pour la défense du Saint-Siège, cette France qui continue si magnifiquement à cette heure les *Gesta Dei per Francos* en envoyant ses missionnaires sur toutes les plages du monde, cette France est celle qui devant la prétendue Réforme

---

(1) On sait quel appui, quelle protection constante la papauté trouva en France pendant les <sup>x</sup><sup>e</sup>, <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, au cours de la grande lutte contre les entreprises du Césarisme german. C'est ce que le Pape Grégoire IX reconnaissait par ces éloges rappelés naguères avec tant d'autorité dans l'Encyclique *Nobilissima Gallorum gens*. " Le Fils de Dieu, écrivait le pontife, le Fils de Dieu à l'empire duquel obéit l'univers entier, ayant établi ici-bas différents royaumes, a conféré aux divers gouvernements des missions diverses pour l'accomplissement de ses desseins suprêmes, et comme autrefois la tribu de Juda, préférée à celle des autres fils du patriarche, fut enrichie d'une bénédiction spéciale, ainsi le pays de France, plus que tous les autres de la terre, a reçu du Seigneur une prérogative d'honneur et de grâce. Car en ce pays, en cette tribu toujours fidèle, qu'aucun effort de l'enfer n'a pu détourner de la sainte cause de Dieu et de l'Eglise, jamais la liberté ecclésiastique n'a péri; en aucun temps la foi chrétienne n'y a perdu sa vigueur, mais au contraire les rois et les sujets de ce royaume n'ont jamais hésité à répandre leur sang et à se jeter au milieu des périls pour la conservation de cette foi et de cette liberté. »

D'où nous concluons avec évidence, disait toujours Grégoire IX, que notre Rédempteur, en choisissant ce peuple de France pour le spécial exécuteur de ses volontés divines, s'en est armé comme d'un carquois d'où il tire à certains jours des flèches choisies qu'il dirige contre les impies pour la protection de la foi et de la liberté religieuse et pour la défense de la justice. Epist. ad Ludov. IX. ap. Labb. Conc. tom. XI, p. 367.

(2) Bien que tous n'aient pu accomplir leur vœu, il est à remarquer, en effet, que tous nos rois, depuis Louis VII jusqu'à Jean le Bon, prirent la croix, réalisant ainsi ostensiblement en eux la grande idée divine de la France, soldat et gardien armé de la chrétienté. Aussi bien nos pères étaient profondément pénétrés du sentiment de cette vocation nationale, et l'on se tromperait grandement en les représentant comme des instruments inconscients. Qu'il suffise de rappeler ici notre épopée française, la chanson de Roland, le discours du B. Urbain II à Clermont, les *Gesta Dei per Francos* de Guibert de Nogent, l'exhortation à la Croisade que de Saint-Jean-d'Acre saint Louis adressait à son peuple.



se levait en armes pour sauvegarder sa foi menacée, celle qui, unie dans une sainte ligue, arrêta la marche jusque-là victorieuse du protestantisme ; celle enfin, plus près de nous, qui, au jour de la grande tribulation, donna à Dieu et à l'Eglise d'innombrables martyrs, descendait sur les champs de bataille de la Vendée, le Sacré-Cœur sur la poitrine, méritant au prix d'une lutte gigantesque de voir se rouvrir ses temples, se relever ses autels...

Aussi, malgré nos démérites, malgré les points faibles du caractère national, faut-il s'étonner que Dieu semble veiller particulièrement sur la France ? faut-il s'étonner qu'il ne lui ait jamais épargné la verge pour la rappeler à sa vocation première ? faut-il s'étonner que, l'expiation accomplie, il soit intervenu directement pour la relever et la sauver ? \* La France, remarquait Benoît XIV, est une nation spécialement gouvernée par la Providence. Rien de plus vrai. Notre-Dame, saint Michel, le Sacré-Cœur, autant de révélations, autant de noms propres de cette miséricordieuse Providence. Que dirons-nous maintenant ? Est-il assez noir, assez sillonné d'éclairs de tempête le ciel qui pèse sur nous ? Mais, espoir ! Voilà qu'à travers les nues menaçantes apparaît à l'horizon l'astre brillant du salut national. Mystérieuse survivance des saints ! Plus de quatre cents ans, Dieu tenait en réserve, on peut le croire, Jeanne la Pucelle pour être de nouveau la libératrice de la France.

(A suivre.)

## FAITS DIVERS

### TRAITS DU SAINT SCAPULAIRE. — *Châtiment d'un profanateur.* —

Un de nos missionnaires écrit du Malabar :

Voici un fait qui prouve bien la thèse défendue avec tant de talent dans les *Chroniques*, c'est-à-dire que la Vierge ne permettra jamais que souffre les peines éternelles celui qui mourra revêtu de son saint habit, et que celui qui fera une mauvaise mort se chargera lui-même de se défaire de ce bouclier de salut.

A Ramapuram, un des trois villages catholiques de nobles que notre Mission possède, appartenant à la station de Kottar, vivait un individu dont je tais le nom et que j'ai connu depuis vingt ans passés. C'était un brave homme, mais l'amour de l'argent l'a perdu, comme Judas. Son père avait pris jadis en hypothèque un champ d'un pauvre Sanar, un de la caste de ceux qui montent les palmiers sauvages, et pendant de longues années il en eut ainsi l'usufruit. La loi du Travancore accorde un délai de soixante ans pour recouvrer les biens hypothéqués. Or, bien avant que le délai légal expirât, le pauvre Sanar vint réclamer son champ à ce noble dont je parle ; il y a de cela quelques années. Celui-ci nia que le champ fût hypothéqué en disant que son père l'avait acheté définitivement, ce qui était faux au su de tout le monde. On plaida à la cour, et le juge ordonna au noble de faire

à l'église de Kottar, sanctuaire célèbre de saint François-Xavier, le serment que son père avait réellement acheté le champ en question. Tout le monde exhorta le malheureux à ne pas faire ce **faux** serment qui aggravait le vol du champ, mais ce fut inutile. Il jura, et retint le bien d'autrui.

Depuis ce jour, cet homme, déjà vieux, ne fut plus heureux. Pour calmer ses remords il s'adonna de plus en plus à la piété, croyant tromper le bon Dieu, comme il avait trompé son prochain. Pendant mon dernier séjour de deux ans et demi à Kottar, je lui conseillai de mettre en paix sa conscience et de faire taire la voix publique qui l'accusait si gravement, mais lui me dit que sa conscience ne lui reprochait rien.

Vers ce temps mon assistant ayant établi l'apostolat de la prière, il fut un des premiers à s'y agréger; le premier vendredi, jamais il ne manquait de se confesser et de communier; depuis longtemps il portait le Saint Scapulaire du Mont-Carmel. Il y a environ un an il devint presque aveugle, ayant déjà 65 ans. Dévoré de remords, il fit offrir, il y a plusieurs mois, au Sanar qu'il avait volé de lui donner une somme d'argent en compensation du champ, mais le Sanar refusa net. Or, voici un peu plus d'un mois, ce malheureux vieillard retira de son cou le Saint Scapulaire en disant que cette étoffe lui brûlait la peau, et, quelques jours après, il s'est pendu dans sa maison. Vous pouvez concevoir quelle leçon pour tous ceux qui veulent en profiter. Je pense que ce fait récent et authentique frappera les lecteurs des *Chroniques*, et engagera tous les dévots de la sainte Vierge à lui être fidèles, et à ne pas abuser de sa maternelle protection pour faire le mal.

Ajoutons, pour ne pas rester sur un si triste exemple, le trait de protection suivant communiqué par les Carmélites de *Termonde* :

Nous nous rappelons une protection visible de la Sainte Vierge attribuée au Saint Scapulaire. Notre couvreur, qui portait avec beaucoup de confiance les livrées de Marie, fit une chute dans sa jeunesse pendant qu'il peignait une corniche. L'échelle se brisa, il se cramponna à la corniche qui se rompit également, il tomba sur le pavé, tenant un morceau de cette corniche en main. On accourut pour relever un cadavre, ou du moins un homme gravement fracturé, mais il n'avait rien. Il se leva d'un bond, et s'écria : C'est mon scapulaire ! c'est Marie ! Dans les transports de sa reconnaissance, il vint en toute hâte nous raconter cette merveille, et ajouta : Que ne suis-je riche et libre de mon temps ! j'entendrais tous les jours la Messe pour remercier Dieu.

## ÉCHOS DE PARTOUT

**Rome.** — Par billet de la Secrétairerie d'État, en date du 11 juillet dernier, S. E. le Cardinal Louis Macchi a été nommé protecteur de l'Archiconfrérie de N.-D. du Mont Carmel au Transtévère.

**SYRIE. — Mont Carmel.** — Le 16 juillet a été inaugurée sur le promontoire du Carmel, en face du couvent, une grande statue de Notre-Dame du Mont Carmel, œuvre d'art exécutée à Rome et don de pieux habitants du Chili. Nous donnerons les détails de cette cérémonie ainsi que l'allocution prononcée alors par le R. P. Marie-François, le mois prochain.

**Caiffa.** — Les *Chroniques* ont brièvement annoncé, dans un numéro précédent, la bénédiction de l'église des Carmélites de cette ville. Voici quelques détails sur la cérémonie qui s'est faite le 21 avril dernier. — Le P. Vicaire du Mont Carmel avait été délégué par le Patriarche de Jérusalem pour la circonstance : il était entouré de toute sa communauté ainsi que de plusieurs représentants des différents rites catholiques du pays. Les consuls de France et de Hollande assistaient avec un grand nombre d'autres personnes, parmi lesquelles des protestants attirés par la curiosité. A la messe qui suivit la bénédiction de l'église, le R. P. Brocard de Jésus-Marie prononça en français un brillant discours qui charma tout l'auditoire. — La nouvelle chapelle, sans être vaste, est assez grande pour sa destination : en effet, le couvent des Carmélites est situé en dehors de la ville où il y a d'ailleurs peu de Latins ; il n'y aura donc jamais grand concours, sauf pour les cérémonies extraordinaires. Le titulaire est naturellement Notre-Dame du Mont-Carmel : son image dominera le maître-autel.

**MALABAR. — Vérapoly.** — Le R. P. Candide du Saint Cœur de Marie, celui dont les *Chroniques* ont donné un jour le portrait au milieu de ses orphelins, a célébré le 19 avril sa vingt-cinquième année de sacerdoce. Presque tout ce quart de siècle s'est écoulé pour lui dans les travaux des missions au Malabar.

**ÉTATS-UNIS. — Baltimore.** — La confrérie de la Sainte Face, établie dans la chapelle des Carmélites de cette ville, progresse d'une manière merveilleuse. Le chiffre des associés dépasse aujourd'hui dix mille sept cents, parmi lesquels on compte au moins cent soixante zélateurs ou zélatrices.

**BRÉSIL.** — Le 2 juillet, Notre Très Saint-Père le Pape a adressé aux Evêques du Brésil une lettre toute pleine de bienveillance paternelle. C'était en réponse à celle que ces Evêques lui avaient écrite pour le remercier d'avoir augmenté le nombre des évêchés et créé dans leur pays une nouvelle province ecclésiastique (1). Le Souverain Pontife, après avoir loué l'excellent esprit et le zèle des Pasteurs de l'Eglise au Brésil, leur donne les plus sages conseils sur la formation et l'instruction des prêtres, la direction des séminaires, la restauration des ordres religieux. En terminant ce dernier point, Sa Sainteté ajoute ces mots : " Nous avons eu pour agréable ce qui a été réglé déjà, à cet effet, par les soins de notre vénérable frère Jérôme, archevêque de Pétra, internonce du Siège Apostolique auprès des Présidents de votre République (2). "

(1) Voir *Chroniques du Carmel*, mai 1893, p. 34.

(2) *Ibid.*, janvier 1894, p. 320.

# CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

Avec intentions de prières.

1. **Samedi.** — S. Joseph Calasauz, Confesseur († 1648). — Intention : *Le Souverain Pontife.*
2. **16<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Brocard, Confesseur, de l'Ordre († 1231). — Intention : *Tout l'Ordre du Carmel.*
3. **Lundi.** — S. Raymond Nonnat, Confesseur († 1240). — Intention : *Nos Supérieurs généraux.*
4. **Mardi.** — S. Anaclel, pape et martyr († 96). — Intention : *Toutes les provinces de l'Ordre avec chacune de leurs maisons, leurs supérieurs et leurs religieux.*

1623. A Namur, mort du Père Gabriel de Saint-André, ermite à Marlagne. Il fut le premier habitant de ce désert qui passa de l'exil au bonheur du ciel. Il était Liégeois et comptait seulement neuf années de profession et deux environ de vie érémitique. Durant ce court intervalle il s'était tellement exercé au recueillement que Dieu, un mois à peine après son arrivée à Marlagne, l'avait élevé à l'oraison de quiétude. Telle était la perfection de sa vie au désert que l'on ne put jamais remarquer en lui la moindre faute : son soin d'écarter toute pensée mondaine et d'éviter, lors des conférences entre ermites, toute parole peu spirituelle, sa patience à supporter les incommodités les plus déplaisantes, surtout son abandon total à la sainte Providence montraient à quel point il portait l'abnégation.

5. **Mercredi.** — S. Laurent Justinién, Confesseur pontife († 1455). — Intention : *Les évêques et le clergé des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*
6. **Jeudi.** — S. Alexis, Confesseur († 414). — Intention : *Les agonisants du mois.*
7. **Vendredi.** — Octave de la Dédicace de nos églises. — *Premier vendredi du mois, consacré au Sacré-Cœur.* — Intention : *Les vocations au Carmel en général ; quelques-unes plus spécialement recommandées.*
8. **Samedi.** — NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave.* — Intention : *Les missions catholiques en Norvège, ainsi qu'un projet qui intéresse le Carmel.*
9. **17<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Le saint nom de Marie. — Intention : *Nos missions du Malabar.*

1654. A Louvain mourut en ce jour Sœur Jeanne de Jésus (dans le monde Jeanne de Bayonville, fille de Henri de Bayonville et de Marie Pierrepont). Elle était native de Huy et comptait, lors de son trépas, 74 ans d'âge et 44 de profession. Ce fut une âme très fidèle à son Dieu, extrêmement reconnaissante au moindre service qu'on lui rendait. Elle s'était si fort habituée à mortifier en tout sa nature que, étant frappée d'apoplexie et privée de jugement, elle continuait à pratiquer les mêmes vertus. Quelque temps avant de mourir elle revint à elle et demanda pardon de ses fautes avec des sentiments si humbles que toutes les sœurs en furent profondément touchées.

10. **Lundi.** — S. Nicolas de Tolentino, Confesseur († 1308). — Intention : *Notre mission de Babylonie.*
11. **Mardi.** — 4<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Nativité. — Intention : *Nos missions de Syrie.*



12. **Mercredi.** — 5<sup>e</sup> jour dans l'Octave. — Intention : *Nos autres missions et en général toutes les œuvres de l'Ordre pour le salut des âmes.*

1687. Mort, à Louvain, de la Mère Marie-Thérèse de tous les Saints (71 ans d'âge, 50 de profession). Elle était de Bruxelles et s'appelait dans le monde Marie Pijnssen; son père était M. Pijnssen Van der Aa et sa mère Catherine de Robiano. Elle se trouvait être la petite nièce de M<sup>lle</sup> Constance Hellemans, fondatrice de ce même couvent des Carmélites, à Louvain. Exceptionnellement attentive à la présence de Dieu, elle excellait en outre dans la vertu de pauvreté. « Pour être bonne religieuse, disait-elle, il faut observer trois points : étant au parloir, y paraître comme morte à toute chose du monde; au chœur porter la modestie d'un ange; en récréation, un esprit saintement joyeux ».

13. **Jeudi.** — Bienheureux Jean Soreth, Confesseur, de l'Ordre († 1471). — Intention : *Plusieurs monastères de Carmélites.*

14. **Vendredi.** — Exaltation de la sainte Croix. — Intention : *La rénovation de nos saints vœux.*

15. **Samedi.** — Octave de la Nativité. — Intention : *Les malades de l'Ordre.*

16. **18<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — N. D. des VII Douleurs. — Intention : *La conversion de plusieurs pécheurs.*

17. **Lundi.** — Les stigmates de saint François. — Intention : *Les défunts de l'Ordre.*

1721. Mort, à Namur, du Frère Joseph, employé en qualité d'oblat au service des ermites du saint désert de Marlagne. Il était né à Malonne et avait 48 ans. Le nécrologe loue son amour du travail, sa patience et surtout son soin de garder la pauvreté, bien qu'il n'en eût pas fait vœu.

18. **Mardi.** — S. Joseph de Cupertino, Confesseur († 1664). — Intention : *La persévérance des novices.*

19. **Mercredi** — *Quatre-temps.* — S. Janvier et ses compagnons, martyrs (III<sup>e</sup> siècle). — Intention : *La récente fondation de nos Pères à Naples.*

20. **Jeudi.** — S. Eustache et ses compagnons, martyrs († 120). — Intention : *Les Tertiaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse.*

21. **Vendredi.** — *Quatre temps.* — S. MATTHIEU, apôtre et évangéliste. — Intention : *Nos bienfaiteurs, surtout ceux de nos missions*

22. **Samedi.** — *Quatre-temps.* — S. Thomas de Villeneuve. Confesseur pontife. Intention : *Le zèle et l'union pour ceux qui s'occupent des œuvres de charité et de rénovation sociale.*

23. **19<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Intention : *Plusieurs paroisses.*

1868. Mort, au Carmel d'Anvers, de la Sœur Thérèse-Marguerite-Marie de Saint-Joseph, âgée de 22 ans, après trois de profession. Douée des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, cette sœur était cependant d'une simplicité admirable. Un seul mot de ses supérieurs suffisait pour rétablir la paix dans son âme lorsqu'elle avait quelque peine, ou pour la rassurer dans ses doutes. Elle avait une estime et une affection extraordinaires pour sa sainte vocation. Elle mourut en souriant tandis que sa prieure lui parlait, comme elle-même l'avait souvent demandé, du bonheur qu'elle avait de mourir Carmélite.

24. **Lundi.** — Notre-Dame de la Merci. — Intention : *La délivrance des âmes que l'erreur ou le vice tiennent captives.*

25. **Mardi.** — S. Gérard, évêque et martyr, de l'Ordre († 1247). — *Jour consacré au Saint Enfant Jésus.* — Intention : *L'extension de l'Archiconfrérie thérésienne et des écoles d'oraison.*

1626. A Gacovie, mort de la Mère Christine de Saint-Michel, native de

Venloo en Gueldre, entrée au Carmel de Louvain en 1608, à l'âge de 28 ans. Son nom du monde était Christine Van de Put; elle avait pour frère Erius Puteanus, le successeur de Juste Lipse à l'Université de Louvain. Ame déjà très avancée en perfection avant son entrée en religion, cette Mère mettait tous ses soins à cacher à tous ses talents naturels aussi bien que les dons de la grâce. Ils éclatèrent cependant quand le Père Thomas de Jésus l'eut envoyée vers 1614 établir une fondation à Cracovie, alors capitale du royaume de Pologne. Seule de ses compagnes qui partirent avec elle, la Mère Christine demeura là bas : elle y mourut après avoir encore fondé d'autres maisons. En 1658, un personnage de la cour du roi de Pologne écrivit aux Carmélites de Louvain qu'il avait vu le corps de Mère Christine se conservant intact depuis plus de vingt-cinq années, bien que les incursions des Suédois eussent forcé les religieuses à quitter leur couvent et que le corps eût été transporté chez les Pères Carmes pour le sauver de la profanation.

**26. Mercredi.** — Office votif de saint Joseph. — Intention : *Des intentions particulières.*

**27. Jeudi.** — SS. Cosme et Damien, martyrs († 285). — Intention : *La prospérité pour les Chroniques.*

1640. Mort, à Namur, du Frère convers Alexandre de Saint-François, natif d'Arras. Il était maçon de son métier. Durant les trois ans (1637-1640) qu'il passa au désert de Marlagne on l'employa surtout à relever les murs de l'enclos qui tombaient en ruines. Tel était son esprit de travail que, lorsque les ouvriers séculiers qui l'aidaient dans cette besogne prenaient du repos, lui se retirait en quelque cellule pour raccommoder les chaussures de la communauté. Même il voulut apprendre les autres offices ordinaires des convers afin de pouvoir être mis à tous les emplois. Assidu à servir les ermites qui se retiraient pour l'Avent ou le Carême dans les cellules séparées, il eut un doigt de pied gelé dans les courses qu'il lui fallut ainsi faire au milieu de la neige.

**28. Vendredi.** — S. Wenceslas, martyr († 936). — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés et de nos lecteurs.*

**29. Samedi.** — S. MICHEL ARCHANGE. — Intention : *Le triomphe de l'Église.*

**30. 20<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Jérôme, Confesseur et docteur († 420). — Intention : *Actions de grâces pour le mois.*

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

### CINQUIÈME TRÉSOR.

LA MESSE, NOTRE SACRIFICE PERPÉTUEL.

Tu as vu, ma sœur, combien le vin mystique peut se multiplier pour toi; mais qu'ils sont plus abondants encore, quand ils s'ajoutent l'un à l'autre, les fruits mêlés du froment et du vin! Gravissons ensemble la colline de l'encens où chaque

jour l'on offre sur l'autel au Dieu vivant et véritable, non plus le sang des boucs ou des génisses, mais le Pain sacré de la vie éternelle et le Calice du perpétuel salut; où notre Christ, à la fois prêtre et victime, le même toujours en tous les prêtres et en toutes les hosties, adresse pour toi à son Père d'irrésistibles supplications : ce qu'il demande en toute confiance, c'est que non seulement on use avec toi de miséricorde, mais que ta cause soit discutée et jugée. O mon âme, quel abîme le trésor auquel nous arrivons ! Que vois-tu sur cette colline ? ton Jésus, et en lui tout.

C'est toi-même qu'il faut considérer d'abord, toi pour qui le sacrifice est offert : te voici cachée en Jésus, tu es en lui comme un membre en son chef ; donc lui-même, comme ta tête, prie en toi et avec toi. Réjouis-toi, car à personne ne convient comme à Jésus-Christ la parole du psaume : Vous lui avez accordé le désir de son âme et les vœux qu'il exprime ne sont jamais trompés. Tu vois ensuite un prêtre qui sacrifie, en lui aussi agit le Christ ; ô bonheur ! puisqu'il est écrit : Il est exaucé d'avance à cause de sa dignité. Si c'est l'hostie que tu regardes, tout Jésus est caché en elle, et c'est de lui qu'il est dit que par cette voie du sacrifice il est entré pour toujours dans le sanctuaire du ciel, ayant accompli la rédemption. Penses-tu à Dieu à qui l'on offre, tu vois Dieu en Jésus-Christ ; écoute en effet ses propres paroles : Celui qui me voit voit aussi mon Père. N'est-ce pas de nos temps heureux que David disait qu'alors Dieu accepterait le sacrifice de justice ? O mon Christ, qui êtes mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! à combien de titres vous m'appartenez ! Je le répète, jugez maintenant mon âme, décidez sa cause ; voyez et décidez si, lorsque s'offre un tel sacrifice, vous pouvez bien abandonner cette âme chétive au milieu d'un monde pervers, misérable, impie. Cette hostie est une hostie de jubilation et de louanges ; mais comment chanter le cantique du Seigneur dans une terre étrangère, au milieu des pécheurs ? Ce n'est pas ainsi que vous jugerez, vous qui êtes venu sauver les pécheurs, vous à qui fut donné le nom de Jésus non seulement avant votre passion, mais avant même le premier instant de votre existence comme homme.

Ne dis donc plus, âme ma sœur : Oh ! si j'avais été auprès de la croix, alors qu'en présence de tout le peuple il répandait tout son sang, le prix de notre salut ! Oh ! si la moindre gouttelette de ce sang précieux avait touché mes yeux ! certes, comme ceux de Longin, les miens se seraient ouverts ; comme au bon larron, la joie du ciel m'aurait été donnée. Quelles paroles, mon âme ! Où donc est ta confiance ! Au pied de la croix tu n'étais pas absente, si tu veux bien y penser : tu étais là en Marie ta mère, en ton frère saint Jean ; et à présent tu te tiens réellement près de cette croix ; à tout instant tu peux y être, si, de corps ou d'esprit, tu prends place à l'autel du Seigneur durant le sacrifice. Ainsi établie au pied de la croix, tu peux sans cesse en toute confiance demander, réclamer, exiger. Que peut refuser le Père céleste s'il regarde la croix de son Christ ? Les paroles de Dieu sont éternelles ; or, il a dit : Demande-moi et je te donnerai. Que dis-je ? Si, une fois, ô Père, sur le Calvaire vous avez donné à votre Fils bien-aimé ce qu'il demandait pour sa Passion sanglante, pour la même Passion répétée et sans cesse rappelée dans l'Eglise que ne donnerez-vous pas ? O mon âme, ô ma sœur, pauvre comme tu es, n'ayant ni à manger ni à boire, tu pleures et tu souffres ; eh bien, espère en Dieu, fais le bien et tu seras nourrie de ses richesses. Veux-tu voir ce qu'elles sont grandes ? Tout l'abîme des trésors de Dieu, tout le flot de ses richesses a passé sur nous, quand fut institué ce redoutable sacrifice, quand le Fils unique, celui qu'adore la multitude des anges, celui à qui toute puissance est donnée au ciel et sur la terre, devant passer de ce monde à son Père, montra son amour envers nous, en se

donnant comme nourriture, comme breuvage, comme sacrifice. O Seigneur, m'étonnerai-je que pour racheter l'homme vous n'ayez pas eu horreur d'habiter le sein d'une vierge, lorsque je vous vois n'avoir point horreur de descendre sur mes lèvres, puis au dedans de mon corps pour me garder après m'avoir racheté?

Donc, ô Père céleste, celui qui est votre Fils est aussi mon pain. Immense dignité de l'âme chrétienne : si la foi ne l'affirmait, la raison n'y saurait atteindre. Et tu oses te dire encore indigente, toi qui trouves préparé, toutes les fois qu'il te plaît, ce pain nourrissant, toi à qui est permis de le recevoir chaque jour pour tes nécessités quotidiennes et de le présenter aux autres? Comment l'appeler encore pauvre, si tu as pour rente la divinité elle-même?

Imagine qu'un seul homme soit dans le monde, à qui Dieu ait accordé une telle grâce : ne le mettras-tu pas au-dessus de tous les princes, de tous les rois, même de tous les anges? Mais, si le bienfait de Dieu est donné à tous, il l'est également à chacun; tu peux donc, ma sœur, te croire ce privilégié unique; vois quelle dignité! Prends garde pourtant; ne te laisse pas, à mes paroles, emporter par des pensées superbes : assise à la table du roi, te nourrissant du Christ, l'offrant pour toi-même, ou bien voyant qu'on l'offre pour toi, aie bien soin de te déclarer humble servante et, avec Marie, de renvoyer la gloire à ton Seigneur qui a bien voulu regarder ton néant; c'est là ce qui te fera proclamer heureuse par toutes les générations. O bienheureuse Mère, Vierge toute pure, qu'il me soit permis de chanter avec vous : il a fait en moi de grandes choses celui qui possède la puissance et dont le nom est saint; il a armé son bras d'un grand pouvoir, de ce pouvoir qui vous a donné un Dieu pour fils, de ce pouvoir non moindre qui à moi donne un Dieu pour victime, pour nourriture, pour breuvage.

O pain nourrissant (et ce que je dis du pain je le dis aussi du calice), pain sans cesse préparé, en tout temps, en tout lieu, pour ma vie et mon salut; pain en qui toute force, toute douceur est cachée; sacrifice agréable à Dieu plus que toutes les oblations et tous les holocaustes, vous êtes pour moi la source éternelle et la cause de tous les biens. Car, de même qu'il n'est aucun moment où quelque part dans l'Eglise ne s'offre le sacrifice, de même il n'est aucun moment, mon âme, où Jésus ne se sacrifie pour toi. Une fois Moïse se tint devant Dieu pour l'apaiser, et le Seigneur à sa prière retint le fléau qu'il avait décidé d'infliger à son peuple; l'Eglise n'est-elle pas plus que Moïse? et elle se tient sans cesse devant Dieu : elle s'y tient, offrant non seulement ses oraisons et ses prières, comme Moïse, mais le corps même et le sang de Jésus-Christ.

Tu vois comme le Christ t'est présent sans cesse pour te sauver. Les âmes souffrantes du purgatoire reçoivent de cette hostie un rafraîchissement continu, un soulagement, puis la délivrance, bien qu'elles soient en un lieu où l'on ne peut plus mériter : quant à toi, ma sœur, encore sur la route, capable d'approcher toi-même de ce calice, comment n'y puiserais-tu pas avec plus d'abondance le salut et la vie? Vois comme les hommes, quand ils meurent, prennent soin qu'on offre pour eux le saint sacrifice; eh bien, pendant que tu vis, fréquente le plus possible ces mystères sacrés, médite-les : un seul jour passé dans la maison du Seigneur durant notre vie est meilleur que mille après le trépas. Ce ne sont pas les morts qui vous loueront, Seigneur, ce ne sont pas ceux qui descendent dans les abîmes; mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur maintenant et dans l'éternité.



FABRIQUE D'ORNEMENTS D'ÉGLISE

# BILLAUX-GROSSÉ

23, Place S<sup>te</sup> Gudule

BRUXELLES

Éditeur de la Statue du Saint  
Enfant Jésus de Prague.

HAUTEUR 0,65.

Décor soigné . . .	fr. 12.00
" riche . . .	" 18.00
" extra riche . . .	" 30.00

LES MÊMES, HAUTEUR 0,50.

Décor soigné . . .	fr. 10.00
" riche . . .	" 12.00
" extra riche . . .	" 20.00

Envoi en tous pays des Chapelets indulgenciés des Pères Croisiers. (33)

## MAISON STIERNON

11, rue de la Cuiller, 11, Bruxelles

Spécialité d'articles religieux : Croix, Chapelets, Scapulaires, articles d'exportation, grande réduction surtout en vue de la propagande et de la diffusion sur les objets du Saint Enfant Jésus de Prague notamment :

Histoire de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, d'après les Carmélites de Namur et les Chroniques du Carmel, nouvelle édition revue et corrigée, approuvée par M<sup>sr</sup> DECROLIÈRE, évêque de Namur.

### CHAPELETS

en belle cocotine, la grosse	6.00
pièce . . .	0.08
en coco, la grosse	8.00
pièce . . .	0.10
en maillechort, la grosse	15.00
" pièce . . .	0.20

### IMAGES

petites formules de dévotion, %	3.00
splendides chromos . . .	5.00
double . . .	6.00
phototypie (nouveau triage)	3.00

### MÉDAILLES

en cuivre, la grosse . . .	2.00
en cuivre argenté, la grosse . . .	2.75
en maillechort, la grosse . . .	12.00
en argent, la grosse . . .	8.00

La maison se charge également de faire bénir tous les chapelets par les R. P. Croisiers de Diest.

## MAISON J. JUSTIN GEORGES

1, MONTAGNE DE L'ORATOIRE, 11, BRUXELLES

Vient de paraître : l'Image en pied de Notre-Dame du Mont-Carmel en magnifique chromo pour propagande. . . . . le cent fr. 6

### CHROMOS REPRÉSENTANT L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Dimensions : 0,63 m. de haut sur 0,47 m. large . . . . .	port compris	fr. 3.50
Le même en petite image . . . . .	selon dimensions, le cent	" 4 et 5
Le même sur gélatine . . . . .	le cent	" 12.00

### CHAPELET DE L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

En façon coco avec médaille . . . . .	la grosse	" 5.50
En coco avec médaille . . . . .	"	8.50
Médailles en cuivre argenté . . . . .	"	2.00
en argent . . . . .	la douz.	5.50

La maison se charge de faire indulgencier et expédier en tous pays les chapelets des Croisiers de Diest.

## ANVERS

### HOTEL DE L'ANCRE COURONNÉE

#### MARCHÉ-AU-LAIT

tenu par M<sup>me</sup> veuve L. CORBEELS.

Diners et plats du jour. Les jours d'abstinence, diners maigres Bière des Trappistes, chambre de bains. Spécialement recommandé. Prix modérés.

Le SUPPLÉMENT suivant est réservé aux annonces de France. Le monopole en a été cédé à M. Montaigne-Delos à Lille qui fait lui-même les conditions.





## AVIS

La rédaction des Chroniques, dans un but de simplification administrative, a décidé de commencer ses années d'abonnement AU MOIS DE JANVIER et NON PLUS AU MOIS DE MAI. En conséquence, l'année courante se terminera au 1<sup>er</sup> janvier 1895 et dorénavant l'abonnement courra de janvier en janvier.

Mais, pour que les abonnés actuels n'aient pas à souffrir de ce changement, les numéros d'octobre, novembre et décembre seront notablement plus considérables que les numéros ordinaires : il se joindra en effet à chacun d'eux un supplément de 16 pages pour lequel ont été réservées des publications intéressantes.

De plus, les abonnés actuellement inscrits et les abonnés nouveaux qui se feraient encore inscrire pour l'année courante (1894) jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier prochain, auront droit chacun à un exemplaire à prix réduit d'un opusculé du P. Jean de Jésus-Marie, l'AIGUILLON DE COMPOSITION, qui doit bientôt paraître comme suite de la Petite bibliothèque carmélitaine.

La rédaction espère que nos fidèles abonnés accueilleront favorablement ces dispositions et qu'ils s'emploieront de plus en plus à répandre autour d'eux la connaissance et l'estime des Chroniques du Carmel.

---

---

# ÉTUDE CRITIQUE

sur les poésies de sainte Thérèse de Jésus

---

N'eût-il jamais écrit que la séquence " *Lauda Sion* „, saint Thomas d'Aquin n'en resterait pas moins dans les fastes de la littérature sacrée l'un des plus grands poètes lyriques, et son nom, passant d'âge en âge au bas de cette pièce immortelle, serait à jamais répété avec admiration par tous ceux qui savent apprécier le génie. Ainsi Thérèse de Jésus n'eût-elle jamais tracé avec sa plume d'or que les strophes de sa sublime glose, nous aurions suffisante matière pour lui donner une place d'honneur sur les brillants sommets du lyrisme espagnol.

Le Docteur angélique ne fut poète que par accident, bien que par cet accident heureux il nous ait légué des vers incomparables, au point de faire dire à Santeuil qu'il échangerait volontiers toutes ses poésies contre cette seule strophe :

Se nascens dedit socium,  
Convalescens in edulium,  
Se moriens in pretium,  
Se regnans dat in praemium.

De même la sainte Réformatrice du Carmel fit des vers presque sans y penser ; car elle dit elle-même, au chapitre XVI de sa vie : " *Io se persona que, sin ser poeta, le acaccia hacer de presto coplas muy sentidas.* „ " Je connais une personne qui, sans être poète, improvisait parfois des couplets pleins de sentiments. „ C'est d'elle-même qu'elle parlait. Elle nous a laissé, en effet, quelques compositions métriques d'une rare valeur. Le génie ne saurait se déguiser ; tout ce qu'il écrit porte sa glorieuse empreinte.



Le monde entier connaît et apprécie les œuvres de cette femme étonnante que la célèbre université de Salamanque a décorée du titre de « *doctora mistica* ».

Il serait donc superflu d'en faire une étude approfondie et détaillée. Ce travail a été d'ailleurs exécuté cent fois. Pas un ami de la religion et des lettres qui n'ait lu, du moins en partie, ces œuvres où se devinent les élans impétueux d'un grand cœur et d'un grand esprit (1).

Qu'on nous permette cependant d'examiner ici brièvement quelques-unes des compositions poétiques de la sainte.

Le pape Urbain VIII, dans l'oraison qu'il composa lui-même pour la fête de Notre Mère sainte Thérèse, dit : « *Exaudi nos, Deus, salutaris noster, ut, sicut de Beatae Theresiae, virginis tuae (et matris nostrae) festivitate gaudemus, ita caelestis ejus doctrinae pabulo nutriamur et pia devotionis erudiamur affectu.* » On le voit, il veut que nous demandions à Dieu l'aliment de sa *doctrine céleste* et les élans de sa *tendre dévotion*. Or, dans les vers de la sainte, nous trouvons sous leur forme la plus concise et par suite la plus saisissante, cette doctrine et cette piété que nous devons désirer. Le docte don Marceolino Menendez Pelago dit quelque part, en parlant des poètes mystiques espagnols : « Tous nos grands mystiques sont poètes, alors même qu'ils écrivent en prose; mais sainte Thérèse l'est plus qu'aucun d'eux.... Qui donc a jamais exprimé l'union extatique par des comparaisons aussi pieuses que celles de sainte Thérèse; soit des deux cierges qui unissent leur lumière; soit de l'eau du ciel qui vient grossir le cours d'un ruisseau? — Et que dirons-nous de cette merveilleuse représentation qu'elle nous donne de l'essence divine, en la comparant à un clair diamant dont la valeur dépasse celle de toutes les choses créées, ou à un miroir dans lequel se reflète d'une manière

---

(1) Les écrits de N. M. sainte Thérèse ont ceci de particulier, qu'ils conviennent à toute classe de personnes, aussi bien aux religieux qu'aux personnes qui vivent dans le monde; tous peuvent y apprendre avec profit à marcher dans les voies de la perfection. Voici le catalogue de ses œuvres : Sa vie écrite par elle-même. — Le chemin de la perfection. — Les fondations. — Le château intérieur de l'âme. — Les concepts de l'amour divin (détruit). — Les avis. — Le livre des exclamations. — Les constitutions des Carmélites. — Un grand nombre de lettres. — Diverses poésies. — Quelques écrits divers et fragments.

suréminente et avec une extraordinaire splendeur l'ensemble de toutes les choses, sans qu'aucune d'elles excède sa superficie? Ni Malebranche ni Leibnitz n'ont jamais imaginé une ontologie aussi sublime. »

Ceci est très vrai, alors même que la sainte nous dit en parlant d'elle-même qu'elle n'est pas poète... Qu'elle nous pardonne de lui donner ici un respectueux démenti et de la trouver en défaut, une fois au moins, dans ses paroles. Oui elle était éminemment poète; car tout le monde connaît l'adage « *Nascuntur poetae* »; et ordinairement on ne se doute pas des qualités que l'on apporte en naissant, tandis que l'on apprécie mieux ce que l'on acquiert par un travail personnel. Thérèse avait donc une âme de poète, c'est-à-dire une âme capable de sentir, de goûter et d'exprimer le beau idéal.

C'était une âme de poète, celle qui se passionnait dès ses plus jeunes ans pour les grandes actions des saints et des héros, celle qui, dans le monde ne pouvant trouver en de prosaïques intérêts une satisfaction complète, cherchait la solitude et le commerce intime avec Dieu dans l'oraison.

Plus tard, elle nous donnera des preuves encore moins équivoques de cette soif du beau qui la dévorait, en prenant pour époux Jésus-Christ, type éternel de toute beauté créée et incréée, et elle gravira les cimes poétiques du Carmel pour s'enivrer de lumière et d'air pur dans les saintes extases de la contemplation de la beauté divine. C'est elle qui s'écriera en contemplant l'Enfant-Dieu dans son berceau :

Oh hermosura que excedeis

A todas las hermosuras!

Oh ! beauté qui par ta splendeur

Eteins les beautés les plus pures (1).

La culture des belles-lettres ne doit pas être réservée, comme le prétendent quelques esprits étroits, aux hommes seuls, sous prétexte que les femmes n'ont qu'une sensiblerie fade et affectée. L'histoire

---

(1) Tous les vers français qui seront marqués d'un (\*) dans le cours de cette étude, sont l'œuvre de M. l'Abbé J. Dulac.

est là pour protester contre cette exclusion égoïste : le sexe qui compte une sainte Gertrude, une Madame de Sévigné et une sainte Thérèse de Jésus, ne doit pas être si mal jugé. Bien plus, je prétends que pour la poésie en particulier, la femme, si elle réussit à dominer son imagination parfois très fantaisiste, saura mieux que nous éprouver et exprimer les vives émotions qui sont tout le charme de la vraie poésie : car elle est admirablement bien douée pour éprouver fortement et exprimer avec délicatesse les plus nobles sentiments.

Qui ne connaît et n'aime à répéter ces vers suaves de Madame Deshoulières :

Dans les prés fleuris  
Qu'arrose la Seine  
Cherchez qui vous mène  
Mes chères brebis...

Et qui ne savoure la douceur renfermée dans ce simple refrain de la vénérable Anne de Saint Barthélemy, fille spirituelle de sainte Thérèse :

Si véo mi pastor,  
Hablale Llorente,  
Dile mi dolor  
Mira si lo siente.

\* Mon pasteur s'avance ;  
Parle-lui, Laurent,  
Dis-lui ma souffrance,  
Vois s'il la ressent.

L'Espagne, terre classique de la poésie, a d'ailleurs produit et produit encore bon nombre de femmes poètes, qui nous ont rapporté de leur brillant domaine force richesses littéraires.

Nous pouvons citer les noms de religieuses de différents ordres qui apprirent dans le silence du cloître à faire vibrer leur lyre harmonieuse aux doux frémissements du souffle de l'Esprit divin : telles sont Teresa de Cartagna, Maria de Jesus, Eléna de Silva, Juana Iorès de la Cruz, Gregoria de Santa Térésa, Maria del Cielo, Anna de San

Géronimo, Maria Huelguera, la *monja letrada* Maria de San-José et la vénérable Mère Marcela de San Félix, la fille de Lope de Véga, dont le marquis de Molino nous a révélé, il n'y a pas longtemps, les remarquables compositions.

L'inspiration poétique, forçant aussi la porte de quelques demeures séculières, a rendu célèbres les noms de dona Béatrix Bernal, dona Maria Telley, dona Isabel de Vergara, dona Francisca de Nebrija, dona Feliciana Enriquez de Gruyman, la marquise de Monteagudo et dona Maria Pacheco, filles toutes deux du comte de Tendilla, qu'imitèrent plus tard la marquise de Espeja, la duchesse de Benavente et la reine dona Maria-Josefa-Amalia de Sajonio, qui, bien que née à l'étranger, sut écrire avec facilité et élégance de belles poésies castillanes.

De nos jours encore, l'esprit de sainte Thérèse est vivant au Carmel. Je ne veux pas seulement parler de son esprit religieux qui se conserve, grâce à Dieu, par la fidèle observance de ses constitutions, mais aussi de cette aimable simplicité, de cette spéciale tournure d'esprit qui caractérisait la séraphique, de cet heureux mélange, enfin, de sublimes vertus et de dons charmants de l'ordre naturel, cachet de la Réforme Thérésienne. On peut dire que les filles ont hérité du double esprit de leur mère, car il n'est pas rare de trouver dans les convents de bonnes et saintes filles qui sont poètes comme leur mère, et quelques-unes poètes de réelle valeur.

Mais il est temps d'examiner les poésies de notre Sainte. La plus célèbre, celle que tout le monde connaît, est la glose :

Vivo sin vivir en mí,  
I tan alta vida espero  
Que muero porque no muero !

Je vis, mais hors de moi ravie,  
J'attends en Dieu si haute vie  
Que je meurs de ne point mourir (1).

(1) Cette traduction est due au Père Marcel Bouix S. J.—N. R. Père Herman, de sainte et heureuse mémoire, a composé une délicieuse mélodie sur les paroles de cette poésie. (Voir son recueil de cantiques : *Fleurs du Carmel*.)



Ce fut le Père Iépès qui publia cette poésie peu de temps après la mort de sainte Thérèse.

Elle fut composée par la Séraphique au sortir d'une extase, dans la semaine de Pâques de l'an 1571, au monastère de Salamanque. La réputation de cette glose est universelle, je me dispense donc de l'examiner et de l'apprécier.

On a de la Sainte une seconde glose sur la même pensée :

Que muero porque no muero

Je me meurs de ne point mourir.

Cette glose se compose de quatre strophes. Le R. P. Cyprien, dans une édition des œuvres de la sainte Mère Thérèse de Jésus, ne cite qu'une de ces strophes, la première qui commence par le vers : " Vivo ya fuera de mí. „ Il y a encore une autre strophe entièrement originale, c'est la quatrième dont le premier vers est : " Acaba ya de dejarme. „ La deuxième et la troisième correspondent aux première et deuxième de la glose primitive, sauf quelques modifications. Il semblerait que la Sainte eût voulu retoucher après coup sa première poésie. Quoi qu'il en soit, cette seconde pièce est pâle auprès de la première : on sent ici plus de soin pour bien peser les mots, tandis que dans l'autre le jet de l'inspiration est plus libre et plus sublime.

Thérèse, comme digne épouse de Jésus crucifié, avait la folie de la croix ; elle chanta donc le bois mystérieux, instrument de notre rédemption.

A l'occasion de la fête de saint André, amant passionné de la croix, elle composa quelques couplets dans lesquels elle donna un libre essor à son amour des souffrances. Cette poésie débute par ces vers :

Si el padecer con amor  
Puede dar tan gran deleite  
Que gozo nos dará el verte?

Si l'amour nous fait percevoir  
Tant de charmes à nous douloir,  
Quelle volupté de te voir !

De cette joie, si peu motivée en apparence, elle déduit avec raison la grandeur des délices de la vision béatifique, en ces termes :

Que será cuando veamos  
A la eterna majestad ;  
Pues de ver Andres la cruz  
Le pudo tanto alegrar ?  
  
Que sera-ce à voir elle-même  
La souveraine Majesté  
Alors qu'à voir la Croix André  
Ressent une allégresse extrême ?

Et comme elle est belle cette apostrophe à la croix du Sauveur qu'elle salue avec effusion !

Oh ! Cruz madero precioso  
Lleno de gran majestad :  
Pues siendo de despreciar  
Tomaste à Dios por esposo  
A ti vengo muy gozoso  
Sin merecer el quererte ;  
Esme muy gran gozo el verte.

\* O croix, précieuse potence  
Pleine de tant de dignité,  
Qui, nonobstant ta vileté,  
Avec un Dieu fis alliance,  
Je viens à toi, ma jouissance ;  
Sans mériter de te vouloir  
Quelle volupté de te voir !

Cette poésie se conservait dans un ancien manuscrit du monastère de Tolède, d'où la tira le P. Antoine de Saint Joachim, pour la publier dans l'Año Teresiano, au 30 novembre, fête de saint André.

Une autre poésie qui commence ainsi :

Cruz, descanso sabroso de mi vida,  
Vos seais la bienvenida.

- \* O croix, doux repos de ma vie  
Viens, et sois à jamais bénie !

est attribuée également à la Sainte; mais il n'y a pas de preuves suffisantes pour pouvoir assurer qu'elle soit son œuvre. Je me contente d'en faire mention et de rapporter la première strophe qui ne manque pas d'inspiration :

Oh bandera en cuyo amparo  
El más flaco sera fuerte,  
Oh vida de nuestra muerte,  
Que bien la has resucitado :  
Al leon has amansado  
Pues por ti perdio la vida,  
Vos seais la bienvenida !

- \* Bannièrè, sous tes plis vainqueurs  
Le courage enflamme les cœurs ;  
Vie à l'égard de la mort même,  
La ressuscitant, bien suprême ;  
N'as-tu pas dompté le lion ?  
Dans tes bras il se sacrifie  
Viens, et sois à jamais bénie !

Une poésie du plus beau lyrisme est celle où la Sainte chante la blessure du Séraphin :

En las internas entrânas  
Sentí un golpe repentino ;  
El blason era divino  
Porque obró grandes hazânas.

- \* Dans mes entrailles plus intimes  
Je ressentis un coup soudain ;  
Le dard était un dard divin :  
Il faisait des choses sublimes.

On sent bien en lisant ces vers que c'est l'heureuse victime qui parle d'elle-même.

Quel naturel dans ces interrogations :

Si mata, como dá vida?

Y si vida, como muere?

\* Comment, mort, est-elle vie?

Comment, vie, est-elle mort?

Les plus anciennes éditions rapportent ces beaux vers :

Dichoso, el corazon enamorado  
Que solo en Dios ha puesto el pensamiento  
Por él renuncia todo lo criado,  
Y en él halla su gloria y su contento.  
Aun de si mismo vive descuidado  
Porque en su Dios está todo su intento  
Y así alegre pasa y muy gozoso  
Las ondas de este mar tempestuoso.

\* O bienheureux le cœur de l'amour s'enflammant,  
Qui seulement vers Dieu dirige sa pensée,  
Qui dédaigne pour lui toute chose créée,  
Qui trouve en lui sa gloire et son contentement!  
Il vit, mais délivré de recherche égoïste,  
Car à poursuivre Dieu sans relâche il persiste.  
C'est ainsi qu'il traverse, allègrement, joyeux,  
Du mondain océan les flots tempétueux.

Les couplets qui forment " El ofrecimiento que de si hacia à Dios la santa Madre „, " l'offrande que faisait d'elle-même à Dieu la sainte Mère „, ne sont pas moins beaux. Ici tout est enthousiasme, tout est feu d'amour divin. La sainte exprime des sentiments si vrais et avec une telle ferveur qu'ils appellent nécessairement " el estribillo final „, " le refrain final „ :

Vuestra soy, para vos naci,  
Que mandais hacer de mi?



\* Je suis à toi par ma naissance :  
Qu'exige de moi ta puissance ?

Au sujet de cette admirable poésie, les éditeurs ne sont pas d'accord. Quelques-uns donnent sept strophes, tandis que d'autres en donnent douze. Un bon vieux petit livre, édité à Séville en 1701, contient cette poésie avec sept strophes seulement. Je le crois exact, par la raison que les cinq autres strophes ne semblent pas du même auteur ; elles sont plus lourdes et plus maniérées.

Il y a toute une histoire au sujet de la poésie suivante :

Alma buscarte has en mi  
Ya me buscarne has en ti !

\* Ame, il te faut chercher en moi,  
Puis il me faut chercher en toi.

Le Seigneur avait dit à la Sainte dans l'oraison : " Buscarte has en mi. „ " C'est en moi qu'il faut te chercher. „ La sainte répéta ces paroles à son frère don Laurent de Cepeda. L'évêque d'Avila en eut connaissance, et proposa à don Laurent de Cepeda et à trois autres personnes, qui étaient don Francisco de Salcedo, Julien d'Avila et Saint Jean de la Croix, de découvrir le vrai sens de ces paroles. Chacun les interpréta à sa manière. La sainte trouva toutes ces explications insatisfaisantes, et composa elle-même cette pièce pour donner le sens de la phrase en question, du moins selon qu'elle l'avait comprise : car elle était loin de mépriser l'interprétation des trois érudits, surtout la longue, savante et pieuse dissertation de saint Jean de la Croix.

Les compositions énumérées jusqu'ici sont les principales de notre Sainte, du moins quant aux sujets traités : car elles roulent toutes sur des matières graves, et sont écrites dans un style élevé et plein de noblesse. Celles dont il me reste à faire mention sont moins sérieuses, et ont été composées en différentes circonstances ; ce sont, pour ainsi dire, des passe-temps poétiques, inspirés par sa douce piété.

La Sainte, comme on le sait, était d'un caractère très jovial. Voici à ce sujet le témoignage du P. Ribera, son historien. « Elle aimait à voir ses religieuses dans la joie, chanter et composer des couplets pour les fêtes des saints. Mais, comme elle voulait donner l'exemple en tout, elle en composait et chantait elle-même en compagnie de ses religieuses, sans aucun instrument de musique, se contentant de s'accompagner avec de légers et doux battements de mains pour suivre la mesure et produire une certaine cadence harmonieuse. »

Pour corroborer ce témoignage, la Mère Agnès de Jésus, dans les informations faites à Ségovie pour la béatification de la sainte Réformatrice, déclara qu'un jour la Mère Thérèse la chargea de copier quelques pieux couplets, qu'elle jugea indignes d'une personne aussi posée que la sainte. Celle-ci, devinant sa pensée, vint la trouver en cellule et lui dit d'un air tout à fait gracieux : « Ne vous étonnez de rien, ma fille ; tout est bon pour nous aider à passer cette triste vie. » La religieuse, voyant sa pensée découverte, se confondit en excuses et se prosterna devant sa charitable mère.

Parmi ces poésies détachées, il y en a plusieurs qui sont du genre bucolique, propres à être chantées à l'époque de la naissance du Sauveur. Ce sont des *Villancicos* qui correspondent à ce qu'on appelle en France des *Noëls*.

Un seul est absolument authentique, vu que la Sainte en parle elle-même dans la lettre qu'elle écrit à son frère don Lorenzo de Cépéda, en date du 2 janvier 1577.

Citons ses propres paroles :

« Hier nous eumes une grande fête en l'honneur du Nom de Jésus. Que Dieu vous récompense ! Je ne sais que vous envoyer en retour des abondantes faveurs dont vous me comblez, sinon ce villancico de mon cru ; car, mon confesseur m'ayant ordonné de récréer mes religieuses, j'ai passé avec elles ces soirées-ci et je n'ai su les divertir que par ce moyen. Il a un air charmant ; Francisquito devrait l'apprendre pour le chanter. »

Elle ajoute en post-scriptum :

« Je pensais que vous nous enverriez votre villancico, celui-ci n'a ni tête ni queue, on le chante quand même. A présent il me souvient d'un que je fis en pleine oraison, ça me semblait un grand encourage-

ment. Tenez (me le rappellerai-je ?) afin que vous voyiez que depuis ici je veux vous égayer, le voici : „

Oh hermosura que excedeis  
A todas las hermosuras !

\* O beauté qui par ta splendeur  
Eteins les beautés les plus pures...

Encore un autre de même genre : son origine n'est pas aussi sérieusement prouvée que celle du précédent, bien qu'il se trouve dans le manuscrit des Carmélites de Tolède, avec l'indication qu'il est de la sainte Mère :

Pues el amor  
Nos ha dado Dios  
No hay que temer  
Muramos los dos.

\* Quand l'amour donne  
Pour présent un Dieu,  
La crainte abandonne ;  
Mourons tous les deux.

Premier couplet.

Danos el Padre  
A su único Hijo :  
Hoy viene al mundo  
En un pobre cortijo  
Oh gran regocijo  
Que ya el hombre es Dios !  
No hay que temer  
Muramos los dos !

\* Le Père nous livre  
Son unique Fils  
Qui commence à vivre  
Sous d'humbles lambris.

Ineffables charmes,  
L'homme est déjà Dieu ;  
Chassons les alarmes  
Mourons tous les deux.

Les mêmes raisons de probabilité militent en faveur de celui au beau refrain :

Ah pastores que velais  
Por guardar vuestro rebano,  
Mirad que os nace un cordero  
Hijo del Dios soberano.

\* O Pasteurs qui dans votre veille  
De vos troupeaux gardez l'essaim,  
Un agneau vous naît, ô merveille !  
Agneau, Fils de Dieu Souverain.

Nous parlerons maintenant des poésies qui furent composées par la Sainte à l'occasion des vêtures ou professions de ses religieuses. Je me contenterai de rapporter celle que la sainte Mère composa pour la prise de voile de la sœur Isabelle des Anges, au couvent de Salamanca, en 1571, et dont la copie a été conservée chez les Carmélites de Valladolid. Cette pièce est une véritable glose, belle par sa versification et remplie de bons et saints conseils pour l'heureuse novice. Elle commence par ce quatrain :

Hermana, porque veleis  
Os han dado hoy este velo (1)  
Y no os va menos que el cielo  
Por eso no os descuideis.

\* Afin que tu veilles, ma sœur,  
Le voile orne aujourd'hui ta tête,  
Du ciel il marque la conquête,  
Ne perds donc point de ta ferveur.

Ce quatrième vers devient le vers final de chaque strophe.

---

(1) La sainte joue sur les mots espagnols *velar* veiller et *velo* voile.



Nous savons aussi par le P. Joseph de Sainte-Thérèse, au tome III, livre XIII, chapitre xxi de la " *Riforma de los Descalzos* „ que la sainte Mère rima plusieurs couplets au couvent de Médina del Campo, à l'occasion de la prise d'habit de la Sœur Geromina de l'Encarnacion, fille de don Diego de Villaroel et de dona Elena de Quiroja. De ces couplets, nous ne connaissons que les trois premiers vers que cite l'auteur mentionné :

Quien os trajo acá, doncella,  
Del valle de la tristura?  
— Dios, y mi buena ventura!

\* Vierge, dans ce val de douleur,  
Qui tourna vers ce lieu ton cœur?  
— C'est le Seigneur et mon bonheur!

La Sainte faisait aussi parfois des improvisations qui ne manquaient pas d'à propos, témoin le cantique que nous pouvons intituler : " *Contra la mala gente* „ pour ne pas employer le mot propre, peu agréable à l'oreille.

Elle improvisa ces vers dans une occurrence mémorable que le Père François de Sainte Marie rappelle au tome I<sup>er</sup>, livre IV, chapitre 23, de l'histoire de notre sainte réforme. Les carmelites de Saint-Joseph d'Avila, vêtues, comme on le sait, d'une pauvre bure et de grossières tuniques de laine, étaient fort incommodées par des hôtes importuns qui s'installent parfois dans ces étoffes. Elles prièrent leur sainte Mère de demander au Seigneur de les délivrer de ce fléau, et à cet effet elles firent un jour une procession dans le cloître, la croix en tête. Ces bonnes et simples religieuses chantaient un refrain de leur composition ainsi conçu :

Pues nos dás vestido nuevo,  
Rey celestial,  
Librad de la mala gente  
Este sayal.

\* Nos habits neufs, Prince indicible,  
Sont tes présents,  
Délivre d'un peuple nuisible  
Nos vêtements.

La Sainte improvisa alors trois couplets de circonstance, entre lesquels le chœur reprenait le refrain.

Cette poésie n'est pas moins originale que le cas dans lequel elle fut produite. La prière de la Sainte fut si efficace, que le Seigneur accorda la grâce sollicitée, et ses heureuses filles n'eurent plus à souffrir, depuis lors, de cette invasion.

On cite aussi comme de sainte Thérèse quelques couplets avec le refrain :

Caminemos para el cielo

Monjas del Carmelo.

\* Acheminons-nous vers le ciel,  
Religieuses du Carmel.

Ces vers furent exhalés, dit la tradition, par la sainte Mère en voyage, un jour qu'elle était malade. C'est aux couvents des Carmélites de Santa-Anna de Madrid et de Guadalajara que le texte en a été retrouvé dernièrement ; il a été édité par don Vicente de la Fuente.

Une autre poésie de sainte Thérèse dont on a le manuscrit original, écrit de sa propre main et qui ne se rencontre dans aucune des éditions de ses œuvres, est celle que tout récemment vient de publier, dans un opuscule contenant quelques documents sur la sainte Mère, don Francisco Herrero y Bayona, chanoine de Valladolid, et dont voici le commencement :

Cuan triste es Dios mio,

La vida sin ti !

Ansiosa de verte

Deseo morir.

\* Que la vie est affreuse ;  
Mon Dieu, toujours nous fuir !  
De te voir anxieuse  
Je désire mourir.

Pour compléter cette liste, je ferai mention du petit écrit connu sous le nom de Pensamientos de Santa Térésa, qui débute ainsi :

Nada te turbe...

Que rien ne te trouble !

Ce ne sont que quelques pensées exprimées sous une forme concise et mesurée, qui forment à l'ouïe une suave cadence et surtout nous donnent un merveilleux abrégé de perfection chrétienne et religieuse. La Sainte portait toujours ces belles sentences dans son bréviaire, et les mettait en pratique dans toutes les conjonctures.

Telles sont les œuvres poétiques de notre Mère sainte Thérèse de Jésus.

Il y en a quelques autres qui lui sont aussi attribuées ; je les indiquerai, par acquit de conscience, sans vouloir rien décider.

Et d'abord se présente le fameux sonnet, qui figure partout dans les livres de prières, notamment en Espagne, dont tel est le premier vers :

No me mueve, mi Deos, para quererte....

Ce qui fait, ô mon Dieu, que je t'aime.

Je dirai à ce sujet que l'on s'expose fort en rapportant cette pièce à la Sainte : car vu son amour pour la simplicité, il est peu probable qu'elle entreprit des compositions d'une forme aussi compliquée que celle du sonnet, dont Boileau, à cause des difficultés qu'en offre la structure, a dit avec raison :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

De plus, toutes les pensées que renferme cette pièce se trouvent dans une prière latine attribuée à saint François Xavier, antérieur comme on le sait à notre Sainte. Le travail de celle-ci, supposé qu'il fût sien, ne serait donc au plus qu'une traduction. Ce qui a pu induire en erreur, surtout en France, sur l'origine de cette poésie (fort belle, je l'avoue), c'est que vers la fin du siècle dernier, un écrivain espagnol, Arceaga, dans son ouvrage intitulé " Investigaciones filosoficas sobre la belleza ideal ", " Recherches philosophiques sur la beauté idéale ", dit que ce sonnet, d'un auteur inconnu, était attribué à sainte Thérèse.

Plus tard d'autres écrivains moins prudents, et surtout le Français Latour, donnèrent le sonnet en question comme œuvre certaine de la Sainte.

Il ne sera pas inutile de noter en passant que quelques partisans du quiétisme en France ont mal interprété la pensée dominante de cette pièce et en ont abusé en faveur de leur système.

Voici le texte du dit sonnet et la belle traduction qu'en a faite Xavier Marmier, de l'Académie française :

No me muere, mi Dios, para quererte  
El cielo que me tienes prometido,  
Ni me mueve el infierno tan temido  
Para dejar por eso de ofenderte.

Tu me muives, señor, mueveme el verte  
Clavado en una cruz y escarnacido,  
Mueveme el ver tu enserpo tan herido,  
Muevenme tus afrentas y tu muerte,

Mueveme en fin tu amor en tal manera  
Que aunque no harbisse cielo yo te amára ;  
Y aunque no hubiera infierno te temiera.

No me tienes que dar porque te quiera ;  
Porque aunque lo que espero non esparára.  
Lo mismo que te quiero te quiesiera.

Ce qui fait, ô mon Dieu, que mon âme s'élance  
Ardemment jusqu'à toi sans cesse chaque jour,  
Non, j'ose l'affirmer, ce n'est point l'espérance  
De l'éternel bonheur promis à notre amour.

Ce qui fait que je crains d'oublier ta défense  
D'errer sur mon sentier en un fatal détour,  
De commettre envers toi la plus légère offense,  
Ce n'est point la frayeur de l'inferral séjour.

Non, non, c'est de te voir l'œil mourant, le front blême,  
Attaché sur la croix, buvant le fiel amer,  
Le corps ensanglanté, transpercé par le fer.



O mortelle agonie, ô dévouement suprême !  
 Je te craindrais, mon Dieu, ne fût-il point d'enfer,  
 Et point de paradis, je t'aimerais de même (1) !

On doute également de l'authenticité du gracieux rondeau :

Viante mi ojos.

Lorsque mes yeux voient ta face...

pour la simple raison qu'elle fut très vivement impressionnée en l'entendant chanter à Salamanque, puisqu'elle entra dans une extase de deux jours, après laquelle elle composa la célèbre glose :

Vivo sin vivir en mí...

Je vis mais sans vivre en moi...

ce qui ne serait probablement pas arrivé, si elle en eût été l'auteur, car ce que l'on connaît à l'avance généralement impressionne moins. Il existe encore d'autres pièces poétiques trouvées dans d'anciens manuscrits de quelques couvents de Carmélites d'Espagne, que certains critiques réfèrent à la Sainte, mais sans preuves suffisantes.

Un historien, littérateur et canoniste, don Vicente de la Fuente, a publié, ces dernières années, les œuvres de sainte Thérèse in extenso. Son édition est très complète (j'allais dire trop complète sous certains rapports, mais passons) ; il donne un assez grand nombre de poésies qu'il attribue avec plus ou moins de fondement à la Sainte. Il en reproduit vingt-huit comme certaines, probables ou douteuses, et il en indique encore un nombre plus considérable d'après les notes du carme Andres de la Encarnacion qui, au milieu du siècle dernier, fit de vastes recherches au sujet des écrits de notre sainte Mère. Les textes de plusieurs des poésies que mentionne le R. P. Andres de la Encarnacion n'ont pu être retrouvés. Don Vicente de la Fuente reconnaît lui-même, au prologue du tome III, qu'il

---

1. Ce sonnet est célèbre : Sainte-Beuve en a donné une traduction bien connue : les *Circonflexes* l'ont citée en leur tome II (1890-91), p. 184. L'année précédente, elles avaient donné une paraphrase poétique de la même pièce (voir t. I<sup>er</sup>, p. 165).

s'est peut-être glissé quelques inexactitudes dans ses appréciations et son calcul. Quoi qu'il en soit, je n'ose pas citer ici toutes ces poésies, parce que ce serait entamer des discussions oiseuses, et probablement sans résultat sérieux.

Ce qui m'engage surtout à me méfier de l'authenticité de plusieurs de ces pièces, c'est leur peu de valeur littéraire. Nous savons de quoi était capable notre Séraphique Mère. Dans les poésies qui sont certainement d'elle, son talent ne se dément jamais, tandis que dans le reste il y a maints passages où la pensée et l'expression sont parfois bien triviales, et, selon toute probabilité, de tout autre auteur que sainte Thérèse.

D'ailleurs, dans le témoignage par devant notaire, qui certifie l'authenticité de la copie des pièces conservées dans un manuscrit du couvent de Cuerva, et que l'on donne comme de sainte Thérèse, on lit ces paroles assez significatives au feuillet 209 : « Parmi les écrits qui suivent on en trouve quelques-uns qui sont de notre Mère sainte Thérèse de Jésus; ses religieuses lui chantaient plusieurs de ces couplets; il y en a d'autres qui sont des vieilleries (antiguallas), composées au commencement de la réforme de l'ordre en diverses occasions. »

Je crains bien que dans la collection des poésies attribuées à sainte Thérèse, il ne se soit glissé quelques vieilleries (antiguallas) rimées par de bonnes sœurs plus dévotes que lettrées. On peut les voir dans le tome III de l'édition signalée.

Dans tous les cas il est certain que sainte Thérèse composa plus de poésies que celles que nous connaissons; mais tous ces trésors ne sont pas découverts; une partie en est égarée.

Comme on l'aura remarqué par cette brève exposition des œuvres poétiques de notre Sainte, son style est simple et naturel; si parfois il devient majestueux, c'est sans recherche, parce que l'élévation des images et de l'expression suit, sans qu'elle s'en doute, sa pensée.

Elle écrit avec aisance dans tous les tons, depuis l'ode lyrique jusqu'aux simples couplets.

Quoi qu'elle fasse, on la retrouve toujours elle-même, femme de talent et sainte consommée.

F. PIERRE DE LA MÈRE DE DIEU.



## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

*Suite (1).*

---

Dans le cours de l'histoire si intéressante de notre vénérable frère, nous avons rencontré à chaque pas des traits de vertu dont nous avons été édifiés et encouragés. Néanmoins, à la suite du biographe qui nous a servi de guide jusqu'à présent, nous allons reprendre une à une les principales vertus du frère François, pour que, fixant sur chacune d'elles un regard attentif, nous avivions notre piété et stimulions notre courage. Car nous devons nous dire à l'exemple de saint Augustin : " Ce que celui-ci a pu, pourquoi ne le pourrais-je pas? „ Surtout nous ajouterons avec saint Paul : " Je puis tout en celui qui me fortifie „ (2).

Pour donner à notre étude plus de solidité, nous demanderons au P. Philippe de la Sainte-Trinité quelques notions doctrinales sur la manière héroïque dont les saints pratiquent les vertus. C'est au traité second de la troisième partie de sa Théologie Mystique que cet illustre auteur, nous montrant comment, par cette pratique, l'âme contemplative est intimement unie à Dieu, nous donne des enseignements dont nous pouvons tirer un grand profit.

Nous commençons, comme cela s'impose, par les vertus théologiques, et parmi elles c'est la foi qui se présente la première à nos regards. La foi est, en effet, le fondement de la vie spirituelle; avant tout il faut croire, car comment espérer et aimer si d'abord on ne croit que Dieu est le Souverain Bien tant pour nous qu'en lui-même? La foi est de toute nécessité puisque sans elle il est impossible de plaire à Dieu, aussi est-elle infuse à l'âme en même temps que la grâce sanctifiante; même elle y restera quand le péché mortel en

---

(1) Voir le n° précédent, pp. 156 et suiv.

(2) " Omnia possum in eo qui me confortat „ — ad Philip. IV, 13.

aura chassé la grâce. Mais si elle se trouve ainsi dans tous les fidèles, elle ne sera pas en tous vive et agissante comme elle doit l'être ni comme elle l'est d'une façon sublime en ceux qui, parvenus à l'heureux état de l'union, adhérent à Dieu étroitement et à cause de cela sont appelés dans Isaïe (1) les enseignés de Dieu, *docibiles Dei*. L'âme de ceux-ci est en effet un miroir transparent et sans tache qui, placé devant le divin soleil de justice, en reçoit les rayons sans obstacle ; elle est tellement illuminée des splendeurs de la sagesse que la foi elle-même, puissamment fortifiée, semble voir plutôt que croire les vérités divines et les mystères révélés. Ainsi Dieu, dans une union intime, source de délices, se manifeste à ces âmes chéries et leur révèle les secrets du ciel afin qu'elles en aient une science quasi expérimentale. N'a-t-on pas vu des hommes rustiques, des jeunes filles illettrées pénétrer profondément les mystères de la foi et même le très auguste mystère de la Sainte Trinité ? Divinement éclairés ils en savaient bien plus que n'ont pu en dire dans leurs savants écrits les docteurs les plus renommés. Rien d'étonnant en cela. Admis à la tendre intimité du Roi du ciel, délivrés du tumulte des affaires séculières, s'occupant, avec tranquillité d'esprit, de Dieu toujours présent à leur pensée, attentifs aux délicieuses leçons du Maître, ces amis du Seigneur méritent que la doctrine céleste tombe goutte à goutte dans leur âme et que leur sagesse arrive à un degré sublime. Ils sont encore sur la terre, mais ils contemplent les choses du ciel. Il faut les appeler des anges terrestres, ou plutôt des hommes célestes, car ils peuvent dire avec l'apôtre : « Notre existence est dans les cieux ... Cette influence de la sagesse d'en haut illumine et éclaire leur esprit d'une telle façon que leur foi n'est pas seulement chez eux une habitude (2), mais un acte presque continu. En outre leur foi est tellement ferme que jamais le moindre doute qui lui serait contraire ne s'élève en leur esprit. La foi arrivée à ce degré d'héroïsme ne se contente pas de contempler les choses divines, mais de cette contemplation elle déduit ses appréciations sur les choses humaines.

(1) Isaïe, LIV, 13. — S. Jean, VI, 45.

(2) L'habitude, dit Goudin, est une qualité qui détermine le sujet à un état bon ou mauvais soit en lui-même soit pour l'opération. — Ce mot ne signifie pas ici une disposition acquise par des actes réitérés.



Elle connaît la suprême excellence de Dieu, elle sait que tout ce qui est créé émane de lui; elle méprisera donc la bassesse et le néant des créatures. Elle apprécie les mérites de tout; les choses créées sont précieuses devant elle, les créées sont viles à ses yeux; et de ce jugement, si certain d'ailleurs et si infailible, elle conclut combien il est bon, utile et délectable d'adhérer à son Dieu, souverainement aimé et intimement possédé, tandis qu'il est mauvais, dangereux, désolant, d'abandonner le Seigneur et de s'attacher aux créatures. De cette connaissance tout à la fois spéculative et pratique suit nécessairement la direction des affections et des actions humaines. L'âme contemplative s'inquiète peu, en effet, d'en voir d'autres qui, tout remplis de désirs terrestres, embarrassés des affaires du siècle, aspirent à une vie de mollesse et de plaisirs, ambitionnent les honneurs, courent après les richesses, poursuivent la gloire vaine et creuse d'ici-bas; pour elle, elle aspire uniquement aux biens célestes, ne se plaît que dans les pratiques spirituelles, suit courageusement l'arduo sentier de la croix, mène une vie austère, fuit les honneurs, méprise les richesses, désire souffrir et être méprisée pour Dieu. En outre, cette lumière intérieure ne se contente pas de montrer la perfection de toutes les vertus, elle en inspire l'amour. Qu'est-ce en définitive que l'humilité, que l'obéissance, que la patience (et il en est de même pour les autres vertus) si ce n'est un rayon de la vérité?

Ce même principe de la foi engendre la destruction des péchés et des imperfections. Car la foi enseigne que les péchés doivent être évités, vu qu'ils sont des injures et des offenses faites à Dieu; qu'ils sont aussi le mal du pécheur lui-même, qu'ils privent de la grâce sanctifiante et des vertus surnaturelles, enfin qu'ils sont contraires non seulement à la loi divine mais encore à la loi naturelle, en d'autres termes à la lumière de la raison. Bien que la foi dise ces choses à tous, elle ne persuade pas, elle ne convainc pas tous les hommes de façon à les pousser à éviter le péché. En beaucoup, hélas! la foi est morte, elle ne produit pas d'œuvres; en d'autres elle est languissante: la délectation sensible, goûtée présentement, attire au péché plus que n'en détourne, en effrayant, un mal futur connu par l'intelligence et cru d'une foi sans vigueur; mais ceux qui ont une foi vive et héroïque tirée des motifs énoncés plus haut, surtout de la

pensée de l'offense de Dieu, ont la crainte du péché; ils évitent les fautes, même la plus petite; ils fuient jusqu'à l'apparence du mal, et ainsi ils mènent sur la terre une vie toute pure et vraiment angélique.

La foi vive unit l'âme à Dieu si étroitement qu'à peine celle-ci peut-elle penser à autre chose qu'aux choses divines; et si une autre pensée lui vient, tout de suite elle la dirige vers Dieu. C'est également la foi qui met en l'âme un souvenir continu de la présence de Dieu, souvenir qui ne la quitte jamais et qui parfois l'absorbe. Aussi saint Thomas disait qu'il ne pouvait comprendre qu'une âme religieuse, supposé qu'elle soit éclairée de cette foi vive, pût oublier Dieu un seul instant. Et c'est avec raison qu'il parlait ainsi, car comment peut-il se faire qu'une âme qui croit vivement et fermement que Dieu l'a créée, lui conserve la vie, l'a rachetée par amour, la comble continuellement de bienfaits, puisse offenser ce Dieu par un oubli aussi ingrat qu'injuste?

Notre vénérable frère avait cette foi vive et vraiment héroïque; c'était la seule lumière dont il éclairait toute sa vie. Lui aussi semblait voir, plutôt que croire, les vérités enseignées par la foi. Le Seigneur, il est vrai, l'avait favorisé de nombreuses révélations, il lui avait fait entendre des paroles tant intérieures qu'extérieures qui lui disaient ses secrets, et cela plus souvent qu'on ne peut le dire, parce que l'humilité de François a enseveli dans le silence beaucoup de ces faveurs surnaturelles. Mais à l'exemple de la séraphique mère sainte Thérèse, quelles que fussent les sublimes communications dont Dieu le gratifiait, il leur préférerait toujours la doctrine que la foi nous apprend.

Une preuve de l'héroïsme de cette vertu en notre Vénérable, c'est la sûreté et la justesse avec lesquelles il parlait des mystères. Il en causait comme de choses qui lui étaient tout à fait familières, qu'il connaissait de science expérimentale et parfaite. Monseigneur l'archevêque de Valence, grand ami du frère, comme l'on sait, et qui était un homme de vaste erudition et profond théologien, l'a bien des fois affirmé: " J'ai étudié toute ma vie, disait-il; j'ai lu les écrits des Saints Peres; hé bien! jamais je n'ai eu de l'auguste mystère de la Sainte-Trinité une idée aussi haute et aussi nette qu'en en causant un jour avec notre vénérable frère. J'ajouterai que je ne pensais pas

qu'il fût possible d'en avoir une semblable en cette vie. „ François professait pour la Sainte Écriture un profond respect, jamais il ne se serait permis d'en citer un texte, à moins que l'obéissance ne l'y forçât. La vivacité de sa foi éclatait surtout dans son angelique dévotion envers le T. S. Sacrement. Étant encore séculier, il passait aux pieds du tabernacle tout le temps que lui laissaient ses œuvres si nombreuses de charité. C'était la nuit qui, destinée à son repos, lui donnait plus de loisirs : il en soustrayait une bonne partie au sommeil pour la consacrer à Notre-Seigneur. Devenu religieux, il ne fit qu'augmenter encore les ardeurs de sa piété. Servir la messe était l'objet de sa dévotion spéciale. Au premier appel il accourait promptement. On n'a pas oublié qu'étant au service de l'église des SS. Juste et Pasteur, il allait à la recherche des prêtres étrangers pour les mener dire la messe dans son église et avoir ainsi la consolation de les servir. Au couvent il était fort désappointé les jours où il n'avait pas pu servir ses douze messes. Les plus longues étaient les préférées de sa ferveur. A chaque messe qu'il entendait ou qu'il servait il faisait une communion spirituelle. Souvent il arrivait que durant la messe, mais surtout après la consécration, son visage s'enflammait, la foi dont il était pénétré brillait dans tout son extérieur; on voyait bien aussi que Dieu lui accordait des faveurs extraordinaires. Il écrivait un jour à l'archevêque de Valence : „ Quelle admirable chose, ô notre Père, que l'amour de l'Enfant Jésus! Quand nous en causons à nous deux, ah! les admirables choses que vous me disiez! C'était si bon, si délicieux (1)! Quand je sers la messe, on dirait qu'on m'enlève de ce monde et qu'on me porte dans un autre lieu ou dans une autre patrie. Cela me prend surtout quand le prêtre communie. Oh! que tout cela est beau! Souvent je répète : Jésus de mon âme! Comment cela peut-il être? Ou bien je dis encore : Que c'est admirable, et je ne le comprenais pas! „ Il se préparait à la communion sacramentelle avec plus de ferveur et de sollicitude encore. La veille de la communion ou la nuit qui la précédait, le P. Maître le trouvait tantôt absorbé dans une haute contemplation, tantôt tout inondé de larmes de tendresse. Son cœur brûlait toujours

---

(1) Dans son naïf langage, le Frère ajoutait : C'était à en lécher les doigts!

du feu d'un amour ardent ; mais les jours où François s'était approché des divins mystères, cet amour s'enflammait de telle façon qu'il le consumait tout entier. Il lui tenait lieu de tout, il était sa nourriture et sa vie. Quand le P. Maître voulait lui accorder une faveur signalée, il le dispensait de venir avec les autres à la première table. Alors François pouvait trouver encore quelques messes à servir ; il pouvait prolonger son oraison et son action de grâces. Un jour qu'il avait reçu le matin la sainte communion, il resta en actions de grâces jusqu'à quatre heures après midi, toujours à remercier Notre-Seigneur, absorbé par la pensée du banquet que Notre-Seigneur lui avait préparé et enivré de la contemplation de la bonté de Dieu. Il n'avait donc pas entendu le signal de la première table ; il avait oublié le temps du repos et finalement les Vêpres ; et il serait resté encore plus longtemps si le P. Maître n'était venu l'arracher à ce recueillement si profond et ne l'avait obligé à songer un peu au soulagement de son corps. C'est encore cette même foi héroïque qui ne lui permettait pas de passer devant une église où se conservait le Très Saint Sacrement sans entrer pour rendre au bien-aimé une visite qui durait tout le temps dont il pouvait disposer. « Est-il raisonnable, disait-il souvent, de passer devant la maison d'un ami sans le saluer ? »

Voici une dernière preuve de la vivacité de sa foi : elle l'avait rempli de lumières si claires par rapport aux choses divines que, malgré la rusticité de son intelligence et sa complète ignorance en littérature, il avait composé un chant dans lequel il célébrait les mystères de notre foi. Il le faisait chanter parfois et il est merveilleux comment, par ce moyen et par d'autres sages considérations qu'il ajoutait, il a pu répandre et augmenter dans les âmes l'amour et la pratique de la foi. Comme dans sa conviction la foi ne pouvait, pour être vivante, rester spéculative et séparée des œuvres de la charité, il avait terminé chaque strophe de son cantique par ces mots : Croire et agir.

*(A suivre.)*





## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Le 25 juillet dernier une touchante cérémonie rassemblait dans la chapelle des Carmélites d'AUTUN un gracieux auditoire. Une centaine au moins de petits enfants des différents asiles et pensionnats de cette ville, accompagnés de leurs maîtres et maîtresses, les enfants de la maîtrise de la Cathédrale en habit de chœur, conduits par leurs professeurs, venaient assister à la bénédiction d'une statue et à l'érection d'une association en l'honneur du Saint Enfant Jésus de Prague. M. l'abbé Mangematin, vicaire général, entouré d'une couronne d'ecclésiastiques, présidait la cérémonie.

Après un touchant cantique, composé pour la circonstance par une pieuse maîtresse de pension et chanté par ses jeunes élèves, le prédicateur, s'inspirant de cette parole du Séraphique d'Assise : « Le Seigneur est grand et jamais je ne pourrai le louer assez ! Mais il s'est fait petit pour mon amour et jamais je ne pourrai l'aimer assez, » sut par ses paroles pleines de simplicité et d'onction captiver son jeune auditoire. Il leur montra dans le Saint Enfant Jésus, dont la statue, richement parée et ornée, brillait à leurs yeux, le petit enfant de Bethléem, le divin adolescent de Nazareth, le Maître prodiguant les bienfaits dans la Judée et la Galilée, la victime sanglante du Calvaire, et enfin le prisonnier d'amour qui, de son tabernacle, sous le voile du Sacrement auguste de nos autels, les appelait à lui et les bénissait.

Il rappela les apparitions de l'Enfant Jésus à la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, du Carmel de Beaune, l'institution, sur la demande de cette sainte religieuse, de la première confrérie de la Sainte-Enfance de Jésus dans la chapelle de ce monastère, par M<sup>gr</sup> l'évêque d'Autun en 1636 (Beaune était alors du diocèse d'Autun), enfin l'érection de la Confrérie de Beaune en Archiconfrérie, par le Souverain Pontife Pie IX en 1855 ; et il encouragea l'inscription des fidèles et particulièrement des enfants parmi les membres de cette Confrérie.

Puis vint la consécration des enfants et le chant d'un nouveau cantique ; enfin le salut du Très Saint-Sacrement et une distribution d'images et de médailles aux chers petits assistants. Pendant ce temps le refrain, bien des fois répété : « *Vive Jésus. c'est notre frère ; vive Jésus, c'est notre Roi,* » faisait passer dans tous les cœurs quelque chose de l'émotion de nos grands pèlerinages. Ces voix si pures des petits enfants, mêlées aux voix graves des ministres du Seigneur, produisaient un effet charmant en même temps qu'une profonde impression de foi et d'amour.

Daigne le Saint Enfant Jésus prendre pleine possession de ce sanctuaire qui lui est désormais consacré, et bénir abondamment tous ceux qui travailleront à répandre sa dévotion aussi bien que ceux qui l'honoreront sous cette gracieuse image.

A ce récit d'installation ajoutons brièvement que la dévotion au Saint Enfant Jésus se répand en particulier dans la Congrégation des Sœurs de Sainte Chrétienne au diocèse de Metz grâce au zèle d'une religieuse de cette pieuse société. En deux mois plus de dix statues ont été placées par elle en différents couvents.

Enfin trois statues sont en route pour nos missions du Malabar. L'Enfant Jésus attaquera l'Inde païenne par trois points à la fois.

\*  
\* \*

**GRACES OBTENUES. — Luxembourg.** — Nous recevons, du Carmel de cette ville, qui fut fondé il y a cinq ans et placé, le premier, sous le patronage spécial de l'Enfant Jésus de Prague, la communication suivante :

“ Pourquoi vous envoyer des articles étrangers à insérer dans les *Chroniques*? Notre monastère n'est-il pas un miracle éclatant? Il serait temps de raconter à nos autres Frères et Sœurs tout ce que l'Enfant Jésus de Prague a fait pour son nouveau Carmel, où il trône à l'entrée, au chœur, partout. Combien le bon Père Cyrille de la Mère de Dieu, notre compatriote, triomphe au ciel de la gloire dont jouit dans sa patrie son cher petit Jésus de Prague. Bien des difficultés s'opposaient à notre modeste fondation, d'ailleurs dépourvue de ressources humaines, et, dans l'espace de 5 ans, voici un monastère complet, selon la règle, 14 Sœurs! une protection divine, journalière et visible! „

**Vendée.** — Dans une paroisse de cette contrée un enfant de 13 mois étant tombé malade, le médecin diagnostiqua une pneumonie infectieuse et le déclara perdu. Sur les conseils du vicaire, les parents eurent recours à la prière. Le bon prêtre lui-même allant le lendemain à Niort, eut l'idée de se présenter chez les Carmélites pour exposer l'état du petit malade et demander une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague : les bonnes religieuses se mirent immédiatement en prières. Un jour plus tard les parents trouvaient leur enfant un peu moins mal : ils allèrent trouver le médecin qui revint aussitôt et dit que la pneumonie était changée en bronchite aiguë. L'amélioration continua, bien sensible; on alla de nouveau le rapporter au médecin qui, dans une nouvelle visite, dit aux parents : “ Votre enfant est hors de danger; je suis fort étonné qu'il ne soit pas mort. „ Aujourd'hui l'enfant est parfaitement guéri; il se porte à merveille.

**Roubaix (Nord).** — Une bonne mère de famille, qui demeure à quelques pas du convent des Carmélites, tomba dangereusement malade. Le mal était contagieux et paraissait sans remède. On administra à la pauvre mère les derniers Sacraments. Le mari et les enfants étaient affolés. Plusieurs fois dans la journée, ils allèrent au Carmel prier le petit Jésus d'avoir pitié d'eux. Tout à coup, il vint en pensée aux religieuses, qui savaient leur peine, d'envoyer à la malade un petit morceau de soie blanche provenant de la tunique du petit Jésus vénéré à Prague. Le morceau de soie fut coupé en deux : une partie fut mise dans la tisane et l'autre attachée au scapulaire. La malade, qui ne pouvait plus rien avaler, prit le nouveau remède

avec grande confiance et à l'instant un mieux sensible s'opéra. Quelques jours après la malade entra en convalescence. Depuis, elle est venue remercier le bon petit Jésus et la famille entière communia en action de grâce, promettant de propager la dévotion au cher petit Roi.

**Saint-Martin de Senozan** (*Saône-et-Loire*). — Une novice du Petit Carmel apostolique, âgée de 24 ans, Sœur Marguerite du Saint Sacrement était atteinte, au mois de juillet dernier, d'une maladie fort grave qui ne laissait au docteur aucun espoir de guérison. Elle est revenue à la vie dans le cours d'une neuvaine au Saint Enfant Jésus de Prague, et après la promesse d'une procession avec sa statue dans le monastère et de l'inscription du fait aux *Chroniques*.

**Metz**. — Une religieuse de cette ville nous écrit :

Veillez insérer dans les *Chroniques* une action de grâces pour une conversion obtenue pendant une neuvaine à l'Enfant Jésus.

Un jeune homme avait une mauvaise connaissance. Plusieurs prêtres et des amis avaient tout employé pour l'en détourner et pour l'engager à rompre ces relations coupables; mais tout avait échoué. Sa sœur m'ayant confié sa peine, je l'ai engagée à faire une neuvaine et à coudre dans les vêtements de l'égaré une médaille du Saint Enfant Jésus. Or, le premier jour déjà un changement s'est opéré. Le jeune homme a repris sa bonne conduite à la joie de toute la famille.

## MISSIONS DES CARMES DECHAUSSÉS

### I. BABYLONIE

Notice sur l'École française des Carmes déchaussés à Bagdad.

*Fin* (1)

#### *Résultats pratiques.*

Considérés au point de vue de ce qu'il y a de mieux dans l'homme, je veux dire par rapport à son âme, on peut dire que ces résultats sont doubles.

L'école est fréquentée par des élèves appartenant à différents rites; on peut dire

(1) C'est par erreur que, dans le numéro d'août, nous avions indiqué comme terminée cette importante notice.

que l'école a fait énormément pour opérer un rapprochement plus intime avec Rome. Aussi quand le schisme chaldéen éclata à Mossoul en 1870, il n'eut pas d'adhérents à Bagdad. On attribua cette fidélité à ce que les jeunes gens de la classe dirigeante avaient puisé dans notre école des principes sains et un attachement vrai au Saint-Siège. On peut donc dire qu'en général l'école a puissamment aidé à créer un bon esprit, un esprit véritablement catholique parmi la chrétienté de Babylone sans distinction aucune de rite. Si l'on descend dans les particularités, on trouvera sans doute qu'il y a de ces esprits récalcitrants comme on en rencontre partout, de ces terres ingrates où aucune semence ne fructifie. Mais il reste avéré qu'à de rares exceptions près, non seulement la majorité de nos anciens élèves a conservé intacte leur foi, mais encore en général ils se montrent fidèles à la pratique de leurs devoirs religieux et connaissent le chemin de l'église. Un bon nombre d'entre eux sont des chrétiens exemplaires. Cependant je serais bien incomplet si je m'arrêtai là, car l'école peut encore réclamer l'honneur d'avoir été l'occasion pour plusieurs âmes de se consacrer au service de Dieu, soit dans le sacerdoce, soit dans la vie religieuse. En un mot, c'est à l'école que plusieurs ont puisé le germe de leur vocation ecclésiastique et apostolique. D'abord elle a fourni des sujets non dépourvus de mérites et à l'Ordre de Saint-Dominique et au Carmel; elle espère en fournir encore d'autres dans un avenir prochain. Quelques-uns sont d'utiles auxiliaires de leurs patriarches respectifs; enfin plusieurs travaillent actuellement, soit dans les séminaires patriarchaux, soit dans des écoles apostoliques à se rendre dignes de leur belle et sublime vocation. On voit donc que la grâce divine ne passe point par notre parterre sans se choisir quelques fleurs, quelques âmes privilégiées, qui savent l'accueillir et la faire fructifier.

Si maintenant nous portons notre attention sur les avantages temporels que l'école a produits, sur ses résultats purement humanitaires, il nous est permis d'affirmer que l'école a fourni à la grande majorité de nos anciens élèves les moyens de se frayer une position sociale aussi honorable que lucrative. Leurs moyens de subsistance, leur gagne-pain, sont dus à l'instruction toute gratuite qu'ils y ont puisée.

On compte aujourd'hui par centaines ceux qui se sont succédé, depuis une quarantaine d'années, sur les bancs de notre école, et on en rencontre aujourd'hui dans n'importe quelle branche de la vie sociale.

L'école a fourni des recrues à la diplomatie, au barreau et à la marine; à l'industrie, au commerce et à la comptabilité; enfin on trouve de nos anciens élèves dans les différentes administrations du gouvernement. Comme on pourrait croire mon assertion par trop intéressée, qu'on me permette de citer au hasard le témoignage d'un des voyageurs français qui ont visité ces pays.

M. de Rivoire dit dans son ouvrage "Les vrais Arabes", pages 49 et suivantes :  
 "Ce ne sont pas exclusivement les familles chrétiennes qui envoient ainsi leurs fils à l'école des Pères Carmes. Dans le nombre, il me fut montré des Israélites, des Musulmans qui venaient, eux aussi, demander à leurs leçons une instruction qu'ils auraient vainement cherchée ailleurs. Plus tard, lorsque, devenus grands, ils



quittent les bancs de l'école, ce ne sont pas ceux qui leur demeurent le moins attachés. Fréquemment, lorsqu'ils sortent, on voit çà et là un indigène s'approcher de nos religieux avec autant d'empressement que de respect et leur baiser publiquement la main.

„ — Où donc avez-vous si bien appris le français ? demandais-je, un jour, à un jeune négociant juif qui s'exprimait dans notre langue avec une facilité surprenante.

„ — Chez les bons Pères Carmes, me répondit-il.

„ Et là-dessus il se mit à me parler de la France, lui qui ne la connaissait que par ouï dire, avec une chaleur, un intérêt qu'on ne trouve pas toujours, hélas ! chez ses propres enfants. Les enseignements des maîtres avaient porté leurs fruits... Les bons Pères ! Pour les populations au milieu desquelles ils vivent, ce mot dépeint tout, et résume admirablement l'esprit de charité et de sacrifice auquel ils obéissent. Aux yeux de l'indigène, ils personnifient en même temps la France, le pays généreux dont ils sortent ; et celui-ci reporte sur son nom le mérite des vertus qu'il salue en eux... Non ! on ne saurait trop le redire chez nous, trop proclamer ces luttes obscures d'un patriotisme qui ne se lasse jamais, et auquel la France doit le meilleur de son prestige, de son influence, dans ces régions de l'Orient, elle qui persécute ces humbles apôtres sur son sol même, et les repousse de son sein. „

On croira peut-être que ce bien s'est opéré sans entrave aucune, ni difficulté. Ceci n'est généralement pas le cas dans tout l'Orient et encore bien moins à Bagdad. Sans mentionner les conditions sociales défavorables des familles et les dispositions naturelles des enfants qui s'opposent plus ou moins à la création d'une excellente école, on peut dire que les Pères missionnaires Carmes ont été à Bagdad aux prises avec une double difficulté dont la première est le manque de ressources pécuniaires. Se trouvant bien éloignés du centre des influences bienfaisantes, les Carmes, par respect pour la vérité, sont obligés de confesser que les secours qu'ils ont reçus, à de rares intervalles, du gouvernement français se réduisent à peu près à rien. Ils s'en consolent par la pensée que Dieu veut que ses œuvres à Lui portent son cachet divin et la trace de son doigt tout-puissant. Il veut qu'elles participent en quelque façon aux signes caractéristiques de la création et que ceux qui travaillent pour Lui, forts uniquement de sa grâce et de son assistance divine, fassent, proportion gardée, quelque chose de rien. C'est donc uniquement grâce à cette intervention incessante de la Providence divine que l'école, non seulement s'est maintenue, mais est allée toujours en progressant. La seconde difficulté que les Carmes avaient à surmonter est la rivalité. Certaines préventions de rites ne voient pas toujours d'un très bon œil le bien opéré à côté d'eux par les missionnaires latins. Le déplaisir de voir l'infériorité de tout ce qui s'était pendant longtemps soustrait aux influences du siège de Pierre, suscite souvent beaucoup de mesquines tracasseries et d'inutiles entraves, qui empêchent le bien de se répandre aussi vite qu'il le pourrait et le devrait. C'est beaucoup à cause de ces ridicules préventions que l'œuvre de Dieu progresse si lentement et que l'Orient semble ne pas se

mouvoir. Aussi pour obvier d'avance à tout préjudice, non seulement l'instruction est-elle donnée tout à fait gratuitement, mais encore on donne à la majorité des élèves les livres et les fournitures de classes, voire même à quelques-uns des vêtements. C'est dire que les ressources locales sont nulles.

Enfin, malgré les difficultés de tout genre, nous tâchons de continuer à faire ici des hommes par le moyen de l'éducation.

En conclusion nous supplions nos chers lecteurs de vouloir nous obtenir par leurs ferventes prières, du Maître de la Vigne des auxiliaires dignes de sa grande œuvre. L'abbé Moigno dit dans les Splendeurs de la foi : « L'enseignement, l'éducation sont des fonctions divines ; pour les remplir il faut être saint au moins d'aspiration et de désir. » Notre Mère sainte Thérèse l'avait déjà dit dans les termes suivants : « A une époque telle que la nôtre il ne faut point qu'on voie des imperfections en ceux qui doivent enseigner les autres. » Avec des auxiliaires conformes à ce modèle, la mission pourra non seulement soutenir, mais faire progresser uniformément une œuvre vieille déjà de presque deux siècles. Puisse notre Mère sainte Thérèse nous en envoyer bientôt !

FR. POLYCARPE DE MARIE-JOSEPH,  
carme déchaussé, missionnaire apostolique.

## II. MALABAR.

### **Œuvre des conversions au Malabar.**

*(Suite, Février et Mars 1894.)*

Le 25 février 1894, le R. P. Victor de Saint-Antoine baptisa, à Androunivelli, au S.-E. de Moulougamoude, une famille païenne, composée du père, de la mère et d'un fils. Déjà le frère de la femme avait été baptisé quelques années auparavant et était mort au commencement de janvier dernier. C'est ce bon vieillard qui avait empêché cette famille de se faire protestante malgré toutes les instances des adeptes des sociétés bibliques. Avec cette famille presque tout ce village est devenu catholique.

Le 26, furent baptisés dans la chapelle du Bon Pasteur, au Couvent de nos Sœurs Carmélites Tertiaires de Cottayam, diocèse de Verapoly, 11 païens, dont 3 hommes, l'un de 37 ans, l'autre de 36 et un jeune homme de 21 ans ; 4 femmes, qui furent appelées Thérèse, Marie, Madeleine et Rose, et 5 enfants parmi lesquels une petite fille de 6 ans qui demanda elle-même d'être appelée Marie. Ils étaient tous de la caste des Chogans.

Le même jour, reçurent le baptême dans le district de Cottar, diocèse de Quilon,

deux Gentils, un vieillard de 62 ans, et un garçon de 16 ans, tous deux de la caste des agriculteurs païens. Le jeune homme reçut le nom de Gnana-Pragasam c'est-à-dire Aloïs.

Le 27 février, le R. P. Candide du Sacré-Cœur de Marie, vicaire général de Vérapoly, baptisa trois païens : un esclave Pouliar, âgé de 45 ans et deux vieillards Chogans, à savoir : un homme âgé de 71 ans qui fut appelé Joseph, et une Choganne de 69 ans qui fut nommée Thérèse. Le même jour le R. P. Candide revêtit les néophytes du saint scapulaire.

Le 28, deux Sannars païens furent baptisés dans le sanctuaire de Saint François-Xavier, à Cottar. Ils reçurent les noms l'un de Joseph, l'autre de François.

Ce même mois, un jeune soldat païen de l'armée anglaise dans l'Inde méridionale reçut le baptême à Quilon, dans l'église des Carmes Déchaussés.

Le même mois, le 26 février dernier, le R. P. Victor de Saint-Antoine écrivit de Moulouganoude au R. P. Alphonse, à Ypres : " Mes catéchumènes du village païen „ de Trivandikaray persévèrent ; tous demandent le baptême ; j'irai les visiter jeudi „ prochain. Depuis ma dernière lettre (22 janvier) deux autres nouveaux villages „ païens, situés non loin de Trivandikaray, ont demandé aussi des personnes pour „ les instruire. Je leur ai envoyé un catéchiste ; il paraît que tous sont très bien „ disposés à embrasser la foi catholique. „

Le 1<sup>er</sup> mars 1894, le R. P. Alphonse de la Bienheureuse Marie des Anges, missionnaire apostolique à Vérapoly, y baptisa un pauvre païen, de la caste des potiers, âgé de 56 ans. Il gisait abandonné dans les forêts ; le missionnaire Carme en ayant été informé envoya des chrétiens pour le chercher, on le lui amena dans une barque comme un cadavre.

Le 4 mars, le R. P. Victor baptisa une petite fille, née de Pariahs païens de Trivandikaray. Sa Révérence ajoute au sujet des catéchumènes de ce village : " Je „ les éprouve encore avant de les baptiser, et il faudra que je leur construise une „ chapelle. Comme 15 maisons de plus se sont unies à eux, nous avons transporté „ l'école au centre ; quant à la chapelle, il faut réfléchir mieux pour lui donner un „ emplacement commode, et autant que possible sur la route publique..... „

Le 6 mars, le R. P. Candide, vicaire général, baptisa à Manhamel, résidence de l'Archevêque de Vérapoly, un jeune maçon d'environ 20 ans. Il lui donna le nom de Georges, et le même jour il le revêtit des livrées de Marie, le saint scapulaire. La conversion de ce jeune homme est intéressante. D'abord il est le premier maçon malabarais qui se soit converti à la religion catholique. Les maçons sont tous païens, quoiqu'ils soient constamment occupés à bâtir des églises catholiques, ou des couvents des Tertiaires Carmes ou Carmélites, ou des écoles, des orphelinats ou des maisons paroissiales pour nos missions du Malabar. C'est ainsi que Georges dès son enfance avait aidé ses parents à bâtir des églises ; il avait souvent assisté aussi à la bénédiction solennelle des églises et à d'autres fêtes de notre sainte religion ; les cérémonies du culte divin chez les chrétiens avaient toujours produit une profonde impression sur son esprit, et lui avaient inspiré un grand désir

d'embrasser la foi catholique, mais c'était un jeune homme timide, et prévoyant les rudes combats qu'il aurait à soutenir de la part de ses parents, s'il manifestait son dessein de se faire chrétien, il cachait ses convictions. Cependant sa famille, une des plus honorables parmi les maçons, avait résolu de le marier et déjà faisait de grands préparatifs pour cette solennité. Ce sont surtout les cérémonies religieuses usitées pour les mariages qui sont odieuses et superstitieuses dans le paganisme. Changarenne (c'est le nom païen du jeune homme) sentait vivement les impulsions de la grâce. Sa conscience lui faisait d'amers reproches sur sa faiblesse à se déclarer ouvertement; il n'y tint plus et quittant sa maison, ses parents et tout ce qu'il possédait, il s'enfuit en secret. Son frère, qui l'aimait beaucoup, était au désespoir; après de longues recherches, il trouva enfin le jeune homme à plusieurs lieues de leur village dans une famille chrétienne et le ramena chez lui. Mais Changarenne était résolu à se faire chrétien, et n'hésitait plus. En vain sa famille lui faisait les promesses les plus séduisantes. Comme on voulait lui faire subir des purifications religieuses, parce qu'il avait été souillé, disait-on, en mangeant du riz préparé par les chrétiens et qu'il aurait contaminé sa famille, il se révolta contre toutes ces absurdités, et enfin, nonobstant les larmes et les supplications de sa mère, en dépit des caresses de son frère et des menaces de sa famille, il quitta de nouveau la maison paternelle et se réfugia chez le R. P. Candide, implorant sa protection contre les vexations et les persécutions de ses parents. Le zélé missionnaire fit aussitôt conduire le jeune homme loin de son village, à l'orphelinat de Saint-Joseph dans la ville d'Ernacollum. Là il fut instruit et ses vœux les plus ardents furent réalisés, car il reçut le saint baptême. On lui donna le nom de Georges, probablement parce que ce fut en bâtissant ou fréquentant une église dédiée au saint martyr qu'il sentit les premiers désirs d'embrasser la foi catholique. (Les chrétiens Malabarais ont beaucoup de dévotion à saint Georges; un grand nombre d'églises lui sont dédiées au Malabar. On trouve partout sa statue, il est représenté à cheval terrassant le dragon infernal.) Quant à la famille du jeune néophyte, elle le considéra désormais comme mort; on porta le deuil pour lui pendant 16 jours; durant ce temps tous ses parents furent regardés comme pollués, comme s'il y avait eu un défunt dans leur maison. Le 16<sup>e</sup> jour ils subirent toutes les purifications en usage parmi les païens, après les funérailles. En outre le jeune chrétien devait être à tout jamais rayé de la liste des membres de la famille et de la caste des Assaris ou maçons, et être enseveli pour toujours dans l'oubli. Cependant, malgré toutes ces cérémonies, sa mère désolée ne peut oublier son cher Changarenne, et il semble qu'elle se sent maintenant très portée à imiter l'exemple de son fils en embrassant le christianisme. Nous recommandons cette tendre mère aux prières des pieux abonnés des *Chroniques*, afin qu'elle obtienne de Dieu la grâce, le courage de vaincre tous les obstacles qui s'opposeront à sa conversion.

Quant à Georges, quelques semaines après son baptême, le R. P. Candide le maria à une fervente néophyte, une belle et vertueuse jeune fille de 19 ans, qui fut baptisée par le Vicaire Général, le 16 avril dernier; le Missionnaire lui donna le nom



d'Euphrasie, et en même temps la revêtit du bouclier de Marie, le scapulaire de Carmel. Elle appartenait, comme Georges, à une honorable famille païenne, et avait mérité comme lui d'être excommuniée et bannie de sa famille pour sa constance à vouloir suivre la vraie religion. L'heureux couple à présent vit en paix dans une maisonnette que le missionnaire Carme leur a fait construire avec les ressources de l'œuvre des conversions, et ils s'appliquent ensemble avec ardeur aux exercices de piété des plus fervents catholiques.

Le 7 mars, fut baptisée dans le sanctuaire de Saint-François-Xavier à Cottar, diocèse de Quilon, une femme, âgée de 35 ans, de la caste des Sannars. Elle reçut le nom de Marie-Michel.

Le 8 mars, un Chogan païen, âgé de 49 ans, fut baptisé à l'article de la mort, sous le nom de Joseph, à Cottayam, diocèse de Vérapoly.

Le 14, un autre païen de la même caste, âgé de 28 ans, reçut le baptême à Manhamel, sous le nom de Philippe; en même temps le R. P. Candide lui imposa le saint scapulaire.

Le même jour fut baptisée à Vérapoly une esclave Pouliare de 40 ans, et elle reçut le nom de Marie; sa foi et sa piété étaient admirables dès avant son baptême.

Le 15, un esclave Pariah de 30 ans reçut la grâce du baptême à Cottayam, quelques instants avant sa mort.

Le 17, le R. P. Victor de Saint-Antoine, à Moulougamoude, conféra le saint baptême à onze païens. Ce furent d'abord une femme avec ses quatre enfants, de la caste des Sannars, du village d'Appativiley. La mère, âgée de 40 ans, fut appelée Nyannapragassie (Aloisia). La fille aînée, âgée de 11 ans, reçut le nom de Marie; son petit frère, âgé de 8 ans, fut nommé Victor, et un autre de 3 ans, Sébastien. Une petite fille de 5 ans fut appelée Lucie. Ce fut ensuite une famille de Pariahs païens, père, mère, et quatre enfants, du village de Mattoor, assez éloigné de Moulougamoude; le père avait 45 ans, la femme 40, le fils aîné 20, le second 15, le troisième 10, et il y avait une petite fille de 4 ans. Cette famille est restée au catéchuménat du R. P. Victor, pour apprendre les prières et les usages des chrétiens, pendant un mois et demi. Après leur baptême le R. P. Isidore, assistant du R. P. Victor, les a reconduits dans leur village et a béni leur maison. Les pauvres gens avaient peur que le diable ne leur jouât un mauvais tour, par l'un ou l'autre malheur, pour se venger de leur baptême. Ils restèrent encore deux jours au catéchuménat après le baptême, attendant que le R. P. Isidore pût les accompagner; Marie, l'ancienne sorcière convertie, les a accompagnés aussi pour rester quelques jours avec eux, et elle est revenue, ramenant, pour les instruire, sept autres Pariahs païens du même endroit devenus catéchumènes. Les gens baptisés ce jour là sont les premiers chrétiens de ce village: "Sept autres viennent, ajoute le R. P. Victor; cela fait treize. Vous verrez qu'avant la fin de l'année Mattoor aura beaucoup de chrétiens."

Le 18 mars, une petite fille de 5 ans, de parents païens esclaves, fut baptisée à Vérapoly, probablement en danger de mort.

Le même jour, le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde baptisa un jeune protestant de la caste des Sannars.

Ce même missionnaire procura le saint baptême, le 14 mars, à un forgeron païen, le premier de cette caste au Malabar qui ait embrassé le christianisme. Nous donnerons les détails de cette conversion au numéro prochain, parce que le présent article est déjà trop étendu.

Le 19 mars, cinq enfants de parents païens Chogans, une petite fille de 8 ans, une autre de 7 et une de 6 ans, et deux petits garçons, l'un de 5 ans, l'autre de 7 mois, ainsi qu'un garçon hérétique de 12 ans, furent baptisés par le R. P. Bernard de Jésus, dans la chapelle de nos Sœurs Carmélites Tertiaires de Cotayam.

Le même jour, un vieillard de 60 ans et un jeune homme de 17, tous deux de la caste des Agriculteurs païens, reçurent le baptême, au village de Kattouviley, dans le district de Cottar, diocèse de Quilon; il leur fut administré par le R. P. Martin.

Le 20 mars, un jeune homme de 22 ans, de la caste des Chettis, ou marchands païens, fut baptisé à l'article de la mort dans l'hôpital de Quilon.

Le même jour, une esclave Pouliare, païenne, de 80 ans, fut baptisée à Vérapoly, avec son petit neveu, âgé de 5 ans, par le R. P. Alphonse.

Le 21 mars, le R. P. Victor donna le baptême à un jeune homme de 21 ans, protestant Sannar, d'un village près de Moulougamoude.

Dans un autre village, non loin de là, un autre protestant, vieillard de 75 ans, fut baptisé à l'article de la mort, le 22 mars.

Le 24, le R. P. Candide baptisa à Manhamel, près de Vérapoly, huit païens, deux hommes de bonne caste, âgés l'un de 28 ans, l'autre de 21, et six esclaves Pouliars: deux hommes, l'un de 50, l'autre de 48 ans, un garçon de 13 ans, une femme de 65 ans et deux petites filles, l'une de 11, l'autre de 3 ans.

Le 26, le R. P. Martin, missionnaire à Cottar, conféra le baptême à une femme de 38 ans et à un jeune homme de 17 ans, de la caste des Agriculteurs. La femme fut appelée Jésusadiale, c'est-à-dire servante de Jésus-Christ. Les chrétiens du Malabar aiment beaucoup ce nom.

Le 31, un païen Chogan, âgé de 30 ans, fut baptisé par le R. P. Candide à Manhamel et appelé Joseph.

Le R. P. Bonaventure baptisa, encore au mois de mars, à Vérapoly, une païenne âgée de 30 ans, et lui donna le nom de Marie.

(A suivre.)



---

## VARIÉTÉS

---

### LA FRANCE ET JEANNE D'ARC

*Suite (1)*

---

#### II

Rien ne saurait se maintenir en dehors des conditions spéciales d'existence assignées à chaque chose par le souverain ordonnateur. Dieu avait fait de la France le soldat de l'Église, la sentinelle armée du monde chrétien, le garde du corps de la Papauté. La France ne pouvait manquer à cette glorieuse mission, elle ne pouvait trahir ce beau rôle sans violer sa loi native et se condamner elle-même.

On le vit jadis, on le voit encore aujourd'hui.

Mais si, par un juste châtement, la vieille France chrétienne est à terre, si des ennemis autrement redoutables que ceux de l'extérieur lui tiennent le pied sur la gorge, si aucun bras humain ne se présente pour la relever, alors qu'au contraire les hommes sur lesquels elle comptait disparaissent les uns après les autres, une si lamentable extrémité fera ressortir d'autant, aujourd'hui comme autrefois, les conduites miséricordieuses de Dieu sur la Fille aînée de son Église.

C'était au déclin du moyen âge; le 7 septembre 1303, nos lys jusqu'alors immaculés entrent dans Anagni avec l'impie Nogaret (2). Représailles bien significatives, un siècle durant, le noble emblème ira orner l'écusson d'un roi étranger, et ce grand pays que l'orgueilleux petit-fils de saint Louis prétendait soustraire à toute allégeance vis-à-vis du vicar du Christ recevra les ordres du vainqueur de Grèce et de Poitiers.

Un sage et un héros rétablissent la fortune de la France. Au même temps cependant le roi « très chrétien », digne de son titre par ailleurs, commet la faute d'appuyer un schisme fatal pour l'Église. Les divines justices éclatent bientôt. Charles VI tombe en démence; la France sans tête devient la proie des partis, ses princes se

---

(1) Voir le n° précédent, pp. 170 et suiv.

(2) La chrétienté tout entière s'émul du sacrilège attentat. Dante exprimait l'indignation générale lorsqu'il écrivait dans son poème immortel : « Je vois la bannière fleurdelysée entrer dans Anagni et le Christ prisonnier dans la personne de son vicar. Je le vois encore une fois moqué, je vois renouveler le vinaigre et le fiel... O mon souverain maître! quand serai-je assez heureux pour être témoin de la vengeance qui, cachée dans tes vues secrètes, satisfait sa juste colère! », *PURGAT.* cant. VI, 22.

disputent le pouvoir dans des luttes acharnées, tandis qu'à la faveur de ces compétitions, l'étendard triomphant de la nation rivale flotte en plein Paris sur les tours du vieux Louvre. Pour finir, la race de Charlemagne et de saint Louis signe à Troyes sa propre déchéance. Deux ans après, sur le cercueil du vieux monarque capétien, l'on entend le héraut d'armes jeter aux échos de Saint-Denis ces mots inaccoutumés : *Vive Henry de Lancastre, roi d'Angleterre et de France !*

C'en était fait : le royaume des lys ne sera plus qu'une province anglaise. Mais en dépit de ses égarements, la France vivait toujours dans le dessein de Dieu. Celui qui est le premier fondateur des patries et qui leur a partagé la terre, ne rejeta pas cette création choisie où il avait mis dès l'origine les plus excellents privilèges de la nature et de la grâce. Si la réalité ne répondait plus à l'idéal, l'âme de la France demeurait précieuse à ses yeux. Il l'avait trempée de foi, de vaillance guerrière, de joyeuse ardeur, l'avait ouverte à tous les dévouements, à tous les enthousiasmes, à tous les nobles amours ; la France avait fidèlement retourné à son auteur ces dons incomparables, avec le sang de ses preux, le zèle de ses apôtres, dépensé sans compter de l'Occident à l'Orient pour l'honneur et le service du Christ. Dieu ne voulut pas que cette vive flamme s'éteignît ! Il la retira tout entière au cœur d'une jeune vierge de 17 ans dont il fit sous le casque et le bouclier la personnification accomplie de la nation très chrétienne. Et cette enfant marquée à l'avance du sceau du martyre, il la jeta, prodige sans exemple dans les annales d'aucun peuple, il la jeta, l'épée en avant, à la rencontre de l'envahisseur qui dut céder malgré sa valeur, jusqu'au jour où, victime innocente des péchés de son peuple, elle consumma sur un bûcher le rachat de la France coupable.

Quelle merveilleuse histoire ! Écoutons la voix solennelle de Rome.

« Dieu, qui, selon la parole de l'apôtre, *appelle ce qui n'est pas comme ce qui est*, de même que jadis il avait choisi, dans ses desseins, Debora et Judith pour confondre les puissants, suscita au commencement du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle Jeanne d'Arc, pour relever les destinées de sa patrie presque abattue par la guerre acharnée entre les Français et les Anglais et, en même temps, pour revendiquer la liberté et la gloire de la religion dont les intérêts étaient menacés. »

\* Elle naquit en Lorraine, le 6 février 1412, de parents de condition médiocre, mais remarquables par leur piété traditionnelle envers Dieu. Dès le premier âge élevée dans les bonnes mœurs, elle se distingua par le mérite de toutes les vertus chrétiennes, principalement par la pureté angelique de sa vie. Encore petite fille, *craignant Dieu dans la simplicité et l'innocence de son cœur*, elle aidait de ses mains ses parents dans leurs travaux agricoles ; à la maison *ses doigts tournaient le fuseau* ; et dans les champs où elle accompagnait son père, elle ne refusait pas de s'employer parfois à conduire la charrue. Pendant ce temps la très pieuse jeune fille s'enrichissait de plus en plus chaque jour des dons célestes.

Or, comme elle atteignait l'âge de dix-sept ans, elle connut par une vision d'en haut qu'elle devait aller trouver Charles, dauphin de France, pour lui révéler le secret qu'elle avait reçu de Dieu. La bonne et simple jeune fille, appuyée sur la



seule obéissance et animée d'une admirable charité, *mit aussitôt la main aux grandes entreprises.*

» Ayant quitté son pays et ses parents, après les périls sans nombre du voyage, elle arriva devant le roi dans la ville de Chinon, et d'une âme franche et virile, elle communiqua à lui seul ce qu'elle avait appris du ciel; elle ajouta qu'elle était envoyée de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et pour conduire le prince à Reims où Jésus-Christ étant déclaré suprême roi de France, Charles recevrait en son lieu et place la consécration et les insignes de la royauté. Le roi fut stupéfait en entendant ces paroles; mais, afin d'agir avec plus de prudence et de sûreté dans une affaire si importante, il envoya Jeanne à Poitiers pour y être examinée par une commission d'hommes éminents. On y remarquait l'archevêque de Reims, chancelier du royaume, l'évêque de Poitiers et des docteurs distingués tant du clergé séculier que du clergé régulier, lesquels tous, peu après, renvoyèrent la Pucelle avec une éclatante attestation où après avoir rendu témoignage au roi de sa foi, de sa piété, de sa virginité et de sa simplicité, ils reconnaissaient sa mission divine.

» Ensuite cette jeune fille qui n'avait pas l'usage du bouclier et du casque, on la vit à l'étonnement de tous monter un cheval de guerre; tenant d'une main l'épée, de l'autre un étendard qui portait l'image du Rédempteur, elle se livra aux périls et aux travaux des combats et se précipita hardiment au milieu des ennemis. C'est chose incroyable combien elle a osé, combien elle a supporté patiemment d'insultes et de moqueries de la part des adversaires, combien de prières accompagnées de larmes et de jeûnes elle a répandues devant Dieu, afin que les vainqueurs fussent chassés d'Orléans, et qu'ayant ensuite enrichi la France de nouveaux triomphes, rétabli et assuré le droit du royaume, elle pût même pour l'avenir écarter, avec l'aide de Dieu, le péril menaçant de faire perdre la prospérité et la paix et de porter atteinte à la religion des aïeux.

» On voyait Jeanne qui avait toujours avec elle son confesseur, prendre tous les moyens pour préserver les soldats de ce qui pouvait corrompre les mœurs. Plus puissant encore était l'exemple de la Pucelle qui offrait quelque chose d'angelique par l'exercice de toutes les vertus, principalement de la plus ardente charité envers Dieu et envers le prochain....

» Enfin se portant ici et là comme un vaillant capitaine, elle délivra des ennemis la ville d'Orléans et rendit la paix à la population effrayée. Outre cela, il faut attribuer à Jeanne le retour dans l'obéissance au roi de tout le territoire avoisinant la Loire et des villes de Troyes, de Châlons et de Reims, et aussi le sacré solennel du roi à Reims.

» Pour tant et de si grands bienfaits, par la volonté de Dieu qui voulait éprouver sa servante, toutes sortes de souffrances furent infligées à la Pucelle. Abandonnée ou trahie par les siens, elle tombe aux mains cruelles d'ennemis qui la vendent et, chargée de chaînes, soumise dans sa prison, nuit et jour, à mille vexations, elle est enfin par un crime suprême, comme hérétique et relapse, en vertu de l'inique sentence de juges qui étaient les zélateurs du concile schismatique de Bâle, livrée aux flammes.

„ Nourrie de la sainte Eucharistie, les yeux attachés sur la croix, pendant que son corps brûlait, exhalant sans cesse le nom de Jésus, elle conquiert la mort précieuse des justes, qui, signalée par des prodiges célestes, d'après ce que rapporte la renommée, excita à tel point l'admiration des assistants que ses ennemis en furent épouvantés. Il y en eut qui s'en retournèrent de cet horrible spectacle en se frappant la poitrine; bien plus, le bourreau lui-même proclama hautement l'innocence de la Pucelle qu'il venait de tuer. Les hommes rentrèrent alors en eux-mêmes, et ils se mirent aussitôt à vénérer Jeanne comme une sainte sur le lieu même de son supplice, de telle sorte que pour soustraire au peuple les reliques de la Pucelle, son cœur qui était resté intact au milieu des flammes et d'où le sang coulait fut jeté dans le fleuve avec ses cendres par les ennemis (1). „

Et que n'ajoute pas à ce magistral exposé ce que les témoignages contemporains nous apprennent des particularités de la vie de notre héroïne, depuis l'humble Bethléem de Domremy jusqu'au douloureux Calvaire de Rouen !

„ C'est la nuit de l'Épiphanie, jour de joie pour tous les chrétiens, que la jeune fille a vu la lumière, écrivait-on au duc de Milan; et chose merveilleuse ! tous les habitants de Domremy se sentent inondés d'une ineffable joie. Ignorant le mystère de cette naissance, ils sortent de leur maison et se demandent les uns aux autres ce qui est arrivé de nouveau. Plusieurs sentent leur joie redoubler. Que vous dire encore ? Les coqs, comme autant de hérauts d'un si heureux événement, font à une heure inaccoutumée entendre des concerts qu'on ne leur connaissait pas, battent des ailes, et presque durant deux heures paraissent annoncer la signification de la nouvelle naissance (2). „

„ Jeannette grandit; et jamais aucun des agneaux confiés à sa garde ne souffrit mauvaise morsure, rapporte le même Boulainvilliers; et tant qu'elle fut à la maison paternelle aucun des siens n'eut tant soit peu à souffrir ni de l'ennemi, ni des pilards, ni des vexations des gens mal intentionnés (3). „

Aussi bien apparaissait-elle déjà comme un modèle de piété et de vertu. Jamais enfant plus affectueuse, plus docile à ses parents. „ Que nous voudrions avoir pour fille semblable perfection „, s'écriaient les châtelains du voisinage de Domremy. „ Elle n'a pas sa pareille dans la paroisse, disait le curé aux enquêteurs venus de Poitiers. Je ne lui ai jamais connu d'égale. Personne qui ne l'aime jusqu'à la vénération. „ „ Bonne, simple et douce fille elle était, témoignent les gens du village, et point paresseuse. „ Filant aux côtés de sa mère jusque bien avant dans la nuit, après les travaux rustiques du jour, on la voyait à l'église dès le premier matin, les mains jointes, les yeux levés au ciel. Elle entendait ensuite la messe, et bien qu'elle ne

(1) Décret concernant la cause de la béatification et canonisation de la vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, vierge, dite la Pucelle d'Orléans.

(2) Boulainvilliers, Sénéchal du Berry. Procès, t. V, p. 116.

(3) *Jeanne d'Arc*, par Henri Wallon. *Jeanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France*, par le P. J. B. J. Ayroles, de la Compagnie de Jésus.

cessât de prier durant la journée en conduisant la charrue ou en gardant les troupeaux, ses délices étaient de retourner dès qu'elle le pouvait au pied des autels. A moins d'une lieue au nord de Domremy sur le penchant d'un des côteaux qui descendent vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Bermont. Jeanne aimait à le visiter; et le jour que l'Eglise a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers la fin de la journée, elle se joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges (1).

Sa piété d'ailleurs la portait à toutes bonnes œuvres à l'égard du prochain. Si peu d'argent qu'elle eût, elle en avait pour l'aumône. Elle consolait les malades, elle recueillait les pauvres, elle leur donnait place au foyer, elle leur cédait même son lit, secondée dans sa charité par la religieuse condescendance de ses parents (1).

Cependant l'humble villageoise avait treize ans. Un jour d'été, vers l'heure de midi, elle se trouvait dans le jardin de son père, lorsque soudain une brillante clarté resplendit devant elle du côté de l'église. De la lumière sortait une voix qui l'appelait par son nom lui disant de se bien conduire, d'assister toujours aux saints offices, d'être bonne fille, et que Dieu lui aiderait. Peu après, l'archange saint Michel se montrant à elle en forme humaine, entouré d'une troupe d'anges, lui racontait *la grand'pitié qui était au royaume de France*. Il lui apprenait qu'il lui faudrait aller en France, qu'elle y viendrait au secours du roi, et qu'en attendant il lui donnerait deux vierges martyres, sainte Catherine et sainte Marguerite pour la préparer et la guider. Les célestes apparitions se produisirent en effet, et continuèrent plusieurs fois la semaine, trois ans durant.

Au premier appel d'en haut, Jeanne s'était donnée tout entière à Dieu en lui vouant virginité perpétuelle. Ses saintes achevèrent d'élever son âme à la hauteur de la grande mission qui lui était départie. Finalement, dans les premiers mois de l'année 1425, ordre formel lui fut donné de tout quitter et de se présenter au sire de Baudricourt, lieutenant du roi à Vaucouleurs. « Fille de Dieu, va! va! va! je serai à ton aide! va! va! »

Jeanne connut alors avec le sentiment de son impuissance, en face de l'inconnu où elle entraît, tous les déchirements de l'amour filial. Triomphant néanmoins d'elle-même et de ses parents, elle se prépara à accomplir la volonté de Dieu. « Certes, disait-elle, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car guerroyer n'est pas mon état; mais il faut que j'aille et que je le fasse parce que mon Seigneur veut que je le fasse. »

(A suivre.)

---

(1) *Ibid.*



---

## ÉCHOS DE PARTOUT

---

**ROME.** — La belle église paroissiale annexée au couvent principal des Carmes chaussés, *Sainte-Marie in Transpontina*, avait été fermée durant quelque temps par suite de grands travaux de restauration et de décoration. Elle a été rouverte le 6 juillet dernier. L'église de la *Transpontina* est une des plus vastes de Rome, elle comprend la plus grande partie de la cité Léonine entre le fort Saint-Ange et l'église de Saint-Pierre. Beaucoup d'employés du Vatican résident avec leurs familles sur cette paroisse. Les Pères Carmes sont les plus proches voisins du Saint-Père; et depuis l'occupation de Rome par les Italiens, le souverain Pontife a fait souvent chanter dans leur église des messes solennelles de Requiem pour des membres du sacré Collège ou d'autres dignitaires en relations intimes avec le Saint-Siège.

**FRANCE. — Meaux.** — La nouvelle chapelle du Carmel de cette ville a été bénite par l'évêque du diocèse au mois d'avril dernier. Édifiée par M. Dupont, inspecteur diocésain, décorée par un habile sculpteur, un véritable artiste, M. Lebègue, elle produit par ses harmonieuses proportions, par la légèreté de ses lignes, par l'élévation de ses fenêtres ogivales, la plus heureuse impression. Sa riche façade qui tire l'œil et provoque aux pieux pèlerinages, sa décoration intérieure des plus remarquables et déjà très avancée, feront bientôt de cette chapelle un bijou d'art religieux, rappelant en ses dimensions plus humbles le style de notre belle cathédrale.

Plusieurs centaines de fidèles avaient tenu à assister à la solennité qui comblait les vœux des excellentes religieuses. Après les cérémonies liturgiques de la bénédiction, le Saint-Sacrement est porté processionnellement de la chapelle provisoire au nouveau sanctuaire où la messe est célébrée pour la première fois par Sa Grandeur et accompagnée des chants du Petit-Séminaire, sous l'habile direction de M. le Supérieur. La cérémonie s'achève par un discours de M. l'abbé Moret, vicaire général, où l'orateur emprunte les leçons les plus utiles à l'auditoire, les mieux appropriées à la circonstance, au religieux passé et à la glorieuse renaissance de ce quartier de Châteauneuf et de Saint-Faron, quartier vraiment privilégié de la ville épiscopale, centre d'abord du *Pagus Meldensis* devenu plus tard le berceau de la chrétienté melloise.

Le dimanche suivant, une messe solennelle d'action de grâces réunissait dans la chapelle l'architecte, le sculpteur, les entrepreneurs, les ouvriers avec leurs familles. L'illustre abbé Garnier, de passage à Meaux, prononça un de ces ardents discours dont cet apôtre a le secret.

**BELGIQUE. — Bruxelles.** — Le 20 octobre amènera le 25<sup>e</sup> anniversaire du jour à jamais béni où fut couronnée, au nom du souverain Pontife Pie IX, la statue de Saint-Joseph vénérée en l'église de nos Pères. Jamais jusqu'alors une statue de Saint-Joseph n'avait reçu cet honneur insigne du couronnement au nom et de par l'autorité du Pontife suprême. L'archevêque de Malines, M<sup>sr</sup> Dechamps, avait été délégué par Pie IX pour cette fonction sacrée, mais on était aux approches du Concile, et l'éminent archevêque non seulement s'y préparait par l'étude sérieuse des graves questions qui devaient s'y traiter, mais déjà il se mêlait, par des lettres restées célèbres, aux combats d'avant-garde engagés sur la question de l'Infaillibilité. Il pria donc le Saint-Père d'agréer qu'il déclinât l'honneur et ce fut M<sup>sr</sup> Cattani,



alors nonce en Belgique, qui fut désigné et qui, le 20 octobre 1869, posa sur la tête de la statue de Saint Joseph la couronne qu'avait offerte la piété des fidèles. Les fêtes du couronnement furent splendides dans toute l'étendue et la force du mot. Rien n'y manqua; ni l'éclat incomparable des cérémonies pontificales, ni la beauté des chants que rehaussait l'accompagnement de l'orgue tout récemment inauguré, ni l'éloquence des plus grands orateurs, ni surtout l'affluence et la piété des fidèles. Chaque année l'anniversaire de ce jour heureux a été célébré avec pompe. Le matin, en vertu d'un privilège généreusement accordé par le souverain Pontife, une messe votive était chantée en l'honneur de Saint Joseph. Le soir au salut très solennellement célébré, on renouvelait la consécration au grand Saint, dont le front couronné attestait la puissance. Mais le 25<sup>e</sup> anniversaire demande des solennités plus grandes. Le bon Dieu semble d'ailleurs l'exiger, puisqu'au mois d'avril passé il donnait comme prieur au couvent de Bruxelles le R. P. Léon Marie qui a la vocation, paraît-il, de célébrer toujours des jubilé pendant ses années de priorat. En 1882, prieur de Bruxelles, il fêta avec une splendeur sans pareille le centenaire de la mort de notre Mère sainte Thérèse. En 1888, à peine arrivé comme prieur à Chèvremont, il doit célébrer le 200<sup>e</sup> anniversaire de l'érection de la chapelle de la Vierge Miraculeuse, et jamais on n'oubliera dans le pays de Liège les merveilles de ce jubilé; et voici que de nouveau dans les premiers mois de sa charge il a à renouveler les solennités de 1869. Dévoré comme il l'est du zèle de la maison de Dieu, il ne manquera sûrement pas à cette tâche. Déjà il a obtenu du souverain Pontife de grandes indulgences et le privilège que toutes les messes du Triduum (21, 22 et 23 octobre) soient des messes votives de Saint Joseph; S. E. M<sup>gr</sup> le cardinal Goossens, archevêque de Malines, S. E. M<sup>gr</sup> Nava di Bontifé, nonce apostolique, ont promis l'éclat de leur concours; l'église récemment restaurée a déjà pris un air de fête qu'une ornementation distinguée embellira encore, en un mot l'on promet des fêtes dignes d'un si glorieux anniversaire. Ceux d'entre les abonnés des "Chroniques", qui pourront venir y assister, y viendront sûrement. Les autres prieront pour que ces solennités soient bonnes, c'est-à-dire qu'elles augmentent la gloire de Saint Joseph et procurent le salut des âmes.

## NÉCROLOGIE

---

Dans notre livraison de mai nous promettions de revenir avec grands détails sur la biographie du vénéré P. Aurelius, décédé à Savone le 21 janvier. Nous venons aujourd'hui remplir notre promesse, quoique forcé encore d'être plus court que nous ne le voudrions.

Il est de ces existences toutes remplies de vertus et de dévouement qu'on ne peut laisser s'envelir dans l'oubli; il s'agit, en effet, non pas seulement de rendre hommage au mérite, mais surtout de mettre devant les yeux de ceux qui travaillent encore sur cette terre, et en particulier de la jeunesse, à peine entrée dans la carrière, des exemples entraînants. Telle est la vie du R. P. Aurelius de la Visitation, mort Prieur du couvent de nos Pères de Savone, à l'âge de 86 ans, le 20 janvier de cette année 1894.

Le P. Aurelius naquit à Gênes, le 16 avril 1808, d'une riche et illustre famille. Son père Luc Roché-Molinari, grand négociant en soie et sa mère Jeanne Dinegri,

se distinguaient surtout par une très grande dévotion à la Sainte Vierge. Ils l'inspiraient à leurs enfants ; plusieurs et plusieurs fois dans l'année ils les conduisaient à un sanctuaire de Marie élevé sur une montagne près de Gênes et desservi par des religieux Franciscains. « Les Molinari, disait un jour l'un de ces Pères, sont, tous, les privilégiés de la Madone. » Celui qui devait être plus tard le fils de Notre-Dame du Mont Carmel, se distingua dès l'enfance par la piété. Tout jeune il se plaisait à servir à l'autel, chaque jour il ne se contentait pas d'entendre la messe, il la servait et il y mettait une modestie et un recueillement d'autant plus admirables en lui que par nature il était très vif. On le voyait aussi souvent au pied de la statue de la sainte Vierge et l'amour de sa Madone chérie resta profondément gravé dans son cœur ; déjà bien vieux, il ne pouvait en parler sans qu'un sourire de joie ne vînt sur ses lèvres, puis son visage s'enflammait et enfin il fondait en larmes. Vers l'âge de quatorze ans, pour répondre au désir de son père, il se chargea de tenir l'orgue de sa paroisse. Il y mit tout le talent musical dont Dieu l'avait doué ; il y mit surtout son cœur et toute la tendresse de sa piété. Dieu et Marie avaient des vus sur ce fils de prédilection. Au haut d'une colline qui domine la ville de Gênes tout entière, s'élève le couvent des Carmes déchaussés. Il est dédié à sainte Anne, et il est le premier qui ait été fondé hors d'Espagne par les fils de sainte Thérèse. C'est là que le jeune Molinari veut aller consacrer sa vie à Notre-Dame du Mont Carmel. Mais la tendresse paternelle, qui peut-être a fondé sur un fils doué de toutes les qualités désirables les plus grandes espérances, s'effraie à la pensée du sacrifice, ou bien veut-elle fortifier par l'épreuve la solidité de la vocation. Quoi qu'il en soit, le jeune homme devra attendre jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Il attendit avec patience, se livrant entre temps à l'étude de la grammaire et à celle de la rhétorique. L'heure de la délivrance arriva enfin et tout joyeux le jeune Molinari courut au couvent de Sainte Anne demander l'habit de la sainte Vierge. On était alors au mois d'avril 1830. L'année du noviciat révolue, il émit ses vœux solennels, foulant ainsi aux pieds, à l'âge de vingt-trois ans, l'opulence d'un riche patrimoine, ainsi qu'une position brillante et digne d'envie. Les années qui suivirent furent consacrées à l'étude de la théologie, étude animée par l'esprit de prière et de mortification. Et quand armé de la vertu et de la science, le P. Aurelius fut apte à travailler au salut des âmes, Dieu, dont la Providence dirige toutes choses, inspira à ses supérieurs de l'envoyer à Savone. Il y passa toute sa longue vie, c'est-à-dire que pendant cinquante-neuf ans il y dépensa au salut des âmes tout ce que Dieu lui avait donné de santé, de force, de bonté et de dévouement. Son zèle avait pris pour devise ce mot de saint Paul : « Tout à tous pour les sauver tous. » Employé au saint ministère par ses supérieurs, le P. Aurelius s'y donna tout entier, et tandis que, fervent religieux, il grandissait toujours en piété, en humilité, en amour de l'observance, il était l'homme de bon conseil et le confesseur prudent et sage. A cette époque survint un incident qui donna au zèle du Père Aurelius un nouveau cours. Au milieu des bouleversements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et des guerres du commencement du XIX<sup>e</sup>, une église appartenant aux Carmes fut affectée au service paroissial ; et comme l'archiprêtre de cette église, Alexandre Chiappe, était mort à l'époque dont nous parlons, le Saint-Siège, à la demande de l'évêque du diocèse, voulut que les Carmes se chargeassent de la paroisse. Les supérieurs généraux s'inclinèrent devant cet ordre et le P. Léopold de Saint Jérôme qui plus tard devint Préposé général, fut nommé archiprêtre ; le P. Aurelius, de son côté, se vit conférer la charge de curé. Dès ce moment il était plus que jamais tout à tous. Il appartenait tout entier aux petits comme aux grands, aux bons comme aux mauvais, il était le père et des riches et des pauvres, sa sollicitude s'étendait aux plus humbles et aux plus distingués, c'est qu'il voulait les gagner tous à Jésus-Christ

pour les sauver tous. Comme son divin Sauveur, il avait une prédilection marquée pour les enfants. Avec quelle sollicitude il les préparait à la première communion ! Les petits pauvres étaient, cela se conçoit, l'objet de soins spéciaux. Ne pouvant les avoir pendant la journée, puisqu'ils étaient alors au travail, il les prenait le soir pour leur apprendre le catéchisme et leur faire une exhortation. Les pauvres ! ah ! comme il les aimait ! on pourrait citer mille traits de cette charité héroïque qu'il déploya, près de soixante années durant, envers les indigents, mais la preuve la plus saisissante, c'est la douleur qui éclata dans Savone quand la nouvelle de la mort du P. Aurelius se fut répandue. Les pauvres, les orphelins, tous les malheureux pleuraient un père et leurs larmes étaient pour le vénéré défunt la plus belle des oraisons funèbres.

En 1855, le choléra s'abattit sur Savone avec une force irrésistible. La mort fauchait sans pitié tous les rangs de la société. P. Aurelius est au poste. La nuit comme le jour il est au chevet des cholériques. Il confesse, il donne le viatique, administre l'Extrême Onction. Il n'a pas une minute de repos, et quand la fatigue est près de l'abattre, il s'étend sur un banc pour être prêt au premier appel. La grâce de Dieu le soutient, il est vrai ; au milieu de ces travaux il ne pense pas au danger qui le menace : cependant une fois, une seule fois, son âme s'élève un instant. Ce trait mérite d'être cité. Il avait, un jour, administré les Sacrements à une femme atteinte de l'épidémie, et pendant qu'il remplissait ces saintes fonctions, les horribles vomissements de la mourante l'avaient couvert d'ordures ; il rentre au couvent, va changer d'habits, mais c'est à peine s'il en a le temps, on l'appelle tout à coup. « Vite, P. Aurelius, lui crie-t-on, le fils de cette femme se meurt. » Il court et en effet le jeune homme meurt dans ses bras, lui qui deux heures auparavant voulait reconduire chez lui le Père qui avait assisté sa mère mourante. C'est la seule fois, racontait-il, que j'ai eu peur. Mais cette peur passa vite, car le P. Aurelius alla se prosterner aux pieds du tabernacle. Pour récompenser son zèle le Gouvernement lui décerna un diplôme d'honneur et une médaille en argent. L'humilité du Père fit peu de cas de ces distinctions et sa charité pour les pauvres voulut bien souvent changer sa médaille en écus qui eussent permis de procurer du pain aux malheureux.

Où donc le P. Aurelius puisait-il ce zèle héroïque, cette humilité profonde, toutes ses vertus ? Lui-même va nous donner son secret. Un jeune prêtre devenu aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Savone, celui qui a prononcé l'oraison funèbre du P. Aurelius, lui demandait un jour tout filialement comment il osait ainsi braver la mort et ce qu'il devait faire, lui jeune prêtre, pour n'avoir pas peur. Avant tout lui répondait le saint religieux, *souvenez-vous qu'il faut prier*. La prière, voilà quel était le principe de son courage et de son zèle intrépide. La prière, l'union avec Dieu, l'esprit de foi, telles étaient les sources de sa charité pour ses frères. Qu'on se rappelle le trait de tout à l'heure : c'est sur le marchepied, c'est en appuyant la tête à la corniche de l'autel sur lequel il fera descendre tout à l'heure la Sainte Victime, qu'il repose non pas son corps que le sommeil a fui mais son âme un instant émue de tous les spectacles de mort qu'il a dû contempler. — Il est un fait de la vie du P. Aurelius qu'on ne pourrait omettre tant il est noble et grand. C'est un trait digne de la vie des Saints. La noire calomnie ne craignit pas de s'attaquer à cet homme de Dieu, et, grâce à des délateurs jaloux, elle arriva jusqu'au tribunal de l'évêque. Heureusement Dieu permit qu'elle fut bien vite dissipée. Furieux de n'avoir pas réussi, l'auteur de cette haine odieuse ne craignit pas d'attenter aux jours du P. Aurelius. Une nuit que celui-ci, revenant de la visite d'un malade, passait par une petite rue, son ennemi lui lança à la tête un lourd mortier. L'ange gardien veillait ; le Père ne fut pas atteint. Alors loin de se plaindre ou de dire seulement la



tentative dont il avait été l'objet, il se mit à chercher du travail à celui qui le poursuivait de la sorte; il parcourut toutes les fabriques de Savone réclamant de l'ouvrage pour un pauvre ouvrier, chargé d'une famille nombreuse. Il réussit, trouva un poste et de l'ouvrage. Il revint tout heureux, monta l'escalier du galeas qu'habitait le malheureux et le suppliant de se convertir il lui offrit la besogne. Vaincu par tant de charité, cet homme se jeta aux genoux du père et lui demanda pardon en sanglotant. Père Aurélius répondit : « Oh ! mon pardon, vous l'avez tout entier, mais pensez à obtenir celui de Dieu; faites une bonne confession et vivez en bon chrétien. »

Après avoir raconté ce trait le chanoine Poggi s'écrie dans l'oraison funèbre : « Mes frères, le peuple avait raison quand, apprenant la mort du Père Aurelius, il s'écria : c'est un saint qui est mort; oui c'était un saint, il n'y a que les saints qui font des choses pareilles. » La mort du Père Aurelius devait être, après une pareille vie, une de ces morts précieuses devant le Seigneur qui excitent l'envie. Elle le fut en réalité. Autour de lui tous étaient émus, lui seul était calme, son visage rayonnait, sur ses lèvres son continuel et ravissant sourire. Il reçoit le Saint Viatique, demande et obtient qu'on lui donne l'Extrême Onction qu'il désire recevoir étant en pleine connaissance. La nuit qui précède sa mort le délire le prend, mais dans ce délire ses pensées habituelles reviennent, Dieu, l'amour de Marie, des choses spirituelles, les fonctions du ministère... Quand le matin arriva il demanda l'absolution pour une dernière fois, et puis tout à coup : « Et si vous me portiez la Sainte Communion ! », dit-il. Et Jésus vint donner le dernier baiser à son serviteur fidèle, il vint le chercher pour le paradis. C'était un samedi, jour où souvent meurent les privilégiés de Marie. Cette mort fut un deuil pour la ville de Savone tout entière. Les journaux parurent encadrés de noir, remplissant leurs colonnes et des regrets de tous et des traits des vertus du défunt. Ses funérailles furent splendides. M<sup>re</sup> l'Évêque de Savone, son chapitre, les ordres religieux, tout le clergé de la ville et même des environs, une foule innombrable vinrent lui rendre les derniers devoirs. L'oraison funèbre du chanoine Poggi fut écoutée avec un religieux respect et fit couler les larmes de tous les assistants. Lui-même avait grand'peine à dominer son émotion. Enfin la dépouille mortelle du vénéré Père Aurelius fut transportée, entourée d'un cortège digne d'un roi, au cimetière de Zinola.

Dès le jour de l'enterrement un comité s'était formé pour recueillir les souscriptions nécessaires à l'érection d'un monument sur la tombe du P. Aurelius. Ce monument a été béni le 10 septembre dernier. Sur une magnifique pierre s'élève un piédestal que surmonte la croix, symbole d'amour et de salut, le tout en marbre. Sur la pierre est gravée l'inscription suivante : « *Au Père Aurélius, Carme. Les habitants de Savone qui l'ont vu pendant soixante années se dévouer au soulagement des malheureux et à l'assistance des mourants ont érigé ce monument en mémoire éternelle et en témoignage de reconnaissance pour le saint religieux leur bienfaiteur-insigne qui, né à Gènes le 16 avril 1808, est mort à Savone le 7 janvier 1894.* » Après quelques paroles prononcées par le président du comité, le professeur Dominique Buscaglia, le mausolée fut béni par le R. P. Paul Ignace et les prières pour les morts furent récitées. Le Père Albert, digne successeur du Père Aurelius, remercia alors tant en son nom qu'en celui de ses Frères en religion et des paroissiens de Saint-Pierre le comité dont le dévouement avait permis d'immortaliser par ce monument de marbre celui dont le souvenir restera à jamais gravé dans les cœurs. Un magnifique éloge du glorieux fils de sainte Thérèse, le bien-aimé Père Aurelius, termina cette solennelle cérémonie. Comment finir cet article sans que nécessairement revienne à la pensée ce mot de l'Écriture : « Il était aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction ! »



---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**QUESTIONNAIRE SUR L'ORDRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS.**— Il arrive parfois que le jeune homme ou le prêtre du monde, desireux d'embrasser la vie du Carmel, se trouve dans un grand embarras : il se pose une foule de questions dont il ne sait trouver la solution. Les renseignements qu'il peut recueillir quand il s'agit de notre saint Ordre, sont souvent de nature à lui ôter à jamais l'envie d'y entrer. Le but de ce **Questionnaire** est de répondre à toutes ces questions, en donnant des notions exactes sur l'Ordre des Carmes déchaussés, en faisant connaître son véritable esprit et la place qu'il occupe dans l'Eglise. — Alost, Vernimmen, 1894. — Prix : DIX CENTIMES, l'exemplaire ; UN FRANC, la douzaine. — *En vente au couvent de Chèvremont.*

N. B. *Nous prions les religieux, religieuses, tertiaires et amis de l'Ordre de prier, à l'occasion, le QUESTIONNAIRE, imitant en cela le zèle des autres familles religieuses, qui, à l'heure qu'il est, s'efforcent par tous les moyens de se faire connaître et de se répandre de plus en plus.*

Pour faire mieux apprécier de nos lecteurs le tract que nous leur présentons, nous en extrayons les passages suivants :

### **Quel est le but de ces lignes ?**

Faire connaître l'Ordre des Carmes déchaussés, son véritable esprit, la place qu'il occupe dans l'Eglise.

### **Est-il vraiment utile de publier ces renseignements ?**

Oui, pour deux raisons principales : tout fidèle est intéressé à posséder des notions exactes sur les Ordres religieux qu'on regarde comme une partie essentielle de l'Eglise catholique ; 2<sup>e</sup> les âmes appelées par Dieu à la vocation religieuse, éprouvent souvent des hésitations et de grandes difficultés, faute de posséder des renseignements précis sur chacun des différents Ordres et de pouvoir ainsi choisir en parfaite connaissance de cause celui dans lequel Dieu veut qu'elles le servent.

### **Qu'est-ce donc que l'Ordre des Carmes déchaussés ?**

L'Ordre des Carmes déchaussés est une branche de l'antique Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

### **Quel est donc, au juste, l'esprit du Carmel réformé par sainte Thérèse ?**

Les Carmes déchaussés sont un ordre *mixte*, c'est-à-dire *contemplatif* et *actif*, mais de telle sorte qu'une part prépondérante — la première et la plus large — y est faite à la vie *contemplative*. La vie *active*, bien que secondaire, y est toutefois obligatoire également.

L'Ordre des Frères déchaussés de Notre-Dame du Mont-Carmel occupe ainsi au milieu des autres Ordres partagés en Ordres *contemplatifs* et en Ordres *actifs*, une place intermédiaire ; il a une part *principale* qui est la contemplation, il a aussi une part *secondaire* qui est l'action. C'est un ordre de vie mixte dans lequel la partie contemplative doit toujours passer avant l'autre, mais sans jamais la supplanter ni l'absorber.

### **A quelles marques peut-on croire qu'on est appelé par Dieu à l'Ordre des Carmes déchaussés ?**

Si, avec une santé ordinaire et une bonne volonté, on constate en son âme de l'attrait pour la vie solitaire et religieuse, en même temps qu'un vrai désir de tra-

vailler au salut des âmes, on peut se croire avec fondement appelé par Dieu à l'Ordre des Carmes déchaussés.

**Cet Ordre n'est-il pas appelé l'Ordre de la très sainte Vierge Marie ?**

Oui; aussi est-ce ordinairement par amour pour la très sainte Vierge que l'on désire entrer au Carmel.

**Mais quels sont les motifs qui justifient ce titre privilégié ?**

1° Selon nos vénérables traditions, les solitaires du Carmel furent les premiers à honorer spécialement Marie, et à lui élever un sanctuaire; Elie lui-même, dans un esprit prophétique, l'aurait vénérée à l'avance et aurait enseigné son culte à ses disciples. 2° La Sainte Vierge elle-même a daigné manifester plusieurs fois sa prédilection pour cet Ordre, notamment, lorsque dans une vision célèbre (vers 1251, quelque temps après l'établissement de l'Ordre en Europe), elle donna le Saint Scapulaire à saint Simon Stock en lui disant : " REÇOIS CE SCAPULAIRE DE TON ORDRE...; CELUI QUI MOURRA REVÊTU DE CET HABIT SERA PRÉSERVÉ DES FEUX ÉTERNELS; C'EST UN SIGNE DE SALUT, UNE SAUVEGARDE DANS LES PÉRILS, LE GAGE D'UNE PAIX ET D'UNE PROTECTION SPÉCIALE JUSQU'À LA FIN DES SIÈCLES.

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

Avec intentions de prières.

1. **Lundi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'Octave de l'archange S. Michel. — Intention : *Le Souverain Pontife.*

2. **Mardi.** — Les Saints Anges Gardiens. — Intention : *Nos Supérieurs généraux*

1716. Mort, au désert de Marlagne, du Frère Jean-Paul (dans le monde : M. Darville) qui, après avoir servi quarante-cinq ans avec éclat dans l'armée du Roi catholique, était venu en cet ermitage demander, en 1699, l'habit des Oblats. Il fut extraordinairement fidèle aux plus petites choses. Le matin, après avoir entendu au chœur le point d'oraison, il allait méditer dans l'église et y demeurerait, été comme hiver, jusqu'à près de huit heures et demie; puis il se retirait en cellule. Il mourut d'une apoplexie dont il fut frappé le jour de Saint-Michel.

3. **Mercredi,** — 5<sup>e</sup> jour dans l'Octave de l'archange Saint Michel. — Intention : *Toutes les provinces de l'Ordre avec chacun de leurs couvents.*

1757. En ce jour mourut, au Carmel de Louvain, la Sœur Thérèse de Jésus-Marie, âgée de 75 ans, professe de 49, nommée dans le monde Isabelle-Thérèse de Malcorps. Elle était de Louvain. Ce fut une vraie fille de sainte Thérèse, obéissante et respectueuse envers les supérieurs, charitable au possible, ayant pour les malades un cœur de mère et un talent particulier de les soigner et de les consoler. Cette chère Sœur fut dès sa jeunesse fort travaillée par des peines d'esprit, mais sa soumission aux confesseurs et aux supérieurs lui faisait déposer toutes ses craintes avec une simplicité d'enfant à la moindre de leurs

paroles. Toute sa vie elle avait eu de la mort une frayeur qui lui était un vrai martyre; le bon Dieu, qui vivifie après avoir longtemps mortifié, lui ôta toutes ces peines à l'approche du dernier jour; souvent alors on l'entendit redire: Oh! quel bonheur d'être religieuse! Comme on meurt tranquillement!

4. **Jeudi.** — S. François d'Assise, Confesseur. († 1226.) — Intention : *La grâce pour tous les membres de l'Ordre d'estimer et de pratiquer parfaitement la pauvreté religieuse.*
5. **Vendredi.** — 7<sup>e</sup> jour dans l'Octave de l'archange Saint Michel. — *Premier vendredi du mois, dédié au Sacré-Cœur.* — Intention : *Nos missions du Malabar.*
6. **Samedi.** — Octave de l'archange Saint-Michel. — Intention : *Les âmes tentées.*
7. **21<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE. Intention : *Le triomphe de l'Église sur tous ses ennemis.*
8. **Lundi.** — Ste Brigitte, veuve. († 1373.) — Intention : *Notre mission de Babylonie, et spécialement l'École dirigée par nos Pères à Bagdad.*
9. **Mardi.** — S. Denis et ses compagnons, martyrs. (1<sup>er</sup> siècle.) — Intention : *Notre très révérend Père Vicaire Général.*
10. **Mercredi.** — S. François de Borgia, Confesseur. († 1573.) — Intention : *Nos missions de Syrie.*

1773. Mort, à Tournai, du Père Piat de Saint-Eleuthère, alors ermite du désert de Marlagne pour la 3<sup>e</sup> fois. Il se trouvait chez son frère, M. Duray, curé de Saint-Jacques à Tournai, quand il fut pris d'une fièvre violente qui l'enleva presque subitement, lui laissant à peine le temps de recevoir l'extrême onction. — 57 ans d'âge; 38 de profession; 33 de sacerdoce.

11. **Jeudi.** — Commémoraison du Très Saint Sacrement. — Intention : *Les vocations du Carmel, en particulier trois spécialement recommandées.*
12. **Vendredi.** — Office votif de la Passion. — Intention : *La persévérance et la ferveur pour les novices.*

1762. En ce jour mourut, au village d'Anhen, muni des Sacrements de l'Église, le Père Bernard de Saint-Antoine, originaire de Béthune. Il était depuis 27 ans ermite au désert de Marlagne où il remplissait avec zèle les fonctions de procureur.

— Le même jour, (mais en 1652), au Carmel de Louvain, mort de Sœur Marie du Saint-Esprit (Anne Herreng, de Lille). Les vertus qui brillèrent surtout en elle furent une grande exactitude à tout ce qui était de l'observance, un esprit de vraie mortification, une singulière estime de la pauvreté. — 69 ans d'âge; 40 ans de profession.

13. **Samedi.** — S. Édouard, Confesseur. († 1066.) — Intention : *Plusieurs couvents de Carmélites.*
14. **22<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — La maternité de la Sainte Vierge. Intention : *Les malades, surtout ceux de l'Ordre.*
15. **Lundi.** — NOTRE SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — Intention : *Tout le Carmel réformé.*
16. **Mardi.** — 2<sup>e</sup> jour dans l'Octave de notre Mère Sainte Thérèse. — Intention : *Le Tiers-Ordre de N. D. du Mont Carmel et de Sainte Thérèse.*
17. **Mercredi.** — Ste Hedwige, veuve. († 1243.) — Intention : *L'archiconfrérie thérésienne et les écoles d'oraison.*
18. **Jeudi.** — S. Luc, évangéliste. — Intention : *Toutes les œuvres de l'Ordre pour le salut des âmes.*

19. **Vendredi.** — S. PIERRE D'ALCANTARA, Confesseur. († 1562.) — Intention : *La conversion des hérétiques.*

1748. Mort, à Louvain, de la Sœur Isabelle-Thérèse du Saint-Esprit, à 56 ans, dont 31 de profession. Elle était native d'Anvers et s'appelait dans le monde Thérèse-Françoise Steelant. Fille unique et riche héritière, elle avait tout quitté pour être à Jésus-Christ. Tout son plaisir était de s'occuper d'entretiens spirituels : le reste, elle le tenait pour amusement inutile. Elle savait pourtant divertir la communauté, composant dans ce but vers et chansons de toute sorte, animant les sœurs à la gaieté, les consolant si elle les voyait dans la peine, supportant leurs infirmités de corps et d'esprit. Quand à son tour elle se vit infirme, la pensée que ses imperfections augmentaient chaque jour tandis qu'elle ne pouvait s'acquitter des devoirs de la religion lui fit désirer et demander une prompte mort. Elle entra à l'infirmerie le jour de la fête de Sainte-Thérèse et rendit l'âme quatre jours plus tard presque sans agonie.

20. **Samedi.** — S. Jean Cantius, Confesseur. († 1473.) — *Dans notre église de Bruxelles, 25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE du couronnement de la statue de N. P. S. Joseph.* — Intention : *La propagation du culte de S. Joseph tant désirée et si efficacement procurée par N. M. Sainte Thérèse.*

21. **23<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Pureté de la Très Sainte Vierge. — Intention : *Le progrès pour les âmes que Dieu appelle à la perfection*

22. **Lundi.** — Octave de N. M. Sainte Thérèse. — Intention : *Remercier Dieu de la gloire qu'il accorde à notre séraphique Mère.*

23. **Mardi.** — Le Très Saint Rédempteur. — Intention : *Les pauvres pécheurs,*

24. **Mercredi.** — S. Raphaël, archange. — Intention : *Les voyageurs, surtout les missionnaires.*

25. **Jeudi.** — Commémoration du Très Saint-Sacrement. — *Jour consacré au Saint Enfant Jésus.* — Intention : *La persévérance des enfants et des jeunes gens.*

26. **Vendredi.** — Translation de Saint André Corsini. — Intention : *Le clergé et les fidèles de tous les diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*

1692 Mort, au couvent de Vilvorde, de la Mère Isabelle-Louise de Jésus, jubilaire, âgée de 72 ans. Elle était native de Bruxelles et s'appelait dans le monde Louise Isabelle de Croonendael. Elle avait fait profession à Louvain. On l'envoya fonder à Vilvorde : là elle resta 25 ans prieure; il n'y avait que deux ans et demi qu'elle était délivrée de cette charge lorsqu'elle mourut.

27. **Samedi.** — Office votif de l'Immaculée Conception. — Intention : *Les œuvres de charité et de paix sociale.*

28. **24<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. SIMON et S. JUDE, apôtres. — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés et de nos lecteurs.*

29. **Lundi.** — Office votif des Saints Anges. — Intention : *Des intentions particulières.*

30. **Mardi.** — S. Séraphin, Confesseur pontife, de l'Ordre. — Intention : *La prospérité pour les Chroniques.*

31. **Mercredi.** — *Jeûne de l'Église.* — Office votif de Saint Joseph. — Intention : *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*





# Petites Fleurs du Carmel

## Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

### SIXIÈME TRÉSOR.

#### UNE PAROLE D'HONNEUR DE JÉSUS.

L'an de la création 5232; après le déluge 990; 1948 depuis la naissance d'Abraham; 1543 à compter de la sortie d'Égypte; depuis le sacre de David 1065; la 65<sup>me</sup> semaine selon la prophétie de Daniel; la 194<sup>me</sup> Olympiade; l'an de Rome 785; la 18<sup>me</sup> année du règne de Tibère César; au sixième âge du monde : Jésus-Christ, Dieu éternel, Fils unique du Père, voulut, avant de quitter le monde, lui donner la consolation d'une magnifique promesse. Sachant que son heure était venue, et, comme il avait toujours aimé les siens, les aimant jusqu'à la fin, la veille de la fête de Pâques il fit avec ses disciples la dernière cène où il laissa pour les fidèles son corps en nourriture et son sang en breuvage sous les espèces du pain et du vin; puis, dans la plénitude de la puissance que son Père lui avait remise, il ouvrit sa bouche sacrée et par un serment solennel s'obligea lui-même ainsi que son Père pour toujours envers nous : *En vérité, en vérité je vous le dis; si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera; demandez, et vous recevrez de quoi vous combler de joie.* — O âme ma sœur, si tu faisais attention aux paroles de vérité comme tu fais attention aux paroles de mensonge, si la confiance que tu accordes à l'homme tu l'accordais à Dieu, en entendant bien cette promesse quel profit tu tirerais pour toi-même en cette vie et dans l'autre!

Mais je n'exige pas de toi à présent une foi pareille, bien que tu la doives à Dieu dans la proportion même où Dieu l'emporte sur l'homme et la vérité sur le mensonge. Je sais que tu es faible; je te demande seulement de ne pas agir plus mal avec Dieu qu'avec l'homme; cela sans doute n'excède pas tes forces. Si donc tu tiens un honnête homme pour incapable de tromper, si tu crois à ses promesses quand même elles ne sont appuyées que d'une parole, non d'un serment, n'aie pas l'indignité de traiter Dieu comme s'il ne méritait confiance ni quand il affirme ni même quand il jure. Écoute encore une fois, ma sœur, et d'une oreille attentive recueille la parole d'honneur que ton Jésus, l'Homme-Dieu, t'a donnée, le soir où, devant livrer sa vie pour ses ennemis, il te laissa comme testament suprême tout un héritage bien riche en cette seule promesse : *En vérité, en vérité, je vous le dis; si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera; jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez de quoi vous combler de joie.*

Allons, mon âme; efforçons-nous de comprendre comme il faut ces paroles. Vois combien est grand celui qui promet; embrasse du regard, si tu peux, le nombre et la grandeur des bienfaits promis; compte et pèse tout ce qu'il a fait avant cette promesse, tout ce qu'il a fait depuis; médite bien et cesse dès lors de gémir sur ta misère; tout ce que tu désires, il est en ton pouvoir de le posséder. Oh! si quelque riche, si un puissant du monde, un fils de roi, un empereur, te disait : *Demande ce que tu veux, quel bonheur tu en auras!* tu réverais charges, dignités, honneurs; tu te proposerais d'obtenir beaucoup et de donner beaucoup aux autres. Eh bien, voici le Fils de Dieu, le roi des rois, le maître des maîtres, celui dont la volonté se fait obéir de tout ce qui est sur la terre et au ciel : il te parle non pas comme jadis à tes ancêtres par la voix des prophètes; il te parle lui-même, il t'affirme avec serment que tu recevras de son Père tout ce que tu voudras demander en son nom; et malgré cela, devant une telle promesse, tu n'espères pas, tu ne secoues pas ta torpeur, tu n'excites pas tes desirs, tu n'étends pas, tu ne dilates pas ton ambition? Tu mesures Dieu sur toi-même et, plus la grandeur de

ses promesses te dépasse, moins tu oses lui demander la plus petite faveur. Est-ce donc que tu prends Dieu pour un menteur et un parjure? Sans cesse occupé de ton néant, est-ce que tu oses nier la puissance ou la véracité de Jésus-Christ? Se tromper, tromper, c'est affaire de l'homme; ce n'est pas affaire de l'Homme-Dieu qui rend de lui-même ce témoignage : Je suis la vérité, et dont les paroles survi-  
ront à la terre et ciel.

Mais vois, ma pauvre petite âme, comme tu n'as aucune excuse de ne pas te fier pleinement. Pense donc à tout ce que le Christ a fait pour toi avant de dire : Demande ce que tu veux. A vrai dire, ce qu'il a fait avant sa promesse n'est pas moindre que ce qu'il a promis. Que pouvait vouloir de plus grand la volonté humaine (si même elle s'élevait jusque-là) que l'Incarnation d'un Dieu? O Seigneur, qu'est-ce donc? Vraiment vous avez prévenu l'homme de vos plus douces bénédictions; vous lui avez placé sur la tête une couronne de pierres précieuses en l'élevant comme vous l'avez fait et en lui donnant votre cœur. La ressemblance avec vous que les mauvais anges ont perdue pour l'avoir convoitée, qui a été ainsi la cause de leur éternelle damnation, voici que vous daignez la concéder à l'homme par un admirable échange, et cela avant aucune demande, avant aucun désir. Pourquoi donc, ô mon âme, craindrais-tu de ne pas recevoir de Dieu n'importe quelle grâce ou la volonté humaine peut prétendre, lorsque ce qui excède tout humain désir, la divinité même, tu l'as reçue de lui?

Mais passons à d'autres motifs. Non seulement Notre-Seigneur t'avait déjà donné sa divinité quand il te promit que son Père exaucerait toutes tes prières, mais encore, précepteur et maître, il t'avait alors enseigné de précepte et d'exemple à vivre sur la terre comme un être presque divin, comme un enfant du Très-Haut; il t'avait montré comment vaincre le monde et tout ce qui est dans le monde, comment mépriser les désirs du siècle en suivant les traces de son humilité et de sa patience, comment vivre dans la chair sans obéir à la chair et mener une vie divine dans un corps mortel. Il t'avait donné toutes ces leçons et de plus il avait arrangé toutes choses, le bonheur aussi bien que ce que l'on nomme adversité, de façon que tout pût contribuer à ton bien. Quoi d'étonnant qu'il te dise : Demande ce que tu veux, après t'avoir appris à faire tourner, par son amour, vers ton bien tout ce que tu peux demander et vouloir? Comprends de là combien plus libéralement Dieu en agit avec toi qu'avec Adam ton premier père. Il mit des bornes à ses désirs en lui défendant de manger du fruit de l'arbre; tes désirs à toi, il les étend à tout, puisque tout peut être objet de demandes utiles de la part de ceux qui l'aiment.

Et ce n'est pas tout, car son amour était sans bornes. Non seulement avant sa grande promesse, ton Jésus, mon âme, s'était donné à toi pour compagnon dans sa naissance, pour maître dans son enseignement; mais encore à la cène il s'était donné en nourriture : invention ineffable destinée à te faire demeurer en lui, et lui en toi. Dans cet admirable sacrement, en effet, il s'unissait à toi de telle sorte que, mangeant sa chair et buvant son sang, tu lui fusses incorporée; deux dans une seule chair, toi-même demeurant dans le Christ, le Christ demeurant en toi. — O bon Jésus, quel besoin aviez-vous d'ajouter : Demande ce que tu veux? Si vous demeurez en moi, et si je demeure en vous, est-ce que tous vos biens ne sont pas avec moi? Et si tous vos biens ne rassasient pas mes désirs, que demander pour les satisfaire, car c'est toute chose du monde qui est pleine de votre bonté? Et c'est bien vrai, ma sœur : ton Seigneur Jésus-Christ s'était livré lui-même à toi avec tous ses trésors lorsqu'il jura que son Père t'accorderait tout en son nom. Vois donc combien sa promesse méritait confiance puisque, avant de la faire, en se donnant lui-même, il t'avait procuré la grâce éminente de goûter dès ici-bas les joies de l'union divine et de jouir vraiment de Dieu autant que la condition mortelle le permet. Oh! si tu avais une vraie foi, ma sœur, aussi souvent que tu entends l'Eglise répéter ces mots : le Seigneur est avec vous, aussi souvent tu chanterais avec Marie : Il a fait en moi de grandes choses, le Tout-Puissant, et son nom est saint. En effet, toutes les nations te disent bienheureuse : il n'y a point de nation si grande qui ait des dieux approchant d'elle comme notre Dieu qui est en nous. Vraiment, c'est l'Emmanuel, le Dieu avec nous : y a-t-il rien qui soit plus en nous que notre nourriture?

(A suivre.)



## AVIS

La rédaction des Chroniques, dans un but de simplification administrative, a décidé de commencer ses années d'abonnement **AU MOIS DE JANVIER** et **NON PLUS AU MOIS DE MAI**. En conséquence, l'année courante se terminera au 1<sup>er</sup> janvier 1895 et dorénavant l'abonnement courra de janvier en janvier.

Mais, pour que les abonnés actuels n'aient pas à souffrir de ce changement, les numéros d'octobre, novembre et décembre seront notablement plus considérables que les numéros ordinaires : il se joindra en effet à chacun d'eux un supplément de 16 pages pour lequel ont été réservées des publications intéressantes.

De plus, les abonnés actuellement inscrits et les abonnés nouveaux qui se feraient encore inscrire pour l'année courante (1894) jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier prochain, auront droit chacun à un exemplaire à prix réduit d'un opuscule du P. Jean de Jésus-Marie, l'**AIGUILLON DE COMPNCTION**, qui doit bientôt paraître comme suite de la Petite bibliothèque carmélitaine.

La rédaction espère que nos fidèles abonnés accueilleront favorablement ces dispositions et qu'ils s'emploieront de plus en plus à répandre autour d'eux la connaissance et l'estime des Chroniques du Carmel.

N. B. — Les personnes qui s'abonneront dès maintenant pour l'année 1895 recevront gratis les numéros de novembre et décembre 1894.

---

# ÉTUDE CRITIQUE

sur les poésies de saint Jean de la Croix.

---

“ Dieu est tout, la créature n'est rien. „ Telle est en deux mots la doctrine de Notre Père saint Jean de la Croix.

L'âme qui s'attache aux créatures s'abaisse ; celle qui aime Dieu se divinise, car le propre de l'amour est de transformer l'amant en l'aimé. Peut-on mettre en parallèle le tout avec le rien, la perfection avec l'imperfection, Dieu qui est tout avec la créature qui n'est rien (1) ?

Non, assurément ; par conséquent l'âme qui veut devenir spirituelle doit sans cesse répéter cette prière courte mais profonde de saint Augustin ; *Noverim me, noverim, te.* — “ Que je me connaisse, et que je te connaisse. „

Tout est là : cette double connaissance de la grandeur de Dieu et de la petitesse de la créature est le principe de toute la perfection, laquelle ne se peut acquérir que par la méditation sérieuse et constante des vérités fondamentales de notre sainte foi. Sans cette méditation, tout travail dans l'ordre spirituel reste inefficace et stérile. C'est faute de ce soin que le monde est rempli de maux, comme le dit Jérémie : *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.* La terre a été désolée, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse dans son cœur.

Nudité de l'esprit, nudité de la volonté, nudité des sens, nudité des choses supérieures, nudité des choses inférieures, absolue nudité, voilà ce qu'exige avant tout notre Saint pour conduire l'âme au

---

(1) On dit que la créature n'est rien par rapport à Dieu ; car bien qu'elle ait son entité qui est quelque chose, il n'y a pas de proportion entre le créé et l'incréé, entre le fini et l'infini. Il ne faut donc pas prendre ici le mot *rien* dans un sens absolu.



sommet de la perfection. En ceci, il montre sa grande logique ; car Dieu, qui remplit tout, doit trouver une âme parfaitement vide pour y fixer sa demeure ; le moindre embarras l'en éloigne.

Ce principe posé, il faut trouver le chemin qui conduit à la divine union. Saint Jean de la Croix l'indique, il n'est autre que celui des trois vertus théologales ; croire en ce que l'on ne voit pas, espérer ce que l'on ne possède pas, et aimer le bien suprême pour lui-même sans aucune attache ; que si l'on espère ou on aime autre chose, il faut le rapporter à cet objet principal.

Avec une doctrine aussi abstraite, et des préceptes aussi austères, comment parvenir à écrire des traités intéressants ? Comment arriver au point de captiver l'intelligence des lecteurs et d'exciter leur enthousiasme ? Comment enfin avec des notes si graves, je dirai presque si dures à notre faible organe, produire une musique telle que ceux qui l'entendent une fois en conservent toujours un souvenir enchanteur ?

Ce prodige s'explique, si, laissant de côté le faible raisonnement humain, nous nous élevons à la considération du rôle qu'eut à jouer dans l'ordre des décrets divins le coadjuteur de sainte Thérèse. Thérèse réunit des âmes pour les élever à Dieu, et leur montra les radieux sommets du Carmel, elle les engagea avec toutes les tendresses d'une mère à les gravir. Saint Jean de la Croix fut chargé de tracer le sentier qui y conduisit à travers les obstacles abrupts. Car de même que, dans la famille naturelle, la mère a la mission de façonner le cœur de ses enfants en leur découvrant les secrets de l'amour, tandis que le père est principalement chargé de diriger leur intelligence par des préceptes et des conseils pleins de sagesse, ainsi dans la naissante famille du Carmel réformé, le cœur de la Mère communiqua ses ardeurs à ses heureux enfants ; mais il fallait une grande science chez le Père pour aplanir les mille obstacles qui eussent embarrassé la marche ascendante de ces nouveaux Réchabites encore inexpérimentés.

Persone ne met en doute que notre Père saint Jean de la Croix, outre ses qualités naturelles et son travail personnel qui est prodigieux, ne reçut d'en haut une lumière spéciale pour exposer avec tant de méthode, d'ordre et de clarté, une doctrine par elle-même si

profonde, comme la mystique. La Sainte Église exprime cette pensée dans les termes suivants : *Libros de theologia mystica cœlesti sapientia conscripsit, plane omnium iudicio*. Ce témoignage est plus que suffisant pour nous convaincre de la valeur des œuvres spirituelles de notre Saint ; j'ajouterai cependant quelques appréciations de certains auteurs éminents.

Le grand Bossuet ne reconnaissait pas moins d'autorité en mystique à saint Jean de la Croix, qu'à saint Thomas d'Aquin dans la scolastique. Le cardinal de Torres et Jean Baptiste Detti, préfet de la congrégation des rites, comblent d'éloges notre saint Auteur. On peut lire les notes de fray Diego de Jésus et le témoignage du docte Lezana, et l'on verra le respect et la vénération que méritent des livres examinés par un si grand nombre d'évêques, d'hommes de science et de professeurs de premier ordre.

Alexandre VII ne se rassasiait pas de lire et relire ses œuvres. Fray Louis de Leon tâchait d'imiter ses paraphrases des Psaumes. Saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori ont pris la moelle de sa doctrine pour la mettre dans leurs écrits théologiques.

L'Allemagne au goût prononcé pour les spéculations métaphysiques, l'Italie toujours passionnée pour le beau esthétique, l'Angleterre si pratique dans l'action et la France juge excellent en matière de belles lettres, ont fait passer dans leurs langues les œuvres du Carme espagnol. Il suffit de citer les noms de Maillard, Butler, Godescard, Bonoso de San Marcos, Collet, Alban Stolz, Boudon et le cardinal Wiseman, pour se convaincre de la valeur d'un écrivain qui a mérité de tels traducteurs et de tels panégyristes.

Une étude détaillée et approfondie de toutes les œuvres de notre Saint serait, assurément, pleine d'intérêt ; mais, le but que je me propose en ce moment étant de considérer Notre Père saint Jean de la Croix comme poète, je me bornerai à un léger aperçu sur les œuvres poétiques qui lui ont valu une place distinguée, pour ne pas dire la première, au sein de la glorieuse pléiade de poètes religieux qui firent l'honneur de l'Espagne dans son siècle d'or.

Il faut proclamer avant tout que, à part l'excellence de sa doctrine, il y a dans saint Jean de la Croix de grandes beautés de style. Voici à ce sujet le témoignage de don Manuel Orti y Lara, dans le prologue

qu'il a mis en tête de l'édition des œuvres spirituelles de notre saint (Madrid 1872). " Les écrits de saint Jean de la Croix offrent un autre aspect plein de délices pour les amis des lettres ; je veux parler des beautés du style qui brillent au milieu des saintes obscurités de sa théologie sublime, comme les étoiles au sein de la nuit. En effet, bien que cet insigne maître de la vie spirituelle ne cultivât point la poésie comme on la cultive d'ordinaire, c'est-à-dire comme un art dont la fin immédiate est le charme causé par la plus haute expression orale du beau, mais simplement comme un moyen de renfermer beaucoup de doctrine sous une forme concise et rimée, encore est-il vrai de dire que l'on trouve dans ses vers un style si pur, des pensées si profondes et si sublimes, et une telle expression d'amour divin, qu'on reconnaît bien le talent extraordinaire de celui qui sut résumer de la sorte en peu de mots toute la substance de ses œuvres, imitant en cela l'auteur inspiré du Cantique des cantiques, dont il a fait un fort beau commentaire, après l'avoir traduit en très bons vers castillans. „

Saint Jean de la Croix fut poète sans chercher à l'être, et c'est précisément ce qui lui a donné une place à part entre tous ses émules. On rencontre dans ses chansons, dans ses gloses, dans ses odes, des beautés si supérieures, que plusieurs ont tenté en vain de l'imiter.

L'Église dans l'hymne propre du jour de sa fête (24 novembre), l'appelle : *Memorande Vates*.

Un critique, qui malheureusement n'était pas à la hauteur de son sujet, a dit pourtant quelque part en parlant des poésies dévotes de notre saint (4) :

“ Quelle douceur d'expression dans chaque vers ! quelle mysticité, quelle élévation dans chacune de ses compositions, dans chacun de ses chants ! Idées, images, phrases, paroles, tout garde la plus parfaite harmonie avec le fond du sujet traité dans ces poèmes en appa-

---

(4) L'auteur de *la Vida y Juicio del venerable Padre San Juan de la Cruz*, imprimée en tête des œuvres du saint, au tome XXVII de la *Bibliotheca de autores espanoles*. — Il commet dans son ouvrage quelques grandes erreurs. Il dit, par exemple, que sainte Thérèse et saint Jean de la Croix entraient facilement en extase, grâce à la *force magnétique* dont ils étaient doués.... Il parle aussi de relations entre notre âme et l'*âme universelle*, le Dieu du monde, etc. — Cet auteur a été victorieusement réfuté par le philosophe chrétien, Don Manuel Orti y Lara.

rence si simples. Les paroles les plus vulgaires ont ici une signification spéciale, ... un sens éminemment mystique; ... les images, bien que prises toutes du monde sensible, revêtent un aspect tel qu'elles dépassent le plus bel idéal, les tropes semblent tirés de lieux inconnus et intercalés dans ces lignes si vivantes qu'exaltent la foi et la charité chrétiennes. »

Un peu plus loin, faisant quelques comparaisons, il s'exprime ainsi :

“ Le frère Louis de Léon est un des poètes dont les œuvres reflètent le feu du plus ardent amour divin, mais il existe, à notre avis, entre lui et saint Jean de la Croix, une immense distance. Qu'on lise les œuvres de Louis de Léon, et l'on trouvera, même dans les poésies où son talent se révèle d'une manière plus éclatante, des réminiscences de poètes chrétiens ou païens ; lisez, au contraire, Jean de la Croix et vous ne trouverez pas une seule réminiscence des idées, ni de ses contemporains, ni de ses prédécesseurs. »

Il ajoute : “ Dans les odes de fray Luis de Léon on sent le désir de rendre un culte à l'art ; en lisant Jean de la Croix, on est obligé d'attribuer ses poésies... au trop plein de ses sentiments... Il était le type, le bel idéal des âmes enflammées d'amour divin... Saint Jean de la Croix a écrit également en prose correcte et très pure. Oh ! comme son expression est belle et vive dans la peinture des choses célestes ! et comme il est délicat dans ces élans d'amour où il a dépeint son incessante aspiration vers le ciel ! ”

Le précoce académicien, don Marcelino Menendez Pelayo, dans son étude de critique littéraire sur la poésie mystique espagnole, après avoir examiné les œuvres des auteurs qui se sont distingués dans ce genre de poésie depuis le commencement du christianisme, après avoir fait défiler sous nos yeux les principaux poètes philosophes et théologiens, soit des Arabes, soit des Chrétiens, au moyen âge, après avoir aussi fait retentir à nos oreilles les noms de ceux qui, dans les temps plus modernes, surent unir dans leurs chants la piété la plus solide aux belles formes de la versification, s'écrie avec un enthousiasme qu'on ne qualifiera pas d'exagéré, et moins encore de suspect :

“ Qui me fournira des termes pour exalter maintenant, comme je le voudrais, frère Louis de Léon ? Si je vous disais que, *à part les*



*poésies de saint Jean de la Croix, qui ne paraissent plus être d'un homme, mais d'un ange, il n'y a pas de poète lyrique d'Espagne à lui comparer, il me semblerait encore vous en avoir dit trop peu ! „*

Un peu plus loin, après avoir exposé, en habile connaisseur, le système littéraire de l'illustre moine augustin, il poursuit :

“ Mais il existe encore une poésie plus angélique, céleste et divine, qui ne semble plus être de ce monde, et qu'il est impossible d'apprécier par un jugement littéraire, bien qu'elle soit plus brûlante de passion que n'importe quelle poésie profane, et aussi élégante et achevée dans sa forme, et aussi plastique et imagée que les produits les plus délicieux de la Renaissance. Cette poésie est contenue dans les Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix, la Montée du Carmel, la Nuit obscure de l'âme. J'avoue que l'idée seule d'y toucher me remplit d'une terreur religieuse. L'Esprit de Dieu a passé par là, embellissant et sanctifiant tout :

*Mil gracias derramando  
Paso por estos sotos con presura,  
I yendolos mirando  
Con sola su figura  
Vestidos los dejo de su hermosura.*

En répandant à profusion sa grâce  
Par ces bois tout à l'heure il passa se hâtant,  
Et rien qu'en les regardant  
De sa divine et merveilleuse face,  
Il imprima sur eux sa ravissante trace.

„ Juger de tels élans extatiques, non plus suivant les règles de la rhétorique ou avec les mesquines investigations des critiques pointilleux, mais même avec la respectueuse admiration avec laquelle on analyse une ode de Pindare ou d'Horace, me semble irrévérence et profanation. Malgré tout, l'auteur était si artiste, même en ne le jugeant qu'au point de vue humain, et si sublime et parfait dans son art, qu'il tolère et supporte cette analyse, et nous engage à exposer et développer son mode littéraire, riche enveloppe de sa sublime pensée.

„ Tous ses chants roulent sur des sujets de la plus ardente dévotion et de la plus profonde théologie mystique. Il célèbre l'heureux sort qui est échu à l'âme de passer par la nuit obscure de la foi, dans sa nudité et sa purification, à l'union de son bien-aimé ; il chante la parfaite union d'amour avec Dieu, autant qu'elle peut avoir lieu en cette vie, les propriétés admirables dont se revêt l'âme, lorsqu'elle arrive à cette union, les goûts tendres et variés que produit l'intime communication avec Dieu. Et tout cela se développe, non en forme dialectique, ni dans la simple forme lyrique d'élans et d'effusions, mais sous la métaphore de l'amour terrestre et avec des voiles allégoriques empruntés au divin épithalame dans lequel Salomon figura les mystiques épousailles du Christ avec l'Église.

„ Poésie mystérieuse et solennelle, et cependant brillante, large, pleine de chaleur et de vie ; ascétique, mais réchauffée par le soleil du midi ; poésie qui entoure les abstractions pures de perles et de fleurs, et qui, au lieu de s'abîmer dans le centre de l'âme, demande des images à tout le monde sensible pour retracer, quoique avec des ombres et de loin, l'inexprimable beauté de son bien-aimé ; poésie spirituelle, contemplative et idéaliste, et qui, malgré tout, nous communique le sens le plus mystérieux et la plus profonde impression de la nature dans le silence et les craintes vigilantes de cette nuit, plus aimable que l'aurore, dans l'éventail de cède et la brise qui, par les créneaux, souffle sur les cheveux de l'époux.

*Mi amado las montanas  
Los valles solitarios nemorosos  
Las insulas extranas,  
Los rios sonorosos  
El silbo de los aires amorosos.*

*La noche sosegada,  
En par de los levantes de la aurora,  
La musica callada,  
La soledad sonora,  
La cena que recrea y enamora.*

*Detente cierzto muerto,  
Ven, Austro que recuerdas los amores,  
Aspira por mi huerto,  
I corran tus olores,  
I pacera mi Amado entre los flores.*

Tout en mon bien-aimé : les monts,  
Les vallons boisés, solitaires,  
Les îles étrangères,  
Les fleuves bruyants et profonds,  
Les sifflements que les airs font,

La nuit aux voiles mystérieux  
Que chasse l'éclatante aurore,  
Les doux concerts silencieux  
Dans la solitude sonore  
Et le festin du soir charme des amoureux.

Arrête, vent du nord, tu me glaces le cœur ;  
Viens, brise du midi, à nos amours propice ;  
Souffle dans mon jardin, répands-y tes senteurs ;  
Que tout soit embaumé, que tes suaves délices  
Fassent que mon ami promène entre les fleurs.

„ Au travers de toute cette poésie orientale, transplantée des sommets du Carmel et des vallées fleuries de Sion, court une flamme affective et un tendre incendie, capables de faire fondre du marbre. Toutes les sensibleries des poètes profanes ne paraissent que glace auprès de la véhémence de ces désirs et de cette ferveur dans la possession qu'éprouve l'âme enivrée dans les celliers de son époux.

*Apaga mis enojos  
Pues que ninguno basta à deshacellos  
Ivéante mis ojos  
Pues eres lumbre de ellos  
I solo para ti quiero tenellos.*

*Quedéme y olaridéme,  
El rostro recliné sobre el Amavo  
Ceso todo, y dejéme  
Dejando mi cuidado  
Entre las azucenas olvidado.*

Que je cesse de me douloir ;  
Il n'est que toi qui puisse adoucir ma misère.  
Per mets à mes yeux de te voir,  
Car toi seul, beau Seigneur, es leur vive lumière.  
C'est pour te contempler que je veux les avoir.

Je restai là, je m'oubliai  
Et sur mon bien-aimé j'inclinai mon visage.  
Tout cesse alors pour moi ; je gage  
Qu'oubliant mes soucis et leur triste entourage,  
Entre les lys je les laissai.

„ Et que dirons-nous de cet autre trait qui ne se trouve point dans le Cantique des cantiques, et qui n'en est pas moins admirable de vérité et de sentiment ?

*Cuando tu me mirabas  
Su gracia en mi tus ojos imprimian.*

Lorsque sur moi tu fixais tes regards,  
Ils imprimaient, Seigneur, en moi tes grâces.

„ Tout ceci n'est pourtant que comme l'écorce et la couverture, car si nous pénétrons le fond, nous découvrirons la plus haute et généreuse philosophie qu'imaginèrent les hommes (comme de sainte Thérèse l'a écrit frère Louis de Léon), au point qu'il n'est plus permis de douter que le Saint-Esprit ne dirigeât la plume de l'écrivain. „

Ainsi parle l'auteur cité, en pleine Académie, à Madrid.

(A suivre.)





# LA JOURNÉE RELIGIEUSE

*Suite* (1)

---

## L'Oraison mentale.

### XXVI

Sans vouloir entrer maintenant dans le détail des divers sujets de méditation, il semble que nous ayons à dire un mot du règlement traditionnel de nos noviciats en matière d'oraison. La période de formation appartenant essentiellement aux exercices de la vie purgative, la coutume s'est établie chez nous de proposer aux novices, comme motif d'oraison, ces grandes vérités qui vont de soi à la purification spirituelle de l'âme : à savoir les mystères de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur à l'oraison du matin, et les fins dernières à l'oraison du soir.

Bien entendu, un tel règlement n'est en aucune manière pour empêcher les novices de vivre de la vie liturgique de l'Église. Ni pendant le noviciat, ni après, l'oraison et l'office ne sauraient être isolés l'un de l'autre. En tout temps l'oraison doit nous préparer à mieux célébrer l'office; l'office de son côté fournit à l'oraison son stimulant le plus actif, quel que soit le thème adopté.

Le plan général de l'oraison du matin est donc de considérer les mystères douloureux, du lundi au samedi, fêtes et octaves exceptées, tandis que la glorieuse Pâque du Seigneur est le sujet de l'oraison du dimanche. Il y a certainement en cela une idée très juste et très pratique. Les six jours de la semaine en effet figurent la vie terrestre, le temps de l'épreuve; le dimanche au contraire consacré par la Résurrection de Notre-Seigneur est le jour de l'éternité, le jour de la vie bienheureuse dont la résurrection de Jésus est à la fois le principe,

---

(1) Voir le n° de Septembre, pp. 149 et suiv.

le gage et les prémices (1). La grande affaire de la vie présente est de conquérir cette vie bienheureuse. Or, pour y arriver, il n'y a qu'une voie, la voie que Jésus-Christ lui-même a suivie. Le Christ est entré dans sa gloire, il nous a mérité d'y entrer après lui, en souffrant et en mourant. *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam* (2). Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. *Non est discipulus supra Magistrum* (3). Autre n'est pas la loi de la tête, autre celle des membres; d'autant que le Christ a souffert, a subi la mort, uniquement comme caution et rachat de ses membres pécheurs. Si donc nous voulons participer à la glorification de notre auguste chef, nous devons, c'est bien le moins, nous unir à son sacrifice, à ses vivifiantes expiations, nous devons communier, nous devons nous associer aux mystères de sa passion, de sa croix, de son tombeau, *Resurrexit a mortuis, ascendit ad coelos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis*, mais auparavant : *passus, crucifixus, mortuus et sepultus*. Les mystères de Jésus nous sont communs avec lui. Ils sont encore un coup la forme divine de notre prédestination. Nous avons à en recevoir l'empreinte. Cela ne peut être toutefois que dans l'ordre où ils existent en lui. Pour mériter de ressusciter avec Jésus-Christ, il faut que le mystère de sa passion et de sa mort nous soit d'abord appliqué, il faut que notre vieil homme, l'homme de péché, soit attaché à la croix avec lui (4), et que la justice divine soit ainsi satisfaite.

Pénétrons-nous de ces principes, et nous incorporant chaque jour de la semaine les mystères de la Passion du Christ dans le sentiment d'une vive gratitude accompagnée d'une profonde contrition de nos péchés, chaque dimanche sera aussi pour nous, comme le veut saint Bonaventure (5), un jour de Pâques où nous recevrons en germe,

(1) \* *Christus resurrexit a mortuis primitiæ dormientium* „ I Cor. XV, 20.

(2) *Luc., XXIV, 26.*

(3) *Matth., X, 24.*

(4) \* *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* „ *Rom. VI. 4.* \* *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* VI. 5 *Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato.* VI. 6. *Si autem mortui sumus cum Christo credimus quia simul etiam vivemus cum Christo.* VI. 8. *Compatimur ut et conglorificemur.* VIII. 17. *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis.* „ *II Cor. I. 7.*

(5) \* *Credo enim quod si in Passione compati scires, et mentem habere unitam*

chaque fois à un degré supérieur, le cachet, l'image et la ressemblance de l'homme nouveau, Jésus ressuscité.

Sachons aussi bien que les mystères de la Passion de Notre Seigneur représentent le sommet de la religion du Christ envers son Père, le grand jeu des perfections et des vertus de l'Homme-Dieu, l'argument décisif de son amour pour les hommes (1). Ils sont ce bain de salut qui lave nos taches journalières (2), efface les traces de nos péchés, rend à notre âme force et vigueur. Autant de sujets de culte et de louange, autant d'invitations à la componction, à la confiance, à l'amour. La belle prière suivante exprime admirablement le fruit que nous devons retirer de cet exercice du matin (3) :

*Obsecro te, dulcissime Domine Jesu Christe, ut Passio tua sit mihi virtus qua muniar, protegar atque defendar, vulnera tua sint mihi cibus quibus pascar, inebrier, atque delecter, aspersio sanguinis tui sit mihi ablutio omnium delictorum meorum, mors tua sit mihi gloria sempiterna, in his sit mihi refectio, exultatio, sanitas, dulcedo cordis mei qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.*

“ Chaque état, chaque profession, dit l'abbé Moïse en la première conférence de Cassien, a son but, sa fin spéciale. Pour y atteindre, on supporte volontiers tous les travaux, toutes les fatigues. Le laboureur se propose de retirer de son champ d'abondantes moissons. Rien ne l'arrête, ni les ardeurs du soleil, ni les intempéries des saisons; il fend la terre avec la charrue, il la débarrasse des ronces et des épines. Dans l'espoir du gain, le commerçant affronte l'océan et les tempêtes,

et non sparsam ad sæcularia in qualibet vice sentires Pascha. Et hoc de quolibet die Dominico contingere posset, si mente integra diebus Veneris et Sabbati te cum Passione Domini præparares, maxime dicente Apostolo : *Si fuerimus socii passionum, erimus et consolationum* „ 2. Cor. I. 16. S. Bonav. *Meditationes Vitæ Christi*. Cap. XCIII.

(1) “ *Majorem hanc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* „ Ioann. XV. 13. — “ *Salvete Christi vulnera, immensi amoris pignora.* „ Hymn. pretios. Sang.

(2) “ *In hoc salutis balneo qui se lavat mundabitur.* „ Hymn. pret. Sang.

(3) Rappelons ici cet avis d'en haut, transmis à nous tous par la vénérable Anne de Saint-Barthélemy : “ Si les chrétiens, disait Notre-Seigneur à la Vénérable, pensaient chaque jour, même seulement une fois dans la journée, et si peu que ce fût, à ma Passion et à l'amour avec lequel j'ai souffert pour eux, cela suffirait pour les sauver à cause du fruit qui leur en reviendrait et des grandes miséricordes qu'ils en recevraient. „ Autobiographie.

s'expose à tous les risques, à tous les retours de la fortune. Le guerrier court après l'honneur et la victoire; il compte pour rien les dangers des batailles, les expéditions lointaines, les privations de toute sorte. Notre profession a elle aussi sa fin propre à la poursuite de laquelle nous nous appliquons sans relâche : plus encore avec joie. C'est cette fin qui nous rend douce la rigueur des jeûnes, pleine de délices la fatigue des saintes veilles. C'est pour elle que nous vaquons à la lecture, à la continuelle méditation des Écritures, pour elle que nous ne sommes effrayés ni du travail perpétuel, ni de la nudité et de la privation de toute chose, ni de cet âpre séjour, pour elle que vous avez abandonné patrie et famille, rejeté loin de vous les délices de la vie. Quel est donc votre but et qu'est-ce qui vous anime à tous ces sacrifices? Et comme le saint vieillard nous pressait de répondre, continue Cassien, nous dîmes : le royaume des cieux, voilà le but en vue duquel nous voulons tout souffrir (1). „

Jeunes novices, vous êtes très spécialement les fils et les héritiers de ces héros de la solitude, puisque pour avoir été transplanté en Occident, le Carmel n'en reste pas moins un rameau détaché du grand arbre monastique oriental des déserts de l'Égypte et de la Syrie. Pour le royaume des cieux, vous aussi, vous avez tout quitté. C'est pourquoi l'oraison du soir va-t-elle à remettre sous vos yeux chaque jour cette fin sublime de la carrière où vous venez d'entrer.

Le royaume des cieux ! qu'est-ce à dire ? Rien de plus mystérieux, ni de plus profond que cette expression.

Dieu en créant ne s'est pas contenté de donner à l'universalité des êtres la nature propre qui les fait ce qu'ils sont et les met à leur place distincte. Ce n'est là que la première enceinte de l'œuvre divine et comme le parvis extérieur du temple. Par un dessein admirable Dieu a voulu que sa création dans ses hauts sommets participât à sa propre vie, fût appelée à jouir de sa félicité; il a voulu se communiquer, se donner lui-même à elle, la déifier en un mot. De là le mystère de Jésus-Christ, de là le mystère de la grâce et de la gloire découlant du Christ sur tout le corps mystique dont il est la tête et consacrant jusqu'au monde matériel. Or, parce que toute créature, y

---

(1) Cass. " De Monachi intentione et fine. „ Collat. 13.



compris la sainte humanité, était de soi radicalement incapable de prétendre à de si hautes destinées, cette communication que Dieu veut faire de lui-même par la grâce et par la gloire constitue-t-elle au-dessus de l'ordre de simple nature ce que la théologie catholique appelle l'ordre surnaturel. Et l'ordre naturel n'existe que pour être le support, la base, le serviteur de l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire. Fin de toute l'œuvre extérieure de Dieu, l'ordre surnaturel est conséquemment la fin dernière obligatoire de ses créatures. Pour se dérober ici-bas à la perception des sens, il n'en est pas moins le *positif* par excellence, la grande réalité à laquelle se rapportent toutes les autres et en laquelle toutes ont été intentionnellement posées et établies. Ce que l'Écriture nomme le royaume des cieux ou simplement les cieux n'est pas autre chose.

Les cieux, le royaume des cieux, c'est donc au delà du parvis extérieur de l'ordre naturel, et de l'autre côté du voile du monde des corps, *ad interiora velaminis* (1), le saint des saints mystérieux, la région intime, sacrée, suréminente où Dieu se manifeste, se révèle, se donne; c'est le monde divin de la grâce ici-bas, de la gloire là-haut.

L'essence de l'état chrétien est justement de nous élever au-dessus des éléments de ce monde naturel (2) et de fixer notre vie dans les cieux divins de la grâce, germe de la gloire qui est notre fin dernière, notre consommation, notre béatitude, notre salut éternel. *Nostra autem conversatio in cœlis est* (3).

Mais si telle est la condition faite par le baptême au commun des chrétiens, il reste que les nécessités de la vie présente, les préoccupations d'ici-bas nous absorbent, nous divisent (4), risquent même souvent de nous détourner de la fin dernière ou du salut, c'est-à-dire du royaume des cieux. Les religieux sont donc des chrétiens qui, pour mieux assurer leur salut, se dégagent autant qu'ils le peuvent des embarras et des séductions du monde. Mettant entre eux et le siècle la triple désappropriation des biens du dehors, des appétits même licites de la chair, et de l'usage de la propre volonté, ils dirigent

---

(1) Hebr. VI, 19.

(2) " Sub elementis mundi eramus servientes. ", Galat. VI, III.

(3) Philipp. III, 20.

(4) 1 Cor. VII, 33.

toute leur activité vers la grande et seule affaire du royaume des cieux ou du salut : l'unique nécessaire dit le Maître. *Unum necessarium* (1). *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (2). *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur, quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna sunt* (3). Pleins de cette vérité, voyant que la terre est un passage, ils se donnent tout entiers au travail de leur sanctification afin d'obtenir l'éternelle vie. *Habentes quidem fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam* (4). Laissant à d'autres, oubliant même les choses secondaires du temps et s'appliquant à ce qui prime tout, ils s'efforcent d'atteindre le terme de la magnifique vocation à laquelle Dieu nous a appelés dans le Christ. *Quæ quidem retro sunt obliviscens ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (5). Aussi bien l'état religieux est-il la vraie philosophie de ce monde. *In omnibus respice finem* (6). C'est ce à quoi nos règlements invitent les novices en leur donnant chaque soir pour sujet d'oraison les grandes vérités qui sont comme les divers actes du drame de nos éternelles destinées.

D'abord considération du but à atteindre : c'est le royaume des cieux lui-même ou le salut ; Oraison du lundi soir. 2<sup>o</sup> Considération de l'obstacle, le péché ; Oraison du mardi soir. 3<sup>o</sup> Considération de la voie par laquelle il faut nécessairement passer à la suite de Jésus-Christ notre chef, voie qui est celle des afflictions de cette vie et finalement de la mort ; Oraison du mercredi. 4<sup>o</sup> Considération de la sentence qui doit suivre la mort et clore pour nous le temps de l'épreuve au jour où Dieu nous jugera en nous confrontant à l'Homme qu'il a posé comme le type et l'exemplaire souverains, *Judicaturus est orbem in æquitate in viro in quo statuit* (7)... Sentence en vertu de laquelle, selon notre conformité ou notre dissemblance avec Jésus-Christ nous serons jugés aptes au royaume des cieux ou nous en

---

(1) Luc. X, 42.

(2) Hebr. XIII, 14.

(3) II Cor. IV, 18.

(4) Rom. VI, 22.

(5) Philipp. III, 14.

(6) Imit. lib. I, CXXIV.

(7) Act. XVII, 31.

serions exclus si nous étions rebelles ; Oraison du jeudi soir. 5. Considération de l'affreux séjour de cette exclusion, l'enfer, c'est-à-dire le lieu des décombres, des non-valeurs de la création ; pensée salutaire, éminemment propre à nous éloigner de plus en plus du péché et à nous faire aimer et bénir la croix du Rédempteur ; Oraison du vendredi. Enfin le samedi soir qui représente le couchant du monde comme de toute vie humaine à la veille du jour éternel figuré par le dimanche, considération de l'incompréhensible félicité qui nous attend dans la gloire si nous sommes fidèles à la grâce de notre état chrétien et religieux. *Exultabitis lætitia inenarrabili et glorificata* (1).

C'est ainsi qu'ayant toujours devant les yeux les vérités éternelles les novices se renouvelleront chaque jour dans l'esprit de leur vocation en prenant de bonnes résolutions. Et comme l'exacte observance de la règle est pour le religieux le grand moyen de sanctification et de salut, il sera bon de préciser et de ramener à ce point si important les conclusions pratiques de l'oraison. Novices ou profès tâchons tous de nous bien persuader de ceci :

1<sup>o</sup> Les religieux ne peuvent travailler sûrement à leur *salut* qu'en observant leur règle.

2<sup>o</sup> L'horreur du *péché* dans le religieux se mesure à l'observance de sa règle.

3<sup>o</sup> La véritable préparation à la *mort* pour le religieux, c'est la fidèle observance de sa règle.

4<sup>o</sup> Le grand moyen pour le religieux de s'assurer un *jugement* favorable, c'est d'observer exactement sa règle.

5<sup>o</sup> Les religieux qui garderont exactement leur règle éviteront les peines de l'*enfer*.

4<sup>o</sup> Les religieux qui observeront fidèlement leur règle jouiront des délices du *paradis* (2).

(1) I Petr. 1. 8.

(2) Ces six principes sont proposés et développés dans l'excellente instruction des novices à l'usage des Frères-Pêcheurs, par le R. P. Hyacinthe Marie Gormier, religieux du même ordre.

## Tierce

L'oraison terminée et les prières finales récitées, les Frères sortent du chœur en psalmodiant le psaume *Deus misereatur nostri et benedicat nobis*, selon la règle générale du cérémonial. Les prêtres disent alors successivement leurs messes. La messe de l'office est toujours célébrée par l'Hebdomadier; seulement il y a chez nous cette particularité que les jours simples, doubles et semi-doubles, la communauté n'y assiste pas en chœur. Nos constitutions se sont inspirées sans doute de la discipline de l'Église du premier âge où la solennité du sacrifice était réservée aux dimanches et aux fêtes (1). Cependant, nos Grands-Carmes avaient en tout temps la messe conventuelle chantée. De même, nos déchaussés de la congrégation hispano-américaine de saint Joseph (2). Quoi qu'il en soit, nous prenons ici comme journée religieuse typique dans nos monastères, une de celles qui comportent la pleine et entière célébration de la Liturgie sacrée: soit un dimanche ou une fête de première ou de seconde classe.

Le chant de Tierce est le prologue obligé de toute messe festive. La raison en est que l'heure de Tierce se rapporte spécialement au Saint-Esprit, c'est-à-dire à celui dont l'opération toute puissante préside aux divins mystères.

Nunc Sancte nobis Spiritus  
Unum Patri cum Filio  
Dignare promptus ingeri  
Nostro refusus pectori.

(Hymn. ad Tert.)

Dieu est la charité par essence (3); toutes ses œuvres sont amour. Creer, c'est aimer; conserver, c'est aimer; s'incarner, c'est aimer;

---

1. On distinguait alors les jours *liturgiques* et les jours *aliturghiques*, selon que l'on y célébrait, ou non, les Saints Mystères. Telle était aussi l'observance des déserts de l'Égypte et de la Syrie. C'est pourquoi, jusqu'au seizième siècle, les Chartreux ne se réunissaient conventuellement pour la messe que les dimanches et les jours de fête.

(2) " *Hora nona, missa major quotidie decantetur.* " Constit.

(3) I, Joann. IV, 16.



racheter, c'est aimer; glorifier, c'est aimer. Or, le Saint-Esprit est l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il est dans toutes leurs œuvres; l'exécution lui en est attribuée. " Le Père donne et opère toute chose par le Fils dans le Saint-Esprit „ dit saint Athanase (1). Et saint Basile : " Tout ce que possèdent dans l'ordre de la nature aussi bien que dans l'ordre de la grâce les créatures du ciel et de la terre leur vient du Saint-Esprit „ (2).

Somme et mémorial de l'œuvre entière de Dieu, l'auguste sacrifice de la messe relève donc au premier chef de l'action du Saint-Esprit. Par lui s'accomplissent les prodiges de l'autel; il est la force et l'efficacité des paroles sacrées, le feu qui consomme l'holocauste. Aussi bien, si le Christ s'offre à Dieu pour la gloire et l'exaltation de la Trinité adorable, c'est dans le Saint-Esprit, sous la motion de cet amour substantiel qui possède et régit pleinement sa sainte humanité. S'il se donne à ses fidèles dans l'acte même de son oblation, les unissant à lui comme les membres de son corps, les associant à son sacrifice et leur en communiquant tous les fruits, c'est en vertu de cet amour. Si le Christ-Pontife présente enfin son offrande au Seigneur dans l'unité et l'intégrité de son corps mystique, qui est l'Église, cette unité elle-même est encore l'œuvre du Saint-Esprit, lien d'union du chef et des membres entre eux. *In uno Spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus et omnes in uno Spiritu potati sumus* (3).

Le Saint-Esprit étant ainsi l'âme du sacrifice, l'on comprend que l'Église ait fixé la Messe solennelle à l'heure de Tierce choisie de toute éternité pour la mission et manifestation extérieure de la troisième personne de la Trinité sainte. La tradition ecclésiastique témoigne d'ailleurs que la première messe fut célébrée par saint Pierre à ce moment précis, le jour de la Pentecôte. Depuis, le Pape saint Télyphore défendit d'anticiper les saints mystères avant Tierce.

Notre office se compose des trois divisions du psaume 118 : *Legem pone mihi Domine viam justificationum tuarum. Memor esto verbi tui*

(1) S. Athan. Epist. ad Serapion. III.

(2) S. Basil. lib. de Spirit. sanct., c. XXIX, n. 55.

(3) I, Cor. XII, 13.

*servo tuo. Bonitatem fecisti cum servo tuo Domine.* Nous ne revenons pas sur le commentaire essayé plus haut. Pénétrons-nous seulement des grandes choses qui vont s'accomplir à la messe. Le psaume, où nous entendons Notre-Seigneur lui-même, nous donne l'expression parfaite des sentiments de religion que nous devons apporter autour de l'autel. En le récitant, ouvrons notre âme au Saint-Esprit afin qu'il nous unisse intimement au Christ-Pontife, au Christ-Victime, nous fasse entrer dans les intentions de son sacrifice et qu'ainsi nous en recevions plus abondamment les fruits et les grâces.

(*A suivre.*)

## Vie du Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

*Suite (1).*

La seconde vertu théologale est la vertu d'espérance. Au moment de la justification d'une âme, elle y est produite par la grâce sanctifiante immédiatement après la foi. Elle a pour mission de perfectionner la volonté en l'élevant au ferme espoir d'obtenir la félicité suprême et la gloire éternelle, grâce au secours de Dieu sur lequel elle compte. Son objet est donc la béatitude totale et sans fin ; la béatitude totale, c'est-à-dire l'acquisition et la possession du souverain bien qui est Dieu, seul être capable de rassasier l'âme et de rendre heureux celui qui le possède.

De même que la foi, l'espérance, vertu théologale, reste dans l'âme privée par le péché mortel de la grâce sanctifiante. C'est un bienfait spécial de la bonté divine : le pécheur peut ainsi par l'espoir de la récompense céleste ressusciter de la mort du péché et servir le Seigneur dans la pratique des vertus. Donc le péché de désespoir est

(1) Voir le n° précédent, pp. 205 et suiv.

le seul qui, directement, détruit la vertu d'espérance. Cela se conçoit avec évidence; toute chose est détruite par son contraire. Mais le péché d'infidélité peut, indirectement, faire la même chose. Voici comment : La foi, au dire de saint Paul (1), est la substance, c'est-à-dire la base des choses que nous devons espérer; or, enlevez la base et immédiatement tombera ce qui s'appuie sur elle. En outre, la volonté est naturellement subordonnée à l'intelligence; elle ne peut se porter que vers un bien connu et, selon que les lumières reçues sont naturelles ou surnaturelles, elle agit elle-même naturellement ou surnaturellement; comment alors pourrait-elle se porter vers le souverain bien par un acte surnaturel de la vertu théologale d'espérance, quand ce bien suprême ne lui serait pas connu et proposé par la lumière surnaturelle de la vertu théologale de la foi?

Du mot de saint Paul que nous venons de rappeler ne devons-nous pas tirer encore cette conséquence que plus la foi sera vive, plus ferme aussi sera l'espérance? Illuminée des clartés de la foi, l'intelligence connaît non seulement le Dieu fidèle et vrai (2) qui a fait des promesses, mais aussi les biens qui sont promis; alors la volonté tend avec ardeur vers ces biens en s'appuyant, sans que rien puisse ébranler sa confiance, sur les promesses faites par Dieu.

L'héroïcité de la vertu d'espérance consiste, dit Benoît XIV, en ce que cette confiance d'obtenir le bonheur total, c'est-à-dire la possession de Dieu, souverain bien, et aussi tous les secours nécessaires pour atteindre ce terme si désiré, cette confiance, dis-je, est sans bornes, calme, constante, joyeuse, inébranlable.

Dans le procès de béatification de notre Mère sainte Thérèse les auditeurs de Rote déclarèrent son espérance héroïque parce que, en tout péril, en toute nécessité, elle avait recours à Dieu sans jamais hésiter, sans jamais se lasser; aussi avait-elle toujours tout obtenu.

Le fils fut digne de sa mère. Notre Vénérable, lui aussi, eut en Dieu une foi absolue.

Évidemment, ce qu'avant tout il espérait par les mérites de Notre Seigneur, c'était la vie éternelle. Il tenait fixés les regards de son âme sur son Dieu qu'il aspirait à contempler et à posséder à jamais. C'est

---

(1) Aux Hébreux XI.

(2) Apoc. XIX, II.

afin de se mieux assurer ce bonheur ineffable qu'il ne voulait pas s'accorder ici-bas le moindre soulagement; c'est pour cela qu'il mortifiait ses passions, qu'il crucifiait son corps, qu'il continuait ses œuvres de charité, qu'il était joyeux d'épuiser ses forces au service des malheureux. Enfin il répétait souvent le mot de saint Paul : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*. Je désire être dissous pour être avec le Christ. On se rappelle combien il souffrait dans sa dernière maladie; il ne pouvait s'imaginer qu'au purgatoire les douleurs fussent plus grandes: Mais, disait-il, pour voir plus vite l'Enfant Jésus je les endure bien volontiers. Pleinement désabuse des choses et des jouissances de cette vie, il n'était attaché qu'aux biens véritables, comme l'autre François, avec qui il pouvait redire :

Si grand est le bien que j'espère,  
Que toute souffrance m'est chère.

D'après la théologie, parmi les choses que l'espérance nous fait attendre comme des secours pour arriver à la possession du Souverain Bien nous pouvons compter même les biens temporels; ils nous conduisent, en effet, à Dieu quand, par exemple, ils servent à des œuvres de charité. Dans ce cas, les demander à Dieu, compter sur la Providence divine tout en employant d'ailleurs les moyens humains, c'est pratiquer la vertu d'espérance, qui devient héroïque quand la confiance est ferme, inébranlable, quand elle s'abandonne sans réserve à la bonté de Dieu sans la moindre crainte d'être déçu. Telle était la confiance de François. Pauvre rustique, comme il s'appelait, il avait entrepris des œuvres colossales; pour soulager les pauvres il s'engageait dans des emprunts sans s'imaginer comment il pourrait rendre l'argent reçu; toujours il allait en avant, fort de sa confiance en Dieu. Un jour l'Enfant Jésus lui dit : « Entreprends tout ce que tu veux pour mon service, je t'en tirerai toujours et te ferai réussir ». Depuis lors surtout, notre Vénérable allait de l'avant sans la moindre inquiétude. Que de fois aux approches de la fête de Noël ne se trouvait-il pas sans argent, chargé au contraire de dettes considérables par suite des sommes reçues en prêt! Néanmoins il pré-



paraît le banquet de ses pauvres et les aumônes qu'il avait coutume de leur faire. Aux négociants, ses amis, qui lui avançaient les sommes dont il avait besoin, il donnait comme caution l'Enfant Jésus et si l'un ou l'autre, tremblant de ne pas être payé au jour fixé, venait lui redemander son argent : " Mais mon frère, répondait-il, vous avez une excellente caution ; n'ayez pas peur, vous ne devrez pas le faire mettre en prison „. L'Enfant Dieu avait beau éprouver la confiance de son serviteur fidèle et le faire attendre jusqu'au tout dernier moment, François ne se troublait jamais ; il était sûr que son bon Sauveur ne l'abandonnerait pas.

La longue expérience qu'il avait pu faire de cette libéralité du Seigneur à son égard lui donnait une sainte liberté avec laquelle il demandait à Dieu tout ce dont il avait besoin pour ses pauvres, comme on le voit par l'exemple suivant. Un matin de la veille de Noël, temps où il éprouvait ses plus douces consolations, comme il était dans les délices de l'oraison, il se souvint que, pour le banquet qu'il avait à faire ce jour-là et le jour suivant à l'Enfant Jésus, dans la personne de ses pauvres, il lui manquait quelques moutons et voulut s'occuper d'aller les chercher ; mais d'un autre côté, comme il était rempli de consolation dans son entretien et ses communications avec l'Enfant Dieu, il lui en coûtait beaucoup de quitter une si douce et si aimable compagnie ; c'est pourquoi s'armant de sa foi, que Notre Seigneur lui avait donnée si vive et si confiante, il lui dit : " Vous avez déclaré que celui qui vous possède aura toutes choses ; eh bien ! puisque par votre bonté, je vous ai et vous possède, faites que j'aie aussi les moutons „ ; et là-dessus il se tint tranquille et continua son oraison.

Un instant après l'on frappa à la porte fort à la hâte, ce qui l'obligea de sortir pour voir ce que c'était ; or, ouvrant la porte, il vit que c'était des moutons qu'une personne charitable lui envoyait pour son banquet, et les ayant reçus avec grande reconnaissance, il s'en retourna en la compagnie de l'Enfant Jésus et lui dit : " Puisque c'est ainsi, mon Seigneur, que vous accomplissez votre parole, dorénavant nous saurons bien nous entendre ; je serai sans inquiétude et toujours je compterai sur vous „.

Tandis qu'il était encore dans le monde, François avait constitué

*trésorier* de l'Enfant Jésus et *grand dépositaire* (comme il disait), un négociant d'Alcala, Matthieu del Puente, homme très pieux et très dévoué. Or il arriva que le Vénérable lui devait, depuis très longtemps déjà, mille ducats. En vain Matthieu avait, à plusieurs reprises, redemandé cette somme, toujours il recevait pour réponse : " Ayez patience, vous avez un bon répondant „. Lassé à la fin, il profita de ce que François vint un jour lui demander encore un grand prêt d'argent dont il avait besoin pour ses pauvres et il refusa. François fut très mortifié de ce refus; il n'y était pas habitué. Il alla donc en toute simplicité à son Enfant Jésus et il lui dit naïvement : " Jésus de mon âme, j'ai demandé cette somme en votre nom, et je vous ai donné comme garant; vous savez que moi je n'ai rien pour payer, je ne sais pas même où aller le chercher; si vous n'y pourvoyez pas, remarquez que nous allons perdre notre crédit; après tout je ne suis, moi, que votre dépensier, j'emploie l'argent de mon patron; voulez-vous, Seigneur, qu'on vous exécute? „ Animé alors d'une confiance sans bornes il s'en va trouver un autre négociant de ses amis, lui demande l'argent dont il a un pressant besoin et il l'obtient. Mais voici que peu de temps après le pauvre Matthieu lui revient tout repentant et tout honteux de sa défiance et de son manque de générosité. Il était désolé, car il avait vu son magasin abandonné et son commerce tomber bien vite; mais de plus il avait été tout honteux en apprenant que François avait reçu un secours miraculeux, et qu'il avait non seulement plus qu'il ne lui fallait pour couvrir toutes ses dettes, mais une somme de cent ducats en trop. Notre bon frère, touché de son repentir, lui rendit son office de trésorier et Matthieu vit alors son commerce refleurir et la prospérité couronner son travail.


Lorsqu'il devait trop attendre et qu'on le pressait un peu fort de payer, notre Vénérable se plaignait avec cette délicieuse naïveté que nous lui connaissons: Mais qu'attendez-vous donc, cher Enfant Jésus, disait-il, il faut cependant que vous donniez ce qui est nécessaire et que vous payiez vos dettes!

Il est vrai que, quand (c'était très rare) il se fiait tant soit peu trop à ses industries, à son habileté personnelle, l'Enfant-Sauveur le reprenait sévèrement. Ainsi, un jour, François avait demandé de

l'argent à Son Altesse royale le Duc de Savoie, qui se trouvait en ce moment là à Madrid pour le mariage de l'Infante. Le Duc lui avait promis une forte somme, mais il était parti sans laisser aucun ordre. Là-dessus, se croyant frustré dans son espoir, François va répandre ses doléances aux pieds de l'Enfant Jésus. Oui, mais le petit Roi lui donna une verte semonce de ce qu'il n'avait pas eu en Lui une confiance totale. François pleura beaucoup sa faute et son repentir fut vite récompensé. Un courrier expédié par le Duc lui apporta la somme promise et si désirée.

*(A suivre.)*





## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Nous recevons du Carmel de Douai le récit suivant :

La dévotion au Saint Enfant Jésus de Prague était en honneur au Carmel de Douai avant la révolution. Nous possédons la statue en bois que vénéraient nos anciennes Mères; elle est tout à fait conforme à celles que l'on reproduit actuellement d'après l'original. Une sœur converse, qui l'avait emportée dans son exil, quand la communauté dut se disperser, revint avec son cher trésor aussitôt qu'il lui fut possible de rentrer dans son cloître béni.

Il y a quelques années, le culte du divin Enfant s'établit dans notre bonne ville et y prit, en peu de temps, une extension vraiment remarquable. Dans le but de satisfaire la dévotion toujours croissante des fidèles, une jolie statue, venant de Prague, fut placée dans notre chapelle, le 16 juillet 1892. Nos supérieurs n'ayant pas jugé à propos de nous autoriser alors à faire une cérémonie publique, l'installation eut lieu sans aucun appareil extérieur. Le divin Petit Roi ne tarda pas à répandre ses bienfaits sur ceux qui l'invoquaient avec confiance. Nous ne saurions dire combien de personnes ont été exaucées à la suite d'une neuvaine et sont venues en témoigner leur reconnaissance. Nous pourrions citer un certain nombre de guérisons, la réconciliation très difficile d'une famille divisée, le succès dans des affaires épineuses et des examens. Combien d'âmes accablées par la douleur ou presque désespérées ont trouvé près de Lui la consolation et l'espérance! Mais pourquoi redire ce qui se publie partout? C'est que l'expression, trop longtemps contenue, de notre reconnaissance a besoin de s'épancher et de mêler ses faibles accents au concert de louanges et d'actions de grâces qui s'élève de toutes parts à la gloire du divin Petit Roi.

Il faut cependant nous borner et arriver à l'objet principal de cette communication.

Au commencement de cette année Monseigneur l'Archevêque de Cambrai daigna nous accorder l'érection de la Confrérie du Saint Enfant Jésus dans notre chapelle. Peu de jours après nous obtenions de nos Mères de Beaune un acte d'affiliation à l'Archiconfrérie établie dans leur monastère. L'association commença aussitôt à se former et il fut décidé qu'une fête serait célébrée afin de réunir les membres de la Confrérie naissante et d'en gagner un plus grand nombre.

Cette solennité eut lieu le 7 juin. La chapelle était ornée comme aux plus beaux jours; des guirlandes de verdure et de fleurs, descendant gracieusement de la voûte, venaient former une couronne au-dessus de la charmante statue, placée au milieu du sanctuaire sur un autel improvisé. Qu'il était ravissant le cher Enfant



Jésus dans sa blanche parure garnie de riches bijoux et de cœurs étincelants ; sa douce et aimable figure, toute rayonnante, semblait sourire à tous et leur dire cette parole qui ravit les cœurs : « Je vous aime ! ». De même qu'à la crèche les pauvres furent les premiers appelés, ce furent aussi les pauvres qui vinrent d'abord présenter à Jésus le tribut de leur reconnaissance et de leur amour. Dès neuf heures du matin, les cloches du couvent annoncèrent par leurs joyeuses volées l'arrivée de députations des différentes classes indigentes, accompagnées de leurs maîtresses. Il était édifiant de voir ces jeunes enfants se diriger vers le Carmel, heureuses et recueillies, tenant à la main leur petit chapelet. En peu d'instants la chapelle se trouva remplie et les bancs disposés autour du chœur occupés. La cérémonie s'ouvrit par un cantique de circonstance, chanté à l'unisson avec une joie et une piété touchantes. Puis le Révérend Père Constantin, Prieur des Carmes de Saint-Omer, prit la parole et adressa à son jeune auditoire, de la part du Saint Enfant Jésus, cette douce invitation : « Mes enfants, donnez-moi votre cœur. ». Rappelant ensuite les prédilections de Notre-Seigneur pour les petits enfants, il les engagea, il les sollicita à se donner sans réserve, pour toujours, à Celui qui les a tant aimés. Après cette onctueuse allocution, une petite fille récita très pieusement l'acte de consécration. La bénédiction des enfants eut lieu aussitôt après, puis les chants recommencèrent avec encore plus d'entrain, pendant que deux petites filles distribuaient des médailles à toutes leurs compagnes. On sentait que tous ces petits cœurs étaient heureux et, derrière notre grille, nous éprouvions une pieuse émotion.

A peine ces enfants avaient-elles quitté la chapelle que d'autres les remplaçaient et ainsi jusqu'à quatre fois durant la matinée. Le Révérend Père et Monsieur l'Aumônier, directeur de la Confrérie, adressèrent alternativement la parole à chacun de ces pèlerins ; nous entendions à distance la récitation du chapelet et le chant du cantique qui se répétaient presque sans interruption. A une heure et demie, de tout petits enfants de l'asile vinrent à leur tour prier et chanter ; il était touchant de les voir les mains jointes et les yeux fermés prier de tout leur cœur sans même s'apercevoir qu'on leur présentait une médaille ; car tous les enfants ont emporté ce pieux souvenir qui leur sera aussi une protection.

Le salut solennel était annoncé pour 4 heures ; la chapelle fut bientôt envahie. Afin de laisser plus de place aux grandes personnes, les enfants se rangèrent comme le matin, dans le sanctuaire ; on put remarquer avec édification leur tenue respectueuse et leur silence absolu ; ils appartenaient d'ailleurs à des familles où règne la piété. L'élite de la société douaisienne s'était rendue à l'appel du divin Petit Roi qui avait déjà conquis bien des cœurs. M. le chanoine Jaspar, doyen de la paroisse Saint-Jacques, présidait la cérémonie, entouré de plusieurs ecclésiastiques. Après le chant de l'*Ave verum* et du *Salve Regina*, exécuté par un groupe de dames dévouées, le R. P. Constantin offrit à M. le Doyen l'hommage de sa reconnaissance pour la sympathie qu'il témoignait à notre Communauté en relevant, par sa présence, l'éclat de cette fête. Le prédicateur prit ensuite pour

texte de son sermon ces paroles de Notre Seigneur qui s'adaptèrent on ne peut mieux à la circonstance : « Venez tous à moi, » et présentant l'imitation du saint Enfant Jésus comme la meilleure réponse à l'appel divin, il indiqua aux parents et aux enfants leurs devoirs respectifs. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ce discours à la fois éloquent et pratique. A l'issue du sermon un petit garçon prononça l'acte de consécration au nom de toute l'assistance. Puis M. le Doyen bénit les enfants avec la plus grande solennité, chantant les prières du rituel. Le Saint-Sacrement fut ensuite exposé pour le salut. Après la bénédiction, M. le Doyen remercia le Révérend Père d'avoir si bien interprété ses sentiments; il exprima son estime pour notre Ordre qu'il connut surtout en visitant deux fois le monastère du Mont-Carmel dans ses voyages en Palestine. Il termina par ces paroles bien accentuées : « Mes frères, plus vous viendrez prier dans cette chapelle, plus vous me ferez plaisir. » Le chant du cantique au Saint Enfant Jésus clôtura cette belle fête; le refrain enlevé avec enthousiasme par l'assistance produisit un effet émouvant.

Nous apprenons en outre que la paroisse décanale d'Auvelars (Tarn-et-Garonne) a reçu solennellement une statue du saint Enfant Jésus. Elle a été portée en procession par toutes les rues de la ville. Le digne pasteur exprime l'espoir que le divin petit Roi « répandra sur ses ouailles ses bénédictions les plus abondantes ».

En même temps se multiplient les publications de propagande. Le R. P. Mayer vient de publier en Allemagne une deuxième édition, revue et augmentée, de son Histoire du saint Enfant Jésus (1); il a donné, de plus, en une petite brochure, un résumé de son livre accompagné de prières (2). On nous annonce aussi de France l'apparition prochaine d'un charmant opuscule dont on trouvera le titre en notre Bibliographie.

\*  
\* \*

**GRACES OBTENUES.** — Nous en rapporterons trois. Les deux premières nous sont transmises en même temps que le récit de l'installation à Douai. La troisième est un fait qui s'est passé en Belgique, il y a environ quatre ans.

Une personne avait depuis longtemps aux yeux d'insupportables douleurs qu'aucun remède ne soulageait. Ses souffrances cessèrent tout à coup, pendant que sa fille priait devant le Saint Enfant Jésus. Quand parfois les douleurs reviennent, on l'invoque aussitôt et elles se calment alors en peu d'instant.

Un petit garçon de neuf ans était somnambule et dans un état de surexcitation malade. On lui fit porter une médaille et prier le Saint Enfant Jésus avec sa famille, on demanda une neuvaine aux Carmélites. Il y a quelques jours l'enfant, tout à fait guéri, allait avec ses parents remercier son divin bienfaiteur.

Une dame, âgée de 67 ans, souffrait depuis quelque temps de grandes douleurs

---

(1) Prague, imprimerie des SS. Cyrille et Méthode,

(2) Vienne. Norbertus-Verlag, Kurhausgasse.

aux extrémités des doigts; c'était le charbon qui consumait peu à peu les phalanges, et tous les remèdes restèrent sans effet. Elle consulta un professeur d'une université célèbre, qui, ainsi que ses collègues, déclara ne pas pouvoir définir le mal. Sa fille unique, désolée de voir sa mère dépérir en d'atroces douleurs, pria avec ardeur pour obtenir du Ciel la guérison, mais le bon Dieu aussi semblait sourd et insensible à toutes les supplications. Un jour, versant son cœur désolé dans celui d'une parente, celle-ci lui dit : Faites donc une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague. Une neuvaine de Messe fut aussitôt commencée, et une image donnée à la malade, qui la reçut avec une indicible dévotion, A l'instant même les douleurs diminuèrent et le lendemain le médecin trouva, à sa grande surprise, une amélioration notable. Les extrémités carbonisées tombèrent, mais, ce à quoi on ne s'attendait pas, les doigts reprirent leur forme et les ongles repoussèrent comme auparavant. Une des phalanges tombées fut envoyée au professeur de l'Université, qui déclara avec ses collègues que cette guérison ne pouvait être expliquée naturellement.

## MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

### MALABAR.

#### I. — L'œuvre des conversions (Avril 1894).

I. LISTE DES PAÏENS BAPTISÉS PAR LES RR. PP. ALPHONSE DE LA B. MARIE DES ANGES ET BONAVENTURE DE S. FRANÇOIS, MISSIONNAIRES A VÉRAPOLY.

Aïappenne, vieillard de 80 ans, abandonné par sa caste et par ses proches parce qu'il leur était devenu à charge.

Cannenne, esclave Pouliar, âgé de 22 ans, a reçu au baptême le nom de Joseph.

Candenne, esclave Pouliar, âgé de 30 ans, embrasse la religion catholique avec toute sa famille; il a été appelé Thomas.

Codda, femme du précédent, âgée de 18 ans.

Connenne, leur fils, âgé de 4 ans, a été nommé Étienne.

Tallie, leur petite fille, âgée d'un an, a reçu le nom de Catherine.

Macon, jeune homme de 20 ans, esclave Pariah, a été appelé François.

Nillie, sa mère, âgée de 40 ans, a été nommée Rose.

Cotchippenné, également esclave Pariah, âgée de 26 ans, a reçu le baptême avec ses trois enfants; elle-même s'appelle maintenant Marie.

Macouza, âgé de 11 ans, a été nommé Joseph.

Codda, âgée de 6 ans, a été appelée Thérèse.

Le plus jeune enfant, âgé de 2 ans, a reçu le nom d'Augustin.

Tirima, jeune esclave Pouliar, de 12 ans, en danger de mort par suite de la petite vérole, a reçu le nom de Marie.

Un autre enfant Pouliar, d'un an seulement, a été également baptisé à l'article de la mort, et s'est envolé au ciel sous le nom de Joseph.

## II. LISTE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LE T. R. P. CANDIDE DU SAINT CŒUR DE MARIE, VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE VÉRAPOLY.

Aïappenne, âgé de 50 ans, de la caste des Canikennes (écrivains ou comptables), appelé au baptême Joseph.

Rammenne (40 ans), de la noble caste des Naïers (son frère est un des magistrats du royaume) appelé Corneille.

Correnne, jeune homme de 25 ans, de la caste des Canikennes.

Kallie (60 ans), esclave Chogane, appelée Anne.

Kallie (25 ans), " " " Marie.

Cotzipenne (19 ans), appelée Euphrasie. Les détails intéressants de la conversion de cette jeune fille ont été relatés au numéro précédent des *Chroniques*, (octobre, p. 218, 219).

Une petite fille (2 ans et demi), de la caste des Choganes, baptisée en même temps que la précédente, reçut le nom d'Euphrosine.

Kallie, également esclave Chogane, âgée de 45 ans, reçut le baptême à l'article de la mort, sous le nom de Marie.

Candenne, jeune garçon de 14 ans, esclave Pouliar, appelé Roch.

Panghi, enfant de 4 ans, aussi des esclaves Pouliars, nommé Joseph.

Rammenne, âgé de 3 ans, orphelin Chogan, appelé François.

Aïappenne, petit enfant d'un an seulement, né de païens Chogans, reçut au baptême le nom de Joseph.

## III. LISTE DES NÉOPHYTES BAPTISÉS PAR LE R. P. ELIE DE LA MISÉRICORDE, MISSIONNAIRE AU DISTRICT DE VENGOTTO (DIOCÈSE DE QUILON).

Aïappenne, âgé de 26 ans, de la caste des Colleins ou forgerons, caste très honorée dans l'Inde, reçut au baptême le nom de Raphaël.

Vellaïdam (40 ans), des Sannars, caste honorable aussi, appelé Christian.

Nillama, âgée de 35 ans, femme du précédent, fut nommée Geneviève.

Rammenne, âgé de 25 ans, de la caste des Kavadys, également très honorable, appelé Xavier.

Vallie 20 ans, femme du précédent, prit le nom de Florence (Gnanappou — fleur spirituelle).

Bappenne, fils des précédents, âgé de 5 ans, fut nommé Antoine.

Vellenne, frère de Bappenna (un an), reçut au baptême le nom de Lazare.

Nillay, âgé de 45 ans, de la caste des Kavadys, comme la famille précédente, fut appelé Xavier.

Annandaune, âgé de 15 ans, fils du précédent, reçut le nom de Gabriel. Sa mère, Ramalinga, malheureusement n'avait pas eu le bonheur de rencontrer le Missionnaire, elle était morte païenne plusieurs années auparavant.



Esékie, âgée de 60 ans, mère de Nillay, baptisée en danger de mort, avant son fils. Elle est guérie à présent et a reçu le nom de Marie.

Vellaïdenne, jeune homme de 23 ans, proche parent des précédents, reçut le baptême en même temps que Nillay.

Calléna, âgée de 80 ans, aussi de la caste des Kavadys, reçut le baptême le même jour et fut nommée Françoise.

Mallenne, âgé de 17 ans, de la caste des Sannars, fut baptisé sous le nom de Marian.

Samuel, âgé de 14 ans, né de parents païens Sannars, devint d'abord protestant, puis se convertit à la religion catholique, fut baptisé par le R. P. Elie, qui changea son nom en celui de Michel.

Ammidienne, âgé de 13 ans, de la caste des Kavadys, fut appelé Joseph.

Pandarram, âgé de 8 ans, frère du précédent, reçut le baptême avec lui.

Esékie (16 ans), de la même caste, fut appelée Florence.

Patrakallie, âgée de 15 ans, de la caste des Sannars, fut nommée Sinnégappou ou Geneviève.

Enfin une petite fille de 2 ans et demi fut apportée chez le Missionnaire par sa sœur pour être baptisée vers le même temps que les précédents.

Au numéro précédent des *Chroniques* (page 220), nous avons fait mention du premier forgeron païen converti au Malabar. Raphaël, le premier néophyte, inscrit sur la liste ci-dessus, a été le second forgeron converti et baptisé par le R. P. Elie de la Mère de Miséricorde. Voici ce que ce Missionnaire nous a communiqué au sujet de ces deux étonnantes conversions, dans ses lettres d'avril et mai derniers :

« J'ai fait baptiser mon brave forgeron par le Père Isidore, le 14 mars, à Téviodou, près de Cottéti. C'est le premier de sa caste qui se fasse catholique. Il était mon ami depuis bien des années, et travaillait pour moi. Se trouvant gravement malade, il m'envoya appeler pour le baptiser, car il était depuis longtemps instruit dans notre sainte religion. Malheureusement j'étais très loin de là, à l'autre bout de mon vaste district. Le Catéchiste qui vint m'appeler m'informa que le Père Isidore devait tout juste ce jour-là passer par Cottéti; j'en bénis la divine Providence et j'écrivis aussitôt à ce Missionnaire pour le prier de se rendre à ma place chez le forgeron et de le baptiser. En témoignage de l'affection que je portais au mourant je recommandai de lui donner mon propre nom, Elie, et lui envoyai un crucifix et une image du Sacré Cœur de Jésus, de ceux que nous avons la satisfaction de recevoir chaque année de Belgique.

Le Père Isidore le baptisa en présence d'un grand nombre de forgerons païens, qui étaient venus visiter le malade; il mourut après une dizaine de jours, dans les plus vifs sentiments de foi et d'espérance qui conviennent à un vrai chrétien. J'avais donné au Catéchiste de Cottéti l'ordre de faire l'enterrement comme font nos chrétiens quand le Missionnaire est absent ou ne peut y assister; mais, en même temps je recommandais, si les parents du défunt s'y opposaient et voulaient le brûler selon leur coutume, de les laisser faire à leur guise, et de ne permettre aux catholiques aucune opposition, car il ne faut pas mettre obstacle aux conversions pour

des rites accessoires, et la crémation dans l'Inde ne se fait pas en haine de la religion chrétienne; ce n'est pas ici une cérémonie religieuse, mais un point d'éti-quette, une marque de distinction pour les défunts des hautes castes.

„ Toutefois mes précautions ne furent point nécessaires, car mon ami Colleine à son lit de mort déclara à sa famille qu'il ne voulait pour ses funérailles aucune pratique païenne et qu'il voulait être enterré comme les catholiques. Ses fils et ses parents ont respecté sa volonté et ce fut mon Catéchiste avec tous les chrétiens du village de Cottéti qui firent les funérailles avec toute la solennité possible en usage parmi nous. Tous les Colleines païens des alentours assistèrent à l'enterrement et s'y comportèrent très bien.

„ Trois semaines après je pus me rendre à Cottéti moi-même. Je voulus aller bénir la sépulture, qui se trouve dans un petit champ près de la maison du défunt, éloignée de près d'un mille de notre église paroissiale Saint-Raphaël. J'y fus accompagné d'un grand nombre de chrétiens, et là, après le chant du *Libera me Domine*, je bénis le sépulcre. Cette cérémonie fit beaucoup de plaisir à toute la famille. Je visitai ensuite la maison du défunt, et j'exhortai ses deux fils, tous deux en âge de se marier, et sa belle-mère, d'imiter l'exemple de leur père et beau-fils. La femme du Colleine chrétien était morte auparavant païenne. J'ai grand espoir qu'après leur mariage les fils se convertiront aussi et se feront catholiques.

„ Cependant, continue le zélé missionnaire, un de leurs parents, un autre Colleine, avait dit, à l'occasion du baptême du défunt, qu'il embrasserait la religion catholique, lui aussi, à la fête de saint Raphaël; il a tenu parole, et, ayant appris les prières, il a été baptisé par moi, le jour de la fête du saint Archange, que j'ai célébrée à Cottéti le dix-huit avril dernier. C'est à cette occasion et selon le désir du fervent néophyte que je l'ai appelé Raphaël; il est le premier inscrit sur la liste ci-dessus. J'espère que je pourrai conférer le saint baptême l'année prochaine aussi à sa femme, à ses deux enfants (l'un de cinq, l'autre de deux ans) et à sa mère. Je dis l'année prochaine, car je n'aurai pas le temps, hélas! de retourner plus vite à Cottéti; sans quoi je convertirais peut-être plus tôt les deux familles des Colleines chrétiens. Je dis peut-être, car *nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum.* (Joann. C.6.v.44) (1). C'est pourquoi il faut toujours recommander à nos Sœurs les Carmélites de prier pour la conversion des Indiens, surtout pour ceux de nos missions du Carmel; car j'ai plus de confiance dans les prières des Carmélites d'Europe que dans tout le zèle des missionnaires de l'Inde.

„ A Cottéti, ajoute le R. P. Élie, il paraît que réellement le glorieux archange saint Raphaël guérit les âmes et les corps, et je me réjouis d'avoir eu la bonne idée de lui consacrer cette église, maintenant presque achevée, et d'y avoir fait placer sa belle statue, que j'ai fait sculpter à mes frais, avec celle du jeune Tobie, comme j'ai fait aussi pour une autre église paroissiale de mon district, Tikarety. Les deux époux Vellaïdam et Nillama, les deuxième et troisième néophytes de ma liste

---

(1) „ Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire. „

de baptême se sont faits catholiques, après que la femme Nillama, possédée du démon, paraît-il, depuis longtemps, comme jadis Sara, femme de Tobie, fut guérie et délivrée du malin esprit. Cette délivrance eut lieu après avoir été plusieurs jours à l'église de Cottéti, pour y prier devant la statue de l'Archange, qui lui obtint en outre la grâce d'embrasser la religion catholique avec son mari. Ils ont voulu après le baptême, que j'allasse bénir leur maison, située presque à une lieue de l'église. J'y fus, et j'espère que je n'aurai pas perdu mon temps inutilement, car elle était pleine de païens et de protestants. Peut-être en récolterai-je les fruits l'année prochaine.

„ J'ai laissé à l'église plusieurs autres païens et païennes, priant devant la statue de saint Raphaël pour être guéris de leurs maladies, et quelques-uns, paraît-il, pour obtenir délivrance de la possession diabolique. Comme ce sont des païens, je n'examine pas jusqu'où c'est vrai; qu'il y ait obsession ou possession du diable, cela ne me regarde pas. Certes, bien des maladies ou phénomènes sont attribués faussement au diable, mais il serait ridicule de vouloir tout expliquer sans l'intervention du démon. Il n'y a que les savants libres-penseurs d'Europe pour ne pas croire au diable; en théorie, du moins, — car on y croit bien dans les loges maçonniques. — Voici un exemple de faits diaboliques : une femme païenne, étant assise par terre dans sa maison, tout à coup voit pleuvoir sur sa tête, de tous côtés, une quantité de grosses pierres capables de la lapider et de la tuer au premier coup, et cependant elle n'en reçoit pas la moindre égratignure. Le plus curieux, c'est qu'il n'y a pas de pierres aux alentours de la maison; ce ne sont donc pas les hommes qui jettent sur elle ce monceau de pierres. D'où viennent-elles alors? — Que les savants d'Europe en pensent ce qu'ils veulent; pour nous (tout le monde ici et moi), avec de bons yeux et du bon sens, nous croyons que cette grêle de pierres mystérieuses vient du diable, car les bons esprits ne se jouent pas ainsi des hommes. Je crois aussi, sauf le jugement de l'Église, que saint Raphaël fait des miracles à Cottéti, car il m'amène des païens à baptiser, et voici un cas de guérison évidemment miraculeuse que je dois lui attribuer. La femme du charpentier qui fit la charpente de l'église du saint Archange à Cottéti était malade depuis un an et abandonnée des médecins; elle avait à la joue un cancer qui lui rongait les chairs petit à petit. Elle commença comme les autres malades à fréquenter l'église et à prier à sa façon (car elle est païenne) saint Raphaël. Alors elle fut complètement guérie. Depuis, toute sa famille, composée de son mari, de ses trois fils et deux belles-filles, viennent journellement à l'église avec les catholiques, et assistent soir et matin à toutes les prières qui y sont récitées en l'honneur du glorieux Archange. Pendant que j'étais à Cottéti, jamais ils n'ont manqué un jour d'assister aussi à la messe, ils m'ont promis de se faire tous baptiser l'année prochaine. Comme les charpentiers appartiennent à une caste distinguée, celle des Assarys, qui est peu nombreuse et dans laquelle il n'y a pas encore de jeunes filles catholiques, s'ils se faisaient chrétiens maintenant, ils ne pourraient plus marier le dernier des trois fils; ils se proposent donc de le marier cette année-ci avec une jeune fille païenne,

et après ils viendront tous ensemble recevoir le saint baptême; ainsi me l'ont-ils promis. Puisse saint Raphaël convertir toutes les hautes castes de l'Inde, parmi lesquelles on trouve jusqu'ici si peu de chrétiens; priez-le surtout qu'il éclaire par la vraie foi tous les païens de mon district. »

II. — Nos lecteurs seront heureux de trouver ici des nouvelles d'un de nos Pères de la province de Flandre, récemment parti pour les missions du Malabar. C'est le R. P. Donatien, qui fut, jusqu'au mois d'avril dernier, prieur de notre couvent de Bruges. Parti au commencement de septembre, il a écrit plusieurs lettres qui nous ont été communiquées : dans la première, adressée au R. P. Gérard, prieur actuel de Bruges, le cher voyageur rend compte de son passage à Lourdes où il est allé recommander à Marie ses campagnes apostoliques; il est enthousiasmé. La seconde nous dit son arrivée à Marseille où il a pensé d'abord ne pas pouvoir partir, faute d'avoir retenu sa place d'avance. Enfin, la lettre suivante, que nous donnons en entier, nous raconte une partie de la traversée. Le missionnaire écrit à ses sœurs.

Mes sœurs bien-aimées,

« Il faut se louer d'un commencement difficile », dit le proverbe. Il en a été réellement ainsi pour moi. J'étais sur le point de ne pas pouvoir partir, et maintenant me voici sur le vaisseau en première classe, au lieu de la deuxième que j'ai payée. Les autres religieux, neuf Jésuites, quatre Pères de Scheut et deux Récollets, ont seulement deux cabines pour eux tous, tandis que j'en ai une à moi, partagée seulement par un Frère de la Doctrine chrétienne. Je dois ajouter que ma cabine sert de chapelle, pour ma plus grande consolation. Les Pères de Scheut et les Pères Récollets viennent célébrer la sainte Messe chez moi pour un double motif : d'abord parce que ma cabine se trouve au centre du navire, là où le mouvement est le moins fort, tandis que les autres Pères sont aux extrémités; ensuite parce qu'il y a plus d'espace dans ma cabine. Ceci me donne en même temps l'office de sacristain. Lorsque les messes sont dites, j'ai à plier l'aube du célébrant et le rochet du prêtre assistant. Or, cela n'est pas un travail facile !... Je dois l'exécuter sur le lit supérieur, et vous comprenez sans peine comment cela doit se faire !... Enfin, « à la guerre comme à la guerre », dit le proverbe. — Je suis heureux, extrêmement heureux de jouir du privilège insigne que Dieu me réserve. Ce grand Dieu daigne descendre journellement dans ma cabine, et ainsi je passe la nuit dans un sanctuaire béni !... Tous les prêtres ne peuvent pas cependant célébrer la sainte Messe : le mal de mer en a empêché plusieurs : hier, lundi, 17 septembre, nous n'étions que quatre, aujourd'hui cinq; demain, j'espère, nous serons sept. Le temps n'est pas mauvais, et la mer, quoique parfois houleuse, n'offre aucun danger. Sans le mal de mer, dont chacun souffre plus ou moins, je dirais que la vie est très agréable en bateau à vapeur. On s'amuse très bien sur le pont, où l'on jouit du plus beau spectacle qu'on puisse imaginer : belles îles, montagnes, villes, etc... A l'intérieur du navire, tout est merveilleusement beau et bien arrangé; rien ne manque, surtout en première classe. Manger est ici la chose la plus fatigante; voici pourquoi : les deux salles où l'on mange sont aux deux extrémités du navire; celle de la première classe



d'un côté; celle de la deuxième classe de l'autre; et là, le vaisseau est beaucoup plus sujet au roulis. Vous arrivez pour prendre un repas, et vous avez déjà la tête qui tourne. L'estomac veut se mettre à tourner de son côté, avant d'avoir rien pris; — et pourtant, il faut manger, dit-on, sans quoi ce serait encore pire. Est-il étonnant que beaucoup doivent quitter en toute hâte la table dès qu'ils ont pris quelque chose et que, pour ceux même qui restent, le repas soit une sorte de martyre, à cause de ces vertiges qui vous tourmentent la tête, et de ce pauvre estomac qui ne veut pas s'arranger du tout comme on le voudrait?... Heureusement, j'avais sur l'estomac les prières de Sœur Agnès, sans cela, je ne sais trop ce qu'il en serait advenu.

Il fait dès maintenant bien chaud dans notre cabine, quoique nous soyons encore dans la Méditerranée. Dans les salles à manger, on se sert d'une espèce de grands éventails comme de grands écrans de toile blanche, qui sont constamment en mouvement pour renouveler l'air. — Notre vapeur a cent trente-cinq mètres de long sur quatorze de large; il me semble que cela doit être plus long que les halles d'Ypres. Inutile de vous dire qu'on s'y perd facilement. La machine a une force de six cents chevaux, et nous faisons cinq lieues à l'heure. On dirait, lorsqu'on ne regarde pas l'eau, que nous restons immobiles. Je ne pourrais mieux comparer le bateau qu'à un immense bâtiment public, où des gens de toute nationalité, de toute condition et de toute taille se croisent et s'entrecroisent sans cesse.

Nous sommes arrivés hier, vers 10 heures du matin, à Alexandrie. Rien de plus curieux à voir que l'empressement avec lequel les Arabes accourent pour recevoir une vingtaine de voyageurs qui débarquent et quelques autres qui vont visiter la ville. Il n'y avait pas moins de trente à quarante barques pour passer ce petit nombre d'étrangers. Tous voulaient approcher le plus près du navire, ce qui était impossible. Chacun donc de pousser et d'écarter la barque de son voisin; de là, des querelles, des disputes sans merci. On ne se fit pas même scrupule d'en venir jusqu'aux soufflets et aux coups de pied. Pauvres, pauvres gens!... Notre vapeur s'est arrêté trois heures seulement à Alexandrie. Cette nuit, nous sommes arrivés vers une heure et demie à Port-Saïd. Le navire y a renouvelé sa provision de vivres et de houille. Il en faut, des vivres, puisqu'il y a cinq cent cinquante personnes sur notre bateau. Quatre cent cinq voyageurs sont montés à bord à Marseille, et le personnel du bâtiment se compose de cent cinquante hommes : trente Chinois, vingt Arabes et cent Européens. La machine aussi doit consommer une énorme quantité de houille. Je l'ai vue de près, la machine, et je crois que c'est une des choses les plus merveilleuses et les plus colossales qu'on puisse voir. Il y a vingt-quatre grands feux pour conserver sans cesse à la machine toute sa force. Le navire est éclairé entièrement à la lumière électrique, et cela aussi mérite d'être vu.

Nous avons eu hier un petit accident dans le canal de Suez. (1) Ce canal est assez

---

(1) Nos lecteurs s'apercevront que cette lettre n'a pas été écrite en une fois; le missionnaire ajoutait chaque jour au récit de la veille quelques lignes à mesure que se succédaient les événements et les impressions.

large pour laisser passer à la fois plusieurs bâtiments de mer; mais le défaut du canal, c'est qu'il n'est pas partout assez profond, et que deux vaisseaux ne peuvent passer ensemble, sans qu'un des deux se tienne de côté. Notre vapeur s'était donc retiré de côté pour en laisser passer un autre. Sans doute était-ce à un mauvais endroit, car le navire toucha fond, et, la conséquence immédiate fut de l'incliner si bien que le côté gauche du bateau était deux ou trois mètres plus bas que le côté droit. Cet accident n'offrait aucun danger sérieux. Toutefois, nous, religieux, nous avons été pris d'un fou rire en voyant la frayeur des dames, qui se mettaient à appeler Dieu et tous ses saints à leur aide, croyant que nous étions en train de périr. Le plus comique de la scène, c'est que les plus effrayés étaient des comédiens, au nombre de cinquante-quatre; deux femmes s'évanouirent de peur. Voilà les héros et les héroïnes de notre siècle!...

Hier, 23 septembre, et aujourd'hui, nous voguons dans la mer Rouge. Il nous est très facile de distinguer nettement le mont Sinaï. Les matelots nous ont montré l'endroit de la mer Rouge où, selon la tradition, Moïse et les Israélites passèrent à pied sec.

A l'entrée, le passage de la mer Rouge est très étroit; on voit parfaitement les deux rives bordées de montagnes.

La chaleur a été tout à fait bonne ces jours-ci!... Nous avons constamment trente à quarante degrés à l'ombre; au soleil, le thermomètre monte à cinquante degrés. Cela commence à compter!... Demain matin, de bonne heure, nous pensons, avec la grâce de Dieu, débarquer à Aden, où nous demeurerons une dizaine d'heures environ. D'Aden, je naviguerai ensuite droit sur Colombo, le terme de mon voyage par mer. Plus tard, s'il plait à Dieu, je pourrai vous annoncer mon arrivée dans la mission. Priez beaucoup, afin que je réponde aux desseins de Dieu sur moi, et que je puisse envoyer au ciel quelques-unes de ces pauvres âmes abandonnées.

FR. DONATIEN.

## VARIÉTÉS

### NOTICE SUR LE TIERS-ORDRE RÉGULIER

#### OU PETIT CARMEL APOSTOLIQUE

de Saint-Martin de Sénozan (Saône-et-Loire).

Nombreuses sont les âmes qui éprouvent pour le Carmel un mystérieux attrait : désireuses de passer leurs jours dans l'Ordre de la Sainte Vierge, de vivre dans une atmosphère d'oraison et de mortification, elles vont au Carmel afin de se sancti-

fier elles-mêmes et de coopérer par leur pénitence au salut des pécheurs. Mais combien sont arrêtées au seuil du grand Ordre par une santé impuissante à supporter la vie austère du cloître, ou bien hésitent à enfermer derrière des grilles un cœur que Dieu a créé pour la vie active, et qui a besoin de se dépenser dans les œuvres de zèle ! C'est pour ces âmes que Dieu a suscité de nos jours le Tiers-Ordre Régulier du Carmel ou Petit Carmel Apostolique, dont les constitutions, calquées sur celles des Pères Carmes déchaussés, respirent le véritable esprit de sainte Thérèse, et offrent, avec toutes les ressources de la vie régulière pour la sanctification individuelle de ses membres, le champ le plus varié au zèle et à l'activité commune ; car il s'étend à toutes les œuvres paroissiales.

Tel est en effet le but spécial de ce Petit Carmel, dont la maison mère est établie à Saint-Martin de Sénozan, près Mâcon. Voici en quels termes l'expose la *Semaine religieuse* d'Autun, dans une notice qu'elle consacre au prêtre vénéré qui fut l'inspirateur de l'œuvre : « Son désir était d'avoir en mains des religieuses qui seraient, pour toutes les œuvres paroissiales, les auxiliaires du curé, qui, de par l'esprit de leur règle, feraient la classe aux enfants, leur apprendraient le catéchisme, réuniraient chez elles les jeunes filles pour les grouper en congrégation, les mères de famille pour en former un noyau chrétien, qui iraient voir les malades et les prépareraient à la visite des prêtres. »

C'est pour réaliser ce désir, commun à tant de pasteurs, que le Petit Carmel de Saint-Martin de Sénozan est né, a grandi et forme tous ses membres dans l'esprit de dévouement aux œuvres paroissiales, sous la direction du curé. Ajoutons aux œuvres précédentes, actuellement en activité dans cette commune, celle des enfants de la première communion qui se réunissent chaque dimanche pour l'explication et la récitation de l'Évangile et de l'Ancien Testament, une salle d'asile, une pharmacie gratuite et une bibliothèque pour tous.

Partout donc où s'établiront des couvents de cet Ordre, ses membres s'emploieront aux écoles maternelles, aux maisons d'éducation, aux établissements de bienfaisance ; en un mot à toutes les œuvres pour lesquelles le pasteur veut user de leur concours. Mais dans les exercices du zèle extérieur, les sœurs ne négligent pas leur propre sanctification. Aussi, l'office en commun devant le Très Saint-Sacrement, l'oraison deux fois le jour, les examens, etc., rappellent à chaque instant les âmes à l'esprit de prière et de mortification qui est l'esprit du Carmel.

Pour faire bénéficier chaque âme de cette vie de zèle et de recueillement, il faut à chaque maison un nombre suffisant de Sœurs choristes et de Sœurs converses. Les unes et les autres portent le costume des Carmélites et sont astreintes, après un postulat qui dure généralement six mois, à un noviciat de deux ans. Après ce temps d'épreuve a lieu la Profession avec les trois vœux, temporaires d'abord et perpétuels ensuite. Étant donné les insuffisantes ressources de la Communauté, une certaine dot devient nécessaire.

Par ces constitutions qui sont approuvées par l'Ordinaire et honorées d'un Rescrit de N. T. Saint Père le Pape, ce Tiers-Ordre diffère absolument des Commu-

nautés variées dans lesquelles vivent en commun les Tertiaires séculiers du Carmel. C'est pourquoi on l'appelle : le Tiers-Ordre Régulier du Carmel ou Petit Carmel Apostolique de Saint-Martin de Sénozan. Il a été déclaré animé de l'esprit de l'Ordre par le T. R. Père Jérôme-Marie de l'Immaculée Conception, général des Carmes déchaussés (actuellement archevêque de Pétra et internonce au Brésil).

Terminons cette courte notice par une citation des Annales du Carmel : " Il est à désirer que les religieuses et les directeurs, amis du Carmel, le fassent connaître aux âmes qui, pour un motif quelconque, ne pourraient entrer chez les Carmélites... Puisse l'avenir justifier les espérances du présent et voir le grain de sénévé devenir un grand arbre! „

Les Carmélites Tertiaires de Saint-Martin de Sénozan travaillent pour soutenir leurs lourdes charges, car elles font tout gratuitement dans ce pays sans ressource. Aussi font-elles appel à la générosité des âmes pieuses aimant le Carmel pour les aider, par leurs aumônes, quelles qu'elles soient, à continuer leur mission, ou bien à contribuer à l'achèvement de leur petit monastère pour l'extension de leurs œuvres apostoliques pour lesquelles la place leur manque complètement. Les bienfaiteurs auront part aux prières de la Communauté, comme au mérite de ces œuvres et des fondations qui pourront en surgir. Les plus petites offrandes seront reçues avec reconnaissance devant Dieu.

Prière de faire connaître ce Tiers-Ordre Régulier ou Petit Carmel Apostolique appelé à rendre de vrais services aux âmes, aux paroisses de même qu'à notre Saint-Ordre dont il peut devenir un précieux auxiliaire.

## LE CHRIST (1)

Gloire à celui qui meurt ! L'innocence est son crime.  
Ils ont mis sur son front la couronne du roi !  
Écoutons-le parler, sa parole est sublime...  
Il expire et le ciel devient sombre d'effroi.

Il descend en vainqueur jusqu'au fond de l'abîme,  
L'enfer tremble à sa vue et tombe en désarroi.  
Pour les péchés du monde il s'est fait la victime,  
Il est ressuscité pour fonder notre foi.

Nous le voyons encore, ainsi que dans l'étable,  
Nu, pauvre et délaissé, Lui le maître adorable,  
Lui de l'humanité le divin Rédempteur !

O peuples, levez-vous, voici votre lumière,  
Voici la liberté qu'on attend sur la terre,  
Peuples, voici l'amour qu'il faut à votre cœur.

PIERRE BRION,  
avocat de Saint-Pierre.

---

(1) Entre plusieurs poésies du même auteur qui nous ont été communiquées et qui seront insérées tour à tour, nous choisissons celle-ci pour le présent mois.



---

## FAITS DIVERS

---

**TRAITS DU SAINT SCAPULAIRE.** — *Un vieux pêcheur guéri et converti par le scapulaire* — En 1834 vivait à Angoulême un ancien cuirassier qui, n'ayant pas la force de supporter certaines peines dont on ignore le sujet, résolut de s'en délivrer en s'ôtant la vie. Incertain quelques instants sur le genre de mort qu'il devait choisir, il se décida pour le poison, dans la pensée qu'il pourrait plus facilement cacher son crime au public, et bientôt son horrible projet fut exécuté. Il ne tarda pas à en ressentir les effets : de cruelles douleurs l'avertirent du triste succès de sa coupable action. Aussitôt il se rend à l'hôpital et demande instamment qu'on l'y laisse seulement passer la nuit. On ignorera la cause de ma mort, se disait-il à lui-même, et ma mémoire ne demeurera pas flétrie. Mais la supérieure lui déclare qu'elle ne peut le recevoir sans un billet de l'administration. Le malheureux, forcé de se retirer, ne sait plus que devenir. Dans cette perplexité, il se sent serrer le bras, et entend une voix qui lui dit : Va à Saint-Pierre te confesser à M.... Frappé de cet avertissement, il n'y oppose pas la moindre résistance, se rend à l'église désignée par la voix, et envoie prier M.... de venir le confesser. Celui-ci, accablé de fatigue, lui fait dire de se présenter dans un autre moment : on était alors en carême, il était trois heures du soir, et le bon prêtre n'avait pas encore rompu son jeûne. Cependant le malheureux fait de nouvelles instances et assure que plus tard il n'en sera plus temps. Le prêtre se rend donc au confessionnal, et le pénitent lui déclare qu'il vient de s'empoisonner. A cette déclaration, le confesseur lui montre l'obligation où il est de lui permettre de divulguer le secret. Le militaire, touché par la grâce, lui accorde cette permission, et comme le feu qui lui brûle les entrailles, les douleurs aiguës qu'il ressent le jettent dans un état tout à fait désespérant, le prêtre charitable le tire du confessionnal, le sort de l'église et se hâte de le trainer à l'hospice ; son conducteur demande tout de suite un contre-poison ; mais pendant qu'on le prépare, il touche le pouls du malade et n'en trouve plus : un teint livide, des yeux voilés, tout annonce une mort prochaine. A cette vue, le cœur percé de douleur, mais plein de confiance en la divine miséricorde, le fervent ministre se jette à genoux et récite les litanies de la sainte Vierge. A la première invocation, il sent le pouls du moribond revenir, et peu après, il l'entend prononcer quelques paroles. — O mon bon père, lui disait-il d'une voix bien faible, mon père, priez, priez encore ; puis il pousse un soupir et dit encore : Sainte Marie, priez pour moi ; et bientôt la connaissance lui est entièrement revenue. M...., dans l'enthousiasme d'un changement si merveilleux, lui demande s'il n'a point conservé quelques pratiques de piété. — Non, mon père, depuis longtemps je ne fais aucune prière. Mais, après avoir réfléchi un instant, il découvre sa poitrine et montre un scapulaire : — Voici le seul signe de piété que j'ai conservé. — Ah ! mon ami,

s'écrie le prêtre, je ne suis plus surpris du miracle qui vient de s'opérer; c'est Marie qui vous a protégé, c'est à elle que vous devez la vie. Cependant le médecin arrive, et, après avoir entendu les détails nécessaires sur la position du malade, il assure qu'une puissance supérieure seule a pu prolonger sa vie au delà de deux heures après la prise du poison, un des plus actifs que l'on connaisse; et cinq heures s'étaient écoulées depuis ce fatal moment!... Le contre-poison devint inutile. Le médecin proposa de dresser un procès-verbal pour attester la vérité du prodige; mais l'humble ecclésiastique, craignant qu'on n'attribuât peut-être le miracle à la ferveur de ses prières, ne jugea pas à propos de rendre le fait public.

Il m'a été raconté par des personnes dignes de foi. Qu'il nous donne une confiance nouvelle en Marie.

(*Mois de Marie*, par M. l'abbé MICHAUD.)

\*  
\* \*

Un de nos missionnaires raconte ainsi un trait de la protection du Saint Scapulaire à son égard :

Tous les ans, dit-il, les mois chauds, j'allais, quand j'étais tout jeune, me baigner à la mer, près de Savone, ma ville natale. Il faut savoir que jamais je n'ai pu apprendre à nager à la surface de l'eau, mais je peux seulement nager sous l'eau, ou mieux je le pouvais jadis. Un jour donc, j'allai tout seul me baigner en un endroit désert. La mer était houleuse; après avoir marché, dans l'eau, en ayant jusqu'à la ceinture, je me mets à nager sous l'eau parallèlement au rivage comme à l'ordinaire. Après un instant je répète mon exercice mais cette fois, je ne sais comment, relevant la tête pour me mettre debout, au lieu de me trouver l'eau à la ceinture, je sens que mes pieds s'enfoncent dans le sable, et l'eau m'arrive à la bouche. Je me sens perdu. Je jette un regard sur mon scapulaire, je fais un acte de contrition, et je m'abandonne à Dieu. J'allais être englouti quand une vague arrivée à point me rejeta vers le rivage que je gagnai immédiatement.

\* \*  
\* \*

*Faveur obtenue par l'intercession de saint Joseph.* — Une de nos Sœurs Carmélites, de France, en présence d'un désastre financier dont sa famille allait être victime, a recommandé vivement cette affaire à saint Joseph. A cette intention, elle a fait un vœu particulier, avec promesse de publier dans les *Chroniques* la faveur obtenue, s'il plaisait au Ciel de la lui accorder.

Or, quand tout espoir était perdu, les choses se sont arrangées de la façon la plus heureuse, mais surtout la plus imprévue, et cela dans des conditions tellement surprenantes que les personnes initiées à cette situation ne reviennent pas de leur étonnement. L'une d'elles disait : C'est un roman. Non, c'est tout simplement un trait de plus à insérer sur le Grand Livre des merveilles opérées par l'intercession de l'incomparablement puissant saint Joseph. — Gloire au saint patriarche. — Gloire à Dieu.

FR. X...

---

## ÉCHOS DE PARTOUT

---

**BELGIQUE. — Bruxelles.** — Le Triduum, annoncé antérieurement par les *Chroniques*, a eu lieu les 21, 22 et 23 octobre. Il s'agissait, on s'en souvient, de célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de la statue de saint Joseph, vénérée en notre église. Humainement parlant, les circonstances ne semblaient guère favorables : juste en ces jours, le pays tout entier allait être agité par des élections législatives, dont l'exceptionnelle importance tiendrait en suspens les esprits et les cœurs. Pourtant le zèle pieux qui avait présidé aux préparatifs méritait d'être récompensé. Il le fut. Les premiers jours de l'octave de notre Mère sainte Thérèse avaient déjà vu se presser (comme tous les ans d'ailleurs) une foule compacte en notre église pourvue d'une décoration à la fois simple et élégante. Déjà les regards se fixaient sur la statue de saint Joseph, restaurée récemment, et sur la brillante couronne qui, après les vingt-cinq années, retrouvait (et peut-être au delà) l'éclat de son premier jour. On pouvait prévoir dès lors qu'un triomphe se préparait pour le grand saint que nous appelons notre Père et que nous aimons tant. Et en vérité qu'a-t-il donc manqué à l'éclat de nos fêtes ? Ce n'est pas le concours des fideles : soir et matin, ils ont rempli l'église comme aux jours des plus grandes solennités, ne se laissant arrêter ni par les soucis du moment ni par les difficultés d'une température obstinément pluvieuse et froide. Ce n'est pas la ferveur des prières ni le nombre des communions : celles-ci se sont élevées durant ces trois jours à un chiffre considérable ; presque tous ceux qui assistaient à la messe célébrée le mardi par le Cardinal-Archevêque y communiaient aussi. C'est qu'en effet, comme pour donner à notre triduum la plus haute approbation de l'Église, Son Excellence le Nonce apostolique d'une part, Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Malines d'autre part, avaient daigné accepter de le rehausser par leur présence et leur concours. La messe du dimanche 21 fut célébrée pontificalement par celui qui représente au milieu de nous la personne du Souverain Pontife. Le mardi 22, le premier pasteur du diocèse vint à son tour célébrer une messe matinale et assister pontificalement à la messe solennelle. Différents dignitaires du clergé de Bruxelles avaient présidé les autres cérémonies, affirmant ainsi leur sympathie pour le Carmel en même temps que leur dévotion au grand saint que nous fêtons. Ajoutons l'ordre parfait des cérémonies, la splendeur du luminaire et des ornements sacrés, enfin et surtout l'exécution si remarquable des morceaux religieux des meilleurs maîtres, accompagnés et incomparablement rehaussés par le talent de l'illustre organisateur qui, depuis vingt-cinq ans lui aussi, apporte à toutes nos fêtes son infatigable et généreux concours.

Il faut parler à part des sermons. Dans de semblables cérémonies, c'est toujours le principal, puisque c'est la voix de Dieu expliquant le sens dans lequel il faut les prendre, disant les leçons que l'on doit en tirer. Le soin de nous transmettre les enseignements divins avait été confié au R. P. Étienne, sous-prieur du couvent. Bien que les *Chroniques* puissent craindre, en le nommant, de blesser l'humilité de leur directeur, il faut bien que nous disions combien ce choix était heureux. Le souvenir des fêtes du couronnement, dont il avait été lui-même témoin, éclaira et échauffa ses trois discours. — Quand notre statue de saint Joseph a-t-elle été couronnée, la première de tout l'univers ? A la veille du grand concile du Vatican, à l'instant douloureux où allait commencer la persécution contre l'Église et son

chef, à l'heure où le socialisme s'organisait dans l'ombre. C'était de la part de Pie IX un acte solennel de confiance envers le Patron de l'Église universelle, une invitation expresse au peuple chrétien de recourir à lui. — Où cette statue a-t-elle été couronnée? A Bruxelles, capitale de la Belgique; dans l'Église des Carmes déchaussés. C'est qu'en effet vers la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle une supplique fut adressée par l'archevêque de Malines conjointement avec le roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas, pour que les provinces qui forment aujourd'hui la Belgique fussent placées sous le patronage spécial de saint Joseph. Le pape ayant favorablement accueilli cette demande, Joseph est bien le patron du pays. Il était juste à ce titre de le couronner dans son propre domaine pour le remercier de tant de bienfaits reçus au cours de ces deux siècles et lui demander de les continuer toujours. Quant au choix d'une église des Carmes et des Carmes déchaussés, il s'explique parce que les anciens Carmes furent les premiers à répandre en Europe le culte de saint Joseph; il s'explique encore par la dévotion bien connue de sainte Thérèse, dévotion qui est restée l'apanage glorieux de ses fils. — Enfin pourquoi cette statue a-t-elle été couronnée? Le motif, exprimé dans le bref du Pape, c'est qu'il s'était formé dès lors autour d'elle une association dite des Enfants de saint Joseph qui, vieille à peine de quelques années, comptait déjà 80.000 membres. Le but, c'est sans doute que cette association devienne toujours plus florissante, surtout par la piété de ceux qui la composent et par le zèle avec lequel ils garderont les obligations de la vie chrétienne et les articles du règlement composé pour les sanctifier. — Dans ce troisième sermon, l'orateur avait rappelé l'origine de la pieuse association. Elle est si touchante que nous ne résistons pas à la relater ici, et d'ailleurs elle se rattache au nom du R. P. Berthold de vénérée mémoire qui fut le fondateur de cette bonne œuvre. On nous rappela donc qu'un jour, au petit séminaire de Bonne-Espérance (diocèse de Tournai), un élève trouva une image de saint Joseph tombée dans la boue de la cour et inconsciemment foulée aux pieds des passants: le fervent séminariste la ramassa pieusement, la débarrassa des souillures et, dans le désir de réparer ces outrages d'ailleurs involontaires, il forma en l'honneur du grand saint une sorte de société, composée non des meilleurs mais des moins bons de ses compagnons. Le désir du jeune apôtre était de les transformer en les plaçant sous la paternelle protection de saint Joseph: il parait que le succès répondit à l'espoir. Le P. Berthold, qui était alors prêtre séculier et l'un des maîtres les plus qualifiés de ce petit séminaire, en avait été frappé. Voilà pourquoi il voulut renouveler à Bruxelles sur un plus grand théâtre les merveilles et les grâces des *Enfants de saint Joseph*.

Telle est l'analyse rapide de ces trois sermons. Mais nous ne rendons ici ni la chaleur communicative ni la tendre piété qui firent tant d'impression sur les auditeurs. Ce ne sont pas là de ces panégyriques sonores et vagues qui passent avec leur bruit. Rien, dans cette prédication nourrie, substantielle, pratique et parfaitement bien appropriée à la circonstance, ne ressemble à l'étalage et à l'éclat mondain que Léon XIII a si justement et si sévèrement condamnés. Nous pouvons, somme toute, espérer avec assurance que le Triduum aura porté dans les âmes des fruits abondants et durables.

\*  
\* \*

Nous devons aussi relater quelques cérémonies de première messe, de date déjà un peu ancienne. L'une d'elles, qui s'est accomplie dans notre église de Bruxelles, est du 27 août. Le jeune prêtre, qui avait le bonheur d'offrir pour la première fois



le saint sacrifice au jour de la Transverbération de notre Mère sainte Thérèse, était le R. P. Eloi de saint Joseph.

\*  
\* \*

**BAVIÈRE — Schwindkirchen.** — Le R. P. Maximilien de l'Enfant Jésus, de notre couvent de Bruxelles, ayant été ordonné prêtre le 2 septembre dernier, était retourné dans son village natal de Schwindkirchen en Bavière pour y célébrer le 12 septembre sa première messe solennelle. Dans cette contrée si religieuse ce fut pour le monde une grande joie. C'est à la suite d'un brillant cortège où figuraient les enfants des écoles, les associations de tout genre et nombre de curés et vicaires des environs que le jeune prêtre fut conduit à l'autel. Le désir d'honorer un compatriote avait certainement inspiré cette belle fête mais, dans le cœur de ces montagnards bava-rois, si profondément chrétiens, il y a surtout le respect du sacerdoce, et c'est cela dont il faut les louer.

\*  
\* \*

**HOLLANDE. — Elsloo.** — Aux environs de Maastricht, sur la frontière qui sépare la Hollande et la Belgique, on remarque un village nommé Elsloo, situé sur une hauteur et dominé par son église. Ce village, entièrement peuplé de catholiques, était, à la fin du mois d'août, le théâtre d'une touchante cérémonie. Le R. P. Elisée de Sainte-Marie, Carme déchaussé, de notre couvent de Bruxelles, avait le bonheur de célébrer sa première messe solennelle dans ce village, lieu de sa naissance. Pour recevoir ce jeune prêtre dont tous, à Elsloo, connaissent et estiment la famille, toutes les maisons s'étaient pavoisées et enguirlandées. C'était vraiment une fête de la paroisse entière. L'heure venue, le curé, homme zélé et plein de ferveur, conduisit processionnellement ses paroissiens à la demeure du jeune prêtre. Le R. P. Elisée, revêtu de son manteau blanc, suivait cette procession que précédait la croix. A la porte de l'église, une jeune enfant, propre sœur du religieux, lui souhaite le bienvenue, le vicaire de la paroisse lui adressa quelques paroles et le saint sacrifice commença. Après l'évangile, le curé voulut lui aussi exprimer son bonheur. Il expliqua la sublimité et les devoirs du sacerdoce. Tous les cœurs étaient touchés, tous les yeux étaient humides, surtout lorsqu'il prononça le nom d'une personne absente, je veux dire le nom de la mère qui, admise depuis des années à la vision de l'Agneau immolé, assistait d'en haut à cette première messe de son fils. L'église était trop petite pour contenir la foule. Après l'action de grâces on reconduisit le héros de la fête à la demeure paternelle avec le même cérémonial. Dans l'après midi il lui fallut recevoir les visites et les hommages de la jeunesse du village; puis le soir « l'Union musicale » donna une sérénade. Puisse cette première messe avoir jeté sur ce sol fertile une semence capable de produire encore d'autres vocations religieuses et sacerdotales. Puisse ainsi le village d'Elsloo demeurer digne de n'être jamais oublié par le fils qu'il a donné au Carmel (1).

---

(1) Une autre relation nous est parvenue, mais trop tard. C'est celle de la première messe du R. P. Clément-Marie de Saint André. Elle paraîtra le mois prochain.



---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Faveurs obtenues et enfer évité par le scapulaire**, *in quo quis moriens infernum non patietur*, par l'auteur du *commandant Marceau*. — Paris et Poitiers, Oudin, éditeur.

Cet opuscule, dédié « à Marie, secours des chrétiens, refuge des pécheurs », et qui se présente avec l'approbation du Supérieur général de la Société de Marie « apprendra à un grand nombre d'âmes combien il est doux, combien il est sûr de se placer sous le tout puissant patronage de la Mère de miséricorde ».

L'auteur, dans le livre premier, fait l'histoire du scapulaire : il en raconte la *miraculeuse origine*, indiquant l'approbation qui a été donnée à cette dévotion par plus de soixante Papes, depuis Innocent IV jusqu'à Léon XIII, et les nombreuses faveurs dont ils l'ont enrichie.

Dans le deuxième livre sont racontées d'innombrables faveurs obtenues par le scapulaire et qui montrent à tous que ce saint habit est bien, conformément aux promesses de la divine Mère, *un signe de salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'éternelle alliance*. Mais c'est dans le troisième livre surtout, *l'enfer évité par le scapulaire*, qu'il faut lire comment s'est vérifiée cette merveilleuse promesse qui a étonné le monde, que les jansénistes ont tant combattue : *Celui qui de cet habit mourra revêtu ne souffrira pas les flammes éternelles*. Cet utile opuscule, l'auteur l'adresse à tous les catholiques, mais en même temps, il vise tout spécialement la jeunesse des écoles et des familles chrétiennes et nous n'en saurions trop recommander la diffusion dans les écoles, dans tous les établissements d'enseignement.

Ajoutons un mot : l'auteur nous parle du *scapulaire*, il n'a ajouté à ce mot aucune autre désignation. Et à bon droit, car le scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel est le seul auquel soit attachée la promesse de Marie. Les autres, si multipliés de nos jours, sont à coup sûr des dévotions recommandables, mais il importe de ne pas les confondre avec l'habit privilégié du Carmel.

---

**Considérations sur les litanies du Saint Nom de Jésus**, par l'abbé XAVIER-JOSEPH EUGÈNE, curé de Saint-Amand lez-Fleurus. — 1 vol. in-12 (360 pages). — En vente chez Casterman, éditeur à Tournai et à Paris.

Nous ne pouvons mieux faire pour présenter ce volume à nos lecteurs que de reproduire ici la préface très judicieuse dont un savant ami de l'auteur l'a fait précéder. La voici :

« Les litanies du Saint Nom de Jésus sont connues de tous les fideles. Les âmes pieuses les récitent fréquemment, ou même journellement. Mais une prière rap-  
« porte d'autant plus de mérite, qu'on la comprend mieux, qu'on conforme davan-  
« tage sa pensée et ses sentiments aux paroles qui la composent. Il est donc très  
« utile pour la piété chrétienne d'expliquer cette antique et vénérable prière litur-  
« gique de l'Eglise.

« D'ailleurs une formule de prières plait toujours plus à mesure qu'on en pénètre  
« davantage le sens profond. Une explication claire des litanies est donc de nature  
« à les faire réciter non seulement avec plus de fruit mais aussi avec plus de goût.

„ En outre, la routine se glisse parfois dans des prières qu'on répète souvent. Il est donc bon, pour conserver son attention et sa ferveur, de varier les réflexions et les considérations dont sont susceptibles nos litanies du Saint Nom de Jésus.

„ Ces litanies sont les seules avec celles de la Sainte Vierge et celles de tous les saints, qui ont été approuvées et autorisées par l'Église. Nous y trouvons toute la Christologie, ou la science du Christ. Elles renferment, en effet, en quelques invocations, ses principaux attributs, ses vertus, ses titres de gloire, et les mystères de sa vie. Une explication de ces litanies peut donc former tout un traité de théologie, et s'étendre même au delà; elle peut embrasser à la fois le ciel et la terre, le temps et l'éternité, Dieu, les anges et les hommes, avec les différentes catégories des saints,

„ On voit aisément par là quelle est l'étendue, l'importance et l'utilité pratique du livre que publie M. l'abbé X.-J. Eugène, curé de Saint-Amand lez-Fleurus.

„ Qu'il nous soit permis d'ajouter, sans blesser sa modestie, que le soin mis à l'ouvrage par son auteur, prêtre aussi pieux qu'instruit appartenant au clergé du diocèse de Tournai, est un sûr garant de la valeur de cet ouvrage, tant au point de vue théologique, qu'au point de vue ascétique.

„ Nous espérons donc que les âmes pieuses aimeront à se rassasier de cette abondante et solide nourriture spirituelle; et nous ne doutons point qu'elles ne fassent par là de grands progrès dans la ferveur. C'est ce que nous leur souhaitons de tout cœur. „

On nous annonce, comme devant paraître vers le milieu de novembre, chez l'éditeur Paillart à Abbeville (Somme), une charmante brochure de 32 pages, illustrée de 16 dessins et consacrée à l'**histoire du Saint Enfant Jésus de Prague**. L'exemplaire coûtera 10 centimes si on en prend une douzaine, 7 centimes seulement si on en prend 500.

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

### Avec intentions de prières.

1. **Jeudi. — LA TOUSSAINT.** — *Indulgence plénière une fois dans l'Octave.* — Intention : *Le Souverain Pontife.*
2. **Vendredi. — COMMÉMORATION DES DÉFUNTS.** — *Indulgence plénière.* — Intention : *Les membres décédés des familles de nos abonnés.*
3. **Samedi.** — 3<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Toussaint. — Intention : *Toutes les provinces de l'Ordre avec chacun de leurs couvents.*
4. **25<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Patronage de la Très Sainte Vierge. — Intention : *Nos Supérieurs généraux.*
5. **Lundi.** — B<sup>te</sup> Françoise d'Amboise, veuve, de l'Ordre. († 1485). — Intention : *Plusieurs communautés de Carmélites.*
6. **Mardi.** — 6<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Toussaint. — Intention : *Nos missions du Malabar.*

1624. Mort, au couvent de Namur, du Père François de Saint-Élie. Il était né

à Bruxelles et avait fait profession au couvent de cette ville en 1620, après avoir été dans le monde curé et fameux prédicateur. Il était arrivé le 29 octobre 1624 au saint désert; la maladie l'y avait saisi trois jours après. — On remarquait en lui une humilité plus qu'ordinaire. Sa science (il était licencié en théologie) l'avait fait élire lecteur aussitôt après sa profession; il se persuadait qu'il était incapable de cette charge et proposait à ses étudiants eux-mêmes de l'éclairer dans ses difficultés. Déchargé de cette fonction sur ses instantes demandes, il fut envoyé au couvent d'Anvers comme prédicateur: ni les confessions qu'il entendait toute la matinée, ni son ministère près des malades, ni la préparation de nombreux sermons ne purent le décider à accepter la moindre mitigation. Enfin, son désir de venir au désert fut exaucé après quatre années de demande. — L'obéissance avait été sa vie: à Anvers ayant reçu l'ordre de revenir au couvent à une heure fixée, il se trouva que l'Escaut qu'il devait traverser était soulevé par une tempête; on lui montra le danger, mais il préféra s'y exposer que de ne pas obéir avec simplicité. On peut même dire qu'il est mort d'obéissance, car la maladie qui l'emporta si vite fut contractée de la manière suivante: à peine arrivé à Marlagne, ayant demandé un matin de se promener dans l'enclos, il entendit la cloche de None, alors qu'il se trouvait très éloigné du couvent. Il courut si fort pour ne pas manquer que la fièvre le saisit et qu'on dut le transporter à Namur.

7. **Mercredi.** — 7<sup>e</sup> jour dans l'Octave de la Toussaint. — Intention : *Notre mission de Babylonie.*

1629. Au Carmel de Louvain mourut Sœur Jeanne de la Mère de Dieu, âgée de 34 ans, après 15 ans de profession. Elle était du pays de Liège. — C'était une âme favorisée de Dieu; elle avait reçu le don du recueillement. Fort exacte à l'observance, on la vit encore, l'avant-veille de sa mort, faire la lecture au réfectoire; on fut obligé de la faire descendre à demi-morte et de la conduire à la cuisine pour la réconforter. Là elle trouva moyen de s'utiliser encore en pelant, dit le nécrologe, des pommes de terre qui servirent le jour de son enterrement.

8. **Jendredi.** — Octave de la Toussaint. — Intention : *Nos missions de Syrie.*  
 9. **Vendredi.** — Dédicace de la basilique du Saint Sauveur à Rome. — Intention : *Les autres missions de l'Ordre.*  
 10. **Samedi.** — S. André Avellin, Confesseur. († 1608). — Intention : *La persévérance et la ferveur pour les novices.*  
 11. **26<sup>r</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — S. Martin, Confesseur pontife. († 400.) — En France et en Belgique, **DÉDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES.** — Intention : *L'Eglise et particulièrement le Carmel en France.*

1869. Mort, à Louvain, de la Sœur Marie-Alphonse du Saint-Sacrement. Cette bonne Sœur aimait beaucoup sa sainte vocation; elle eut un grand attrait pour la prière, la solitude et le silence; toujours elle se montra zélée pour ses devoirs réguliers. Pleine de respect pour ses supérieures, elle écouta leurs avis avec soumission, elle les aimait et leur donna toujours la plus filiale confiance. Humble, simple et modeste elle aimait la vie cachée; jamais elle ne parla de ce qui pouvait lui attirer de l'honneur ou de l'estime; issue d'une noble famille, elle garda constamment à cet égard le plus profond silence, et quand elle était interrogée à ce sujet, elle répondait en peu de mots et ne donnait jamais suite à l'entretien. Sa piété datait de son enfance, elle avait une grande dévotion envers le Saint-Sacrement. Sa confiance en Marie était exceptionnell et son amour envers cette divine Mère s'étendait à ses glorieux parents, saint



Joachim et sainte Anne. C'était une enfant privilégiée de la Sainte Vierge; aussi eut-elle toujours recours à elle avec la plus candide simplicité; au plus fort de la maladie, même au milieu des angoisses de la mort elle ne cessait de l'invoquer, et la pensée d'aller la rejoindre bientôt la ravissait de joie. Oh! s'écriait-elle, je vais voir Marie pour toujours je serai auprès de ma bonne Mère!

12. **Lundi.** — S. Martin, pape et martyr. († 655.) — Intention : *Le tiers-ordre de N. D. du Mont Carmel et de Sainte-Thérèse.*
13. **Mardi.** — S. Stanislas Kostka, Confesseur. († 1568.) — Intention : *Les Carmélites de Posen et de Przemysl.*
14. **Mercredi.** — La Toussaint de l'Ordre — *Indulgence plénière.* — Intention : *Les causes pendantes de béatification et de canonisation concernant notre saint Ordre.*
15. **Jeudi.** — Ste Gertrude, vierge. († 1292.) — COMMÉMORATION DES DÉFUNTS DE L'ORDRE. — *Indulgence plénière.* — Intention : *Tous nos frères et sœurs trépassés, surtout ceux qui sont morts durant l'année.*
16. **Vendredi.** — S. Didace, Confesseur. († 1463.) — Intention : *L'extension de l'archiconfrérie thérésienne et des écoles d'oraison.*
17. **Samedi.** — S. Grégoire le Thaumaturge, Confesseur pontife. († 264.) — Intention : *Plusieurs religieux de l'Ordre récemment envoyés dans les missions.*
18. **27<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Octave de la dédicace de toutes les églises. — Intention : *Plusieurs malades.*
19. **Lundi.** — Ste Elisabeth de Hongrie, veuve. († 1231.) — Intention : *Une profession.*

1696. En ce jour mourut à Louvain la Révérende Mère Constance de Saint-Joseph, âgée de 58 ans, après en avoir passé 34 dans le cloître. Elle était originaire d'Anvers. Cette bonne Mère emprunta à saint François et à saint Bernard les paroles suivantes dont elle fit sa devise : " Mon secret est pour moi. " Et en effet, durant tout le cours de sa vie, nous la voyons cachant les éminentes vertus qu'elle possédait, pratiquant sans cesse la douceur envers le prochain, la charité, l'humilité, l'obéissance, en un mot se dépensant entièrement au bien de sa communauté et de celle de Vilvorde où elle fut envoyée. Elle eut à supporter bien des difficultés pour la fondation de cette dernière maison, car Dieu permit qu'on envisageât ses intentions dans un sens tout différent du vrai. Mais ici encore une fois éclata sa vertu; loin de témoigner du ressentiment envers les coupables, elle ne sut comment leur prouver son dévouement, ce qui permit de lui appliquer cette belle sentence de saint Jean Chrysostome : Ne point rechercher la vengeance, c'est l'action d'un homme sage, mais dire du bien de nos ennemis, c'est l'action d'un ange et la marque d'un grand amour pour Jésus-Christ. Plus tard, étant devenue Prieure, elle travailla avec zèle à l'observance régulière et elle exhortait sans cesse ses religieuses à marcher résolument dans le chemin de la perfection. C'est dans cette charge que Dieu vint la ravir à sa communauté. En effet, en moins de 4 jours, une fièvre violente l'emporta. Parmi ses dernières paroles, on recueillit celles-ci : Je quitte volontiers toutes choses, n'ayant été attachée à rien et n'ayant cherché que Dieu en tout ce que j'ai fait. Enfin, comme testament, elle dit à la communauté : Tâchez, mes sœurs, de parler plus à Dieu qu'aux hommes; gardez vos règles et elles vous garderont, priez par charité pour moi.

20. **Mardi.** — S. Félix de Valois, Confesseur. († 1212.) — Intention : *La conversion des pécheurs d'habitude.*
21. **Mercredi.** — PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — *Indulgence plénière.* — Intention : *Les vocations au Carmel.*

- 22. Jeudi.** — Ste Cécile, vierge et martyre. († 178.) — Intention : *La persévérance pour les âmes tentées.*
- 23. Vendredi.** — S. Clément, pape et martyr. († 76.) — Intention : *Le retour des schismatiques orientaux à l'unité catholique.*
- 24. Samedi.** — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave.* — *Absolution générale pour les Tertiaires.* — Intention : *Les âmes affligées, dont N. P. S. Jean de la Croix est au ciel un consolateur.*
- 25. 28<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Ste Catherine, vierge et martyre. († 307.) — *Jour consacré à l'Enfant Jésus.* — Intention : *Tous les enfants chrétiens.*
- 26. Lundi.** — S. Josaphat, martyr pontife. († 1623.) — Intention : *Des intentions particulières.*
- 27. Mardi.** — S. Sylvestre, abbé. († 1267.) — Intention : *Les évêques et le clergé des diocèses où les Chroniques comptent des abonnés.*
- 28. Mercredi.** — Octave de la Présentation. — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés et de nos lecteurs.*
- 29. Jeudi.** — Dédicace de la basilique de S. Pierre et S. Paul. — Intention : *La prospérité pour les Chroniques.*
1641. Mort, au désert de Marlagne, du Frère Pierre de Saint-Albert, Convers. Il était natif du pays de Namur. Il avait toujours tant désiré être envoyé à ce saint désert que chaque jour il demandait à Dieu la grâce de pouvoir y vivre et y mourir. Dieu la lui accorda. En effet, il eut le bonheur de vivre dans l'ermitage durant 19 années, qui, selon son témoignage, furent pour lui un temps de grâce où il fut à l'abri de toutes les tentations; enfin, il eut aussi l'unique privilège de pouvoir y mourir, tandis que les autres religieux infirmes étaient toujours transportés au couvent de Namur. La maladie qui l'emporta le saisit donc le 13 novembre et, malgré tous les soins, on ne put en arrêter le cours, aussi succomba-t-il le 29, à 6 heures du matin, après avoir reçu très dévotement les derniers Sacrements. — Toute la vie de ce bon frère avait été embaumée par la pratique du travail qui était pour lui un stimulant continuel et le tenait dans un souvenir constant du but de sa vocation.
- 30. S. ANDRÉ,** apôtre. — Intention : *Actions de grâces pour les bienfaits du mois.*

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

#### SIXIÈME TRÉSOR (suite).

Poursuis encore : tu as vu ce que le Christ a fait avant sa solennelle promesse; vois ce qu'il a fait ensuite. Considère la nuit dans laquelle il a prononcé ces paroles; toutes les heures qui ont suivi son discours, repasse-les jusqu'à la dernière, jusqu'à

celle où il rendit pour te sauver son âme bénie. Médite tout cela et dis ce qui dépasse le plus l'humaine croyance, ou bien qu'un Dieu ait pu pour toi souffrir tant d'ignominies, tant d'indignités, tant de violences ou bien qu'il ait pu te promettre que son Père te donnerait tout ce que tu lui demanderais en son nom. Certes, si tu connais un peu Notre-Seigneur, il te sera facile de comprendre qu'il est plus conforme à sa nature divine de pouvoir te donner tout ce qu'il a promis que de pouvoir souffrir tout ce qu'il a enduré. Or tu sais à n'en pas douter qu'il a supporté pour toi ces choses qui répugnaient tant à sa divinité et semblaient incompatibles avec elle. Comment donc ne crois-tu pas aussi qu'il te donnera tous ses biens, ce qui est le propre de la suprême bonté? Avec une telle promesse, attestée par le sacrifice de l'agneau sans tache et signée de son sang, pourrais-tu douter encore de cette vérité? O ineffable condescendance du Sauveur notre Dieu qui a voulu faire servir non seulement les immenses bienfaits qu'il nous accorde, mais encore les bonnes œuvres que lui-même accomplit pour nous à nous donner le droit de recevoir sans faute tout ce que nous demandons avec confiance à Dieu. C'est ainsi qu'il faut venir, ma sœur, à ce trône de grâce, comme si c'était un tribunal de justice où tu pourrais non seulement demander, mais exiger.

Compare maintenant les promesses des hommes avec les promesses de Jésus-Christ et tu rougiras de honte de te trouver assez insensée pour que celles-là, comme si un homme (surtout un noble ou un riche) devait nécessairement garder sa parole, te donnent aussitôt espoir et joie, tandis que les promesses de l'Homme-Dieu ne parviennent pas à relever ton âme mais la laissent dans sa langueur, comme si rien de bon n'en devait être attendu. Qu'est ceci, ma sœur? Si mal connaître et estimer Dieu que ni son serment, ni ses bienfaits ne te paraissent mériter créance! et à tout homme, même sans aucun gage, tout de suite te confier!

Chose plus étonnante encore! C'est un grand bienfait, penses-tu (et en réalité il est considérable) que la révélation faite à certains saints par Dieu que toutes leurs prières seraient exaucées; nous en lisons de semblables dans la vie de sainte Catherine de Sienne, de saint Hyacinthe, d'autres encore. Pourtant ces révélations particulières ne sont jamais tellement sûres qu'il ne soit pas permis d'en douter. Or voici saint Jean l'Évangéliste dont le témoignage est de foi, ainsi que l'affirme l'Église infallible; il te dit que Jésus-Christ en personne a promis sous serment que son Père nous donnerait tout ce que nous demanderions en son nom; et ce bienfait divin dont la certitude dépasse de si haut celle des autres, tu ne l'admet pas, tu ne l'admires pas, tu n'y appuies pas ton espérance, mais, d'une certaine manière du moins, tu le négliges et le méprises? Pourquoi donc, sinon parce qu'il y a en toi encore bien peu de lumière et bien peu de foi? Je reconnais ta misère et je la déplore, ma sœur. Ton séjour terrestre ne te laisse pas voir les choses de Dieu : baissée, courbée vers la terre, à peine tu regardes le ciel; resserrée en toi-même, tu ne sais pas te dilater en Dieu. C'est ainsi que, ne comprenant point notre belle promesse, tu ne demandes point ou tu demandes mal et dans tes demandes tu te fais illusion : tu demandes presque toujours ce dont tu ne devrais pas te soucier, ce qui t'est commun avec les animaux sans raison, et tu ne le demandes pas pour une bonne fin; quant à ce qui concerne ta perfection, tu ne le demandes ni ne le désires. Va demander à ceux qui ne font pas leur dieu de leur ventre, va demander comment, appuyés sur les promesses du Christ, ils peuvent tout, comment les vents et la mer et tout ce qui est dans le ciel leur obéissent. Ils ont eu toute puissance au nom du Christ, les saints de Dieu; ils ont fait tout ce que Jésus lui-même a fait; ils ont pu faire plus encore, comme l'a prédit le Sauveur lui-même; si tu en veux des

preuves, relis leur histoire. Mais toi c'est ta faute si tu ne reçois rien ; c'est toi qui es vaine et menteuse, ce n'est pas la promesse du Christ qui manque de vérité.

Tu te récries, tu objectes que souvent tu demandes bien des choses qui pourraient te rendre meilleure et qui conduisent au salut, mais que, même en les demandant, tu ne peux les obtenir. Sache donc, mon âme, que rien n'est difficile à reconnaître comme l'arrivée ou le départ des grâces de Dieu en nous. Si tu as demandé, tiens-toi en assurance : ou tu as déjà, ou tu auras au temps voulu ; ce n'est pas à nous à connaître les moments que le Père a fixés dans son plein pouvoir. Crois-moi, ne cesse de demander, de chercher, de frapper, car Dieu est fidèle à toutes ses paroles. Quand tu ignores que faire, cette ressource te reste toujours et elle te suffit : c'est tout, si tu sais lever les yeux au ciel et toujours et seulement demander Celui qui a fait toutes choses. Rien n'est pour toi plus précieux, rien n'est meilleur. C'est donc lui qu'il faut demander. Si tu trouves quelque chose de mieux, demande-le ; mais si tu demandes autre chose, tu lui fais injure et tu te fais tort, en lui préférant sa créature tandis que c'est soi-même, le Créateur, qu'il veut te donner, à toi. Réjouis-toi donc ; éclate en allégresse devant une telle promesse, ô ma sœur, et chante avec moi :

Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël qui a fait une grande promesse à son peuple. — Il a dressé l'étendard de notre salut : c'est le nom sacré de Jésus. — Le Sauveur l'a dit à ses frères, à ceux d'autrefois qui sont nos ancêtres. — Ce nom, il l'a conquis en combattant nos ennemis, en nous délivrant de la main d'odieux oppresseurs — quand il est venu faire miséricorde à ses serviteurs et ratifier son alliance sainte. — Voici son serment ; il l'a prêté avant de retourner à son Père : Il se donnera à nous ! — Pleins de joie, délivrés de nos adversaires, nous le servirons — dans la sainteté, dans la justice, tous les jours de notre vie. — Et vous nom sacré, on vous appellera un parfum répandu ; on vous portera aux nations et aux rois comme aux fils d'Israël — pour donner la science du salut à ceux qui se confieront en vous, pour remettre leurs péchés. Par vous la miséricorde du Christ nous reconforta dans son sein maternel à l'heure où il allait retourner là-haut. — Ils vous invoqueront, ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort et vous dirigerez nos pas aux routes de la paix.

Dien fidèle, qui par votre Fils unique avez promis à vos fidèles d'exaucer en son nom toute demande profitable au salut, moi votre indigne serviteur, je vous prie maintenant au nom de ce Fils, accordez-moi ce même Jésus-Christ qui avec vous vit et regne, comme Dieu, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.





*Voir à la page suivante*

# ŒUVRE DE L'ENFANT JÉSUS

établie à Bruxelles, 43, rue Camusel

Cette œuvre a pour but de **propager la dévotion à l'Enfant Jésus** en répandant tout ce qui peut contribuer à le faire connaître et aimer. Elle s'efforce de réagir contre l'esprit de révolte, d'orgueil et de mollesse en proposant à l'imitation des fidèles un **Dieu pauvre, humble, obéissant**.

**Aucune part n'est faite au commerce : c'est une œuvre au sens propre du mot : l'esprit de Jésus la dirige et toutes les ressources servent à l'extension de son culte.**

Toute personne désireuse de témoigner son amour à l'Enfant Dieu, voudra s'adresser à l'œuvre et répondre avec bonheur à cette voix divine : " Plus vous m'honorerez, plus je vous favoriserai. venez à moi, à mon œuvre, le léger bénéfice que je prendrai sur vous m'ouvrira la porte des maisons pauvres et des paroisses sans ressources ; vous contribuerez à cet apostolat et mériterez la récompense promise à ceux qui m'auront fait connaître aux humbles et aux petits. "

**Le Catalogue est envoyé franco** sur demande adressée à Mlle G. Fontaine, 43, rue Camusel, à Bruxelles.

## HISTOIRE DE L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

par GABRIELLE FONTAINE

joli volume in-32 de 300 pages. — Le même en flamand

## L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

opuscule illustré, 32 pages, l'unité 0 fr. 15. — Le cent 12 fr.

**Images en tout genre. — Statues. — Couronnes. — Chapelets. — Médailles, les seules représentant la véritable statue de Prague.**

---

---

**Le SUPPLÉMENT** suivant est réservé aux annonces de France. Le monopole en a été cédé à M. Montaigne-Delos à Lille qui fait lui-même les conditions.





## UNE PAGE DES SALMANTICENSES

---

Nous voulions, dans ce numéro de décembre, causer un peu avec nos lecteurs du glorieux privilège de la Sainte Vierge, l'Immaculée Conception, quand la pensée nous vint d'aller cueillir une page dans notre grande théologie de Salamanque.

Écrivant à une époque où la croyance à l'Immaculée Conception était encore laissée à la liberté de chacun, les pieux et savants auteurs de cette théologie ne veulent pas s'arrêter à discuter si, en fait, la Sainte Vierge a contracté le péché originel. Pour eux l'opinion qui le nie, ou, si l'on préfère, l'opinion qui affirme que Marie a été conçue sans le péché originel est la seule vraie.

“ De notre temps, disent-ils, cette opinion a tellement prévalu, elle „ est si bien devenue l'opinion commune, on a écrit pour la soutenir „ tant et de si remarquables ouvrages, qu'il nous paraît superflu de „ chercher à en prouver encore la vérité : nous y perdrons un temps „ que réclament d'autres traités. „ La question qu'ils s'attacheront à élucider sera donc uniquement celle-ci : La Sainte Vierge, vraie fille d'Adam, aurait-elle dû contracter le péché originel, si Dieu ne l'en avait préservée en prévision, comme dit l'Église, de la mort de Jésus, fils de Dieu et fils de Marie. Mais avant d'entrer dans cette démonstration qui tiendra 128 pages de l'édition nouvelle, les grands théologiens se sont souvenus qu'ils sont fils de l'Ordre du Carmel. Aussi, comme prélude, ils rappelleront combien est ancienne parmi nous la croyance à l'Immaculée Conception de Marie et ils ne craindront pas de formuler fièrement leurs assertions dans les termes suivants : Les Carmes ont été les tout premiers à honorer et à proclamer le privilège accordé à la Vierge Mère de Dieu, d'être préservée de la tache originelle. Une pareille affirmation, disent-ils, est de nature à soulever les protestations d'une sainte jalousie ; il s'agit donc

de la prouver par des témoignages dignes de foi et au-dessus de tout soupçon.

Si ces témoignages sont récents il faut qu'ils viennent d'auteurs étrangers à l'Ordre, car si on les emprunte à des membres de la famille, il est nécessaire que leur vénérable ancienneté leur donne une irrécusable valeur. Ces deux conditions seront remplies. Nous recueillerons de la bouche d'auteurs étrangers les assertions si élogieuses pour notre Ordre; nous obéirons ainsi à ce que dit l'Esprit-Saint dans le livre des Proverbes xxvii, 2: *Qu'un autre te loue et non ta bouche, un étranger et non tes lèvres*. Ensuite nous n'appellerons en témoignage que nos plus anciens écrivains. Cela dit, les Salmanticenses invoquent l'autorité du Patriarche de Jérusalem, Jean LXIV, membre de la famille du Carmel, contemporain de saint Jérôme et de saint Augustin. Ils n'ignorent pas que Baronius et Bellarmin contestent que Jean LXIV soit enfant du Carmel et auteur du livre de l'Institution des Moines; mais ils combattent cette opinion avec grande énergie et lui opposent de nombreux auteurs parmi lesquels deux jésuites espagnols dont ils citent les témoignages.

Dans un travail édité en 1616 sur l'Immaculée Conception, le P. Pierre de Oyeda, membre de l'illustre Compagnie de Jésus, s'exprime en ces termes : " Avant d'aller plus loin il est juste que „ nous félicitons l'Ordre sacré de la bienheureuse Mère de Dieu, „ Notre-Dame du Carmel, de cette tradition glorieuse, à savoir la „ croyance à l'Immaculée Conception; il est juste que nous le remercions d'avoir gardé cette tradition intacte à travers de si longs „ siècles et de l'avoir transmise à l'Église par le Patriarche Jean, son „ fils. Quelle gloire, en effet, pour cette famille religieuse, d'avoir „ rendu témoignage à la conception sans tache de la Mère de Dieu „ pendant deux mille et cinq cents ans, car autant de siècles se sont „ écoulés depuis la révélation faite à Élie. „ Un autre jésuite, Ferdinand de Salazar, reproduit dans son ouvrage sur l'Immaculée Conception l'explication donnée par le Patriarche Jean LXIV sur la vision du prophète Élie et dont nous parlerons dans un instant, et il ajoute : " Dieu me garde de contester aux Pères Carmes la gloire de „ compter le patriarche Jean parmi leurs aïeux et de se glorifier „ comme d'un précieux trésor d'avoir toujours affirmé l'Immaculée



„ Conception de Marie. J'ai vu de mes yeux et j'ai examiné de nombreux monuments de l'antiquité, car je voulais me faire sur ce point une opinion certaine ; or je n'ai rien trouvé qui pût convaincre que Jean LXIV n'a pas été Carme et que le livre de l'Institution des Moines n'est pas son ouvrage. „ Ouvrons donc maintenant ce livre au chapitre 32 et voyons l'explication mystique de la vision qu'eut notre Père saint Élie et que rapporte le chapitre 18 du troisième livre des Rois. \* Pour la septième fois, dit l'Écriture, le serviteur d'Élie interrogeait de son regard l'horizon du côté de l'océan, quand tout à coup il vit une petite nuée, comme une trace de pied d'homme, qui s'élevait de la mer. Immédiatement Élie fit dire à Achab : Hâte-toi de descendre, car la pluie va bientôt te barrer le passage. Mais, dit le Patriarche Jean, cette vision contenait sur les choses à venir d'autres révélations que Dieu daignait communiquer à Élie et que le prophète transmit, à son tour, non pas publiquement et à tous, mais en secret, à ses familiers. C'est de ceux-ci que nous les tenons. Dieu révéla à Élie dans cette vision figurative quatre grands mystères. D'abord une petite enfant naîtrait qui sortirait du sein de sa mère pure de tout péché. Puis, le temps où cela devait arriver était désigné, en troisième lieu cette enfant garderait la virginité perpétuelle à l'imitation d'Élie ; enfin, Dieu unissant sa nature à la nature humaine naîtrait de cette vierge et serait vrai fils de l'homme. Or cette petite enfant qui doit sortir toute pure du sein de sa mère est bien la Très Sainte Vierge Marie ; elle est figurée par la petite nuée qui sort des eaux de la mer, douée de qualités à part. Les flots de l'océan sont pesants et amers : légère et douce est la nuée. Ainsi Marie, quoique fille de l'humanité, n'est pas chargée des iniquités qui pèsent sur tout homme venant en ce monde, et les grâces dont elle possède la plénitude en font notre douceur à tous. „ “ A cela j'ajouterai, „ dit le P. Alphonse de Salazar cité plus haut, “ ce que Jean LXIV ajoute lui-même, à savoir que cette connaissance prophétique de la pureté de Marie fut transmise par Élie à Élisée et à d'autres disciples ; ceux-ci la donnèrent à leurs successeurs et ainsi de suite jusqu'à ce que Marie ayant paru et ayant réalisé cette vision prophétique, un temple fut construit sur le Carmel comme un monument élevé à sa pureté sans tache. „

Un autre témoignage encore est apporté par nos auteurs; il est emprunté au chanoine Jérôme de Ormachea. Il renchérit sur celui du Père Pierre de Ojeda. Le voici : " Cet ordre vénérable des Carmes a été fondé par Élie et Élisée dans le but d'honorer le mystère de l'Immaculée Conception de Marie. Voilà pourquoi le premier temple élevé à la Mère de Dieu le fut sous ce titre et par les Carmes, voilà aussi ce qui explique la coutume dont parle le carme Bacon et qui voulait qu'à Rome les cardinaux, pour célébrer la fête de l'Immaculée Conception, tinssent chapelle en l'église des Carmes à Sainte-Marie Transpontina (1). *Cela dénotait bien que cet Ordre* (des Carmes) est le sol où est née, la fontaine de laquelle a jailli la dévotion à l'Immaculée Conception de Marie.

En donnant ce prélude aux dissertations qui vont suivre, concluent les Salmanticenses, nous avons voulu affirmer catégoriquement notre amour pour la doctrine qui enseigne la Conception immaculée de Marie. Et nous, en le reproduisant, nous n'avons eu pour but que d'exciter dans le cœur des enfants du Carmel une dévotion de plus en plus grande envers le glorieux privilège de Marie, honoré depuis toujours dans notre famille religieuse et maintenant acclamé par nous comme un dogme de notre foi catholique.

---

## LES CARMES A LORETTE

---

Il y a six cents ans tout juste que la sainte maison de Nazareth, miraculeusement transportée de la Palestine en Dalmatie d'abord, puis à Recanati, sur les côtes italiennes de l'Adriatique, fut enfin par un nouveau prodige fixée à Lorette où on la vénère aujourd'hui. Tandis qu'en Italie on s'apprête à célébrer ce centenaire, nous vou-

---

(1) Il y avait messe solennelle et sermon.

lons rappeler ici que les Carmes ont été pendant quelques années les gardiens du sanctuaire vénéré. Le passage suivant de l'*Histoire de Lorette* par le jésuite Horace Tursellini va nous dire dans quelles circonstances (1) :

“ Sous le pontificat d’Innocent VIII, le cardinal de la Rovère, protecteur à la fois de la maison de Lorette et de l’Ordre du Carmel, se souvint que les Pères Carmes avaient récemment prouvé, par de solides arguments, à Sixte IV, son oncle, que la sainte Maison, avant d’être enlevée de Galilée, avait été confiée à leurs soins. Il demanda donc au pape et il obtint qu’ils fussent préposés à la garde du sanctuaire de Lorette. Dès longtemps, ces religieux, chassés d’Asie par les Barbares, avaient rempli l’Europe de couvents et surtout d’excellents exemples. Leur discipline, un peu relâchée dans la suite des temps, venait justement d’être rétablie en Italie par de nouvelles lois. On choisit, parmi les réformés, trente de ceux qui semblaient le plus propres à ce dessein. De ce nombre fut Baptiste de Mantoue, vicaire général de la Congrégation. L’année même où il vint à Lorette, c’est-à-dire en 1489, il écrivit l’histoire de la sainte Maison et la dédia au cardinal de la Rovère.

„ L’auteur, théologien savant autant que poète illustre, débute par ces remarquables paroles : *Dès mon arrivée dans la sainte demeure de Marie, quand je fus témoin des merveilles sans nombre que Dieu opère en ce lieu et des signes évidents qu’il y donne de sa clémence, une crainte respectueuse m’envahit soudain ; il me sembla entendre la voix de Dieu disant à Moïse : Ne viens pas jusqu’ici ; ôte de tes pieds ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte.* Puis il déclare avoir lu dans l’église de Lorette, sur un tableau fixé au mur et déjà rongé par le temps, l’énoncé de tous les titres prouvant que c’était bien là que Marie était née et avait été élevée, là qu’elle avait été saluée par l’ange et couverte de la vertu du Saint-Esprit... Enfin, chantant les louanges de cette auguste demeure, il la met au-dessus, non seulement du Paradis terrestre où Ève a été faite de la côte d’Adam, du mont Sinaï où la loi a été donnée, du temple de Salomon honoré de la présence spéciale de la divinité, de la grotte de Bethléem, berceau du Sauveur, du

---

(1) *Historia Lauretana*, liv. II, chap. 5.

Thabor où le Christ se fit voir dans une glorieuse lumière, parlant avec Moïse et Élie, du mont des Oliviers d'où triomphant il s'éleva aux cieux, mais encore du tombeau sacré de Notre-Seigneur considéré pourtant comme ce qu'il y a de plus saint sur la terre. La raison de cette préférence, c'est que, dans cette maison, Dieu, s'étant revêtu de la nature humaine, a jeté les fondements de la Rédemption. *Bref, conclut-il, je ne puis mieux terminer que par ces paroles du patriarche Jacob : C'est ici un lieu vénérable, c'est la demeure de Dieu et la porte du ciel.* Ainsi fut écrite par Baptiste de Mantoue, personnage illustre, l'histoire de Lorette qui jusqu'alors n'existait que dans la tradition orale. Cette publication fut le point de départ d'une plus grande dévotion à Notre Dame de Lorette et d'un plus grand bien pour le peuple chrétien. »

Malheureusement le séjour de nos Pères ne put être de longue durée.

« La pesanteur de l'air, dit Tursellini, due au voisinage des bois et des marécages qui à cette époque entouraient Lorette, rendait ce lieu très malsain. Plusieurs Carmes y succombèrent. Pierre de Trévis, vicaire général de la Congrégation, donna l'ordre d'abandonner la garde du sanctuaire. Neuf ans après leur arrivée, les religieux émigrèrent pour des régions plus salubres. A leur place on mit d'abord quelques prêtres pieux, à la solde du cardinal protecteur, jusqu'à ce que, sous le pontificat de Léon X. un collège de chanoines fut établi (1). »

C'est donc de 1489 à 1498 que notre Ordre eut l'honneur de veiller aux portes de Marie. Le lecteur a remarqué sans doute le motif qui porta le pape Innocent VIII à confier aux Carmes cette noble charge (ou du moins qui décida leur cardinal protecteur à la solliciter) : *les Carmes avaient prouvé par de solides arguments que la sainte Maison, avant d'être enlevée de Galilée, avait été confiée à leurs soins.* Ils étaient donc là chez eux à bien des titres.

La réforme dont il est question n'est autre que la Congrégation de Mantoue qui venait de se former en 1413 dans le but de restaurer l'ancienne observance et qui, étendue rapidement dans l'Italie du

---

(1) *Historia Lauretana*, liv. II, 8. Le climat avait été assaini par le déboisement des campagnes.



Nord, était alors sous la direction de ce même Baptiste de Mantoue, non seulement théologien savant et poète illustre, comme le dit l'écrivain cité, mais encore et surtout saint béatifié par l'Église : l'office de ce bienheureux, récité désormais parmi nous chaque année, nous rappelle sans cesse comment au Carmel la piété la plus solide peut et doit s'allier à la science et aux dons de l'esprit.

N'est-il pas doux de penser que la Sainte Vierge, en appelant près d'elle les Carmes de Mantoue, a pour ainsi dire donné son approbation à cette tentative généreuse, réforme particulière qui présageait la grande et générale réforme ? Le passage des nobles représentants de notre Ordre à Lorette doit, ce nous semble, laisser en nos cœurs un souvenir reconnaissant, nous exciter à aimer toujours plus et à davantage prier notre bonne Mère. Une part des bénédictions répandues au xv<sup>e</sup> siècle sur le bienheureux Mantouan et ses confrères revient de droit à leurs descendants : efforçons-nous tous, à l'occasion du centenaire, de bien les mériter.

---

## ÉTUDE CRITIQUE

sur les poésies de saint Jean de la Croix.

*Suite* (1).

Passant maintenant des appréciations générales à l'examen détaillé des poésies du Saint, je les divise en deux grandes classes. La première comprend celles qui ont été expliquées par lui-même et qui ne sont après tout que le résumé de la doctrine exposée dans ses quatre grands traités.

---

(1) Voir le n<sup>o</sup> de Novembre, pp. 238 et suiv.

Voici la manière de procéder de l'auteur : il concentre dans une strophe tout ce qu'il a l'intention de dérouler à tel chapitre ou dans tel livre; puis il développe sa pensée d'une manière didactique. Regardez, par exemple, l'avertissement que met l'auteur lui-même en tête de son livre de la Montée du Mont Carmel. Il dit :

“ Toute la doctrine que j'ai l'intention d'exposer dans cette Montée du Mont Carmel, se trouve renfermée (en substance) dans les strophes suivantes. Là est contenue la manière de monter jusqu'au sommet de ce mont, qui est l'état de perfection que nous nommons ici Union de l'âme avec Dieu. Et parce que tout ce que j'ai à dire repose sur ces strophes, j'ai voulu les présenter ici réunies, pour que l'on comprenne et voie d'un coup d'œil d'ensemble tout ce qui fait la matière de cet écrit. Ceci n'empêche pas qu'au fur et à mesure que se fera l'explication, il conviendra de mettre chaque strophe séparément, et aussi chaque vers selon que l'exigera le besoin du sujet et du commentaire. „

Tout le traité de la Montée du Mont Carmel n'est que le commentaire philosophique et théologique des pensées déguisées sous la métaphore des deux premières strophes de “ las Canciones del alma „.

*En una noche oscura  
Con ansias en amores inflamada,  
Oh dichosa ventura !  
Salí sin ser notada  
Estando ya mi casa sosegada*

*A escuras y segura  
Por la secreta escala disfrazada  
Oh dichosa ventura!  
A escuras, y en celada  
Estando ya mi casa sosegada*

En une ténébreuse nuit,  
D'impétueux désirs et d'amours embrasée,  
O sort heureux, o sort béni !  
Je sortis de chez moi sans être devinée  
Lorsqu'on n'entendait plus de bruit.

L'obscurité me protégeant,  
 Ayant changé d'habit, par l'échelle secrète  
 Je me glissai : heureux instant !  
 Je fuis de ma maison, grâce à l'ombre, en cachette,  
 Laissant tout dans le recueillement. (1)

Ce cantique se compose de huit strophes d'une grande profondeur de pensées.

Le traité de la " Noche oscura del alma ", " Nuit obscure de l'âme ", est une nouvelle exposition des deux mêmes strophes.

Dans le premier traité, l'auteur enseigne la manière d'atteindre la perfection ; dans le second il explique les effets de la purgation de la partie sensitive et spirituelle.

Dans le premier on voit le travail actif de l'âme et ses efforts pour arriver à la perfection ; dans le second on remarque l'état passif de l'âme, et le degré sublime où elle n'aurait pu arriver, si Dieu lui-même ne l'y eût élevée.

Les six strophes suivantes indiquent aussi les admirables effets de l'illumination spirituelle et de l'union d'amour avec Dieu. Le traité qu'il intitule " Cantico espiritual entre el alma y Christo su Esposo " est un épithalame sacré imite du Cantique des cantiques. Le Saint lui-même dans le prologue reconnaît, malgré son humilité, qu'il a écrit ce traité avec ferveur et amour de Dieu. Les vers de ce chant incomparable sont, à mon humble avis, les plus beaux qui soient sortis de sa plume inspirée.

*Adonde te escondiste  
 Amado, y me dejaste con gemido ?  
 Como el ciervo huiste  
 Habíendome herido  
 Salí tras tí clamando, y ya eras ido*

---

(1) L'auteur de l'article n'a pas prétendu traduire *toujours en vers français* les vers espagnols. On voudra donc bien ne pas regarder comme des irrégularités de rimes ou de pieds les libertés de traduction qui semblent d'abord être des fautes de prosodie.

(Note de la réduction.)

Quelle est donc ta retraite, ami ?  
 Pourquoi me laisser gémissante ?  
 Comme un cerf léger tu t'enfuis  
 Ayant blessé mon cœur ; tremblante  
 Je courus après toi ... Déjà tu m'avais fui.

Elle interroge toutes les créatures animées et inanimées pour savoir où s'est enfui son Époux.

Les créatures lui répondent qu'il est passé, en effet, par là, et qu'il a tout embelli par un seul regard.

Elle reprend alors avec plus d'affection :

*Ay ! quien podra sanarme !  
 Acaba de entregarte ya de vero,  
 No quieras enviarme  
 De hoy mas mensajeros  
 Que no saben decirme lo que quiero.*

Qui pourra me guérir ?  
 Ami, pour tout de bon, rends-toi, vois mes soupirs !  
 Ne m'envoie plus, de grâce,  
 Ces impuissants messages  
 Qui ne font qu'aviver, non calmer mes désirs !  
 L'époux n'y tenant plus, se découvre enfin et lui dit :

*..... Vuelvete, paloma  
 Que el ciervo vulnerado  
 Por el otero asoma  
 Alaire de tu vuelo, y fresco toma.*

..... O ma douce colombe,  
 Déjà le cerf blessé paraît sur le coteau,  
 Il veut se délasser à la fraîcheur qui tombe  
 De ton aile chérie. Ah ! reviens aussitôt !

Alors l'heureuse épouse est au comble de ses félicités.



Il y a quarante strophes ou stances, toutes remplies de vie et de chaleur.

L'ordre qu'a suivi l'auteur est celui que suit une âme depuis qu'elle commence à servir Dieu, jusqu'à ce qu'elle arrive au dernier degré de la perfection, qui est le mariage spirituel, et ainsi il traite des trois états ou chemins par lesquels passe l'âme pour atteindre cette fin désirable. Ces chemins sont la vie purgative, l'illuminative, et l'unitive. Il explique en même temps les propriétés et les effets de chacune de ces voies. Ici le Saint ne fait pas comme dans les traités précédents; il commente une à une les quarante stances sans omettre un seul vers.

Le dernier des quatre grands traités est celui que le Saint intitule " la Vive flamme d'amour „, dans lequel il s'occupe de l'union la plus intime et de la transformation mystique de l'âme en Dieu. Il avoue, au prologue, qu'il a éprouvé quelque répugnance à parler de choses aussi secrètes; mais il le fait par charité pour satisfaire de pieux désirs qui lui ont été manifestés.

La poésie qui contient la substance de ce traité se compose de quatre strophes. Il les explique toutes les quatre, une à une, avec une incomparable science des voies intérieures et des effets de la grâce dans l'âme. Elles commencent ainsi :

*Oh llama de amor viva  
Que tiernamente hieres  
De mi alma el más profundo centro,  
Pues ya no eres esquiva  
Acaba ya, si quieres,  
Rompe la tela de este dulce encuentro !*

O ! d'amour vive flamme  
Qui blesses tendrement  
Le centre de mon âme,  
Tu n'es plus un tourment ;  
Achève et, de ce voile en déchirant la trame,  
Procure-moi de Dieu le doux rapprochement.

Ces deux derniers traités de notre Père, le Cantique spirituel et la Vive flamme d'amour sont la partie affective de ses œuvres, tandis que les deux premières en forment la partie doctrinale.

Passons maintenant aux poésies détachées que les éditeurs ont recueillies sous le titre de " Poésies dévotés „. Ces poésies ont été composées à diverses époques, et le Saint ne les a point commentées, comme il l'a fait pour les précédentes.

Les premières qui me viennent à la mémoire sont deux chants mystiques :

1° *Canción de Christo y el alma.*

2° *Canto del alma que se goza de conocer à Dios por Fé.*

La première est une églogue dans laquelle le poète présente Notre-Seigneur comme un berger qui languit d'amour et meurt pour sa pastourelle, c'est-à-dire pour le genre humain qu'il est venu racheter.

*Un pastorcico solo esta penado  
Ajeno de placer y de contento  
I en su pastora firme el pensamiento  
I el pecho del amor muy lastimado.*

Tout seul un pastoureau succombant de douleur,  
Sans joie et sans plaisir dans sa peine cruelle,  
Avec fidélité pense à sa pastourelle  
Et l'amour qu'il ressent lui déchire le cœur.

La deuxième n'est qu'une longue métaphore dans laquelle il compare la foi à une fontaine mystérieuse qui coule au sein de la nuit, et de laquelle nous viennent tous les biens en abondance.

*Que bien sé yo la fuente que mana y corre,  
Aunque es de noche,  
Aquella eterna fuente está escondida  
Que bien sé yo do tiene su manida  
Aunque es de noche.*

De cette onde mystérieuse  
 Je connais l'origine et la course sinueuse  
 Malgré les ombres de la nuit.  
 Elle se cache bien cette source éternelle,  
 Mais je pourrais m'approcher d'elle  
 Malgré les ombres de la nuit.

Tous les saints ont aimé la nature ; ils en ont tiré souvent les plus belles comparaisons et images pour exprimer leurs pieuses pensées. Toujours en contemplant ses merveilles, ils en ont pris occasion d'exalter son divin Auteur. Le séraphin d'Assise louait le Seigneur à cause de son frère le Soleil, dans un hymne ravissant de simplicité et de ferveur, que je ne puis m'empêcher de citer ici, du moins en partie, à titre de comparaison.

*Altissimo onnipotente bon signore :  
 Tue son le laude, la gloria et l'onore,  
 E ogni benedizione :  
 A te solo se confano :  
 E nullo homo è degno di nominar te.  
 Laudato sia Dio mio signore  
 Con tutte le tue creature,  
 Specialmente messer lo frate Sole :  
 Lo quale giorno e illumina nui per lui  
 E ello è bello et radiante con grande splendore :  
 De te signore porta significatione.*

\* Très-haut, puissant et bon Seigneur  
 A toi louange, gloire, honneur !  
 Qu'à te bénir tout participe :  
 N'es tu pas l'unique principe  
 Que ce tribut doit proclamer ?  
 Nul n'est digne de te nommer ;  
 Sois exalté, Seigneur, mon maître,  
 Dans ton univers par chaque être,

Surtout par mon frère Soleil ;  
 C'est lui qui rend ce jour vermeil :  
 Beauté, splendeur, éclat extrême,  
 O Seigneur, il est ton emblème.

Mais revenons à notre Père Jean de la Croix, et citons encore de lui deux pièces sous forme de couplets.

La première, " Coplas sobre un extasi de alta contemplación ", est un magnifique éloge de la science de l'oraison, science qui parvient à saisir son objet par négation plutôt que par affirmation :

*Entréme donde no supe  
 I quédeme no sabiendo  
 Toda ciencia trascendiendo*  
 Je pénétrai je ne sais où  
 Et je restai sans connaissance  
 Bien au-dessus de toute science.

Pour se faire une idée de la profonde théorie de cette contemplation, il faut lire cette pièce en entier, ainsi que la seconde.

La seconde est " El lance amoroso ". Le poète se compare au faucon qui s'élance dans l'espace à la poursuite de l'oiseau, et, après de nombreux efforts, monte si haut, si haut, puis s'abaisse si bas, si bas, qu'il parvient à saisir sa proie, c'est-à-dire à s'unir à l'objet de son amoureuse recherche.

*Tras un amoroso lance  
 I no de esperanza fallo  
 Subí tan alto, tan alto  
 Que le di, à la caza, alcance.*

\* De l'amour poursuivant la voie  
 Sans que l'espoir me fit défaut,  
 Je m'élevai si haut, si haut  
 Que je vins à saisir ma proie.

Notre Père saint Jean de la Croix a écrit aussi quelques gloses.



La première roule sur le texte même que sainte Thérèse a si heureusement traité. " Vivo sin vivir en mí „ Le Saint ne nous donne que deux strophes originales, les autres sont presque identiques à celles de Notre Sainte Mère. Peut-être les trouva-t-il si belles qu'il se contenta de les copier avec quelques légères modifications; je ne m'expliquerais pas autrement la ressemblance frappante de ces deux pièces.

Dans la deuxième et la troisième le Saint chante les admirables effets de la contemplation divine.

Celle qui s'intitule " Mi vida „ a pour bout de montrer que l'amour divin est sa vie et que cette vie le consume :

*Sin arrimo y con arrimo  
Sin luz y á escurras viviendo  
Todo me voy consumiendo.*

Avec ou sans aucun appui  
Au sein des ombres de la nuit  
Ma consommation s'achève.

Dans celle qui s'intitule " Lo Divino „, il exprime les sentiments qu'il éprouve en comparant tous les biens caducs à ce je ne sais quoi qu'une heureuse fortune peut seule faire trouver, c'est-à-dire à Dieu, et il proteste, comme saint Paul, que rien ne sera capable de le séparer de ce bien immuable, qui est la divinité.

Voici le début de cette magnifique protestation.

*Por toda la hermosura  
Nunca yo me perderé,  
Sino por unno sé qué  
Que se alcanza por ventura.*

\* Aucune beauté, non aucune,  
Ne causerait ma perte à moi,  
Si ce n'est ce je ne sais quoi  
Qui se rencontre par fortune.

Restent maintenant quelques pièces que le Saint lui-même appelle « romances ». Ces cantiques sont la substantielle exposition du dogme catholique d'après l'enseignement thomiste. Ce genre de poésie me paraît être la première manière de notre Saint, alors que fraîchement imbu des doctrines scolastiques, dont le Carmel a toujours fait profession, il voulut par dévotion les formuler en style mesuré. On y admire une grande précision dans la pensée et l'expression; mais il semble qu'il y ait là moins d'inspiration poétique qu'ailleurs. Ces pièces roulent sur le mystère de la Très-Sainte Trinité, sur la Création, sur les désirs des pères de l'Ancien Testament, sur l'incarnation du Verbe et sur la naissance du Sauveur.

La dernière des poésies de Saint Jean de la Croix, celle, peut-être, dans laquelle on admire les plus belles qualités artistiques de l'auteur, est la paraphrase du psaume « Super flumina Babylonis ». Notre Saint exprimait ce désir véhément de la véritable Jérusalem dont son cœur était embrasé. Comment donc n'aurait-il pas mis toutes ses forces à pousser ces pathétiques gémissements ?

*Encima de las corrientes  
Que en Babylona hallaba  
Allí me senté llorando  
Allí la tierra regaba*

*Acordándome de té,  
O Sion à quien amaba  
Era dulce ta memoria  
I con ella mas lloraba*

*Dejé los trajes de fiesta  
Los de trabajo tomaba  
I colgue en los verdes sauces  
La música que llevaba.*

\* Sur les fleuves de Babylone  
Où nous menèrent nos malheurs  
Je pleurais, captif qui frissonne,  
Arrosant le sol de mes pleurs.

A me rappeler ton histoire,  
 Sion, de ma tendresse objet,  
 Plus m'était douce ta mémoire,  
 Plus m'était amer ton regret.

Dépouillé des habits de fête,  
 Du travail prenant les lambeaux,  
 J'appendrai ma harpe muette  
 Aux saules verts le long des eaux.

Garcilaso, le prince de nos poètes élégiaques, n'aurait pas mieux dit.

Cette fécondité de pensées, cette correction de style, cette richesse d'images sont bien admirables, tout le monde en convient, et pourtant tout ceci n'est que l'extérieur du vase ; si vous parvenez à l'ouvrir, et si vous goûtez la liqueur précieuse qu'il renferme, vous savourerez les inénarrables douceurs de la plus haute sainteté.

Il n'en faut pas douter : l'Esprit-Saint dirigeait la plume du saint poète castillan, du patriarche inspiré de la réforme du Carmel.

Fr. PIERRE, de la Mère de Dieu.





## LA JOURNÉE RELIGIEUSE

Suite (1)

---

Le dimanche, la messe conventuelle est précédée de l'aspersion de l'eau bénite. Cette antique cérémonie demande un mot d'explication.

“ Devant les basiliques de l'âge du triomphe, écrit le pieux auteur du *Culte catholique* (2), au milieu d'une enceinte découverte était une fontaine à l'usage des fidèles qui s'y lavaient les mains et le visage avant d'entrer dans l'église. C'était un témoignage de respect envers la sainte Eucharistie que les chrétiens recevaient alors dans la main droite croisée sur la gauche pour s'en communier eux-mêmes. L'ablution du visage avait le même but, car le communiant, avant de se nourrir du pain consacré, le baisait avec respect, puis l'approchait de son front et de ses yeux. La sainteté du sacrement réclamait donc de la part des fidèles cette purification préparatoire. Mais la purification extérieure ne devait être qu'une image de la purification de l'âme. L'inscription grecque d'un de ces vases trouvés récemment à Autun ne laisse subsister à ce sujet aucun doute.

“ *Lave tes iniquités et non pas seulement ta face.* „

„ Chaque dimanche avant la messe, on se rendait solennellement auprès de ces fontaines pour en bénir l'eau. La suppression de l'usage de recevoir la sainte Eucharistie sur la main rendit moins nécessaires les ablutions. Alors les vases ayant diminué de capacité furent remplacés par les bénitiers, et l'aspersion générale de l'assemblée des fidèles par le prêtre succéda aux ablutions. „

Telle est l'origine de la bénédiction de l'eau qui se fait chaque dimanche à la sacristie, et aussi de la cérémonie de l'*aspersion*. La formule actuelle de la bénédiction se trouve textuellement au sacra-

---

(1) Voir le n° de Novembre, pp. 247, et suiv.

(2) *Le culte catholique*, par M. l'abbé Durand, curé de Gières.



mentaire de saint Grégoire (1). Elle est à peu près semblable à celle que donnent les Constitutions Apostoliques (2).

Les Juifs avaient leur eau lustrale pour purifier certaines fautes. Les mérites de Jésus-Christ exerçaient déjà leur action sur elle. Les prêtres y jetaient les cendres de la vache rousse, une des plus expressives figures du Sauveur immolé. L'eau bénite ne peut agir en nous que par l'effet des mêmes mérites. L'Eglise le reconnaît par le mélange de l'eau et du sel, le sel représentant par son composé, d'après saint Hilaire, la double nature de l'Homme-Dieu.

Rappelons ici ce que dit la sainte Mère Thérèse de Jésus : « La vertu de cette eau doit être bien grande. Pour moi, je goûte une consolation toute particulière et fort sensible lorsque j'en prends. D'ordinaire elle me fait sentir comme un renouvellement de mon être que je ne saurais décrire et un plaisir intérieur qui fortifie toute mon âme. Ceci n'est pas une illusion ; je l'ai éprouvé un très grand nombre de fois et j'y ai fait une attention fort sérieuse. Je compare volontiers une impression si agréable à ce rafraîchissement qu'éprouve dans toute sa personne celui qui, excédé de chaleur et de soif, boit un verre d'eau froide. Je considère à ce sujet quel caractère de grandeur l'Eglise imprime à tout ce qu'elle établit ; je tressaille de joie en voyant la force mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas (3). »

(A suivre.)

(1) *Patrol. Lat.*, tom. 78, col. 232.

(2) *Const. Apost.*, liv. VIII. « Benedicat episcopus aquam ; si vero non adsit, benedicat presbyter, præsentè diacono. Hunc vero in modum dicat : Domine Sabaoth, Deus virtutum, creator aquarum, misericors et hominum studiose, qui dedisti aquam ad potum et expurgationem, ipse et nunc sanctifica per Christum hanc aquam, nomine illius qui obtulit et dà vim effectricem sanitatis, morborum expultricem, demonum fugatricem, omnium insidiarum proligatricem per Christum, spem nostram, cum quo tibi gloria, honor atque veneratio et Sancto Spiritui in sæcula. Amen. » *Patrol. Græc.*, tom. I, col. 1126. Sur l'efficacité de l'eau bénite contre les maléfices du démon, nous avons le témoignage de saint Épiphane qui rapporte en détail un fait très significatif. *Adv. Hæres.*, lib. I, c. XXX.

(3) *Vie*, chap. XXXI, traduct. Bouix.





## DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

**PROGRÈS DE CETTE DÉVOTION.** — Trois récits d'installation nous sont parvenus récemment. Nous les donnerons dans l'ordre de leur arrivée. Il y a place pour deux seulement ce mois-ci : le troisième, qui nous annonce l'entrée du divin petit Roi dans la chapelle des Carmélites de Saint-Brieuc, paraîtra le mois prochain.

Parlons donc d'abord de l'installation à l'église paroissiale de Segonzac, dans la Charente. Une dévouée correspondante nous donne à ce sujet les plus intéressants détails.

Le 15 août 1894, l'église de Segonzac était parée d'oriflammes et d'ornements de fête. Un socle et un pinacle dorés placés au pilier de gauche près du chœur devaient recevoir la statue. Par devant étaient disposées avec goût des fleurs et des lumières. Un trône avait été placé devant la sainte table; il était drapé de rouge, recouvert de guipure blanche, surmonté d'un petit Thabor de marbre blanc et entouré de verdure, de fleurs et de cierges allumés.

L'enfant Jésus, installé sur un petit brancard orné de tarlatane blanche et de fleurs naturelles, était posé ainsi sur son trône : il était revêtu de ses plus beaux vêtements, une robe de satin blanc et un manteau brodé d'or fin, ouvrage des Carmélites d'Uccle, en Belgique. Notre divin petit Roi avec son joli diadème était ravissant; il attirait tous les regards. La cérémonie devait se faire à trois heures, mais dès deux heures l'église se remplissait d'une foule émue et recueillie. Douze jeunes filles de la première communion, d'autres enfants vêtues de blanc, de petits enfants de l'asile placés autour du trône formaient une ravissante couronne à notre cher petit Roi Jésus. Les autres enfants de la paroisse étaient rangés plus loin en arrière.

On chante les petites vêpres de la Sainte Vierge, après lesquelles M. l'abbé Guilbaud, professeur de rhétorique au petit séminaire de Richemond (près Cognac), monte en chaire et parle avec éloquence sur la dévotion à la divine enfance de Jésus. Il ne raconte pas l'histoire de la statue miraculeuse de Prague, M. le curé de la paroisse l'ayant racontée le dimanche précédent; il parle des vertus du Verbe fait chair, il exhorte les parents à faire naître dans le cœur de leurs enfants l'amour pour le divin petit Jésus, afin de pouvoir leur faire imiter ensuite ce parfait modèle. Il engage les enfants à pratiquer l'obéissance, la douceur, à garder leur innocence pour suivre l'exemple de Jésus. Il explique en quelques mots l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et parle du doux mystère de Bethléem et de celui du

Calvaire. Il dit, qu'après nous avoir donné tant de preuves d'un amour infini, il a voulu faire plus encore et s'est choisi dans la ville de Prague une image pour manifester à tous sa puissance et sa bonté et répandre ses grâces et ses bienfaits. L'orateur ajoute : " Cette image c'est cet enfant Jésus, vous l'avez là sous vos yeux : je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails, vous connaissez son histoire et les merveilles qu'il a opérées. » Il exhorte ensuite les enfants à se donner de tout leur cœur à Jésus. Il invite les parents à venir souvent lui consacrer leurs enfants. Il les assure que cette consécration produira pour eux toutes sortes de bénédictions et que l'enfant Jésus les protégera d'une manière particulière. Il termine en demandant à la très sainte Vierge, dont c'était la fête, de répandre au nom du divin Enfant ses bienfaits sur la paroisse tout entière.

Aussitôt après, la procession se mit en marche. Le brancard de notre cher petit Maître était porté par quatre jeunes filles vêtues de blanc, parmi lesquelles celle qui a été guérie par le divin Enfant et qui a tenu à figurer parmi les porteuses, bien qu'elle fût un peu plus grande que les trois autres. Toutes les enfants vêtues de blanc entouraient le cher petit Roi Jésus, les autres marchaient à la suite; enfin, terminant la procession, plusieurs prêtres et un chœur d'hommes entonnant le *Magnificat*. Entre chaque verset on chante sur l'air du cantique populaire *Pitié, mon Dieu!* la strophe suivante :

Jésus aimable,  
A nos accents  
Sois toujours favorable (*bis*)  
Et benis tes enfants.

La tête de la procession, précédée de la Croix et formée par tous les fidèles, sortit ainsi de l'église et l'enfant Jésus arriva lui-même avec son cortège à la grande porte sous le clocher. Il pleuvait; la supérieure des Sœurs fit arrêter les enfants et attendre les ordres de M. le Curé qui arriva bientôt.

La pluie persiste, une pluie légère. Mais M. le Curé, qui tient absolument à faire dérouler la procession dans les rues de Segonzac pour que Jésus bénisse les habitants, ordonne de sortir quand même. On se remet en marche, prenant soin seulement de garantir l'enfant Dieu et son costume. Les regards se dirigent vers le brancard qui semble entouré d'anges; la joie doit être dans les cœurs car elle s'épanouit sur les visages. Les hommes entonnent l'*Ave Maris stella*; entre chaque verset on chante sur le même air que celui de *Jésus aimable* le refrain suivant :

De notre France,  
Jésus enfant,  
Apaise la souffrance (*bis*)  
Par ton bras tout puissant.

Enfin la pluie cessa tout à coup, le temps se rasséréna et semblait nous promettre une magnifique procession, lorsque se produisit un nouvel incident. On était au tiers du chemin à parcourir, en face des décombres d'une bâtisse; les jeunes filles qui portaient la statue dirent aux Sœurs que la plus grande (celle qui avait été guérie par Jésus) faisait trop pencher le brancard. La Supérieure remplaça cette enfant par une autre; mais voici que dans ce mouvement, la statue qui malheureusement n'était pas assez solidement assujettie penche et va tomber au milieu des décombres. Dans la chute la tête et les mains se séparent du corps. Impossible de peindre la stupéfaction des fidèles; la tristesse a remplacé la joie; chez quelques-uns elle se manifeste par des larmes. On ramasse les morceaux qui sont à terre, on constate que la tête est intacte et que les mains ont été simplement séparées sans être endommagées: la statue, remise au statuaire, pourra très bien se réparer sans qu'il y paraisse.

La procession continue donc sa marche et effectue tout le parcours en chantant les louanges de l'enfant Dieu et de la sainte Vierge. Pendant ce temps les religieuses et les enfants rapportent à l'église la statue brisée. M. le Curé veut essayer de la poser sur le socle où elle devait être placée; mais la tête ne peut pas tenir sur les épaules. On réussit pourtant à poser l'image, restaurée provisoirement, sur l'autel de la sainte Vierge. On place par devant le petit porte-cierge garni et on allume.

Les fidèles revenant de la procession entrent alors à l'église; les enfants se groupent devant l'autel. On chante le cantique composé pour la consécration des enfants, puis devant la statue mutilée, qui ne paraît alors avoir que les deux mains enlevées, les enfants récitent tous ensemble et à haute voix l'acte de consécration à l'enfant Jésus de Prague. Aussitôt après on donne la bénédiction du très Saint-Sacrement.

L'accident arrivé à l'enfant Jésus a bien défloré la belle fête et a vivement contrarié M. le Curé et les bonnes religieuses de Sainte-Marthe qui dirigent l'école chrétienne; mais le malheur était réparable; il leur a semblé que la statue brisée aux mains avait plus de ressemblance avec celle de Prague. Si l'enfant Jésus de la Bohême a son histoire, celui de Segonzac aura aussi la sienne. D'ailleurs, Dieu doit avoir des desseins pleins de miséricorde pour cette paroisse: l'enfant Jésus de Prague a guéri une jeune fille gravement malade pendant une neuvaine, au commencement de laquelle on avait fait le vœu de placer à l'église une statue du saint Enfant. Cette guérison qui est bien merveilleuse, je puis l'affirmer puisque je l'ai vu s'accomplir sous mes yeux, n'a pas été reconnue comme telle par tout le monde à Segonzac; mais elle a suffi pour entraîner la conviction de M. le Curé et le décider à établir la dévotion à l'enfant Jésus de Prague dans sa paroisse.

Tous les troisièmes dimanches du mois, M. le Curé fait, après Vêpres, un exercice spirituel en l'honneur de l'enfant Jésus. Il dit d'abord le chapelet du saint Enfant et récite une prière pour l'honorer et exciter son amour dans les âmes. Dieu-enfant voit le zèle du pasteur et j'espère qu'il répandra ses grâces sur le troupeau. Puisse-t-il y convertir les pécheurs qui sont là en si grand nombre.



C'est le vœu le plus ardent de mon cœur, ajoute notre pieuse correspondante; j'aime passionnément l'enfant Jésus, qui m'a guérie d'un eczéma chronique que j'avais depuis quatre ans. Pour que la dévotion qu'on venait d'établir ne fût pas interrompue par l'absence de la statue brisée, j'ai porté la mienne le lendemain à l'église; elle y est restée jusqu'au jour où on a placé définitivement sur le socle la statue qui avait été brisée et qui est artistement réparée. Le peintre qui a repeint la tête sans toucher aux yeux a donné en retouchant la bouche une expression souriante et ravissante qu'elle n'avait pas avant l'accident. De plus, la couleur employée est très fine et tous les paroissiens l'ont trouvé beaucoup plus beau qu'avant. Il fallait les assurer que c'était la statue brisée qui avait été réparée ainsi.

Je dois dire, avant de terminer, que depuis le 15 août on vient prier devant la statue, on lui demande des grâces, on y amène des enfants, on lui porte des fleurs; riches et pauvres versent des offrandes dans le tronc pour sa chapelle, et on lui offre des cierges. Je suis heureux de le constater moi-même, on aime et on honore l'enfant Jésus.

\*  
\* \*

La seconde installation dont nous allons rendre compte a eu lieu dans le courant du mois d'octobre au Carmel de Bergerac (Dordogne). Voici en quels termes on nous raconte la cérémonie :

Immuable dans ses dogmes, sans variation ni défaillance dans ses préceptes, l'Église est infinie dans ses dévotions. C'est une tendre mère qui connaît tous les besoins de sa famille. Tantôt elle parle le langage élevé des plus sublimes vérités, tantôt, s'inclinant avec complaisance vers les petits et les humbles, elle aime à bégayer avec eux de douces et aimables choses. Le matin, elle les convie au divin sacrifice, drame superbe qui se déroule dans la fumée de l'encens, au milieu d'imposantes cérémonies; et le soir, avec plus de grâce et moins de majesté, ornée de plus simples atours, elle nous montre, ombragée de légères guirlandes et d'aériennes oriflammes, rayonnant sous une pluie de roses odorantes, la douce figure d'un petit enfant Jésus. Elle sait varier les conseils selon les goûts de ses enfants. Elle invite les uns au sacrifice avec le séraphique François; elle incline les autres vers l'indigent avec Vincent de Paul; elle trouve du bon pain blanc pour ses pauvres avec Antoine de Padoue. Tantôt elle nous présente la Vierge avec son bon conseil, son perpétuel secours ou ses rudes leçons de pénitence; tantôt, elle nous présente le petit Jésus lui-même avec ses grâces et sa bonté; c'est alors le Jésus du Carmel, le Jésus de Thérèse, ce Jésus de Prague, qui, mutilé jadis par les hérétiques, redemandait à grands cris ses bras au Carmel, promettant de lui donner en retour tous les biens de la paix. Il est bien beau aujourd'hui, le petit Jésus de Prague avec sa robe rouge, frangée d'or et de diamants, avec sa haute couronne de vermeil. Son sourire est des plus gracieux. Une de ses mains (car on s'est empressé de les lui rendre) porte le monde; et l'autre se lève maintenant pour instruire et pour bénir. Depuis plusieurs mois déjà il vivait

au Carmel de Bergerac, entouré des attentions délicates des religieuses, et voilà que dimanche dernier il a dû dire adieu au cloître, faire son entrée dans le monde et occuper une place dans la chapelle extérieure. Nous étions venus à sa rencontre jusqu'aux portes du couvent. Soudain, les verrous grincent dans leurs ferrures, les clefs tournent en chantant, il nous apparaît sur un riche brancard : au premier plan, les longs voiles des religieuses, et dans le lointain les voûtes du cloître forment le décor de cette scène au milieu de laquelle se dresse, doux et fier, le petit Roi. Il est aussitôt salué par la foule d'enfants accourus à la fête ; les portes se referment avec le même bruit strident, et la procession se met en marche sur un tapis de verdure, entre deux haies de fidèles recueillis qui, arrivés trop tard, n'ont pu trouver place dans la chapelle. Le gracieux petit enfant, porté sur les épaules d'enfants petits et gracieux comme lui, s'avance avec une douce majesté. Plus de cent petites filles vêtues de blanc le précèdent et prodiguent devant lui les fleurs et les révérences. « Oh ! qu'il est beau ! disent les fidèles. »

On entre dans l'église. Sur les gradins qui, dans les chapelles du Carmel, rappellent les hauteurs du Thabor, se dresse un trône étincelant de dorures et de lumières, œuvre de mains habiles guidées par des cœurs généreux. De riches draperies forment au-dessus un élégant baldaquin, encadrant et l'enfant Jésus qui rayonne, et l'autel où d'ordinaire il se cache, et la chaire où paraît pour lui souhaiter la bienvenue le R. P. Basile. Ce vénérable religieux, dont tous les habitués du Carmel connaissent la piété et le talent, présente à Jésus les fidèles venus à son triomphe, et aux fidèles Jésus qui vient pour les bénir : il nous montre l'enfant divin s'abaissant vers les humbles, déposant, pour ne pas effrayer les pécheurs, les attributs de sa grandeur, et venant à son heure sauver les enfants qu'on voudrait lui ravir.

Après une gracieuse application du texte : *Qui suscepit unum puerum talem in nomine meo me suscipit*, à la circonstance présente, le R. P. Basile se pose ces trois questions : Pourquoi la dévotion à l'enfant Jésus ? Que donne-t-elle ? Que demande-t-elle ? Pourquoi cette dévotion ? Parce que c'est de toutes la plus accessible, la plus salutaire, la plus opportune. La plus accessible à tous les âges et à toutes les conditions : la plus salutaire aux pécheurs, la plus opportune dans un temps où tous les efforts de l'impiété s'attaquent à l'enfance. Que donne-t-elle ? La moralité dans sa plus haute expression : la sainteté. En effet, elle conserve l'innocence, elle relève de la déchéance, elle conduit à la vie éternelle. Que demande-t-elle en retour ?

La voix de l'orateur devient tout à coup pénétrante pour nous adjurer, au nom de cet enfant divin qui nous visite, de garder fidèlement son image, cette image surtout qu'il a déposée en nous au jour de notre baptême, de garder sa personne par la sainte communion, de garder sa vie en imitant ses vertus.

Mais déjà l'autel est illuminé de mille feux ; les enfants, suspendus aux degrés de la sainte table comme une grappe vivante, agitent leurs petits bras ; leurs têtes gracieuses se détachent sur le rouge des draperies, et leurs mains font voler sur la

tête et aux pieds du petit roi Jésus, les fleurs qu'ils ont cueillies pour lui dans leurs parterres. Le chœur chante le *Laudate pueri Dominum* et on distribue aux assistants une médaille de l'Enfant Jésus. Où trouver spectacle plus beau? Et comme Jésus devait être heureux de ces ovations enfantines! Il ne restait plus aux petits amis de Jésus qu'à se jeter à ses pieds pour se consacrer à lui : c'est ce qu'ils ont fait par la bouche de l'un d'entre eux. Jésus nous donne sa bénédiction dans son sacrement d'amour, et aux accents émus d'un cantique de circonstance, émus nous-mêmes de cette belle manifestation, nous nous retirons en disant au petit héros de la fête, à l'aimable petit Jésus :

Nous vous donnons aujourd'hui bien plus que vos bras; nous vous donnons vos petits amis nos enfants : n'oubliez pas vos promesses et comblez-nous de tous les biens de la paix. X...

\*  
\* \*

**GRACES OBTENUES.** — En Allemagne, un enfant de dix ans était atteint de la danse de Saint-Guy. Après avoir épuisé l'art médical, on eut recours au médecin céleste. On appliqua sur l'enfant malade une image du petit Jésus, en même temps qu'on commençait une neuvaine en son honneur. Depuis ce jour le mal diminua régulièrement; vers la fin de la neuvaine il avait entièrement disparu. L'enfant a pu faire un assez long trajet à pied afin de remercier lui-même le cher petit Jésus de Prague.

En Hollande, les Ursulines de Breust-Eisden, près de Maestricht, remercient l'enfant Jésus pour la guérison d'un dévoué religieux qui, tout en consacrant son temps à élever des jeunes gens pour le sacerdoce, trouvait moyen encore de donner une instruction chaque semaine à leurs pensionnaires. Ce saint prêtre était tombé gravement malade et donnait à tous de sérieuses inquiétudes. D'après le médecin, il ne pouvait plus rien faire et on ne répondait de rien. Les semaines se passaient sans amener d'amélioration, lorsque les élèves des Ursulines s'avisèrent de faire une neuvaine au saint enfant Jésus. Petit à petit le malade se remit et à la fin de la neuvaine il pouvait venir jusqu'au couvent. Depuis il a repris ses fonctions, à la grande satisfaction de tous.

« Nous avons encore demandé au saint enfant Jésus de Prague, ajoutent les bonnes religieuses, l'heureux succès des examens et cent pensionnaires pour la rentrée d'octobre. Le doux Enfant-Roi nous a exaucées au delà de nos espérances: nos candidats ont passé un brillant examen et le nombre des pensionnaires s'élève à cent dix.

„ Plusieurs autres grâces temporelles ont été accordées encore dont nous vous prions de vouloir bien le remercier avec nous, tout en lui demandant encore une grâce qu'il ne nous refusera pas : il est si bon. „

Oui, n'est-ce pas, chers lecteurs, nous prions ensemble à ces intentions : à charge de revanche quand à notre tour nous en aurons besoin.

Enfin on nous écrit de Bruxelles : " Il y a quelques semaines, je demandais une neuvaine de messes à l'enfant Jésus pour obtenir la guérison de mon neveu ; je viens aujourd'hui vous prier de publier la grâce obtenue. — Notre petit Paul avait à peine onze mois, lorsqu'il tomba malheureusement à la renverse dans un bassin d'eau bouillante. Le dos n'était qu'une brûlure, la peau même était partie avec les vêtements sur une assez grande étendue. Deux médecins ont déclaré l'état très grave et décliné toute responsabilité. L'enfant venait d'être sevré, de plus il perçait des dents, tout était contre lui. Pendant plusieurs jours il n'a presque rien pris, l'estomac était dérangé comme le reste et de gros abcès se formaient aux genoux et aux jambes. Vous dire nos angoisses serait impossible : le cher petit ange ressemblait plus à un cadavre qu'à un être vivant. C'est alors que nous avons redoublé nos instances près de notre adorable Jésus. Le mieux n'a pas tardé à se manifester ; aujourd'hui notre petit Paul est bien guéri. Le médecin a dit plusieurs fois en faisant les pansements qu'il était surpris d'une telle amélioration. Je vous prie, mon Révérend Père, de le publier dans les *Chroniques*, pour la gloire du divin Enfant. „

On signale encore plusieurs traits de sa protection qu'il est bon de faire connaître :

Un père de famille dont les affaires n'allaient pas du tout, a obtenu un emploi lucratif après plusieurs neuvaines.

Plusieurs jeunes gens attribuent à l'enfant Jésus la réussite de leurs examens. D'autres personnes le remercient de bénir leur commerce.

Une communauté écrit : " Nous n'avons que des actions de grâce à lui rendre. „

On signale aussi plusieurs guérisons et deux procès gagnés.

## MISSIONS DES CARMES DÉCHAUSSÉS

### L'œuvre des conversions au Malabar

LISTE DES PAÏENS CONVERTIS ET BAPTISÉS PAR LES MISSIONNAIRES CARMES DÉCHAUSSÉS DURANT LES MOIS DE MAI ET JUIN 1894, DANS LES DIOCESES DE VÉRAPOLY ET DE QUILON.

NOM PAÏEN.	AGE.	NOM CHRÉTIEN.	DISTRICT.
Arroumougan	53 ans	Aloïs	Cottar
Esékie	58 „	Andrea	„
Kalie	63 „	Marie-Thérèse	Quilon



NOM PAÏEN.	AGE.	NOM CHRÉTIEN.	DISTRICT.
Chivangana	63 ans	Marie-Lucina	Quilon
Kouroumba	72 "	Marie-Françoise	"
Mounie	53 "	Marie-Thérèse	"
Tamban	45 "	Joseph	Cottar
Pirroumal	64 "	Antoine	"
Maddène	60 "	Xavier	"
Pirroumal	75 "	Christian	"
Rammène	60 "	Pierre	"
Annanda	48 "	Marie	Cottayam
Codda	60 "	Catherine	"
Chiritta	50 "	Marie	"
Ichie	59 "	Marie	Moulougamoude
Carrouton	49 "	Isaac	"
Cougnama	80 "	Marie-Joseph	Ernacollum
Kalie	50 "	Marie-Thérèse	"
Iswady	45 "	Laurent	Magnamey
Koudian	35 "	Marcellin	"
Codda	35 "	Ursule	"
Dèvefagayam	21 "	Aloïs	Moulougamoude
Vellayoudène	23 "	Aloïs	"
Latchimmie	25 "	Jeanne	"
Pouvan	38 "	Paul	Cottayam
Mannie	27 "	Marie	"
Madévan	25 "	Jacob	"
Choddène	29 "	Jean	"
Counsittie	23 "	Marie	"
Coungillan	29 "	Marc	"
Elafie	26 "	Marie	"
Vallie	40 "	Marie	Moulougamoude
Maddène	48 "	Aloïs	"
Aroumma-Cannon	27 "	Christian	"
Andy	35 "	Lazare	"
Parfanaddène	25 "	Jean	Quilon
Allanguie	26 "	Christine	Cottar
Petchy-Moutton	25 "	Grégoire	"
Amée	61 "	Françoise Xavier	"
Inakoula-Montalle	40 "	Antonin	"
Soundara	26 "	Marie-Andrea	"
Cotchikka	30 "	Marie	Quilon
Nélamma	26 "	Marie-Catherine	"
Kouroumba	22 "	Marie	"

NOM PAÏEM.	AGE.	NOM CHRÉTIEN.	DISTRICT.
Latchimmie	50 ans	M.-Joséphine	Quilon
Ittikalie	40 "	Marie	"
Baguian	24 "	Félix	Cottar
Sivarandène	45 "	Marian	"
Annamma	32 "	Anne	"
Pirroummal	33 "	Antoine	"
Moutton	33 "	Michel	"
Masanna	38 "	Aloïs-Joseph	"
Baguiattie	17 "	M.-Euphrasie	Quilon
Alleya	16 "	M.-Aline	"
Iséky-Moutton	18 "	Antoine-Michel	Cottar
Esékie	16 "	Anne	"
Chempalinga	15 "	Emmanuel	"
Soudelmada	20 "	Félicité	"
Latchimmie	13 "	Florence	Cottar
Vellaïoudène	18 "	Aloïs	Moulougamoude
Ashakie	30 "	Sara	Cottayam
Oulankène	16 "	Joseph	"
Seyattan	13 "	Joseph	"
Itty	13 "	Marc	"
Tévie	14 "	Marie	Moulougamoude
Krishnène	28 "	Sébastien	Ernakollum
Aïappène	15 "	Sébastien	Magnamey
Kouroumba	10 "	Philippe	"
Aïappène	1 "	Camille	"
Vallattie	5 "	Philomène	"
Vallavène	9 "	Martin	Ernacoulum
Poullaïa	9 "	Caroline	"
Tcherrie-penne	8 "	Marie	"
Chogattie	9 "	Monique	"
Patdelle	3 "	Anne-Marie	"
Chogattie	9 "	Marcelline	"
Candène	9 "	Joseph	Cunemao
Kouroumba	1 1 2 "	Marie	"
Patdel	8 mois	Aloïse	Moulougamoude
Poullaïa	11 ans	Anne	Cottayam
Patdel	10 mois	Paul	"
Poullaïa	8 "	Thérèse	"
Tcherrie-Penne	3 "	Elisabeth	"
Annimam	6 "	Jacob	"
Tcherrie-Penne	3 "	Marie-Clémentine Trivandrum	

MOM PAÏEN.	AGE.	NOM CHRÉTIEN.	DISTRICT.
Ponnamma	12 ans	Rose	Moulougamoude .
Aroumma	10 "	Rose	"
Martandam	8 "	Pierre	"
Maïandal'	9 "	Aloïse	"
Vallie	40 "	Marie	"
Pandarram	7 "	Sébastien	Cottar
Cherriapenne	7 mois	Michaëla	"
Esékie	30 ans	Antonia	"
Choudella	10 "	Christine	"
Ramalingan	7 "	Lazare	"
Amandie	8 "	Rose	"
Parvadie	1 1/2 "	Aloïsia	"
Pagavadie	10 "	Marie-Michelle	"
Sidambara	4 "	Christine	"
Baghian	9 "	Jacques	"
Kougnepenne	11 "	Marie	"
Païdel	8 "	Antoine	"
Ankoutty	12 "	Lazare	"
Kougienne	6 "	Elie	"
Pounnamma	2 1/2 "	Marie-Angélique	Quilon
Ramène	2 "	Pierre	"
Chinnamma	3 "	Marie-Emilie	"
Auchie	2 "	Marie-Joséphine	"
Cherriapenne	10 "	Marie	"
Letchimmie	4 "	Marguerite	"
Annamma	2 1/2 "	Maria-Angèle	"
Letchimmie	6 "	Marie	Cottar
Letchimmie	9 "	Jeanne	"
Piroumal	7 "	Alphonse	"
Devasi Moutton	9 "	Victor	"
Koulène	3 "	Elie	"
Madène	4 "	Alphonse	"
Koutty	1 "	François	"
Esékie	7 "	Félicité	"
Kougène	4 mois	Martin	"
Soundaran	55 ans	Paul	"

La plupart des néophytes de la liste ci-dessus appartiennent à des castes honorables; presque tous sont sannars; il y a aussi plusieurs agriculteurs et quelques bellalas, soudras et charpentiers de la caste des kavadys. Environ un tiers vient

des castes infimes ou esclaves, des chogans, des paravers et des esclaves pouliars attachés à la glèbe.

Il y a en outre trois ou quatre protestants, quatre nestoriens ou jacobites qui se sont convertis à la religion catholique, et sept païens qui furent baptisés à l'article de la mort.

Les néophytes du district de Cottar ont tous été convertis et baptisés par le R. P. Martin de la Sainte-Famille. Ceux de Moulougamoude par le R. P. Victor de Saint-Antoine, vicaire-général de Quilon. Les néophytes de Cottayam, dont nous continuerons de publier la liste le mois prochain, ont été gagnés à notre sainte religion par le R. P. Bernard de Jésus, visiteur provincial et supérieur des missionnaires Carmes Déchaussés du Malabar. Les néophytes de Quilon ont presque tous été baptisés au couvent de nos Sœurs Carmélites Tertiaires de cette ville. La liste nous en a été communiquée par la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, Prieure du couvent. Cette liste était renfermée dans une lettre de Sa Grandeur Monseigneur Ferdinand de Sainte-Marie, évêque de Quilon, dans laquelle le vénérable prélat exprime tout son bonheur pour le succès merveilleux de l'œuvre des conversions de notre diocèse.

La liste des néophytes d'Ernacollum (diocèse de Vérapoly), nous fut transmise par la Révérende Mère Thérèse de Sainte-Rose de Lima, Prieure des Carmélites Tertiaires de cette ville. C'est dans ce couvent dédié à notre mère sainte Thérèse, sous les auspices de Notre-Dame de Lourdes, que les païens d'Ernacollum ont été baptisés par le R. P. Candide, vicaire-général de Vérapoly. Les nouveaux convertis de Magnamey ont été également baptisés par le même zélé missionnaire (1).

## V A R I É T É S

### LA FRANCE ET JEANNE D'ARC

*Suite (2)*

Toutefois lorsque la vaillante jeune fille aborda Robert de Baudricourt dans son pauvre accoutrement de paysanne, le rude capitaine ne voulut d'abord rien entendre. Il tint Jeanne pour folle et menaça de la renvoyer à son père, « bien souffletée ». Jeanne, sans s'émouvoir, revint à la charge avec plus d'instance. « Il faut que je parte, disait-elle, pour faire lever le siège d'Orléans. J'irai, dussé-je

(1) A notre grand regret nous sommes forcés, faute de place, à remettre au mois prochain une très intéressante relation d'une tournée apostolique dans les régions montagneuses de nos missions par le R. P. Martin de la S<sup>te</sup> Famille

(2) Voir le n° d'Octobre, pp. 221 et suiv.



user mes jambes jusqu'aux genoux. Je dois être devers le roi, avant le milieu du carême, car nul au monde, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Écosse, ne peut recouvrer le royaume; il n'y a point de secours que de moi. C'est pour cela que je suis née. Dieu, mon Seigneur, me frayera la route. » Frappés de tout ce qu'ils voyaient et entendaient, deux hommes d'armes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, offrirent leurs services. « Quand voulez-vous partir? » « Plutôt maintenant que demain, plutôt demain qu'après. » Le nom et les paroles de Jeanne remplirent Vaucouleurs. Bien que doutant encore, le sire de Baudricourt revint sur sa première impression et autorisa le départ. Les gens de la ville se chargèrent d'équiper celle qu'ils regardaient déjà comme l'ange de la délivrance. On lui fournit cheval, cotte de mailles, lance et haubert. Baudricourt lui-même donna l'épée. Recommandant aux compagnons de Jeanne de lui faire bonne et sûre escorte, il la congédia en disant : « Allez donc, Jeanne, allez et advienne que pourra! » (13 février, 1429.)

Entourée de sa petite troupe, la lance au poing, le pied dans l'étrier, Jeanne a pris congé du peuple de Vaucouleurs. Elle sort de la ville par la porte de France et court vers le but de son périlleux voyage à travers cent cinquante lieues de pays ennemi. Ce n'est plus la pauvre petite bergère d'hier. Humble et modeste toujours, rayonnant autour d'elle piété, pureté virginale (1), elle se dresse maintenant sur son cheval de bataille comme un guerrier de race. L'esprit de Dieu qui l'a saisie (2), a fait de la paysanne, en un instant, le type consommé de la chevalerie, et de la chevalerie du plus haut lignage. Elle en a les manières, elle en parle la langue, aussi bien qu'elle en manie les armes. La voilà aux pieds du roi, à Chinon. C'est le soir, dans la grande salle du château brillamment illuminée. Près de trois cents chevaliers sont présents. Charles VII se tient à l'écart au milieu d'un groupe d'hommes de guerre plus richement vêtus que lui. Introduite par le comte de Vendôme, Jeanne entre avec assurance; « elle fait les inclinations et révérences accoutumées, ainsi que si elle eût été nourrie en la cour » (3). Ses « voix » lui ont désigné le monarque; elle va droit à lui. « Dieu vous doint bonne vie, gentil prince, dit-elle, en fléchissant le genou. » Je ne suis pas le roi : voici le roi », et Charles lui désignait un des seigneurs. Mais Jeanne : « En mon Dieu gentil prince, vous l'êtes et non un autre ». Puis abordant solennellement l'objet de sa mission, d'une voix claire et vibrante on l'entend dire : « Pour moi, gentil Dauphin, j'ai nom Jehanne la Pucelle; et vous m'avez par moi le Roy des cieulx

---

(1) « Jeanne pour ses compagnons n'était déjà plus de la terre... Tel était l'ascendant qu'elle avait pris sur eux, que les plus jeunes, loin de songer à lui rien dire ou faire qui pût l'offenser, affirment qu'ils n'ont même jamais eu la pensée du mal auprès d'elle. Ils étaient comme enflammés de l'amour divin qui était en son âme, et devenaient chastes et purs par la contagion de sa sainteté. » *Jeanne d'Arc*, par Henry Wallon.

(2) « Irruit super eum Spiritus Domini. » *Iudic. XV, 14.*

(3) *Chron. de Jean Chartier.*

que vous serez sacré et couronné à la ville de Rheims, et serez lieutenant du Roy des cieulx qui est Roy de France. Baillez moi gens pour que je fasse lever le siège d'Orléans et vous mène sacrer à Reims. C'est le plaisir de Dieu que nos ennemis s'en aillent en leur pays, s'ils ne s'en allaient il leur arriverait malheur, et le royaume vous doit demeurer. „ Jamais, a-t-on dit avec raison (1), la cour n'avait vu tant de douceur et de courage, tant de simplicité et de noblesse, tant d'ardeur et de modestie, tant d'aisance et de piété!

Comme Jeanne parlait ainsi au roi, le duc d'Alençon (2) se présenta. Anxieux de voir la jeune fille des „ Marches de Lorraine „ qu'annonçait la prophétie populaire et dont on parlait tant déjà, il venait d'arriver à Chinon. Charles VII l'ayant nommé à Jeanne : „ Soyez le très bienvenu, monseigneur, dit l'héroïne; plus il y en aura ensemble du sang royal de France, mieux en sera-t-il. „ Dès ce moment, le prince fut gagné. Il dit à Jeanne qu'il la suivrait partout où elle voudrait le mener. Peu après, le roi confia au duc la charge de la Pucelle avec ordre de lui obéir en tout. Une chaste amitié qui ne se démentit point jusqu'à la fin intervint entre le prince et la guerrière. Alençon fut un des plus vaillants et des plus fidèles compagnons de Jeanne. C'est à lui que le 12 juin suivant, au pied des murs de Jargeau, elle criait familièrement : „ En avant, gentil duc, à l'assaut! As-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à la duchesse de te ramener sain et sauf? „

„ Le roi Jésus, roi du ciel et de tout le monde „ (3), l'est spécialement du „ saint royaume „ (4), prototype et point de départ de la „ chrétienté „. Rien ne tenait davantage au cœur de Jeanne que cette grande idée de la royauté du Christ qui fut pendant huit siècles l'âme, le génie, le *mens divini* de la France chrétienne. Elle y revient sans cesse dans ses discours et dans ses lettres. Au nom de Jésus-Christ, „ roi du ciel et de tout le monde „, elle voudra plus tard mener la guerre contre les Hussites et contre les Turcs, marcher même à la conquête de Jérusalem. Pour le moment c'est à Reims, auprès du baptistère où la France naquit, qu'elle entend faire proclamer les droits royaux de Celui qui l'a envoyée. Charles VII doit reconnaître tenir de lui le royaume en commende et se déclarer son premier lieutenant. Toute la politique de Jeanne est là. Ce fut sa première parole en venant au roi : dès le lendemain elle accentua encore sa pensée. Charles l'avait priée d'assister à la messe du château. „ Cher sire, dit-elle, vous plaise de me donner le royaume „. Le prince consentit. „ Eh bien, dit Jeanne, après l'office, j'ai donné le royaume à Notre-Seigneur et Notre-Seigneur vous le rend pour que vous y régniez

(1) *Éloge de Jeanne d'Arc*, par Mg<sup>r</sup> Pie.

(2) Son bis-aïeul, frère de Philippe VI, avait été tué à Crécy, son père était mort à Azincourt. Lui-même, fait prisonnier à Verneuil, avait dû payer sa fidélité à Charles VII par une captivité de trois ans et une rançon qui le ruinait. Il était à peine âgé de vingt ans.

(3) Lettre au duc de Bourgogne.

(4) Ibid.

en son nom et à sa place... Gentil Dauphin, pourquoi ne me croyez vous? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple, car saint Louis et saint Charles le Grand (1) sont à genoux devant lui en faisant prière pour vous, et je vous dirai s'il vous plaît telle chose qu'elle vous donnera à connaître que me devez croire ». Charles la tira à part, sans témoins, dans un absolu tête à tête. « Ce qu'elle lui dit alors, nul ne le sait, écrivait Alain Chartier peu de mois après, mais il est bien manifeste qu'il en a été tout rayonnant de joie, comme à une révélation de l'Esprit saint. »

De cette mystérieuse conversation entre Jeanne et le roi une parole toutefois avait été entendue : *Je te dis de la part de Messire que tu es vray héritier de France et fils du roy.*

On l'apprit ensuite : Dieu parlant par la bouche de sa servante répondait ainsi à un doute extrêmement pénible, connu de lui seul, qui tourmentait parfois la conscience du prince. (Ce doute était possible avec la reine Isabeau de Bavière.)

Charles désormais ne croyait pas seulement en la sainte Pucelle, il croyait en lui-même, en son droit, en son titre!

Restait cependant à persuader l'entourage du prince, car beaucoup avaient peu ou point de foi, et il fallait que personne n'eût le droit de contredire la mission de Jeanne ou d'en suspecter l'origine. Charles résolut donc de mener Jeanne à Poitiers où était le parlement, où siégeait le conseil, où se trouvaient réunis plusieurs des membres de l'université de Paris, demeurés fidèles. Il voulait lui faire subir une épreuve plus solennelle, et donner à la résolution qu'on prendrait la sanction des hommes les plus autorisés dans l'Eglise et dans l'Etat. « En nom Dieu, dit Jeanne, lorsqu'elle sut où on la menait, je sais que j'y aurai bien affaire : mais Messire m'aidera. Or, allons de par Dieu (2). »

Evêques, docteurs, magistrats attendaient la courageuse enfant au vieux palais des comtes de Poitou. Elle comparut sans crainte, dans toute la candeur, franchise et fermeté de son caractère; non plus embarrassée par l'apparat du grave tribunal que par celui de la cour de Chinon. Loin de se formaliser de la rondeur quelque peu militaire de plusieurs de ses réponses, les juges admirèrent tant de foi et d'entrain, et reconnurent finalement une inspiration divine manifeste.

Jeanne était allée s'asseoir en face, au bout du banc. Pendant deux heures, les théologiens s'appliquèrent à lui montrer par « belles et douces leçons » qu'on ne la devait pas croire. « Je suis une simple petite bergère qui ne sait ni A ni B, disait Jeanne, mais je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le roi à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré. Mes pères, mes pères, il y a dans les livres de Messire plus que dans les vôtres. Monseigneur a un livre où aucun clerc ne lit, tant parfait soit-il en cléricature. »

(1) « J'aime pour le grand empereur cette canonisation par la bouche inspirée de Jeanne. », M<sup>r</sup> Pie, *Éloge de Jeanne d'Arc*.

(2) *Jeanne d'Arc*, par Henry Wallon.

Maître Guillaume Aimeri, de l'ordre des Prêcheurs, objecta : " Vous demandez gens d'armes et dites que c'est le plaisir de Dieu que les Anglais laissent le royaume de France et aillent en leur pays. Si cela est, il ne faut pas de gens d'armes, car le seul plaisir de Dieu peut les déconfire et les forcer de retourner chez eux. "

" En nom Dieu, reprit Jeanne, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera victoire. "

Maître Guillaume avoua que c'était bien répondu.

Frère Seguin, " un bien aigre homme ", dit la Chronique, demanda alors à Jeanne quelle langue lui parlaient ses voix.

" Meilleure que la vôtre ", répondit-elle.

— Le docteur parlait le dialecte limousin.

" Croyez-vous en Dieu ? ", lui dit-il avec humeur.

— Mieux que vous, répliqua Jeanne sur le même ton.

— " Eh bien ! reprit le bon religieux, Dieu défend de vous croire sans un signe qui porte à le faire. Je ne donnerai point au roi le conseil de vous confier des gens d'armes et les mettre en péril sur votre simple parole. "

" En nom Dieu, dit Jeanne, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes ; mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pourquoi je suis envoyée. Qu'on me donne si peu de gens qu'on voudra, j'irai à Orléans. "

L'examen se prolongea pendant trois semaines. Dans l'acte en forme par lequel ils concluaient en faveur de Jeanne, les docteurs louaient le roi de n'avoir dans cette nécessité pressante du royaume, ni rejeté la Pucelle, ni cru trop légèrement à ses promesses ; mais de l'avoir éprouvée en cherchant dans sa vie et en demandant à ses actes la preuve qu'elle était envoyée de Dieu. Après enquête sérieuse, disaient-ils, on n'avait trouvé en elle que " bien humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse. " C'est devant Orléans qu'elle prétend montrer son signe ; il faut la mener à Orléans, car la délaisser sans apparence de mal, ce serait répugner au Saint-Esprit et se rendre indigne de l'aide de Dieu. " Les matrones firent leur rapport à leur tour. La reine de Sicile, Yolande d'Aragon, la comtesse de Gaucourt, et la baronne de Trèves attestèrent que Jeanne était digne de porter son surnom populaire. D'ailleurs, tous ceux qui l'avaient approchée dans l'intimité pendant son séjour à Poitiers, la représentaient unanimement : " moult simple et peu parlant, toujours pieuse et recueillie, priant dans le secret et accueillant un chacun riche ou pauvre avec bonté et grâce singulière. "

Charles n'hésita plus. Il donna à Jeanne une maison militaire complète : aumônier, écuyer, pages, varlets, hérauts d'armes, et l'investit du commandement général de l'armée destinée à Orléans.

Sur l'ordre de ses " voix ", Jeanne échangea alors l'épée qu'elle avait portée jusque-là contre une autre marquée de cinq croix qu'on trouverait, avait-elle dit derrière l'autel de la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois, et qui y fut trouvée en effet. Comme enseigne de commandement, toujours d'après les instructions de ses saintes, elle se fit faire un étendard blanc " auquel estoit empeincturé Dieu en



sa majesté portant le monde dans sa main ; en bas deux anges lui présentant fleurs de lys qu'il bénissait ; et de l'autre côté Nostre-Dame et cinq escus de France, tenus par anges , (1). Jeanne aima son épée, mais, elle le disait deux ans plus tard dans son procès, elle avait quarante fois plus son étendard. Car ce drapeau était pour elle le signe de son œuvre et le gage de la victoire.

Les préparatifs terminés, Jeanne demanda le départ immédiat de l'expédition. Le temps pressait. Orléans était au bout de son héroïque résistance ; le vaillant Dunois envoyait messages sur messages. Jeanne fit donner aux hommes de guerre par les prêtres et religieux qui l'accompagnaient ce que nous appellerions aujourd'hui une mission. Chefs et soldats mirent ordre à leur conscience, « bien confessés, pénitents et de bonne volonté ». Une messe solennelle fut célébrée en plein air près de Blois, sur le front des troupes assemblées. Jeanne y communia, et l'armée s'ébranla incontinent dans la direction d'Orléans, au chant du *Veni Creator*.

Avant d'engager la lutte, Jeanne voulut encore toutefois faire ce qui était en elle pour la prévenir. C'est pourquoi elle envoya devant elle un de ses hérauts d'armes porter aux Anglais le message suivant :

« Jhesus, Maria,

„ Roi d'Angleterre, et vous, duc de Bethfort, qui vous dites régent le royaume de France ; Guillaume, comte de Suffort (2), Jehan, sire de Thalebot (3), et vous, Thomas, sire d'Escalles (4), lieutenans dudit duc de Bethfort (Bedford), je vous dys que vous fassiez raison au roy du ciel... et rendiez à la Pucelle cy envoyée de par Dieu, les clefs de toutes bonnes villes qu'avez prises et violées en France... Archers, compagnons de guerre, gentils, qui estes devant la bonne ville d'Orléans, allez vous en, de par Dieu, en vos pays, et si ainsi ne le faites, attendez nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir brièvement à votre grand dommage... Roi d'Angleterre, je suis chef de guerre, et venue, de par Dieu, pour vous bouter hors de France. N'ayez point en vostre opinion que vous tiendrez mie (jamais) le royaume de France de Dieu, le Roi du ciel, fils de sainte Marie ; ains le tiendra le roi Charles, vray héritier, car Dieu, le roi du ciel, le veut ainsi, et lui est révélé par la Pucelle : lequel entrera à Paris en bonne compagnie... Duc de Bethfort, la Pucelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faites pas détruire. Si vous faites raison, encore pourrez venir en sa compagnie l'où que les François feront le plus beau fait qui oncques fut fait pour la chrestiente (5). Et faites réponse en la cité d'Orléans, si vous voulez faire paix ; et si ainsi ne le faites, de vos grands dommages vous souviennne brièvement.

„ Escrit le mardi de la semaine sainte.

„ De par la Pucelle „

(1) *Procès*, tom. IV, p. 22.

(2) William Pole, comte de Suffolk.

(3) Lord John Talbot, justement surnommé l' « Achille anglais ».

(4) Lord Scales.

(5) On entend ici comme le dernier cri de la guerre sainte, qui était en effet

La réponse que Jeanne aurait désirée ne devait pas venir. Partie de Blois, le 27 avril, elle forçait le 29 les lignes ennemies. Le soir même, à huit heures, elle entra dans Orléans au milieu d'un peuple en délire, accouru au-devant d'elle avec des torches, et « manifestant une aussi grande joie que s'ils avaient vu Dieu descendre parmi eux ». Jeanne s'avancait à cheval, armée de toutes pièces, précédée de sa bannière, ayant à gauche Dunois et derrière elle les chefs de la garnison et plusieurs des plus considérables bourgeois de la ville. La foule l'accompagna à la cathédrale Sainte-Croix, où elle voulut avant toute chose aller rendre grâce à Dieu, puis jusqu'à l'hôtel de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, où elle fut reçue avec les gentilshommes de sa suite. On lui avait préparé un souper splendide : elle ne fit que tremper quelques tranches de pain dans de l'eau et du vin.

Le lendemain elle alla en personne renouveler ses sommations devant les bastilles anglaises. Les assiégeants la traitèrent de sorcière, de ribaude, et lui promirent de la faire « ardoir » (brûler) comme hérétique s'ils la pouvaient tenir. Jeanne eût voulu commencer immédiatement la « besogne », selon son expression. Mais elle dut attendre les troupes qu'elle avait laissées en avant d'Orléans. Le 4 mai seulement on signala leur approche. Elle alla à leur rencontre jusqu'à une lieue d'Orléans, suivie de la Hire, de Florent d'Illiers et de plusieurs autres. Tous ensemble, ils repassèrent avec le convoi de ravitaillement à travers les bastilles, processionnellement, les prêtres chantant des cantiques, sans que les Anglais qui avaient l'avantage de la position et du nombre fissent rien pour les arrêter. Premier signe d'en haut : l'ennemi, pour si vaillant qu'il fût, se sentait déjà comme frappé d'impuissance.

(A suivre.)

## FAITS DIVERS

**TRAITS DU SAINT SCAPULAIRE.** — *Un apostat converti.* — Un religieux missionnaire de l'Hindoustan arriva un jour dans un village où se trouvait un misérable apostat de la foi. Ce malheureux s'était donné corps et âme au démon, il était possédé. Au moment de l'arrivée du missionnaire, il se trouvait

---

dans le dessein de Jeanne. L'Angleterre catholique avait apporté un magnifique appoint aux croisades. Nommer Richard Cœur de Lion, c'est tout dire. Mais il convient aussi de ne pas oublier Edgar Etheling, le neveu du « Confesseur », les deux princes Richard de Cornouailles et Edouard de Galles, depuis Edouard I<sup>er</sup>, Guillaume Longue-Epée, comte de Salisbury. Tous avaient fait avec leurs troupes grande figure en Orient dans les combats de la Croix. C'était donc à bon droit que Jeanne invitait les Anglais à s'unir aux Français pour l'expédition qu'elle avait en vue.

gravement malade et désespéré. Celui-ci entre dans la chambre du possédé : à la vue du prêtre, le démon secoue violemment sa victime, qui profère les plus affreux blasphèmes.

Calme, le missionnaire s'approche du lit, s'agenouille et reste là en prières durant trois heures entières. Le peuple prie avec lui ; pendant ce temps le possédé vocifère. Après ces trois heures, le malade tombe dans le râle de l'agonie. Loin de désespérer, le Père a recours à Celle qui est le refuge des pécheurs ; il place un scapulaire au cou du moribond. A ce contact, le possédé tressaille, et, d'un mouvement brusque, rejette le scapulaire. On le lui remet une seconde fois ; même, secousse chez le malade, et sans que personne le touche, le scapulaire est projeté au loin.

Le missionnaire avait d'autres malades à visiter, il prie quelques instants encore et se retire.

Le lendemain, il envoie un de ses chrétiens placer sur la poitrine du malheureux possédé une croix de saint Benoît, puis il arrive lui-même. Le malade était toujours dans le même état d'agitation.

Décidé à livrer un suprême combat, le prêtre prie un moment et, de nouveau met un scapulaire au cou du moribond.

Au contact de la livrée de Marie, le malade ouvre les yeux, regarde autour de lui, avec calme cette fois, verse d'abondantes larmes et demande à se confesser. La victoire était gagnée. Le mourant se confesse, reçoit l'absolution et expire quelques instants après.

*Un incendie éteint.* — On nous communique du Carmel de Laval, le récit d'une faveur nouvelle obtenue tout récemment par la dévotion au Saint Scapulaire.

Dans la dernière quinzaine du mois d'août dernier, un épouvantable incendie éclatait dans le bois attenant au château du Vivet, situé près de Volvic, dans le Puy-de-Dôme, et habité par le comte de Châteauneuf. C'était pendant l'après-midi, et il faisait ce jour-là un vent terrible, qui poussait les flammes sur le château, séparé du bois seulement par une allée ; par surcroît, pour trouver de l'eau il fallait aller à six kilomètres du bois...

Quelques semaines auparavant, notre Révérende Mère Prieure, qui a tant à cœur de faire connaître et aimer le Scapulaire du Carmel, avait envoyé un petit opuscule sur ce sujet à une parente d'une de nos chères Sœurs, et cette personne s'était empressée de répondre aux désirs de notre vénérée Mère en le faisant lire à son entourage et à ses connaissances. Du nombre était M<sup>lle</sup> de la Vaissière, dont l'habitation est à peu de distance du château du Vivet.

Pendant que l'incendie exerçait ses ravages dans le bois, M<sup>lle</sup> de la Vaissière et ses nièces regardaient du haut de leur maison, et voyaient avec saisissement et consternation les flammes s'avancer sur le château. Au moment où tout semblait perdu, la petite Bernadette, la plus jeune de la bande, s'écria : " Ma tante, si nous

„portions un scapulaire au Vivet! „ Ces mots sont à peine prononcés que M<sup>lle</sup> de la Vaissière court en toute hâte avec ses nièces au Vivet, munie d'un scapulaire du Carmel. Arrivées à la porte, elles proposent à la comtesse de faire jeter l'habit de la Sainte Vierge au milieu des flammes. Celle-ci envoie immédiatement quelqu'un pour le faire, mais les hommes qui remplissaient la cour et qui essayaient en vain d'arrêter le feu, riaient de l'idée d'éteindre un tel incendie avec ce petit morceau de drap; le domestique porteur du scapulaire ne pouvait aboutir à exécuter les ordres de la comtesse. Heureusement le vicomte de la Vaissière, qui ne riait pas, lui, vint à propos pour l'aider à s'approcher et à lancer le scapulaire dans les flammes. *À l'instant même* le vent tourna, les flammes diminuèrent, et s'éteignirent bientôt sans plus faire de mal. Deux hectares de bois avaient été brûlés.

Ce prodige fit une profonde impression sur ceux qui en furent témoins. Espérons qu'en donnant un gage si manifeste de sa protection au moyen du Saint Scapulaire, Notre-Dame du Mont-Carmel aura en même temps fait briller le flambeau de la foi dans l'âme des pauvres hommes qui *riaient* de la vertu attribuée à son Saint Habit.

## ÉCHOS DE PARTOUT

**PALESTINE. — Mont-Carmel.** Dans un précédent numéro, nous annoncions brièvement l'érection sur le Mont Carmel d'une statue colossale de la sainte Vierge, offerte par la catholique république du Chili, et qui fut solennellement bénite le 16 juillet dernier. Voici maintenant les détails que nous annonçons dès lors et que l'abondance des matières nous a forcés de réserver jusqu'à présent.

Le Chili vient donc de faire élever sur le promontoire du Carmel, en face du couvent, une grande statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui domine au loin la mer, Caïfa et toute la plaine de Saint-Jean d'Acre. Elle est dorée et resplendit aux rayons de feu du soleil d'Orient, comme un magnifique témoignage de la foi du peuple chilien et de sa dévotion à Marie. A la base, deux lions sculptés soutiennent les armes du Chili, avec une inscription commémorative, gravée sur le marbre en espagnol, en français et en latin. La bénédiction de ce beau monument a eu lieu le 16 juillet, en présence du consul français, de l'élite de la colonie européenne, des Pères Franciscains de Nazareth et du clergé indigène. Les Frères des écoles chrétiennes et leurs nombreux élèves exécutaient les chants. Enfin, plus de quatre cents chrétiens, des plus notables de Caïfa, étaient montés au Mont-Carmel, pour assister à cette fête. Nous voudrions pouvoir reproduire tout entière la chaude allocution prononcée à cette occasion par le R. P. Marie-François. Indiquons-en cependant les grandes lignes. L'orateur qui, Espagnol de naissance, a passé en France une partie de sa vie religieuse, commence par se dire heureux de voir groupés autour de Marie la France d'abord et la personne de son représentant officiel, l'Espagne, sa patrie, „ si chère à cause de sa foi et de sa religion „, enfin le Chili, fondé jadis comme les autres états de l'Amérique du Sud par les armes de l'Espagne et surtout formé par elle au culte de Marie. le Chili qui a choisi Notre-Dame du Mont-Carmel comme sa spéciale patronne et qui lui élève ce splendide monument. Quelle grande leçon nous est ainsi donnée ! s'écrie l'orateur.



“ Au milieu de la tempête, dans la nuit sombre, le navigateur est heureux d'apercevoir le phare qui brille à la pointe du Carmel; dans les temps troublés que nous traversons, dans nos tempêtes sociales, il y a pour nous aussi un phare dont la lumière est le signe du salut; c'est Marie, celle que nous aimons à appeler l'étoile de la mer : *Stella Maris*. Oh! qu'elle soit vraiment pour nous l'étoile du matin : *Stella matutina*, l'aurore du jour éternel, où tous les dispersés seront réunis, où toute affliction sera consolée et toute larme séchée, où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Citons encore l'apostrophe par où se termine, après avoir exalté le pouvoir de la très sainte Vierge, le mémorable discours : “ Nobles habitants de la terre du Chili, vous ne vous repentirez pas d'avoir placé votre confiance en Marie, car elle ne fut jamais ingrate. D'ailleurs sa protection vous est depuis longtemps acquise. Elle daigna vous apparaître en 1550, dans cette fameuse bataille gagnée contre les Indiens sauvages par le vaillant et saint général de Valdivia, inassacré et dévoré plus tard par ces mêmes Indiens. C'est alors que vous avez promis et juré que Marie, la Mère du bel amour, la Mère de la sainte espérance, la Reine du Carmel, serait désormais la Patronne de toutes vos armées. Vierge du Carmel, entendez nos vœux; donnez un gage nouveau de votre maternelle tendresse à vos dévots enfants du Chili. Gloire, honneur à ce peuple catholique! Gloire, honneur et mille bénédictions à cette armée dont les membres ne rougissent pas de parcourir en procession, à pareil jour, les rues de la capitale pour honorer leur Mère et leur Patronne! Gloire à Dom Jamon Java, l'apôtre si zélé de la gloire de Dieu et de sa divine Mère, principal promoteur de cette œuvre si belle! Gloire enfin et surtout à notre bonne Mère, la Reine du Carmel : *Regina Decor Carmeli*. Amen. »

Après ces paroles, que toute l'assistance avait écoutées avec la satisfaction la plus vive, le R. P. Félix, supérieur actuel du Mont-Carmel, entouré des Pères et des Frères de sa communauté, bénit la statue, tandis que le chant du *Magnificat* et de l'*Ave Maris Stella* était exécuté avec le plus grand entrain par les enfants arabes de l'école des Frères.

Un fait, qui a paru digne de remarque en ce temps où la sollicitude de notre Saint Père le Pape Léon XIII se porte si vivement vers l'Orient, a été de voir les clergés des trois rites, latin, grec-catholique et maronite, de Caïffa, réunis si cordialement dans une même manifestation d'amour envers la Reine du Carmel. Les Grecs-catholiques, qui sont au nombre de près de deux mille à Caïffa, avaient envoyé l'élite de leur population, sous la conduite de leurs trois prêtres, moines melchites du couvent de Saint-Sauveur; le curé maronite, qui compte près de quatre cents paroissiens, se trouvait là aussi, dans le plus sympathique accord avec les religieux du Carmel.

\*  
\*  
\*

**BELGIQUE. — Bruxelles.** — Ces jours-ci doit partir de Bruxelles pour nos missions du Malabar un jeune religieux, le R. P. Boniface de Sainte-Marie. Il est le premier missionnaire de notre province de Brabant depuis sa restauration, qui date (comme l'on sait) de l'année 1886. Habitué à prendre nos lecteurs pour confidentiels de nos joies comme de nos peines, nous tenons à leur annoncer bien vite cette bonne nouvelle. Car s'il est pénible pour des frères habitués à l'union de la vie commune de voir l'un d'eux s'en aller en si lointaines régions, il est doux à des cœurs religieux de penser qu'ils auront désormais là-bas un représentant direct dont les œuvres unies à leurs propres prières travailleront efficacement au salut des âmes, le grand désir de tout Carme, enfant de l'apostolique Thérèse de Jésus. Nous demandons à nos lecteurs de ferventes prières pour que Dieu daigne bénir tous nos missionnaires et en particulier notre cher partant.

**MALABAR.** — **Moulougamoude.** — Le R. P. Donatien, missionnaire, de la province de Flandre, dont les *Chroniques* ont annoncé antérieurement le départ et publié une lettre était arrivé sain et sauf à Moulougamoude le 20 octobre. Le mois prochain, nous donnerons de plus amples détails sur la dernière partie de son voyage. Nous savons que le bon Dieu a béni les débuts de son apostolat.

## NÉCROLOGIE

Nous lisons dans l'*Amico del popolo*, journal de Plaisance : Dimanche dernier (c'était le 11 novembre) à 8 1/2 heures du matin est mort au couvent des Carmes de notre ville MONSIEUR FRÉDÉRIC MASCARETTI. C'est entouré de ses frères en religion qu'il a rendu sa belle âme à son créateur. Né à Pianello d'une ancienne et noble famille de Valsidone, le 15 juin 1824, il reçut au baptême le nom de Charles. Il commença ses études au collège de sa ville natale, puis les continua au collège Alberoni, cette pépinière pour notre diocèse d'hommes illustres et méritants, prêtres et laïques. À l'âge de 21 ans (avril 1845) il entra dans l'ordre des Carmes déchaussés, on bientôt le firent remarquer sa science et ses qualités d'esprit et de cœur. Jeune encore, il fut chargé d'offices très importants. C'est ainsi que d'abord il fut professeur de philosophie à Urbino, et il y devint agrégé du collège philosophique de l'Université. Il arriva ensuite à Plaisance comme prieur du couvent de Sainte-Anne, et notre ville se souvient encore du zèle qu'il déploya non seulement dans la direction spirituelle des fidèles de tout rang qui recouraient à lui, mais aussi dans l'assistance tendrement dévouée qu'il prêta aux malades lors de la grande épidémie de choléra en 1855. C'est à cette époque qu'il fut nommé examinateur pro synodal par notre évêque Monseigneur Runza. Nous le trouvons en 1877 à la tête de la province de Lombardie et dans cette charge il se montre admirable de zèle, de prudence et d'observance régulière. Dans la suite il fut successivement prieur à Ferrare et à Concesa et enfin de nouveau provincial. Il venait de finir son triennat quand Pie IX, de vénérée mémoire, le nomma évêque de Suse. Modèle de toutes les vertus épiscopales, M<sup>r</sup> Frédéric se fit tendrement aimer de son clergé et de son peuple. Malheureusement des raisons de santé le forcèrent à se démettre de l'épiscopat. Il revint donc au couvent de Plaisance, y mener la vie religieuse comme autrefois. Mais l'archevêque de Milan M<sup>r</sup> Calabiana son ami intime, voulut à tout prix l'avoir pour auxiliaire, de sorte que pendant quinze ans il séjourna alternativement à Plaisance et à Milan. Les œuvres de son zèle dans ce diocèse si vaste sont dans la mémoire de tous; il y a ordonné plus de mille prêtres, visité un nombre incalculable de paroisses, administrant partout le sacrement de confirmation.

La mort de l'archevêque le fixa définitivement en notre ville où il fut de la part de notre évêque l'objet d'une affection quasi fraternelle et où il vécut entouré de l'affection de ses frères qu'il édifiait par sa modestie et ses vertus vraiment religieuses. Le 13 septembre dernier il fut frappé de paralysie et lentement il se mit à décliner, jusqu'à ce qu'enfin, plein de sérénité, il remit sa belle âme à Dieu. Il était entouré, en ce moment suprême, du provincial, du prieur et de toute la communauté qui priaient avec ferveur. À peine eut-il expiré qu'une paix angélique vint embellir ses traits; la mort lui avait rendu sa noble et aimable physionomie.

Bien que tout le monde sût qu'il n'y avait plus d'espoir de conserver cet évêque tant aimé, la nouvelle de sa mort fit une profonde impression dans tout Plaisance. C'est qu'il y était universellement estimé et chéri. Il possédait d'éminentes qualités, mais ce qui le distinguait surtout c'était un cœur d'or joint à une tendre affabilité. Le riche et le pauvre, l'heureux du siècle et l'infortuné, tous recouraient à lui pour les derniers secours. La douleur de perdre un si digne prélat fut d'autant plus vivement sentie qu'il appartenait à un ordre religieux aimé et vénéré par le peuple de Plaisance. Les Carmes ont bien mérité de notre ville par leurs œuvres continues de charité. Leur église très fréquentée est un modèle d'ordre et d'organisation parfaite. Eux sont bons, modestes, recueillis, affectueux; en cette fin de siècle où ne triomphent que trop les sceptiques et les mécréants, ils sont véritablement pour notre cité une bonne fortune.

Le corps de M<sup>sr</sup> Frédéric fut d'abord embaumé puis exposé dans une chapelle ardente, modeste comme celui qui avait préféré aux grands honneurs auxquels lui donnaient droit ses éminentes qualités le silence et l'obscurité du cloître. Une foule immense vint prier à ses pieds. C'était un vrai plébiscite de respect et d'affection. Ah! il dut monter, sûrement jusqu'au défunt si cher, ce flot de l'amour d'un peuple que si souvent il avait béni en souriant.

Les funérailles furent, comme on devait le prévoir, solennelles et imposantes. La cité entière rendit avec un admirable élan un dernier témoignage de respectueuse tendresse au vénéré défunt. Dès le matin la ville est déjà en émoi d'autant plus que les étrangers arrivent de tous les côtés. Milan, Suse, Parme, et bien d'autres endroits encore ont envoyé des députations qui encombrèrent la station d'ordinaire si tranquille. Une foule de curés du diocèse n'ont pas voulu manquer de venir affirmer leur amour, leur admiration pour Monseigneur Mascaretti. Tous se rendent d'abord à l'église des Carmes. En entrant, ce qui les saisit c'est la touchante simplicité qui y règne. On reconnaît bien là la sainte humilité, cachet du Carmel, et son attrait puissant, et puis, n'était-ce pas le vif désir du défunt : pas de faste, pas d'honneurs terrestres. — A 8 1/2 h. commence le chant de l'office des morts; quand il est terminé, vers neuf heures et demie le cortège se met en marche. Le corps est porté à la cathédrale où vont se célébrer les obsèques. Deux sergents de ville précèdent; immédiatement après vient la croix du chapitre entre deux acolythes, ensuite : les sourds-muets, les Sœurs de Ste Anne, les Tertiaires, les RR. PP. Capucins, les Mineurs de l'Observance, une délégation du collège Alberoni, les curés de la ville, le chapitre de S. Michel, les Missionnaires de l'Institut Christophe-Colomb, le chapitre de S. Antonin, les Séminaristes, le chapitre de la Cathédrale, les représentants des collégiales de Suse et de Milan, enfin : Nos Seigneurs les Évêques de Borgo S. Donnino, de Carpi, et de Suse, Monseigneur Mantegazzo, auxiliaire du Cardinal archevêque de Milan, puis son Excellence Monseigneur Scialabrini, assisté de deux chanoines de la cathédrale; plusieurs précèdent immédiatement le cercueil qui est porté par quatre jeunes religieux de l'Ordre. Auprès du corps marchent le Préfet de la Province, le P. Gérard, Provincial des Carmes déchaussés, l'honorable Manfredi faisant fonctions de Syndic, le docteur Ernest Pratti, rédacteur de "*la Liberté*", représentant la commune de Pianello, le chanoine Don Pietro Giacoboni, parent du défunt et son neveu le lieutenant d'artillerie Mascaretti. Derrière le cercueil venaient les autres parents et les Carmes, les curés du diocèse, la Société ouvrière catholique, le comité diocésain, beaucoup de confréries et une foule incalculable. Le corbillard suivait le cortège ainsi qu'un grand nombre de voitures appartenant à des particuliers. On remarquait deux belles couronnes que portaient des serviteurs. Sur le parcours beaucoup de fenêtres étaient tendues de noir et toutes étaient remplies de personnes qui contemplaient le cortège. Grâce d'ailleurs

au zèle et à la prudence des sergents de ville, des pompiers et des carabiniers royaux, qui étaient chargés du service d'ordre, tout se passa dans l'ordre le plus parfait. — Le service funèbre fut célébré par Monseigneur l'Évêque de Suse. Les élèves des Salésiens de Parme chantèrent la messe de Palestrina. Quand elle fut finie, le Père Prieur des Carmes prononça une oraison funèbre digne de celui qui laissait un si bel héritage d'affection et d'admiration. L'orateur eut pour dire les vertus de Monseigneur Mascaretti des élans d'une véritable éloquence, et quand, avec son grand cœur il parla de l'affection qui l'unissait au défunt, il fit passer dans l'auditoire l'émotion de son âme. Après les absoutes, Monseigneur Scalabrini voulut adresser à celui qu'il aimait tant un dernier adieu. Il y mit tout son cœur et il sut trouver pour redire la tristesse universelle d'inimitables accents. Tous l'écoutaient les yeux remplis de larmes et fixés tendrement sur le visage du prélat bien aimé qui n'était plus. Aussi quand dans l'élan sublime d'une magnifique apostrophe l'orateur termina son discours, on sentit dans la foule le frémissement des âmes subjuguées et électrisées par la grande éloquence.

La cérémonie funèbre était finie. Le corps de Monseigneur Frédéric Mascaretti, accompagné des Pères Carmes, des parents, des amis et des admirateurs du défunt fut transporté au cimetière et déposé dans le caveau de la famille du Carmel. Qu'il y attende en paix la glorieuse résurrection ! Amen !

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Nouvelles gravures** représentant Notre-Dame du Mont-Carmel, notre mère sainte Thérèse et notre père saint Jean de la Croix.

L'image de la Madone, celle de sainte Thérèse et celle de saint Jean de la Croix forment, avec la grande croix de bois pendue à la muraille, tout l'ornement des cellules au Carmel. Il convient que ces images soient capables de remplir le but auquel on les destine et qui est d'exciter dans le cœur du solitaire de pieux sentiments et de ferventes résolutions. Les gravures, jusqu'ici en usage, remplissaient-elles entièrement ce but d'édification ? Il était permis de ne pas le croire. Il était permis surtout, en ce qui concerne nos deux saints réformateurs, de désirer des représentations moins fantaisistes en même temps que plus expressives. C'est ce qu'a pensé un des religieux de notre couvent de Bruxelles. Longtemps il a travaillé, n'épargnant pas sa peine ; c'est le résultat de sa féconde initiative, de ses démarches infatigables, que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

Rien de plus charmant, à notre avis, que ces gravures dont nous avons vu récemment la dernière épreuve. Le dessin en a été confié à des artistes éminents de la célèbre école de Düsseldorf. La maison Schulgen, si avantageusement connue, s'est chargée de l'exécution. Quoi de plus gracieux que cette Notre-Dame du Mont-Carmel ? Sur un fond très orné qui fait vigoureusement ressortir les figures, la Vierge et le petit Jésus apparaissent comme en relief. C'est toujours la pose traditionnelle, le geste caressant du divin enfant flattant de la main le virginal visage de sa Mère ; mais combien il y a plus de mouvement et de vie que dans les autres que nous connaissons ! Jésus fixe sur nous des yeux qui nous parlent : « Voyez, dit-il, elle est bonne ; aimez-la comme je l'aime. » Et Marie le contemple ; la tristesse



de son regard, trop exclusive et dominante sur les images ordinaires de notre Madone, est ici atténuée; on sent le mélange de joie pure et d'infinie douleur qui a été, pour notre divine Mère, le fond même de sa vie et qui nous excite si fort à l'aimer parce qu'elle se réjouit de notre salut, et à l'honorer parce qu'elle souffre à cause de nous.

Après l'image de la Mère du ciel, voici celle de notre Mère de la terre. On sait combien, de l'aveu de sainte Thérèse elle-même, fut imparfait le portrait peint de son vivant par le frère Jean de la Misère: « Vous m'avez faite laide et chassieuse, » disait-elle en riant. Et pourtant c'est sur ce modèle que furent pris ordinairement les autres portraits de la séraphique sainte. Cette fois on a consulté, comparé, discuté les anciennes représentations. Citons parmi les documents principaux un tableau conservé chez les Carmélites de Bruxelles et attribué à Rubens. Notre Mère, dans la nouvelle gravure, paraît telle qu'elle devait être dans les dernières années de sa vie, alors que son âme parvenue aux sommets de la sainteté projetait un incomparable éclat de vertu et de doctrine. Le regard surtout exprime ces choses: clair et profond; net et ferme; intelligent et doux. Il paraît que cette œuvre a été spécialement admirée par les connaisseurs. — Mais que nous aimons notre Père saint Jean de la Croix! Lui surtout avait été, disons le mot, massacré par les portraitistes. Voici enfin que, tout en s'inspirant scrupuleusement des documents anciens et authentiques, on fait vivre sa physionomie et parler son regard. Voyez ce front élevé: on conçoit que les sublimes pensées en aient fait leur siège. Il regarde la croix: avec quel amour! avec quelle fermeté surtout! La figure est austère sans être dure; on y lit la souffrance, mais aussi la bonté. La main qui tient la plume est remarquablement traitée, bien que, paraît-il, l'artiste ait résolu d'y faire encore quelques retouches. En somme, l'impression répond bien à celle que nous laisse la lecture du passage où sainte Thérèse dépeint au physique et au moral ce *petit saint* dont elle avait raison d'attendre de grandes choses.

Les lecteurs diront peut-être: « Votre description nous fait venir l'eau à la bouche; quand donc pourrions-nous voir? » Bientôt: nous comptons sous peu publier ici même tous les renseignements nécessaires: dimensions des gravures; conditions de vente, etc... On prépare en Allemagne des reproductions très réduites pour servir de prospectus: *peut-être* pourra-t-il en être joint un exemplaire comme supplément à quelque numéro des *Chroniques*. *Peut-être* même (qui sait?) serons-nous en mesure un jour d'offrir en prime à prix réduit l'une des trois gravures.

\*  
\* \*

**De l'Inquiétude du cœur.** — *Réflexions et pensées*, par le R. P. Sernin-Marie DE SAINT-ANDRÉ, Carme déchaussé. — 1 vol. Paris, librairie Poussielgue. Prix: 3fr.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage, il y a déjà plusieurs mois. Mais, ayant rencontré dans un récent numéro de *l'Univers* l'appréciation suivante, il nous a semblé qu'un compte rendu si intéressant ne pouvait qu'être agréable à nos lecteurs:

« Ce livre posthume, est-il dit dans le journal cité, est peut-être le meilleur ouvrage du R. P. Sernin; il s'y montre judicieux observateur, moraliste, philosophe, et penseur véritablement chrétien, et il y fait preuve d'un goût littéraire très éclairé. Dans sa préface, il justifie le titre qu'il a donné à son œuvre: *L'inquiétude du cœur*, dit-il, n'est-elle pas pour tous le mal héréditaire, la souffrance de chaque jour? Et pour diminuer cette inquiétude si pleine d'anxiété, il en recherche les causes et nous montre ses manifestations.

L'homme est un être qui désire, et comme il est toujours impuissant à satisfaire ses désirs parce qu'ils changent sans cesse comme ses besoins, il est aussi toujours dans l'inquiétude du désir. Pour calmer cette inquiétude dont la source est en lui-même, l'homme se crée des *idoles*; le chapitre que le P. Sernin consacre à ces idoles du cœur est excellent. Nous voyons si fréquemment en France adorer les mots *progrès, libéralisme*, 89; enfin viennent les idoles de l'argent et de l'honneur. A propos de l'amour de l'argent, si violent à notre époque, le P. Sernin écrit ces lignes pleines de vérité: " L'argent est par excellence un agent de dureté et de division. De lui procèdent les grandes haines sociales, ces haines qui eurent dans le cours des siècles de si terribles manifestations, et qui, de nos jours, mettent la société en péril. Entre le riche qui jouit, sans songer que d'autres souffrent, l'industriel au cœur dur qui, dans des entreprises colossales, fait couler à son profit la sueur de ses frères, et le pauvre qui a faim et qui ne croit plus, et l'ouvrier dévoyé, sans morale, affamé de jouir, il existe un abîme. Les sages de la philosophie libre-penseuse, les docteurs d'écoles purement humaines essayent de jeter un pont sur cet abîme; ils n'y jettent pas même une passerelle. Il y faut la loi sainte de l'amour et celle du sacrifice. »

L'homme se refuse à souffrir parce qu'il ne comprend pas la souffrance; il ne peut la comprendre qu'à force de lire l'Évangile, de même que dans l'Évangile seulement il apprendra à vivre dans la vérité, et le P. Sernin montre que nous vivons dans l'ombre de la vérité, ayant donné aux apparences la place que la vérité devrait occuper; la justice, l'amitié, la science, dont on fait un si bel étalage, ne sont-elles pas souvent des apparences seulement?

Continuant à rechercher les causes d'*inquiétude*, le P. Sernin consacre une étude à la politique, cause de divisions et de haines par les ambitions qu'elle suscite et les troubles qu'elle produit, et constatant une fois de plus l'abus des mots, du mot *liberté* entre autres, il écrit: " Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'on veut être libre sans trop savoir ce qu'on veut, sans que l'on s'entende sur le sens juste du mot. Ne trouvez-vous pas des gens qui vous offrent d'être libres en vous priant de choisir entre la liberté ou la mort? Combien savent que la liberté primordiale, la liberté mère des libertés vraies est celle de l'âme en son for intérieur! Faites donc des âmes libres, hautes, craignant Dieu, et ne craignant que lui, et la liberté politique viendra nécessairement. Et s'adressant ensuite à ceux qui sont appelés à s'occuper de politique, il leur dit cette parole si juste: " Soyez chrétiens avant tout, soyez-le pleinement et toujours, convaincus que la France, par la grâce de Dieu, est ainsi faite qu'une politique qui n'est pas chrétienne la trahit. »

Quelles causes d'inquiétude l'homme se crée à lui-même pour l'avenir lorsqu'il fait un acte mauvais! " On passe son temps à se forger des instruments de supplice pour l'avenir », dit le P. Sernin et il en cite quelques exemples: " L'un est infirme à quarante ans qui ne considérerait pas, à vingt ans, que, par sa vie de désordres, il posait les causes de cette infirmité précoce; l'autre se morfond dans une indigence sans honneur, qui se livrait jadis à des dépenses, à des prodigalités dont le résultat ne pouvait être qu'une catastrophe. Celui-ci est malheureux dans le mariage et s'accuse trop tard d'avoir vu dans le contrat matrimonial, non une union d'âmes faites l'une pour l'autre et se liant dans le sacrifice autant que dans la tendresse, mais simplement une affaire d'argent ou de passion; celui-là, enfin, pleure sa fortune et son honneur perdus dans son enfant, qui, en l'élevant, manquait à toutes les règles d'une bonne éducation. »

La mort est aussi pour l'homme une cause de douloureuse inquiétude. Mais à toutes ces inquiétudes qui nous tourmentent, il est un remède indiqué presque à

chaque page de ce livre : *l'Amour*, que le « P. Sernin appelle si bien *une force unitrice*.

On devient ce que l'on aime », dit-il; et ailleurs : L'amour dépouille le moi de l'égoïsme, le fait se répandre pour se donner, le fortifie contre sa faiblesse native en le jetant dans le sein de Dieu ».

Ce livre est le résultat d'une étude approfondie du cœur humain ; l'auteur y emploie souvent le portrait, c'est une forme que quelques-uns peut-être trouveront usée, mais qui sert mieux que toute autre à faire l'application pratique d'idées qui, sans ce secours, pourraient être mal comprises, ou jugées inutiles. On y rencontre aussi fréquemment, surtout dans les pages où le P. Sernin parle de la nature, une poésie très haute qui ne surprendra pas ceux qui ont lu ses poèmes.

HENRI BORDEAUX.

## CALENDRIER-ÉPHÉMÉRIDES

Avec intentions de prières.

1. **Samedi.** — Octave de N. P. S. Jean de la Croix. — Intention : *Le Souverain Pontife.*
2. **1<sup>er</sup> Dimanche de l'Avent.** — Intention : *Nos supérieurs généraux.*
3. **Lundi.** — S. François Xavier, confesseur († 1552). — Intention : *Plusieurs nouveaux missionnaires.*
4. **Mardi.** — Ste Barbe, vierge martyre. — Intention : *La bonne mort.*  
1655. A Saragosse mourut, en grande renommée de pénitence, le Père Pierre de S. Jérôme, de la noble famille Ossorio. Après avoir mené une vie mondaine, il se convertit en voyant mourir un de ses compagnons en état de péché mortel. Il fit profession à Barcelone d'où il passa au désert. Il y vécut 17 années dans la pénitence, n'acceptant malgré ses infirmités aucun soulagement. Il répétait souvent : « Combien brûlent en enfer sans espoir de voir Dieu qui sont moins coupables que moi ! »
5. **Mercredi.** — S. Pierre Chrysologue, confesseur pontife († 450). — Intention : *Toutes les provinces de l'ordre avec chacun de leurs couvents.*
6. **Jedi.** — Translation de Ste Marie-Madeleine de Pazzi — Intention : *Les novices carmélites.*

1735. A Louvain mourut en ce jour la sœur Anne-Thérèse de S. Ignace, âgée de 61 ans, dont 38 de profession. Elle se nommait dans le monde Anne Isabelle Harts et était native de Liège. Cette bonne sœur eut une singulière estime de sa vocation, aussi fut-elle un exemple de fidélité à l'observance régulière. La solitude et le silence lui étaient particulièrement chers. Dans sa dernière maladie, tandis qu'on la veillait la nuit, elle ne voulait parler que par signes, demandant à être avertie lorsqu'on sonnait le matin la fin du grand silence. Son amour pour la sainte pauvreté fut aussi remarquable : à la fin de sa vie elle se refusait même les remèdes et soulagements qui lui auraient été nécessaires. Enfin le caractère doux et paisible de cette sœur joint à un dévouement héroïque, sachant se dépenser jour et nuit pour la communauté, la fit regretter amèrement. Le Seigneur lui avait accordé en mourant une parfaite résignation

à sa sainte volonté, grâce qu'elle avait toujours demandée et qui lui valut de passer de cette vie à l'éternité jouissant de la plus grande joie.

**7. Vendredi.** — S. Ambroise, docteur-pontife († 387.) — Intention : *Nos missions de Babylonie.*

**8. Samedi.** — L'IMMACULÉE CONCEPTION. — *Indulgence plénière une fois pendant l'octave. — Absolution générale pour les Tertiaires. — Intention : Tout l'Ordre du Carmel.*

**9. 2<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.** — Intention : *Les missions de Syrie.*

1245. Au Mont-Carmel eut lieu en ce jour le passage aux joies de l'éternité du Bienheureux Hénoc qui, après avoir été longtemps solitaire sur la Sainte Montagne, avait été élu patriarche de Jérusalem. C'est lui qui écrivit la Vie et les prophéties de S. Ange en protestant qu'il avait été lui-même témoin oculaire ou auriculaire des faits rapportés.

(Effemerologio p. 228.)

**10 Lundi.** — Translation de la Ste Maison de Lorette. — Intention : *Extension du culte de la Ste Vierge.*

**11 Mardi.** — Bienheureux Franc, Confesseur de l'Ordre († 1291). — Intention : *Les frères convers.*

**12. Mercredi.** — S. Damase, Pape et Confesseur († 384). — Intention : *Les missions de l'Ordre en Amérique et ailleurs.*

**13. Jeudi.** — Ste Lucie, vierge et martyre († 304). — Intention : *La persévérance et la ferveur pour les prières.*

**14. Vendredi.** — S. Spiridion, Confesseur Pontife, de l'Ordre († 347). — Intention : *Le Tiers-Ordre de N.-D. du Mont-Carmel et de Sainte Thérèse.*

**15. Samedi.** — Octave de l'Immaculée Conception. — Intention : *L'archiconfrérie Thérésienne et les écoles d'oraison.*

1621. Mort à Varsovie du Frère Hyacinthe-André de l'Assomption, alors prieur de Lemberg. Il était en voyage pour les affaires de sa charge. C'était un religieux d'une très grande vertu. Déjà quelques années auparavant se trouvant malade à Rome, et croyant mourir, il avait demandé au vénérable Père Dominique de Jésus-Marie, où il irait après sa mort : " Vous ne mourrez pas, lui avait répondu le Père, mais si vous mouriez, vous passeriez par le purgatoire. — Il vaudrait bien mieux, notre Père, aller directement au ciel. — Adorez la volonté de Dieu, répliqua le vénérable, et soyez content.

*Demain commence la neuvaine préparatoire à Noël.*

**16. 3<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent** — Intention : *Plusieurs malades.*

**17. Lundi.** — S. Eusèbe, évêque et martyr († 310). — Intention : *Les vocations au Carmel; particulièrement quelques-unes qui souffrent difficulté.*

**18. Mardi.** — Attente de la très Ste Vierge. — Intention : *Des intentions particulières.*

**19. Mercredi. Des Quatre-Temps.** — Intention : *Les défunts de l'Ordre.*

1712. A Louvain, à pareil jour, mourut la sœur Henriette-Marguerite du Saint-Esprit. Elle était âgée de 62 ans. Issue de parents nobles et petite nièce de l'archevêque Jacques Boon, elle fit profession, le 31 juillet 1677. Cette bonne sœur s'adonna dès son jeune âge à la piété et méprisa toujours grandement les vanités du monde; aussi lorsqu'elle était contrainte d'accompagner ses sœurs en quelque visite, il lui arriva plus d'une fois de demeurer dans la carrosse et d'attendre ainsi à la porte. En religion, ce fut une âme humble, silencieuse et surtout pratiquant généreusement l'observance régulière. Dieu l'éprouva par de grandes et continuelles peines d'esprit, mais en ces circonstances elle fut toujours un modèle de soumission, se rendant de suite sans réflexions et sans



répliques à l'avis de ses confesseurs et supérieures. Elle jouit durant près de 25 années d'un bonheur inestimable, celui de n'avoir besoin d'aucunes dispenses durant tout ce laps de temps. Le divin Époux vint cependant alors la visiter par des infirmités qui la forcèrent d'interrompre cette observance qui lui était si chère. En effet, pendant les trois dernières années de sa vie, elle fut obligée de s'exempter du chœur et de se servir de toutes les dispenses que notre Ste Règle permet. Ici encore une fois on vit éclater sa soumission pleine et entière à Dieu, à ses supérieures et à son infirmière. Dieu récompensa cette âme en lui accordant la grâce qu'elle lui avait toujours demandée : celle de mourir immédiatement après avoir reçu les derniers sacrements.

**20. Jeudi.** — De la férie. — Intention : *Les Evêques et le Clergé des diocèses où les CHRONIQUES comptent des abonnés.*

**21. — Vendredi des Quatre-Temps.** — S. Thomas, Apôtre. — Intention : *Nos missions du Malabar et toutes les missions de l'Inde.*

1673. A Louvain mourut aujourd'hui Sœur Agnès de Ste Thérèse âgée de 35 ans, dont 8 ans de profession. Malgré les langueurs que cette sœur endura depuis sa profession jusqu'à sa mort, on remarqua en elle une vive ardeur pour la pratique de la charité ; elle s'efforçait de rendre service aux sœurs autant qu'elle le pouvait. On la vit toujours d'une humeur égale et fort agréable ; enfin sa régularité parfaite, son extrême patience et son grand désir de posséder son Dieu, charmaient et édifiaient la communauté.

**22. Samedi des Quatre-Temps.** — Intention : *L'avenir très compromis d'un jeune homme.*

**23. 4<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent.** — Intention : *Plusieurs intentions particulières.*

1719. A Louvain, mort de la sœur Marie Madeleine de la Croix, à l'âge de 74 ans, après cinquante ans environ de profession. — Elle avait une grande estime du travail et elle méditait souvent le passage de la règle où il en est parlé. Aussi, bien que sortie d'une noble famille, elle importuna ses supérieurs, au temps de son noviciat, pour être mise au nombre des sœurs converses ; mais cela lui fut refusé. Le Seigneur l'avait choisie pour porter la croix de nom et d'effet : il l'exerça par des peines intérieures et par des contradictions ainsi que par des infirmités douloureuses. Quand le mal était trop violent, elle suppliait Dieu de recevoir ses souffrances en diminution de sa future agonie. Il parut bien, à la douceur de sa mort, qu'elle avait été exaucée.

**24. Lundi.** — Vigile de Noël. — Intention : *Tous les désirs de nos abonnés et de nos lecteurs.*

**25. Mardi.** — **NOËL.** — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Absolution générale pour les Tertiaires. — Intention : *Extension du culte de l'Enfant Jésus.*

1892. A Douai le saint Jour de Noël fut choisi par Notre-Seigneur pour retirer des peines de l'exil la Sœur Marie-Angèle de l'Enfant Jésus, professe de cette Communauté, doyenne des Sœurs du voile blanc. Elle était âgée de 68 ans et avait 40 ans et 6 mois de profession religieuse. — Presque toute sa vie religieuse se passa dans l'infirmité et la souffrance : ce qui ne l'empêcha pas de travailler le plus possible.

Depuis longtemps Sœur Angèle désirait la mort et suppliait Notre-Seigneur de l'appeler à Lui : La veille de Noël, elle avait exprimé le désir de se lever pour la Messe de Minuit, mais, le moment venu, elle se sentit fatiguée. Elle assista à la Messe de l'Aurore, y fit la sainte Communion et revint, plus tard, à la grand Messe. On remarquait une légère altération dans ses traits, cependant elle ne paraissait pas plus malade qu'à l'ordinaire. Joyeusement occupée

de la fête, elle chanta un cantique de Noël et, peu après, une Sœur, lui parlant de l'Enfant Jésus, elle lui répondit : " Quand est-ce que nous le verrons ? ". Ce devait être bientôt. Vers le milieu du jour, elle fut atteinte d'une apoplexie cérébrale qui lui enleva à l'instant sa connaissance; elle ne la recouvra plus. On la transporta à la salle de Communauté où l'Aumônier entra aussitôt pour lui administrer l'Extrême-Onction. Toute la Communauté réunie entourait la chère mourante et l'assistait de ses prières. Au moment où l'on commençait le chapelet, le divin Enfant Jésus vint chercher celle qui avait reçu, avec son nom, une abondante participation à sa croix.

- 26. Mercredi.** — S. ÉTIENNE, premier Martyr. — Intention : *Conversion des pécheurs.*

1649. A Louvain, mort de la sœur Marguerite de la Croix, converse, âgée de 67 ans. Elle était native de Bréda. — Les vertus qui brillèrent le plus en elle furent la foi et la charité fraternelle. Sa foi fut souvent suivie d'effets merveilleux. Les années où la sécheresse était grande et menaçait les récoltes, la sœur suppliait la Prieure de permettre aux sœurs de faire une procession dans le jardin en chantant l'antienne de N. P. Saint Elie, et souvent la pluie commençait à tomber avant la fin de la cérémonie, bien qu'auparavant le ciel fût clair et serein. Une fois qu'il y avait quantité de chenilles et que tous les légumes du jardin menaçaient d'être dévorés, elle demanda licence de faire bénir de l'eau en grande quantité, puis elle répandit cette eau aux endroits infestés. Les sœurs, qui étaient là, voyaient (disaient-elles) *fondre* les chenilles comme si on eût versé sur elles de l'huile bouillante. Sa ferveur lui fit contracter plusieurs graves maladies qu'elle supporta sans interrompre ni son travail ni ses pénitences qui étaient extraordinaires. Durant la paralysie qui la conduisit à la mort, elle mérita d'être consolée par une apparition de la V. M. Anne de Jésus.

- 27. Jeudi.** — S. Jean l'Évangéliste. — Intention : *Les âmes tentées et affligées.*  
**28. Vendredi.** — Saints Innocents. — Intention : *La persévérance des enfants chrétiens.*  
**29. Samedi.** — S. Thomas de Cantorbéry, Martyr. — Intention : *L'Église et le Carmel en Angleterre.*  
**30. Dimanche** dans l'octave de Noël. — Intention : *La prospérité pour les CHRONIQUES.*  
**31. Lundi.** — S. Sylvestre Pape († 335). — Intention : *Action de grâces pour les bienfaits de l'année.*

## Petites Fleurs du Carmel

### Manuel des pauvres

par le P. ALEXANDRE DE SAINT FRANÇOIS.

### SEPTIÈME TRÉSOR

LE CHRIST, NOTRE PROPRIÉTÉ.

Tu peux, ma sœur, en confiance approcher du trône de Dieu et lui demander l'accomplissement de ses promesses; avec combien plus de confiance encore peux-tu traiter avec Lui, quand il s'agit de t'accorder non pas seulement ce qu'il a promis mais ce qu'il a une fois livré et donné. Si c'était moi qui te le dirais, si je

t'affirmais que tout ce que Dieu a de désirable il te l'a déjà donné, sans doute tu m'accuserais de mentir. Mais si c'est le héraut de la vérité, l'apôtre Paul, que j'appelle en témoignage, ne le croirais-tu pas, celui là ? Ecoute donc ses paroles : Dieu, dit-il, n'a pas épargné son propre Fils ; il l'a livré pour nous tous ; comment donc, en même temps, ne nous aurait-il pas donné tout ? — O Paul, que dites-vous ? Tous les biens en même temps que lui ? Tous les biens ? Mais après tous les biens il n'y a plus rien, car toutes les créatures de Dieu sont des biens ; celles du ciel comme celles de la terre, celles même qui pouvaient être et qui ne sont point : lui-même, l'Être premier, incréé, est le suprême bien. C'est tout cela qui nous est donné, et donné " en même temps que lui, " c'est-à-dire en même temps que le propre Fils de Dieu ? Ce Fils de Dieu n'est-il pas le Verbe, Seigneur et Créateur de toutes choses, qui avec le Père et le Saint Esprit n'a qu'un seul être, qu'une seule vie, qui ne peut être séparé d'eux ? C'est Lui que Dieu nous a donné : objet d'une perfection consommée ; objet dont la propriété nous est transmise, car par les donations on acquiert la propriété. — O Paul, que dites-vous ? Tous les biens, possibles, créés, incréés ; le Fils même de Dieu, la Trinité elle-même ; tous ces dons faits à l'homme ? — Je sais, dit saint Paul, que je ne mens pas ; encore une fois Dieu nous a donné tous les biens en nous donnant son Fils ; c'est pourquoi je répète si souvent dans mes épîtres : Tout vous appartient. Mes paroles sont appuyées de preuves et confirmées par des raisonnements, pourquoi refusez-vous d'y croire ? Que le Fils ait été livré pour nous, cela est manifeste, puisqu'il nous a été donné dans la naissance, puisqu'il s'est rendu obéissant à nous, puisqu'il a souffert que l'homme le traitât en esclave jusqu'à le vendre, le juger, le crucifier ? D'autre part tous les biens sont contenus dans ce Fils, cela n'est-il pas certain puisque ce Fils est Dieu ? — Ce sont là de grandes choses, ô saint Paul, mais des choses vraies. Puisqu'il en est ainsi (pardon, Seigneur, de mes audacieuses paroles ; les leçons de l'apôtre sont pour moi des leçons de Dieu), puisqu'il en est ainsi, c'est donc qu'il n'a pas suffi à votre immense charité pour l'homme de l'avoir pour serviteur, pour fils, pour ami ; il vous a fallu l'élever en quelque sorte au-dessus de vous, faire de lui presque votre maître ? Oh ! vous êtes vraiment Dieu, vous êtes mon Dieu !

Donc, ô Seigneur, Père de mon Dieu, de toute éternité vous m'avez aimé au point de me créer à votre image et ressemblance, de créer pour moi le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, et de me placer comme maître et comme roi dans le paradis terrestre ; vous m'avez aimé au point de vouloir, après ma chute et malgré ma malice, m'élever encore à un plus grand empire, me mettre à la première place, non seulement au-dessus des œuvres de vos mains, mais en quelque manière au-dessus de votre Fils unique lui-même, le donnant à l'homme parce que, par lui et avec lui, l'homme reçut tous les biens : ainsi ce ne sont pas seulement les animaux de la terre, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, c'est celui-là même qui a fait et créé tout cela que vous avez placé à mes pieds ? Encore une fois pardon, Seigneur, de mes paroles : je vous ai vu, vous mon Christ, à genoux devant moi, j'ai vu vos mains qui façonnèrent le monde soutenir et laver mes pieds.

Oh ! qu'elles sont profondes les inventions de la charité de Dieu ! Il savait de science certaine que donner à l'homme tous les biens sans lui donner son Fils, ce serait faire une donation inutile, vaine, et qui tournerait à la ruine de qui le recevrait ; alors il inventa le moyen infatigable qui permettrait à la créature de posséder utilement toutes les choses créées en possédant également le Créateur ! Si, en effet, lui-même, Créateur des choses, n'était pas à moi, ne serait-ce pas erreur et mensonge de dire que quelque chose est à moi ? Les créatures appartiennent nécessairement au créateur ; donc moi, créature, ne m'appartenant pas à moi-même, je ne puis rien appeler mien à moins que je ne possède d'abord mon Dieu et Seigneur, créateur et possesseur de tout le reste. D'autre part, n'avons-nous pas entendu et vu combien par ses affections déréglées la créature a mal usé des dons qui lui furent départis au commencement ? Grâce donc soient rendues à Dieu qui nous a fait un don dans lequel fût contenu tout don, en l'amour duquel jamais l'homme n'eût à craindre de dépasser la mesure ; que dis-je ? un don qu'il fallût aimer de tout son cœur, de toutes ses forces pour y trouver, comme en leur source unique, le salut, la vie, le bonheur. Il en est ainsi, ô ma sœur ; tu es devenue une grande reine ; cesse de t'affliger. Dieu dans son immensité, n'a rien de plus que toi dans l'étendue de ton royaume ; tout ce qu'il y a chez lui de désirable t'a été donné ; tous ses biens sont tes biens.

Tu veux savoir quand tu es venue en personne du Fils du Roi et du Royaume ? C'est quand ce Roi, qui t'appartient, est venu à toi. Ce fut donc quand le Fils de Dieu commença de s'appeler fils de l'homme, reconnaissant à l'homme sur lui une puissance paternelle et voulant lui être soumis. Dès lors tu l'as possédé. Il est vrai, ma sœur, je ne veux pas que tu t'assimiles à cette génération mauvaise et adultère qui, objet direct de ce don royal, n'a pas voulu le recevoir, qui n'a pas reconnu le Fils de Dieu, mais l'a accablé d'outrages et mis à mort ; certes il eût mieux valu pour elle de n'avoir point reçu ce pouvoir et cet empire sur le Roi des cieux : oh ! qu'elle a mal pris possession, cette génération méchante, du Roi et du Royaume ! Donc ne te considère pas en elle. Mais considère-toi d'abord en Marie dans le sein de laquelle ce fils du Roi a revêtu notre chair et pour ainsi dire passé l'acte de donation en présence de l'Ange qui peut en rendre témoignage, et après consentement préalable de la Vierge au nom de tous les hommes ; Marie, la porte close par laquelle, comme signe légal d'envoi en possession, l'Homme-Dieu est entré et sorti dans le monde. Considère-toi en Pierre qui, ne sachant pas ce que voulait faire Jésus tandis que ce bon Maître insistait pour lui laver les pieds, repoussait un si étrange hommage ; averti cependant et comme contrainct, il se laissa faire et plaça son pied sur les mains de Jésus ; ce qui signifiait que Celui qui était venu accomplir la loi devenait par la loi notre propriété, car cette loi, promulguée par Dieu, disait : Tout endroit que votre pied aura foulé sera vôtre. Considère-toi en Marie-Madeleine qui, à peine avertie de la présence de Jésus, court à lui comme à sa chose ; la maison est étrangère ; ceux qui l'habitent sont des orgueilleux qui vont se moquer ; n'importe, elle le retient de ses mains, l'arrose, le lave de ses larmes, l'essuie avec sa chevelure, et, comme on recueille les fruits d'un domaine, ne se retire qu'avec une moisson de salut et de paix, quand ses péchés lui sont remis. C'est par de telles actions que, parmi les hommes, on prouve les droits de propriété ; douteras-tu maintenant encore que le Christ t'appartienne ? et, s'il t'appartient, comment pourra-t-il se refuser à toi ? et s'il ne peut se refuser lui-même, que peut-il refuser ?

Vois comment, fort de cette pensée, l'apôtre Paul repoussait toute crainte. Si Dieu, disait-il, est pour nous, qui contre nous ? La possession de son Christ lui procurait tant de gloire que ni tribulations, ni angoisses, ni faim, ni nudité, ni périls, ni persécution, ni glaive ne lui semblaient mériter un souci ; en tout cela il se flattait de vaincre à cause de Celui qui nous a tant aimés. Le roi David lui-même, bien qu'il n'eût pas encore en fait la possession du Christ, chantait pourtant avec confiance : Je ne craindrai pas les maux parce que vous êtes avec moi. Et toi, ma sœur, pourquoi crains-tu les maux, toi qui peux dire de ton Christ non seulement qu'il est avec toi, mais qu'il est à toi ? Courage donc et répète en confiance : Je vous aimerai, Seigneur, ma force, mon appui, mon refuge, mon libérateur, mon aide, ma miséricorde, mon Dieu. La possession de ton Dieu doit te béatifier dans la patrie ; pourquoi maintenant ne te rassasie-t-elle pas dans l'exil ? Tu diras peut-être que tu risques d'être écartée de ce royaume, tant que tu es en chemin. Écoute encore saint Paul : Qui me séparera, dit-il, de la charité du Christ ? Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni creature quelconque ne saurait me séparer de la charité de Dieu qui est dans ce Christ Jésus. C'est donc que nulle créature ne peut te faire déchoir de cette possession ; quant à ne jamais le vouloir toi-même, demande cette grâce à celui qui t'appartient et dont c'est la fonction d'opérer en nous toutes nos œuvres en nous en fournissant la puissance, la volonté, la perfection. Lui qui ne peut pas se refuser lui-même peut bien moins encore te refuser la bonne volonté. N'a-t-il pas dit que le Père céleste donnera toujours le bon esprit à qui le lui demande ?





**Voir à la page suivante**  
**ŒUVRE DE L'ENFANT JÉSUS**

# ŒUVRE DE L'ENFANT JÉSUS

établie à Bruxelles, 43, rue Camusel

Cette œuvre a pour but de propager la dévotion à l'Enfant Jésus en répandant tout ce qui peut contribuer à le faire connaître et aimer. Elle s'efforce de réagir contre l'esprit de révolte, d'orgueil et de mollesse en proposant à l'imitation des fidèles un Dieu pauvre, humble, obéissant.

Aucune part n'est faite au commerce : c'est une œuvre au sens propre du mot : l'esprit de Jésus la dirige et toutes les ressources servent à l'extension de son culte.

Toute personne désireuse de témoigner son amour à l'Enfant Dieu, voudra s'adresser à l'œuvre et répondre avec bonheur à cette voix divine : " Plus vous m'honorerez, plus je vous favoriserai, venez à moi, à mon œuvre, le léger bénéfice que je prendrai sur vous m'ouvrira la porte des maisons pauvres et des paroisses sans ressources ; vous contribuerez à cet apostolat et mériterez la récompense promise à ceux qui m'auront fait connaître aux humbles et aux petits. "

Le Catalogue est envoyé franco sur demande adressée à Mlle G. Fontaine, 43, rue Camusel, à Bruxelles.

## HISTOIRE DE L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

par GABRIELLE FONTAINE

joli volume in 32 de 300 pages. — Le même en flamand

## L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

opuscule illustré, 32 pages, l'unité 0 fr. 15. — Le cent 12 fr.

Images en tout genre. — Statues. — Couronnes. — Chapelets. — Médailles, les seules représentant la véritable statue de Prague

---

---

Le SUPPLÉMENT suivant est réservé aux annonces de France. Le monopole en a été cédé à M. Montaigne-Delos à Lille qui fait lui-même les conditions.



# TABLES GÉNÉRALES

DES

## CHRONIQUES DU CARMEL

6<sup>e</sup> ANNÉE : 1894

### TABLES DES ARTICLES

#### MAI

	PAGES.
A nos lecteurs . . . . .	5
De l'amour familial avec Dieu . . . . .	8
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	10
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	16
Fleurs du saint désert ( <i>fin</i> ) . . . . .	19
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	22
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	25
Variétés . . . . .	30
Faits divers . . . . .	32
Nécrologie . . . . .	34
Bibliographie . . . . .	34
Calendrier-Éphémérides . . . . .	36
Petites fleurs du Carmel . . . . .	38

#### JUIN

Le saint prophète Élie . . . . .	41
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	48
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	52
De l'amour familial avec Dieu ( <i>suite</i> ) . . . . .	56
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	59
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	62
Faits divers . . . . .	66
Nécrologie . . . . .	67
Bibliographie . . . . .	70
Calendrier-Éphémérides . . . . .	71
Petites fleurs du Carmel . . . . .	74

## JUILLET

	PAGES.
Le saint prophète Élie ( <i>fin</i> ) . . . . .	77
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	84
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	89
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	94
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	96
Mathilde ou la petite fugitive . . . . .	98
Variétés . . . . .	100
Sonnet . . . . .	103
Faits divers . . . . .	103
Échos de partout . . . . .	104
Nécrologie . . . . .	105
Bibliographie . . . . .	106
Calendrier-Éphémérides . . . . .	107
Petites fleurs du Carmel . . . . .	110

## AOUT

L'Assomption . . . . .	113
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	116
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	122
Divers modes d'existence de Dieu en nous . . . . .	127
Acte officiel . . . . .	130
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	131
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	134
Variétés . . . . .	139
Faits divers . . . . .	140
Échos de partout . . . . .	141
Nécrologie . . . . .	143
Calendrier-Éphémérides . . . . .	143
Petites fleurs du Carmel . . . . .	146

## SEPTEMBRE

Avis . . . . .	149
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	149
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	156
Activité de Dieu en nous . . . . .	161
L'exaltation de la sainte Croix . . . . .	163
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	165
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	166
Variétés . . . . .	170
Faits divers . . . . .	177
Échos de partout . . . . .	178
Calendrier-Éphémérides . . . . .	180
Petites fleurs du Carmel . . . . .	182



## OCTOBRE

	PAGES.
Avis . . . . .	185
Étude critique sur les poésies de S <sup>te</sup> Thérèse de Jésus . . . . .	186
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	205
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	211
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	213
Variétés . . . . .	221
Échos de partout . . . . .	226
Nécrologie . . . . .	227
Bibliographie . . . . .	231
Calendrier-Éphémérides. . . . .	232
Petites fleurs du Carmel. . . . .	235

## NOVEMBRE

Avis. . . . .	237
Étude critique sur les poésies de S. Jean de la Croix . . . . .	238
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	247
Vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus ( <i>suite</i> ) . . . . .	256
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	262
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	265
Variétés . . . . .	272
Faits divers . . . . .	275
Échos de partout . . . . .	277
Bibliographie . . . . .	280
Calendrier-Éphémérides. . . . .	281
Petites fleurs du Carmel. . . . .	284

## DÉCEMBRE

Une page des Salmanticenses. . . . .	289
Les Carmes à Lorette . . . . .	292
Étude critique sur les poésies de S. Jean de la Croix ( <i>fin</i> ) . . . . .	295
La journée religieuse ( <i>suite</i> ) . . . . .	314
Dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague . . . . .	308
Missions des Carmes déchaussés . . . . .	314
Variétés : La France et Jeanne d'Arc ( <i>suite</i> ) . . . . .	318
Faits divers . . . . .	324
Échos de partout . . . . .	326
Nécrologie . . . . .	328
Bibliographie . . . . .	330
Calendrier-Éphémérides. . . . .	333
Petites fleurs du Carmel. . . . .	336



## TABLE ALPHABETIQUE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES

### A

- Agnès de Ste Thérèse* (Sœur). Notice, 335.  
*Alexandre de S. François* (Frère). Notice, 182.  
*Allemagne*. Archiconfrérie thérésienne à Munich. 33  
*Amour familial avec Dieu*. 8. 56.  
*Ange de Ste Marie* (Frère). Notice, 144.  
*Anne de Jésus-Marie* (Sœur). Notice 38.  
*Anne-Thérèse de S. Ignace* (Sœur). Notice, 333.  
*Asie*. Missions des Carmes déchaussés au Malabar, 64, 96, 134, 166, 216, 265.  
*Assomption de la Ste Vierge*, 113.  
*Augustin de Jésus-Crucifié* (R. P.). Notice nécrologique, 69.  
*Aurelius de la Visitation* (R. P.). Notice nécrologique, 34, 227.

### B

- Babylonie*. Missions des Carmes déchaussés, 22, 62, 134, 213.  
*Barbe de Jésus* (Sœur). Notice, 107.  
*Belgique*. Mort de la Rév. Mère Alphonse. 34; de la Sœur Marie du Sacré-Cœur, 69; de la Sœur Marie-Lucie de S. Jean de la Croix, 105. — 25<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de la statue de S. Joseph. 105. 226. 277. — Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus de Prague à Ostende, 25. 165. — Grâces obtenues du S. Enfant Jésus de Prague à Uccle, 30; à Saint-Nicolas, à Namur, 133; à Tellen, 133. — Première messe du R. P. Éloi à Bruxelles, 278. — Départ pour les missions du R. P. Boniface de Ste Marie, 327.  
*Bergerac*. Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus miraculeux de Prague, 311.  
*Bernard de Saint-Antoine* (R. P.). Notice, 233.  
*Berthold de la Visitation* (R. P.). Notice, 145.  
*Bibliographie*. La vie chrétienne, ses principes, sa pratique, 34. — Éclaircissements sur les œuvres mystiques de S. Jean de la Croix, 35. — Recueil de méditations ou courtes réflexions pour chaque jour de l'année à l'usage des jeunes gens, 70. — Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du ciel, 70. — Abrégé des rubriques du Bréviaire romain et rubriques générales de l'Ordre des Carmes déchaussés à l'usage des novices Carmélites déchaussées, 71. — Expositio paraenetica in regulam carmelitarum, 106. — Histoire de la statue miraculeuse du S. Enfant Jésus de Prague, 106. — Notice biographique sur S. Frédégand et sur quelques autres saints en rapport avec lui, 107. — Questionnaire sur l'Ordre des Carmes déchaussés, 231. — Faveurs obtenues et enfer évité par le scapulaire, 280. — Considérations sur les litanies du S. Nom de Jésus, 280. — Histoire du S. Enfant Jésus de Prague, 281. — Nouvelles gravures représentant N. D. du Mont Carmel, notre Mère sainte Thérèse et notre Père saint Jean de la Croix, 330. — De l'inquiétude du cœur, 331.

- Biographie* du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus, 16, 52, 89, 122, 156, 205, 256.  
*Boniface* de Ste Marie. Son départ pour les missious, 327.  
*Bordeaux*. Une chapelle du S. Enfant Jésus de Prague, 27.  
*Breust-Eisden*. Grâces obtenues du S. Enfant Jésus de Prague, 313.  
*Bruxelles*. Mort de la R<sup>ve</sup>. Mère Alphonse, 34; de la Sœur Marie du Sacré Cœur, 69.  
 — 25<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de la statue de S. Josesh. 105, 226, 277.  
 — Première messe du R. P. Éloi, 278. — Départ pour les missions du R. P. Boniface de Ste Marie, 327.

## C

- Caïffa*. Mort de la R. M. Marie du Sacré-Cœur, 67.  
*Calendrier-Éphémérides*, 36, 71, 107, 143, 180, 232, 281, 333.  
*Camille* (R. P.). Notice nécrologique, 143.  
*Carmes*. Les Carmes à Lorette, 292. — Mission des Carmes déchaussés, 22, 62, 96, 134, 166, 213, 265, 314.  
*Catherine de Jésus* (Sœur). Notice, 36.  
*Chili*. Don d'une statue de la Ste Vierge installée sur le Mont-Carmel, 326.  
*Christ* (Le). Poésie, 274.  
*Christine de Saint-Michel* (R. M.). Notice, 181.  
*Claire-Thérèse de la Résurrection* (R. M.). Notice, 143.  
*Constance de S. Joseph* (R. M.). Notice, 283.  
*Courtrai*. Mort de la Sœur Marie-Lucie de S. Jean de la Croix, 105.  
*Croix*. L'exaltation de la Ste Croix, 163.

## D

- Damien de S. Jean-Baptiste* (R. P.). Notice, 37.  
*Décret* revalidant toutes les réceptions en la Confrérie de N. D. du Mont-Carmel, 130.  
*Dévotion* à l'Enfant miraculeux de Prague, 24, 58, 94, 131, 165, 211, 262, 308.  
*Dieu*. Amour familial avec Dieu, 8, 56. — Divers modes de l'existence de Dieu en nous, 127. — Activité de Dieu en nous, 161.  
*Düsseldorf*. Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus de Prague, 59.

## E

- Échos de partout*. Munich, 33. — Vilvorde, 67. — Montilla, 67. — Ségovie, 67. — Melbourne, 67. — Mont Carmel, 104, 179, 326. — Amérique du Nord, 104. — Cordoue, 105. — Bruxelles, 105, 226, 277, 327. — Rome, 141, 178, 226. — Liège, 141. — Trévise, 141. — Niagara, Folls, 142. — Caïffa' 179. — Vérapoly, 179. — Baltimore, 179. — Brésil, 179. — Meaux, 226. — Schwindkirchen (Bavière), 279. — Elslloo (Hollande), 279. — Malabar, 328.  
*Élie* (Le saint prophète), 41, 77. — Sonnet à notre Père S. Elie, 103.  
*Enfant Jésus* miraculeux de Prague. — Installation de sa dévotion à Ostende, 25; à Bordeaux, 27; à Neuilly-sur-Seine, 30; à Düsseldorf, 59; à Montélimar, 59; à Riom, 131; à Angoulême, 131; à Lourdes, 132; à Autun, 211; à Douai, 262; à Ségonzac, 308; à Bergerac, 313. — Grâces obtenues du S. Enfant à Uccle, 30; à Montpellier, 30; à Paris, 60; à Saint-Nicolas, 94; à Quintin, 95; à Namur, 133; à



Tellin, 133; à Ségonzac, 133; à Douai, 165; à Luxembourg, 166, 212; en Vendée, 212; à Roubaix, 212; à Saint-Martin de Sénozan, 213; à Metz, 213; Belgique, 264; Allemagne, 313; Hollande, 313; à Bruxelles, 314.

*Ermite poète* (suite), 19.

*Étude critique* sur les poésies de Ste Thérèse, 186; de S. Jean de la Croix, 238, 295.

*Eusèbe de S. François* (R. P.). Notice, 72.

*Exaltation de la Ste Croix*, 163.

*Existence de Dieu* (Divers modes d'), 127.

## F

*Faits divers*, 32, 66, 103, 140, 177, 275, 324.

*Fleurs du Carmel* (Petites), 38, 74, 110, 146, 182, 235, 284, 336.

*France*. Installation de la dévotion au S. Enfant miraculeux de Prague à Bordeaux, 27; à Neuilly-sur-Seine, 29; à Montélimar, 59; à Angoulême, 131; à Lourdes, 132; à Douai, 212; à Ségonzac, 308; à Bergerac, 313. — Mort du R. P. Augustin de Jésus Crucifié, 69. — Grâces obtenues du S. Enfant Jésus de Prague à Montpellier, 30; à Paris, 70; à Quintin, 95; à Ségonzac, 133; à Douai, 165; en Vendée, 212; à Roubaix, 212; à Saint-Martin de Sénozan, 213.

*François de l'Enfant Jésus* (Le vénérable Frère), 16, 52, 89, 122, 156, 205, 256.

*François de S. Élie* (R. P.). Notice, 281.

## G

*Gabrielle de S. André* (R. P.). Notice, 180.

## H

*Henoch* (Bienheureux). Notice, 334.

*Henriette-Marguerite du Saint-Esprit* (Sœur). Notice, 334.

*Hyacinthe-André de l'Assomption* (Frère). Notice, 334.

## I

*Installation* de la dévotion au S. Enfant Jésus miraculeux de Prague : à Ostende, 25-165; à Bordeaux, 27; à Neuilly-sur-Seine, 29; à Düsseldorf, 59; à Montélimar, 59; à Riom, 131; à Angoulême, 131; à Lourdes, 132; à Douai, 212; à Senonzac, 308; à Bergerac, 313.

*Isabelle Catherine de l'Incarnation* (Sœur). Notice, 72.

*Isabelle-Louise de Jésus* (R. M.). Notice, 234.

*Isabelle-Thérèse du Saint-Esprit* (Sœur). Notice, 234.

*Italie*. Mort du R. P. Aurelius, 34, 227. — Mort de M<sup>re</sup> Frédéric Mascaretti, 328.

## J

*Jacques de l'Incarnation* (R. P.). Notice, 73.

*Jean-Antoine de la Mère de Dieu* (M<sup>re</sup>). Notice, 73.

*Jean-Baptiste de Jésus* (R. P.). Notice, 36.

*Jean de la Croix* (S.). Étude critique sur ses poésies, 238, 295.

*Jean-Paul* (Frère). Notice, 232.

*Jeanne d'Arc*, France et *Jeanne d'Arc*, 170, 221, 318.

*Jeanne de Jésus* (Sœur). Notice, 180.

*Jeanne de la Mère de Dieu* (Sœur). Notice, 282.

*Joseph* (S.). 25<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de la statue de S. Joseph en l'église des Pères Carmes déchaussés de Bruxelles, 105, 226, 277. — Faveur obtenue par S. Joseph, 276.

*Joseph* (Frère). Notice, 145.

*Joseph* (Frère). Notice, 181.

*Joseph-Marie de Ste Thérèse* (R. P.). Notice, 73.

*Journée religieuse*. Prime 10. — Oraison mentale, 13, 48, 84, 116, 149, 247, 306.

## L

*Lorette*. Les Carmes à Lorette, 292.

## M

*Malabar*. Missions des Carmes déchaussés, 64, 96, 134, 166 216, 265, 314.

*Manuel des pauvres*, par le P. Alexandre de S. François, 38, 74, 110, 146, 182, 235, 284 336.

*Marguerite de la Croix* (Sœur). Notice, 336.

*Marie-Alphonse du S. Sacrement* (Sœur). Notice, 282.

*Marie Angèle de l'Enfant Jésus* (Sœur). Notice, 335.

*Marie Antoinette de l'Enfant Jésus* (Sœur). Notice, 109.

*Marie-Célestine du Cœur de Jésus* (Sœur). Notice, 144.

*Marie du Saint Esprit* (Sœur). Notice, 233.

*Marie-Joseph de l'Enfant Jésus* (Sœur). Notice, 72.

*Marie Joseph de Ste Thérèse* (Sœur). Notice, 73.

*Marie-Madeleine de Jésus* (Sœur). Notice, 109.

*Marie-Madeleine de la Croix* (Sœur). Notice, 335.

*Marie-Thérèse de S. Jean de la Croix* (Sœur). Notice, 145.

*Marie-Thérèse de tous les Saints* (Mère). Notice, 181.

*Mascaretti* (M<sup>gr</sup>). Notice nécrologique, 328.

*Mathilde* ou la petite fugitive, 98.

*Missions* des Carmes déchaussés, 22, 62, 96, 134, 166, 213, 265, 314,

*Mont Carmel* (Ile), 100. — Érection sur le Mont-Carmel d'une statue de la Ste Vierge, 326.

*Montélimar*. Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus miraculeux de Prague, 59.

*Montpellier*. Grâces obtenues du S. Enfant Jésus miraculeux de Prague, 30.

*Munich*. Installation de l'archiconfrérie thérésienne, 33.

## N

*Nécrologie*. Le R. P. Aurelius, 34, 227. — La R. M. Alphonse, 34. — La R. M. Marie du Sacré-Cœur, 67. — Le R. P. Augustin de Jésus Crucifié, 69. — La Sœur Marie Ange du Sacré-Cœur, 69. — La Sœur Marie-Lucie de S. Jean de la Croix, 105. — La princesse Marcelline Czartoryska, 105. — Le R. P. Camille, 143. — M<sup>re</sup> Frédéric Mascaretti, 328.

*Neuilly sur-Seine*. Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus de Prague, 29.

## O

*Oraison mentale* dans la journée religieuse, 13, 48, 84, 116, 149, 247.

*Ostende*. Installation de la dévotion au S. Enfant Jésus de Prague, 25, 165.

## P

*Page* (une) des Salmanticenses, 289.

*Paris*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus de Prague, 60.

*Piat de S. Eleuthère* (R. P.). Notice, 233.

*Pierre de S. Albert* (Frère). Notice, 284.

*Pierre de S. Jérôme* (R. P.). Notice, 333.

*Poésie*. Le Christ, 274.

*Prime* dans la journée religieuse, 10.

## Q

*Quintin*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus de Prague, 95.

## R

*Rennes*. Mort du R. P. Augustin de Jésus Crucifié, 69.

## S

*S. Martin de Sénozan*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus de Prague, 213. — Notice sur le Tiers-Ordre régulier au petit Carmel apostolique de S. Martin de Sénozan, 272.

*S. Nicolas*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus de Prague, 94.

*Salmanticenses*. Une page des Salmanticenses, 289.

*Scapulaire* de Notre Dame du Mont-Carmel. Traits : Termonde, 32. — New-York, 66 — Ypres, 103. — Groenendael, 104. — Fitgan, 141. — Châtiment d'un profaneur, 177. — Un vieux pécheur guéri et converti par le scapulaire, 275. — Savone, 276. — Un apostat converti, 324. — Un incendie éteint, 325. — Acte officiel revalidant toutes les réceptions en la Confrérie de N. D. du Mont-Carmel, 130.

*Ségonzac*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus miraculeux de Prague, 133. — L'installation de sa dévotion, 308.

## T

*Thérèse* (Ste). Étude critique sur ses poésies, 186.

*Thérèse de Jésus Marie* (Sœur). Notice, 232.

*Thérèse-Marguerite-Marie de S. Joseph* (Sœur). Notice, 181.

*Tierce*, 254.

## U

*Ucle*. Grâce obtenue du S. Enfant Jésus miraculeux de Prague, 30.

## V

*Valentin de S. Étienne* (R. P.). Notice, 108.

*Variétés*. Lumière et théologie, 30. — Le Mont-Carmel en 1640. 100. — Hymne des  
vêpres de Ste Thérèse, 139. — La France et Jeanne d'Arc, 170, 221, 318. —  
Notice sur le Tiers-Ordre régulier ou petit Carmel apostolique de S. Martin de  
Sénozan, 272.

*Vincent-Marie de S. Ubald* (R. P.). Notice, 36.







GTU Library



3 2400 00270 3068



Chroniques du Carmel  
v.5-6  
1893-  
94

CBPaG

339303

v.5-6  
1893-  
94

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709



